LA REVUE DE PARIS

347 - 176

LA

REVUE DE PARIS

SEPTIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

50690
1901

Septembre-Octobre 1900

PARIS
BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

AP
20
R47
1900
spec.-col.

L'EUROPE EN CHINE

Lorsque se produisirent, inattendus et terribles, les événements de Chine, l'opinion publique rappela sévèrement aux gouvernements d'Europe et à ceux du Japon et des États-Unis l'axiome : « Gouverner, c'est prévoir ». La diplomatie avait-elle donc méconnu de clairs avertissements? La catastrophe, quelqu'un l'avait-il vue venir? Rappelons ce que disaient de la Chine, cette année encore, les personnes les mieux informées.

Ici même, le 1er mai 1900, la vie de l'impératrice Tson-Hsi était contée par un homme auquel une longue connaissance des choses chinoises donne une autorité particulière. Le P. Coldre dessinait avec une sympathie évidente le portrait de cette femme, surgie d'un troupeau d'esclaves et montée au pouvoir par une astuce, une patience et une énergie sans pareilles. Pour lui, l'adoption, par Kouang-Su, du fils du prince Tuan n'était pas le prélude de la déposition et de la disparition du souverain; elle était imposée par les lois chinoises; l'impératrice était prête à faire bon accueil à ceux des projets européens qu'elle jugerait n'être pas nuisibles à la Chine, pleine de sympathie pour les Russes et même pour les Français, bien disposée pour nos missionnaires, espérant que leur influence contre-balancerait celle de la Grande-Bretagne, hostile aux seuls Anglais, et, à cause de cela, calomniée par eux.

Quelques mois auparavant, monseigneur Favier était arrivé à Rome, chargé d'une lettre de l'impératrice au pape, et fier avec raison d'apporter un hommage dont le Saint-Siège était déshabitué depuis deux siècles. Il croyait Tson-Hsi favorable à la propagation de la foi catholique. L'assimilation, récemment obtenue, des missionnaires aux mandarins était à ses yeux un avantage inestimable : dans ces conditions nouvelles, le prélat se croyait assez de prestige et d'autorité pour se passer du bras séculier à l'avenir. Tout en maintenant les missions catholiques sous le protectorat français, dont il apprécie les bienfaits, il envisageait la création d'une délégation apostolique dont l'action, uniquement morale, pourrait s'exercer en Chine avec efficacité. Cette confiance reposait à la fois sur les loyales intentions prêtées à la Chine et sur la faiblesse de ce pays. « Quelques milliers de soldats européens, disait monseigneur Favier, traverseraient, sans coup férir, la Chine terrifiée. » Il parlait ainsi en février, à la veille de s'embarquer avec l'entrain et la sécurité d'un homme de foi robuste et de superbe santé. Il aurait souri, si l'on avait fait une allusion à la possibilité d'un martyre. Les *Missions catholiques*, en date du 3 mai 1899, ont publié de lui une lettre où il rassurait, à propos de troubles locaux, les bienfaiteurs de ses œuvres : « Les esprits se calmeront, la paix se rétablira, et nous verrons ici des jours fortunés pour la France et pour les Missions. Tout vient à point à qui sait attendre. »

Dans un livre, d'ailleurs très sérieux, *la Rénovation de l'Asie*, M. Pierre Leroy-Beaulieu considérait le gouvernement chinois comme convaincu lui-même de l'inutilité de toute résistance à l'Europe. — « La Chine, lisait-on encore ailleurs, ne saurait plus se refermer. Elle est saisie par cette force d'activité créatrice qui est le caractère même des civilisations modernes [1]. » Même en juillet 1900, un publiciste très versé dans l'étude de la Chine, M. Courant, ancien interprète de la Légation de France à Pékin, refusait de croire à la culpabilité de l'impératrice, « grande souveraine, comparable aux plus grandes ».

Tous ainsi, missionnaires, publicistes, ingénieurs, banquiers,

1. Pinon et de Marcilhac, *La Chine qui s'ouvre*.

commerçants, diplomates, ont vécu dans l'illusion, jusqu'à l'explosion soudaine. Sans aucun doute, on trouverait dans des correspondances privées des appréhensions plus ou moins fortement exprimées; mais quelqu'un a-t-il prévu nettement des événements d'une réelle gravité?

Aux États-Unis et au Japon, comme en Europe, les gouvernements, comme l'opinion publique, demeuraient sans inquiétude; on ne voyait pas la complicité du gouvernement chinois dans les conspirations des Boxers; et, pour comble d'inconscience, nous nous disputions entre Européens l'avantage d'armer et de dresser les futurs massacreurs.

Pourtant, une telle crise ne se produit pas sans raisons, mais c'est seulement après coup que l'on découvre le lien entre les causes et les effets, et l'on n'est jamais sûr que ces mêmes causes n'eussent pas pu produire des effets tout opposés. Les faits humains sont si complexes et d'appréciation si difficile, qu'on peut toujours, à un moment donné, imaginer pour leur développement ultérieur des hypothèses également plausibles. Si à présent la Chine était tranquille, docile, résignée, n'y verrions-nous pas un effet de la façon dont elle a été traitée? Mais la Chine s'est révoltée, le fait est là, clair, certain, brutal. Il reste à nous incliner, à reconnaître les antécédents, et sans doute nous y trouverons une de ces leçons de l'expérience, toujours bonnes à méditer, — ce qui ne veut pas dire, d'ailleurs, que nous la méditerons et que nous tirerons tout le profit qu'il faudrait.

*
* *

La haine des Chinois contre « les diables étrangers » date du premier contact; mais ce sentiment a pris des formes variées et s'est exprimé, dans la suite des temps, avec plus ou moins de violence. Jadis la Chine s'entr'ouvrait seulement à des missionnaires, peu nombreux, traités en vagabonds, trop heureux d'être tolérés, et humbles et très prudents : les jésuites ont naguère rendu hommage à la science chinoise et aux anciens sages de la Chine. Des persécutions intermittentes rappelaient que les apôtres de l'Évangile ne devaient partir que résignés au martyre. Des commerçants suivirent

les missionnaires: on les accepta aussi longtemps qu'ils se montrèrent en petit nombre, humbles aussi sous le mépris public. Mais, peu à peu, le Chinois a redouté l'invasion. Il croit difficilement au désintéressement chez autrui, lui dont tous les actes sont motivés par un calcul. Il soupçonna donc une arrière-pensée chez les missionnaires ; les commerçants laissèrent voir qu'ils comptaient sur des interventions militaires pour soutenir leurs intérêts. Le Chinois a pressenti l'arrivée du troisième facteur étranger : le soldat. Le soldat est venu ; il a ouvert par force les ports de la Chine : « De l'indifférence dédaigneuse, le Chinois a passé au mépris, à l'antipathie, à l'animosité sourde, à l'exécration. » Le mouvement, commencé en 1860, très lent d'abord, a pris depuis cinq ans une terrible rapidité.

Malgré l'expédition de 1860 et malgré l'ouverture de certains ports, l'Europe éprouvait pour ce monde inconnu un respect prudent, qui dura jusqu'à la guerre sino-japonaise. Les Européens qui assistèrent alors à la mobilisation de l'armée chinoise racontaient récemment avec gaieté — la gaieté était alors de règle quand on parlait de la Chine — le défilé grotesque des troupes de Pékin : les soldats, terrifiés, roulant des yeux inquiets, cherchant à filer au tournant de chaque rue ; les généraux en litière, emportant avec mille précautions enfantines une cage pleine de petits oiseaux ou quelque autre objet d'amusement domestique. Alors apparut la faiblesse de cet empire sans armée et sans organisation. Les Japonais marchèrent de succès en succès avec une vitesse qui surpassait leurs propres espérances. Ils allaient occuper Pékin quand trois puissances intervinrent pour sauver la Chine. La Russie, la France et l'Allemagne s'inspiraient de motifs différents, plus ou moins désintéressés ; mais toutes trois jugeaient nécessaire de conserver l'indépendance de l'empire chinois et de maintenir l'équilibre en Extrême-Orient.

Après, cette Chine si promptement vaincue passa pour une force négligeable : elle sembla ne pouvoir rien refuser, ni à ses sauveurs, ni aux autres. On jugea qu'elle éprouvait le besoin de se réformer, de s'outiller, à l'exemple du Japon, et, pour cela, de recourir aux Européens. Qu'elle fût résignée ou persuadée, qu'elle subît l'intrusion européenne par fai-

blesse ou l'implorât par conviction, nous n'en eûmes cure. L'apparente passivité des Chinois donna quelque temps raison aux audacieux.

La Chine semblant s'offrir, on s'empressa de prendre. On obtint ou l'on extorqua d'immenses concessions, on accapara le sol et le sous-sol, sous prétexte d'initier les Célestes aux bienfaits des progrès modernes. Européens et Américains se disputèrent la construction des chemins de fer : les concessions de voie ferrée couvrirent une étendue de dix à douze mille kilomètres, qui devaient être entièrement exploités dès 1903.

En 1896 les Russes obtenaient la concession du chemin de fer de Mandchourie, en 1898 celle de Ching-ting à Taï-Yuen, en 1899 celle de Moukden à Pékin. En 1897 et 1898, le chemin de fer de Hankéou à Pékin échut à un syndicat franco-belge, celui de Hankéou à Canton à un syndicat anglo-américain; les Allemands obtenaient le réseau du Chan-toung, un syndicat allemand la ligne de Tien-tsin à Chin-Kiang; les Anglais celle de Canton à Kowlung et le réseau du bas Yang-Tsé; la société anglo-italienne, connue sous le nom de *Pekin Syndicate*, se faisait attribuer les lignes de Taï-Yuen à Si-ngan et à Siang-yang; des sociétés françaises, les lignes de Lang-son à Long-tchéou, à Nanning et à Pakhoï, avec un embranchement sur Pese, puis, en suivant la vallée du fleuve Rouge, la ligne de Laokaï à Yun-nan-fou.

Des missions commerciales, la mission lyonnaise et une autre, allemande, parcouraient certaines provinces et faisaient pressentir, pour l'avenir, de plus durables établissements. Les concessions minières furent nombreuses : la Chine renferme des trésors de pétrole et de charbon. On promit à la France de la charger du service des postes, tandis que des agents anglais conservaient la haute main sur celui des douanes. De nouveaux ports furent ouverts en 1897 et 1898. L'arsenal de Fou-tchéou fut confié à des ingénieurs français; l'Angleterre, en 1897, obtint l'ouverture du Si-Kiang, et tous les fleuves chinois furent théoriquement ouverts à la navigation étrangère en février 1898.

Parmi ces concessions, plus d'une froissait les Chinois dans leurs idées, leurs préjugés et leurs intérêts.

En entreprenant de construire et d'exploiter des chemins de fer, les Européens offensaient l'amour-propre légitime, il faut le reconnaître, de Chinois éclairés et instruits qui auraient voulu se charger eux-mêmes de la besogne. Les mines chinoises contiennent le fer nécessaire à ces travaux ; des ingénieurs et des administrateurs chinois se jugent capables de les mener à bonne fin. Li-Hung-Tchang conçut même des illusions, d'ailleurs brèves, sur l'empressement qu'apporteraient des capitalistes chinois à placer leur argent dans les travaux publics. Le capitaliste chinois a des raisons de se méfier des mandarins et de ne leur point ouvrir de jour sur sa caisse.

Aux répugnances des gens éclairés s'ajouta l'opposition aveugle des masses routinières et superstitieuses. Il est difficile d'entreprendre en Chine un travail quelconque sans troubler le repos des ensevelis — en ce pays-là les morts sont encombrants, — sans offusquer les influences qui peuplent l'atmosphère, la terre et les eaux. Pour éviter de dangereux sacrilèges, il est bon de faire intervenir la géomancie, la nécromancie et autres sciences occultes et vénérables. La construction d'un hangar, le forage d'un puits ne sont pas là-bas des opérations aussi simples qu'un peuple européen le pense ; avant d'y procéder il convient de s'assurer le concours des augures et de méditer le résultat de consultations minutieuses. A la vérité, le concours des augures n'est pas très cher, et, moyennant un prix modique, les ingénieurs européens auraient pu s'associer quelques-uns de ces charlatans qui auraient assuré aux travaux les plus heureuses influences ; mais ils ne daignèrent s'astreindre à cette enquête *de commodo et incommodo* à la façon chinoise. Pour faire accepter en Chine nos découvertes modernes, il était nécessaire d'organiser une campagne de propagande menée par des agents indigènes, de mettre en évidence le seul intérêt de la Chine, d'agir avec patience et longueur de temps, de présenter nos inventions comme les conséquences des vérités enseignées jadis par les anciens sages de la Chine. M. Monnier, dans ses articles du journal *le Temps*, a fort bien exposé ces nécessités.

Le mouvement imprimé à la Chine a évidemment été trop rapide et trop brusque. Ce pays n'était point préparé à une telle transformation. Et l'on annonçait que ces premières entre-

prises n'étaient qu'un prélude. On laissait entrevoir des milliers d'Européens, marchands ou touristes, descendant à Pékin de l'Extrême-Orient Express! Certes, un peuple commerçant, comme le peuple chinois, aurait dû et pu apprécier l'avantage des communications rapides : déjà le chemin de fer de Pékin à Tien-Tsin regorgeait de voyageurs indigènes. Mais il fallait laisser à la Chine le temps d'apprécier lentement l'œuvre des étrangers et surtout ménager sa susceptibilité, *sauver la face!*

Ces préoccupations, malheureusement, ne travaillèrent pas l'esprit des solliciteurs de concessions, envoyés auprès des mandarins par les syndicats d'Europe, hommes d'affaires pressés, brutaux et vantards, qu'on vit affluer à l'hôtel de Pékin.

*
* *

L'Europe ne s'est pas contentée de troubler en Chine les habitudes, d'alarmer les intérêts matériels, et de froisser les préjugés et les superstitions.

Les concessions économiques, même obtenues hâtivement et exploitées sans mesure, respectaient l'indépendance et l'intégrité de la Chine, que les puissances avaient assurée en 1895. Mais, en novembre 1897, l'Allemagne, sous prétexte de venger le meurtre de deux missionnaires, s'emparait brutalement du port de Kiao-Tchéou, qui lui fut cédé à bail par le gouvernement de Pékin en mars 1898. D'autres conquérants arrivèrent à la suite des Allemands; chacune des puissances voulait, comme toujours, une compensation des gains réalisés par une autre. L'Angleterre s'attribua Weï-hai-weï. La Russie occupa Talien-wan et Port-Arthur; elle s'adjugeait cette presqu'île de Liao-Tong dont elle avait écarté les Japonais en 1895 ; les Russes jugeaient alors que l'indépendance de la Chine serait compromise par la perte de cette province. L'Italie, sans aucune cause, pour faire comme tout le monde, tenta de se saisir de San-Moun.

L'établissement des Anglais à Kowlung, en face de Hong-Kong, en avril 1898, et la prise de possession de Kouang-Tchéou par la France, n'affectaient que des régions excentriques, si loin de la capitale, que ces événements pouvaient passer presque inaperçus. Il a fallu certain tapage fait au

Tonkin pour que les mandarins et les populations de la frontière chinoise craignissent de voir la France s'emparer du Yun-nan; encore ne fût-ce là qu'une inquiétude locale. Au contraire l'occupation des ports du Pétchili fit une impression profonde. Le cœur même de l'Empire était menacé. On discutait l'hypothèse d'un démembrement de la Chine: on la partageait en sphères d'influence; la déclaration d'inaliénabilité du Yang-Tse-Kiang obtenue par l'Angleterre en février 1898 faisait pressentir l'éventualité d'une mainmise sur cette immense région. Le langage qu'on tenait à Londres, les paroles et les écrits de Lord Beresford n'étaient pas de nature à calmer les craintes du gouvernement chinois.

Les puissances ont mis, dans l'assouvissement de leurs ambitions et de leurs jalousies, une hâte, une rapacité qui devaient provoquer une réaction désastreuse, mais c'est l'Allemagne qui, en déchaînant les convoitises des autres puissances, a donné le branle au mouvement dont nous voyons les conséquences. En effet, le vieux parti mandchou eut beau jeu à montrer le péril que la politique des concessions faisait courir aux « dix-huit provinces », et à prêcher la lutte à mort.

La classe des lettrés tout entière accourut à la rescousse. Le lettré chinois se sent menacé par l'invasion européenne. Cet homme, qui a passé sa vie à préparer des examens, n'est bon à rien, ce qui ne l'empêche pas — au contraire — de s'attribuer une grande importance. Les hommes d'action, les gens d'affaires venus d'Europe, troublent par leur seul aspect ce jaune Sybarite, et, comme ils menacent de détruire le séculaire régime où s'engraisse sa paresse galonnée et affairée, il les hait. C'est encore un foyer de haine que la classe des ratés des concours, les fruits secs de la Chine savante.

Ces gens sont habitués depuis longtemps à exploiter dans les masses la haine de l'étranger. Sans doute, il n'existe dans l'agglomération chinoise ni sentiment public, ni patriotisme comme nous l'entendons; le Chinois travaille pour gagner sa vie et sa mort, je veux dire sa sépulture. Une patrie chinoise, il ne connaît pas cela; il ignore presque son gouvernement, mais une civilisation commune a donné une certaine homogénéité à des groupes de population très différents. Tous les

Chinois pratiquent la vertu facile, et qui ne leur est pas spéciale, de détester ce qui n'est pas eux-mêmes. Et les récentes offenses à leurs habitudes et à leurs préjugés avaient préparé dans la foule un bon accueil aux prédicateurs de massacre.

Enfin, tout parti, toute insurrection en Chine peut compter sur les vagabonds et les bandits que les famines et tant d'autres misères répandent sur le pays entier, toujours prêts à s'enrôler au service de qui veut les conduire au pillage. Cette population misérable qui, dans certaines régions, atteint le dixième de la population totale, maintient en état de trouble les diverses provinces; nulle part en Chine la paix ne règne jamais complètement.

*
* *

Cependant, elle est si lourde à entraîner, cette Chine informe, cette Chine amorphe! Plusieurs années durant, le parti du massacre et de l'expulsion fut réduit à guetter une révolution de palais pour tourner contre les étrangers toutes les forces de l'Empire. Quant au gouvernement, il ménageait ce parti, auquel allaient ses sympathies secrètes, mais il évitait un conflit avec les puissances. Restait que celles-ci lui donnassent des raisons de ne pas les redouter.

Les Européens, grossis des Japonais, semblaient s'inspirer à Pékin des usages mis en pratique à Constantinople par le fameux « Concert », pour les résultats qu'on sait. Ils se surveillaient, se jalousaient, se desservaient les uns les autres. A la haine des Chinois pour les étrangers s'ajouta une saveur de mépris. La presse anglaise n'avait pas manqué de donner en Chine un grand retentissement à l'affaire de Fachoda. L'incident de Shanghaï fut une conséquence lointaine, mais directe, de cette manifestation de confraternité européenne : pendant près de deux ans l'Angleterre suspendit l'exécution d'une promesse formelle que la Chine nous avait faite; on laissait entendre qu'on aiderait les Chinois à soutenir leur parjure. Même dans l'affaire de San-Moun, la Chine avait pu voir, à l'attitude de l'Angleterre à l'égard de l'Italie, un symptôme de la division des puissances.

Deux d'entre elles surtout, les plus intéressées aux affaires

chinoises, la Russie et l'Angleterre, agissaient sans nul souci des intérêts généraux.

La Russie flattait les préjugés conservateurs des Chinois en dénonçant les réformes comme des manœuvres britanniques. Elle voulait dominer Pékin, et, de là, diriger la Chine centralisée. Elle avait pris la Mongolie, mais elle respectait le bloc, évitant de démembrer ce qu'elle ne désespère peut-être pas d'absorber un jour. Dans la lutte d'influence engagée à Pékin, elle a cette supériorité d'être grande puissance asiatique. Elle est, par ses chemins de fer, l'intermédiaire entre la Chine et l'Europe. En 1903, le réseau achevé, il faudra dix jours pour aller de Moscou à Pékin. La Russie sait que le temps travaille pour elle. En attendant, la Chine lui plaît comme elle est.

Sur la conduite à suivre en Chine, l'opinion n'est pas unanime en Angleterre. Tantôt on parle de réorganiser l'armée chinoise avec des officiers et des cadres anglais, de réformer le gouvernement et de le placer sous la haute direction d'agents anglais, tantôt on envisage le démembrement de l'Empire et l'on entre en coquetterie avec les vice-rois. Dans le démembrement, la part anglaise serait naturellement la plus belle : ce serait la vallée du Yang-Tseé, la partie la plus riche de la Chine; Shanghaï et Hankéou deviendraient villes britanniques; la vallée du Si-Kiang serait réservée au même sort. En attendant, l'Angleterre ne craint pas les troubles ni les émeutes, prétextes à intervention dans le louable but de rétablir l'ordre comme en Égypte. Parmi ces essais et tâtonnement, on parle toujours de la *porte ouverte*. « Mais, dit Lord Beresford, n'est-il pas inutile que la porte soit ouverte si le désordre est dans la chambre? »

L'Allemagne, en dépit du grand bruit que produisent ses mouvements en Extrême-Orient, est restée cantonnée dans le Chan-Toung. La place, à la vérité, en vaut une autre. Et elle multiplie de tous côtés les efforts d'une activité puissante. La France a hésité entre la politique de la porte ouverte qui lui permet de tenter partout des entreprises d'ordre économique, et le système des sphères d'influence qui ne lui donnerait que des contrées pauvres, le voisinage du Tonkin. Elle a pris parti pour le *statu quo*.

Ces politiques diverses se démenaient autour des pouvoirs indigènes sollicités, flattés, corrompus, perfides. Le gouvernement central, les vice-rois, les mandarins étaient courtisés; tantôt on leur demandait pour soi; tantôt on les priait de ne pas donner aux autres. Empêcher un autre d'obtenir une faveur, cela semblait presque aussi bon que de se la faire adjuger à soi-même. Une des faveurs recherchées était de contribuer à l'armement et à l'éducation militaire des Chinois. Les Célestes ne sont pas naturellement braves, mais il se trouve dans leur pays des populations capables de fournir d'excellents soldats. On le sait, et sans doute on le saura mieux un jour : Dieu sait ce que nous réserve l'avenir! Et les Européens de Chine constataient que les Chinois, avec leur étonnant instinct d'imitation, apprenaient fort bien le maniement de nos armes et la manœuvre de l'artillerie. C'était parmi eux un passe-temps à la mode que d'assister à l'exercice des recrues.

Enfin, pour compléter le tableau, le gouvernement chinois n'ignorait pas que de graves embarras gênaient les puissances qui lui pourraient être le plus redoutables. Il savait les difficultés rencontrées et les humiliations subies par l'Angleterre au Transvaal, et que le Japon est en crise financière. Il est est même permis de se demander s'il a été dupe de l'étalage de puissance que la Russie déploie aux voisinage de la Chine.

*
* *

Sur ce fond bizarre et vilain, les événements se sont déroulés, menant à la catastrophe, qui cependant devait être une surprise pour tout le monde.

Les réformes ordonnées par l'empereur eurent l'approbation des Anglais et des Japonais, mais déplurent aux Russes. Elles déplurent aussi à nombre de mandarins qui répliquèrent à leur façon; on signala de divers côtés des actes de violence et des meurtres. Le coup d'État du 20 septembre 1898, par lequel l'impératrice s'empara du pouvoir en séquestrant le réformateur, était une menace contre les étrangers; on ne voulut pas le voir. Les Russes crurent que le coup était contre l'Angleterre, et ils en manifestèrent leur joie. Cependant

Tson-Hsi distribuait des *donativa* à ses prétoriens et mettait à leur tête les ennemis avérés de l'Europe. Une série de décrets effaça les réformes esquissées par la main débile de l'empereur. Les concessions aux étrangers furent annihilées par mille complications de détail et des tracasseries de toute sorte.

Tson-Hsi méditait-elle dès lors l'expulsion de tous les Européens? Il est difficile de dire jusqu'où elle voulait aller. Peut-être ne le savait-elle pas bien elle-même. Qui peut lire dans ces têtes obscures, dans ces volontés embrouillées agissant par des moyens imparfaits dans la confusion des choses? Elle a laissé libre carrière aux sociétés secrètes qui, de l'ombre où elles travaillaient, firent une irruption soudaine en plein jour.

Les sinologues nous ont conté l'histoire de ces sociétés dont la Chine est couverte, qui se perpétuent ou se transmuent les unes dans les autres, changeant de nom pour dérouter les recherches, poursuivies et traquées après une conspiration ou une rébellion, puis oubliées, tolérées ou encouragées. Parmi ces sectes, on cite, comme les plus importantes : La « Triade » ou la Société des « Trois Vérités », ennemie de la dynastie impériale ; celle des Taï-Ping, qui s'emparèrent de Nankin en 1853 et ne furent vaincus qu'en 1864 ; — le « Nénuphar blanc » est, dit-on, affilié aux Taï-Ping. — La secte du « Grand Couteau » a prospéré depuis plusieurs années sous l'œil amical du gouvernement. Au « Grand Couteau » se rattache « le Poing de l'Harmonie publique », dont les affiliés sont aujourd'hui connus sous le noms de Boxers. Cette société s'est développée après la prise par l'Allemagne de Kiao-Tchéou, qui a surexcité le Chan-Toung. Les gouverneurs Si-Ping-Hong et Yu-Hing la favorisèrent effrontément, laissant impunis ses meurtres et ses pillages. L'Allemagne obtint trop tard le déplacement de ces singuliers fonctionnaires ; l'impulsion était donnée.

Les troubles s'étendirent. Tout d'abord, les missionnaires seuls couraient des dangers ; on fit des efforts pour les sauver, mais il semble que les gouvernements s'habituent à considérer comme professionnels les risques courus par ces apôtres et même à tirer parti des martyres : indemnités, concessions, cessions de territoire sont le prix du sang. C'est la politique de *Wergeld* : l'Allemagne y tient le record du haut tarif. L'agi-

tation antichrétienne se répandit le long du Yang-Tse, si vite et en si bon ordre qu'il semble bien qu'elle ait été concertée et organisée. On surexcita l'imagination populaire contre les missionnaires qu'on accusait de rapts d'enfants, et de profanations de cadavres. On répéta les éternelles fables qui, en tout temps et tout pays, annoncent la persécution religieuse. Des voleurs d'enfants se disaient salariés par les chrétiens.

Au début de décembre 1899, on prédisait dans le Chan-Toung un massacre général des chrétiens ; sur la demande des consuls, des troupes chinoises régulières protégèrent des établissements : il n'y eut que quelques pillages. Le 4 janvier 1900, un missionnaire anglais était massacré au Chan-Toung. Un décret impérial prescrivit au gouverneur de dénoncer les mandarins négligents et de punir les assassins : mais le 11 du même mois, un autre décret, visant les associations fondées dans un but de désordre, était écrit en termes tellement équivoques qu'on put y voir la condamnation des chrétiens et la glorification des Boxers.

Ces pillages, assassinats et massacres paraissant isolés les uns des autres, on ne voyait pas la grandeur du péril. La seule chose qui semblait certaine, c'était la mauvaise volonté du gouvernement chinois à réprimer le mouvement contre les missionnaires. Les ministres d'Europe à Pékin prirent alors l'habitude de se réunir en conseil ; comme il serait intéressant de savoir le secret de ces délibérations ! Si l'on en croit certains échos, M. Pichon, ministre de France, aurait sonné l'alarme, mais ses collègues anglais et russe auraient refusé de s'inquiéter. Même on les accuse d'avoir pris plaisir au commencement de troubles qui pourraient justifier l'intervention de leurs gouvernements. C'est assurément une calomnie. L'Angleterre aurait préféré que rien ne remuât dans le monde, tant qu'elle n'aurait pas les mains libres pour la pêche en eau troublée. Quant à la Russie, les événements de Mandchourie ont démontré qu'elle n'était pas en état de profiter d'une crise. Il est vrai seulement que les Russes, ne voyant sans doute pas la gravité de la situation, reprochaient aux autres puissances une exagération intéressée du danger.

A la fin de janvier 1900, les ministres de France, d'Angleterre, d'Allemagne, et des États-Unis s'accordèrent pour

demander au gouvernement chinois, par une lettre identique, la dissolution des sociétés secrètes. Après tout un mois d'instances, ils obtinrent un décret ambigu qui ne fut même pas inséré dans la *Gazette de Pékin*. Ils discutèrent alors sur l'opportunité de conseiller à leurs gouvernements une démonstration navale, mesure assez anodine en vérité, mais, puisque les ministres la proposaient, ils croyaient qu'elle suffirait pour impressionner le gouvernement chinois ; ils croyaient aussi le gouvernement chinois capable d'arrêter les Boxers, s'il le voulait. Évidemment, personne ne s'effrayait autant qu'il aurait fallu.

Même au mois de mai, au moment où s'alarme enfin monseigneur Favier, où le *North China Herald* dénonce la conspiration organisée contre les Européens, où des placards collés aux murs de Pékin prédisent le massacre pour le début de la 5me lune, pendant que, dans la ville, entourée d'insurgés et de vagabonds, des attroupements promènent des drapeaux où se lisent des appels aux armes, il semble que les ministres n'aient pas eu d'inquiétude pour la sécurité des légations; ils n'ont point envoyé à la côte les femmes et les enfants, ce qui eût été facile jusqu'à la fin du mois, puisque l'amiral Courrejolles a fait tranquillement en chemin de fer, le 21 et le 26 mai, le voyage de la mer à Pékin et de Pékin à la mer. Les ministres jugèrent suffisantes les escortes de marins qui arrivèrent du 30 mai au 3 juin : 75 Anglais, autant de Français et de Russes, 50 Allemands, 30 Autrichiens, 43 Américains, 40 Italiens, 22 Japonais, soit 410 hommes dont les commandants se concertèrent pour la défense.

Au reste, on se demande ce qu'il aurait été possible de faire, si l'on avait prévu ce qui allait se passer. Évacuer Pékin? C'était l'exode de plusieurs centaines d'Européens avec plusieurs milliers de chrétiens indigènes, après l'abandon de nos établissements, légations, églises, maisons, magasins, chantiers, archives... La résolution d'une telle fuite est difficile à prendre. Envoyer dès la fin de mai plusieurs milliers de soldats à Pékin? On n'avait pas ces troupes à proximité. Et puis, une action militaire était impossible sans un accord préalable avec les puissances. Aucune d'elles n'aurait pu agir seule sans exciter la défiance des autres

nations. Établir rapidement un concert avant que le danger fût apparu, nul ne pouvait y songer. Le coup d'État qui donna le pouvoir au prince Tuan surprenait l'Europe en état de division et d'impuissance.

*
* *

Il est remarquable que la guerre elle-même ait été une série de surprises. La conquête de Tien-Tsin nous a révélé la force inattendue de l'armée chinoise. L'Europe sentit alors la nécessité d'un immense effort : c'est cent mille hommes au moins qu'il fallait envoyer en Chine, disait-on, et cent mille hommes suffiraient-ils? Si la Chine entière s'était soulevée, ils n'auraient pas suffi certainement. Mais le mouvement ne s'est pas étendu sur les provinces du centre et du sud. Au Yun-Nan, les troubles paraissent avoir eu des causes locales; le sang-froid de notre consul et la fermeté de notre gouvernement ont empêché les malheurs que nous avons un moment redoutés. Les vice-rois du sud ont proposé une sorte d'accord et de neutralité aux puissances, qui furent trop heureuses de l'accepter, car il leur a permis d'adopter une tactique habile : elles se donnent comme étant en paix avec le Céleste Empire, en guerre avec les seuls Boxers; la négociation de la paix en sera sans doute plus facile.

Puis, il s'est trouvé que la prise de Tien-Tsin a produit un plus grand effet que nous n'espérions. Le parti modéré, représenté à Pékin par le prince King et par Yung Lou, est rentré en scène. Le gouvernement français aussitôt, d'accord avec la Russie, lui a fait parvenir des encouragements. L'assaut donné aux légations s'est ralenti; les ministres ont pu entrer en relations avec leurs gouvernements. Enfin, pendant que l'Europe hâtait les armements, pendant que l'empereur d'Allemagne apprêtait le bâton qu'il espérait que le maréchal de Waldersee, commandant en chef des troupes européennes, porterait sur la cuisse à son entrée triomphale dans Pékin, les généraux, là-bas, sachant le découragement des Chinois, se mettaient en marche. A présent, l'Europe est à Pékin.

Qu'y fera-t-elle? Sans doute, ce que la France conseille.

La France est en bonne situation pour conseiller; dans la forte partie engagée, elle n'a pas vilain jeu. Ses liens avec la Russie, ses bonnes relations avec les États-Unis et le Japon, l'identité de ses intérêts avec ceux de l'Allemagne, et puis la force de notre flotte et de notre armée coloniale, lui permettent de ne redouter aucune éventualité. En même temps, elle est une des puissances les plus désintéressées dans les affaires de Chine. Elle a en Extrême-Orient son empire d'Indo-Chine, qui lui suffit. Le cas échéant, elle n'aurait à réclamer en Chine qu'une sphère d'influence, qui ne pourrait lui être refusée. Elle est en état plus qu'aucun autre pays de formuler des propositions acceptables pour tous: elle a déjà eu la satisfaction d'obtenir pour ses avis l'adhésion de toutes les puissances. Elle est, sans redouter la guerre, pacifique vraiment.

Ses conseils, elle les a déjà donnés. Si les puissances, disait ces jours-ci monsieur le ministre des affaires étrangères, veulent résoudre le grand problème posé devant elles, « la première condition est de bien savoir ce qu'elles veulent, de ne vouloir que ce qui ne saurait compromettre l'entente nécessaire, et de le vouloir jusqu'à la fin.... La présence des troupes internationales à Pékin servira à obtenir des réparations pour le passé, des garanties pour l'avenir. Quelles que puissent être à cet égard les vues particulières de chaque puissance, je suppose qu'elles mesureront leurs exigences aux possibilités de la Chine, et surtout qu'elles se garderont d'en formuler d'exclusives, ce qui éveillerait des défiances et peut-être préparerait de redoutables malentendus. » — « Je suppose », a dit M. Delcassé: supposons aussi et espérons. Si les « malentendus » se produisaient, l'inévitable universelle mêlée pourrait bien être la fin d'un monde. Cette pensée et maintes considérations pratiques arrêteront sans doute les « propositions exclusives ».

L'empereur d'Allemagne, dont la politique, éloquente dans son expression, est sujette à des résipiscences brusques, — qu'il s'agisse du Transvaal ou qu'il s'agisse de la Chine, — après avoir parlé de tout tuer, rêve à présent de pacification universelle. « J'espère, a-t-il dit au maréchal de Waldersee, que cette expédition commune servira à nous faire reconnaître nos qualités réciproques, et qu'elle sera un gage pour cette paix européenne que l'empereur de Russie avait essayé d'établir

l'année dernière sur un autre terrain. Ce que nous n'avons pu atteindre par la paix, nous pourrons peut-être l'atteindre maintenant les armes à la main. »

Il est vrai que la circonstance est solennelle. Que l'Europe entière y apporte de la bonne volonté, de la bonne grâce, de la générosité, une philosophie, il n'y faut pas compter. Mais serait-il possible qu'elle ne comprît pas la terrible leçon?

Pourquoi donc a-t-elle accumulé toutes ces fautes qui ont provoqué la révolte? Pourquoi a-t-elle troublé, violenté les habitudes, les mœurs, les croyances des Chinois? Pourquoi ces pillages de territoires? Et pourquoi aussi cet aveuglement devant le péril, cette imprévoyance et, la fatale catastrophe arrivée, cette stupéfaction? Parce que tous ces Européens n'avaient pas le temps d'observer la Chine, occupés qu'ils étaient à se regarder les uns et les autres de travers, dans cette course aux concessions et aux conquêtes, qui était une course à l'abîme. C'est l'égoïsme de chacun qui a fait le péril de tous. Tous finiront bien par le comprendre, aujourd'hui ou demain.

★★★

1er Septembre 1900.

BLANCADOR L'AVANTAGEUX[1]

— MŒURS DU XVIe SIÈCLE —

V

Ce fut dans la galerie des Dieux que M. de Blancador rencontra madame de Formansin. Il l'attendait depuis une grande heure, dissimulé dans un des cabinets qui s'ouvraient entre les pilastres, cannelés et dorés, répondant aux entre-deux des fenêtres. Ainsi le pêcheur, patiemment embusqué dans un recoin favorable, guette, la fouine à la main, le brochet qui se laisse dériver au fil de l'eau, par le pâle soleil d'une après-midi de décembre. Sans se laisser distraire par les blanches nudités des déesses étalant leurs formes héroïquement surhumaines sur les panneaux peints qui garnissaient les lambris à moulures débordantes, M. de Blancador veillait. Attentif et résolu, il regardait, par l'entrebâillement de la porte où se dressait l'image, largement modelée, d'un Saturne à musculature puissante, dévorant un enfant boursouflé, qui s'agitait dans sa barbe. Travaillé, en mesures égales, par l'espérance et la crainte, M. de Blancador, dans son costume brun tracé d'or, tressaillait au moindre bruit, car il avait à craindre l'arrivée possible de quelque fâcheux. Et il s'affermissait dans ses résolutions viriles, gran-

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 août.

dies encore par le plus doux des espoirs, et s'encourageait par des pensées favorables :

« Elle m'évite avec trop de soin pour ne pas désirer et redouter, tout à la fois, mon approche. Et, au premier avantage que je saurai prendre, elle se laissera aller dans mes bras, tout comme la dolente Bazucle, la première fois que je l'entrepris. Que je la trouve seule, loin de ses chambrières et de ses chiens, et sa résistance sera courte. Elle se rendra à discrétion. Il me suffira de l'entraîner dans ce petit réduit qui mène à la bibliothèque... »

Un bruit léger de pas, un frôlement de soie, sourd et moelleux, interrompit son soliloque. Par la baie opposée au perron, madame de Formansin venait d'entrer. Marchant lentement, elle semblait réfléchir, et portait bas sa tête blonde, coiffée d'un attifet de velours noir. La pointe s'avançait sur le front et se relevait par deux courbes en fer à cheval, encadrant les cheveux relevés en épais bourrelets fauves et le visage pâle à grands traits réguliers et d'un ovale parfait. Prise dans une robe montante de taffetas noir à petit col de linge rabattu et à manchettes retroussées, Diane glissait, longue et souple. La sévérité de ses habits sombres et étoffés, la gravité de sa mine indifférente et hautaine augmentaient le charme mystérieux qu'elle exhalait en tout temps. Sa fierté imposa, un instant, à M. de Blancador lui-même. Et, s'il eût pu amener son esprit jusqu'à une pareille réflexion, il se serait persuadé qu'une des superbes déesses peintes par Cousin avait quitté son cadre pour cacher sous quelques aunes de damas et de baudequin la splendeur altière de sa chair. De sa main gauche, madame de Formansin tenait un mouchoir brodé, en sa droite était une lettre qu'elle lisait avec une amoureuse attention. Et, dans ce papier lacéré et froissé, M. de Blancador crut reconnaître son propre exercice d'écriture.

« Ah! ah! c'est bien ce que je pensais, murmura-t-il. Elle se repait de mon petit compliment, qu'elle avait jeté à ses chiens pour la frime. Profitons du merveilleux hasard, à supposer que c'en soit un; jamais il ne s'en pourra présenter de plus favorable. »

Et comme Diane passait devant l'huis qui le cachait, Horace sortit brusquement, de telle manière qu'elle se heurta contre

lui, en poussant un petit cri de terreur. Comme pour la rassurer, il la saisit, se confondant en excuses, et ses paroles vagues semblaient exprimer un grand trouble. Mais ses gestes en disaient plus long, sans que la dame, plus effarée qu'une perdrix liée par un émouchet, trouvât un mot à répondre. Maintenant, il la tenait dans ses bras, cherchant à l'emmener dans le cabinet dont il avait réussi à gagner le seuil. Sans courage et sans voix, elle essayait mollement de se dégager, se rendait lourde ; mais ses jambes, comme engourdies, lui refusaient leur office pour l'éloigner du panneau. Celui-ci une fois refermé sur elle, Diane sentait que sa pauvre résistance cesserait. Elle deviendrait alors une proie haletante. A demi pâmée sous ses baisers, gardant machinalement dans ses mains le papier et le mouchoir, elle jouait des coudes et cherchait à couler ainsi qu'un serpent et à tromper son étreinte. Horace, la serrant de près, lui murmurait dans le cou :

— Pourquoi vous refuser ? N'est-ce pas mon bonheur qui vous a fait passer près de moi ? Quand vous fuyiez ma présence, j'habitais cependant votre cœur... Ma Diane !... Écoutez-moi... Je t'aime, je t'aime...

Elle se vit enlevée, perdue, serra les lèvres, détourna sa face. Mais, quoi qu'elle en pût faire, sa tête roula sur l'épaule d'Horace qui, la tirant de toute sa vigueur exaspérée, — car elle était et plus haute et plus forte que lui, — l'entraîna dans la petite pièce obscure. Mais, alors qu'il allongeait un bras pour pousser la porte, Diane, par un dernier et instinctif effort, lui échappa et courut dans la galerie. Appuyée contre un pilastre, manquant de souffle, sanglotant par grands hoquets, elle se laissa aller. Renfoncée dans l'encoignure, suffoquée, à demi évanouie, elle ne prononça pas une parole. Elle ferma les yeux, car les images de la galerie semblaient danser autour d'elle : elle crut voir le corps rose de Vénus se fondre sur la poitrine du Mars casqué d'airain, la Junon aux larges flancs sinueux s'abandonner au Mercure dont les membres ailés l'enlaçaient. Et Blancador revint à la charge ; cette fois, la portant à demi, il touchait au seuil du cabinet avec la dame, désormais sans défense, quand un bruit de porte claquée contre un mur le fit tressauter en arrière et

lâcher la belle chair vêtue de taffetas où il se proposait de mordre. Diane, subitement, s'était redressée. Repoussant Horace dans le réduit, elle en ferma vivement la porte, et se trouva nez à nez avec M. de la Haussaye qui, tout de bleu et d'or paré, lui demanda ce qu'elle avait ainsi à se quereller avec ce battant peint, et si elle désirait qu'on l'aidât.

Madame de Formansin répondit qu'elle avait été prise dans un courant d'air et que le vent l'avait décoiffée. Puis, elle dissimula en un pli de sa robe le papier que M. de la Haussaye regardait, au moins autant que la porte, avec une insistance soupçonneuse, et demanda à ce gentilhomme par quel hasard il se trouvait, à cette heure, dans la galerie :

— J'avais donné des ordres pour que personne n'y entrât...

Sans se laisser démonter par ce que cette remarque avait en soi de sévère, M. de la Haussaye s'essaya à dire quelques galanteries appuyées de quelques œillades. Il tenta même de se rendre pressant. Mais il y perdit son temps, car Diane lui dit, sans douceur, qu'elle désirait rester seule, en faisant mine d'appeler avec le sifflet d'or pendu à son cou quelques domestiques. Et, tandis que M. de la Haussaye, dissimulant sa colère, la saluait plus bas que terre, madame de Formansin tournait le dos sans nulle cérémonie, et lui montrait son corsage à taille courte qui faisait valoir le galbe de ses épaules larges et rondes. Et elle s'en fut criant d'une voix de tête, insolente et narquoise :

— Si vous ne savez que faire, allez à la grande écurie, on y va essayer des barbes.

M. de la Haussaye, ainsi exilé, allongea le nez, fronça les sourcils, mordit ses moustaches. Enfin, ayant roulé quelque temps de gros yeux, il enfonça sur eux son bonnet à plumes, et se jura d'avoir le dernier mot de cette histoire. Tout d'abord, il tenta d'ouvrir la porte du mystérieux réduit où il lui avait semblé qu'un personnage brun rayé d'or s'était agité dans l'immédiat voisinage de sa future conquête. Mais cette porte, par sa résistance, lui montra jusqu'à l'évidence qu'elle était intérieurement verrouillée. Il frappa alors, et on ne lui répondit pas. Avisant une autre porte, il pénétra dans la bibliothèque, d'une allure violente, heurtant les meubles et le

grand globe astronomique avec son épée, ce qui fit lever la tête à M. Escourat. Ce bibliothécaire, penché sur un Valère Maxime, parut étonné de cette subite intrusion.

— N'y a-t-il personne avec vous, ici? demanda M. de la Haussaye, sans autre préambule.

— Pas que je sache, monsieur, — répondit M. Escourat, qui rajusta ses besicles. — Mais si vous désirez quelque ouvrage à consulter, je pourrais...

— Non, merci! — interrompit M. de la Haussaye, à cette heure assez embarrassé de lui-même, dans le silence de la vaste pièce. — J'avais cru entendre...

Mais il s'embrouilla dans sa phrase. Et, évitant de donner dans un fût de cipolin qui supportait le buste en marbre poli de Sénèque le Philosophe, il se retirait, quand il aperçut, par hasard, M. de Blancador. Alors M. de la Haussaye, levant sa tête furieuse, vers l'échelle à deux corps qui se dressait à la hauteur de douze pieds, considéra son ennemi. Sur le dernier degré de cet édifice roulant, M. de Blancador était assis. Vêtu d'une souquenille en lustrine noire qu'ombrait la poussière des livres, il lisait avec une application obstinée un manuscrit habillé en peau de truie et dont les liens de canepin pendaient.

Si le regard d'un homme avait le spécial pouvoir d'entr'ouvrir l'écorce de la terre, pour y faire rentrer son ennemi, nul doute que M. de Blancador n'eût été projeté, d'un même coup, et de son échelle et du plancher de la bibliothèque, jusqu'aux cavernes souterraines où les nains industrieux et les géants pleins d'orgueil gardent les trésors fabuleux en compagnie des griffons. Toutefois les coups d'œil inhumains et barbares de M. de la Haussaye ne troublèrent en rien celui auquel ils adressaient leurs menaces à travers la calme atmosphère de la pièce éclairée par huit hautes fenêtres qui laissaient pénétrer la lumière à flots. M. de Blancador, d'une figure attentive et sereine, continuait sa lecture. Il ne se doutait peut-être pas que M. de la Haussaye, bouillant comme un volcan, le précipitait en idée, à cette heure même, dans les entrailles de la terre. Il ne se dérangea même pas quand le jeune gentilhomme le somma de descendre « pour lui parler » ; mais il lui répliqua que tout son temps était

pris, et que la besogne dont il se mêlait, pour l'instant, ne souffrait pas de retard :

— Madame de Formansin, monsieur, m'a prié de lui lever un extrait de quelques actes ayant rapport à ses domaines du Bugey. Et la chose est d'autant plus délicate qu'intervient sans cesse, et cela est singulièrement pour me troubler, la coutume de Vermandois. J'ai, je l'avoue à ma confusion, quelque peine à comprendre la valeur de certains mots, tant le latin employé dans cette charte de donation me semble tout à la fois gothique et lombard. Je lis : « *et armiscaro.* » Faut-il entendre « *armis* » et « *caro* » ? s'agit-il au contraire de la peine, aujourd'hui désuète, de hacherie ? Ou bien...

M. de la Haussaye, à ouïr ce discours, sentit sa colère augmenter :

— Descendez, s'il vous plaît ! dit-il d'une voix tremblante.

— Eh, monsieur ! — repartit le placide exégète, — cela m'est impossible. Madame de Formansin attend mon travail et voici plus de deux heures que je peine sur le mot *gunnis*. Voyez-vous, monsieur Escourat, ce que peut bien entendre ce feudiste par : « *Pro gunnis obturandis concessimus videlicet* » ?... Et puis ça ne se suit plus. Un rat a rongé le reste de la page, de telle manière qu'on retombe sur « *duo paria tristellorum* ».

— Je crois, — dit M. Escourat, en saisissant une prise, — que le mot *gunnis* ne souffre guère d'amphibologie, si j'ose dire. Végèce...

Mais, comprenant obscurément qu'on se moquait de lui, M. de la Haussaye se retira, en jurant comme un païen. Il envoya comme adieu un : « Nous nous reverrons ! » sous lequel M. de Blancador rentra la tête dans le vaste col de sa souquenille, ainsi qu'un escargot se retire en sa coquille, quand il prévoit quelque danger. Et, lorsqu'il n'entendit plus les pas de son ennemi, il se risqua à parler.

— Je crains que les blasphèmes de ce seigneur lunatique n'attirent quelque catastrophe sur notre paisible bibliothèque, monsieur Escourat ?

— *Unius ob noxam et furias Ajacis Oilei !* — s'empressa de répondre M. Escourat, avec un rire malin qui résonna ainsi qu'une coque sèche entre les mâchoires d'un casse-noix.

Et, hochant la tête, cet homme instruit, qui par son nez

pointu comme sa mine représentait assez bien la figure d'une pie, se replongea dans Valère Maxime. Il ne laissa plus voir, ainsi placé, que sa courte fraise froissée et son bonnet de soie noire, enfoncé jusqu'aux oreilles, et qui dressait, vers le plafond de la bibliothèque, une queue de rat menaçante et rigide.

Cependant, M. de Blancador, sans se risquer encore à quitter le refuge propice de la grande échelle, réfléchissait aux vicissitudes des choses humaines, qui ne sont nulle part si variées qu'en amour, si ce n'est dans les hasards et du jeu et de la guerre. Et, ramenant les plis de la souquenille qu'il avait, si à propos, ramassée dans un coin, il songeait tristement :

« Pour avoir attaqué avec mollesse, j'ai vu la victoire m'échapper, et, par surcroît, j'ai une très mauvaise affaire sur les bras avec cet Attila à moustaches noires qui me pourchasse à tout bout de champ, et apparaît inopinément là où on n'en a que faire. Non seulement il vient, par son arrivée intempestive, de réduire à rien le fruit de mes combinaisons raisonnées, mais encore il me veut provoquer. Si je n'y mets une grande prudence, il m'assassinera dans quelque coin, bien sûr! »

Et, abandonnant enfin son échelle, il s'assura que sa dague jouait bien dans le fourreau ; il la ramena même tout à fait en avant, pour l'avoir encore mieux à portée de la main. Puis il posa sa souquenille dans un cabinet et gagna les communs du château, non sans trembler de male peur à l'idée de quelque fâcheuse rencontre. Tandis qu'il longeait le jeu de paume, il put ouïr les imprécations de M. de la Haussaye et les quolibets de M. de Travers.

« Allez, criez! leur dit-il en lui-même. Tempêtez! Ce ne sera pas pour vous, mes amis. La dame de céans sera à moi, et plus tôt que vous ne le pensez. »

Au fond, il ne tirait aucun mauvais présage de son échec : un accident, fortuit en soi et futile, l'avait causé. Mais il était sûr, maintenant, que Diane était incapable de résister à une attaque. Peut-être se garderait-elle mieux à l'avenir. Peut-être aussi allait-elle lui signifier son congé ? Il fallait mettre les fers au feu, s'introduire une nuit dans sa chambre.

Mais, pour cela, la première condition était de gagner du temps. Et il arrêta ses plans : à la première sommation qu'on lui ferait de quitter Bellepeyre, il se donnerait comme atteint d'une méchante fièvre.

« C'est là un moyen excellent et que je veux tout à l'heure employer. D'abord, quand elle me saura malade, la bonne Diane sera prise d'une grande pitié. Elle croira que c'est le mal d'amour qui me tient, et elle m'enverra des remèdes... Ah! que le Maulubec trousse ce brutal, qui est tombé dans la galerie au moment même où j'allais devenir maître et roi! »

Et, tout en pestant contre La Haussaye, M. de Blancador monta l'escalier qui menait aux combles. Il pensait trouver dans son galetas Jacquemin Tardival. Car il voulait dire à ce valet de le revêtir, sans plus tarder, d'une chemise de mailles sous laquelle il pourrait circuler sans la crainte d'être lardé sournoisement par l'épée d'un La Haussaye ou de quelqu'un de ses pareils. Il atteignait le deuxième palier, quand il se trouva nez à nez avec la chambrière Jeannine Le Broc.

— C'est le Ciel qui l'envoie! murmura-t-il; et je vais pouvoir, en tout cas, prendre une petite revanche de la dame sur la servante!

Et, sans laisser à cette fille timide le loisir de se mettre en défense, il la saccagea de telle manière, dans le premier réduit qui s'ouvrit devant eux, qu'elle se crut tout à la fois en route pour le paradis et précipitée dans l'enfer. Puis Jeannine, en personne sage, s'en tint aux joies de l'Éden, joies qu'augmenta la remise de quelques écus dont, contre son ordinaire, M. de Blancador voulut bien dédommager sa pudeur.

« M. de Travers ne me donne jamais rien, — se disait-elle, lorsque, abandonnée par son nouveau séducteur, elle cherchait ses vêtements épars dans la demi-obscurité de la soupente. — Et il m'a souvent battue parce qu'il me trouve innocente et sotte. Avec ce joli M. Horace, il me semble que je serais tout autre... Celui-là, je me mettrais au feu pour lui. Point n'était besoin de ses écus. C'est tout de même gentil d'avoir pensé à ça! »

Et elle noua les écus sous sa jupe, dans un coin de sa

chemise, à l'endroit qui lui parut le plus sûr, se secoua, se recoiffa; puis elle retourna à la lingerie où l'attendait son ouvrage.

— Tu as l'air bien éveillé, la belle! — lui dit tout bas Rose de Villecourt en levant sa mine rosée et ses frisons de dessus son tambour à broderie. — Je gagerais que tu as rencontré le loup?

— Oh! mademoiselle, à votre âge! — soupira prudemment Jeannine en s'asseyant à son rouet, — comment peut-on dire des choses pareilles!

— Est-ce seulement avec Blancador le Merveilleux? — interrogea la petite, en lui soufflant dans le cou. — Ton fichu est froissé, ma chère, et ta jupe s'est aplatie dans la poudre de la pénitence, friponne. Tu me le diras? ou sinon!...

Et, menaçant de son index la belle chambrière plus rouge qu'une pomme d'amour, Rose conclut :

— On a vu des princes accointer des bergères. Tu produiras un petit baron, à bottes et à éperons.

Une vieille lingère, à cornette plate, entrait à ce même moment. Rose de Villecourt mit alors un doigt sur ses lèvres, et murmura encore plus bas :

— Tu as joliment bien fait! Et ce n'est pas moi qui te vendrai!

Elle étala tranquillement un galon de soie, et, tout en le fixant avec des épingles, elle continua :

— Prends du bon temps, ma pauvrette. Si je n'avais ma condition à garder, je ne m'en priverais pas non plus, va! Croirais-tu qu'il m'a, hier encore, arrêtée dans un coin du vestibule de l'Ouest, embrassée sur le cou, et proposé...

Jeannine leva ses larges yeux candidement éveillés, avec une expression curieuse.

— Tu ne le sauras pas! — continua la fillette en lui tirant la langue. — Mais je te conseille de t'en donner ici, et jusque-là! Car, quand tu seras retournée dans ta huguenotière des Corpoy, avec ton bonnet serré à couvre-col, ta pèlerine cachant ta jolie taille, tes manches longues et tes cottes plissées, tu auras la bonne façon d'une oblate. Et tu te rigoleras uniquement avec les cafards qui te pinceront dans les coins, en détournant les yeux pour diminuer leur faute. Tu auras au

moins de beaux souvenirs... Eh! mademoiselle Ussac, vous allez nous raconter une histoire... un peu galante!

La nommée Ussac, ainsi interpellée, tira ses besicles d'un étui contenu dans une bourse attachée à son demi-ceint d'étain. Elle chaussa son nez en lame de couteau, montra en un ricanement gracieux et incertain quatre dents jaunes et les places vides des autres. Finalement elle assit sur une caquetoire sa maigre personne. Et, après avoir fait quelques simagrées en examinant la bordure espoulinée d'un jupon, elle commença, d'un ton discret, un récit qu'elle tenait de source fraîche. C'était l'histoire de trois dames qui avaient logé un chevau-léger, histoire qui pouvait se narrer, mais non point s'écrire.

Et mademoiselle Rose de Villecourt, assidument occupée sur son tambour, songeait, lorsqu'un passage l'intéressait particulièrement : « S'il pouvait m'en arriver autant avec ce g ntil Blancador! » cependant que Jeannine soupirait tout bas. Mais elle prenait patience à l'idée que M. Horace, fidèle en sa promesse, viendrait la trouver ce même soir dans cette même lingerie dont les clefs pendaient à sa ceinture. Et ce demi-ceint d'argent, présent de madame de Formansin, portait sur ses plats, finement estampés, la procession des vierges sages.

L'heure souhaitée ardemment sonna pour Jeannine Le Broc. Sur des piles de draps et de serviettes, elle livra son corps ferme et sain de belle villageoise, sans remords ni pudeur, sensible autant à l'honneur d'être entreprise par un aussi charmant seigneur qu'à l'espoir d'ajouter quelques livres à son petit pécule. Car elle comptait sur cette épargne pour trouver un bon mari, par la suite. M. de Blancador ne ménagea à la chambrière ni son amour, ni l'argent que lui avait prêté M. de Séligny. Et il tirait de la servante des renseignements, en tout plus utiles qu'un plaisir, nécessairement éphémère. Il sut ainsi, entre autres choses, que, trois nuits par semaine, Jeannine et Rose de Villecourt étaient de garde auprès de madame de Formansin. Et, comme il était facile de voir que la chambrière ne détestait point les écus, Blancador lui en promit dix si, tout d'abord, elle le laissait la rejoindre dans l'antichambre de Diane.

— Hélas ! — essaya d'expliquer Jeannine, en qui se combattaient l'avidité et la crainte — cela n'est guère à faire. Mite et Folle aboieront après vous !

— Ne t'inquiète pas de cela, dit-il. Rose aura soin de les enfermer, comme par mégarde, avec elle. D'ailleurs, je tiens absolument à me passer ce caprice. Et tu auras dix écus... N'oublie pas non plus qu'à partir de demain, je serai atteint d'une mauvaise fièvre... Tu sauras plus tard pourquoi. Mais cela ne m'empêchera pas de te retrouver, vers l'heure de minuit, à la lingerie.

Et M. de Blancador, une fois rentré dans sa chambre, fit appeler M. Clairin Fabas. Il lui confia que « cela allait très mal », et qu'il se sentait près de sa fin. A voir son élève aussi dolent, le maître d'hôtel fut gagné par une généreuse inquiétude. Il fit apporter du vin épicé et mander, par surcroît, le barbier. Mais M. de Blancador ne voulut point être saigné, il refusa les purgations, méprisa les clystères. — « Il avait, laissa-t-il entendre, des poudres que feu son père tenait de M. Ambroise Paré, et qui étaient souveraines. » Et il montra au barbier émerveillé des petites boulettes que Jeannine avait préparées avec de l'amidon et de la gomme.

— Une seule suffit à couper les fièvres quartes, deux les fièvres tierces... Malheureusement, je n'en ai ici que très peu avec moi, sans quoi je vous en donnerais quelques-unes.

Ayant ainsi éclairé le barbier, Horace enfonça son bonnet de nuit sur son nez, jusqu'à lui faire rejoindre la bigotelle qui retenait ses moustaches. Et, languissant, comme déjà voilé par les ombres de la mort prochaine, il supplia qu'on ne troublât plus son repos ; le valet Jacquemin ne laisserait plus entrer personne. Puis M. de Blancador se tourna du côté du mur, car son lit n'avait pas de ruelle ; et il soupira comme un homme en proie à de violents et mystérieux chagrins. Aussi, quand M. Clairin Fabas alla rendre compte de l'état de cet intéressant malade, à madame de Formansin, il donna à entendre que « le moral, chez cet infortuné jeune homme, paraissait encore plus attaqué que le matériel ». Telle fut l'expression exacte qu'employa le gros officier de bouche. Il ajouta même :

— Mais il est tellement renfermé et discret que, encore

qu'il me considère en tout comme son ami, je n'ai rien pu en tirer sur les causes de cette mélancolie bizarre.

— Il faut qu'il reste ici, répondit Diane, et qu'on lui donne tout ce qu'il désirera.

Et, le jour même, elle envoya Jeannine chez M. de Blancador avec quantité de bonnes paroles banales et de confitures. Il y avait, dans une corbeille, deux fioles d'eau d'ange, des limons et trois beaux mouchoirs brodés, sans compter les dragées, trois romans, et une montre en or, avec une Léda, émaillée, aux prises avec son cygne sur le fond de la boîte. Pour porter toute cette offrande, la chambrière ne crut pouvoir mieux faire que de s'adjoindre Rose de Villecourt, qu'elle rencontra rôdant dans l'escalier de la lingerie. Et les deux canéphores pénétrèrent chez Horace, sans que le sévère Jacquemin Tardival, accroupi comme un dragon dans le corridor, se dressât pour les empêcher de passer. La visite que rendirent ces sœurs de la Miséricorde au baron affligé fut longue, jusqu'à durer deux grandes heures pendant lesquelles ils ne furent pas dérangés. Assis au voisinage de la porte, le discret valet n'entendit rien, quoique les soupirs et les cris qui s'élevaient en deçà rappelassent tour à tour le concert des bienheureux et les clameurs cyniques des damnés. Et, quand les « demoiselles de Monsieur » sortirent, il ne les regarda même pas et ne s'aperçut pas davantage de leur désordre, non plus que de l'aplatissement de la corbeille. Car toute son attention était prise par les raccords industrieux qu'il parfaisait, avec un passe-corde et du fil ciré, tant à la ceinture de sa dague qu'aux pendants de son épée.

— Ah ! madame, — dit la chambrière à madame de Formansin, — le pauvre monsieur est jaune comme un coing. et sa figure est longue d'une aune. Et il gémit, comme si on lui arrachait l'âme du corps, quand on vient à prononcer votre nom. Il vous remercie bien tendrement, mais il ne parle que de mourir... Il se lamente et murmure qu'il vaut mieux pour lui quitter cette terre.....

— Qu'il vaut mieux... que quoi ? Termine ! fit Diane.

— Eh ! madame, ce pauvre monsieur ne me l'a pas dit !... Faut-il que j'aille le lui demander ?

— Non. Ce n'est pas la peine. Va-t'en.

Et Diane resta seule, dans sa chambre, avec sa broderie et ses réflexions.

Pendant plusieurs jours, la santé de M. de Blancador demeura dans le même état, et madame de Formansin put courir librement dans sa maison, sans éprouver la crainte d'être assaillie, à l'improviste, par le galant protégé de son neveu. De La Haussaye et de Travers, elle se souciait comme de sa dernière paire de gants.

De tout temps, avant comme après son veuvage, Diane s'était refusée à tous, avec une fermeté indifférente et tranquille. Aucun homme n'avait réussi à la troubler. Sûre désormais de ne jamais trouver celui qui la courberait sous sa loi, elle méprisait les amoureux, et s'amusait des déclarations brûlantes que l'intérêt, à ses yeux, dictait beaucoup plus que la passion. « Si j'étais une pauvresse, je ne verrais pas un seul de ces poursuivants pendu à mes cottes ! » se répétait-elle en se fortifiant dans ses dédains.

Une ténacité molle, une longue habitude, et aussi beaucoup d'orgueil, la retenaient dans la chasteté. Ses sens engourdis ne se réveillaient pas, et elle ne faisait rien pour même se rappeler qu'elle en eût. Sa raison suffisait d'ailleurs à endormir l'ardeur déjà calmée de son sang. Elle était sûre d'elle, jusqu'à ce jour.

Et voilà qu'un méchant petit gentilhomme, envoyé à Bellepeyre pour son malheur, avait réussi à ébranler toute cette confiance. Contre celui-là, elle le sentait, rien ne vaudrait, fors les précautions matérielles. Diane s'en rendait bien compte ; le fait était là, brutal : elle ne saurait pas lui résister. Le jour de l'aventure dans la galerie des Dieux, elle n'avait dû qu'au hasard de ne pas tomber. Si l'occasion renaissait meilleure pour Blancador, s'il parvenait à la surprendre, elle ne trouverait en soi ni la force de le repousser, ni celle même d'appeler à l'aide, et il ferait d'elle à sa volonté.

Et puis, après tout, pourquoi ne succomberait-elle pas à cette tentation ? Une prudence obscure lui déconseillait de se rendre esclave. Malgré le charme subtil de ce Blancador, elle ne se faisait pas d'illusions sur lui : elle flairait l'aventurier qui assiégeait son avoir, bien plus que sa personne. Blancador, Travers, La Haussaye, c'était bien la farine d'une même

mouture. Mais Blancador en était la fleur ; les derniers n'en étaient que le son, et ils ne lui inspiraient qu'aversion et dégoût. Elle ne redoutait rien de leurs attaques : au premier manquement, elle les chasserait, comme elle avait chassé M. de Singerette. Pour Blancador, c'était une autre paire de manches : jamais elle ne trouverait le courage de le renvoyer, s'il parvenait à ses fins. Aurait-elle même le courage de l'expédier chez Corpoy, quand il serait guéri ?

Et, tout en se berçant avec ces pensées douces et vagues, Diane allongeant son corps gracieux, soigné et parfumé, s'assoupissait dans son grand lit drapé. Elle jouissait avec orgueil de l'égoïste possession de sa chair indolente et superbe dont elle ne ferait le cadeau splendide à personne. Et, avant de s'endormir, elle caressa son visage, son cou, ses épaules et sa gorge, avec une satisfaction intime et profonde, où n'entrait pas l'impureté. Mais toujours la figure du blondin à moustaches hérissées venait l'assaillir, et l'obligeait à palpiter dans cette chair sur qui il avait pris assez d'empire pour qu'elle se sentît prête à l'abandon. Toutefois, si elle consentait à se laisser prendre, Diane n'entendait pas se donner.

« Qu'il vienne me saisir, s'il l'ose ! — songeait-elle en souriant avec dédain. — Aussi bien je ne crains rien, pour l'heure : car, d'abord, il a la fièvre, et ensuite je suis bien verrouillée et gardée. Au reste, je ne l'aime point, et je ne le plains même pas d'être malade, voire de mal d'amour. Dès qu'il sera guéri, il faudra que je le dirige sur La Combe-Corpoy... pour mettre fin à cette comédie... Ah ! le mauvais sujet !... Il a des yeux qui...

Un bruissement continu, un frôlement de vêtements froissés, la fit tout à coup tressaillir. Sortant de son demi-sommeil, madame de Formansin écouta : on marchait dans le couloir qui, desservant le cabinet de toilette où couchait Rose, aboutissait, par une porte toujours condamnée, derrière le chevet du lit. Qui pouvait, à cette heure ?...

Diane se rassura, à penser que la petite fille d'atour s'était, sans doute, levée pour quelque raison. Elle crut avoir rêvé, fit sonner sa montre, qui dit deux heures du matin ; elle essaya de se rendormir. Ce réduit, où l'on n'accédait que difficilement, tant il était encombré de robes et d'habits pendus

sur plusieurs rangs, ne pouvait donner passage à personne. D'ailleurs les chiens n'avaient pas aboyé dans le fossé. Mite et Folle ne jappaient point dans leur corbeille. Diane, cependant, demeurait éveillée. Il lui souvenait, maintenant, que, contre l'habitude, les deux griffonnes n'étaient pas dans sa chambre, mais que Rose les avait emportées, avec elle, dans le cabinet. A la lueur du nautile en cristal pendu au plafond, elle s'aperçut que ce cabinet était fermé. Elle dressa l'oreille : certainement le bruit grossissait. Elle se retourna, se dressa à demi, sûre d'avoir entendu quelqu'un pousser le panneau donnant sur le corridor. Alors elle sauta sur ses pieds, et, par l'huis entre-bâillé, elle reconnut, dans la demi-obscurité du réduit, M. de Blancador qui cherchait à se glisser dans sa chambre.

Mais, gêné par le dossier monumental du lit qui arrêtait l'essor complet du battant, M. de Blancador ne pouvait encore passer qu'un bras et la moitié de l'épaule. Alors, demi-nue, une manche de sa chemise défaite, tremblante, moitié fascinée, détournant la face pour ne pas rencontrer les yeux qui paralysaient sa volonté chancelante, Diane se jeta sur la porte. La poussée fut si violente que la main gauche de M. Horace faillit être écrasée dans la feuillure. Sans s'occuper des soupirs et des objurgations inarticulées de l'amoureux qui, pour ne pas avoir les doigts coupés avait dû se retirer précipitamment, Diane réussit à appliquer le panneau dans son cadre. Le pêne, encore que rouillé, joua dans la gâche, et la dame, haletante, se cramponna au loquet.

Et son action désespérée fut si rapide qu'elle s'accrocha à une chaise, sa chemise de fine batiste se déchira, laissant luire un merveilleux corps laiteux, épilé, qui, sous la lumière rose de la lampe, s'éclaira comme un marbre poli aux rondeurs nacrées. Sa tête, jetée en avant, dans un brusque mouvement de bête, perdit la résille qui emprisonnait les cheveux. Une masse d'or fondu s'épandit sur les épaules chargées de fossettes, lécha les fiers reliefs de la gorge, coula le long des reins souples et râblés, s'éparpilla en crinière sur la croupe pleine comme celle d'une cavale blanche. Si peu qu'il en eût vu, M. de Blancador fut pris d'une fureur sauvage et lascive. Il se rua à la conquête de la toison d'or et

de ces pommes des Hespérides dont il avait pu apercevoir les pointes roses. Il gratta, heurta, pesa, trépigna, pleura. Ainsi Lucifer fut pris d'une grande colère, au regret qu'il éprouva de ne plus contempler la face du Seigneur.

Au bruit de la lourde chaise qui se renversa en gardant la chemise passée dans un de ses montants de dossier, Mite et Folle se mirent à hurler sans contrainte, car mademoiselle de Villecourt n'avait pu les garder plus longtemps sous ses draps où elle étouffait leurs grondements. La voix forte des grands chiens, qui paraissait venir de très loin, répondit à leurs désespérés glapissements. Mais ni Rose ni Jeannine ne semblèrent entendre. Blotties dans leur couche, qui dans son antichambre, qui dans son cabinet, ces deux aimables filles réfléchissaient avec terreur aux suites possibles de leur complaisance, cependant que le désespéré Blancador, brûlant ses vaisseaux ainsi que le fit le pieux Énée, cherchait à forcer la serrure, et à enlever la place.

Il y aurait même réussi, sans que la défaillante Diane, dévêtue et échevelée comme Cassandre quand cette prêtresse dut donner du plaisir à Ajax sans en avoir été priée, pût arrêter son assaut impétueux. Mais un incident glaça soudain l'ardeur du galant. Tandis qu'il repoussait victorieusement la porte, enfin ouverte, d'une main vigoureuse, et réussissait à saisir le plus beau bras qu'une dame en simples habits de chair eût jamais laissé à sa portée, Horace entendit deux voix. Et ces voix s'élevaient dans l'escalier même, en vis de Saint-Gilles, par où il s'était mystérieusement élevé de la douve jusqu'au logis de madame de Formansin.

— Je te dis que je l'ai vu ! — disait l'une, que Blancador terrifié reconnut pour l'organe détesté de M. de la Haussaye.

— Attendons-le, alors ! — répondit une autre, celle de M. de Travers. — Mais, avant tout, faisons venir ici les chiens. Tu vas...

Le reste de ce discours se perdit dans le bruit que fit la poterne en refermant son armature de fer.

A ouïr ces gens qui parlaient assez fort pour qu'on les pût croire dans le corridor, Diane fut saisie d'un subit accès de courage. Et elle appela Jeannine d'un ton très haut, tout en retirant lestement son bras fuselé dont le bracelet d'or

resta aux mains de M. de Blancador comme seul trophée de son infructueuse expédition.

« Tant pis pour lui ! se dit Diane. Il est aussi par trop maladroit. Un moment de plus, et j'étais bien prise. Il n'a que ce qu'il mérite, et il s'en tirera comme il pourra. Je ne veux pas, pour ce petit homme malencontreux, me voir perdue de réputation. »

Et elle redoubla ses appels. M. de Blancador comprit que, cette fois encore, le sort lui était défavorable. Renonçant à forcer la dame dans sa chambre, devant ses filles de service, il tira lui-même la porte, et s'abîma dans la nuit du couloir. Là, caché parmi les manteaux et les jupons, suivant une habitude contractée au service de Renée Bazucle et d'autres demoiselles, il attendit que le danger fût passé, en songeant :

« Elle ne me livrera pas. C'est égal, dans quel buisson d'épines me suis-je mis là, et que vais-je devenir?... Ma mauvaise fortune est aussi trop opiniâtre ! Quand je pense qu'un moment de plus... Ah ! la gueuse ! Quelles hanches et quelle poitrine ! J'ai pu, à palper son bras, sentir ce qu'elle avait la peau fine... C'est à en rêver toute sa vie ! »

Jeannine entrait cependant, en chemise, et elle frottait ses yeux battus et qui semblaient ne pas voir. Elle demandait « quel mauvais rêve avait fait madame? »

— Un bizarre et très effrayant, — déclara Diane cachée dans ses rideaux d'où sortait sa seule face encore rose de toute l'énergie dépensée. — Je ne sais ce qui m'a pris, mais j'ai cru voir le Diable entrer avec ses cornes et sa fourche dont il s'est aidé pour m'arracher ma chemise. Tu la vois pendue à cette chaise qu'il faut relever. C'est un cauchemar que j'aurai gagné à manger trop de fonds d'artichaut. Passe moi une autre chemise, et retourne te coucher... Mais ne t'en va pas sans avoir ouvert la porte aux chiennes : je veux qu'elles demeurent près de mon lit.

Les deux bêtes soyeuses se précipitèrent, léchant avec des transports de joie les jambes merveilleusement pleines et rondes de la dame qui repoussait de son pied chaussé d'une mule fourrée, composant alors son seul vêtement, leurs nez froids et leurs langues humides. Et, pendant que la tremblante Jeannine lui passait la chemise brodée, Diane, tordant ses

tresses avec une indolence étudiée, regardait en dessous la malheureuse qui palpitait comme le feuillage d'un peuplier sous le vent d'automne :

« C'est toi qui m'as vendue, j'en suis sûre, se disait madame de Formansin, et, avec toi, cette bonne pièce de Rose. Que ces filles sont vicieuses !... Et à qui se fier !... »

Elle continua à haute voix :

— Jeannine, pour t'apprendre à ne pas chasser le Diable, tu vas coucher à côté de moi. S'il revient, par grand hasard, c'est sur toi qu'il fera ses cornes, car il est particulièrement friand de pucelles... Bonne nuit, ma mie !

Et Diane se recoucha, riant sans retenue au souvenir de la mine que faisait M. de Blancador, quand il dut s'en aller, après avoir vu de très près ce qu'il avait l'air de désirer si fort.

« Tout cela est fort joli, songeait-elle, mais c'est un jeu qui pourrait mal finir. Que va devenir ce pauvret entre les deux braves qui l'attendent dans le fossé ?... Ah ! il me vient une idée charmante, je veux la mettre à exécution dès que cette sotte ronflera comme il convient à une créature rustique et de sa condition. »

Bientôt le souffle calme et puissant de la chambrière annonça que le sommeil avait eu raison de ses sens oppressés. Diane regardait la gorge ferme et pure de la dormeuse, son cou gonflé par la sève de la santé et de la jeunesse, qui se coupait d'un tour en velours noir où pendait une croix d'or. A considérer ce bijou qui descendait entre les seins dressés par l'effort des bras ramenés sous la tête, Diane se dit :

« Voici une croix qui dévale dans un gouffre de perdition. Cette pécheresse, aussi parfaitement belle que moi, sans doute, et beaucoup plus jeune, ne se prive point, je le sais, de donner du plaisir comme d'en prendre. Et elle est recherchée par les gens de la meilleure condition qui, trouvant chez moi la table et le gîte, se procurent ainsi le reste. M. de Blancador lui-même y a passé sans retenue... C'est là un spectacle qui doit m'humilier, moi qui ne suis bonne à donner du plaisir à personne. Cette simple et accorte Jeannine, couchée là ainsi qu'un tendre veau, est, peut-être plus que moi, dans les voies de la nature et de la raison. A chacun elle prodigue, sans orgueil, sa chair épanouie comme une

fleur fraîchement éclose. Ainsi trouve-t-elle manière de faire le bien ! Je ne puis entièrement lui donner tort... Foin de la vertu !... On ne vit qu'une fois, après tout !... Diane, ma fille, à contempler cette servante, dont les lèvres rouges se contractent en ce moment comme si l'amour les caressait de son aile, tu deviens perverse et lubrique... Viens-t'en prendre le frais à la fenêtre ! »

Madame de Formansin sortit doucement de son lit et ouvrit la fenêtre. Elle aperçut, à la clarté de la lune qui, circonflexe et luisante, semblait le séant de quelque déesse mollement posé sur un nuage, deux ombres noires qui marchaient dans le fossé. A les examiner attentivement, elle reconnut M. de la Haussaye et M. de Travers qui, leur large épée nue à la main, passaient et repassaient sous son appartement, suivis par les deux grands dogues qui allaient sur leurs talons.

— Il ne sortira pas, ce lâche ! — disait M. de la Haussaye d'une voix grosse de menaces.

Et, comme il levait la tête, Diane se cacha derrière le rideau, tout en entendant M. de Travers répondre avec un accent ironique :

— Il sortira toujours assez tôt pour son bien !

Elle quitta alors la fenêtre. Mais ce fut pour revenir tenant un vase domestique qui avait la figure d'un cygne. Le cou flexueux de l'oiseau formait l'anse. Prenant adroitement son temps, madame de Formansin renversa le vaisseau d'argent au moment même où les deux gentilshommes se trouvaient sous la croisée. Largement inondés par cette pluie imprévue, ils poussèrent à la fois un cri de surprise et de colère. Dressant le nez, ils crurent distinguer une forme blanche, et un disque de métal qui luisait. Et ils entendirent un rire perlé se mêlant au bruit d'une croisée qu'on ferme.

— C'est lui, j'en suis sûr ! — glapit M. de la Haussaye. — Et je jurerais que c'est de sa fabrique !... Après cela, il ne me reste plus qu'à le tuer !

— Il se pourrait que les chambrières de madame de Formansin aient simplement déversé le trop-plein de leurs eaux, répliqua M. de Travers. Et j'ai bien dans l'idée que c'est un

bras de femme, nu et clair, qui nous a ainsi baptisés. Le rire était féminin, entre tous!

— Alors, — cria La Haussaye, sacrant et jurant, — c'est elle et lui qui se truphent de nous, et cela de la plus orde manière... Nous n'avons qu'à monter...

— Et il sortira deux ou trois laquais qui nous jetteront dehors. Ma parole, La Haussaye, tu te crois ici seigneur et maître!... Pour moi, j'en ai assez de faire ici celui qui pose sous l'orme. Et j'ai reçu, au reste, beaucoup plus de dons que je n'en attendais.

Et, sans répondre à M. de la Haussaye qui le querellait en le suivant d'assez près, secouant son manteau humide, M. de Travers siffla les chiens et se dirigea vers la basse-cour. M. de Blancador, qui les observait à la faveur d'une lucarne, put enfin quitter l'abri protecteur des cottes et des jupons, dont les doublures étaient encore imprégnées d'une odeur qui exaspérait ses sens si cruellement mis à l'épreuve. Il ne se laissa pas arrêter, cependant, par les bras de mademoiselle de Villecourt, qui, de sa couchette, tenta de le retenir. Si grande était sa hâte à regagner son taudis, qu'il se glissa comme un rat le long des murailles, en réglant sa marche sur les battements tumultueux de son cœur. Il put, sans encombre, rentrer dans son taudis, dont le fidèle Jacquemin, couché sur un matelas entre ses pistolets et son épée dégainée, barrait la porte. Et, une fois couché, sur le coup de cinq heures du matin, M. de Blancador se nourrit de méditations amères, inspirées par l'appréhension naturelle de quelque catastrophe prochaine et considérable.

En effet, à peine était-il hors de son lit, qu'il reçut un cartel dûment libellé dans la forme qui convient à ces provocations courtoises. M. le baron de Blancador était prié de venir, accompagné de deux amis, trouver MM. de la Haussaye, de Travers et de Combrailles, qui avaient à lui parler, avec l'épée et la dague. On se rencontrerait dans l'éclaircie de Melassou, à toucher le bois du Saby, vers les onze heures du matin, le prochain samedi. A lire cette assignation, Blancador sentit ses cheveux se hérisser sur sa tête. Ce samedi, le dernier, sans doute, dont il verrait luire le soleil, une seule journée l'en séparait. Il ne fallait pas songer

à s'enfuir. Tout lui déconseillait d'en venir à une pareille extrémité. Il valait mieux se faire égorger dans les règles. Peut-être que Diane, en reconnaissance de son courage, — car c'était pour elle, en somme, qu'il allait se battre, — le récompenserait, s'il s'en tirait à son honneur, en se donnant à lui de bon gré.

« Tout ça, c'est de sa faute, à elle. S'il ne lui était pas venu à l'esprit cette impertinente invention d'envoyer... »

Mais il ne put s'empêcher de rire, à se rappeler la scène qu'il avait vue tout entière de sa lucarne. Et il se reprit à songer :

« Elle m'a sauvé à peu près la vie, avec cette diversion. Grâce à ce singulier et joyeux stratagème, j'ai été débarrassé de ces brutaux. Sans cela, que serait-il advenu de moi, qui n'avais mis, pour cette galante escapade, ni chemise ni manches de mailles!... Enfin, nous les revêtirons pour aller nous battre. La Fortune, en tant que femelle, ne peut m'abandonner, c'est certain! »

Et il s'ouvrit de la chose à Jacquemin Tardival. Celui-ci, tout en battant soigneusement les habits qu'il brossait ensuite avec une bande de drap, émit quelques avis utiles. Il alla droit au fait :

— Sauf votre respect, monsieur, vider un pot de chambre sur la tête de deux gentilshommes, fût-ce la nuit, n'est pas une injure ordinaire. On vous en accuse, et vous devez nécessairement négliger de vous en justifier. C'est à coups d'épée que l'on cloue le bec de ses détracteurs. Comme le disait M. l'amiral Anne de Joyeuse, au temps où je portais, avec honneur, sa valise : « Oui, Jacquemin!... » me répétait souvent le maréchal... Et je ne vous dirai pas exactement s'il était l'un ou l'autre, ou tous les deux à la fois, car M. de Joyeuse a été comblé de tous les honneurs...

Jacquemin, suivant une coutume qu'il observait en commun avec M. Clairin Fabas, ne termina point sa phrase, mais il déclara à son maître que tout s'arrangerait pour le mieux.

— Je connais, à Montbarlier — c'est à une lieue d'ici, — deux braves qui se feront un plaisir de vous assister. Ils sont gentilshommes comme vous et moi... Pardon, monsieur,

c'est une façon de parler!... Ils sont de bonne noblesse et tirent l'épée mieux que feu saint Michel... Moyennant une dizaine d'écus chacun, ils marcheront pour votre service.

VI

Jacquemin Tardival passa toute la journée du vendredi à préparer les armes de son maître, et aussi les siennes, « par la même occasion ». Avec une lime douce, il rendit plus aigre le tranchant des épées, il aiguisa leur pointe comme celle des dagues. Il donna même, en un coin écarté du parc, quelques conseils pratiques à M. de Blancador :

— Votre grande épée espagnole n'est pas mauvaise, monsieur. Encore que j'estime peu ces rapières plus propres à embrocher les grenouilles qu'à se battre contre des chrétiens, celle-ci est bien en main, et, pour sa longueur, d'une légèreté peu commune. Il est probable que vous avez dû la payer fort cher.

A entendre ces propos, le triste Horace se disait qu'il vaudrait bien mieux pour lui, à cette heure, être près de mademoiselle Bazucle, à mériter un pareil cadeau. Et c'est d'une oreille distraite qu'il écoutait son valet continuant :

— Il faudra vous en aider seulement pour le coup d'estoc, parer à l'attaque par l'absence du corps et recevoir les taillants en croisant ainsi l'épée et la dague... Oui, c'est à peu près comme cela... Je me permets encore de vous conseiller la prudence... Au reste, quand vous serez dans le champ de Melassou, ne perdez pas de vue le petit bouquet d'amandiers qui sort d'un mur en pierres sèches. Si vous vous trouvez trop pressé, reculez en tenant votre pointe au nez de l'ennemi, et gardez, ce faisant, vos bras croisés sur votre poitrine. Ainsi vos manches de mailles vous protégeront les parties nobles, et votre dague, par surcroît, défendra votre ventre. J'ai cousu dans votre bonnet une bonne petite secrète de fer : une telle calotte vous évitera sûrement d'avoir la tête fendue. C'est là une précaution bien utile, mais à laquelle, aujourd'hui, on ne pense presque plus jamais... Ainsi garanti, vous pouvez

attendre et prendre votre temps pour donner un mauvais coup. Le meilleur est de frapper soit au visage, ce qui aveugle l'homme, en lui remplissant les yeux de sang, et permet de le tuer ensuite en toute commodité; soit au bas ventre, où toute blessure est ordinairement mortelle. Tenez, voici la vraie façon!...

Et Jacquemin poussa le long bâton, dont il s'était armé pour diriger les exercices du baron, dans les chausses de son élève. Sans cesser de professer, il reprit :

— Mais si, malgré ces stratagèmes, vous vous trouvez en danger, vous traverserez rapidement, voire en courant, bien couvert par vos armes. Obligeant ensuite votre ennemi à changer de garde, vous vous mettrez à reculer, marchant de côté, et vous rabattrez jusqu'aux amandiers dont je vous ai parlé. Les laissant sur votre droite, vous tournerez encore une fois, comme pour revenir dans une autre ligne... Et vous n'aurez plus rien à craindre, ou bien je consens à perdre mon nom... D'ailleurs, je ne crois pas que nous ayons besoin de cette ressource dernière, car, avec les deux compagnons que je vous amènerai, il est probable que les trois galants seront mis par terre avant même de reconnaître d'où vient le vent.

Jacquemin avait baissé son bâton. Il le jeta et dit :

— Souffrez, monsieur, que je vous laisse, et que je me mette à la recherche de Mirole et de Biroulan...

Le dernier samedi du mois de décembre 1589, M. de Blancador partit, sans empressement, pour le rendez-vous assigné dans la lande de Melasson. Suivi par Jacquemin Tardival, il avait longé la forêt de Montech, laissant flotter sur l'encolure de son cheval les rênes que tenait mal sa main distraite. Des pressentiments sinistres lui étaient fournis par mille signes des taillis : une branche cassée formant la croix, un tourbillon de feuilles sèches s'élevant sur sa gauche, pendant qu'une corneille sautillait en croassant sur un ton lugubre. Mais, par contre, Jacquemin relevait sur sa droite les plus heureux présages : deux ramiers se faisaient l'amour dans une touffe de genêts, trois lièvres assis sur leur derrière le regardèrent passer sans s'effrayer, et une assez belle fille, qui portait un grand pot de lait, lui dit bonjour la première.

— Voilà, par ma foi, une belle journée, monsieur, et qui

commence bien ! — s'écria le propitiatoire Jacquemin. — M'est avis que, dans ce petit champ en friche, vous allez moissonner une forte botte de lauriers. J'aperçois d'ailleurs, assis comme deux vieillards paisibles qui se chaufferaient au soleil, vos seconds. Et leurs valets ne sont pas loin, avec leurs courtauds qui broutent l'écorce des arbres, au mépris des ordonnances. Mais ces messieurs vous ont entendu, sans doute, et les voilà qui s'avancent pour vous saluer.

Les deux amis de Jacquemin Tardival s'approchaient, en effet. Quittant le pied d'un petit orme, dont le tronc moussu, divisé en trois faisceaux, s'entourait d'un banc rustique, ils détachaient, sur l'herbe rousse et grise de la clairière, leurs silhouettes maigres. C'étaient des gentilshommes d'assez pauvre mine, vêtus de brunette et de demi-ostade, dans les teintes sombres, coiffés de chapeaux passés et de couleur et de mode. Mais leurs armes à poignées bleuies touchées d'or brillaient du plus vif éclat. Déjà, ils tenaient leur épée engainée, comme une canne, et leur dague était un peu sortie du fourreau. M. de Biroulan, le plus grand des deux, en habits bruns avec aiguillettes ris de guenon et chaussé de bottes grises, conseilla à M. de Blancador d'en faire autant, sur l'heure, dès qu'il aurait mis pied à terre, « en cas de quelque surprise ».

Et Horace, une fois descendu de cheval, porta la main à une amulette pendue à son cou. C'était Rose de Villecourt qui lui avait donné cette dent de requin, montée en argent, comme préservatif certain contre la peur. Mais M. de Blancador ne sentait pas agir le remède : il souffrait d'une mauvaise colique, écoutant à peine M. de Mirole qui le saluait avec une grande politesse. Ce petit homme, dont le pourpoint tailladé, les chausses à la gigotte, et les bas rapetassés étaient d'une uniforme et pisseuse couleur minime, dissimulait, sous l'aile de son feutre à haute forme, le volet de taffetas noir qui cachait son œil droit. Et il parlait d'une manière tout à la fois cérémonieuse et aisée :

— Nous attendons ici, monsieur, vos ennemis avec tout avantage. Nos valets sont sur leurs gardes et ils ont leurs estramaçons prêts. Hélas ! monsieur, en ces temps troublés, qui dit duel ne dit que trop souvent assassinat et traîtrise.

C'est pourquoi nos laquais ont pris des pistolets avec eux, et je vois que votre diligent Jacquemin n'a pas manqué à cette précaution première. Mais, monsieur, souffrez que nous nous présentions à Votre Seigneurie. Elle a déjà trop libéralement agi avec nous pour que nous ne soyons partagés entre la reconnaissance et le désir d'assister, suivant nos moyens, un gentilhomme d'un aussi rare mérite...

Et M. de Mirole, reprenant haleine, se tourna vers son compagnon, avec une mine qui paraissait dire :

— En aurais-tu débité autant, toi ?

Puis, fixant sur Blancador son œil unique et perçant, il continua :

— Je suis Timothée-Agapit Leroux de Mirole, membre de la Sainte-Union de Montech. Et voici mon grand ami Paul-Émile de Biroulan, ancien officier d'arquebusiers, qui, comme a dû vous le dire M. Jacquemin...

Ici, le Jacquemin, directement cité, essaya d'établir la condition exacte de M. de Biroulan, et aussi celle de M. de Mirole. Tous deux avaient rempli, auprès de M. Altoviti, général des galères, des fonctions vagues et assurément délicates, puisqu'ils avaient été proscrits par M. le Grand Prieur... Mais Blancador n'écoutait pas, ou, s'il entendait quelque chose, c'était le trouble de son ventre. Et il songeait au moment fatal où les autres allaient venir, où il faudrait mettre les lames au clair. Il comptait sur quelque événement imprévu. Peut-être Travers s'était-il cassé le cou en essayant un cheval; La Haussaye avait pu être frappé d'apoplexie, tant il était enclin à la colère. Le petit Combrailles pouvait très bien avoir été pris par une recrudescence de son vieux mal.

Mais ces rassurantes prophéties n'empêchèrent pas les trois intéressés d'arriver à l'heure dite, montés à l'avantage sur de puissants roussins que Blancador reconnut pour tirés des écuries de la bonne Formansin. Et ils étaient suivis par trois valets, avec des livrées à leurs couleurs, qui portaient chacun deux épées de rechange, sans compter les leurs, extraordinairement larges et bien dorées.

A ce moment, M. Agapit de Mirole dit à M. Paul-Émile de Biroulan :

— Ils ont des épées larges pour jouer du tranchant.

Avec nos espagnoles nous leur travaillerons les côtes avant qu'ils aient le temps de nous détacher un fendant. Prends le petit de gauche, qui te convient mieux comme taille. Je me charge du grand, à droite...

Et s'adressant à Blancador :

— A vous, monsieur le baron ! La place d'honneur est au milieu, et je vois un seigneur à moustaches extraordinairement longues et dressées, qui vous fait des signes pour que vous vous adressiez à lui. Soyez prudent, et ne vous pressez pas... Sans doute avant qu'il vous joigne aurons-nous mis les deux autres par terre : nous vous aiderons alors de notre mieux.

Il conclut, avec une grimace qui ferma son œil gauche, de telle manière que sa face en parut parfaitement aveugle :

— Si vous vous trouvez gêné, battez adroitement en retraite vers les amandiers que vous voyez dans ce mur... Allez tranquillement.

De chaque camp, les trois hommes s'avancèrent, se faisant vis-à-vis, comme s'ils dansaient la pavane. Derrière eux, les valets se tenaient avec les chevaux. Voyant que les gens de Blancador avaient des pistolets, ceux de M. de la Haussaye s'écartèrent jusqu'à disparaître, se fondirent dans un bouquet de bois. Les six gentilshommes marchaient toujours, gardant, sur leur ligne, un intervalle de six pieds. Quand ils furent à dix pas, se considérant bien en face, ils se saluèrent légèrement en soulevant leurs chapeaux. Puis ils firent, d'un même mouvement, sauter les fourreaux de leurs épées, qu'ils tenaient jusque-là comme des cierges, en baissant vivement le poignet, d'un coup sec, en même temps que de leur main gauche, ils saisissaient leurs dagues. Ainsi les douze lames luisaient sous le pâle soleil de décembre, tandis que les gaines habillées de velours volaient en l'air. Par un hasard, sans doute singulier, MM. de Travers et de Combrailles furent atteints au visage par ces projectiles à bouterolle ciselée. Mais M. de Blancador, qui ne connaissait pas ces ruses, envoya tout simplement son fourreau dans les jambes de M. de la Haussaye, où il s'embarrassa ; les attelles de frêne se brisèrent avec un bruit sec. L'ennemi spécial de Blancador commença de sacrer et de jurer, cependant que ses

seconds, irrités d'avoir été frappés à la face, s'élancèrent en désordre brandissant leur épée et leur dague largement écartée. MM. de Mirole et de Biroulan ne marchaient qu'à petits pas, gardant les pointes de leurs armes jointes, le pied gauche toujours en avant.

Tremblant déjà de peur, malgré sa dent de requin, Blancador traînait sur le sol ses pieds qui lui semblaient chaussés de plomb. Et il voyait, comme dans un nuage, la figure formidable et sanguinaire du détesté La Haussaye. Ainsi le tendre Énée entra en pâmoison quand il se vit investi par le malveillant Diomède. Sans s'occuper de ses compagnons et des avantages à tirer des vicissitudes du combat, M. de Blancador recula, tendant machinalement sa longue rapière, et tira du côté de ces amandiers où il crut apercevoir, un moment, Jacquemin qui l'encourageait du geste. Atteindre ce point, encore éloigné de vingt-cinq pas peut-être, lui apparut comme l'objet principal. Il réussit à tourner, en sautant de côté, sur sa droite, et se sauva alors, sans vergogne aucune, devant M. de la Haussaye qui le poursuivait, l'épée haute, en le traitant de « sale ruffian », de « lâche filou », et d'autres qualificatifs que M. de Blancador ne songeait pas plus à entendre qu'à relever.

Mais au moment où, à demi retourné, baissant sa longue rapière jusqu'à terre comme dernière défense, Horace s'attendait à recevoir le coup de la mort, il vit La Haussaye fléchir sur ses jambes, étendre les bras et, lâchant ses armes, tomber le nez contre terre, en vomissant tout son sang par sa bouche grande ouverte d'où ne sortit pas un cri. Un bras armé d'une large lame, semblant sortir du fourré, lui avait porté une flanconnade au défaut des côtes, puis avait disparu. Et M. de Blancador, ahuri, suant encore d'angoisse, vit son ennemi étendu tout de son long sur le ventre. Autour de la tête brune, dont le chapeau de lièvre blanc avait roulé dans l'herbe, s'élargissait une mare écarlate. Et une voix, qui venait du buisson, murmura :

— Achevez-le vite ! Qu'il ne puisse raconter le coup !

M. de Blancador, sans se faire davantage prier, planta courageusement et par trois fois sa rapière dans le pourpoint zinzolin rayé d'or, dont le moule ne palpitait plus qu'à peine.

Et, avec le tranchant de la lame ruisselant de sang, il balafra le profil, fendit l'oreille où brillait une boucle d'or enserrant une opale. Et il respira enfin à son aise, tenant M. de la Haussaye pour bien mort. Dès lors, audacieux et tranquille, il regarda autour de lui. MM. de Mirole et de Biroulan poursuivaient, au milieu de la lande, le petit Combrailles qui, la main gauche détachée, jetant par son bras mutilé une pluie pourprée, s'enfuyait en trébuchant à chaque pas. Hagard, les cheveux dressés, l'enfant chut sur les genoux. Aussitôt, il fut percé de deux épées qui entrèrent dans son dos, et il roula sur le côté en poussant un hurlement de bête forcée. A trente pas de là, M. de Travers, tenant encore son estocade et sa dague dorées, était couché, les bras en croix, la face à l'air. Et les laquais des vaincus prirent le large, avec les chevaux, sans demander comment s'étaient passées les choses.

— Vous voyez — disait M. de Mirole à Blancador qui parcourait d'un air modeste et décidé le terrain témoin de sa victoire — les avantages de cette garde préconisée par l'excellent maître Saviolo avec qui j'ai eu l'occasion d'étudier en Angleterre...

Et Blancador, encore qu'il n'eût rien vu du tout, approuvait du bonnet. Il reçut avec une dignité modeste les compliments de M. de Biroulan, « touchant le beau coup qui avait mis ce gentilhomme en si bel état ». Et l'ami de M. de Mirole demanda la permission de garder les boucles d'oreilles « en souvenir de cette rencontre ». C'est à ce titre que Blancador reçut la dague et l'épée dorée de M. de la Haussaye, que Jacquemin remit soigneusement dans leur fourreau et attacha, avec leur ceinture, à l'arçon de sa selle. Le valet ne se fit point faute de glaner quelques autres menus objets. Puis, laissant ses deux amis occupés avec leurs domestiques à dépouiller les morts, il rejoignit M. de Blancador qui pressait son cheval dans la direction de Bellepeyre et commençait à se persuader qu'il avait agi, en ce combat, comme un autre Achille. La discrétion de Jacquemin égala, dans cette affaire, celle de son maître : personne ne parla de la façon providentielle et mystérieuse dont M. de la Haussaye avait été porté par terre.

Mais les gens des trois gentilshommes tués de cette belle manière ne s'en allèrent point si vite qu'ils ne vissent les

vainqueurs quitter la place après avoir fait leur main. Ils revinrent alors et prirent ce qui pouvait encore s'enlever. Ainsi M. de la Haussaye, M. de Travers et le jeune Combrailles demeurèrent dans la friche de Melassou, dépouillés jusqu'à la chemise, et en grand danger d'être dévorés par les oiseaux du ciel et les bêtes des bois. Mais quand madame de Formansin connut leur fin malheureuse, elle envoya lever les corps, qui furent inhumés par les capucins de Saint-Porquier, dans leur cloître, en attendant que les familles les vinssent réclamer ; ce qu'elles ne s'empressèrent pas de faire. Les religieux dirent même des prières pour l'argent de la dame de Bellepeyre, et dérogèrent, par esprit de charité, à la coutume que garde l'Église de refuser la sépulture chrétienne à ceux qui ont été frappés dans un duel.

Quant à M. de Blancador, dès que son aventure fut connue, il se vit entouré par l'estime de tous ; on lui prodigua la considération. Car Jacquemin Tardival ne laissa rien ignorer de la rencontre, si ce n'est, toutefois, son intervention obscure et les noms de ses coadjuteurs.

— C'étaient — disait-il, si on l'assaillait de questions — deux camarades d'université à monsieur mon maître, qui se trouvaient, de fortune, chez un de leurs parents, chanoine à Lacourt Saint-Pierre, ou aux environs...

« Pour la tranquillité du bonhomme, ils désiraient rester inconnus. »

M. de Blancador ne fit rien pour détruire cette fable. Et il gagna à ce duel, non seulement d'être débarrassé de MM. de la Haussaye et de Travers, mais encore d'entrer dans les bonnes grâces de M. de Montfléau. Cet écuyer, tout à la fois cérémonieux et rude, avait jusque-là traité Horace avec hauteur et mépris, justifiant sa grise mine par des renseignements venus de Toulouse et qui étaient en tous points détestables. Il avait essayé de ruiner le crédit d'Horace auprès de madame de Formansin, qui l'avait à peine écouté. Mais, comme il ne pouvait pas sentir le défunt La Haussaye, et comme Travers et Combrailles lui étaient indifférents, la victoire de Blancador le fit complètement changer d'attitude. D'ailleurs il estimait le courage et ne prisait rien tant que le maniement de l'épée, à en excepter, toutefois, celui du cheval.

Le soir même du combat, vers quatre heures, il fit appeler Horace et le régala d'un vin d'Italie dont il possédait quelques flacons rapportés de l'expédition où il accompagna M. de Guise à Campli.

— Je suis vraiment fâché — dit M. de Montfléau, d'un ton où la majesté était tempérée par la grâce — je suis vraiment fâché d'avoir à vous annoncer votre prochain départ. Et ce m'eût été un grand plaisir de vous garder. Mais les ordres de madame de Formansin sont formels. Elle entend que vous partiez pour La Combe-Corpoy sous peu de jours. Vous y accompagnerez madame de Troix-Mares qui, arrivée à Bellepeyre ce matin, ne doit y séjourner qu'une semaine. Après quoi, elle se rendra chez M. de Corpoy, avec qui elle a des intérêts à régler, touchant la succession de son mari...

Ici M. de Blancador dressa l'oreille. Le nom de Troix-Mares ne lui était pas inconnu. Il se rappela sa conversation avec le juge Sidoine Arcassoun : c'était sous ce nom d'achat que le riche maltôtier feu Bourassou avait déguisé sa roture. Ce Bourassou avait fait construire un assez beau château près de Monsac, et il avait eu trois procès avec M. de Blancador père. La veuve de Bourassou devait être fort riche. Et, comme M. de Montfléau disait, à ce même moment, que c'était une femme agréable et merveilleusement belle pour son âge qui passait quarante ans, Horace arrêta des plans. Il se promit de ne pas courir deux lièvres à la fois. Sur la piste de Diane, il était désormais en défaut. Il se mettrait sur celle de Marguerite. Et il continua d'écouter M. de Montfléau qui, tout en buvant son vin d'Asti, avec une gravité bienveillante, reprit :

— Je suis vraiment fâché, je le répète, à l'idée de vous perdre. D'autant que ce que j'apprends de vous, aujourd'hui, m'enchante particulièrement. En ces époques troublées, où tout est incertain, et où la police du royaume n'est rien moins qu'assurée, on ne saurait trop s'entourer de gens de tête et d'action. Je ne désespère pas, du reste, — et je vous le dis en confidence, — de persuader madame de Formansin que votre retour... à une époque que je ne puis encore fixer... serait une bonne chose pour sa maison...

Et M. de Montfléau se réjouissait en soi à l'idée d'être

débarrassé de ce Blancador qui gênait — il le sentait confusément — ses propres entreprises sur Diane. Car cet écuyer attendait l'heure propice pour demander à la dame et sa main et les clefs de ses coffres.

— J'ajouterai — continua le premier écuyer en regardant avec une amoureuse attention sa main gauche chargée de bagues — qu'à tous les points de vue il vaut mieux que vous quittiez le château, au moins pour quelque temps. Car on pourrait s'émouvoir du duel... Ah ! vous n'y allez pas de main morte, mon gaillard !... Enfin !... Quand vous aurez mis quelques lieues de pays entre vous et les prévôts, nous arrangerons tranquillement cette peccadille. Et puis, en somme, le cartel est là, comme de juste, pour prouver que c'est vous qui avez été provoqué... et sous un prétexte ridicule.

M. de Montfléau sourit, considéra cette fois sa main droite, et reprit, en soupirant avec adresse pour dissimuler un bâillement :

— Vous partirez, en tout cas, pour La Combe dans les conditions les plus honorables. J'ai reçu l'ordre de vous monter, ainsi qu'il convient, en chevaux et en argent. Et vous serez recommandé à M. Justus de Corpoy comme un gentilhomme de mérite, et qui a droit à une bonne situation...

M. de Montfléau, abandonnant la contemplation de sa main, remplit les verres à pattes, porta la santé de son hôte et conclut :

— Préparez-vous donc à votre nouvelle position. Ici on fera tout pour reconnaître votre valeur. Madame de Formansin m'a commandé de vous faire asseoir, dès aujourd'hui, à la première table. Elle désire que vous y preniez place auprès de madame de Troix-Mares, et que vous remplissiez l'office d'écuyer noble. Vous serez attaché à cette dame pendant son séjour à Bellepeyre...

Un léger brouillard voila, un instant, les yeux d'Horace, tant il s'imprégnait de joie, à la fois, et d'orgueil. Et, d'un cœur léger, il subit les dernières recommandations de M. de Montfléau, dont l'expression se fit légère et ironique :

— Vous serez désormais logé dans l'antichambre de

madame de Trois-Mares. C'est vous dire qu'il faut adopter des mœurs sévères, et ne plus donner dans des distractions... qui... Enfin... vous m'entendez de reste... D'ailleurs, vous savez, comme moi, que les dames n'aiment pas beaucoup que... Enfin, pour tout dire, madame de Formansin vous fait prier de ne pas vous promener la nuit!

Et M. de Montfléau, satisfait d'avoir mêlé, en proportions bien gardées, le baume et l'absinthe, congédia Horace, en lui recommandant d'être à l'heure pour le dîner :

— Madame de Formansin tient au cérémonial exact.

« Voilà — se disait Horace, en se dirigeant vers son nouveau logement, sous la conduite d'un grand laquais cousu d'or — voilà comment on arrive, par le mérite et la volonté. Et cela m'est bien dû, en somme. C'est question de fortune, et aussi de savoir-faire. Avant qu'il soit peu, je mettrai la main sur les écus de la vieille Troix-Mares... Mais il ne faut pas se laisser éblouir par les événements et oublier ses amis. J'écrirai dès demain à Séligny et lui demanderai, à tout hasard, ce que je devrai manigancer pour lui chez les Corpoy. »

Déjà « Monsieur Jacquemin » — ainsi que l'appelait le laquais — avait tout disposé dans la chambre, tendue de tapisseries flamandes, où M. de Blancador devait demeurer. Le corps d'armure brillait suspendu sur un paysage où un héron, à bec en ciseaux, pourchassait des grenouilles avec une majesté tyrannique. Attenant à l'antichambre de l'appartement affecté à madame de Trois-Mares, cette pièce était largement éclairée par deux fenêtres étroites, hautes de douze pieds, qui donnaient sur la cour d'honneur. Pour répondre aux exigences de son office, M. de Blancador devait coucher, sur un lit roulant, dans cette antichambre même, et garder la porte contre tout venant qui ne serait pas appelé.

Jacquemin revêtit son maître de ses plus riches habits. Il s'entendait à marier les quelques pièces de costume à faire croire qu'Horace disposait d'une garde-robe princière. Les ajustements semblaient se multiplier sous ses mains.

— Il faut savoir paraître, disait sentencieusement Jacquemin. C'est là le principal. Avec trois paires de manches et deux pourpoints, on peut faire celui qui en a six.

Quand Blancador se trouva tout vêtu de velours et de taffetas noir brodé d'or, avec chausses à la polonaise, pourpoint à chiquetades et collet de peau parfumée, il reconnut, devant la glace, que jamais sa mise n'avait été plus seyante. Il ceignit l'épée et la dague de Renée Bazucle, se coiffa d'un chapeau de feutre violet ayant pour cordon une cornette de soie violette brochée d'or et attendit, en se mirant avec complaisance, que l'on sonnât la cornure de l'eau.

Il descendit dans la salle à manger et gagna, avec modestie et assurance, la place que lui désigna M. Clairin Fabas, au moyen de sa baguette. Et, dans ces circonstances nouvelles, le maître d'hôtel, cérémonieux et componctuel, eut l'air de ne point reconnaître « son jeune ami », tant la fortune suffit à vite établir les distances. Appelant à lui toute sa grâce, Horace salua très bas madame de Formansin, qui lui sourit avec une expression détachée, et plus bas encore madame de Troix-Mares, au côté droit de qui il s'assit, très à l'aise. Il put alors regarder, tout en humant son potage, les gens et les choses, dans cet endroit où tout était nouveau pour lui. Et il entendait, avec un délicieux frémissement de vanité satisfaite, les chuchotements courant autour de la table, et où il était question de lui. Empressé auprès de madame Marguerite, il négligea son autre voisine, une vieille dame fardée et peinte, vêtue de brocart incarnadin comme une image de procession, et dont la coiffure, roussie par les teintures, retenait dans ses crêpelures pressées tant de dorures diverses qu'elle représentait assez bien un buffet d'orfèvrerie tout monté, avec un ciel de baudequin vermeil.

Madame Marguerite de Troix-Mares avait, elle aussi, les cheveux presque blancs. Mais, par coquetterie sans doute, elle les laissait dans leur couleur naturelle, qu'elle aggravait même avec un peu de poudre blanche. Et cette chevelure argentée apparaissait en épais bourrelets, sous l'attifet de crêpe noir, dont la pointe descendait sur le front. Sa douceur cendrée faisait valoir l'éclat des yeux noirs, surmontés de sourcils bruns, hardiment courbés en arc. Le visage, un peu long, pâle, ne manquait point de beauté. La bouche, grande et molle, disait la sensualité, et le menton, peu accusé, la faiblesse. Les lèvres, les joues, avivées par une pointe de

minium, en prenaient une splendeur et de fraîcheur et de jeunesse, où se dissimulait adroitement la maturité, largement en son plein, de cette veuve luxueuse. Les oreilles rouges, à longs pendants d'émail blanc et noir, étaient mignonnes et nettement ourlées. Le cou disparaissait sous la fraise de gaze à gros bouillons qui terminait la guimpe, pareillement noire, lourdement brodée, mais à claire-voie, et sous quoi s'apercevait le lustre satiné de la gorge et des épaules. Les manches de drap noir, renflées, énormes, laissaient passer par leurs taillades, arrêtées de place en place par des quatrefeuilles de perles noires, la doublure de damas blanc. Et des ailerons de serge noire retombaient en arrière, jusqu'à terre, où ils se confondaient avec le grand voile en étamine qui pendait de l'attifet. Les mains, fines et douces à la vue, armées de bagues de deuil qui dégageaient à peine les jointures, sortaient des manchettes plates, relevées, ourlées d'étroits liteaux en dentelles de Flandre. Sous le corsage de camelot noir, le sein se bombait, comme rebelle à la contrainte du busc. Et l'ampleur du vertugadin faisait valoir la finesse et la rondeur de la taille. Tout, dans cette femme de hauteur moyenne et bien prise, disait la richesse et la vie. Et sa simplicité fastueuse rendait attrayants ses tristes vêtements de veuve, que la plupart des hommes, présents au dîner, auraient désiré vivement être appelés à faire tomber.

M. de La Goyne, personnage suranné et luxurieux, jusqu'à dépasser les bornes, et qui était chez les Turcs avec M. de La Garde, ce qui est tout dire, bavait de la satisfaction qu'il prenait à contempler cette dame. Se penchant sur madame de Formansin, à faire croire qu'il voulait l'accoler, il murmura d'une manière discrète, et de façon que tout le monde entendît :

— C'est une radieuse et délurée commère, et qui mérite encore bien une politesse !

Et, comme madame de Formansin le traita de « vieux pendard », M. de La Goyne ne se connut plus de joie, et abonda en propos lascifs et badins.

— Ce vieux monsieur n'est-il point de vos parents? demandait alors madame de Troix-Mares à Blancador.

Celui-ci s'en défendit vivement. Et Marguerite le compli-

menta de ne point tenir sa filiation de « ce singulier satyre, plus semblable à un singe qu'à un être humain ».

Et, ce disant, elle adressa à M. de La Goyne un gracieux sourire. Celui-ci en prit bon espoir d'un divertissement possible.

« Sans doute, songeait Blancador, pourrait-elle être ma mère ! Mais cela m'inquiète peu. D'ailleurs, mon intention n'est point de l'épouser. Le jour où j'aurai sa confiance, — et ce jour ne saurait tarder, — elle ne manquera pas de me dénicher quelque fille jeune et sotte, munie d'argent, et que je mènerai à ma guise... »

— Ah ! madame, — répondit-il alors, d'un ton langoureux et tout au hasard, à Marguerite qui lui parlait, — quand on est belle comme vous, on ne saurait trouver de contradicteur !

Il avait envoyé cela avec tant de délicatesse que la veuve du partisan ne put s'empêcher de rougir et de baisser les yeux. Un feu liquide sembla couler entre ses paupières mi-closes, se tamisa entre les longs cils crochus soigneusement passés au noir. Et, se levant de table, elle laissa tomber son mouchoir. C'était un minuscule parterre carré de cambrésine, entouré de dix plates bandes en ouvrage de nonnain, et qui fleurait le musc et l'ambre. Blancador, pour le ramasser, se précipita à genoux, au mépris de ses chausses brodées. Quand il le lui rendit, il sut, comme par mégarde, saisir une main qui ne se retira qu'à demi.

A la fin de la soirée, leur bonne entente ne faisait plus question ; Blancador avait reçu trois coups d'éventail, et cela derrière un rideau. Négligeant, avec ostentation, quelques jeunes femmes qui s'occupaient à danser au son de hautbois, de musettes, de cornets, de violons et d'une basse, il entoura Marguerite de ses soins. Il réussit même, et comme par facétie, à l'entraîner dans un branle « Tant vous allez doux ». D'aucuns, parmi ces malveillants comme il s'en rencontre partout, trouvèrent que cette veuve était de celles qui se consolent dans le mois, pour ne pas dire plus. Et M. Escourat, qui, semblable à un rat noir, se glissait le long des tentures, entre les sièges, et parmi les jupes de soie, se mit à raconter, à l'oreille de la vieille dame en brocart incarnadin, l'histoire de la matrone d'Éphèse.

Madame de Formansin était pleinement satisfaite. Dans toutes les danses, elle ne le céda pas aux demoiselles, et ravit le cœur de M. de Montfléau, définitivement. On voyait celui-ci, tendant le jarret, comptant ses pas, ambler d'une allure superbe dans la pavane. Et il assassinait Diane de regards tout à la fois apprêtés et mourants. Quand on mena le branle « du chapelet », M. l'écuyer en premier ne doutait plus de son triomphe. Car madame de Formansin lui donna son chapeau de fleurs et sa bouche à baiser, comme le veut l'usage honnête qui préside à ces délassements. Mais M. de Montfléau en fut si troublé que, quand il aperçut ces lèvres purpurines, à lui tendues, par cette belle créature blonde vêtue de toile d'or, de satin céladon et de cannetille d'argent, il crut voir, en leur lieu et place, luire trente-six chandelles. La couronne de fleurs, trop large, vint se passer à son cou, doublant la hauteur de sa fraise. Ainsi captif dans ce petit bosquet parfumé, il put tout juste, emporté par la cadence et pour ne point manquer la mesure, embrasser l'oreille de sa danseuse, au risque de retenir le pendant de pierreries dans sa moustache.

M. de Blancador avait mieux pris son temps. Entraînant la veuve consolable de M. Bourassou de Troix-Mares dans le vif mouvement du branle dont il exagérait, avec opportunité, la vitesse, il put tout à son aise, et sans scandale, lui dérober un merveilleux baiser. Le bec de Marguerite en saigna ; et elle, pensant défaillir, tant ses sens étaient en éveil, se retint à son bras, comme un noyé harpant un imprudent qui le vient secourir.

— Voyez, — dit un vieux seigneur à M. Escourat, qui prenait une prise, subrepticement, derrière l'estrade des musiciens, — voyez, monsieur, si l'on n'a pas raison de répéter que tout s'en va, et comment périssent les meilleurs usages. C'est grande pitié que toute cette confusion de danses. De notre temps, ou du mien, si vous préférez...

— Ce n'est pas cela, — fit le bibliothécaire, homme tout à la fois inquiet et distrait, et qui avait éternué, — et je...

— Oui, monsieur, de mon temps, les anciens dansaient paisiblement les branles doux et graves. Et les jeunes mariés se réservaient ces branles gais, où en ce moment même sau-

tillent ces deux veuves! De mon temps, monsieur, on les eût assurément fouettées...

— L'empereur Domitien, — répondit M. Escourat en secouant sa fraise d'une chiquenaude, pour en chasser quelques grains de tabac, — Flavius Domitianus, avait édicté une loi, dans laquelle les veuves...

Mais le bibliothécaire se trouva alors poussé si rudement par deux couples qui tournaient, en observant la cadence d'une courante, qu'il dut renoncer à expliquer à M. de Vaux-Coupier les dispositions impériales. Et il se perdit, sans espoir de retour, dans les plis de la robe en brocart de la vieille madame de Mouret-Balandreau, qui le retint près d'elle, en faisant miroiter à ses yeux la possibilité d'un bénéfice ecclésiastique qui ne nécessitait pas résidence,

— Ne trouvez-vous pas, madame, — disait M. de Montfléau à Diane, avec un regard gros d'espoir, — que M. de Blancador danse bien et qu'il est plein de grâce et de décence?

Maintenant, il aimait presque Horace. Et cela depuis qu'il le savait sur son départ. Madame de Formansin répondit à son écuyer, avec un sourire qui pouvait s'interpréter de diverses manières :

— Je me suis laissé conter qu'il dansait encore bien mieux le branle du loup.

Ce qui fit faire à M. de Montfléau, qui redoutait naturellement la gaillardise, la grimace d'un singe qui a mordu, inconsidérément, dans un cerneau. Mais Diane songeait, en remontant, entre deux porteurs de flambeaux, vers son appartement où l'attendaient ses chambrières qui bâillaient d'angoisse, tant la nuit était sur sa fin :

« Marguerite, ma belle, c'est sur toi que j'ai lancé la bête. A toi de te garder! Pour moi, je veux vivre tranquille, et comme le dit mon savant Escourat, « pratiquer l'abstention philosophique ». C'est à ce prix seulement qu'on peut se conserver en graisse et santé. J'ai fait tout verrouiller dans mon appartement et, grâce à l'histoire du pot de chambre, me voici débarrassée de mes prétendants. Quant à Montfléau, je l'épouserai quand on verra fleurir le cierge pascal! »

Et cette jolie femme se mit dans ses draps, avec un rire

tout à la fois narquois et lubrique, en se figurant l'entretien où devaient s'oublier sous son toit son amie Marguerite et le nouvel écuyer :

— Après tout, ce n'est pas ma faute !... Platel ! n'oublie pas de dire à M. de Montfléau qu'il fasse brûler un cierge, dès demain, à Saint-Eloi, pour la guérison de ma haquenée Fauvette. Et que l'on tienne prête la lessive pour mes cheveux...

Diane s'endormit à ce moment même où madame de Troix-Mares se laissait aller aux bras de M. de Blancador, en murmurant :

— Ah ! que n'es-tu venu plus tôt !...

Marguerite avait pourtant connu bien des gens de qualité, auxquels elle s'était abandonnée en des occasions diverses. Mais aucun n'était mieux rentré dans ses vues que M. de Blancador. C'est sous le nom de Marguerite Turlot que madame de Troix-Mares était née à Lyon, en 1547, où sa mère exerçait le petit métier, pour la plus grande satisfaction des seigneurs, de leurs laquais et des bourgeois, jusqu'au jour où elle perdit, d'un même coup, dents et cheveux pour s'être imprudemment louée à un marchand, qui avait rapporté d'Italie autre chose que ses velours de Lucques. La toute jeune Marguerite dut alors s'occuper de pourvoir aux besoins de celle qui lui avait donné le jour. Encore qu'âgée de douze ans, elle se tenait à la porte d'un tripot, vendant des fleurs aux joueurs de paume, ou ravaudant les bas de chausses, reprisant les pourpoints auxquels, dans le feu de la partie, il survenait quelque accident. Elle fut remarquée par plus d'un connaisseur. Mais, pendant longtemps, elle sut se faire entretenir de présents sans rien abandonner d'elle-même. La mère Turlot, ne pouvant laisser un tel bien en friche, se décida à vendre sa fille à un conseiller, contre une petite rente sur la ville, puis à un banquier génois qui, pour satisfaire à son caprice, n'hésita pas à payer une grosse somme. Il s'attacha à celle dont il crut avoir cueilli les prémices, jusqu'à vouloir l'emmener dans son pays. Marguerite ne jugea pas utile d'accepter cette clause inattendue du marché. Résolue à vivre et à trafiquer de soi, en toute indépendance, elle abandonna tout à

la fois, et sa mère et le seigneur Zanipolo Cani, et s'enfuit vers Valence, avec le commis de courtage Florent Bourassou.

Bourassou garda toujours à cette jolie fille, qui avait abandonné pour lui une position sûre et lucrative, beaucoup de reconnaissance, et cette sorte de respect que commande, chez les natures avisées, toute supériorité reconnue. Bourassou admirait, chez sa compagne, l'aisance et la finesse, comme aussi cette habitude du monde qui lui faisait, à lui Florent, complètement défaut. Il se laissa diriger par cette créature déliée. Marguerite ne lui ménagea ni son dévouement ni ses bons conseils. Elle fut fidèle à Bourassou jusque dans les nombreux sacrifices où elle dut immoler sa vertu sur l'autel du commun intérêt ; et toujours elle en exclut jusqu'à l'idée de plaisir. Jamais elle ne se prêta à quelqu'un sans motifs puissants et considérables bénéfices. Toujours elle exerça le plus strict marchandage de son corps. Se tenant à très haut prix, elle en vint à passer pour ne pas manquer de vertu. Pour reconnaître tant de bons offices, Bourassou épousa Marguerite en 1577. Le futur seigneur de Troix-Mares était alors loin de la fortune prodigieuse qui devait multiplier autour de lui les admirateurs et les envieux.

Cet homme industrieux et patient, dont le chancelier Duprat a dit qu'il méritait sa fortune sans mériter ses actions, s'était élevé lentement par l'opiniâtreté et le travail. Fils d'un piquier artésien et d'une vivandière provençale, abandonné sous un caisson de couleuvrine lors de la retraite de Pavie, recueilli par des Allemands, il avait mené dans le Piémont, puis dans le Languedoc, une existence précaire et errante. Tour à tour laquais, courtaud de boutique, musicien ambulant et soldat, il avait toujours su gagner sa vie et conserver un petit pécule. Chaque année, il s'en allait ajouter quelques écus à ceux qui dormaient dans une cachette, merveilleusement agencée, qu'il avait creusée dans la forêt de Bouconne. Et il avait enterré avec eux un simulacre d'étain qui préserve les trésors enfouis des entreprises de la convoitise. Quand il connut Marguerite à Pont-Saint-Esprit, il s'était élevé jusqu'à la condition de courtier en joaillerie, et voyageait sans répit, faisant la navette entre Moulins et Lyon, entre Gannat et Toulouse. Il servait d'intermédiaire entre les gentilshommes

gènés et les maîtres orfèvres, pour les prêts sur bijoux. Ou bien il s'entremettait pour faire acheter, par ces seigneurs, des pièces de drap, payables à long terme, qu'il revendait pour eux au comptant, et recevait ainsi des deux mains. L'honnêteté stricte dont il usait jusque dans les manœuvres les plus éhontées d'usure, son économie âpre, sa régularité, lui procurèrent, à la longue, un crédit qui lui permit de travailler enfin pour son compte. En 1577, il pouvait faire à la ville de Valence une avance de trois mille écus d'or, en prenant pour garantie les revenus du consulat. C'est alors qu'il épousait Marguerite Turlot, qu'il nourrissait depuis quatorze ans comme maîtresse.

Déjà il avait jeté les fondations de sa fortune en se mettant en rapport avec le comte de Clérambon, pour négocier les rançons et la libération des prisonniers détenus à la Roche-Thulon. La faillite que fit le marquis de Saint-Cendre en 1569, et qui fut vérifiée par des lettres de rémission que celui-ci sut se faire délivrer en 1570, ne l'engagea presque en rien. Il fut, avec M. de Clérambon, le seul homme non lésé en cette affaire, où l'écuyer Dartigois se trouva ruiné à plat. C'est après la mort de Charles IX qu'il prit définitivement position ; jusque-là, il avait vécu entre la geôle et le gibet. Marguerite fit litière de son corps au Grand Prieur de France et à sa maison, elle donna des gages jusque dans l'antichambre du roi. Mais, les jupes froissées, elle en sortit avec une cédule dans son corsage, à la hâte rajusté et dont une aiguillette pendait rompue. Par cette charte, Bourassou (Michel-Pantaléon-Magloire) était officiellement nommé courtier de change. Dès 1582 il était prépondérant à la Table de Marbre, et sa maison de la rue Sans-Chef possédait la meilleure cave de Paris. Henri III y vint, une nuit, souper en mascarade et lui fit la grâce de laisser piller par sa suite pour mille écus d'argenterie.

Trafiquant sur les lettres de change des Anversois, Bourassou gagna une somme énorme comme fournisseur, quand le duc d'Anjou tenta d'investir les Flandres. Son coup de banque sur les loquis de Gênes lui valut l'amitié des Fugger ; il eut un compte ouvert à Augsbourg. Quand il négocia l'emprunt de 1586, sur les biens du clergé, il résolut le problème

de faire monter ses intérêts à onze pour cent, alors que les meilleurs placements ne dépassaient pas six et demi. Et on ne parla point de le punir. La reine lui permit même de lui offrir un drageoir qui pesait trois livres d'or fin, avec le tour de grosses émeraudes, et une image de camée en son fond, où l'on voyait un enfant Jésus avec Madame sa mère. Et M. Bourassou fut grandement loué. S'il n'inventa pas les brevets d'offices transformés en valeurs au porteur, du moins en exploita-t-il le principe jusqu'à ses dernières conséquences. Il poussa le Conseil du roi, par ces cadeaux discrets auxquels on ne sait rester insensible, à créer des charges extraordinaires. Celle de vérificateur des garde-infants et corps piqués, dont il délivra quatre cents brevets, à dix mille livres l'un, lui valut un bénéfice net de cent mille ducats. Et il put le réaliser avant la journée des Barricades.

Bourassou prévit dès lors que les affaires royales tomberaient au pis, sans que pour cela les affaires de la Ligue pussent prendre beaucoup d'avantage. Cédant à Scipio Sardini l'adjudication des cinquante mille écus à avancer au roi sur l'aliénation des biens d'Église, il s'orienta du côté de l'Allemagne, inquiéta les Fugger par une menace de liquidation, en jetant tout ce qu'il avait de leurs titres sur le marché d'Anvers, et réussit à vendre ferme toutes ses créances les plus médiocres. Il alla, de sa personne, à Augsbourg, où les anciens banquiers de Charles-Quint lui payèrent deux millions en espèces sonnantes. Il s'arrêta, au retour, en Suisse, prêta de l'argent à Harlay de Sancy sur quelques diamants du roi, et revint, avec son trésor, sous la garde des Suisses de Galati, avec qui il fit le voyage jusqu'à Lyon. Là il s'arrêta, monopola, gagnant encore cinq cent mille livres. Alors il fit de son or deux parts : l'une fut placée à gros intérêts, sur hypothèque, chez les chanoines de Rive-de-Gier, qui engageaient du bien, l'autre enfouie dans un endroit secret du château de Troix-Mares. Bourassou avait acheté, en 1587, cette gentilhommière sise près de Monsac, avec le titre et les droits seigneuriaux, ce pourquoi plaida M. le baron de Blancador jusqu'à sa mort, arrivée en octobre 1589. Au reste, M. Florent de Troix-Mares le suivit de près dans la tombe. Et les dalles funéraires des deux hommes, couchées à plat et

côte à côte, dans l'église de Monsac-les-Rabasteins, allongèrent sous les pas des fidèles leurs épitaphes latines, pour leur donner une mélancolique leçon d'apaisement.

M. le baron Horace n'ignorait rien de cette dernière affaire. Aussi, lorsque aux premières lueurs du matin il quitta le lit dont la belle veuve ne lui avait, pas un instant, refusé l'accès, et rentra dans l'antichambre qu'il était chargé de garder, il se retourna. Et, considérant cette dame amoureuse et surannée, il se promit de lui faire payer les frais du procès qu'avait perdu feu son père.

« Oui, tu me payeras cela, sans préjudices des intérêts, la vieille ! Tu n'es plus, tout bien reconnu, assez fraîche pour que je te serve sans un lourd et avantageux loyer ! »

Cependant Marguerite de Troix-Mares continuait, sa chevelure cendrée et poudrée épandue sur ses épaules rondes et pleines et sur sa gorge plus superbe que celle de l'orgueilleuse Junon, le rêve voluptueux qui n'abandonnait pas sa couche en désordre. A mi-voix, elle murmurait :

— Ah ! c'est toi seul que j'aurai jamais aimé !... Que ne t'ai-je rencontré plus tôt !

MAURICE MAINDRON

(A suivre.)

SIGER DE BRABANT

Les aventures de Siger de Brabant, maître de la Faculté des Arts en l'Université de Paris à la fin du XIIIe siècle, méritent d'être contées. D'abord elles sont singulières, et elles se rattachent à l'un des chapitres les plus importants de l'histoire de la pensée au moyen âge. Et puis, la manière dont, peu à peu, elles ont été éclaircies fournit un excellent exemple de la puissance, et aussi des infirmités, de la critique appliquée à la résolution des problèmes historiques. La biographie de Siger est une des énigmes célèbres que l'érudition contemporaine a enfin tirées au clair.

L'instrument de la critique est si efficace, entre des mains habiles, qu'il permet de restaurer des figures totalement effacées depuis des siècles. Ainsi, quelques années après sa mort, les contemporains qui auraient dû être le mieux informés ne savaient déjà plus au juste ce qui avait causé les malheurs de maître Siger de Brabant ; et le nom même de l'un des disciples de ce maître, Pierre Dubois, a été totalement ignoré pendant plus de cinq cents ans. Or l'érudition a retrouvé, de nos jours, ces deux hommes intéressants, Siger et Pierre, ensevelis sous une couche si ancienne, et fort épaisse, de confusions et d'oubli. M. Renan a naguère

esquissé, d'un trait ferme et sûr, la physionomie de l'élève[1]; et voici que le maître, à son tour, est définitivement sorti de l'ombre.

L'ombre a été dissipée par les efforts de nombreux érudits (dont quelques-uns sont illustres), après une dépense considérable d'hypothèses, de quiproquos et de retouches. « Siger de Brabant, écrivait M. Hauréau en 1886, est maintenant bien connu[2]. » Cette assertion était alors prématurée. Après les travaux de MM. Bäumker et G. Paris, et surtout du Père Pierre Mandonnet[3], elle est exacte aujourd'hui. — Peut-être sera-t-on d'avis, tout à l'heure, qu'elle est encore exagérée, et que la critique la plus fine n'est parvenue, en ce qui concerne Siger, qu'à remplacer la nuit par le clair-obscur. Mais c'est la première infirmité de la critique que ses résultats sont naturellement proportionnés à la valeur des documents sur lesquels elle s'exerce ; or les documents du moyen âge sont rarement de nature à satisfaire une curiosité exigeante : ils font connaître quelques démarches, ils ne laissent pas pénétrer dans l'intimité des personnes. D'autre part, quoique l'on sache maintenant, à n'en pas douter, tout ce qu'il est possible de savoir, dans l'état actuel des sources, sur Siger, sa vie, ses œuvres, ses adversaires et sa doctrine, tout le monde n'est pas d'accord sur ce qu'il en faut penser. Et, ici, la critique ordinaire est désarmée, impuissante à départager les opinions contradictoires. C'est, en effet, la seconde, et la principale, infirmité de la critique ou, si l'on veut, de la raison, que ses démonstrations emportent l'adhésion unanime tant qu'il s'agit de déterminer, par l'analyse, des faits particuliers, mais qu'elles ne pèsent pas un fétu, en balance avec les partis pris, dès que l'on en vient à formuler des conclusions générales.

1. E. Renan, *Études sur la politique religieuse du règne de Philippe le Bel*. Paris, 1899, in-8°, p. 253 et suiv. (Articles de la *Revue des Deux Mondes* et de l'*Histoire littéraire*.)

2. *Journal des Savants*, 1886, p. 177.

3. Le Père Mandonnet, O. P. *Siger de Brabant et l'averroïsme latin au XIIIe siècle*. Fribourg (Suisse), 1899, in-4°. La bibliographie complète des travaux antérieurs se trouve dans ce remarquable ouvrage. Cf. G. Paris. *La mort de Siger de Brabant*, dans la *Romania*, XXIX (1900), p. 107.

I

Dante a vu, en 1300, dans les espaces paradisiaques, une guirlande de clartés : les astres d'intelligence dont la terre avait été jadis illuminée. « Je suis Thomas d'Aquin, dit l'une de ces clartés vivantes; à ma droite, voici Albert, qui fut mon maître. Voici Gratien, Pierre Lombard, Salomon, Denys, Orose, Boëce[1], Isidore, Bède, Richard de Saint-Victor... Celle-ci, que tu regardes, est la lueur d'un esprit qui, dans ses graves pensers, trouva la mort lente à venir. C'est la lumière éternelle de Siger, qui, enseignant dans la rue du Fouarre, syllogisa des vérités importunes. »

È il lume d'uno spirto, che in pensieri
Gravi, a morire gli parve esser tardo.

Essa è la luce eterna di Sigieri
Che, leggendo nel vico degli Strami,
Sillogizzò invidiosi veri.

Les anciens commentateurs de la *Divine Comédie* n'ont pas beaucoup glosé sur ces vers, que des commentateurs modernes ont trouvés « admirables », mais « comme voilés » ou « noyés dans une pénombre qui laisse le lecteur pensif ». Ils ne les ont pas bien compris. Quelques-uns s'accordent, pourtant, à dire que le Siger placé par Dante en si honorable compagnie s'appelait Siger de Brabant. Pietro di Dante ajoute qu'il avait été surnommé « le Grand », *Sigerus Magnus;* « c'était un grand philosophe; la rue du Fouarre, où il avait enseigné, était le quartier général des étudiants de la Faculté des arts, à l'Université de Paris ».

D'autre part, un certain Guillaume de Tocco, disciple de Thomas d'Aquin pendant son séjour à Naples (1272-1274), qui a écrit, vers le commencement du XIVe siècle, la biographie de son maître, parle, dans cet ouvrage, des polémiques que Thomas avait soutenues naguère aux écoles de Paris, contre

1. Il s'agit ici du célèbre Manlius Severinus Boëthius, consul de Rome au temps de Théodoric, roi des Ostrogoths, et non pas du Boëtius de Danemark, compagnon de Siger de Brabant, dont il sera question plus loin.

« l'erreur des averroïstes », et aussi « contre une autre erreur, soutenue par des chrétiens qui, en cela, ne l'étaient pas : Guillaume de Saint-Amour, Siger et d'autres ». Si le Siger de Guillaume de Tocco et le Siger de la *Divine Comédie* ne font qu'un, Siger de Brabant aurait été un des acolytes de maître Guillaume de Saint-Amour dans la controverse qui s'éleva, en 1257, au sujet de la vie religieuse, entre ce célèbre *leader* des théologiens séculiers de l'Université de Paris et le porte-parole de l'Ordre de Saint-Dominique, champion des théologiens réguliers, Thomas d'Aquin. Les éditeurs des Œuvres de Saint-Thomas l'ont effectivement supposé, et, à leur suite, tous les historiens.

Enfin, l'ancienne bibliothèque de la maison de Sorbonne possédait autrefois plusieurs volumes manuscrits de philosophie thomiste qui lui avaient été légués, au moyen âge, par un sorboniste obscur, maître en théologie, doyen de Notre-Dame de Courtrai, nommé Siger : Siger de Courtrai. Au XVIIe siècle, un annaliste de la Sorbonne, qui connaissait Siger de Courtrai, ses ouvrages et son legs, et aussi le texte précité de Guillaume de Tocco, identifia Siger, l'auxiliaire de Guillaume de Saint-Amour, avec Siger le sorboniste. Cette identification fut adoptée par plusieurs auteurs estimés. Pour le vénérable M. Victor Le Clerc, doyen de la Faculté des lettres de Paris, qui confondait volontiers l'ancienne Sorbonne théologique avec la Sorbonne nouvelle, — installée dans les mêmes bâtiments, — dont il était le chef, ce fut un trait de lumière. On ne s'expliquait pas, jusque-là, pourquoi Dante avait placé, dans la bouche de saint Thomas, l'éloge d'un ami de Guillaume de Saint-Amour, c'est-à-dire d'un ennemi déclaré des Dominicains. Mais quoi? Siger, l'ennemi des Dominicains en 1257, s'était, à la fin, converti, et d'une manière « éclatante »[1]. Il était devenu thomiste, car ses écrits — ceux de Siger de Courtrai — sont incontestablement d'un disciple de saint Thomas. Voilà pourquoi Siger et Thomas, réconciliés, brillent ensemble dans la splendeur du ciel de Dante.

1. Voir l'article de M. V. Le Clerc sur Siger de Brabant au t. XXI de l'*Histoire littéraire*. « Cette difficulté [Siger, ennemi de Thomas, loué par Thomas dans la *Divine Comédie*] s'expliquera quand on verra combien fut éclatante sa conversion. »

La biographie de Siger de Brabant, que M. Victor Le Clerc construisit ainsi, il y a cinquante ans, en combinant les textes de la *Divine Comédie*, de Guillaume de Tocco, et les conséquences de l'identification proposée au XVIIe siècle par l'annaliste de la Sorbonne, est, maintenant, tombée en poussière. Il n'en reste plus rien. — D'abord, on a acquis la preuve que le sorboniste Siger, doyen de Notre-Dame de Courtrai, est mort en 1341. Ce n'est donc pas lui que Dante a vu, en 1300, dans le séjour des bienheureux. — En second lieu, le biographe Guillaume de Tocco, coutumier des plus grossières erreurs, s'est assurément trompé en associant le nom de Siger à celui de Guillaume de Saint-Amour. Les pièces originales du Différend entre les maîtres séculiers de la Faculté de Théologie, conduits par Guillaume de Saint-Amour, et les théologiens des Ordres mendiants, ont été recueillies au t. Ier du « Cartulaire de l'Université de Paris » : elles vont de 1253 à 1259; on y trouve les noms des principaux collaborateurs du grand adversaire des Ordres : Eudes de Douai, Nicolas de Bar-sur-Aube, Chrétien de Beauvais. Mais, de Siger, pas de traces. D'ailleurs, tous les collaborateurs de Guillaume étaient maîtres en théologie : la querelle s'est débattue, du commencement à la fin, entre théologiens; et l'on sait de source certaine que Siger était maître ès-arts. Ce n'est pas tout : Guillaume de Tocco affirme que saint Thomas a lutté, d'abord contre les averroïstes (dont il s'abstient de désigner le chef), puis contre les théologiens séculiers (et c'est à ce propos qu'il nomme Guillaume de Saint-Amour et Siger) : mais il est prouvé par ailleurs : 1° que, en réalité, Thomas d'Aquin a polémiqué contre les averroïstes treize ans après avoir écrit contre les théologiens séculiers ; 2° que Siger de Brabant fut le chef du parti averroïste. Dès lors, il est évident que le biographe de saint Thomas a commis, en même temps qu'un anachronisme, une confusion ; ce n'est pas à côté de Guillaume de Saint-Amour, c'est à propos de l'averroïsme qu'il aurait dû citer Siger. — Reste le texte de Dante. Mais il y a des raisons de soupçonner que, lui aussi, Dante était médiocrement renseigné sur le compte de Siger. En effet, il est certain que saint Thomas a vivement combattu la philosophie de Siger; parlerait-il, dans la *Divine*

Comédie, des « syllogismes véridiques » de ce maître décrié, si l'auteur de la *Divine Comédie* avait toujours fait parler ses personnages à bon escient ?

Il a été nécessaire, comme on voit, de reprendre de fond en comble l'histoire de Siger de Brabant. Heureusement le « Cartulaire de l'Université de Paris », publié par MM. Denifle et Châtelain, la collection des Œuvres de Thomas d'Aquin, les cahiers manuscrits de quelques écoliers du XIIIe siècle, conservés à la Bibliothèque nationale, et d'autres documents inconnus aux premiers investigateurs, ont fourni, en ces derniers temps, quelques données positives.

Le 27 août 1266, le légat du pape, Simon, cardinal de Sainte-Cécile, entreprit d'apaiser les troubles qui désolaient la Faculté des Arts de l'Université de Paris, — la Faculté qui comptait le plus de maîtres et d'étudiants, les maîtres et les étudiants les plus jeunes et les plus turbulents. Il nous apprend, à cette occasion, que trois des quatre « nations » de la Faculté, celles des Picards, des Anglais et des Normands, étaient alors en conflit avec la quatrième, la « nation » des Français : et que maître Siger de Brabant, de la « nation » des Picards, était, en particulier, suspect de s'être livré à des actes de violence : un jour où l'Université tout entière assistait, en corps, dans l'église des Dominicains, aux vigiles célébrées pour le repos de l'âme d'un maître décédé, il avait essayé, disait-on, d'arracher leurs livres à des membres de la « nation » des Français, pour les empêcher de chanter et de suivre les répons. — Ces désordres de 1266 en annonçaient de plus graves, où Siger eut encore un rôle actif, sinon le premier rôle. En 1268-69, Thomas d'Aquin, qui avait quitté Paris depuis plusieurs années, fut rappelé dans cette ville pour y diriger de nouveau une des deux écoles de théologie desservies par les Dominicains. Cette mesure inusitée avait été prise, sans doute, parce que l'Ordre avait besoin de son plus vigoureux athlète pour lutter contre des doctrines préjudiciables, soit à l'Ordre, soit à la Foi, qui avaient trouvé crédit dans l'Université ; car Thomas s'engagea, presque aussitôt, dans plusieurs polémiques importantes. Au nombre de ces doctrines dangereuses, contre lesquelles Thomas s'employa, était celle qui se réclamait de la méthode

d'Averroës, un des commentateurs arabes de la philosophie d'Aristote. Il y avait des « averroïstes » dans la Faculté des Arts de Paris depuis le milieu du siècle environ : dès 1256, Albert de Cologne (Albert le Grand), le maître de Thomas d'Aquin, avait écrit contre Averroës son traité de *De Unitate intellectus*. Mais, depuis, le mouvement s'était étendu ; il battait son plein à l'époque où le roi Louis IX entreprit la croisade de Tunis : en 1270. Albert, vieilli, composait en hâte, sur la dénonciation et à la requête d'un dominicain de Paris, l'opuscule *De quindecim problematibus*, qui est un essai de réfutation des thèses de l'averroïsme parisien. C'est aussi en 1270 que Thomas d'Aquin se mesura avec le plus redoutable des averroïstes de Paris, le protagoniste de la secte, maître Siger de Brabant. Siger de Brabant avait lancé un manifeste : le *De anima intellectiva;* Thomas répliqua par son *De Unitate intellectus contra Averroistas*. On a dit, non sans raison, que ces deux traités, qui ont été conservés, « donnent l'idée la plus juste du degré de sagacité auquel les esprits éminents étaient alors parvenus », et « sont peut-être l'expression de ce que l'esprit scientifique du XIIIe siècle a produit de plus achevé ». En décembre, l'autorité ecclésiastique intervint : treize propositions des amis d'Averroës furent solennellement condamnées : « Quiconque les aura enseignées sciemment, ou soutenues, est, *ipso facto*, excommunié. »

La sentence du 10 décembre 1270 n'abattit pas ceux qu'elle visait. A la Noël 1271, un schisme se produisit dans la Faculté des Arts : la majorité des quatre nations élut, en qualité de recteur, un nommé Aubri de Reims ; la minorité, composée de trois maîtres seulement et de quelques autres affiliés des nations de Picardie, de France et d'Angleterre, et de toute la nation de Normandie, à l'exception des originaires du diocèse de Rouen, protesta, et se choisit, de son côté, des magistrats. Il est hors de doute que Siger était le chef des sécessionnistes, car on disait : « le parti de Siger » *(pars Sigeri)*, par opposition au « parti d'Aubri » *(pars Alberici)* ; et que les partisans de Siger étaient attachés à l'averroïsme[1], car le parti

1. Parmi les étudiants de la nation de Normandie qui embrassèrent le parti de Siger, en 1271, se trouvait, probablement, Pierre Dubois, du diocèse de Coutances. Dans son livre intitulé *De recuperatione Terræ Sanctæ*, Pierre Dubois dit qu'il a

d'Aubri ne perdit pas une occasion de s'y montrer hostile : il fit étalage, à plusieurs reprises, de sa sympathie pour Thomas d'Aquin, notamment lors du départ pour l'Italie (1272) et après la mort (1274) du célèbre dominicain ; et il promulgua un statut pour interdire aux maîtres et aux bacheliers ès arts d'empiéter sur le domaine de la théologie, comme faisaient les averroïstes, en discutant des questions ou des textes de nature à intéresser la foi. Pendant trois ans, jusqu'en 1275, il y eut à Paris deux Facultés des Arts, l'une thomiste, et l'autre averroïste, dont Siger était l'âme. En 1275, le cardinal de Sainte-Cécile mit fin à la séparation par un arbitrage dont l'instrument contient les menaces les plus directes et les plus rudes à l'adresse des « satellites de Satan qui sèment depuis longtemps la discorde dans le *Studium* de Paris ».

On lit, à la fin de la réponse de Thomas d'Aquin au *De anima* de Siger : « Si quelque faux savant veut encore contredire ce qui précède, qu'il n'aille pas parler dans les coins, ni devant des enfants, qui n'ont pas l'esprit assez mûr pour connaître de ces difficiles questions. » Un décret publié par l'Université, le 2 septembre 1276, défend aux maîtres et aux bacheliers de toutes les Facultés, « pour obvier à la présomption de quelques malintentionnés », et à cause des dangers qui pourraient s'ensuivre, d'enseigner désormais ailleurs que dans des locaux publics, où la surveillance est facile *(ubi omnes possint confluere qui ea quæ dicuntur valeant reportare)*. Les « conventicules occultes » sont prohibés, sous prétexte que « la sagesse déteste les ténèbres »[1]. — Il est clair que les penseurs désignés par ces paroles et ces dispositions, voyant l'orage s'amasser, avaient commencé à prendre garde.

entendu jadis maître Siger de Brabant déterminer, à Paris, cette question de la *Politique* d'Aristote : « Il vaut mieux que l'État soit régi par de bonnes lois que par des hommes honnêtes. » Pierre Dubois a ressassé, dans tous ses ouvrages, quantité de théories qui décèlent l'auditeur des philosophes averroïstes (la théorie du moteur immobile, l'influence des constellations sur les choses sublunaires, etc.). Cependant l'avocat normand, qui fait le plus grand éloge de Siger (il l'appelle *præcellentissimus*), n'était pas exclusif ; il avait goûté aussi les leçons du « prudentissime frère Thomas ». Il a proposé de compiler, en un manuel pour l'enseignement, des extraits des « Questions naturelles » du frère Thomas, de Siger, et d'autres docteurs.

1. Le Concile de 1210 avait déjà défendu de « lire » *en secret* les ouvrages d'Aristote sur la philosophie naturelle.

Mais cela ne suffit pas. Il y avait déjà dix ans qu'ils bravaient la foudre, depuis le temps où Siger avait arraché leurs livres d'heures à des maîtres de la « nation » de France dans l'église des Dominicains. La crise décisive éclata en 1277.

Le 18 janvier de cette année, le pape Jean XXI, informé « que des erreurs contre la foi avaient recommencé à pulluler dans l'Université de Paris, cette source vive de sagesse qui répand les flots limpides de la doctrine catholique jusqu'aux extrémités de la terre », ordonna à l'évêque de Paris d'instituer une enquête. Le 7 mars, l'évêque Étienne Tempier, ancien chancelier de l'Université, définit deux cent dix-neuf propositions malsonnantes, enseignées dans la Faculté des Arts, et en excommunia les auteurs. Le texte de cette condamnation est précédé, dans un manuscrit, de la rubrique : « Contre les hérétiques Siger et Boëtius » ; un autre manuscrit porte : « Le principal auteur de ces articles fut un clerc, nommé Boëtius ». Assurément Siger, et ce Boëtius qui paraît ici pour la première fois, n'étaient pas les seuls maîtres que l'évêque avait voulu bâillonner : une vingtaine de propositions anathématisées en mars 1277 avaient été naguère énoncées par Thomas d'Aquin lui-même ; à cette époque, la philosophie thomiste, ou dominicaine, n'inspirait guère moins d'hostilité que la philosophie averroïste, ou hétérodoxe, aux théologiens séculiers de l'Université de Paris, dont Étienne Tempier fut, en cette circonstance, l'instrument. Toutefois, la plupart des deux cent dix-neuf propositions se rattachent incontestablement à l'averroïsme pur. C'était l'averroïsme qu'il s'agissait, avant tout, d'extirper. La preuve, c'est que Siger et Boëtius, les deux directeurs du parti, ont été poursuivis avec acharnement, et que la condamnation épiscopale n'a entraîné que pour eux des conséquences désastreuses.

Dans un ancien formulaire à l'usage des Inquisiteurs, où quelques pièces originales ont été transcrites pour servir de modèles, se trouve une lettre circulaire de l'Inquisiteur de France, Simon Duval, aux religieux dominicains et franciscains des lieux où l'on pouvait penser que s'étaient réfugiés maître Siger de Brabant, et un de ses familiers, maître Bernier de Nivelles, chanoines de Saint-Martin de Liège. L'Inquisiteur ordonne de citer ces deux contumaces, même s'ils sont sortis

du royaume de France, devant lui, à Saint-Quentin en Vermandois, le dimanche après l'octave de l'Épiphanie (17 janvier) 1278, pour se justifier du crime d'hérésie, dont ils sont véhémentement suspects. — Les deux chanoines de Liège furent-ils touchés par cette citation? Comparurent-ils? On sait seulement que Bernier de Nivelles vint à résipiscence et fut absous: il légua plus tard vingt-cinq volumes à la maison de Sorbonne. Quant à Siger, il avait franchi les Alpes, sans doute pour soumettre son cas au jugement direct du Saint-Siège. Lorsque l'on retrouve ses traces, il est dans la province de Pérouse.

Il n'y est pas seul. John Peckham, archevêque de Cantorbéry, écrit, le 10 novembre 1284, que « deux clercs séculiers, les principaux défenseurs, ou plutôt inventeurs » de certaines doctrines philosophiques (qui sont des doctrines de Siger), « ont, dit-on, fini misérablement leurs jours en Italie, quoiqu'ils ne fussent pas originaires de cette contrée ». Les noms de Siger et de Boëtius sont, ici, clairement sous-entendus. — Il est probable que Boëtius avait été cité, comme son complice, devant le tribunal de l'Inquisition, et qu'il avait résolu, comme lui, d'en appeler à la cour de Rome. — Ce Boëtius, clerc séculier, était Danois: on l'appelait Boëtius de Danemark; ses ouvrages, assez nombreux, sur la Logique et sur d'autres parties de l'Encyclopédie d'Aristote, sont encore, tous, inédits; Bernard Gui, au XIVe siècle, s'est certainement trompé en le plaçant au nombre des écrivains de l'Ordre de Saint-Dominique: voilà tout ce que l'on sait sur l'émule de Siger, qui partagea son triste sort[1].

Quel triste sort? Les historiens n'ont eu longtemps, pour résoudre cette énigme, que les paroles de Dante: « Celle-ci est la lumière d'un esprit qui, dans ses graves pensers, trouva la mort lente à venir ». Il y a là une allusion à un fait précis. Mais lequel? S'agit-il d'une maladie chronique, d'un supplice prolongé, d'une détention perpétuelle, d'un suicide?

1. L'*Histoire littéraire* (XXX, 272) dit qu'il était jeune; mais elle n'a, pour le croire, qu'un argument: à savoir que les « témérités qui ont de telles suites (les témérités qui ont fait condamner Boëtius), c'est ordinairement la jeunesse qui les fait commettre ». Il est, du reste, très vrai que les maîtres ès arts de Paris étaient, pour la plupart, des jeunes gens.

Dante n'avait pas plus de douze ans lorsque la mort de Siger (antérieure au 10 novembre 1284) se produisit ; s'il en a gardé le souvenir, c'est peut-être que l'événement eut un caractère tragique. Cette conjecture a été confirmée, en 1881, par la découverte d'une traduction partielle et libre, en sonnets italiens, du *Roman de la Rose*, intitulée *Il Fiore*. L'auteur de ce poème, Durante, compatriote et contemporain de Dante, et qui, peut-être, n'est autre que Dante Alighieri lui-même, met en scène Faux-Semblant (l'Hypocrisie). Jean de Meun, dans le *Roman de la Rose*, fait dire à Faux-Semblant qu'il a causé la perte de maître Guillaume de Saint-Amour ; le poète florentin ajoute : « Maître Siger n'eut pas à s'en louer non plus. Je l'ai fait mourir douloureusement *(a gran dolore)*, par le glaive (*a ghiado*), en cour de Rome, à Orvieto ». Ce texte, complémentaire de celui de la *Divine Comédie*, nous apprend que la mort tragique du philosophe, survenue à Orvieto, pendant un séjour de la cour de Rome dans cette ville, ne fut pas causée, soit par une maladie chronique, soit par un supplice prolongé, soit par une détention perpétuelle. Il y eut effusion de sang. Une seule des hypothèses autorisées par le texte de la *Divine Comédie* reste debout, le suicide ; car celle d'une exécution capitale est inadmissible : dans l'affaire de Siger, il était question d'hérésie ; or, les hérétiques étaient brûlés et non pas frappés du glaive (*a ghiado*) ; il y a d'ailleurs fort peu d'exemples, au moyen âge, de clercs qui, pour une raison quelconque, aient été « frappés du glaive ». Sans doute, l'hypothèse d'un accident ou d'un meurtre est aussi permise par les expressions du *Fiore ;* mais, en ce cas, pourquoi Dante aurait-il dit que *in pensieri Gravi, a morire gli parve esser tardo* ? [1]

1. Rien n'est singulier comme le zèle déployé par les critiques les plus habiles pour tirer des textes si simples de Dante et de Durante ce qui n'y est pas. — Les uns, comme Cipolla et Bäumker, hésitent, ou se refusent, malgré l'évidence, à identifier le Siger de Durante avec le Siger de Dante. — D'autres ont admis que Siger avait été exécuté « par le glaive » ; mais sachant qu'il n'avait pas pu l'être de cette manière pour cause d'hérésie (puisque les hérétiques étaient brûlés), ils ont supposé qu'il fut mis à mort pour ses opinions politiques. Mais rien n'autorise à penser que Siger ait eu, en politique, des opinions subversives. On s'est autorisé, cependant, de ce que Pierre Dubois l'a entendu commenter la *Politique* d'Aristote et dire qu'un bon tyran ne vaut pas de bonnes lois (voir plus haut, p. 67, en note). Cette parole est, à la vérité, visiblement banale, insignifiante. On en a conclu, néanmoins, que Siger fut un esprit révo-

Le fait divers mystérieux qui se passa à Orvieto entre 1277 et 1284, n'a laissé aucune trace dans les chroniques de cette ville. La nouvelle en arriva-t-elle jusque dans la lointaine patrie de Boëtius de Danemark? On n'a pas fait de recherches, jusqu'à présent, dans les chroniques danoises. Mais un continuateur brabançon de la Chronique de Martin de Troppau a entendu parler de la mort de Siger, un des hommes célèbres du Brabant. « En ce temps-là, dit-il, florissait Albert, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui a beaucoup écrit contre maître Siger. Ce Siger était de Brabant; comme il avait soutenu certaines opinions contre la foi, il fut obligé de quitter Paris, et alla en cour de Rome; là, peu de temps après son arrivée, il fut percé (à coups de couteau ou d'épée, *perfossus*) par un sien clerc, qui était comme fou *(quasi demens)*. » Ce renseignement, récemment exhumé du

lutionnaire, et que Dante a probablement « regardé Siger comme le martyr d'une cause qui avait ses plus ardentes sympathies, celle de la résistance à l'envahissement du temporel par le pouvoir spirituel ». — Enfin, le P. Mandonnet, qui a fait la lumière sur tant de questions plus compliquées, raisonne ainsi : Siger de Brabant et Boëtius de Danemark sont morts « de la même façon » ; la preuve, c'est que John Peckham (dans sa lettre, découverte par le P. Mandonnet, ce qui suffit à expliquer l'importance extraordinaire que le P. Mandonnet lui attribue) déclare qu'ils sont morts « tous les deux misérablement ». Comme s'il n'y avait qu'une manière de mourir misérablement! Cela posé, comment Siger et Boëtius sont-ils morts? Puisqu'ils sont venus en cour de Rome, leur cause y fut « incontestablement » l'objet d'un procès en règle. De là à reconstituer ce procès (gratuitement supposé, mais énergiquement affirmé), il n'y a qu'un pas ; le P. Mandonnet le franchit (p. CCLXXXVIII) : il sait sur quoi « l'accusation porta », ce dont les deux maîtres parisiens « ne manquèrent pas d'exciper », que « les juges n'acceptèrent pas leurs subterfuges », enfin que « les accusés furent déclarés hérétiques ». La preuve? Siger et Boëtius ont été « certainement » condamnés, « puisque », selon John Peckham, ils sont morts en Italie, « d'une façon misérable ». L'*a ghiado* de Durante n'est pas un obstacle, car des italianisants respectables déclarent que cette expression, qui signifie d'ordinaire « à coups de couteau », n'a quelquefois qu'un sens vague. « Quant à la question de pénalité, continue le P. Mandonnet, nous ne pensons pas qu'elle puisse, maintenant, paraître obscure! » Le vers de Dante : *a morire gli parve esser tardo* s'interprète seulement dans l'hypothèse d'une condamnation à la détention perpétuelle. Conclusion : Siger et Boëtius sont morts en prison ; ils ont « langui pendant des années », comme dit un autre auteur, « entre les murailles de la triste Orvieto ».

Il va de soi que l'on pourrait s'amuser à construire, avec les mêmes matériaux, quantité d'autres châteaux de cartes. Par exemple : Siger s'est suicidé dans un accès de *raptus* mélancolique *(in pensieri gravi, a gran dolore, a morire gli parve esser tardo)*. Mais à quoi bon? Il faut résister à l'instinct si puissant qui pousse les érudits, et, du reste, tous les hommes en possession de renseignements incomplets, à faire des conjectures pour se donner le plaisir d'imaginer, puis, par une pente insensible, d'affirmer ce qu'ils ignorent.

t. XXIV des *Scriptores rerum germanicarum*, où il était enfoui depuis 1879, ajoute à ce que l'on savait déjà que Siger mourut « peu de temps » après son arrivée en cour de Rome; il confirme la version de l'auteur du *Fiore;* mais il ne donne pas encore la clef de l'allusion de Dante. Il est possible, du reste, que le chroniqueur brabançon ait été exactement informé. Mais il est possible aussi que des confusions se soient produites au cours des transmissions orales par l'intermédiaire desquelles le récit de la mort du philosophe parvint d'Orvieto en Brabant[1]. — Toujours est-il que l'ensemble des témoignages connus tend à établir solidement que Siger et Boëtius ont laissé leurs os en Italie, avant, et peut-être plusieurs années avant 1284, et que Siger s'est tué, s'est fait tuer, ou a été tué par un compagnon, dans un accès de démence, apparente ou réelle. On ne peut rien dire de plus.

Tous ces détails ont leur prix. Mais ils n'expliquent nullement, il faut l'avouer, l'anomalie que M. Victor Le Clerc — qui ne les connaissait pas — s'imagina, jadis, résoudre en développant son édifiante théorie d'un Siger vieilli, repenti, faisant cadeau à la Sorbonne d'une petite bibliothèque de philosophie thomiste. Pourquoi, pourquoi Dante a-t-il placé Siger au ciel, entre Richard de Saint-Victor, « qui fut plus qu'un homme », et saint Thomas? Pourquoi saint Thomas, dans le *Paradis*, a-t-il l'air de vanter les vérités syllogisées par un philosophe « véhémentement suspect d'hérésie » (au dire de l'Inquisiteur de France), et qui a si mal fini? — En l'absence de renseignements positifs, la fantaisie des érudits de tous les temps s'est ici, plus que jamais, donné carrière. Pour l'un, Dante « a dû savoir que Siger avait été l'ennemi des Dominicains, et c'est sans doute précisément pour cela qu'il l'a fait glorifier par saint Thomas : il y a dans cette

1. Le texte du chroniqueur brabançon vient, naturellement, à l'encontre de la plupart des hypothèses anciennes. Il vient au contraire à l'appui de l'hypothèse déjà émise (mais jusqu'alors gratuite) de l'assassinat accidentel (*Journal des Savants*, 1890, p. 301). — Depuis qu'il est connu, on a commencé à faire des suppositions nouvelles. N'est-ce pas Boëtius en personne qui, dans un accès de désespoir ou de folie, tua son compagnon? A la suite de ce crime, il aurait été exécuté, « ce qui expliquerait pour l'un et l'autre le *misérablement* de Peckham ». *A morire gli parve esser tardo* signifie sans doute que Siger, « atteint d'une blessure mortelle, n'y succomba cependant qu'après de longues souffrances... ». Etc.

réhabilitation une sorte d'ironie terrible bien conforme au génie du poète ». Pour un autre, « le poète a voulu faire expier à Thomas ses mouvements d'orgueil en lui faisant placer dans le ciel un des maîtres de cette modeste rue du Fouarre qu'il consent à nommer enfin sans haine et sans mépris ». M. Cipolla déclare, contre l'évidence, que « Thomas et Siger ne sont pas si éloignés l'un de l'autre qu'un vain peuple de commentateurs l'a prétendu : c'est à tort que Siger a été accusé d'audaces métaphysiques; Dante eut parfaitement raison de croire que les deux grands philosophes, Thomas et Siger, étaient d'accord ». Enfin, le P. Mandonnet estime que Dante « ne pouvait pas faire autrement » que de placer au paradis un représentant de la philosophie péripatéticienne : « C'est une nécessité de son système allégorique qui lui a imposé ici le nom de Siger de Brabant. » Toutes ces conjectures accusent le vif désir des commentateurs de justifier, par des raisons profondes, les moindres paroles du poète. Mais n'est-il pas beaucoup plus simple de croire que Dante, sauf son respect, ne connaissait de Siger que sa grande réputation philosophique (*Sigerus Magnus*), son exil, et son aventure d'Orvieto? Il n'avait sûrement rien lu des œuvres de l'averroïste, ni des répliques de Thomas d'Aquin; il n'en connaissait même pas l'existence, car, en philosophie, il était thomiste : il n'aurait pas dit, sans doute, tant de bien d'un adversaire déclaré. Guillaume de Tocco lui-même, le biographe et le familier de saint Thomas, n'a pas su, on l'a démontré, que Siger de Brabant avait été le chef de l'averroïsme. Pourquoi Dante aurait-il été mieux informé? Pour lui, Siger n'était qu'un nom, le nom d'un grand homme qui avait eu des envieux (*invidiosi veri*) et des malheurs. Selon toute apparence, il n'avait pas d'intentions en allumant au ciel la « lumière éternelle de Siger »; et s'il en eut, elles ne sont plus discernables.

En résumé, maître Siger de Brabant qui, pendant dix ans, de 1266 à 1277, troubla, par ses violences ou ses hardiesses, la Faculté des Arts de l'Université de Paris, doit l'immortalité — ce que l'on appelle la « gloire »[1] — à quelqu'un

1. « Quelques mots d'un grand poète ont suffi à lui donner la gloire... » (Victor Le Clerc.)

qui avait entendu parler de lui vaguement, et peut-être à contresens. L'histoire ancienne et celle du moyen âge foisonnent de noms ainsi décorés par hasard de cette « gloire » historique que les bonnes gens se représentent, conformément aux lieux communs de la rhétorique usuelle, comme la consécration des vertus les plus éclatantes.

II

L'œuvre écrite de Siger de Brabant n'est pas propre à intéresser les lettrés. Elle se compose de six opuscules : un traité « De l'âme intellective », des « Questions logiques », des « Questions naturelles », des Questions détachées « sur l'Éternité du monde » et sur la proposition *Homo est animal nullo homine existente*, et un recueil de sophismes, accompagnés de réfutations, dont le titre énigmatique est : *Impossibilia*. Ses écrits sont indéchiffrables pour quiconque n'est pas versé dans la langue très technique qui était, au XIIIe siècle, celle de tous les philosophes. Cette circonstance qu'ils ont été conservés, pour la plupart, à l'état de notes, prises à la volée ou rédigées à la hâte par des auditeurs du maître, ajoute encore à la sécheresse et à l'obscurité de ces textes. Le profane qui les parcourt n'y entrevoit rien que de puéril ou d'inintelligible ; et la plupart de nos contemporains, habitués à des nourritures plus substantielles, se détourneraient, je crois, avec dégoût de ces abstractions, même s'ils avaient pris, préalablement, la peine de les entendre. Ils seraient, du reste, excusables de ne pas les trouver claires, puisque de graves spécialistes, qui les ont étudiées et qui ont cru les comprendre, n'y ont, en vérité, rien compris. Après avoir lu quelques-uns des écrits authentiques de Siger, M. Victor Le Clerc l'a qualifié de « docteur thomiste » ; le thomisme de Siger a été affirmé aussi, nous l'avons vu, par M. Cipolla ; il l'a été de nouveau par M. Hauréau, le savant historien de la philosophie scolastique ; M. Bäumker n'a pas relevé non plus « trace d'averroïsme spécifique » dans les ouvrages du philosophe brabançon. Et cependant ces ouvrages

sont, presque tous, expressément consacrés à la défense des idées averroïstes. Le dernier éditeur des *Impossibilia* a cru que, dans ce recueil, l'énoncé seul des sophismes est de Siger, et que les réfutations sont d'un adversaire thomiste de Siger, alors que les thèses énoncées sont absurdes (c'est ce que signifie la rubrique *Impossibilia*[1]); et que les réfutations renferment quelques-unes des théories caractéristiques de l'averroïsme latin. — Ces erreurs si singulières, et de nature à inspirer à qui ne se pique point d'avoir pénétré dans les arcanes de la philosophie scolastique une salutaire méfiance à l'endroit des personnes, trop nombreuses, qui en raisonnent, Siger de Brabant n'est pas le seul philosophe de son temps qui en ait été victime. « L'Église elle-même ne réprouve pas plus vivement que Boëtius de Danemark les propositions averroïstes », dit l'historien de la philosophie scolastique, à qui l'on doit justement la découverte des œuvres de Boëtius et de Boëtius lui-même. Or Boëtius a souffert pour l'averroïsme, et ses écrits sont analogues à ceux de son compagnon d'infortune, que l'Église a réprouvés.

Maintenant que tous les opuscules de Siger ont été tirés des manuscrits, très soigneusement publiés, et commentés avec une perspicacité et une étendue d'information peu communes par le P. Mandonnet, la littérature du philosophe brabançon reste, naturellement, une littérature d'adeptes[2]; mais il n'est plus possible de se tromper sur la position du personnage et de son école dans le mouvement général de la pensée au moyen âge. — Le P. Mandonnet, qui avec les PP. Denifle (O. P.) et Ehrle (S. J.) est maintenant l'his-

1. Voici, par exemple, quelques-unes de ces thèses : La guerre de Troie dure encore; la même chose peut être et n'être pas en même temps; etc.

2. M. V. Le Clerc est le seul lecteur de Siger qui lui ait trouvé des qualités littéraires : « Il ne nous semble pas impossible de saisir encore quelques restes du mouvement et de la passion qui devaient s'adresser à l'âme de son immortel auditeur [M. V. Le Clerc croyait, sans motif, que Dante avait assisté aux leçons du Brabançon] : la pureté de l'argumentation, la concision et la fermeté du langage, le ton hardi et dominateur, tout ce qui était fait pour plaire à cet étranger perdu dans la foule. » — M. Cipolla a cru constater « de la vigueur ». — En fait, les misérables résumés que l'on possède de l'enseignement de Siger (*reportationes* ou sténographies faites par des auditeurs) n'offrent, sous le rapport de la forme ou de la composition, rien d'original. Peut-être serait-on en droit de constater seulement une certaine adresse (le P. Mandonnet dit : « un art étonnant ») à éviter les affirmations compromettantes.

torien le plus expert de la philosophie chrétienne, a, lui-même, défini cette position, et il l'a jugée avec autant d'élévation et d'impartialité que possible. — Essayons de contrôler ses conclusions et, placé à un tout autre point de vue, de juger son jugement.

Les premiers chrétiens, gens simples, ne se sont point embarrassés d'une philosophie. Mais, lorsque la secte galiléenne eut, par la toute-puissance de la force morale, conquis des multitudes, des « intellectuels », élevés dans les écoles grecques, fiers de leur culture philosophique, profondément respectueux de la philosophie grecque, l'envahirent. La plupart des Pères de l'Église, qui ont élaboré les dogmes de la religion nouvelle, étaient des « intellectuels ». Ils ont imposé à la théologie chrétienne quelques-unes des catégories de la sagesse païenne. Il y a des parties du Dogme ecclésiastique dont il est plus facile de découvrir les origines dans Platon que dans l'Évangile.

Aucune forme de la spéculation grecque n'a exercé sur le christianisme naissant une influence comparable à celle de la poésie métaphysique des écrits platoniciens. Plus tard, on distingue encore, dans la théologie du grand docteur de l'Église d'Occident, saint Augustin, des fragments de théories platoniciennes, néo-platoniciennes et manichéennes, grossièrement fondus et amalgamés au brasier de la foi la plus passionnée qui fut jamais. Et cette théologie de saint Augustin, à base de platonisme, est restée, pendant des siècles, la loi de la pensée latine.

L'idéalisme objectif de Platon, mal défini, et qu'il est beaucoup plus facile d'admirer que de réduire à des propositions claires, semble inviter au mépris des choses positives; il a un air de grandeur; il parle à l'imagination, et il prête à l'éloquence : il a toujours séduit, par là, les « âmes religieuses » et les rhétoriciens. Mais la doctrine platonicienne, telle que les hommes-enfants du moyen âge l'ont conçue, n'était nullement propre à leur servir de discipline rationnelle. Elle s'accommode des doctrines les plus diverses, mais du mysticisme plutôt mieux que de la philosophie, au sens moderne du mot. Saint Augustin a été comme ébloui par la

métaphysique grecque, qui lui fit concevoir un Dieu plus dur encore que celui de la Bible sémitique; mais il n'en a pas moins été le contempteur le plus acharné de la raison. Il a subordonné le Vrai au Bien, l'Intelligence à la Volonté, et prosterné la pensée humaine. Il a dit que la plus redoutable des « concupiscences » est la *libido sciendi*, la passion d'approfondir. Les innombrables disciples de ce sombre génie ont soutenu, après lui, sa thèse fondamentale que la religion remplace la science et la critique. La misère, l'impuissance définitives de la raison, la faillite de ses efforts, voilà les lieux communs de la « philosophie » augustinienne, pareillement magnifiés par la majorité des théologiens du XIIe et de la première partie du XIIIe siècle, et par toute une lignée d'écrivains et d'hommes d'action véhéments, pessimistes, autoritaires, — les fils légitimes d'Augustin — : Calvin, Jansénius, Pascal, Bossuet.. On sait assez que, de nos jours, cette race n'est pas éteinte.

Ainsi de la métaphysique grecque est incorporée dans la substance des dogmes que l'Église a acceptés, enseignés et imposés pendant des siècles comme la vérité théologique. Mais l'esprit qui avait vivifié la philosophie de la Grèce antique est absent du vague philosophisme platonicien (ou pseudo-platonicien), qui fut longtemps le seul luxe intellectuel des clercs les plus cultivés. — Ce n'est pas Platon, c'est Aristote qui révéla, d'abord au monde musulman, puis à l'Occident chrétien du moyen âge, la science grecque, la notion d'une méthode scientifique, et, du même coup, l'idée d'une antinomie possible entre la raison et la foi.

A quelle époque Aristote est-il venu à la connaissance des penseurs de l'Occident chrétien ? — Au commencement du XIIe siècle, Abélard ne possédait que les deux premiers livres de sa « Logique ». Vers 1150, tout l'*Organon* avec les « Derniers Analytiques », un des morceaux les plus importants de l'œuvre du Maître, était traduit. Vers 1200, la « Physique », la « Métaphysique », et presque toute l'Encyclopédie péripatéticienne, avec les commentaires arabes de cette Encyclopédie, venant de l'Espagne musulmane, entraient en circulation. Le XIIIe siècle a connu Aristote tout entier, ou peu s'en faut.

L'impression produite dans les écoles de Paris, qui étaient

alors, pour ainsi dire, le cerveau de la chrétienté, par l'apparition d'Aristote, fut immense. Impression mélangée d'enthousiasme, de méfiance, d'horreur. Les Augustiniens marquèrent une vive répugnance. Les défenseurs naturels de l'orthodoxie s'inquiétèrent des conséquences que ces nouveautés pouvaient avoir. La majorité se précipita sur ces nouveautés suspectes avec une avidité qui n'est comparable qu'à l'enivrement des premiers humanistes en présence de l'Antiquité ressuscitée. Dès le XIIe siècle, à l'époque où l'on ne disposait encore que d'une partie de l'*Organon*, Abélard transforma l'enseignement par l'emploi qu'il fit de la dialectique aristotélique, et le mouvement triompha même des premières préventions de quelques orthodoxes très prudents : Pierre Lombard, l'auteur vénéré du « Livre des Sentences », ne dédaigna pas de mettre les procédés de la Logique à la mode au service de l'exposition des « vérités » théologiques. Après l'arrivée de l'Encyclopédie tout entière du Stagirite, une fermentation se déclara, si énergique que l'autorité essaya de l'arrêter : un concile de la province ecclésiastique de Sens, tenu à Paris en 1210, défendit de « lire », c'est-à-dire d'interpréter les livres d'Aristote sur la philosophie naturelle, ou leurs commentaires ; en 1215, le légat Robert de Courçon réitéra cette mesure : *Non legantur libri Aristotelis de metaphisica et de naturali philosophia*. Mais, le 13 avril 1231, le pape Grégoire IX donna l'absolution aux maîtres et aux étudiants excommuniés pour avoir contrevenu aux défenses ; il confirma, en principe, les décrets prohibitifs de 1210 et de 1215, mais « provisoirement », « jusqu'à ce que les livres d'Aristote », visés par le concile et par le légat, « eussent été examinés et expurgés ». La mise à l'index, pure et simple, de la philosophie d'Aristote n'était déjà plus possible. Le soin de l'expurger (« retrancher ce qui est erroné, écarter ce qui est suspect ») fut confié par Grégoire IX à trois maîtres de Paris ; mais l'entreprise était chimérique : les trois maîtres y renoncèrent. Les prohibitions de 1210 et de 1215, renouvelées, en principe, le 13 avril 1231, ne furent jamais rapportées. Mais elles tombèrent dans l'oubli. Un règlement officiel de la Faculté des Arts de l'Université de Paris, du 19 mars 1255, indique, parmi les livres

que les régents *in artibus* doivent lire publiquement. la Physique, la Métaphysique. et d'autres traités d'Aristote ou attribués à Aristote.

Dans tous les milieux religieux où l'Aristote complet a été importé au moyen âge, chez les Arabes, chez les Juifs, chez les Latins, les mêmes phénomènes se sont succédé, dans le même ordre, avec une régularité parfaite. L'autorité ecclésiastique le proscrit d'abord ; mais elle est très promptement débordée. Alors, elle lui ouvre la porte, sous certaines conditions, ce qui permet aux apologistes modernes de vanter « la largeur de ses vues ». Les mystiques, les dévots à l'esprit paresseux, les ennemis-nés des nouveautés restent franchement hostiles, encore que, pour la plupart, ils se laissent, peu à peu, contaminer, malgré eux, par la phraséologie du Maître et de ses commentateurs. Parmi les esprits actifs, deux partis se dessinent de bonne heure : ceux qui, pénétrés de respect pour le Dogme et d'admiration pour Aristote, se proposent de concilier l'un avec l'autre par des tours de force exégétiques, et ceux qui, plus ou moins sincèrement persuadés qu'ils sont quittes envers le Dogme en lui faisant la révérence, s'appliquent à tirer ou se plaisent même à accentuer les conséquences de la philosophie d'Aristote, qu'elles soient ou non en contradiction avec l'enseignement de l'Église. Chez les Latins un tiers parti, peu nombreux, désespéra de l'aristotélisme, après avoir essayé de l'utiliser, et proclama comme les dévots (mais pour de tout autres motifs) que la philosophie du grand homme fait plus de mal que de bien[1].

1. « Je ne suis pas la méthode d'Aristote, dit Roger Bacon. On peut toujours perfectionner les œuvres de l'intelligence humaine. Aristote et les autres ont planté l'arbre de la science; mais il n'a encore produit ni tous ses rameaux ni tous ses fruits. » Et ailleurs : « Je n'en doute pas, il vaudrait mieux, pour les Latins, que la philosophie d'Aristote n'ait jamais été traduite que d'en avoir reçu la tradition défigurée par l'obscurité et l'erreur... Le seigneur Robert, évêque de Lincoln (Robert Grosseteste), a, lui, désespéré complètement d'Aristote; il a cherché une autre voie, recouru à l'expérience, et, sur les mêmes questions dont traite le Philosophe, il est parvenu à la vérité cent mille fois mieux que l'on ne pourrait le faire en étudiant de détestables traductions... S'il m'était permis, quant à moi, de disposer des livres d'Aristote, je les ferais tous brûler; car cette étude ne peut que faire perdre le temps, engendrer l'erreur, propager l'ignorance au delà de ce que l'on peut imaginer. » (E. Charles, *Roger Bacon*. Paris, 1861, in-8°, p. 103.)

Pour apprécier ces attitudes diverses, il faut savoir ce que vaut l'œuvre d'Aristote, d'abord en elle-même puis par rapport aux religions établies. Il était assez difficile, autrefois, de s'en rendre compte. Rien n'est plus simple aujourd'hui, quoiqu'un certain nombre de personnes persistent à s'y refuser.

La fortune inouïe de l'Encyclopédie d'Aristote dans les écoles de Paris au XIIIe siècle fut, en grande partie, légitime et, à plusieurs égards, bienfaisante. Elle s'explique très bien. — En premier lieu, c'était une Encyclopédie pleine de renseignements (vrais ou faux) sur les choses de la nature, et d'informations de toute espèce (notamment sur l'histoire de la science et de la pensée grecques); or, il n'y a pas d'ouvrage plus intéressant pour des ignorants d'esprit ouvert et curieux, comme étaient les maîtres en philosophie du moyen âge, qu'un dictionnaire encyclopédique. — En second lieu, l'œuvre d'Aristote est ordonnée conformément à une logique rigoureuse ; elle fournit le modèle d'une exposition didactique, fortement enchaînée et précise. Or, la pensée occidentale, fatiguée du philosophisme discursif, avait besoin, à cette époque, d'une armature. Les procédés d'argumentation réguliers, les façons techniques de s'exprimer de l'encyclopédiste grec étaient faits, d'ailleurs, pour enchanter des néophytes, en leur procurant l'instrument, ou l'illusion, de sa méthode scientifique, sans compter que rien ne convient mieux aux exercices d'école, ou, comme on dit, « scolastiques ». — Aristote devait donc rendre, et il a rendu, de grands services pédagogiques.

Malheureusement, il y a, dans l'œuvre aristotélique, une partie inféconde qui a été, pour tous les péripatéticiens, syriens, arabes, juifs et chrétiens, une pierre d'achoppement. La « Métaphysique » d'Aristote a engagé tous ses disciples dans des cercles sans issue.

C'est une banalité de dire que « Platon et Aristote occupent comme les deux pôles de la pensée, l'un avec l'idéalisme, l'autre avec l'expérimentalisme » : Platon serait un idéaliste pur ; Aristote aurait conçu la science de la nature à peu près comme on la conçoit aujourd'hui. Mais ce contraste entre les deux Maîtres a été grossièrement exagéré. Platon ne dédaigne

pas à ce point l'expérience, et il a très bien montré la voie de la certitude scientifique, par exemple en mathématiques. D'autre part, Aristote a dit, lui aussi, qu'il n'y a de science que du général, et, comme assembleur d'abstractions, il ne le cède pas à son rival. Au fond, Platon et Aristote se sont posé le même problème, celui de l'être en général. Platon a résolu ce problème, en poète et en géomètre, par la théorie des essences intelligibles, représentées comme la raison des choses ; Aristote, dans sa « Métaphysique », par la distinction de la matière et de la forme. — Or, il n'y avait rien à faire, pour le progrès de l'esprit humain, des spéculations « ontologiques » ou sur l'être et ses degrés ; la distinction de la matière et de la forme, en particulier, était tout à fait impropre à suggérer ou à promouvoir des recherches vraiment scientifiques, susceptibles d'apporter, à la longue, des éléments pour contrôler ou redresser les idées que l'intelligence peut concevoir, *a priori,* sur l'univers. La théorie générale, *a priori*, de la Forme et de la Qualité est stérile, en comparaison de la théorie cartésienne de la Quantité et de la théorie leibnizienne de la Force. C'est une erreur de la pensée grecque ; le néant des débats qu'elle a suscités partout, pendant près de deux mille ans, le prouve surabondamment.

En somme, Aristote eut, au XIIIe siècle, le mérite de transmettre aux écoles occidentales le « corps » de la science grecque et une méthode d'exposition. Mais sa Métaphysique, que tous les péripatéticiens de l'antiquité et du moyen âge ont considérée, à l'instar du Maître lui-même, comme le centre de son œuvre, n'était pas de nature à procurer les principes d'un développement ultérieur, indéfini, de l'activité scientifique. Ni la science ni la philosophie modernes ne doivent rien aux aristotéliciens du moyen âge. Les hommes qui — comme les chefs du tiers parti dont il était question tout à l'heure — l'ont, il y a six cents ans, prévu, et, « désespérant d'Aristote », ont recommandé de lire, directement, dans le livre de la nature, ont fait preuve, sur ce point, d'une clairvoyance extraordinaire.

Si l'on s'enquiert maintenant de ce que la philosophie d'Aristote valait, ou vaut, non plus en soi, mais dans ses rapports avec les religions établies, il est impossible de ne

pas constater qu'elle est peu en harmonie, non seulement avec l'inspiration primitive du christianisme, mais même avec celle du christianisme hellénisé des anciens Pères de l'Église, c'est-à-dire avec la vérité théologique officielle. Il suffit de remarquer que le péripatétisme « a été conçu en dehors de toute préoccupation religieuse, et qu'il méconnaît, malgré ses réserves, et peut-être ses réticences, quelques-unes des vérités que les grandes religions monothéistes placent à la base de leurs croyances[1] ». Il semble donc que les mystiques — en Occident les théologiens de la tradition augustinienne — aient eu grandement raison, à leur point de vue, de s'élever contre l'engouement général de leurs contemporains pour les doctrines d'Aristote, non seulement si peu chrétiennes, mais si peu orthodoxes. Et cependant leurs protestations furent noyées dans le triomphe de celui que l'Église elle-même a nommé le Philosophe par excellence. Les augustiniens, ennemis de l'influence d'Aristote, ont eu le dessous dans la concurrence qu'ils soutinrent, au XIIIe siècle, contre les aristotéliciens. En 1230, Jean de Saint-Gilles, le premier titulaire de l'une des chaires de théologie attribuées, dans l'Université de Paris, aux Frères Prêcheurs, mettait son auditoire en garde « contre les abus de la philosophie et de la métaphysique dans l'interprétation des sciences sacrées »; mais, pendant la seconde moitié du siècle, l'Ordre dominicain se rallia, presque tout entier, au péripatétisme, à la suite d'Albert le Grand et de Thomas d'Aquin. Les théologiens franciscains, presque tous attachés à l'augustinisme (mais à des degrés divers, avec des nuances infinies : de Roger Bacon à Duns Scot, de saint Bonaventure à John Peckham), ont résisté, tant bien que mal, au courant; mais, John Peckham excepté, ils ne se sont guère efforcés de l'arrêter. Seuls, les docteurs séculiers, à cause de leurs rancunes personnelles contre les dominicains, menèrent énergiquement la campagne augustinienne, quand l'Ordre de saint Dominique eut pris position pour la philosophie nouvelle : « Les vrais apôtres, écrivait, en 1256, Guillaume de Saint-Amour dans son *De periculis novissimorum temporum*, ne s'appuient pas sur les

1. P. Mandonnet, *o. c.*, p. XXIII.

raisonnements de la Logique et de la Philosophie. Donc, ces Frères Prêcheurs, qui s'appuient sur des raisonnements de ce genre, sont de faux apôtres. » Nicolas de Lisieux, un des amis de Guillaume de Saint-Amour, parle des «frivoles arguties aristotéliques». En 1277 l'évêque de Paris, conseillé par les séculiers, affecta, nous l'avons vu, de confondre les péripatéticiens de toute espèce dans une réprobation commune. Mais cette manœuvre échoua. Entre les péripatéticiens intransigeants et modérés, les plus hautes autorités de l'Église ont distingué de bonne heure : l'Église condamna les intransigeants, et elle toléra, que dis-je? elle s'est décidée enfin à glorifier les modérés.

Certes, l'Eglise ne pouvait pas approuver les intransigeants, conduits par Siger de Brabant, le nouvel Averroës. — Le plus fidèle des interprètes sarrasins d'Aristote, Averroës, avait naguère été persécuté par les théologiens de la Mosquée. Son émule, le juif Moïse Maimonide, avait scandalisé de même les zélateurs de la Synagogue : les disciples de Maimonide luttaient encore péniblement, au temps de saint Thomas et de Siger, dans les communautés israélites d'Aragon, de Languedoc et de Provence, contre les défenseurs de l'orthodoxie. Siger de Brabant, qui suivit, chez les Latins, les traces d'Averroës et de Maimonide, devait partager leur sort. En effet, tous les averroïstes, musulmans, juifs et chrétiens, ont prétendu professer, intégralement, la philosophie d'Aristote. Or, la philosophie d'Aristote dont l'esprit général diffère essentiellement de celui des théologies sémitiques, est, sur quelques points précis, en contradiction formelle avec elles. Il s'ensuit que tout admirateur d'Aristote, décidé à poser en principe que les doctrines du Maître sont l'expression de la vérité philosophique, est conduit, s'il interprète ces doctrines avec intelligence, à offenser, sinon à nier, des vérités théologiques. — Tout n'est pas clair, certainement, dans la métaphysique et dans la psychologie d'Aristote : on discute encore, de nos jours, sur le sens et la portée qu'il convient d'attacher à des théories imparfaitement, ou incidemment, esquissées par le Maître, d'autant plus que quelques-unes paraissent inconciliables entre elles, comme s'il y en avait d'interpolées, ou comme si Aristote lui-même avait emprunté, çà et là, des fragments à des systèmes antérieurs, irréductibles au sien.

Cependant Aristote affirme, très nettement, aux livres VI et VIII de la « Physique » et au livre XII de la « Métaphysique », l'éternité de l'univers, qui se tire de sa distinction fondamentale entre l'absolu et le relatif, la matière (la puissance d'être), indéterminée, incorruptible, éternelle, et la forme (les efflorescences transitoires de l'être éternel) : l'hypothèse de la création *ex nihilo*, telle que se la représentent, avec tant de simplicité, les religions monothéistes, est écartée. La Cause Première d'Aristote ne connaît ni ne gouverne directement le monde inférieur des formes, sujettes à la génération et à la corruption; elle « ne connaît pas les singuliers », pour employer le langage de l'Ecole; l'hypothèse, nécessairement postulée par toutes les religions révélées, de l'administration providentielle des choses, et en particulier des choses humaines, par un Dieu personnel et vivant, est écartée. Aristote ne croit pas à la survivance de l'âme individuelle (ni, dès lors, à la résurrection, aux peines et aux châtiments d'outre-tombe), — hypothèse d'une importance si capitale dans la théologie chrétienne que l'écarter, c'est, comme on l'a très bien dit, « détruire le christianisme tout entier par voie de conséquence ». A la vérité, le Philosophe ne s'est pas formellement expliqué sur ce dernier point, et les péripatéticiens chrétiens s'en sont prévalus jadis pour contester qu'il ait été, ici, d'un avis contraire au leur. Mais la critique moderne ne leur a pas donné raison. Aristote n'insiste pas (peut-être à dessein) sur la question de la survivance individuelle; mais comment eût-il adhéré au dogme religieux de la vie future, lui qui, dans le fait de la connaissance, isole (au livre III du « Traité de l'âme ») l'intellect passif (ou individuel) de l'intellect actif (ou universel); qui déclare que l'intellect actif est seul incorruptible; et qui semble même concevoir cet intellect actif, immortel, comme le « soleil des intelligences », séparé des individus, participé par les individus? — En résumé, pas de Créateur ni de premier homme, pas de Dieu anthropomorphe ni de Providence, pas d'immortalité personnelle, ces trois thèses subversives sont des thèses aristotéliques[1]. — Qu'est-ce que les autorités ecclé-

1. La quatrième des grandes « erreurs » averroïstes visées par les condamnations de 1270 et de 1277 est la négation de la liberté humaine : pas de libre ar-

siastiques pouvaient penser de philosophes qui s'appliquaient à les extraire, à les souligner, à les développer logiquement en les enrichissant de corollaires, et qui continuaient à se dire soit musulmans, soit chrétiens?

Et nous-mêmes, qu'est-ce que nous devons penser d'Averroës et de Siger? — Ils ont été accusés au moyen âge d'avoir calomnié Aristote, en commettant, à dessein, des contresens dans l'interprétation de l'œuvre aristotélique, et d'avoir excité au libertinage d'esprit, ainsi qu'aux mauvaises mœurs. De nos jours, on a insisté sur l'absence d'originalité qui caractérise la philosophie averroïste. Siger, dit le P. Mandonnet, est, en dépit des apparences, un des philosophes les moins originaux du XIIIe siècle : « Il est à la fois extrêmement audacieux et très peu indépendant; son audace est dans l'affirmation de théories antichrétiennes; son asservissement est dans le parti pris de ne s'écarter en rien d'Aristote et d'Averroës. »

Le premier de ces griefs, celui des contemporains de Siger, est aujourd'hui abandonné par tout le monde. Non, l'école averroïste n'a pas fait dire cauteleusement à Aristote le contraire de ce qu'il a voulu dire. « Si les Arabes ont altéré l'ensemble du péripatétisme, écrit M. Renan, c'est surtout en développant certaines théories à l'exclusion des autres[1]. » Le P. Mandonnet reconnaît aussi que, « dans leurs grandes lignes, les doctrines d'Averroës [et de Siger] sont contenues, soit explicitement, soit implicitement, dans celles d'Aristote[2]. » Gilles de Rome a donc eu tort, autrefois, de soutenir le contraire, et, par exemple, de défendre avec chaleur l'auteur de la « Métaphysique » contre ceux qui prétendaient qu'il avait refusé à Dieu la connaissance des singuliers. Saint Thomas n'a pas eu raison non plus de déclarer qu'Averroës

bitre. Aristote n'a pas nié positivement le libre arbitre; mais sa psychologie est, en somme, déterministe. Siger ne s'est pas trompé du tout au tout en en déduisant sa théorie que les actions humaines sont régies par la nécessité. Et saint Thomas, au contraire, n'a pas laissé d'être embarrassé pour concilier le déterminisme de sa philosophie péripatéticienne avec l'affirmation du libre arbitre que lui imposait la tradition dogmatique.

1. E. Renan, *Averroës*, p. 133.

2. P. Mandonnet, *o. c.*, p. CLXXII.

avait été moins un péripatéticien que le corrupteur du péripatétisme : *philosophiæ peripateticæ depravator*.

Le second point est plus embarrassant. Averroës et Siger ont-ils été des impies ? Comme d'autres commentateurs arabes d'Aristote, Averroës dit quelquefois qu'il n'a d'autre prétention que d'énoncer le sentiment du grand homme, et qu'il n'affirme rien sous sa responsabilité personnelle. De même, Siger proteste, à satiété[1], qu'il « récite » simplement les opinions d'autrui, sans en garantir l'exactitude : *Hoc autem dicimus opinionem Philosophi recitando, non ea asserendo tanquam vera*. Ces réserves font-elles honneur à leur prudence, ou à la sincérité de leur respect pour la théologie officielle ? Ont-ils été coupables d'inconséquence, ou d'hypocrisie ? On a toujours de la peine, en principe, à comprendre que des gens, dont le métier est de penser, et qui pensent vigoureusement, parviennent à établir dans leur esprit des cloisons étanches entre les domaines respectifs de la raison et de la foi ; mais l'expérience de tous les temps prouve que cela se fait, et même que de pareils compartiments, installés avec soin, sont très solides. Cependant, Averroës et Siger ont trop l'air de se complaire aux contradictions qu'ils signalent. L'enseignement chrétien, proclame Siger, est la vérité absolue ; ne nous en écartons jamais ; cependant, je vais démontrer rigoureusement (en « récitant » l'opinion du Philosophe) des thèses qui sont en opposition manifeste avec celles de la foi. Thomas d'Aquin s'est élevé, avec force, contre l'ironie apparente, sinon réelle, des propositions de ce genre, tout à fait caractéristiques de l'averroïsme du moyen âge : « Vous prétendez que la foi enseigne des vérités dont le contraire peut être nécessairement établi. Mais il n'y a de nécessaire que le vrai, dont le contraire est le faux. Par conséquent, selon vous, la foi enseigne le faux. » Et ailleurs : « On vous dit : c'est contre la foi. Vous répondez : je récite les paroles du Philosophe. Mais soulever des doutes, sans les résoudre, c'est les reconnaître fondés. Si quelqu'un, après avoir creusé une

1. On connaît deux *reportationes* (ou sténographies) indépendantes de l'exposé de Siger sur la thèse *De Æternitate mundi*. L'une reproduit à satiété la formule de précaution que les idées énoncées ne le sont que *secundum opinionem Philosophi*. L'autre l'omet souvent, sans doute pour abréger.

citerne, n'en couvre pas l'orifice, il est tenu de restituer à son voisin le bétail qui y tombe. Vous avez l'esprit sain, et vous ne vous précipitez pas vous-même dans l'abîme que vous avez creusé ; mais les simples s'y jetteront, et vous en serez responsables. » — D'autre part, rien n'autorise à croire qu'Averroës et Siger aient été, eux-mêmes, soupçonnés de s'être « précipités dans l'abîme », c'est-à-dire d'avoir positivement blasphémé, ou d'avoir mené la vie désordonnée qui, aux yeux des théologiens de l'époque, était probablement la suite inévitable des négations énormes de l'aristotélisme averroïste. C'étaient de graves personnages : il n'y a pas trace, dans leurs écrits, d'irrévérence ni d'immoralité. Mais il était fatal que leurs auditeurs fussent, tôt ou tard, accusés, comme les hétérodoxes l'ont été dans tous les temps, des pires dérèglements. Guillaume de Tocco raconte qu'un chevalier qui avait entendu parler, à Paris, de la théorie aristotélique de l'intellect actif — devenue, entre les mains d'Averroës et de ses successeurs, la théorie à la fois assez grossière et très subtile de l'Unité de l'Intellect, — refusait d'expier ses péchés, en disant : « Il n'y a qu'une seule âme pour tous les hommes ; puisque l'âme de saint Pierre est sauvée, je serai sauvé aussi, *quia, si uno intellectu cognoscimus, uno fine exitii finiemur.* » Qu'un chevalier ait tiré de la thèse averroïste de l'Unité de l'Intellect cette conclusion incongrue, c'est possible ; tel autre chevalier, dont parle un prédicateur de ce temps, était fermement persuadé que l'on ne célébrait la messe que pour recevoir l'offrande ! Ces chevaliers-là n'entendaient rien, à coup sûr, aux finesses philosophico-théologiques. Mais les écoliers de Garlande qui, selon Guillaume de Tocco, partageaient les erreurs d'Averroës, en avaient-ils déduit, eux aussi, l'affranchissement de toute obligation morale ? Le 6 décembre 1276, le légat du pape excommunia les clercs écoliers de l'Université de Paris qui, les jours de fête, buvaient, dansaient et se promenaient tout armés dans les rues, au grand scandale et péril des laïques ; il y en avait qui, jusque dans les églises, au lieu de célébrer les offices, jouaient aux dés ; ils y jouaient sur la table même de l'autel, et blasphémaient le nom de Dieu, de la Vierge et des Saints, « suivant l'usage dans les jeux de cette espèce ». Le P. Mandonnet

n'est pas éloigné de conjecturer que ces clercs dessalés se recrutaient parmi les auditeurs de Siger : « On croirait, dit-il, voir en action quelques-unes des théories qui étaient la conséquence de la position prise par la philosophie averroïste à l'égard de la foi et de la vie chrétiennes. » Parmi les 219 propositions condamnées en 1277 comme soutenues, ou, tout au moins, en circulation dans la Faculté des Arts de l'Université de Paris, il en est qui sont ainsi conçues : la théologie, fondée sur des fables, n'apprend rien ; les sages du monde sont les seuls philosophes ; la profession du christianisme est un obstacle à la science ; la loi chrétienne a ses fables et ses erreurs comme les autres ; après la mort, tout est fini ; il n'y a de bonheur qu'ici bas : il est inutile de prier, etc. Le P. Mandonnet n'hésite pas à « reconnaître dans ces doctrines l'aboutissant logique et pratique de l'enseignement averroïste ». Peut-être. Il est fort possible que ces propos aient été tenus par ceux du « parti de Siger ». Il est possible aussi que ceux du « parti d'Aubri », qui les ont dénoncés, en aient inventé quelques-uns. En tout cas, la collection des sermons prêchés aux écoliers de Paris, pendant le XIIIe siècle, établit que, longtemps avant l'apparition de Siger, les jeunes gens de la Faculté des Arts, sans respect pour l'habit clérical dont ils étaient revêtus, avaient l'habitude de boire, de danser, de se promener avec des couteaux, et de sacrer dans tous les lieux où ils fréquentaient. Les excès de 1276-1277 ne sauraient donc être imputés certainement à l'Aristote averroïste. « Ils ne cessent, dit le dévôt musulman Gazzali en parlant des philosophes de son pays, de boire du vin et de se livrer à toutes sortes d'abominations. » Après tout, aucun Gazzali chrétien du XIIIe siècle n'en a dit autant à la charge des familiers de Siger.

Quant à l'attitude d'Averroës envers Aristote, et de Siger envers Aristote et Averroës, il est naturel qu'elle paraisse trop servile à des esprits habitués à philosopher librement. Selon Averroës, la doctrine d'Aristote est la souveraine vérité, « car son intelligence fut la limite de l'intelligence humaine ». De même, Siger n'émet jamais la prétention de penser « par lui-même » ; il ne se permet jamais de contredire ses maîtres. Cette docilité quasi superstitieuse des exégètes averroïstes,

qui a fait sourire tant de gens depuis Pétrarque, contraste vivement, il est vrai, avec l'indépendance supérieure d'un Bacon. Toutefois, il ne faudrait pas, peut-être, la prendre trop au sérieux[1] : les averroïstes n'auraient peut-être pas osé déterminer certaines thèses s'ils n'avaient pas pu invoquer, pour se couvrir, « l'intention » du plus fameux des Philosophes. Aussi bien, Averroës et Siger sont des commentateurs de profession : dégager, exposer la pensée cachée dans les textes aristotéliques, voilà la tâche qu'ils se sont proposée ; il n'est donc que de savoir s'ils l'ont correctement accomplie. Or, ils ont assez bien compris leur auteur, personne ne le nie plus. Ils ont, du reste, choisi dans son œuvre. Ils en ont simplifié ou accusé quelques traits. Ils ont brodé, çà et là, « par eux-mêmes », sur les thèmes généraux du péripatétisme. Sans doute, ils n'ont jamais avancé qu'Aristote s'était trompé. Mais quoi ? Ce n'est pas nécessairement parce qu'ils étaient, comme on l'a dit, « trop asservis pour le juger » ; c'est peut-être que, comparaison faite, ils tenaient sa doctrine pour plus conforme que toute autre à la « raison naturelle ». De sorte que leur asservissement aurait été, simplement, dans le parti pris réfléchi de ne s'écarter en rien de ce qu'ils croyaient raisonnable. Le parti pris réfléchi de ne s'écarter en rien de ce que l'on croit raisonnable est-il l'indice de la timidité ou de la servitude d'esprit ? A chacun de décider, là-dessus, ce qu'il lui plaît.

A nos yeux, le grand défaut de l'averroïsme (c'est-à-dire de l'aristotélisme poussé à ses conséquences), ce n'est pas tant l'absence d'originalité ; c'est que, n'ayant pas dépassé le point de vue métaphysique, il ne pouvait aboutir à rien de grand. Le mouvement averroïste dans les écoles de Paris au XIIIe siècle est intéressant comme symptôme d'activité intellectuelle ; mais il ne menait nulle part. Les assises d'une philosophie exclusivement fondée sur l'interprétation de la « Métaphysique » et de la « Psychologie » d'Aristote ne sont pas profondes. Averroës et Siger n'ont guère été conduits qu'à la négation des « vérités » religieuses ; ce résultat négatif, ils l'ont atteint par une exégèse correcte, mais trop subtile,

1. E. Renan, *o. c.*, p. 56.

intelligible seulement pour quelques initiés, et, comme toute l'ontologie grecque, assez fragile. Roger Bacon, qui désespéra d'Aristote (en partie parce qu'il ne le comprenait pas bien), s'est montré, non sans raison, fort hostile aux « sophismes » d'Averroës : « De mon temps, dit-il — et il entend par là la période comprise entre 1245 et 1257, — on ne parlait pas des questions relatives à l'Unité de l'Intellect... ; nous n'aurions même pas daigné les discuter, tant l'absurdité en est grande. » De plus, puisque l'averroïsme conduisait à la négation des « vérités » religieuses, il était inévitable que l'Église le frappât, sous le masque d'orthodoxie qu'il mettait sur son visage. — Tout cela concourt à expliquer que les destinées de l'averroïsme parisien, qui se confondent, à peu près, avec celles de Siger, n'aient pas été très brillantes. Quoiqu'il y ait eu des averroïstes parmi les maîtres et les écoliers de Garlande dix ans avant l'époque où Siger existe pour l'histoire, et longtemps après sa mort (car, à la fin du règne de Philippe le Bel, Raimon Lull s'escrimait encore contre ceux qui attaquaient la révélation au nom de la raison naturelle), il ne paraît pas que la doctrine ait jamais reçu, à Paris, des développements considérables. Étouffée par l'autorité, et, en soi, médiocrement féconde, elle exerça peu d'influence sur la pensée occidentale.

Au contraire, l'aristotélisme modéré de l'École dominicaine, qui occupa, au XIIIe siècle, la position intermédiaire entre les deux théories intransigeantes de l'augustinisme et de l'averroïsme, a traversé les siècles.

Rien de plus surprenant, au premier abord, que le triomphe sans pareil de l'École dominicaine. En effet, étant donné que la philosophie d'Aristote est : 1° incompatible avec le Dogme ; 2° aussi étrangère que possible aux tendances naturelles du christianisme (qui sont des tendances morales), il semble que l'on doive nécessairement la bannir ou la négliger, si l'on se place au point de vue chrétien, ou bien renoncer, en vérité, sinon de bouche, à la profession du christianisme, si on l'adopte. Les augustiniens ont pris, en effet, le premier parti, les averroïstes le second. La transaction qui consiste à ménager un compromis entre la « Métaphysique » et l'Évangile, l'eau et le feu, apparaît, *a priori*, comme artifi-

cielle, promise à un échec certain. C'est, cependant, pour l'avoir procurée — comme les anciens Pères avaient déjà procuré la fusion du christianisme primitif avec l'idéologie platonicienne — que les adversaires de Siger, Albert le Grand et Thomas d'Aquin, ont été mis hors de pair, entre tous les penseurs du moyen âge, par l'Église reconnaissante.

Les causes de ce phénomène singulier s'aperçoivent à la réflexion. — Souvenons-nous d'abord que l'ascendant d'Aristote, dans les écoles, avait quelque chose d'irrésistible. Au XIIIe siècle, le péripatétisme était devenu la loi de la pensée, comme le platonisme l'avait été, comme l'humanisme le fut plus tard. Le bannir? on l'avait essayé, mais en vain. Grégoire IX avait songé à l'émonder, mais en vain. Le négliger? c'était l'abandonner aux fantaisies périlleuses de l'interprétation averroïste. Dans ces conditions, comment l'orthodoxie n'aurait-elle pas entrepris de le confisquer, en se l'assimilant, quitte à réprouver ses « erreurs » trop manifestes ou trop grossières pour être niées, atténuées, excusées, présentées de biais ou charitablement passées sous silence? — En second lieu, la plupart des théologiens, fortement intellectualisés, s'évertuaient, depuis saint Anselme, à « comprendre », à démontrer et à systématiser l'objet de la foi. Leur ambition était de prouver, à l'aide du raisonnement, les « vérités » de la foi. Ils étaient ainsi au point de vue exactement opposé à celui des gens qui disent : *Credo quia absurdum*, et qui croient parce qu'ils aiment. Or, la logique d'Aristote fournissait le moyen de cimenter solidement, au moins en apparence, les matériaux épars de l'édifice du Dogme; la méthode d'Aristote permettait de donner à la démonstration des « vérités » de la théologie une forme scientifique, de l'effet le plus imposant; enfin, si la philosophie d'Aristote, généralement reconnue comme la plus haute expression de la raison, pouvait être, en quelque manière, « réconciliée » avec le Dogme, le but suprême de l'apologétique intellectualiste, l'alliance de la Raison et de la Foi, était atteint. — Les apologistes orthodoxes ne voyaient pas, d'ailleurs, aussi nettement que nous, que la conciliation d'Aristote avec le Dogme est celle des contradictoires. Et enfin la conciliation des contradictoires n'était pas, pour les

hommes de ce temps, dépourvus d'éducation critique, le jeu puéril et répugnant qu'elle nous semble. *Concordare discordantia*, cet exercice difficile, dont les théologiens et les juristes ont si longtemps, dans tous les pays, conservé la tradition [1], ils y étaient passés maîtres. — Voilà comment l'Église du XIIIe siècle fut amenée à christianiser Aristote, ce qui ne pouvait pas se faire, bien entendu, sans aristotéliser, dans une certaine mesure, la doctrine chrétienne.

Le dominicain Albert le Grand est le premier « intellectuel » qui, malgré l'opposition des mystiques, ait travaillé, avec un succès éclatant, à la christianisation d'Aristote. Il « conçut et exécuta le plan de refaire Aristote à l'usage des Latins,... et aussi de le rectifier pour entrer dans la pensée de l'Église ». Un de ses disciples, Thomas d'Aquin, reprit, avec plus de soin, sous les auspices du Saint-Siège, en substituant l'exégèse littérale à la paraphrase, « le problème fondamental de l'interprétation d'Aristote, de la correction de ses erreurs et de celles d'Averroës [2] ». — Le monument élevé par Thomas équivaut, en vérité, à cette fameuse correction de l'œuvre du Stagirite, confiée par le pape, en 1231, à trois maîtres séculiers, qui s'étaient abstenus. De sorte que, grâce à l'initiative d'Albert et de Thomas, l'Ordre dominicain, qui fut officiellement chargé, en ce temps-là, de la correction de la Bible (Hugues de Saint-Cher) et de la revision du *Corpus juris canonici* (Raymond de Peñafort) — les deux « textes » de l'enseignement dans les Facultés de Théologie et dans les Facultés du Droit, — s'est acquitté, par surcroît, d'une tâche similaire, mais encore plus importante : l'appropriation, à l'usage des écoles, de l'Encyclopédie philosophique.

Les contemporains d'Albert le Grand et de saint Thomas ont, en majorité, accueilli favorablement l'œuvre de ces deux grands hommes, qui représente un effort colossal et qui suppose (l'œuvre de saint Thomas surtout) de rares qualités d'es-

1. On continue à publier, de nos jours, des « concordances » entre les œuvres théologiques les plus diverses, qui ont le caractère commun d'avoir été composées par des théologiens vénérés : par exemple, entre saint Bonaventure et saint Thomas, entre saint Thomas et Bossuet, etc.

2. P. Mandonnet, *o. c.*, pp. LI, LIII, LIV.

prit. Roger Bacon, qui en fut très mortifié, et qui accabla de ses sarcasmes la nouvelle philosophie dominicaine, le constate. La nouvelle philosophie est, d'après Godefroi de Fontaines, « le sel de la terre » ; la Faculté des Arts de Paris l'a comparée, en 1274, à la lumière du soleil. Siger de Brabant lui-même, dans son « Traité de l'âme intellective », parle d'Albert et de Thomas avec beaucoup de considération, comme de « philosophes illustres », *præcipui viri in philosophia Albertus et Thomas*. Il les accuse, cependant, de n'avoir pas compris Aristote. Qu'est-ce à dire? Il est possible que Thomas, en dépit des précautions philologiques dont il s'entoura — quoiqu'il ait travaillé sur des traductions nouvelles, préparées pour lui par l'helléniste Guillaume de Moërbeke, son confrère [1], — ait quelquefois erré sur le sens de la parole du Philosophe, soit qu'il ne l'ait pas comprise (à la lettre), soit plutôt que, préoccupé d'entendre ladite parole dans le sens le plus favorable à l'enseignement orthodoxe, il l'ait, comme on dit, tout doucement et inconsciemment « sollicitée ». Il est arrivé, dit-on, à saint Thomas de commenter ce qui n'est, dans le texte aristotélique, qu'une incorrection accidentelle. Mais j'imagine que ce que Siger aurait reproché surtout à son illustre adversaire, s'il eût osé, c'est de s'être mis des œillères, c'est son « asservissement ». — Thomas, en effet, n'est pas libre. On s'est, de nos jours, posé la question : de Siger ou de Thomas, ces deux péripatéticiens fervents, lequel fut le plus indépendant? On a répondu : c'est Thomas, parce que, malgré son extrême bienveillance pour Aristote, il ne craint pas de s'écarter de l'opinion du Maître, et de la contredire nettement, ce que

1. Thomas d'Aquin et Guillaume de Moërbeke — un dominicain flamand qui avait vécu en Grèce, — travaillèrent de concert, en 1263, à la cour d'Urbain IV. — Roger Bacon a dit du mal des traductions de frère Guillaume : *eas vidimus et scimus esse omnino erroneas et vitandas*. Mais les thomistes d'aujourd'hui, assez mal disposés, naturellement, pour le fougueux franciscain, détracteur de saint Thomas (P. Mandonnet, *o. c.*, p. CCLX), l'accusent, à ce sujet, de calomnie ; ils prétendent que ces traductions sont « d'une exactitude scrupuleuse », voire « plus fidèles que les modernes ». Il faudrait examiner les textes, pour savoir qui a raison, sur ce point particulier. Mais, d'une manière générale, il est facile de railler les airs glorieux, l'intempérance de langue, les erreurs grossières du frère Roger ; le thomisme le plus moderne n'échappe pas, tout de même, à quelques-unes des critiques que cet esprit vigoureux, quoique maladif, a dirigées, il y a six cents ans, contre la Scolastique naissante.

Siger ne fait jamais. Mais c'est jouer sur les mots. Thomas ne contredit Aristote que lorsque Aristote contredit manifestement la foi; il a l'air de raisonner librement, mais il n'a pas le droit de se laisser convaincre: il ne lui est pas permis d'accepter toutes les conclusions que sa « raison naturelle », suivant l'expression de Siger, lui pourrait suggérer ; sa liberté est circonscrite par le Dogme, qu'il ne perd jamais de vue. — Disons plutôt : Qui fut le plus dépendant, de Thomas ou de Siger? Certes, ils l'ont été tous les deux, mais non pas du même maître, ni de la même façon : la pensée de Siger s'inspire de la tradition d'Aristote. celle de saint Thomas est enchaînée par la tradition dogmatique.

Que l'établissement d'une Concordance entre la Raison, représentée par Aristote, et la Foi ait été, à une certaine date. opportun ou nécessaire. et que les approbations dont la Concordance thomiste fut saluée à cette époque aient été, par conséquent, naturelles et légitimes, personne ne peut le nier. — Il est moins facile de comprendre que la fortune du « Thomisme » ait démesurément grandi avec le temps, et que ce chef-d'œuvre de l'école dominicaine (qui fut, au XIIIe siècle, une œuvre de circonstance) soit, encore aujourd'hui, considéré officiellement — après six cents ans et tant de révolutions tant dans la pensée spéculative que dans la pensée religieuse, — comme « la démonstration la plus complète et la plus scientifique de l'Évangile [1] ». — Il n'y a pas moyen d'en douter. pourtant. Pie IX, en 1864, condamna cette proposition que la méthode et les principes appliqués par les docteurs scolastiques à l'étude de la théologie ne sont pas adaptés aux besoins de notre époque ni au progrès des sciences. Léon XIII a recommandé le Thomisme, par l'encyclique célèbre du 4 août 1879 (*Æterni patris*), comme le dernier mot de l'apologétique chrétienne, en ces termes : « Le grand Docteur [saint Thomas] est arrivé à ce double résultat de repousser à lui seul toutes les erreurs des âges antérieurs et de fournir des armes invincibles pour dissiper celles de l'avenir... En même temps qu'il distingue parfaitement, comme il convient, la raison d'avec la foi, il les unit toutes

1. P. Chocarne, *Saint Thomas d'Aquin et l'Encyclique*... Paris, 1884, in-8°, p. 69.

deux par les liens d'une mutuelle amitié. De sorte que la raison, portée sur les ailes de Thomas jusqu'au faîte des forces humaines, ne peut guère monter plus haut, et que la foi peut à peine espérer de la raison des secours plus abondants que ceux que Thomas lui fournit... » Depuis 1879, une énorme littérature « thomiste » s'est épanouie, sur l'invitation directe du Souverain Pontife actuel, dans tous les pays catholiques. Le Thomisme a été commenté, complété, et « réconcilié », à son tour, avec les sciences modernes et les dogmes récents. Il est devenu comme une sorte de petite religion dans la grande, dont les fidèles se recrutent parmi les chrétiens — aussi nombreux qu'autrefois — à tendances « intellectualistes », c'est-à-dire qui, ayant résolu d'avance, par une adhésion inébranlable au Dogme, le problème de la croyance, éprouvent néanmoins le besoin d'une gymnastique abstraite[1].

Ce n'est pas ici le lieu de se demander si le néo-Thomisme, sec, clair (malgré l'apparence) et superficiel comme le Thomisme lui-même, est justement le mode d'apologétique le plus convenable dans les circonstances difficiles que le Christianisme traverse; s'il fournit, comme on l'avance, « des réponses à tous les pourquoi »; si les conclusions de la science moderne sont véritablement justiciables des catégories du péripatétisme scolastique; si, en général, les religions ont intérêt à s'embarrasser d'une philosophie (qui ne peut être une recherche, puisque les conclusions sont données d'avance); si les Églises ne feraient pas mieux de retenir, en essayant de satisfaire à leurs besoins, la clientèle des cœurs aimants et des âmes généreuses, « ces aromates inestimables pour arrêter la décomposition des morts », au lieu d'encourager la manie des amateurs d'abstractions. — « Si le conseil de retourner au Thomisme descendait d'une autorité moins auguste, dit M. Secrétan[2], on douterait qu'il soit sérieux. »

1. La littérature thomiste de nos jours est, au XIXe siècle, le produit le plus considérable de la littérature savante du moyen âge. Mais ce n'est pas le seul. Il existe encore (et jusqu'aux États-Unis) des alchimistes à la manière du Pseudo-Geber et d'Arnaud de Villeneuve; ils publient, eux aussi, des livres, des revues et des journaux.

2. Ch. Secrétan, *La restauration du Thomisme*, dans la *Revue philosophique*, 1884, II, p. 89.

— Mais cela ne nous regarde pas. Il ne faut point, sans nécessité, mettre sa main dans le guêpier théologique. — Bornons-nous donc à constater que, jusqu'à présent, le principal résultat de la restauration du Thomisme a été celui que les profanes étaient en droit d'en attendre : le progrès des connaissances relatives à l'histoire de la Scolastique du moyen âge. Des néo-thomistes, au courant de la méthode historique, ont débrouillé, comme personne n'avait pu le faire avant eux, les origines du Thomisme. On sait, désormais, avec précision — ce qui n'est pas tout à fait indifférent, — comment l'intelligence des philosophes chrétiens de la seconde moitié du XIIIe siècle a réagi en présence des doctrines d'Aristote et de ses commentateurs arabes; et c'est au mouvement d'études suscité par l'Encyclique *Æterni patris* qu'on le doit. C'est, surtout, au P. Mandonnet. Le livre du P. Mandonnet sur « Siger de Brabant et l'averroïsme latin au XIIIe siècle » est, sans contredit, le fruit le plus savoureux de toute la littérature néo-thomiste. La restitution de Siger apparaît ainsi comme une des conséquences de la glorification de Thomas. La clarté d'auréole, concentrée sur Thomas, a fini par illuminer son entourage. L'histoire des études historiques présente plus d'un contre-coup pareil. Si l'engouement pour Bossuet n'avait pas donné lieu, depuis quinze ans, à tant de déclamations, Richard Simon, l'exégète pénétrant des Livres Saints, le Siger du XVIIe siècle, — obstiné dans sa « critique » comme l'autre dans sa ratiocination métaphysique, orthodoxe et persécuté comme l'autre, — que Bossuet daigna foudroyer comme saint Thomas foudroya l'autre, — aurait-il trouvé un peintre[1] ?

CH.-V. LANGLOIS

1. Voir l'excellent essai de M. H. Margival sur *Richard Simon et la critique biblique au XVIIe siècle*. Paris, 1900, in-8°. Extrait de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*.

UN SIÈCLE D'ART

Les œuvres rassemblées au Grand Palais, ces exemplaires choisis qui pour l'histoire des mœurs racontent tout un siècle et font revivre la société enfantée par la Révolution française, attestent surtout à nos yeux la forte continuité de l'art français et sa merveilleuse faculté de rénovation. Dès l'abord on peut affirmer, sans forfanterie nationale, que depuis deux cents ans, depuis que Rubens, Rembrandt et Velasquez ont emporté leur magnifique secret, la France a repris dans ce domaine idéal la suprématie qu'elle eut au moyen âge. Quand l'Italie et la Flandre, l'Espagne et la Hollande se sont tues ou n'ont plus parlé qu'à voix basse, elle a fait écouter, à son tour, un langage émouvant et naturel, poétique et vrai. L'art espagnol eut encore en Goya un maître digne du passé. L'Angleterre put exercer, par Gainsborough, Constable et Turner, une influence au delà de ses frontières. Pour les autres écoles, si tant est que l'on puisse distinguer aujourd'hui des écoles dans l'unité d'un art européen, elles ne comptent guère que des supériorités de clocher, des talents locaux, honorables mais secondaires. Mais la France de Watteau, de Lancret et de Chardin, de Falconet et de Clodion, des maîtres spirituels et des ornemanistes charmants régnait déjà sur le monde et faisait la conquête de Pétersbourg et de Potsdam, et depuis cent ans, l'art français, maintenant ses qualités traditionnelles, mais enrichi à chaque génération par les hardiesses

du génie ou par l'initiative des esprits inventifs, a sans cesse montré la route vers la nature ou vers l'idéal.

On en peut trouver les raisons. La pensée, je ne dis pas plus active, mais sans doute plus passionnée chez nous que partout ailleurs, dans son impatience à transformer le réel, voulut des résultats concrets et se traduisit en actes. L'âme française en ce siècle fut l'âme plastique par excellence, souple aux métamorphoses, toujours émue et vibrante à tous les souffles, et l'art, fait à son image, se montra plus apte aussi à formuler, en symboles clairs, les idées et les sentiments qui modifiaient la vie sociale. Comme une Ionie hardie et légère, réfléchie et mobile, philosophe autant qu'artiste, notre patrie eut le privilège de donner aux faits de l'histoire, aux concepts des penseurs l'évidence du contour et la consécration de la beauté. L'art n'est pas une fonction isolée dans la vie d'un peuple. Sous peine de rester lettre morte, il faut qu'il soit d'accord avec ses tendances. Les vrais artistes ne se bornent pas à écrire le procès-verbal de ce qui est. Ils sont des Orphées. Ils chantent ce qui veut, ce qui doit être. Ils prêtent une voix à l'âme agissante et cachée qui modèle incessamment la matière. L'œuvre d'art est une œuvre de pensée et d'amour. Sa contagieuse éloquence appelle au jour les sentiments qui s'ignorent et les balbutiants désirs des hommes. Ainsi l'idéal des civilisations et l'histoire intime des sociétés sont inscrits avec une netteté singulière dans ces monuments muets qui n'ont pas la clarté discursive du livre, mais s'imposent brusquement à l'esprit avec une évidence palpable et synthétique.

Les voici donc rapprochées pour quelques mois et paisiblement rangées au long des murailles, ces œuvres pleines de passé et grosses d'avenir qui évoquent tant de conflits retentissants et de discussions passionnées. L'esprit cherche le lien logique qui les ramène à l'unité, la loi d'une évolution si complexe. Par quelle filiation l'art d'aujourd'hui, libre, humain, familier, intime, se rattache-t-il à l'art plus abstrait qui régnait au début du siècle? Comment la raide figure classique, sculptée par l'esprit révolutionnaire, a-t-elle repris peu à peu la couleur et la souplesse de la vie? Quels génies ont éclairé la route? Après combien d'erreurs, de fausses

directions, l'esprit moderne a-t-il enfin trouvé son expression sincère? Voilà ce qu'il faudrait discerner, si l'on veut s'orienter dans la confusion apparente de l'art contemporain. Bien que le recul soit à peine suffisant pour voir le siècle d'un coup d'œil, il semble que l'art français, enfermé d'abord dans un sec rationalisme, s'est ensuite rapproché du vrai par une affectueuse observation ; que, séduit un moment par des mirages ou ramené en arrière par des doctrines rétrospectives, il a trouvé sa pente, vers le premier tiers du siècle, en se laissant aller bonnement à son goût naturel et noblement familier. Et n'est-ce pas un peu l'histoire d'une société qui se fia plus que de raison à des idées absolues, conçut de chimériques espoirs et s'agita en efforts désordonnés jusqu'au jour où, disciplinée par la science de la nature et de la vie, elle se soumit aux lois de l'expérience et de la solidarité humaine?

Les porte-flambeaux qui jalonnent cette voie lumineuse, c'est Prud'hon, génie de grâce et de vérité, transition entre deux âges; David, initiateur puissant en dépit de son système; Gros, précurseur indécis; Géricault, tout en pressentiments; Ingres, affirmant par ses portraits ce qu'il méconnaît ailleurs; Delacroix, qui affranchit la palette et l'imagination et jette un vibrant appel au dieu de lumière; Daumier, romantique de procédés et réaliste d'esprit, inaugurant une époque; — au tournant décisif, c'est la pléiade des paysagistes, Michel, Huet, Dupré, Rousseau, Corot et leur poésie toute naïve et française; Barye, qui donne la certitude scientifique à l'art vivant de Houdon et de Rude; Millet, comme lui fondateur d'un art foncier; puis, cherchant de plus en plus la vérité familière et la justesse de la vision, Courbet, admirable peintre, Carpeaux amoureux de la vie; les poètes de l'intimité et du home français, Cals et Bonvin, Ribot et Fantin-Latour; après Daubigny, Chintreuil, Boudin, qui appliquent une analyse plus délicate aux phénomènes lumineux, Manet, esprit lucide, et les impressionnistes savoureux; — enfin, pour clore le siècle, un esprit synthétique, une âme sereine affirmant l'accord de l'homme avec la nature, Puvis de Chavannes, et non loin de lui Cazin, et, tournés vers l'avenir, ces deux maîtres de la passion, uniques pour révéler les âmes par le modelé des corps, Rodin et Carrière.

Tels sont les noms que je voudrais retenir comme les noms essentiels, parce qu'ils ont communiqué à des formes muettes le mouvement, l'ardeur et la pulsation de la vie. Sans méconnaître les mérites des Flandrin et des Baudry, les vertus élégantes ou sévères des Paul Dubois, des Guillaume et des Chapu, je crois que l'imitation de l'antique et de la Renaissance n'aurait jamais porté l'art français au premier plan, que des facultés solides et fines, sans la passion qui invente et vivifie, n'auraient pu produire une force originale et digne d'être imitée à son tour. Ceux-là, plus franchement modernes, n'ont pas recommencé les Grecs, ni les Italiens, mais à leur exemple ils se sont replacés en face de la nature, en sincères interprètes du moment et de la race. Qu'ils aient penché vers l'idéal ou le réel, ils ont créé un art tout nôtre par les thèmes et le style, par le sentiment et la couleur; grâce à eux, le siècle qui s'achève peut léguer à l'avenir une image étonnamment expressive de ses tourments et de ses désirs, de ses amours et de ses croyances.

*
* *

La peinture et la sculpture, le meuble et l'ornement du XVIIIe siècle étaient en rapport bien sensible avec une culture exquise, amollie jusqu'à la perversion. L'instinct sociable et le désir de plaire, le goût affiné par la douceur de vivre et par la science de l'amour avaient inventé pour parer leurs loisirs une mythologie aimable et frivole. Jamais les jouissances privilégiées d'une élite n'eurent un cadre plus délicieux.

Mais, à la veille de la Révolution, l'ancien monde épuisé de délices n'avait plus que de languissants sourires et des attendrissements niais. Il ne croyait plus en lui-même et reniait ses dieux. Comme si, pressentant sa ruine, il voulait conjurer le destin, voici que dans l'automne d'un art se dessine la conversion d'une société. Avant la réforme austère, on tente une réforme aimable, et l'étude de l'antique est la cure prescrite à qui veut retrouver la vigueur saine de la nature. Vertueuse pastorale où la blanche pudeur du linon pare l'innocence de nos Julie, illusions d'une société que la Némésis couvre déjà de son ombre, optimisme des Necker, idylle tôt interrompue par l'irruption des fatalités, cette heure indécise et touchante revit

dans les idylles menues de Marguerite Gérard, dans la poésie honnêtement bourgeoise de sa *Mère nourrice* et de son *Été*.

Les portraits de madame Vigée-Lebrun reflètent non moins finement la couleur du sentiment d'alors. Cette vive et souriante baronne de Crussol n'a-t-elle pas toutes les grâces de naguère avec la mise simple et le doux laisser-aller que Trianon met à la mode? Adieu poudre et paniers; on fait gaiement pénitence sous la robe droite à longs plis et dans les soupers à la grecque. Qui n'a pas l'âme pure et le goût moralisant? Le sec Martin Drolling est paterne à souhait avec sa gentille *Laitière* et son *Jeune garçon mangeant sa soupe*. Vincent prend le ton du prêche laïque pour dire *la Leçon de labourage*. Mais ceux qui s'étaient grisés de plaisir, mais les interprètes exquis de l'amour caprice, comment s'y retrouveraient-ils dans cette atmosphère d'un autre monde? Les Moreau, les Saint-Aubin, les Clodion dépaysés d'abord, puis épeurés et transis, s'essayent gauchement à l'austérité citoyenne. Greuze vieilli bégaye et n'a que des grâces moutonnières pour exprimer le masque dur d'un Saint-Just ou d'un Bonaparte.

Pour franchir délibérément ce passage, il fallut à Houdon toute la force de la science et du génie. Le plus grand sculpteur du XVIIIe siècle, le portraitiste de Diderot, de Voltaire et de Buffon, s'est surpassé lui-même en modelant ce buste de Mirabeau qui unit la grandeur de l'antique à la brusque familiarité de l'art français. D'ailleurs si notre sculpture avait recherché à l'excès les gentillesses, depuis longtemps elle s'était reprise et relevée à l'école de la Grèce. Tandis que le triste Vien élaborait la réforme de la peinture, Houdon, Jullien, Pajou, sans rompre avec le naturel, raffermissaient les contours et virilisaient l'expression de la statuaire. Tous ces bustes excellents de Ramey et de Petitot, de Chaudet et de Péru, ces terres cuites, ces marbres, ces bronzes anonymes, d'une vie si intense, prouvent assez que cet art ne redoutait pas la physionomie grave et ardente des temps nouveaux. Le pédantisme de David n'avait que faire en ce domaine; peut-être cependant eût-il refroidi et guindé sans remède le style de l'Empire, si Rude n'était venu bientôt imprimer à ses figures l'énergie précise de la vie ou l'irrésistible élan de la *Marseillaise*.

Mais, dans le monde moderne, la peinture a pris le pas sur les autres arts et, plus libre, plus souple, elle est mieux faite pour se plier aux direction changeantes de l'esprit, pour noter les variations de la température morale. C'est donc un peintre qui marque la transition d'un âge à l'autre, un peintre qui, gardant du siècle féminin de l'art français le don de la grâce, apporte une émotion tout autre, plus chaste, plus intime. L'art de Prud'hon, son rayonnement doux et puissant, sa naïveté tendre et sa magie amoureuse, c'est notre pur génie gréco-latin et c'est l'âme élargie d'une France populaire qui s'ouvre à de radieux espoirs. Un instinct sûr et charmant le sauve de la morgue déclamatoire et du pédantisme romain. Sa sensibilité de poète s'affine par les épreuves et les mécomptes de la vie. Son goût n'a rien d'appris : il est le tact exquis et caressant de l'amour. En Italie, Prud'hon va de lui-même aux grands amoureux, aux Grecs, au maître de Parme, aux Lombards, ces révélateurs de la vie secrète. Il y voit, ce que n'a pas soupçonné David, le naturel de l'antique, la volupté du Corrège, et le sourire léonardesque. Dans les ruines imposantes de Rome il trouve un rayon de miel attique et toujours il en gardera le parfum aux lèvres. On ne connaissait plus que l'allégorie glacée ou les déesses de boudoir, et voici que la mythologie renaît naturelle, ingénue, riche de jeune sève. Ce sont les déesses de la Grèce, plus douces et plus songeuses pourtant, et délicatement pâlies au rayon du clair de lune. Voyez comme *l'Amour et l'Amitié,* doucement enlacés, ont de beaux regards purs, comme *le Zéphire* se balance mystérieusement dans le gris crépuscule. La sensualité de Clodion et de Fragonard s'épure et s'approfondit ; les minois aux nez fripons, aux lèvres gourmandes s'ennoblissent en profils droits, en ovales fiers et pensifs. Les Cupidons qui polissonnaient autour de Vénus s'enfuient à tire d'aile, cèdent la place à l'innocence de l'instinct, à la poésie de la volupté.

Prud'hon, coloriste incomplet, souvent froid, beau peintre de la lumière, est avant tout un grand et original dessinateur. Il modèle la forme avec une ferme et douce insistance, l'enserre en un lacis lumineux, moelleux et souple, la conduit dans le sens du mouvement et de l'expression. Et cette

forme, vue par un poète, est toujours grande. Elle s'infléchit en courbes passionnées, elle fuit ou s'affirme avec la grâce d'une pudeur, avec la hardiesse d'un désir. L'élan contenu de ces figures, la douceur sérieuse des regards, la sinuosité mélancolique des lèvres, touchent comme un humble appel au bonheur, comme une requête un peu craintive.

Beauté, féminité du sentiment, c'est ce qui donne à Prud'hon son incomparable charme. Il révèle des nuances exquises d'âme et toute une manière d'aimer. Dans ce *Portrait de jeune homme en costume Directoire*, les noirs veloutés, la lumière épanchée si doucement et les ombres transparentes nimbent de mystère un visage ardemment interrogateur. L'esquisse d'une *Princesse Bonaparte* avec ses plans si larges, avec l'indication si juste et si rapide de la bouche et des yeux, fait surgir, par enchantement, le modelé d'une beauté junonienne. Pour dire la tendre faiblesse de la femme, Prud'hon a des pâleurs rosées, des ombres bleuissantes qui laissent flotter sur les formes alanguies la fraîcheur d'un printemps brumeux et fleuri de pervenches. En ces demi-teintes se berce la mélancolie d'une âme faible et meurtrie, un peu voilée elle-même et qui ne s'ouvrit qu'à de craintifs bonheurs. Il rêve, en un temps où l'on n'avait guère le goût ni le loisir de rêver, non qu'il soit inférieur au drame, sa *Justice poursuivant le Crime*, d'un si grand effet pathétique, et son *Calvaire*, admirable cri de douleur humaine, le prouvent assez; mais son domaine, c'est celui de Chénier, c'est l'idylle et l'élégie. Ces choses légères et profondes survivent au fracas des événements ; toute son œuvre a la grâce de sa *Psyché* si mollement endormie aux bras des Amours ; d'un même vol égal et silencieux, elle vient jusqu'à nous et triomphe avec un sourire.

Mais alors le premier plan appartenait à une autre race. Rome et Sparte primaient Athènes, et la France, tendue dans un double effort, se référait aux dures traditions d'État. Nous entrons dans la région sèche et brûlante des passions intellectuelles ; il nous faut subir le joug de Jacques-Louis David. Dans un admirable crayon aux trois couleurs, il s'est représenté tout jeune, le cou découvert, les yeux pendants, maigre, fébrile enthousiaste. A cette date, il a la flamme et l'ins-

tinct divinateur : il porte en lui l'âpre mode de sentiment, le stoïcisme virulent et amer qui va régénérer les mœurs et bouleverser le monde. Dès l'année 1785, ses Horaces et, bientôt après, son Brutus orientaient les esprits vers les fiers souvenirs de Rome et substituaient aux voluptueux caprices un idéal rectiligne, symétrique et nu. Ces œuvres, qui ont l'accent d'un apostolat moral et civique, le désignaient comme un peintre-tribun, armé d'un style conforme aux énergiques vouloirs de son temps.

Ce style, quels en étaient les principes et quelle en était la valeur ? Les théories de Winckelmann, la découverte d'Herculanum et de Pompéi, les publications de Caylus, en propageant le goût de l'antique, avaient inspiré le désir de restaurer l'art amolli par l'école de Boucher. On était las d'une convention gracieuse et frivole, si heureuse qu'elle fût dans ses licences. Le tort, ce fut de la remplacer par une autre convention sèche et morne, et par une imitation pauvrement réaliste de la nature. David parlait au nom de l'antique, mais ce qu'il avait rapporté d'Italie, avec la défroque romaine, ce n'était pas l'art libre et grand de la Grèce : c'était le style gréco-romain, pauvre d'idées et purement narratif. Il était excellent d'opposer le principe énergique de la statuaire et ses formes solides aux dévergondages sensuels, d'exiger de l'œuvre d'art des significations plus viriles ; mais transporter sur la toile des bas-reliefs, c'était appauvrir la peinture et la priver de ses meilleures ressources. Puisqu'il défendait la tradition, pourquoi David ne l'a-t-il pas acceptée tout entière ? Car, si l'on songe à Poussin, combien la théorie et la pratique du réformateur paraîtront étriquées et minces ! Poussin, grand paysagiste autant que peintre d'humanité, exclut si peu la nature que jamais peintre n'a mêlé plus intimement les figures au milieu qui les supporte. Dans le tout homogène que forme chacun de ses tableaux, les êtres ne font qu'un avec l'ambiance harmonieuse et riche qui les modèle. Poussin, lui aussi, pense, ordonne et compose ; mais ses idées sont des idées de peintre, et sa pensée est toujours vêtue de beauté sensible. Il est grave, presque austère, parce que les forces et les richesses de son coloris, subordonnées aux partis pris de clair et d'obscur, restent pour ainsi

dire intérieures à l'ensemble comme des images insérées dans la trame du style ; mais cet art, si rationnel, est empreint d'un charme intense et subtil. Des cymbales d'or et d'airain retentissent dans ses *Bacchanales*, *l'Été* s'enveloppe de pâleur blonde, *la Peste* sévit dans une atmosphère étouffée et blême, et quelles sonorités de cuivre, joyeuses, brutales et guerrières éclatent dans *l'Enlèvement des Sabines* ! Grand symphoniste, Poussin orchestre pour un effet total les rythmes, les tons et les timbres avec une science consommée et la parfaite entente du symbolisme des couleurs. David réduit la figure humaine à des schèmes incolores et la détache durement sur des milieux mornes. Il se croit grec et n'est que la moitié d'un classique.

David est grand néanmoins en tant qu'il participe à la grandeur d'une époque tragique. Il en a les forces et les faiblesses, les magnifiques élans et l'étroitesse sectaire. Le patriotisme et l'esprit révolutionnaire sont dans ses moelles : le souffle de 89 lui a passé sur la face. Nul n'a senti comme lui la beauté funèbre d'un temps où la vie était l'enjeu hasardé chaque jour dans la mêlée des idées et des passions. La mort fut la muse terrible de la Révolution, et c'est en s'inspirant d'elle que David a fait retentir dans son œuvre le grand écho de l'histoire. Si l'on ne connaît plus que par tradition ce drame étrange, Le Peletier de Saint-Fargeau menacé jusque dans la mort par l'épée du garde Pâris, l'exposition de la Ville de Paris nous a permis de revoir le *Marat assassiné* et d'affirmer que David égala les anciens dans cette page nue et simple, pleine de terreur, de pitié et d'apaisement solennel comme le dénouement d'une tragédie grecque.

Il fut poète ce jour-là, comme il le fut encore quand il esquissa cette figure si pathétique et si belle, le jeune *Barra* mourant, couché à terre et serrant sur son cœur la cocarde tricolore, ce nu charmant, grêle et presque féminin qui a la grâce de la vierge et la beauté du martyr.

Sous l'Empire, David, jacobin converti, peintre officiel et dur régent de l'art, exécute des commandes : *le Sacre*, une assez pauvre chose, d'ordonnance sèche et guindée, d'harmonie équivoque, valable par quelques énergiques portraits ; — *la Distribution des Aigles*, gâtée par la plus ronflante rhétorique, mais

fort imposante par l'effet pittoresque et la puissante disposition des masses. A distance, quand la ridicule emphase des acteurs disparaît, la lumière qui se joue sur les drapeaux tendus et sur l'hermine de l'empereur fait vigoureusement saillir la beauté guerrière de la scène dominée par le geste du maître.

L'effort de David ne fut donc pas vain ; il eut raison de vouloir hausser, agrandir et purifier l'idéal de l'école française. Il apprit de l'antique à voir simple, à résumer, et ses portraits doivent à cette discipline leur tranquille et ferme allure. David a vraiment une manière qui n'est qu'à lui de frapper une effigie, d'investir la forme par un trait hautain et décisif, d'aller droit à l'essentiel. C'est dans ce genre qu'il écrit l'histoire la plus vraie, l'histoire intime de son temps. Voici qu'une jeune humanité, sans poudre et sans falbalas, se présente avec sa physionomie neuve et son aimable sans-façon. Un adolescent aux lèvres humides lève les yeux sous l'ombre portée d'un feutre noir, et c'est un chef-d'œuvre fait de rien, une chose de grâce et de lumière. Point belle, entre deux âges, une gaillarde aux traits virils, au bonnet républicain, nous regarde droit dans les yeux. *Madame Tallien*, pour déconcerter les lecteurs de Musset, nous offre les appas opulents d'une maritorne. David a la franchise d'Alceste, mais quel charme de véracité pour dire *Madame Récamier* et sa beauté pure, *Madame Chalgrin* et son fin visage étonné, craintif, sa taille frêle, sertie par un miraculeux dessin. A ces chefs-d'œuvre connus et classés il faudra désormais ajouter celui que nous révèle la Ville de Paris, le portrait de la *Dame en blanc*, de cette vive jeune femme au teint coloré, aux yeux francs et rieurs, élancée et d'une simplesse exquise, *le Portrait de madame Seriziat*, la jolie maîtresse de poste et du bel enfant qui se joue aux plis de sa robe. Ce langage si franc et si sobre est celui d'un maître, et sa grâce puissante, sa robuste tendresse marquent l'avènement d'un monde.

Malheureusement, David, libéral pour lui seul, ne s'affranchit de la mode que pour fonder la tyrannie académique. Son exemple valait mieux que sa leçon. Devant la nature, il fait bon marché des théories, mais, en chaire, il proscrit le dessin qui sent la couleur, les sujets modernes, il prêche le

plus gris idéal et le contour épuré d'après les statues. Quel pouvait être le résultat de cet enseignement? Une pénible sujétion ou la révolte des tempéraments personnels.

C'est bien ce qui se produisit dans une période qui nous offre le bizarre contraste d'une littérature libre et d'un art asservi. L'interrègne qui va de David au romantisme m'inspire une sorte d'effroi. On croit errer dans les limbes. Une lumière factice éclaire un décor de tragédie, et les peintres qui errent dans cette région morne ont des allures d'ombres. Ombres respectables qui se firent une haute idée de l'art, on voudrait les admirer et l'esprit s'y refuse, tant cette idée était fausse. Guérin, Girodet, furent prisonniers des théories et blanchirent sous la férule en rédigeant des pensums. Ils endormirent des Endymions, ils pleurèrent sur des Priams et des Hippolytes de collège. Ils eurent la superstition du grand art et crurent à cette entité scolastique, qui ne germe pas dans le présent, qui n'a pas de racines dans le réel. De ces disciples, l'un voulut rompre sa chaîne et mourut du remords d'avoir trahi son maître David. Admirable effet des systèmes et des programmes! Au Louvre, le salon carré de l'École française est le temple de l'abstraction. L'âme s'y resserre, l'esprit est oppressé par les nobles fantômes drapés à l'antique et prononçant des mots dont le sens est oublié. De leurs bras tendus et de leurs lèvres exsangues, ils nous reprochent d'avoir déserté les froides hauteurs où l'art se retranchait dans une héroïque abstinence. Pour conjurer ces mânes il faut invoquer les génies sauveurs, tous ceux qui ont exprimé de si grandes, de si tragiques choses, sans renoncer à la vérité familière, à la douce nature; contre le dogmatisme des raisonneurs il faut invoquer le chœur harmonieux des poètes.

David était d'accord avec son temps, quand il mettait en scène la légende grecque ou romaine. Chantre d'État, il parlait naturellement le classique langage que la Révolution avait transmis à l'Empire, et, sous le voile symbolique du passé, il exprimait des passions actuelles. Mais, après lui, le mouvement se prolonge uniquement par la force acquise. Ses disciples se tiennent à la lettre de son enseignement, sans comprendre l'esprit qui vivifiait son œuvre. Si l'on songe que déjà madame de Staël et Chateaubriand avaient

renouvelé les manière de sentir et de penser, — l'une opposant au réalisme impérial l'idéal d'une intelligence élargie et cordiale; l'autre, à la sécheresse étroite des faits, l'infini du rêve, — qu'il paraîtra vide et puéril, cet art qui continue d'évoquer, avec une candide emphase, la pâle image de la tragédie! Pour être juste, il faudrait signaler un symptôme de renouvellement, et comme une détente sentimentale dans l'*Atala* de Girodet; encore le sujet seul est-il romantique, et l'émotion sincère du peintre ne parvient pas à briser la raideur de la formule académique.

Ainsi l'école de David, sur son déclin, ne prouve plus guère sa vitalité que par le portrait. Riesener, Pagnest, Girodet avec son étrange et superbe *Murat*, retrouvent parfois la belle franchise du maître. Gérard, qui débute si bien, qui a des visées charmantes, qui étonne par la grâce vivante d'une esquisse, — *la Princesse Kamoïska sur son lit de repos*, — Gérard, fine intelligence, talent aimable et diplomatique, ne prend pas sur ses modèles l'autorité que la passion du vrai donne aux impérieux confesseurs d'âmes. Il ne domine pas, ne pénètre pas; il atténue, il arrange, il louvoie. Il est un peintre mondain, il n'est pas un peintre de style. Tempérament plus entier et plus généreux, Gros essaie de secouer le joug, mais il hésite entre le respect de la doctrine et les ardeurs de son esprit, et ne formule qu'à demi son idéal de réalisme véhément. Né avec l'instinct du drame, épris de Rubens, le maître du geste passionné, et lancé de bonne heure sur les pas de Bonaparte, en pleine mêlée humaine, il rêve une peinture d'action, de formes énergiques se mouvant dans une chaude atmosphère. Dessin de coloriste, composition remuante et hâtive, coloris brillant mais aventureux et sans profondeur: — moderne avec des retours vers le passé, Gros n'est pas un grand peintre, ni un maître complet. Mais il est ému, tourmenté, et, dans cette recherche inquiète, il rencontre de magnifiques inspirations. *Le Départ de Louis XVIII*, la fuite lamentable d'un roi impotent par l'escalier dérobé, à la lueur blême des torches, est d'un réalisme shakespearien; dans *le Champ de bataille d'Eylau*, la vaste horizon d'incendie et de mort, le ciel enténébré de fumées et de neige, le linceul immense où gisent les cadavres, où s'effarent les blessés.

font au groupe caracolant des maréchaux, font au pâle empereur un décor légendaire et plein de terreur fatidique. Ce sont là des pages d'histoire étonnamment expressives.

Tandis que Gros s'essaie à briser le cadre artificiel de l'école, Ingres est l'espoir suprême et le dernier champion de la réaction classique. Tel est du moins son rôle officiel et affiché, telle est la mission qu'il s'arroge. Mais, à regarder les choses de plus près, elles sont moins simples : l'œuvre apparaît passablement complexe et l'artiste fort énigmatique. Il semble qu'il échappe à la définition par la brusquerie de ses démarches en sens contraire : car il passe des Grecs aux Japonais, des imagiers du moyen âge aux décorateurs de Pompéi, des primitifs à Raphaël, toujours également despotique dans ses volontés variables. Il est gonflé de doctrine, mais de quelle doctrine ? Il adore l'antique, il n'adore pas moins la nature ; et la vérité qu'il veut imposer, c'est une vérité très particulière et très individuelle, celle d'Ingres. D'ailleurs il n'a pas de forte vie intérieure ni de suite logique dans les idées, nulle philosophie, peu de sentiment : en cela, Ingres est radicalement bourgeois et pareil au premier venu. Mais deux choses en lui sont éminentes, l'instinct et la volonté. Comme tous les volontaires orgueilleux, il se fait une théorie en accord avec ses instincts pour se rassurer sur lui-même et contre les autres.

La part d'instinct et de génie, c'est la faculté de son œil et de sa main : une vision aiguë, impérieuse, qui s'empare du contour des choses avec une force admirable, un merveilleux don graphique porté dès le début à sa perfection : et c'est aussi une attache fervente et sensuelle de païen méridional à la beauté des corps, au caractère des formes. Je crois bien que tout Ingres est là. Le reste, théories classiques, apostolat du grand art, protestations indignées au nom des Grecs et de Raphaël, c'est le rôle, c'est la comédie et la tragédie que donnait à son siècle ce petit grand homme têtu et colère qui, tous les dix ans, sauvait le Capitole. Ce qu'il n'a pas au moindre degré, c'est le délicieux *feeling*, la délicatesse amoureuse d'un Prud'-hon et d'un Gainsborough, et ce qu'il a moins encore, c'est le sentiment chrétien. Ses tableaux religieux sont la

froideur même, sa Jeanne d'Arc est une glaciale image. Quand il peint la Vierge du *Vœu de Louis XIII*, il est clair qu'il pense beaucoup à Raphaël et fort peu à la Madone. A-t-il, en revanche, le sens de l'antique ? Titien, Poussin, Vinci et Prud'hon, ces poètes qui ont senti la grande volupté de la mythologie et goûté l'ivresse des Bacchanales, ressuscitent le naturalisme grec et l'idéal païen dans un rêve de beauté et de sensualité innocente. Mais Ingres, pas plus que David, n'a compris l'énergie intime de l'art grec. L'art grec est chaleureux, familier et délicieusement jeune ; celui d'Ingres est compliqué, doctrinaire et soucieux comme un vieillard. La statuaire grecque, ample et lumineuse dans ses plans, se meut suivant la logique souple et large de la nature. Ingres, quand il rassemble des personnages, les entasse, et les relie maladroitement l'un à l'autre ; peint-il une figure isolée, il est moins attentif aux lois organiques que sensible à la beauté du morceau. Tout au souci d'inventer des lignes expressives il immobilise la vie dans un style puissant et froid.

Car enfin, il a créé un style, et c'est là qu'il faut en venir. Le style est le choix des termes les plus justes, les plus délicats et les plus forts pour exprimer le vrai. L'art, étant simple en face de la nature composée, s'efforce de ramener à des contours clairs et significatifs la complexité du réel. S'il existe un mot propre pour dire une chose et si ce mot est unique, il faut le découvrir sous peine de rester insignifiant. Chercher le style, c'est chercher l'absolu ; exclure les à peu près, et, par une sélection sévère, déterminer la ligne unique et qui dit tout, c'est le fait d'une intelligence singulièrement cultivée : rien ne manifeste mieux la domination de l'esprit sur la matière. Quelques races privilégiées, et, dans ces races, quelques individus d'élite ont trouvé pour exprimer la nature des formules éblouissantes de vigueur précise et d'élégance. Les Égyptiens, les Grecs, les Japonais, par un choix subtil, au prix de lents efforts accumulés, ont réalisé des vérités linéaires si succinctes et si denses qu'elles semblent ramasser toute la nature en splendides abstractions. Ingres adore ces ancêtres et marche dévotement sur leurs traces. La contemplation amoureuse des statues, des vases, des camées, a si bien formé son goût et discipliné son œil qu'il voit le monde à travers ses

souvenirs, tellement l'habitude est devenue en lui une seconde nature. Les classiques n'avaient donc pas tort de le fêter comme le tenace défenseur de leur esprit et de leur doctrine. Avec ses bizarreries déconcertantes et ses étrangetés qui sentent le romantisme, il est l'homme d'une tradition ; il extrait du réel certaines qualités pour les mettre en évidence ; il écrit la logique plutôt que l'histoire de la nature. David s'était arrêté à mi-chemin. Il s'inspirait bien des solides et nettes définitions de la statuaire antique, mais ses figures, sans rythme sensible, péchaient souvent par vulgarité. Ingres est tout autrement dédaigneux dans son choix. Pour lui, l'art est un sanctuaire où nulle forme ne doit pénétrer que dépouillée de sa contingence et revêtue d'un caractère d'éternité. Avec cela, Ingres est un réaliste passionné et ne prétend qu'à copier exactement le vrai. C'est ce qu'il enseigne et proclame ; et, quand un malencontreux admirateur le félicite d'avoir embelli le modèle de son Œdipe, Ingres se fâche et jure ses grands dieux qu'il n'a fait que le reproduire. Sans doute, mais l'idéal dont il est nourri détermine à son insu sa vision. A force de science et de rouerie inconsciente il est ingénu. L'instinct et l'éducation se sont fondus en une volonté unique. Ingres n'est pas un pasticheur des Grecs ou des Japonais. Il est croyant, ce qui fait sa force, il est naïf, ce qui fait son charme.

Le voici devant la nature, le crayon à la main, ardent non moins qu'érudit, enthousiaste et calculateur. Dès ses débuts, à Rome, des amis, les Leblanc, les Balze, les Gatteaux, des passants illustres ou obscurs, des princesses et des aventurières, tous et toutes veulent poser quelques heures devant ce crayon prestigieux qui court sur le papier vergé, cerne la forme, inscrit de premier jet la ressemblance, l'air de tête, l'habitude du corps et de l'âme, saisit la plaisante ou bizarre arabesque d'une mode, l'agrément capricieux d'un cachemire ou d'une toque à plumes. Ces mines de plomb, chefs-d'œuvre de sagacité et de calligraphie, sont le triomphe d'Ingres et son désespoir. Il craint qu'une louange perfide ne veuille le restreindre à ces productions menues ; mais un jour, dans un mouvement d'orgueil sincère, il affirme que, si on lui a tout pris, on ne lui prendra pas cela. Et de fait, ces dessins sont

uniques dans leur genre, et pour en bien sentir l'élégance nette et sans bavure, il suffit de leur comparer la mollesse et l'indécision des imitateurs, Chassériau, Flandrin, Cabanel. Ils sont exquis par la justesse absolue du trait et la sûreté du doigté, inférieurs seulement à ceux des grands maîtres, des esprits élevés et des poètes émus.

L'art d'Ingres est tout entier en germe dans ses mines de plomb. Ses tableaux ne font que réaliser, avec l'autorité d'une exécution savante et allant droit au but, le principe de vérité qu'elles contiennent. Des figures isolées, des nus, des odalisques, des femmes au bain, plutôt que ses fictions compassées et dénuées de vie intérieure, voilà ce qui le défend le mieux, avec ses portraits. De ceux-ci, pas un n'est indifférent. Ils n'ont pas la poésie de la couleur ni celle du sentiment, et rarement la grâce du parfait naturel, mais leur caractère d'énergique étrangeté les impose à l'esprit. On y reconnaît des combinaisons réfléchies, souvent fort hétéroclites, et la nature du modèle se prête parfois assez mal à ce style impérieux où l'artiste le fait entrer de force. Quand Ingres impose à une dame Rivière le contournement élégant d'un camée antique, on peut bien dire qu'il poursuit, par-dessus la tête de son modèle, un rêve archaïque et précieux. D'autres fois, il est comique sans le vouloir à force de conviction. Car il est incapable d'un retour sur lui-même, et son goût, si cultivé qu'il soit, n'est pas le grand goût. Il respecte trop en lui-même le pontife du grand art pour se méfier de certains excès. Quand il définit, d'un sérieux imperturbable, son ami Granet, avec les pointes dressées de son faux-col et son carrick à triple étage, effaré d'inspiration devant des ruines antiques, le contraste de l'expression niaise et de l'implacable tension du métier provoque invinciblement le rire. Ingres a des manies et des tics, et ses manies sont augustes, ses tics sont sublimes. Son art reflète les contradictions qui étaient dans sa personne, moitié Raphaël et moitié Prudhomme. Mais quand le modèle s'est emparé de son esprit par un caractère de grandeur ou de beauté, Ingres se jette impétueusement dans le sens de la nature, l'exagère hardiment et la met en plein relief. Alors son entêtement de style et son tourment de perfection aboutissent à ces impeccables résultats : le *Por-*

trait de madame Devauçay, — l'été de la femme, sa grâce aux contours fins comme ceux d'une plante, sa dorure de fruit vermeil ; — le *Portrait de madame de Senones*, avec sa mollesse pliante, rêveuse et romanesque, avec le charme bon, touchant et humble, d'un ovale trop plein et d'un menton lourd : le *Portrait de Bertin*, où l'attitude révélatrice de fine bonhomie et de carrure intellectuelle, cherchée par le peintre avec des scrupules désespérés, trouvée enfin et jaillie d'un seul coup, est accablante de certitude : chefs-d'œuvre qui portent cette marque des très belles choses que l'on ne peut les concevoir autres. A les prendre dans leur ensemble, ces Portraits d'Ingres sont le document le plus précieux sur la bourgeoisie française du milieu du siècle. Ils ont laissé d'elle l'image qu'elle méritait et qui devait lui plaire : celle d'une société solide et probe, pénétrée de ses droits et de sa valeur, d'esprit pondéré, étroit, autoritaire, dominée par le génie du mandarinat et du carton vert.

Ingres ne put retarder l'affranchissement des esprits. Son influence fut médiocre. On l'imita surtout par ses petits côtés : la *Stratonice* mit à la mode le style néo-grec et le genre pointu des archéologues. Il l'emporta cependant devant l'opinion de la classe moyenne, qu'il rassurait par la netteté de sa vision, et l'on put croire que le lyrisme serait tenu en échec par ce robuste hoplite qui ne pliait pas dans le combat singulier livré à son rival romantique. Mais, s'il triompha, ce fut sur des ruines. Le romantisme, qui était déjà en germe dans l'œuvre de Gros, se dégage plus nettement dans celle de Géricault, mais il s'agit d'un romantisme purement instinctif et pittoresque, sans alliage de littérature. Géricault vient à l'heure précise où les volontés, ne pouvant se donner carrière, se précipitent vers la poésie et l'art. Son œuvre, tronquée par la mort, n'a qu'une valeur d'ébauche et de transition, mais l'artiste est grand et tient sa place dans l'évolution de la peinture française. Ce Normand vigoureux qui peut-être, quelques années plus tôt, eût dépensé son ardeur en héroïques chevauchées, ce jeune homme hardi, épris de sport et d'activité physique, libre de préjugés, étonne d'abord par une sorte d'âpreté sauvage. Il saisit dans la nature ce qui répond à son tempé-

rament, le geste nerveux, la force déployée dans la lumière. Il aime la forme pour sa beauté organique, en pur artiste, en Grec. Plus de réflexions, ni de théories, mais un afflux d'énergie spontanée, des sensations pleines et fortes, traduites par un dessin hardi, par des touches puissantes. Le lieutenant de chasseurs chargeant passe sur le fond terne de l'école, annonçant que la vie et la passion, le lyrisme et la couleur ont brisé le maléfice des théories grises. Il ne faut pas juger Géricault sur *la Méduse*; œuvre incomplète, peinture lourde. Mais il est tout entier dans ces admirables esquisses, dans ces dessins pleins de grandeur et de fierté, dans ces nus musculeux et véhéments, dans ce modelé des corps en action, triomphes de Silène et combats de Titans, dans ce merveilleux paysage prêté par Léon Bonnat. Là, sa pensée se projette impétueusement, là éclatent la fougue et la franchise de son génie. Des études de chevaux attestent que son coloris, d'abord opaque, s'étoffe, s'harmonise et s'assouplit. Géricault entrevoit la terre promise, il pressent l'art moderne et le formule presque dans un étonnant paysage lyrique, le *Four à chaux*, et dans ses tragiques impressions d'Angleterre.

La Méduse est de 1818, *le Dante et Virgile* de 1822 — et le *Massacre de Scio* de 1824 : Delacroix entrait en ligne, et tout le romantisme avec lui. Il est malaisé de résumer brièvement une période aussi complexe, où tant d'incohérences et de puérilités obscurcirent des idées justes, où les questions furent si mal posées et les logomachies si nombreuses. Nous ne pouvons plus guère nous intéresser aux batailles de la Grèce et du moyen âge, de la toge et du pourpoint, du casque et du heaume. Ce que l'on discerne à distance, c'est un besoin juvénile d'agitation, une protestation contre des dogmes surannés. En face du classique méticuleux et correct, le romantique est hirsute et truculent, rêve de passions effrénées et de magnifiques amours dans un décor gothique ou renaissance. Tout lui semble plat et misérable dans le monde actuel et, par dégoût du présent, il se rejette vers un passé pittoresque et mystérieux. L'antiquité est usée, d'atmosphère trop claire et trop froide. Les brumes du nord, le fantastique demi-jour du moyen âge, la pénombre des cathédrales traversée de l'éclair des vitraux, la polychromie de l'Italie, de l'Espagne

et de l'Orient, voilà les régions propices au rêve. Que de choses, d'ailleurs, fermentent et s'agitent à cette date! Nostalgie du passé, espoirs inquiets, étranges impressions rapportées des exils et des guerres... L'ère de l'épopée est à peine close. Une accalmie soudaine pèse sur cette génération conçue entre deux batailles. Et d'autre part, la poésie anglo-saxonne révélée à la France, la fantaisie des romanceros et des ballades, les poèmes primitifs et le lyrisme moderne, Ossian et Gœthe, Dante et Schiller, Shakespeare et Byron, tous ces accents inconnus retentissent dans les esprits et dans les cœurs. L'âme française, remuée dans ses profondeurs, s'épanche en rythmes nouveaux, ajoute des cordes à sa lyre. L'art s'émeut à son tour; désormais la raison classique et l'analyse des dessinateurs n'ont plus de quoi satisfaire; on veut la sensation colorée et synthétique des peintres. Pour assouvir des âmes en quête d'émotions vibrantes et de frissons nouveaux, rien n'est assez frémissant, assez mystérieux, assez étrange, et ce n'est pas trop des ombres dorées de Rembrandt, des royales prodigalités de Rubens, de l'opulence vénitienne.

Qu'est-ce que la pauvre réalité pourrait offrir à cet appétit de sentir! Tous les drames de la poésie et de l'histoire envahissent brusquement la peinture, gesticulent et se démènent dans une mêlée confuse où la littérature et l'art ne trouvent plus leurs frontières. L'art est jeté de nouveau hors de sa voie, et la nécessité de l'observation directe est une fois de plus méconnue. Ainsi, par son lyrisme tumultueux, le romantisme tend à s'évader hors de la vie réelle; par la recherche du pittoresque et de la couleur, il émigre hors de l'atmosphère tempérée qui est celle de notre esprit et de notre ciel. Mais en revanche il apporte deux choses excellentes : le sentiment de la nature et la liberté de l'expression. Il faut seulement s'entendre sur ce mot de « nature ». Ingres, lui aussi, se réclamait d'elle et la consultait avec passion. Si les nouveaux venus l'accusent de la trahir, c'est qu'ils la comprennent autrement. De fait, le classique fait ses réserves au nom du goût, et ne la prend pas tout entière : il est analyste et abstracteur. Le romantique l'accepte en bloc, comme un vivant organisme, une harmonie totale où rien n'est isolé : son art est concret et synthétique. De là

toute une révolution dans les moyens d'expression. Hugo, pour créer une poésie nouvelle, dut bouleverser la langue, en y faisant rentrer tous les mots roturiers et coiffés du bonnet rouge; les jeunes peintres, vers 1830, battent en brèche la citadelle des formes choisies et des contours épurés. Plus de beauté privilégiée: tout est beau par le mouvement, par la passion, tout est beau en tant que vrai. Cette insurrection, malgré ses allures moyenâgeuses, tendait à démocratiser l'art, de même que le lyrisme de Hugo renversait les barrières d'une poésie aristocratique. Delacroix peut être un gentilhomme hautain et gourmé; en affranchissant les esprits, il fait appel à des forces qui ne se laissent pas enchaîner. Quand on proclame sur un point la liberté du sens propre et les droits de l'individu, on s'expose à les faire triompher partout. Le romantisme affirma son indépendance et ne sut trop qu'en faire, mais il déblaya le terrain pour les maîtres à venir.

Le signe d'une transformation profonde, c'est que le caractère du dessin est modifié. Ce qui fait un art nouveau, c'est une interprétation nouvelle de la forme. Tandis que le classique l'isole dans une clarté abstraite, le romantique la voit baignant dans la lumière et la subordonne à l'ambiance. Il substitue des vraisemblances pittoresques à des absolus linéaires, des vérités de sentiment à l'exactitude objective. Il définit les êtres non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils apparaissent à travers l'illusion des lueurs et la magie de l'émotion qui les transfigure. Tentative dangereuse à coup sûr pour un art qui vit de vérité formelle et sensible. L'extravagance est près du lyrisme et l'inspiration personnelle, sans l'observation et la science, mène vite à l'arbitraire.

Malgré tout son génie de peintre, Delacroix n'a pas fondé un art vraiment durable et indigène, en accord avec l'esprit permanent de la race. Magnifique illustrateur des idées et des créations d'autrui, il paraît presque étranger au terroir, à la nature française. Il cherche son inspiration dans l'extraordinaire, et c'est l'ordinaire qui est la matière de l'art : ce que nous lui demandons, ce n'est pas la surprise, ni les coups de théâtre, mais le rappel des sensations et des sentiments qui font la trame de notre vie. L'art, c'est notre existence embellie par le souvenir ou transposée dans la fiction.

Sur bien des points l'œuvre de Delacroix a vieilli ; elle n'a pas gardé ce charme de jeunesse et cette fleur de vérité éternelle qui subsiste dans l'art de Véronèse et de Rubens, de Corot et de Millet. C'est qu'émanant du cerveau plus que du cœur, elle n'a pas d'attache avec notre vie intime et ne nous parle pas de nous-mêmes. Titien, Véronèse, en traitant des sujets bibliques ou chrétiens, avaient dans les yeux et dans l'âme la couleur et le décor de leur Venise, célébraient le frais épanouissement d'une race choisie, la féerie des ciels vaporeux sur des architectures de fête. Rembrandt, mystérieux penseur, allumait dans les brumes de sa Hollande la pâle veilleuse de l'esprit et la flamme cachée de la rêverie solitaire. Qui n'a senti, devant *le Bon Samaritain*, l'angoisse d'une agonie morale, et la tristesse infinie des crépuscules du nord? Tous les éléments de beauté et d'expression mis en œuvre par ces maîtres ont passé par leurs sens, sont empruntés aux réalités prochaines. Mais Delacroix, il semble qu'il tire tout de son for intérieur, matière et forme ; et j'avoue que c'est un prodige, cette création continue, ce jaillissement intarissable de gestes passionnés et d'attitudes éloquentes. Pour dire la fureur déchaînée des populaces, les heurts des combattants, les durs triomphes guerriers, la poussée des instincts, l'énergie ramassée ou bondissante des fauves, il invente des accords tragiques et sanglants, mélancoliques et plaintifs, en harmonie avec sa pensée tourmentée et triste incurablement. Tout ce qui l'arrache à la monotonie du réel, tout jusqu'à l'élan de la sainte canaille et d'une Liberté demi-nue excite ce grand virtuose ennuyé, et le cri de son âme en détresse trouve encore un écho dans la nôtre. L'*Ovide chez les Scythes* a la mélancolie chantante d'une page de Chateaubriand; le *Boissy d'Anglas* et l'*Évêque de Liège* sont dignes de Michelet. Mais combien de fois aussi le caractère trop spécial ou littéraire du sujet paralyse l'émotion ! Combien de fois à des thèmes d'opéra répond une vérité de décor! Cette œuvre, née de l'éréthisme cérébral et de l'exaltation nerveuse, n'a pas de sérénité, ni d'équilibre logique. Elle n'exprime de son temps qu'une chose, qui fut la maladie romantique, le besoin de s'évader dans l'utopie, la révolte contre les vulgarités modernes : philosophie inférieure, en somme, et moins féconde

que celle qui accepte la nature et l'humanité de sa race, les comprend, les aime et les fait aimer.

En tant que peintre, Delacroix eut un rôle considérable; son influence dure encore. Je ne lui sais aucun gré d'avoir inventé l'orientalisme, qui ne peut mener bien loin, n'éveillant guère en nous qu'un intérêt de curiosité. Mais l'Orient qui le surprit et l'enchanta eut le mérite de le ramener de combinaisons trop chimériques à l'observation du vrai. Devant un modèle qui flattait son amour des étrangetés et de la splendeur, il reprit contact avec la nature. Je ne vois rien de plus éclatant, de plus vrai dans son œuvre que *la Sortie du Sultan*, *les Femmes d'Alger*, *la Noce juive*, ces toiles qui ont l'éclat moelleux et vibrant des tapis orientaux, et donnent une fête sensuelle aux regards. Ce coloris, d'ailleurs issu de Venise et des Flandres, possède une beauté propre, tragique et voluptueuse. L'indépendance de son génie fut une source de forces. Il redressa les esprits humiliés par la dure critique d'un Delécluze, il brisa ce que Sainte-Beuve appelait « le lourd sceptre de plomb promené sur les têtes par une main lente ». Il échauffa les courages ; il ouvrit la brèche par où devait passer une génération aussi libre et plus éprise de vérité. Autour de lui pourtant, ceux qui s'enrôlèrent sous sa bannière féodale, n'ayant pas son individualité fine et forte, ne retinrent guère que ses erreurs. La couleur brillantée de Devéria, l'atmosphère vitreuse d'Isabey, l'imagination roussâtre et les ballades d'Ary Scheffer, les Sabbats de Louis Boulanger et ses Cours des Miracles, ce fut la mode d'un jour et c'est le poids mort d'un art saturé de littérature. Même Robert-Fleury, beaucoup plus sérieux, ne nous touche plus guère. Ces artistes, par une autre voie, s'égaraient tout autant que les Girodet et les Guérin. — Il faudrait excepter Chassériau, un vrai tempérament de peintre, dont les esquisses ont une grâce fluide, une fleur de lumière. Il était doué, celui qui fit le *Portrait des deux sœurs*, si intense d'expression, si ferme de métier ; mais, partagé entre Ingres et Delacroix, il n'eut pas la force, il n'eut pas non plus le temps de déterminer sa volonté. Ce n'est pas de lui que pouvait venir le salut.

A peine pourrait-on parler de portrait romantique, Delacroix n'ayant fait dans ce genre qu'une rapide et victorieuse incursion, si le délicat Ricard n'avait nuancé la physionomie humaine d'un rayon subtil et fuyant. Inégal, inquiet et fin plutôt que réellement fort, il cherche tour à tour la dorure des Vénitiens, la transparence de la peinture anglaise, ou le clair obscur de Vinci. Mais quelle finesse amoureuse et caressante dans ses portraits de femmes, de jeunes filles et d'enfants, et comme il fait flotter autour de ses figures le voile d'une gaze tremblante et colorée ! — C'est à la simplicité forte de Géricault que nous ramène, au contraire, cet artiste mort à vingt-quatre ans et qui n'eut que le temps d'affirmer son talent viril. ce Trutat dont la renommée posthume méritait bien de dépasser les murs de Dijon. Il se révèle à nous comme un peintre original et franc, par ces trois œuvres de bel émail et de métier résolu : une femme nue, de beauté sensuelle et triste, le portrait de son père, vieux soldat qui me rappelle le capitaine Coignet et sa tête antique, et le double portrait de lui-même et de sa mère, infiniment touchant.

Le romantisme avait manifesté le désaccord absolu de l'esprit avec la réalité, l'antipathie de l'artiste contre un monde qu'il jugeait aussi dépourvu de beauté sensible que de beauté intérieure, et qu'il fuyait dans le lointain du temps ou de l'espace. Daumier, romantique de sentiment et de procédés, réaliste par le choix des sujets et l'esprit d'observation, se jette en pleine modernité. Avant lui, Charlet et Raffet avaient été les Béranger de la peinture ; poètes nationaux et populaires, bonapartistes libéraux qui invoquaient les souvenirs glorieux de l'Empire et de la République, et dressaient leurs braves sans-culottes et leurs farouches grognards comme un reproche aux satisfactions un peu veules du présent. Ce n'était pas de grands esprits, et leur philosophie de troupiers menait à d'amers malentendus, mais leur dessin vif et cursif avait du naturel toujours et souvent de la grandeur. Daumier est autrement riche de sens. Il s'attaque au fond des choses, avec son dessin passionné qui fait penser à Michel-Ange. Son comique profond symbolise les vices de son temps et de tous les temps, mais il s'en prend surtout à la classe maîtresse, à la bourgeoisie. Par la déformation logique et hardie des corps

et des visages il bafoue les misères physiologiques et morales, les basses cupidités, les roueries de la chicane, le pharisaïsme des tribunaux et les férocités hypocrites. Il crée l'énorme parodie du théâtre classique et du style pompier, le masque moderne du médecin et de l'avocat, du malade et de l'éternel Sganarelle. Il raille le bourgeois dans ses goûts et dans ses manies : on dirait qu'il veut démolir tout ce qu'Ingres avait adoré, le casque grec, la morgue dignitaire et la majesté du ventre. Une verve iconoclaste, un rire copieux retentissent dans son œuvre avec un grondement de fureur populaire, à la veille des barricades. Mais cette raillerie véhémente est celle d'un brave homme qui proteste au nom d'un haut idéal. Dans ces mille feuillets où le noir et le blanc ont le prestige de la couleur, dans sa peinture bistrée, âpre et fougueuse, Daumier se montre pitoyable aux faibles, sympathique aux franches allures des petits, des besogneux, des travailleurs. Tandis que Balzac établit le bilan de la société moderne et dénonce le « chacun pour soi », tandis que George Sand réclame, de tout son rêve généreux, plus de justice et de bonté, le satiriste lyrique, en flétrissant les cœurs et les cerveaux rétrécis, tire les conséquences vraies et jusqu'alors latentes du romantisme qui porte une révolution en puissance. Daumier explique et prépare l'explosion de 48.

Après lui, Gavarni, remplaçant l'indignation par l'ironie, va de la lorette à Vireloque, traduit l'esprit, la grâce futile et le pessimisme désabusé d'un temps qui fait faillite à ses croyances et vend son idéal pour un plat de lentilles. Il expose, avec la complaisance d'un boulevardier et la clairvoyance d'un penseur, la philosophie du plaisir, son charme élégant et sa dégringolade finale. Tous deux sont les fossoyeurs, l'un rude et bilieux, et l'autre sceptique et folâtre, d'un monde qui se désagrège. Par l'idéal renversé de la caricature, ils expriment un commun malaise; ils appellent le souffle purifiant de simplicité et de naturel que déjà Corot, Rousseau et Millet faisaient passer sur l'art.

MAURICE HAMEL

(La fin prochainement.)

LES
SPORTS & JEUX D'EXERCICE
DANS L'ANCIENNE FRANCE[1]

XVII

De transformations en transformations, s'atténuant sans cesse, les anciens exercices de la chevalerie française, à peine reconnaissables sous les rubans et les plumes, survivent jusqu'au XVIIIe siècle et disparaissent à ce moment. La décadence était déjà profonde au siècle précédent ; maintenant, c'est la fin. Les courses de bagues et de têtes, qui avaient succédé aux joutes remplaçant elles-mêmes les tournois, cessent d'intéresser ; on en fait encore quelquefois, mais ce sont des curiosités vieillies. Une sorte d'amollissement des corps et des âmes se manifeste, et frappe d'autant plus les regards que les signes en sont visibles surtout dans la haute classe. Les règles, si fortement établies sous le grand roi, trop fortement peut-être, sont toutes contestées ; on ne se contente pas de blâmer l'excès, on blâme la chose. Les penseurs ont découvert la part d'arbitraire mêlée à ce qu'on se plaisait à appeler « les principes » ; les principes eux-mêmes sont rejetés en bloc, arbitraire et le reste ; il faut faire table rase et revenir à la nature. Grand mot, vague, dangereux, magnifique. Qu'est-ce que la nature ? Sous prétexte de se conformer à la nature et de s'émanciper de vaines entraves, chacun suit ses

1. Voir la *Revue* des 15 mai, 1er juin, 1er, 15 juillet et 15 août.

penchants « naturels ». Pourquoi se fatiguer, pourquoi se retenir? Plus de lois arbitraires, disent les philosophes. A la bonne heure, leur est-il répondu de toutes parts, supprimons les vieilles contraintes et ne nous gênons plus. Le régent s'amuse, le roi s'amuse; dans le lointain gronde la tempête.

Le vernis de l'ancienne politesse subsiste toutefois : on en a même avivé l'éclat; le fond grossier disparaît sous les ornements. Jamais on ne vit tant de grâce, tant d'esprit, de si belles révérences, un goût plus prononcé pour l'ornementation fleurie : c'est le temps du style *rocaille*.

Ce n'est plus en rompant des lances qu'on pourra plaire; un joli sourire, une pensée neuve, une remarque spirituelle, un beau salut y serviront davantage. L'art de la danse prend une importance suprême et devient une des parties principales du grand art de parvenir. Un aventurier comme Martange, qui sait mieux que personne la manière de se pousser dans le monde, écrit à sa femme : « Surtout je te recommande de ne pas perdre une minute pour l'éducation des enfants; double ou triple leçon par jour, surtout pour leur apprendre à se tenir, à marcher et à manger; les dents de Minette, je te prie, et le maître à danser, sans miséricorde, au moins trois heures par jour[1]. »

Tous les professeurs d'arts chevaleresques sont dans la tristesse, et les traités où, à l'exemple du vieux Pluvinel, ils résument leur doctrine, sont remplis de doléances. La Guérinière, écuyer royal sous Louis XV, constate que les gentilshommes renoncèrent d'abord aux tournois, préférant « la mollesse à ces nobles exercices », puis aux joutes, et les remplacèrent par les courses de bagues, « qui font voir sans aucun risque la science et l'adresse d'un cavalier »; enfin l'équitation même semble aujourd'hui tenue en moindre estime; les raffinements si admirés au siècle précédent ne sont plus de mise; on simplifie, on facilite : « Il faut l'avouer, à notre honte, l'amour du vrai beau de cet exercice s'est bien ralenti de nos jours; on se contente présentement d'une exécution un peu trop négligée, au lieu qu'autrefois on recherchait les beaux airs, qui faisaient l'ornement de nos

1. Fontainebleau, novembre 1771. *Correspondance inédite du général-major de Martange*, 1756-82, édition Bréard.

manèges et le brillant des revues, des pompes et des parades[1]. » Tout au plus reste-t-il un certain éclat extérieur, les colifichets et les plumes, comme il convient à l'époque du style *rocaille*: les panaches et les rubans paraissent encore de temps en temps, mais ce n'est plus Condé qui les porte. « Ces jours d'*enrubannements* », disent les Encyclopédistes, sont « voués d'autant plus inutilement à la satisfaction des spectateurs que les ornements dont on décore les chevaux, ainsi que la parure des cavaliers, ne sont très souvent, dans le tableau galant que l'on s'empresse d'offrir, que des ombres défavorables qui mettent dans un plus grand jour les défauts des uns et des autres. »

L'escrime est tout aussi négligée. Danet, qui faisait autorité sous Louis XV, n'a certes pas moins d'enthousiasme pour son art que les fameux escrimeurs de la Renaissance ; son désespoir, en raison de la décadence qu'il constate, est amer. « Monseigneur, écrit-il en 1766 au prince de Conti, sans les armes, la valeur n'aurait point d'existence. C'est d'elles d'où vient la première noblesse, et par elles que s'acquiert le véritable honneur, premier don des héros... Que l'on veuille comparer les arts avec les arts, en est-il un dont on puisse tirer plus de fruit que celui des armes? Lui seul assurément contribue plus essentiellement à former la constitution, le tempérament et le caractère d'un jeune homme et lui acquiert plus de principes d'éducation et de belles qualités que toutes les sciences qu'on puisse lui faire pratiquer. » Or, en dépit de vérités si évidentes, « telle est l'indifférence de la nation qu'il semble qu'elle désavoue les avantages qu'elle a retirés, de tous les temps, de l'art des armes, tant il est tombé chez elle dans l'oubli[2] ».

Même des exercices moins violents semblent à beaucoup de gens, dans la haute classe du moins, trop violents encore. En 1717, l'auteur des *Nouvelles règles pour le Jeu de mail* faisait valoir qu'on y pouvait jouer sans manquer aux bienséances et tout en gardant une tenue presque aussi correcte que dans un salon : « On peut ajouter, pour la bienséance,

1. *École de cavalerie*, 1736, 2 vol., gravures de Parrocel.

2. *L'Art des Armes*, Paris, 2 vol., 1766.

qu'on n'aime pas à voir en public des personnes de condition sans veste ou justaucorps, ni sans perruque; on peut être légèrement ou commodément vêtu... avoir de petites perruques naissantes ou nouées et un chapeau, ce qui sied toujours bien... on doit toujours jouer les mains gantées. » Malgré ces avantages, le jeu perd de sa faveur dans la société : « Le jeu du mail est absolument passé de mode », constate le marquis de Paulmy en 1779[1]. Les jeux de paume sont fermés l'un après l'autre; à la paume on préfère le volant, jeu que les dames même « veulent bien jouer quelquefois »; au mail on préfère le billard ou le trou-madame, qui « s'établit aussi sur une table à rebords, au bout de laquelle on place une espèce de portique[2] ».

On se laisse volontiers aller à devenir méditatif. On contemple, on herborise, on rêve comme Jean-Jacques et comme Werther : « Quand les vapeurs de la vallée s'élèvent devant moi... que, couché sur la terre dans les hautes herbes, près d'un ruisseau, je découvre dans l'épaisseur du gazon mille petites plantes inconnues, que mon cœur sent de plus près l'existence de ce petit monde qui fourmille parmi les herbes... alors je soupire... » (1774.)

On se plaît davantage à vivre sous un toit; maints attraits, inconnus des ancêtres, et avant tous, celui de la conversation, vous retiennent à la maison. On se protège, on s'abrite, on préfère aux exercices de force les jeux de cartes; on lit les livres, les pamphlets, les gazettes; on dédaigne moins qu'autrefois les intempéries et, si les chemins de fer n'existent pas encore, du moins les parapluies sont inventés. Dans une boutade sur la difficulté de la rime, Voltaire, adressant à l'Académie une de ses fameuses lettres, observe : « N'y a-t-il pas eu de très grandes difficultés à vaincre dans les jeux de la Grèce, depuis le disque jusqu'à la course des chars? Nos tournois, nos carrousels étaient-ils si faciles ? Que dis-je ? Aujourd'hui, dans la molle oisiveté où tous les grands perdent leurs journées, depuis Pétersbourg jusqu'à Madrid, le seul attrait qui les pique dans leurs misérables jeux de cartes,

1. *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque*, t. II.

2. *Ibid.*

n'est-ce pas la difficulté de la combinaison, sans quoi leur âme languirait assoupie[1] ? »

Le goût de voyager assis se répand ; on monte moins à cheval ; on préfère souvent s'« emboîter » dans une voiture. Alors qu'au moyen âge l'art de développer les muscles primait tout dans une éducation aristocratique, le chevalier de Jaucourt écrit maintenant avec tristesse : « Dans nos siècles modernes, un homme qui s'appliquerait trop aux exercices nous paraîtrait méprisable, parce que nous n'avons plus d'autres objets de recherches que ce que nous nommons *les agréments* ; c'est le fruit de notre luxe asiatique[2] ».

Il serait excessif de croire, toutefois, que le goût des exercices physiques meure à cette date et que ce soit sa fin. Le populaire, fort éloigné de ressentir l'effet d'un « luxe asiatique », conserve ses anciens jeux. Ce qui meurt, c'est l'exercice d'origine chevaleresque, inventé pour une classe privilégiée, l'aidant à conserver sa supériorité et à vivre au-dessus du commun ; cette classe même y renonce ; elle renoncera bientôt à tout le reste de ses privilèges. Dans le même temps se développe, mais fort lentement, l'exercice « conforme à la nature », la gymnastique raisonnée, le jeu produisant des mouvements utiles. Des idées de ce genre avaient été semées à la Renaissance, mais trop tôt, les arts chevaleresques tenant encore à ce moment la première place. Elles peuvent mieux se propager maintenant, n'ayant plus de rivales ; Mercurialis jouit, en conséquence, d'une popularité nouvelle ; il est copié, imité, pillé, cité ; il fait loi et devient un classique.

Fénelon, grand remueur d'idées et précurseur du XVIIIe siècle, se rendait déjà compte de la nécessité de divertissements actifs pour les enfants : « Ceux qu'ils aiment le mieux sont ceux où le corps est en mouvement ; ils sont contents pourvu qu'ils changent souvent de place : un volant ou une boule suffit ». Mais il écrit dans un âge où dominent les notions de règle et de devoir et où, de la chaire de Bossuet, comme du théâtre de Corneille, tombe l'enseignement qu'il faut se

1. Lettre dédiant *Irène* à l'Académie, 1778.

2. *Encyclopédie*. Article GYMNASTIQUE.

maîtriser soi-même et vaincre ses passions : aussi Fénelon prend-il soin d'ajouter qu'il convient d'écarter soigneusement « les jeux qui passionnent trop[1] ».

On va plus loin au XVIIIe siècle ; toutes les règles se trouvant remises en question, on examine et on compare ; on interroge « la nature », les médecins, les philosophes étrangers ou nationaux ; la France répand alors des idées à profusion, mais ne commet pas la faute d'ignorer celles d'autrui ; elle juge, s'instruit, s'enquiert de ce qu'ont dit les penseurs anglais, allemands ou suisses ; fait la critique des uns et des autres et tâche, au milieu de la confusion des systèmes, de discerner les voies véritables de la Raison. Tâche difficile et route malaisée.

Crousaz, « professeur en philosophie et en mathématique à Lausanne », publie, en 1722, un *Traité de l'éducation des enfants* où il proclame l'absolue nécessité de l'exercice : « Il est nécessaire que le corps humain, pendant qu'il prend de l'accroissement, s'agite beaucoup, afin que la distribution de ce qui le nourrit se fasse également partout et que tous les sucs se menuisent pour passer aisément dans les canaux qui leur sont destinés... J'estime qu'il faut préférer les jeux d'exercice aux autres. » L'*Encyclopédie* défend les mêmes idées ; le groupe des philosophes se rend compte du mal que peut faire l'abus des méditations et de l'immobilité. Prenez deux frères de même constitution, « dont l'un s'adonne à des occupations de cabinet, à l'étude, à la méditation, mène une vie absolument sédentaire, tandis que l'autre... se livre à tous les exercices du corps... quelle différence n'observe-t-on pas entre les deux frères ? Celui-ci est extrêmement robuste, résiste aux injures de l'air, supporte impunément la faim, la soif, les fatigues les plus fortes sans que sa santé en souffre aucune altération ; il est fort comme un Hercule. Le premier, au contraire, est d'un tempérament très faible, d'une santé

1. *De l'Éducation des filles*, 1687. — Le bon Rollin reste au même point et répète tout juste la même chose, presque dans les mêmes termes : « Les divertissements qu'ils aiment le mieux, et qui leur conviennent aussi davantage, sont ceux où le corps est en mouvement. Ils sont contents pourvu qu'ils changent souvent de place. Une boule, un volant, un sabot sont fort de leur goût. » *De la manière d'enseigner et d'étudier les Belles Lettres par rapport à l'esprit et au cœur*. 1726.

toujours chancelante, qui succombe aux moindres peines de corps ou d'esprit ». Donc, même pour l'esprit, l'exercice physique est indispensable.

Les médecins viennent à la rescousse et, par-dessus tous autres, le Genevois Tronchin. Plus de médicaments arbitraires, de théories fantaisistes, de luttes héroï-comiques contre les humeurs peccantes. Un des premiers, Tronchin donne le rare exemple de se taire quand il ne sait pas; jadis on redoublait alors de langage : « *Cabricias arcithuram catalamus...* » Il se préoccupe d'hygiène, de régime, d'exercices raisonnés; tout entier à la pratique, dédaigneux de théories, il meurt sans avoir presque rien écrit. Mais son exemple a été profitable; des livres comme la *Gymnastique médicinale et chirurgicale* de Tissot sont entièrement dus à son influence. Or cet ouvrage n'est autre chose qu'un « essai sur l'utilité du mouvement et des différents exercices du corps, et du repos, dans la cure des différentes maladies »; et l'auteur, tout en rendant hommage, comme chacun le faisait alors, au classique Mercurialis, reconnaît sa dette vis-à-vis de l'illustre Genevois. Tronchin « prêcha dans ce pays une doctrine que nos médecins n'avaient pu faire recevoir : cette doctrine fut celle du mouvement et des exercices du corps... M. Tronchin fut heureux, il persuada; et alors il fut de bon ton de faire de l'exercice; nos petites maîtresses adoptèrent ce moyen curatif comme une mode nouvelle. La plupart des malades qui consultaient M. Tronchin étaient des gens riches, perdus par la mollesse, l'oisiveté et la bonne chère »; il sut reconnaître que, « dans bien des cas, la bonne médecine n'est pas tant l'art de faire des remèdes que celui d'apprendre à s'en passer ».

Tissot examine donc le mail, la paume, le ballon, maintenant dédaignés de la classe aisée, et tâche de réagir au nom de l'hygiène, de la santé, et déjà même au nom de la sécurité de l'État. Dans ces jeux, on « exerce à la fois toutes les parties du corps, la tête, les yeux, le cou, le dos, les reins, les bras, les jambes, sans compter que l'action des poumons doit être sans cesse augmentée par les appels et les cris des joueurs ». De ce dernier point, il est tellement assuré qu'il recommande la paume comme un remède « dans la paralysie du pharynx ou de la langue ». C'était revenir

encore aux idées de la Renaissance et à Rabelais qui, on s'en souvient, pour « exercer le thorax et poumon » de Gargantua, le faisait « crier comme tous les diables ». L'escrime est de première utilité, non pas tant par la science de l'attaque et de la défense qu'elle enseigne que par le développement physique assuré par elle à ses adeptes : elle donne au corps « cette attitude naturelle, ferme et majestueuse qui convient au roi des animaux... C'est dans les régiments où l'on fait plus communément cette remarque. Un soldat nouvellement enrôlé n'a presque jamais cette attitude si désirée par les colonels : on l'envoie à la salle d'armes, il y prend du goût et bientôt on s'aperçoit que cet athlète est plus ferme sur ses jambes, que sa démarche est plus élégante et plus martiale, et que son attitude, quelquefois si grotesque auparavant, est devenue mâle, ferme et décidée ».

Rousseau, cela va sans dire, prône avec chaleur les exercices « naturels ». Il voudrait que son Émile fût à l'aise dans tous les éléments : « Émile sera dans l'eau comme sur la terre. Que ne peut-il vivre dans tous les éléments! Si l'on pouvait apprendre à voler dans les airs, j'en ferais un aigle; j'en ferais une salamandre si l'on pouvait s'endurcir au feu. » Il saura courir, sauter, dormira bien dans de mauvais lits et tiendra en horreur les bonnets de nuit. Rousseau admet et recommande les anciens jeux : mail, paume, arc, ballon, tous en décadence dans le monde où vivait Émile : « Vous préférez le volant parce qu'il fatigue moins et qu'il est sans danger. Vous avez tort par ces deux raisons. Le volant est un jeu de femmes; mais il n'y en a pas une que ne fît fuir une balle en mouvement. » — Nous avons changé tout cela. — « Leurs blanches peaux, continue le philosophe, ne doivent pas s'endurcir aux meurtrissures et ce ne sont pas des contusions qu'attendent leurs visages. » Le rôle des femmes dans la nature étant ainsi rigoureusement circonscrit, Rousseau montre que la paume est excellente pour les jeunes hommes : « On joue toujours lâchement aux jeux où l'on peut être maladroit sans risque : un volant qui tombe ne fait de mal à personne; mais rien ne dégourdit le bras comme d'avoir à couvrir la tête... s'élancer d'un bout d'une salle à l'autre, juger le bond d'une balle encore en l'air, la renvoyer d'une

main forte et sûre; de tels jeux conviennent moins à l'homme qu'ils ne servent à le former. »

Il eût été logique, ayant ces vues, de recommander aussi l'équitation qui n'habitue pas moins au danger que la paume et n'est, assurément, pas moins conforme qu'elle à la nature. mais un secret instinct poussait Rousseau (et Voltaire aussi parfois) à vanter de préférence ce que ses contemporains négligeaient et à blâmer ce qu'ils aimaient ; il célèbre la paume si peu en faveur alors, mais il parle avec la dernière froideur de l'équitation, que les nécessités de la vie ne permettaient pas de négliger autant. Il voudrait que son Émile fût un aigle ou une salamandre, mais non pas un centaure. L'exercice du cheval lui semble avoir quelque chose d'aristocratique ; « faire son académie » est une vanité. Lui-même d'ailleurs ne pratique pas cet art ; il est marcheur plutôt que cavalier ; bien des petites idées vont parfois se loger dans les plus vastes esprits, et plus d'un réformateur illustre, transformant la société en pensée, l'a refaite plus ou moins consciemment à son image et ressemblance : « J'aime à marcher à mon aise et m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied par un beau temps, dans un beau pays, sans être pressé, et avoir pour terme de ma course un objet agréable, voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût. Au reste, on sait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine, si beau qu'il fût, ne parut tel à mes yeux ; il me faut des torrents, des rochers, des sapins, des bois noirs, des chemins raboteux à monter et à descendre, des précipices à mes côtés... »

Telles sont les idées que les réformateurs du XVIIIe siècle s'appliquent à répandre ; il reste à les voir condensées en système et mises en pratique ailleurs que dans les romans. Nous trouverons la pratique à l'ombre du trône et la réduction en système dans divers ouvrages dont le plus curieux est peut-être le *Plan d'éducation publique* de l'abbé Coyer.

XVIII

Le livre de l'abbé parut en 1770 ; il coordonne fort bien toutes les notions éparses dans les pamphlets, les satires, les romans, les dictionnaires de l'époque ; il est plein de traits d'esprit, de vues justes et de paradoxes ; il dit nombre de vérités qu'on est surpris de voir si vieilles quand on s'aperçoit que, hier seulement, on a commencé d'en tenir compte. Il connaît ses auteurs, Platon, Montaigne, Rollin, Locke, Rousseau, Tissot ; il est pénétré, cela va sans dire, de la nécessité de se rapprocher le plus possible de la nature et même de la nature sauvage. A cet enfant de bonne maison, brisé par « un lit que la mollesse n'a pas fait », excédé par la moindre promenade, il oppose « ce petit rustre que la campagne a vu naître », qui grimpe aux arbres, porte des fardeaux, rit et chante, « demi-nu sur la neige ou sous les ardeurs de la canicule ». Que serait-ce si, au lieu du rustre, il nous présentait « le jeune sauvage qui, sur les traces de son père, se fait un corps de fer » ? Les sauvages étaient fort à la mode au temps de Coyer : tâchons de leur ressembler, pense-t-il. Nous vivons figés : « N'y a-t-il donc aucun médecin qui puisse me guérir ? disait un riche oisif, bien sédentaire, bien vaporeux de Paris. — J'en connais un, répond un voyageur, mais il est en Russie. — Le malade part, arrive à l'adresse. Mais le médecin a été appelé en Hollande. Le malade vole après lui et, avant d'arriver à Amsterdam, il est guéri... L'eau qui croupit se corrompt. »

A cette époque, en effet, la vie abritée, la vie assise, commence et, dès le premier instant, ses dangers crèvent les yeux. Une belle dame rêveuse souffre de toute sorte de maux : que faut-il faire ? « Frottez votre appartement », lui répond un médecin de l'école de Tronchin. C'est lui dire : « Si vous continuez à passer vos jours dans un lit, sur un fauteuil ou emboîtée mollement dans une voiture, vous augmenterez ces maladies de peau, ces pesanteurs de tête, ces migraines... ces vapeurs qui vous rendent insupportable à vous-même et

aux autres et bientôt vous quitterez ce palais pour achever de pourrir sous la tombe. »

La vie assise et « emboîtée » commence, en vérité ; on voit des « hommes sans mouvement qui ont oublié qu'ils sont des hommes » ; le pire est que, dès le collège, on les prépare maintenant à être des hommes sans mouvement ; nous sommes loin de l'époque où l'on forgeait des armures complètes pour endurcir de tout jeunes enfants ; les hommes faits, les soldats même n'en portent plus. Quant à la vie de collège, la voici décrite au naturel : « Dans toute la journée, on accorde à cette pétulante jeunesse environ deux heures de récréation. L'homme de cabinet s'en permet davantage, sous peine d'infirmité. Le jour de congé hebdomadaire ne saurait réparer le mal. Tout le reste du temps, elle est clouée sur des livres... Et ces deux heures même qu'on lui abandonne pour s'ébattre, elle n'en profite que très imparfaitement. Pleut-il ? la cour n'est plus praticable. Il faut se retirer dans une salle où l'on est entassé... Est-ce là le mouvement qui convient à cet âge? »

Il faudrait des collèges hors des villes, en plein champ, en plein air. Voyez ceux de Paris : « J'entre dans les collèges de cette capitale, dans celui, si vous voulez, qui a pris le nom d'un grand monarque. Je trouve d'abord une cour que vous appelez grande, mais petite eu égard à la multitude qu'elle reçoit. Point de jardin : point de pré où un air libre vienne rafraîchir les poumons d'une jeunesse bouillante. » La cour est entourée de murs et le collège est entouré de maisons. Cette description, ne l'oublions pas, est de 1770.

L'intérêt de la nation, de son armée, de ses lettrés et de ses penseurs est le même : il faut développer le corps et l'âme. Avec une « constitution forte », Pascal eût rendu plus de services encore à sa patrie. « Tout irait mieux si l'éducation nationale était plus mâle. » Mais on s'émeut, on s'attendrit ; le cœur s'en mêle, bien à tort, et on nomme sensibilité ce qui n'est que déraison : « Mère imprudente ! ce fils unique, l'espérance d'une grande maison, que vous livrez aux hasards de la guerre, vous vous flattez de le revoir ? Ce ne seront peut-être ni le fer ni le feu qui l'étendront mort sur le champ de bataille ; mais sa propre faiblesse qui le consumera dans les

travaux d'une campagne. C'est vous-même qui l'aurez tué. » Nos grandes villes « n'offrent plus que de petites âmes dans des corps faibles ». Les femmes, jadis, « concouraient à l'éducation publique »; elles animaient par leur présence les joutes et les tournois. La femme, aujourd'hui, amollit l'homme; « elle le tient enchaîné à ses côtés dans une conversation frivole ou à une table de jeu, au spectacle ou dans un jardin; elle l'a même associé à ses petits ouvrages de main ». Pénélope brodait autrefois, mais elle ne demandait pas à ses soupirants de tenir l'aiguille auprès d'elle : pour conquérir Pénélope, « il fallait tendre l'arc d'Ulysse ».

Nos anciens jeux sont dédaignés dans les milieux où fréquente Coyer; il le remarque avec douleur. La ville est encore parsemée de jeux de paume, mais les monuments seuls subsistent, clos et muets : « Où sont à présent les joueurs? » Et, poussant peut-être un peu loin l'enthousiasme, notre auteur affirme qu'il n'est meilleur moyen que la paume pour faire reculer la mort même : « La mort naturelle ne vient que de la rigidité des fibres qui s'augmente avec l'âge et qu'on peut retarder par l'action. » Il faut ressusciter dans les collèges « ce jeu qui languit chez nous et semble tirer à sa fin ». Le mail est tout aussi abandonné : « Il est tombé de la plus haute sphère dans la plus basse et encore y expire-t-il : celui de l'Arsenal vient d'être supprimé. » C'était oublier la province; dès cette époque on l'oublie volontiers, et c'est encore un signe du temps.

Il faut que les enfants s'exercent à tous ces jeux, qu'ils apprennent à nager, sauter, grimper aux cordes, lutter. « Vous pâlissez, mères trop tendres »; vous traitez ces jeux de « polissonneries »; mais ils feront de vos fils des hommes robustes et ils contribueront même à sauvegarder leurs mœurs.

L'équitation, moins négligée, n'est plus étudiée cependant avec autant de zèle; seuls les jeunes gens qui se destinent à l'armée l'apprennent encore avec un peu de soin : « Mais cet autre enfant que vous élevez pour la robe; je dis plus, ce troisième que vous consacrez à l'Église, l'un et l'autre n'useront-ils jamais du cheval? On ne voyait point, il y a cent ans, nos rues et nos chemins embarrassés d'équipages dont les

formes et les noms chargent la mémoire. Un militaire qui se fût rendu à l'armée en chaise de poste en eût été la fable. »

Des symptômes si évidents avaient frappé bien d'autres observateurs que l'abbé Coyer : une réaction commençait, très marquée dans les livres ; beaucoup moins marquée, mais cependant appréciable, dans la pratique. L'utilité de vivre conformément à la nature était alors une de ces idées qui flottent, pour ainsi dire, dans l'atmosphère : on respire, et on en est pénétré. Vingt penseurs, sans se consulter, arrivent aux mêmes conclusions et, sans se copier, enseignent la même doctrine. A la cour du duc d'Orléans, la nécessité de vivre conformément à la nature était un article de foi, et toute l'éducation d'enfants dont l'un, le duc de Chartres, devait être le roi Louis-Philippe, était fondée sur cet axiome. Le soin d'élever cette jeune famille avait été confié à la fameuse madame de Genlis, marquise de Sillery, maîtresse femme, aux idées arrêtées, très sûre d'elle-même, qui suivit des règles d'autant plus intéressantes à connaître qu'elle les appliqua avec persistance et rigueur ; elle avait trop de confiance en ses lumières pour hésiter et laisser ses expériences à moitié faites. Elle proteste, d'ailleurs, qu'elle ne doit rien à Jean-Jacques, ni à personne ; qu'elle a tout inventé elle-même, excepté les haltères ; mais elle fait en réalité du Jean-Jacques sans le savoir, vulgarisant et, ce qui est mieux, appliquant ces idées qui, comme on dit, étaient alors « dans l'air ».

Le duc et la duchesse d'Orléans (Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon) avaient quatre enfants qu'on appelait alors le duc de Chartres, le duc de Montpensier, le comte de Beaujolais et mademoiselle d'Orléans. Ayant accepté de diriger leur éducation, madame de Genlis chercha quelque esprit modeste, consciencieux et subalterne pour veiller à l'exécution de ses préceptes ; elle fut servie à souhait par le « sage et honnête » M. Lebrun, qui avait voyagé en Amérique, savait les sciences, avait « des manières fort décentes et des mœurs parfaites ». Ce digne homme n'était, pour l'ordinaire, chargé des princes que dans la matinée, et il rédigeait, minute par minute, un journal de toutes leurs actions. « Je priai M. Lebrun, dit madame de Genlis dans ses *Mémoires*, de faire un journal détaillé de la matinée des princes jusqu'à onze heures, en laissant une

marge pour mes observations... M. Lebrun m'apportait tous les matins ce journal ; je le lisais sur-le-champ ; je grondais ou je louais, je punissais ou récompensais les princes en conséquence de cette lecture. Dans le cours de la journée, j'écrivais à la marge mes observations, et le soir je rendais le journal à M. Lebrun qui me le rapportait le lendemain. » Ces journaux formaient un gros cahier chaque année. Remis plus tard à l'aîné des enfants du duc, ils avaient disparu et on en connaissait seulement quelques extraits publiés par madame de Genlis elle-même, quand deux de ces volumes, se rapportant aux années 1787 et 1788, ont été récemment retrouvés et acquis par la bibliothèque de Chantilly [1].

Le journal tenu par le digne Lebrun est d'une écriture minuscule, régulière, appliquée ; madame de Genlis l'apostille d'une plume impérieuse, autoritaire et péremptoire. Lebrun formule, de loin en loin, à mi-voix, de modestes observations ; une verte réplique lui clôt la bouche et l'anéantit : « Je prie M. Lebrun de trouver bon que je ne change absolument rien à ce que j'ai décidé. » La marquise peut s'adoucir, d'aventure, mais c'est qu'il s'agit d'une fête qu'on lui prépare à elle-même : « Tout ce que vous approuvez, mon ami, me sera toujours agréable. » C'est une tragi-comédie intime que ces cahiers. Ils sont, d'autre part, au point de vue de l'éducation, pleins de renseignements curieux, et madame de Genlis y montre la vigueur de son caractère.

Se conformer à la nature, éviter les faiblesses, les « douilletteries », développer le corps en même temps que l'esprit, enseigner au corps et à l'esprit des exercices et des sciences aussi variés que possible afin de développer à leur plus haut point toutes les fibres et toutes les facultés : voilà ses principes ; il faut reconnaître qu'ils sont d'une femme de tête ; son énergie à les appliquer doit rendre indulgent pour ses vanités et ses travers.

D'abord, les jeunes princes se contenteront de la nourriture la plus simple : « M. le duc de Chartres a déjeuné, à l'ordinaire, avec sa pomme crue, M. le duc de Montpensier, avec du chocolat ; » ils goûtent avec du pain et des cerises. Il est

1. J'en dois la communication à la grande obligeance de M. Léopold Delisle.

d'autant plus nécessaire de les maintenir dans les voies de la sobriété qu'ils ne sont pas moins portés à la gourmandise que les enfants du commun. A la moindre fredaine, ils sont condamnés au pain sec pour le déjeuner et le goûter pendant huit jours : c'est ce qui arriva au duc de Montpensier le 1er décembre pour s'être moqué de son frères Chartres ; le 9 décembre, et cette pénitence étant tout juste finie, la marge du journal porte : « Je donne pour pénitence à M. le duc de Montpensier, parce qu'il a manqué d'application au latin et fait des rires ridicules au dessin, de manger du pain sec à déjeuner et goûter pendant huit jours. » Par suite de quelque autre sottise, le comte de Beaujolais était également en pénitence, et, le lendemain de ce dernier arrêt, Lebrun écrit : « J'avais proposé à M. le duc de Montpensier et à M. le comte de Beaujolais, qui ne devaient avoir que du pain sec, de ne pas remonter pour n'être pas tentés. Ils ont cru avoir assez de force sur eux-mêmes et ont suivi leur frère ; ils n'ont pu l'un et l'autre s'empêcher de tremper un peu de pain dans une tasse... » — « Un jour de plus de pain sec pour cette gourmandise », écrit en marge la terrible Genlis.

Cette sévérité était nécessaire pour habituer les enfants à prendre une « force sur eux-mêmes » qui leur faisait assurément défaut ; le duc de Chartres, chargé un jour de porter une gaufre à sa mère, ne put, à l'arrivée, lui en offrir qu'une moitié, ayant mangé l'autre en route.

Ils se lèvent à six heures et demi du matin, se couchent à dix heures et, au lieu de dormir sur des matelas, dorment, pour s'endurcir, sur du bois, « excellente habitude à tous égards », dit madame de Genlis, et qui préserve des rhumes. Aucune indulgence pour les « bobos ». Lebrun écrit, en février 1787, que le duc de Montpensier a le nez gercé par le froid et se le bassine soir et matin avec de l'eau de guimauve. En marge : « Il faut absolument supprimer tous ces *bassinements*... Rien n'est plus efféminé que tous ces petits soins pour ces petits *bobos*. Quand nos jeunes personnes ici ont le nez gercé, on n'y fait rien du tout ; à plus forte raison ne faut-il pas accoutumer des hommes à ces douillettes. » Lebrun se risque à implorer miséricorde pour ce nez crevassé, mais sans le moindre succès : que l'enfant se lave

avec de l'eau ordinaire tant qu'il voudra, mais avec rien autre.

Pour développer les facultés de leur esprit, l'enseignement est d'une variété extraordinaire : c'est là sa caractéristique intéressante et elle mérite mention parce que c'est la même que pour l'éducation physique : un système unique est appliqué au corps et à l'âme. Les jeunes princes étudient le latin et le grec (avec des « baguenaudages » il est vrai ; pendant une leçon, le duc de Chartres « n'a cessé de se peler le pouce ») ; les classiques français, même les plus récents : Voltaire et son *Mahomet*, son *Brutus* (on est à la veille de la Révolution) ; la chronologie des rois de France, des rois d'Angleterre, celle des papes, des Arabes, des Turcs ; les mathématiques, la musique. Ils chantent ; le duc de Montpensier joue du galoubet ; ils étudient le dessin, l'architecture ; deviennent capables de dire, en voyant une moulure, à quel ordre elle appartient. Ils apprennent l'italien, l'allemand, l'anglais très à la mode à ce moment, mais qui, néanmoins, les endort : « A midi, anglais comme hier, c'est-à-dire un peu assoupis. » On tâche de réveiller leur zèle en leur donnant pour compagne une petite Anglaise de leur âge, très jolie, miss Nancy Syms, nom trop vulgaire pour madame de Genlis qui la rebaptise Paméla en souvenir de Richardson : c'est ainsi que la jeune étrangère est toujours désignée dans le journal.

Les exercices physiques occupent une partie considérable de la journée : ils sont d'espèce diverse, très ingénieusement combinés et simples pourtant, car il ne faut pas s'écarter de la nature. Madame de Genlis veut que les princes possèdent les éléments de toutes les sciences et soient en même temps assez robustes, actifs et dégourdis pour se tirer d'affaire quoi qu'il leur advienne ; ils pourront être, au gré de la fortune, soldats, maîtres d'école ou rois de France. Perdus dans une île déserte, ils se seraient montrés, pensait-elle, aussi ingénieux que Robinson.

D'abord, une grande place est réservée aux exercices les plus simples : la marche, le saut, la course. « Nous sommes partis, les deux princes aînés et moi, écrit Lebrun ; nous avons fait le tour des Invalides ; on a couru, ainsi que le dési-

rait madame la marquise, mais on n'est pas en haleine et dans peu cela ira mieux... — Courses, aller et venir, dans l'allée des platanes qui a, en longueur, 550 pieds environ, pour lesquels ils emploient un peu plus d'une minute. » Ils sautent en hauteur et en longueur ; les altitudes et les distances sont constatées avec précision par Lebrun, jour par jour, sans y manquer jamais. Le 16 juin 1787, promenade ; « au retour, courses et sauts : M. le duc de Chartres, treize semelles et quelque chose ; son frère, quoique en bottes et en culotte de peau pour la première fois, treize semelles ». Le 18, il se surpassent et atteignent quatorze semelles un quart : « aussi les ai-je loués, en leur faisant voir ce qu'on y gagnait de toute manière ». Leurs amis sautent, mademoiselle Paméla saute, tout le monde saute ; mademoiselle Paméla se distingue en sautant huit semelles à pieds joints, sans élan ; le duc de Montpensier, qui réussit toujours mieux que son frère, ne peut sauter ainsi que sept semelles et demie. Ordre de madame de Genlis de « faire courir et sauter M. le comte de Beaujolais » et de ne tolérer aucune réplique de lui. Car les jeunes princes ont une certaine tendance à répliquer, une très grande à se disputer (quand il n'y a pas eu de querelle, Lebrun, dans la joie, en fait mention expresse), une assez marquée pour tirer mauvais parti de l'agilité qu'on les oblige d'acquérir : « En allant à la messe, j'ai trouvé et j'ai dit à M. le duc de Chartres qu'il avait fait une chose peu convenable en courant le long de la rue devant la voiture de sa sœur jusqu'à l'église. »

Ils exécutent ces marches et sauts avec des souliers à semelles de plomb inventés par madame de Genlis ; ce n'est pas, pense-t-elle, contrarier la nature, mais l'aider. Mes élèves, écrit-elle, ont été ainsi chaussés « depuis l'instant où ils m'ont été confiés, jusqu'à celui où ils m'ont quittée. Cette semelle était d'abord extrêmement mince ; on en a augmenté insensiblement l'épaisseur. Quand M. de Chartres m'a quittée, chacun de ses souliers pesait une livre et demie... et il faisait avec ces poids des courses et des sauts et trois ou quatre lieues à pied, d'un pas très vite et sans éprouver la moindre fatigue. Les souliers de mademoiselle d'Orléans (la future « madame Adélaïde ») pèsent en ce moment deux livres ; elle

ne les quitte jamais que pour danser; elle marche et court avec sans qu'on puisse s'apercevoir qu'elle ait de telles entraves », quoiqu'elle soit fort délicate et n'ait pas (à l'époque où madame de Genlis rédigeait ses *Leçons d'une gouvernante*) quatorze ans.

D'autres exercices, également conformes à la nature, sont aussi en honneur, tels que nager, grimper, porter des poids. Conduits aux bains de mer, on donne aux enfants un matelot pour les surveiller et leur apprendre à nager; ils doivent rester vingt minutes dans l'eau; les deux aînés apprennent vite, nagent, plongent, se tirent d'affaire; mais le comte de Beaujolais (âgé de neuf ans) a toujours un grand saisissement au contact de l'eau froide: le 7 août « il y est entré de bonne grâce, mais peu après ses bonnes résolutions l'ont abandonné et il a pleuré et crié très fort ». Le matelot le maintient quand même dans l'eau un quart d'heure.

Ils montent aux arbres, dans leur jardin, dans les bois, un peu partout; ils sont tenus de s'exercer sur des arbres à écorce lisse tels que des platanes: « On a grimpé sur un arbre, fort bien... — M. le duc de Montpensier a parfaitement monté à un arbre; son frère aîné a essayé à deux reprises, sans succès... — Ils ont tous deux grimpé deux arbres de plus de dix pieds de haut et de trois pouces et demi de diamètre, fort bien; cependant le cadet mieux que son frère. M. le comte de Beaujolais a aussi essayé, mais sans beaucoup de succès. » Le 28 août (1787) le duc de Montpensier même ne peut réussir, tant les arbres sont glissants à cause d'une averse tombée la nuit précédente.

Il importe de fortifier leurs dos et leurs bras; pour cela on leur fait hisser des poids au moyen d'une corde et d'une poulie: « Et avoir attention qu'ils n'y mettent pas de lâcheté », écrit madame de Genlis dans la marge du journal. On les exerce à tirer de l'eau du puits et à remplir eux-mêmes les carafes de leurs chambres; à porter du bois sur leurs bras et des hottes pleines sur leur dos; à monter et descendre les escaliers avec ces hottes. « Quand M. le duc de Chartres est parti pour Vendôme, écrivait plus tard madame de Genlis, il portait dans sa hotte deux cent vingt-cinq livres et descendait et montait l'escalier, ce qui est extrêmement fort, et ce

qu'aucun homme de la société que nous connaissons n'a pu faire avec quarante livres en moins. » Mademoiselle d'Orléans, frêle et débile durant son enfance, « porte dans sa hotte soixante-deux livres » et tire quarante livres à la poulie ; le petit comte de Beaujolais, âgé de onze ans, tire quarante-sept livres.

Un autre exercice, rigoureusement imposé, consiste dans le port des cruches ; une cruche à chaque main, pleine d'eau ou de sable, d'un poids approprié à la force de l'enfant, mais maintenu à la limite du possible, limite même dépassée parfois, ce dont s'inquiète avec raison Lebrun. Ses élèves arrivent épuisés, la taille et les jambes pliées ; en 1787, le duc de Chartres porte quarante livres, et c'est trop : « Ils ont porté leurs cruches ; M. le duc de Chartres jusqu'à la maison, mais au moyen de cinq repos au moins, avec le corps ployé et les genoux en dedans, ce qui me fait persister à penser qu'il faudrait diminuer le poids. » A cette observation, faite pour la seconde fois, madame de Genlis, qui d'ailleurs sait le danger du surmenage physique, lequel « énerve au lieu de fortifier », se laisse fléchir et répond : « Il faut diminuer les poids, de manière à ce qu'ils portent de bonne grâce. »

Les haltères sont aussi en honneur, et une part est naturellement réservée aux exercices aristocratiques indispensables : escrime, équitation, tir. L'escrime va d'abord assez mal, surtout pour l'aîné : le cadet le dépasse comme d'ordinaire, se moque de lui, et reçoit une punition au lieu d'une récompense. « Le duc de Chartres a agi comme s'il avait la plus grande frayeur de recevoir une botte... Prières, exhortations, remontrances, tout a été inutile, et il a fini par pleurer. » Il triomphe à la longue de cette crainte, mais non sans peine ni rechutes. Pour les sports de cette sorte, madame de Genlis n'a qu'une sympathie médiocre ; les armes sont un exercice « malheureusement nécessaire », mais à qui il ne faut pas faire la part trop grande ; ses élèves lui ayant paru, en octobre 1788, moins bien connaître qu'elle n'eût souhaité les signes distinctifs des trois ordres d'architecture, elle prescrit que, pendant huit jours, on prendra sur le temps réservé aux armes afin de se perfectionner en architecture. Pour l'équitation, rien à dire, on ne saurait s'en passer ; le tir a

moins d'utilité : « Comme je désirais infiniment que mes élèves n'aimassent pas la chasse, écrit madame de Genlis (en 1791), goût des gens désœuvrés et passion funeste pour le peuple avant la Révolution, je ne les ai jamais encouragés à cet exercice auquel ils ont mis beaucoup d'indolence et peu de suite. »

Un des traits remarquables de cette éducation est, nous l'avons dit, l'esprit de suite qui y préside ; les intempéries, les voyages, les changements de lieu n'interrompent en rien les occupations prescrites, qui viennent à leur heure avec une précision astronomique : si l'on ne peut porter de l'eau, on portera du sable ; si l'on ne peut courir au jardin, on courra dans le corridor. On n'aura nulle fausse honte, et les trois petits princes, plus ou moins courbés par le poids, porteront devant tout le monde leurs cruches sur les promenades publiques de Spa et par la rue « qui est boueuse et mal pavée ».

Enfin cette éducation n'eût pas été conforme aux idées de l'époque, si aucune part n'avait été faite à la sensibilité. Madame de Genlis s'applique à la développer chez ses élèves en même temps que les forces physiques ; sur sa recommandation, pendant ce même séjour à Spa, les quatre enfants travaillent à défricher une solitude et à élever, dans un endroit romantique et écarté, un autel « à la Reconnaissance », en mémoire de la guérison de leur mère. Le 21 août 1788, Lebrun écrit dans le journal : « M. Mirys m'a remis, de la part de madame la marquise, l'inscription à mettre sur l'autel de la Sauvenière, pour la copier... L'inscription est couchée en ces termes : — A la Reconnaissance. Les eaux de la Sauvenière ayant rétabli la santé de madame la duchesse d'Orléans, ses enfants ont voulu embellir les environs de cette fontaine ; ils ont eux-mêmes tracé les routes, enlevé les pierres, planté les fleurs et les arbustes, et ils ont défriché ce bois avec plus d'ardeur et d'assiduité que les ouvriers qui travaillaient sous leurs ordres. — Au bas de cela, un chiffre composé des lettres O. C. M. B. » (Orléans, Chartres, Montpensier, Beaujolais).

L'inscription exagère un peu, car il semble, d'après le journal, que le rôle des jeunes princes consista surtout à visiter les travaux et à grimper sur les arbres des environs. L'autel

fut inauguré en présence de la duchesse: à son arrivée dans le bois, la musique du Vauxhall se fit entendre : « Ses enfants tenaient des râteaux pour marquer qu'ils venaient de terminer cette promenade dont ils lui faisaient l'hommage. » On arrive au bosquet, près d'un « précipice d'une grande beauté par sa profondeur »; l'autel est entouré de guirlandes, les enfants y mettent des couronnes; « M. le duc de Chartres, assis au pied, tenait un style, et paraissait écrire sur l'autel le mot *Reconnaissance* ». Les enfants se jettent dans les bras de leur mère; « tout ce qui était là fondait en larmes[1] ». Aucune cérémonie de famille n'eût été complète sans larmes en 1787. Au retour, passant devant la prison pour dettes, on fait une souscription et on délivre les prisonniers. Le bosquet a été conservé et l'autel s'y voit encore de nos jours.

On revient à Paris, et les exercices reprennent : la poulie, la hotte et les cruches; au 31 décembre, M. Lebrun dresse un tableau de ce qu'on sait et de ce qu'on a fait; le duc de Chartres porte quatre-vingt-six livres, son cadet cinquante-quatre et le petit comte de Beaujolais, haut de trois pieds dix pouces, quarante livres.

L'an d'après, c'est la Révolution, et bientôt des occasions inattendues s'offrent aux deux aînés de faire honneur à leur éducation et de manifester leur endurance; âgés de dix-neuf et dix-sept ans, ils se distinguèrent, comme on sait, à Valmy et à Jemmapes : « Les princes français ne m'ont pas quitté, écrivait Kellermann le lendemain de Valmy, et se sont montrés au mieux; Chartres a déployé un grand courage, et Montpensier un grand sang-froid que son extrême jeunesse rend encore plus remarquable. » (21 septembre 1792.)

XIX

La décadence des anciens jeux au cours du XVIIIe siècle est sensible surtout dans la haute classe. La réaction, avec les exercices conformes à la nature, n'agit que sur une faible

1. *Mémoires de Madame de Genlis.*

partie de cette même classe et de la classe moyenne. Ce sont là — décadence et réaction — des signes indicateurs, qui permettent d'entrevoir l'avenir; il s'agit toutefois d'un avenir lointain.

Pour le moment, sur le seuil de la période contemporaine, la masse des Français, malgré les tendances pensives et les goûts sédentaires de quelques-uns, ressemble encore beaucoup aux ancêtres des âges passés. Ils sont, avant tout, et bien plus que de nos jours, campagnards; les immenses agglomérations urbaines ne se sont pas formées; la race est robuste et agile, endurcie par la vie au grand air. Les mêmes nécessités générales maintiennent les mêmes obligations qu'autrefois; les grandes inventions modernes ne sont pas venues donner à l'homme l'illusion que la force des muscles et la souplesse des membres sont inutiles. Les voitures se sont multipliées, c'est vrai; elles encombrent les routes; elles restent néanmoins le mode de locomotion du petit nombre; pour presque toute la nation, il n'est encore que marcher ou chevaucher, ni plus ni moins qu'au temps de saint Louis.

La Révolution éclate. l'Europe est liguée contre la France. et la France est divisée. Sur un point de son territoire toutefois. elle est. par bonheur, unie; c'est la frontière. Des recrues jeunes, mal armées, plus mal équipées. s'y portent. L'enthousiasme les soutient : la patrie est en danger. Mais l'enthousiasme se trouve animer des corps solides et dispos, habitués à la vie active, au mouvement, aux intempéries. L'expérience montre — une des plus dures expériences qu'aucun peuple ait jamais connues — que la race est véritablement demeurée robuste et agile. La matière première, soldat. est excellente: ces paysans sont vite dégourdis: ils n'ont pas seulement de l'entrain et de l'ardeur; ils ont la trempe des muscles et du caractère qui assure leur endurance. A la surprise de la vieille Europe, ce peuple railleur, chansonnier, frivole, se montre par-dessus tout *endurant*. On croirait que ces adolescents tirés de leurs foyers pour être jetés brusquement dans de si rudes guerres vont plier sous le faix. tomber malades et mourir comme les fils de famille dont parlait Coyer. Point: ils tiennent tête aux anciens régiments de Frédéric II;

et, si la bataille d'Iéna put être gagnée, la France le dut à l'extraordinaire capacité *pour la marche* du corps d'armée de Soult. Après avoir parcouru cent trente kilomètres, les troupes devaient avoir un jour de repos ; au lieu de s'arrêter elles firent ce même jour cinquante kilomètres et arrivèrent, nullement épuisées, à temps pour prendre part à la lutte et décider la victoire.

Notez qu'alors, sous l'Empire, les soldats étaient « équipés », plutôt trop équipés même : ils livraient bataille en grand uniforme. « Des bottes énormes, dit M. Vast, des cuirasses et coiffures d'un poids effroyable, des uniformes sanglés qui semblaient raidir les membres dans l'attitude de la parade, la charge épuisante du sac, des effets de cantonnement, des armes, sabres, lattes, fusils et baïonnettes, tout semblait être destiné à paralyser ces hommes de fer... Nulle génération n'apparut plus robuste, mieux trempée pour les luttes de la vie et de la guerre[1]. »

Un grand affaissement se produit après 1815 ; la dépense d'énergie a été excessive, la nation est épuisée ; et, cette fois, il s'agit bien de toute la nation : haute, moyenne et basse classe. De plus, la paix se prolonge et les grandes querelles sont des querelles oratoires. Enfin et surtout, l'heure vient des inventions tenant du prodige et des illusions qu'elles allaient entraîner pour un temps. A quoi bon s'endurcir et développer une puissance de muscles devenue inutile ? On peut faire, sans effort, les plus longs voyages et, sans effort, en touchant du doigt un bouton électrique, envoyer un obus colossal crever un navire en pleine mer ou abattre une tour à une journée de marche.

Les idées du XVIIIe siècle sur la gymnastique et les exercices conformes à la nature ne meurent pas, mais végètent, si bien qu'on peut, en vérité, les croire défuntes. Les règlements des lycées prescrivant la gymnastique, sous le second Empire, demeurent presque partout lettre morte[2].

1. *Histoire générale*, IX, 81.

2. Un règlement de 1854 avait déclaré que la gymnastique faisait partie de l'enseignement des lycées, mais n'avait guère eu d'effet pratique : « Ce n'est qu'en 1869, sous le ministère de M. Duruy, que l'enseignement de la gymnastique fut organisé d'une manière générale » dans les lycées et les écoles. (Buisson, *Dictionnaire de pédagogie*).

En d'autres pays, on agissait tout différemment. Les leçons de l'adversité avaient été comprises. On soignait la machine humaine ; on travaillait à l'accroissement méthodique de ses forces et de son pouvoir de résistance, ne voulant rien laisser perdre ; on s'appliquait à former des hommes aussi endurants que ceux que le maréchal Soult avait amenés sur le champ de bataille d'Iéna. Le progrès de la gymnastique et des exercices physiques est incessant, et l'on comprend aujourd'hui, quand on regarde en arrière, le sentiment qui a fait élever par nos voisins une statue à l'initiateur de ce mouvement, l'inventeur du reck et des barres parallèles, Frédéric-Louis Jahn : invention des plus simples, à ce qu'il semble, mais qui n'a peut-être pas moins contribué que celle des fusils à aiguille à la puissance de l'État.

A quoi bon développer le corps, le rendre alerte et résistant ? De terribles événements l'ont rappris chez nous à qui pouvait l'oublier. Des hommes de cœur ont entendu la leçon et, avec un zèle infatigable, ayant à lutter contre maints partis pris et chicanes, ont essayé naguère de réagir. Un vif succès les a récompensés, à la fin, de leurs peines qui, toutefois, n'avaient pas été médiocres, car nous ne sommes plus au temps où le bon Pantagruel « interprétait toute chose à bien » ; jamais, au contraire, l'art de la critique n'a été poussé plus loin, et il semble, par moments, qu'il suffise de blâmer pour s'assurer un public intéressé et charmé. On a donc reproché aux innovateurs de vouloir transformer ou même tuer le génie national, faire de nous des étrangers, encourager la brutalité, etc.

Ils ne faisaient rien cependant que renouer des traditions françaises, vivifiant d'anciens jeux qui végétaient, ou ramenant dans notre pays des variétés de sports qui en étaient issus. Ils profitaient, il est vrai, des perfectionnements qu'on avait pu, d'aventure, y introduire au dehors ; ils risquaient ces innovations sans penser à mal, ni croire que le génie national fût d'espèce assez molle pour être déformé par l'admission de quelque nouvelle règle dans un jeu de paume ou de ballon. Ils se disaient que la seule question intéressante était de savoir si un exercice est sain ou non. S'il doit rendre notre race plus robuste, plus agile et plus endurante, il n'importe qu'il vienne de Mont-

pellier, de Londres ou de Berlin, il sera le bienvenu. Nos voisins ne furent jamais si difficiles, ni nos ancêtres non plus. Si les Anglais, jadis, adoptaient nos jeux, pour leur plus grand bien et sans rien craindre pour leur « génie national », nos ancêtres ne se gênaient pas davantage et n'avaient pas plus de scrupules. Ils n'empruntaient pas de jeux à l'Angleterre, parce qu'elle avait les mêmes que nous : mais ils en demandaient très volontiers à l'Italie, et n'avaient nulle crainte que des amusements leur fortifiant la poitrine, les bras et les jambes, pussent nuire en quoi que ce fût au génie national. Ils n'hésitaient pas davantage à apprendre un jeu étranger qu'une langue étrangère : car il ne faut pas voir non plus dans cet autre « danger » une innovation récente. La généralité des Français de quelque instruction, aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, connaissait ses classiques et trouvait moyen de savoir aussi une langue vivante, celle qui ouvrait le plus d'horizons et était la plus utile alors : anglais au XVIIIe siècle, espagnol ou italien aux deux siècles précédents. Voltaire savait, notamment, l'anglais : Racine l'italien, Corneille l'espagnol, Ronsard l'italien, et ils n'en passent pas moins pour d'assez bons spécimens de l'esprit français. Ils ne considéraient pas qu'il y eût opposition et eussent été fort surpris de cette guerre des anciens et des modernes qu'on a vu renaître de nos jours sous une forme nouvelle. Ils pensaient qu'un jeune Français pouvait apprendre assez de latin pour lire César ou Virgile, d'anglais pour lire un livre d'histoire, un roman ou un journal, et de jeux d'exercice, « débourrant » les membres, pour vivre autrement qu'un cul-de-jatte. Ils prouvaient que la chose était possible en la faisant.

Il faut compter sur le bon sens de la race, dont le caractère offre une si remarquable superposition de fantaisie inconsidérée, d'indiscipline et de démesure : — de sang-froid, de patience, de labeur et de raison, — superposition qui nous fait mal juger souvent, même par les observateurs nationaux ; car on peut prononcer en sens contraire, selon le côté que l'on regarde, et même prononcer avec bonne foi : car la démesure est certaine, aussi certaine que la défaite d'Azincourt ; et le sang-froid est certain, aussi certain que la victoire de Valmy. Le bon sens finira par l'emporter ; beaucoup

se rangent aujourd'hui à l'avis des ancêtres et croient que ces diverses études et occupations ne s'excluent pas l'une l'autre ; qu'il y a place dans l'éducation pour les classiques et pour les modernes, et que des jeux développant l'individu, faisant l'homme plus complet, contribuant à lui donner des habitudes de discipline (car c'est le cas) [1], répandant parmi la jeunesse cet optimisme, ce « mépris des choses fortuites », disait Rabelais, que donnent la vigueur et la santé, ne doivent pas être découragés, quelle que soit leur provenance ou plutôt la forme de leur nom.

L'excès, sans doute, est possible, en cela comme en toute chose; mais nous ne sommes pas près encore d'y tomber, il s'en faut. Surtout, pour ce qui concerne le populaire, chez qui la pratique des jeux d'exercice n'avait cessé de décroître depuis 1815, il reste énormément à faire. Il y a là une belle tâche à remplir, moins négligée chez nos voisins que chez nous ; nullement irréalisable d'ailleurs : comme le montre, depuis peu, le goût de la bicyclette chez nos paysans, jusqu'en pays de montagne.

Bien loin de souhaiter l'arrêt de ces sports, souhaitons donc avec ardeur qu'ils se multiplient, et que toutes les classes de la société française, les classes pauvres comme les autres, en ressentent l'effet. Quant à la limite à atteindre, à la loi de proportion qu'il convient de garder présente à l'esprit, il est facile de la découvrir sans l'aller chercher au dehors. Elle a été formulée il y a bien longtemps, en termes définitifs, par un penseur en qui sont intimement unis les fantaisies légères et le solide bon sens du caractère national, Michel de Montaigne :

CE N'EST PAS UNE AME — CE N'EST PAS UN CORPS QU'ON DRESSE — C'EST UN HOMME.

J. J. JUSSERAND

1. Opinion d'un étudiant en médecine joueur de foot-ball : « Croyez-vous que les qualités psychologiques du joueur ne lui soient pas aussi nécessaires ?... Elles lui sont indispensables. Les capitaines, qui sont les grands stratégistes du foot-ball... préfèrent mettre dans leurs équipes des joueurs moins bien doués physiquement que d'autres, mais qui ont sur eux la supériorité de garder leur sang-froid : l'affolement dans une équipe, c'est le désastre imminent... Le plus grand rôle est dévolu à l'esprit de discipline, qui s'impose... La discipline est la pire ennemie de la prouesse individuelle, en tous points néfaste. » (Victor Dabat.)

L'OPINION ANGLAISE

ET LA GUERRE[1]

Tel est le point de vue français moderne. Il y a quinze ans, c'était encore celui de l'Angleterre, de cette Angleterre qu'une George Eliot, qu'un Stuart Mill, un Ruskin, un Tennyson, un Walter Pater, un Rossetti, un Burne Jones, un Watts avaient élevée au culte de l'idée et qu'un Gladstone voulait chevaleresque et chrétienne, les mains pures et secourables aux faibles, soucieuse du droit d'autrui, assez fière pour s'humilier quand elle lui a fait tort, et vouloir réparer sa faute. Étrange altération de ce qui semble l'âme même d'une nation! Aujourd'hui, c'est l'énergie et non plus l'idée que l'on admire; les grands écrivains sentimentaux ou intellectuels, on les dédaigne; c'est aux lyriques violents, aux prophètes de la force, de l'orgueil et de la passion, à un Byron, à une Emily, à une Charlotte Brontë, à un Kipling, que va la dévotion du public, à ceux qui ont aimé de l'homme l'essence active qui est en lui, la puissance qui crée des faits, — à ceux qui ont montré l'homme réel agissant et résistant, et non pas une pâle figure fluide, agenouillée devant un idéal mystique, — à ceux qui l'ont peint ou chanté tel qu'il est dans la nature, enveloppé du halo de son illusion, entraîné à ses fins par l'élan simple et droit de sa volonté, par le franc

1. Voir la *Revue* du 15 août.

jeu de ses instincts, à ceux enfin qui n'ont pas analysé le mécanisme de ces instincts, de cette volonté, de cette illusion[1], mais les ont décrits dans l'acte, dans l'acte bref et spontané, en jouissant par sympathie d'artiste, et d'autant mieux qu'ils y voyaient l'expression d'une vie plus intense.

Sur des esprits ainsi orientés, l'argumentation idéaliste n'a plus de prise. C'est toujours la raison politique qu'on lui oppose, la raison du fait, au fond la raison du plus fort qui ne cherche ses motifs que dans sa volonté. L'Angleterre vit et veut vivre, et de sa vie cette guerre est un moment nécessaire. A tous ceux qui théorisent comme nous dans l'abstrait, on répond par ce fait certain, immédiat, positif: l'existence de l'Empire. A tout Anglais qui a le souci de cet Empire, la valeur et l'entêtement de l'adversaire ne démontrent que la nécessité de le réduire à tout jamais, de terminer la lutte par la définitive annexion. Ceci décidé, l'Angleterre entend ne s'arrêter qu'après l'exécution parfaite de sa sentence, sans considérer l'héroïsme ou le petit nombre de l'ennemi, comme un officier qui fait brûler un village parce qu'il le faut, ou fusiller un franc-tireur. Quelques-uns répugnent à cette extrémité. « Je souhaite, me dit une noble femme, romancier qui continue la grande tradition idéaliste anglaise, je souhaite, si Cronje capitule, qu'on s'en tienne là, qu'on renonce à la marche sur Prétoria. — La paix aux conditions suivantes : les questions en litige réglées à notre gré ; le désarmement, au moins pour l'artillerie, leur indépendance et leur drapeau respectés. *Anything short of annexation*, toutes les garanties possibles mais pas d'annexion. » — « Impossible, répond doucement notre hôte, grave et droit contre la cheminée; le sentiment public ne le permettrait pas, — et puis tout serait à recommencer dans dix ans. » Et comme j'insiste sur la résolution froide et désespérée de l'ennemi, il ajoute: « Oui, ils sont très beaux, et nous ne les avons pas compris autrefois. Il fallait nous limiter à la colonie du Cap, mais les fautes sont faites, et il y a longtemps. Aujourd'hui la lutte inévitable est engagée, et, comme vous dites, ils apparaissent irréductibles. Ils refuseront toujours de

1. Le demi-dédain qu'il est de mode en ce moment de professer pour l'œuvre d'Eliot est une des formes de ce culte nouveau de l'énergie.

nous admettre et de nous comprendre. » Puis, baissant la voix : « Ce malentendu est triste, car il va nous obliger à les exterminer. »

Cette besogne semble commencée et n'est pas agréable à tous ceux qui la croient nécessaire. Chaque matin et chaque soir depuis bientôt une semaine, les dépêches nous arrivent de Paardenberg, décrivant cette canonnade à la lyddite, qui continue, sans danger pour l'assaillant, contre un adversaire épuisé, enfermé, et qui meurt sans remuer ni répondre. Dans le grand salon où sourient les blondes figures de Reynolds, nous lisons ces télégrammes. On se passe les journaux sans parler : on sent le triomphe avili, on est navré, presque honteux d'être obligé par l'adversaire à cette boucherie : on lui en veut de se faire tuer plutôt que d'accepter le châtiment mérité — châtiment salutaire et doux, puisqu'il ne s'agit que de devenir Anglais. Ce malentendu consterne, forçant un peuple gentleman à massacrer tout à fait un faible qui s'obstine. On voudrait ne rien savoir de cette agonie. « Les dépêches de ce matin m'ont rendu malade, me disait un ami. » Mais la tâche étant commencée, on se raidira pour l'accomplir jusqu'au bout. Ce soir j'ai bien compris leur sentiment. C'était après le dîner ; les dames venaient de quitter la table et nous causions entre le cherry et le porto. Mon voisin secoua de son habit la cendre d'une cigarette égyptienne, et se tournant vers moi : « Concevez-vous, me dit-il, pourquoi Cronje a refusé l'offre qu'avait faite Roberts, avant le bombardement, de recevoir les femmes et les enfants enfermés dans le laager ? Affirmer, dites-vous, le caractère farouche de la résistance, la détermination de tout un peuple ? Peut-être... et c'est tant mieux alors. » Je le regardai, croyant qu'il escomptait un mouvement généreux, un revirement du public anglais. « Oui, continua-t-il, c'est tant mieux, puisqu'ils nous forcent à détruire la race. Le problème sera vite tranché si les femmes et les enfants se présentent au feu. »

*
* *

Elle est bien rare, cette absolue bonne foi qui empêche l'homme de se duper et lui montre les vraies raisons de sa

conduite. En ce pays surtout, la tendance qui le pousse à l'acte voulu par tout son être est forte à ce point qu'elle altère sa vision des choses, les transforme à son gré, lui montre partout de bons motifs à se donner satisfaction. Ces motifs trouvés après coup, l'homme y croit : non seulement son acte lui paraît légitime ; mais, avec sincérité, il le juge moralement obligatoire. Un des traits particuliers à ce pays, c'est ce besoin de placer sous l'autorité de l'impératif catégorique ou du commandement religieux l'acte demandé par la passion ou l'intérêt. Depuis le début de la guerre, par des raisonnements toujours nouveaux, l'Angleterre s'ingénie à mettre sa conscience à l'aise, à l'enrôler au service de son désir. Morale de la lutte pour la vie, mission civilisatrice du peuple supérieur, droits de la race impériale, guerre sainte contre un peuple soupçonné d'esclavagisme, devoir envers l'Empire attaqué par le Transvaal, voilà les thèmes généraux, rebattus et développés par les journaux, répétés par la foule. Je laisse de côté la sophistique spéciale qui pervertit l'évidence, qui nie l'abolition de la suzeraineté anglaise en 1884, qui traite l'ultimatum de M. Krüger de provocation gratuite, qui trouble enfin le jugement des impérialistes au point de leur suggérer des raisonnements qui sont des aveux, dont le Loup de La Fontaine hésiterait à se servir, et qui stupéfient l'étranger. A cet égard, rien de plus instructif que le livre de M. Spenser Wilkinson : il fait autorité[1]. De l'imperturbable parti pris

1. Spenser Wilkinson, *British Policy in South Africa* : « There is no new Province to be added to the British dominions, but the elements of civil liberty have to be asserted in *a Colony* which, so long as the British Nation pursues its Imperial task, *must* necessarily, both by its *geographical situation* and by the blood of the greater parts of its inhabitants (les uitlanders), be amenable to British influence. » (p. 6.) L'un des principaux arguments du livre (pp. 11 et 15) est qu'il ne faut pas considérer à part les Républiques, mais qu'elles font partie d'un ensemble, d'un seul pays, l'Afrique du Sud, dont toutes les régions sont soumises aux mêmes conditions générales. L'uitlander anglais doit donc posséder à Prétoria les mêmes droits qu'à Capetown. Un autre argument est le suivant (pp. 12 et 14). Lorsqu'en 1884 l'Angleterre reconnut le droit du Transvaal à se gouverner lui-même, par ce droit elle a entendu celui des citoyens à se gouverner eux-mêmes. Or, au Transvaal, la majorité des citoyens n'est point boer, mais uitlander. Donc, si les uitlanders ne sont pas au pouvoir, le traité est violé. — Dans ce livre, la candeur convaincue de certaines pétitions de principe désarme : « If the Englishman counts for nothing in the Transvaal, he cannot count at the Cape for a Dutchman's equal, for the *South African Colonies* are members of one body. » (page 15.)

anglais, de cette tendance, redoutable aux autres peuples, qui conduit l'Angleterre à considérer, de bonne foi, sa volonté comme mesure du juste et du bien, à la légitimer par des raisons qui nous semblent saugrenues, mais qu'elle juge dictées par la logique et la morale, — il n'y a pas de plus flagrant exemple.

*
* *

Dans la salle d'attente d'une gare, près de la table où la Compagnie offre aux voyageurs la lecture d'une Bible enchaînée, conversation avec un jeune pasteur baptiste. Visage et corps de gros enfant athlétique et bon, nourri de beurrées et de roastbeef. La physionomie dit le profond repos de l'âme et de l'esprit, la souffrance et l'effort inconnus, la confiance inaltérée dans la vie. Les yeux sont inexpressifs et purs. Idées représentatives de la petite bourgeoisie, du milieu banal et moyen où les formules et les clichés remplacent le jeu spontané de la pensée. De ce pasteur dissident, l'équivalent social, c'est en France un petit employé, anticlérical il y a quinze ans, nationaliste aujourd'hui.

Il me dit avec un bon sourire :

— Je ne puis m'empêcher de plaindre les Boers, mais, après tout, c'est la volonté du Tout-Puissant que la Terre soit mise en valeur *(It's the will of the Allmighty that the Earth should be developed)*. Leur pays contient des richesses illimitées ; ils n'ont pas le droit d'empêcher qu'on l'ouvre et qu'on l'exploite. *The Allmighty, you know, has willed it that we should turn the earth into a pleasant garden*, le Tout-Puissant veut que nous fassions de la Terre un jardin de plaisance. Nous sommes ses bons fermiers et ses vrais serviteurs ; partout où nous mettons le pied, nous apportons la civilisation, la grandeur industrielle. Considérez, cher monsieur, les premiers temps de l'Homme. Il était nu dans l'Éden, puis vêtu de feuilles : plus tard, il prit la fourrure des bêtes, et le progrès a continué, en sorte que la volonté du Tout-Puissant nous apparaît évidente : c'est que l'homme utilise toutes les richesses de cette Terre, et, dans le Transvaal, nous ne voulons qu'obéir à sa loi... Oui, cher monsieur, je vois votre

objection : en bon chrétien, vous me dites que la fin de l'homme n'est pas temporelle, que sa vie doit avoir une autre fin que le gain d'argent, mais il est très humain qu'il fasse effort vers l'argent, et, tandis qu'il travaille pour sa propre petite ambition misérable, il exécute le grand dessein de Dieu. Il change cette terre en un jardin de plaisance.

J'examine ce raisonnement; il en vaut la peine, car il contient deux prémisses qui sont ici des axiomes : Dieu veut que l'Homme mette le Globe en valeur; l'Angleterre est la principale ouvrière de cette tâche. Chaque peuple pose des axiomes de ce genre, donnant la dignité d'un principe à ses tendances particulières, et, parce qu'il suit ces tendances, il se proclame le premier de tous les peuples. En France, nous avons des formules analogues, la souveraineté de la Raison, les droits abstraits de l'Homme, l'égalité sociale de tous les citoyens. Il y a longtemps que les Anglais ont projeté dans l'absolu de la morale les commandements de leurs instincts organisateurs et qu'une partie, au moins, de leur Idéal a répété leur amour et leur sens de la réalité concrète. Addison disait déjà : « Notre grande affaire, c'est d'être heureux dans ce monde et dans l'autre »; Sydney Smith et Macaulay parlaient de même, et malgré les protestations d'un Carlyle, d'un Tennyson, d'un Ruskin, plus l'Angleterre s'est enrichie, plus épaisse est montée vers le ciel la fumée de ses steamers et de ses manufactures, et plus cet idéal utilitaire s'est fait impératif et précis. Ajoutez qu'elle est restée pays aristocratique où le préjugé donne raison au *gentleman*, au noble, en général au riche, contre le paysan, l'ouvrier, et, en général le pauvre, et cela non sans raison, car les signes qui annoncent la richesse, l'ample manoir, les belles pelouses, le vêtement correct, l'habitude des sports, indiquent en même temps ici non seulement la haute culture intellectuelle qui est un luxe et s'achète très cher dans les *public schools* [1] et les universités, mais véritablement une supériorité morale, un souci des choses de conscience et d'honneur, que, par orgueil de caste et par tradition, la *gentry* développe

1. *Public school* ne peut guère se traduire par écoles publiques. Il s'agit des quatre ou cinq grandes écoles où vont les enfants de la *gentry*. Les principales sont Harrow, Eton et Rugby.

en soi, transmet à ses enfants comme son vrai titre à la suprématie sociale. Rien d'étonnant, alors, si, par association de sentiments et d'idées, la richesse, les dehors de la richesse apparaissent comme participant à la beauté morale dont ils sont si souvent les indices, comme désirables et respectables en soi, si bien que pour une cervelle anglaise moyenne, qui voit les choses confusément et en gros, la respectabilité c'est la fortune, et que le bien, c'est posséder du bien, compter parmi ces *gig people*, ces gens à voiture dont parlait Carlyle quand il raillait cet idéal régnant. Cela est si vrai que Sydney Smith voulait exiger de chaque prêtre de l'Église anglicane la preuve d'un certain capital. Selon lui, il est nécessaire que ce prêtre représente, qu'il aille le Dimanche en voiture à son église, avec une femme et des enfants bien mis, et non pas, comme le pauvre curé catholique d'Irlande, à pied, suant et soufflant. Aujourd'hui, comme au temps de Sydney Smith, point d'autorité à son sermon si le paysan ne respecte pas en lui un *gentleman*, s'il ne voit pas la différence entre son cottage et le presbytère, l'ample maison bien assise sur sa fine pelouse, dont les habitants se balancent dans des *rocking chairs*, lisent des livres français et allemands, prennent le thé sur des nappes immaculées, entre deux parties de tennis ou de croquet. L'étranger qui crie à l'hypocrisie ne songe pas que ce bien-être dit simplement un certain *standard of life*, un certain niveau moyen des habitudes matérielles. Notre clergyman y est accoutumé depuis l'enfance; il n'y pense plus, il n'est pas occupé à en jouir. Avant tout, il est homme de devoir et de dévouement, il s'occupe de chacun de ses paroissiens. Remarquez qu'à ces paroissiens, qui sont ses inférieurs, souvent — car presque toujours il est *magistrate* — ses administrés, ce bien-être est un exemple qui leur donne envie de faire effort, de se rapprocher de cette forme supérieure de vie. De là, une formule courante en Angleterre : « Il faut que dans chaque village il y ait un *gentleman*, et l'Église y pourvoit. » Telle est aussi l'idée que je retrouvais à Toynbee Hall, au centre du plus lugubre quartier de Londres, en plein *East End* sordide, où des hommes de cœur, vivant en missionnaires, ont organisé la lutte contre la misère et le vice. Mais ces missionnaires

croient à la vertu morale de l'installation confortable. Dans ce bas fonds populeux et taré, ils ont voulu que leur maison rappelât les nobles et calmes collèges d'Oxford. Jolies chambres aux claires tentures, grand salon dont les fauteuils profonds, les tables à thé, les silencieux tapis, les paisibles gravures classiques font un amical accueil après le triste coudoiement des foules mornes dans les rues brumeuses. Salle à manger qui rappelle les halls d'université, où les beaux jambons, les rassurants roastbeefs s'alignent sur les dressoirs. Quantité de journaux et de revues où nos missionnaires laïques s'absorbent le matin en fumant leur pipe de bruyère ; nombreuses servantes, muettes et respectueuses, en guimpes de baptiste blanche. Selon l'Anglais, ce décor est salutaire à l'âme et à l'esprit; il aide à les maintenir dans l'ordre, dans la dignité calme, il entoure et rythme bien la vie. Où il manque, on peut conclure à la paresse, au vice, en tout cas à l'intelligence et à la volonté moindres, toujours à une infériorité morale.

Or, quand l'Angleterre s'examine, à part une basse caste peu nombreuse, demi-dégénérée, et que, de tout son effort, elle s'applique à relever, elle découvre avec satisfaction que, chez elle, ce décor est plus fréquent et plus parfait qu'ailleurs. Elle compare ses soldats, ses fermiers, ses ouvriers à ceux des autres pays, et elle remarque qu'ils connaissent les agréments matériels de la vie, ce que l'étranger appelle le superflu : le tub, le cricket, le golf, les clubs, les vêtements de flanelle et de tweed, les bottines jaunes, les massifs mobiliers de chêne, les maisons où chacun est chez soi, le *bovril*, le roastbeef et le thé. Elle remarque que chez elle au moins, tous ceux dont les conditions de vie se sont ainsi perfectionnées en sont devenus plus capables d'effort personnel et réfléchi, de travail efficace et rapide, de réflexion calme, l'individu plus sain, plus sensé, plus respectueux de soi-même et d'autrui. Elle regarde ses *gentlemen*, et le raffinement de leur vie, le détail de ce raffinement qui ne fait qu'exalter en chacun l'énergie individuelle, lui paraît sans analogue. Elle juge que physiquement et moralement ils sont la suprême floraison de l'espèce. Elle regarde son œuvre au cours de ce siècle où, durant plus de cinquante ans, elle a véritablement appro-

visionné l'humanité de fer, d'acier, de houille, de tissus et de machines, elle regarde la forêt des mâts dans ses ports, ses comtés qu'éclaire, la nuit, la flamme des hauts fourneaux, et elle conclut que parmi les nations son rôle est le premier. Elle est trop occupée à vouloir et agir suivant ses instincts pour connaître le point de vue critique, pour supposer des supériorités d'une autre espèce. La concurrence de l'Allemagne est trop récente pour que son opinion d'elle-même ait déjà changé, pour qu'elle s'aperçoive comme un peuple entre les autres peuples. Elle s'estime le peuple chef, conducteur du progrès humain, principal ouvrier, bien mieux, inventeur de la civilisation moderne, missionnaire de cette civilisation. Dans l'Inde, en Égypte, dans l'Afrique du sud, elle prêche cette civilisation ; partout où se tend sa main, les vies gagnent en indépendance, en sécurité, en prospérité matérielle. Tout pays qui tombe sous une autre main lui paraît perdu ou compromis pour la civilisation. C'est pour l'humanité qu'elle travaille : telle est sa fonction propre et qui lui crée des droits spéciaux. Si évidente est cette vérité à laquelle, étrangement, les autres peuples sont réfractaires, que les mêmes adversaires de l'idée impérialiste la proclament. « A ce grand empire, disait M. Gladstone, la providence a confié une mission et une fonction spéciales », et M. Morley commentant, il y a quelques semaines, cette parole de son maître, ajoutait : « L'œuvre la plus utile à l'humanité a été accomplie par l'Angleterre ».

M. Morley est un esprit analyste et critique ; de cette formule il ne conclut pas que les volontés de l'Angleterre sont celles du Tout-Puissant. Mais la multitude tire cette conclusion : car chez elle ce dogme se fortifie de l'ancienne idée que l'Angleterre est le peuple élu, la forteresse du christianisme[1], — de tout le vertueux orgueil qui vient de la Bible apprise par cœur, du dimanche observé, des clergymen respectés, de l'attitude morale imposée à chacun par une opinion publique intraitable, de la paix sociale assurée, des révolutions inconnues, de la Reine honorée pendant soixante ans. A cette décence, à cette tenue, à cette vertu supérieures, l'Angleterre

1. Un *tract* qui me fut donné l'autre jour dans la rue commençait par ces mots : *There is every reason to believe that England is the stronghold of Christianity.*

doit son succès, le luxe de sa vie, et ce luxe, ce succès, cette vertu sont un signe de ses destinées spéciales : Dieu l'a choisie pour instrument de ses volontés. « Nos flottes, nos armées, nos capitaines, nos victoires, empêche-nous d'en sentir l'orgueil comme les empires d'autrefois, empêche-nous d'oublier que tout cela est pour ton service. Reste avec nous, Seigneur ! » Voilà l'idée du *Recessionnal* de Kipling, idée que je retrouve dans combien de revues et de sermons ! « Surtout bénis ce royaume, disait hier un pasteur dissident, sanctifie-le dans la justice et la crainte de toi. Fais que par notre semence toutes les nations de la terre soient bénies, parce que nous savons obéir à ta voix, parce que nous avons reçu de toi la grâce de discerner ta volonté parmi les signes et les voix de notre temps. »

Comprenons donc bien le rôle de l'Angleterre. Il est très analogue à celui d'un gentleman dans son domaine, plus exactement encore d'un clergyman dans sa paroisse. L'un et l'autre sont la parfaite incarnation du type social idéal. Bien rentés, bien vêtus, bien élevés, « respectables », représentants de l'ordre et souvent délégués des pouvoirs établis, l'un et l'autre se sentent responsables des inférieurs qui les entourent. Ils leur présentent le modèle des bonnes mœurs, des bonnes manières, de la vie matérielle et morale bien organisée. Ils s'occupent de leurs âmes et de leur confort. Telle est leur mission qui fait leur autorité reconnue. Telle est aussi la mission dont l'Angleterre est spécialement chargée et telle est son autorité reconnue. Puisqu'elle représente le bien, lui résister, c'est repousser le bien et préférer le mal. C'est avoir tort. *A priori*, dans tous ses différends avec les autres peuples, le préjugé est en sa faveur, comme le préjugé est toujours en faveur du clergyman et du squire en cas de désaccord avec un paysan. Plus rude, plus incivilisé, moins puissant est le peuple qui contrarie une volonté de l'Angleterre, et plus l'Angleterre a raison contre lui, plus évident est son droit de lui parler avec autorité, d'exercer son autorité, — plus choquante, enfin, est la résistance.

Or, justement, les Boers sont des paysans, de petits voisins paysans du grand peuple-gentleman. Puisqu'ils sont petits et que le peuple-gentleman est grand, on peut dire

qu'ils n'existent à côté de lui que par un effet de sa tolérance[1]. Le peuple-gentleman, ayant signé plusieurs traités avec eux, a retiré du dernier son droit formel à s'appeler suzerain. Mais, naturellement, sa suzeraineté morale est demeurée entière. Il est resté un supérieur. Vis-à-vis d'eux, il n'a pas cessé de personnifier l'autorité instituée, les pouvoirs suprêmes, de représenter la civilisation moderne aimée du Tout-Puissant, à laquelle il destine toute l'Humanité. Que stupidement obstiné, buté à l'interprétation littérale des traités, mal luné, mal embouché, ce petit peuple de lourdauds n'écoute pas dans une attitude révérente, avec un convenable sentiment des distances, les conseils de son noble voisin, qu'il ne défère pas à ses désirs, qu'il se prétende chez lui, maître de son champ, décidé à traiter en étrangers ceux qui ne sont pas de sa maison, qu'il refuse d'ouvrir sa porte à deux battants, devant un afflux trop grand de visiteurs, qu'il grogne et montre les poings quand on le menace, qu'il ose parler d'égal à égal, surtout qu'à l'approche des gardes qui sont aux ordres du supérieur il montre sa fourche, qu'il n'attende pas le moment favorable à leur attaque évidente, qu'il ose lancer un ultimatum, cela est une insolence, une insulte, non seulement au peuple-gentleman, mais à la morale et à la civilisation, à tout ce qu'il représente de sacré, aux volontés divines dont il est l'apôtre, à l'idéal dont il a la garde et que sa mission propre est de faire régner sur toute la terre.

Voilà, détaillé, expliqué, mis à la lumière du jour, le principal courant de préjugés, d'idées et de sentiments, qui, dans l'obscurité de la demi-conscience, chemine à travers les âmes et les esprits. Par-dessous presque tous les raisonnements on le retrouve, colorant les faits de ses nuances propres, les entraînant dans le même sens que lui-même, les ordonnant suivant sa direction, leur communiquant sa force, son élan, sa volonté. Plus le contraste apparaît manifeste entre la haute civilisation anglaise et la rusticité boer, plus il est évident que les Boers ont tort. C'est ce contraste que les pamphlets, les *leaders* des journaux, les télégrammes de leurs correspondants s'appliquent à montrer, sachant bien à quelle conclu-

1. *A State that owes its existence to British forbearance...* (Spenser Wilkinson page 75).

sion va sauter l'esprit du lecteur anglais. Civilisation du XVIIe siècle, dit M. Spenser Wilkinson, nation rétrograde, sans beaux-arts et sans politesse, manants incultes, parlant une langue qui n'est même pas le hollandais et qu'ils préfèrent à l'anglais, qu'ils prétendent enseigner dans leurs écoles d'État à la place de l'anglais ; — peuple de religion bigote, dont les pasteurs semblent plus étrangement crasseux et rustiques quand on songe aux hommes du monde que sont les clergymen anglais. « Peuple demi-nomade, dit M. Sydney Brooks, de tempérament insociable et fermé, séparé de l'Europe, soustrait à ses influences depuis plus de deux cents ans, content de mener une vie rude sur des domaines arides et vastes, — chaque homme aussi loin que possible de son voisin, — peuple dédaigneux du commerce, dédaigneux de l'agriculture, ignorant à un degré presque inconcevable, dépourvu de musique, de littérature et d'art, superstitieux, farouchement religieux et qui, devant les uitlanders, semble un paradoxe tel que le patriarche Abraham apparaissant dans Wall Street ne serait pas plus étrange. » Voilà les gens qui se sont permis d'appliquer à leurs supérieurs (*their betters*) la rigueur de leur droit écrit, de traiter en étrangers ces Anglais qui ne sont des étrangers nulle part et qui, chez autrui, tendent à considérer autrui comme l'étranger[1]. Voilà les gens qui chez eux ont eu l'audace de favoriser une langue *étrangère*, un hollandais douteux et de lui donner le pas sur l'anglais[2]. Voilà les gens qui, après le raid Jameson, sournoisement, ont acheté des canons sans nous en avertir[3], et, prévoyant un terme à notre patience, ont prémédité d'opposer les armes à nos armes, — armes légitimes puisque c'est nous qui les employons. Depuis que nous sommes en guerre avec eux et que

1. Une dame anglaise me disait un jour : *I think there are more foreigners now in the Champs-Élysées than in the sixties.* Au bout de quelques instants, je découvris que par « foreigners » elle entendait les Français, voulant dire qu'il y avait moins d'Anglais que sous l'Empire.

2. Je ne sais plus quel écrivain américain cite l'anecdote suivante qui est topique. Un Anglais traversant la Manche entend un Français qui demande avec insistance du pain. Il demande à un compagnon : *What does that man keep on shouting* pain, pain, *for?* — *I suppose he wants bread.* — *Why, if he wants bread, why doesn't he ask for bread?* — *Well,* pain *is the French for bread; the French say* pain *as we say bread.* — *Ah! but it is bread, you know!*

3. Un Anglais me disait de ces achats secrets : *It's a low down trick.*

nous les voyons de près, la différence entre leurs soldats et les nôtres fait mieux encore préjuger de notre bon droit.

En effet, nos soldats sont des soldats. Propres, fiers, bien en point, bien tenus, correctement habillés, disciplinés, marchant au pas, ils sont la puissance publique, organisée, légale, officielle, reconnue. Dans l'habituelle attitude militaire, dans l'uniforme, l'individu qu'est chacun d'eux disparaît. Il n'est plus qu'un élément de cette force nationale, il participe à sa grandeur sacrée, et la superbe de ces uniformes, la splendeur attentive et la solidité de leur équipement, leurs hauts bonnets à poil, leurs jaquettes vermillon, leur buffleterie blanche, leurs éblouissantes cuirasses, les jugulaires d'acier de leurs casques rendent cette force — notre force — visible à nos yeux. A ce spectacle un tressaillement d'amour et de fierté nous redresse. Sur leurs drapeaux ondoient les noms de Ramillies et de Waterloo : le passé d'un grand peuple flotte dans leurs plis. Highlanders ou Scotch-greys, derbyshires, fusiliers irlandais ou fantassins gallois, chaque régiment représente aussi notre patrie locale, son histoire, ses légendes, ses coutumes, ses jeux, ses sujets particuliers d'orgueil, son ancienne vie indépendante, sa vie d'aujourd'hui, dans la vie de l'indissoluble patrie britannique, dans cette puissante vie à laquelle d'autres peuples seront élus, où les Boers se fondront sans regret, leur éducation faite, leurs yeux dessillés, quand ils comprendront leur dignité nouvelle.

Telles sont les troupes qui, là-bas comme partout, combattent pour le bien, pour le juste, pour le progrès humain. En elles nous retrouvons et nous aimons les plus fécondes de nos idées nationales et nous croyons que nos idées nationales participent de l'absolu. Athlétiques et religieuses, respectables et bien nourries, ces troupes « craignent Dieu et honorent le Roi[1] ». A leur tête sont les aînés de notre aristocratie : dans leur hiérarchie notre ordre social se répète. Elles jouent au foot-ball, et des clergymen, vêtus de lin blanc, leur administrent le pain de la communion, avec dignité, suivant les rites véritables. Le texte de prière que Lord Roberts leur a fait

1. *Fear God and honour the King.*

distribuer pour les jours de bataille est animé de modestie chrétienne ; on y sent la confiance calme, la soumission à Dieu de l'héroïsme vrai. Elles parlent la forte et grave langue archaïque qui est la nôtre quand nous invoquons l'Éternel, celle qui plaît au Seigneur de la Race Impériale [1], qu'il préfère à toutes et, sûrement, au jargon hollandais. Nos soldats lisent cette prière, pensent aux femmes, aux poétiques fiancées qu'ils ont laissées en Angleterre, et ne quittent la tenue correcte que pour la furie, pour le désordre pittoresque du héros qui se bat en lion et que les dessinateurs de nos journaux illustrés présentent à notre admiration.

Les combattants boers n'ont pas dit adieu à des fiancées. Ils ne se battent pas en lions, mais en renards. Ils n'aiment pas les beaux assauts impétueux, les franches et viriles attaques à l'arme blanche, mais leur astuce est redoutable. Ils sont traîtres et retors ; ils savent nous tendre des pièges où nous tombons, car notre bravoure ne soupçonne pas la ruse. A nos élans héroïques, ils opposent des réseaux de fils de fer barbelés. Leurs femmes, que leur cruauté force à rester dans les tranchées, ressemblent à des cuisinières. Pour juger des Boers, nous n'avons qu'à regarder nos prisonniers. Ceux-ci « ne s'occupent qu'à chanter des hymnes bizarres et avoir la dysenterie. Ils ont des mines de sacripants [2] ». A Paarderberg, pendant une semaine, ils se sont laissé canonner sans se rendre, — résistance sublime s'ils étaient Anglais, obstination stupide puisqu'ils sont Boers [3]. Nous l'avons bien vu quand nous avons pu les voir. Sans uniformes, veulement habillés, ils nous sont apparus : canailles au pas pesant, sans un regard d'activité, de résolution ou d'intelligence, avec des yeux rusés qui erraient à droite et à gauche [4]. De leur laager empuanti ils arrivaient dans notre camp, crasseux, la barbe

1. *The Lord of the Imperial Race.*

2. *They do nothing except sing weird hymns, have dyssentry and look awful villains.* (Lettre d'un soldat.)

3. Criminelle, disent plusieurs journaux, puisque la capitulation est inévitable, et que tant de morts sont inutiles.

4. *They marched a disarmed rabble, rusty, seedily clad, heavy moving, without a look of activity or intelligence and with only shifty, cunning eyes.* (Télégramme d'un journal du soir le lendemain de la capitulation.)

embroussaillée, disparates, méfiants et mornes devant nos soldats de belle mine, au teint clair, bien alignés, aux hardis chapeaux retroussés, aux gestes de sportsmen. Quand Cronje fut reçu par Lord Roberts, deux races et deux mondes semblèrent en présence. D'un côté la fine silhouette d'un officier gentleman, botté, éperonné, serré dans la fière simplicité de son uniforme khaki, et qui ajoute à la dignité de ses cheveux blancs l'orgueil des croix et des médailles alignées sur sa poitrine, — un maréchal de camp, pair d'Angleterre, qui commanda en chef les armées de l'Inde, les conduisit à la victoire, et dont le passé de gloire s'ajoute à la gloire séculaire de la nation, — un gentleman de physionomie affinée, active, qui, la bataille finie, sans geste d'émotion, trouve de brèves paroles courtoises pour accueillir son prisonnier, le reçoit comme un hôte qu'il introduirait dans son club de Pall Mall. De l'autre côté, un homme barbu, chapeau cabossé, en paletot jaune, en pantalon noir, déformé au genou, en souliers de toile, et qui ressemble à ces braves gens du peuple, contremaîtres, pilotes, sous-officiers, guides suisses, prédicateurs wesleyens de campagne, qui peuvent s'attirer notre estime, mériter notre confiance, mais dont la destinée se limite naturellement aux emplois subalternes. Ses traits sont frustes. Comme le président Krüger, il crache par terre. Sa femme est derrière lui, sorte de fermière en noir, épaisse et effarée. Aux paroles courtoises il oppose un silence morne. Questionné, il répond par des *oui* et par des *non*, par de brèves énonciations de faits. Il demande à déjeuner et mange notre jambon sans remords[1]. Il cherche sa pipe ; nos officiers lui tendent des havanes réservés aux mess de l'état-major, et que, sans doute, il ne sait pas comprendre. Ces contrastes nous suffisent. Ces détails nous répètent ce que nous savions déjà : nous sommes l'humanité supérieure. Plus tard les Boers nous remercieront de les avoir élevés jusqu'à nous. Ils connaîtront la fierté d'être citoyens de notre empire, semblables à nous-mêmes. Semblables à nous-mêmes, ce serait assez pour nous satisfaire si leur aveugle intransigeance, leur pesant entêtement, ne nous forçait à les annexer. Car notre idée de la patrie n'est pas

1. *See, said a young officer, here is this fellow who has given us all this trouble and now he is wolfing our ham.* (Télégramme d'un journal du soir.)

l'étroite et fanatique conception des nationalistes français. Nous ne maudissons pas notre prochain à cause de sa race et de son lieu d'origine. Ceux-là sont des nôtres qui font partie de notre monde, qui entendent la vie, la morale, le progrès, le plaisir, de la même façon que nous, qui parlent notre langue, qui lisent nos livres, qui s'habillent comme nous, comprennent et achètent nos produits, avec qui nous pouvons causer, faire le commerce, jouer au foot-ball et au golf, bref *vivre en société*. En dehors de ce monde, qui comprend non seulement nos colonies, dont l'autonomie est complète, mais les États-Unis, il y a le reste de l'Univers, une portion importante encore, il faut bien l'avouer, de l'humanité — et qui, par bizarrerie, ignorance, infériorité mentale, refuse de reconnaître notre idéal et de vivre avec nous. C'est notre devoir de diminuer cette portion, et, puisque les Boers nous y contraignent, nous les annexerons à notre Empire. Sans remords ; car, devant leur besoin d' « indépendance », nous sourions comme un père devant l'absurde et passionné désir de son enfant[1]. L'indépendance vraie, c'est d'être Anglais. Nous la leur apprendrons. Nous les formerons suivant le type supérieur qui est le nôtre. Par nous ils connaîtront les compagnies financières, la grande industrie, les banques, la langue universelle, la vie citadine, les sports. Nous leur apportons notre civilisation qui est la civilisation. C'est la tâche spéciale que Dieu nous a confiée; nous la prenons au sérieux : pour cette tâche, nos enfants savent se dévouer, se battre et, s'il le faut, mourir.

*
* *

Au *Savoy*, où des amis m'ont emmené pour me montrer une jolie comédie, vive, verveuse et, de plus, très anglaise, prouvant la tradition du XVIIIe siècle reprise, et qu'il n'est plus nécessaire d'adapter des pièces parisiennes. Petite salle, délicatement décorée, public de gens du monde. Les places sont assez chères : de l'orchestre jusqu'en haut du théâtre tout le monde est en toilette de soirée.

1. Un journal dit : Peut-être M. Krüger nous réserve-t-il encore quelque surprise dans son désir d' « étonner l'humanité » par sa lutte pour son « indépendance ».

Signe des temps : le *God save the Queen* au lever du rideau. Tous les habits noirs, toutes les robes claires se lèvent. Minute solennelle de recueillement, caractéristique minute de vie anglaise. Aristocratie, luxe, sérieux, ferveur et tenue religieuse. Même impression que dans certaines églises anglicanes, qui ressemblent, le dimanche, à un beau club, où le pauvre, l'étranger ne trouvent point de place, à un salon dont les portes sont fermées et ne s'ouvrent plus, une fois tous les hôtes arrivés. L'hymne développe ses amples et rassurants accords ; les figures sont recueillies au-dessus des centaines d'épaules nues et de cravates blanches. Involontairement, je songe à mes Boers : sans doute les habits noirs sont rares et même les hommes en ce moment à Prétoria.

La pièce, *His Excellency the Governor*, est amusante et bien faite. C'est un champagne anglais, plus substantiel que le nôtre. Dans une petite colonie, à travers des incidents comiques un peu gros, une idylle se poursuit, honnête et touchante, comme il convient. Le jeune premier représente bien un idéal régnant. Vingt et un ans ; évidemment un enfant de l'*upper gentry*, habitué à la grande aisance, conscient de son rang social, accoutumé déjà à commander avec bienveillance et précision : joie rayonnante qui s'épanche de la santé parfaite, les yeux francs, illuminés d'éclat frais, la voie riante, le geste rapide. Point de phrases, point de complications : un élan simple et droit vers l'acte : le bonheur circule autour de lui et le porte. Combien j'en ai rencontré de ces jeunes gens anglais qui, sortant de l'école où ils ne connurent que la joie et la santé, que le calme et l'équilibre de la campagne, entraient et se maintenaient dans la vie avec cette allégresse et cette confiance ! Jolie scène, très anglaise aussi, où le jeune homme « propose » à la jeune fille. Elle l'accepte : tout de suite il l'appelle *Ethel, darling*, l'embrasse, reste la tête enfouie dans le cou nu de sa fiancée ! Cela est simple, innocent et passionné. Cependant, une révolte d'indigènes vient d'éclater ; on entend une fusillade. Il s'arrache aux bras de la jeune fille en criant *Duty first !* le mot enthousiaste, solennel et grave que l'Anglais prononce aux grands moments de la vie, comme le Français *Gloire* ou *Patrie*. Applaudissements.

Un autre mot a moins bien réussi. Un M. P.[1], globe trotter, et qui vient d'arriver, prend des notes sur la colonie, questionne le gouverneur. Celui-ci, joyeux garçon, casseur de vitres et qui envoie promener les conventions lui répond : « Quand nous annexâmes ces villes vers 1820, avec de grands massacres, pour le plus grand bien de l'Humanité et de la Civilisation[2]... »

Le public ne rit pas. Sans doute, cette pièce fut écrite quand l'Angleterre, pacifique encore, se déprenait doucement d'elle-même, avant que l'effort et la passion de la lutte eût ravivé ses instincts, ses croyances, ses dogmes, toute son illusion propre, quand elle était capable de se regarder un peu du dehors...

*
* *

Suite des arguments moraux en faveur de la guerre. Car la conscience publique est exigeante envers soi. Elle ne se lasse pas de poser le problème du droit et du devoir, d'y trouver des réponses toujours nouvelles et toujours satisfaisantes. De ces arguments, l'un des plus remarquables est celui-ci ; je l'ai rencontré souvent, plus ou moins complet, plus ou moins sous-entendu ; je le présente tel que vient de le donner la *Saint-James Gazette* dans une série d'articles intitulés *La Morale de l'Impérialisme*[3].

« Si l'Empire britannique est un organisme vivant, il n'est nul doute que nous ayons le droit de le maintenir. Quand on dit que la force n'est point le droit, on oublie ce qu'est l'Idéal suprême, car notre idée de Dieu, c'est celle de la Force infinie, et il nous est impossible de séparer l'idée de la Toute-Sagesse de l'idée de la Toute-Puissance. Nous aurons beau nous perdre dans les labyrinthes de la sentimentalité, nous bercer en des rêveries de douceur et d'amour spirituels, toutes les races humaines dans leurs atti-

1. Membre du Parlement.

2. *When we annexed these islands in the Twenties, with great slaughter, for the benefit of Mankind and Civilisation...*

3. *The Ethics of Imperialism.*

tudes d'adoration, depuis le plus dégénéré des cannibales jusqu'au plus noble des chrétiens, révèrent la Force comme l'un des éléments de la Divinité. Donc la Force c'est le Droit, et en dernière analyse, pour le philosophe, il n'y a pas d'autre Droit... C'est le succès qui justifie.

» Ces réflexions devraient rendre du cœur à nos théoriciens et à nos timorés débiteurs de morale qui doutent et s'inquiètent tant de la légitimité de notre politique impériale. Eux-mêmes sont bien obligés de reconnaître que depuis l'aube de l'Histoire, nulle puissance n'a soumis ses voisins à des contraintes physiques avec autant de considération pour les idées purement morales et moins d'égoïsme. Une conquête par l'Angleterre a toujours été une conquête pour l'humanité.

» Dieu n'a pas permis que les Boers nous provoquent à violer la loi morale. Au contraire; ils ont vivifié notre conscience de cette loi. Notre sens du bien et du mal s'énervait et perdait sa virilité. Si nos Stead, nos Courtneys, nos Harrison, ces fakirs absorbés dans la contemplation d'un nirvana politique, avaient la faculté de paralyser notre action par la force, la puissance du Bien deviendrait la puissance du Mal. La santé générale de l'humanité baisserait très vite.

» Notre Force est la tige où s'épanouira richement la fleur du Bien et du Juste, si nous avons le bon sens de la protéger et de la maintenir vivante[1]. » Car au total, la Force est divine, et ceux qui nous reprochent de nous en servir « oublient que le fondateur même du christianisme a plusieurs fois exprimé son indignation par la violence physique ».

Le lecteur reconnaît ici une thèse de morale darwinienne, mais transcrite en termes théologiques, c'est-à-dire dans la langue nécessaire en ce pays au succès d'une doctrine. Voyons-y surtout ce que n'aperçoivent point ceux qui la soutiennent, l'expression à leur insu d'une tendance naturelle à l'esprit anglais, d'une habitude de pensée qui colore de nuances spéciales sa vision des choses et des valeurs. En général, mieux que nous les Anglais comprennent le réel positif, mieux que le nôtre leur cerveau le reproduit, tel qu'il

1. Voir la *Saint-James Gazette* des 1er, 2 et 13 mars.

est, illogique, multiple, incohérent, sans le simplifier ni le résumer par des symboles. Plus que nous, le réel sensible les intéresse[1]. Le découvrir et s'y adapter, voilà pour eux la tâche essentielle et virile de la vie. Envers soi-même comme envers autrui, le premier devoir, c'est de ne pas substituer aux faits des phrases, des formules, des fantômes. Non seulement des utilitaires et des inductifs comme autrefois Bacon, comme récemment Stuart Mill et Macaulay, ont prêché le respect du fait, mais leur adversaire, un mystique, un idéaliste, Carlyle s'est rencontré avec eux dans le même culte. Il a célébré le mystère transcendental du Fait. Il a déclaré le Fait sacré; il s'est ébahi de ce Possible réalisé qui se distingue des autres par cet infini qui sépare ce qui est de ce qui n'est pas. En tout fait il a reconnu et vénéré le caractère incompréhensible de l'Être. Être ou ne pas être, voilà, selon lui, le bien et voilà le mal. Au domaine du non-être appartiennent les aveugles qui ne voient point les faits réels, comme les impuissants qui ne créent point de faits réels, les idéologues, les abstracteurs de quintessence, les hacheurs de logique au même titre que les oisifs, les Robespierre et les Dryasdust au même titre que les *Gig-People* et les *Dandies*. De ceux-ci, véritablement la vie se confond au néant; ils ne sont rien (*nothing, no thing*). Au domaine de l'Être appartiennent les vrais rois (*King*, *Konning*, *Canning*, celui qui peut, qui fait), les Vikings, les chefs, les héros : un abbé Samson, un Frédéric le Grand, un Cromwell, ceux qui d'un seul coup d'œil reconnaissent le réel, et d'un geste efficace l'étreignent, eux-mêmes les plus essentiels et les plus indéniables des faits, créateurs de faits, détenteurs du Fait noble entre tous, du Fait souverain : la Force qui gouverne les autres faits.

Bien des œuvres anglaises manifestent ce sens et ce respect du Fait. Dans la plus considérable de toutes, celle qui au cours des siècles est sortie par une production lente et spontanée de la nation elle-même, se façonnant sur elle, la tra-

1. Voir leur conception de l'Histoire, de la Philosophie, de la Critique, — un physicien me dit de la Physique, — le succès des biographies, *memoirs*, statistiques, de journaux comme *Tit Bits* ou *the Review of Reviews*, le nombre de gentlemen amateurs qui s'adonnent à l'histoire naturelle, à la menuiserie, à l'agriculture, à l'élevage, à la photographie, — la conversation anglaise où les idées sont remplacées par des anecdotes et des faits, surtout des faits d'économie politique.

duisant au dehors comme une figure exprime une âme, dans la constitution politique, il y a longtemps que les historiens philosophes ont signalé le dédain de l'*a priori* théorique, l'illogisme, le compromis fréquent, l'asymétrique complexité[1]. Qu'est-elle, qu'un ensemble de faits coutumiers et législatifs, ceux-ci élaborés au fur et à mesure que les conditions de la vie sociale et politique changeaient — les plus anciens, qui ne sont plus adaptés aux conditions de la vie moderne, demeurant à l'état de survivance inerte, de forme morte, de cérémonial, conservés par cet amour de la coutume, par cet esprit de tradition si caractéristique de l'Angleterre, qu'aujourd'hui c'est énoncer un truisme que de le signaler. Et que signifient cet empire de la coutume et de la tradition, sinon l'attache du sentiment du fait établi, la méfiance vis-à-vis du fait qui n'est pas encore sorti du royaume de l'Idée pour entrer dans celui de l'Être, c'est-à-dire, en un mot, le culte du Fait en tant que Fait.

Même attitude et mêmes démarches de l'esprit anglais devant une question de politique extérieure, et si la discussion de ces problèmes est stérile entre un Anglais et un Français, c'est que ni ces démarches, ni cette attitude ne sont naturellement les nôtres. Construits différemment, les esprits des deux peuples attribuent des valeurs différentes aux données du problème, et, dans le débat, les arguments sont ou ne sont point probants, selon que l'on se place à l'un ou à l'autre de deux points de vue également nécessaires. En cet ordre de questions, le droit, selon les Anglais, c'est le droit réalisé, possédant la vertu résistante de l'être, incarné soit dans le fait acquis, c'est-à-dire dans le fait qui tend à persister parce qu'il existe déjà et mérite d'autant mieux de durer qu'il est plus ancien, — soit dans le fait commençant, à condition qu'il ait pour lui la force efficace. C'est ce qu'avait bien compris le docteur Jameson. Son *raid* était une tentative pour créer un fait de cette dernière espèce, un droit par conséquent, et ce

1. On sait que Burke, combattant la Révolution française, a fait la théorie de ce dédain de la théorie, élevé à la hauteur d'une philosophie politique cette habitude de l'expédient et du compromis. C'est que, devançant Herbert Spencer d'un siècle, le premier il a vu dans les sociétés non des mécanismes construits, mais des organismes spontanés.

droit, il comptait bien que ses compatriotes l'affirmeraient, s'en prévaudraient si, par la réussite de son entreprise, il arrivait à le faire naître. Considérez les litiges pendants entre la France et l'Angleterre, et vous retrouverez toujours une conception de ce genre au fond de l'argumentation anglaise. Le fait créé par l'arrivée à Fachoda de cinquante Français n'avait ni l'autorité du fait ancien, ni la force du fait copieux. Si trois mille Français avaient occupé Fachoda, les Anglais disent qu'ils auraient compris notre prétention, tout au moins accepté de discuter. De la même façon, ce qui constitue le droit des Anglais en Égypte, c'est qu'ils y sont. Des promesses, de solennels engagements, ce sont là des nécessités idéales, abstraites. Au bout de vingt années, devant la prescription, devant le droit que le fait a silencieusement créé, ils s'étonnent qu'on en parle encore. Raisonnement analogue au sujet des Boers. Tout le monde en Europe croyait que le Transvaal appartenait aux Boers. Ils l'ont découvert, ils l'ont occupé, ils y ont fondé un État que reconnaissent des traités. Rien de plus vrai, répondent les Anglais, mais ces faits sont trop nouveaux : le temps qui crée le droit ne les a pas consacrés. C'est ce que rappelait M. Cecil Rhodes en février dernier, à Kimberley. « Les Républiques, disait-il, n'ont pas derrière elles la vie d'une génération. Invoquer une occupation *temporaire*[1], qui n'a précédé que de vingt-cinq ou trente ans l'arrivée des uitlanders, c'est une insolente présomption. Voilà la réponse à faire à toutes les misérables sottises que l'on débite sur le droit du premier occupant. » M. Spenser Wilkinson a développé cet argument dont le succès est grand et que les journaux répètent. Au fait insuffisant qu'est la récente occupation du pays par les Boers, ils opposent le fait suffisant qu'est la présence de cent mille Anglais au Transvaal. Devant cette réalité neuve mais dont la valeur se multiplie d'une autre réalité : la puissance de l'Angleterre qui s'intéresse à leur cause, — les traités qui défendent au gouvernement anglais d'intervenir dans les affaires intérieures du Transvaal n'ont plus de sens. En principe, les intérêts de l'Angleterre sont des faits de première importance : ils

1. L'argument sous-entendu dans ce mot est trop beau pour qu'on le commente.

créent son droit. Ce qui mesure la quantité de son droit sur telle ou telle région, c'est la quantité de son commerce dans cette région. Qu'un pays dont le commerce était moindre que le sien, à Madagascar, ait voulu mettre la main sur cette île, simplement, de bonne foi, elle s'en étonne. Cela surprend comme un illogisme ses habitudes de pensée. C'est une absurdité complaisamment consentie pour ne pas se brouiller avec un voisin nerveux, sensitif et bizarre. Raisonnement général : l'Angleterre réussit dans ses colonies, donc elle a droit à des colonies. Elle y réussit mieux que les autres peuples, donc elle y a plus de droits. La France, qui dépense beaucoup d'argent pour ses colonies et n'y envoie pas de colons, n'a pas droit à ces colonies. Combien de Français se sont heurtés à ces axiomes et les ont jugés inintelligibles !

C'est que la forme d'esprit dont ils procèdent n'est pas la leur. Dans les grosses définitions que les peuples donnent les uns des autres, on trouve toujours un fonds de vérité. Positifs et pratiques, disons-nous, très incomplètement, des Anglais. Émotionnels, logiciens et enthousiastes des formules abstraites, disent les Anglais de nous-mêmes. Selon eux, c'est un caractère général des races celtiques de ne point tenir compte du fait. Quand un fait s'est établi contre elles, ces races s'attardent, s'obstinent, s'épuisent en stériles protestations ; elles s'enferment dans le rêve du passé, dans le regret d'un Possible condamné, au lieu d'accepter le présent, au lieu de regarder le réel, de s'y accommoder et de vivre. « Voici un an, me disait un Anglais, que l'incident de Fachoda est vidé : nous ne comprenons pas que ce souvenir soit actif en vous comme un événement d'aujourd'hui ». — « Trente ans ont passé, me disait un autre, depuis vos désastres : nous ne comprenons pas vos manifestations de couronnes devant la statue de Strasbourg. Êtes-vous des enfants ? » De même l'Irlande qui vit le visage tourné vers jadis, qui songe à toutes ses anciennes blessures et n'en pardonne pas une seule[1]. Race

1. Comme le fait réalisé prime pour l'Anglais le fait idéal, il n'imagine pas facilement que celui-ci puisse posséder une force efficace. Il tolère parce qu'il ne le juge pas dangereux ce rêve d'autrefois où se complaisent quelques-unes des races qu'il a soumises. On a vu, il y a deux ans, les Irlandais célébrer officiellement et sous l'œil bienveillant des *policemen* l'anniversaire d'un débarquement français en Irlande.

d'idéalistes, ont écrit Elizabeth Browning et George Meredith[1]. Race d'imaginatifs, pense M. Cecil Rhodes, qui disait il y a quelques jours : « Les races imaginatives doivent disparaître devant les races non imaginatives ». Classification inexacte puisqu'elle refuse l'imagination au peuple moderne qui a produit la plus véhémente poésie d'imagination. Mais la sienne n'est pas de même espèce que la nôtre : elle a sa source dans l'intelligence et l'intense vision de la réalité, des réalités de l'âme autant que de la matière, dans la faculté de les reproduire directement et sans le secours de signes abréviateurs, de symboles, sans l'algèbre des mots abstraits. Aux heures ordinaires, dans le cours habituel de la vie, quand l'esprit n'est pas secoué par la fièvre d'une crise, cette imagination se nourrit du détail immédiat et prosaïque de cette réalité. Des faits, rien que des faits concrets la composent. En dehors d'eux il n'y a que vague, théories incertaines ou que mensonge. En eux tout droit et toute raison ont leurs racines. Or, l'Angleterre est un fait. Entre tous les peuples elle est le fait le plus massif, celui qui possède au plus haut degré, par son antiquité, par son étendue sur la planète, par sa force de résistance, la vertu de l'être. A l'Angleterre la grandeur de ce fait est récemment apparue et une ivresse lui en est montée au cerveau. C'est ce fait que chante son lyrique et brutal Kipling, réclamant des vengeances, des fusillades contre ceux qui ont osé le méconnaître et tenté de le diminuer, — et c'est ce fait supérieur qui, partout, constitue son droit supérieur.

*
* *

Mission divine, devoirs spéciaux d'un peuple, droit du Fait et de la Force, on se fâche d'abord contre ces formules. Quand on a remarqué combien ces points de vue sont naturels en ce pays, par quels effets de l'éducation, du milieu, sans doute aussi par quel développement spontané ces idées se forment et s'installent en chacun, s'intègrent dans le fonds permanent de chaque esprit, si bien qu'il n'en a plus conscience, — quand

1. Voir surtout le personnage de la Française Louise de Scilles dans l'admirable roman : *One of our Conquerors*.

on a compris avec quelle ferveur tout le monde ici les juge obligatoires, autorisées par la Religion, on se dit que l'on se trouve bien devant une véritable morale. Non pas une morale universelle, élaborée par un Kant, abstraite et sans vertu pour remuer les hommes, mais une morale particulière à une société, et par là vraiment active, produit vivant d'une vie qui pressent sa forme idéale et se commande de l'atteindre, qui se prescrit les procédés nécessaires à cette fin et les qualifie *devoirs*, bref, qui projette dans l'absolu ses nécessités propres. On se dit que toute morale est fonction d'un certain type social, qu'elle varie comme il varie, que plus elle apparaît cohérente, jalouse, autoritaire, énergique et joyeuse à s'affirmer, plus fort et personnel est ce type. Tout cela, Nietzsche l'a ramassé dans un de ses raccourcis d'audacieuse pensée : « Une vertu doit être notre vertu, notre défense et notre nécessité individuelles...; une vertu qui n'existe qu'à cause du sentiment de respect pour l'idée de vertu est dangereuse... Les plus profondes lois de la conservation et de la croissance exigent au contraire que chacun s'invente sa vertu, son impératif catégorique. Un peuple périt quand il confond son devoir avec la conception générale du devoir. » Nietzsche serait satisfait du peuple anglais : il n'est pas en train de périr.

ANDRÉ CHEVRILLON

(La fin prochainement.)

SAINTE-NITOUCHE[1]

Dès la fin du repas, les Trébosc montèrent dans leur chambre se parer. Clotilde peigna sa chevelure une seconde fois, afin de raffermir, sous son bonnet tuyauté de couturière, les bandeaux noirs qui serraient le front pâle. Elle s'enveloppa du châle que lui avait légué sa mère, et prit ses mitaines. Quant à lui, il remplaça sa casquette par le chapeau de feutre ; il mit son costume marron, un peu élimé aux genoux et aux coudes. Ensuite, un coup de brosse aux souliers, et en avant! Ils partirent, laissant de nouveau la clef sur la porte.

Lucie, par exemple, était d'une coquetterie excessive. On eût dit qu'elle voulait narguer le monde. Et certes non!... Elle ne remarquait même pas qu'elle attirait tous les regards, avec sa robe grise au corsage festonné, son chapeau loutre orné d'une plume à la mousquetaire, ses bottines vernies. Ils avaient de l'aplomb, ces Trébosc. Maintenant que l'enquête était abandonnée, ils relevaient la tête. Certains boutiquiers ne se gênaient pas pour prétendre que l'argent des demoiselles Sèbe commençait à sortir ; que c'était tant mieux. Les vingt mille francs, au lieu de se réduire en obligations dans un

1. Voir la *Revue* des 15 juillet, 1er et 15 août.

coffre-fort, se répandraient petit à petit sur le commerce de Coulobres.

En tout cas, les Trébosc marchaient d'un pas tranquille. Lucie faisait des manières, balançait la taille, rejetait d'une main câline, derrière l'épaule, les bouts flottants de sa pointe de laine. Un moment, on les vit seuls sur la longue promenade du Quai. Enfin, où allaient-ils?

A la place de la Farelle, devant l'auberge magnifique des *Deux Pigeons*, Trébosc éprouva un malaise. Le cœur serré, il murmura :

— Caissial dépense beaucoup pour son auberge... Aura-t-il toujours de la chance?

— Pourquoi pas? fit Clotilde. Depuis que nous le connaissons, il ne cesse de prospérer.

— Il a raison d'être heureux! ajouta Lucie.

Les deux femmes ne soupçonnaient pas l'arrière-pensée de Trébosc. Il la cachait comme un crime. Ne pouvait-il pas se tromper, lui aussi? D'instinct, il accusait cet homme ; il espérait fermement, en sa conscience profonde, que la Providence, un jour, châtierait le montagnard, dont la vie, trop chargée de joies, éclaterait comme un tonneau. Divulguer lui-même ce sentiment, c'eût été aussi vain que de cracher dans la rivière. Peut-être l'eût-on accablé davantage, en lui reprochant encore de calomnier autrui.

A la gare du Nord, on ne voyait jamais, avant les vêpres, de promeneurs dans le petit square, sur la route aux trois allées de platanes dépouillés par l'hiver. De loin en loin, apparaissaient des bancs de bois, le long des rosiers qui, dès le mois de mars, embaument ce paysage de campagne. A cette heure de soleil, s'exhalaient les aigres odeurs des cultures maraîchères: car, de part et d'autre de la route, dans les bas-fonds, des jardins étalent leurs carrés bien soignés, sans caillou.

Les Trébosc s'assirent sur un banc, tout à l'entrée, à droite. Ils étaient seuls. Ils retrouvaient, ainsi que des convalescents, la libre et généreuse nature. Le silence s'étendait sur les enclos, sur la colline prochaine. Le chemin de fer lui-même, chaque après-midi, se repose: ce train, si amusant, d'intérêt local, ne vient que le matin ou le soir jeter quelques coups

de sifflet, et pousser, en faisant la manœuvre, de grosses bouffées de fumée, pour manifester son existence.

— Eh bé ! par exemple, dit Trébose en croisant les bras, on nous laisse bien tranquilles !

— On finira par nous oublier, dit Lucie.

— Mais non, je n'accepte pas qu'on ait l'air de me pardonner.

— *Té !* s'écria Clotilde, j'aperçois quelqu'un là-bas.

— Quelqu'un !...

Ils furent importunés ; le paysage parut se troubler, comme leur âme.

Là-bas, au bout du chemin, vers la gare, un homme vêtu de noir était assis. Un platane le cachait presque entièrement. Il laissa voir, une fois, sa tête maigre, son visage pâle, et Clotilde, qui guettait toujours, le reconnut la première.

— Alary ! dit-elle.

— C'est sûrement lui, plaisanta Trébose : il n'y a qu'un poète capable de s'isoler ainsi à la gare du Nord.

— Voulez-vous que je l'appelle ?

— Non, ma mère, ce serait indiscret.

La demoiselle tremblait un peu, ayant l'appréhension de gêner par sa coquetterie le jeune homme si modeste. Mais celui-ci reconnut d'instinct qu'il n'était plus seul sur la promenade, que des amis sans doute l'observaient. Il se pencha, pour observer à son tour. Et, reconnaissant les Trébose, il s'avança.

On ne l'avait pas vu, de la semaine, à l'atelier. Trébose lui en fit la remarque :

— Tu ne t'intéresses donc pas à tes meubles ?... Je t'en donnerai des nouvelles, puisque le hasard m'amène vers toi.

— A la vérité, je ne m'attendais pas à vous rencontrer ici.

— Tant de choses arrivent qu'on ne croyait pas possibles ! dit Clotilde. *Té !* asseyez-vous sur notre banc.

Alary ne se fit point prier. En s'asseyant, il regarda Lucie dont les cheveux blonds, hors du chapeau, étincelaient.

— Que faisais-tu là ? lui demanda Trébose.

— Ma foi, je ne sais pas... Je rêvais peut-être.

Il souriait, si ému qu'il ne savait pas exprimer les choses douces qu'il avait au cœur depuis longtemps.

— Tu rêvais? dit Clotilde. Ça fait du mal, sais-tu !

— Oh ! non... je ne crois pas. Ça me fait du bien, au contraire, de m'éloigner de la ville, le dimanche, quelques heures. Dans la solitude des jardins, je m'imagine vrai l'arrangement de ma vie que je souhaite.

Lucie leva les yeux vers le ciel où le soleil accomplissait son œuvre de lumière, au-dessus de la colline. Plus encore que les premiers jours, les paroles d'Alary la séduisaient, élevaient même, avec une félicité qui lui était nouvelle, sa pensée au-dessus des vulgarités coutumières. La petite ville n'était plus, maintenant.

— Dis-moi, Alary, interrogea Trébosc, tu n'as pas de camarades?

— Non... je n'en cherche pas. Ils vont tous au café, tandis que moi, je m'y ennuie. Pourquoi? Je n'en sais rien. J'aime mieux être seul, me reposer, songer aux choses qui me plaisent... Car je n'ai pas trop de loisirs dans la semaine, je travaille !...

Il jouissait de se savoir aimé, de pénétrer davantage dans l'intimité des êtres que le malheur lui rendait plus sacré.

— Te rappelles-tu, lui dit brusquement Clotilde, l'époque où tu cherchais à courtiser Lucie?... Aurions-nous prévu qu'un jour nous serions si bien d'accord?

— Je ne vous en veux pas du tout. Autrefois, vous ne me connaissiez pas... et comment, dès lors, pourrais-je vous en vouloir?

— Tu as raison, repartit Trébosc. C'est pourquoi je te blâme de n'être pas venu chez nous, cette semaine.

— Eh bien, je vous dirai franchement que je craignais, pour vous, quelques commérages encore.

— Ah ! nous commençons à nous y habituer...

Ils se turent, graves, joignant tous les mains. La terre souriait, dorée par le soleil. Sur les jardins, sur le sol caillouteux du coteau, flottait parfois une buée blanche. Le vent des Cévennes soufflait par intervalles, imprégné du parfum des pins et des roseaux qu'il secouait à travers la plaine.

— Rentrons, dit Trébosc, nous pourrions avoir froid.

— Permettez-moi de vous accompagner jusqu'au bout de l'allée, demanda Alary.

Et, reprenant leur promenade, les parents de Lucie marchèrent côte à côte, afin que leur enfant pût se trouver, comme par hasard, auprès du jeune homme. Celui-ci redressait sa haute taille avec une sorte d'orgueil. Il s'écartait avec soin de la demoiselle, par discrétion. Elle était si jolie, si accueillante qu'il s'approchait, malgré tout. Leurs mains se frôlèrent : un frisson de pudeur et de plaisir les surprit tous deux ensemble. La joie était partout, paisible et sûre, dans les âmes de même que sur la terre. Alary épiait à la dérobée, sous le chapeau de loutre, les cheveux blonds de Lucie, qu'il aurait bien voulu toucher.

— Si vous venez ici le dimanche, dit-il à haute voix, je ne serai plus seul... Oh ! vous savez, je ne rencontre âme qui vive jusqu'à trois heures, sauf parfois les demoiselles Sèbe qui reviennent à pied, maintenant, de leur domaine.

S'étant détourné pour désigner là-bas le chemin de traverse qui descend la colline, pour se jeter dans la route de la gare, il aperçut les deux ombres sèches et noires des demoiselles.

— Tiens ! les voici !...

Elles marchaient de leur petit pas saccadé. A la vue des Trébosc, elles s'effrayèrent. Impossible, pourtant, de rétrograder. D'ailleurs, dans la solitude, Trébosc n'était plus l'homme faux et redoutable qu'on accusait sans pitié. Ces ouvriers, au contraire, ces pauvres composaient une belle famille, bien unie et sage. Elles reconnurent Alary : Caissial avait donc raison, une fois de plus ! On allait voir un mariage dans le quartier de la Halle... Tant mieux, *pécaïré !* pour cette innocente Lucie, qui était sacrifiée jusqu'à présent !... Et songeant, avec une étrange émotion, à leurs bontés d'autrefois, elles s'approchèrent, sombres et droites dans leurs robes sans pli, les yeux fixes.

Alary les salua avec simplicité en ôtant son chapeau, tandis que le menuisier demeura immobile, le front haut. Clotilde et sa fille, toutes pâles, regardaient vers la ville.

Après un silence, quand les demoiselles se furent éloignées, Clotilde murmura :

— Voilà les deux personnes qui nous ont fait le plus de mal.

— Je ne leur pardonnerai jamais, dit Trébosc.

— Que voulez-vous? — repartit Alary sur un ton de consolation. — Ce sont de vieilles filles qui ne savent pas apprécier les choses. Dans leur isolement, elles ont peur de tout.

— Oh! mais, toi, tu as bien fait de les saluer, sais-tu!...

Les Trébose restaient là, indécis. Ils n'osaient pas continuer leur chemin, sur les traces des demoiselles Sèbe. L'horreur de l'outrage qui leur était infligé chaque jour se renouvela dans leur âme, et Alary lui-même en souffrit pour la première fois.

— Allons, adieu, fit Trébose. Repose-toi.

— Adieu, Alary.

Clotilde lui toucha l'épaule avec une caresse maternelle; Lucie, ramenant sous son chapeau des cheveux trop légers, le salua de sa meilleure grâce.

— Adieu, monsieur Alary...

— Bonjour à tous... Bonjour, mademoiselle Lucie...

Il s'inclina bien bas, ne sachant plus que sourire. Puis, il remonta vers la gare, lentement : il ne revoyait plus avec la même tendresse la colline dorée, les jardins enclos de vieux murs. Dans la paix du paysage familier, il sentit se lever en lui la mélancolie d'être seul.

XVI

Alary voulut payer à Trébose les meubles d'un seul coup, par dignité, pour montrer qu'il avait des économies, et peut-être aussi pour aider cette famille qu'il soupçonnait de manquer du nécessaire. Bien que Trébose eût résisté, faisant le généreux, craignant d'ailleurs de gêner le jeune homme, il finit par prendre l'argent. Ce fut un bienfait dans la maison, où depuis deux jours Trébose et Clotilde délibéraient sur la question d'emprunter chez Tabacco.

L'argent d'Alary durerait deux ou trois mois.

Il ne dura guère, les fournisseurs ne consentant plus à vendre à Clotilde que si elle réglait les comptes en retard. A la fin de février, la cuisine se trouva sans bûches, la cave sans vin; les fournisseurs refusèrent le moindre crédit. Il fallut rassembler les bijoux, les châles, les dentelles, tout le trésor

ancien de la famille, et aller les porter au mont-de-piété, à Béziers.

Que deviendraient-ils? Ils avaient peur d'y penser. Comme des enfants, ils s'abandonnaient à la fatalité, se disant qu'après tout, on ne meurt pas de faim dans son pays, au milieu d'une ville riche. Le malheur, au lieu de les secouer, les assoupissait davantage. Soudain, un bon soleil les réveilla.

Des négociants de Cette se disposaient à établir dans Coulobres une succursale. Ils avaient loué de grands magasins, un couvent délaissé où les foudres en lignes pourraient étaler à l'aise leurs panses cerclées de cuivre. Ayant été mis au courant de la situation pénible de Trébosc, ils estimèrent que, repoussé par sa clientèle, celui-ci travaillerait pour eux à meilleur compte. Et que d'ouvrage!... Les chais, les bureaux, les logements, il fallait tout construire ou réparer. Trébosc fut donc appelé.

A la boutique de la rue Courte, on ne parla plus que de fêtes prochaines, des promenades qu'on ferait avec Alary. Clotilde s'acheta des souliers, dont elle avait besoin depuis un mois; Lucie s'acheta, pour le printemps qui s'ouvrait, une robe d'indienne gris cendre, dont elle avait grande envie depuis l'année dernière.

C'était fin mars. Le soleil du matin rayonnait, joyeux et fort, sur la ville bourdonnante; Trébosc devait aller prendre ses mesures chez les négociants en vins. Au moment où il partait, ses outils sous le bras, Clotilde le retint au bord du trottoir, pour lui réitérer ses recommandations.

— Tu sais, dépêche-toi... Quant au prix, sois raisonnable, puisque tu auras de quoi t'occuper pendant une saison.

— N'aie crainte, ma poule.

Il s'éloigna avec un air d'importance, toisant les gens qui baguenaudaient de-ci de-là.

Pécaïré! Un quart d'heure plus tard, Clotilde vit revenir son homme d'un pas dolent, la tête basse.

— Eh bé, qu'as-tu?...

— Ils ne veulent plus s'installer... Ils m'ont raconté des histoires... Ah! c'est-à-dire qu'ils ne veulent pas de moi.

Clotilde, toute pâle, dut s'appuyer à l'établi pour ne pas tomber; Lucie murmura d'une voix sombre :

— La calomnie continue son œuvre de mort contre nous. On veut nous chasser d'ici.

— Oui, ma fille tu as raison... Je n'inspire plus confiance à personne.

Trébosc jeta dans un coin ses outils désormais inutiles. Puis, se frottant le visage, que la colère brûlait, il ajouta :

— En été, les misères sont moins dures.

— C'est vrai, mon pauvre Trébosc, les beaux jours de l'été vont venir.

En mai, de fortes pluies tombèrent, des gelées consumèrent les bourgeons des vignes. La bourrasque vint à plusieurs reprises, sur la côte languedocienne, tourmenter les étangs et les marécages qui exhalent la fièvre. Et dans la ville, dans les villages étonnés, la mort bientôt s'acharna. Aussi les menuisiers eurent-ils beaucoup d'ouvrage avec les cercueils. Seulement, les menuisiers sont un peu des artistes, surtout dans les villes, et ils ne prisent guère cette occupation funéraire. A Coulobres, ils renvoyaient la clientèle à Trébosc, lequel n'avait pas le droit de se montrer difficile. Chaque jour donc, celui-ci confectionnait une bière, ou deux, ou trois; on le voyait passer dans les rues, sa boîte de frêne ou d'olivier sur l'épaule, et on riait, on se moquait. Peu lui importait, à lui. Cette besogne assurait à sa famille un morceau de pain. D'ailleurs, ses courses à travers la ville lui permettaient d'échanger quelques paroles avec des pauvres tels que lui et de tâter l'opinion publique.

On se lassait de le bouder, dans les maisons du voisinage. C'était trop douloureux de voir, en plein quartier de la Halle, une maison condamnée; trop pénible de tendre constamment sa volonté pour haïr un homme. On aurait voulu lui pardonner, mais à la condition qu'il sollicitât et conquît son pardon par des manières humbles, flatteuses. Trébosc, au contraire, s'obstinait à ne pas s'humilier. Il n'adressait jamais le premier la parole à autrui. Il répondait, tout simplement, sans excès de crainte ni de forfanterie.

En attendant, il jouissait d'un grand repos, d'une sorte de sécurité. Lorsqu'il n'eut plus autant de cercueils à clouer, il travailla pour les petits ménages qui cherchent, ainsi que des oiseaux venus de la montagne, à s'établir dans les opu-

lents pays de la plaine. Il travailla pour les fermes et pour les métairies. On le payait peu. Il gâtait, dans ces œuvres d'apprenti, sa main autrefois si habile. Il gagnait, au moins, de quoi payer son loyer, acheter des planches, dorloter sa demoiselle qu'il espérait marier bientôt. Cela excitait un peu à rire, dans le voisinage, qu'on annonçât si vite des fiançailles qui, sans doute, n'aboutiraient pas plus que les premières.

De temps à autre, le parquet mandait brusquement Trébosc à Béziers. On lui faisait subir toujours le même interrogatoire, des reproches, des menaces, sans résultat. Ces voyages lui coûtaient de l'argent, le dérangeaient dans son labeur et ses habitudes. On abusait de son humilité, de son impuissance. On le rendait mille fois plus malheureux que si vraiment il eût commis le crime. Verrait-il jamais son innocence démontrée? Au fond, personne, sauf Alary et Tabacco, ne lui eût confié de l'argent à garder. Mais pourquoi donc Alary ne le soupçonnait-il pas? Avait-il plus de cœur, plus d'intelligence que les autres? La réalité déconcerte, à chaque instant, la raison des plus sages. Ainsi, l'homme qu'il soupçonnait, lui, le monstre d'imposture qui seul pouvait être coupable, — ce Caissial, non seulement pas une voix ne s'était élevée pour le dénoncer, mais encore il jouissait de la considération générale et réussissait dans ses entreprises.

XVII

Caissial étalait sa richesse avec une magnifique tranquillité d'âme. On aurait dit un notable de vieille souche. Chacun le saluait et le flattait, depuis son installation à l'auberge. Quelle godaille, ce lundi de Pâques où l'on pendit la crémaillère, au premier étage, dans la cuisine aux dalles neuves, aux larges armoires! Caissial, qui n'avait pas invité de grands personnages, parce qu'il ne les connaissait pas encore assez bien, avait invité Jourdan et ses camarades, rien que des hommes. Justine avait servi à table, ne pouvant s'enhardir jusqu'à se croire tout de suite une maîtresse de maison.

Elle blâmait tout ce tapage. Son homme, sous le prétexte

de provoquer chez lui un mouvement d'affaires, s'adonnait bien vite aux dépenses.

Ne devait-il pas redouter des envieux parmi les boutiquiers, des rivaux parmi les aubergistes? En tout cas, jalouse de ses habitudes, comme les animaux qui aiment leurs chemins familiers et leurs gîtes, Justine regrettait la maison de la rue de la Fronde où elle n'avait point de responsabilité, où ils eussent si doucement attendu la mort des demoiselles Sèbe qui ne les auraient pas oubliés dans le testament. Et puis, vieillis eux-mêmes, l'âme contente, ils seraient remontés chez eux, dans la Cévenne. Là-haut, le pays les eût entourés d'estime et de respect en voyant qu'ils pouvaient se passer de travailler... Justine s'était donc nourrie de rêves, elle aussi.

Hélas! il ne lui était plus permis, pour se consoler, d'y faire la moindre allusion devant son époux : elle le craignait trop. Néanmoins, malgré la servitude à laquelle il semblait vouloir la condamner, elle aimait cet homme, pour l'autorité qu'il avait su prendre dans la ville, pour les élans de tendresse passionnée et de joie qu'il montrait après des scènes de colère. Elle ne pouvait, d'ailleurs, au fond de ce crime où il l'avait poussée, aimer que lui. Caissial était vraiment très fort, savant, lorsqu'il voulait, en manières et en paroles. Il avait su devenir un monsieur, durant ses années de domesticité, auprès des riches, lesquels, tout en se détestant, n'échangent que des salutations aimables et des caresses.

Le jour où il avait fallu quitter définitivement les Sèbe, les abandonner aux soins d'une certaine Françoise, vieille servante découverte à Béziers, n'avait-on pas affiché autant de douleur que si l'on se fût embarqué pour l'Amérique? Sur le point de sortir, il demanda à ses maîtresses la permission de leur serrer la main. Celles-ci se lamentèrent alors avec plus d'effusion, et les gens du quartier, qui s'étaient ameutés au bout de la ruelle, s'imaginèrent un moment que le domestique, fléchissant sur ses jambes, allait soudain rentrer dans cette maison, qui était, ainsi qu'il disait, « son berceau dans le bon pays de la plaine ». Ah! qu'il jouait bien la comédie! C'était admirable. Justine, au contraire, n'avait pas la force de pleurer. Elle regardait ces murs paisibles, le seuil si souvent franchi de la porte lourde, la fenêtre de sa chambre, où

si souvent elle s'était penchée pour épier la ruelle et la place: elle regardait les visages désolés de ces demoiselles, elle ne pensait plus aux Trébosc, au vol des vingt mille francs, à rien: elle n'avait plus de pensée, dans le désarroi de son âme. Enfin, ils s'en allèrent, en promettant à leurs « bienfaitrices » de venir les visiter toutes les semaines. Sur la place, sur le Quai, des curieux affairés vinrent leur apporter des congratulations au sujet des embellissements de l'auberge. Le jour était beau, un vrai matin de printemps. Des fleurs éclataient aux fenêtres, des oiseaux pépiaient dans leurs cages vertes. Caissial respirait mieux en marchant, comme dans un rêve, les mains déchaînées tout à coup, trouvant la ville plus animée, l'humanité meilleure. Il levait le front, un peu à la façon de Trébosc. Il riait, en arrivant à la place de la Farelle, de voir Froussac, soi-disant pour ordonner le marché, disperser les badauds. Justine, un cabas rempli de parures à la main, songeait au jour où elle était venue à Coulobres sans le sou, des hardes pliées dans un foulard. Dès qu'ils furent seuls à l'auberge, ils parlèrent bas. Mais, dans l'escalier de pierre, sur les murailles, des peintures représentaient des laboureurs conduisant la charrue, des montagnards vendangeant les vignobles, des sites de la ville et du pays languedocien : ils regardèrent avec béatitude. Caissial ouvrit les hautes fenêtres. La lumière du ciel entra pure et jeune. Puis, Caissial, droit au milieu de la cuisine ainsi qu'au milieu d'un champ où il allait semer son or, se planta, les poings aux hanches, et il considéra sa femme avec orgueil.

— Eh bien, la petite! Nous y sommes, je pense?

Il ouvrit ses bras robustes, et la femme, vaincue par le maître, s'élança pour l'embrasser.

— Allons, nous recommençons notre vie, Justinasse... Il faudra se dégourdir.

— Oui, Caissial...

Elle sentit qu'en se résignant à ses volontés, si elle pouvait, elle serait heureuse.

Pécaïré! Maintenant, depuis six mois qu'ils habitaient l'auberge, Caissial n'avait plus de ménagements pour elle. Il vivait glorieusement, comme un roi dans un palais. Les clients, chaque semaine, affluaient en plus grand nombre

aux *Deux Pigeons*, où chacun, il faut le dire, mangeait et buvait tout son soûl, dans la sonore salle à manger que décoraient des peintures de chasse.

Bientôt les Caissial ne suffirent plus, eux seuls, à l'ouvrage. Ils durent embaucher une domestique. Le maître choisit la petite bonne joufflue qu'il taquinait naguère en compagnie de Jourdan, Maria, une montagnarde de leur Cévenne, qui lui rappelait, avec son corps abondant et trapu, les rochers et les maisons de là-haut. Justine n'aurait jamais songé à cette montagnarde : elle se méfiait trop des femmes de son pays, rapaces et menteuses. Le maître se moqua de ses alarmes. Et de peur de lui donner une idée que la jalousie suggérait peut-être en elle seule, la tentation de l'adultère, Justine se résigna.

Ce samedi, jour de marché, pendant que les écuries se remplissaient de carrioles, pendant qu'à la salle à manger retentissait un vacarme de rires et de fourchettes, Justine, au travail depuis l'aube, se fâcha finalement de la mauvaise humeur de son mari.

Celui-ci faisait le seigneur, les mains derrière le dos. Plus rien dans son costume ne rappelait la livrée du domestique. Plus de casquette à rubans, plus de gilet à carreaux bariolés. La semaine, il portait la chemise en couleur des gens de la campagne, un habit de velours, des pantoufles en tapisserie. Il allait tête nue, les manches retroussées, parcourant les salles, montant et descendant l'escalier, pour le plaisir de surveiller son monde, de montrer sa face rasée, bien portante et rieuse. Il tâchait de faire oublier sa condition récente, en discutant avec des vignerons sur les cultures. Il tâchait de paraître le notable cossu qui court le cotillon, pour prouver qu'il a des moyens. Si les clients, à table ou dans les couloirs, plaisantaient Maria, sa servante, il la plaisantait aussi. La fille, heureusement, considérait comme trop haut pour elle le patron d'une auberge si achalandée, de sorte que personne n'aurait compris les alarmes de l'épouse.

Malgré son bonheur, Caissial tempêtait pour la moindre chose. De quoi pouvait-il se plaindre aujourd'hui ? La ménagère, un tablier de toile aux reins, les bras nus, s'agitait sans relâche auprès du feu, dans la grasse fumée des

viandes et des soupes. Mais elle s'en fut chercher des bouteilles de vin dans leur réserve particulière, au fond de la cuisine. Le nombre lui en parut beaucoup diminué. En revenant, elle trouva Caissial debout, comme endormi, les mains derrière le dos, devant la table jonchée de morceaux de pain et de légumes.

— Eh bien! — fit-elle sur un ton d'amical reproche, — dis-moi, notre vin de l'office a baissé... C'est ça! moi je m'épuise à l'ouvrage, et toi tu dépenses!

— De quoi? — répliqua-t-il, choqué d'une telle audace. — On ne peut plus s'amuser, maintenant!... Cette nuit, j'ai réveillonné avec les camarades, le vin a baissé : ça se comprend de reste.

— Qui a payé?

— C'est moi, c'est toi... nous autres, parbleu!... Tu ne comprends pas qu'il faut savoir dépenser pour amorcer la clientèle des jouisseurs et des prodigues?

— Je vois que, sans t'en douter, tu vas à la folie, à la ruine!... Ah! mon Dieu! ce que j'avais prévu arrive... Voilà le malheur chez nous, dans une maison qui était neuve, où tu avais promis de recommencer une vie honnête et bonne!...

— Allons! ne déterre pas cette histoire des Sèbe qui est déjà si lointaine!

— Tais-toi, malheureux!...

Après avoir hésité une seconde, elle ajouta soudain, avec emportement :

— Est-ce donc l'argent qui t'a corrompu?

— En voilà des imaginations!... D'abord, est-ce que je ne suis pas le maître!

— Pas tout seul... Moi aussi, je commande, et je te le ferai voir!...

— Hein? quoi?... Mais tu oublies que c'est moi qui t'ai sauvée de la misère! Sans moi, tu aurais été servante toute ta vie!...

Elle ne recula point, hardie, ses bras nus prêts à parer un coup.

— Je n'oublie rien. C'est toi qui es une bête sans cervelle!... Au lieu de te contenir, tu te relâches dans des fêtes

où, quelque jour, ne sachant plus ce que tu dis, le secret, notre secret t'échappera!

A ces mots, Caissial s'avança, montrant les dents, comme un dogue. Soudain il s'arrêta, la face contractée par un pli de dédain.

Il craignit, en sa prudence d'autrefois, de crier trop fort, s'il s'abandonnait à la rancune, et de compromettre sottement avec des injures une existence qu'il voulait heureuse. Justine se tut, troublée par le mépris de l'homme plus que par sa fureur. Il s'avança de nouveau, lentement, s'efforçant, cette fois, de rire, de plaisanter de bonne grâce. Ses mains brutales se firent caressantes. Déjà il touchait sa femme, lorsque des rouliers, qui sortaient de table, poussèrent familièrement la porte de la cuisine.

— Et qu'est-ce que vous avez à crier comme ça? On vous entend de la salle à manger.

Justine, aussitôt, essuya du bout de son tablier les gouttes de sueur qui coulaient sur ses joues. Caissial, fanfaron, répliqua :

— Les femmes sont le diable... Est-ce que vous en avez, vous autres, des femmes?

— Pardi! même qu'elles voudraient porter les culottes!...

— Eh bé! la mienne, elle voudrait que je reste tout le jour à surveiller la maison. Il faut bien que je me repose et que je me promène un peu!

— Bah! ne fais pas s'inquiéter une si jolie femme!

Se bousculant, comme des taureaux qui sortent de l'étable, ils descendirent en bande l'ample escalier de pierre.

Justine, malgré ses tristesses, s'était remise à la besogne. Caissial, au bord de la table, demeurait taciturne, les mains dans les poches. Embarrassé par le silence, il grommela :

— Une jolie femme... oui! une femme qui n'est plus jeune!...

Et il déguerpit, afin d'éviter des discours qui auraient pu dégénérer en querelle.

Caissial s'éloignait de son épouse, comme un cheval qui n'a plus faim du même pâturage. Elle était bien seule, maintenant. Tout le poids du crime lui restait, puisque l'homme paraissait si aisément s'en délivrer. Une épouvante la saisit.

Pour la première fois, elle éprouvait, elle qui dès son jeune âge avait vécu sous les ordres d'autrui, l'humiliation de n'être qu'une chose nécessaire et méprisée.

Comment aurait-elle pu savoir que déjà, dans leur quartier, on s'occupait de son ménage? Les voisins observaient son auberge. Ils remarquaient les sorties fréquentes de Caissial, pendant le jour, et ses fêtes nocturnes, quand toutes les fenêtres du premier étage, sur la place, brillaient de lumières.

Caissial, chaque après-midi, allait chez Jourdan, s'amuser. Là, il buvait bien à l'aise, jouait avec frénésie. Les passants constataient son inconduite. Évidemment, le bonheur lui tournait la tête à cet homme, si bien que Froussac n'osait guère plus le fréquenter. Car un ruiné, ça ne porte pas la chance. Les grincheux, les superstitieux prédisaient de toutes parts que cette funeste auberge des *Deux Pigeons* causerait le désastre de Caissial, comme elle avait causé celui de ses prédécesseurs depuis cinq ans.

XIX

Froussac avait repris son bavardage de tous les matins chez Trébosc.

Or, ce jour de septembre, pendant que la population s'occupait aux vendanges par la campagne, il entra, mystérieux, insinuant, chez son vieux camarade.

— Tu ne sais pas, Trébosc?... Il y a eu, hier soir, une farandole de disputes et de batailles à l'auberge. Cet homme se détraque.

— Que diable viens-tu me parler de ces gens-là !

— Tu seras toujours le même! Voyons, pourtant, cet homme doit t'intéresser... S'il t'avait gardé chez les demoiselles Sèbe, il t'aurait couvert de son autorité, tu aurais pu te défendre.

— Ah çà! que viens-tu me rabâcher?...

— Ne fronce pas le sourcil comme ça. Enfin, écoute... Hier soir, il y a donc eu une farandole à l'auberge; Justine est sortie sur la place de la Farelle en criant, en pleurant, et on dit qu'elle ne voulait plus rentrer auprès de son patron.

Trébosc s'arrêta de mesurer ses planches. Doucement, il se tourna vers Clotilde, pour connaître sa pensée.

— Ces montagnards, dit-elle, ne feront pas long feu à Coulobres. Leurs maîtresses de la rue de la Fronde verront quelle créance on doit accorder à la parole de ces domestiques.

— A cause d'eux, ajouta Trébosc en joignant ses mains, la calomnie pèse toujours sur moi. Encore, je suis heureux que les demoiselles Sèbe ne veuillent plus entendre parler de cette affaire... Mais crois-tu, Froussac, qu'il n'est pas ennuyeux de se déranger si souvent de son ouvrage pour se rendre à Béziers et y répéter chaque fois les mêmes choses? Je ne puis pas m'y habituer : chaque fois, la torture est nouvelle... Non, vois-tu, la ville a pris son parti de me croire le coupable : elle m'accusera toujours. Le peuple aura beau voir ce Cassial dénué de cœur et de conscience, il ne pensera pas que c'est sur les dépositions de cet homme que le parquet m'a poursuivi et me traque éternellement...

— Je te le disais tout à l'heure, tu dois t'intéresser à la déchéance de l'aubergiste!

— Eh bien, oui, je faisais le fort... Au fond, je l'avoue, la perdition de ce montagnard me fera plaisir. Seulement, ça ne retournera pas de sitôt le pays. Sans doute, quelques personnes commencent à me parler, mais en me regardant de travers.

— Oh! tu exagères.

— Je n'exagère pas. Les petites gens se régalent de voir souffrir leur prochain, comme les enfants de voir souffrir les bêtes...

Le menuisier se remit au métrage minutieux de ses planches, tandis que Clotilde s'en allait à la cuisine soigner le fricot de midi.

Lucie était absente. Il manquait à la maison la fraîcheur de son âge, le charme de sa beauté, comme les feuilles à un arbre.

— Où est ta fille, Trébosc?

— Chez Tabacco.

— Elle y attend son amoureux, pardi!

— Que veux-tu! fit Trébosc en souriant. Avec celui-là, nous ne risquons pas qu'il nous lâche.

— *Té!* je vais leur souhaiter le bonjour.

Froussac, traînant ses lourdes balances, avait à peine disparu que le facteur apporta une lettre. Les Trébosc furent tout surpris; l'enveloppe, timbrée par la poste de Coulobres, était souillée de graisse et maculée par des doigts. Le menuisier examinait la lettre avec appréhension.

— Je m'attends à toutes les lâchetés, tu comprends, Clotilde!...

Elle lui donna une des aiguilles à tricoter qu'elle piquait dans ses cheveux, sous le bonnet. Il déchira l'enveloppe d'une main prudente, et, pendant que sa femme, inclinée sur son épaule, lisait des yeux, il lut à haute voix l'écriture maladroite et grossière, tracée avec une encre mêlée d'eau, telle qu'on l'emploie chez les pauvres ou dans les auberges:

« Trébosc, dit Sainte-Nitouche,

« On vous écrit ces quelques mots de lettre pour vous dire que vous passez bien fier dans la rue et que vous oubliez trop vite. Ça fait rougir pour vous autres, et pour votre fille qu'on dit qu'elle va se marier avec un nigaud qui est orphelin et qui a des idées d'héritage pour se marier. Mais on vous dira qu'on ne croit pas à ce mariage dans Coulobres, parce qu'il arrivera quelque chose, et que vous garderez votre fille. Votre Lucie, qui est une demoiselle, croyait qu'on allait comme ça lui donner Jourdan et la boulangerie et la terre qu'ils ont à Saint-Siméon. Mais vous n'aurez rien du tout. Quand vous aurez honte à la fin, vous quitterez Coulobres, et que vous aurez fini de tromper le monde avec vos semblants de misère. Et alors, loin de Coulobres, vous pourrez manger à votre aise, et c'est pour vous prévenir qu'on va vous envoyer cet avertissement. »

Les deux époux se regardèrent, ébahis.

— Naturellement, dit Trébosc, ce n'est pas signé.

— Je parie que cette lettre vient de l'auberge! s'écria Clotilde. Et Jourdan a bien pu aider Caissial. Ils se seront mis deux pour commettre une lâcheté... Tu as vu, je crois que le facteur se doutait...

— Est-ce donc bien vrai que nous serons obligés de quitter notre pays?...

— En tout cas, ne disons rien à notre enfant. La Providence a voulu qu'elle ne se soit pas trouvée là...

— Tiens! va jeter cette lettre au feu.

Clotilde, en saisissant le papier poisseux, serra bien fort les mains de Trébose.

— Ah! mon homme, que de misères!...

Une rougeur lui monta aux joues, et ses yeux éplorés regardèrent le ciel, par le vitrage sans rideaux.

Trébose maintenant clouait une bière. Car, depuis le printemps, il était resté celui des menuisiers à qui s'adressaient de préférence les familles des morts. On entendait, des boutiques voisines, ses grands coups de marteau.

— Ton père travaille, dit Tabacco à Lucie. Il est le modèle des hommes.

— Et vous?

— Oh! moi, je ne suis qu'un égoïste.

Tabacco, juché sur sa haute chaise, derrière le comptoir, considérait patiemment la demoiselle, qui s'était assise le dos à la porte de la cave, dans un coin où elle ne gênait pas le va-et-vient de la clientèle. Chaque matin, Alary venait acheter son tabac, et les deux farauds se rencontraient dans la boutiquette, sous la surveillance du vieux camarade qui se divertissait de leurs galanteries.

Tout à coup, au lieu du jeune homme, ce fut Froussac qui entra. On était partout si accoutumé aux visites du peseur public qu'on ne se dérangeait pas plus que lorsque se présente un de ces chiens vagabonds qui vont de cuisine en cuisine querir pâture. Pourtant, ce matin, il paraissait très ému.

— Vous ne savez pas! dit-il, vous ne savez pas!... Caissial et Justine sont en train de se séparer. Il y a eu, hier soir, une scène terrible.

Il allait, de bon cœur, raconter la querelle des Caissial, l'enrichir de péripéties et de conséquences. Tabacco l'interrompit :

— Nous savons... D'abord, ça ne nous intéresse pas, les affaires de ton aubergiste... Ça ne nous intéressera que le jour...

Tabacco s'arrêta stupéfait, épouvanté d'avoir pu bavarder ainsi.

— Le jour?... répéta Froussac anxieux.

— J'ai trop remué ma langue... Nous parlerons quand la chose arrivera, et ce sera bientôt.

— Par exemple!... Tu crois donc toujours que Caissial est coupable?

— Je n'ai jamais dit ça, canaille!... Si tu vas raconter quelque chose, je ne te reçois plus...

— Allons, ne t'emporte pas... J'avais cru comprendre, à tes airs... Pas vrai, Lucie?

— Je ne sais pas, — balbutia la demoiselle, consternée chaque fois qu'on évoquait le crime.

— *Té!* voici notre faraud! — dit soudain Tabacco, dont la figure eut un frémissement de joie.

— Le voilà! le voilà!... Ah! mon brave, tu parais engraisser, depuis que tu te maries avec Lucie Trébose!

Froussac lui frappait sur le dos, de sa main rude. Alary laissait faire, bien que confus d'entendre annoncer si hardiment la nouvelle d'un mariage qu'on n'osait pas encore décider en famille.

— Allons! que je ne vous dérange pas!...

Froussac partit en riant vers une autre boutiquette.

Alors, le jeune homme, si modeste en sa longue blouse d'ébéniste, s'approcha de la demoiselle. Il se pencha sur son visage blond, qui mettait là, dans ce coin de pénombre, un peu de lumière. Ils parlaient bas, disant toujours les mêmes choses, pendant que Tabacco, le cœur baigné d'une félicité chaque jour plus abondante, les contemplait.

— Avez-vous bien travaillé, ce matin? lui demanda Lucie.

— Très bien.

— Que faites-vous de beau?

— Une chambre en palissandre pour les millionnaires qui se marient, vous savez?...

— Oui... Ceux-là seront heureux, puisqu'ils ont trouvé, en naissant, toutes les facilités de vivre.

Alary la regardait, avec le désir qu'elle partageât ses espérances. Il la frôla comme par mégarde, en se baissant un peu encore.

— Les pauvres, dit-il, peuvent être plus heureux que les riches, parce qu'ils ne prêtent pas à l'envie. Ils gagnent leur pain; et l'amour, c'est leur récompense.

Lucie aurait souhaité qu'il parlât de nouveau. Elle s'avançait autant qu'elle pouvait, elle lui offrait son épaule, afin qu'il pût s'y appuyer peut-être, et la toucher de ses joues près des lèvres.

Tabacco, ses yeux fixes ombragés par la casquette, écoutait la musique de leur ramage. Il souriait, oubliant ses chiens, la plaine vaste à laquelle il pensait chaque jour, depuis que la chasse était rouverte.

Mais, du haut de sa chaise, il aperçut au dehors Jourdan, qui rôdait dans la rue, tout proche. Il s'élança d'un bond, ne s'arrêta que sur la porte, pour la barrer de son corps. Les amoureux, occupés d'eux-mêmes, ne firent pas attention qu'il les laissait seuls, dans leur coin de pénombre.

Jourdan, cette semaine, s'étant hasardé deux fois dans la boutiquette, deux fois n'avait rencontré que Plaisance. N'avait-il pas eu l'indiscrétion de se présenter aux heures où il comptait surprendre Lucie avec son galant? Ce matin, il ne voulait pas les manquer. Pourquoi? Quelle malice le poussait?

Cette fois, pour s'enhardir, il s'était d'abord promené dans le voisinage, tantôt bavardant avec les maraîchères, tantôt interpellant Rose la méchante, non loin du trottoir de la menuiserie. Dès qu'il aperçut Tabacco, il hésita. Puis, emporté par sa présomption, il piqua droit sur la boutiquette. Tabacco, solide, les mains derrière le dos, ne bougeait point. Jourdan dit bonjour, s'insinua pour entrer.

— Où tu vas? gronda le bourru. Dans ton intérêt, n'insiste pas.

— Pardon! un débit de tabac est un établissement public.

Jourdan essaya d'ébranler la masse pesante qui obstruait la porte. Tabacco, alors, sans remuer les pieds, empoigna violemment le jeune homme, et, l'ayant soulevé comme un enfant, le déposa en face de lui, sur le soupirail grillagé de la cave.

— Ne fais pas le malin, vois-tu? ou je t'applique mes doigts en pleine figure. Va te plaindre à qui tu voudras, ça m'est égal... Tu n'entreras pas!

Jourdan reculait, s'éloignait en grognant. Son visage bilieux et mal rasé se contractait de rage. Ses yeux louches et bas épiaient alentour les gens et les choses. Il se gardait bien d'élever la voix. Ce Tabacco faisait peur. Les marchands et les ménagères s'étaient assemblés curieusement : aucun n'osait prendre parti.

Les deux farauds, au fond de la boutiquette, n'avaient entendu que la rumeur d'une de ces batailles qui se produisent parfois entre des marchands rivaux. Ils se caressaient les mains. Alary trouvait la demoiselle délicate et distinguée, vraiment la fée de ses rêves. Elle, qui s'était habituée à sa figure pâlie par l'ombre de l'atelier, l'estimait pour la douceur de sa personne autant que de son cœur. Elle l'aimait avec un peu de respect, et aussi avec le désir qu'il devînt auprès d'elle plus beau.

A la vue de Tabacco, ils se séparèrent comme à regret. Lorsque Alary eut disparu, Lucie se leva.

— Eh bien, lui demanda Tabacco, es-tu contente?

— Très contente... Il aurait pu rester davantage, n'est-ce pas?

— Ah! la coquine!... Allons, va-t'en, toi aussi : tes parents doivent t'attendre.

Elle partit, à son tour, d'un pas léger. Et là-bas, du comptoir, Tabacco, les mains jointes, la regarda sortir en souriant.

XX

Ce dimanche, un peu avant la messe des boutiquiers cossus, les Caissial s'en allaient, cirés et brossés, reluisants comme des meubles, rendre visite aux demoiselles Sèbe. Celles-ci avaient appris, à Castelsec, parmi les vendangeurs du domaine, les débordements de leur ancien domestique : aussi, l'attendaient-elles avec anxiété. Assises dans la salle à manger, au frais des rideaux blancs qui cachaient la ruelle, les mains sur les genoux, elles se regardaient, préparant les remontrances convenables, s'interrogeant sur ce qu'il fallait dire ou ne pas

dire. Car c'était un maître maintenant, Cassial, un libre citoyen de Coulobres, un notable : il fallait le ménager.

Soudain, au milieu du silence, le marteau de la porte résonna, dans la profondeur de la maison.

— Ah ! mon Dieu ! les voilà !...

La vieille Françoise alla ouvrir sans hâte, en se mouchant à plusieurs reprises pour faire durer, par malice, par jalousie de servante envers des serviteurs émancipés, la peine de l'attente.

— Ces demoiselles sont là, qu'elles vous espèrent...

Les Caissial s'avancèrent en minaudant, avec de belles façons; mais bientôt un air d'inquiétude ou de malaise les déconcerta : leurs maîtresses levaient le front à peine.

— Bonjour ! — fit Justine un peu tremblante, — il n'est pas arrivé de malheur, ce matin ?

— Hé ! — fit Caissial qui, à force d'orgueil, recouvrait son assurance, — comment vous allez ?

— Bien. Mais vous autres ?

— Toujours la même chose.

— Oui... Savez-vous ce que nous avons appris, cette semaine ?

— Quoi ! que nous faisons mal nos affaires, je parie !

— Pire !... On nous a dit que toi, tu délaisses ton travail pour aller courir avec des garçons. Pauvre ! tu vas te ruiner... Vois-tu, quand nous vous prédisions que vous vous perdriez dans une auberge !... nous vous parlons ainsi, par devoir, Caissial... J'aurais honte de te répéter les choses laides qu'on nous a apprises, et je pense bien d'ailleurs que, si tous ces cancans disaient la vérité, vous rougiriez de franchir le seuil de notre porte...

— Ça, vous avez raison, mademoiselle Marie... Tout de même, qui a pu inventer des horreurs pareilles ?... On a des envieux, quand on éclipse tant de monde !

— Qui donc ?

— Ah ! mon Dieu, des gens qui veulent se venger, qui venaient ici autrefois et que je ne regarde plus.

— J'ai peur que tu te trompes.

— Oh ! pas du tout... *Té !* demandez à Justine.

Celle-ci faiblit davantage, devant les mensonges de son

homme qui aurait bien voulu rejeter sur elle l'ennui de la discussion.

— Oui, soupira-t-elle, tout ça est malheureux...

Triste et sans forces, elle se détourna vers la rue. Caissial s'agita, désespéré.

— J'ai donc commis des crimes? — demanda-t-il d'une voix qui sonnait presque la révolte. — Est-ce que tout le monde m'en veut?

— Non, personne ne t'en veut. Mais, vois-tu? il ne faut jamais céder aux tentations : sinon, c'est fini, on est perdu.

— Je le sais...

Il feignait de s'attendrir, le roué.

— Allons, — reprit mademoiselle Marie, tandis que sa sœur Claire dressait un doigt vers l'église dont les cloches sonores appelaient les fidèles; — allons, partez, vous seriez en retard.

— Dépêchons-nous, Justinette.

Il lui tardait, à Caissial, de respirer l'air libre de la ville. Il salua donc et sortit, promettant à ces demoiselles de revenir les visiter pendant la semaine, promesse qu'il ne tenait jamais. Derrière lui, Justine rajustait les brides de son chapeau.

Sous la halle, Caissial ne put contenir son impatience. Il poussa Justine du coude et gronda :

— Eh bé, tu fais du propre!... As-tu juré de me perdre? Tu n'as rien su dire pour nous défendre.

— Que veux-tu!... un rien me trouble. D'ailleurs, tu vois bien que tout le monde te blâme.

— Est-ce que ça les regarde, ces dévotes?

— Ne crie pas si fort.

— Ah! tu vas voir, à la maison!...

— Plus de querelles, je t'en supplie... Je souffre trop de cette vie d'enfer... Ah! que je le maudis, cet argent!... Si tu me bats à la maison, je m'en irai... Cette fois, je n'aurai plus peur de faire de l'esclandre.

— Où irais-tu, sotte?...

Il haussait les épaules, très fier. Mais il fallait marcher vite, saluer à droite et à gauche les boutiquiers, dont quelques-uns se gantaient devant leurs portes. Les camarades de Jourdan, rassemblés sur le trottoir de la boulangerie, plaisan-

taient tout bas, au sujet de la belle Justine que son débauché de mari conduisait régulièrement à la messe.

— Bonjour, monsieur Caissial!... Bonjour, madame Caissial!...

— Bonjour, bonjour!...

M. l'aubergiste ôtait son chapeau ; Justine, qui se dandinait, aussi élégante que la patronne de l'Hôtel du Commerce, saluait de la tête. Et boum!... patiboum!... boum!... les cloches balourdes sonnaient dans le soleil.

Malheureusement, certains des boutiquiers avaient surpris au passage quelques paroles des époux Caissial. Et l'on s'entretint, sur la placette, du désaccord de ces montagnards. Gineste elle-même, si indulgente aux dissipations des amis de Jourdan, finit par s'apitoyer sur le sort de Justine. Mais, lorsque l'ancien domestique vint à la boulangerie, elle n'eut pas le courage de le questionner sur les misères de son ménage, encore moins de le morigéner, surtout devant son fils qui, ne voulant plus s'inquiéter, passait son temps à jouer, à boire du vin et à soigner sa pipe. D'abord, on ne parlait pas facilement à M. Caissial: il avait toujours raison et n'agissait qu'à sa guise. Gineste redoutait que dans tout ce désordre, l'auberge des *Deux Pigeons* ne retirât sa clientèle à la boulangerie.

A quelques jours de là, un matin, elle rencontra Justine au milieu de la halle, dans le brouhaha des marchands et des ménagères. Aussitôt elle l'entreprit :

— *Té!* ma pauvre, que je te dise!... Enfin, on dit que tu te disputes avec ton mari... Oui, on dit que ça lui plaît de faire la noce et que toi, tu ne peux pas t'en aller...

— Je ne comprends pas.

— Pourtant, tu dois savoir. Je ne sais pas, moi...

— Ne crie pas si fort, laisse-moi partir, *té!*

— Non, que diable!...

Gineste la raccrocha par le panier, si passionnément que Justine, pour la satisfaire, crut prudent de s'expliquer un peu :

— Eh bé, oui, mon mari gaspille trop... Ah! mon Dieu! comme il est devenu! Quelles mauvaises habitudes il a prises au dehors!...

— Au dehors?... Et à sa maison?

— S'il continue, je le planterai seul dans son auberge... Avec mes bras, grâce à Dieu, je gagnerai toujours mon pain.

— Oh! non... Tu ne feras pas ça!

— Non?... nous verrons!...

Justine brusquement s'échappa, laissant là, au milieu de la halle, la commère estomaquée. Les marchands chuchotaient entre eux, à l'abri de leurs étalages. On prédit la faillite des Caissial, leur rupture prochaine.

Celle-ci montra jusqu'au soir une humeur exécrable, même contre son fils, qui ne songeait pas, le fainéant, que si sa mère mourait demain, il serait forcé de fermer boutique. Ce malheur mystérieux des Caissial lui fit du chagrin, la tracassa comme une maladie. Ah! ces hypocrites de Trébosc et de Tabacco devaient se régaler maintenant! Est-ce qu'ils finiraient tout de même, les Trébosc, par remonter sur l'eau? Pardi! avec leurs manières de sainte-nitouche, ils s'arrangeraient quelque beau matin pour faire accroire dans Coulobres que Jourdan lui-même avait contribué à leur crime.

Le lendemain, Gineste erra devant l'atelier de menuiserie. Les mains aux poches du tablier, la face ardente parmi ses deux foulards, elle s'arrêta sur le trottoir, pour tousser, cracher, hum! hum!... et provoquer ses ennemis. Clotilde et Lucie étaient absentes. Trébosc rabotait des planches, en tournant le dos. Gineste toussa plus fort, à plusieurs reprises, puis, furieuse de n'avoir troublé personne, elle s'éloigna.

Où diantre rôdaient les femmes Trébosc? Ne seraient-elles pas allées chercher le trésor qu'il avait peut-être enfoui dans la campagne, au coin d'un chemin?... Juste, sous la halle, Gineste les rencontra. Elle fut si étonnée qu'elle ne sut rien dire, fila dare-dare. Clotilde et Lucie venaient précisément de choisir un échantillon d'étoffe dans la boutique voisine de la boulangerie. Jourdan l'annonça tout de suite à sa mère. Les camarades s'indignaient de l'audace de cette Clotilde qui dépensait beaucoup.

Les femmes Trébosc étaient si contentes qu'elles avaient à peine remarqué, en passant, la mère de Jourdan. La veille, les fiançailles de Lucie avaient été décidées, en présence de Tabacco ; ses parents désiraient l'apprendre sans retard au voisinage, en achetant les parures de la noce.

— Jamais, dit Clotilde, on n'aura vu notre fille plus belle.

— Oui, insinua Trébosc, je crains seulement une recrudescence de calomnie.

— Ah ! nous en avons assez, de penser à la calomnie !... D'ailleurs, c'est Tabacco qui offre le trousseau à notre fille.

— Ah ! repartit Trébosc, il faut que notre voisin nous estime, je vous assure !...

Les Trébosc, comme des innocents, riaient pour des riens, le cœur gonflé de joie. Le soir de bonne heure, la nuit se parsema d'étoiles, une nuit sereine, où bientôt régna la lune éblouissante comme un bouclier d'argent. Le parfum des vignobles arrivait par l'avenue du Quai, dans la brise. Les heures, au clocher noir, très haut, sonnaient claires et gaies. Lucie entendit se promener des hommes sous la halle. Elle reconnut sans émotion la voix de Jourdan. Puis le grand silence de l'ombre se posa sur la ville, et la jeune fille s'endormit paisiblement, tandis que la lune emplissait de lumière toute la chambre.

Trébosc, le matin, se leva moins tôt que de coutume. Comme il ouvrait la porte, il aperçut des gens qui chuchotaient, sur le trottoir. Que lui voulait-on encore ? Il était si habitué aux alarmes qu'il ne se déconcertait plus guère.

— Eh bien, que cherchez-vous ? demanda-t-il.

— Rien... *Té !* regarde !...

Sur les amples volets de la devanture, de grosses lettres maladroites étaient tracées à la craie. Le menuisier, à la clarté de l'aurore, lut ces lignes, pendant qu'autour de lui, stupéfaits encore, les badauds répétaient tout bas :

« Les Trébosc feront une belle noce avec l'argent des demoiselles Sèbe. »

— Est-ce possible !... — gémit Rose la méchante, qui se plaignait de tout à la moindre occasion.

Trébosc avait frémi. Immobile, sans force devant les gens qui l'observaient, il regarda longuement cette souillure : puis, il haussa les épaules et dit :

— Que voulez-vous ? Je ne puis rien contre des lâches. Allons, qu'inventera-t-on de nouveau ?

Pendant que ce petit peuple se dispersait, les uns plaignant Trébosc d'expier si durement sa faute, les autres commen-

çant à le défendre, il rentra chez lui. Bientôt, le boucher Guillaume, qui ricanait derrière sa toile, le vit revenir d'un pas résigné : et, patiemment, le pauvre menuisier essaya de laver, au moyen d'une éponge, les volets de la devanture. Mais il eut beau tremper l'éponge dans le ruisseau, frotter, mouiller les volets, la craie résista. On pourrait longtemps lire l'outrage.

Le jour d'automne s'éveillait dans une splendeur d'azur et d'or. Ce samedi, jour de marché, les boutiques auraient de la chance : car les villageois, qui se félicitaient de leurs vendanges, paieraient leurs dettes et achèteraient beaucoup.

Dès le premier mouvement de la ville, on entendit du tapage à la boulangerie. Ce n'était pas une rumeur de travail : Jourdan et ses camarades se disposaient à partir pour un grangeot, où jusqu'au soir ils feraient ripaille, au milieu des champs. Le chapeau sur l'oreille, le cigare à la bouche, ils gesticulaient, interpellaient sans vergogne les passants, tandis que Gineste préparait dans deux paniers des bouteilles de vin et des vivres.

Sous la halle, les vendeurs apparaissaient endimanchés, surtout les femmes. Celles-ci portaient des tabliers blancs ; celles-là, des manchettes nouées de rubans. Toutes, brunes ou blondes, reluisantes d'un récent savonnage, vantaient leurs marchandises aux paysans, flattés qu'on les priât si gentiment.

La rue Courte scintillait de soleil dans sa paix ordinaire. Les Trébose entouraient Tabacco, qui était assis sur son banc de bois, et lui montraient l'échantillon de la robe, choisi la veille. Doucement, Clotilde se plaça auprès de lui. Lucie, dans l'effusion de sa joie, se permit de s'appuyer sur son épaule, et il respirait le parfum de ses cheveux, l'haleine fraîche de sa bouche. Il se taisait, ne savait plus dans quel pays d'amour on se trouvait en famille.

— Ah ! ah ! — proféra soudain une voix bonasse. — on va vous l'admirer, votre demoiselle !

Froussac s'approchait, le curieux. On lui montra l'étoffe, et, dans les dispositions où chacun était d'espérer le bonheur, on lui demanda son appréciation.

Tout à coup, une clameur s'éleva de l'avenue du Quai, où

les marchands de châtaignes avaient rangé leurs sacs énormes.

— Qu'y a-t-il donc? — fit Froussac qui se dressait, flairant aussitôt quelque drame.

Il courut vers une multitude qui s'avançait avec fracas.

Sur les marches de pierre, auprès d'une fontaine, il aperçut Justine Caissial. La montagnarde marchait en fureur, criait, le mouchoir à la figure, le front blessé. Froussac, haletant, jouant des coudes parmi les badauds, parvint jusqu'à elle et lui prit les mains.

— Hé bé, donc! Qu'avez-vous... de provoquer un attroupement pareil, en plein samedi?

— Rien, rien... Laissez-moi passer. Je ne veux plus rester avec ce voleur!... Je ne veux plus!...

— Quoi?... Qu'est-ce qu'elle dit?...

La foule entourait la femme Caissial avec des cris et des lamentations, la poursuivait partout, sur la place. C'étaient des boutiquiers, des bonnes, des travailleurs de terre, et d'abord des rouliers qui racontaient la tragédie de l'auberge. Et voilà: Caissial, pour payer une dette de jeu, avait pris dans l'armoire un billet de cinq cents francs. Justine, bravement, s'y était opposée. Alors injures de part et d'autre; à la fin, bataille. La femme s'acharna comme un démon. Dans la cuisine, devant les rouliers accourus, elle répéta que Caissial était le voleur, et sans céder aux coups de poing qu'il lui distribuait par tout le corps, elle avait ajouté qu'il s'était servi, pour accomplir son crime pendant la nuit, des outils de Trébosc. L'auberge était donc finie, puisque son patron avait volé les vingt mille francs des demoiselles Sèbe et que le commissaire irait sans doute aujourd'hui même le prendre. Et voilà tout... La foule augmentait, houleuse, soulevant de la poussière sur le marché, bousculant les étalages. Les marchands sortaient de leurs magasins; les gens affairés survenaient de tous les quartiers, dans une telle confusion qu'on perdit la trace de Justine. Elle avait disparu... Où? Par quelle rue? Chez ses maîtresses d'autrefois?... Les femmes se fâchèrent que Froussac et les rouliers eussent laissé la malheureuse s'enfuir, pour aller se tuer, peut-être!...

Froussac s'était avancé dans la rue Courte, vers Trébosc

qui regardait la multitude folle. Froussac gesticulait, riait, sa face mouillée de sueur, ses épaules chargées des balances dont les chaînes traînaient. Il parlait vite, embrouillait ses explications, dans sa joie :

— Ah ! mon Dieu, Trébosc !... C'est ton beau jour ! Écoute !... *Té !* Justine qui dénonce son mari !...

— Que nous veux-tu ? répliqua Tabacco.

— Je ne veux rien. Je dis la vérité... Que ce monde parle !...

Tandis qu'il racontait à la famille, réunie autour du banc de bois, le scandale des Caissial, les flots de la foule se rapprochèrent. M. Garbal, le libraire, ôta son chapeau avec ostentation ; quelques boutiquiers firent un effort pour l'imiter. Ils se taisaient, le front bas ; mais, dans leur vague sentiment de honte, ils se divertissaient un peu, comme au théâtre.

Le boucher Guillaume exhiba, par une déchirure de la toile, sa grosse tête pareille à celle d'un bœuf. Il ne savait plus lui-même s'il devait se moquer encore.

— *Té !* — grommela-t-il. — Trébosc, on ne l'aperçoit plus. Qu'est-ce qu'il fait ?

Trébosc, tout à l'heure, aux paroles de Froussac, aux clameurs de la foule, avait tremblé. Il crut qu'il allait mourir, en cette seconde d'orage, où chacun confirmait son innocence. Il eut un rire brusque, nerveux. Sa tête bourdonna. Et lourdement, il s'assit auprès de Tabacco, ne bougea plus, les mains sur la face.

Lucie essayait de le réconforter. Tabacco, ennuyé de tout ce bruit, ne savait que faire. Clotilde pleurait et riait tout ensemble.

Cependant, Trébosc voulut se relever, marcher vers sa maison. Le peuple, en un silence profond, l'observait. Soudain il chancela, les mains aux genoux, paralysé peut-être.

— Mon père !... Mon père !... s'écria Lucie.

— Je me croyais perdu jusqu'à la mort, dit-il. Entrons...

Les deux femmes regagnèrent la bonne maison paisible, en tournant le visage vers le mur, pour éviter les regards des curieux. Tabacco et Froussac durent aider le camarade, le porter presque entre leurs bras.

— Je n'aurai plus la force de travailler, dit-il. Je ne

croyais pas que la joie pût faire tant de mal. Embrasse-moi, Clotilde... Lucie...

Après avoir de nouveau tenté vainement de se mettre debout, il ouvrit ses bras, étreignit de toutes ses forces contre son cœur sa femme, sa fille bien-aimées. Froussac, près de la porte, haletait d'émotion. Tabacco lui-même sentit rouler sur ses joues une larme qu'il retira de ses doigts velus, en bougonnant :

— Personne, aujourd'hui, ne voudra t'avoir outragé, Trébosc...

Déjà, la nouvelle du miracle s'était répandue dans le faubourg de la gare du Nord, où Alary ce matin, travaillait. Il accourut aussitôt, et, traversant les flots de la multitude qui s'écartait sans rien dire, il entra, tout bouleversé, plus pâle que d'ordinaire. Chacun s'avança pour lui donner la main. Pour la première fois, les deux fiancés s'embrassèrent.

Au dehors, la foule s'irritait de ne rien voir, de ne point oser franchir le seuil de cette maison si longtemps maudite. Bientôt groupés le long des boutiquettes, autour de la halle, des boutiquiers disaient avec une sorte d'amertume, agacés et déçus :

— Tout de même, ces histoires de canailles vaudront à Coulobres une réputation détestable... Vous dites que Trébosc n'a pas volé ? Bon, tant mieux !... Si c'est le montagnard, qu'on le flanque en prison, et qu'on nous laisse tranquilles !...

Et, sans soupçonner la force pernicieuse qu'une parole au hasard peut provoquer, ils s'en allaient bavarder dans leurs quartiers, heureux malgré leurs plaintes, de médire toujours,

GEORGES BEAUME

ARTHUR RIMBAUD

On va prochainement élever une statue à cet extraordinaire Arthur Rimbaud dont l'extravagante destinée fut harcelée d'aventures folles et d'excessifs malheurs, dont le souvenir inquiète par l'incertaine appréhension que du génie se soit trouvé là, tourmenté, méconnu, gaspillé. Quelques faits, des mots qu'on cite, des anecdotes, épars et puis groupés dans la tradition, réalisent autour de ce nom comme une légende fantastique, de gloire tout ensemble et de scandale, de turpitude et de beauté.

Seize ans : ses plus beaux vers sont écrits. Victor Hugo le consacre de ces mots : « Shakespeare enfant ! » Dans les cercles littéraires, si l'on cite avec emphase les noms de Dante, de Racine, de Gœthe, Verlaine ajoute : « Arthur Rimbaud[1] ! » Avec Verlaine ensuite, un singulier compagnonnage que des coups de revolver terminent à Bruxelles. Cependant, d'autres traitent l'enfant sublime d' « insupportable voyou » ! Puis, à vingt ans, il disparaît ; son œuvre littéraire est close. On ignore ce qu'il est devenu... Il erre par le monde, visite Chypre, Java, la mer Rouge et le royaume de Ménélick, trafiquant, explorateur, qui sait ? en tout cas, pourchassé par une étrange fatalité. On l'a vu débardeur dans les ports d'Orient, mendiant ailleurs, vendeur d'anneaux

1. Paterne Berrichon, *la Vie de Jean-Arthur Rimbaud*. Paris, 1898. — Tous les documents relatifs à la biographie de Rimbaud se trouvent dans ce pieux récit.

brisés dans les rues de Paris. On le sacre initiateur de toute la poésie moderne, — pour la pensée, émule de Nietzsche, — pour l'action, devancier de Marchand, — vagabond principalement et le premier des « poètes maudits ».

*
* *

Arthur Rimbaud naquit, en 1854, à Charleville, étroite petite cité, et dans une famille de stricte bourgeoisie, rigide, entichée de principes, honorable d'ailleurs et considérée, mais au moment où le désordre s'y mettait. Le père du poète, capitaine d'infanterie, était d'humeur indépendante et s'accommodait mal de l'esprit impérieux de sa femme. Peu s'en fallut que sa conduite ne désorganisât la maison. Cependant madame Rimbaud laissa le capitaine à sa vie de garnison et, quittant Strasbourg où résidait le 47e de ligne, revint à Charleville avec ses enfants et, délibérément, reconstitua son vertueux foyer. Méthodique, sévère, très religieuse, et plus énergique que tendre, elle menait son petit monde conformément à ses doctrines indiscutables. Elle semble avoir eu le caractère précisément qu'il fallait pour ne pas comprendre du tout son aventurier de fils, — difficile à comprendre, du reste, — et lui rendit insupportable son autorité d'abord, toute autorité bientôt. Elle le mit au collège, rêva pour lui des succès scolaires. Il ne fut pas un bon élève; il n'eut pas le respect de la culture universitaire. On a retrouvé dans un de ses cahiers le brouillon d'une narration où, la « matière » vite abandonnée, il s'épanche avec une gaminerie frondeuse : « Que sait-on si les Latins ont existé? C'est peut-être, leur latin, quelque langue forgée... Passons au grec. Cette sale langue, etc... » Il ne garda de cette époque qu'une impression de dégoût. Quelques années plus tard, quand il l'évoquait, avec le souvenir de l'hostilité maternelle, il écrivait dans les *Poètes de sept ans* :

> Et la Mère, fermant le livre du devoir,
> S'en allait, satisfaite et très fière, sans voir,
> Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences,
> L'âme de son enfant livrée aux répugnances...

On l'imagine aisément, espèce d'écolier doux et rétif à

la fois, aux cheveux ébouriffés, l'esprit ailleurs, — flâneur, semble-t-il, presque somnolent au long des classes, attentif subitement à quelque mot qui dans son âme éveille des rêveries; tantôt exubérant, et tantôt dissimulant, sous un air de docilité qu'on dirait sournoise, d'obscurs mépris, une essentielle inaptitude à s'asservir.

Les plus anciens poèmes qu'on possède de lui datent de ses quinze ans. Verlaine regrettait qu'on eût recueilli tout cela. Il y trouvait « trop de jeunesse décidément, d'inexpérience mal savoureuse, point assez d'heureuses naïvetés[1] ». Certes, dans les *Étrennes des Orphelins*, par exemple, il y a, malgré la pureté simple du vers, de la sentimentalité puérile : on s'amuse même de rencontrer sous la signature du prochain « poète maudit » des gentillesses comme celles-ci :

Et là, c'est comme un nid sans plumes, sans chaleur...
Un nid que doit avoir glacé la bise amère...
Votre cœur l'a compris : ces enfants sont sans mère.
Plus de mère au logis ; — et le père est bien loin !...

Il y a du diabolisme enfantin et de non moins enfantin cynisme dans *le Bal des pendus*, dans *Vénus Anadyomène*, dans *Tartufe*, avec de jolies trouvailles pourtant et de l'esprit. Et dans *le Forgeron* on sent l'influence un peu trop proche de tel poème de *la Légende des siècles* où sont vilipendés des rois par des manants. Mais le vers est déjà d'une frappe excellente, l'expression franche, le style vigoureux. Le forgeron fait ses remontrances à Louis XVI :

Et le bon roi, debout sur son ventre, était pâle.

Il lui développe les vieilles revendications, avec une espèce d'emphatique ironie :

Or, n'est-ce pas joyeux de voir, au mois de juin,
Dans les granges entrer des voitures de foin
Énormes ; de sentir l'odeur de ce qui pousse
Des vergers quand il pleut un peu, de l'herbe rousse ;
De voir des blés, des blés, des épis pleins de grain
De penser que cela prépare bien du pain...

1. Préface des *Poésies complètes* d'Arthur Rimbaud. Paris, 1895.

Un assez long poème qui s'intitule *Soleil et Chair* est émaillé, sans doute, de souvenirs classiques et, la mythologie qu'on y trouve y vient des auteurs grecs et latins tout récemment expliqués au collège... Oui, nous pouvons dire cela de confiance, parce que les dates nous y invitent : le poète avait quinze ans. Mais elle n'est pas là morte et froide, cette mythologie, à l'état de vain ornement traditionnel. Cybèle, Aphrodite, Cypris, les déesses d'amour et de fécondation, animées par l'intime signification du grand symbole panthéistique, y rayonnent divinement. Et le poème se déroule comme un hymne sonore, comme une grandiose invocation aux forces latentes de l'universelle vie :

Le monde vibrera comme une immense lyre
Dans le frémissement d'un immense baiser...

Le petit collégien qui péniblement ânonnait les textes scolaires avait compris pourtant! Et, dans cette résurrection de l'ancienne légende, que de tableaux il peint, d'une grâce délicate et forte, d'une précision sûre et d'une pureté parfaite! Le vocabulaire est à la fois riche et très sobre, d'une justesse et d'une simplicité remarquables. L'image a de l'éclat sans être criarde, de l'élégance sans être précieuse. Ces qualités de charme et de modération deviendront rares chez Rimbaud, bientôt emporté par une fougue désordonnée. Il faut les noter ici. De quelques vers qu'il est facile de citer il appert que le poète de *Soleil et Chair* pouvait devenir un Parnassien accompli, s'il n'eût été tourmenté par le désir de l'extraordinaire, par la volonté consciente et passionnée d'exprimer autre chose, des sensations inconnues, dans une langue nouvelle.

... Sur son char d'or, bordé de noirs raisins,
Lysios, promené dans les champs phrygiens
Par les tigres lascifs et les panthères rousses,
Le long des fleuves bleus rougit les sombres mousses.
Zeus, taureau, sur son cou berce comme un enfant
Le corps nu d'Europè, qui jette son bras blanc
Au cou nerveux du dieu frissonnant dans la vague...
Entre le laurier rose et le lotus jaseur,
Glisse amoureusement le grand Cygne rêveur,
Embrassant la Léda des blancheurs de son aile...

Mais d'un tranquille Parnassien il n'avait pas, décidément,

l'âme studieuse et méticuleuse; ces délicats travailleurs lui apparaissaient un peu comme ces « Assis » dont il fit la charge, et comme, en quelque sorte, les « ronds de cuir » de la poésie. Déjà s'éveillent en lui des passions et des instincts destructeurs de toute impassibilité, des révoltes, des velléités d'anarchisme intellectuel et moral. Il s'éprend de politique batailleuse, de lutte sociale, et si dans *le Forgeron*, par exemple, on a pu ne voir qu'une habile variation sur un thème poétique connu, dans les *Rages de Césars*, dans *le Mal* on sent une sincérité plus franche. Sa fureur d'indépendance se manifeste comme elle peut, mais abondamment, non sans enfantillage parfois. Dans ses écrits, — et dans la vie aussi, nous le voyons affecter dès lors une désinvolture débraillée, un peu trop à la Murger. A la « Musique », sur la décente place de la Gare, à Charleville, il joue à l'étudiant fêtard; il est heureux de nous l'apprendre, en vers, et s'il nous affirme, avec preuves à l'appui, qu'« on n'est pas sérieux quand on a dix-sept ans », c'est qu'il n'en a pas seize tout à fait, et cela veut dire simplement que sa jeunesse commence à lui faire du bruit. Je ne suis pas sûr, comme l'est son pieux biographe, que le sonnet du *Mal* « prouve la lecture de Proudhon », et que de très précises doctrines sociales se soient déjà formulées dans l'esprit de Rimbaud; mais toutes sortes de choses s'agitent en lui, des désirs autant que des pensées, des sensualités autant que des rêves, qui vont le jeter en dehors de la vie régulière et le lancer dans la fiévreuse aventure de sa vie, en quête de jouissances multiples et de satisfactions sans fin pour d'insatiables appétits. Le voilà désormais curieux surtout de ses « sensations », inquiet de les goûter pleinement, de les multiplier et de leur faire rendre tout ce qu'elles contiennent de volupté possible et de possible exaltation :

Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue.
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds,
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.
Je ne parlerai pas; je ne penserai rien.
Mais l'amour infini me montera dans l'âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, heureux comme avec une femme.

*
* *

La Guerre avait jeté dans toute cette région des Ardennes le désarroi. L'angoisse qui tourmentait les populations de l'Est, envahies, ensanglantées, acheva d'alarmer Rimbaud. On ne voit pas, à vrai dire, que ce soit le patriotisme qui l'enflamme, mais plutôt une espèce d'ardent malaise aventureux.

Le 3 septembre, jour de Sedan, il se sauve. Il lui faut la vie libre, farouche, la course à la chance. Il vend, à petit profit, ses prix du collège, prend à la gare un billet pour la plus proche station, monte dans le train et s'y cache jusqu'à Paris. L'ennui, c'est, à l'arrivée, de passer devant les contrôleurs. Pas de billet : on l'arrête. Il refuse de donner son nom ; il a l'accent de l'Est : on le soupçonne d'espionnage. On le transporte au Dépôt, et puis à Mazas. Il y est enfermé quinze jours, — fâcheux succès d'un essai de libération ! — jusqu'à ce que son professeur de rhétorique le réclame, se porte garant de son innocence et indemnise la Compagnie fraudée. Rimbaud, sous escorte de police, est reconduit à la gare du Nord et, par les soins du professeur, renvoyé dans sa famille.

Il resta bien à Charleville quelques jours. Mais la manie errante le tenait. Il s'enfuit encore. Cette fois, il partait à pied, ayant constaté que le chemin de fer est un mauvais moyen de transport pour les hommes libres dénués d'argent. Où s'en va-t-il ? N'importe où. Ailleurs. Il a pourtant un vague plan de campagne. Il espère trouver un emploi dans un journal de Charleroi. La route est longue, la saison mauvaise, mais il se plaît aux ciels changeants, aux parfums de la terre, aux émotions, aux jouissances de la vie bohémienne. Sentiers gras, fourrés épais, vallons, trous de verdure, rivières « accrochant aux herbes des haillons d'argent ». Il chemine, il rôde, il se lasse et goûte avec gourmandise la bonne odeur des auberges au coin des routes, beurre et jambon, et le repos. Et c'est, un jour, un soldat mort qu'il aperçoit, avec un trou rouge au côté, dans les glaïeuls, « le dormeur du val »... A Charleroi, le directeur du journal

l'appelle « jûne homme », et l'éconduit. Il erre dans la ville, dînant des fumets de rôtis qu'exhalent les soupiraux des cuisines. Il traînaille dans la campagne :

> ... Mon auberge était à la Grande-Ourse.
> Mes étoiles, au ciel, avaient un doux froufrou.
> Et je les écoutais, assis au bord des routes,
> Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
> De rosée à mon front, comme un bain de vigueur...

Il s'amuse à devenir un gueux. Il n'y réussit que trop : il est bientôt, à force de n'avoir pas de domicile, arrêté pour vagabondage et reconduit à sa famille par la gendarmerie.

*
* *

Il séjourna presque tout l'hiver (1870-71) à Charleville. On le voyait souvent, à la Bibliothèque Municipale, faisant des heures de lecture, rêvassant, caricaturant les uns et les autres, écrivant ses plus tristes vers, *Accroupissements*, *les Pauvres à l'église*, *les Premières Communions*, où s'exaspèrent la haine, le dégoût et la « répugnance ». Étranges poèmes, de trop de bizarrerie, de cynisme excessif, — et difficiles à citer. Il y a quelque chose de désagréablement systématique dans cette manière sordide de peindre et d'accumuler avec les vilaines couleurs les odeurs infâmes et toutes turpitudes, jusqu'à la nausée. Peu s'en faut que cela ne tourne à du lyrisme d'un genre spécial et qu'on n'y croie sentir une sorte de romantisme immodéré, du procédé, de la « littérature ». Et cependant, non ! Le genre étant admis et le sujet, tel quel, accepté, on doit reconnaître la sûreté de touche et l'habileté qui se révèlent dans ces petits tableaux réalistes, et la sobriété même de l'exécution. L'abominable cellule qu'il voulait peindre dans l'un de ces poèmes, — et nous perdrions notre temps à lui reprocher de l'avoir voulu peindre, — comme il en évoque, en quelques vers, toute l'horreur !

> L'écœurante chaleur gorge la chambre étroite...

C'est de l'art flamand, plus vulgaire, plus grossier, mais également juste et véridique. Plutôt encore, c'est l'expression

très exacte de sensations complexes, intenses, toutes chaudes, si vivement rendues qu'elles semblent là frémissantes encore et non figées dans le déguisement de la phrase.

En même temps, Rimbaud écrivait ce petit poème des *Effarés*, « un peu farouche, disait Verlaine, et si tendre, gentiment caricatural, et si cordial et si bon... » Et, même dans ce poème impie des *Premières Communions*, dont s'effarouchait le Verlaine de *Sagesse*, éclatent parfois, au milieu de laideurs, des vers de beauté, comme des jeux de lumière sur de l'ordure...

> Adonaï!... Dans les terminaisons latines,
> Des cieux moirés de vert baignent les fronts vermeils,
> Et, tachés du sang pur des célestes poitrines,
> De grands linges neigeux tombent sur les soleils...

Mais ce n'est qu'un éclair, et le poète est vite repris par sa fureur de sacrilège. On se demande si le blasphème ne va pas aboutir à de facile et médiocre anticléricalisme. On peut le juger comme on voudra ; surtout il peut déplaire. Mais on ne saurait le trouver seulement verbal et déclamatoire. De la haine s'y révèle, haine vraie d'esclave qui se débarrasse d'un joug dont il a longuement souffert. Toute sa rancune amassée contre l'oppression familiale jaillit alors avec exubérance et, condamnable peut-être mais ardente, sa révolte se tourne contre « Christ, éternel voleur des énergies ». Ce qui se manifeste définitivement dans ces vers, avec une sorte de fureur, c'est la volonté de secouer toute entrave, l'instinct de jouir de la vie comme un être de désirs lâché dans le monde, — et, d'un mot, contre toute servitude et toute loi, la rébellion.

A la nouvelle de la levée du Siège, dans les premiers mois de 1871, n'y tenant plus, il vend sa montre pour se faire un peu d'argent et gagne Paris. Bientôt sans ressource et mourant de faim, il lui faut refaire, à pied, la route de Charleville, traverser la province envahie, les forêts d'Ardenne hantées de chevauchées saxonnes, et se heurter une fois encore au sévère accueil maternel.

Et puis, quand il eut vent de la Commune, plus follement que jamais hallucina son âme de réfractaire l'image

évoquée de ce Paris en guerre civile. Pour la troisième fois il en prit le chemin. A peine arrivé, il se présente aux insurgés, gamin de dix-sept ans, parlant fort, à grands gestes, et misérable à souhait. On l'enrôle dans les « tirailleurs de la Révolution ». Il fait le coup de feu et, à l'arrivée des Versaillais, s'échappe heureusement...

Et le voilà de nouveau à Charleville. C'est alors qu'il composa son plus beau poème, ce *Bateau ivre*, dont voici quelques strophes :

Comme je descendais des fleuves impassibles,
Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles,
Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs.

J'étais insoucieux de tous les équipages,
Porteurs de blés flamands ou de cotons anglais.
Quand avec mes haleurs ont fini ces tapages,
Les fleuves m'ont laissé descendre où je voulais...

La tempête a béni mes éveils maritimes.
Plus léger qu'un bouchon, j'ai dansé sur les flots
Qu'on appelle rouleurs éternels de victimes,
Dix nuits, sans regretter l'œil niais des falots...

Et, dès lors, je me suis baigné dans le poème
De la mer, infusé d'astres et lactescent,
Dévorant les azurs verts où, flottaison blême
Et ravie, un noyé pensif parfois descend...

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes,
Et les ressacs, et les courants; je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir...

J'ai rêvé la nuit verte aux neiges éblouies,
Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur;
La circulation des sèves inouïes,
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs...

J'ai heurté, savez-vous? d'incroyables Florides
Mêlant aux fleurs des yeux de panthères, aux peaux
D'hommes des arcs-en-ciel tendus comme des brides,
Sous l'horizon des mers, à de glauques troupeaux...

Or, moi, bateau perdu sous les cheveux des anses,
Jeté par l'ouragan dans l'éther sans oiseau,
Moi, dont les monitors et les voiliers des Hanses
N'auraient pas repêché la carcasse ivre d'eau....

Moi qui tremblais, sentant geindre à cinquante lieues
Le rut des Béhémots et des Maelstroms épais,
Fileur éternel des immobilités bleues,
Je regrette l'Europe, aux anciens parapets...

Mais, vrai, j'ai trop pleuré. Les aubes sont navrantes,
Toute lune est atroce et tout soleil amer.
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
Oh! que ma quille éclate! Oh! que j'aille à la mer!

Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache,
Noire et froide, où, vers le crépuscule embaumé,
Un enfant accroupi, plein de tristesse, lâche
Un bateau frêle comme un papillon de mai.

Je ne puis plus, baigné de vos langueurs, ô lames,
Enlever leur sillage aux porteurs de cotons,
Ni traverser l'orgueil des drapeaux et des flammes,
Ni nager sous les yeux horribles des pontons!

Ces vers et quelques autres, Rimbaud les mit un jour en paquet à l'adresse de Paul Verlaine. Et celui-ci s'enthousiasme, crie au miracle et hâtivement répond au poète qu'il l'attend : il le recevra, l'hébergera chez lui, l'installera dans la gloire qu'il mérite. Et, dès son arrivée, en effet, il semble qu'une admiration étonnée ait accueilli Rimbaud : poète de génie, promoteur de la poésie française, inventeur d'éblouissante nouveauté! Il est salué comme un de ces révolutionnaires mystérieux dont l'œuvre éclaire l'avenir.

Qu'y avait-il donc de si neuf dans ce poème du *Bateau ivre*? et quelle prodigieuse invention révélait-il? Aucune, si je ne me trompe, au point de vue de la prosodie. Il est écrit en strophes de quatre vers, de rimes alternées conformément aux règles traditionnelles; la rime d'un singulier, *lenteur*, avec un pluriel, *chanteurs*, y doit être considérée comme une insignifiante négligence plutôt que comme une liberté volontaire et théorique. Verlaine dit à propos de Rimbaud : « Son vers, solidement campé, use rarement

d'artifices. Peu de césures libertines, moins encore de rejets... Rimes très honorables[1]. » Et si Georges Rodenbach put l'appeler plus tard « inventeur du vers libre[2] », ce jugement ne s'applique pas au Rimbaud du *Bateau ivre*. Quant à présent, c'est l'instrument parnassien, qu'il emploie.

Mais il en tire une étrange musique et telle que, depuis longtemps, on n'en avait entendu d'aussi troublante...

Si l'on veut se rendre compte de la surprise charmée que provoqua cette poésie, il faut se rappeler ce qui se faisait alors. Certes, les bons poètes ne manquaient pas. Leconte de Lisle travaillait patiemment à sa hautaine trilogie érudite et reconstituait le décor fastueux des civilisations, lointaines dans le temps ou l'espace. Coppée avait déjà donné *le Reliquaire*, *les Intimités*, *les Humbles*. Sully Prudhomme, après les *Stances et Poèmes*, les *Épreuves* et les *Solitudes*, achevait *les Vaines Tendresses*. Verlaine, avec les *Poèmes saturniens* et les *Fêtes galantes*, n'était pas encore en possession de sa véritable originalité. Ces poètes avaient entre eux ceci de commun que, descriptifs, narratifs ou bien analystes, ils procédaient de même, par énumération et d'une manière, en quelque sorte, discursive. Préoccupés de peindre plutôt que d'évoquer et de faire comprendre plutôt que de suggérer, ils composaient méthodiquement, dénombrant, inventoriant, curieux du détail et soucieux de la réalité. Dans leur poésie objective, ils se montrèrent observateurs sagaces, bien documentés, antiquaires parfois, et munis de connaissances techniques; les fantasques imaginations de Hugo les scandalisaient et dans ses vers ils notaient des erreurs historiques. Dans leur poésie subjective, ils furent bons psychologues, analystes clairvoyants, habiles à rechercher les causes. Épiques ou lyriques, d'ailleurs, ils n'étaient guère attentifs qu'à ce qu'on voit ou l'on constate. Héritiers de cette grande époque où le positivisme triompha dans la science, ils introduisaient, ainsi que les romanciers, le positivisme dans la littérature.

Toute différente apparut dès l'abord la poésie de Rimbaud. Point analyste, celle-là. Et comment l'eût-elle été? Les senti-

1. Paul Verlaine, *les Poètes maudits*. Paris 1884.

2. *Le Figaro*, 12 août 1898.

ments dont elle s'inspirait n'étaient pas ces états de l'esprit clairs et distincts qui se prêtent à l'investigation de la conscience, mais plutôt elle prétendait exprimer ce fond obscur du cœur, noyé d'incertitude, dans lequel fourmillent de vagues velléités, des désirs sans but, des regrets sans raison et tout le douloureux instinct. Cette confusion, qui ne se décrit pas, échappe à la plus délicate analyse. Et tout au plus peut-on tâcher de l'évoquer comme l'avait fait parfois Baudelaire, — et c'est à Baudelaire, en effet, au Baudelaire du *Voyage* ou du *Parfum exotique*, que s'apparente Rimbaud. Mais le parti pris est plus net chez ce dernier de ne pas exprimer les choses directement et par la seule signification des mots, et de les suggérer plutôt par des concordances de pensée, par des images ou des sonorités auxquelles se lient mystérieusement des sensations lointaines et sommeillantes, soudain secouées et qui surgissent.

Ce n'est pas une allégorie que le *Bateau ivre*. On aurait tort, pour le commenter, d'en vouloir traduire les détails en langage simple et de l'interpréter à la manière d'un difficile rébus. Il ne faut pas dire : « Le bateau en dérive, c'est l'âme éperdue, et les haleurs sont les guides qui lui firent défaut », — et continuer ainsi l'explication, mot à mot. Est-ce un symbole alors? Oui, si l'on veut. Plutôt encore, suivant l'heureuse expression de Mallarmé, une « allusion ». Une allusion aux nostalgies de l'âme humaine, à ses détresses, à ses vertiges, à ses obscures aspirations. Une allusion à son secret malaise, à ce qu'il y a de plus essentiel et de plus absolu dans son intime souffrance, lassée d'effort, en quête du mieux. Une allusion telle qu'en la voulant trop définir on lui ferait perdre sa mystérieuse puissance de suggestion, mais telle aussi qu'en s'abandonnant à son charme on en éprouve obscurément le sortilège.

Est-ce ainsi que l'on doit caractériser le « symbolisme »? Je le crois... Mais ensuite on a fait de ce mot un singulier usage, et de fâcheux symbolistes survinrent qui, par leur sottise ou leur extravagance, compromirent leur doctrine. Ainsi que nous le trouvons chez Rimbaud, et plus tard chez d'autres poètes qui subirent son influence, le symbolisme ne nous apparaît pas seulement comme un genre légitime, mais comme

une indispensable forme d'art. L'introduction du symbolisme dans la littérature est une conséquence toute naturelle des objections qu'il fallut faire aux despotiques intransigeances du positivisme. Si le connaissable n'est pas, à lui seul, le tout de ce qui est, et s'il n'est pas non plus, à lui seul, sa propre explication suffisante, mais s'il convient d'y réintégrer, sous la forme du métaphysique ou du sub-conscient, l'inconnaissable; il convenait aussi de créer un mode d'expression capable de dépasser l'apparence tangible des choses, une poésie qui, comme la musique, fût apte à l'évocation plutôt qu'à la pure et simple description. C'est à quoi aidèrent les poèmes d'Arthur Rimbaud.

*
* *

Rimbaud s'installa donc, d'abord, chez Verlaine. Seulement, pour des raisons diverses, il déplut à la femme et à la belle-mère de son hôte, dut émigrer, demeura quelque temps chez Banville, et puis à l'hôtel, ici ou là, jusqu'à ce que Verlaine un jour le mit dans ses meubles, rue Campagne-Première.

Verlaine, dans les *Poètes maudits*, le représente ainsi : « L'homme était grand, bien bâti, presque athlétique, au visage parfaitement ovale d'ange en exil, avec des cheveux châtain clair, mal en ordre et des yeux d'un bleu pâle inquiétant. » Et Mallarmé, reproduisant ces lignes dans ses *Divagations*, ajoute : « Avec je ne sais quoi fièrement poussé, ou mauvaisement, de fille du peuple, j'ajoute, de son état blanchisseuse, à cause de vastes mains, par la transition du froid au chaud rongées d'engelures. Lesquelles eussent indiqué des métiers plus terribles, appartenant à un garçon. J'appris qu'elles avaient autographié de beaux vers, non publiés : la bouche, au pli boudeur et narquois, n'en récita aucun. » Et tel le voyons-nous dans ce tableau de Fantin-Latour, maintenant au Luxembourg, où, fumant et buvant avec d'autres, dont Verlaine, il rêvasse au coin d'une table, le menton sur la paume ouverte.

Sa vie d'alors nous est mal connue, trop connue peut-être, par des récits contradictoires et confus. Il se fit bohème farouche, un peu puérilement, s'ivrognant trop, bataillant,

menant grand bruit, dans une étrange camaraderie de toutes heures avec Verlaine. Quand celui-ci, après la Commune, qu'il avait servie, dut s'enfuir précipitamment, Rimbaud l'accompagna. Ce furent alors des allées et venues sans suite en Belgique, en Angleterre, en Belgique encore, de ville en ville, des promenades dont Verlaine a noté le souvenir dans le petit poème intitulé *Lati et errabundi*[1].

De cette époque date le sonnet des *Voyelles*, très célèbre, — et dont la bizarrerie était bien de nature, avouons-le, à effaroucher le public. Le voici :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai, quelque jour, vos naissances latentes.
A, noir corset velu des mouches éclatantes
Qui bombillent autour des puanteurs cruelles,

Golfe d'ombre; E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;
I, pourpre, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes :

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux;

O, suprême Clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des Mondes et des Anges,
— O, l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux!

Cet extravagant « amusement sur l'alphabet », comme l'appelle Anatole France[2], ne fut pas seulement funeste à son auteur, mais il jeta le discrédit sur toute l'école des jeunes poètes qui vinrent ensuite : ils avaient inventé « la couleur des voyelles », ils furent perdus de réputation !

Il est certain que plusieurs d'entre eux tirèrent de ces quatorze vers — comme dit Verlaine à propos de René Ghil, — « de très cocasses théories ». Celui-ci ne s'avisa-t-il pas, en effet, d'assimiler le son *u* à la couleur des « ors », le son *i* à la couleur des « azurs »; d'identifier la sonorité des « ors » à celle des « trompettes, clarinettes, fifres et petites flûtes ».

1. *Parallèlement*. Paris, 1889.
2. *Univers illustré*, 28 novembre 1891.

celle des « azurs » aux « contre-basse, basse, alto-viole, violon ». — et de constituer une prosodie orchestrée et colorée à la fois, qui, dans l'application, donne des vers extrêmement inintelligibles?

Il y a des disciples dangereux. Mais pour se convaincre que ces « cocasses théories » n'étaient pas dans l'esprit de Rimbaud, il suffit, je crois, de constater qu'on ne les voit nullement mises en pratique dans le sonnet même des *Voyelles:* dans le tercet de l'U, par exemple, on ne trouve qu'une seule syllabe en U, tout à la fin, et par hasard. Verlaine avait raison de déclarer ce sonnet « un peu fumiste », et Gustave Kahn de le traiter d' « amusant paradoxe détaillant une des concordances possibles des choses ». Et lui-même, Rimbaud, n'en plaisante-t-il pas, quand il écrit, un peu plus tard: « Histoire d'une de mes folies... J'inventai la couleur des voyelles! A noir, E blanc, etc... Je me flattai d'inventer un verbe poétique accessible, *un jour ou l'autre*, à tous les sens... *Je réservais la traduction!* »

Qu'importe, après cela, que des savants aient observé des phénomènes d'« audition colorée » et que de jeunes hommes se soient servi de ce prétexte pour légitimer de folles esthétiques? Le sonnet des *Voyelles* n'était pour Rimbaud qu'une fantaisie, brillante d'ailleurs, entre mille autres. Tout au plus pourrait-on dire qu'en insistant sur la valeur expressive du son même des mots, et non seulement de la mesure, il favorisait les tendances nouvelles de la poésie, de jour en jour plus musicale.

Rimbaud composa ensuite quelques petits poèmes singuliers, « exprès trop simples », dit Verlaine, où la pensée s'aperçoit à peine dans l'incertitude des mots, de rythme vague, à peine assonancés, « prodiges de ténuité, dit encore Verlaine, de flou vrai, de charme presque inappréciable à force d'être grêle et fluet. » Allait-il donc, en désorganisant la métrique parnassienne, créer le vers libre? Oui et non. Ces poèmes trahissent plutôt la révolte contre la prosodie régulière et le vœu de s'en débarrasser qu'ils ne laissent apercevoir l'invention décisive d'une forme nouvelle. En dépit des assonances, des césures faussées et des rejets paradoxaux, l'effet qu'ils produisent encore résulte précisément de la rupture amusante, ingé-

nieuse, de la mesure habituelle. On les sent « délicieusement faux exprès ». C'est à la prose qu'aboutissait Rimbaud, à la prose des *Illuminations*, prose très particulière, il est vrai, et dans laquelle Anatole France reconnaît « le nombre, le rythme et le charme mystérieux des plus beaux vers ».

*
* *

Les *Illuminations* datent de 1872-73. Le manuscrit en fut retrouvé en 1886 et publié cette année-là.

C'est un livre déconcertant, affolant, un recueil bizarre de pages sans suite, de notes décousues.

On voudrait d'abord savoir exactement le sens du titre. « Le mot *Illuminations*, explique Verlaine, est anglais et veut dire gravures coloriées, — *coloured plates :* c'est même le sous-titre que Rimbaud avait donné à son manuscrit. » Il faut aussi, je crois, conserver à ce mot quelque signification plus merveilleuse, car ce n'est pas seulement un livre d'images qui nous est ici présenté, mais plutôt on y trouve des visions, d'extraordinaires apparitions de paysages illuminés d'éclairs et qui sortent de la nuit et qui soudainement s'y replongent après nous avoir un instant éblouis. Des espèces d'hallucinations, si l'on veut.

« D'un gradin d'or, — parmi les cordons de soie, les gazes grises, les velours verts et les disques de cristal qui noircissent comme du bronze au soleil, — je vois la digitale s'ouvrir sur un tapis de filigranes d'argent, d'yeux et de chevelures... »

Il serait difficile, souvent, de déterminer le sens exact de ces petits morceaux, et Verlaine avouait n'en pas très bien distinguer « l'idée principale ». Non sans doute qu'il n'y ait en eux que pure fantasmagorie et jeu verbal. Ils sont obscurs, faute de commentaire. Ce sont des descriptions faites au moyen de métaphores et d'images : ce que traduisent réellement ces métaphores ou ces images n'est pas toujours très évident. Rimbaud négligea de nous en avertir, comme il négligeait peut-être lui-même de s'en souvenir ou de s'en apercevoir, soucieux de sa magnifique vision plus que de la médiocre réalité qui en avait été l'occasion fortuite.

Quelquefois l'inspiration est plus simple et le poème, moins ésotérique, est d'une beauté singulière.

« J'ai embrassé l'aube d'été. — Rien ne bougeait encore au front du palais. L'eau était morte. Les camps d'ombre ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes ; et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit. — La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom. — Je ris au wasserfall qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée je reconnus la déesse. — Alors, je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. A la grand'ville, elle fuyait parmi les clochers et les dômes ; et, courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais. — En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois. — Au réveil, il était midi. »

Quelquefois aussi, ce ne sont, semble-t-il, que de petites chansons, falotes et doucement bégayantes, comme, plus tard, en écrira Verlaine :

« C'est le repos éclairé, ni fièvre, ni langueur, sur le lit ou sur le pré. — C'est l'ami ni ardent ni faible. L'ami. — C'est l'aimée ni tourmentante ni tourmentée. L'aimée. — L'air et le monde point cherchés. La vie. — Était-ce donc ceci ? — Et le rêve fraîchit... »

*
* *

Cependant, une profonde transformation se produisait dans l'esprit de Rimbaud. Une sorte de dégoût le prenait de son existence mauvaise et, comme s'il ne trouvait en fin de compte au fond du vase d'ivresse que l'écœurement, un immense désir le tourmentait de liquider ce passé, de fuir et, coûte que coûte, d'entamer de la vie nouvelle.

Il semble qu'il ait eu alors des querelles avec son compagnon de vagabondage. Et celui-ci, de son côté, débile et ombrageux, se vit relancer par sa famille, sa mère, sa belle-mère, sa femme. Nous ne connaissons pas le menu détail

de l'histoire. A quoi bon, d'ailleurs ? Toujours est-il qu'à Bruxelles, un jour, Verlaine tira sur Rimbaud deux coups de revolver. Il fut arrêté, emprisonné pour deux ans, tandis que Rimbaud, blessé au bras, était conduit à l'hôpital Saint-Jean...

L'intention de rompre était assez ancienne déjà dans l'esprit de Rimbaud. Il nous reste de cette période critique de sa vie un extraordinaire document, cette *Saison en enfer* dont quelques paragraphes sont datés de l'hôpital et dont les premiers doivent être un peu antérieurs au mélodrame de Bruxelles.

Sous une forme à demi allégorique, mais très claire si l'on connaît les événements, c'est une espèce d'autobiographie spirituelle, une confession, ou plutôt une méditation, un examen de conscience passionné. La sincérité de l'accent, la puissance de l'expression et son intensité fiévreuse font de ces quelques pages une des œuvres les plus émouvantes qu'on ait écrites.

Le poète revient sur son passé. Mauvaises visions :

« Jadis, si je me souviens bien, ma vie était un festin où s'ouvraient tous les cœurs, où tous les vins coulaient. — Un soir, j'ai mis la Beauté sur mes genoux. — Et je l'ai trouvée amère. — Et je l'ai injuriée. — Je me suis armé contre la justice. — Je me suis enfui. O sorcières, ô misère, ô haine, c'est à vous que mon trésor a été confié ! — Je parvins à faire s'évanouir dans mon esprit toute l'espérance humaine. Sur toute joie, pour l'étrangler, j'ai fait le bond sourd de la bête féroce... Le malheur a été mon dieu. Je me suis allongé dans la boue. Je me suis séché à l'air du crime. Et j'ai joué de bons tours à la folie... »

Il interroge son sang. Il écoute, dans le battement de ses artères, la voix impure des ascendants, Gaulois, païens, coureurs de sabbats. Il évoque les goûts malsains de son enfance, peintures absurdes, littératures étranges, et toutes ses folies, et ses hallucinations maladives, dont il entretenait en lui-même, comme par une ivresse de s'intoxiquer mieux, la frénésie... « Je voyais très franchement une mosquée à la place d'une usine..., des calèches sur les routes du ciel... Puis, j'expliquai mes sophismes magiques avec l'hallucination des mots ! Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit... »

Mais de tout cela l'horreur l'a frappé. Maintenant, il ne rêve plus que de fuir!... « Que les villes s'allument dans le soir. Ma journée est faite; je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons; les climats perdus me tanneront... Je reviendrai avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux : sur mon masque, on me jugera d'une race forte... »

Espère-t-il se régénérer et s'ennoblir par l'action? Hélas! quelle sublime cause défendre? à quelle superbe idée se dévouer? « Ah! je suis tellement délaissé que j'offre à n'importe quelle divine image des élans vers la perfection! » Des hallucinations encore et des délires bouleversent sa pauvre âme en fièvre de sanctification.

En tout cas, fuir et renouveler sa vie!...

*
* *

Il se guérissait à peine de sa blessure qu'il fut expulsé de Belgique. Il rejoignit sa famille, installée dans une ferme auprès d'Attigny.

A Bruxelles, il avait fait imprimer la *Saison en enfer*. A présent, sauf quelques exemplaires, il en détruit toute l'édition, comme pour que disparaisse une bonne fois tout vestige de ce passé. « La dernière innocence et la dernière timidité. C'est dit. Ne pas porter au monde mes dégoûts et mes trahisons. »

Affranchi désormais, il ne s'agit plus pour lui que de trouver les moyens de partir. Une nouvelle période de sa pauvre vie commence, plus hasardeuse encore que la première, plus empêchée de difficultés, plus attristée d'incurable nostalgie.

Après une courte apparition à Paris et un séjour à Londres, où il donne des leçons de français, le voilà bientôt à Stuttgard qu'il quitte avec l'intention de se mettre dans les affaires à Naxos. Il traverse le Gothard à pied, descend l'Italie : à Livourne, frappé d'insolation, il est rapatrié par le consulat et gagne Marseille. Comment y vécut-il? Il travailla dans le port, ainsi qu'ailleurs il s'était loué pour la moisson ; — et puis, ne disait-il pas déjà dans la *Saison* : « Qui a fait ma perfide langue tellement qu'elle ait guidé et sauvegardé jusqu'ici ma paresse? Sans me servir pour rien même de mon corps, et plus oisif

que le crapaud. j'ai vécu partout. » Trop misérable tout de même. un jour il s'engage dans l'armée carliste, touche sa prime, et, sans plus s'embarrasser de scrupules, se sauve et, riche pour l'instant, file à Paris. On le vit ensuite à Vienne. Une rixe avec la police le fit expulser d'Autriche. Ensuite, il fut expulsé d'Allemagne. Il s'engage dans les troupes néerlandaises, et le voilà en Malaisie, à Java, à Sumatra. Bientôt il déserte, se cache dans les forêts dangereuses et, à Batavia, s'embarque comme interprète-manœuvre sur un navire anglais en partance pour Dieppe. Comme on passe en vue de Sainte-Hélène, l'envie le prend de visiter l'île fameuse et, le capitaine refusant de faire escale, il se jette à la nage. Un marin le repêcha. En Hollande, il fit ensuite le racolage pour l'armée. Puis il s'engagea dans un cirque errant, avec lequel il parcourut des villes du nord, Hambourg, Copenhague, Stockholm. Il s'ennuya, lâcha le cirque. Le consulat dut encore le rapatrier.

*
* *

A Paris, depuis cette époque, on ne sut rien de lui. Ses amis rassemblaient ses manuscrits, de leur mieux, et les publiaient, comme des œuvres posthumes... Dans la préface qu'il donnait aux *Illuminations*, en 1886, Verlaine écrivait : « On l'a dit mort plusieurs fois. Nous ignorons ce détail, mais en serions bien triste. Qu'il le sache au cas où il n'en serait rien. Car nous fûmes son ami et le restons de loin... » Et dans ce petit poème de *Parallèlement*, *Læti et errabundi* :

On vous dit mort, vous. Que le diable
Emporte avec qui la colporte
La nouvelle irrémédiable
Qui vient ainsi battre ma porte !

Je n'y veux rien croire. Mort, vous,
Toi, dieu parmi les demi-dieux !...

Cependant, les aventures continuaient. En 1878, Rimbaud s'embarque pour l'Égypte. Mais il passe à Chypre et, pendant quelques mois, y demeure comme chef de carrière dans une exploitation. Il prend les fièvres et revient en France. Il

repart bientôt, pour Chypre encore, mais cette fois y surveille la construction du palais du gouverneur. Et le voilà, peu de temps après, à Aden, « un roc affreux, sans un brin d'herbe ni une goutte d'eau bonne ». Il est employé comme acheteur par une maison de commerce française. Il parcourt toute la côte orientale de l'Afrique et pousse jusqu'à Harrar, trafiquant du café, des parfums, de l'ivoire et de l'or. Ses voyages se transformèrent en de véritables explorations. Au mois de décembre 1883, il envoya à la Société de géographie un rapport sérieux et documenté sur les régions mal connues de l'Ogadine et mérita d'être désigné comme « un des premiers pionniers au Harrar ». Il entra ensuite en relations avec Ménélick, devint l'ami du ras Makonnen et travailla à l'introduction d'armes européennes en Abyssinie. Il projeta d'organiser dans ces régions l'importation de baudets étalons et d'établir dans l'Afrique orientale l'élevage des mulets de Syrie. Il fut à ce sujet en correspondance avec M. Félix Faure, alors ministre de la marine.

Puis, à la suite de tant de fatigues, la maladie arriva : une tumeur au genou, qui terrassa le vagabond. Il dut, au plus vite, se faire transporter en litière à l'hôpital d'Aden. Il prit ensuite le bateau pour Marseille, où se fit l'amputation de la jambe. Lente agonie. Dans l'intolérable souffrance, il rêvait de retourner aux pays de soleil. Pendant ses derniers jours, dans la fièvre de la fin prochaine, « il eut de merveilleuses visions, colonnes d'améthyste, anges de marbre et de bois, végétations et paysages d'une beauté inconnue ; il employait, pour dépeindre ses sensations, des expressions d'un charme pénétrant et bizarre ». Dernières *illuminations* de son pauvre cerveau ! Il mourut, le 10 novembre 1891, à l'hôpital de la Conception.

Ses lettres de 1875-1891, qu'on a publiées[1], forment dans leur ensemble un curieux roman d'aventures vraies. L'activité de Rimbaud, pendant toute cette période, fut prodigieuse. Il se mit à toutes les besognes, devint ingénieur, maçon, architecte, géologue aussi bien que commerçant. Il faisait venir de France des instruments de précision, des

1. *Lettres de Jean-Arthur Rimbaud, — Égypte, Arabie, Éthiopie, —* publiées par Paterne Berrichon. Paris, 1899.

livres, traités d'hydraulique et de métallurgie, de construction navale, de charpente, guides de l'armurier, du tanneur, du faïencier. Il manifeste une remarquable entente des affaires. Il ne recule devant aucune fatigue, il ne s'effraie d'aucune entreprise. Malgré les heures de lassitude, de découragement et d'ennui, parfois accablant, il poursuit sa tâche incertaine avec acharnement. Véritable aventurier, de tempérament autant que de hasard, il arrive dans les villes lointaines, sans ressources et sans savoir précisément ce qu'il y pourra faire : agriculture, commission, construction, — ou bien peut-être servira-t-il dans les douanes... Mais, il aspire au repos. Il a comme une insatiable faim de vie tranquille, sans plus d'équipées et de folies. Gagner un peu d'argent, revenir en France, se marier, et du repos enfin, du repos ! En même temps, il sent qu'il n'a pas d'aptitude à ce bonheur calme, et que « l'inactivité le tuerait infailliblement ». Il n'y a pas de repos pour lui. Il s'écrie : « Je voudrais parcourir le monde entier qui, en somme, n'est pas si grand. Peut-être alors trouverais-je un endroit qui me plaise à peu près... » Il sait bien que non : il est à jamais une âme en peine. Alors, il s'abandonne à son sort avec une espèce de fatalisme mal résigné...

Et dans toutes ces lettres qui résument seize années de son existence, de vingt et un à trente-sept ans, il n'est plus une seule fois question de littérature. La poésie, dont il s'était enivré jusqu'à l'intoxication, ne l'intéresse plus. Il lui faut une autre exaltation de tout son être, et c'est dans la suprême joie de l'activité passionnée qu'il la cherche désespérément.

*
* *

Il est difficile de juger nettement ce poète qui cessa d'écrire à vingt ans et dont la destinée ne s'est pas accomplie. Mais, à un âge où d'autres s'essayent à de timides imitations, il eut la rage heureuse du nouveau. Presque toutes les tentatives hardies dont s'éprirent sa génération et celle qui suivit, c'est lui, tout d'abord, qui les fit, fiévreusement, incomplètement, mais avec éclat. Dans l'évolution des littératures, il y a

deux sortes d'écrivains : ceux-ci mettent en œuvre et consacrent les trouvailles des autres ; ceux-là, les inventeurs, plus ou moins conscients de leur tâche féconde, natures singulières parfois, tourmentées, semblent fous avec leur instinct de découverte et leur impuissance d'organisation. Tel était Rimbaud. Il donna à la poésie française, qui s'endormait un peu, une secousse heureuse, dont elle est encore toute frémissante comme dans un éblouissement merveilleux de réveil. Et quant à lui-même personnellement, il convient de lui rendre, avec Verlaine, cet hommage : il fut « un poète mort jeune, mais vierge de toute platitude ou décadence, comme il fut un homme mort jeune aussi, mais dans son vœu bien formulé d'indépendance et de haut dédain pour n'importe quelle adhésion à ce qu'il ne lui plaisait pas de faire ou d'être[1] ».

ANDRÉ BEAUNIER.

1. Verlaine, Préface des *Poésies complètes* de Rimbaud.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

LETTRES

AU BARON PHILIPPE DE BOURGOING[1]

1866 – 1868

I

Strasbourg, 18 juin 1866.

Mon cher ami,

J'arrive de Francfort! La physionomie de l'Allemagne présente un spectacle fort curieux, et je suis enchanté d'avoir pu en juger par moi-même.

Nous avons été servis à souhait, car nous sommes arrivés à Francfort en même temps que la brigade autrichienne qui venait du Holstein, et nous avons été témoins de toutes les

1. Ces lettres, publiées avec l'autorisation des enfants du général Ducrot, ont été écrites par le général à son cousin, le baron Philippe de Bourgoing, écuyer de l'Empereur. Le général avait été appelé au commandement de la 6e division militaire, à Strasbourg, le 25 septembre 1865, sur la désignation directe de Napoléon III. La première lettre (18 juin 1866) fut écrite au moment où commençait la guerre entre la Prusse et l'Autriche. L'Empereur ne fut pas sourd à ces cris d'alarme; dès la fin de l'année 1866, il demanda à une commission, qu'il présidait en personne, de donner à l'armée française un développement rendu nécessaire par les progrès militaires de la Prusse. — L'évolution libérale de l'Empire amena au pouvoir, en janvier 1867, des hommes résolus à ne tenir aucun compte des avertissements du souverain. Le travail que Napoléon III écrivit lui-même sur la *Composition des armées en 1868*, atteste qu'il jugeait insuffisante l'institution nouvelle de la garde nationale mobile, et nécessaire un grand effort de réorganisation profonde. Or, les comités d'armes, qui avaient consenti, au lendemain de Sadowa, à l'adoption d'un nouveau fusil, s'opposaient à ce que l'on changeât le matériel d'artillerie qui avait vaincu en Crimée et en Italie. La bonne volonté de l'Empereur, qu'il ne put imposer à ses ministres, resta vaine. — BARON PIERRE DE BOURGOING.

ovations qu'elle a reçues de la population francfortoise. Nous avons vu arriver les contingents hessois, badois, bavarois, et les chemins de fer, les routes, les villages en sont encombrés; tout cela se concentre à la hâte sur le Mein, de Francfort à Bamberg, et particulièrement vers Aschaffenbourg. Si les Prussiens sont habiles, ils ont là une belle occasion de faire une brillante entrée en campagne. Avant que tous ces éléments hétérogènes aient le temps de se reconnaître, de s'organiser, de recevoir une impulsion unique, ils peuvent être battus, détruits, dispersés, rejetés sur la rive gauche du Mein, et mis hors de cause pour longtemps, par un petit corps prussien bien organisé, qui ferait une pointe hardie vers le centre de leur position, c'est-à-dire vers Aschaffenbourg. Mais il n'y a pas de temps à perdre, car dans quinze jours tout cela présentera une masse imposante qui gênera fort la droite de l'armée prussienne, et coupera facilement toutes ses communications avec les provinces rhénanes.

Vous ne pouvez vous faire une idée de l'animosité ardente qui règne en ce moment dans toute l'Allemagne contre la Prusse. Et pourquoi?... Hélas, il faut bien le dire, c'est parce que toute l'Allemagne est convaincue qu'il y a entente de la Prusse avec la France. On nous déteste en raison de la crainte que nous inspirons, et Dieu sait ce qui adviendra de nous si la Prusse est écrasée!

La laisserons-nous donc écraser[1] et attendrons-nous pour intervenir que l'Autriche et l'Allemagne victorieuses puissent retourner tous leurs efforts contre nous?

La voie dans laquelle nous paraissons vouloir nous maintenir me paraît bien funeste! Si l'Autriche triomphe, elle ne nous saura aucun gré de notre neutralité et s'arrangera une Allemagne à sa guise, sans tenir aucun compte de nos intérêts et de notre volonté. Si elle est vaincue, elle sera la première à prêcher une croisade contre la France pour se réhabiliter aux yeux de l'Allemagne et obtenir des conditions plus favorables.

1. On verra dans les lettres suivantes que si le général Ducrot songeait, à cette époque, à une intervention de la France en faveur de la Prusse, il comprit bien vite que nous devions nous préparer à lutter contre elle. Dans sa lettre du 9 juin 1867, il envisage l'alliance avec la Russie comme la seule possible.

Je maudis l'opinion publique qui, j'en suis convaincu, gêne notre Empereur, entrave, fausse sa politique, et qui, pour éviter quelques embarras et quelques sacrifices momentanés, nous prépare peut-être un triste avenir !

C'est en vain qu'un grand peuple comme le nôtre cherche à inspirer de la sympathie, de la confiance à ses voisins ; il sera toujours en butte à leurs jalousies, à leurs défiances : il ne saura conserver la position qu'il a acquise, jouer le rôle qui lui convient en Europe, qu'à la condition de se montrer constamment fort et d'inspirer une crainte salutaire.

Je suis saisi d'inquiétude et de découragement en comparant le calme inconscient, imprévoyant de notre pays aux ardeurs exaltées, aux agitations fiévreuses qui se produisent, en ce moment, chez nos voisins d'Outre-Rhin, d'ordinaire si calmes et si lents ! Les événements vont marcher rapidement, et nous n'avons pas un instant à perdre si nous voulons être en mesure d'y jouer notre rôle en temps opportun.

Voilà donc le voyage en Alsace contremandé ! Tant mieux si c'est le signal de nos préparatifs militaires... Tant pis si c'est par excès de prudence, pour éviter d'éveiller les susceptibilités allemandes !

Tenez-moi au courant des nouvelles que vous pourrez recueillir, des indices que vous pourrez saisir. La situation est grave ; elle est digne de toute notre attention, de toute notre sollicitude.

II

Strasbourg, 28 juillet 1866.

Cher ami, je vous ai envoyé un second exemplaire de ma petite brochure[1] ; j'espère qu'il sera parvenu à bon port.

Oui, certes, la situation n'est pas brillante, et, comme le disent vulgairement nos troupiers, je commence à croire que nous avons mangé notre pain blanc le premier.

Notre Empereur a fait fausse route, du jour où il a cessé

1. *Quelques observations sur le système de défense de la France.*

de s'appuyer carrément sur une armée qui lui avait donné quelques preuves d'un solide dévouement, pour chercher un nouveau point d'appui sur ce que l'on appelle pompeusement l'opinion publique et qui, à vrai dire, n'est que l'opinion de quelques misérables, juifs insatiables, avocats bavards, pédagogues insupportables, tripoteurs d'affaires, bourgeois lâches et vaniteux, tous gens sans dévouement, sans cœur et sans patriotisme. La politique de Machiavel n'est plus de notre époque ; d'ailleurs, elle n'est pas digne d'une grande nation comme la nôtre. Par trop de ménagements et de finesses, nous avons mécontenté tout le monde, à l'intérieur comme à l'extérieur, et je ne sais pas comment nous sortirons de cet imbroglio. Si nous avions été franchement avec la Prusse et l'Italie ou avec l'Autriche et l'Allemagne, nous serions maîtres absolus de la situation, nous dicterions aujourd'hui les conditions d'une paix avantageuse pour la France, solide pour l'Europe, nous aurions des amis et des ennemis, tandis que nous n'avons que des ennemis. Les magnifiques résultats obtenus auraient satisfait l'amour-propre national, rendu à l'armée la situation qui lui convient, qui est nécessaire dans un pays comme le nôtre, et les ennemis du dehors, comme les crapauds de l'intérieur, seraient réduits au silence.

Pour reconquérir la situation qui nous appartient en Europe, il faudra, tôt ou tard, entamer une lutte terrible avec la Prusse appuyée par toute l'Allemagne et peut-être même par l'Autriche qui refera contre la France une campagne du Holstein. Ce sera une grave affaire, et, pour la mener à bonne fin, il faudra préparer de longue main une très nombreuse et très solide armée, pourvue d'un armement et de tous les services auxiliaires rendus indispensables par les progrès de la tactique moderne. Il faudra... Il faudra...

En attendant, l'Empereur va à Vichy, en compagnie, dit-on, de MM... ; à coup sûr ce n'est pas auprès d'eux qu'il puisera de vigoureuses et nobles inspirations. Pourquoi le général Fleury n'est-il pas de ce voyage? Serait-il sérieusement souffrant, ou simplement fatigué, découragé de tout ce qui se passe sous ses yeux? Ce serait le comble de la fatalité !

III

Strasbourg, 19 décembre 1866.

Cher ami, dussiez-vous me traiter de Cassandre, de Jérémie, je vous dirai encore : non, tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Il y a autre chose en Europe que Compiègne, la Bourse, l'Exposition universelle, les badauds qui en rêvent et les filous qui en vivent ! Si, comme nous, vous n'étiez séparé de l'Allemagne que par la largeur de la Seine, vous comprendriez et partageriez certainement mon indignation.

Il y a quelques jours, j'avais été faire une promenade à Kehl avec mes enfants ; ils s'arrêtèrent devant la vitrine d'un libraire et attirèrent mon attention sur de nombreuses caricatures qui s'y étalaient insolemment. Toutes étaient de la nature de celles que je vous envoie comme spécimen. En me les vendant, le marchand riait de ce gros rire allemand que vous connaissez ; j'étais bien tenté de lui couper la figure avec ma canne ! Mais la position officielle, les relations internationales, et enfin la crainte de me faire assommer avec mes enfants par les affreux tudesques qui entouraient la boutique... j'ai donc jeté mes quatre sous sur le comptoir et suis sorti la rage dans l'âme ! Les petites m'ont dit : « Qu'as-tu donc, papa, tu es bien pâle ? » En effet, je pouvais être très pâle, car j'éprouvais le serrement de cœur que doit ressentir l'homme qui a reçu un soufflet !

Tout cela, me direz-vous, est du sentiment, du sentiment exagéré. Soit ! mais voici autre chose.

Chaque jour, il m'est rendu compte que des agents prussiens parcourent nos frontières, examinent attentivement les lieux, prennent des renseignements minutieux sur les voies de communication, ressources des villages en écuries, fours, blé, fourrages, etc. Il n'y a qu'un instant, on me disait que deux de ces agents étaient venus avant-hier à Mutzig, avaient tout examiné, beaucoup questionné, pris des notes. — Le gouvernement n'ignore pas ces détails, car il est informé par des rapports émanant de la préfecture et de la gendarmerie ;

mais il semble que ces gens ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas entendre !

Comme certains oiseaux stupides, nous plaçons la tête sous l'aile, afin de ne pas voir le bâton qui va nous assommer.

Vous allez me trouver bien ridicule, bien ennuyeux ! Mais, que voulez-vous ? Je suis exaspéré par la lecture de ce fameux projet de réorganisation de l'armée[1]. Il est impossible de voir quelque chose de plus mauvais, de plus indigeste, de plus contraire aux intérêts de l'armée, des populations, de la dynastie ! C'est à ce point que nous, les dévoués par excellence, nous qui sommes prêts à nous faire casser les bras, les jambes, voire même la tête pour les besoins de la cause, nous en sommes réduits à souhaiter ardemment que ce funeste projet soit repoussé par le Conseil d'État ou par les Chambres. S'il était adopté, ce serait à désespérer de l'armée et du pays !

IV

Strasbourg, 17 janvier 1867.

Mon cher ami, votre bonne lettre m'a fait grand plaisir. Il y avait bien longtemps que vous ne m'aviez donné signe de vie, — soit dit sans reproche, car je sais combien vous êtes occupé et entraîné par le tourbillon dans lequel vous vivez.

Vous confirmez ce qui me revient de tous côtés et ce qui ressort trop clairement des faits de chaque jour : il paraît exister dans les hautes sphères du gouvernement une confusion, une hésitation bien fatales dans les circonstances présentes ! Du reste, je le sais, le mot d'ordre est : patience et satisfaction apparente. Je veux bien chanter la même note, mais, hélas ! nous ne trouverons pas d'échos... Au point où en sont les choses, le système est funeste. Il peut satisfaire les lâches, les gens sans cœur, sans patriotisme, qui ne son-

1. Loi sur la réorganisation de l'armée, présentée au Corps législatif le 7 mars 1867, promulguée le 1er février 1868. C'est la loi que défendit avec tant d'énergie le maréchal Niel contre les attaques de l'opposition. Dans sa lettre du 23 janvier 1868 (voir plus loin, p. 237), le général Ducrot développe les raisons qui motivent son jugement.

gent qu'à jouir du présent et disent sans vergogne : « Cela durera toujours autant que nous. » Au contraire, tout ce qui a un peu de virilité, un peu de dévouement sincère à l'Empereur et au pays, s'afflige et s'indigne de l'apathie mortelle qui semble nous gagner.

Un sentiment paraît surtout dominer les braves gens, c'est-à-dire ceux qui doivent être particulièrement l'objet de l'attention et des préoccupations du gouvernement, puisque ce sont les seuls sur lesquels il puisse compter dans un moment de crise : à chaque nouvelle circulaire, note, article dans un sens plus ou moins optimiste, ils s'écrient : « Mais l'on nous prend donc pour des niais ou des aveugles ! Comment ! tous les jours, les faits viennent démentir les prévisions du gouvernement, tromper les espérances du pays, et l'on veut nous prouver que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes ! »

Après le discours d'Auxerre [1], c'est l'occupation de Mayence et de Luxembourg par les Prussiens. Après la trop fameuse circulaire La Valette [2], c'est le projet de réorganisation de l'armée qui démontre la nécessité de tripler les forces militaires de la France... Et ainsi de suite.

Il est malheureusement un fait dont les personnages haut placés, comme le général Fleury et vous-même, ne peuvent se rendre compte, mais qui est incontestable, que les hommes vraiment forts et sincèrement dévoués doivent envisager dans toute sa triste vérité : à la confiance la plus absolue, la plus fanatique dans le génie et le bonheur de l'Empereur, ont succédé le découragement, le doute le plus complet. Autre-

1. « Le département de l'Yonne a été un des premiers à me donner ses suffrages en 1848. C'est qu'il savait, comme la grande majorité du peuple français, que ses intérêts étaient les miens, et que je détestais comme lui ces traités de 1815 dont on veut faire aujourd'hui l'unique base de notre politique extérieure... » Discours prononcé par l'Empereur, le 6 mai 1866, à l'occasion de l'ouverture du concours régional d'Auxerre. — Le discours d'Auxerre fut alors considéré comme une revendication des frontières du Rhin.

2. M. de la Valette, ministre des Affaires étrangères par intérim, adressa à nos agents à l'extérieur, en septembre 1866, une circulaire, insérée au *Journal officiel*, ayant pour but d'atténuer l'effet produit sur l'opinion par les rapides succès des Prussiens dans la campagne qui se termina à Sadowa et par la première transformation de l'Allemagne, conséquence du traité de Prague, signé le 23 août 1866.

fois, le Gouvernement n'avait pas à se préoccuper des manœuvres de l'opposition; elle ne se composait que d'un petit nombre d'utopistes et d'ambitieux déçus; l'immense majorité de la nation ne la prenait pas au sérieux et se rangeait toujours du côté du souverain. Aujourd'hui, les rôles sont renversés; les fois les plus robustes sont ébranlées, le doute s'est glissé dans tous les cœurs!

L'accueil fait par l'opinion au projet de réorganisation de l'armée que l'on savait parfaitement être bien plus l'œuvre de l'Empereur que celle de la haute commission, cet accueil, dis-je, est un symptôme qui doit faire réfléchir. Attendez la réunion des Chambres et vous en verrez bien d'autres! Viennent les prochaines élections et ce sera encore une autre affaire!

Vous allez me trouver bien osé, bien frondeur, n'est-il pas vrai? N'allez-vous pas me traiter de factieux, d'homme dangereux dont il faut se séparer au plus vite? Non, vous n'aurez pas cette mauvaise pensée, si vous voulez réfléchir un peu sérieusement.

Pour combattre un danger, il faut le connaître, le regarder en face. Tous ceux qui cherchent à abuser l'Empereur sur la gravité de la situation, sur les effets désastreux produits par les derniers événements, sont de faux amis, des traîtres et des lâches qui ne se préoccupent que du soin de sauvegarder des intérêts purement personnels. *Pessimum inimicorum genus laudantes*, comme dirait mon ami Trochu.

L'ingénieur en chef, chargé de la navigation du Rhin, homme de haute intelligence et de grand cœur, me disait hier :

« Vous ne pouvez vous imaginer ce que je souffre depuis quelque temps. J'ai de fréquentes conférences avec les ingénieurs badois et bavarois; l'attitude de ces messieurs me donne la juste mesure du revirement qui s'est produit en Allemagne à notre égard. Autant ils étaient polis, faciles, empressés (je dirai même obséquieux), autant ils sont devenus raides, exigeants, voire même arrogants. Ce sont des affranchis d'hier qui tiennent à prouver au maître qu'ils ont cessé de lui appartenir et de le craindre. »

Avec ces idées qui sont aujourd'hui celles de toute l'Alle-

magne, il est impossible qu'un conflit n'éclate pas au premier jour. On ne fait pas tenir indéfiniment un œuf sur sa pointe. La situation n'est pas en équilibre plus stable!

Cette douloureuse situation est-elle sans remède? — Non. Mais, pour le trouver et l'appliquer, il faut faire machine en arrière, remplacer par des *hommes* les personnes qui promènent parmi nous leur importance frelatée; abandonner les chimères, la politique du sous-entendu, les grands mots, les grands compliments, pour aborder la réalité; pratiquer la sincérité; agir virilement et honnêtement. Programme qui comporte une certaine transformation gouvernementale, entraînant une transformation nationale, laquelle sauverait l'Empire, et nous avec lui!

Il faut, comme je le disais au général Fleury dans une de nos dernières conversations, faire outillage neuf et, cet outillage monté, se mettre résolument à la besogne, sans bruit, sans fausses démonstrations.

Il n'est plus possible de se le dissimuler, la fatale loi de 1855[1] a produit des effets désastreux; le niveau de notre armée a beaucoup baissé, surtout en ce qui concerne l'élément sous-officier, élément si puissant et tout particulier, par sa nature, à notre armée. — Tous les chefs de corps, sans exception, se plaignent amèrement de ne plus trouver à remplacer les fourriers et sergents-majors que la libération enlève chaque jour. C'est déjà un grand mal dans le présent; cela en sera un bien plus grand dans l'avenir, car c'est dans cette catégorie que nous puisons les excellents officiers de troupe, aussi remarquables par leur solidité, leur dévouement, leurs modestes prétentions, que par leur intelligence pratique de toutes les choses secondaires du métier. Par quoi les remplacerons-nous?

Il est temps de mettre de côté tout sot amour-propre, toute folle présomption, et de profiter des enseignements que nous donnent les derniers événements.

Il en est un surtout sur lequel on ne saurait trop méditer: le 5 mai 1866, le gouvernement prussien ordonnait la mobi-

1. La loi du 24 avril 1855, sur la dotation de l'armée, établissait les rengagements avec prime, précisément pour constituer des cadres de sous-officiers.

lisation de ses corps d'armée ; le 19, tous ces corps étaient concentrés et venaient prendre position sur les frontières. Le 15 juin, la Prusse signifiait son ultimatum à la Saxe, au Hanovre, à la Hesse électorale. Le 16, elle faisait son entrée à Dresde. N'est-ce pas foudroyant? En quatorze jours, cette armée de deux cent quarante mille hommes avait été portée à quatre cent quatre-vingt-dix mille hommes, tous armés, habillés, équipés, encadrés ! Avec notre organisation actuelle, nous n'obtiendrions pas un pareil résultat en trois mois.

Et vous voulez que je ne sois pas inquiet? Mais nous sommes à la merci des événements et des Prussiens ! Il faut être aveugle pour ne pas le voir.

Plus je vieillis, plus je m'entête dans mes idées et mes jugements sur les hommes et les choses : les événements sont venus si souvent justifier mes prévisions, qu'en vérité je suis bien excusable.

En résumé, dites au général Fleury que je le remercie de son avertissement ; j'en ferai mon profit ; d'ailleurs, je suis aussi discret, aussi prudent qu'il peut le désirer ; mais, pour Dieu, qu'il ne s'abuse pas sur la gravité de la situation et qu'il cherche à la faire comprendre à notre Empereur. Garder le silence aujourd'hui serait une faiblesse et une lâcheté. Si j'avais l'occasion d'approcher notre souverain, je ne la commettrais certainement pas, dussé-je m'exposer à une disgrâce complète ; d'ailleurs, elle ne serait que passagère, car les événements se chargeraient trop tôt de me donner raison.

Une personne, en position d'être bien informée et de bien juger les choses, m'écrivait dernièrement de Paris : « La situation est grave, très grave, tellement grave que personne n'ose dire toute la vérité à l'Empereur, et c'est là le plus grand malheur ! »

En voilà bien long; tout cela est bien diffus, bien mal présenté, mais j'ai la tête tellement remplie de ces tristes pensées qu'elles débordent sous ma plume, sans que j'aie la possibilité de les développer complètement.

V

Strasbourg, 9 juin 1867.

Que le bon Dieu vous bénisse, mon cher ami, car, sans votre heureuse inspiration, il est probable que les coups de l'assassin eussent été mieux dirigés et que nous serions aujourd'hui dans le deuil et la tristesse [1].

Quelle honte pour la France, quels cris de réprobation dans toute l'Europe, si notre hôte illustre avait été frappé sur notre territoire! La pensée seule d'un pareil malheur fait frémir. Mais, si je maudis le forcené qui a commis un si grand crime, je maudis encore bien plus tous les misérables dont les déclarations et les protestations mensongères font revivre sans cesse cette malheureuse question de Pologne, cause de tous les désordres et de tous les crimes!

Les indignes avocats [2] qui reçoivent par des insultes un grand souverain, hôte respecté de la France, sont plus coupables à mes yeux que le malheureux insensé agissant sous l'impulsion d'un fanatisme aveugle. C'est un acte bien digne de cette infecte caste personnifiée dans ce haineux et baveux Jules Favre, aujourd'hui membre de l'Académie française!

Vous assistez à de brillantes fêtes, cher ami; cela vous fatigue sans doute un peu, mais vous amuse beaucoup.

1. Le baron Philippe de Bourgoing avait été attaché à la personne du tsar pendant son séjour en France. Au retour de la grande revue de Longchamp, le 6 juin 1867, Bérézowski tira deux coups de pistolet sur l'empereur de Russie. M. de Bourgoing était à côté du tsar, à la portière de droite de la voiture où avaient pris place Alexandre II, Napoléon III, le grand-duc héritier et le grand-duc Wladimir. Il avait la direction du cortège. M. Raimbeaux, écuyer, se tenait à la portière de gauche. La police ayant été avertie que l'on pouvait redouter un attentat, M. de Bourgoing fit signe, en arrivant au bas de la Cascade de Longchamp, de prendre la route de droite au lieu de l'allée des Acacias, désignée dans l'itinéraire de retour. Bérézowski, qui attendait dans l'allée des Acacias, se serait trouvé à droite de la voiture, du côté de l'empereur de Russie. En voyant le changement de direction, il courut à travers les massifs et ne rejoignit les voitures impériales qu'en haut de la Cascade. Il était alors placé à gauche de la calèche, et sa course précipitée l'empêcha de viser avec sûreté. Il pressa même les deux gâchettes à la fois. C'est donc grâce à l'heureuse inspiration du baron Philippe de Bourgoing que l'empereur Alexandre II échappa à la balle de l'assassin.

2. On se rappelle que lorsque le tsar visita le Palais de Justice, M. Floquet s'approcha de lui et, soulevant sa toque d'avocat, cria : « Vive la Pologne, Monsieur! »

Tout Paris, absorbé par les splendeurs de l'exposition, les visites des souverains, ne pense plus à Sadowa, aux envahissements de la Prusse, à ses projets menaçants. Dieu veuille que notre Empereur ne se laisse pas endormir par le rusé renard Bismarck et qu'il prenne ses mesures pour prendre tôt ou tard une éclatante revanche !

L'exposition passera, les souverains rentreront chez eux, et nous resterons en présence d'une situation fort grave à l'intérieur, intolérable à l'extérieur. Nos voisins vont toujours leur train. Après l'unification militaire, voici l'unité douanière et commerciale qui vient de se faire. C'est le cadeau de bienvenue du bon roi Guillaume ! Il est impossible d'éluder plus effrontément les stipulations du traité de Prague !

Je suppose que l'empereur Alexandre n'entrera pas dans la gare de Strasbourg, mais qu'il ira tout droit à Kehl; c'est ainsi que les choses se passent ordinairement pour les grands personnages impatients de rentrer chez eux.

Dans tous les cas, je me tiens prêt, et, si j'en reçois l'avis officiel, j'irai avec grand plaisir saluer Sa Majesté l'Empereur de toutes les Russies.

J'ai toujours pensé que la véritable, la seule alliance durable pour la France devait être celle de la Russie, fallût-il pour cela lui abandonner Constantinople et jeter à la mer tous ces affreux Turcs. Les Prussiens, les Anglais, voilà nos vrais et irréconciliables ennemis. Je n'ai jamais oublié Blücher et Wellington... pas même aux plus beaux jours de l'entente cordiale !

Quel que soit l'itinéraire de votre souverain, j'espère bien que vous vous arrangerez de façon à nous donner quelques instants après son départ. Je serai heureux de vous serrer la main et de causer avec vous. Bien des choses se sont passées depuis notre dernière entrevue.

VI

Strasbourg, 13 janvier 1808.

Mon cher ami, votre bonne lettre m'a fait grand, grand, très grand plaisir ! Il y a bien longtemps que vous n'étiez

venu causer avec moi, et votre silence m'était d'autant plus sensible que vous m'avez toujours gâté sous ce rapport. Dans nos dernières conversations, nous n'avons pas toujours été du même avis; vous me taxiez de pessimisme; moi, je vous trouvais trop optimiste: et, faut-il vous l'avouer, je vous soupçonnais parfois de vouloir me cacher le fond de votre pensée. Obéissant aux exigences de votre position officielle, vous pouviez vous croire obligé à une certaine réserve, même en causant avec moi.

Cette tension dans nos rapports ne pouvait durer, car, au fond du cœur, nous avons les mêmes principes, les mêmes sentiments de dévouement à notre pays et à notre souverain. Si nous différons d'avis sur les moyens à employer pour servir utilement l'un et l'autre, nous sommes toujours en parfait accord sur le but à atteindre.

Oui, mon cher ami, le seul moyen de retremper notre pays, de rendre à la dynastie impériale son prestige et sa solidité, c'est la guerre, la guerre qui, seule, fera oublier les funestes erreurs et les fatales faiblesses de l'année 1866. La lutte sera rude, sans aucun doute; elle demandera de vigoureux efforts, mais son issue ne saurait être douteuse si nous savons mettre à profit les excellents éléments militaires de notre armée et l'élan patriotique des masses que l'on retrouve toujours en France, lorsqu'on sait faire vibrer certaines cordes.

Sans doute, la situation s'est améliorée depuis que le maréchal Niel a pris la direction des affaires; nous avons du matériel, des chevaux, des hommes même, mais peu de soldats, et ici je constate une erreur trop généralement répandue qui consiste à confondre des hommes et des soldats. La différence est grande cependant.

Avec une armée relativement peu nombreuse, mais bien organisée et composée de troupes instruites, solides, homogènes, l'on est à peu près certain du succès au début de la campagne. Si une bonne organisation donne le nombre d'*hommes* nécessaire pour alimenter l'armée, fournir les garnisons des places fortes, etc., les succès continuent et le résultat final est assuré.

Sous ce rapport, le maréchal Niel n'a rien fait ou plutôt a

mal fait. Le renvoi des classes 61 et 62, au mois de septembre dernier, a désorganisé nos cadres et, malgré tous les efforts depuis quatre mois, il reste encore beaucoup à faire sous ce rapport. Notre artillerie, particulièrement, est d'une faiblesse désolante; son état du pied de paix n'est nullement en rapport avec les exigences du pied de guerre. Certains éléments indispensables manquent à notre infanterie. Par exemple, les chefs de bataillon, l'adjudant-major, l'adjudant du quatrième bataillon ; un cinquième sergent (sergent de tir) à toutes les compagnies, etc... Mieux vaudrait cent fois s'occuper de compléter tous ces détails, que songer à organiser les cadres d'une garde nationale qui seront toujours détestables. Je comprends la garde nationale sur le papier, mais je ne veux pas de ces réunions qui donneront des résultats dérisoires au point de vue de l'instruction et présenteront souvent un danger au point de vue politique.

L'argent que l'on dépense pour organiser ce semblant de seconde armée serait bien plus utilement employé pour donner à la véritable armée le nécessaire, l'indispensable. Quelques batteries d'artillerie, un quatrième bataillon mobilisable, et quatre compagnies de dépôt dans nos régiments d'infanterie, feraient bien mieux notre affaire.

Il ne faut pas se le dissimuler, la nouvelle loi, sortie si péniblement de trop longues discussions, est mauvaise; elle ne donne aucune force pour le présent et peu de chose pour l'avenir; elle mécontente les populations, ne satisfait pas l'armée: elle n'est pas née viable et, j'en suis convaincu, elle sera rapportée avant d'avoir donné des effets complets. Les questions qui agitent l'Europe en ce moment seront résolues avant neuf ans!

Ce qui fait la force de l'armée prussienne, la seule chose que je lui envie, c'est une excellente organisation en corps d'armée, division et brigade, organisation qui rend sa mobilisation si facile et si prompte qu'elle peut toujours en quarante-huit heures concentrer 120 000 hommes autour de Mayence ou de Coblentz. Dans l'état actuel des choses, nous n'obtiendrons pas ce résultat en plusieurs semaines!

La Prusse se montre certainement très circonspecte, en ce moment, dans ses relations diplomatiques et dans ses actes;

mais elle n'en continue pas moins, avec une prodigieuse activité, toute sa préparation à la guerre.

J'en conclus que si elle se résigne à ajourner ses ambitieux projets, elle n'y a pas renoncé définitivement; si elle juge le moment inopportun pour entrer en campagne, elle n'en reste pas moins convaincue que la guerre est inévitable dans un avenir plus ou moins rapproché, et elle agit en conséquence.

Dans ce moment, il se passe un fait assez curieux que je suis avec attention : les Badois font des travaux importants sur la rive droite du Rhin entre Neuf-Brisach et Strasbourg. Il y a là, en face de Marckolsheim, un point bien connu dans nos anciennes guerres, qui présente de grandes facilités pour un passage de la rive droite sur la rive gauche — rentrant du fleuve tourné du côté de l'ennemi, hauteurs escarpées aux deux extrémités du croissant qui commandent complètement la rive gauche, faux bras du Rhin navigable, ce qui permet de préparer l'embarquement des troupes en toute sécurité, etc... — En face de Marckolsheim, et à quelques kilomètres seulement, au pied des Vosges, se trouve l'excellente position de Ribeauvillé d'où partent trois belles routes qui, franchissant les Vosges aux cols de Sainte-Marie-aux-Mines, du Bonhomme et de Gérardmer, viennent déboucher dans les hautes vallées de la Moselle, vers Saint-Dié et Raon-l'Étape.

Ces données suffisent pour faire entrevoir ce que l'ennemi peut tenter de ce côté. Maître du Rhin moyen de Rastatt à Coblentz, et appuyé sur des places de premier ordre, l'ennemi peut à volonté prendre l'offensive ou rester sur la défensive vers notre frontière nord-est ; il peut appeler notre attention de ce côté par quelques vigoureuses démonstrations, et, par les nombreuses voies ferrées de la rive droite, porter rapidement une grosse armée vers le Haut-Rhin. Cette opération aurait le double avantage de couvrir complètement les États du sud de l'Allemagne et de les entraîner immédiatement dans l'action. En quarante-huit heures, cette armée peut être au pied des Vosges et marcher sur Nancy, par les routes de Raon-l'Étape et Saint-Dié. Tournant ainsi d'un seul coup nos armées échelonnées entre Rhin et Moselle, pendant qu'elles

seraient abordées de front par les armées qui s'avanceraient au nord, en s'appuyant sur les places fortes du Rhin. Nancy deviendrait ainsi l'objectif unique de toutes les forces ennemies.

Les confédérés badois, wurtembergeois, bavarois, entrant alors en action, inonderaient la Haute-Alsace et couvriraient les derrières de l'armée prussienne engagée dans la partie sud des Vosges. C'est un mouvement analogue à celui par Rastatt et Haguenau dont je vous parlais au printemps de 1867, mais d'une exécution encore plus facile, et donnant des résultats plus complets.

Je rédige en ce moment un mémoire détaillé sur cette intéressante question et je l'adresserai dans quelques jours au ministre de la Guerre ; mais la conclusion qui se dégage tout d'abord de ces faits, c'est que les derniers événements nous ont créé une situation intolérable.

Plus on étudie nos frontières, plus on reconnaît leur faiblesse, et, par suite, la nécessité d'une rectification, si nous ne voulons rester indéfiniment sous le coup d'une audacieuse surprise. Obtiendrons-nous cette rectification par les voies de la diplomatie? Je ne le crois pas, mais je crains bien que nos gouvernants ne se bercent trop longtemps de ce fol espoir !

En voilà bien long, mon cher ami, et je me dédommage amplement de mon silence ; mais je suis convaincu que vous n'êtes indifférent à aucune des questions effleurées par moi, voire même à la question purement militaire.

GÉNÉRAL DUCROT

BLANCADOR L'AVANTAGEUX[1]

— MŒURS DU XVIe SIÈCLE —

VII

Marguerite de Troix-Mares se décida à quitter le château de Bellepeyre dans les premiers jours de janvier. Elle se consola du chagrin qui la tenait de quitter Diane par le plaisir de ne pas être séparée de son Blancador, sans qui elle ne pouvait faire un pas. Marguerite se laissait aller à cette passion tardive où elle s'épanouissait avec une ardeur de bête.

Elle monta en croupe d'un barbe blanc, se collant au jeune homme plus étroitement que ne l'eût commandé la plus timide prudence, et assura les rondeurs encore fermes de son séant sur le panneau d'où retombait un tapis de velours noir brodé à son chiffre. Ses pieds reposaient sur une planchette pareillement habillée de velours. Ainsi installée, la veuve se mit en route pour le château de La Combe. Et ceux qui la virent s'éloigner, dans ses magnifiques habits de deuil, avec un cayot de bombasin strié de velours, couvert de petites bandes de taffetas effilé, un bonnet de serge noire d'où pendait un voile de crêpe qui balayait la terre, et un touret de nez en peluche, sans compter les émaux de ses joyaux noirs, et ses gants brodés, crurent assister au départ de la reine de

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 août et 1er septembre.

Saba, quand cette Candace se mit en route pour proposer des énigmes au roi Salomon.

Sa suite était d'une douzaine de valets et servantes, où Jacquemin Tardival et Jeannine Le Broc tenaient la place principale, avec Marie-Rose, chambrière intime de Marguerite. Assise sur un bât dont l'arçon portait une bougette en maroquin contenant le nécessaire de toilette de sa maîtresse, Marie-Rose, qui n'avait pas vingt ans, se balançait au pas tranquille d'une mule grise. Et cet animal, qui disparaissait sous un lacis de courroies à carrefours dorés, sous des cordelières entrelacées et des floches de soie bleue, semblait approuver, par le mouvement de ses oreilles de lièvre, les compliments licencieux de l'empressé Jacquemin.

— Si, disait M. Tardival, vous pouviez quitter cette tenue de deuil que vous portez en l'honneur de feu votre maître, vous n'en seriez pas plus charmante, gracieuse et plaisante Rosette. Et cette fraîche Jeannine, qui chevauche ci-près, tellement bariolée et bigarrée de tous draps, qu'elle apparaît riolée et piolée comme la chandelle des Rois, n'est, auprès de vous, qu'un méchant coquelicot comparé à un lys.

Ou bien il racontait à Rose les moindres péripéties de la bataille de Coutras, et comment il sauva la valise dont il avait charge :

— Si M. de Joyeuse avait eu près de lui, de fortune, une demi-douzaine de Jacquemins, pas davantage, le gain de la journée eût été pour l'armée du Roi.

Et, à quelques longueurs de bête, Jeannine, parée comme une châsse, suivait en se désolant des manières hautaines de M. de Blancador. Maintenant, il ne daignait même plus lui ouvrir la porte de l'antichambre où il veillait sur la vertu de madame de Troix-Mares. Et la simple fille, croyant que la beauté peut suffire à tout, comme le vrai mérite, soupirait. Elle se sentait de plus en plus triste à se rapprocher du château sombre et glacial où il lui fallait rentrer, et dont les murs suintaient l'ennui.

La petite troupe traversa la forêt de Montech, où madame de Troix-Mares prit assez peur de quelques misérables, qu'elle aperçut dans une vente, pour s'enlacer étroitement à M. de Blancador, en poussant de petits cris, et avec d'autres mi-

nauderies qui montraient trop leur apprêt pour ne pas indisposer Horace. Il commençait de montrer à la dame une froideur qui la navrait, la chargeait d'observations malveillantes, ne lui ménageait pas les critiques. La veille encore, il l'avait vertement tancée parce qu'elle s'était enduit le visage de graisse de crocodile, onguent qui, comme chacun sait, est propre, entre tous, à effacer les rides. Et, pour le calmer, Marguerite n'avait cru pouvoir mieux faire que de lui donner une paire de pendants d'oreilles en rubis balais et une bague qui complétait la parure. Mais Horace avait reçu ces dons, pourtant considérables, sans que rien, dans ses traits ni dans ses gestes, trahît une satisfaction, même médiocre.

Dès le second jour de la liaison, il avait laissé entendre à madame de Troix-Mares, non sans quelques gémissements bien espacés, qu'il était singulièrement dur, pour l'héritier des Blancador de Monsac, de vivre en domesticité. Et jamais cette domesticité ne lui était si pesante que quand il se rappelait que celle-là même, qui le détenait à son service, avait profité de sa misère. N'était-ce pas le financier Florent Bourassou, qui, pour se parer d'un vain titre seigneurial et, prenant un abbé comme homme de paille, avait ruiné le feu baron de Blancador, et obligé son fils à courir le monde, dans une condition servile?

Marguerite lui avait arraché ces aveux par morceaux. A les ouïr, sa douleur allait grossissant. Cette femme, qui avait vécu dans un air chargé de trahison et de mensonge, n'admettait pas que son Blancador pût pratiquer le dol et la tromperie. Tout ce qui passait par cette bouche, surmontée de telles moustaches, devenait pour la veuve amoureuse article de foi. Si peu qu'elle connût les affaires embrouillées et sans nombre de son défunt mari, elle croyait l'avoir entendu dire, et souvent, dans les derniers jours de sa vie, qu'un accord était intervenu. Une grosse somme d'argent avait été mise à la disposition de l'héritier, par Dom Bazime, s'il consentait à abandonner le procès. Mais quand elle en toucha un mot à Blancador, celui-ci se récria. Sans entrer dans le détail, il laissa comprendre, avec l'accent amer d'un ange déchu, que « là, comme ailleurs, il avait été volé », et que « les intermédiaires avaient retenu le meilleur ».

Ignorant que les « intermédiaires » étaient MM. de Martinglise et de La Poise, Marguerite déclara qu'elle mettrait ordre à tout cela. Dès que son homme d'affaires, M. Baratier, serait arrivé chez M. de Corpoy, ce qui ne pouvait tarder, elle s'en ouvrirait à lui. Mais elle allait, en tout cas, donner l'ordre qu'on lui écrivît. La question serait résolue à l'avantage du dernier descendant des Blancador.

Horace se défendit avec noblesse. Il souhaitait que l'on ne tirât plus cette histoire « des marais profonds de l'oubli ». Il menaça la dolente veuve d'un départ précipité, et qui ne serait pas suivi de retour... Et, à la lueur de la veilleuse qui éclairait un lit drapé de beaudequin ormuz rehaussé de damas caffart violet, Marguerite crut comprendre, à suivre les regards que le jeune homme adressait à la fenêtre, — que le départ se ferait par là. Elle eut la vision de son Blancador en chemise, traversant l'espace, s'abîmant, comme un nouveau Phaéton, dans une chute mortelle, sur le pavé de la cour d'honneur. Elle perçut le bruit sourd d'un corps qui s'écrase; sans quitter ses draps, elle vit les dalles rougies de sang.

— Va, ne te désole pas! — cria-t-elle en l'enlaçant dans ses bras ronds et polis à grand'foison de fard blanchet — je suis riche! Tout cela est réparé par avance. Et je rendrai ton bien au centuple.

S'il se fût trouvé, d'aventure, une écritoire et une plume, près de la couche témoin de son quotidien sacrifice, nul doute que M. de Blancador n'eût réussi à se faire signer une belle donation. Mais il ne vit, sur la table madrée, taillée dans une loupe de frêne, brillant comme or tant on la passait à l'huile de lin, qu'une friponne de cotignac. Et rien, dans cette boîte ronde en bois blanc, n'était de nature à servir pour une donation, non plus que le petit croissel de vermeil, dont la flamme falote, dansant dans le manchon de cristal, éclairait les jaspures de la tablette.

« Ce sera pour une autre fois! » se dit-il.

Et tandis que, pour l'heure, la dame de Troix-Mares, effrayée par ces charbonniers sortis des profondeurs de la forêt afin de jouir, sans doute, de son spectacle, demandait à Blancador « s'il n'y avait pas de danger », lui pensait à cette donation et étudiait les moyens de se l'assurer dans une forme pratique.

— Ah ! mon Dieu ! — soupirait Marguerite, — Blancador, je vous en prie, pressez le pas ! Voyez-vous que ces vilains nous assaillent ! Et puis, vous êtes si courageux que vous les attaqueriez, comme vous l'avez fait pour M. de la Haussaye ! Piquez ! piquez !

Jacquemin, qui entendait ces plaintes, pensait que, en ce qui touchait au cas de La Haussaye, il y avait eu peu de risques. Mais, magnifique et libéral, prodigue de l'argent de son maître dans les occasions utiles, il jeta aux rôtisseurs de bois quelque monnaie blanche, jusqu'à dix testons. Il accompagna ce don de paroles bienveillantes :

— Braves gens, voici de la part d'une noble et généreuse dame, qui est fort aumônière !

Puis, pour éblouir la tendre Marie-Rose par ses manières aisées et facétieuses, il conclut :

— Allez, enfants de cheminée ! Et ne dilapidez point cet argent, en une fois, à vous faire blanchir. Car, en gens de bonne maison, vous ne pourriez être bien lessivés qu'en Flandre, et cela, croyez-moi, coûte fort cher !

Marie-Rose et Jeannine se réjouirent de cette plaisanterie. Mais leur joie ne connut plus de bornes, quand Tardival ajouta majestueusement :

— Aussi bien, cette accorte et jeune demoiselle, qui doit s'appeler Proserpine, si Dieu est juste, — et il désignait une charbonnière, dont les dents blanches brillaient seules dans la masse noire où se confondaient sa face, sa chevelure et ses vêtements, — est-elle mieux gardée que les esclaves du Grand Turc ! Et cela sans eunuques ni icoglans, je le jure ! Car qui l'approcherait amoureusement en rapporterait les marques, et ne pourrait cacher son action. Heureux maris des fourneaux rustiques, vous êtes hommes circonspects et extraordinairement astucieux.

Et chacun, après ce beau discours, s'en fut de son côté, avec une grande satisfaction. Marie-Rose glissa dans l'oreille de Jeannine, au premier moment où leurs bêtes vinrent se frotter les naseaux :

— Cet écuyer est bien-disant, et il m'a l'air d'en savoir aussi long que son maître !

— Ah ! ma mie ! — répondit Jeannine en levant les

yeux vers les nuages gris qui moutonnaient sur le bleu cendré du ciel, — il ne faut pas préjuger de pareilles choses. C'est à l'user qu'on connaît le drap!

Mais la fille de charbonniers avait salué Blancador d'un regard qui en disait encore plus long, si possible, que celui de Jeannine. Marguerite observait cette sauvagesse ; elle en rougit de jalousie sous son masque :

« Elles en veulent toutes, songeait-elle. Il faudra que je sache le garder. Ah! que n'ai-je dix ans, quinze ans de moins! Ou que n'est-il âgé de quelque trente-cinq ans! Un mariage serait possible. Mais jamais il ne voudra épouser mes cheveux blancs. »

Et la veuve de M. Florent Bourassou de Troix-Mares, dont la fortune surpassait celle de Scipio Sardini, gémit, à penser que la richesse ne suffit pas pour assurer le bonheur.

« Je le retiendrai peut-être par l'espoir de quelque gros présent... Mais, s'il veut quitter mon service et se fixer chez M. de Corpoy, ainsi que Diane me l'a dit, comment l'en empêcher? Que décider, et qui me dirigera en cette affaire? »

Et, sans voir le ridicule de cette pensée, elle regretta la mort de Florent, tant ce mari abondait en avis précieux et en bons conseils. Cependant, Blancador se demandait s'il pourrait concilier le service amoureux de Marguerite avec la discipline rigoureuse du château où il allait entrer. Devait-il abandonner cette maîtresse compromettante par ses regards mourants, pour devenir l'homme de M. de Corpoy? Et pourrait-il mener auprès de madame sa femme l'intrigue amoureuse dont il voulait se faire honneur auprès de Séligny pour en tirer de l'argent? Travaillerait-il pour son propre compte auprès de Hulline?

« Celle-là, se disait-il, est jeune. Le portrait que m'en a montré Séligny, sur une cire peinte, la montre plaisante, quoique un peu triste et éteinte. L'âge disproportionné de son mari est pour nous faire espérer que cette Hulline se changera, tôt ou tard, en une très riche veuve. Voici bien des partis à prendre, et je ne veux pas me décider tout d'abord, mais surveiller les événements! Et je dois penser à adopter un maintien grave, à me pénétrer de l'austérité huguenote, à préparer mon entrée dans la religion réformée. Madame de

Formansin m'a donné, par lettre, des renseignements et des préceptes, auxquels elle a joint, en gaillarde subtile, — ah! que n'ai-je pu la prendre, celle-là, avec sa beauté opime!... mais c'est peut-être partie remise! — un viatique matériel.

Horace soupesa la chaîne d'or qui lui pendait au cou, reconnut si l'escarcelle gonflée d'écus d'or, qui tenait à la ceinture de son épée, était bien fermée :

« Cette succulente Diane, semblable à ces volailles qui rôtissent à un feu dont on ne peut s'approcher, ne m'a laissé respirer que son parfum! Mais elle me pousse ouvertement vers les fonctions de Mercure. Je suppose que ces fonctions ne doivent pas aller sans quelques petits bénéfices! »

Et il se remémorait les termes de la lettre qu'un laquais, ce matin même, lui avait remise avec un petit coffre assez lourd :

« *N'oubliez pas que Gaston de Séligny est votre ami, ce qu'il a fait pour vous, et à quel point vous allez pouvoir le servir...* »

« Voilà qui est net, au moins, et dépourvu d'artifices! Mais, si tant est que Gaston le mélancolique soit mon ami, je le suis encore, en mon particulier, davantage, et n'ai pas de meilleur ami que moi-même. Je devrai donc songer à soigner mon veau, car personne, pas même cette vieille Marguerite qui souffle derrière moi, ne le fera avec plus d'intelligence, ni de meilleur cœur. »

Ainsi chacun, livré à ses intimes réflexions, avançait à l'allure paisible de sa bête. On suivit le chemin de Montagnié, puis on remonta vers Pérayrols et Pressech pour passer la rivière à Chalosse, où il y avait un bac. Car Jacquemin fit observer que, si l'on prenait par le pont de Bressols, on pourrait tomber dans un prêche forain de huguenots, et que ces sortes d'assemblées étaient souvent tumultueuses. A la vérité, le prudent valet redoutait de se montrer dans un pays où M. de la Haussaye comptait des parents qui, ayant à voir dans son héritage, pourraient se sentir animés du généreux dessein de le venger. Sur ses conseils, on descendit par Lalbarède pour gagner la route de Corbarieu, et Jacquemin marcha en avant « pour remplir l'office de fourrier ». Laissant sur sa gauche les collines de Beaudésert, il tomba dans

le bon sentier, traversa Guitardie et Garlès. Et, à cinq heures du soir, il annonçait, à l'avant-cour de La Combe, l'arrivée de madame de Troix-Mares et de sa maison.

Comme il faisait nuit noire, et que les laquais qui portaient des torches étaient encore en arrière avec la maîtresse et ses gens, ceux du premier ouvrage firent des difficultés pour donner le passage de la chaussée à Jacquemin. Il parlementait encore quand Blancador rejoignit avec la dame et les falots. Enfin une grille tourna sur ses gonds, avec un grincement lamentable, et deux portiers de gris vêtus, avec des mines balourdes et revêches, saluèrent en levant leurs bonnets, tout juste assez pour prouver qu'ils n'étaient point collés à leurs moules. Un autre gardien, avec une lanterne en forme de poivrière, et qui était en cuivre et en corne, précéda la troupe sur le pont-levis, dont le tablier venait de s'abattre. Les chaînes résonnèrent ainsi qu'une plainte humaine, à quoi répondit le bruit sourd des madriers battus par quarante-huit fers de chevaux et de mules. Deux herses furent levées, une porte, plus lourde que celle dont le stupide Samson chargea, à Gaza, ses fabuleuses épaules, ouvrit ses battants qui portaient deux cents quintaux, peut-être, de clous pyramidaux, de pentures épanouies en ancres, et un revêtement intérieur d'acier épais de douze lignes. On avança alors sous une voûte basse, où il semblait qu'on fût en danger de s'écorcher la tête, et on déboucha, au sortir de ce boyau obscur, dans une cour enserrée par des murailles si hautes qu'elle en prenait l'aspect d'un puits. Là, un majordome, tout de noir vêtu, avec une chaîne d'argent mat au cou, une canne en baleine à pomme d'argent mat, descendit les dix marches d'un perron, escorté par huit pages qui paraissaient dormir, et tenaient des candélabres pareillement d'argent mat, et dont les bougies s'éteignaient une à une sous le courant d'air, parce qu'un valet, à figure de bedeau sévère, ne fermait pas la porte d'entrée. Il la poussa cependant, sans se presser, et les pages rallumèrent leurs bougies, dont la cire coula sur les dalles.

Les voyageurs mirent pied à terre et furent emmenés, comme autant de prisonniers, dans diverses directions, ainsi que le comportaient leurs fonctions et leur état.

Sur la première marche du grand escalier, dans le vestibule aux murailles nues, M. Justus de Corpoy se dressait, en personne, un flambeau à la main, et derrière lui s'étageaient sa femme, son beau-fils, deux ministres en rabat, et d'autres personnes de sa famille, tous en habits noirs ou sombres. M. Justus remercia madame de Troix-Mares de l'honneur qu'elle faisait à son logis, il lui adressa quelques autres compliments avec décence. C'était un homme grand, sec, froid, dont la bouche pincée ne laissait échapper les mots qu'à regret, et il considérait, avec assiduité, la pointe de ses pieds, où il trouvait sans doute le meilleur de son discours. Il parlait d'une voix grise et effacée, tout à la fois dure, cérémonieuse et lamentable. Les expressions tendaient douloureusement vers une simplicité biblique. Et, placé au-dessous des deux pasteurs qui ne le perdaient pas de vue, sous leurs paupières baissées avec humilité, il avait l'air d'un écolier qui récite un épithalame, sous la férule de ses précepteurs.

Caché derrière la robe étoffée et le haut collet du cayot de Marguerite, M. de Blancador écoutait et considérait ; il étudiait avec attention les attitudes de ses nouveaux hôtes. Entre toutes celle de M. de Corpoy l'intéressait, et il s'ingéniait à la copier, et sur l'heure. Madame de Corpoy, d'une blancheur maladive, regardait droit devant elle, sans rien voir. Et de temps à autre, elle portait son mouchoir à la bouche, étouffant ses bâillements. Ses habits sombres lui donnaient l'apparence d'une veuve. Près d'elle, M. Henri de Canteclaux, chétif et un peu voûté, blond, la mine mélancolique et hautaine, ne faisait attention à rien. Quand M. de Corpoy, cependant, parla « des demeures du juste », il tressaillit imperceptiblement comme s'il levait les épaules, et il fronça les sourcils, réprima un rire amer, et son visage triste, lassé, reprit son immobilité.

M. de Blancador contemplait toujours M. de Corpoy, à l'abri de Marguerite qui souriait mollement, son masque à la main. Aussi, quand celle-ci le découvrit, en saluant le maître du logis qui était venu lui prendre la main, sans la baiser, du reste, encore qu'elle fût gantée, Horace se présenta sous les espèces d'un jeune gentilhomme fraîchement arrivé de Genève. Sa retenue modeste fit excuser la richesse et les

superfluités de son costume et elle plut aux deux ministres, devant qui il s'inclina plus bas encore que devant M. Justus de Corpoy, leur donnant à entendre que c'était eux qu'il reconnaissait pour les vrais maîtres de céans. Il sut être gauche, à propos, et embarrasser les éperons de ses bottes fauves dans le tapis quand on le mena vers madame de Corpoy, et garder cette défiance embarrassée que la religion inspire à tous les gens vraiment pieux en présence des femmes. Car en elles abondent les occasions de péché. Il examina donc les marches devant Hulline et rougit comme un lévite qui eût, de fortune, rencontré la vilaine reine Athalie ou sa mère Jézabel qui fut, comme chacun sait, un abîme d'iniquités et une fontaine d'artifices.

Quand on passa dans la longue salle basse où était servi le souper, Horace se trouva séparé de Marguerite par un assez grand nombre de personnes. Exagérant la petitesse de sa condition, il s'était mis tout au bout du cortège. Pouvant tout observer à loisir, il attendit, non loin du bas bout de la table, ce qu'on déciderait de lui. Aussi le premier pasteur, qui remplissait dans cette demeure austère l'office de chapelain, prit-il tout aussitôt cette conduite pour sujet d'une sorte de petite exhortation, en forme de prêche, dont il régala les convives, pendant qu'ils se lavaient les mains dans des bassins d'argent, de cuivre ou d'étain. Tandis qu'un valet, semblable à une ombre vêtue de gris, menait M. de Blancador vers la neuvième chaise à la gauche du maître, M. Momsenn débitait son allocution, en s'appuyant tant sur la bonne conduite de ce jeune étranger que sur le texte de l'écriture qui vérifiait son dire : « *Quand quelqu'un t'invite à des noces, ne te mets pas à la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés un homme plus considérable que toi...* » Mais madame de Troix-Mares, assez portée sur sa bouche, examinait avec une moue de dédain la table mal garnie, sans luxe d'argenterie ni de linge, où une grande pièce de bouilli et un potage paraissaient devoir faire tous les frais du dîner. Et, pour aller, sans doute, au devant de ce souci, qui certainement se laissait lire sur sa face, M. de Corpoy lui dit :

— Vous vous trouvez ici, madame, dans une maison pa-

triarcale, où la règle est la frugalité et la tempérance. Nous nous efforçons de vivre dans l'observation des lois que nous a dictées la sagesse divine, et que nous rappelle la voix de ses ministres...

Ici, M. de Corpoy salua M. Momsenn et M. Mathieu Robin, qui, armés chacun d'une cuiller en argent, suivant leur rang, goûtaient avec recueillement leur potage. Ils ne jugèrent pas utile d'acquiescer.

— Nos repas, continua M. de Corpoy, sont sans apprêts et uniformes, composés, d'après la saison, de ce que nous fournit notre terre. En tous temps ils sont les mêmes pour tous. Suivant la discipline que je fais régner en ce logis, maîtres et serviteurs, comme vous le voyez, se nourrissent à la même table. C'est un usage que nous tenons de M. l'Amiral, et à l'observation duquel veillait sans cesse l'illustre pasteur Merlin...

Empruntant quelques forces nouvelles à son potage, M. de Corpoy reprit :

— A cette table familiale, tous, petits et grands, trouvent le pain sous sa forme matérielle, et aussi le pain de l'âme, qui est dans les enseignements de nos pasteurs...

Madame de Troix-Mares dut se faire alors une petite violence pour ne pas éclater de rire au nez de ce prédicateur, dont elle occupait la droite, et qui parlait à haute voix afin que chacun pût profiter de sa morale. Jadis, elle l'avait connu à Lyon, au jeu de paume, tenant des propos tout autres. Composant avec son envie de rire, elle fit celle qui s'étrangle, et eut l'air d'étouffer dans sa serviette.

Corpoy la laissa tranquillement dompter sa toux, et se remit à parler :

— Ce souper est celui-là même que faisait chaque soir le grand chancelier Michel de L'Hospital, dont le nom doit être à jamais vénéré dans nos églises...

D'un même coup, les deux pasteurs approuvèrent ces paroles en vidant un verre plein de vin. Mais Marguerite haussa légèrement les épaules, car le chancelier s'était laissé aller jusqu'à dire qu'elle était une vilaine bagasse et son mari Florent un fruit mûr pour le gibet. Au reste, cette sotte déclaration n'avait pas profité au bonhomme, qui s'était éteint comme

une vieille lampe, du dépit qu'il prit à la suite de l'exécution de la Saint-Barthélemy. Corpoy ne s'interrompait pas :

— Et dans les conseils du royaume... le chancelier Michel de L'Hospital, qui fut un autre Caton... avait coutume de dire...

Ainsi M. de Corpoy, conciliant le temporel et le spirituel, vint à bout de son potage et de son discours. Marguerite n'écoutait plus le sermon ; elle regardait Hulline. La jeune femme était pareille à ces malades qui vont et viennent, la nuit, tout endormis, sans que la volonté et la conscience aient la moindre part dans leurs actions. Tout en elle semblait mécanique et émoussé. Et, d'un bout à l'autre de la table, du maître au dernier serviteur, régnait la même expression de soumission, de résignation et d'ennui. Un bâillement retenu allongeait les faces, un silence commandé assombrissait les traits, une défiance commune enveloppait toutes ces têtes courbées sous une discipline de cloître. Tous, les yeux baissés, la mine lourde et sournoise, se nourrissaient comme les bêtes, qui pâturent sous le bâton du bouvier. On n'entendait pas un rire.

Marguerite songeait à ses soupers de Paris, à ceux de Diane de Formansin, aux gaillardises de M. de la Goyne. A Bellepeyre, le danger était de s'étouffer en riant, ici on risquait de mourir par consomption et ennui. Elle risqua un regard du côté de Blancador. Le jeune homme, le nez penché sur son assiette, fêtait le bouilli de bœuf avec simplicité. Et, de temps en temps, il approuvait, d'un discret hochement de menton, les paroles que M. de Corpoy avait recommencé de moudre. Entremêlant ses enseignements moraux de préceptes tirés du Livre, de conseils aux laboureurs, recettes pour les bergers, le maître de La Combe continuait de professer, comme M. de Blancador d'approuver avec une religieuse admiration.

— Voici, dit M. Momsenn à M. Robin, un petit Paul en train de trouver son chemin de Damas.

— L'éloquence de ce Justus, ainsi nommé par prédestination divine, répondit M. Robin, peut opérer de pareils prodiges,..

— Il ne faut point, en effet, dire miracles. Car Dieu seul est fort et puissant... Que pensez-vous, mon frère, de cette

dame ou demoiselle dont la toilette de veuve respire si peu la modestie qui convient à son état?

— Rien de bon, monsieur Momsenn. Et, s'il faut que je vous dise, je crains bien que ce château ne perde son renom de pureté à abriter une pareille Vasthi...

— Pour ne pas dire plus, Robin, assurément!... Ou si vous préférez, Parysatis... Il faudra séparer au plus vite ce jeune homme de cette truie babylonienne.

— Je m'y emploierai dès ce soir. Mais, monsieur Momsenn, je ne sais qui me tient, à l'issue du souper, de me dresser comme un autre Jean devant cette Hérodiade.,.

— Gardez-vous-en bien! Robin... Et parlez plus bas! Il y a des intérêts engagés... Contentons-nous d'éloigner le jeune homme de la demoiselle... Dès demain, je le veux interroger... théologiquement,

En effet, pour détourner M. de Blancador de toutes distractions coupables, un logement lui fut fourni dans une aile du château, qu'une herse en fer fermée à clef isolait du corps principal. Dans cette aile droite couchaient les hôtes et les valets du sexe mâle. L'aile gauche, munie d'une double herse, était pour les demoiselles de service et les chambrières. Dans le corps principal demeuraient les maîtres et les personnes de distinction. Et dans les communs vivaient librement les domestiques mariés. M. de Blancador ne s'éleva point contre sa claustration. Mais Marguerite fut indignée. Au mépris des règlements intérieurs établis par M. de Corpoy, elle exigea, après cette nuit solitaire dont elle n'était pas consolée, qu'on lui rendît toute sa maison. Elle voulait que Marie-Rose, ses deux autres caméristes, et Jeannine, que par surcroît elle attachait à son service, couchassent dans son appartement. Marguerite déclara encore qu'elle entendait bien ne pas être séparée de son écuyer M. de Blancador, non plus que du piqueur Jacquemin Tardival, qui faisait auprès d'elle l'office de courrier : sans quoi, elle ne pourrait dormir. Et Marguerite ajouta que, faute à M. de Corpoy d'accéder à ces dispositions, elle quitterait La Combe, le soir même. Elle ajouta même quelques paroles qui plongèrent ce seigneur austère dans une forte anxiété.

— Oui, je ne suis pas tranquille! Avec des gens vertueux

de votre espèce, on ne sait ce qui peut venir. La nuit, sans scandale, une porte est vite forcée... et arrive qui plante !

M. de Corpoy en rougit jusqu'aux oreilles, tout en riant jaune. Puis son teint parcheminé, voire grisâtre, reprit sa coloration première, et il annonça à madame de Troix-Mares qu'il ferait le possible pour la contenter.

Il réunit aussitôt ses deux pasteurs, en une sorte de petit synode. Si puissant que fût le commun désir de se débarrasser de Marguerite, on dut composer, quand M. Justus eût expliqué, par le menu, et en toute humilité, les raisons qui l'obligeaient à observer, envers cette veuve, de particuliers ménagements. Il énonça les faits d'une voix huileuse, abusant de la prétérition et de la réticence, mais sans pouvoir cacher la matérialité des faits. La situation était presque désespérée. Il attendait tout des lumières des Églises : car M. Justus de Corpoy n'en voulait pas séparer ses intérêts propres. Le bruit de sa chute eût retenti jusque dans la Jérusalem céleste, et profondément troublé le protestantisme tout entier sur la terre.

Mais l'ombre de Calvin, qu'il invoqua à plusieurs reprises, ne pouvait empêcher M. Justus d'être le débiteur de madame de Troix-Mares. Celle-ci détenait, en effet, pour une somme considérable de créances sur ledit Justus. Au temps où ce seigneur, n'ayant pas encore embrassé la profession d'homme de bien, étudiait le droit à Toulouse, il avait contracté des emprunts auprès de divers usuriers. L'étude du droit avait duré assez longtemps pour que M. Justus fît la connaissance de Florent Bourassou, son contemporain, car tous deux avaient alors trente-cinq ans, et cela se passait en 1559. Florent se lia d'amitié avec Justus, le dirigea dans les sentiers de la finance, et lui procura la possibilité de contracter pour vingt mille écus de dettes. Plus tard, quand Justus renonça à la jurisprudence pour épouser mademoiselle de Canteclaux, il lui prit tel regret de payer une pareille somme qu'il supplia son ami Florent de racheter toutes ces créances, remettant la liquidation à une date incertaine. Le bienveillant Florent ne refusa point de rendre ce service. Mais, par des calculs d'intérêts et de courtage menés avec la plus grande exactitude, Bourassou parvint à doubler le

chiffre du total, en laissant dormir tout juste assez la dette pour qu'elle ne tombât point dans la prescription. M. Justus de Corpoy se flattait qu'au cours de ses nombreuses aventures le financier Bourassou finirait par perdre les titres. En 1580, il avait cru toucher au terme de ses ennuis. Compromis avec Scipio Sardini dans l'affaire de fournitures de guerre où les avait entraînés M. de Balagny, Bourassou fut sur le point d'être appréhendé au corps ; il fut question de saisir ses papiers. Marguerite passa jusqu'à deux nuits dans l'antichambre du cardinal de Lorraine, et sauva son mari. Justus, qui surveillait les événements, avait déjà gagné un greffier de la Chambre des comptes qui était désigné pour inventorier les papiers. Il était convenu que le dossier Corpoy serait jeté au feu, par mégarde, car cette histoire se passait au mois de janvier. On n'envahit point l'hôtel de la rue Sans-Chef au nom de la justice. Bourassou se releva plus puissant. Et on lui donna le collier de Saint-Michel pour le dédommager des mauvais bruits qu'on avait laissé courir sur son crédit. Les Guises vinrent visiter madame Bourassou, dont la faveur crut comme un torrent enflé par les neiges. Et Justus regagna le pays de Montauban en doutant de la justice du ciel. Mais il oublia cet ennui quand il apprit, par une lettre de son ami Florent, qu'en reconnaissance des démarches sans nombre que lui, Justus, avait menées pour le sauver de la corde, Florent lui remettait sa créance et qu'il n'en serait plus question entre eux, les liasses ayant été brûlées.

M. de Corpoy fut donc très désagréablement surpris de recevoir la nouvelle que madame de Troix-Mares, veuve de M. Bourassou, écuyer, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, possédait tous ces titres, et qu'elle se montrait décidée à s'en débarrasser contre espèces sonnantes. D'un jour à l'autre, cette dame, qui lui avait jadis vendu des bouquets à Lyon, pouvait jeter sur le marché de Montauban pour quarante mille écus de papier avec la signature Corpoy. C'est pourquoi il l'avait engagée à venir le voir dans son château de La Combe, où il lui donnerait le spectacle « d'une pauvreté courageusement supportée, sous le voile d'une opulence factice, que l'on entretenait pour l'honneur du nom ».

Mais Marguerite, qui avait sur Corpoy tous les renseignements utiles et le connaissait de reste, avait déclaré à ce seigneur que, au grand préjudice de leur vieille amitié, elle poursuivrait le recouvrement de sa créance devant les tribunaux, si la somme en litige n'était pas payée dans le trimestre courant. Et elle agissait ainsi autant pour son compte que pour celui de Diane, dont la haine contre Justus allait toujours s'augmentant. Madame de Formansin se félicitait autant d'avoir introduit Marguerite et Blancador dans La Combe qu'Épéos de voir entrer son cheval de bois dans les murs de Troie. La veuve de Florent Bourassou avait fait connaître à Corpoy sa volonté, de l'accent le plus gracieux et le plus ferme.

M. Justus devint livide. Si l'on en venait à une pareille extrémité, sa situation était moralement perdue à Montauban. Les Escudier de Lamothe, les Muller, les Ouissel... combien d'autres encore! lui fermeraient leur porte. Il serait exclu de toutes les fonctions publiques, tomberait sous l'opprobe!... On le remplacerait comme membre libre du Consistoire, et il ne serait pas nommé jurat! Peut-être même irait-on jusqu'à mettre le nez, tant le Consistoire a de pouvoir, dans ses comptes de tutelle? Pour parer à un tel contre-temps, il lui fallait engager ses biens. Et il ne pouvait le faire sans qu'on en eût connaissance, car tout son argent liquide était aussitôt employé à acheter des terres pour augmenter ses droits de justice. D'autre part, son mariage avec Hulline avait été réglé de telle sorte qu'il n'avait le droit de disposer en rien des biens de celle-ci sans que les Escudier eussent à y fourrer le nez. Le vieil Escudier, pris peut-être d'un remords subit d'avoir bâclé ce mariage si mal assorti, avait cru compenser sa faute en arrangeant un contrat qui passait, auprès des procureurs et notaires de Montauban, pour la plus belle machine dont on eût jamais assemblé les pièces avec les artifices de la loi.

Tels furent les aveux que M. Justus de Corpoy fit, non sans les restrictions utiles, aux deux membres de son synode domestique. Et M. Momsenn, qui était un homme mûr, Suisse, apoplectique et blond, soupira; cependant que M. Robin, dont la complexion était sèche, noire et languedocienne, et l'âge incertain, se pinçait le menton avec une

constance obstinée. Puis, abandonnant cette partie de son visage anguleux, il porta le bout de son index carré, à l'ongle court et sale, sur son nez, en tout pareil au museau d'un chacal, et déclara « qu'il fallait aviser ».

— Ne laissons rien au hasard! Quelle personne, à votre sens, possède le plus d'influence sur la dame de Troix-Mares?... On...

— Attendez! dit vivement M. Momsenn. Cette femme a-t-elle apporté tous ses papiers avec elle?

L'œil de Mathieu Robin brilla. Mais la lueur s'éteignit aussitôt; et sa physionomie dure reprit son expression méditative :

— Ah! ce serait trop commode! murmura-t-il en hochant la tête.

— Non, répondit Corpoy à Momsenn, et c'est là ce qui me désole. Elle n'en possède ici que des copies, une énumération, pour mieux dire. Les originaux sont en sûreté, dans quelque officine inconnue, à Paris, peut-être!

— On pourrait, dit lentement Momsenn, la retenir ici, sous quelque prétexte. Et puis on en écrirait au roi Henri IV, qui déciderait de son sort.

— Oui, fit Corpoy. C'est à cela que j'ai pensé dès la première heure. Mais elle a des amis. Madame de Formansin ne manquerait pas de prévenir Saint-Cendre ou Clérambon. Ils seraient capables d'arriver ici avec des troupes...

— Je crois que ces deux seigneurs ont mis, en ce dernier temps, quelque peu d'eau dans leur vin, Saint-Cendre surtout! Mais, à supposer qu'ils vous menacent, vous leur proposeriez de partager avec vous la rançon qu'on tirera de cette veuve. Qui s'intéressera à elle? Et puis...

Mais le gros pasteur fut interrompu par Robin :

— Cela n'est pas pratique, monsieur Momsenn, sauf votre respect. Il y a ici trop de gens dont on n'est pas sûr. Ah! monsieur de Corpoy, si vous n'étiez pas marié, il vous resterait la ressource d'épouser cette femme, quand ce serait par la force... Et vous tripleriez ainsi votre bien... au lieu de le diminuer!

Corpoy soupira. Son œil bleuâtre parut s'allumer, ainsi qu'une pierre de lune, et il demeura silencieux.

— J'en reviens à ma première question, reprit Robin. Savez-vous quelle personne, homme ou femme, possède une

influence sur madame de Troix-Mares? C'est là le point important.

— Ma police domestique, répondit M. de Corpoy, m'a permis de connaître ce qu'il en est. La Marguerite est la maîtresse avérée de ce petit écuyer qui a nom Blancador. On a fait causer une de mes servantes qui a été attachée à sa personne, lors de son séjour à Bellepeyre. C'est Jeannine Le Broc, que j'ai envoyée chez madame de Formansin, sur la demande de ma femme, pour y apprendre le métier de coiffeuse. Il paraît que madame de Troix-Mares est folle de ce Blancador et qu'elle...

— Ne cherchons pas plus loin! — cria Robin, d'un accent triomphant.

Mais il se calma, regarda vers la porte, comme s'il eût craint que quelque oreille cachée ne l'entendît. Puis, d'une voix basse, distraite, il continua :

— Nous devons gagner ce jeune homme à tout prix, nous en servir pour retarder l'action de Marguerite, tout d'abord... Sans hésiter, Corpoy, réunissez-les dès ce soir. Et laissez-nous agir... Allez, et ne perdez pas courage : Dieu n'abandonne pas les justes.

Et le pasteur Momsenn ajouta, de son organe gras et lourd :

— L'ouragan de l'iniquité soufflera sans vous atteindre. Et d'ailleurs, à brebis tondue Dieu mesure le vent! Passez à cette créature vile ses fantaisies, pour mieux l'en punir au jour du châtiment. Robin va s'occuper de l'écuyer. Sans doute pourra-t-il, d'une même voix, lui prêcher le dévouement à la religion et la prudence humaine conforme à vos intérêts. Au revoir, monsieur, je vais prier Dieu pour qu'il nous éclaire de sa grâce, cependant que M. Robin travaillera à ramener cet agneau, égaré dans le désert, vers les voies de la pénitence. N'oubliez pas, Robin, que ces sortes de conversions ne vont pas sans quelques préliminaires flatteries... Ne montrez pas tout d'abord, à cet enfant du siècle, les épines dont se hérissent les buissons; laissez-le cueillir les roses, tout en cheminant par les sentiers du repentir. Soyez éloquent et doux, persuasif et ferme; en vue du but où nous tendons, sacrifiez, quelque amer que cela vous paraisse, à la mauvaise tolérance!... Et ne vous exposez pas à ce que

cette âme rebutée vous repousse, pensant : « *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.* »

Ayant ainsi parlé, M. Momsenn se retira. Son confrère, Mathieu Robin, et M. Justus de Corpoy en demeurèrent grandement édifiés. M. Robin se mit à la recherche du néophyte, et M. de Corpoy monta dans son cabinet. Là il conféra longuement avec M. Sylvain Beaudanger, son intendant, sur l'état de ses biens, dont il voulait établir un inventaire exact, en vue de la catastrophe qui, si l'on n'y mettait bon ordre, allait le ruiner à plat.

VIII

M. Mathieu Robin ne voulut laisser à personne le soin d'administrer le hasard qui devait le faire se rencontrer avec M. de Blancador. Il se mit donc à parcourir les couloirs, à passer son nez de bête fureteuse par les portes entre-bâillées, à saluer poliment les gens sur qui il tombait, de fortune. Et, finalement, il donna dans Jeannine Le Broc qui courait, chargée d'une boîte à ouvrage, vers l'appartement de madame de Troix-Mares. M. Mathieu Robin cria, tout d'abord, un « Pardon, monsieur ! » en portant la main à sa barrette. Mais, quand il eut levé les yeux et pris le temps de reconnaître matériellement son erreur, il sourit, d'un air amer et pincé, et dit, sans détacher ses prunelles brunes du carreau de velours grenat que tenait la fraîche suivante, et d'où s'échappaient plusieurs lacets de soie et autres superfluités propres aux femmes :

— Mille excuses, mon enfant ! J'avais cru me heurter contre ce jeune homme qui... que... que madame de Troix-Mares, dans sa magnificence, tient, je crois, à son service.

— Vous voulez dire monsieur Horace de Blancador, monsieur le pasteur ? — répondit la belle, en s'efforçant de reprendre l'air modeste, toujours de mise en l'austère maison de Corpoy, même à cette heure où M. Robin lui tenait, théologalement, le menton.

— C'est cela... je crois !... Ne t'en va pas...

— Eh ! monsieur le pasteur, le cherchez-vous donc pour lui parler ?

M. Robin s'en défendit. Il n'avait pas cette intention. Et, sous prétexte de savoir si Jeannine avait trouvé bon accueil à Bellepeyre, il s'enquit indirectement des mœurs et des coutumes du jeune écuyer. Ses questions, tout à la fois insidieuses et paternelles, firent monter le rouge jusqu'aux oreilles de la chambrière, dont il tapotait les joues avec un enjouement onctueux. Et Jeannine crut remarquer, un moment, que les mains tremblantes du pasteur s'essayaient à descendre, et que l'expression de son visage n'était pas toute de pureté.

« Je donnerais bien un blanc, songea-t-elle, pour que mademoiselle sa femme passe, en ce moment, avec sa troupe d'enfants morveux pendus aux plis de sa cotte ! »

Mais M. Robin, sans penser à cette coïncidence possible, continuait de confesser Jeannine ; et il en tira quelques choses utiles, notamment que M. de Blancador était sorti à cheval, avec son valet Jacquemin Tardival, sans avoir vu madame de Troix-Mares depuis la veille, et qu'il ne rentrerait que fort avant dans la soirée.

Muni de ces renseignements, M. Robin abandonna Jeannine. Il se demanda s'il ne serait pas expédient de faire une visite de politesse à madame de Troix-Mares, pour tâcher d'en tirer quelques éclaircissements, à tout hasard.

Mais, comme il se dirigeait vers l'appartement de cette dame, tel un nouveau Jérôme courant vers la patricienne Paula, il se croisa avec M. Momsenn, qui en sortait :

— Je suis heureux de cette rencontre, Robin, — et le gros Momsenn passa son bras sous celui de M. Mathieu, — car j'ai plus d'un détail à vous faire connaître. Venez donc avec moi dans quelque salle basse, où nous pourrons parler, loin des oreilles indiscrètes. Il s'agit de ces malheureux événements, bien propres à bouleverser la maison la mieux établie sur des fondements solides !

Et, quand les deux hommes de Dieu se furent enfermés dans une chambre lambrissée, servant de bibliothèque et de réserve pour les graines et les fruits d'hiver, M. Momsenn secoua du pan de son manteau la poussière qui couvrait un banc, s'assit, considéra ses souliers cirés dont un seul eût suffi à loger une viole d'amour, et parla ainsi :

— Les nouvelles que nous a communiquées notre aimé

Corpoy sont de la plus haute gravité ; d'autant que, j'en suis suis sûr, il nous a caché bien des points. C'est à nous de compléter son récit fortement écourté, et de pourvoir au principal. Et, tout d'abord, nous devons nous pénétrer de la nécessité absolue où nous sommes de le soutenir de tous nos moyens et de notre crédit. Vous savez, Robin, que ce crédit n'est pas mince, et qu'il croît avec la puissance du roi Henri de Bourbon, glaive de nos Églises...

M. Robin opina du bonnet, sans interrompre le discours, et, quelque grande que fût son envie de bâiller, il s'interdit d'y satisfaire. M. Momsenn ne s'arrêtait pas :

— A ne considérer que la qualité de ses ennemis, nous y trouvons de quoi tranquilliser notre conscience. Contre les impies toutes les voies sont bonnes, et la sagesse du Livre est là pour nous prêcher le bon combat. On ne doit point la justice aux hérétiques et aux idolâtres, ou, mieux encore, on ne la leur doit que sous la forme du châtiment. A supposer que la créance de cette Jézabel soit légitime, ce qu'à Dieu ne plaise, elle a dû tellement se grossir par l'usure, que la morale commande de n'en tenir aucun compte. Ainsi le veut l'Éternel...

M. Momsenn examina plus particulièrement son pied droit, soupira et reprit :

— Mais, au regard des hommes, la situation n'est malheureusement pas la même ; et je tremble à prévoir les périls prochains où se débattra notre coreligionnaire, si nous ne pouvons mettre ordre à ce conflit d'intérêts !... Et, tout d'abord, avez-vous pu voir ce jeune écuyer et vous assurer de ses desseins ?

M. Robin, abattu, sortit de sa torpeur et fit un signe de négation Et la tristesse dont il était accablé donna à son visage l'expression d'un renard qui a manqué une poule. Le ministre Momsenn continua :

— Pour moi, j'ai pu, heureusement, conférer avec madame de Troix-Mares. Mais notre entrevue a été courte. Car cette femme, sans cesser de se faire peigner et farder comme un faux dieu, m'a reçu au milieu de ses suivantes, et ne s'est laissée aller à aucune confidence qui fût pour nous de quelque valeur. Elle paraît aussi habile que perverse, méprise les exhortations religieuses. En un mot, elle se vautre dans

le bourbier de l'impiété. J'ai compris, à la considérer, ce qu'est le règne de la bête!... Les éloges extraordinaires que j'ai prodigués sur ce jeune écuyer, auquel elle donne toute son impure affection, ont seuls paru la flatter... Mais c'est une créature prudente. Quand il faut, elle devient comme ces statues de l'Écriture qui ont des oreilles et qui n'entendent point.

M. Mathieu Robin, rompu à la discipline évangélique, écoutait le ministre Momsenn parler. Mais il se demandait quand viendrait la fin de son discours, et où le prédicant voulait en venir :

— Il faut maintenant, mon cher Robin, que je vous mette au courant des projets que je caresse, et qui nous assureront, si le ciel les favorise, la prépondérance dans le consistoire de Montauban. Aujourd'hui que vous possédez toute ma confiance, je ne dois rien vous cacher.

Et, tandis que M. Robin, très honoré, saluait, M. Momsenn déroula ses plans. M. Duplessis-Mornay serait bientôt à Montauban pour y réunir un synode, car il s'agissait de réformes urgentes dans la règle des Églises. M. Duplessis-Mornay tenait à ce que, d'ici là, le ministre Momsenn acquît la première place dans le consistoire. Il se montrait décidé à tout pour obtenir un résultat si profitable. Il fallait que, comme Muller, M. Justus de Corpoy entrât, en qualité de conseil, dans ce consistoire. Or le Roi tenait Corpoy en haute estime. Lors de son dernier voyage, Henri IV avait parlé de descendre chez Corpoy, « son ami ». Il ne l'avait pas fait, pour diverses raisons, mais c'était là partie remise. Une visite royale ne saurait tarder. Donc, à tout prix, il importait que Corpoy fût sauvé. Sa ruine enlevait à Momsenn sa meilleure chance de succès pour la présidence :

— A tout prix, Robin, à tout prix, il faut que cette affaire réussisse et demeure absolument secrète. Voyez comme cela va bien, pour le reste. Nous disposons de la majorité des voix : la vôtre, celle de Jean Textor...

Mais, à entendre ce nom, M. Robin fit une grimace. Il détestait ce jeune ministre, plus élevé que lui en dignité, et dont il redoutait le regard franc et clairvoyant.

— En Jean Textor, dit-il, abonde ce mauvais esprit de

mollesse qui conduira tôt ou tard notre Église aux abîmes... si l'on n'y met ordre.

— Je le connais de reste, Robin, et ne fais pas grand fond sur lui, pour l'énergie et la discipline. Mais sa science profonde de la théologie, l'autorité de sa parole font de ce disciple, chéri entre tous par Théodore de Bèze, une des pierres angulaires du consistoire. Les Muller et les Kaupfisch, comme Honoratus, ne jurent que par lui... C'est pourquoi il convient et de le ménager, et de le gagner, si possible, à nos intérêts... en les lui cachant, comme de juste. Jean Textor est, pour l'heure, à Genève, mais quand il reviendra, je veux l'attirer ici...

— Très bien, fit Robin avec soumission. Mais je ne vois pas quel remède ce Textor pourra apporter aux ennuis dont notre Corpoy va souffrir ?

— Plus que vous ne le croyez, il nous sera utile. Sachez qu'il est beau, bien-disant et que toutes les femmes l'écoutent. Cette Marguerite...

Mais la corne annonçant le dîner se mit à souffler de telle force, devant la fenêtre même de la chambre où les deux pasteurs s'entretenaient de ces choses, qu'ils durent rompre leur colloque, pour passer dans la salle à manger.

Le même bouilli, accompagné du même potage, réunit autour de la même table les mêmes visages pareillement endormis et ennuyés. M. Robin prit la parole, et loua le Seigneur, tout en paraphrasant une sentence du philosophe Sénèque dont il admirait l'excellence :

— Oui, mes enfants, nous ne sommes pas justes envers Dieu : « *Multos inveni æquos adversus homines; adversus Deos, neminem* ». Et pourtant, la justice humaine, c'est-à-dire, celle que nous devons aux hommes est subsidiaire, misérable, eu égard à celle que nous sommes tenus de rendre au Seigneur... Sénèque, ce grand philosophe...

Et M. Robin prit acte de cette sentence pour regretter que le sénateur romain n'eût point pratiqué le christianisme, sans quoi il eût été homme de bien. Mais, M. de Corpoy, pour mettre les choses au point, fit alors un petit commentaire. Et tous les gens qui se repaissaient de son bœuf cuit à l'eau apprirent que Sénèque, d'après quelques livres savants parus depuis peu, allait se faire chrétien au moment

même où il mourut. Ainsi M. de Corpoy, entremêlant la vérité et la fable, tenait son monde en haleine, sans toutefois réjouir personne. Avant même que vînt l'heure du coucher, tous sommeillaient. Seule Marguerite semblait éveillée. Couvant amoureusement Blancador du regard, elle se complaisait à l'idée qu'elle ne serait pas privée, cette nuit-là, de sa conversation agréable.

Mais, quand elle fut enfin retirée dans sa chambre close avec l'objet de sa tardive passion, qui chaque jour grandissait, la pauvre dame en reçut le plus froid accueil. Horace bouda, renâcla, se refusa à toute gracieuseté. Enfin il dénonça, d'un ton tragique, sa ferme intention de s'abstenir de « ces désordres serviles », pour se porter vers des actions de gentilhomme. Le mépris des honnêtes gens, qu'il sentait peser sur lui dans cette demeure patriarcale, le brûlait comme une tunique de Nessus. Il compara Marguerite à Déjanire, et aussi à Dalila, qui coupa les cheveux de Samson.

« Mon Dieu ! se disait Marguerite désespérée. Lui aussi va se faire pasteur, tant est puissante cette contagion de prêche qui souffle avec le vent, dans les couloirs ! »

Enfonçant dans l'oreiller, qui fit deux cornes molles au-dessus de sa tête, son front obstiné, Horace parut sur le point de pleurer amèrement. Arraché de cet asile, où se dissimulait sa honte, par les bras de sa maîtresse éplorée, il se redressa alors à demi, parut lire dans le rideau de serge brune un arrêt écrit en lettres de feu, et en récita les termes d'une voix creuse :

— Il vaut mieux languir pauvre dans l'indépendance, que de servir dans la richesse.

Et, pour compléter ce que cette pensée avait de vague et de profond, il dit encore :

— Cette vie me pèse. Dès demain je partirai... pour m'engager soldat. Ou bien je me mettrai aux gages de M. de Corpoy, comme sommelier. Cette place est, paraît-il, la seule qui reste vacante. Et on me payera quatre écus par mois !

Marguerite faillit en avaler une de ses papillotes, qui pendait sur sa joue :

— Eh quoi ! Parle ! Que te faut-il ?... Veux-tu me faire mourir de chagrin ?

Et, à l'idée de son Blancador occupé à déboucher des bouteilles ou à remplir les pots, elle fondit en larmes; et elle répétait, d'une voix entrecoupée par les sanglots,

— Mais que veux-tu ? que te manque-t-il ?

— Je ne veux rien de toi, sotte pécore ! — cria Blancador qui, sans doute, perdait patience. — Est-ce bien à toi de geindre et de pleurer ? Va-t'en, laisse-moi !... Ou plutôt, non ! Ce lit est tien, c'est à moi d'en sortir !... Adieu !

Si l'Hébreu Joseph eût fui, d'une semblable vitesse, la couche où prétendait le retenir la femme de l'intendant Putiphar, jamais le manteau, cause de ses tribulations futures, ne serait resté entre les mains de cette dame. Car elle n'aurait pas eu le loisir de le cueillir au vol, comme tenta de le faire, vainement, madame de Troix-Mares pour le vêtement nocturne de son amant. Traversant l'espace, Horace ne fit qu'un bond vers la porte. Mais Marguerite le poursuivit, l'atteignit, tant le désespoir lui donnait d'agilité et de force. Elle s'enlaça à lui, le retint, en poussant des cris affreux :

— Il va se tuer, bonne Vierge ! Il va se tuer !

Au bruit, la chambrière Jeannine accourut, d'un cabinet voisin, ayant tout juste pris le temps de passer une robe de chambre. Et, comme la porte était fermée, et comme Marguerite se cramponnait à la barre, M. de Blancador dut renoncer à battre en retraite. Sans s'occuper des affres où se débattait sa maîtresse, tombée en pâmoison sur le tapis, il se recoucha, froidement. Marguerite, prenant pour modèle cette nymphe qui fut changée en fontaine, menaçait de se noyer dans ses larmes. Et Jeannine, en suivante officieuse, disait d'un ton gros de reproches :

— Ah ! monsieur ! Madame qui est si bonne ! Comment pouvez vous lui faire tant de peine !... Ah ! mon Dieu !... Elle va trépasser, c'est sûr !,.. Madame !... Madame !..

Et elle tapait dans les mains de Marguerite, lui frottait les tempes avec un mouchoir trempé d'eau d'ange, tout en répétant, sur le mode aigu, tant elle sentait que l'évanouissement de la belle veuve était simulé :

— Oh ! monsieur ! Madame qui est si bonne !...

— Si vous ne finissez pas, toutes les deux, de mener un pareil train, — déclara enfin Blancador d'un accent péremptoire, —

je m'en irai pour tout de bon, et cela dans deux minutes. Un pareil scandale, dans un semblable lieu, est pour me perdre de réputation! Quant à toi, Jeannine, fais-moi le plaisir de filer, où je te reconduis, à coups de pantoufle, dans ce cabinet d'où tu n'aurais jamais dû sortir!

La camériste coiffeuse, qui le savait, mieux que personne, homme à tenir parole, s'en fut sans ajouter un mot. Alors M. le baron de Blancador gratifia la veuve du financier Bourassou, de son vivant seigneur de Troix-Mares et chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, d'un merveilleux soufflet. Le son clair en retentit jusqu'à la porte du pont, dont il réveilla le gardien :

« Bien sûr, se dit le concierge, c'est Monsieur qui enseigne Madame sur quelque point des Écritures, qu'elle se refuse à comprendre. Les femmes sont des créatures baroques et dépourvues d'entendement. »

Madame Marguerite se releva tout aussitôt, et se recoucha, sans mot dire. Mais, un instant après, elle se jeta dans les bras d'Horace, sans larmes, et lui demanda pardon :

— Je sais ce que tu veux, et tu pouvais bien me le dire. Je te ferai demain une donation. Et, foi d'honnête femme, je te payerai le jour où Corpoy m'aura réglé son compte, ce qui ne saurait tarder.

Blancador, sans prendre la peine de remuer, dressa l'oreille :

« Qu'est-ce encore que cette histoire? » se dit-il.

Et il écouta Marguerite qui lui conta, par le menu, les circonstances de la dette de M. Justus. Mais elle évita, avec soin, de lui en déclarer exactement le montant :

— Tu m'aideras à le faire payer, dis? Et puis, tu sais, je ne m'en irai pas d'ici avant qu'il m'ait tout donné.

— Méfie-toi, dit-il alors, il pourrait bien te mettre sous clef et te garder toi-même jusqu'à ce que tu aies financé.

— N'aie pas peur, mon chéri. Tu ne sais donc pas que mes titres sont en sûreté, et qu'à la première alerte, on les mettrait à l'enchère chez les banquiers de Montauban? Ce serait la ruine de Corpoy! Mon compère Clérambon et mon ami Saint-Cendre sont d'ailleurs au courant de mon voyage. Ils ne me laisseraient pas dans l'ennui. Sardini préviendrait le Roi...

— Ah çà ! tu t'es donc prêtée à tout le monde ! s'écria Blancador.

A cette remarque désobligeante, elle se mordit les lèvres. La prudence ordinaire d'après laquelle elle réglait ses paroles et ses actes lui reprochait d'en avoir trop dit. Mais Horace lui avait envoyé cette boutade au hasard, comme diversion, et pour lui donner à croire qu'il ne retenait rien d'utile de ses confidences. Mais, intérieurement, il exultait. Tout lui apparaissait facile, son avenir s'élargissait. A l'idée des intrigues considérables auxquelles il allait se mêler, il tressaillit d'une forte joie dont il se donna garde de montrer les signes à Marguerite. Celle-ci dut faire pénitence, malgré son humilité.

Horace demeura éveillé toute la nuit, établissant des plans qui se détruisaient les uns les autres. Mais il renonça bientôt à se tracer une ligne de conduite, tant son esprit répugnait aux opérations compliquées. Il s'en tint à fixer la somme exacte à laquelle il taxerait Marguerite, sous forme de donation réparative, Tous comptes faits, il s'arrêta à un chiffre de dix mille écus d'or, et il conclut :

« Cet argent une fois rentré, je m'en irai tâter la fortune à Paris. Là, je ne pourrai manquer de monter aussi haut qu'un Guise. Les huguenots ne m'inspirent que dégoût. Il est plus beau d'être ligueur, et de combattre pour sa foi... sous la croix de Lorraine qui vaut bien le drapeau de la France, après tout... Mais, maintenant, le principal est de faire signer Marguerite et de faire payer Corpoy. »

— J'ai beaucoup réfléchi, — dit-il dès le matin à madame de Troix-Mares, — et voici ce que je crois le meilleur. Je veux bien accepter l'indemnité que vous me proposez (M. de Blancador ne tutoyait cette dame que la nuit) et que j'ai estimée dix mille écus d'or...

Marguerite, ainsi rançonnée, sentit son nez se pincer de dépit. Elle demeura pourtant silencieuse, et trouva même le courage d'approuver de la tête.

— Cette somme, continua Horace, couvre à peine les pertes que me cause ce malheureux procès. Mais je désire qu'il en soit ainsi, et que vous ne me teniez pas pour avide et injuste. Enfin, je me chargerai de recouvrer votre créance sur M. de Corpoy, et je vais, dès aujourd'hui, m'entendre

avec lui sur cette affaire. Veuillez donc me donner une procuration écrite et me consentir l'engagement de me payer l'argent convenu.

Marguerite essaya de gagner du temps. « Pour que ces actes fussent valables, il fallait qu'un notaire... »

— Autant valait dire que vous ne vouliez rien tenir de vos promesses ! — cria Horace, simulant une généreuse colère. — Allons, c'est bien !

Mais Marguerite se précipita vers la table, prit, dans un grand calepin de peau parfumée, une belle feuille de papier, et pria son ami de lui dicter le texte qu'elle allait s'empresser de signer.

— Tu me resteras fidèle, au moins ? soupira-t-elle quand toutes ces écritures furent passées.

Et, pour recevoir son paiement, elle tendit ses lèvres à Blancador. Mais, irrité sans doute par l'allure langoureuse dont la veuve formulait sa question, il effleura à peine la bouche chargée de fard rouget, et regagna son antichambre, en toute hâte, avec les précieux papiers. Madame de Troix-Mares, sans oser insister davantage, rentra dans son lit.

« Dix mille écus, songeait-elle, c'est beaucoup d'argent. Mais, par ce sacrifice, je m'évite bien des démarches ennuyeuses auprès de ce Corpoy... Horace saura, tant il est délié... Ah ! mon Dieu ! que je l'aime ! Jamais je n'aurais jamais cru pouvoir aimer quelqu'un ainsi !... Ses caresses me brûlent et me passent dans le sang...

Et elle se rendormit, pour la matinée, en rêvant d'un Blancador dont la constance, rendue publique et notoire, servait de thème à un beau roman de chevalerie. Cette dame ne se doutait guère qu'à ce moment même M. de Blancador soutenait un assaut théologique du pasteur Mathieu Robin.

Pareil à un loup ravisseur, ce ministre du vrai Dieu parcourait les couloirs, attendant que M. de Blancador tombât dans les filets que la foi tendait sur ses pas, et dont lui, Robin, maniait providentiellement les cordes. Il aperçut le jeune homme qui, chaussé de bottes fauves à éperons d'argent, se dirigeait vers les écuries, selon toute apparence. Car, par une fenêtre ouverte, le pasteur reconnut Jacquemin Tar-

dival qui, dans la cour des communs, tenait en main deux chevaux, de valeur inégale, et les promenait par la figure.

Un instant de plus, et l'oiseau allait s'envoler! M. Mathieu Robin salua M. de Blancador avec une déférente politesse, et celui-ci lui répondit avec une non moins parfaite onction.

— Eh bien, monsieur! dit le pasteur, nous allons donc faire une petite promenade sans crainte des brouillards du matin. C'est grandement louer Dieu que de se lever si tôt pour contempler son ouvrage, et vous nous fournissez là un bel exemple. Si je ne craignais pas de vous retarder, je vous aurais demandé de me prendre pour compagnon. Mais ma modeste mule n'est certes pas digne d'ambler de conserve avec votre magnifique genêt.

M. de Blancador se récria devant une telle humilité. « M. le pasteur voulait rire. Et, d'ailleurs, Notre-Seigneur avait fait son entrée triomphale dans Jérusalem sur une monture plus modeste encore. » Et M. de Blancador déclara qu'il se trouverait grandement honoré d'accompagner, voire à pied, — comme l'Assyrien fit pour le vieillard Mardochée, — un ministre de Dieu, aussi réputé pour sa science que pour sa sainteté.

Ils chevauchèrent donc de conserve, et l'unique Jacquemin leur formait suite. Celui-ci ne vit pas l'homme noir sans quelque contrariété, car il détestait la secte prétendue réformée et la poursuivait d'une haine traditionnelle, à lui léguée par M. de Joyeuse qui fut assassiné, contre tous les usages de la guerre, par les huguenots. Et Jacquemin avait aussi à entretenir son maître de choses d'importance, notamment au sujet d'une lettre envoyée par M. Simon Gardebled.

Mais, sans s'inquiéter de ce valet, M. Robin, pressant sa mule du talon, enserrait M. de Blancador dans une trame de questions subtiles. Horace répondait avec une complaisance d'autant plus grande que M. Robin visait justement cette histoire d'argent dont madame de Troix-Mares s'était ouverte à son écuyer. Aux lamentations discrètes de Robin, il répliquait :

— Je ferai, monsieur, le possible pour contenter vos désirs. A vous parler franc, je vous confierai même que je suis chargé par madame de Troix-Mares de régler avec M. de

Corpoy cette importante question... Elle est importante pour lui, comme pour moi, du reste, car je me trouve intéressé dans cette créance.

Et, comme Robin levait ses yeux soupçonneux et interrogateurs :

— Oh ! ce n'est pas comme courtier, monsieur le ministre ! Je suis moi-même créancier de madame de Troix-Mares pour une somme assez ronde... Un procès suivi par feu mon père... Au reste, cela ne peut guère vous intéresser, et je vous demande pardon de vous entretenir, vous pasteur d'âmes, de ces intérêts temporels et grossiers.

Et, quelle que fût son habile insistance, M. Robin ne put rien en tirer sur ce chef. De guerre lasse, il se rabattit sur la théologie, tâta M. de Blancador sur ses dispositions, lui parla des conditions du salut.

— Ah ! monsieur le pasteur, — répondit le néophyte avec recueillement, — vous prêchez un converti ! Et j'attends le moment propice pour m'abreuver aux sources vives de la grâce, en faisant profession de la religion réformée, la seule digne d'un honnête gentilhomme.

A cette annonce, M. Robin ne douta plus de l'honneur qui allait lui revenir de cette éclatante et soudaine abjuration. Il se promit de la faire valoir. Quel triomphe, et aussi quel exemple ! Et il réglait par avance la cérémonie familiale et évangélique dont La Combe allait être témoin. Les murailles en tressailleraient de joie ; les tours en seraient, pour un instant, ébranlées !

Comme ils passaient alors entre la Borde Haute et Les Balmes, dans un petit ravin rocailleux d'où l'on voyait se dresser le logis fortifié de Saint-Aubin, M. Robin montra à son catéchumène la Manse-Séligny avec ses tourelles, et dit :

— Voici les tentes de Bélial ! Connaissez-vous le maître de ce lieu ?

Horace fit un signe de dénégation. Et M. Robin, parlant avec lenteur et majesté, laissa tomber ces paroles :

— Celui-là est un maudit ! Son nom est Séligny. N'en avez-vous pas entendu parler ?

— Jamais, au grand jamais, monsieur !

— Ah ! je vous en congratule ! C'est bien le plus mauvais

esprit qui ait jamais hanté le corps d'un Ninivite immonde! Il vaut Achab et Holopherne ; et ses désordres ont rempli notre ville de douleur et d'abomination!... N'a-t-il pas tenté, tout dernièrement encore, d'enlever de nuit, par surprise, la ville de Grenade, à la tête de quelques bandits soudoyés à cet effet!

M. de Blancador ne jugea pas à propos de détromper M. Robin sur l'opinion fabuleuse qu'il avait de cette aventure. Et celui-ci commença de raconter sur Gaston de Séligny, et sa maison de Saint-Aubin, une chronique scandaleuse où, par comparaison, Sodome et Gomorrhe eussent été excusées, sinon glorifiées. La vue seule de ces tours était, pour le juste, un sujet de désolation : elles appelaient un autre Josué.

Ainsi M. le pasteur Robin entretenait-il M. de Blancador, tout en le dirigeant dans les sentiers de la foi. Ils revinrent au château de La Combe, enchantés l'un de l'autre, et également persuadés de l'avantage qu'aurait M. de Corpoy à être veuf, pour pouvoir contracter une union mieux assortie. Au dîner, M. Robin fit une petite allocution, agréablement tournée, où il était question d'un berger et d'une brebis égarée, et aussi de la joie qui éclate dans le ciel, quand un impie abandonne les faux dieux pour entrer dans le sein d'Israël. Les regards que le prédicant envoyait dans la direction de M. de Blancador, qui se nourrissait, décemment et sans gloutonnerie, d'une rave cuite, firent comprendre à chacun qu'il s'agissait du jeune écuyer. On commença dès lors à le regarder avec une lointaine bienveillance car on ne savait encore exactement ce qu'il en était. Mais M. Henri de Canteclaux, qui se tenait assis à la gauche du maître, considéra Blancador avec une mine défiante, et où se laissait deviner un grand mépris. Il l'observait sans amitié et avec insistance, comme les curieux examinent les serpents dont ils comptent écrire l'histoire.

« Que me veut ce petit animal? se disait Horace. Il a l'œil sournois et perçant, et sa figure ne me revient guère, non plus d'ailleurs que celle de la maîtresse de céans. Sans manquer de beauté, madame de Corpoy semble plongée dans un sommeil léthargique. Si mon ami Séligny, que j'ai dû, ce tantôt, renier pour son bien, la voyait. il serait, du coup, guéri de sa passion factice et bizarre. A côté de cette blonde

éteinte et passée, pareille à une momie en cornette, la vieille Marguerite est presque mignonne et plaisante, et Jeannine, au corsage meublé, vaut toutes les courtisanes antiques... sans compter les nôtres... Et ma douce Margot a cru bon d'éviter ce repas, en tout pareil à ceux dont les anachorètes se régalaient au désert. La gaillarde, tant je connais son cœur, doit s'amuser en suçant quelques os de perdrix et en se gavant de pâtisseries, nourriture digne d'une telle volaille roulée dans un voile de veuve ! Vieille coquine !... Je ferai sagement d'aller la visiter à l'issue de ce festin, pour profiter de son dessert... Mais qu'a donc ce petit farfadet, à me considérer ainsi ? »

Le farfadet dont M. de Blancador redoutait si fort les regards était M. Henri de Canteclaux, beau-fils de M. de Corpoy. La défunte dame Léonie de Canteclaux l'avait eu de son premier mariage, en 1574. Cet enfant de seize ans, de taille médiocre, d'extérieur débile, avec sa figure pointue, où de grands yeux bleus battus paraissaient manger tout le reste de la face, possédait les manières affinées de sa mère, et l'intelligence de son père, le feu comte de Canteclaux, de son vivant premier secrétaire du chancelier Cheverny. Par la faiblesse de sa mère, qui en entrant dans la maison de Corpoy renonça au culte catholique, le petit Henri fut élevé dans la religion réformée. Mais l'indépendance et la vivacité de son esprit ne firent que croître, et donnèrent plus d'une inquiétude au pasteur Robin qui entreprit de diriger cette âme tendre et de la modeler suivant la discipline de Calvin. Cet enfant délicat, de corps comme de sentiments, fut froissé intimement, dès la mort de sa mère, trépassée en 1583, dans toutes ses affections. Sa condition devint misérable. Négligé par Corpoy, abandonné aux soins des domestiques et du pasteur Robin, il vécut dans l'amertume et les larmes.

Quand Hulline de Talmant devint l'épouse de son beau-père, il se rapprocha de cette créature douce et tendre qui courba son front résigné sous le joug de son méthodique époux. Trop indolente et trop timide pour s'essayer à la révolte, Hulline prit son parti de l'existence décolorée et sans joie qui devint pour elle la règle. Une piété vague et timorée, où manquaient pourtant tous les fondements de la foi, ne tarda pas à l'imbiber comme une huile rance. Semblable

à ces filles de bonne maison sur qui le couvent a fermé ses portes pour des raisons d'ordre privé, elle s'attacha aux pratiques et aux devoirs extérieurs, sans se pénétrer de cette foi sans laquelle les œuvres ne comptent pour rien. Et M. Ernest Momsenn disait couramment que la grâce lui faisait défaut, et qu'Hulline ne valait que par l'esprit de soumission.

Ainsi madame de Corpoy végétait d'une vie mécanique, dominée en tout par la terreur respectueuse que lui inspirait son époux. Comme elle manquait de la pénétration dont abondait le jeune Henri, pétri d'une pâte plus fine, elle s'effrayait de la liberté de ses discours. L'idée seule que M. de Corpoy ne fût pas un saint lui apparut longtemps comme un blasphème. Il fallut que l'enfant lui fît toucher du doigt les vilenies quotidiennes du seigneur de La Combe, pour qu'elle se décidât à y croire. Les histoires des chambrières chassées ou mariées avec précipitation, quand se décelait l'arrondissement de leurs flancs, ne lui paraissaient jamais clairement prouvées; ou bien ces choses, comme les mauvais traitements que son mari ne lui ménageait pas, prenaient. à son regard, la figure d'actes justes et conformes aux coutumes de la loi. Hulline en trouvait l'explication en maints passages du Livre ; et Dieu bénissait les patriarches, fiers taureaux paissant au milieu d'un troupeau domestique, où les génisses étaient leurs femmes et leurs servantes. Ignorant tout de la terre, elle pensait que la vie quotidienne de La Combe n'était que la répétition amoindrie des actions qui se déroulent sur le grand théâtre du monde.

Elle s'habitua à son existence de recluse, renonça, sans plainte, à toutes ces petites délicatesses de luxe dont avait été entourée sa condition de fille riche. Justus de Corpoy put disposer à son aise de ses revenus, tout en s'affligeant que les dispositions prises par le vieil Escudier l'empêchassent de s'annexer définitivement le principal. Hulline, elle-même, regretta plus d'une fois que ces obstacles légaux se dressassent contre les désirs de son mari. Les réflexions que ne lui ménageait pas Henri, dans leurs courts moments d'épanchement, la troublaient sur l'heure, mais elle se remettait vite de ces défaillances, appelait à soi la notion du devoir, et chassait loin d'elle toutes les idées de révolte.

Un jour qu'Henri de Canteclaux l'avait trouvée seule dans sa chambre, assoupie sur sa Bible, il jeta le livre sur le plancher et lui reprocha cette lecture, qui se renouvelait sans cesse, comme le ruminement d'une vache, sans que l'esprit en profitât.

— Ne blasphémez pas, enfant, lui dit madame de Corpoy, et songez que l'observance religieuse est un frein nécessaire aux écarts de notre raison. Et d'ailleurs, s'il fallait s'élever contre ces choses, ne faudrait-il pas aussi que nous changions tout entiers? Car, ou ces choses sont bonnes, et il nous convient de les respecter, ou elles sont mauvaises, et nous devons les abandonner.

— Dieu, lui répondit Henri, ne commande point de si grands sacrifices. Il ne nous ordonne pas de faire de notre vie une vallée de méditations et de larmes. C'est, à mon sens, lui faire injure que de le croire capable de se réjouir de notre douleur. Il veut qu'on l'aime, et l'amour ne se concilie pas avec la terreur. Il veut que nous nous réjouissions en lui, mais non que nous l'étudiions à toute heure. Ce à quoi vous vous consacrez là, ma chère mère, c'est besogne de moine, en tout inutile et mauvaise. La joie seule, je pense, doit être l'attribut de ceux sur qui Dieu répand sa grâce, comme la tristesse est celui des réprouvés... Et à nous voir tous si lugubres, en cette maison, je crois souvent que nous sommes damnés!

Ainsi, par des paroles au-dessus de son âge, l'enfant inquiétait la conscience engourdie de la jeune femme. Mais, semblable à ces bêtes de labour qui dorment leur continuel sommeil dans les prairies, et entr'ouvrent à peine leur œil calme et vide au passage d'un homme, elle retombait bientôt dans sa torpeur.

Un certain jour que M. Momsenn critiquait, d'une manière acerbe, la mollesse de madame de Corpoy, le jeune ministre Jean Textor avait objecté :

— Cette dame est l'Épouse, au sens de l'Écriture; c'est un vase d'élection et de pureté. Sans doute est-il vide, encore; mais, je vous le dis, en vérité, quelque jour les fontaines de la grâce s'épancheront sur lui, et il embaumera l'odeur de toutes les vertus. Les violettes des champs exhalent-elles, à

la première, leurs délicieux effluves? Non, monsieur Momsenn, il faut que le Seigneur leur envoie quelques rayons, tout à la fois de soleil et de pluie. Leur corolle fermée s'entr'ouvre alors et, par la matinée de printemps, la prairie en est bientôt parfumée.

Et M. Momsenn s'inclinait devant ce langage élégant qu'il enviait à son confrère; et il se consolait à penser que, quelque jour, ce prédicant à la bouche fleurie tomberait dans l'ornière du péché avec celle-là même dont il proclamait si haut les mérites. M. Momsenn jalousait M. Textor. Il le méprisait aussi parce qu'il ne venait pas de Genève, réservoir de la lumière, et parce qu'il n'approuvait pas en tout la rigueur apprêtée de la doctrine calviniste. Il le soupçonnait de donner dans ces erreurs chères à Sébastien Castellion. Il lui reprochait d'être né en Bourgogne de parents pauvres, répondant au nom vulgaire de Tisserand, et qui exerçaient un métier mécanique. M. Momsenn n'aimait pas davantage madame de Corpoy à cause de sa délicatesse. Et il avait soin que cette dame se vît contrariée, de par l'autorité de son mari, dans toutes ses élégances domestiques. Mais M. Momsenn aimait moins encore M. le comte Henri de Canteclaux :

— Celui-là, disait-il souvent à Robin, sort de l'enfer. C'est un réprouvé marqué du sceau du Malin, car son esprit est bien plus mûr et retors que ne le comporte sa tendre jeunesse. Son ententendement aigu des choses est en soi peu naturel. J'ai su qu'en maintes circonstances il a critiqué les sentences que rend son père, en tant que seigneur justicier. Et c'est une langue de vipère !

Et M. de Corpoy, ayant eu connaissance, par grand hasard, de ces propos, déclara d'un air sombre à M. Momsenn qu'un jour viendrait où le père outragé devrait céder la place au juge, et que ce dernier saurait ne pas faiblir dans sa tâche. Et, quand il eut ainsi parlé, cet homme de bien leva un moment vers le ciel ses yeux qu'obscurcissaient des larmes, puis les reporta avec insistance sur ses souliers. De telle sorte que le bruit se répandit dans la maison que « M. Henri s'amusait à faire mourir son père de chagrin ».

La malveillance de M. Henri semblait aujourd'hui le pousser à mortifier M. de Blancador qu'il continuait, au mépris

des convenances, à examiner de son œil gris, mélancolique et perçant.

Horace fut tout heureux que la fin du dîner mît un terme à cette investigation prolongée. Il fut plus heureux encore quand M. de Corpoy lui envoya un serviteur pour lui dire qu'il l'attendait dans sa chambre, où il avait à lui parler.

« Les fers sont au feu, se dit-il, et c'est à moi de forger quelque bonne machine, comme celle dont on se sert dans les Hôtels des monnaies pour frapper les espèces sonnantes. »

Et, sans plus tarder, il se dirigea vers la grande tour de l'Est, dite des Évangélistes, où M. Justus faisait sa résidence officielle. Car ce seigneur avait, dans son château, diverses salles, très éloignées les unes des autres, où il aimait à se rendre d'une manière imprévue afin de surveiller les gens et les choses. Pour accéder jusqu'à la chambre de M. de Corpoy Horace dut traverser plus d'un palier, enfiler plus d'un couloir. Au moment où il passait devant le grand escalier, il rencontra madame de Corpoy qui, accompagnée de trois suivantes, se préparait à descendre. Hulline, par un hasard malheureux, engagea un de ses longs mancherons pendants dans la rampe, dont les hastes de fer forgé se contournaient en fleurons aigus. Vivement, Horace s'approcha, dégagea le pan de camelot noir, et, avant même que la dame eût pris le temps de le remercier, il lui souffla à l'oreille ces simples mots :

— Il faut que je vous entretienne de la part de Séligny. C'est grave!

Et il s'éloigna, disparut, la laissant tremblante et effarée. Sans force, elle s'adossa contre la grille dorée, appliqua son mouchoir sur sa bouche. Devant ses yeux, pourtant fermés, les marches de l'escalier parurent danser. Et quand les chambrières et la gouvernante lui demandèrent ce qu'elle ressentait, et quel accident lui était survenu. elle répondit d'une voix faible, en portant la main à son cœur, comme pour en réprimer les battements :

— Ce n'est rien !... J'ai glissé... et je me suis meurtri le pied contre cette marche.

Tel fut le premier mensonge de madame Hulline, depuis le jour où elle entra au château de La Combe.

— Il n'y a pas de bon sens — conclut la gouvernante.

dame de Bournaville — à conserver des degrés dans un semblable état de vétusté. J'adresserai, dès ce soir, un rapport à l'intendant; je ne sais à quoi pense M. Beaudanger, mais vraiment...

Tandis que madame de Bournaville, veuve de feu Pennequin de Bournaville, qui fut de son vivant courrier de M. le pasteur Merlin, prononçait ces paroles grosses du sens le plus pratique, M. de Corpoy disait à M. de Blancador :

— Je suis charmé de vous voir sous mon toit, monsieur. Asseyez-vous et gardez votre bonnet. J'en ferai de même, tant les courants d'air sont froids. Vous m'êtes, monsieur, recommandé tout à la fois par ma parente, madame de Formansin, et par ma grande amie, madame de Troix-Mares. C'est vous dire que vous êtes deux fois le bienvenu. On m'assure monsieur, que vous avez exprimé le désir d'entrer à mon service, et aussi que vous êtes sur le point de renoncer aux erreurs du papisme pour embrasser la vraie religion. J'en loue le Seigneur et je vous félicite, monsieur, en toute sincérité.

Blancador, ayant salué très poliment à chacune de ces phrases qui furent débitées sur un ton égal, monotone et sentencieux, continua d'écouter. Il voulait voir venir M. de Corpoy. Celui-ci continuait :

— On m'a dit encore, monsieur, que vous êtes dans les bonnes grâces de madame de Troix-Mares, et qu'elle vous tient en haute estime...

Cette dernière opinion avait été corroborée par les réponses que Jeannine, dûment interrogée par M. de Corpoy, avait faites avec toute l'exactitude dont elle était susceptible. Car elle nourrissait, à l'égard de son maître et seigneur, une crainte religieuse qui allait, quand il le fallait, jusqu'à l'abandon de son corps. Quand Jeannine se trouvait en présence de M. Justus, la terreur paralysait sa volonté et ses sens. Ainsi l'oiseau quitte le buisson qui lui fournissait son abri, pour voler, fasciné, jusque dans la gueule du serpent. M. Justus, avec son regard froid et voilé qui tenait de celui des reptiles et se faisait, au besoin, pénétrant comme une lame de dague, traversait cette pauvre pécheresse jusqu'au cœur. Et, quand il lui avait demandé en quels termes

M. de Blancador se trouvait avec madame Marguerite, Jeannine avait répondu, en toute pureté :

— Ah! monsieur, s'ils sont bien ensemble? Monsieur en jugera quand je lui dirai que, ce matin même, M. Horace a régalé madame d'un beau soufflet!

Blancador, mis à l'aise par M. de Corpoy, dit qu'en effet madame de Troix-Mares se montrait envers lui très bienveillante, et qu'il se plaisait fort à son service.

— Monsieur, — reprit Justus, en examinant avec obstination le plancher, — je puis beaucoup pour vous. Mais je dois vous dire que vous pouvez aussi beaucoup pour moi!

Horace se confondit en humbles protestations. « Il était tout acquis à M. de Corpoy. Et comment pourrait-il se rendre, lui chétif, de quelque utilité à un gentilhomme aussi réputé?... »

— Madame votre maîtresse m'égorge, monsieur!... Vous l'ignorez, peut-être?...

— Ah! monsieur! Je crois comprendre. S'agirait-il de cette méchante affaire d'argent?

— Méchante, monsieur! Mais vous ne savez donc pas que la somme est considérable?

— Oui, monsieur, mais vous aurez tout le temps pour la payer.

Et, adressant à M. Justus, ébahi, une grimace encourageante, Blancador se leva, alla, sur la pointe des pieds, reconnaître si la porte était bien close. Il l'ouvrit même, regarda si personne ne rôdait dans l'antichambre, referma le panneau, et, se plantant devant M. Justus, lui tendit deux papiers qu'il tira de son pourpoint :

— Voici, monsieur, qui vous tranquillisera!

Et il expliqua à Corpoy qui le regardait, muet d'un étonnement où se mêlait une part égale d'admiration, comment était réglée cette affaire. Il arrangea, à son particulier avantage, l'histoire de la donation, majora encore la prétendue perte qu'il avait faite lors du procès Bourassou, et déclara, finalement, qu'il se chargeait de reculer, indéfiniment, le terme du payement qui effrayait si fort M. Justus. Il conclut :

— Écoutez, monsieur! Si vous voulez vous engager à me payer, dans un temps prochain, les dix mille écus que me

doit madame de Troix-Mares, je vous donne ma parole que jamais cette dame ne vous réclamera son dû. C'est affaire à moi. Au reste, je vais vous dire encore une chose : en bonne règle, votre intérêt serait d'épouser madame de Troix-Mares...

Mais Corpoy, béant, s'écria :

— Comment ! Vous savez bien que cela est impossible ! et que je suis marié !... Comment pouvez-vous...

— Monsieur, dit froidement Blancador, combien me donnerez-vous si je vous débarrasse de votre femme ?

M. Justus se leva, d'une pièce. Il fut sur le point de jeter M. de Blancador à la porte. Mais, à le considérer, il le vit si calme, si convenable et si sincère, qu'il se rassit. Les deux hommes s'observèrent longtemps, en silence. M. de Blancador, toujours souriant, ne perdait pas de vue M. de Corpoy qui, blême, ses cheveux gris presque hérissés autour de son bonnet, et de peur et d'angoisse, tenait les yeux dirigés vers le mur, devant lui. Enfin Blancador prononça les paroles suivantes, avec tranquillité et lenteur :

— Je vous apporterai, prochainement, les preuves certaines de l'adultère. Vous ferez condamner la coupable par le consistoire. Vous épouserez ensuite Marguerite de Troix-Mares, Et, de tout cela, je vous garantis l'exécution. Vous me payerez alors vingt mille écus d'or. Est-ce marché conclu ?

Corpoy devint encore plus pâle, mais il demeura silencieux,

Avec une familiarité discrète, M. de Blancador s'approcha de la table, prit une feuille de papier et écrivit trois lignes :

« *Je m'engage à payer à M. le baron de Blancador, mon domestique, la somme de deux cent quarante mille livres, le jour de mon mariage avec madame de Troix-Mares.* »

Il data, signa même pour encourager son complice. Raide comme un pieu qui, cependant, aurait tremblé, M. de Corpoy apposa sa signature. Alors M. de Blancador le salua avec une extrême politesse, cacha les trois papiers sous le buse de son pourpoint en velours brun, et sortit.

MAURICE MAINDRON

(A suivre.)

LA PUISSANCE COMMERCIALE

DE L'ALLEMAGNE[1]

LA GRANDE INDUSTRIE

La grande industrie s'est développée en Allemagne plus tard qu'en Angleterre, en France ou aux États-Unis, et il ne semble pas qu'elle y ait le caractère inventif, initiateur, qu'elle a revêtu à un haut degré dans ces pays, principalement dans le dernier. Ce qui paraît avoir assuré son succès, c'est l'application persévérante, la grande somme de travail, le perfectionnement scientifique des méthodes, le soin consciencieux apporté à la satisfaction de la clientèle. Les Allemands apparaissent rarement comme des créateurs; ils ne découvrent pas les voies nouvelles, mais ils les reconnaissent avec exactitude et s'y engagent avec zèle. C'est pourquoi ils réussissent supérieurement là où les qualités de coup d'œil rapide, de décision immédiate et compromettante, sont subordonnées aux longues études préparatoires, aux analyses méticuleuses et multipliées, par exemple dans les industries chimiques.

Mais le caractère que nous venons de signaler apparaît aussi dans les autres branches d'activité industrielle auxquelles ils se livrent. C'est lui qui a fait la richesse de l'Allemagne moderne. Nous en constaterons l'existence et nous en appré-

1. Voir la *Revue* du 1er août.

cierons l'action dans les principales industries observées au cours de notre enquête. Il en fait la puissance actuelle, il peut aussi, un jour venant, leur créer une infériorité vis-à-vis de concurrents plus aptes à se transformer rapidement et à surmonter des obstacles imprévus.

I

LES MINES DE HOUILLE

Les deux grands centres d'exploitation houillère de l'Allemagne sont le bassin rhénan-westphalien et la Haute-Silésie. Sur une production totale évaluée pour l'ensemble de l'Empire en 1899 à 110 millions de tonnes, le Rhin et la Westphalie ont fourni environ la moitié (54 500 000 tonnes), la Haute-Silésie un cinquième (22 502 199). Et le tonnage de leur extraction ne donne pas une idée exacte de leur importance; leurs charbons sont en effet infiniment supérieurs aux lignites de la Saxe prussienne, du Brandebourg, etc., qui forment à peu près un quart du total ci-dessus indiqué et dont la valeur n'est que du tiers[1].

C'est donc sur ces deux centres que l'observation doit se porter pour étudier la production houillère allemande et, d'autre part, il est nécessaire de les visiter tous les deux, parce qu'ils offrent dans leur organisation des différences assez notables.

Dans la Province rhénane et la Westphalie, la concentration est très accentuée. Le tiers environ de la production totale de charbon de ce bassin est entre les mains de grandes compagnies minières ou de sociétés métallurgiques exploitant chacune

1. La circulaire n° 1545 du Comité central des Houillères de France indique comme valeur moyenne des houilles allemandes, pour 1896, le chiffre de 6 m. 96 à la tonne et celui de 2 m. 32 pour les lignites. C'est exactement le tiers. Dans une statistique générale sur la valeur totale de la production minière en Allemagne comprenant les houilles, les lignites, les minerais de fer et les sels de potasse, les houilles figurent, en 1898, pour 76,6 p. 100 de cette valeur totale, les lignites pour 7,9 p. 100 seulement. (Voir le Catalogue officiel de la Section allemande à l'Exposition de 1900, p. 277.)

plusieurs mines[1]. En 1896, la Société de Harpen produisait à elle seule 4 millions et demi de tonnes, la Société de Gelsenkirchen près de 4 millions. la Société d'Hibernia plus de 2 millions; la grande usine métallurgique *Gutehoffnungshütte* extrayait pour son seul usage près d'un million quatre cent mille tonnes. Le régime de la mine isolée appartenant à une seule personne devient de plus en plus rare. La compagnie se substitue à l'individu, en raison même de l'importance que l'exploitation tend à prendre pour se placer dans les conditions économiques les plus avantageuses; la grande Société *(Gesellschaft)* remplace l'exploitant unique ou simplement associé avec deux ou trois personnes *(Firma)*.

En outre, ces grandes sociétés ne se contentent pas de réunir plusieurs mines sous leur dénomination ; elles se sont groupées, pour la vente de leurs cokes d'abord, plus tard de leur charbon, en un puissant syndicat, le syndicat rhénan-westphalien, qui est maître du marché. C'est un degré de plus dans la concentration.

Les seules mines qui soient rebelles au syndicat sont précisément les quelques exploitations modestes qui subsistent dans le district du nord (Osnabrück) et dans la vallée de la Ruhr, mais elles ont peu d'importance, la plus grande d'entre elles, *Friedlicher Nachbar*, ne produisant guère plus de cent mille tonnes de charbon annuellement.

Il est vrai qu'un certain nombre de grandes mines ne font pas partie du syndicat, mais pour des raisons particulières et facilement explicables. Ainsi toutes celles qui appartiennent à des usines métallurgiques et qui, par conséquent, ne vendent pas leurs charbons, ne peuvent pas s'affilier à un syndicat de vente; de même celles qui, sans appartenir absolument à une usine, sont sous sa domination parce que celle-ci possède la majorité des parts de sociétaires. C'est le cas, par exemple, pour la Compagnie *Salzer und Neuack*, dont presque toutes les parts sont entre les mains de Krupp ; de même enfin, telle mine d'anthracite *(Langenbrahm)* qui, vendant son charbon pour usage domestique, n'a pas à se préoccuper de la clientèle des usines.

1. Ces chiffres et ceux qui suivent sont empruntés aux circulaires du Comité des Houillères de France.

On peut donc dire que, dans le bassin rhénan-westphalien, les mines sont généralement possédées par de grandes compagnies et que ces grandes compagnies se sont syndiquées ensemble pour la vente de leurs charbons et de leurs cokes.

La situation est différente dans la Haute-Silésie. D'après les documents les plus récents[1], les trois cinquièmes des mines silésiennes appartiennent à des grands seigneurs du pays, le prince Pless, les comtes de Donnersmarck, le comte de Ballestrem (actuellement président du Reichstag), le prince de Hohenlohe. Sur cinquante-quatre entreprises, trente et une sont entre leurs mains, deux appartiennent à l'État prussien, vingt et une à des sociétés minières ou à des usines.

Il s'est trouvé en effet, en Silésie, une aristocratie riche et intelligente pour mettre en valeur les ressources du sous-sol. « Sans aucun doute, me dit un savant statisticien, le grand essor industriel que vous voyez ici est dû à l'initiative des *Fürsten*, *Grafen* et autres *Magnaten* qui se sont appliqués à exploiter les mines de minerais et de houille situées sur leurs terres. L'État prussien n'y a pas été étranger non plus, car, sans parler des avantages généraux assurés à l'industrie par le développement des chemins de fer et des canaux, il a creusé des mines dans les domaines du fisc *(fiskalische Güter)*.

La haute aristocratie silésienne est encore en possession de la majorité des mines de houille, bien que quelques-unes aient déjà passé entre les mains de compagnies, par exemple celles de la *Consolidirte Carlsegen*, plusieurs de celles de la *Kattowitzer Actien-Gesellschaft für Bergbau*, etc., mais le mouvement est encore à ses débuts. La concentration est peu accentuée, ou plutôt il existe une forme de concentration qui est menacée et non favorisée par les circonstances actuelles. Les familles seigneuriales ne conservent souvent la propriété de leurs mines qu'en restant dans l'indivision ; c'est le cas notamment pour les comtes de Donnersmarck : au bout de deux générations il est rare que la combinaison puisse se maintenir. Alors apparaît nécessairement la société par

1. Voir Dr H. Voltz, *Statistik der Oberschlesichen Berg-und Hüttenwerke für das Jahr 1898*. Kattowitz 1899. — Voir aussi Dr H. Voltz, *Die Bergwerks und Hüttenverwaltungen des Oberschlesichen Industriebezirks*. Kattowitz, 1892.

actions[1], et, lorsque celle-ci est puissante et prospère, elle tend à acheter les mines voisines, à se les annexer *(consolidiren)*, et la forme nouvelle de consolidation, celle que nous avons constatée en Westphalie, celle qui tend à augmenter non à se diviser comme la première, prend naissance. On peut supposer que, dans de longues années, la marche naturelle de cette évolution aura grossi considérablement le nombre des compagnies et réduit à quelques cas de majorats celui des grands seigneurs propriétaires de mines. Pour le moment, la Silésie n'est pas parvenue à la même période de cette évolution que la Westphalie, et la forme moderne de la concentration y est moins marquée.

De plus, le lien entre les différents exploitants est très lâche. Pas de comptoir de vente *(Verkauf-Bureau)* pour les charbons et les cokes comme en Westphalie ; pas même de syndicat formel entre les producteurs. Ceux-ci ont coutume de se réunir tous les mois pour s'entendre sur les prix de vente, mais il n'y a là qu'une simple consultation, une entente libre *(freie Verständigung)*, me dit l'un d'eux, non une décision qui les lie. Les mines domaniales *(fiskalische Gruben)* ne prennent même pas part à ces réunions, et cependant elles sont importantes, sinon par le nombre, du moins par le chiffre de leur production. La *Königin Luise Grube* que je visite dans les environs de Zabrze, a extrait, en 1898, plus de trois millions et demi de tonnes de charbon et employé près de dix mille ouvriers ; *Königs Grube*, moins considérable, a extrait près de dix huit cent mille tonnes et employé près de quatre mille cinq cents ouvriers.

Ainsi, d'une part, la majorité des mines silésiennes est possédée dans des conditions qui appellent la division et non la concentration de la propriété ; d'autre part, les producteurs de charbon n'entrent que très timidement dans la voie des

1. Entre l'indivision familiale et la société par actions ordinaire se place parfois un type d'association bien caractéristique connu sous le nom de *Familiengewerkschaft*. C'est, en somme, une société par actions formée à l'origine entre cohéritiers, mais avec certaines limitations à la libre circulation des titres ; souvent, par exemple, les statuts interdisent la vente des actions à un Juif. On sent très bien par ce détail l'état d'esprit d'un groupe familial qui voit la propriété lui échapper et qui cherche à se défendre. Un pareil souci et la faiblesse des moyens imaginés pour y répondre accusent clairement le danger qui menace la propriété seigneuriale des mines silésiennes.

ententes. En Westphalie, au contraire, la concentration se poursuit sans obstacle, et l'entente entre producteurs — qui est un degré nouveau de concentration — atteint sa forme la plus énergique avec le Syndicat fortement organisé, soumis par une rigoureuse discipline à des contraintes étroites, et complété par un comptoir de vente réglant souverainement pour tous les syndiqués la question commerciale.

De pareils contrastes ne sauraient être les seuls. Ils correspondent à un état de choses différent. L'avancement des méthodes d'exploitation est moins rapide dans la Silésie que dans la Westphalie, les ouvriers y sont moins payés, leur travail est moins productif, leur valeur sociale est moindre aussi.

En ce qui concerne les mines proprement dites, le travail du piqueur, du chargeur, du traîneur, est trop simple pour que le progrès s'y manifeste, et les installations techniques sont trop compliquées pour qu'un observateur non spécialiste puisse saisir avec exactitude les différences qui les séparent. La comparaison est plus aisée, au contraire, dans certaines dépendances des mines, par exemple dans l'organisation des fours à coke.

Les anciens fours à coke se bornaient à la transformation pure et simple du charbon en coke. Tout ce que le charbon perdait par cette transformation se répandait inutilement à l'air libre, jusqu'à ce que les chimistes aient révélé quelles richesses se trouvaient ainsi gaspillées. Ce fut l'origine des fours à récupération installés pour recueillir les gaz dégagés du charbon pendant l'opération et les traiter dans des établissements spéciaux. Un autre progrès devait bientôt se manifester dans la fabrication du coke lui-même. Il importe essentiellement à la métallurgie, la grande consommatrice de coke, que celui-ci soit aussi parfaitement homogène que possible ; or la dernière partie de la fabrication nuisait beaucoup à l'homogénéité du produit. La masse incandescente de coke sortait du four avec le chariot métallique qui la portait, et des hommes l'arrosaient à la lance avec de puissants jets d'eau qui l'effondraient et l'éteignaient, mais les parties extérieures de la masse étaient soumises aux influences de l'air alors que les parties intérieures ne les subissaient qu'au moment même où

l'eau les désagrégeait ; de plus, la pénétration de l'eau était irrégulière. On remédie aujourd'hui à ces inconvénients en éteignant le coke dans le four même avec de l'eau sous très forte pression, qui pénètre profondément la masse de coke dans toutes ses parties. Mais ce procédé exige une installation particulière du four, une énorme pression d'eau ; il n'est donc pas d'une application très simple.

Aussi ne le trouve-t-on pas partout. En France, nous sommes en retard sur ce point, me dit-on. En Angleterre les cokeries de Cardiff pratiquent l'extinction dans le four même, celles de Newcastle ne se sont pas encore transformées jusqu'ici. En Allemagne, la Westphalie a très vite adopté le nouveau procédé; je ne l'ai vu nulle part en usage dans la Haute-Silésie, bien que j'aie visité les cokeries les plus importantes appartenant à la puissante Compagnie des *Oberschlesische Kokswerke und Chemische Fabriken*.

On peut dire, il est vrai, à la décharge de ces retardataires que leurs charbons ne leur permettent pas de fabriquer des cokes très recherchés pour la métallurgie, que par suite ils ont été moins poussés à perfectionner un produit qu'ils ne peuvent pas avoir de qualité tout à fait supérieure. Ni en France, ni à Newcastle, ni en Silésie, on ne saurait obtenir, paraît-il, de coke aussi propre aux industries métallurgiques que celui de la Westphalie. Toutefois, cette raison n'est pas concluante ; l'infériorité de la fabrication s'ajoutant à l'infériorité de la matière première donnerait un produit tout à fait déprécié, si la pénurie générale de coke qui se fait sentir depuis plus d'un an dans le monde entier n'empêchait actuellement la clientèle de discuter la qualité du coke qu'elle arrive à se faire livrer.

Si la Haute-Silésie est restée rebelle à ce dernier progrès, du moins a-t-elle construit depuis quelques années une grande quantité de fours à récupération. C'est exceptionnellement que j'y ai rencontré des fours à coke du type primitif; encore leur conservation s'expliquait-elle sans doute par le bénéfice considérable que donne, dans la période de crise actuelle, la fabrication d'un coke quelconque.

L'accompagnement obligé des fours à récupération est le traitement des sous-produits, la concentration des eaux

ammoniacales, la fabrication du goudron, du sulfate d'ammoniaque, du benzol. Dans la Haute-Silésie, les installations compliquées et coûteuses nécessaires à ce traitement appartiennent à la Compagnie des *Oberschlesische Kokswerke und Chemische Fabriken*, qui concentre cette industrie entre ses mains, principalement pour le benzol. Tantôt elle est elle-même propriétaire des fours à coke, comme c'est le cas pour les batteries situées dans le voisinage de la *Königin Luise Grube* ; tantôt, comme aux *Julienhütten*, aux *Borsigwerke*, etc., elle possède seulement les usines d'élaboration des sous-produits. Les grands établissements métallurgiques fabriquent généralement, en effet, le coke qui leur est nécessaire et, jusque vers 1880, ils le fabriquaient dans des fours de l'ancien type. L'installation des fours à récupération et des usines qui les accompagnent donnant naissance à une industrie nouvelle et pleine de surprises, les métallurgistes n'avaient souvent ni les capitaux ni l'activité nécessaires pour l'entreprendre; c'est alors que la Compagnie des cokes et produits chimiques leur a proposé d'exécuter à ses frais la transformation des fours, à condition que les sous-produits lui appartiendraient et qu'on lui abandonnerait dans le voisinage des fours la superficie de terrain nécessaire à la construction de ses usines. De là une série de contrats particuliers liant la Compagnie avec plusieurs fonderies. En général, celle-ci conserve les sous-produits dans leur entier, mais parfois, aux *Borsigwerke*, par exemple, le goudron et le sulfate d'ammoniaque restent à l'établissement métallurgique, la compagnie se réservant seulement la fabrique de benzol.

En somme, il a fallu l'organisation de cette Compagnie spéciale pour déterminer le grand progrès qui s'est manifesté. Elle a trouvé des auxiliaires tout préparés dans les nombreux chimistes des écoles techniques allemandes. A l'usine de sous-produits des *Borsigwerke*, le directeur qui me reçoit est un tout jeune homme de vingt-six ans, ancien élève d'une *Hochtechnische Schule*. Il avait là comme professeur un des chimistes qui font partie de l'état-major de la Compagnie; celui-ci l'a pris avec lui à son laboratoire au sortir de l'école, et l'a fait mettre à la tête de l'usine au moment de sa fondation. Trait particulier : ce jeune homme est un Autrichien né dans le

Tyrol : nous déjeunons ensemble, et il me parle de son pays d'origine avec un certain sentiment de pitié : « Tout à fait rétrograde, l'Autriche, dit-il, *ganz zurück*, les gens n'y pensent pas à travailler, etc. » Il est clair que l'Allemagne du Nord, avec son développement industriel actuel, exerce une puissante attraction sur lui et sur les natures énergiques et entreprenantes qui peuvent se trouver parmi ses compatriotes. Le fait n'est pas sans importance pour l'avenir politique de l'Autriche.

Grâce à l'élan donné par la Compagnie, la fabrication des sous-produits des cokeries a fortement progressé dans la Haute-Silésie au cours de ces dernières années. En 1893, leur valeur totale pour l'année était estimée à 1 454 597 marks : en 1898, elle atteignait 3 288 717 marks.

Et cependant l'un de ces sous-produits, le benzol, n'a pas cessé de baisser pendant cette période. Cent kilogrammes de benzol valaient, il y a sept ans, 80 marks; aujourd'hui ils valent 15 marks. Par contre, le marché du goudron et du sulfate d'ammoniaque a été favorable aux intérêts des producteurs. Il est à croire que le sulfate d'ammoniaque est appelé à un usage beaucoup plus fréquent dans l'agriculture; jusqu'ici le cultivateur allemand a conservé dans les nitrates du Chili une foi robuste et exclusive, il soutient assez volontiers, contrairement à ce que lui démontrent les chimistes, que l'azote du sulfate d'ammoniaque ne vaut pas celui de son bien-aimé *Chili-salpeter*[1], mais, comme les expériences répétées lui font toucher du doigt son erreur et que, d'autre part, les richesses du Chili s'épuisent rapidement — on calcule que dans vingt-cinq ans elles auront disparu — un bel avenir paraît réservé aux emplois agricoles du sulfate d'ammoniaque, surtout si la culture de la betterave sucrière continue à se développer en Allemagne.

En ce qui concerne l'utilisation des sous-produits, on peut donc dire que les cokeries de la Haute-Silésie sont pourvues des derniers perfectionnements techniques, concentrées fortement, et appelées à un avenir brillant; nous avons vu aussi

1. Voir la circulaire n° 1669 du *Comité central des Houillères de France*. Allemagne. Compte-rendu du Syndicat de vente de l'ammoniaque. 1898.

que la fabrication des sous-produits y avait rapidement progressé. Toutefois, sur ce point encore, le bassin rhénan-westphalien est supérieurement organisé. En 1881, on y comptait seulement 110 fours à coke à récupération : il y en avait 306 en 1885, 536 en 1894, 1864 en 1895, et, depuis cette époque pourtant rapprochée, leur nombre a *plus que triplé*. La fabrication des sous-produits a marché du même pas. En 1881, les usines du bassin livraient 600 tonnes de sulfate d'ammoniaque ; ce chiffre s'est élevé jusqu'en 1895 pour atteindre cette année-là celui de 10 000 tonnes, et depuis lors nous relevons 21 000 tonnes en 1896, 32 000 en 1897, 43 000 en 1898. Ajoutez à cela une quantité à peu près triple de goudron et, à partir de ces dernières années, une fabrication de benzol qui s'élève aujourd'hui à environ 8 000 tonnes. Enfin, un comptoir de vente des produits ammoniacaux, ayant son siège à Bochum, concentre pour la région du Rhin et de la Westphalie toute l'opération commerciale.

Un de mes compatriotes, établi à Hambourg et fort compétent en matière de fabrication de coke, me disait, à mon retour de Silésie, avec la forme sommaire et volontairement exagérée que nous adoptons facilement en français : « Ici, nous avons le plus profond mépris pour la Silésie. » Les Allemands jugent avec plus de modération, mais un ingénieur d'Essen ou de Dortmund ne manque pas de sourire quand on lui parle des mines silésiennes. D'autre part, j'ai interrogé un ingénieur français ayant fait une série d'enquêtes techniques en Allemagne et son appréciation peut se résumer ainsi : l'outillage du bassin rhénan-westphalien est supérieur à celui de tous les autres bassins allemands et des bassins français, hors de comparaison avec celui des bassins anglais et belges. Et il ajoutait : « Quand nous voulons caractériser en Westphalie une mine inférieure par son outillage, nous disons qu'elle est exploitée *à l'anglaise*. » Dans l'opinion des spécialistes, la supériorité du bassin rhénan-westphalien au point de vue du progrès des méthodes s'affirme donc non seulement sur les autres bassins allemands, mais sur tous les bassins d'Europe.

J'ai déjà eu l'occasion de dire que les salaires silésiens

étaient moindres que les salaires westphaliens et d'expliquer que, malgré l'apparence contraire, le travail était payé plus cher en Silésie qu'en Westphalie; c'est que l'ouvrier est moins laborieux, moins habile, moins capable d'effort. Dans les mines de la Haute-Silésie le personnel est en très grande partie slave; à Gleiwitz, à Zabrze, à Kattowitz, on est en terre polonaise; les gens du peuple n'entendent pas toujours l'allemand, même quand ils sont nés dans le pays, et le manque général de bras provoque un constant afflux de Galiciens, de Polonais autrichiens, qui viennent renforcer l'élément slave originaire. Le gouvernement prussien, redoutant la polonisation de la Silésie, n'autorise l'introduction de ces immigrants qu'en nombre limité : la police accorde à telle entreprise la permission d'en recevoir tant; encore est-il interdit de les installer à demeure; il faut que pendant un mois ou deux, aux environs de Noël, ils retournent chez eux et qu'ils en justifient; il faut qu'ils n'envahissent pas la Silésie par leur établissement définitif.

Ni ces ouvriers d'occasion sortis de régions pauvres, ni les Slaves de la Haute-Silésie eux-mêmes, n'ont l'entraînement traditionnel et les qualités de race des ouvriers nés dans les centres industriels ou issus de paysans westphaliens. Ils leur sont inférieurs par l'éducation, par la formation sociale, par l'aptitude au travail, et c'est la raison principale des taux peu élevés de leurs salaires.

Il y en a une autre spéciale aux mines. Si les moyennes de salaires relevées en Silésie sont inférieures à celles de la Westphalie, c'est aussi que l'exploitation des mines silésiennes exige, toutes choses égales d'ailleurs, une proportion plus grande de manœuvres. La couche de charbon y est en effet très épaisse, de 5 jusqu'à 14 mètres[1]; par suite, un piqueur abat d'un coup de pic ou avec une charge de poudre beaucoup plus de charbon qu'il ne le ferait dans les couches ordinaires, qui souvent n'atteignent pas un mètre et qui dépassent rarement deux mètres; par suite aussi, il lui faut plus d'aides, de chargeurs, de traîneurs, ouvriers moins habiles,

1 Dans la partie de ce bassin qui se trouve en territoire russe, à Dombrowa, l'épaisseur de la couche de charbon atteint 19 m. 21.

moins payés, et qui font baisser la moyenne générale des salaires miniers[1].

La prospérité des houillères et la difficulté croissante de trouver des ouvriers disponibles ont amené d'ailleurs une hausse marquée des salaires dans les mines silésiennes depuis ces dernières années. En 1887, le salaire moyen d'un mineur silésien au-dessus de seize ans montait à 585 marks seulement ; en 1898 il était de 894 marks[2]. Il est donc certain que la situation des ouvriers s'est améliorée, mais, comme les salaires westphaliens haussaient parallèlement pendant la même période, la comparaison est toujours au désavantage de la Silésie[3].

Cette infériorité de salaires, je le répète, n'est pas une mesure exacte de l'infériorité de bien-être des ouvriers silésiens. Une observation portant sur 407 familles ouvrières et publiée par la *Zeitschrift des oberschlesischen Berg-und Hüttenmännischen Vereins*[4], révèle que de 1885 à 1894 le prix de la nourriture a baissé dans son ensemble pendant que les salaires haussaient. D'autre part, les habitations ouvrières se sont notablement améliorées grâce aux constructions nouvelles élevées par les différentes entreprises minières[5], en sorte que les conditions matérielles de la vie ont incontestablement progressé. Dans le numéro de janvier 1893 du recueil déjà cité[6], je trouve une intéressante comparaison entre la situation des mineurs du bassin de la Sarre et ceux de la Haute-Silésie. L'auteur, parti de Gelsenkirchen avec tous les préjugés d'un allemand de l'Ouest, s'attendait, raconte-t-il, à trouver en Silésie de misérables Polonais *(Pollaken)* « vivant à l'étroit dans une seule pièce, pêle-mêle avec leurs poules et leur porc », mal nourris, révoltants de saleté. Cette disposition d'esprit le fait s'émerveiller lorsqu'il trouve à Zabrze des maisons à plu-

1. Voir, dans la *Statistik* du docteur H. Voltz pour 1898 (déjà citée) : *Uebersicht der Hauptergebnisse der oberschlesischen Montanstatistik*, p. 60.

2. Id., *ibid.*

3. En Westphalie, le salaire moyen du mineur atteint 1 128 marks dès 1897.

4. April-Mai, Heft 1895.

5. Voir *Arbeiterwohnungenverhältnisse im oberschlesischen Industriebezirk*, von Bergrath Dr Sattig. Kattowitz, 1892.

6. *Zeitschrift des oberschlesischen Berg-und Hüttenmännischen Vereins*, p. 76.

sieurs pièces, des parquets propres, « ordinairement frottés au sable humide comme cela se fait pour les tables dans les vieilles brasseries berlinoises », des lits bien faits, des fleurs en papier placées « dans de jolis petits vases », et des images pieuses sur les murs. Enfin les ménagères de Zabrze trouvent moyen d'acheter du beurre, aliment presque inconnu, affirme-t-il, chez les mineurs de la Sarre, et il voudrait que ceux-ci envoyassent leurs femmes dans la Haute-Silésie pour y apprendre, à l'école des soi-disant pauvres Polonaises, l'art de tenir leur maison. A vrai dire, l'exagération me paraît un peu grande. J'ai eu rarement l'occasion de visiter des intérieurs ouvriers à Zabrze, les très aimables ingénieurs qui m'accompagnaient facilitant le moins possible l'exécution de cette partie de mon programme, mais je sais que les femmes travaillent en grand nombre sur le carreau de la mine, ce qui n'est pas un signe de grande prospérité ni une condition favorable aux soins du ménage ; je sais aussi qu'elles gagnent des salaires très bas ; enfin, j'imagine que j'aurais été introduit dans beaucoup de logements ouvriers si j'avais dû y rencontrer un tableau enchanteur.

Quoi qu'il en soit, il y a un point sur lequel l'erreur n'est pas possible : c'est la capacité inférieure des ouvriers silésiens par rapport aux ouvriers westphaliens. Elle éclate partout où ils se trouvent en contact, et le taux moins élevé de leurs salaires tient sans doute en grande partie à cette cause.

Elle a, d'ailleurs, d'autres manifestations. Elle n'est pas seulement technique, elle est encore et surtout sociale. L'organisation ouvrière est à peu près nulle en Haute-Silésie. Beaucoup de patrons à courte vue s'en félicitent, pensant que les conflits se trouvent ainsi évités, mais les conflits ne naissent pas toujours d'une surexcitation factice, comme ils semblent le croire. Ils ont toujours, au contraire, une raison d'être profonde tirant son origine d'une cause inévitable. On ne peut pas installer dans un pays le régime de la grande industrie et éviter que les masses ouvrières n'aient certains intérêts distincts de ceux de leurs patrons. Si ces intérêts n'arrivent pas à s'organiser normalement, à être régulièrement représentés, ils pourront, il est vrai, être plus facilement méconnus pendant quelque temps,

mais cette méconnaissance même augmentera l'irritation et aboutira à une révolte. La meilleure garantie de la paix sociale, c'est que tous les intérêts aient une représentation organique et efficace. Les mineurs silésiens n'ont pas été jusqu'ici aptes à la créer en ce qui les concerne, et il est à craindre qu'au moment d'une crise sérieuse leur incapacité ne soit une source de graves désordres. Nous aurons d'ailleurs à revenir sur ce sujet quand nous étudierons le mouvement ouvrier allemand. Il nous faut maintenant abandonner les mines et poursuivre par l'étude de la métallurgie notre examen sommaire des forces productrices de l'Allemagne.

II

LA MÉTALLURGIE

En Allemagne, plus que partout ailleurs, la métallurgie a un caractère marqué d'industrie d'État. L'Empire est son plus gros client pour l'artillerie et la construction navale; la Prusse, la Bavière, le Wurtemberg, la Saxe et le Grand-Duché de Bade sont ses seuls clients pour tout ce qui se rattache aux grands chemins de fer. De là le mystère dont elle s'entoure volontiers; il semble toujours qu'à pénétrer dans une usine métallurgique on risque de surprendre un secret d'Etat. Les recommandations les plus autorisées n'ouvrent pas toutes les portes, du moins à un étranger, même lorsqu'elles lui procurent l'accueil le plus aimable; parfois, on le laisse entrer, mais avec promesse de n'en rien dire, on ne lui permet d'ouvrir les yeux qu'à condition de fermer la bouche : « Nous serons très heureux de vous faire visiter les usines, me dit le directeur d'un grand établissement métallurgique, mais nous vous demandons, si vous publiez quelque chose, de ne pas mentionner votre visite et notre nom. »

En dehors de la préoccupation très justifiée de défendre certains procédés secrets contre la curiosité intéressée de l'étranger, cette manière de faire s'explique par les habitudes de l'Allemagne officielle si fermée, si avare de renseignements.

Un ingénieur attaché à une usine d'artillerie ou de constructions navales se sent un peu fonctionnaire public et, pour peu qu'il soit Prussien, cela le grandit beaucoup à ses yeux ; il imite donc avec une exactitude admirative la réserve scrupuleuse des vrais fonctionnaires allemands, aux yeux desquels tout est secret.

Ce trait manifeste en somme le lien étroit qui unit l'industrie métallurgique à la puissance de l'État allemand. A coup sûr, les usines Krupp n'auraient pas acquis la renommée qu'elles ont pour l'artillerie, elles n'emploieraient pas à cette seule fabrication cent cinquante ingénieurs, si la Prusse, entraînant l'Allemagne derrière elle, n'avait pas apporté à son armement le soin que l'on sait, si ses succès militaires n'avaient pas fait aux canons Krupp une réclame éclatante. On rencontre aujourd'hui à Essen des ingénieurs et des officiers de tous pays chargés de recevoir ou de surveiller les commandes de leurs gouvernements, Italiens, Roumains, Argentins, etc. ; les troupes japonaises et chinoises ont des canons Krupp ; si l'artillerie allemande a ainsi débordé en dehors des limites de l'Empire, c'est qu'elle avait trouvé d'abord des commandes à Berlin.

Et le gouvernement ne se contente pas de ce premier service. Il est plein de sollicitude pour le développement de l'industrie métallurgique. Le grand projet d'augmentation de la flotte qui vient d'être adopté se lie sans doute à des ambitions politiques de domination maritime, mais le désir d'assurer pour plusieurs années une source importante d'activité à toutes les industries du fer n'y a pas été étranger. Au sortir de la période actuelle de prospérité générale, on peut prévoir qu'une crise plus ou moins grave se produira ; elle se trouvera diminuée en Allemagne de tout ce que la construction navale amènera avec elle de commandes diverses.

Enfin le rachat des chemins de fer par cinq États, le mouvement rapide qui s'en est suivi dans la construction de lignes nouvelles, l'augmentation considérable du matériel ont favorisé extrêmement, depuis dix ou quinze ans surtout, les industries métallurgiques. Là encore, bien que moins directement, l'action d'un gouvernement puissant s'est fait sentir. Les préoccupations stratégiques n'ont pas été sans influence

sur la création de nouvelles lignes et sur l'augmentation du matériel. « Nous ne sommes pas en mesure de transporter rapidement nos troupes à la frontière », disait-on en Prusse vers 1880.

Il est donc naturel que la métallurgie allemande se considère un peu comme une dépendance des pouvoirs publics, ayant droit à ses encouragements, à ses faveurs, vivant en partie par eux. Elle s'est constituée sous un régime de paternalisme d'État, non pas par application d'une théorie quelconque, mais par le fait des circonstances particulières au milieu desquelles elle a grandi.

Ajoutez à cela que les conditions mêmes du travail de la métallurgie tendent à établir un paternalisme analogue dans les relations de patrons à ouvriers. Ce n'est pas là un phénomène purement allemand, on en retrouverait facilement l'analogue en France ou en Angleterre. Un puddleur, un forgeron, un fondeur au creuset, sont essentiellement des spécialistes; la qualité du travail qu'ils fournissent dépend de leur habileté professionnelle; même, pour certaines fabrications délicates, il faut qu'ils aient en quelque sorte les traditions de la maison. La prospérité d'une grande usine métallurgique est donc liée dans une certaine mesure à la permanence de son haut personnel ouvrier; celui-ci ne se borne pas à servir des machines, il collabore vraiment avec le patron, il est partie intégrante de l'entreprise. Et, d'autre part, il sait par une expérience journalière que l'activité et l'esprit inventif du patron sont indispensables à la bonne marche des affaires; il admire sincèrement l'homme qui attire à lui la clientèle par la supériorité de ses produits, qui donne du travail à 40 000 ouvriers[1] et fait sortir de terre une cité de 150 000 habitants.

Est-il étonnant que, dans ces conditions, le paternalisme patronal se développe? A Essen, en raison de l'importance énorme des usines, et aussi par le fait qu'elles appartiennent non à une société, mais à une seule personne, ce paternalisme prend de grandes proportions. Je visite successivement

1. Environ 26 000 ouvriers à Essen, plus le personnel des aciéries d'Anneu, des Grüsonwerke à Magdebourg, des hauts fourneaux de Duisbourg, Neuwied, Engers et Rheinhausen, des chantiers de Kiel, des charbonnages.

la société de consommation fondée par Alfred Krupp, les maisons ouvrières bâties par lui ou par son successeur et fils Friedrich Krupp, celles dont jouissent gratuitement les vieux ouvriers pensionnés, l'école des contremaîtres *(Facharbeiter)*, l'école ménagère *(Haushaltung-Schule)* destinée aux jeunes filles, la maison des convalescents, le casino des ingénieurs, etc., De vieilles femmes logées et pensionnées par l'usine me montrent les étrennes que madame Krupp est venue leur apporter elle-même. Il est impossible de ne pas emporter d'une visite à Essen l'impression de la très grande générosité de la famille Krupp [1].

Et cependant, un certain sentiment de malaise se manifeste dans cette population ouvrière. Elle est bien pourvue matériellement, assurée d'un travail régulier par la prospérité de l'affaire, garantie contre les risques de maladie, d'invalidité, contre l'incapacité de la vieillesse, non seulement par les lois générales d'assurance ouvrière, mais encore par les institutions patronales de l'usine ; on met à sa disposition, avec un souci éclairé de son élévation intellectuelle et morale, tous les moyens possibles d'instruction ; mais elle se sent dépendante et elle souffre de sa dépendance. Elle le témoignait aux dernières élections pour le Reichstag en refusant de renouveler le mandat de député de M. Krupp. Celui-ci a obtenu trente-huit mille voix seulement, le candidat du centre catholique l'a battu avec quarante-deux mille, et un candidat *sozial-demokrat* en avait trois mille environ. Un ingénieur de l'usine me raconte que M. Krupp n'a pas eu la majorité dans un quartier de la ville occupé par de vieux ouvriers pensionnés par lui.

La plupart des Allemands avec lesquels j'ai causé de cette situation l'expliquaient en deux mots par une solution simpliste et d'après leurs tendances personnelles : « C'est l'ingratitude ordinaire des ouvriers », disaient les uns, rééditant avec des variantes le vieux dicton du moyen âge : « Poignez villain il vous oindra, oignez villain il vous poindra. » D'au-

1. Voir pour les détails : *Wohlfahrts-Einrichtungen der Gussstahlfabrik von Fried. Krupp*, 1891 ; spécialement pour la question des logements ouvriers : *Arbeitercolonien*, etc., *Zeichnungen und Pläne der Wohlfahrts-Anstalten der Gussstahlfabrik von Fried. Krupp*, 1891.

tres, au contraire, dans le camp social-democrate, accusaient les patrons de calculs intéressés et félicitaient les ouvriers de les avoir percés à jour. « Toutes ces prétendues générosités, me disait une agitatrice connue, ne sont que des souricières (*Mäusefälle*), des pièges destinés à réduire l'ouvrier en servitude, corps et âme. »

Je ne souscris à aucun de ces jugements. Beaucoup d'ouvriers n'ont pas le cœur ingrat, bien au contraire, et tous les patrons ne sont pas des exploiteurs. Et le mécontentement des ouvriers d'Essen est le fruit naturel du paternalisme, lequel résulte à son tour des conditions mêmes du travail, telles qu'elles existent dans un grand établissement métallurgique isolé, où se poursuivent des opérations délicates. M. Krupp aurait pu être beaucoup moins généreux qu'il ne l'a été, sans éviter pour cela les inconvénients inhérents à la nature de son entreprise. Et quand même les électeurs d'Essen l'auraient envoyé de nouveau siéger au Reichstag, ils n'en auraient pas moins senti leur dépendance. En lui refusant leurs voix, ils cédaient à un double sentiment : au sentiment de mauvaise humeur contre ses bienfaits qui les enchaînent, et au sentiment d'opposition contre le pouvoir si étroitement lié à lui. Ce caractère d'industrie officielle que revêt forcément la grande métallurgie allemande et que j'ai essayé de mettre en relief leur apparaît nettement et s'exagère encore de toute la simplicité de leurs conceptions. Pour eux, Krupp, c'est à la fois le patron et le gouvernement; on a beau être Allemand et par conséquent peu frondeur, comment résister toujours à la tentation de molester une personne qui réunit en elle ces deux qualités ?

A un moindre degré qu'à Essen, mais d'une manière très sensible encore, je constate le même développement d'institutions patronales dans les grandes usines métallurgiques que j'ai l'occasion de visiter, aux hauts fourneaux et laminoirs des *Julien Hütte*, des *Donnersmarck Hütte*, aux *Borsigwerke*, en Haute-Silésie, aux *Grüsonwerke*, à Buckau, près de Magdebourg. Il tient aux mêmes raisons que nous avons indiquées pour les usines Krupp. A mesure qu'on observe des établissements moins isolés, le phénomène diminue d'intensité; il est moins marqué aux *Grüsonwerke* appartenant ce-

pendant à Krupp, qu'à l'usine d'Essen, la population ouvrière de ces usines se trouvant perdue au milieu des faubourgs d'une grande ville ; il disparaît presque à Berlin, aux fabriques de locomotives de l'ancienne société Schwartzkopf, mais se retrouve aux portes de la ville, dans le village isolé de Tegel où Borsig vient d'installer superbement ses nouveaux ateliers de construction. Dans les anciennes petites villes de la Westphalie, transformées aujourd'hui en grands centres industriels, à Barmen, à Elberfeld, par exemple, les institutions patronales se transforment. Il n'y a plus lieu pour tel patron fondant une usine de se préoccuper des logements de ses ouvriers, mais des sociétés se sont fondées pour construire des maisons ouvrières décentes, les vendre ou les louer à des conditions raisonnables et faire ainsi échapper les travailleurs à l'exploitation des propriétaires avides. Ailleurs, les municipalités elles-mêmes se sont mises à construire des habitations ouvrières.

Mais alors même que les usines métallurgiques, noyées dans de grandes agglomérations, voient se relâcher le lien qui les unissait primitivement à leurs ouvriers, ce lien subsiste encore par le fait de la spécialisation des travailleurs qu'elles emploient et de leur propre personnalité. Les ouvriers de la métallurgie sont moins facilement interchangeables que les ouvriers de l'industrie textile en général, à cause du moindre développement du machinisme. Ils ont leur habileté professionnelle, et cette habileté est souvent appliquée aux procédés spéciaux de telle ou telle usine. Plus le travail à la main, et surtout le travail délicat, est en usage, plus l'ouvrier et le patron se trouvent liés l'un à l'autre. Je visite à Magdebourg la fabrique de manomètres et d'autres instruments de précision de *Schäffer und Budenberg;* dans un atelier de ce genre, la valeur professionnelle d'un personnel dressé de longue main à des besognes particulièrement soignées est une condition essentielle de succès. L'industrie métallurgique allemande y perd son caractère officiel, elle a pour clientèle des propriétaires de machines à vapeur quelconques, mais le lien entre l'ouvrier et le patron se trouve renforcé.

Les méthodes employées par la métallurgie allemande sont généralement très perfectionnées, mais il est rare qu'elles

doivent leur invention à des Allemands. Il semble que, là comme sur plusieurs autres points, le succès tienne surtout à l'application rapide de procédés étrangers. L'acier au creuset, que l'usine Krupp emploie seul pour la fabrication de ses canons, fut, au début, une invention anglaise, bien que, depuis la lointaine découverte de Huntsmann et la longue prospérité qu'elle assura aux aciers fondus de Sheffield, de grands progrès aient été réalisés, sinon au point de vue de la qualité, du moins au point de vue des masses produites. Aujourd'hui, Essen fabrique des blocs d'acier au creuset atteignant le poids étonnant de 85 000 kilos[1].

Krupp fut aussi l'un des premiers, parmi les métallurgistes continentaux, à mettre largement en pratique les convertisseurs Bessemer. C'est en 1862 que fut fondé l'atelier Bessemer à Essen, alors qu'en 1860 deux petites installations appliquaient seules, à Sheffield, le nouveau procédé. Depuis cette époque, il a été fabriqué à l'usine Krupp « assez d'acier Bessemer pour entourer d'une ceinture de fer tout le globe terrestre[2] ».

Lorsque l'ingénieur français Martin trouva le moyen, en 1869, de fondre l'acier non plus dans des creusets mais sur la sole d'un four à réverbère, grâce à l'invention toute récente du four à gaz Siemens, Krupp s'empressa également d'adopter le nouveau procédé Martin-Siemens. Lorsqu'en 1880, la remarquable découverte du procédé basique de Thomas et Gilchrist vint transformer le procédé Martin et lui donner une importance industrielle beaucoup plus grande, l'application en fut faite promptement aussi dans les usines d'Essen. Aujourd'hui, l'aciérie Krupp compte quatre ateliers Martin[3].

Des progrès analogues ont été accomplis dans les usines moins renommées, et la fabrication de l'acier Bessemer et de l'acier Martin a pris en Allemagne une grande extension. Ainsi dans la Haute-Silésie seulement on comptait en 1898 dix fours Martin[4]. Les statistiques concernant la production

1. Voir *l'Usine Krupp*, par Friedrich C. G. Müller.

2. *Id., Ibid.*, p. 53.

3. *Id,, Ibid.*, p. 42 à 47.

4. Voir *Statistik der oberschlesischen Berg-Iund Hüttenwerke*, p. 73.

métallurgique des divers pays révèlent du reste d'une manière indéniable le rang que s'est acquis l'Empire allemand dans la sidérurgie. En 1898, sa production d'acier dépasse celle de l'Angleterre (5 781 000 tonnes contre 4 630 000 tonnes)[1], de plus d'un million de tonnes, bien que sa production de fonte et de fer reste encore inférieure. Ce triomphe est dû certainement à l'adoption plus rapide par les Allemands des procédés économiques de fabrication de l'acier.

En ce qui concerne la fabrication des machines, l'Allemagne a beaucoup progressé également, et toujours par le même souci de se tenir au courant des inventions les plus récentes et de les mettre en œuvre. Elle a peu inventé, mais elle a beaucoup travaillé. Elle a été moins géniale que l'Angleterre ou la France, mais elle a été plus laborieuse, plus scientifiquement éclairée, plus confiante dans les indications de la science, moins lente à s'y conformer. Peut-être aussi a-t-elle, moins que nous en France, par exemple, le souci exagéré de la perfection dans les détails, de l'élégance. Ses machines sont un peu fabriquées à la grosse. elles ont le caractère de *Massenartikel*, d'article courant ; elles flattent moins l'œil, mais elles coûtent moins cher.

Il ne faut pas omettre de signaler non plus les circonstances favorables qui ont développé là-bas la construction des machines. Là encore, à côté de la prospérité économique générale, du progrès de la culture et de l'industrie privée, on trouve l'action d'un État puissant poussant l'établissement de ses chemins de fer, le creusement de canaux, de ports, et toujours soucieux de réserver ses commandes à l'industrie nationale.

Depuis le rachat des grands chemins de fer et l'arrivée au ministère prussien de M. de Thielen, la fabrication des locomotives et du matériel roulant a toujours été régulièrement partagée chaque année entre les constructeurs allemands, et la disparition des anciennes compagnies, leur absorption par cinq États, a diminué la diversité des types si funeste à l'exécution prompte et économique des commandes. Encore, les fabricants se plaignent-ils d'avoir à construire des locomotives

1. *Bulletin de l'Office du Travail*, juin 1900, p. 648.

différentes pour un express prussien ou un express saxon ou bavarois. C'est là, en effet, un inconvénient, mais il est moins marqué en Allemagne qu'en France, où non seulement chaque compagnie, mais où chaque ingénieur de chaque compagnie veut apporter sa modification personnelle, se livrer à de coûteuses expériences, ou satisfaire un sentiment de vanité en faisant fabriquer *sa* locomotive. Ainsi, la sagesse administrative des gouvernements allemands, surtout celle de l'État prussien, sa puissance récente, ses traditions d'économie, sa prévoyance de « bon père de famille » font sentir leur influence sur la prospérité actuelle d'une branche importante de l'industrie des machines comme sur la métallurgie en général,

Les quelques détails que j'ai rapidement indiqués sur la fabrication de l'acier font ressortir le triomphe actuel de l'Allemagne scientifique et rénovatrice sur l'Angleterre restée trop aveuglément conservatrice, trop dédaigneuse aussi de ses rivales. Et ce triomphe donne parfois l'illusion que l'Allemagne est destinée à prendre dans le monde industriel la place suréminente naguère encore tenue par l'Angleterre. A supposer que l'esprit inventif des Anglais soit épuisé, ce qui ne paraît pas prouvé, à supposer aussi que la lenteur qu'ils ont montrée au cours de ce dernier quart de siècle dans la transformation de leurs méthodes métallurgiques soit le résultat d'un engourdissement définitif, ce qui semble démenti par plus d'une manifestation d'activité, l'Allemagne verrait, en tout cas elle voit déjà se dresser devant elle un concurrent géant qui ne se pique pas de pédantisme, mais qui, tout jeune encore, a déjà contribué d'une manière éclatante aux progrès des sciences appliquées, qu'aucun conservatisme n'embarrasse, qui ne doit pas ses succès à la sagesse de ses gouvernants, mais qui, médiocrement gouverné, scandaleusement administré, en dépit des crises de toutes sortes qu'il a à subir, déborde d'activité, étonne le monde par la hardiesse de ses conceptions et par l'énormité des résultats qu'il atteint.

Si en 1898 la production de l'acier allemand dépassait la production de l'acier anglais, les États-Unis, à eux seuls, jetaient sur le marché presque autant d'acier que l'Allemagne

et l'Angleterre réunies, plus de neuf millions de tonnes, transformant ainsi en acier les trois quarts de leur production de fonte, environ douze millions de tonnes cette année-là. Depuis lors, le tonnage de la fonte produite aux États-Unis a rapidement augmenté : en 1899, il atteint près de quatorze millions, soit *le tiers de la production du monde entier*, dépassant la production de l'Angleterre, dépassant aussi les productions réunies de l'Allemagne, de la Belgique et de la France. Et le mouvement de progression ne se ralentit pas : il y avait aux États-Unis, au commencement de 1899, 200 hauts fourneaux en feu ; il y en avait 280 à la fin de la même année, produisant par semaine plus de 300 000 tonnes. Au commencement de 1900, on comptait 19 nouveaux hauts fourneaux en construction. On estime que la production annuelle pourra atteindre 17 millions et demi de tonnes[1].

L'Allemagne pourrait contempler ces progrès de la métallurgie américaine d'un œil indifférent si le marché des États-Unis était destiné à absorber la totalité de ses produits, mais il n'en est pas ainsi. En 1899, la valeur de l'exportation américaine des articles de fer et d'acier atteint près de 106 millions de dollars, en avance de 23 millions de dollars sur 1898, de 43 millions de dollars sur 1897[2].

Avec le petit nombre de leurs types de fabrication et la possibilité qui en résulte pour eux de garder en magasin des pièces toutes prêtes à être montées, les Américains sont en mesure de fournir dans des délais extraordinairement courts d'importantes commandes de locomotives, par exemple. Un constructeur allemand de Hanovre me disait que c'était là une des causes de leur succès auprès des Russes, toujours pressés de prendre livraison parce qu'ils ne prévoient pas leurs commandes d'assez loin.

De plus, ils arrivent par la concentration extrême de leur industrie et la perfection de leurs méthodes à fabriquer à meilleur marché que l'Europe. J'ai sous les yeux un tableau

1. Les chiffres qui précèdent sont empruntés à un article de M. Biard, ingénieur, sur *l'Industrie américaine et l'Industrie anglaise*, publié par le *Bulletin de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale* d'avril 1900. Voir p. 34 à 37.

2. V. Circulaire n° 54 de la *Chambre syndicale des Fabricants et des Constructeurs de Matériel pour Chemins de fer et Tramways*, p. 3.

des plus curieux indiquant le coût moyen d'une tonne de fonte Bessemer en Angleterre, en Westphalie, en Belgique, dans le bassin français de la Loire, à Bilbao et à Pittsburgh. C'est à Pittsburgh qu'elle atteint son prix le plus bas[1]. Si on décompose les éléments divers de ce prix de revient, on trouve que Pittsburgh l'emporte sur tous les pays concurrents *par la faiblesse du chiffre attribué à la main-d'œuvre.*

Et pourtant, comme chacun sait, les salaires américains sont beaucoup plus élevés que ceux de l'Angleterre, probablement doubles des salaires westphaliens; mais, et c'est là l'immense supériorité de l'Amérique, on a su réduire le rôle de la main-d'œuvre dans la fabrication, beaucoup plus qu'on ne l'a fait nulle part ailleurs.

Il y a là de quoi donner à penser aux métallurgistes de l'Europe, et en particulier aux métallurgistes allemands. Ceux-ci ont conquis une belle situation dans le Vieux-Monde, mais la concurrence du Nouveau-Monde commence à se faire sentir. Il enlève les commandes sur les marchés de l'Extrême-Orient, de l'Inde, de l'Égypte, de la Russie; il vend des locomotives à l'Angleterre elle-même, et la supériorité des salaires qu'il peut payer mesure l'avance énorme qu'il a prise.

De plus, il a peu à redouter des inconvénients du paternalisme que nous signalions plus haut dans les rapports de patrons à ouvriers de la métallurgie allemande. Précisément parce qu'il a diminué le rôle de la main-d'œuvre, il a fait appel de plus en plus au machinisme et vu disparaître d'une manière correspondante l'importance des ouvriers spécialistes. Son personnel est plus facile à remplacer et moins dépendant tout à la fois.

Enfin, la métallurgie américaine ne doit rien à aucun caractère officiel. Elle vit surtout de l'industrie privée qui gouverne là-bas souverainement, non sans inconvénients, d'ailleurs, les transports par chemins de fer. Les tarifs protectionnistes ne sont plus nécessaires aujourd'hui — si tant est qu'ils l'aient jamais été — à son développement, puisque déjà elle affronte la concurrence de l'étranger sur ses propres marchés. Comparée à la métallurgie allemande, elle apparaît

1. Circulaire n° 27 de la même société. p. 2. Le renseignement est extrait de *The Iron Trades Review.*

comme une plante saine et vigoureuse, pleine de sève, ayant résisté au vent sans aucun tuteur, à la pluie sans aucun abri, offrant toutes les chances d'une belle croissance. Sa rivale, au contraire, ressemble à une de ces plantes patiemment et artificiellement produites par un savant arboriculteur, sous les vitres d'une serre ; elle a grandi merveilleusement, elle peut s'acclimater au grand air, mais elle ne doit avoir ni la même force de résistance, ni la même puissance de développement.

III

AUTRES INDUSTRIES

L'industrie textile a progressé, elle aussi, en Allemagne, au cours de ces dernières années, mais plutôt par l'augmentation de la consommation intérieure que par celle de l'exportation[1]. Au point de vue qui nous occupe, son importance est donc moindre que celle de la métallurgie ou des autres industries qui poussent en avant l'essor commercial de l'Empire. Elle est le reflet de la prospérité générale plus grande, non pas la mesure d'une supériorité industrielle de l'Allemagne. Sur certains points même, il y a diminution de production. Par exemple, dans le district de Crefeld, la valeur totale des velours et tissus de soie fabriqués en 1889 était inférieure d'une dizaine de millions de marks à celle des mêmes étoffes fabriquées en 1898. Pourtant les Allemands avaient dépensé, cette année-là, environ cinq millions de marks de plus en velours et en soie, mais leur exportation avait diminué de quinze millions de marks[2]. En ce qui concerne spécialement la concurrence de la soierie française, elle s'affirme de plus en plus victorieusement vis-à-vis de l'Allemagne. L'écart entre les transactions des deux pays sur cet article a été, en 1899, de treize millions de marks à notre profit[3]. De son côté, l'in-

1. *Commission permanente des valeurs de douane. L'Industrie textile en France en 1898.* Rapport de M. Gaston Grandgeorge, pages 39 et 40, et aussi page 64.

2. *Id., ibidem.*

3. *Moniteur officiel du Commerce*, du 12 avril 1900. Rapport de M. Pingaud, consul de France à Düsseldorf.

dustrie du coton souffre de la surproduction en Allemagne; les tisseurs et filateurs de la région du Rhin et de la Westphalie répondent souvent à mes questions que « les textiles sont aussi mal traités en ce moment que la métallurgie l'est bien ». Les plaintes sont particulièrement vives chez les tisseurs que la diversité de leurs produits empêche de se former en *Cartell*. Les filateurs, eux, sont parvenus à se syndiquer et maintiennent un peu mieux leurs prix de vente. En Saxe, dans le district de Chemnitz, l'exportation des *tricotages* de toutes sortes vers les États-Unis diminue très sensiblement. Elle montait encore en 1895 à près de sept millions et demi de dollars. Elle a dépassé à peine cinq millions en 1898[1]. Elle est tombée au-dessous de trois millions en 1899[2]; un journal local annonce tristement qu'il faut se résigner à voir bientôt « le dernier acheteur américain ». A Breslau, les fabricants de tissus à impressions bleues continuent d'écouler leurs produits en Angleterre, les filatures de lin restent très occupées, seules les filatures de laine se plaignent[3].

Mais il est un genre de produits textiles que l'Allemagne développe très largement, ce sont les articles pour doublures, les ganses, cordonnets, lacets, la passementerie à bon marché, les étoffes communes d'ameublement. A Barmen et Elberfeld, qui constituent un centre pour cette fabrication, les industriels ne paraissent pas mécontents de la situation actuelle, et les exportateurs sont actifs. Certaines spécialités, le satin de Chine, par exemple, ont été l'objet de *Cartells* très fortement disciplinés, qui sont parvenus à maintenir les prix de vente à un taux rémunérateur. L'andrinople est resté aussi une spécialité d'Elberfeld; on n'obtient plus le rouge d'Andrinople, comme autrefois, au moyen de la garance, mais par des procédés chimiques. Dans cette transformation, qui a atteint si durement nos producteurs français de garance, Elberfeld a su conserver sa vieille réputation au point qu'aujourd'hui encore, elle reçoit, notamment de Suisse, des fils de coton à teindre

1. Voir *Jahres-Bericht der Handels und Gewerbekammer zu Chemnitz*, 1898, pages XIV et XV.

2. D'après un article des *Neueste Nachrichten* de Chemnitz, du 26 février 1900.

3. *Moniteur officiel du Commerce*, 1er février 1900. Rapport de M. Pilet, consul de France à Breslau.

en rouge d'Andrinople. Ces fils sont introduits en Allemagne sous le régime des acquits à caution, travaillés dans des salles spéciales, sous la surveillance de douaniers payés par l'usine, mis sous scellés chaque soir, et retournent, une fois teints, dans leur pays d'origine. De même, Elberfeld reçoit de l'étranger, dans des conditions analogues, des étoffes de coton auxquelles elle fait subir l'opération de l'impression (*Kattundruckerei*). Ces faits indiquent clairement qu'on reconnaît une supériorité à la fabrication allemande pour ces différents travaux.

Au-dessus des plaintes isolées et des succès partiels, il faut voir les résultats d'ensemble. Ceux-ci accusent un développement incontestable de l'industrie textile allemande. Nous l'avons déjà constaté pour la soie ; pour la filature de laine, l'augmentation de 1898 est de onze millions et demi de kilogrammes par rapport à la moyenne des trois années précédentes, soit 17 p. 100[1] ; l'industrie cotonnière a augmenté son outillage de cinq cent mille broches environ au cours de l'année 1898[2], et l'Allemagne est, sur le continent d'Europe, le pays qui possède le plus grand nombre de broches[3].

Mais, d'autre part, la progression a été moins marquée dans l'industrie textile que dans la métallurgie. D'autre part, cette progression est due à l'augmentation de la consommation intérieure. Les textiles contribuent donc moins activement au développement du commerce extérieur de l'Allemagne que nous nous proposons plus spécialement d'étudier.

Toute autre est la situation des industries chimiques. Dans la branche des engrais artificiels, comme dans celle des produits pharmaceutiques, ou dans celle des matières tinctoriales, les progrès de l'Allemagne sont surprenants[4], et elle envahit les marchés étrangers. Nous avons dit plus haut com-

1. Rapport déjà cité de la Commission des valeurs de douane, p. 64.

2. *Idem*, p. 78.

3. Près de huit millions (7 884 000). On en compte en tout 31 350 000 dans l'Europe continentale. A elle seule, la Grande-Bretagne en possède quarante-cinq millions. (Rapport de la Commission des valeurs de douane, déjà cité, p. 86.)

4. D'après le relevé officiel du ministère de l'intérieur en 1897, la valeur de la production totale de l'industrie chimique allemande s'élevait cette année à 947 902 645 marks, soit environ un milliard cent quatre-vingt-cinq millions de francs. (Exposition collective de l'Industrie chimique de l'Allemagne, p. 11).

ment le sulfate d'ammoniaque obtenu dans les usines annexes des cokeries triomphait peu à peu des préjugés des cultivateurs et tendait à remplacer les nitrates du Chili, dont les gisements s'épuisent. A Elberfeld, on me cite une usine de drogueries qui occupe une centaine d'ingénieurs chimistes. Elle fabrique en particulier la *Somatose*, reconstituant des plus énergiques, m'affirme-t-on. Cependant, un professeur de l'Université de Bonn a inventé un autre remède, le *Tropon*, et rend la force aux plus débiles, lui aussi. En tout cas, ces produits et beaucoup d'autres occupent de nombreux ouvriers et donnent lieu à un commerce fort important. Ingénieurs, professeurs, loin de s'enfermer dans leur laboratoire par amour de la science spéculative, cherchent des procédés industriels au fond de leurs cornues.

C'est ainsi qu'ils ont développé remarquablement l'industrie des matières colorantes tirées de la houille. A Hoechst sur-Mein la société des *Farbwerke*, l'ancienne maison *Meister Lucius und Brüning*, fabrique et met en vente 57 colorants divers et plus de 3 000 types de produits. Formée au capital de 17 millions de marcs, elle possède des succursales à Creil (Oise) et à Moscou, des agences et bureaux de vente dans tous les pays, Son personnel se compose de 129 chimistes, 36 ingénieurs, 211 employés de bureaux, 121 surveillants et 3434 ouvriers. La majeure partie de sa production est exportée. A Mannheim, la *Badische Anilin und Soda Fabrik* produit aujourd'hui l'indigo artificiel comme on produit l'alizarine pour remplacer la garance, l'aniline, la fuchsine découvertes en Angleterre et en France, mais fabriquées surtout en Allemagne. Et à côté des usines géantes comme celle-ci, dont les constructions occupent une superficie énorme à Ludwigshafen en face du port de Mannheim, on en rencontre une série d'autres répandues dans tout l'ouest de l'empire, sans compter les fabriques de goudron, d'ammoniaque et de benzol que comportent aujourd'hui la plupart des mines de charbons gras propres à la production du coke[1].

1. *Jahresbericht der Handelskammer für den Kreis Mannheim für das Jahr 1898*, p. 96 et 97. — *Bericht über Handel und Industrie von Berlin im Jahre 1898, erstattet von den Aeltesten der Kaufmannchaft von Berlin*, p. 157 à 163. — *Jahresbericht der Handelskammer zu Magdeburg für 1898*, p. 21 à 24 etc., etc.

On ne peut comparer aux progrès de la chimie industrielle allemande que ceux de l'industrie électrique. Là aussi, des bataillons d'ingénieurs marchent sous la conduite de chefs entreprenants à la conquête des forces nouvelles[1]. On connaît l'importance de l'*Allgemeine Elektricitäts-Gesellschaft* de Berlin, avec ses nombreuses installations de toutes sortes en Allemagne et à l'étranger. A Bilbao, aux portes de la France, l'entreprise locale des tramways électriques est possédée et administrée par l'*Allgemeine*, et ce n'est pas un cas isolé. Je visite à Charlottenbourg l'usine de *Siemens und Halske* ; elle compte trois mille ouvriers, mais la maison en emploie dix mille dans ses différents ateliers de Berlin et des environs. Ce n'est pas tout ; elle a des succursales *(filiale)* à Pétersbourg, à Vienne, à Belfort, à Londres et à Chicago.

Dans ces industries savantes, l'Allemagne triomphe tout particulièrement, et la place de plus en plus grande que celles-ci tiennent par suite de leurs innombrables applications rend ce triomphe important.

Mais plus encore que par ses succès industriels proprement dits, plus que par ses méthodes de fabrication, l'Allemagne est devenue une concurrente des plus dangereuses pour les pays exportateurs par l'excellente organisation de son commerce, l'infatigable persévérance de ses voyageurs, le soin qu'elle apporte à satisfaire sa clientèle. Elle vend mieux encore qu'elle ne produit. C'est à Hambourg qu'il faut se placer pour observer l'exemple le plus saisissant de son aptitude au négoce.

(A suivre.)

PAUL DE ROUSIERS

1. Les neuf plus grandes sociétés d'électricité allemandes emploient ensemble 1950 ingénieurs ayant fait leurs études dans des écoles techniques supérieures. (Voir le Catalogue officiel de la section allemande. Exposition universelle de 1900, p. 181).

LE CHEVALIER GLUCK

ET LE LEITMOTIF

Je fis, la nuit dernière, un rêve étrange.

J'étais assis devant ma table, et je travaillais à mon grand *drame lyrique, métaphysique, réaliste et symphonique en trois actes.* Je venais d'imaginer, pour souligner le vers :

Mais le philtre d'amour engendrera la haine !

une ingénieuse combinaison du *thème de la haine* avec le *thème du breuvage,* lorsque, m'étant retourné, je vis soudain un homme debout auprès de moi. C'était un vieillard robuste, de haute taille, enveloppé dans un large manteau de soie ; il portait la perruque blanche du XVIIIe siècle ; derrière son visage grêlé on devinait une âme noble et hautaine.

Je le reconnus aussitôt : c'était le chevalier Gluck.

Il se pencha vers moi, et abaissa sur mon travail un regard qui me parut un peu ironique.

— Ton opéra sera construit, me dit-il, comme la plupart des opéras modernes, suivant un système qui n'était pas inventé lorsque j'écrivis *Orphée,* le système des leitmotifs. Dis-moi, je t'en prie, quels sont les avantages qui ont fait prévaloir ce système et qui t'ont décidé toi-même à l'appliquer.

— Ces avantages sont très grands, illustre maître, lui répondis-je ; et je vais m'efforcer de vous les montrer.

Je réfléchis un instant, puis je continuai :

— Nous cherchons à réaliser l'œuvre la plus parfaite qui

puisse résulter de l'union du drame et de la musique. Sa perfection, au seul point de vue de la forme, dépend nécessairement de la beauté du drame, de la beauté de la musique, et de la parfaite convenance de l'un à l'autre.

Je vais donc vous montrer d'abord que la forme musicale la plus belle est la forme symphonique; depuis les œuvres géniales de Beethoven, on ne peut concevoir une langue à la fois plus éloquente et plus riche : à toutes les ressources du style purement mélodique, qui ne lui sont pas interdites, elle en ajoute d'autres infiniment nombreuses et variées. Si je vous montre ensuite que cette admirable forme convient mieux que toute autre à la forme du drame, vous reconnaîtrez que nous avons raison d'en faire profiter le théâtre musical.

LE CHEVALIER GLUCK.

Je conviens que la forme symphonique est très riche et très belle. Montre-moi donc tout de suite, mon enfant, qu'elle convient à la forme du drame.

MOI.

Je vous le ferai voir aisément. Ce qui caractérise la symphonie, c'est que, au lieu d'être la succession d'un nombre indéfini de phrases musicales, elle est le développement de plusieurs thèmes déterminés. De même, un drame bien fait ne nous présente pas à chaque scène des personnages nouveaux, parlant sur des sujets toujours différents; mais l'auteur y étudie quelques caractères et le choc de quelques idées, qui sont, en quelque sorte, les *thèmes* de son drame. Si à chaque thème du drame correspond un thème de la symphonie, il est évident que les formes du drame et de la symphonie peuvent, comme disent les géomètres, se superposer; elles sont identiques. Et la musique dramatique n'est maintenant que le développement symphonique d'un certain nombre de thèmes, appelés leitmotifs, dont chacun est le représentant musical d'une des idées qui constituent les thèmes de l'action. Ainsi elle ne se borne plus à exprimer des sentiments vagues, car les leitmotifs précisent dans notre esprit à quels personnages ou à quelles idées se rapportent ces sentiments.

Cette nouvelle forme musicale a donc sur l'ancienne le triple avantage d'être plus parfaitement adéquate à la forme

du drame, d'être un moyen d'expression à la fois plus étendu et plus précis, et enfin d'être par elle-même un langage plus riche et plus beau.

LE CHEVALIER GLUCK.

Tu affirmes, mon enfant, que, grâce au système des leitmotifs, la forme nouvelle de la musique convient mieux à la forme du drame, et tu m'as montré que ces deux formes pouvaient en quelque sorte se superposer, puisque à chacune des idées importantes du drame correspond un leitmotif.

MOI.

Sans doute.

LE CHEVALIER GLUCK.

Si cette relation entre les thèmes musicaux et les thèmes du drame n'existait pas, si chacun des leitmotifs n'avait pas une signification particulière le rattachant à l'action, parlerais-tu également de superposition, et dirais-tu que la forme musicale nouvelle est plus parfaitement adéquate à la forme dramatique ?

MOI.

Je ne le dirais pas. Il est nécessaire que chaque motif soit le représentant musical d'une idée ou d'un personnage pour que le système ait sa raison d'être.

LE CHEVALIER GLUCK.

Je voudrais donc savoir avant tout de quelle façon chaque leitmotif est le représentant musical d'une idée ou d'un personnage...

MOI.

...et même parfois d'un objet.

LE CHEVALIER GLUCK.

D'un objet?

MOI.

Oui, lorsque cet objet joue dans le drame un rôle important. Ainsi dans la célèbre tétralogie de Richard Wagner, l'épée de Wotan, conquise d'abord par Siegmund, puis brisée par le dieu et reforgée par le héros Siegfried, est représentée par un leitmotif bien caractéristique.

Et je chantai au chevalier Gluck le *thème de l'épée*. Le maître demeura un instant silencieux, puis il me demanda :

— Trouves-tu que ce thème ressemble vraiment à une épée?

MOI.

Mon Dieu! la musique ne peut pas, à proprement parler, ressembler à un objet, car elle n'est pas un art d'imitation. Tout ce qu'il faut remarquer, c'est que, par son allure simple, fière et belliqueuse, ce thème peut évoquer dans notre esprit l'idée d'une épée.

Et, pour la deuxième fois, je chantai triomphalement le motif de l'épée, en imitant avec ma voix le son de la trompette.

LE CHEVALIER GLUCK.

Es-tu certain que toutes les personnes qui entendent ce motif trouvent, comme toi, qu'il a une allure belliqueuse? et ne penses-tu pas qu'un pareil thème soit capable d'évoquer dans l'esprit de quelques auditeurs non prévenus une idée différente de l'idée d'épée? Ne pourrait-il faire songer à l'éclat du soleil, par exemple?

MOI.

Cela est possible.

LE CHEVALIER GLUCK.

D'autre part, ne m'as-tu pas dit que la musique dramatique consistait aujourd'hui dans les développements symphoniques des leitmotifs?

MOI.

Je vous l'ai dit, maître.

LE CHEVALIER GLUCK.

J'imagine que ces développements ne sont pas de simples répétitions, car ce serait bien monotone, et je pense qu'ils nous présentent chaque leitmotif sous des aspects différents.

MOI.

Sans doute. Suivant les sentiments qu'ils doivent exprimer, les thèmes sont constamment variés dans leur mouvement, leur tonalité, leur harmonisation, leur instrumentation, et parfois même dans leur rythme.

LE CHEVALIER GLUCK.

Un leitmotif n'est donc *par lui-même* ni vif, ni majestueux, puisqu'il est tour à tour lent et rapide; il n'a pas une tonalité propre, puisqu'on l'entend successivement dans les tons les plus différents; il n'est ni gai, ni triste, puisqu'il est tantôt majeur, tantôt mineur, et accompagné par des harmonies qui, étant variables, ne constituent pas un de ses éléments essen-

tiels; il n'a aucune sonorité particulière, puisqu'il est joué soit par les violons, soit par les contrebasses, soit par les trompettes, les flûtes ou les hautbois. Dis-moi de quelle façon une musique qui n'est ni lente ni vive, ni claire ni sombre, ni triste ni gaie, ni douce ni bruyante, peut représenter un personnage ou évoquer dans nos esprits l'idée d'une épée.

MOI.

Je vous l'ai dit, maître, la musique ne peut représenter que peu de choses d'une façon concrète, puisqu'elle n'est pas un art d'imitation. Mais elle peut être considérée comme un langage, et représenter des idées d'une façon abstraite et conventionnelle. Les hommes disposent, en effet, de deux manières de représenter les objets. Le peintre représente un cheval en offrant à nos yeux une image qui ressemble à un cheval par la forme et par la couleur. Le musicien représente un orage ou le chant d'un rossignol, en imitant, à l'aide des timbales ou de la flûte, le bruit du tonnerre ou la voix de l'oiseau. La peinture, la sculpture et quelquefois la musique peuvent ainsi représenter les objets d'une façon concrète. Mais le poète ne le peut pas. Les mots du langage ne ressemblent nullement aux objets qu'ils désignent. Et, quoique les mots : « statue de Henri IV » nous fassent songer immédiatement à la statue du Pont-Neuf, il n'y a cependant rien dans ces quatre mots écrits ou parlés qui produise sur nos sens la même impression que cette statue de bronze. Si l'on estime que les mots représentent les objets, il faut donc dire qu'ils le font, non d'une façon réelle et concrète, mais d'une façon conventionnelle. C'est de la même façon que le thème de Richard Wagner peut représenter une épée, sans ressembler nullement à une épée; et c'est ainsi que, dans le langage musical, un leitmotif peut, abstraction faite de son mouvement, de son expression et de sa sonorité, être le représentant d'une idée ou d'un personnage.

LE CHEVALIER GLUCK.

Le thème que tu m'as chanté tout à l'heure n'a-t-il pas été inventé par Richard Wagner?

MOI.

Il a été inventé par lui.

LE CHEVALIER GLUCK.

Wagner n'était-il pas libre d'en écrire un autre, s'il l'avait voulu, et ne pouvait-il pas en imaginer un tout différent de celui-ci ?

MOI.

Il le pouvait certainement. Chaque compositeur est libre dans le choix de ses thèmes.

LE CHEVALIER GLUCK.

Il faut donc convenir, mon enfant, que tu n'as pas parlé avec justesse, lorsque tu as comparé la musique au langage, et les leitmotifs aux mots. Tu m'as dit, en effet, que le mot « épée », par exemple, sans pouvoir offrir à nos sens une représentation concrète de cette arme, était capable néanmoins de la désigner et d'en évoquer l'idée dans tous les esprits. Or, s'il a ce pouvoir, n'est-ce pas parce qu'il appartient à une langue toute faite, que parlent des milliers de Français, et dont chaque terme a une signification propre et immuable ? Ces milliers de Français savent que ce mot désigne cette chose depuis plusieurs siècles, et la désignera fort longtemps encore. Et si un auteur veut parler d'une arme composée d'une lame droite et d'une poignée, ne sera-t-il pas forcé d'employer le mot « épée », ou son synonyme « glaive », afin de se faire comprendre de ses lecteurs ? Ou bien sera-t-il libre de choisir tel autre mot qui lui plaira, ou qu'il inventera suivant sa fantaisie ?

MOI.

Il est évident, cher maître, qu'il emploiera les mots qui existent et que chacun comprend.

LE CHEVALIER GLUCK.

En cela il est donc très différent du compositeur ; et l'on ne peut pas dire sans erreur que le thème de Richard Wagner représente l'épée divine, fût-ce d'une façon abstraite, comme les mots du langage représentent les objets, puisque Wagner a *inventé* ce thème, qui n'existait pas avant la composition de la tétralogie, et dont les musiciens à venir ne sont nullement forcés de se servir pour désigner d'autres épées semblables.

Les leitmotifs ne peuvent donc représenter les idées et les personnages ni d'une façon concrète, comme les arts d'imitation, ni d'une façon abstraite, comme les mots du langage.

Ils ne les représentent en aucune façon. Et comme tu m'as dit que cette représentation des idées par les leitmotifs était le point de départ et la raison d'être du système nouveau, j'attends encore que tu m'expliques les avantages de ce système.

Je fus surpris et peiné de l'entêtement que mettait ce noble vieillard à raisonner d'une façon si étroite.

Cependant je continuai :

— Si vous connaissiez les ouvrages de Richard Wagner...

LE CHEVALIER GLUCK.

Je les connais.

MOI.

Mais vous ne les savez pas par cœur ; on ne peut sainement parler d'une œuvre que si on la connaît entièrement par cœur. Si donc vous connaissiez mieux les drames lyriques de Wagner, vous comprendriez plus aisément les avantages immenses du leitmotif. Et, pour peu que l'un des nombreux commentateurs de la tétralogie vous eût guidé dans l'étude de ce chef-d'œuvre, vous sauriez y distinguer la signification propre de chaque thème.

D'ailleurs le drame lui-même n'est-il pas là pour nous la montrer ?

Ah ! s'il s'agissait d'une musique purement symphonique, où, sans le secours des paroles ni d'aucun commentaire explicatif, le compositeur s'efforcerait d'exprimer des idées précises par des leitmotifs, je conviens que ses efforts seraient vains. Jamais des notes de musique ne pourront, à elles seules, exprimer des idées. Mais la musique dramatique est accompagnée de paroles qui en fixent le sens, attachent chaque thème à une idée ou à un objet, et l'aident ainsi à nous le représenter.

LE CHEVALIER GLUCK.

Les paroles seules ne sont-elles pas capables d'exprimer les idées avec clarté ?

MOI.

Elles en sont capables.

LE CHEVALIER GLUCK.

Et n'avons-nous pas reconnu tout à l'heure que les leitmotifs seuls ne peuvent le faire en aucune façon ?

MOI.

Il est vrai que nous l'avons reconnu.

LE CHEVALIER GLUCK.

Lorsque Sieglinde parle de l'épée de Wotan, tandis que l'orchestre joue le thème que tu viens de me chanter, ce sont donc les paroles seules, et non la musique, qui nous font songer à cette épée ; et, d'une manière générale, lorsque la réunion d'un vers et d'un leitmotif évoque dans notre esprit l'idée d'un objet, il n'est pas exact de dire que les paroles aident le leitmotif à nous représenter cet objet ; il serait plus juste d'affirmer que ce sont les mots qui nous le représentent, et nullement la musique, puisque les paroles suffisent à nous le désigner complètement, tandis que le leitmotif ne peut le faire en aucune façon. Aujourd'hui comme autrefois, le poème exprime les idées et la musique les sentiments ; je ne trouve pas que celle-ci ait acquis par le système nouveau un pouvoir d'expression plus étendu.

MOI.

Vous n'avez pas compris toute ma pensée, illustre maître, quand je vous ai dit que les paroles aidaient les leitmotifs à évoquer des idées dans notre esprit. Après avoir considéré les thèmes comme si, faisant partie d'une œuvre de musique pure, ils étaient privés de tout secours littéraire ; après avoir constaté qu'ils seraient par eux-mêmes incapables de représenter quoi que ce soit, — vous avez pensé que, dans une œuvre dramatique, les leitmotifs devaient nécessairement emprunter leur signification aux seules paroles entendues en même temps qu'eux. S'il en était ainsi, ces thèmes n'auraient aucune indépendance, aucune individualité et, comme vous l'avez dit, aucune utilité.

Mais nous pouvons parfaitement reconnaître le thème de l'épée, joué par l'orchestre, sans que le chanteur parle de l'épée au même instant ; et les thèmes qui sont développés pendant les scènes silencieuses conservent pour l'auditeur toute leur signification.

Voici, du reste, comment les choses se passent.

Continuons à prendre le même motif comme exemple. Il suffit que ce thème ait été entendu plusieurs fois en même temps que des paroles se rapportant à l'épée de Wotan, pour

que désormais le leitmotif et l'idée de l'épée se trouvent liés l'un à l'autre dans notre esprit, par le phénomène bien connu de l'association des idées. Grâce à ce phénomène, un motif peut donc, à lui seul, évoquer une idée, lorsqu'il s'est trouvé joint précédemment à des mots qui la précisaient. Et c'est ainsi que la musique devient capable d'exprimer les pensées des personnages dans les scènes muettes, ou d'être la voix des puissances divines et des forces de la nature.

LE CHEVALIER GLUCK.

Je comprends mieux, mon cher enfant, le but que s'est sans doute proposé l'inventeur des leitmotifs. Et je conçois que, si l'association d'idées dont tu parles se produit, la musique peut en acquérir une singulière éloquence. Mais il me semble que les œuvres où ce but a été le mieux atteint, où cette association d'idées s'est le mieux produite, et où la musique a acquis le plus sûrement cette éloquence, sont nécessairement des œuvres qui n'ont pas été construites suivant le système des leitmotifs. Au dernier acte de *Faust*, le motif de la valse, revenant pianissimo, évoque le souvenir de la première rencontre des amants, et des premières paroles qu'ils échangèrent. Dans *Carmen*, une phrase très expressive reparaît plusieurs fois dans le courant de la partition : elle exprime un sentiment âpre, perfide et implacable, qui fait songer à ce qu'il y a de fatal dans la toute-puissante séduction de l'amour entraînant jusqu'au crime une pauvre créature faible quoique généreuse. On ne peut pas dire que ces opéras soient construits suivant le système du leitmotif. Ce n'est donc pas ce système qui donne tant d'éloquence à la valse de *Faust* et à la phrase de *Carmen* ; c'est, au contraire, l'absence de ce système.

MOI.

L'absence de ce système?...

LE CHEVALIER GLUCK.

Sans doute. Dans le chef-d'œuvre de Bizet, la phrase dont je parle n'est pas un véritable leitmotif, car je ne pense pas qu'elle représente une idée précise ; c'est plutôt le sentiment douloureux d'une cruelle fatalité qu'elle fait planer sur l'œuvre entière. Mais ce qui distingue surtout cet opéra des drames modernes, c'est que, au milieu d'une succession

d'airs, de duos et de chœurs, dont chacun expose par les voix des motifs nouveaux, il n'y a qu'un seul thème qui circule dans toute la partition, s'y faisant entendre à plusieurs reprises, et chaque fois exposé par l'orchestre. Ce thème se comporte donc autrement que tous les autres motifs de l'opéra; et c'est précisément pour cela que nous le remarquons et que nous nous en souvenons : c'est son originalité qui l'impose à notre attention et le fixe dans notre mémoire, nous permettant ainsi de le reconnaître, quand il reparaît dans le courant de l'œuvre.

Aujourd'hui, les choses se passent autrement. Les compositeurs ne se contentent pas d'un seul leitmotif : chaque idée, chaque personnage, chaque objet doit être désigné par un thème; et l'on veut que la trame même du discours musical soit composée exclusivement de ces motifs.

Que se produit-il, alors?

Je suppose que j'assiste à une représentation de *la Walkyrie*. A la deuxième scène du premier acte, l'orchestre me fait entendre un fort beau thème en ut mineur, au moment où Siegmund termine le récit de ses exploits et de ses malheurs par ces mots : « Tu sais à présent, ô femme! pourquoi la paix, hélas! fuit mon âme », — tandis que Sieglinde, rougissante, baisse les yeux. Je pense alors que ce thème est le *motif du malheur de Siegmund*, ou le *motif de son courage*, ou bien le *motif de l'amour naissant* de Sieglinde, ou bien encore le *motif de la fatalité*...

MOI.

Vous serez bientôt éclairé, car plus loin, dans la scène d'amour, il souligne ces mots de Siegmund enlaçant Sieglinde : « O femme radieuse, compte sur moi, je suis le vengeur de ton rêve! »

Il ne peut donc être ni le *motif du malheur* de Siegmund, ni le *motif de la fatalité*.

LE CHEVALIER GLUCK.

En effet, ce thème se fait entendre de nouveau au bout de quelques minutes. Et, à ce moment, je ne puis le prendre que pour le *motif du courage* de Siegmund, ou le *motif de l'amour* de Sieglinde, à moins qu'il ne soit tout simplement le *thème de Sieglinde*, ce que je n'avais pas prévu tout à

l'heure. A la troisième ou à la quatrième apparition de ce leitmotif, je pourrai enfin discerner à quelle idée unique il devra s'attacher dans mon esprit. Malheureusement, entre chacune de ces apparitions, j'aurai entendu une multitude d'autres thèmes, tous importants : car le discours musical n'est qu'un tissu de leitmotifs, et chacun d'eux a droit à toute mon attention. Mon esprit sera donc prodigieusement occupé. Il sera occupé à remarquer la physionomie de tous ces thèmes, pour les distinguer les uns des autres. Il sera occupé à remarquer aussi toutes les idées auxquelles peut s'associer chacun d'eux, afin de déterminer son véritable sens, en procédant, comme tout à l'heure, par élimination. Au milieu de ce travail, j'ai bien peur de ne pas reconnaître le *motif de l'héroïsme des Wälsungs*, — tel est son nom officiel, — quand il apparaîtra de nouveau. « Il me semble avoir déjà entendu ce motif, penserai-je ; mais je ne me souviens plus de toutes les significations possibles que je lui avais supposées ! Comment parviendrai-je jamais à l'associer avec l'idée qu'il représente dans la pensée de l'auteur ? »

Je trouve donc qu'il y a une extrême difficulté, sinon une réelle impossibilité, à distinguer entre eux les leitmotifs, s'ils sont très nombreux, et surtout à discerner les idées, les personnages ou les objets auxquels chacun d'eux se rapporte. Ce dont je suis sûr, c'est que cette multitude de thèmes, sollicitant tous notre attention, ne parviennent qu'à l'éparpiller, sans qu'aucun puisse s'imposer à elle.

Du reste, pour qu'une association d'idées se produise, l'attention ne suffit pas. C'est elle qui nous fait remarquer un rapport entre un leitmotif et une idée ; mais, pour que ce rapport renaisse dans notre esprit, il faut au moins que nous reconnaissions les leitmotifs quand nous les entendons de nouveau ; il faut que notre mémoire en ait conservé le souvenir. J'avoue que, pour ma part, je ne suis pas capable de me rappeler, à l'audition de la tétralogie, les quatre-vingt-deux leitmotifs que les commentateurs y ont trouvés !

Si donc je ne me souviens pas de tous ces motifs, à cause de leur grand nombre, et si, d'ailleurs, les premières fois que je les ai entendus, je ne suis pas parvenu à discerner les idées auxquelles ils se rapportent, il faut convenir qu'aucune asso-

ciation d'idées ne peut se produire dans mon esprit, et que, par conséquent, je ne saurais attribuer aucune éloquence particulière aux leitmotifs.

MOI.

Vous avez examiné, mon cher maître, ce qui se passerait dans l'esprit d'un auditeur fort ignorant qui entendrait un drame lyrique pour la première fois. A une première audition, je pense qu'il est, en effet, fort difficile de distinguer entre eux tous les thèmes et de discerner leur signification propre, lorsque la trame musicale n'est qu'un tissu de leitmotifs. Mais celui qui connaît les œuvres de Wagner pour les avoir entendues maintes fois, et pour en avoir lu et relu la partition, n'a aucune peine à suivre chaque motif dans ses développements, et sait fort bien quelle idée il représente dans le drame. Un homme qui aime vraiment la musique ne reculera pas devant une étude qui lui procurera de nouvelles jouissances artistiques.

LE CHEVALIER GLUCK.

Cherchons, je te prie, quelles sont les nouvelles jouissances artistiques dont tu parles. Supposons que j'aie entendu une première fois un drame lyrique, sans même remarquer qu'il fût rempli de leitmotifs, et que je sois retourné l'entendre plus tard, après avoir laborieusement appris le nom et la signification de chacun d'eux. Penses-tu que la connaissance de cette signification puisse me faire admirer davantage la beauté mélodique des phrases de cet opéra?

MOI.

Je ne le pense pas.

LE CHEVALIER GLUCK.

Crois-tu que je serai plus sensible à la richesse des harmonies et à l'originalité des rythmes, parce que j'aurai étudié consciencieusement la liste explicative des thèmes de la partition?

MOI.

Je ne le crois pas davantage.

LE CHEVALIER GLUCK.

La justesse de l'accent et le relief de la déclamation sont peut-être les qualités que m'aura fait apprécier l'étude de cette liste?

MOI.

Non, sans doute.

LE CHEVALIER GLUCK.

Est-ce cette étude qui me permettra de jouir de la belle tenue symphonique d'un morceau, de son ordonnance et de l'intérêt musical de ses développements?

MOI.

Je ne puis affirmer cela.

LE CHEVALIER GLUCK.

Si je sais le nom de chaque leitmotif, serai-je plus séduit par le coloris de l'instrumentation?

MOI.

Évidemment, non.

LE CHEVALIER GLUCK.

D'autre part, trouves-tu que la phrase d'Alceste :

O mes enfants! ô regrets superflus!...

soit triste et émouvante?

MOI.

Oh! cher maître, je ne l'ai jamais entendue sans verser des larmes.

LE CHEVALIER GLUCK.

Serait-elle plus triste, et verserais-tu plus de larmes, si l'on t'avait dit auparavant qu'elle était construite sur le *leitmotif de l'amour maternel*?

MOI.

Je n'ai pas dit une telle sottise.

LE CHEVALIER GLUCK.

Tu m'as parlé, cependant, des jouissances spéciales que l'on éprouve, lorsqu'on connaît la signification des thèmes d'un opéra. Ces jouissances ne proviennent donc pas de la beauté de la musique. Nous allons trouver ailleurs leur source et leur nature. En effet, j'ai remarqué qu'une foule de gens du monde et d'hommes de lettres, qui seraient incapables de comprendre une page sublime de Mozart et bâilleraient à l'audition d'un chef-d'œuvre de Bach, éprouvent un certain plaisir en entendant les drames lyriques dont ils connaissent les leitmotifs. Ils ont appris à distinguer et à se rappeler quelques thèmes; et ils sont ravis, lorsqu'un chanteur parle

de la demeure des dieux, de pouvoir dire en eux-mêmes ou à leurs voisins : « Écoutons le *thème du Walhalla.* » Leur attente n'est point déçue, et ils en éprouvent une véritable satisfaction ; ils connaissent ainsi qu'ils sont bons musiciens, et sont fort aises de l'apprendre aux autres. Un plaisir plus innocent se joint à celui-là : c'est la surprise, toujours nouvelle et mêlée d'une naïve admiration, avec laquelle ils voient le thème de l'épée surgir de l'orchestre, comme par enchantement, chaque fois qu'un personnage a parlé de l'épée divine : cette magie enfantine les amuse, et l'étonnement qu'ils feignent d'en éprouver est une source de continuelles jouissances.

C'est surtout aux gens de lettres et aux critiques d'art que le système des leitmotifs procure des joies particulières. Personne n'est moins sensible aux véritables beautés de la musique qu'un littérateur : un de tes contemporains les plus éminents a dit fort bien que « d'instinct, les écrivains haïssent la musique [1] ». Aussi l'invention des leitmotifs a-t-elle été pour eux une création providentielle. Non seulement l'étude des thèmes et de leurs combinaisons fournit à leur esprit une occupation dont ils ont naturellement besoin, mais elle est pour eux un sujet inépuisable de remarques, d'analyses, de commentaires et de brochures de toute sorte. Et ils acquièrent par là une singulière autorité. Les littérateurs expliquent maintenant la musique aux musiciens ; ils en sont les souverains juges. Ils savent pourquoi tel motif est entendu à tel endroit, pourquoi le compositeur a combiné ici tel thème avec tel autre. Puisque la règle du jeu est de faire entendre chaque leitmotif au moment précis où doit être évoquée l'idée qu'il représente, il est à leur portée de vérifier si cette règle a été bien ou mal observée. Sans avoir jamais pleuré à l'audition d'une mélodie sublime, sans avoir jamais été émus par une harmonie expressive, ils savent néanmoins ce qui est bien fait et ce que l'on peut admirer en toute sécurité. Ne peuvent-ils pas, sans être sensibles à la beauté des thèmes, être cependant bons juges de l'opportunité de leurs apparitions ?

Tous ces hommes s'intéressent à la musique de la même façon que bien des gens s'intéressent à la peinture, sans la

1. Saint-Saëns. *Harmonie et Mélodie.*

comprendre et sans l'aimer. On voit dans les expositions une foule de personnes qui sont fort insensibles à la pureté des lignes, à la richesse du coloris, à l'éloquence de la composition, à la solidité de la peinture, en un mot, à la beauté d'un tableau, mais qui prennent un réel plaisir à deviner les énigmes que propose le sujet de certaines toiles, et à trouver des ressemblances entre leurs amis et les personnages dont ils voient les portraits. Moi qui, dans la musique, aime la musique et les émotions qu'elle me procure, je suis heureux quand j'entends une belle mélodie, une belle harmonie, un beau développement, une belle sonorité, et quand je suis profondément touché par des accents vrais et impressionnants. Mais il m'est parfaitement indifférent de reconnaître ou non au passage le *thème de la décision d'aimer* ou le *thème du désir de voyager*.

MOI.

Il est cependant une qualité que vous ne sauriez refuser au leitmotif. Vous avez reconnu que la forme symphonique est une forme riche et belle, dont on a raison de faire profiter aujourd'hui le théâtre musical. Or cette forme nécessite absolument la présence de *thèmes*, dont les développements constituent la trame de la symphonie. Elle ne peut s'accommoder uniquement de mélodies longues et vocales ; il lui faut des motifs brefs et caractéristiques. Quand les leitmotifs ne serviraient qu'à cet usage, ne serait-ce pas une justification suffisante de leur emploi ?

LE CHEVALIER GLUCK.

Je conçois que chacune des scènes qui seront traitées symphoniquement aura besoin de thèmes d'un caractère différent des mélodies purement vocales. Mais je ne vois pas pourquoi tous les morceaux seraient construits sur les mêmes thèmes, dont on nous imposerait l'audition d'un bout à l'autre d'un opéra.

MOI.

L'œuvre acquiert ainsi plus d'unité.

LE CHEVALIER GLUCK.

Plus d'unité !... L'unité d'une œuvre consiste-t-elle dans l'emploi constant des mêmes formes ? Trouves-tu que la *Symphonie en ut mineur* de Beethoven manque d'unité ? Et

souhaiterais-tu que ses quatre morceaux fussent composés sur les mêmes thèmes? La *Symphonie pastorale* aurait-elle plus d'unité si la bonté de Dieu et la reconnaissance des hommes s'y trouvaient représentées par des motifs de cinq notes, qui alterneraient avec le *thème de l'oiseau* et le *thème de la fertilité*? As-tu besoin, pour y sentir les forces mystérieuses de la nature, qu'elles soient désignées par des étiquettes? — Et cependant une symphonie ne dure pas une heure. Pourquoi les vingt scènes de ton opéra développeraient-elles nécessairement les mêmes thèmes? Pourquoi la musique de théâtre ne deviendrait-elle symphonique qu'à la condition d'obéir à des exigences que ne connaît pas la symphonie? Du reste (puisque tu comparais tout à l'heure la musique au langage), l'unité d'un discours n'a jamais dépendu de la répétition continuelle des mêmes termes : celui qui répète les mêmes phrases n'est pas un orateur, mais un radoteur.

Je connaissais autrefois un vieux violoniste, qui était fort bête et fort ennuyeux. Il avait entendu un jour M. Piccini s'écrier, en voyant une jolie chanteuse : « *Dio mio! che bella donna!* » Et cela l'avait tellement frappé qu'il ne pouvait plus désormais parler ni entendre parler de M. Piccini, sans répéter ces mots : « *Dio mio! che bella donna!* » Suivant les circonstances, cette phrase prenait dans sa bouche des intonations différentes, et, un jour que mon célèbre rival était gravement malade, il apprenait à tous cette triste nouvelle, en ajoutant d'un ton larmoyant : « *Dio mio! che bella donna!* » Ces mots étaient pour lui le leitmotif de M. Piccini. De même qu'un leitmotif ne peut représenter, à proprement parler, un objet, ces mots ne représentaient en aucune façon l'illustre musicien. Mais une association d'idées s'était formée dans l'esprit de notre violoniste entre Piccini et les mots italiens que je t'ai cités. Les personnes qui le fréquentaient connaissaient l'existence de cette association d'idées, et la seule phrase : « *Dio mio! che bella donna!* » devenait capable de les faire songer à M. Piccini. Ce violoniste — ai-je besoin de le dire? — était parfaitement insupportable.

Je trouve que les compositeurs de ce temps-ci lui ressemblent un peu. Ils s'ingénient à accoupler dans leur esprit une idée et un thème musical de leur invention; puis, sans prendre

garde que cet accouplement tout arbitraire n'a été imaginé que par eux seuls et ne dépend d'aucun rapport réel entre cette chose et cette musique, ils trouvent plaisant de répéter celle-ci chaque fois qu'il est question de celle-là. Les déformations d'un thème, suivant les paroles qui sont prononcées, peuvent donner lieu à des effets curieux, qui amusent comme un calembour. Mais ce jeu convient peu aux œuvres sérieuses et fait oublier parfois aux musiciens le véritable rôle de notre art, qui est d'exprimer les sentiments. S'ils pensaient que la musique exprime les sentiments et non les idées, ainsi que nous l'avons reconnu tout à l'heure, ils ne songeraient pas à employer le même motif pour exprimer des sentiments différents.

En vérité, ils se croient forcés de répéter la même mélodie chaque fois que revient une même idée, parce qu'ils sont convaincus que leur mélodie représente effectivement cette idée. Autrement, rien ne les empêcherait de construire des scènes de sentiment différent sur des thèmes qu'ils seraient libres d'imaginer et de choisir suivant le caractère de chacune d'elles.

Cette erreur est la base du système des leitmotifs ; il repose sur une conception fausse du pouvoir expressif de la musique. On a pensé que le langage musical pouvait se comporter de la même façon que le langage parlé, et on l'a traité comme s'il était composé de termes précis, fixes et immuables, dont chacun représenterait effectivement une idée ou un objet. Au contraire, la relation que le compositeur établit entre chaque thème et chaque idée est purement factice. Étant l'*inventeur* de la figure musicale qui devra désigner telle idée, il est bien obligé de nous apprendre, d'une façon quelconque, que ce thème est destiné dans son ouvrage à la représenter. Il agit en cela comme ferait un peintre ultra-symboliste qui voudrait nous montrer toute la Révolution française dans un paysage : il aurait naturellement soin de nous prévenir, par une notice, que tel arbre représente tel personnage, que tel nuage représente telle passion, etc... Si le spectateur n'y met pas de mauvaise volonté, une association d'idées pourra s'établir dans son esprit entre chaque idée et les figures peintes qui ont pour but de les désigner.

Mais tu conviendras que cette représentation de la Révolution française par un paysage serait toute factice.

Un tableau de ce genre pourra néanmoins être un chef-d'œuvre du plus grand des paysagistes; les gens qui aiment la peinture l'admireront pour cela, et les badauds seuls s'en amuseront comme d'un rébus. Mais le jour où une pareille toile donnerait naissance à une école, le jour où tous les paysagistes, voulant plaire aux badauds, se préoccuperaient avant tout de grouper ingénieusement les arbres et les nuages suivant les idées qu'ils sont chargés de représenter, ce jour-là, les peintres seraient les dupes de la partie la plus ignorante du public. De même, bien des pages de musique moderne, quoique remplies de combinaisons de leitmotifs, sont magistrales, exquises ou sublimes; mais les musiciens qui se croient obligés avant tout de représenter chaque idée par un thème de quelques notes sont les dupes des gens du monde et des hommes de lettres. Ils tiennent surtout à obéir à la mode, et négligeraient au besoin les qualités essentielles qui font la beauté d'une œuvre et lui assurent seules l'immortalité.

Je frémis à la pensée que, si cette mode avait régné de mon vivant, je me serais peut-être cru forcé de souligner les paroles d'Alceste :

Non, ce n'est point un sacrifice!...

par une patiente combinaison du *motif d'Alceste* avec le *motif du dévouement*, — et de prosodier laborieusement les vers :

Divinités du Styx...

sur le développement du *thème de la mort* ou de quelque autre. Dire qu'*Orphée* aurait pu être une suite de variations sur le *leitmotif de l'amour conjugal!*

Et Gluck partit d'un grand éclat de rire. Je me réveillai en sursaut...

Ce matin, je repris mon travail au point où je l'avais laissé hier; mais, lorsque je retrouvai mon ingénieuse combinaison du *thème de la haine* avec le *thème du breuvage*, destinée à souligner le vers :

Mais le philtre d'amour engendrera la haine!

je ne pus m'empêcher de sourire.

★★★

NELE DOORYN

I

LA MAISON AUX GÉRANIUMS

Nele Dooryn habitait avec sa mère, la vieille Ilse Dooryn, et sa petite sœur Minnie l'aveugle, une maison peinte en vert et en bleu, la dernière au bout de la rue qui mène à l'écluse du village de Mariasluis.

Cette écluse est très ancienne, et plus importante que toutes celles de la région bordée par l'Escaut. Et il y a, devant, sur le quai, une statue de la Vierge entre deux torchères de fer qui ont été scellées autrefois. C'est pourquoi le village s'appelle Mariasluis, ce qui veut dire : écluse de Marie.

Les maisons ont des toits en tuiles très rouges. Au-dessus des portes il y a presque toujours une grande branche de mai qui remue selon le vent. Des barrières de bois enluminé s'alignent devant les seuils. Les murs sont peints aussi, et les vitres sont colorées. Dans une façade rose s'ouvrent des verrières d'un violet pâle : à une façade verte s'allient des carreaux d'une teinte soufrée, en sorte que les maisons, qui sont extrêmement petites, ont l'air de jouets posés sur le pavé très propre, et qu'au dedans toutes les choses de la vie perdent leur teinte naturelle et que l'air lui-même est imprégné de rêve et d'illusion.

Devant quelques demeures il y a des quinconces taillés en boules vertes ou en cônes. Par-dessus un clos on voit

le haut d'un moulin assis sur un tertre d'herbe. Ses bras passent et repassent à l'angle des toitures, on l'entend grincer. Le clocher à campanile est surchargé de boiseries jaunes qui semblent dorées quand les feux du couchant font luire leur surface vernie. Si l'on y monte, on voit un rempart de gazon qui entoure Mariasluis en demi-cercle, et le village, avec ses pignons de couleur vive, a l'air d'un bouquet de coquelicots serrés dans un ruban vert. Un grand canal d'acier poli contourne ce bouquet comme une faucille ; aux bords s'alignent des rangées doubles de peupliers qui processionnent vers la mer. On aperçoit les dunes, la fraîcheur et la senteur viennent sur la plaine. Le canal est au sommet d'une digue dominant la campagne : en sorte qu'on passerait au pied des talus sans soupçonner la nappe d'eau qu'ils supportent, si l'on ne voyait au-dessus de soi, en levant la tête, les voilures des barges chalandes qui se gonflent en plein ciel.

Les moutons broutent le sel avec l'herbage, où les coquilles sont nombreuses, parce que la fureur marine a sangloté jusque-là jadis. Mais à présent Mariasluis ne touche plus à la côte. Les fenêtres de ses maisons voient au loin, par delà le polder verdâtre, la ligne grise et jaune de la mer hollandaise. Les bateaux viennent toujours, soit qu'ils remontent vers Bruges, soit qu'ils s'arrêtent dans l'anse délabrée de l'ancien port et se reposent un peu, bercés contre l'estacade vermoulue, avant de retourner au large et de cingler vers le Zuyderzee périlleux. Et les mariniers aiment à s'approvisionner de légumes frais, de fruits et de fromages encore humides de la claie des laiteries, dans les vergers et les fermes de Mariasluis. C'est pourquoi il y a encore une petite vie active en ce village, et les kermesses y sont presque populeuses. Les gens de l'intérieur y viennent volontiers; en costume de velours noir, l'agrafe d'or au col, la plaque d'argent à la ceinture, le couteau pendant à la poche, la casquette plate posée d'aplomb sur les cheveux longs sur la nuque, ils arrivent au trot de leurs grands et lourds chevaux de Zélande, dont le chanfrein est busqué et dont la crinière et la queue frisées flottent largement dans le vent. En croupe sont les femmes, ou dans des chariots bariolés en forme de conques. Des plaques et des spirales d'or pendent sur leurs fronts blancs et brillent près

du serre-tête de dentelles. Leurs bras sont nus jusqu'au-dessus du coude, des carrés de soierie chinée couvrent leurs gorges pleines, et leurs crinolines ballonnent leurs jupes de drap. Ainsi viennent les paysans par troupes, passant le gué de Middelbourg et le bras de mer de Terneuzen; et certains arrivent au long du canal, en halant sur la berge leur femme qui glisse dans le petit canot, au milieu de l'allée d'eau, comme une idole peinte et placide. Mais, hors les jours de kermesse, où il y a quelquefois du sang par terre, quand les tireurs d'arc se sont querellés pour s'attribuer le papegai[1], ou quand une fille plus riche a acheté un garçon qu'une autre enviait, — hormis ces jours, le silence germe dans les âmes à Mariasluis comme l'herbe entre les pavés. A midi, le petit carillon tinte dans la chaleur; et il y a de temps en temps le bruit violent de la cloche de l'écluse. Quelques enfants jouent en criant sous les ombres rondes des arbres taillés. Les pots de lait des bergères résonnent dans la rue, et le chien qui traîne la voiture verte grogne et jappe parfois. On n'entend à peu près rien d'autre.

Nele Dooryn vivait dans sa maison verte et bleue, avec sa mère et sa sœur Minnie. Or celles-ci quittaient rarement l'étage supérieur; les passants qui frôlaient la fenêtre d'en bas ne voyaient guère que Nele. Ils la voyaient assise dans l'encadrement des petits croisillons verts et blancs, sous le store indigo. Elle était penchée et alternait ses bobinettes de dentellière chargées d'écheveaux. Elle avait des cheveux blonds ondés autour de ses joues de quinze ans, une robe noire et des mains pâles et fines qui s'y posaient doucement lorsqu'elle levait tout à coup des yeux très bleus et très fixes. Elle avait tout juste deux petites plaques d'or sur les tempes, et aucune bague : non qu'elle fût si pauvre, mais les bijoux ne la tentaient pas, et elle en gardait dans un coffre sans les porter.

Si elle avait vécu dans un autre pays, elle eût paru extrêmement jolie. Elle n'avait jamais vu que des choses très ordinaires, ni fait de gestes qui n'eussent été faits depuis des siècles auparavant, de la même manière et dans le même

1. Perroquet de bois peint remplaçant le *pigeon* de nos tirs forains.

ordre. Cependant son âme était pleine de rêves. Elle avait les yeux cernés souvent comme si elle avait pleuré; pourtant elle ne pleurait jamais, n'en ayant pas de raisons précises. La tristesse ne lui naissait que pendant le sommeil, et elle n'en savait rien. Elle n'avait jamais quitté Mariasluis et ne s'attachait jamais à songer qu'il existât réellement un autre pays. Sa croyance était qu'autour de Mariasluis il y avait plusieurs autres villages semblables, et qu'au delà commençait, du côté de la terre, une région méchante et pleine de terreur. Mais au delà, du côté de la mer, en s'éveillant et en se couchant bien des fois dans les petits cabanons peints des ourques et des gabares, on pouvait arriver à des jardins d'or et de roses appelés Océanie. C'est pourquoi Nele regardait très souvent le canal et la lisière des dunes entre les arbres, parce que la mer est de ce côté-là, et elle ne levait presque jamais les yeux sur la rue, au bout de laquelle pourtant, en se penchant, elle pouvait voir le coin du marché au poisson, où il y a beaucoup de monde, et la belle maison du pilote Frielincks, dont la porte montre trois boutons de cuivre doré, et dans la niche de laquelle un navire est sculpté en relief. Nele aimait mieux songer aux jardins d'Océanie; mais encore ignorait-elle ce qu'elle en pensait, sinon que leur idée était en elle comme une eau très fraîche tout à coup, et que dans certains nuages du crépuscule elle croyait en voir les végétations et les architectures. Elle regardait jusqu'à ce qu'ils se fussent dissous dans l'obscurité, et elle en suivait encore la suprême illusion dans le miroir livide du grand canal. Le vent froid lui faisait serrer sa capeline sur ses épaules. Elle rentrait, refermait la fenêtre, et le rêve était fini pour un jour.

Devant la fenêtre de Nele, il y avait des caisses de géraniums. Et par terre, près de la porte, d'autres géraniums étaient rangés, et il y en avait beaucoup dans le petit clos qui dormait derrière la maison. C'étaient de très beaux géraniums rouges, roses et blancs. Nele les soignait bien et en était très fière, parce qu'on les remarquait au point que les éclusiers appelaient sa demeure « la maison aux géraniums ». Entre ces grappes de pétales vifs, ses doux cheveux blonds paraissaient plus timidement éclos, lorsqu'elle s'encadrait dans la fenêtre. Ces fleurs étaient tout le luxe de Nele. Leur éclat de

lèvres sanglantes convenait à ce qu'elle imaginait de l'Océanie.

Ses soins firent que les géraniums devinrent extraordinaires, et qu'on les venait voir. Au delà de l'écluse, dans une maison en bois rouge et noir, demeurait Kees Fredaels, qui était charpentier, et dont le père, le vieux Joris, était *baes* (patron) d'une assez bonne ferme du Zuidland. Kees avait vingt-deux ans. Il accoutuma de voir les fleurs de Nele en passant, jusqu'à poser son bras sur l'appui de la fenêtre verte, et dire le bonjour.

Il avait l'air naïf, les épaules fortes, le teint rose et les cheveux rouges. On respectait son argent à Mariasluis : en sorte que la vieille Ilse Dooryn mit un jour sa tête à la croisée contre celle de Nele et parla comme il fallait. Puis, de bonjours en bonjours, elle passa l'écluse et vit Joris Fredaels. Elle rêvait d'être la mère d'une *baesine* et de finir sa vie à l'aise, devant de bons plants de houblon et d'orge qui appartiendraient à la famille. La chose se prépara selon son gré. Nele sut qu'elle devait se considérer comme promise à Kees : elle ne se rendait pas bien compte de ce que cela voulait dire et ne s'en émut guère. Le garçon lui semblait bon quand il lui riait. Elle le regardait depuis longtemps déjà, clouant sur le quai des bordages de canots, et c'était une figure coutumière pour elle. Promise ou non, elle pensa de lui les mêmes choses, et reprit ses dentelles et sa rêverie tournée du côté de la mer, en songeant seulement que Minnie serait abritée pour sa vie par ce mariage. Puis elle continua d'exister, sans mettre un bijou de plus.

Entre la maisonnette verte et bleue et la maisonnette rouge et noire, des accordailles ainsi se conclurent par-dessus le canal. Le marteau de Kees alternait avec le tic tac des dents de la roue d'écluse. Le soir, on allumait les deux torchères rouillées devant la statue de la Vierge dressée sur le môle. Nele fermait lentement sa fenêtre, en regardant vers le large, si quelque navire ne venait pas : c'était chez elle un geste naturel. Rien ne venait. Sur l'autre rive, on voyait le vieux Fredaels et son fils qui soupaient sur l'établi, devant leur porte. Au ciel fraîchissant naissait une étoile, Mariasluis placidement s'endormait. Et Nele, comme Mariasluis, cédait aux ombres qui touchaient ses yeux.

II

APPARITION D'UN GRAND BATEAU NOIR

Un soir, comme Nele, appuyée au chambranle de la porte, regardait tomber le crépuscule, au détour du canal un grand navire se montra.

C'était une corvette. Elle avançait lentement. Sur les vergues la voilure se carguait peu à peu, et les silhouettes des matelots, noires sur le ciel pâle, voltigeaient dans les haubans. L'étrave cambrée coupait l'eau pesante, dont les remous faisaient osciller les roseaux de la berge. Un à un, la grande mâture dépassait les peupliers grêles, et approchait de Mariasluis.

Nele, les mains pendantes, la tête renversée contre le bois de la porte, le vent jouant dans ses cheveux clairs, regardait venir la corvette. Elle n'en avait jamais vu de semblable, ni par la grandeur ni par le détail. Car celle-ci avait des bordages très hauts, une passerelle, où allait et venait un petit homme fumant un cigare, des revêtements de métal jusqu'à mi-carène, et toute la coque peinte de noir, et les mâts aussi. A la proue, sous le beaupré, s'ouvrait un sabord d'où sortait un canon d'acier très différent de ceux qui servent aux signaux. Cependant cette corvette n'avait rien d'un navire de guerre.

Et Nele, en la considérant, ressentit une sorte de frayeur dominée par une superstitieuse curiosité.

Le vaisseau atteignit l'écluse, et s'arrêta. On entendit le grincement des chaînes, le branle-bas de la manœuvre, le clapotement des dernières voiles amenées, et des bruits sourds dans l'entrepont. A la coupée, Nele vit monter le vieux père Hoorneke, le vérificateur. Il échangeait des papiers avec le capitaine. Puis un fanal vert fut hissé au long d'une drisse, et un canot descendit contre la muraille de bâbord. Des matelots en sayons noirs l'emplissaient. Ils débarquèrent et s'en allèrent nonchalamment vers le village.

Ils passaient devant Nele, sans s'arrêter. Leurs pieds nus appuyaient à peine l'orteil sur le pavé du môle. C'étaient des

hommes petits et basanés, avec des yeux d'or liquide ou de velours noir, de longs bras minces et des reins cambrés. Plusieurs avaient sur la nuque un tour de cheveux nattés. Quelque chose de félin et de perfide émanait d'eux. En passant, ils jetaient un regard rapide et oblique. Nele, instinctivement, se serrait contre la maison. Elle n'avait jamais imaginé de semblables êtres : les gens qui viennent de Goes et de Marken sont singuliers, ils ont des faces sauvages et méchantes, et ceux qui, sur la côte flamande, de Knocke à la frontière hollandaise, écument encore la mer et sont dangereux au passant, ont des accoutrements et des physionomies propres à effrayer. Mais ceux-ci en vérité étaient indéfinissables. Leur odeur aussi était spéciale. Ils sentaient le camphre et d'autres essences bizarres.

En l'âme de Nele une sensation naissait, confuse et extrêmement souterraine, de retrouver au sujet de ces matelots des pensées qu'elle avait eues peut-être en songe. Son étonnement se mêlait d'une sorte de calme intérieur ; elle demeurait surprise qu'une part d'elle-même ne le fût point. Elle n'avait jamais aperçu ces étrangers, et il lui semblait pourtant en reconnaître quelque chose, et que leur venue était toute naturelle : en sorte qu'elle demeurait sur le quai sans oser rentrer ni s'avancer davantage.

Il n'y avait presque personne à l'écluse. La maison Fredaels, en face, était close, parce que le vieux Joris et Kees avaient été appelés à la ferme. Le père Hoorneke rentrait chez lui et tourna le coin de la rue. Nele se trouva seule devant les mariniers qui s'éloignaient. Le rayon rose de sept heures touchait la pierre du seuil et y couchait des ombres légères ; il brillait sur quelques cheminées et s'atténuait. L'eau remuait, avec un bruit doux, contre les pilotis. A ce moment, Nele aperçut un matelot qui arrivait seul, le dernier de tous, en se dandinant, avec un gros oiseau qu'il tenait sur son poing.

L'oiseau avait des plumes éclatantes, roses, vertes et bleues, et le matelot lui parlait en marchant.

C'était un petit homme, comme ses camarades, d'une souplesse incroyable, avec des cheveux noirs et brillants, un bonnet de soie sombre, un visage d'ambre où s'ouvraient

deux grands yeux jaunes pailletés d'or et allongés comme ceux de chats. En approchant de Nele, il s'arrêta.

Elle l'examinait, stupéfaite. Il continuait à parler à son oiseau avec une voix chantante et grave, très câline, dans une langue mystérieuse ; et tout à coup la bête, hérissant ses plumes merveilleuses, prononça quelques mots rapides et aigus.

Nele se retint de crier. Elle avait entendu dire que le papegai parlait ; mais elle n'avait jamais vu que celui qui, façonné en bois grossier, figurait dans le tir à l'arc, et certainement celui-ci avec son plumage en panache, beau comme un roi, était bien autre chose que le papegai dont il pouvait s'agir à Mariasluis. Comme Nele réprimait son mouvement, le matelot le remarqua, et il sourit. Nele devint toute froide, sans savoir pourquoi.

Alors il regarda les géraniums et la fillette alternativement. Et chaque fois que les yeux d'or rencontraient les yeux bleus, les grands cils de Nele frémissaient, et elle se sentait incapable de remuer.

Il dit, en montrant l'oiseau :

— Il est beau, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit rien, prise de honte. Il eut l'air amusé et reprit :

— Tu n'en as jamais vu un semblable ? Il vient des montagnes de diamant, non loin de Mankir, ville des pays de nuages. Il vit sur un grand arbre qui produit des roses violettes où on lit des prières en caractères bleus et blancs. Il sait beaucoup de choses très belles, et il vivra plus de cent ans.

L'homme parlait sans se presser, avec une emphase nonchalante, et un accent musical qui adoucissait singulièrement le hollandais, dont il usait assez bien. Il eut un rictus et dit encore :

— Tu ne me crois pas, petite ? C'est parce que tu ne sais rien. Je viens de très loin ; il faut des mois pour venir de là.

Il s'arrêta, et dit très bas :

— C'est l'Océanie.

Il vit Nele tressaillir de tout son corps et redemanda :

— Tu ne me crois pas ?

— Si, dit Nele, je vous crois.

Ses yeux brillaient, et ses tempes battaient. Il lui semblait que son corps allait s'envoler : il lui semblait être endormie dans ses rêves, et pourtant elle se voyait éveillée sur le môle. Ainsi, cet homme venait d'Océanie! Il avait vu les jardins d'or et de roses, assurément, puisqu'il parlait des montagnes de diamant et qu'il avait en sa possession un oiseau doué de langage. La petite Nele Dooryn, de Mariasluis, ne s'était donc pas trompée dans ses songes! Et quelque chose d'inconnu s'éveilla dans son cœur.

— Comment t'appelles-tu? dit l'étranger.

— Nele Dooryn.

— Cette maison est à toi? Tu as de jolis géraniums.

Nele regarda le perroquet avec l'air de dire que ses géraniums, auprès, ne méritaient pas mention. De nouveau les yeux d'or liquide touchèrent les siens avec une insistance captivante. Elle fit un effort et dit :

— Vous êtes de là-bas?

— Oui, Nele Dooryn, j'y suis né.

— Oh! dit-elle gravement.

Ils restaient l'un devant l'autre, en souriant. Le soir tombait. Les premières lumières tremblotaient sur l'eau. Et Nele, devant l'Océanien caressant, se sentait fondre avec un trouble étrange, comme si des voix immémoriales l'avaient appelée à cette minute. Le matelot souple, aux regards câlins, étudiait la figure de Nele.

— Il faut venir là-bas avec moi, dit-il doucement.

Elle resta très blanche et ne parut plus entendre.

— Allons! Je te reverrai, Nele Dooryn.

Il s'éloigna lestement dans le demi-jour. Elle le regarda sans remuer. Puis elle considéra le grand navire. Sa mâture était noire sur le ciel, et sa haute carène noire ne s'éclairait pas. Il était mystérieux et menaçant.

Il venait des îles qui sont au delà du monde et qui contiennent tous les miracles. Et Nele, sans savoir pourquoi, sentit les larmes monter à ses yeux et rentra en penchant la tête sur l'épaule comme un bouquet fané.

III

OU IL EST QUESTION D'UNE BRANCHE DE CORAIL

La corvette arrivait de Java et des Philippines. C'était un navire espagnol, monté par des marins originaires des colonies, la plupart de Manille. A Mariasluis, on n'avait pas vu d'Espagnols depuis bien longtemps, hormis quelques cotres armés pour le cabotage. La vieille haine héréditaire des Hollandais persistait contre eux. On accueillit mal la nouvelle de l'arrivée de ce bâtiment important. Le vérificateur Hoorneke, à l'estaminet, raconta qu'il avait contrôlé des papiers en règle, mais ne s'expliquait ni l'allure sauvage du capitaine, ni la pièce d'acier de l'avant du navire, ni en général la noirceur et le renforcement de toute la corvette, d'où il fut conclu qu'elle avait mauvaise origine, et, sous prétexte de fret, embarquait de la viande noire ou tout au moins des contrebandes dans les parages de Luçon ou de Poulo-Condor, voire chassait en croisière de piraterie, le cas échéant, dans ces archipels sans police. Le patron Vanhuyse, de Saint-Amand, avait vu des bâtiments semblables, javanais autant qu'espagnols, s'installer jadis en face l'arrière-port d'Anvers. Là, sur la rive de l'Escaut qui regarde la ville, des cabarets hantés de mauvais gars, et une vermine de cabanes, baraques et fourneaux à friture attirent force déserteurs, filles, pilotins disqualifiés et ouvriers de mer, auxquels les équipages exotiques se mêlent volontiers pour fraterniser ou chercher noise; et là sont aussi les gens de la Campine et du pays de Waes, des Zélandais, et parmi eux nombre d'anciens batteurs de forêts coloniales plus ou moins guettés au retour pour régler leur contumace, évitant les villes et gîtant dans le polder ou les îles de l'estuaire, demi-Indiens ou Océaniens. Ils canotent, le soir, offrent leurs bachots à des bourgeois ou étrangers en promenade, et les mènent sur des bancs de sable que la marée recouvre à la nuit et d'où ils ne les retirent que sur rançon; et d'Anvers à la mer ils courent le pays. Ceux qui ne tien-

nent guère à s'établir dans le port, pour des difficultés avec l'autorité maritime, arrangent leur escale dans les anses du fleuve, et passent leur pacotille en détail, avec l'aide de ces riverains, en narguant les douaniers, car ils ont des attaches dans toutes les fermes du bas pays, par les servantes et les gardeuses qu'ils courtisent, et ainsi une police très bien ordonnée. Et il y a un lieu appelé le Régiment, qui est une vieille redoute installée jadis par l'Empereur à l'époque du camp de Boulogne, près de Breskens, où ne sont que des dunes et des oyats d'herbage sec; et là est le quartier des recéleurs et détrousseurs de toute la plaine du bas Escaut, mais si adroitement machiné que gendarmes belges ni hollandais ne vinrent jamais à bout de ces bandes, où l'on trouve des hommes jaunes de Batavia et des îles de la Sonde aussi bien que des nègres et créoles du pays du rhum, des Maltais avec des coureurs du Jutland et des Poméraniens. Au reste, la région est si sauvage que les habitants des bourgs, loin d'être en désir de protection, courent sus au gendarme, s'ils en voient un, et le repoussent à coups de pierre. Ils n'admettent pas de loi ni d'État, se règlent d'après leur usage, et pratiquent souvent l'inceste comme une chose naturelle : d'où il suit qu'ils sont les alliés ordinaires de tous les malandrins, — comme devaient être, à l'estimation de Vanhuyse, les marins de cette corvette espagnole qui ne semblait pas vouloir rien débarquer, venait pour des raisons vagues, et avait un aspect peu engageant de corsaire, avec son grand canon de course et sa peinture noire. Quoi qu'il en fût, on se méfierait à Mariasluis, encore qu'on n'eût rien à dire : et on résolut de ne pas fraterniser, autour du salé et des chopes, avec ces visiteurs qui reprendraient sans doute la mer après la fin des tempêtes de l'équinoxe dont, prétextaient-ils, la crainte les avait engagés à une station dans le canal.

Il advint qu'on surveilla deux jours ces marins olivâtres, et, comme ils payaient régulièrement, sans vol ni scandale, et parlaient peu, on ne s'en occupa plus, à Mariasluis. La petite vie paisible continua.

L'homme au perroquet lui-même n'éveilla plus de curiosité, lorsqu'il passait devant les maisons peintes avec son oiseau bavard qui semblait peint aussi. Il errait, souple, cam-

bré dans son maillot noir et jetant des regards rapides. Comme la maison des femmes Dooryn était la dernière près de l'esplanade de l'écluse, et un peu à l'écart, on ne prit pas garde qu'il rôdait autour.

Nele ne se tenait pas à sa place habituelle, près de la fenêtre. Elle arrosait ses géraniums, puis rentrait, et il ne l'aperçut point durant ces courtes sorties.

Elle ne dormit point de deux nuits et pleura tout bas, comme elle en avait coutume pour ne pas éveiller Minnie, parce que dans son petit cœur naissait quelque chose d'extraordinaire, et qu'elle ne savait plus si elle rêvait ou vivait. Nele ne pleurait jamais par douleur, ignorant tous les sentiments extrêmes; mais sa pensée infiniment simple se matérialisait ainsi, aisément, sur son visage. Les larmes chaudes viennent des émotions du corps et du bouleversement du sang; mais les larmes froides viennent de l'âme, et nous ne les comprenons pas toujours. Nele ainsi, dans l'obscurité ou vers le petit jour, sentait parfois sur ses joues et entre ses cils ces petites gouttelettes glacées, sourdies des sources mystérieuses du songe.

Elle ne pouvait penser qu'au vaisseau qui venait d'Océanie, et à cet homme aux yeux dorés qui lui avait parlé et qui savait tout ce qu'ombragent les jardins merveilleux de là-bas. Et confusément elle se disait que les temps étaient arrivés. Quels temps ? Elle l'ignorait, mais évidemment des temps marqués, puisqu'elle, Nele Dooryn, avait si longuement regardé chaque soir vers la mer et que ce vaisseau étrange était enfin survenu. Une coïncidence unissait ainsi ses rêves de petite fille à cet événement : elle concevait un étonnement et une grande foi, et, tout ensemble, l'idée d'une sorte de secret entre elle et les étrangers. Et, pour la première fois, son cœur dépassa Mariasluis et battit pour l'Inconnu.

Calme était la fenêtre peinte, immobile l'enclos, où les arbres taillés en boule ne frémissaient pas au vent de mer ; les géraniums s'alignaient dans les jarres de terre blanche, et le rouet de la vieille. Ilse ronronnait en haut. Tout était placide et habituel. Aux bouilloires de cuivre posées sur la huche brillait le reflet de chaque jour.

— Je verrai peut-être les jardins d'or et de roses, — dit

Nele en croisant ses bobinettes à dentelle. — Je les verrai, — ajouta-t-elle doucement. — J'y rêvais toute petite, mais on n'y va pas avec nos ourques d'ici. Que le monde doit être grand! Très méchant et très sombre partout, sauf là-bas, où c'est paradis sur terre.

Des projets en elle se formaient qu'elle ne comprenait même pas. Elle n'osait plus sortir et, par moments, souhaitait que la corvette noire ne fût jamais venue à l'écluse, puis l'envie la reprenait d'y courir. Les yeux d'or du charmeur d'oiseau la troublaient, et au souvenir de sa voix elle tremblait. Il était pour elle un familier des miracles, doué d'une puissance inconnue...

Le soir du second jour, Kees Fredaels entra pour dire la bonne nuit; il parla avec dédain des Espagnols, et plaisanta. Sa corpulence, ses joues roses, ses yeux de faïence et sa toison rouge, pour la première fois, occupèrent les réflexions de Nele : elle songea aux prunelles d'or liquide de l'Océanien, à sa taille souple, à sa peau brune, à sa voix câline et chantante. Des sensations douces et attristantes en elle se mêlèrent. Kees l'ennuya; elle fut contente lorsqu'il se leva, son verre de schiedam vidé. La vieille Ilse se confondit devant le fils du *baes* Fredaels, mais Nele le laissa partir presque muettement. Pour la première fois de sa vie frêle, l'idée de la désespérante monotonie des choses la toucha, et l'idée d'être promise à Kees éveilla en elle une pensée d'intimité gênante, un frisson de sa chair tout à coup inquiète de se sentir aliénée par avance à ce garçon, pareil à tous les autres, faisant les mêmes gestes et riant du même gros rire. Lorsque sa mère se fut retirée, Nele resta seule, et fut saisie de ce malaise au point que ses petites épaules tremblaient. Ses rêves, jusqu'ici contenus dans son sommeil, commençaient à devenir impérieux et à s'installer autour d'elle. L'ennui rôdait. Au plafond le reflet de la lampe reculait des ombres tristes. Le métier à dentelles était inerte, la huche de bois déteint montrait ses pauvres panneaux rongés. L'horloge battait sourdement, en grinçant comme le moulin voisin. Et le temps ainsi, pareil, sur les choses immuablement pareilles de Mariasluis passait, et, depuis des siècles, devant la même écluse, le même boulingrin et les mêmes barrières peintes passaient et mouraient des séries de Kees, de Minnies et de Neles identiques,

sans savoir pourquoi, — et les jardins d'or et de roses, et les monts de diamant, et Mankir, ville des pays de nuages, s'extasiaient dans la lumière fabuleuse, à l'autre bout de la terre, au seuil du paradis, et les Neles, les Kees et les Minnies ne les soupçonneraient jamais... Si hostile parut à Nele Dooryn la benoîte solitude de la salle qu'elle sortit, dans le noir, et appuya ses paumes brûlantes sur la muraille.

Hormis deux fanaux qui frémissaient, rien n'était visible. Nele fit quelques pas, laissant le vent embrouiller ses cheveux dans ses cils.

— Bonsoir, Nele Dooryn, dit une voix.

Une main moite toucha la main de la jeune fille. Elle n'eut pas peur et ne résista pas.

Alors l'Océanien lui parla longuement dans les ténèbres totales : et il la regardait en parlant, et, bien qu'elle ne vît pas ses yeux d'or, elle les sentait chaque fois qu'ils se posaient sur les siens. Et il lui raconta des histoires merveilleuses des pays qui sont de l'autre côté de la terre ; et à mesure que son imagination orientale, comme aux soirs mélancoliques où l'on veille accroupis sur le gaillard d'avant, inventait ces récits mensongers, la brume s'éclairait de soleil pour Nele, ainsi que le rêve brutal ou enivrant la déchire pour les matelots excédés. Il s'éprenait lui-même de la réalité de ses paroles, il les prononçait avec une emphase musicale, il amplifiait et s'excitait à créer des détails sans cesse plus fabuleux, grisé par l'envie de persuader et de stupéfier cette petite âme qui frissonnait contre lui. Et en même temps une tendresse, un amour vague de la magnificence poétique, un souvenir des mirages natals, une nostalgie des palmes et de l'azur, mêlés au désir, fondaient l'âme barbare et enfantine du corsaire. Il revoyait, dardant en l'obscurité ses prunelles fauves, les longues courses sur le désert d'eau, les femmes nues nageant vers les navires et traînant des fleurs, les promontoires chargés de villes blanches, le ciel vide, ruisselant son inexorable flamme, les jungles, l'ivresse des sources fraîches, les dieux d'or scintillant dans les pagodes, les éléphants de marbre, les banians, les cocotiers avec leurs fruits ronds serrés autour d'eux comme des têtes d'enfants, les croiseurs blancs guettés du fond des criques et des anses, les archipels roses, les cieux

sulfureux et les flots d'encre pendant les orages de la mer de Bornéo, tout l'apparat terrible et suave de l'Asie. Et à mesure que l'Océanien vagabond, coureur des eaux, parlait à la petite Hollandaise, celle-ci, froide et pliante, écoutait la voix elle-même de ses rêves, parlant un langage naïf, rude, violemment riche, découvrant d'un mot des immensités imaginaires. L'âme de Nele Dooryn avait quitté Mariasluis et cédait à l'attirance de l'infini, elle flottait en plein songe, elle se dissolvait. A peine si elle sentit les baisers précipités du matelot lui brûler les joues et la bouche. Une cloche lointaine sonna, sur la corvette. Il s'enfuit, souple, invisible, bondissant sur ses orteils nus. Et elle resta tout à coup haletante, dans l'émoi de sa chair convulsive, ne voyant et n'entendant plus.

Le lendemain matin, comme, aux premières lueurs du levant, n'ayant pas fermé les yeux, fiévreuse elle se traînait jusqu'à sa fenêtre pour voir le ciel et fraîchir son front aux vitres froides, elle trouva sur le rebord une admirable branche de corail. Elle ignorait ce que c'était, et, ne sachant si elle tenait une pierre ou une fleur, il lui sembla que, de son rêve de la nuit, un signe visible du monde des miracles était né pour venir se poser jusque-là.

IV

OU IL EST PARLÉ D'UN COUTEAU, D'UNE PORTE ET D'UNE PETITE FILLE

Il advint qu'à l'estaminet « La Sirène », où se réunissaient quelques-uns des personnages notoires de Mariasluis, le matelot aux yeux jaunes vint montrer son perroquet, et diverses étoffes qu'il avait en sa propriété.

Il y avait là le patron Vanhuyse, le pilote Frielincks, le père Hoorncke, Rielens le marchand de tabac, et le maître de l'estaminet, Bylanck. Ils se retrouvaient le soir, allumaient leurs longues pipes de Gouda au réchaud de cuivre placé sur la table, et buvaient silencieusement de la bière double ou du curaçao, en prononçant une phrase de loin en loin.

C'étaient des gens graves, ayant eu commerce sur mer, nourris du bon sens de la solide bourgeoisie, entendus à la vie et de précieux conseil.

Ils méditaient d'agrandir Mariasluis et d'y faire nommer un bourgmestre. Cette conspiration occupait leurs après-dînées. Ils étaient circonspects et lents, comme il sied aux hommes de mérite, et accueillaient mal les nouveaux venus.

Lorsque le matelot entra avec son oiseau bavard, les regards sévères l'intimidèrent peu. Il déjeuna, et fit valoir ses étoffes de soie, qui étaient fort belles, et qu'il cédait pour un prix minime, tant qu'il en plaça quelques pièces à Frielincks, qui, tout en comptant ses florins, murmura à l'oreille de Rielens :

— C'est assurément un pirate, pour vendre à ce taux.

Car madame Frielincks, soucieuse de son intérieur, recommandait à son époux de guetter toute bonne occasion des bateaux qui se montraient à l'écluse. Il s'ensuivit que, malgré tout, le marin, « l'Espagnol », comme on disait, se mit à parler, et qu'ayant offert un tabac des colonies dont Rielens se dut avouer ignorant, il lia connaissance. Mais il n'en abusa point.

Taciturne, les coudes sur la table, les yeux mi-clos, il écoutait la gazette de Mariasluis se rédiger verbalement dans les bavardages de l'estaminet « La Sirène ». Ainsi apprit-il de Nele Dooryn à peu près tout ce qu'il voulait en savoir, y compris qu'elle était promise au fils Fredaels. Celui-ci étant entré, il l'observa, sans attirer l'attention de Kees.

Entre temps, il cherchait à revoir Nele, mais elle ne se montrait plus du tout.

Un matin, à dix heures, comme le môle était désert, il approcha de la fenêtre aux géraniums et regarda dans la salle basse. Nele, levant les yeux, vit tout à coup sa face aux prunelles d'or entre les croisillons peints. Elle eut un grand sursaut de tout elle-même, et s'appuya à la muraille pour ne point tomber. Maintenant, à certains moments, elle détestait presque l'étranger, tant il bouleversait son âme candide. Le cœur lui manquait. Elle était partagée entre Mariasluis et es pays inconnus, et un indéfinissable trouble émouvait son corps. Comme elle restait, muette et inerte, regardant l'Océanien et ne pouvant quitter ses yeux bizarres, il lui fit signe de sortir.

Elle hésita, puis, doucement, secoua la tête.

Alors il haussa les épaules et s'éloigna brusquement.

Elle en demeura stupéfaite et triste, ne sachant si elle devait se repentir ou s'approuver elle-même. « Ce n'était pas honnête pour Kees, j'ai bien fait », se dit-elle. Et elle reprit ses bobinettes de dentellière en soupirant, parce qu'elle sentait bien qu'elle n'était plus la petite Nele Dooryn, qu'en elle des choses propres aux femmes avaient parlé, et que le fils Fredaels pesait bien peu dans sa pensée auprès du visiteur des miracles d'outre-mer.

Il partirait bientôt, sans doute : il retournerait là-bas, il entrerait vivant dans le soleil, il deviendrait peut-être roi! Et elle resterait une pauvre fille, mijotant la soupe des journaliers dans la ferme de Kees, en Zuidland, devant l'eau grise et l'herbage verdâtre, entre le vieux Joris grognant et fumant, et sa mère, la vieille Ilse, trop souvent acariâtre. A peine irait-elle de loin en loin au marché de Middelbourg. Elle userait ainsi sa vie, en voyant éternellement les mêmes pignons, les mêmes gens aux mêmes heures, les mêmes bras de moulins faisant les mêmes appels, dans l'air humide, à quelqu'un qui ne venait jamais du bout de la plaine...

— Peut-être est-ce mieux ainsi, dit-elle.

Et elle pleura. La pluie se mit à tomber, personne ne se montra plus dans la rue ni sur le quai. L'immémoriale tristesse des siècles se révéla dans la lumière appauvrie du ciel brouillé. Alors Nele se rappela les baisers du matelot, ses caresses souples autour de sa taille, son haleine tiède sur son oreille et sa nuque, sa voix chantante détaillant les récits extraordinaires. Ah! le revoir, et partir avec lui, partir, comme les oiseaux de mer qui passaient au-dessus du canal et s'en allaient vers le large! Et Nele, qui n'avait jamais pensé aux choses de la chair, sentit avec effroi un frisson de volupté.

La dentelle tombée sur ses genoux, sans qu'elle y prît garde, y resta au bout du fil comme sa vie elle-même, jusqu'alors tressée et enchevêtrée dans le lacis des petites joies et des petites peines, et maintenant inachevée et suspendue, attendant que du fil dont elle était faite les vieilles mains du Temps se jouassent à leur guise. Elle resta, Nele Dooryn, regardant tomber la pluie sur son âme comme sur Mariasluis,

et son cœur battait si fort qu'elle l'entendait. Ce bruit, et le grincement des mouches bleues contre la vitre, avec le clapotement de l'averse, occupèrent sa pensée maladive. Kees n'y paraissait point. Elle demeura ainsi jusqu'au crépuscule. Lorsqu'on alluma, sur la berge, les deux torchères qui ornaient la statue de la Vierge, elle tressaillit : ces deux points d'or brillant soudain dans la brume, c'étaient les deux yeux de l'homme qu'elle ne savait même point nommer. Elle pensa à sa branche de corail, qu'elle avait cachée dans sa chambre ; sans doute, fâché, le matelot ne lui reparlerait plus. Il s'en irait sans la revoir...

La nuit tomba.

— Eh ! — dit Kees Fredaels en entrant, à huit heures, et en posant sa cape, — j'ai parlé tout à l'heure à l'un de ces damnés Espagnols de la corvette.

— Vraiment ? dit Nele.

— Oui : c'était à « La Sirène ». Il m'a abordé. C'est un petit, aux yeux jaunes, qui se promène souvent avec un papegai sur l'épaule. Il parle assez bien le hollandais, bien que ce soit une langue de chrétien.

— Mais les Espagnols sont chrétiens, Kees ! — dit Nele doucement.

En dedans elle souffrait, et en voulut au fils Fredaels de son dédain, de son antipathie de race pour les Espagnols. D'ailleurs, le matelot n'était même pas de cette nation méprisée par la sienne, il était des îles merveilleuses ! Elle reprit :

— Eh bien, que vous a-t-il dit ?

— Oh ! — fit Kees en riant, — il m'a demandé une chose très particulière, et je ne comprends guère son idée. Il m'a demandé quel était l'usage du pays lorsqu'un homme convoite la fiancée d'un autre, et veut l'emporter par la force sur son rival. Alors je lui ai dit qu'il fallait d'abord savoir si la fiancée était consentante ou non, et je lui ai demandé si par hasard il avait le projet d'enlever une promise à Mariasluis.

— Et qu'a-t-il dit ? — demanda la vieille Ilse, en servant le poisson fumé et en remplissant les chopes.

— Je me moquais, comme vous pensez !... Mais il m'a regardé en souriant de toutes ses dents de sauvage, et il m'a répondu tranquillement : « Il y a quelque chose comme cela. » Et

dame! j'en suis resté étonné ; sans doute qu'il se moquait de moi : à chacun son tour.

Nele pâlit, puis se roidit et invita Kees à continuer.

— Alors, fit Kees, je lui ai expliqué. « Voilà, lui ai-je dit. Si la fille est consentante à la rivalité, et si l'on ne peut pas arranger la chose, l'usage des polders et de tout le plat pays, du Zuidland jusqu'en Frise, est que le rival aille planter son couteau dans la porte du fiancé. Et si celui-ci accepte le défi, il pique son couteau à côté de l'autre, et il les laisse tout un jour pour que le village le sache. Alors les deux hommes s'en vont dans un champ, et après... vous comprenez ça comme moi. On ne dit rien à celui qui revient, et, du moment qu'il y a eu la parade des couteaux, si le gendarme s'en mêle, tout le village sort pour le chasser. » Quand j'ai eu fini, l'Espagnol m'a dit bonsoir, et m'a remercié en me déclarant qu'il avait le goût de s'enquérir des coutumes de chaque pays. Malgré tout, je n'ai pas compris au juste ce qu'il voulait.

Nele n'écoutait plus, toute à dissimuler son émotion. Elle s'appuya aux montants de la fenêtre, et regarda l'obscurité. Il ne pleuvait plus ; la lune, traversant les nuages, versait une lumière tremblotante sur le pavé. A neuf heures, Kees Fredaels se leva. Nele sembla s'éveiller en sursaut.

— Où allez-vous, Kees?

— Je ne sais pas si je vais rentrer chez moi, ou passer encore à l'estaminet « La Sirène », — répondit Kees.

— Vous devriez y passer, Kees, — dit Nele avec vivacité. — Oui, en vérité. D'ailleurs j'ai une commission à vous donner pour maître Bylanck.

Elle lui expliqua, et il partit. Du seuil, elle le vit tourner le coin de la rue et se diriger de son allure placide vers l'estaminet, qui était assez loin de l'écluse. La vieille Ilse monta se coucher. Nele resta seule.

Alors, d'un bond, dans la lueur triste de la lune et le silence, elle sortit, serrant sa capeline autour d'elle, rasant les murailles. Elle passa le pont tournant en courant. Au milieu du ciel, la clarté froide et verte vibrait ; l'eau clapotante, dans son remous, déformait la lune. Nele haletante longea le quai opposé et advint à la maison des Fredaels.

Elle somnolait pacifiquement. La porte, surmontée de

l'enseigne qui était un marteau d'or, montrait les ferrures de ses verroux : Nele, d'un geste éperdu, leva les bras et, de ses deux paumes fiévreuses, parcourut le panneau.

Au milieu, un couteau était enfoncé à demi. Il était planté assez haut, il fallut que Nele se roidît pour l'atteindre. Elle l'arracha violemment et, le cachant sous sa pèlerine, elle s'enfuit vers sa maison. Comme elle arrivait au seuil, une ombre remua et une main s'allongea vers elle. Dans la grande lumière livide parut la face de l'étranger.

V

LES ALLÉES D'EAU NE MÈNENT PAS TOUJOURS A LA MER

Nele restait immobile et glacée. Sa petite ombre tremblait sur le pavé blanc, et elle avait si peur qu'elle ne cria pas.

— Il faut que je te parle, Nele Dooryn, — murmura le matelot. — J'étais caché dans le clos. Il faut venir avec moi tout de suite.

Il la prit par le poignet et l'entraîna sans qu'elle songeât à résister ni à parler, étouffée d'une honte mortelle à l'idée d'être vue de la vieille Ilse, et saisie d'une étrange terreur. Le sombre rôdeur marchait à côté d'elle, très vite, de son pas souple et muet. Ils dépassèrent le dernier verger de Mariasluis et se trouvèrent à l'orée du canal avant que Nele eût cessé d'entendre bruire en elle tumultueusement cette pensée : « Il m'a vue, il m'a vue, il va savoir... » En même temps, le sentiment de l'irréparable convulsait son cœur.

— Écoute-moi, Nele ! dit l'étranger en s'arrêtant dans un repli de la berge.

Elle se tint devant lui, toute pâle sous le clair de lune, petite statuette résignée et amoureuse dont les seins frêles haletaient. Et sous son fichu croisé elle sentait le froid du long couteau espagnol qui arrivait jusqu'à sa chair. L'homme, assis dans l'ombre, la regardait. Elle discernait ses yeux fauves dans les ténèbres.

— D'où venais-tu seule ainsi la nuit? dit-il. Je cherchais

à te voir depuis l'autre jour. Ce soir, n'apercevant pas ta lampe, j'allais m'éloigner lorsque je t'ai vue arriver du pont. Alors je me suis glissé contre la porte pour te saisir au passage. Tu rentrais de quelque veillée sans doute, chez des amies? Car je ne pense pas que tu coures les aventures, eh! Nele Dooryn, encore qu'il soit bizarre, en ce pays, de laisser les fillettes prendre le frais à nuit tombée?

Il parlait avec une sorte d'autorité ironique, qui meurtrit l'âme de Nele. Elle ne répondit rien. Ah! sans doute, il l'avait vue devant la maison des Fredaels, et il pensait... Elle fit un effort et balbutia :

— Je revenais, en effet, de chez des amis... Que me voulez-vous?

Il se radoucit tout à coup et dit :

— Je sais que tu m'aimes, Nele Dooryn.

Elle frémit de tout son corps et demeura silencieuse.

— Écoute, reprit-il. Tu m'as évité depuis deux jours. Mais tu me regrettais. Voici ce que j'ai à te dire. Notre bateau s'en va demain. Il est temps que tu viennes avec moi.

Il respira et acheva :

— Nous allons là-bas. Je t'emmène.

Nele restait inerte, les mains froides. Il l'attira.

— Tu m'entends? Tu sais très bien que je suis venu te chercher. Tu m'attendais depuis longtemps. Je t'emmène. Tu vivras avec moi, loin de la laide Hollande grisâtre. Dans mon jardin, là-bas, il y a une fontaine au-dessus de laquelle, soutenue par quatre figures d'or, une émeraude sert d'auvent. Quand le soleil est au-dessus, l'eau de la citerne est verte jusqu'au fond. Aucun roi n'en a de pareille : car chez moi l'or et les pierreries servent de jouet aux enfants, et si nous voulions vendre quelques cailloux de notre sol aux gens de ton pays, nul palais ne serait assez beau pour abriter notre luxe. Mais nous haïssons ce jour de cave où vous vivez, et nous ne venons ici qu'en voyageant. Tu auras la moitié de mes belles choses, et tout ce que tu voudras. Tu feras ce que bon te semblera. C'est dit?

— J'ai peur, dit Nele.

— Tu ne m'aimes pas?

— Oh! si, dit-elle lentement. Mais ce n'est pas bien.

Il l'attira et la baisa sur les lèvres. Elle se laissa faire en soupirant.

— Que regrettes-tu? Ton village pluvieux, ou ta mère maussade? Allons, qu'est-ce que cela, Nele Dooryn? Parle-t-on de cela?

— Ce n'est pas bien, dit-elle.

Et des larmes lui brûlèrent les yeux.

— Demain! reprit-elle. Déjà!

— Oui, demain. Et tu viendras. Ou alors tu n'entendras plus jamais parler des pays d'or et de roses. Océanie ne te connaîtra pas! Tu porteras tes dentelles ravaudées et tu achèteras ton lait et ton poisson en bavardant avec les servantes de Mariasluis. Et tous les soirs tu regarderas malgré toi, Nele Dooryn, le côté de la mer où ma voile aura disparu, et tu souffriras dans ton cœur, et tu traîneras ta vie décolorée parmi les commères aux bras rouges.

— Demain! répéta Nele.

L'affolement la gagnait. Elle considéra la nuit. Claire, brillante, semée des feux stellaires, elle déroulait des voiles bleus. Les hauts peupliers remuaient avec douceur et s'éloignaient en courbes vastes avec la nappe d'eau, vers l'horizon invisible. Une suavité planait.

— Oui, demain, — dit l'étranger. — A cette heure-ci, Nele, de l'autre côté du monde, dans mon pays, l'aurore verse l'odeur des roses du haut des montagnes, et sur les temples blancs aux terrasses de marbre s'agenouillent les peuples aux yeux d'or! C'est l'Inde, c'est le pays de la beauté absolue! Tu n'en finirais pas d'écouter tout ce qu'il contient de merveilles. Il y a de quoi, sais-tu bien, éblouir pour sa vie une petite comme toi. Allons, tu viendras.

Il lui parla plus bas. Nele, effarée, oubliait Mariasluis, les Fredaels, Minnie, la vie. Le corsaire à la voix câline lui parlait dans la nuque et l'étreignait davantage. Ses mensonges exaltés naissaient sur ses lèvres avec la force et l'éclat de la vérité, il s'en persuadait lui-même, et il y avait déjà une volupté nerveuse et mauvaise dans sa parole onctueuse, molle, pâmée, imagée de métaphores exagérées, mêlant le désir aux ruses et la violence aux inflexions douces. Nele peu à peu cédait à cette irrésistible emprise. Une tiédeur pernicieuse l'envahissait, elle

ne se défendait pas des baisers précipités : l'abandon suprême s'approchait invisible et criait merci dans toute sa chair.

— Vois-tu, — dit à un moment le matelot, — tous les arbres de mon pays sont comme ce fragment de pierre rose et rouge que je t'ai donné. Ils poussent ainsi dans le ciel et au fond de la mer. Les reines des poissons y cueillent des fruits éternels et des feuillages de perles qui brillent dans leurs cheveux. Oh ! — fit-il, ayant effleuré le corsage de la jeune fille, — tu l'as gardée sur toi, la fleur de pierre vivante? Qu'as-tu là, que je sens rigide?

Nele se recula avec effroi.

— Qu'est-ce donc? dit-il curieusement.

Il allongea les bras ; Nele se défendit, mais ses mains étaient faibles.

— Laissez, laissez-moi, ne touchez pas à cela ! dit-elle précipitamment.

Mais déjà l'homme curieux et violent la forçait ; alors, résignée, le cœur glacé, elle montra le couteau et l'éleva.

Debout, elle tendait dans la nuit le couteau blanc, et de la pointe à la poignée dansait l'image hagarde de la lune.

— A fleur rouge, lame blanche. — dit lentement Nele. — Reprenez-la.

Le matelot ne disait rien, mais Nele devinait ses yeux étincelants dans les ténèbres. Tout à coup, sursautant, il la saisit par les poignets.

— Où as-tu pris mon couteau? dit-il. Allons, réponds!

— Vous le savez bien ! dit Nele.

— Ainsi, — cria l'étranger, — c'était bien toi que j'avais aperçue lorsque, m'arrêtant sous ta porte, je voyais une ombre courir au delà du pont? Ah! — fit-il avec rage, — je sais d'où tu venais ! Et j'avais droit sur toi, pourtant, le droit des rois de mer sur les filles des côtes! Mais tu verras, tu verras!

— Vous avez toujours droit sur moi.

— Tais-toi! Crois-tu que j'en userais à présent?

— Oh! — dit Nele, en s'asseyant pour ne pas tomber. — Qu'avez-vous?

— Sans doute, tu ne le comprends pas?

— Ai-je mal fait? dit Nele.

— Assurément, non !... Mais, tu te passeras bien de mon

approbation ! Allons, dis-le : tu venais de chez cet imbécile, de chez ce râcleur de planches. Et là, sans doute, bien au chaud derrière sa solide porte bourgeoise, ce poltron t'a rendu le couteau que mon défi avait planté au plein milieu, et qu'il avait retiré furtivement ! Ah ! ah ! crois-tu que je ne sache pas tout de ton Kees Fredaels, qui n'a de courage que contre les copeaux ! Pour feindre d'ignorer le défi, il t'a donné la bonne lame à cacher, mais il ne pensait pas que je la trouverais dans ton corsage !

— Je n'ai pas voulu de sang entre vous, dit Nele. Quand j'ai vu le couteau enfoncé, je l'ai pris.

— Et comment le savais-tu, si ce peureux ne t'avait prévenue ? Soutiendras-tu que vous ne vous entendiez pas ? Du seuil de ta maison, je t'ai vue accourir de chez lui !

Nele sentait tout son sang remonter au cœur. Ainsi, l'étranger ne la croyait pas ! Il s'imaginait qu'elle s'était donnée à Kees et qu'elle revenait d'un rendez-vous. Sa démarche innocente tournait contre elle. Affolée, les larmes lui revenant aux yeux, elle serra les mains et balbutia :

— Oh ! ne le croyez pas, ce n'est pas ainsi : je ne voulais pas de sang entre vous, voilà tout. Rien d'autre...

Elle s'arrêta. Le matelot grinçait des dents, son haleine lui brûlait le visage, tant il lui parlait de près.

— Tu l'aimais donc ? siffla-t-il. Tu l'aimais ! Et c'est pour cela que tu l'as sauvé de moi et de mon défi ! Et tu te raillerais assez de moi pour espérer que je te croie quand tu dis qu'il n'y a rien eu entre vous ? Sais-tu bien ce que tu as fait ?

— Il n'y a rien eu, dit Nele en pleurant.

— Tu mens ! tu mens ! Tais-toi. Je te tuerais sur place avec ce couteau, si tu parlais encore. Je ne le ferai pas, parce que je te méprise trop, toi et le lâche que tu as tiré de mes mains. Et je ne te toucherai pas davantage, bien que je le puisse et que je sois ici ton maître, parce que tes baisers me dégoûteraient. Mais, écoute-moi, Nele Dooryn : tu vas être punie mieux que si je te tuais comme un petit chevreau, ou si je te prenais là, sur ce tertre, en te serrant au cou. Car je vais partir, et partir sans toi, et tu m'aimes, malgré tout. Oui, malgré tout, ton amoureux imbécile, ta mère, tes lourdauds voisins et toi-même, tu es attachée à moi, qui viens des îles merveilleuses, comme l'herbe

de mer au rocher, et cela est plus fort que toi ; depuis l'enfance tu m'attendais, et ton sort était de venir avec moi là-bas, et tu en mourras de dépit et de regret, Nele Dooryn ! Tu resteras à croupir dans tes polders verdâtres ou dans l'atelier de ton maître aux caresses grossières, parmi le grincement du rabot et le fracas des marteaux, en regardant la pluie tomber. Et tu resteras comme une esclave, les yeux tournés vers le môle où je ne reparaîtrai jamais, et peu à peu ton cœur cessera de battre, parce qu'il se dissoudra dans ta poitrine et se fondra vers moi, et tu t'étioleras dans ta vie monotone et boueuse, pendant que je m'épanouirai dans le soleil éternel ! Voilà ce que j'avais à te dire, Nele Dooryn, ma fiancée déchue. Tu ne verras jamais les dômes blancs de la terre suprême et les jardins de pierreries, mais tu pleureras, oh ! que tu pleureras en pensant à moi, à celui que tu attendais et que tu as laissé partir ! J'emporte avec moi tes rêves, désormais ils seront entre mes mains, et je surgirai dans ton âme, debout à l'avant de ma corvette, à chaque fois que tu essaieras de songer. Je t'empoisonnerai jusqu'au sommeil, je te hanterai, l'ombre de mes hautes voiles noires flottera dans ta chambre, sur ton lit et sur ton front.

— Pitié ! pitié ! dit Nele en sanglotant.

— Ah ! ricana le matelot, tu étais trop petite fille et trop sotte pour venir avec moi ! Il fallait me laisser tuer ton stupide promis et t'enlever de plein jour et devant tout le monde. Ainsi font les rois de mer !

Il se leva brusquement, repoussa Nele avec fureur, et, d'un bond, il disparut dans l'obscurité. L'enfant ne dit pas un mot, mais elle se mit à courir sauvagement derrière lui. Dans sa tête la folie battait comme une cloche maudite les coups inexorables du malheur, et la course faisait sauter son cœur parmi les sanglots. Ils se poursuivirent ainsi pendant quelques secondes, puis Nele tout à coup se trouva seule, les mains étendues, tâtonnant, hallucinée : comme elle avançait aveuglément, elle butta contre le talus du canal et roula sur la pente d'herbes. Le choc fut si brutal que le cri s'étouffa de douleur dans sa bouche, et resta entre ses dents. La tête en arrière, les cheveux échappés de la coiffe, elle demeura inerte. « Viens, viens... » murmurait-elle en son âme, croyant qu'il

la chercherait, se pencherait vers elle, la baiserait aux lèvres. Mais elle n'entendit plus rien, la lune s'était voilée et elle était perdue dans les intenses ténèbres. Elle pensa tumultueusement au soleil, aux jardins d'or, à la face brune de l'étranger, à la méprise terrible qu'elle comprenait maintenant, à la mer, à la branche de pierre rouge... Puis ses idées se brouillèrent. Elle ressentait une douleur aiguë dans la poitrine, sans savoir si c'était la meurtrissure de la chute ou le désespoir qui la faisait souffrir. Un moment encore, elle perçut la sensation de l'eau froide où pendaient ses mains mêlées dans ses cheveux, car elle était tombée jusqu'au bord même du canal. Puis elle s'engourdit et dériva dans l'inconscience.

VI

OU L'ON VOIT DES OMBRES SUR LE MUR

— Posez-la doucement, Frielincks. Oh ! que ses mains sont froides. Et ses cheveux collés pendent comme un gros serpent. Ne marchez pas dessus, Frielincks, au nom des saints !

— On voit à peine clair... le vent souffle mon falot ! grommela le vieux pilote.

— Par ici !... Seigneur, qui expliquera tout cela ?... Que je vous dise donc comment cela est arrivé. Je dormais, savez-vous bien, vers quatre heures après minuit, à tout le moins, lorsque j'ai eu je ne sais quelle idée... Prenez-la par l'épaule droite, sous le bras, Kees, ce sera mieux ainsi...

— Oui, mère Ilse, dit Kees Fredaels.

— Et alors, je m'en vais jusqu'à sa chambre. Miséricorde ! Je vois la couverture en place et personne dedans. Alors qu'est-ce que j'aurais fait, moi, pauvre vieille ? Si noir il faisait, et où aller ? Pourtant je ne pouvais pas croire qu'elle se fût sauvée pour mal faire...

— Pauvre enfant du Dieu bon ! dit Frielincks. Taisez-vous là-dessus, madame Dooryn.

— Alors, je suis sortie sur la porte et j'ai crié et crié :

« Nele, ma petite! Où es-tu? » Jusqu'à ce que j'aie passé le pont pour aller voir Kees, et que je l'aie trouvé rentrant, et que vous me l'ayez cherchée à vous deux... Et maintenant, maintenant, qu'est-ce que tout cela va devenir?

Les deux hommes continuaient à marcher. Les plis des cabans claquaient sur leurs genoux dans la rafale de pluie fine. Ils portaient Nele inerte, trempée d'eau, les cheveux mêlés de boue et d'herbe. Ils avaient fini par la découvrir sur la berge.

Leur première idée avait été que Nele fût noyée: ils avaient pris le canot de Frielincks et, du milieu de l'eau, comme la première lueur grise et sinistre du petit jour naissait, ils avaient aperçu Nele couchée à la renverse, la tête au-dessus de l'eau. Et maintenant, sans comprendre ce qui était arrivé, ils l'emportaient vers la maison de la vieille Ilse, qui les suivait en pleurant et divaguant. Mariasluis, encore endormie, montrait ses toits roses au revers de la digue. Un soleil triste était à peine visible derrière le brouillard matinal. Comme on parvenait au môle, le vérificateur Hoorneke sortit de sa cabane, leva les bras avec stupeur, et se joignit au groupe lamentable après que le pilote lui eut, à voix basse, dit rapidement le malheur. Kees Fredaels soutenait Nele par les épaules et ballottait sa grosse face avec hébétude. En passant devant l'écluse, on croisa la vierge de pierre, debout entre ses deux torchères de fer, et la vieille Ilse, avec un frisson qui la secouait toute, se signa.

Dans le bassin, attendant que les éclusiers eussent dégagé les chaînes et les cabestans des portes, la grande corvette se couvrait lentement de toile, et l'on entendait les bruits sourds et les sifflets brefs de l'appareillage. Des hommes couraient sur les vergues. Les amarres rentraient une à une dans les écubiers, le canot montait au long de la muraille de tribord. Les porteurs, en passant, regardèrent machinalement.

— Ces damnés Espagnols s'en vont, dit Hoorneke.

— J'aime autant cela, dit Frielincks. Je serais fâché de voir souvent des matelots de cet acabit rôder à Mariasluis. Patron Vanhuyse, qui s'y connaît, dit que ces gens-là portent malheur là où ils passent...

— Ne dites pas cela, répondit tout bas Hoorneke.

Cependant ils arrivaient à la maison. Ils posèrent Nele sur

son lit. Minnie, la petite aveugle, poussa des cris aigus. Sa sœur était toujours évanouie et glacée. On la frictionna.

— Voyez, dame Dooryn, le cœur bat.

En effet, le cœur battait faiblement, comme un pauvre oiseau que les mains de cire semblaient garder dans leurs doigts entrecroisés.

— Mais qui dira ce qu'elle a? Elle a suivi des voix, elle a vu la dame verte de Dombourg! — disait convulsivement la vieille Ilse. — Hélas! elle est devenue folle sans doute, — murmurait-elle en agitant ses vieilles mains et en remuant les charbons sous la bouilloire, tandis que Kees l'aidait.

Les deux autres hommes s'étaient reculés dans l'embrasure de la fenêtre. Minnie, épuisée, assise par terre, ne criait plus que par saccades.

— Elle semblait toujours absente, toujours sa pensée était ailleurs. Il n'y avait que le soleil couchant pour l'intéresser... Nous ne comprendrons jamais...

Cependant le pilote et maître Hoorneke regardaient silencieusement à travers les vitres où entrait le jour pâle. Minnie hoquetait de sanglots.

— Voilà leur maudit bateau qui dérape, il va passer devant nous..., murmura Hoorneke.

En effet, la corvette s'avançait avec lenteur entre les berges du canal, cambrée sous l'effort puissant des mâtures. Elle descendait vers la haute mer, l'Orient, les mystiques pays d'or.

Et lorsque ses vergues approchèrent des fenêtres jusqu'à les frôler, l'ombre des voiles immenses et noires se jeta sur la muraille et le lit blanc de Nele, s'y coucha sinistrement, et les couvrit des ailes de la mort. Et à l'instant où cette ombre toucha le visage de l'enfant, le cœur cessa de frémir. Et l'âme blanche et le vaisseau noir pour jamais quittèrent Mariasluis.

CAMILLE MAUCLAIR

L'OPINION ANGLAISE

ET LA GUERRE[1]

Grands éloges du général Buller, qui ne semble pas connaître le découragement, qui passe et repasse la Tugela. Plus il multiplie ses inutiles tentatives, plus souvent il est repoussé, et plus l'enthousiasme grandit. En France, au premier désastre, l'opinion l'eût honni : au second, le gouvernement l'eût remplacé. Que veut dire cette popularité qui croît avec les défaites, sinon que la conduite du général Buller correspond à un idéal de l'homme populaire en ce pays? *T'is dogged as does it*, c'est l'acharnement du bouledogue qui fait le succès, disent les journaux, et, quand Buller revient à la charge : *Buller bulldoggedly sticking to the enemy*, Buller s'accrochant à l'ennemi en bouledogue. Ce qu'on admire surtout, « c'est qu'il ait supporté des revers et des déceptions qui auraient brisé la volonté et l'énergie de quatre-vingt-dix-neuf généraux sur cent[2] ». Pareillement, ce que vante depuis trois mois la presse, ce dont s'exalte l'orgueil, c'est l'impassible ténacité du pays, sa résistance au découragement, aux réactions impulsives et nerveuses, son action obstinément tendue, à travers les défaites, vers le but invariable, le sang-froid qui, l'obstacle reconnu, adapte le nouvel effort à l'obstacle. On compare l'excitabilité française. Un journal imagine cette

1. Voir la *Revue* des 15 août et 1er septembre.

2. *Daily Telegraph* du 1er mars.

guerre faite par la France, amuse et flatte le public par le tableau des coups de théâtre, des événements pittoresques et sensationnels dont l'Europe aurait eu le spectacle : l'enthousiasme des boulevards, les foules chantant la *Marseillaise*, les cris de : *A Prétoria*, les haines politiques déchaînées, les articles de *La Croix* et de M. Rochefort, le triomphe des nationalistes, le renvoi de Dreyfus à l'île du Diable, les généraux Mercier, Gonse et Boisdeffre battus à Stormberg, Magersfontein et Colenso, la chute du Ministère, le ministre de la Guerre guillotiné, le général de Galliffet proclamé dictateur, l'imbroglio de l'affaire par là-dessous : Esterhazy révélant que Cronje est l'auteur du bordereau, — et les phrases : « La Patrie est en danger... » « Stormberg est vengé... » « Calme dans l'adversité comme dans le triomphe, la France contemple ses victoires avec une héroïque sérénité[1] ! » Un autre journal décrit l'arrivée d'un corps de volontaires français au Transvaal. L'un d'eux tire de sa poche un drapeau. Tous fondent en larmes. Un Boer prend une Bible et fait s'agenouiller les Français. « Bientôt, ajoute le journal, c'est nos soldats qui les feront s'agenouiller. » On oppose le bref accueil que le commandant de Kimberley fit au général French après trois mois de siège, toute émotion, tout ce que le cœur voudrait dire, contenu, refoulé, caché sous la simple et cordiale parole de bienvenue anglaise : *Glad to see you*, « Content de vous voir ». On oppose le digne et viril laconisme des dépêches qui annonçaient les désastres. Ainsi le type national s'apparaît à lui-même, se compare à autrui, et s'admire.

Comment ce type s'est-il formé ? Question infinie, à laquelle, si l'Histoire savait la donner, la réponse ne serait pas simple. Mais cette joie des journaux et de la foule à saluer la

1. On ne saurait trop méditer la parabole de la poutre et de la paille. Cette phrase que la *Saint-James Gazette* juge si typiquement française parce que théâtrale, on dirait qu'elle a servi de canevas, de sec et rudimentaire canevas aux articles lyriques consacrés par le *Daily Telegraph* à la délivrance de Ladysmith. L'entrée d'une armée française à Strasbourg n'aurait pas suscité plus de délire en France que la levée du siège de Mafeking en Angleterre. Enfin, toute l'Angleterre a dit après la capitulation de Cronje : *Majuba est vengé !* Lord Roberts lui-même l'a dit dans une dépêche militaire et qui aurait dû s'en tenir au strict résumé des faits. Pour la première et la dernière fois, d'ailleurs, il fit alors mentir le vers de Kipling :

For he does n't advertise — do yer Bobs ?

bulldoggedness du général Buller et l'impassibilité de French nous fait entrevoir une petite partie de la réponse. Sans doute, sous l'influence de faits si multiples et tellement entrecroisés que nous ne distinguons plus les effets des causes, les actions des réactions, une ébauche de type national a pris naissance. Peu à peu, grâce aux circonstances spéciales qui ont marqué telle période historique, sur les ébauches des autres types concurrents et jusque-là également possibles, celle-ci s'est mise à prédominer. Un beau jour, le type inachevé prend conscience de lui-même ; la nation croit découvrir en soi telle tendance psychologique et tels caractères. Aussitôt ces caractères prennent une valeur d'idéal et cette tendance devient un devoir. Au type réel qui n'est qu'un à peu près, une moyenne insuffisante, le type idéal se présente comme un modèle. Dès lors, c'est l'œuvre de l'éducation, de l'opinion publique, de la littérature de rapprocher ce réel de cet idéal. Volontairement la nation fait effort vers l'idée d'elle-même qu'elle a conçue ; les progrès du type vers sa perfection deviennent rapides et ses exemplaires se multiplient très vite. Combien cette idée placée en avant et qui agit à la manière d'une cause finale est plus puissante à dégager le type que les actions du dehors et du passé, on le mesure en comparant la distance qui sépare encore l'âme anglaise actuelle — celle qu'ont formée les siècles et le milieu — de l'âme anglaise qui veut être. Car la surexcitation de la rue, des journaux, après les premières victoires, prouvent cette âme bien éloignée encore de l'impassibilité qu'elle croit sienne et qu'elle admire.

Mais elle l'admire, et voilà le fait capital. Entre toutes, pour d'indéterminables raisons de fait, cette idée d'une perfection est apparue. Aussitôt elle aspire à finir de se réaliser. Vers elle les individus tendent non seulement parce qu'ils sont Anglais, mais surtout parce qu'ils l'aperçoivent, parce qu'elle est présente à la conscience collective, parce que l'opinion publique la leur impose. Supposez une famille de Français qui s'établisse ici : les mêmes influences et les mêmes prestiges agissant sur eux, la même idée exerçant le même empire, leurs enfants travailleraient vite à répéter le type que cette société reconnaît pour le plus beau : le gentleman imperturbable à fonds de bouledogue.

*
* *

Ce peuple est encore loin de son modèle. Nous venons d'apprendre la délivrance de Ladysmith. Avec Kimberley et Paardeberg, voilà trois grands succès en une semaine. Après la longue et morne série des crève-cœur et des humiliations, la réaction, trop forte et trop brusque, révèle la nervosité, l'angoisse que l'orgueil national se contraignait à cacher. Sous le premier choc de l'émotion, l'aveu retenu éclate franc et naïf. « Enfin, dit un journal du soir, la peur, l'anxiété, la honte *(the fear, the anxiety, the shame)*, tout est fini »; nous pouvons recommencer à penser et à vivre. Déjà le *Sun* du 27 février disait, en parlant de la capitulation de Cronje : « Cette nouvelle est une médecine à des gens malades. A présent, le monde reprend pour nous son véritable aspect. Nous nous sentons renaître. » « Qui est-ce qui est en train de stupéfier le monde à présent[1] ? » demande une autre feuille du soir, faisant allusion à un mot célèbre du président Krüger. *The tremendous news*, la prodigieuse nouvelle, disent tous les journaux, même la grande presse qui pourtant tâche à rester digne et ne s'envole que pesamment, en méthodiques essors, aux sommets du lyrisme. « Tempérée dans son triomphe autant qu'inflexible à l'heure du désastre, non moins noblement armée contre les insidieuses tentations de la victoire que fièrement inébranlable à l'épreuve plus décisive de l'adversité, la nation, dit le *Daily Telegraph* du 2 mars, se révèle supérieure à toutes les fortunes, et l'Angleterre a dépassé la plus grande idée que nous ayons jamais conçue d'elle ; la majestueuse constance de sa force morale, plus encore que le formidable spectacle de sa puissance matérielle, a arraché un cri d'involontaire admiration à ses plus acharnés ennemis. » — « Enfin, dit le lendemain le même journal, la force farouche, l'implacable volonté, le lent et terrible effort de sir Redvers Buller triomphent. Enfin le courage désespéré de ses invincibles troupes a vaincu l'homme et la nature. Nul général anglais n'a accompli une tâche aussi ardue. Qui dira dorénavant que l'impossible existe pour les troupes anglaises?

1. *Who is staggering the world now ?*

Le sentiment de la victoire court comme du vin à travers les veines de l'Empire. L'ombre où nous vivions s'est changée en joie, aussi vite que les brumes se dissipent dans la magie du matin. C'est à des moments comme celui-ci qu'un peuple fervent et grave élève son âme à Dieu[1]. »

Sonneries de cloches à Saint-Paul comme après la bataille de Waterloo; drapeaux qui surgissent soudain par milliers au faîte des maisons, portés haut dans le ciel jaunâtre sur des mâts de pavois, ondulant au vent comme une joie claquante et frissonnante. Un air de fête partout; l'allégresse humaine circule et rayonne dans cette brume inanimée. Multitudes chantantes dans les grandes artères, dans le Strand, à Cheapside, dans la *City*, autour de la Mansion House surtout, où la foule immobile et noire réclame le lord maire. Celui-ci paraît, fait un discours : acclamations, cris de *Good old Buller! Good old Bobs*[2]! Chant de *For he is a jolly good fellow!* Dans le Strand, à Piccadilly circus, des soldats, portés en triomphe par le peuple, surgissent au-dessus de la mouvante marée humaine. Farandoles et gigues au Stock-Exchange où les affaires sont suspendues, où les *bears* et les *bulls*[3] s'unissent dans le chant de *Rule Britannia* et de *God save the Queen*. Sur les omnibus pavoisés, immobilisés dans la cohue, gesticulent des orateurs. Processions patriotiques; les élèves des Beaux Arts, jeunes gens et jeunes filles, en blanches blouses de travail, drapeaux en tête, traversent la ville au pas militaire, en bataillon, vont manifester devant la maison de Lady White, l'appellent jusqu'à ce qu'elle paraisse à la fenêtre. Le soir, illumination, grande rumeur de fête; les bars regorgent d'une foule excitée, braillante, toutes les boutonnières décorées d'un petit drapeau. Relents d'ale et de whisky dans la rue, ivrognes affalés sur les trottoirs, chants patriotiques jusqu'à deux heures du matin. A quatre heures

1. Cet enthousiasme est faible à côté de celui qui suivit la délivrance de Mafeking. « Voici l'heure, dit l'*Express*, où l'avenir s'ouvre devant notre nation. Nous allons, s'il plaît à Dieu, voir le terme de la plus grande guerre que ce pays ait jamais faite. Nous arrivons au bout de la plus grande prouesse militaire de l'histoire (*the greatest military achievement in history* à la fin du plus grand sacrifice national qui nous ait jamais été demandé. »

2. On sait que *Bobs* est le surnom populaire de lord Roberts.

3. Surnom des joueurs à la baisse et à la hausse.

on peut encore voir, à Trafalgar Square, une bande qui, les mains jointes, tourne en rond, tourne péniblement, d'une allure épuisée, au rythme de *Rule Britannia*. De temps en temps la bande s'arrête; un homme qui tient une énorme cruche d'eau abreuve ces derviches, et la ronde repart, morne, machinale, obstinée; elle dure depuis plusieurs heures, et les voix détonnent, de plus en plus rauques. Quelques détails mesurent les paroxysmes de ce délire. A Smithfield, une bande de patriotes attaque à coups de poing les bouchers hollandais dont les boutiques ne sont point pavoisées. A Oxford, la surexcitation est telle que les étudiants, ayant allumé dans les rues des feux de joie, y jettent des livres et des meubles. A Glasgow, la démence est pire : la conscience s'obnubile avec la raison et la multitude devient lâche, — lâcheté qui s'ignore, celle du sauvage et de l'enfant qui obéissent à toutes les impulsions de l'instinct, à tous les réflexes de l'émotion. Un buste grossier du président Krüger ayant été déposé aux pieds d'une statue de la Reine, la foule défile devant cette effigie et chacun lui donne un coup de botte jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Ainsi, d'une façon indiscutable et visible, le président Krüger est vaincu, humilié dans la boue, mis en pièces. Au-dessus de lui, la majestueuse Reine dont il a défié le peuple surgit, et doit être satisfaite. Par cet acte matériel, le cœur et le cerveau féminins de la foule à qui les idées sont une insuffisante pâture se donnent comme autrefois à Thèbes ou à Rome, la sensation directe de la vengeance et du triomphe.

C'est qu'en effet c'est bien l'âme éternelle d'une foule qui se manifeste ici, âme simple, imaginative, toute d'émotion et d'impulsion, âme collective où les âmes individuelles s'absorbent, les volontés et les esprits entraînés dans le même sens, unis, fondus en une seule idée et une seule passion. Plus lente sans doute qu'en pays latin est ici cette âme générale à se former, mais, une fois dégagée, ses caractères sont les mêmes et elle persiste plus longtemps. Comme l'individu anglais, dont les idées et les sentiments s'établissent lentement et ne changent qu'avec peine, la foule anglaise est un être massif; il faut une longue et puissante poussée pour la mettre en mouvement. Mais une fois ébranlée, son élan continue, ne s'épuise que peu à peu, et ce n'est pas la surprise

d'un accident qui la fera dévier de sa direction. Voici cinq mois que la presse travaille à lui donner cet élan et cette direction, à exalter en elle l'illusion nationale, à y ajouter un rêve guerrier de haine et d'orgueil. Invisibles ont été d'abord les effets de la poussée ; ils se sont accumulés peu à peu ; soudain l'effet total apparaît ; la masse entre en branle : la foule tressaille ; une âme lui est née ; tout entière elle sent sa vie et se meut d'un seul mouvement. Mais l'observateur avait pu voir le rêve entrer en elle par degrés, grandir, l'émouvoir au dedans, s'étendre d'une classe à l'autre. Autant que j'en puis juger, c'est tout récemment, depuis les victoires, qu'il est descendu jusqu'au tréfonds populaire.

Ce rêve, que la presse ne fait que favoriser, se forme de lui-même et comme par un mécanisme naturel. Il apparaît chez ces grands êtres que sont les nations au moment où il faut qu'ils se raidissent pour l'épuisant effort d'une guerre. C'est cet effort qui suscite ce rêve, mais, en retour, ce rêve fait la puissance et la durée de cet effort. Pour s'acharner contre un peuple, pour marcher contre lui d'un bel élan, il faut le juger haïssable et le haïr, mais on ne le hait, on ne le juge haïssable que parce que la guerre est commencée. Par suggestion, l'attitude produit le sentiment, et de l'attitude de combat naît la haine nécessaire au combat. C'est ce qu'ont pu constater ceux qui depuis six mois suivent la presse anglaise. Ils ont pu y voir naître, puis croître l'illusion utile à la guerre, cette illusion que le rôle propre des journaux est d'entretenir, de propager à travers les cerveaux, amalgamant les âmes, créant la pensée et le sentiment total de la foule avec une rapidité qui est un phénomène caractéristique, l'un des plus redoutables et féconds en conséquences, de notre vie sociale d'aujourd'hui, et dont l'Amérique et la France ont récemment donné de remarquables exemples[1]. Pensée et sen-

1. Pour la France, tout le monde a dans l'esprit les leçons de l'affaire Dreyfus. Aux États-Unis, la presse est plus puissante encore qu'en Europe où, d'une part, elle n'atteint guère le paysan, où, d'autre part, un certain nombre de cerveaux sont suffisamment forts et armés pour résister à ses suggestions. Aux États-Unis, la presse est l'universel et presque — tant l'homme est pris de bonne heure et complètement par les affaires — le seul instrument de culture. Tout le monde lit les journaux — des journaux qui le dimanche ont cinquante pages — et la plupart ne lisent que les journaux; ceux-ci sont les instituteurs et les éducateurs de la

timent à la fois très simples et très violents. Hypnotisée, son activité mentale réduite au groupe d'images suggérées, la nation, comme une somnambule, se raidit dans le geste que commandent ces images, fermée à tout ce qui dans la réalité du dehors les contredit. Plus encore que sa vision du monde extérieur, sa connaissance d'elle-même est faussée. Plus flagrante est son injustice pour l'adversaire, et plus elle ignore son injustice. Avec l'inconscience de la passion, le fait qu'ils déclarent criminel chez l'ennemi, ses journaux le louent, le

nation. C'est là une cause qui s'ajoute à plusieurs autres pour produire un certain type d'esprit — très riche en informations approximatives, décousues, diverses, — type d'intelligence lucide et facile, et qui ne soupçonne ni le dégradé de la nuance, ni la pénombre de l'indéterminé, — type badaud, communicatif, orateur, enthousiaste des superlatifs et des grandes phrases, optimiste, satisfait de soi, convaincu de sa supériorité et de sa science universelle, dépourvu de dessous et de profondeur, sans quant à soi, sans refuge secret et silencieux, — type admirablement doué pour la vie pratique et pourtant émotionnel, expansif, romanesque, avide de l'extraordinaire et de sensations intenses, bref, qui répète tous les caractères de cette presse qui le nourrit de « faits » hétéroclites et d'excitations, qui lui donne l'illusion de la science, de l'éloquence et de la poésie, et qui, l'ayant formé, est toute puissante sur lui. Plus que tout autre, l'Américain du Nord vit non pas en lui, ni chez lui, mais dans la foule, identique à son voisin, soumis à l'empire du cliché, mené par les idées toutes faites, courtes et claires, par les impulsions de sentiment qui conduisent ses pareils. Plus que tout autre, le public américain est foule, accessible aux grands courants d'imitation, aux subites et capricieuses contagions d'idées, — et cela pour d'autres raisons encore que celle que je viens d'indiquer, notamment parce que le lest, le flegme ont disparu de cette variété de l' « anglo-saxon », parce que l'individu américain est un nerveux, sans doute à cause de l'usure rapide que produit le surmenage, sans doute aussi par un effet du climat électrique et sec. Dans la guerre contre l'Espagne, ce type s'est bien manifesté. On a vu la poussée de folie impérialiste, bien plus soudaine qu'en Angleterre et bien plus vite tombée. On se rappelle le délire de la presse après la bataille de Manille, la tournée triomphale du lieutenant Hobson, le héros de Merrimac, les foules de femmes et de jeunes filles qui l'attendaient dans les gares pour l'embrasser. L'amiral Dewey dut rentrer à petites journées, par le chemin le plus long, pour n'être pas dévoré par l'enthousiasme de ses compatriotes. Un dernier détail : tous les Américains qui portent le nom de Dewey, épiciers ou banquiers, ont décidé de se réunir dans un banquet annuel, à New-York, je crois, en l'honneur de leur illustre homonyme.

Ici, à Londres, je suis frappé de voir combien le public, et tout au moins la presse du soir se sont américanisés. Même crédulité, même soif d'excitations faciles, même goût pour l'exagération, la fanfaronnade, même ton de vulgarité et de certitude. Même appétit pour le pêle-mêle des faits disparates et non prouvés. Mais les nuances de tempérament restent bien tranchées. Il y a plus d'orgueil et moins de vanité, plus d'aptitude à l'effort viril et persistant et moins d'enfantillage, plus de lourdeur, moins d'humour et de belle humeur, de cette belle humeur jeune, libre, facile, communicative, intelligente, ardente à l'espoir *(the airy, brainy, breezy child of the West)*, de cette cordialité tonique et généreuse qui font le charme de la vie américaine.

célèbrent quand un soldat anglais en est l'auteur. Dans son récit de la bataille de Spion-Kop, le correspondant du *Daily Telegraph* décrit avec admiration un duel au fusil entre un Boer et le sergent Mason : « Un coup heureux du sergent toucha le Boer qui tomba en avant, la tête entre les rochers. Alors Mason, pour être plus sûr, mit encore une balle ou deux dans la tête qui ne bougea absolument plus[1]. » Qu'est cela, sinon achever un blessé, lui retirer la chance à laquelle il a droit, la possibilité d'être recueilli par une ambulance et de vivre? Que le soldat Mason, excité par la lutte, frémissant encore du danger, oublie ce droit du blessé, cela est excusable. Nous ne jugeons pas l'homme qui vient d'entendre le petit sifflement des balles. Mais que le correspondant du *Daily Telegraph*, que le dogmatique et respectable organe de la bourgeoisie conservatrice, vante ce haut fait[2] et le présente à l'admiration de ses lecteurs, cela suffit à nous renseigner sur l'état moral et mental où six mois de guerre ont mis le *Daily Telegraph*, son correspondant et ses lecteurs. Beaucoup d'exploits analogues sont racontés par les autres journaux. Encore une fois, ces récits ne prouvent rien contre les soldats, mais ils nous renseignent sur les journalistes et le public, qui sont féroces. A Elandslaagte, les highlanders arrivant sur l'artillerie ennemie ne trouvent qu'un canonnier gardant ses pièces; ils le massacrent. A la même bataille, devant une charge de lanciers, devant la forêt couchée des longues piques rigides, les Boers, qui ne connaissent pas ce genre d'attaque, jettent leurs fusils et veulent se rendre. Alors, dit la lettre d'un soldat que cite le *Daily News*, « alors commença une amusante chasse au sanglier[3]. » Sur l'affaire de Willow Bush, la lettre d'un caporal au deuxième West Yorkshire donne les détails suivants que publie le *Daily Graphic* : « Ils n'oublieront jamais notre charge à la baïonnette. Quand nous arrivâmes, ils s'agenouillèrent en demandant miséricorde. Mais la miséricorde n'a jamais été faite pour ces gens-là. Ils ont la prétention de craindre Dieu; qu'ils apprennent d'abord à dire la vérité. Deux Boers tués et cinq blessés, après douze heures de

1. *Then Mason « made siccar », putting a shot or two into the head which never budged.*

2. *Sergeant Mason, an ex Glasgow man and Durban cab-driver did some fine shooting...*

3. *Then ensued a jolly game of pig sticking...*

combat, vraiment, c'est peu probable ! » C'est cette obstination de l'adversaire à ne pas avouer le chiffre exact[1] de ses pertes qui exaspère les honnêtes lanciers de la reine et qu'ils punissent en refusant de faire quartier. A Ladysmith, dans une sortie, dit une autre lettre de soldat, les Boers furent surpris dans leur sommeil : on les piquait à coups de baïonnette à travers leurs couvertures. L'un d'eux tendait les bras et demandait grâce ; « mais, dit le soldat, je pris tranquillement sa température avec la pointe de mon acier[2] ». Le public lit ces prouesses et trouve que le Dieu juste châtie bien[3], et que Tommy Atkins est son instrument. Car la colère de Tommy Atkins est une rage sacrée. Les gravures populaires le montrent tel que Dick Heldar l'a peint, tel que Rudyard Kipling l'a décrit — avec quel secret lyrisme d'admiration ! — poudreux, le front bandé, l'œil en feu et demi-hagard, à demi couvert d'une croûte de sueur, de poussière et de sang, c'est un héros tout à sa fureur, qui fait tête à dix ennemis et dont l'aspect porte l'épouvante. Enfantines imaginations homériques ! « Héros », voilà le terme devenu familier, courant, par lequel les journaux ont remplacé le mot soldat pour désigner le troupier anglais, et qui revient dix fois dans une colonne. Héros terrible dans la bataille mais tendre aux soldats, aux prisonniers après la victoire, en cela d'autant plus admirable que l'ennemi est plus cruel, plus traître et plus perfide.

En effet, à la belle et franche tactique des Methuen et des Buller, les Cronje et les Botha opposent la ruse et l'espionnage ; à la stratégie, des stratagèmes. Ils trichent ; ils trichent non seulement en arrêtant les charges de cavalerie par des réseaux de fils de fer barbelés, mais en repérant à l'avance les points remarquables des terrains où ils attendent les Anglais[4], en se dissimulant, en disparaissant à l'approche des éclaireurs pour se retrouver en nombre, bien abrités, devant la troupe qui survient sans méfiance. Aux belles attaques anglaises qui

1. Il est aujourd'hui certain qu'à Colenso, où les pertes anglaises furent terribles, les Boers n'eurent que trois tués.

2. *I cooly took his temperature with the steel.*

3. Une dame disait à un de mes amis au début de la guerre : *God will punish the Boers.*

4. *Another Boer trick*, dit le journal qui raconte ce fait.

se déploient au grand jour comme sur un champ de *foot ball*, ils répondent par des traquenards de paysans ou de sauvages. Leurs succès ne prouvent point leur intelligence, mais leur *slimness*, leur souplesse, leur malice, leur habileté à s'avancer sans qu'on les voie, à glisser hors des mains qui croient les tenir. Un Boer n'est pas intelligent ; il est *slim ;* M. Krüger, les généraux Cronje et Botha sont *slim*, mais leur *slimness*, au bout du compte, ne leur servira pas, pas plus qu'au renard ses détours devant les gentlemen qui lui donnent la chasse noblement en habit rouge. *What's the use of being slim if you can't get out of a tight place?* « A quoi bon être *slim* si l'on ne peut pas sortir d'un endroit difficile ? » ricane un journal après la capitulation de Cronje. Pareillement ils ne sont point courageux, mais insensibles et brutaux. Ces Boers rustiques, retors et religieux, l'imagination populaire et jingoe ne peut les concevoir qu'analogues à des types qu'elle connaît déjà ; elle pense aux dissidents hypocrites et crasseux dont Dickens a dessiné la caricature, à son Stiggins, à son Pecksniff. Si grossiers et si rudes, ces ennemis de la Reine ne sauraient être des amis de Dieu. Maquignons (jockeying) qui citent la Bible, chanteurs de psaumes sans parole et sans foi, point de traîtrise dont ils ne soient capables, et les preuves abondent de leur traîtrise. Car l'animosité des soldats et des correspondants sur le Veldt, du public en Angleterre, faisant leur crédulité, les premiers voient partout chez l'ennemi des indices de déloyauté et celui-ci conclut à la perfidie certaine et complète. Un soldat a ramassé des cartouches vertes dont les Boers s'étaient servis ; il a dit au correspondant du *Daily Telegraph* que l'ennemi trempait ses cartouches dans un pot de vert-de-gris. Le correspondant, homme de conscience, déclare n'avoir pas vu le pot, mais il a vu les cartouches, et là-dessus la conviction du lecteur est faite. Des cadavres anglais ont été trouvés, tous marqués d'une blessure semblable : le trou d'une balle dans la tête. Sans doute, dit un correspondant, des prisonniers dont les Boers se sont débarrassés à coups de revolver. L'idée bien simple ne lui vient pas que, les mitrailleuses lançant trois cents balles à la minute, toutes s'étalent sur le même plan, frappant les hommes à la même hauteur. Sur l'usage félon que les Boers font du dra-

peau blanc [1], de leurs voitures d'ambulances où ils cachent des éclaireurs, pendant qu'ils bombardent celles des Anglais, la foule est prête à tout croire. Cela est naturel, car l'ennemi étant l'ennemi, il *faut* qu'il soit infâme. Même nécessité pour les volontaires européens qui combattent de son côté. C'est la lie de l'Europe : mercenaires, aventuriers, ils sont payés avec cet or que l'intelligence et le travail européens ont fait sortir du Transvaal et que M. Krüger leur extorque. « Comment vous expliquez-vous, me demande, dans un dîner, mon voisin en habit, que M. de Villebois-Mareuil, un officier, un gentleman, soit allé se compromettre là-bas ? » Personne n'imagine que, simplement, il se soit donné à une cause qu'il jugeait belle. Nul doute pour les lecteurs du *Globe* que ruiné, perdu de dettes, il ne se soit mis à la solde du véreux président Krüger. Quant à ceux qui représentent ou défendent la cause du Transvaal en Europe, leur indignité trop évidente ne se démontre pas. Une vieille dame écossaise, inoffensible et vénérable, me dit : « Quel monstre ce doit être que ce docteur Leyds ! Comme j'aimerais à l'étrangler de mes mains ! » Pour les journaux français, allemands, hollandais, russes, rien d'étonnant s'ils sont deux fois hostiles : tous les étrangers haïssent l'Angleterre et l'or du docteur Leyds achève de déchaîner la haine. En Angleterre même, le parti de la paix, le *Stop the War party* est composé de traîtres : les intellectuels, et d'imbéciles [2] : une petite troupe de protestants avancés, de dissidents sentimentaux dont la phraséologie biblique, la tenue fruste, les allures hypocrites de contremaîtres vertueux et préoccupés de leur conscience suffisent à expliquer leurs sympathies. A ces gens apitoyés et morbides *(maudlin)*, ce qui donnerait du ton, c'est une vigoureuse « frottée » *(a sound drubbing)* administrée par de solides poings britanniques ;

1. C'est ce que les journaux appellent *The Boer dodge*. Aujourd'hui, en Angleterre même, on reconnaît combien cette accusation a été exagérée, et, la passion commençant à s'apaiser, on commence à faire justice de cette légende. Plusieurs fois, sans doute, le feu n'a pas cessé partout, aussitôt que le drapeau blanc avait été levé, mais il ne faut pas oublier ce qu'est l'excitation du combat, ni que les fronts de bataille ayant aujourd'hui plusieurs kilomètres d'étendue, tout le monde n'est pas averti à l'instant de l'apparition du drapeau blanc. C'est ce qu'a fait remarquer M. Winston Churchill, qui a vu cette guerre.

2. Les journaux disent : *All pro-Boers are traitors or imbecile.*

ces pleurnicheurs et ces ergoteurs, il faut qu'on leur enseigne l'orgueil d'être anglais, la martiale allégresse de voir passer la belle troupe massive et bien sanglée, il faut qu'on leur apprenne les hourras patriotiques *(loyal cheers)* à la vue du portrait de Sa Majesté, du *Royal Standard*, qui frémit là-haut sur la brumeuse tour de Westminster, comme une chose vivante, impatient d'élargir l'aire de son vol au-dessus du monde. Silence à ces ennemis du dedans ! Silence aux traîtres, aux amis des traîtres, aux amis de l'étranger, aux sans-patrie ! Qu'ils ne s'avisent pas de vouloir se réunir pour parler, et, par leurs discours de meetings, de défier la claire volonté nationale. Ils ne sont pas Anglais ; ils n'ont pas le droit d'invoquer les libertés anglaises ; par la force du plus grand nombre, à coups de poing, à coups de canne, à coups de pierres, à Exeter Hall, à Westminster, à Southampton, à Scarborough, à Liverpool, nous dispersons leurs meetings, nous les châtions et nous leur enseignons l'amour de la Patrie.

Telle est la passion jingoe : elle se colore des nuances propres au tempérament anglais, mais il n'est pas besoin de venir en Angleterre pour apprendre ses caractères essentiels et le mécanisme de ses illusions. Ici, l'état de guerre l'a suscitée ; avec elle est apparu le rêve déformant, l'idée que le sentiment de la lutte, exaspéré par la résistance, a suggérée, que la presse nourrit et propage, et qui, se subordonnant toutes les autres, change de la même façon les âmes et les esprits, leur impose une forme et une activité spéciales, contemporaines de la guerre, utiles à la guerre, durables autant que la guerre, — l'idée qui systématiquement altère les apparences de la réalité et pousse l'individu, tel commerçant, tel employé tranquille et qui jusque-là ne s'est occupé que de ses plaisirs et de ses affaires, à personnellement vouloir d'abord l'humiliation puis la destruction du Transvaal, à s'enthousiasmer, à se dévouer, à offrir son argent et sa vie pour cette fin que justifient des raisons tous les jours nouvelles : il y a cinq mois les griefs certains des uitlanders, plus tard les griefs supposés des apprentis-nègres, le devoir de supprimer « l'esclavage », plus tard la nécessité soudain apparue de venger Majuba, maintenant, le temps faisant son œuvre et s'alliant à la passion pour fausser le souvenir, l'ul-

timatum que l'on déclare une insolence gratuite, le crime enfin de ces paysans qui sans provocation ont commencé les hostilités, de ces vassaux[1] qui ont envahi le territoire de leur suzeraine, mis le siège devant ses villes, attiré ses troupes dans des guet-apens. Aujourd'hui l'annexion dont on ne parlait pas au début de la guerre apparaît comme un juste et nécessaire châtiment, la marche sur Pretoria comme une *punitive expedition*, comme une expédition destinée à punir quelque mauvaise tribu révoltée, et, sous la pression de l'opinion, après avoir solennellement affirmé, il y a six mois, que l'Angleterre ne cherchait pas de nouveaux territoires, lord Salisbury nous explique que, lorsqu'il déclare : « Je ne vais pas à Brighton », cela ne veut pas dire qu'il n'ira jamais à Brighton.

*
* *

A travers cette surexcitante vapeur de rêve où l'on vit ici, j'essaye d'entrevoir un peu l'adversaire réel, non pas le fantôme que l'on nous présente à sa place. Sans doute là-bas aussi l'illusion de haine est née, mais tout dit qu'elle est beaucoup moins noire. Et cela est naturel, il n'y a pas de grandes villes où les fièvres de l'esprit se propagent par contagion à travers des multitudes. Il n'y a pas cent journaux du matin, de l'après-midi et du soir pour attiser ces fièvres. Les âmes nourries de solitude et de la contemplation des grands horizons vides sont pacifiques, pacifiques et lentes comme les regards des bestiaux, comme les processions de nuées dans la clarté du ciel, simples comme le paysage du Veldt, comme les plaines humides que les aïeux contemplaient autrefois en Hollande, arrêtées à deux fortes idées : l'idée du Dieu biblique que ces pasteurs servent et qui les protège, car ils sont aujourd'hui son peuple comme autrefois les patriarches d'Israël, — l'idée de leur droit, de leur droit créé par la volonté ancienne et persistante de leur race à vivre indépendante, par les migrations de leurs pères dans la soli-

1. La *Pall Mall Gazette*, depuis le début des hostilités, a donné pour titre aux colonnes qu'elle consacre aux événements sud-africains : *The Boer Revolt*. D'ailleurs, lord Roberts, après l'occupation de Bloemfontein, a publié que les combattants orangistes s'exposaient (*would be liable*) à être traités en rebelles.

tude, par leur entêtement à s'éloigner toujours des Anglais, par les luttes anciennes et récentes auxquelles ont pris part tant de morts et de vivants, — luttes patientes contre les noirs, contre les *rooinecks*, luttes obstinées et victorieuses, et dont est sorti l'État autonome, officiellement reconnu des nations, et tel que la race l'avait rêvé.

Quelques faits certains contredisent l'odieuse image qui s'est formée d'elle-même ici et que la foule prend pour le portrait de l'adversaire. Détail remarquable, ces renseignements dont la presse anglaise souvent refuse de rien savoir, c'est à des soldats, des officiers prisonniers, en contact avec les Boers depuis plusieurs mois, que nous les devons. Devant les hommes réels les fantômes s'évanouissent comme une fumée ; l'illusion se dissipe et la véridique âme anglaise, éprise du juste, mais trop occupée à vouloir pour toujours le discerner, la forte conscience protestante s'émeuvent. Plus les journalistes de Londres diffament l'ennemi, plus certains correspondants et tous les officiers qui l'ont véritablement connu sont soucieux de lui faire réparation. M. Winston Churchill, prisonnier évadé, raconte qu'au milieu des troupes boers, à voir leur calme, leur dignité, la discipline et pourtant l'indépendance de ces fermiers soldats, peu à peu il lui semble sortir d'un rêve, ses yeux s'ouvrent : pour la première fois un doute lui vient : il se demande s'il est bien certain que l'Angleterre a raison, si elle n'a pas été trompée, si elle ne se trompe pas.

Plusieurs officiers portent le même témoignage, véritables gentlemen, élevés à la noble tradition de Thomas Arnold [1], dans ces grandes écoles de la *gentry* qui s'appliquent d'abord à enseigner la véracité virile et le scrupule généreux. Ils ont souci de réhabiliter l'ennemi qu'ils ont trouvé digne d'eux ; ils disent les hommages rendus par les burghers aux morts anglais, leurs attentions pour les blessés, leur courtoisie aux prisonniers, leur simplicité dans le triomphe, leur égalité d'âme conservée dans la victoire et la défaite, la calme ferveur de leur religion, surtout leur flegmatique, muette et patiente énergie, les tranchées creusées dans le roc, les hommes y

1. Le réformateur de Rugby qui a donné à l'éducation morale la place prépondérante qu'elle occupe dans les grandes écoles anglaises.

vivant jour et nuit, pendant des semaines et des mois, les wagons et les locomotives transportés d'une ligne à l'autre à travers les plaines, les gros canons hissés sur des kopjes aigus, à la stupéfaction des ingénieurs anglais, par des miracles de volonté, enlevés du jour au lendemain, emportés, disparus, si bien que Cronje et Botha n'en laissent pas tomber un seul aux mains de Roberts et de Buller, bref, la silencieuse, l'entière dévotion de chaque homme à son devoir et son imperturbable foi dans son Dieu.

Quelques traits font entrevoir le sublime, le sublime moral, atteint non par quelques individus, mais, chose unique peut-être dans l'histoire moderne, par une collectivité. Un jeune officier anglais raconte une poursuite après un combat acharné, l'excitation de la course à cheval qui lui rappelle la chasse au renard dans le paysage natal, sa sensation d'ivresse et de succès quand, d'un coup de revolver, il démonte un des fuyards, puis son ardeur soudain éteinte, sa tristesse poignante à la vue du blessé qui se débat à terre : c'est un enfant qui n'a pas quinze ans. Car aux farouches fantassins professionnels, aux Mulvaney, aux Ortheris, aux Learoyd dont Kipling a décrit les subites furies de massacre, au sanglant délire de leur attaque à la baïonnette, le peuple boer, trop petit, oppose ses écoliers[1] et ses hommes à cheveux blancs. A Elandslaagte une ambulance anglaise ramasse un vieillard percé de cinq coups de lance, un membre du Raad[2], qui s'est vêtu pour le combat comme pour une cérémonie officielle, pour une séance du Parlement : vaste redingote noire que le sang de l'homme macule, chapeau haut de forme. Il est assis à terre, appuyé à un talus, avec raideur. Il est massif et grand ; il porte sa rude barbe neigeuse en collier ; deux de ses enfants ont été blessés dans la même bataille, et lui-même va mourir. Patriarche, «notable», habitué à commander, il donne des ordres aux ambulanciers anglais qui obéissent, meurt droit sur une chaise où il s'est fait porter. Ainsi, pères et enfants, tous

1. Parmi les combattants qui l'ont fait prisonnier, M. W. Churchill note un enfant de quatorze ans.

2. On sait qu'à l'heure actuelle *la moitié* de l'exécutif boer a été tué dans cette guerre. M. Krüger y a perdu quatre de ses petits-fils. M. Steyn vient d'être blessé.

les burghers sont dans les rangs[1]; il n'y a plus dans les fermes que les femmes et les serviteurs noirs. Pour bien comprendre le sens de cette guerre, regardez cette photographie qu'un illustré français a reproduite et qui nous montre trois générations de combattants boers. Le plus âgé a la grandeur auguste des vieux pachydermes ; son visage demi perdu dans la blanche broussaille de sa barbe semble de cuir, durci dans l'expression habituelle de toute la vie, raviné de rides et de gerçures où le soleil, les pluies, la poussière ont creusé leur marque, où s'est inscrit le dur labeur de tous les jours, le morne et constant effort contre la terre hostile. Physionomie patiente, comme la pierre, inattaquable à l'émotion autant qu'à la fatigue, disant l'âme immobile et résistante, invinciblement fermée aux idées qui ne sont point celles du milieu immédiat et natal, exprimant la puissance et la stabilité des sentiments traditionnels, la lenteur des sensations et cette monotonie des années où tout l'être s'est figé. Le second, fleur adulte de sa race, est gigantesque. Il n'a pas la rigidité triste, la rigidité pétrifiée du vieillard, mais il est aussi rude et aussi fruste, équarri, dirait-on, à grands coups de serpe. C'est l'homme blanc des premiers âges, non délié encore par la civilisation commençante. C'est l'homme souche après lequel les autres dégénèrent. On n'avait pas idée de cette stature, de ces fonds inusables d'énergie dormante, de cette lourdeur gauche, de cette puissante lenteur du geste, de cette paix animale et vaste des grands yeux. Le troisième est

1. M. Winston Churchill, favorable à la cause anglaise, décrivant l'affaire de Trichardt's Drift où une poignée de Boers entourés se défendit héroïquement, ajoute : « J'ai souvent vu des cadavres après une bataille, par milliers à Omdurman, par vingtaines, des blancs et des noirs, sur d'autres champs de combat, mais les cadavres Boers sont les plus tristement émouvants. A côté du rocher près duquel il s'était battu nous trouvâmes le corps du Field-Cornet de Heilbronn, M. de Mentz, un sexuagénaire à cheveux gris, aux traits fermes, aquilins, à la barbe courte. La figure changée en pierre était d'un sérieux farouche et calme, disant la résolution inflexible ; on reconnaissait un homme qui, les réflexions faites, avait décidé que sa cause est juste et telle qu'un citoyen lucide et tranquille peut y dévouer sa vie. Et je ne fus pas surpris quand les prisonniers Boers me dirent que de Mentz avait rejeté toute idée de se rendre et que, sa jambe gauche fracassée par une balle, il continua de charger son fusil et de tirer jusqu'au moment où la perte de sang causa sa mort. Ils le trouvèrent pâle, vidé de sang, tenant dans ses doigts une lettre de sa femme. A côté, gisait un enfant de dix-sept ans, une balle dans le cœur. » (W. Churchill, *London to Ladysmith*). Parmi les dix Boers tués dans cette affaire il y eut un autre enfant.

un enfant de quinze ans, un petit Botha, en culotte courte; planté droit sur ses pieds joints, il se raidit, il serre contre lui son pesant fusil. La physionomie est simple comme celle des deux autres, mais avec quelque chose de plus entraîné, d'attentif et d'aiguisé. Dans les prunelles qui regardent en face, claires et fixes, on lit la jeune volonté tendue par la consigne et l'idée du devoir.

D'autres détails sont plus éloquents encore. Près de Ladysmith, lorsque la petite arrière-garde, dont le rôle est de retarder la marche de Buller, est enfin chassée de ses tranchées, ce que les assaillants y trouvent, avec des cadavres de burghers, avec des fusils, de la paille et des morceaux de viande, c'est une collection de bibles, c'est un bébé vivant, c'est une femme tuée d'une balle dans la tête, c'est une autre de dix-neuf ans blessée au cœur et qui dit avant de mourir qu'elle est restée dans la tranchée pendant l'assaut, sur l'ordre de son mari, parce qu'elle tirait bien. De même à Paardeberg, dans le lit de la rivière, pendant huit jours, des femmes et des enfants subissent l'horreur du bombardement à la lyddite. Le vieux Cronje, raconta un prisonnier boer, passa ces journées-là assis à côté de sa femme, cette personne en noir que les correspondants anglais présentent comme une tante Sannie rustique et vulgaire. Tous deux se tenaient les mains en silence, ou répétant des versets de Bible. Ruskin a dit que « le rôle de la femme n'est point d'agir, mais de diriger l'action virile, de décider le sens et les limites de son ambition, d'accorder à l'homme le prix du travail qu'elles admirent ». Or le travail propre à l'homme boer, c'est de maintenir contre les ennemis sauvages et civilisés l'idée de sa race. De ce peuple chaque génération a connu la guerre pour la patrie, pour la patrie qui voulait être ou pour la patrie réalisée. Lutter et résister, c'est toujours l'affaire de ce peuple. Sérieuse affaire qui n'est pas une possibilité lointaine, un thème d'éloquence ou de poésie, mais qui appartient à la prose quotidienne de la vie ; immédiate réalité où l'on réussira d'autant mieux qu'on la regardera plus froidement et simplement. Cette réalité personnelle à chacun, pourquoi les femmes s'en détourneraient-elles? Pourquoi ne seraient-elles pas debout avec les hommes devant le danger que tant de chasses et de

guerres ont rendu familier, — avec les hommes pour les encourager, les consoler, les aider à mourir? Elles sont les compagnes de leur vie. C'est pour le mieux et pour le pis qu'elles les ont épousés. Devant l'ennemi leur place est encore à côté d'eux. Cela leur semble naturel et semble naturel aux hommes. Aux Anglais qui pointent soixante canons sur un laager et demandent qu'on en fasse sortir les femmes, on répond par un refus. Ainsi l'homme boer qui s'en va pour des mois, sur son cheval, avec ses vivres, à sa principale affaire, emmène avec lui sa famille : ce sont des familles boers qui défendent le sol boer. A cette défense chacune se sent aussi directement intéressée qu'autrefois une famille antique à la lutte pour la cité. Dans cette petite nation d'hommes libres qui chargent les noirs des besognes serviles et se réservent les périlleuses, chez ce peuple qui fut toujours obligé à l'effort maximum contre l'ennemi, contre la terre, contre les fauves, il n'y a pas de conventions polies qui dispensent les femmes du danger. La mort est pareille pour tous; devant la Mort il n'y a plus que des pareils, que des âmes également résolues et fortes parce qu'appuyées à la conviction farouche, à l'interprétation littérale du devoir et des textes religieux. Que les femmes se lèvent donc, qu'elles mettent leurs mains dans les mains des hommes et qu'elles envisagent la mort! Et que les enfants aussi soient là; puisque dans cette race indomptable le sacrifice de la vie est un devoir possible de tous les jours, qu'ils s'y forment en même temps qu'à la vie; qu'ils apprennent la besogne héréditaire de leur peuple comme ils apprennent la chasse et le culte religieux, et que le bruit des obus se mêle pour toujours à leurs premiers souvenirs comme le rythme des prières et des versets bibliques!

*
* *

Un dimanche matin, aux environs d'une ville d'Université dans un comté du centre. Comment dire ce recueillement de la campagne enveloppée de brumes comme de voiles pour le repos, pour la muette, l'intime méditation? Nul bruit qu'une tinterie lente appelant comme une voix de jadis — la même depuis tant de siècles! — le peuple rural à la petite

église où se poursuit le culte ancien. Sur la route nette comme une allée de jardin, entre les infinis bleuâtres des grands parcs, sous les silhouettes embuées des ramures, des groupes sortent des jolis cottages : des familles passent, décentes, bien vêtues, des paysans, des fermiers en chapeaux ronds, donnant la main à de petits gaillards énergiques et joufflus, à des fillettes en robes claires. On dit : « *They go to church, they are good people.* » Sensation de paix, d'ordre ancien, respecté, de vie dont on perçoit à peine la pulsation régulière, monotone, et si douce ! — comme celle d'un enfant endormi, comme celle de toute vie forte et profonde, en équilibre durable avec les choses.

J'arrive à la tour carrée, féodale, de la petite église qu'entourent les tombes d'hier et d'autrefois, pendant que la cloche tinte, tinte, verse sur la campagne l'assoupissement de sa simple note unique. Mais je n'entre pas ; je vais jusqu'à la ville, jusqu'à la grande chapelle d'un collège universitaire où le culte n'est qu'à onze heures — culte plus émouvant aujourd'hui que d'habitude, car le prêtre officiant doit adresser les paroles d'adieu à des étudiants qui partent comme volontaires.

Les faubourgs traversés, de l'autre côté de la charmante rivière, où nulle équipe ne s'entraîne le dimanche, où nul liseur studieux n'arrête comme en semaine sa barque sous les saules pour s'absorber dans quelque tragédie grecque, — de l'autre côté de l'illustre et modeste cours d'eau, par-dessus les arbres des parcs et les pignons serrés de la ville, montent les édifices du moyen âge, les clochers et les créneaux des collèges anciens. Le plus noble, à mon gré, est tout près : à l'autre bout du pont surgit sa haute tour seigneuriale, la tour dont les siècles ont exfolié et comme attendri la pierre, la vêtissant d'une teinte tiède et vénérable, lui communiquant je ne sais quel aspect de matière organique, de substance que la vie a produite — la tour dont, scrupuleux observateurs d'une ancienne coutume, les professeurs et les gradués de ce collège font l'ascension, une fois par an, le 1er mai, vers cinq heures du matin, pour saluer d'un chœur religieux le soleil levant.

Maintenant, un porche franchi, voici le *quadrangle* du cloître universitaire où je m'achemine, un vaste espace entre des murs

à tourelles, d'une vétusté riche, gothique et presque noire, une cour de vert gazon ouverte d'un côté sur un parc où des chevreuils errent sans bruit dans le demi-jour que fait un peuple de chênes patriarches. Un jeune ami qui m'attend vient vers moi. Il prépare dans ce collège un grade difficile, celui de « bachelier avec honneurs ». Je l'ai connu quand il n'était pas encore écolier. Je l'ai vu entrer à Harrow. C'est là qu'il s'est formé pour la vie. Trois fois par semaine il s'est exercé pendant la moitié du jour aux grands « jeux éducateurs »[1], les jeux anglais qui sont obligatoires à l'école. Chaque dimanche il a pris part, à la chapelle, aux prières du matin, de l'après-midi et du soir; il a suivi les deux courts sermons du clergyman qui occupe la haute fonction de diriger l'école. Maître et responsable de soi-même, dès l'enfance choisissant à son gré ses heures de travail, mais averti qu'il est débiteur de tel travail pour tel jour, au sein de la vaste campagne qui comprend plusieurs villages et où il pouvait courir à sa guise, il ne s'est jamais senti emprisonné dans une caserne. A ce régime, sa volonté s'est dégagée; il n'a jamais cessé de se sentir libre, assujetti par des devoirs, non par des contraintes. Et pourtant quelles décisives influences ont agi sur lui! Comme le coin de sa nation et de sa caste l'a frappé de sa belle empreinte régulière et si connue! Par le port, le geste, la voix, le costume, le style de ses brèves paroles, il est presque identique à ses camarades. Par le regard et la physionomie, il leur est analogue. Sur la religion, sur les pouvoirs établis, sur la société et la hiérarchie, sur ce qui est permis ou défendu, sur le bonheur, sur le plaisir et sur les jeux, sur le rôle de l'Angleterre dans le monde, ses idées sont les leurs. Ils sont croyants, ils estiment la théologie, ils honorent la reine, l'aristocratie, l'église d'Angleterre, les institutions dont les siècles ont fait la dignité; ils ne discutent point de métaphysique ni d'art; ils ne sont pas intellectuels, les idées leur sont indifférentes, mais ils écrivent des vers grecs, ils savent les « classiques », et l'économie politique; les questions de gouvernement, l'administration de l'Empire, la poli-

1. *The educating games :* le *cricket* et le *foot ball*. Le *tennis*, le *golf*, qui ne comptent point parmi les *educating games*, ne sont que tolérés; ils n'enseignent point la discipline, l'endurance; ils n'apprennent ni à obéir, ni à commander.

tique étrangère les intéressent. En littérature, en histoire, ceux qui travaillent pour un examen, se préparent à répondre à beaucoup de questions de fait, à montrer qu'ils savent, et non pas à composer un essai ou esquisser une théorie. Leurs calmes chambres ont l'intimité d'une retraite personnelle. Au printemps, ils s'enfoncent, pour lire, dans des fauteuils d'osier, en face des pavots et des roses, sous les cèdres de ces incomparables jardins. Aux fêtes universitaires, leurs cousines et leurs sœurs viennent goûter leur thé. Ils méprisent le débraillé; parmi leurs camarades, ils respectent les meilleurs athlètes, et la plupart, joyeux comme de jeunes chiens, ont pour protection contre le rêve trouble et l'obsession malsaine les jeux au grand air qui sont la moitié de leur vie, et souvent quelque photographie de jeune fille.

Dans l'antique chapelle où de siècle en siècle sont venus s'agenouiller quelques-uns des jeunes Anglais qui comptèrent plus tard parmi les hommes d'État, les poètes, les grands écrivains de leurs générations, sous les voûtes sérieuses, l'orgue prélude en longs accords rêveurs, et les étudiants d'aujourd'hui font leur entrée, tous vêtus du simple surplis blanc, car tous prennent une part active au culte. Ce surplis leur est familier comme la culotte courte et le maillot de grosse laine qui servent aux parties acharnées de *foot ball* sur la pelouse. Au milieu d'eux je reconnais le clair, le franc visage de mon jeune ami; je ne l'avais jamais vu dans ce vêtement sacerdotal qui communique sa dignité à la jeune figure, aujourd'hui sérieuse, ordinairement animée de joie. Au premier rang, près de l'autel, grands, droits, élancés, les traits vigoureux et nets, sont les six volontaires à qui le prêtre va dire l'adieu du collège. Par-dessus leurs uniformes de khaki, eux aussi ont jeté le surplis ecclésiastique; en ce moment ces fils de la gentry dont les demeures sont les manoirs des comtés et les opulentes maisons de la *West End*, ces combattants de demain sont des officiants du culte national.

Ce culte est très beau. Nombreuse, sévère, fervente musique, vraiment de la grande musique et cependant anglaise. Car on fit de belle musique religieuse en ce pays au XVIe et au XVIIe siècle, et qui traduit admirablement l'esprit énergique, grave et mesuré de cette Église. L'anthème pourtant est de

Hændel, un verset d'évangile, une seule phrase ample et sûre qui se développe avec une large lenteur, qui ne se lasse pas de recommencer et de grandir, en mesures carrées, puissamment, assises sur des accords massifs, les syllabes saintes prolongées, répétées à pleine voix, avec des insistances infinies qui disent l'invincible conviction, la force inépuisable, les démarches certaines, viriles et délibérées de l'âme, — sa passion d'amour et de désir élancée en haut avec les voix de soprano, les voix d'enfants qui, toutes blanches, quittent les autres, montent aux voûtes, y flottent, s'épurent encore à la froideur des pierres. Six chanteurs, trois pupitres, trois générations. Aux basses, deux *scholars* à barbe grise ; au-dessous, deux étudiants de vingt ans, au premier rang deux petits d'une école attachée au collège. Les trois générations vêtues du semblable surplis blanc.

Rien de plus émouvant que la mélopée du *Credo* chantée par toute l'assistance, une seule note tenue, mais régulièrement scandée, toutes les cinq syllabes, d'un court silence, d'un imperceptible temps qui la rythme d'une mesure régulière, imperturbable, qui l'anime d'un mouvement rectiligne et précis. Une seule note où s'unissent deux cents voix et que l'orgue soutient d'une gamme descendante et chromatique d'arpèges, faisant frémir l'église, portant à Dieu sur le torrent de ses fortes harmonies cette sévère, cette constante, cette monotone affirmation de foi.

Paix et supplication tendre de la voix du prêtre, qui module, seule et pure, priant pour la reine, priant pour le peuple — *Seigneur sauve ton peuple!* — la dernière syllabe se détachant, expirant, tombant, solitaire et soumise dans le silence de tout le temple. Oui, ce culte est très sérieux et grand ! Quelles certitudes doivent y puiser les âmes qui, fidèlement, y prennent part ! Quelle assurance de posséder la lumière, de communiquer avec Dieu ! Quelle foi dans la destinée du peuple dont la prière s'exprime ainsi, dans son ordre social, dans la vertu de ses aspirations et de ses efforts ! Quelle conviction qu'en lui est toute la vérité ! Je regarde le rang des volontaires. Chez trois d'entre eux l'expression traduit la ferveur concentrée; l'un est pâle, *keen faced*, la figure aiguë et froide, les lèvres minces, le front étroit ; la prunelle dans l'ombre de l'orbite met une lueur d'acier. C'est le type

intense, puritain, souvent fanatique, glacé au dehors, enthousiaste au dedans, que l'on rencontre encore dans le nord de ce pays et parfois en Amérique, du côté de Boston surtout, dans la nouvelle Angleterre, dans les régions où les vieux Puritains obstinés trouvèrent un refuge, où leur race a vécu, levain actif, ferment organisateur des États-Unis.

Lecture des commandements de Dieu. Ils ne sont pas affadis, soumis à un rythme qui rappelle les devises des bonbons en papillottes ; ils ne sont pas ornés de rimes postiches comme pour quelque machinal exercice de mnémotechnie. Littéralement traduits du texte hébreu, ils ont gardé le souffle ardent, l'accent impérieux du roc et du désert. D'une voix forte, autoritaire, le prêtre les articule, reculé tout au fond du temple, debout, seul à côté de la table de la communion, et les sentences tombent sur l'assemblée sérieuse, inflexibles et nues. « Seigneur, aie pitié de nous, incline nos cœurs à observer ta loi », répète le peuple à chaque verset.

Beauté chrétienne de quelques hymnes qui disent la fatigue du cœur, la lassitude de la vie, la peine du combat (*the struggle*), l'effort toujours recommencé pour vaincre et mériter la paix du refuge. Sûrement, pour tous ceux qui sont ici, cette guerre d'Afrique fait partie de ce bon effort. Persister dans cette guerre, y prendre part, y souffrir, s'y dévouer, accepter en silence, avec soumission, la mort des aimés que l'ennemi a tués, c'est le devoir dont leur parle ce culte, pour lequel il leur donne la foi, le courage, la résignation. Pendant que s'élève l'hymne qui dit l'effort et la mêlée et la paix après le tumulte, je songe à cet officier anglais qui pressentait la mort près de Spion-Kop, la veille du combat où il fut tué, et demanda qu'on inscrivît sur sa tombe ces simples et sereines paroles : « Tout est-il bien pour l'enfant? Tout est bien ![1] »

Le prêtre monte en chaire, un *scholar*, un professeur dont le blanc surplis fait saillir l'austérité du visage délicat, les rares boucles grises, les traits de finesse et d'attention. Il lit son sermon, il en scande les phrases avec son lorgnon qu'il approche et qu'il éloigne de ses yeux. Il rappelle les tentations du Diable qui offrit à Christ tous les royaumes de la terre.

1. *Is it well for the child? It is well!*

Mais la Grande-Bretagne est-elle victime d'une semblable tentation? Non, car elle ne désire point de royaumes, elle ne conquiert point pour posséder. « Ces peuples que nous gouvernons, ces peuples dont nous sommes les protecteurs et les gardiens responsables, voulons-nous les réduire en esclavage? Non, nous les voulons libres. En Égypte, dans l'Inde, nous enseignons à l'homme son indépendance et sa dignité. Dans l'Afrique du Sud, c'est pour nos frères noirs autant que pour les blancs privés de leurs droits naturels que nous combattons l'esclavagiste et l'oppresseur. Voulons-nous leur prendre leurs richesses? Non, car le produit des taxes que nous levons retourne à ceux qui les payent; le revenu de l'Inde, c'est dans l'Inde qu'il est dépensé, pour la bonne administration, pour le bonheur et la paix de l'Inde. Aux époques de famine nous y ajoutons les dons spontanés de l'Angleterre. Nous ne nous réservons point le commerce de nos colonies. Nous invitons les peuples à venir y rivaliser avec nous : grâce à cette porte ouverte toute grande et que l'étranger fermerait s'il possédait ces colonies, grâce à cette concurrence, les produits de l'Europe arrivent jusqu'aux plus pauvres des races conquises. Ces peuples, enfin, que l'Angleterre affranchit et qu'elle fait prospères, essaye-t-elle de leur imposer son culte et sa foi? Confiante dans leur progrès vers le Dieu véritable, vers le Dieu de tolérance et de bonté, non seulement elle leur laisse leurs dieux qui ne sont que les noms divers que leur ignorance donne à Dieu, mais elle respecte leurs institutions et leurs coutumes. Qui donc affirmera qu'elle poursuit des fins égoïstes? Qui niera que Dieu se sert de l'Angleterre? Où son Empire s'établit, les hommes s'élèvent vers la justice, la vérité, le bonheur. Elle peut beaucoup pour le Bien et pour le Mal, elle a ses défaillances, elle subit des tentations, mais c'est au Bien qu'elle aspire. En toute humilité, que ses enfants qui vont partir lèvent donc des mains suppliantes et disent : « Seigneur, tu es le juge! Tu sais notre cause, et que nous sommes tes serviteurs! Si, comme nous le croyons, notre cause est la tienne, donne-nous la victoire : à ton décret nous sommes soumis; tu es la Justice, tu ne permets pas que l'iniquité triomphe. Mais plus encore que la victoire nous implorons la grâce, c'est-à-dire la force de faire notre devoir.

de bien agir, de bien servir, et, si tu le veux, de mourir honorablement. »

La figure du prêtre s'abîme entre ses mains ; en silence il prie pour ceux qui vont partir ; les volontaires aussi, qui restent pour communier, demeurent à leurs places, penchés en avant, la face baissée, cependant que l'assemblée s'écoule. Grave, recueillie, elle s'écoule entre les tombes des grands morts, sous les ogives du moyen âge. La voix de l'orgue renaît, semble s'épandre de partout, des tombes et des pierres, enveloppe et porte la méditation de chacun. Elle soupire, elle murmure, profonde, innombrable et vague comme le rêve d'un peuple. Le rêve d'un peuple ! Pendant cette heure celui de ce peuple anglais s'est ravivé dans l'esprit de chaque assistant. L'illusion spéciale à travers laquelle cette nation voit le monde, celle qui la met à part, qui fait sa vie, la logique et la volonté de sa vie, s'est reformée plus précise dans l'âme de ces Anglais. De cette heure ces Anglais sortent plus Anglais. Plus lucides et plus impérieuses leur sont apparues les idées de leur race. La magie de la musique et la poésie du culte national les ont fait affleurer à la conscience. Plus clairement que d'habitude ils sentent en elles la certitude unique, la norme véritable. Et je comprends mieux l'espèce de force qu'est celle de ces idées, leur activité plastique, leur puissance à s'imposer à la réalité. Je comprends mieux le vouloir et la personnalité de cette nation. Je comprends mieux tout ce que veut dire ce toast superbe que répètent là-bas leurs officiers et que leurs ancêtres portaient déjà pendant la guerre d'Espagne : « Nos Hommes ! nos Femmes ! nos Épées ! Nous-mêmes ! notre Religion[1] ! » J'aperçois l'une de ces belles harmonies vivantes qui n'ont d'autre fin qu'elles-mêmes et que l'immorale nature emploie, sans scrupule, sans ironie, à préparer et accomplir ce que nous appelons une injustice, — et je vois qu'il n'y aura point de pitié pour le petit peuple héroïque.

ANDRÉ CHEVRILLON

1. *Our Men ! Our Women ! our Swords ! Ourselves ! our Religion !*

NORD ET SUD

GAULOIS ET LIGURES

La nature a donné à tous les pays et à tous les hommes des humeurs contradictoires et des goûts qui se combattent. Fermée par un cadre de montagnes et de mers, épanouie dans un rayonnement de fleuves et de routes, la France se présente comme une « individualité géographique » simple, harmonieuse et puissante. Elle a cette élégance solide et cet équilibre de formes qui révèlent les caractères trempés et les constitutions franches. Elle fut prédisposée à produire un peuple personnel, un État homogène et centralisé. — Seulement elle porte en elle un élément de discorde qui trouble cette tendance à l'unité, une force centrifuge qui résiste au principe de cohésion : c'est le contraste entre le Nord et le Midi.

Ce contraste est une fatalité qui pèse sur toutes les nations. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, en ont souffert et en souffriront peut-être encore. Il vient en partie de la différence des latitudes, des climats et des productions, et de la variété des tempéraments que peut entraîner la diversité des sols. Mais l'action des sentiments humains est aussi vive que celle des agents physiques : la rivalité entre le Nord et le Midi résulte également de ces traditions et de ces affinités de voisinage qui unissent d'un amour-propre étrange et tenace les habitués

d'une même rue, les habitants d'une même ville, les tribus d'une même région.

Car le cœur de l'homme possède un besoin de « voisinance » à peine moins attachant que les instincts de la famille et de l'amitié. On se dit presque « voisin » comme on se dit frère et ami, et ce sentiment n'est nulle part plus développé que sur les terres du Sud, où les cieux éclairés et les horizons limpides sollicitent les portes à s'ouvrir et les hommes à se rejoindre. — Or, en France, la disposition du sol achève de rapprocher les gens du Midi, et de les inviter à « voisiner » loin du contact des hommes du Nord.

Regardez sur une carte physique le massif central de nos montagnes. Il s'étend en une large tache, brune ou grise, entre les deux bandes vertes des versants du Nord et du Sud. De Carcassonne à Valence, les riverains des grands fleuves ont leurs regards arrêtés vers le Nord par la muraille abrupte des Cévennes, et attirés vers le Sud par les surfaces épanouies de la plaine et de la mer : et la vue d'un même horizon inspire aux hommes des paroles, des habitudes, des rêves et des craintes semblables, elle donne une patrie à leur pensée.

Au nord et au sud du plateau central, les rivières groupent ceux que la montagne a cantonnés. La Garonne, l'Aude et le Rhône sont les trois courants vitaux du Midi français : les deux derniers fleuves se rapprochent à leurs embouchures, et leurs vallées finales se confondent en une même plaine. La Garonne et l'Aude, à leur tour, se rejoignent aux coudes de leurs vallées moyennes : le seuil du Lauraguais, qui les sépare en théorie, les unit en réalité, et c'est une route d'appel d'une telle attraction, que Carcassonne et Toulouse, situées aux deux termes du seuil, ont toujours appartenu aux mêmes cultures et aux mêmes provinces. Une vaste tranchée court de l'Océan girondin au Rhône arlésien, et le voyageur qui la parcourt passe insensiblement des graves dorées de Bordeaux aux terres limoneuses de Toulouse et aux rochers aigus de Marseille. — Mais, sous ces trois impressions différentes, il a la sensation des mêmes rayons de soleil, et il peut retrouver les mêmes profondeurs de vignes à travers les pins de Gascogne, les noyers du Languedoc et les oliviers de Provence.

Un fait analogue s'observe dans la région du Nord. La vallée de l'Oise continue celles de la Meuse et de l'Escaut; la Loire, à son cintre septentrional, effleure presque la Seine, descendue pour se rapprocher d'elle. Il y a, de Poitiers à Cambrai par Orléans et Paris, les mêmes facilités et les mêmes attirances de routes qu'entre Marseille et Bordeaux; de la Vienne à l'Escaut règne la douce monotonie des coteaux ondulés et des grasses cultures.

A l'opposition des contrées est venue s'ajouter celle des races.

*
* *

La prééminence de la race celtique est un dogme que les historiens de ce siècle, je veux dire les historiens français, ont su rendre fort populaire. Pour eux, la France ou la Gaule est le domaine d'élection d'une même race, qui a son génie propre, et qui, pendant vingt-cinq siècles, a su y demeurer fidèle : « Il y a, dit Michelet, une telle vertu dans le génie celtique, une telle puissance de vie en ces races, qu'elles durent sous l'outrage, et gardent leurs mœurs et leur langue. » Le culte de l'âme gauloise fait partie de ce très riche fonds de théories, de sentiments et de métaphores que le romantisme nous a légués et dont il est pénible de se défaire, car nulle habitude n'est plus impérieuse que celle d'une figure de rhétorique.

Chaque génération recherche dans le passé ce qu'elle aime le plus. L'esprit classique et courtisan d'avant 1789 avait créé la tradition de l'histoire dynastique, l'histoire des rois et des batailles, des généalogies et des traités de paix. La littérature pittoresque et libérale qui est née au début de ce siècle a forgé une nouvelle histoire, celle de la race celtique, l'initiatrice éternelle des progrès humains, celle des druides, révélateurs de la science et apôtres de l'immortalité, celle de Jacques Bonhomme, le laboureur gaulois vaincu par les Francs et prenant sa revanche avec la Révolution. Le patriotisme néo-celtique a grandi par toutes les victoires du romantisme et du parti libéral. Ossian le réveille, 1830 le consacre. « Dans le brillant matin de juillet », le juillet des Trois Glorieuses, Michelet entend les Gaulois « prononcer le grand

nom de la liberté humaine » et « poser dans l'Occident la loi de l'égalité » ; et, quelques années plus tard, Henri Martin s'écrie que la France nouvelle et l'ancienne Gaule, la patrie de Vercingétorix, de Descartes et des Droits de l'Homme, est une seule et même personne, physique et morale.

La réaction est venue sous le Second Empire, et, le naturalisme aidant, les Celtes ont pâti de l'esprit critique et positif qui s'est imposé à l'étude du passé. Fustel de Coulanges, les textes à l'appui, prononça contre eux des paroles de condamnation : « La Gaule ne formait pas un corps de nation. Les habitants n'avaient pas tous la même origine. Il n'y avait pas entre eux unité de race. » L'examen des noms de lieu de la France a provoqué chez M. d'Arbois de Jubainville un jugement plus dur encore, et presque un arrêt d'expulsion. — Les Gaulois, dit-il, ont précédé de peu de temps les Romains dans les vallées de nos pays ; leur nombre était à peine égal à celui des légionnaires qu'amena César. Ils constituaient une aristocratie de conquérants, sous laquelle vivaient d'antiques populations, les Ibères et surtout les Ligures. Ces derniers avaient autrefois possédé toute la Gaule ; la cavalerie celtique les avait réduits à ne plus être qu'une plèbe de vaincus. Mais les Ligures se comptaient encore par millions, aussi ont-ils laissé des éléments essentiels à notre sang et à nos humeurs.

Les érudits sont tous des hommes de sentiment. A leurs recherches les plus ardues se mêlent des impulsions venues du cœur. Lorsque Augustin Thierry se refusait à « donner pour base à une histoire de France la seule histoire du peuple franc », c'était par sympathie pour les vaincus de la conquête barbare : il ne voulait pas « mettre en oubli la mémoire du plus grand nombre de nos ancêtres, de ceux qui mériteraient peut-être, à un plus juste titre, notre vénération filiale ». En face de ces autres vaincus, les Ligures, M. d'Arbois de Jubainville a retrouvé les tendresses et les expressions de Thierry. « Je remplis, dit-il, un devoir de piété filiale quand je dis qu'il y a dans nos veines très peu de sang gaulois » ; notre tâche à tous est de refaire « l'histoire de nos obscurs aïeux », et de « ne point rougir de nos vieux parents ». — Sous la Restauration, Jacques Bonhomme était

celtique; le voici devenu ligure. Le génie gaulois n'est pas encore relégué parmi les accessoires de la littérature facile, et on voit déjà poindre le génie ligure.

Entre Ligures et Celtes le débat s'ouvre à peine. Je doute qu'il se clôture de sitôt ; les textes sont rares, et se contredisent ; si les préjugés sont robustes, les nouveautés sont sympathiques. En une matière si délicate, le meilleur moyen d'exaspérer les adversaires est de se présenter pour les mettre d'accord. Cependant on peut concilier les deux théories et fusionner les deux « génies ». Je suis convaincu qu'il faut faire, dans l'histoire primitive de notre pays, deux parts principales, celle des Ligures et celle des Gaulois : cherchons si ces deux parts doivent être de même nature et de même grandeur.

Qu'on se reporte aux temps où les anciens commencent à parler des terres de France, quatre ou cinq cents ans avant notre ère, au moment où Rome fondait ses libertés, où Athènes éblouissait la Grèce de ses poètes et de ses marbres, où Carthage et Marseille créaient leurs empires commerciaux : deux groupes de peuplades dominaient notre pays, au Nord, des tribus gauloises, au Sud, des nations ibères ou ligures.

Parlons d'abord et surtout des Ligures, puisqu'ils sont, dans les revues savantes, les héros du jour.

*
* *

Les Ligures n'étaient pas alors les maîtres incontestés de tout le Midi. Mais ils le furent quelque temps. Ils se sont étendus jadis de l'Adour à la Dordogne, et des Alpes à l'Océan. Si on veut les preuves, et, pour ainsi dire, les « témoins » de leur empire, qu'on étudie avec soin les noms de lieux, noms de villes, de rivières ou de montagnes.

Les peuples peuvent perdre leur indépendance et oublier jusqu'à leur propre langue : mais les villes gardent à l'ordinaire les noms qu'elles ont reçus de leurs fondateurs, et perpétuent par ces noms le souvenir du premier idiome qu'ait parlé sur leur sol une société assise. Nous appelons encore Paris et Lyon de leurs vocables gaulois, en dépit de vingt siècles de révolutions politiques et littéraires. Mais ce sont

surtout les noms de fleuves et de montagnes qui sont les vestiges les plus authentiques des races et des langues disparues. La mode varie à chaque siècle les noms de personnes; ceux des nations sont souvent déterminés par des accidents historiques, Angleterre et France ne rappellent que les conquérants d'une époque ; plus durables sont les noms de villes, encore qu'ils n'échappent pas à certains caprices politiques. Le fleuve et la montagne retiennent presque éternellement les mots que leur ont imposés les premiers hommes qui ont voulu les caractériser comme forces de la nature, comme personnes ou comme dieux. Les Pyrénées et le Rhône sont parmi les appellations les plus anciennes de notre pays. — Cette loi est, au surplus, juste et naturelle. Un nom doit être d'autant plus vivace, qu'il s'applique davantage aux puissances du sol et moins aux créations des hommes, qu'il désigne une chose moins changeante : et, sur la surface de la France, c'est la rivière et la montagne qui sont demeurées le plus semblables à elles-mêmes.

Or, l'examen des noms de lieux méridionaux indique que sur les deux versants, atlantique et méditerranéen, on a parlé longtemps la même langue, sans doute celle des Ligures. Les noms de bourgades en *sco* et en *sca* (Gréasque, Manosque, etc.) caractérisent assez bien l'idiome de ce peuple : ils abondent entre les Alpes et le Rhône, on les retrouve en Rouergue et en Languedoc, et l'on sait qu'il y a deux Tarascon, celui de l'Ariège et celui de Tartarin. La ville de Narbonne a son homonyme près de Biarritz. La Garonne, qui est en Gascogne le nom propre d'un fleuve, est en Provence la dénomination commune de nombreux ruisseaux, et Garonnes ou Garonnelles coulent par dizaines dans la région du Var. — Ces exemples pourraient être multipliés à l'infini : M. d'Arbois de Jubainville a donné les listes des anciens noms qui sont aujourd'hui, dans la France méridionale, les derniers échos du « langage articulé » de nos aïeux ligures.

Ces listes sont ingrates à parcourir, et cette science, toute de statistique, rebute au premier abord. Pourtant, on finit par lui trouver son charme : « Quoi de plus touchant, disait M. Gaston Paris, que ces noms qui reflètent peut-être

la première impression que notre patrie, la terre où nous vivons et que nous aimons, avec ses formes sauvages ou gracieuses, ses saillies et ses contours, ses aspects variés de couleur et de végétation, a faite sur les yeux et l'âme des hommes qui l'ont habitée et qui s'y sont endormis avant nous? »

*
* *

Si les Ligures ont occupé tout le Midi, ils ne l'ont point gardé. Le Midi a beau résister et s'opposer au Nord, il n'a jamais su se fondre en une seule domination. Il y a trop loin de Bordeaux à Marseille, et les plaines de sable où se dresse le pin maritime ne peuvent se marier avec les terrasses rocheuses où se cramponne l'olivier. Aux siècles reculés dont nous parlons, les peuples du Midi étaient, semble-t-il, répartis en trois groupes : les Ibères, entre la Garonne et les Pyrénées ; des Ibères mêlés aux Ligures, dans la plaine qui s'étend des Pyrénées jusqu'au Rhône: de purs Ligures, entre le Rhône et les Alpes.

Il est d'un rare et puissant intérêt de percevoir, dans ces temps où notre histoire est en clair-obscur, les trois régions traditionnelles du Midi français, Gascogne, Languedoc, Provence. Cette trinité méridionale, qui a survécu à tant de blessures, est sans doute, d'abord, le produit des forces naturelles et des conditions physiques: elle correspond assez bien aux types de paysages qui nous ont frappé tout à l'heure à Bordeaux, à Toulouse, à Marseille. Mais si intense que soit l'influence de la matière, l'âme humaine agit aussi fortement que le sol lui-même. Qui sait si de tels groupements d'hommes ne sont pas le résultat inconscient d'un atavisme collectif, la survivance de traditions et d'habitudes obscurément léguées par des sociétés ancestrales? « Le passé, dit Fustel de Coulanges, ne meurt jamais complètement pour l'homme. L'homme peut bien l'oublier, mais il le garde toujours en lui. Car, tel qu'il est lui-même à chaque époque, il est le produit et le résumé de toutes les époques antérieures. S'il descend en son âme, il peut y retrouver et distinguer ces différentes époques d'après ce que chacune d'elles a laissé en lui. » — Mais les provinces de France n'ont-elles pas chacune leur esprit et leur caractère?

et l'historien ne doit-il pas essayer de retrouver les traits et les usages qu'ont déposés en elles les différents âges du passé?

*
* *

De toutes les populations du Midi, les Ibères du Sud-Ouest (que les anciens appelaient les Aquitains) ont été les plus imperturbables. Bloqué par les Pyrénées, les forêts et une mer orageuse, l'Aquitain garda jalousément ses coutumes séculaires. Si, à la lisière de son domaine, il a bâti des villes d'avenir, Auch et Bordeaux, elles n'ont grandi que lorsque d'autres influences y ont pénétré. Il aimait mieux l'ombre de ses bois et de ses monts que le tumulte des cités. Ces peuples de la Gascogne primitive vivaient morcelés en un grand nombre de tribus, éprises d'isolement. Certes, ils estimeront autant leur liberté que les hommes de la Gaule; mais ils voudront être seuls à la défendre, l'idée ne leur vint pas d'unir leurs efforts à ceux des chefs gaulois, et ils combattront les Romains avant et après Vercingétorix, à la fois trop tôt et trop tard.

Race de paysans, de bûcherons et de montagnards, les Ibères de l'Aquitaine sont fixés à leur sol et y fixent leurs dieux. Leur principales divinités sont les sources des vallées, les sommets qui s'élèvent au fond de la plaine, les arbres de leurs champs et de leurs ravins: et, parmi tous ces dieux, ils adorent surtout les grands hêtres au port droit comme celui d'un héros, aux flancs riches en chaleur « divine », au dôme de feuillage frais et protecteur, aux fruits nourriciers et salutaires. Leur religion s'arrête à tout ce que la nature a posé pour abriter les hommes et limiter l'horizon. La plupart des nations ont adoré sans doute ces déités agrestes; nulles ne les ont conservées plus longtemps que celles des Aquitains. Chez eux, point de grands dieux, c'est-à-dire, peut-être, peu de vastes pensées et d'ambitions généreuses.

Leur langue a été plus résistante encore que leur religion. Elle n'a point toute disparu. Elle survit dans le basque, dont les articulations dures, les sons rauques, les flexions étranges contrastent singulièrement avec la souplesse harmonieuse de tous les parlers européens : le basque, dont on a

dit avec un semblant de raison qu'il était le plus pauvre et le plus vieux des idiomes, le reliquat oublié d'une civilisation rudimentaire. Jusqu'à quel point les riverains des Gaves et les habitants des Pyrénées demeurent les hommes du passé, c'est ce que prouve leur fidélité aux noms de famille traditionnels : *Harispe* et *Hontarrède* étaient déjà, il y a vingt siècles, des appellations d'hommes dans les villages que dominent les croupes des Pyrénées. Montagnes et forêts sont dans le monde les plus grandes forces conservatrices.

Au levant, après la vieille cité d'Auch, le long de la voie historique du Midi, la race des hommes ne changeait que peu à peu, mais leur manière d'être se transformait. Les Ibères de l'Est se mêlaient aux Ligures. Ces peuples ne vivaient pas, comme les Aquitains de la Gascogne, repliés dans les écarts des forêts et des monts ; ils subissaient le charme d'un ciel plus lumineux. Des royaumes s'étaient fondés en Roussillon et en Languedoc : des villes solides et peuplées s'étalaient sous le soleil et la poussière des larges plaines. Dès les premiers temps de la France, la région d'entre Rhône et Garonne est celle des cités puissantes, Toulouse, Béziers, Nîmes, Arles, et, entre toutes, Narbonne.

Narbonne, plantée au carrefour de toutes les vallées du Midi, faisant face à la mer et à l'Espagne, au Rhône et à la route d'Occident, a été, à l'origine même de notre histoire, l'une des deux métropoles de la France méditerranéenne, et des observateurs subtils pensent qu'elle le redeviendra. Elle fut, avec Marseille, la plus vieille fondation humaine sur le sol de notre patrie. Rome était peu de chose, que Narbonne se dressait déjà comme « la très grande capitale d'un royaume superbe ».

A l'est du Rhône, les Ligures ont fort longtemps dominé sans partage. Dans cette région âpre et rocheuse, ils gardaient la même allure sauvage et rustique que les Ibères de l'Aquitaine. Ils n'avaient pas de vraies villes, ils étaient divisés en un grand nombre de peuplades. C'étaient de hardis pillards, guettant les caravanes qui venaient de la mer ou les voyageurs qui s'aventuraient dans leurs sentiers. Lorsque Hercule vint en Ligurie, il faillit perdre ses bœufs, ce qui arrivait, du reste, assez souvent à ce héros distrait et buveur.

Mais les Ligures n'étaient point toujours aussi redoutables aux étrangers. Ils eurent parfois cette gaieté de l'intelligence qui paraît avoir manqué aux Aquitains. Le mythe de la fondation de Marseille ne serait-il pas le souvenir gracieux d'un de leurs moments de bonne humeur et d'hospitalité généreuse ? Car c'était une Ligure que cette Gyptis qui, à la vue du phocéen Euxène, pensa, comme Nausicaa à l'aspect d'Ulysse : « Oh ! si, demeurant ici, il plaisait à un tel homme d'être appelé mon époux ! »

Marseille, qu'Euxène et Gyptis fondèrent à eux deux, a été longtemps regardée comme une ville de Ligurie. L'an dernier, en octobre 1899, tout le Midi fut convié aux fêtes où la cité grecque célébra le vingt-cinquième centenaire de sa fondation. Beaucoup s'attendaient à voir des Gaulois et des Gauloises dans les cortèges historiques. Mais le comité renfermait d'excellents érudits. Les Gaulois n'apparurent qu'à titre d'invités venus de fort loin. Pour souhaiter la bienvenue aux Phocéens, il n'y eut que des Ligures.

J'ai sous les yeux la grande affiche des fêtes qui représente Gyptis tendant à Euxène la coupe des fiançailles : c'est une belle fille, forte, cambrée, les yeux perçants et noirs, le teint chaud d'une brune. Elle rappelle ces *Zinovese* dont la beauté frappait d'admiration George Sand. Les Génoises ont toujours été et sont encore de vraies Ligures. Si on a voulu que Gyptis leur rassemblât, on a bien fait.

Ce qui, lors de ces fêtes, a été plus difficile à trouver que le type de Gyptis, ce fut sa coiffure : la chose était de conséquence, car la coiffure féminine a eu dans l'antiquité un sens à peu près symbolique. L'archéologue qui a inspiré l'affiche eut une trouvaille. Il donna à Gyptis le diadème compliqué de la dame d'Elché, ce buste étrange que le Louvre vient d'acheter en Espagne. La figure de la jeune fille se détache à merveille sous la mitre rouge et dans le cadre des cercles d'or, dont les tons crus sont rehaussés par les noirs bandeaux de la chevelure. — Comme on a eu raison de coiffer Gyptis à la mode des princesses d'Elché ! Les gens de Marseille étaient des Ligures, ceux d'Elché étaient des Ibères, mais les deux races furent assez semblables, elles se sont rencontrées et connues sur tous les rivages de la Méditerranée occiden-

tale, et on vient de voir que du Rhône à la Garonne elles se sont souvent mêlées et confondues.

*
* *

Le monde celtique, quatre à cinq siècles avant notre ère, commençait à l'estuaire girondin et dans la plaine lyonnaise. Ce sont d'antiques limites de langues et de peuples qui ont su résister au temps et aux conquêtes. De nos jours, c'est sur la Gironde, en face de Blaye, ou sur la Dordogne, aux abords de Castillon, que le parler gascon fait sa première apparition. En l'an mil, le vrai royaume de France finissait à Blaye et à Castillon : au delà régnaient Dieu et l'épée du duc de Gascogne. Il y a vingt-cinq siècles, la Gironde était la frontière méridionale du domaine gaulois.

Mais on accordera aux introducteurs des Ligures que les Gaulois ont usurpé ce domaine. Les pays entre Rhin et Gironde ont été ligures avant de devenir celtiques. De ces très anciens maîtres de la Gaule du Nord, beaucoup ont pu demeurer comme sujets, vassaux, clients ou esclaves des nouveaux conquérants. Même dans certaines régions centrales, il est croyable que la langue et la race des vaincus se sont maintenues assez influentes. J'ai toujours pensé, par exemple, que le Périgord était un vieux pays ligure. Solidement adossé au plateau central, hérissé de forêts, disloqué de ravins, il défie aisément les invasions, qu'il laisse couler à ses pieds, dans les plaines de la Champagne charentaise ; il offre un asile au passé : il a été l'abri des loups et des ligures, bêtes et hommes d'autrefois. — Ailleurs, hors du Midi, si nombreux qu'ils soient restés sous des chefs gaulois, les Ligures n'ont rien laissé de leur civilisation propre. Ils ont imposé des noms à quelques rivières, peut-être aussi à quelques bourgades perchées dans les montagnes du centre, et c'est tout. Aucun nom de peuple, aucun nom de ville à rôle persistant ne vient d'eux. Ils n'ont fondé, de la Charente à la Marne, aucune nation, aucune cité. Là, ils n'ont point fait tâche qui dure, travail humain ou besogne politique.

Les Gaulois, en revanche, ont poussé les racines éternelles de leurs villes et de leurs nations. Ils ont groupé des demeures

et partagé la terre entre des tribus. C'est à eux que remonte, au nord de la Garonne et du Rhône, cette division en peuplades qui formera le système des grands « pays » de l'ancienne France. La Saintonge est le territoire des Santons, le Poitou des Pictons, l'Auvergne des Arvernes, et c'étaient autant de nations celtiques. Ces mêmes nations ont donné le premier et le dernier nom à nos plus anciennes villes du centre et du nord, Saintes et Rouen, Sens et Paris, Reims et Metz. — Or, les « pays » et les « bourgs » de France, sont, ceux-là les articulations de notre corps national, ceux-ci les organes de notre vie sociale. En les créant, les Gaulois ont été ces « héros fondateurs » dont parle Homère, « qui entourent les villes de remparts, bâtissent les demeures des citoyens, et distribuent les terres entre les hommes ».

*
* *

Ces deux races, Ligures et Celtes, ne sont point particulières à la Gaule. Les Ligures se rencontrent en Espagne ; ils ont occupé le nord de l'Italie, et ils y sont restés. Les Celtes se sont étendus dans les plaines de l'Europe septentrionale, pour ne point parler de leurs plus aventureuses migrations. Le Rhin a été, sur ses deux rives, un fleuve gaulois, comme le Rhône a été un fleuve ligure. La France était le pays où se heurtaient les deux principales races qui se partageaient l'Europe barbare, celle du Nord et celle du Midi.

C'était bien aussi le lieu de rencontre de deux mondes physiques, qui s'opposaient dans l'imagination des poètes grecs. Les Celtes étaient pour eux des Hyperboréens, les derniers nés des Titans, vivant dans le froid du Nord et les brumes de l'Occident, hommes des broussailles et des marécages. Autour de chaque peuplade, d'épaisses forêts servaient de frontière. Les bourgades étaient de misérables choses, où les hommes ne se plaisaient point à vivre. De « rudes tempêtes » agitaient même les fleuves et les lacs. Sur la mer septentrionale, un pâle soleil ne luisait souvent que quelques heures par jour. Les Celtes étaient « les plus lointains des hommes », voisins « des portes et du domaine de la Nuit ». La moitié de l'année, les arbres de leurs bois demeuraient

dépouillés de feuillages, et la nature elle-même semblait mourir.

Au contraire, les arbres du Midi ligure ou ibère conservaient une verdure éternelle, et leurs arêtes vives se dessinaient sur « le ciel éclatant ». Les habitants des plaines du Languedoc eurent, bien avant les Gaulois, de grandes villes près du rivage de la mer et des rives des fleuves. Les peuples du Sud ont connu les premiers en France cette vie municipale que les Grecs regardaient comme la splendeur des sociétés humaines. Les Ligures habitaient le pays du mistral, des pierres innombrables, des flots azurés et du soleil ardent. Leur domination commençait, du côté celte, aux abords de Vienne ou de Valence, où, dans les trajets d'hiver, le voyageur venu du Nord aperçoit enfin « le ciel creusé d'abîmes bleus entre les nuées que chasse le vent ». Mais elle s'étendait au delà même du continent, et la mer, elle aussi, a porté leur nom : pêcheurs et corsaires, les Ligures l'habitaient aussi volontiers que la terre. C'étaient, comme les Génois leurs descendants, d'habiles constructeurs de « barques bien ajustées ». Ils ressemblaient parfois, à s'y méprendre, aux Grecs de l'époque primitive, qui furent les plus insignes pirates de l'univers.

Aussi les pures légendes grecques, longtemps ignorantes des pays celtiques, se sont fixées sans déplaisir sur le sol ligure. Il touchait à la Méditerranée, il était riverain de cette mer qui fut la seule patrie commune des dieux et des héros de la Grèce. Les uns et les autres se sont arrêtés sur la terre chaude de Ligurie. Hercule n'y a pas toujours été mal reçu, témoin l'accueil que lui fit le père de Pyrénée et les enfants qu'il y engendra. Triptolème y est venu, et Cérès lui en a indiqué le chemin. C'est sur les bords du Rhône, disait-on quelquefois, que les sœurs du Soleil, les lamentables Héliades, pleuraient chaque soir la mort de leur frère Phaéton. Eschyle et Sophocle ont parlé des Ligures, et c'était déjà sortir un peu de la Barbarie que de recevoir l'harmonieux accueil de la poésie grecque.

Les négociants de Phénicie et de Grèce se regarderont bientôt comme chez eux sur les côtes de la Ligurie. Le terrain était aussi propre à leurs entreprises que favorable au

laurier d'Apollon, à l'olivier de Minerve et au platane des philosophes. Les Phéniciens trouvèrent des refuges sur les côtes. Carthage ramassa dans le pays des milliers d'auxiliaires ligures qui allèrent combattre en Sicile, à la bataille d'Himère, contemporaine de Salamine. Le premier trafiquant grec qui y débarqua, le phocéen Euxène, y prit sa femme, comme autrefois Hercule. Seulement, à la différence du héros tyrien, il la garda, et garda aussi la dot et la terre. Peut-être avait-il revu, à l'horizon ligure de la calanque marseillaise, les montagnes à teinte de violette chères aux Grecs de l'Ionie.

*
* *

Le contraste que présentaient les pays du Nord et du Midi se retrouvait dans le caractère physique de leurs habitants.

Il faut à peine parler des Ibères de l'Aquitaine; nous ne connaissons rien de leur physionomie. — Elle est par trop confiante, cette sagacité des savants contemporains qui ont pu reconnaître chez les Basques les traits distinctifs des anciens Ibères. Nous ne possédons sur ces derniers que deux renseignements précis; d'après l'un, ils avaient les cheveux crépus et le visage coloré; nous voyons par l'autre que leur corps était blanc et leur chevelure rousse. Contradiction concluante, a-t-on écrit, car nous rencontrons chez les Basques le type blond et le type brun. C'est contenter sa science à peu de frais, et dresser un système sur des mots qui se heurtent, à la façon des oiseaux d'Aristophane qui bâtissaient leur ville sur des nuées mouvantes. — Au reste, si nos Basques, cambrés, souples et bruns, ont conservé l'apparence des Aquitains leurs ancêtres, ceux-ci devaient ressembler aussi peu aux Gaulois que les gaves des Pyrénées aux rivières de Flandre.

Car nous connaissons fort bien les Gaulois, les auteurs en ont parlé avec une admiration mêlée d'effroi, et les statuaires de Pergame ont vu dans leurs corps puissants des triomphants modèles de nudités sculpturales. Une taille élevée, des moustaches épaisses, les cheveux blonds, les yeux bleus, le teint blanc, de « grands corps mous d'hommes du Nord », terribles à voir et à entendre lorsqu'ils s'avançaient sur leurs chevaux de bataille : tels apparurent aux Grecs et aux Ro-

mains les complices de Brennos et les compagnons de Vercingétorix, ces Celtes ou ces Galates qui passaient pour les plus redoutables cavaliers du monde barbare.

Quelle distance entre eux et le « petit troupier français », aux cheveux bruns ou chatains, de taille médiocre, mais rablé, nerveux, endurant, piéton sans trêve, que les guerres de la Révolution et de l'Empire ont rendu populaire, comme les *raids* de la cavalerie celtique avaient laissé la terreur après elle ! Cette opposition est telle, que les amis des Ligures ont eu le droit d'en tirer une conclusion favorable à leur thèse. La majeure partie des Français, disent-ils, ne reproduisent pas le type gaulois ; ce n'est pas de lui que dérive notre physionomie nationale. Ne venant pas des Celtes, elle est un héritage des Ligures qui, avant eux, ont occupé la France entière.

De fait, les Ligures ne devaient pas différer de la majorité d'entre nous. On dit aujourd'hui que, par la taille, le teint du visage, la nuance des cheveux, nous sommes une « race méridionale ». Les Ligures d'il y a deux à trois mille ans étaient, eux aussi, les méridionaux de l'Europe. Ils avaient (est-ce bien sûr ?) la face mince et étroite, le nez droit et fin : tout le monde est d'accord pour leur donner une chevelure brune ; à coup sûr, leur taille était petite, leur complexion, sèche, rude et nerveuse.

Leur infanterie était excellente, solide à la marche, dure à la fatigue. Il en était de même de celle des Ibères, leurs voisins et apparentés du Midi, dont on vantait les pieds agiles et les jarrets fermes, de même qu'on dit aujourd'hui « courir comme un Basque. » — Voilà qui, pour quelques-uns, achèvera de faire preuve. Si l'hérédité physique des grands cavaliers gaulois n'a point disparu du Nord, c'est la descendance du fantassin ligure qui semble triompher dans la France entière.

*
* *

On désire ne revendiquer que sous bénéfice d'inventaire l'héritage moral des Ibères et des Ligures.

De ceux-là nous devinons qu'ils avaient l'esprit vif comme le corps, mais qu'ils étaient une « race rusée ». Les Ligures

étaient sobres, économes, âpres au gain, énergiques dans le travail. Mais, plus encore que leurs voisins de l'Ouest, ils avaient de terribles défauts : ils étaient voleurs, fourbes, retors et menteurs. *Fallaces Ligures*, « tromper comme un Ligure », ces deux mots étaient inséparables et formaient proverbe dans l'antiquité latine.

Tout n'a point disparu, par malheur, de l'esprit aquitain. Comme leurs ancêtres ibériques, les Gascons et les Basques ont l'humeur alerte, et ne détestent pas la prudence qui confine à la ruse. C'était un petit-neveu d'Aquitain que le baron de Fæneste, fanfaron et résolu, audacieux et fourbe, l'esprit toujours en éveil, le modèle attitré et patenté de tous les faiseurs de « gasconnades ». — Et il reste beaucoup de Ligures dans le midi languedocien et provençal, si on croit Alphonse Daudet, lequel les a connus mieux que personne. Ce Ligure dont parle Virgile, « vain, orgueilleux, habile à tisser le mensonge, trouvant l'art de tromper dans le sang de sa race », nous le reconnaissons vite : c'est l'aïeul de Tartarin, lequel était né, comme on sait, à Tarascon, ville située sur la rive ligure du Rhône. C'est, lui aussi, un arrière-petit-fils de ligure que Numa Roumestan, et ligure de corps comme d'esprit, ayant « tout le sang à la peau, une crinière noire toute frisée, menteur, passant sa vie à trahir les autres et à se trahir lui-même ». — Fæneste, Tartarin, Roumestan : types éternels du Midi, légataires universels de l'héritage ibère et ligure.

Dieu merci! il n'y a pas qu'eux dans le Midi; et même au sud de la Garonne et de la Durance, bien des Français ont préféré l'héritage moral des Gaulois à celui de leurs adversaires méridionaux : à côté de Roumestan, vivait son compatriote Méjean, « qui n'a jamais menti ». Henri Heine disait de la France qu'elle est « la Gascogne de l'Europe » : je croirais plus volontiers, dût-on me reprocher l'expression attardée d'une « celtomanie » passée de mode, que l'esprit gaulois a pénétré jusqu'au fond de la Gascogne et de la Provence, et qu'il en reste un sédiment dans l'esprit français. Qui sait s'il n'y a pas eu échange d'influences, et si la Gaule n'a pas, au physique, conservé surtout le type ligure, celui des vaincus, et pris, au moral, surtout le tempérament gaulois, celui des vainqueurs?

Bien avant la conquête romaine, les anciens ont été frappés de l'humeur propre aux Celtes. Bravoure, naïveté, curiosité, esprit d'aventure, franchise et légèreté, la colère et l'abattement également rapides, le cœur généreux et inconstant, tel fut le partage de ces « enfants du monde naissant », comme dit Michelet, « les moins insidieux des hommes », comme dit César. Qu'on ajoute le goût des nouveautés et des révolutions, qui désola plus tard les Romains, le plus conservateur des peuples anciens. — Tous ces traits sont demeurés fixés dans notre tempérament national.

Les historiens qui ont touché à notre passé ont également constaté cette survivance du caractère gaulois, les uns pour en sourire, les autres pour la glorifier. C'est aux Français plutôt qu'aux Celtes que songeait M. Mommsen, écrivant vers 1860 : « Race héroïque et inconstante, ils furent incapables de rien fonder, et tout ce qu'ils tentèrent se dissipa aussi vite que la neige au printemps. » Tout au contraire Michelet, dans cette ferveur de patriotisme rétrospectif que fit éclater en lui le soleil de 1830, s'était écrié au début de son *Histoire de France*, que les Gaulois furent « la plus sympathique et la plus perfectible des races humaines ».

Perfectible, incapable, voilà des mots qui préjugent trop de l'avenir, et que l'historien doit éviter comme dangereux. Qu'il s'efforce de constater, qu'il essaye de déduire, qu'il renonce à prédire ou à incriminer. La vérité historique est rarement dans les jugements définitifs. Le passé ne peut être condamné sans rémission ou acquitté sans réserve ; son procès est toujours soumis à la revision. M. Mommsen et Michelet l'ont oublié. On a vu, quoi qu'ait dit notre plus grand historien, des races plus perfectibles que la race gauloise. Mais en dépit de M. Mommsen, elle s'est montrée capable de créer une œuvre, dont il reste pour le moins « l'esprit français ».

*
* *

Si elle a donné aux habitants de la France quelques traits essentiels de leur caractère, c'est qu'elle a un jour conquis le pays presque entier, et le Midi après le Nord.

L'état de choses que nous avons essayé de fixer quatre ou

cinq cents ans avant notre ère ne dura pas. Les Celtes ne se tinrent pas longtemps immobiles sur les bords de la Gironde ou au pied des plateaux dauphinois. Un long arrêt leur était impossible ; c'était le peuple aux élans rapides et aux bonds désordonnés. Vers l'an 200 avant l'ère chrétienne, au temps où les soldats de Rome apparurent entre les Alpes et les Pyrénées, les Gaulois s'y trouvaient déjà solidement établis, les devançant de quelques lustres. Les guerriers blonds avaient remonté la Garonne et l'Isère presque jusqu'à leur source. Ils avaient erré sur les rivages de la Méditerranée, depuis Toulon jusqu'à Port-Vendres. Ils avaient franchi la Gironde, et une de leurs avant-gardes campait près des dunes d'Arcachon. Les bourgades ibères ou ligures, Bordeaux, Toulouse, Béziers, Nîmes et Narbonne elle-même, appartenaient à ces maîtres venus du Nord. Les populations d'autrefois s'étaient repliées : les Aquitains s'isolaient dans les bois des Landes, les collines de l'Armagnac et les Pyrénées de l'Ouest ; les Ligures se cantonnaient dans l'Estérel et les Alpes méridionales. Les peuples du Midi avaient été disloqués, rompus, brisés en deux tronçons par l'invasion celtique, et, leurs fragments rejetés aux angles extrêmes de la France, celle-ci était devenue propriété gauloise.

On nous dit que les Gaulois étaient fort inférieurs en nombre aux nations qu'ils avaient soumises. Je le veux bien ; mais le nombre importe peu dans l'histoire de toute civilisation : il n'assure ni la victoire de la force ni le triomphe des idées. Les Romains qui ont vaincu, gardé, transformé la Gaule étaient moins nombreux que les Celtes, et ils ont renouvelé notre sol et notre caractère en imposant leur langue, leur droit, leur façon de cultiver la terre et d'entendre la vie. Les Carthaginois n'étaient en Tunisie, disait-on, qu'une « bande de voleurs », et ils ont suffi à y créer une civilisation forte et originale qui a survécu à la destruction de Carthage même. Combien peu de vrais Arabes parcourent cette Afrique centrale que gagne et modifie le Coran de Mahomet ? Il s'agit de savoir, non pas si les Gaulois étaient trois cent mille au milieu de plusieurs millions de Ligures et d'indigènes vaincus, mais s'ils ont, comme les Romains le feront plus tard, gravé dans l'esprit des peuples soumis leurs idées et leurs croyances.

Et si cela est, quand bien même ils auraient formé une minorité infime, on aura montré que la France a été celtique avant d'être romaine, et expliqué pourquoi « le génie gaulois » a contribué, pour une bonne part, à former « l'âme nationale ». N'oublions pas qu'ayant été les plus anciens éducateurs de la France, les Celtes ont pu laisser des impressions plus durables ; les leçons les plus profondes que l'homme reçoit lui viennent des maîtres de son enfance.

Or, même au sud de la Garonne et de l'Isère, les Gaulois ont conquis autrement que par les armes.

Leur langue a pénétré partout, jusque dans Marseille ; bien plus, chez les revêches Aquitains des montagnes basques, elle est venue contaminer l'idiome national.

Les noms aux tournures celtiques, en *orix* par exemple, ont été portés par les habitants de toute la France. A Nîmes comme à Trèves et à Bordeaux, des hommes se sont appelés de la même manière que les compagnons d'Ambiorix et de Vercingétorix. En ce temps-là, les noms propres de personnes signifiaient toujours quelque chose ; l'usure ne leur avait point fait perdre, comme à ceux de nos jours, leur sens précis et primitif ; ils révélaient un aspect, ils préjugeaient d'un caractère. Porter un nom gaulois, c'était donner à son être une physionomie celtique.

Surtout, les Gaulois ont fait connaître leurs grands dieux dans tout leur domaine. Une nation possédait à la fois pour ses chefs et pour ses divinités. La religion complétait l'œuvre des armes. Elle était l'agent de la pensée, comme celle-ci l'instrument de la force. Les Gaulois ont amené leurs dieux partout où se sont établis leurs chefs. Sans doute, ils n'ont pas plus expulsé les vieilles petites divinités indigènes qu'ils n'ont exterminé les populations primitives ; mais ils ont donné des maîtres aux unes et aux autres. Le dieu qui était le plus puissant à Bordeaux, à l'orée des bois aquitains, dominait également à Trèves, près du Rhin, que des tribus germaniques venaient de conquérir. Il semblait garder les frontières de la Gaule, comme Jupiter avait protégé celles du Latium.

*
* *

Le jour où un peuple se confie à un même dieu, il est prêt pour l'unité. Le monde latin s'acheva lorsqu'il eut bâti partout des Capitoles à « Jupiter Très Bon et Très Grand ». Aussi, en même temps que les Gaulois propageaient dans toute la France leur langue, leurs noms et leurs dieux, ils tentaient de se réunir en un seul empire. La peuplade qui essaya de donner l'unité à la Gaule fut précisément celle qui occupait le centre du pays, les Arvernes. Cent cinquante ans avant notre ère, ils étaient suzerains depuis la mer du Nord jusqu'aux Alpes et aux Pyrénées. Leur empire fut éphémère, il est vrai; il se dissout, il se reconstitue, il est démembré une fois encore : cela se passait lorsque les Romains s'établissaient insensiblement dans le midi de la Gaule.

M. Mommsen a triomphé jadis sur ces ruines de l'empire arverne. Il a répété : « Inapte à bâtir un État national, la Gaule avait atteint, quand les légions arrivèrent, le degré de civilisation propre qui lui était départie; et elle était déjà sur le penchant de la décadence. » M. Mommsen nous égare : l'empire arverne est né tout de suite après le superbe élan qui poussa les Gaulois jusqu'à Marseille et Narbonne; s'il a été rompu par deux fois, c'est parce que Rome a fortement aidé à le combattre. Il n'est donc pas la convulsion d'un peuple qui finit et d'un corps qui se raidit contre la mort, mais le premier effort d'une nation qui s'installe et d'un caractère qui se forme.

Le seul tort qu'ont eu les Gaulois, c'est de « venir trop tard dans un monde trop vieux ». Quand ils cherchèrent à fonder un empire, il n'y avait plus de place, dans le monde antique, pour une civilisation indépendante et un État nouveau. La Grèce avait imprégné tous les rivages de ses dieux et de ses poètes, Rome avait mis l'embargo sur toutes les terres qui valaient quelque chose et sur toutes les puissances politiques qui désiraient vivre. Les Gaulois durent s'incliner devant les mythes grecs et les enseignes de Rome. Mais ils avaient eu le temps de marquer la France à leur empreinte.

M. d'Arbois de Jubainville, l'un des hommes qui ont fait et

provoqué le plus de fructueuses réflexions sur nos origines nationales, a déclaré fièrement qu'il répudiait la descendance celtique, comme Augustin Thierry, en 1820, avait renoncé à la parenté franque : « Ni Celte ni Franc doit être le dogme généalogique de la plupart des Français. » M. d'Arbois parle ici surtout de la généalogie physique. Car, quelques lignes plus loin, on dirait qu'il accepte en partie la filiation morale : « Vercingétorix est à nous, dit-il, lui qui, le premier dans les écrits des historiens, personnifie le patriotisme sur le sol alors barbare de la France future. » Voilà qui est parfaitement vrai, et je ne veux plus en dire davantage : la première fois que l'idée de patrie apparaît en France, c'est chez un Gaulois que nous la trouvons.

Mais, en ce moment, les Romains étaient vainqueurs. La question allait se poser, s'ils continueraient en France, sous l'action de leurs lois l'unité, préparée par les Celtes, ou s'ils maintiendraient l'opposition séculaire entre le Nord et le Midi.

CAMILLE JULLIAN

WATERLOO LÉGENDAIRE

Avec ses collines douces couvertes de sapinières, ses vastes champs ondulés, ses prairies verdissant au creux des vallées, ses bourgades groupées sur les éminences ou dissimulées par les plis du terrain, le Brabant wallon est une contrée chère aux peintres belges. Le paysage n'offre pas seulement à l'œil ravi des lignes nobles et de magnifiques harmonies colorées ; il parle aussi à l'esprit; il raconte les épisodes tragiques d'une lutte de géants; il a gardé le souvenir vivant du dernier vol et de la chute de l'Aigle. Dans le Brabant méridional, comme aussi dans le nord de la province de Hainaut, les noms des villages, des hameaux, des rivières évoquent tous un moment, une heure, une journée de la dernière campagne de Napoléon. Les événements de 1815 ne sont pas sortis de la mémoire populaire; leur trace se retrouve partout, dans les fermes anciennes, dans les vieux moulins, sur les routes.

Un séjour prolongé aux environs de Waterloo m'a donné l'idée de parcourir à pied les étapes des troupes françaises, prussiennes et anglaises. Mes conversations avec les paysans, les fermiers, les cabaretiers, les curés, me firent constater combien les « souvenances d'el' guerre », comme disent les Wallons, étaient ancrées dans l'esprit des populations, mais à quel point aussi ces souvenances s'étaient déjà déformées à travers les générations successives. La *légende* de l'épopée fleurit ici

plus vivace que partout ailleurs. Un folk-lore original se constitue peu à peu. J'ai voulu en surprendre les premiers balbutiements. On ne trouvera point dans ces pages de longs récits émouvants, mais de simples croquis, des notations de routes. Peut-être lira-t-on ces impressions avec quelque intérêt au moment où la société de la *Sabretache* s'apprête à ériger un monument français dans la « morne plaine ». Je n'ai eu qu'à transcrire les versions rustiques pour glorifier la grande armée et son prodigieux meneur. Dans tous ces récits naïfs ou puérils Napoléon dresse sa stature gigantesque. Il est connu des plus humbles. La défaite ne l'a point diminué : le peuple ici en fait un demi-dieu. Jamais rien ne m'a fait sentir plus vivement la grandeur de l'épopée impériale que la gravité des garçons de labour s'interrompant de bêcher pour me narrer la bataille et m'indiquer du doigt la place « où se tenait l'Empereur ».

I. — LE MOULIN DE FLEURUS

Imaginez un grand cône de briques rouges, lourd, disgracieux. De maigres touffes d'herbes poussent entre les pierres disjointes. Les ailes ont disparu. Sur le toit s'élève un énorme chevalet où s'enroulent les fils électriques. Cette sorte de donjon, aux parois lisses, à l'air morne, commande la pointe nord de Fleurus. Napoléon en fit son observatoire la veille et le matin de la bataille de Ligny. Le moulin appartenait à un émigré français nommé Carpan. Il est enclavé aujourd'hui dans le jardin de M. Ferrand, fabricant de machines agricoles. Le *Moulin d'el' guerre* se visite sans peine. Le propriétaire le traite avec tout le respect dû à un « monument historique ». Il en fait les honneurs avec un empressement courtois. Il a poussé la bonne grâce jusqu'à faire placer un balcon à la hauteur du premier étage pour les personnes âgées, incapables de gravir les marches étroites de l'escalier intérieur !...

Les deux salles superposées du « monument » ne produisent, je le confesse, qu'une impression médiocre. Le rez-de-chaussée est transformé en buanderie ; en hiver, il abrite des

plantes. A l'étage supérieur on voit un crâne, un boulet, des biscaïens — tous les *objets de musée* qu'on nous servira à satiété dans nos promenades — et des oiseaux empaillés réunis par le propriétaire pour l'éducation de son fils. Je ne sais pourquoi cet intérieur bizarre me fait songer à la chambre de Félicité, d'*un Cœur simple*... Le toit est percé d'une lucarne que M. Ferrand me désigne du doigt :

— Napoléon, me dit-il, se fit hisser jusqu'à cette ouverture par un aide de camp et regarda longuement le pays. L'officier qui le soutenait n'en pouvait plus quand l'Empereur descendit de ses épaules. Le meunier tremblait de peur, demandait avec des sanglots qu'on ne détériorât pas son moulin.

M. Ferrand ne se doute pas combien sa version, empruntée, me dit-il, aux vieillards de Fleurus, est en contradiction avec celle des historiens. Ces derniers, du reste, ne sont pas d'accord. Les uns prétendent que l'Empereur fit pratiquer une brèche dans le toit à coups de hache; les autres, qu'il se contenta de monter sur une plate-forme aujourd'hui détruite et qui occupait à peu près l'emplacement du balcon posé par M. Ferrand. Combien le geste de l'Empereur faisant la courte échelle avec son aide de camp est plus pittoresque et comme il est plastique et populaire!

— On croit généralement, ajoute M. Ferrand, que Napoléon a passé chez M. Lebaron à Fleurus la nuit qui suivit la bataille de Ligny. Mais deux châteaux des environs se disputent l'honneur de l'avoir hébergé. Dans l'un d'eux, on montre le verre dont il se servit. Le châtelain conserve pieusement cette relique, objet de nombreuses sollicitations anglaises.

M. Ferrand me dit combien son moulin est convoité. L'année dernière, une société française voulut ouvrir à Fleurus un grand hôtel d'où l'on eût organisé des excursions sur le champ de bataille de Ligny. On offrit à M. Ferrand de lui acheter l'observatoire impérial. Il refusa. L'obligeant industriel me raconte cela avec simplicité. Sa figure rose, ses yeux clairs, sa bouche de Wallon bien nourri sourient tout à la fois. Assurément, ce galant homme aime son moulin.

— Regardez donc le pays, — me dit-il, comme je réfléchissais à la suggestion de ces pierres insignifiantes.

Je m'empresse de grimper à la lucarne. Brusquement, la plaine de Ligny se découvre tout entière à mes yeux. A ma droite, s'alignent les grands arbres de la route de Sombreffe ; à ma gauche, dans un vallon vert sillonné de chemins gris, s'éparpillent les villages de Saint-Amand, de Ligny, de Potriaux. Je pourrais d'ici reconstituer le combat du 17, suivre en imagination les attaques de Vam Damme, de Gérard, de Grouchy. Il paraît que des officiers allemands sont venus passer des heures à cette lucarne. Mais je ne suis point stratège et ne veux point mettre à trop rude épreuve l'obligeance de mon hôte...

II. — SUR LE CHEMIN DE LIGNY

Sur la route pâle qui serpente entre les champs dégarnis par l'automne, un paysan pique ses vaches brunes et rousses. Un grand chapeau de paille ombrage le visage de l'homme. Il siffle un refrain. Je lui demande si Ligny est encore loin, et, comme il s'y rend, il offre de m'accompagner. Nous bavardons, et, tout de suite, il me parle de la guerre.

— A Ligny, m'sieur, il y encore ben des souvenances d'el'guerre. Il n'y a pas ben longtemps vivaient près de chez moi cinq vieilles filles qu'avaient toutes les cinq nonante ans. Elles vivaient ensemble et avaient d'la raison encore comme vous et moi. Elles parlaient toudi d'el' guerre, car elles avaient connu les deux guides de l'empereur : Simon le géomètre et Germain Thévenier. Paraît que Simon, pendant toute la bataille de Ligny, ne cessa de trembler comme une feuille au bruit du canon. Mais Thévenier était un gaillard comme on en voit peu, même dans not' pays où les carriers n'ont pourtant pas froid aux yeux. Ce Thévenier était un ancien soldat. Il s'était battu en Allemagne. Dans je ne sais plus quelle bataille, un Prussien s'était jeté sur son capitaine. Thévenier, qu'était un hercule, sauva la vie de son supérieur, qui, par reconnaissance, lui donna une pipe. On a conservé c'te relique dans la famille, qu'habite Charleroi, avec la capote de ce brave, trouée de balles. A ce qu'on m'a dit

Napoléon garda Thévenier jusqu'au lendemain de not'bataille et lui fit ben des politesses.

Tout cela était dit avec lenteur. J'avais le temps de fixer les paroles de mon guide dans ma mémoire. L'homme s'arrêta un moment pour laisser brouter ses vaches. Des deux côtés, les plaines ondulaient jusqu'aux hauteurs voisines. Nous étions presque au centre du champ de bataille. Le paysan étendit le bras à droite, et, pendant la halte, me conta la tuerie.

— Les vieux du pays m'ont dit que les batteries françaises étaient là-bas su'l'motte. Elles tiraient sans s'arrêter sur les Prussiens, qu'étaient de l'aut'côté d'e l'rivière. C'était un tonnerre qui grondait sur la vallée. Puis les soldats de l'Empereur sont descendus vers l'ennemi. Mais la Ligne, m'sieur, arrêta les Français pendant huit jours. Enfin ce sacré petit ruisseau fut franchi. Alors ce fut un corps-à-corps terrible. Tout Ligny était à feu et à sang... C'est ben affreux!

L'homme s'arrêta un moment de parler. Ses explications me laissaient rêveur. Les Français arrêtés huit jours par la Ligne!... Nous reprîmes notre route en silence. Le paysan semblait suivre un raisonnement intérieur. Il dit tout à coup :

— Napoléon devrait revenir, m'sieur. Nous n'aurions plus toutes ces canailleries.

Et, comme je lui demande :

— Lesquelles?

— Ben, par exemple, j'tue un lièvre, j'ai six mois de prison ; un aut' tue un homme, il est acquitté. C'est-y juste? Une fille tourne à côté ; tout le monde lui jette la pierre, et le garnement qui l'abandonne reste l'ami des honnêtes gens. C'est-y prop'? Avec Napoléon, m'sieur, tout était dans l'ordre et la logique. C'est ben dommage qu'y n'en revienne pas un second.

III. — LIGNY

Un gros bourg, traversé par la Ligne qui coule sur un lit rocheux. Les maisons sont construites en pierres de taille

extraites des carrières voisines. Ces logis trapus ont à la fois un air de force et de vétusté. Les rues, vides de passants, sont emplies de bruit. On entend ronfler et siffler des machines; au loin, les coups de marteau des marbriers carillonnent sans cesse. La vieille église, autour de laquelle on se battit en 1815, a disparu; une élégante construction gothique, en pierres bleues, la remplace. Le parvis respire la paix. Ici pourtant « les hommes s'égorgeaient comme s'ils avaient été animés d'une haine personnelle, a écrit un officier prussien... Personne ne songeait à fuir ni à demander quartier. »

Le curé me reçoit aimablement dans le jardin du presbytère. Il n'a aucun détail inédit. Mais il a de la lecture et me raconte très exactement la bataille.

— Ce fut ici la dernière victoire, dit-il en terminant. Elle coûta cher. La Ligne, emplie de cadavres, roula du sang pendant plusieurs jours. La vieille église était précédée d'un perron où les corps restèrent longtemps amoncelés, à ce que prétend *Monsieur* Thiers.

Un jeune prêtre, en visite chez le curé, intervient dans la conversation :

— Tous les ans, dit-il, les élèves de l'École militaire viennent étudier le champ de bataille et se rendent sur la butte qui domine la grande carrière de Ligny. De là-haut vous embrasserez tout le pays. Allez-y, le spectacle en vaut la peine et les vieux ouvriers auront sans doute de curieux récits à vous faire.

Je ne manque pas de suivre l'avis. Il me faut gravir une montagne assez élevée derrière une vaste exploitation de pierres de taille. La carrière, en pleine activité, s'étale à mes pieds. Plusieurs centaines d'hommes, abrités sous des paillassons, frappent de leurs ciseaux d'énormes blocs de granit. A chaque coup répond un son aigu; c'est un tintement ininterrompu qui monte vers moi comme la chanson obstinée d'une multitude de cloches grêles. De petites locomotives traversent le chantier. Sur les grues géantes s'entassent les poutres de fer. A mi-hauteur de la butte s'élèvent les deux tours d'un four à chaux. Deux carriers, au visage noirci, la pipe de terre à la bouche, vêtus d'une veste rouge, transportent les cailloux qu'ils jettent dans la gueule enflammée du foyer. Ils sont superbes, ces ouvriers d'une besogne diabo-

bolique, déjà vus dans les fusains et les groupes de Constantin Meunier. L'un d'eux vient à moi et me détaille le pays environnant. Par delà la plaine où les mamelons s'arrondissent comme d'énormes vagues, voici à droite Sombreffe. Puis au bout d'une longue file d'arbres, j'aperçois Fleurus, enfoui à ma gauche dans de sombres massifs. Dans la direction du moulin, tout à l'horizon, se profilent les cheminées des premiers charbonnages. Elles se haussent comme des poteaux indiquant la lisière du pays houiller. Le ciel, de ce côté, est plus noir. Le carrier me montre, au sud de la Ligne, une élévation, une sorte de tumulus où les épis poussent au printemps, plus qu'ailleurs.

— Cette motte, me dit-il, nous l'appelons, dans l'pays, l'*Tombe*. Des milliers de Français furent enterrés là.

Comme je lui demande si l'un des carriers n'a point quelque ancienne histoire à me conter sur la guerre, il fait approcher son compagnon de labeur. Celui-ci n'attend point les questions.

— Si je n'me trompe, vous êtes militaire, me dit-il. (Rien, pourtant, dans mon allure, ne permet cette supposition.) Nous en avons ici tous les ans des tas qui viennent inspecter l'pays. Voici un beau souvenir, t'nez, m'sieur. Je le céderais à bon compte.

Il tire de sa veste un petit boulet. Ce n'est point mon affaire. Il a beau me raconter qu'il l'a trouvé à Brye, près du fameux moulin de Bussy ; je reste insensible. Les carriers, hélas ! n'ont point les « souvenances » que me promettait le jeune abbé...

IV. — LA ROUTE DES QUATRE-BRAS

Une promenade merveilleuse. Je quitte à Frasnes le petit chemin de fer pris à Fleurus. La chaussée qui mène à Genappe et Mont-Saint-Jean en passant par le hameau des Quatre-Bras est bordée d'ormes séculaires. Pas une âme sur la large route où mes pas résonnent. Des deux côtés s'étendent des plaines nues. De distance en distance, on aperçoit dans le lointain une ferme encadrée de verdure, des laboureurs, des chevaux. Le silence parfois est troublé par un vol

de corbeaux tournoyant au-dessus des arbres. Non loin de Frasnes, à droite de la sombre avenue, un petit cabaret est posté en vedette. Il porte une enseigne enluminée. On distingue vaguement le chapeau de Brienne et la redingote grise. Et je lis : *Au petit Caporal.*

Pendant une heure je marche sans rencontrer personne et j'atteins le monument Brunswick. Une pyramide de granit surmontée du lion saxon se dresse dans la solitude. Les arbres dissimulent le monument. Le profil dantesque du célèbre chef des bataillons noirs se détache en vigueur sur l'une des faces du monolithe. Des brindilles de paille pendent entre les dents du lion. Des oiseaux ont fait leur nid dans la gueule de bronze...

L'œuvre de MM. Uhde et Winter a ce caractère de force lourde, de majesté pesante que l'académisme germanique imprime à toutes les productions de l'Allemagne contemporaine. Mais la solitude, le silence sont d'une grandeur si envahissantes, les traits farouches et amers du duc de Brunswick sont en si complète harmonie avec le large décor environnant, que, malgré tout, cette tombe de pierre et de métal frappe vivement l'esprit en ce lieu de deuil. La paix des cimetières règne autour du monument, et rien ne trouble l'oraison guerrière que notre âme, irrésistiblement, chante pour l'âme des héros...

Cent mètres plus loin, dans l'immobilité des grands arbres, la maison où mourut le duc de Brunswick, puis, au carrefour formé par la chaussée de Charleroi et la route de Nivelles à Namur, cinq ou six habitations rustiques plantées aux angles des grandes voies : c'est le hameau des Quatre-Bras. Il ne reste plus trace du bois de Boussu, entièrement défriché. La plaine s'étend de toutes parts autour de la petite agglomération. Le hameau était plus important autrefois. Les routes qui le partagent en forme de croix en faisaient sans doute un rendez-vous de rouliers, de charretiers, de postillons. Aujourd'hui tout mouvement a disparu. Les maisons démolies n'ont pas été remplacées. Quatre-Bras n'est plus qu'un souvenir. Trois vieilles, qui avaient vu les combats de 1815, sont mortes, me dit-on, il y a peu de temps. Je n'aurai point de version inédite et devrai me contenter de mes souvenirs

livresques. Je poursuis mon chemin en songeant à la fuite des hussards anglais harcelés par les lanciers de Colbert, puis à la marche difficile et vaillante de toute l'armée française, celle-ci déployée sur l'immense route droite, les rangs serrés, les régiments un peu confondus sous la pluie fouettante, avançant avec entrain vers Genappe, vers Mont-Saint-Jean, vers la mort...

V. — GENAPPE. — WAYS

De Frasnes à Quatre-Bras s'étalent les plaines qui relient le Hainaut au pays brabançon. La nature change peu à peu d'aspect. A travers les jeunes arbres de la chaussée on aperçoit les champs couverts de meules. Le village de Baysi, où quelques jolies portes du siècle dernier montrent de gracieux frontons à coquillles, est bientôt dépassé, et l'on aperçoit devant soi, dans un léger renfoncement, les trois communes de Vieux-Genappe, Genappe et Ways, entourées de bosquets, de taillis où se blottissent les maisons blanches dominées par les clochers. Le ciel est d'un gris rose, l'automne sème ses cuivres sur les coteaux boisés du fond, un calme doux s'étend sur le panorama. Voici l'un des plus beaux sites du Brabant méridional.

A deux jours d'intervalle, Genappe vit passer les troupes françaises, triomphantes d'abord, puis exterminées. La veille de Waterloo elles poursuivaient les soldats de Wellington. Napoléon disait avec rage à ses artilleurs : « Tirez, mais tirez donc, ce sont des Anglais ! » Le soir de la bataille, les soldats de la Grande Armée retraversaient la petite cité dans la plus affreuse déroute. La vieille garde, par une manœuvre habile, réussissait à gagner rapidement Charleroi ; les autres débris s'écrasaient, s'étouffaient, s'achevaient à coups de crosse et de poings dans les rues étroites. Les Uhlans de la Mort approchaient. L'Empereur débordé, sans énergie, sans pensée peut-être, abandonnait aux Prussiens sa berline et ses diamants. Les restes confus et lamentables des régiments de l'Aigle s'égaraient dans les champs, se jetaient dans la Dyle, se détruisaient dans l'effroi de cette horrible nuit. Genappe était transformé en *città dolente*.

L'endroit est assez pittoresque. Les rues tortueuses, fort propres, aboutissent à la Grand'Place où s'élève une lourde église avec façade du commencement de ce siècle. Genappe est fier de quelques pièces d'orfèvrerie ecclésiastique conservées à l'église. La possession de ce trésor a éveillé le goût de l'archéologie chez certains habitants. On m'a conduit chez l'un de ces « érudits », très renseigné, m'affirmait-on, sur les événements de 1815. Mais l'archéologue de Genappe, lui aussi, s'en tenait aux récits de *Monsieur* Thiers. Les traditions populaires n'intéressent pas les hommes de science. Pourtant ma récolte de *folk-lore* s'est enrichie en compagnie de cet « amateur » distingué. Il est allé me chercher un vieux numéro des *Documents et rapports de la Société archéologique de Charleroi*, et m'a fait lire une longue étude d'un abbé Grégoire de Nivelles sur une pierre gallo-romaine portant en grandes lettres : *Abiit, excessit, evasit, erupit*. La dissertation du bon ecclésiastique se terminait par ces mots :

« Le 18 juin 1815, je me trouvais dans la débâcle de Genappe à Gosselies, aussi près de Napoléon à cheval que je le suis maintenant de cette table. Il avait peine à se faire une voie à travers le désordre de la retraite. Il répétait :

» — Du calme, messieurs ; il n'y a pas de péril, il n'y a pas de péril.

» Mais à peine sorti de la foule au-delà du château, il piqua des deux sur la route de Jumet. C'était bien *Erupit, Evasit !* »

C'est ainsi que les archéologues de province rapprochent avec esprit les inscriptions archaïques des grands événements contemporains...

Ways est à l'est de Genappe. On suit un sentier qui se détache de la route à gauche, et l'on pénètre dans la modeste bourgade après avoir dépassé un cabaret portant comme enseigne : « *Aux cuirassiers de Reichshoffen* ». Au milieu du plus triste des cimetières, à côté de la plus pauvre des églises, s'élève le monument du général Duhesme, mort à Genappe. D'un côté, l'inscription ; de l'autre, une épée dont la garde s'auréole d'une couronne de chêne. Le presbytère est à deux pas, et le curé m'apprend que le petit-fils du général Duhesme vient très souvent à Ways visiter la tombe de son

grand-père. Les habitants racontent que le général, blessé, mourant, avait été déposé par les soldats de la Jeune Garde devant l'auberge du *Roi d'Espagne* à Genappe, où Blücher venait de s'arrêter. Les hussards de Brunswick, ivres de carnage, mirent les quelques fidèles du général français en déroute et achevèrent le héros à coups de lance. Le récit de cet assassinat a trouvé crédit chez tous les historiens français. M. Houssaye en a fait justice. Duhesme fut soigné à l'auberge du *Roi d'Espagne* par son neveu le capitaine Marquiaud. Blücher, de son côté, recommanda le mourant à son médecin d'état-major. Mais les blessures étaient trop graves. Le général expira deux jours après la bataille. Néanmoins, aujourd'hui encore, les bonnes gens de Genappe montrent avec horreur le seuil de la porte où s'accomplit le meurtre, comme à Florence on montre avec orgueil la pierre où venait rêver Dante.

VI. — BIERGES. — WAVRE. — BASSE-WAVRE

Jusqu'ici, nous n'avons pas quitté les routes parcourues par l'Empereur avec le gros de l'armée. Transportons-nous à présent du côté de Wavre où Blücher s'était retiré avec son armée en déroute et où ses ruses et sa vaillance opiniâtre devaient immobiliser les troupes de Grouchy. Des hauteurs de Bierges la vue embrasse, du côté de Wavre, un merveilleux paysage brabançon. A l'est, s'élève une colline arrondie, qu'un petit bois de sapins recouvre d'un haut tapis vert. Sur les flancs du monticule, les champs, dont la terre rouge vient d'être fraîchement retournée, sont découpés en carrés et en rectangles. Cette élévation s'appelle dans le pays *l'Tienne des Français*, c'est-à-dire *la Montagne des Français*. Devant nous, à une demi-lieue, miroitent sous le soleil de septembre les toits ardoisés de Wavre. Plus loin à gauche, Bossu, puis, dans l'axe de la ville, Basse-Wavre que surplombent à l'horizon des tertres mamelonnés d'une tonalité verdâtre extraordinairement ténue. La Dyle passe devant *l'Tienne des Français* et roule des eaux rapides vers Wavre. Sa belle vallée n'offre aucun aspect plus caractéristique.

Le fameux moulin de Bierges a conservé sa physionomie de 1815. Il semble abriter derrière la Dyle ses grands bâtiments de ferme et sa grange immense. Des saules poussent à l'extérieur et laissent traîner leurs feuillages d'argent dans la rivière, autour du pont où Gérard, furieux des hésitations de Grouchy et presentant la catastrophe, se plaçait à la tête de ses troupes, cherchant la mort, et recevait une balle en pleine poitrine...

Wavre même est placée dans un site délicieux, entourée d'un cercle de collines où les villages plantés sur les crêtes s'encadrent de sapinières, de rangées de peupliers, de vastes parterres de bruyères roses. L'hôtel de ville, avec sa façade jaune, le monument en marbre allégorisant l'indépendance belge, n'offrent qu'un intérêt médiocre. Dans l'église, riche en belles boiseries du siècle dernier, mais badigeonnée d'une manière abominable, le sacristain me montre dans les piliers de grands trous produits par les boulets de l'artillerie française. Il me dit que je trouverai à Basse-Wavre un survivant des armées napoléoniennes. Ce renseignement me cause un véritable trouble. Quelle fortune inespérée ! Je me rends à Basse-Wavre tout frémissant de joie. Je remarque à peine la « drève » ombreuse qui y mène, la jolie église et son clocher joyeusement tarabiscoté — je ne désire qu'une chose : trouver le nommé Van M.... entendre de sa bouche le récit des combats gigantesques. Hélas ! je me trouve devant un misérable déchet humain, un vieillard centenaire, sourd, aphone, qui ne comprend rien à mes questions, bégaye avec peine quelques mots de wallon, et me regarde d'un œil sans vie. J'admire néanmoins de confiance le soldat de la Grande Armée. Et comme je quitte cette pauvre ruine, sa fille, prenant enfin la parole, m'apprend que Van M... n'a pas servi dans les armées de Napoléon, que sa gloire est plus jeune, qu'il s'est battu contre les Hollandais, en 1830, pour conquérir l'indépendance de son pays...

VII. — LA VALLÉE DE LA LASNE

De Wavre à Braine-l'Alleud, un tramway vicinal transporte les paysans wallons, animés et loquaces. Les petites

voitures roulent tantôt sur la crête des collines entre les sapins serrés et menus, tantôt dans le fond de la vallée au milieu des champs et des prés. Toutes les haltes sont des étapes de l'épopée : Rixensart, Chapelle-Saint-Lambert, Lasne, Maransart. Ces noms s'auréolent d'une gloire purement prussienne. La poétique vallée de la Lasne où s'élèvent tous ces villages charmants fut pour l'armée de Blücher le difficile et presque impraticable chemin de la victoire. Le petit train en rend l'exploration très commode.

Mais il ne faut point se contenter ici d'admirer le paysage du haut d'une plate-forme trépidante. Il convient de regarder longuement. De Rixensart à Plancenoit, l'œil et l'esprit reçoivent maintes surprises. Comment Bülow, traînant à sa suite quarante mille hommes fatigués, harassés par les combats récents, a-t-il pu, par des routes détestables, des sentiers ravinés, tantôt en gravissant de fortes côtes, tantôt en franchissant des prairies marécageuses, mener ses troupes en quelques heures de Wavre à Chapelle-Saint-Lambert, et de Chapelle à Plancenoit? Lorsqu'on traverse le pays à pied on a le sentiment d'un effort gigantesque, unique, dépensé pendant cette course infernale. Par un temps favorable, il faut de bons jarrets et une certaine dose d'énergie pour marcher de Wavre à Plancenoit en ne s'arrêtant qu'à Chapelle. Quels enthousiasmes, quelles haines animaient donc ces quarante mille hommes encombrés d'artillerie, succombant sous les charges? D'autres troupes arrivaient à leur suite : celles de von Ryssel, de Pirch, de Gneisenau. Une seule âme semblait les animer. L'esprit indomptable de Blücher vivait dans cette armée prussienne. Un espoir de vengeance brûlait tous les cœurs, faisait vaincre tous les obstacles. Le feld-maréchal avait promis au Duc de Fer de le rejoindre à Mont-Saint-Jean. Il souffrait encore de sa chute à Ligny. Mais « il se serait fait attacher à son cheval plutôt que de manquer à la bataille ». Une fièvre de revanche soutenait le vieux Renard. Ses soldats s'enflammaient à sa juvénile ardeur et marchaient d'un élan formidable vers Mont-Saint-Jean où les appelait la voix sourde du canon...

Ils s'arrêtèrent à Chapelle-Saint-Lambert vers onze heures. Blücher vint y rejoindre Bülow. Vu de la vallée, le village,

avec ses maisons étagées, son clocher peint en rose, fait penser à quelque mignonne cité italienne. Il est perché avec grâce sur une colline où les petits bois de sapins et de bouleaux alternent avec les grands vergers. La Lasne, au pied du monticule, arrose de belles prairies animées par la tache vive des eupatoires. La nature prend les aspects d'un jardin, et le village coquet ressemble à un joujou. Il n'est personne ici qui n'ait quelque notion du passage des Prussiens. Le curé de Chapelle m'en parle avec précision. Un aimable « propriétaire » m'accompagne dans le bois de Paris et au monument du comte Schwerin en me racontant les traditions locales. Des hauteurs d'Aquinot nous apercevons le village Lasne à nos pieds, petit bourg assez pesamment tassé autour de son église dans le creux de la vallée. Mon guide me montre l'endroit où les Prussiens traversèrent la rivière.

La contrée, me dit-il, était à cette époque très marécageuse. Les chevaux avançaient avec une peine extrême. L'avant-garde de Bülow venait de s'arrêter à Chapelle-Saint-Lambert et s'apprêtait à faire un repas rapide. On avait déjà dépecé un bœuf. Les habitants effrayés fuyaient dans les bois en traînant à leur suite femmes, enfants, bestiaux, chevaux. Les animaux, presque tous, s'échappaient. Un paysan reconnut son cheval quatre ans plus tard, dans une écurie d'un village voisin ; on le lui rendit.

Les Prussiens arrêtés à Chapelle n'eurent pas le temps de commencer leur repas. Un aide de camp anglais, monté sur un cheval nerveux, arriva ventre à terre, traversa la rivière, les marais, les chemins boueux au risque de se casser le cou. Arrivé à Lasne il avisa un paysan nommé Van Hadenhoven, un Flamand installé dans le pays, et lui demanda :

— Avez-vous vu des soldats prussiens ici près ?

— Oui, répondit l'homme.

— Menez-moi sans retard vers eux, ajouta l'officier anglais.

Il prit Van Hadenhoven en croupe et tous deux s'en furent vers Chapelle-Saint-Lambert. Le repas des troupes de Bülow fut aussitôt interrompu. L'aide de camp de Wellington venait demander au général allemand de se rendre sans retard sur le champ de bataille même. Bülow demanda à son guide,

Degreef, s'il pouvait le conduire à cet endroit. Mais Degreef avait aperçu Van Hadenhoven.

— Il connaît beaucoup mieux la Haye-Sainte que moi, s'écria-t-il, et vous y mènera plus vite.

« Ce fut alors entre les deux guides une querelle de chiens. Ils espéraient échapper au dangereux honneur de conduire les troupes prussiennes. On les mit d'accord en les emmenant tous deux. Van Hadenhoven s'échappa dans le bois de Paris. On tira sur lui sans l'atteindre, et il réussit à se mettre en sûreté. Je tiens ces détails de son fils même. »

Tout en bavardant, nous étions arrivés au monument du comte de Schwerin, modeste colonne posée sur un socle octogonal qu'enlacent les ronces et les herbes folles.

— Le colonel de Schwerin, poursuivit mon complaisant *cicerone*, fut frappé au front d'un biscaïen en traversant le bois de Paris à la tête de son régiment. Son ordonnance le transporta en hâte dans une ferme voisine: mais l'officier était mort quand on le coucha sur un lit. On l'enterra à cette place. Pour être certain de retrouver les restes de son colonel, l'ordonnance fit planter un arbuste sur la tombe. Trois ans plus tard, la famille du comte vint dans le pays. On creusa la terre à l'endroit où l'arbuste avait grandi; les fossoyeurs reconnurent le cadavre aux bagues et aux bijoux que le colonel portait encore. La famille acheta le terrain et y éleva le monument que vous voyez. La veuve du comte Schwerin, Sophie Doentroff, depuis cette époque, envoya chaque année au curé de Lasne une somme de cent florins à distribuer aux pauvres; elle fit don, en outre, de deux cloches à l'église. La comtesse mourut en 1863; elle légua une rente à la commune pour secourir les villageois les plus nécessiteux et particulièrement ceux qui habitaient près de la sépulture. Elle espérait assurer par sa charité le bon entretien du monument. Vous voyez que ses intentions n'ont pas été bien comprises...

En effet, une haie et des arbustes misérables entourent la tombe. Un air d'abandon plane sur cet endroit mélancolique. La tristesse en est d'autant plus poignante que, au moment de mon passage, tout était fête autour. Lasne célébrait sa kermesse annuelle. Les cloches de tous les villages environnants, Ohain, Argenteuil, Chapelle-Saint-Lambert,

sonnaient à la fois. Des bruits de fanfare rustique nous parvenaient par bouffées. La nature était toute joyeuse aussi. La jolie église de Chapelle-Saint-Lambert, avec son clocher si fin et si rose, semblait un autel au dessus des marches de verdure. Le ciel lumineux laissait descendre dans le lointain une imperceptible buée bleuâtre. Et, dans le carillon qui chantait au-dessus de la vallée, j'entendais la voix dominante des cloches de Lasne, les cloches offertes par la pauvre comtesse...

VIII. — LE CHATEAU DE MORIENSART

La certitude d'une belle excursion me conduisit seule au vieux château de Moriensart. Je devais, contre mon attente, y entendre parler de la guerre.

On quitte le tramway vicinal à Aywiers, entre Plancenoit et Lasne, et l'on traverse tout d'abord une vieille abbaye transformée en brasserie. Une large porte où rit un masque s'ouvre devant nous; le seuil franchi, on pénètre dans une vaste cour désolée, bordée de grands bâtiments aux toits d'ardoise, emplie d'une multitude de poules et de canards. Dans le silence du vieil édifice abbatial retentit le marteau d'un forgeron... Derrière l'abbaye monte la route conduisant à Beaumont, à Moriensart et à Céroux-Mousty. Elle est bordée à l'automne de bruyères, de bouleaux, de sapins. Des deux côtés bientôt s'étendent les bois... Parfois une trouée dans les arbres laisse apercevoir un ravin magnifique où s'accrochent les ronces, les fougères et les balais maigres des genêts défleuris. A Beaumont, les chemins se dégarnissent de leur haie de sapins. La vue se répand sur tout le pays. Au nord-ouest, entre les champs roses et les masses bleuâtres des bois de Paris et d'Ohain, se dresse le clocher de Lasne. A l'ouest, derrière le plateau de Mont-Saint-Jean, la Butte de Waterloo, petite et légère dans le lointain, pose sa masse tumulaire sur la ligne arrondie de l'horizon.

Le château de Moriensart est à une demi-lieue de Beaumont. A l'un des angles du bâtiment s'élève une grosse tour ou donjon, du treizième siècle, construite en granit et

flanquée, aux quatre angles, de tourelles octogonales de l'époque espagnole. Sur les pentes du toit, des fenêtres avec pignons redentés font saillie... La tour est à l'un des coins d'une ferme superbe qui remplace les parties détruites de l'ancien burg. Une mare s'étale dans la cour. Des paons, des canards noirs aux gorges blanches se bousculent sur le fumier. Cette belle ferme brabançonne, flanquée d'une bastille puissante, ne doit pas différer beaucoup, comme aspect extérieur, des « steens » que se faisaient construire les chevaliers campagnards de la Lotharingie et de la Flandre médiévales.

Le fils du fermier, très accueillant, vient à moi. Son visage clair et massif, ses larges épaules, sa marche puissante lui donnent un air féodal. Un peu de sang lotharingien doit couler dans ses veines. Il me fait visiter la tour, me montre au premier étage quelques vieux meubles, et me conduit jusqu'au sommet. Des pigeons partent autour de nous d'un vol rapide. Nos yeux sont tout de suite attirés par la Butte détachant sur le ciel limpide sa forme géométrique :

— Mon père et mon grand'père ont vu la mêlée du haut de la tour, me raconte le jeune fermier. Mon père avait six ans. Un détachement prussien s'est arrêté ici quelques jours avant la bataille. Des cavaliers faisaient trotter leurs chevaux toute la journée. Ils avaient, prétend-on, l'espoir en fatiguant leurs bêtes d'être immobilisés et de ne plus être envoyés au feu. A Céroux-Mousty, que vous apercevez ici près, les soldats de Blücher maltraitèrent cruellement la population pour en obtenir des vivres. Les officiers essayèrent de réprimer leurs rapines et répondaient aux plaintes des paysans : « Ne leur en voulez pas, ils vont mourir demain... »

Je regarde Céroux-Mousty dont la masse pittoresque se fond dans le ciel gris. De l'autre côté, à l'ouest, le ciel est rose. Le soleil se cache momentanément derrière un nuage que ses rayons percent de toutes parts. La Butte est comme entourée de longues flèches lumineuses. Tout le plateau de Mont-Saint-Jean se dore et s'empourpre. Les Prussiens, qui espéraient si naïvement échapper à la mort, dorment là-bas peut-être dans cet immense champ funèbre nimbé de feu...

IX. — LA FERME DU CAILLOU

J'ai sous les yeux, en écrivant, une lithographie anglaise du milieu de ce siècle réprésentant « *The farm* du Caillou, *where Napoleon stayed the night before the battle of Waterloo* », et une estampe française datant à peu près de la même époque. La petite construction se compose de deux corps différents : le logis des fermiers à gauche, une grange avec grande porte cintrée à droite. Devant l'habitation s'étend une sorte de terrasse garnie d'une balustrade de bois ; à droite, une porte, percée dans un mur en grosses pierres de taille, donne accès au verger. La route est bordée d'ormes et de sapins en face de l'habitation. Le lithographe anglais a placé des personnages nombreux sur la chaussée : des familles conduites par des guides, des promeneurs arrêtés en des poses niaises. un couple élégant assis dans un cabriolet... La composition française montre une lourde diligence gravissant la côte qui mène à Genappe. Le touriste ne trouvera plus cette figuration aujourd'hui en visitant le Caillou. Le tramway de la vallée de la Lasne et le chemin de fer de Genappe ont rendu déserte la route tragique des Quatre-Bras.

La ferme aussi a bien changé. Elle est devenue une demeure de plaisance, presque une villa. M. Coulon, l'ancien architecte de l'arrondissement de Nivelles, en devint propriétaire, il y a quelque vingt ou trente ans. Il modifia le Caillou pour l'habiter. On suréleva la maison, on abattit la grange, on construisit une écurie et une remise. Le rez-de-chaussée où Napoléon avait passé la nuit du 17 au 18 juin, déjeuné le matin de la bataille et dressé ses premiers plans de combat, fut respecté. M. Coulon était un bonapartiste fervent. Ce fut lui qui restaura l'église de Waterloo. Il fit décorer les plafonds du Caillou d'une aigle surmontée d'un grand N. Il racheta les vieilles tables — fort élégantes, ma foi — sur lesquelles Napoléon avait déjeuné et déployé ses cartes. Des aigles ramassées sur le champ de bataille, des souvenirs, des dessins s'ajoutent à ces souvenirs. La maison est devenue un petit musée — le

plus vivant et le plus émouvant certes de tous ceux qu'on fait voir sur le champ de bataille.

Je suis arrivé au Caillou un matin. Une pluie fine tombait. La route était maussade. Ne sachant point quels étaient les locataires actuels, je me demandais quel accueil m'était réservé. Je fus vite rassuré. Le Caillou était encore occupé à cette époque par madame veuve Coulon et par son fils, M. Émile Coulon, un dessinateur de talent dont j'avais vu déjà les œuvres. Une réception des plus cordiales me fit oublier rapidement l'humidité et la tristesse du chemin. M. Émile Coulon a conservé pour Napoléon le culte professé par son père. Il m'a fait voir en détail le Caillou, puis le verger où tout un escadron passa la nuit, l'espèce de tourelle en contrefort placée au fond du jardin que la tradition désigne comme un des observatoires de l'Empereur, puis la chambre où Napoléon rêva d'écraser l'Europe en un suprême effort. Chose singulière : les paysans sont unanimes à déclarer que l'Empereur ne passa pas la nuit du 17 au 18 juin dans la ferme du Caillou, mais que, pour *induire ses ennemis en erreur*, il alla demander l'hospitalité au jardinier Aubry qui habitait, à quelques centaines de mètres, dans la direction de Plancenoit, une misérable chaumière. Les « titres » du Caillou sont pourtant établis par l'histoire. M. Émile Coulon me raconte que son père connut la vieille femme qui servit le déjeuner impérial. Elle se souvenait avec précision du tableau qu'offrait la chambre pendant et après le repas. La table desservie, on plaça les cartes sur le tapis à côté du « petit chapeau ». Puis l'Empereur et son état-major s'enfermèrent assez longtemps. Quand ils quittèrent le Caillou, les régiments s'alignaient le long de la route. Les musiques saluèrent une dernière fois le maître, d'une fanfare d'orgueil et d'espoir...

Devant les lieux mêmes, parmi les objets parlants où survit quelque chose des grandes heures écoulées, ces données vagues font surgir dans l'esprit des visions nettes et vivantes. Mon hôte me fournit d'autres détails qui précisèrent ces tableaux... Mais la matinée se termina par un déjeuner animé et copieux. Certaines impressions que j'aurais voulu fixer dans ma mémoire s'échappèrent. Ce repas au Caillou parmi

des reliques vénérables aurait dû prendre un caractère grave et religieux. Je confesse qu'il fut gai et bien arrosé, comme un vrai repas wallon, et qu'au dessert on avait oublié l'Empereur et les milliers d'hommes qui furent massacrés pour l'amour de sa gloire...

X. — LA FERME DE PRICEMONT

En contre-bas de la chaussée qui va d'Ohain à Genval, au milieu des pépinières et des larges prés où s'ébrouent les poulains, la plantureuse ferme de Pricemont domine une des parties les plus pittoresques de la vallée de la Lasne. Les bâtiments sont très anciens; ils appartiennent à la famille Stouffs, qui a donné à la Belgique maints bourgmestres, échevins et représentants. Le prince d'Orange établit ici son quartier général avant la bataille. Sur la route d'Ohain se dresse un survivant de 1815. Hiver et été, ce témoin solitaire contemple la Butte du Lion dressée dans le lointain. C'est un arbre, mais un arbre singulier, double, hybride, unique : une épine géante autour de laquelle a poussé un lierre énorme. Les grosses branches de la plante parasite s'enroulent, se tordent, s'enlacent autour du tronc de l'épine avec des ondulations de couleuvre et développent de toutes parts un superbe bouquet de feuillage. L'épine semble étouffée sous le massif opulent; mais sa ramure s'y est frayé un chemin et agite au-dessus de son inséparable compagnon un panache triomphal de feuilles finement découpées.

C'est à la ferme de Pricemont qu'il faut rattacher, croyons-nous, un cycle de légendes comiques très populaires en Wallonie, en Flandre et dans le Brabant. Les soldats hollando-belges furent ridiculisés d'une manière impitoyable par leurs compatriotes. Pourquoi? On ne sait trop. Une partie des troupes du prince d'Orange, équipée à la hâte, ne participa point à l'action et fut casernée dans des fermes pendant toute la campagne. Cela n'empêcha point sans doute quelques-uns de ces beaux guerriers de raconter leurs exploits héroïques dans leur ville natale. On se moqua d'eux, on aggrava leurs

discours dans des histoires grotesques, et le ridicule s'étendit, dans la suite, aux autres régiments des Pays-Bas dont on oubliait la belle conduite à Quatre-Bras et à Waterloo même. Chose singulière : le thème de ces récits se trouve déjà dans Plaute. Pour « blaguer » ou pour « zwanser », comme on dit à Bruxelles, ces soldats-spectateurs, les beaux esprits en Belgique leur prêtèrent les fanfaronnades du *Miles gloriosus*. La plus ancienne version serait née à Tournay; celle de Gand aurait suivi de près. La version bruxelloise est devenue la plus célèbre ; elle se raconte en patois « marollien ». La voici, très abrégée, et privée de son dialogue savoureux.

Napoléon est dans sa tente; il déjeune tranquillement avec du « chicolate ». Tous les quarts d'heure un aide de camp entre, effaré, et annonce à l'Empereur que les Anglais ont reçu de nouveaux renforts. Napoléon ne s'émeut pas pour si peu et donne simplement l'ordre de faire avancer de nouveaux régiments. Enfin, l'aide de camp, blême, hagard, les cheveux dressés sur la tête, vient s'abîmer sur une chaise.

— Poléon, dit-il, les Belges y sont là.

L'Empereur change de visage et demande avec anxiété :

— Combien c'qu'y sont dô ?

— Quatre !

— Podferbloume ! Nous sommes f... ichus !

La légende gantoise montre constamment le maréchal Bertrand aux côtés de l'Empereur. Fait inexplicable : le général Van Damme, Gantois d'origine, ne jouit d'aucune popularité chez ses compatriotes, tandis que Bertrand est aussi célèbre, parmi les descendants d'Artevelde, que l'Empereur lui-même. Au matin de la bataille donc, Bertrand s'est placé sur un monticule et regarde les lignes anglaises avec sa lunette d'approche. Napoléon se tient à ses côtés, et tout à coup, lui demande, en gantois :

— Bertrand, prête-moi ta lunette un moment.

— Volontiers, Sire, répond le maréchal.

Napoléon, à son tour, examine le plateau et les régiments ennemis.

— Quelle bonne lunette, Bertrand ! — dit-il au bout de quelques minutes, toujours en gantois. — Où l'as-tu achetée ?

— Mais chez l'Italien de la rue des Champs, Sire ! (Il y

avait autrefois un marchand de lunettes, italien d'origine, dans la rue des Champs, à Gand.)

— Veux-tu me la prêter jusqu'à la fin de la journée?

— Avec plaisir.

La bataille s'engage. La lunette rend les plus grands services à Napoléon. Il aperçoit les moindres mouvements des Anglais, des Prussiens et les déjoue avec un calme absolu. Soudain il aperçoit, du côté de Braine-l'Alleud, un point mouvant. C'est la réserve gantoise: quatre hommes seulement, mais « grands comme des arbres ». Wellington, à bout de ruses et de soldats, n'a plus d'espoir qu'en ces quatre géants. Ils avancent, stoïques, imperturbables. Napoléon tient sa lunette braquée sur eux. Il sent qu'un grand danger le menace.

— Bertrand, dit-il d'une voix tremblante, quels sont ces hommes formidables?

Le maréchal regarde à son tour et répond, plein de trouble :

— Sire, ce sont les « Genteneers ».

L'Empereur lance un juron et s'écrie, dans la langue gantoise la plus pure :

— Nous sommes... perdus. Il n'y a plus qu'à battre en retraite.

Ne pouvant employer le dialecte local, je ne saurais exprimer l'irrésistible drôlerie de ces récits. Les dialogues gantois, d'une bonhomie gouailleuse et singulièrement libre, bravent l'honnêteté. L'esprit d'Uilenspiegel et de Breughel y reparaît en son naturalisme ingénu. Les quatre soldats de la bataille de Waterloo sont les descendants reconnaissables — bien que travestis par l'ironie moderne — des lurons héroïques que l'on chantait au XIVe siècle dans la chanson des *Kerels*.

XI. — « THE WATERLOO BALL-ROOM »

Nous avons traversé Fleurus, Ligny, les Quatre-Bras, Genappe à la suite de Napoléon: nous avons franchi les défilés de la Lasne avec les soldats de Blücher; nous allons, avant de parcourir le champ de bataille, rejoindre un moment

les chefs de l'armée anglaise apprenant dans la griserie d'une fête l'entrée des Français en Belgique et les progrès foudroyants de l'armée impériale.

Rue de la Blanchisserie, à Bruxelles, derrière une maison plate et triste, on montre un vaste hangar dans lequel eut lieu, s'il faut en croire Fraser, le fameux bal de la duchesse de Richmond. Le visiteur traverse d'abord une petite cour non couverte; on ne lui fait point voir le rez-de-chaussée du fameux *hall*. Il monte au premier par une sorte d'échelle. Le soir du bal, un escalier royal conduisait, dit-on, à la salle de fête. Celle-ci appartient actuellement à un carrossier. Breaks, charrettes à bancs, voitures de tous genres luisantes de vernis ou montrant encore leurs caisses de bois naturel, charrettes d'enfants, landaus, coupés, omnibus, sont placés un peu pêle-mêle dans ce vaste grenier à peine haut de trois mètres. La poussière couvre le sol; les murailles sont sales. Six poutres énormes traversent le hangar, venant du rez-de-chaussée et allant supporter la charpente du toit. Dans le parquet, dont les planches sont d'une largeur remarquable, des ouvertures, pratiquées de distance en distance, permettent de faire manœuvrer des leviers sur lesquels on place des voitures. Au mois d'août de l'année 1888, sir William Fraser, l'auteur des *Words on Wellington*, découvrit ce grenier poussiéreux, puissamment construit et vieux sans doute d'un siècle. Sans hésiter, il y reconnut le cadre où se déroula cette belle nuit d'amour et de joie qui préluda à l'épopée de Waterloo.

Fraser ne s'est-il pas trompé? Dans son excellent petit *Itinéraire*, M. Georges Barral affirme que la fête eut lieu au premier étage de l'hôtel même du duc de Richmond et non dans un *hall* contigu, loué et décoré pour la circonstance. Le duc occupait un château situé à cette époque en pleine campagne. Cette demeure seigneuriale, modifiée et réduite, se trouve absorbée aujourd'hui par l'hôpital des sœurs Augustines. La ville s'est étendue tout autour, si bien que les vestiges de la maison de plaisance du duc de Richmond sont situés actuellement en pleine cité. On n'est admis à les voir que muni d'une permission spéciale. Le premier étage du château de Richmond sert de réfectoire aux Sœurs hospitalières. Les reli-

gieuses ont transformé les autres pièces en salles de malades et en cellules. Si l'étincelante « veillée des armes », chantée par Byron, s'est tenue dans ce château converti aujourd'hui en couvent, la prière et la charité ont, sans doute, purifié aux yeux des Sœurs ces lieux où l'on concerta les massacres dans l'enivrement des danses et du festin.

Lady de Roos, fille du duc et de la duchesse de Richmond, a déclaré à maintes reprises — s'il faut en croire M. Barral — que la fête avait eu lieu dans la demeure même de ses parents. Pourquoi ne pas admettre ses dires? Le hangar, que la légende et l'histoire ont toutes deux accepté comme le décor authentique du célèbre bal, est infiniment laid et triste; il n'a pour lui qu'un certain air de puissance vulgaire. La médiocre élévation du plafond, les six poutres traversant le plancher y rendent un bal à peu près invraisemblable. Les deux cent cinquante invités de la duchesse devaient y étouffer. Et songez de plus à la place qu'auraient occupé le buffet et l'estrade des musiciens. La circulation même aurait été difficile; les valets eussent été immobilisés. Comment se figurer, dans ce milieu grossier, les scènes tragiques ou charmantes recueillies par la tradition, embellies par les poètes, et dont on ne sait plus si elles sont légendes ou vérités? Voit-on les généraux, les diplomates, les pairs, les officiers, les enseignes, puis toutes les dames invitées par la duchesse, et parmi lesquelles il en était qui eussent inspiré le noble et gracieux pinceau de Prudhon, voit-on tout ce monde à la fois grave et frivole, vêtu des beaux et chatoyants costumes de l'Empire, se bousculant autour des malencontreuses poutres? Se représente-t-on Wellington, tour à tour sérieux et enjoué, allant d'un officier supérieur à l'autre pour communiquer à voix basse ses ordres de route, puis s'arrêtant devant le duc de Brunswick et lui apprenant la marche précipitée des Français? S'imagine-t-on le duc de Brunswick, devenu soudain pâle au pressentiment de sa mort prochaine, se levant en émoi et laissant échapper de ses mains le duc de Ligne, enfant, avec lequel il jouait? Un incident de ce genre eût mis aussitôt le bal en rumeur. On aurait deviné à l'instant le secret du Duc de Fer. Or la fête continua tranquillement. Tous les renseignements, toutes les versions, tous les témoignages sont unanimes à cet égard. On doit supposer que les

invités pouvaient circuler d'une pièce à l'autre; qu'après avoir dansé au premier étage, ils descendaient se rafraîchir et se reposer dans les salons du rez-de-chaussée. Quand, à minuit, Wellington arriva chez la duchesse, il put causer avec ses lieutenants sans attirer l'attention. Les groupes n'étaient donc point compacts. Les invités, sans doute, se dispersaient dans l'hôtel. La foudroyante nouvelle n'interrompit point la fête. Les jeunes officiers, « en bas de soie et en souliers à boucles », continuèrent de valser ; leurs supérieurs purent se retirer... à l'anglaise ; à trois heures du matin seulement les trompettes et les bugles annoncèrent « l'aube sanglante » qui arracha les retardataires des bras de leurs danseuses. La duchesse de Richmond réveilla sa fille cadette, « un vrai *baby* de Reynolds, écrit M. Houssaye, qui vint de ses petites mains roses rattacher l'épée du général en chef ». Mais, si la duchesse ne s'était pas trouvée chez elle, dans son hôtel, aurait-elle seulement songé à aller réveiller sa fille?

Le « hangar » de la rue de la Blanchisserie nous paraît avoir des droits fort douteux à l'honneur que les historiens lui confèrent. Son rôle est manifestement légendaire. Les Anglais, néanmoins, auraient voulu y célébrer le soixante-quinzième anniversaire de la bataille de Waterloo par une fête à laquelle on aurait invité toute l'aristocratie britannique. La décoration devait coûter cinquante mille francs. On recula devant les frais. Croit-on que la duchesse de Richmond avait dépensé autant?... La *Waterloo Ball-Room* est devenu un lieu de pèlerinage pour les Anglais, au même titre que la Butte de Mont-Saint-Jean. Ils signent en masse le *Visitor's book*. Quand ils sont accompagnés de leurs épouses, de leurs fiancées ou de leurs sœurs, ils esquissent quelques tours de danse avec une gravité toute religieuse. Et même, quand ils sont seuls, ils rendent hommage aux héros défunts en exécutant un entre-chat en manière de rite funèbre...

XII. — PLANCENOIT.

Reprenons notre promenade sur le champ de bataille. Au lieu de poursuivre notre excursion par la route de Mont-

Saint-Jean et de nous diriger vers la ferme Lacoste, nous obliquerons à droite en quittant le Caillou pour nous rendre à Plancenoit à travers champs. Au-dessus de la plaine éternellement ondulée, un ciel mouvementé de septembre roule de gros nuages gris sur un fond argenté. Plancenoit se dissimule dans un vallon. Le clocher émerge bientôt d'un bouquet d'arbres, à l'extrémité d'un chemin creux. Derrière le village, la colline se redresse, en sorte que la petite agglomération, avec ses toits rouges, ses façades crépies à la chaux, se découpe en vive mosaïque sur le coteau vert.

La cure, où je me dirige après avoir jeté un coup d'œil sur la place communale, disposée en double étage, est précédée d'une grille tapissée d'une opulente vigne vierge. On traverse le village avant d'y arriver, chaque maison s'entoure d'un jardinet, et les rues sont fleuries comme pour une procession perpétuelle. Le curé, très obligeant comme tous les prêtres du pays, commence par me déclarer « qu'il ne connaît rien » et qu'il regrette de ne pouvoir me renseigner sur les traditions locales. Il « professe un scepticisme profond » à l'égard des histoires de paysans, et son ignorance des légendes populaires est voulue.

— En arrivant, il y a dix-sept ans, à Plancenoit, me dit-il, j'interrogeai les vieillards qui prétendaient avoir été mêlés aux événements de 1815. Ils me racontèrent d'abord des aventures extraordinaires, puis finirent par avouer qu'ils avaient fabriqué ces récits de toutes pièces. « *Faut bien servir qué'que chose aux Anglais, n'est-ce pas?* » me disaient-ils pour se justifier. Tout ce qu'ils savaient, c'est que, aux premiers coups de feu, ils avaient fui précipitamment avec leurs bestiaux et que, au retour, ils avaient trouvé les rues pleines de cadavres et des soldats morts et blessés dans leurs maisons. Un vieux mendiant, qui se tint pendant plusieurs années au pied de la Butte du Lion, racontait à tous les visiteurs qu'il avait servi de guide à l'avant-garde prussienne; or, il était né en 1820. Plusieurs vieilles femmes gagnaient leur vie en racontant aux Anglais les épisodes terribles dont elles avaient été soi-disant les témoins. Toutes étaient nées après la bataille.

Le curé m'accompagna ensuite à l'église. La façade, en pseudo-gothique, est de construction récente. Il ne reste rien

de l'église primitive bâtie au treizième siècle. L'ancien clocher existait encore en 1815. Un dessin anglais, fait quelques jours après la bataille, nous montre sa masse quadrangulaire, semblable à celle des puissants clochers de la Hulpe et d'Ohain, s'élevant parmi les saules du cimetière. Le reste d'une antique muraille entoure encore aujourd'hui une partie du champ funèbre; il n'est point, à Plancenoit, d'autres pierres contemporaines de la bataille. Autour de ce mur en granit les voltigeurs et les tirailleurs de la Jeune Garde ont lutté pendant des heures, comme des enragés, défendant ou attaquant tour à tour le cimetière. Ici comme à Ligny, le calme infini du paysage actuel s'oppose dans l'esprit à la violence sanglante des souvenirs évoqués...

L'église, à l'intérieur, est revêtue d'une polychromie coquette. L'ancien autel, traversé par les balles, a été transporté, me dit le curé, dans un village situé non loin de Péruwelz; il datait de la Renaissance. Tout ce qui pouvait rappeler l'horrible boucherie a disparu de cette charmante église rose et bleue; le curé actuel, non seulement ne veut plus se souvenir des légendes que lui contaient les vieillards, mais il efface avec soin les traces authentiques de la guerre.

Et pourtant, comme je le quitte, après avoir bavardé longuement avec lui de la bataille, il me dit en manière de conclusion :

— Waterloo a donné son nom à la terrible journée sans aucun droit. Notre village seul pouvait revendiquer ce titre. Il n'y a ni bataille de Waterloo, ni bataille de Mont-Saint-Jean ; il n'y a que la bataille de Plancenoit.

XIII. — HANNOTELET. — PAPELOTTE. — FICHERMONT

Un peu au nord de Plancenoit, s'élève une insignifiante pyramide gothique : c'est le monument des Prussiens. L'inscription en est simple : *Die gefallenen Helden ehrt dankbar König und Vaterland; sie ruhen in Frieden.* Prenons à droite les chemins creux qui nous ramènent dans la vallée de la Lasne. La jolie ferme d'Hannotelet s'offre bientôt à nous, à

peu de distance du tramway vicinal. Un énorme noyer l'ombrage en partie. Les fenêtres à bascule dessinent de petits cadres blancs dans la façade rouge tournée vers le vallon. Les fermiers n'habitent le pays que depuis six ans, ils ignorent tout...

Derrière Hannotelet, nous voici soudain sur une colline inculte. Des genêts, des bruyères, des ronces, des fougères s'entremêlent, se confondent sur le sol sablonneux. Il faut grimper assez longtemps avant d'atteindre les hauteurs. Un territoire étendu s'étale entre Hannotelet et le château de Fichermont. Sur la terre labourée, les meules roses s'alignent comme des tentes. De grands toits ardoisés brillent au-dessus des terres et versent sur tout le plateau de vives lumières ; ce sont les toits des fermes historiques : Papelotte, Fichermont, la Haye-Sainte. De toutes parts les flèches aiguës des clochers déchirent le ciel ; derrière la houle paisible des champs vallonnés on dirait autant de nefs immobiles...

Papelotte est l'une des plus importantes constructions fermières du Brabant. La tour, posée comme une bastille sur la voûte d'entrée, lui donne une allure de château-fort. Autour de la ferme rayonnent les chemins creux d'un accès difficile. Comme à Moriensart, on se croirait transporté dans le burg rustique de quelque chevalier lotharingien. Papelotte a été rebâti presque entièrement, il y a une vingtaine d'années. Certaines parties anciennes portent encore les traces de l'incendie allumé le soir de la bataille. Le fermier me fait voir avec complaisance ses écuries, ses étables. Les bâtiments sont entretenus avec amour. J'admire les étalons brabançons aux encolures formidables, aux croupes larges et luisantes; on me fait contempler tout un troupeau de petites vaches bretonnes. La richesse de cette ferme a quelque chose d'imposant et de noble... Mais, hélas! aucune légende à recueillir.

Les champs, au dehors, sont solitaires. Je marche pendant près d'une demi-heure sans rencontrer une âme. On ne voit ici ni huttes, ni cabanes, ni maisonnettes autour des grosses fermes et des châteaux, rien que des terres de labour et des chemins ravinés. Fichermont apparaît enfin, entouré de ses haies et de ses grilles. Une délicieuse maison de plaisance faisant l'effet d'une oasis fleurie au milieu de la solitude.

Deux constructions indépendantes l'une de l'autre s'élèvent au milieu du parc. La plus ancienne date de l'époque espagnole; la façade, en briques rouges, surmontée d'un pignon à redents, semble sortir d'un paysage de Teniers: la muraille porte l'écusson de la famille de Fierlant, autrefois propriétaire du château, et une statuette de saint Hubert posée dans une niche. Cette partie de Fichermont existait seule en 1815; elle marquait l'une des pointes extrêmes du champ de carnage. La cavalerie du général d'Homond et des régiments de Hanovriens passèrent comme des trombes égarées devant ce joli château brabançon, devenu la demeure du jardinier et des domestiques.

Les « châtelains » habitent une construction nouvelle hérissée de créneaux et de tourelles. Ce castel romantique fait assez piteuse figure à côté de la maison ancienne. Les « maîtres » sont absents. Ils n'habitent Fichermont que depuis quelques années et n'auraient sans doute rien à m'apprendre. Un jardinier m'accompagne dans le parc. Son père, me raconte-t-il, avait sept ans l'année de la bataille, sa mère cinq. Ils habitaient un hameau de Lasne. A l'arrivée des Prussiens, leurs parents les amenèrent dans les bois avec les bestiaux. Des villages entiers fuyaient à travers les forêts. Parfois de grands arbres tombaient, coupés par les boulets. Les collines brabançonnes n'étaient pas couvertes alors de petites sapinières plantées par des arboriculteurs. D'épaisses frondaisons les surmontaient. Les paysans cherchèrent le salut dans ces beaux bois. Mais leur fuite était entravée à chaque pas. On rencontrait des troupes attardées: les bêtes refusaient d'avancer, ou, prises de peur en entendant la canonnade lointaine, ruaient, jouaient des cornes détalaient brusquement. Les parents du jardinier marchèrent jusqu'à Rixensart et passèrent la nuit en plein air, endormis autour d'un feu de branches...

Dans la cour de Fichermont, entre les écuries et la demeure ancienne, s'élève un puits charmant qui remonte au seizième siècle. Un lierre épais décore le joli petit édifice et descend en lourdes cascades vertes du toit ardoisé. Sans doute des luttes sanglantes s'engagèrent autour de la margelle. Mais nous ne sommes pas ici en face d'un trou sinistre

comme celui d'Hogoumont. Aucune trace de destruction, aucun éclat dans la pierre. J'ai demandé au jardinier si l'on ne racontait pas d' « histoires » dans le pays sur le puits de Fichermont, si l'on ne parlait pas de cadavres enfouis à la hâte dans cette fosse profonde. Il ne savait rien.

XIV. — ROSSOMME. — TRIMOTIAU. — FERME LACOSTE

Remontons du Caillou vers le nord, en suivant la chaussée nue, sans arbres, qui mène à Mont-Saint-Jean et à Waterloo, en laissant à droite et à gauche les fermes blanches dont les noms idylliques et religieux, Belle-Alliance, Haye-Sainte, etc., perpétuent des souvenirs de sang. On traverse d'abord le joli hameau de Maison-du-Roi, quelques vieilles maisons solides groupées autour d'une grande ferme; on dépasse le chemin qui mène, à gauche, vers Braine-l'Alleud, et, au delà de l'emplacement occupé jadis par la ferme Rossomme, on arrive à la ferme Lacoste. Cette fois, nous sommes dans le cirque où se dénoua la lutte gigantesque. Rossomme, où Napoléon eut sans doute le pressentiment de la défaite en voyant, du côté de Chapelle-Saint-Lambert, l'avant-garde de Bülow, Rossomme n'existe plus. L'Empereur y fit un repas avant d'engager la bataille; le fermier lui fournit la chaise et la table qu'on transporta sur le petit observatoire du Trimotiau. Cette ferme porta malheur à Napoléon, dit-on; après la catastrophe les paysans considérèrent l'habitation comme maudite. Elle fut vendue, en dernier lieu, à deux paysans qui l'occupèrent en commun. Dès les premiers jours leur bonne entente fut rompue. Un soir, dans le cours de l'année 1895, Rossomme brûla. Il ne resta que quelques débris de murailles calcinées. La ruine fut rasée. Les deux paysans s'accusèrent réciproquement d'avoir mis le feu à la ferme. Ils se chargèrent avec rage. Les pierres ensorcelées les avaient rendus ennemis.

Un peu plus au nord, la maison de Decoster présente à la chaussée sa façade unie percée d'une porte étroite. Il ne reste que fort peu de chose du cabaret qu'occupait le guide de Napoléon et que l'on nommait la maison de Lacoste.

Pourquoi Lacoste ?

Jean-Baptiste Decoster était un gros flamand né aux environs de Louvain et qui vint s'installer en Wallonie au commencement du siècle. La légende populaire, le roman et l'histoire en ont fait un couard. Mais, en apprenant l'arrivée des troupes, il conseilla à sa femme et à ses enfants de fuir vers les bois d'Aywiers et garda seul sa maison. N'aurait-il pas pu fuir aussi ? Il tremblait, dit-on, de tous ses membres quand les officiers le traînèrent devant l'Empereur. Quoi de plus naturel ! Il ne donna que de faux renseignements à Napoléon; mais Decoster parlait très mal le français et ses indications devaient être difficilement comprises. Qu'il ne déployât pas la bravoure de Ney ou de Cambronne, nous voulons bien l'admettre; qu'il ait trompé sciemment Napoléon, nous ne croyons pas qu'on puisse le prouver. Son manque de sang-froid était une garantie de sa sincérité.

Quoi qu'il en soit, Jean-Baptiste Decoster au lendemain de la bataille devint une figure historique. Son nom avait déjà été quelque peu estropié par ses voisins de Plancenoit et de Mont-Saint-Jean. Ils en avaient fait successivement Decoste, De Cosse, D'Écosse, Lacosse[1]. Les historiens écrivirent Lacoste et ce nom finalement remplaça celui de Decoster. Les plans de l'Institut cartographique de Belgique écrivent « Ferme Lacoste » et dans le pays la maison ne porte pas d'autre nom. Le fermier actuel ne connaît que vaguement l'histoire de « Jean-Baptiste », son célèbre prédécesseur. Il me reçoit en pleins champs. Ses bœufs, le col orné de glands en laine rouge, traînent la charrue. Tout en les excitant de la voix, il me raconte ce qu'il sait de la guerre :

— Pour sûr, monsieur, que Napoléon avait passé la nuit chez Aubry. On vous dira qu'il était au Caillou. Il ne faut pas croire ça. Aubry habitait à un demi-kilomètre de la route. C'était un brave homme, allez, incapable de mentir, et un bon jardinier. Son petit-fils et sa petite-fille vivent encore et c'est aussi de ben brav'gens. Napoléon est allé à Rossomme où qu'il a demandé une table et un banc. Il l'a placé derrière la maison de Lacoste, sur cette petite élévation que nous

1. *Decoster* signifie *le sacristain* en flamand et non l'*Écossais* comme a pu le faire croire la prononciation *D'Écosse*.

appelons l'Trimotia. C'est aujourd'hui un champ de betteraves. Pour sûr qu'il a couché chez Aubry.

XV. — LA BELLE-ALLIANCE

Napoléon n'alla pas plus loin. Le soir de la bataille, Wellington et Blücher se rencontrèrent, par hasard, à cet endroit et, comme le dit une plaque commémorative « se saluèrent mutuellement vainqueurs ». La Belle-Alliance est aujourd'hui un cabaret. Avant que son nom eût retenti dans la funèbre épopée, elle jouissait déjà d'une réputation légendaire. La fermière qui l'habita tout d'abord était veuve d'un second mari. Son deuil était à peine écoulé qu'elle épousait un de ses valets. D'où le nom de Belle-Alliance donnée à la métairie par les voisins de cette fermière sans orgueil. Telle est la version racontée par Walter Scott. Certains paysans, interrogés par Le Mayeur, ont fourni une autre explication. La fermière n'était nullement la luronne que l'on croit. C'était une veuve sage et respectée. Mais elle eut le malheur de rencontrer un de ces coqs de village, gaillards sans scrupules, paresseux mais séduisants, dont elle s'amouracha. Le mariage fut décidé. En apprenant la triste nouvelle, le curé s'écria :

— Quelle belle alliance nous allons conclure !

La métairie avait autrefois un aspect plus coquet, si j'en crois de nombreuses reproductions gravées ou lithographiées depuis 1815. Sur une seule estampe, exécutée en Allemagne, elle apparaît lugubre. Des soldats, transformés en fossoyeurs, enterrent les cadavres des deux côtés de la chaussée. La ferme, mal dessinée, vacille sur ses assises. On la dirait prête à s'écrouler ; sa façade est fuyante, ses fenêtres sont louches. L'immense cimetière grossièrement colorié semble faire peur à cette bicoque tremblante...

La Belle-Alliance n'est ni une ferme opulente comme Papelotte ou la Haye-Sainte, ni une ferme magique comme Hogoumont. Elle est tout simplement triste, d'une tristesse pauvre et sans grandeur.

La salle du « Musée » est misérable. Les murs sont cou-

verts d'une chaux bleuâtre. Une suspension en fer-blanc recouverte d'une gaze verte pend au plafond. Les lithographies souillées, maculées, des batailles de Waterloo, de Leipzig, du siège de Ratisbonne, sont collées à la muraille. Une statuette de Napoléon en plâtre doré décore la cheminée. Tout cela sent l'abandon ; un froid humide nous enveloppe. Une vieille gravure montre la ferme d'autrefois. Combien elle était gracieuse et fraîche, sans les enseignes et les inscriptions qui enlaidissent à présent les volets et la façade ! Voici plus loin la photographie d'une nonagénaire, Marie-Françoise Roch, petite vieille ratatinée et aveugle qui attirait jadis les visiteurs à la Belle-Alliance. Son histoire est écrite sous le portrait. Marie-Françoise était née à Ways, le 24 juin 1803. Elle venait de faire sa première communion et était allée passer quelques jours chez sa sœur à Plancenoit, quand les troupes affluèrent dans la contrée. Marie-Françoise réussit à se réfugier dans une niche pendant la bataille ; elle y resta blottie toute la journée. Le soir, elle sortit de sa retraite et soigna les blessés et les mourants. Elle mourut aveugle, il y a quelques années. Sa fille et son gendre sont les propriétaires actuels de la Belle-Alliance. De son vivant, les visiteurs, intéressés par son récit, laissaient tomber les gros sous dans la main des cabaretiers. La vieille animait de ses souvenirs vivants l'estaminet désolé. Marie-Françoise morte, l'âme de la Belle-Alliance s'évanouissait. La ferme est aujourd'hui lamentable. La jolie veuve de la légende n'y voudrait plus abriter ses amours. Le cabaret de la Belle-Alliance, comme autrefois la ferme de Rossomme, est triste comme une demeure maudite.

XVI. — WATERLOO

De la gare, une longue chaussée sans agrément mène au village. Tout de suite, les guides nous assaillent. Un mail-coach passe chargé de gentlemen et de ladies. A droite, par delà la plaine mamelonnée, Braine-l'Alleud et la Butte se partagent l'horizon ; à gauche, les bandes bleues de la forêt de Soignes prêtent à la voûte du ciel leur appui magni-

fique. Le soleil est derrière moi et au-dessus de ma tête se joue une admirable féerie de lumière. Avant d'entrer dans le village, je visite le cimetière. Des maçons y travaillent. Derrière les petits sapins de l'allée unique les tombes disparaissent sous les ronces et les touffes de buis. Les croix de marbre et de bois s'inclinent, se renversent sur le sol. Un gamin me montre la « tombe des Anglais ». La pierre a disparu. La grille, rouillée, sale, est toute tordue. On sent que les touristes n'entrent ici que rarement...

Waterloo se compose de quelques maisons proprettes groupées autour d'une église monumentale, mais laide, que la commune doit à la générosité des Anglais. Les compositions de Madou nous font connaître un Waterloo rustique bien plus intéressant et plus curieux que la bourgade d'aujourd'hui. Sur la place on se croirait dans la petite capitale du Pot-au-Feu. Comme nous le disait le curé de Plancenoit : Waterloo a « usurpé le droit de Plancenoit » et aussi celui de Mont-Saint-Jean. Waterloo a pris certains airs cossus. Mais la petite cité est restée bourgeoise et provinciale infiniment. On ne se trompera jamais sur le rôle qu'elle a pu jouer dans l'histoire.

L'ancienne « Poste aux chevaux », où Wellington vint rédiger son bulletin de victoire, n'est point dépourvue de physionomie. Elle date du siècle dernier, comme l'indiquent les encadrements et les boiseries très élégantes des portes. L'intérieur a un faux air de bar anglais. On n'y vend que des boissons britanniques. Les cartes, les inscriptions sont rédigées en langue anglaise. Les touristes que nous avons aperçus tout à l'heure sur la chaussée font soudain irruption dans le cabaret. Les hommes sont couverts d'imperméables; leurs compagnes s'enveloppent dans de grands carricks pourvus de capuchons. La visite commence, recueillie et respectueuse. Je suis bien obligé d'accompagner la bande. Ils boivent comme parole d'évangile les explications de la cabaretière qui nous guide. On nous mène par un délicieux escalier Louis XV dans la chambre où Wellington passa la nuit du 18 juin. Il y a là des chaises, des buffets, des pendules, toutes œuvres du siècle dernier, d'une forme charmante. Les Anglais ne les regardent même pas. Ces meubles

n'appartiennent aux propriétaires de la Poste aux chevaux que depuis peu de temps. Mes compagnons n'ont d'yeux que pour les lits de Wellington et de Gordon, pour les fusils, les cuirasses accrochées au mur, les biscaïens, les boutons placés sur les « commodes », et surtout pour le squelette découvert par le « baes » du café, il y a quelques années, en creusant les fondations d'une annexe. Un seul détail intéressant à détacher des propos de la cabaretière. Wellington, nous dit-elle, avait commencé la rédaction de sa dépêche au premier étage, dans sa chambre à coucher. Son aide de camp, Gordon, râlait dans la pièce voisine. Les gémissements et les cris du jeune officier enlevaient à l'*Iron duke* ce qui lui restait d'énergie. Il descendit au rez-de-chaussée pour terminer son bulletin triomphal.

En sortant, les Anglais se précipitent vers le jardin où est enterrée la jambe du comte d'Uxbridge. J'ai le temps d'aller visiter seul l'église. Je vous en épargne la description. Cette nécropole est d'une parfaite niaiserie architecturale et décorative. La *Victoire* en bronze de Wiener et l'écusson sculpté par Geefs sont en harmonie avec l'allure générale de l'édifice. On sait quel est le ton des inscriptions funéraires. Je copie celle du général major Van Merlem :

> Dans ce champ belliqueux où sa valeur succombe,
> Sa gloire et nos regrets environnent sa tombe.

Cette sentimentalité touchante n'atténue point la froideur de l'église. Un buste de Wellington, pourtant, nous captive. Il est en marbre blanc. La famille l'envoya après la mort du duc. Le sculpteur Adams a représenté le prince de Waterloo vers la trentième année. L'œuvre est fort expressive. Le nez aquilin, la bouche ironique, sont d'une beauté suprême. Celui que Victor Hugo appelait d'une manière si bizarre « le barème de la guerre » incarne, dans ce portrait vivant, non seulement les calculs, l'héroïsme froid, l'énergie infatigable des Anglais, mais aussi la noblesse, la grâce, la hauteur de l'ancien régime. Il représentait la tradition ; il était l'exécuteur, l'ange de la coalition aristocratique ; il était digne de vaincre le Michel-Ange des combats...

XVII. — MONT-SAINT-JEAN

En venant du sud au nord, de Ligny à Belle-Alliance, nous avons gravi le calvaire de l'armée impériale. De Waterloo à Mont-Saint-Jean, du nord au sud, nous parcourons la voie triomphale et funèbre des Anglais. L'église de Waterloo est placée comme une chapelle dédicatoire à l'entrée de cette route sépulcrale. Au hameau de Joli-Bois, près de l'admirable route ombragée de Tervueren, on voit, dans une cour de cabaret, le sarcophage en marbre du colonel Edward Stables. Il est impossible de dire le singulier et poignant effet que produit ce tombeau entouré aujourd'hui d'un jardin potager, et près duquel croissent les gros choux et les pommes de terre. Sur le territoire même de Mont-Saint-Jean, dans le jardin de l'ancienne auberge du *Cheval Blanc*, repose, parmi les rosiers, le major Arthur Rowley Heyland, « du 14e régiment de ligne de Sa Majesté Britannique ». Le petit monument cubique s'entoure d'une modeste grille tapissée de lierre. Un énorme jasmin, contemporain de la bataille, m'assure-t-on, s'incline avec grâce sur cette tombe poétique.

— Le major Rowley, me raconte une paysanne, fut blessé par un boulet. On le transporta dans ce jardin où il mourut presque aussitôt. Mon grand-père, qui tenait l'estaminet du *Cheval Blanc*, l'a enterré dans un pétrin. Ils ne sont pas nombreux, allez! monsieur, les soldats qui en ont eu autant! Tous les deux ans, la famille vient visiter le tombeau du major. Elle donne vingt francs par an pour l'entretien des fleurs et, régulièrement, le 1er janvier, le petit-fils du major m'expédie de Londres un petit cadeau. Moi, en échange, je lui envoie des feuilles de lierre que je prends sur la tombe!...

Mont-Saint-Jean, comme les Quatre-Bras, se pose dans les angles formés par le croisement de deux routes. L'hôtel des Colonnes, où séjourna Victor Hugo, est à droite en venant de Waterloo. Sa porte d'entrée se pose obliquement sur le carrefour. A gauche de la route s'élève une villa énorme et prétentieuse, cube sans grâce mais non sans ampleur, que

l'on aperçoit à cinq lieues à la ronde. Des bustes romains sont posés sur la façade. A côté du jardin, le long de la chaussée règne une terrasse, au fond de laquelle on a placé une statuette de Napoléon. L'empereur se croise les bras ; il est de méchante humeur et regarde d'un œil sombre la « maison de plaisance ».

A quelques pas de là, la magnifique ferme de Mont-Saint-Jean. Elle appartint successivement aux Templiers et aux Chevaliers de Malte qui y continuèrent les traditions rustiques et guerrières des premiers chevaliers de Lotharingie et de Flandre. Au-dessus de la porte d'entrée, une tourelle avec la croix de Malte surmontée de l'armature grinçante d'une girouette. La cour est énorme; un chemin pavé la traverse et sépare deux grandes flaques d'eau où barbotent des canards. La grange et le hangar couverts de chaume moussu occupent l'aile droite. Le corps de logis est en face. Il se compose de longs bâtiments terminés par une antique chapelle transformée en volière. Un campanile, tout frêle, caparaçonné d'ardoises, surmonte le petit temple. Des paons, des dindons viennent tour à tour montrer leur gorge bombée et leurs plumes fastueuses. Le fermier va me chercher de vieilles monnaies allemandes ramassées autour de la ferme, et des balles françaises, qu'il distingue facilement, dit-il, des balles anglaises et prussiennes. Mais je suis un mauvais client... J'aimerais mieux qu'il me racontât quelque histoire terrible. Il sait tout juste que la ferme de Mont-Saint-Jean fut transformée en hôpital pendant la bataille et que les chevau-légers belges, qu'on y avait cantonnés après l'affaire de Quatre-Bras, se battirent valeureusement contre l'Empereur, leur ancien maître, qu'au fond du cœur ils chérissaient encore...

XVIII. — LE PLATEAU

Nous atteignons la crête du plateau après un quart d'heure de marche. La route est coupée par le « chemin creux » d'Ohain immortalisé par Hugo. A droite, les musées, le mo-

nument des Hanovriens ; à gauche, la colonne brisée du colonel Gordon. La Butte écrase les petits sépulcres de ses proportions massives. Nous sommes au rendez-vous de tous les pèlerins. Les guides officiels, adoptant la version du poète, prêtent au chemin d'Ohain un rôle décisif. Ils dépeignent les escarpements du ravin et la charge aveugle des cuirassiers dont les masses brillantes traversèrent la bataille « comme un prodige. » Mais le chemin aujourd'hui a perdu ses talus légendaires et n'est plus qu'une prosaïque chaussée...

Au delà des monuments de Gordon et des Hanovriens, la route redescend. La Haye-Sainte se dresse sur la pente comme un fort isolé. Avec ses murailles trapues, flanquées d'énormes contreforts, et ses bâtiments quadrangulaires, elle ressemble autant à une citadelle qu'à une métairie. Entre la Haye-Sainte, sentinelle extrême de l'armée anglaise, et la Belle-Alliance, redoute avancée des Français, la chaussée se découvre, large, nue, semblable à une lice. On s'y battit sans arrêt. A six heures, Napoléon donna l'ordre à Ney de s'emparer à tout prix de la forteresse rustique. Les Français se ruèrent comme des sauvages sur les murs qui crachaient la mort. La Haye-Sainte fut prise enfin, mais pour peu d'instants. Les troupes de Ney allaient la quitter bientôt, décimées, éparses, réduites à quelques lamentables tronçons de fuyards. Trois mille combattants avaient péri autour de la métairie.

La Haye-Sainte se dresse sur le plateau comme le symbole de l'invincibilité des Anglais pendant la journée du 18 juin. Sa masse puissante commande la route. La Belle-Alliance, à un quart d'heure de là, s'efface humblement, chétive et pauvre en regard de sa redoutable voisine. Brûlée, ébréchée, calcinée, détruite en partie, la Haye-Sainte fut un moment une ruine aussi émouvante que le château de Hogoumont. On l'a reconstruite dans la forme ancienne. Deux poiriers géants, plantés avant la guerre, sont restés en place. Avec quelques traces de balles dans les murs du verger et la plaque posée par le prince Georges de Hanovre, ils sont les seuls souvenirs visibles de la bataille.

Il n'est pas inutile d'aller visiter le musée du sergent Cotton, le bric-à-brac de l'héroïsme, pour compléter ses impressions. D'autres musées — oh! bien modestes! — se

sont fondés à côté. Ils possèdent tous des casques, des carabines, des aigles, des biscaïens, des fragments de squelettes. Le portrait de Napoléon figure invariablement à la place d'honneur. Il en est de même dans les restaurants, les cafés et guinguettes. L'un des « patrons » m'a donné des détails sur sa clientèle.

— On vous dira toujours du bien des Anglais dans l' pays, m'sieur, car ils viennent en grand nombre et payent bien. Moi, j' fais pas de différence. Faut vivre avec tout l' monde, c' pas! Deux officiers prussiens sont venus l'année dernière. Ils ont commandé un bon dîner et pris deux bouteilles de vin. Leur compte s'élevait à dix-huit francs. Ils m'en ont donné vingt; le reste était pour moi. Il y a partout de bonnes gens. Il y a de bons Anglais, de bons Français; il y en a de mauvais aussi. Nous avons bien de mauvais Belges.

Comme il voit que je regarde les gravures représentant les victoires impériales :

— J'avais un vieil oncle, me dit-il, qui était allé en Russie. Il en était revenu avec une jambe de bois. Malgré cela, il est mort centenaire. Fallait pas mépriser l'Empereur devant lui; il vous aurait mis à la porte, tout estropié et tout vieux qu'il était. Ah! celui-là, il aimait bien Napoléon! C'est drôle, n'est-ce pas, m'sieur. Ils étaient tous comme ça, les anciens, les paysans comme les soldats. Et aujourd'hui encore, allez, jeunes et vieux ont le même sentiment. Napoléon, m'sieur, pour l' plus grand nombre, c'est comme un dieu.

XIX. — LE CHATEAU DE HOGOUMONT

Stendhal éprouvait un sentiment religieux en commençant sa *Vie de Napoléon Bonaparte*. Je suis saisi d'une sorte de crainte religieuse en abordant les ruines de Hogoumont. C'est ici le temple déchiré, branlant et tragique de la guerre. Victor Hugo a peint ce décor grandiose et lamentable avec une ampleur inégalable. Le poète seul pouvait s'essayer à décrire et à ranimer ces débris d'horreur et d'héroïsme. Il est impossible de voir Hogoumont autrement qu'à travers l'évocation

des *Misérables*. L'art a imprimé comme une marque indélébile sur la physionomie de ces ruines. Il en a agrandi les traits historiques jusqu'au drame le plus noble, le plus extraordinairement humain. Quiconque lit le chapitre de Victor Hugo voit les ruines et les combats de Hogoumont, les voit non dans la réalité précise de la reconstitution et du document, mais dans la réalité autrement vivante et profonde de la vision poétique. Hogoumont est un château de légende. C'est la seule des « fermes tragiques » dont les ruines aient été conservées intactes. La Haye-Sainte, Papelotte, Fichermont, le Caillou, la Belle-Alliance ont été restaurés, renouvelés, transformés, *ratablés*, comme me disait un paysan en me parlant de la Haye-Sainte. Si les morts du 18 juin se réveillent parfois dans l'immense cimetière, c'est parmi ces murs tronçonnés qu'ils se réunissent sans doute de préférence, c'est par la brèche encore ouverte de la petite chapelle que les ombres des gardes anglaises de Cook et des soldats de Jérôme pénètrent pêle-mêle pour se réconcilier dans de mystérieux offices nocturnes...

Aucun effort d'imagination n'est nécessaire ici pour s'émouvoir. Le voyageur qui vient du sud par le chemin conduisant à Braine-l'Alleud, voit d'abord à sa droite, derrière un renfoncement du sol, le verger où les Français pénétrèrent à si grand'peine. Comme autrefois, « les arbres penchés et frissonnants semblent faire effort pour s'enfuir ». Le bois qui s'étendait autour du château, devant le verger, a été complètement défriché. Il en reste encore trois marronniers géants. On prétend, dans le pays, qu'ils ont chacun deux siècles d'existence. Troués par les balles anglaises et françaises, ils restent debout devant la porte du château comme des sentinelles inébranlables. Tout près d'eux s'élève la fameuse muraille de briques, autrefois rouges, sur laquelle les divisions de Guillemot, de Foy, de Bachelu tirèrent pendant deux heures, à balles perdues, croyant voir les uniformes écarlates des Anglais. La muraille est percée de *meurtrières* par lesquelles les gardes de Cook visaient sûrement leurs imprudents adversaires. Dans le pays, ces ouvertures, qui permirent aux assiégés de repousser des divisions entières, et devant lesquelles les Français s'obstinèrent étrangement à

chercher la mort, s'appellent, par une corruption de langage, des *muletières*. Le patois wallon a d'étranges ironies.

L'entrée du funèbre bâtiment est à côté de ce mur. Elle n'a rien de sinistre, car elle est percée dans la maison du jardin qui montre au-dessus de la muraille ses grandes croisées à meneaux de pierre, dans le style du seizième siècle. Cette habitation a été en partie reconstruite. Dans l'énorme porte cintrée est pratiqué un passage plus étroit par lequel les visiteurs sont introduits. La cour aussitôt s'embrasse d'un coup d'œil. Tout devant nous respire la mort. Les murs calcinés, les pierres en tas, les ronces tristes ont l'éloquence d'un deuil inguérissable. A gauche s'étend l'aile occidentale des bâtiments; elle comprend une grange et des écuries. A l'heure où je pénètre dans la cour, il n'y a personne de ce côté. Un grand molosse noir, au poil ras, aux yeux rouges, grogne tristement sur un tas de fumier. C'est le gardien du sépulcre. Devant moi, et complètement isolés des bâtiments encore occupés, voici le puits, la chapelle, la balustrade du château. Le puits est couvert de ronces; des fragments de mur entourent en partie le trou maudit comblé par les cadavres. Tout à côté, une mignonne chapelle penche légèrement ses murailles affaissées par les siècles, entamées par les assauts furieux et l'incendie du 18 juin. Elle a été consolidée par endroits; mais presque toutes ses blessures sont encore visibles. Qu'elle devait être jolie et pimpante au quinzième siècle, alors que le chapelain du puissant seigneur Hugo, sire de Somerel, y disait la messe! A l'extérieur, elle ressemble beaucoup à la chapelle de Mont-Saint-Jean. Toutes deux appartinrent, du reste, à des chevaliers du Temple. Un même clocheton surmonte le toit aigu. A l'intérieur, l'oratoire de Hogoumont a conservé des restes de son mobilier religieux et les traces des luttes horribles de 1815. De plus, les touristes le profanent encore journellement. On a beau reblanchir les murs à la chaux. Anglais, Prussiens et Français continuent de « s'y insulter... »

On n'a jamais dit combien était charmante la vierge en bois qu'on voit dans la chapelle. Elle date sans doute du commencement du seizième siècle. C'est un bon morceau de cette sculpture brabançonne alors si florissante. Elle porte encore des vestiges de polychromie; la guimpe est blanche; quelques

parcelles d'or brillent sur la draperie. Posée sur un autel carré qu'entourent les briques du pavé, elle accueille les visiteurs avec son bon sourire flamand. Le Christ, le fameux Christ aux pieds brûlés lui fait face. Il était placé autrefois à l'extérieur, au-dessus de la porte d'entrée. Les flammes, allumées par les obus français, après avoir dévoré le château où râlaient et hurlaient les gardes anglaises, atteignaient la chapelle, léchaient déjà les pieds du Sauveur, quand elles furent arrêtées soudainement par miracle. Jésus protégeait sa demeure...

Quelques débris du château, une amorce d'escalier où s'installent des pigeons, un fragment de balustrade couvert de mousse et de feuillage en broussaille, s'élèvent près de la chapelle. Derrière ces pierres et ces piliers s'étendent ce qu'on appelle les cimetières anglais et français, des bandes de terre incultes couvertes de luxuriantes mauvaises herbes où dorment deux mille soldats. Un jardin coquettement fleuri est devant et étale sa parure de dahlias et de phlox. Les « immortelles » aussi y poussent en grand nombre ; deux cent cinquante combattants sont enfouis dans cet enclos. Un grand potager longe le jardin ; puis, au delà, c'est le verger énorme et sombre. Le feuillage des vieux arbres est si épais que l'air y prend une teinte de crépuscule. On dirait une entrée élyséenne. Deux mille soldats d'élite sont couchés aux pieds des pommiers et des poiriers. Deux morts seulement y sont commémorées : celle du jeune capitaine des Goldstream Guards, John Lucie Blackman, et celle du sergent-major Cotton, guide de Wellington à la journée de Waterloo et décédé, non le jour de la bataille, mais en 1849..

Revenons dans la cour, jusqu'à la porte septentrionale illustrée par l'inutile héroïsme de Legros. Le spectacle n'est pas moins saisissant. On se représente le flot de Français pénétrant par la porte charretière, mais arrêté aussitôt, brisé, repoussé par la masse des gardes anglaises. Les murailles extérieures sont épaisses et hautes comme celles d'un bastion. La chapelle apparaît toute petite dans la perspective. Il suffit d'un coup d'œil jeté sur cet ensemble pour comprendre la longue résistance des assiégés... De l'autre côté de la cour, la maison du jardinier étale ses coquetteries rustiques. On y montre, au rez-de-chaussée, la chambre où, nous dit la femme loquace

qui nous guide, « les officiers écrivaient » (?). Les anciennes poutres du plafond ont été conservées. Au mur sont attachés des fusils, des photographies; sur un meuble on exhibe des os, des grenades, des biscaïens.

Le bavardage incohérent de notre *cicerone féminin* est des plus savoureux. Elle parle l'anglais, l'allemand et le français avec un même accent wallon, gras et chantant. Un grand nombre de gens du pays en contact constant avec les étrangers de différentes nations ont appris ainsi les trois grandes langues européennes. Notre guide en jupon est la fille de Pirson, ancien jardinier de Hogoumont. Elle s'énorgueillit de sa généalogie et passe à tous les visiteurs la carte de son père, décédé depuis plusieurs années. En voici le texte :

MARTIN PIRSON

DU VILLAGE DE PLANCHENOIT

Le plus ancien guide du champ de bataille de Waterloo.

Ayant été employé immédiatement après la mémorable bataille, pour secourir les blessés et enterrer les morts. Connaissant toutes les localités et pouvant donner tous les détails désirables sur les grands faits d'armes de 1815. Il a eu l'honneur d'acccompagner comme guide M. Ad. Thiers, l'historien célèbre, alors qu'il visitat *(sic)* les plaines de Waterloo. Possesseur de certificats honorables il se recommande aux personnes qui désirent visiter le champ de bataille.

Thérèse, la fille de Martin, nous parle pêle-mêle de Victor Hugo, de Thiers, du sergent Greham, de Mac-Donald, de Jérôme, du jardinier Guillaume Van Kylsom, qui resta dans Hogoumont, enfoui dans la cave pour garder le château... On suit avec peine le fil de ses discours.

— Si Grouchy était venu, m'sieur, les Anglais auraient été rossés !... Mais les Français ne pouvaient pas gagner la bataille en même temps que les Anglais, n'est-ce pas ? Il y en a toujours un qui perd ! Il y en a toujours un qui est trompé. Rappelez-vous, m'sieur, le déjeuner de Grouchy. Ce général-là n'était bon que pour manger des fruits !...

Elle va me servir une version favorable aux Français, — car les guides officiels vous racontent la bataille avec des

nuances différentes suivant la nationalité qu'ils vous supposent. J'ai soin d'avertir Thérèse Pirson de mon origine belge. Elle change aussitôt d'intonation et me donne des renseignements neutres. Elle aime mieux parler anglais que français, me confie-t-elle ; elle vend aux visiteurs britanniques des crânes, des boutons, des fusils. Un seul Français lui a acheté des fragments de squelette ; c'est un membre de l'Académie française. Elle parle familièrement de son client, qu'elle appelle par son petit nom connu du Tout-Paris, et me montre les autographes de « l'Immortel ». Je n'aurai pas l'indiscrétion de dire le nom de cet acheteur pieux et bénévole. Il dit dans ses lettres à Thérèse Pirson que les ossements sont destinés à la collection de son fils...

La fille du guide retrace plus ou moins éloquemment les épisodes du siège et de l'incendie de Hogoumont d'après Victor Hugo. Elle est fière d'avoir connu l'écrivain et donne quelques détails sur son séjour à Mont-Saint-Jean. On sait que l'auteur des *Misérables* parle avec une particulière complaisance de ce sire Hugo qui construisit le château et la chapelle. Il laisserait volontiers entendre qu'il en descend... A écouter le bavardage de Thérèse Pirson, plein de respect pour le poète, à contempler ces ruines comme hantées d'images et de fictions romantiques, on se persuade que le grand Hugo du dix-neuvième siècle a reconquis par son génie le domaine dévasté et glorieux du petit seigneur brabançon, Hugo de Somerel, prêtre-chevalier de l'abbaye de Villers...

XX. — LA BUTTE DU LION

Traversant la plaine de Mont-Saint-Jean, en 1831, pour délivrer Anvers alors aux mains des Hollandais, les soldats du maréchal Gérard gravirent la Butte et, dans un accès de goguenardise rageuse, brisèrent la queue du Lion de bronze... Les Français en général regardent l'immense cône de terre que surmonte un fauve pacifique, comme le Monument de la Défaite.

Ce lion chancelant qui rêve
Debout dans le champ du destin,

est à leurs yeux le symbole d'un revers inoubliable. Michelet

parle avec mépris du « tumulus barbare », Victor Hugo d'un cri admirable appelle le jour où l'Aigle soufflettera d'un coup d'aile « ce fantôme d'un lion »...

Ce monument est-il vraiment l'emblème d'une humiliation ? Pour ma part je n'ai jamais éprouvé ce sentiment. Il n'est pas d'endroit plus propice pour rêver à la majesté de Napoléon, pour évoquer la grandeur légendaire de son règne, pour deviner d'un regard dans le passé la tâche épique de ses soldats, que le sommet de ce tombeau triangulaire élevé sur le cadavre de l'héroïsme impérial. J'ai vu beaucoup de visiteurs, dédaigneux des guides, s'abîmer longuement dans la contemplation du champ immense. Rarement ils tournaient les regards vers Waterloo et les lignes culminantes occupées par Wellington ; presque toujours au contraire leurs yeux étaient captivés par les lointains bleuâtres où s'évanouit la gloire impériale dans la retraite du bataillon sacré. C'est à Waterloo que la légende napoléonienne commence ; le Destin y brise l'existence réelle de la Grande Armée ; l'épopée poétique va seule vivre désormais dans l'imagination des artistes, des poètes, des écrivains, du peuple. Napoléon vivant n'exerça qu'une influence contestable sur les artistes ; l'Empereur vaincu devient et restera pendant des siècles un superbe thème esthétique. Sa passion terrible pour les grandes tueries, ses victoires et ses défaites sont un aliment inépuisable pour la beauté, pour la méditation même, car Balzac écrit : « Ce que Napoléon a commencé par l'épée, je l'achèverai par la plume. » Et le romancier génial combat, en effet, de toute sa vigoureuse et souple ardeur les utopies républicaines auxquelles Bonaparte avait opposé la barrière de sa tyrannie éphémère et gigantesque.

N'est-ce point l'art français qui nous a laissé la peinture la plus fidèle de Waterloo ? Quels récits minutieux, quels poèmes puissants, quels chants de guerre peuvent valoir les lithographies de Raffet ? Qu'on se les grave dans la mémoire et que l'on gravisse alors la Butte. Par delà les bornes bleues du tumulus, au milieu des épis fléchissants où le vent trace des ondes rythmiques, sur les chaussées raides, dans les chemins sablonneux, autour des fermes blanches, partout, jusqu'au fond de l'arène de deuil, on verra surgir les bataillons

de la Grande Armée hurlant leur enthousiasme pour l'Empereur, on verra sortir de la fumée les escadrons frénétiques lancés au pas de charge sur les murailles humaines hérissées de baïonnettes. Je ne m'occupe point, dans ces pages, des conséquences sociales de ces tueries; je songe au spectacle d'enivrante grandeur qu'elles offrent à notre esprit. Et quel guide plus sûr parmi ces tableaux de l'héroïsme que Raffet! Voici Napoléon au milieu du dernier carré. Il est huit heures du soir. On commande au demi-bataillon de gauche : *Joue! Feu! Chargez.* L'Empereur est calme ; il sait que le dénouement suprême s'accomplit, mais son visage, tourné vers ses grenadiers, reste impénétrable. L'armée française est en déroute ; les ennemis, dans la folie du triomphe, ne conservent plus aucun ordre. L'Empereur et cette élite de soldats donnent aux vaincus et aux vainqueurs l'exemple du sang-froid. Quelle page plus nette, plus grandiose aussi que la célèbre *Retraite du Bataillon sacré*? Ce petit carré d'hommes inébranlables marche dans la plaine de carnage comme une mouvante citadelle d'acier. Au centre, la silhouette de l'Empereur se dessine, saisissable encore mais déjà vague, au milieu des nuages de poudre qui auréolent le dieu vaincu. Les cadavres de chevaux, d'hommes, s'amoncellent autour du bataillon. Des bêtes blessées fuient éperdues, sautent au-dessus des canons abandonnés. Ce qui reste de la Grande Armée se perd à l'horizon, en fragments confus, en tronçons mutilés, dans le trouble lugubre de la nuit commençante. D'interminables files de cavaliers volent à l'avant du bataillon carré ; ils ne parviennent pas à s'en approcher, et tourbillonnent, comme des insectes impuissants, autour des grognards soudés les uns aux autres. — Une telle retraite est une victoire. Napoléon, au milieu de sa vieille garde, reste l'ange du combat... Les artistes étrangers n'ont point su rendre les fureurs et les élans fous de la mêlée. Les Français seuls ont magnifié les héros du 10 juin. Turner a reproduit le champ de bataille dans un tableau saisissant; mais il a choisi l'heure où le carnage avait cessé. Et soyez assurés que, de tous les monuments élevés dans l'arène sanglante, celui de Gérôme, montrant l'Aigle blessé et frémissant, sera le plus fier, le plus pathétique...

Assurément, si la Butte n'existait plus, on se prendrait à la regretter. Elle permet au regard de circuler sans arrêt d'un bout à l'autre du champ de bataille. Elle commémore certes la victoire de Wellington et de Blücher. Mais quiconque en a gravi les marches se sent envahi peu à peu de respect pour le génie de Napoléon, éprouve pour son être quelque chose de l'admiration inconsciente que lui vouaient ses soldats. J'ai compris ici la religion de Stendhal pour celui qu'il appelait « le plus grand homme que la terre ait porté depuis César », l'inquiétude de Carlyle devant cette « énigme », la passion de Balzac pour ce Verbe agissant et foudroyant, l'idolâtrie des foules pour celui qui avait si bien défini son rôle en répondant à l'avance aux calomnies et aux haines : *J'ai reculé les limites de la gloire;* j'ai compris enfin pourquoi il était devenu un demi-dieu, un héros de légende dans le pays même qui l'avait vu tomber. La chute était inévitable, fatale, nécessaire. Le destin a voulu que cette vie grandiose s'achevât par une scène eschylienne. Il est impossible de concevoir pour les géants de l'Empire et pour leur maître une fin plus noble, plus esthétique. A quoi bon s'affliger de la défaite et déplorer l'inéluctable? La tragédie napoléonienne ne devait-elle pas se dérouler par un spectacle de beauté terrible? Le dieu des armées modernes ne devait-il pas tomber dans une mêlée monstrueuse et sublime? La grandeur antique du héros, écrasée par la Moïra implacable, l'horreur splendide du spectacle nous frappent seuls à Waterloo, et ce n'est n'est ni la pitié, ni le regret puéril de la bataille perdue, mais la sérénité et l'apaisement religieux de la destinée accomplie qui seuls nous envahissent au sommet de ce tertre gras de sang.

H. FIÉRENS-GEVAERT.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD

AU YUNNAN[1]

I

Yunnan-Sen, le 25 octobre 1899.

Mon cher ami.

Je ne vous ferai pas aujourd'hui une peinture colorée de la capitale du Yunnan. Elle ne m'apparaît encore qu'au travers d'un fort brouillard. Après les trente jours de mon pèlerinage sous la pluie, j'ai eu durant ces trois premières semaines de mon séjour à contempler surtout la chute des averses. Ce n'est pas, je vous l'assure, un temps propice pour battre les « boulevards » d'une ville chinoise.

Je m'étais habitué à nommer la capitale du Yunnan, Yunnan-Fou; c'est Yunnan-Sen qu'il faut dire; « Sen » indique le siège d'un gouvernement provincial: le « Fou » n'est que le chef-lieu d'une préfecture.

C'est une ville de quatre-vingt mille habitants environ, se composant d'une enceinte murée, en tous points semblable à celles que je vous ai précédemment décrites, affectant à peu près la forme d'un carré d'environ mille mètres de côté. Les portes, surmontées de pavillons en bois, à quatre étages et à quadruple toiture, sont plus monumentales que celles que j'ai rencontrées jusqu'ici dans les autres provinces. Sur trois faces, des faubourgs enserrent la muraille; celui de la Porte du Sud, le plus important, se prolonge durant plus d'un kilomètre le long

1. Voir la *Revue* des 15 juillet et 1er août.

de la route commerciale de Mong-Tseu et du Tonkin. Seule la Porte du Nord débouche directement dans les rochers.

Les rues ressemblent à toutes les rues chinoises : même dédale de couloirs aboutissant aux deux artères qui joignent les portes; mêmes ordures, mêmes odeurs nauséabondes. Les habitants me paraissent encore plus déguenillés; certainement Yunnan-Sen ne vaut pas Kouéi-Yang.

On n'est pas autrement impressionné par l'activité du commerce. Décidément il faut en rabattre des illusions que l'on s'est forgées sur la valeur intrinsèque de cette terre promise du Yunnan. Cette capitale est plutôt une ville agricole. Un bon tiers de sa superficie, la partie basse de la cité, au niveau de la plaine qui prolonge le lac, est couverte de rizières *intra muros* d'une fertilité exceptionnelle. C'est qu'aussi elles bénéficient d'une fumure de premier ordre. On pratique ici le tout à la rizière, par un système très simple qui consiste dans l'utilisation de la seule pente naturelle des rues. En ce moment, grâce aux pluies, cette canalisation économique fonctionne avec une fâcheuse intensité. J'attendrai le retour du soleil pour vous présenter Yunnan-Sen baignée dans la lumière éclatante de son ciel d'hiver.

Notre arrivée n'a pas eu le caractère imposant de nos entrées dans les villes du Kouang-Si et du Kouéi-Tchéou. Pour la population, le manque de chaleur et d'empressement tenait bien certainement à l'état de l'atmosphère, car j'ai eu depuis à vérifier que les gens sont aussi curieux et badauds que partout ailleurs : mais, chez les autorités, la fraîcheur de l'accueil avait sûrement des causes plus complexes.

Pas aimables pour une sapèque, les mandarins du Yunnan! Dès le passage de la frontière, nous avions ressenti ce revirement des sentiments officiels, et nous avions trouvé une hostilité croissante, à mesure que nous avancions vers la capitale.

Avant même de quitter Kouéi-Yang, il nous était revenu quelques bruits peu engageants sur les dispositions du Yunnan vis-à-vis des étrangers. Des récits couraient sur la visite du gouverneur général de l'Indo-Chine au vice-roi chinois. M. Doumer aurait été reçu avec un dédain fort injurieux. Puis nous apprenions les attaques de Mong-Tseu, l'incendie

de la douane et de notre consulat, enfin l'agression dirigée à Yunnan-Sen contre la mission de M. Guillemoto, qui avait été expulsé violemment de la pagode où on l'avait d'abord laissé s'établir.

Lorsque nous arrivâmes aux portes de Yunnan-Sen, la froideur que nous avions constatée sur tout le parcours de la province prit nettement le caractère de la grossièreté.

J'étais annoncé par une lettre spéciale du Tsong-li-Yamen ; le gouverneur du Kouéi-Tchéou avait fort gracieusement prévenu son collègue de mon arrivée : je m'étais fait précéder, de deux jours, par une lettre personnelle au vice-roi, ne lui marquant que de l'amabilité : le matin même de notre entrée à Yunnan-Sen, un de mes ting-tchaï avait pris les devants, porteur de mes cartes pour chacun des hauts mandarins et chargé de s'enquérir de mon logement : or, aux portes de la ville, je ne trouvai pas le moindre envoyé pour me guider, pas la moindre carte de la plus infime de autorités, pas de réponse non plus à ma lettre au vice-roi. Mon ting-tchaï revint très déconfit. Il avait été reçu insolemment dans tous les yamen et l'on refusait de m'indiquer un logement. Je le renvoyai avertir les autorités de ma présence et demander de me faire diriger sur le logement qui devait m'être réservé. Mon homme ne tarda pas à revenir l'oreille basse : on l'avait éconduit partout ; on lui avait même refusé la carte rouge qui est le récépissé obligatoire de toute communication portée. Enfin, on me faisait dire grossièrement que l'on ne s'occupait pas de moi, et que je pourrais me loger comme il me conviendrait. C'en était trop. Je ne pouvais demeurer, sans inconvénient, arrêté dans un carrefour de ville chinoise, sans gîte aux approches de la nuit, bafoué par les mandarins, en présence d'une population qui devait se croire autorisée elle-même à toutes les insolences par l'attitude de ses fonctionnaires. Ceux-ci méritaient une leçon.

Il existe dans toute ville chinoise, et même à chaque étape régulière d'une route mandarine, un yamen, ou un pavillon destiné à recevoir et à abriter tout voyageur officiel de quelque importance ; à défaut de ce bâtiment spécial, une pagode, ou bien le palais des examens est toujours mis à sa disposition. Je m'informai et je sus immédiatement que Yunnan-Sen possé-

dait une de ces demeures, le Houang-Houa-Kouan ou « Palais des fleurs jaunes ». Je n'ai aucune répugnance superstitieuse pour cette nuance et je me fis conduire à cette demeure symbolique. Aucun ordre n'ayant été donné, le concierge du monument n'avait pris aucune disposition: il n'était même nullement préparé à me tirer le cordon. Je chargeai mes gens de ce soin. La porte était sans doute vermoulue, car elle sortit de ses gonds. Les Génies, à l'air rébarbatif, gardiens de l'entrée, peinturlurés sur chaque vantail, tournèrent en grinçant, élevant une protestation platonique contre cette irruption dans l'immeuble, et je m'installai tranquillement dans ce domicile, dépourvu d'ailleurs de fleurs jaunes, mais dont le délabrement favorisait une végétation intensive de toutes espèces de champignons.

De là j'envoyai aussitôt chez les diverses autorités, pour leur faire connaître qu'ayant usé de la faculté qu'ils m'avaient donnée de me loger à ma guise, faculté dont je les remerciais, j'avais choisi leur Houang-Houa-Kouan et que c'est en ce lieu que je recevrais avec bonheur les nouvelles que je faisais prendre de leur précieuse santé, en attendant qu'il me fût donné, par la suite, d'y recevoir leurs visites.

Cette fois les réponses de ces messieurs ne se firent pas attendre: mon ting-tchaï revient les mains pleines de papiers rouges et, de tous les points de la cité, des messagers surmontés du chapeau officiel à crins rouges accourent de toute la vitesse de leurs bottes de velours. Ils prétendent que je ne puis demeurer dans ce lieu, et que je dois renoncer à m'y établir. Je les prie d'affirmer à leurs chefs que je saurai au contraire m'en accommoder. Évidemment, dis-je, il y aurait des réparations urgentes; cela pèche aussi par l'aménagement intérieur: mais je m'en contenterai. Je ferai pratiquer moi-même quelques améliorations et je donnerai des conseils pour disposer dans l'avenir cet établissement suivant les règles du vrai confort. Ils demeurent ahuris de me voir attribuer à des attentions s'inspirant du souci de mes aises leurs invitations à évacuer le Houang-Houa-Kouan. Et plus ils insistent pour me faire comprendre qu'on me signifie purement et simplement mon congé, plus je me répands en remerciements, et en assurances que je m'arrangerai fort bien de ce gîte, dont mes gens

prennent d'ailleurs rapidement possession. Mon cuisinier a déjà préparé son foyer; mes caisses s'ouvrent: je me mets chez moi.

Les messagers repartent effarés, et annoncent que je m'installe; puis ils reviennent me chanter un autre couplet. On n'ose m'expulser officiellement, mais on m'avise que je risque d'être dévalisé par les malfaiteurs et que je ne pourrai réclamer auprès des autorités; elles ne me prêteront aucun appui si l'on me maltraite ou si je suis dévalisé. Je réponds encore qu'il n'y a pas à se mettre en peine à ce sujet, que j'ai tout ce qu'il faut pour me défendre et que les malfaiteurs seront bien reçus; d'ailleurs, si les mandarins ne peuvent me donner une garde, je hisserai un drapeau sur un mât que je viens de découvrir, et je me mettrai sous la protection de mon pavillon. J'annonce en outre que je vais télégraphier à Pékin à ce sujet. Le vice-roi réfléchit sans doute aux inconvénients de ce système, car dès le soir j'étais pourvu de deux gardes, l'une civile et l'autre militaire. Le simple envoi de mon télégramme à Pékin déterminait même le sous-préfet à me faire porter des sièges, et des ustensiles de cuisine.

Quelques jours après, les mandarins se faisaient annoncer par fournées. Mes cours ne désemplissaient pas de cortèges brillants et mes salons étaient pleins d'uniformes soyeux. Tous les boutons et toutes les plumes de paon de la capitale défilaient chez moi, pour me donner l'assurance que mon séjour à Yunnan-Sen excitait une joie générale : on espérait bien que je ne quitterais plus cette capitale, et l'on me répétait que je ne pouvais décemment habiter d'autre demeure que ce Houang-Houa-Kouan, la plus honorable résidence de toute la province.

Voilà, mon cher ami, un petit exemple de diplomatie chinoise. Mais ça n'était pas fini! Les compliments de mes mandarins n'étaient qu'une feinte : ils n'acceptaient pas bénévolement de perdre ainsi la face devant leurs administrés, et ils tentèrent d'organiser une manifestation populaire en mon honneur. Cette fois, c'était les notables qui devaient manifester leur mécontentement: je devais avoir affaire aux fameux Chen-Sseu, qui, mobilisant toute la lie de leurs administrés, se chargeaient de m'expulser du Houang-Houa-Kouan. La chose pa-

raissait sérieuse, au point que le chef de la mission du chemin de fer, encore ému sans doute de l'agression qui l'avait expulsé de la pagode de Yuen-T'ong-Ssen, crut devoir me conseiller d'abandonner, de moi-même, une demeure qui m'était due et dans laquelle les mandarins eux-mêmes avaient affirmé mon droit de résidence. Il est vrai que les agents de l'Indo-Chine ne sont pas suffisamment expérimentés dans les choses chinoises; ils ignorent qu'avec des Chinois le moindre abandon d'un droit ou de simples prérogatives a toujours les plus fâcheuses conséquences.

Les missionnaires, mieux inspirés, m'engageaient au contraire très vivement à ne pas céder aux rodomontades des Chen-Sseu, sachant trop bien qu'une retraite, qui serait considérée comme une faiblesse de ma part, devait augmenter l'audace d'une foule, déjà fière de son premier succès et qui ensuite se tournerait à nouveau contre tous les Français et contre la mission catholique en particulier.

C'était exactement là mon avis. Il était grand temps de réagir. Après la réception un peu trop cavalière faite à M. Doumer, après les événements de Mong-Tseu et de Yunnan-Sen, il était absolument nécessaire de montrer la volonté de se faire respecter.

Je fis donc savoir au vice-roi qu'il ne me trouverait pas disposé à céder à ses intimidations et que sa populace, si elle se permettait d'envahir mon domicile, trouverait à qui parler. Et j'envoyai un nouveau télégramme à Pékin. Cette attitude bien nette me valut de nouvelles protestations d'amitié du vice-roi, de nouvelles visites de tous les mandarins, et l'expression nouvelle de l'espoir que je ne quitterais jamais le Houang-Houa-Kouan.

Si vous avez des graines de fleurs jaunes, envoyez-les-moi, j'ensemencerai mes jardins et j'aurai tout le temps d'assister à leur floraison sans craindre de voir la foule chinoise venir piétiner mes plates-bandes.

En tout cas, adressez-moi le plus tôt possible vos amitiés, au palais du Houang-Houa-Kouan, à Yunnan-Sen (par Lao-kay, Tonkin).

II

Sur la route de Mong-Tseu, le 9 février 1900.

Mon cher ami,

Je vous avais écrit par un précédent courrier; mais je viens d'apprendre que mes lettres ont été détruites dans l'incendie du poste de Long-Po à la frontière du Tonkin. C'était dans la nuit du 1er janvier. On y a si bien fêté la fin du siècle entre légionnaires qu'on a mis le feu au blockhaus. Mon malheureux courrier, qui attendait en ce lieu le passage du facteur, a été mis en miettes par l'explosion de trente mille cartouches.

Je vous y racontais mes premières négociations et les difficultés du début soit avec les autorités chinoises, soit avec les agents de la mission du chemin de fer. Je ne reviendrai pas sur ces détails. Il vous suffira de savoir qu'actuellement toutes choses paraissent mises au point. Du côté des mandarins, le frottement un peu sec au commencement s'est tout à fait adouci. Mon attitude lors de mon arrivée leur a montré que leurs plaisanteries ordinaires ne seraient pas de mise avec moi. En même temps, ils se sont rassurés sur mes intentions et ils commencent à penser que je n'ai pas pour mission de leur attirer des désagréments de parti pris.

Avec l'Indo-Chine, entente complète. Les agents de la mission technique ont été naturellement un peu agacés de l'arrivée d'un représentant du ministère des Affaires étrangères. Mais, grâce à la confiance que me témoigne le gouverneur général, l'accord a pu se faire très heureusement. Ça marchera comme sur des roulettes quand j'aurai reçu la bénédiction de M. Doumer et de M. Pichon que je vais rencontrer à Hanoï.

C'est une bien bonne idée qu'a eue M. Pichon de venir au Tonkin. On va pouvoir s'entendre entre représentants des Affaires étrangères et des Colonies sur la ligne de conduite à suivre au Yunnan. J'apporte beaucoup d'éléments d'appréciation que je soumettrai aux deux grands chefs et j'espère pouvoir revenir bientôt muni d'instructions précises et investi d'attributions bien définies. Je me charge du reste.

En attendant que j'aie retrouvé à Hanoï un peu de la vie civilisée que j'ai abandonnée il y a dix-huit mois, me voilà de nouveau roulant sur les routes de Chine, et j'en ai bien encore pour une quinzaine de jours avant d'avoir achevé le dernier arc de cercle que je trace pour la troisième fois, en l'élargissant à chaque voyage, du Tonkin au Tonkin.

Cette fois je vais seul. J'ai laissé Beauvais en faction à Yunnan-Sen et je voyage sans interprète, me débrouillant avec un peu de chinois, un peu d'annamite, un peu d'anglais, de français, de nègre et surtout beaucoup de gestes, parmi mes gens ramassés dans toutes les provinces et frottés à toutes les nationalités européennes qui circulent en Chine.

Parfois même, c'est mon espagnol qui me tire d'affaire avec un serviteur qui a retenu quelques mots de portugais entendus à Macao.

Et de l'étroite fenêtre de ma chaise je regarde filer le ruban rocailleux de ma mandarine de route, faite de dalles aplanies par la seule nature, au hasard de l'arrachement, et semées avec la plus large insouciance des joints. Là dessus marche, glisse et trébuche la file des pitoyables haridelles décharnées et saignantes qui transportent le grrrand commerce de la province.

La route coupe d'abord une plaine couverte de rizières irriguées fort intelligemment par un système de canalisation savant et croulant à la fois. On traverse ici l'une des parties fertiles du Yunnan, en bordure du Grand lac. Mais on ne se douterait guère de cette richesse à l'inspection des citoyens et des citoyennes que j'ai sous les yeux. Toujours la pouillerie et l'ordure! Les dames, vêtues de blouses dans le genre des blouses russes, généralement rouges quand les trous et les taches laissent apparaître la couleur, sont occupées dans les champs à manœuvrer des sortes de cuillers à pot, emmanchées d'un long bâton. Elles distribuent gracieusement, mais parcimonieusement, à chaque plant de pavot, une cuillerée d'un odorant bouillon d'engrais humain, tandis que d'autres y ajoutent un fumier plus consistant, fourni par les buffles, qu'elles tirent délicatement entre le pouce et l'index de grands seaux de bois apportés par leurs époux. C'est de là que va sortir, sous forme d'opium, tout le bonheur chinois! En

attendant, on empoisonne les passants par les narines avant de les intoxiquer par la drogue cultivée d'aussi nauséabonde façon.

A cette époque, le vent s'établit au fixe. Il souffle avec force en bise aigre. Tout est incliné dans sa direction, les arbres et les plantes. On dirait une nature chavirée. J'ai le museau coupé; mes joues se fendillent, mes mains sont comme des râpes.

13 février.

Voyons, je ne veux pas vous laisser sous l'impression de mes jolies campagnardes et de leurs odorants travaux.

J'ai donné, le premier jour, un furieux coup de pied sur la route plate de la plaine de Yunnan-Sen. J'ai abandonné ma chaise et j'ai « fait la route » Tsao-Lou, comme disent mes porteurs, qui n'avaient pas encore marché d'une telle allure et qui trottaient gaiement, heureux de porter une chaise vide.

J'ai franchi la ceinture montagneuse du Grand lac pour dégringoler plus bas sur un autre lac, le lac de Kiang-Tchouan, entouré d'une plaine pareille, battue du même vent. On longe une plage, on regrimpe une nouvelle falaise et on retombe encore plus bas sur un troisième lac. C'est le lac de Tong-Hay. Une jolie petite mer intérieure, avec des vagues battant des rochers, des falaises énormes, percées de grottes, couvertes de cactus gigantesques et d'une véritable forêt de figuiers de Barbarie.

De tous les pays que je viens de parcourir, depuis Canton, c'est un des plus beaux que j'ai traversés. Durant des heures, je me promène sur des rochers magnifiques en bordure du lac. Quels sites pour les casinos futurs! Et je me félicite d'avoir vu cette nature vierge avant l'inévitable poteau indicateur qui guidera un jour les touristes vers ces cascades et ces grottes. C'est le lieu indiqué dans l'avenir pour les lunes de miel indo-chinoises. Si vous avez un voyage de noces en perspective, je puis vous retenir une jolie pagode, ou même une grotte naturelle. Vous ne pourriez trouver mieux pour aimer même légitimement.... Mais ne parlons pas de ce sujet; c'est malsain dans ma situation! De là on s'engage

dans une coulée; on grimpe des pentes couvertes de camélias sauvages tout en fleurs en cette saison; d'autres versants disparaissent sous des rhododendrons également en pleine floraison, puis on continue à descendre en suivant une gorge merveilleuse. Certains passages rappellent assez fidèlement notre route de la Grande-Chartreuse, avec moins de fraîcheur malheureusement. Des fougères admirables couvrent les rochers: elles feraient la joie des botanistes, et j'en découvre une espèce qui ne doit pas être bien connue. Il semble que ce n'est plus la Chine. Mais, hélas! cette illusion ne dure pas. Tout à coup l'horizon s'élargit et, du haut d'une espèce de terrasse, la vue s'étend de nouveau sur un pays aride, poussiéreux à l'excès. Au bas de cette plate-forme on est revenu dans le bassin de la rivière de Canton. Là, coule un dernier affluent du Si-Kiang; c'est le dernier bras de mon fameux Hong-Chouéi-Kiang, quitté à Liéou-Fou, dont j'ai retrouvé une branche à la frontière du Kouéi-Tchéou, traversé une autre au Yunnan, à Keï-Tsing-Fou, et auquel je coupe aujourd'hui le dernier membre.

Un interminable et pittoresque pont de bois d'au moins trois cent cinquante à quatre cents mètres nous porte au delà des grèves sur lesquelles s'étale la rivière durant les pluies et, de l'autre côté, la transformation s'opère sans transition. C'est la désolation.

De loin en loin apparaissent quelques villages musulmans en ruine. Ce ne sont que des murs de terre éboulés, parmi lesquels une maison sur dix, se distinguant à peine des ruines qui l'entourent, contient encore quelques habitants qui ne sont que des aubergistes, logeant les muletiers. Ces chaumières n'ont pour toiture qu'une terrasse de boue battue, sur des branchages. Le sol, les habitations et les habitants, tout est de même teinte jaunâtre et rien ne tranche sur cette étendue dépourvue d'arbres où tout est desséché et limé par le vent.

L'aspect est le même jusqu'à Mong-Tseu où l'on retrouve la rizière, autour d'un lac marécageux qui s'arrête au pied de la ceinture de hauts sommets, derrière lesquels coule le fleuve Rouge.

Là s'arrête le beau ciel d'hiver, sans nuages, du Yunnan.

Derrière cet énorme rempart montagneux qui domine le fleuve tonkinois, règne une brume épaisse qui ne disparaît jamais ; région redoutée des gens du Haut Pays, qui ne dépassent pas Mong-Tseu sans terreur. Les caravanes y rompent charge et laissent aux indigènes de la contrée le soin d'achever le transport jusqu'au fleuve, à Man-Hao. Et encore ceux-ci s'arrangent-ils pour toucher seulement la rive et regagner les hauteurs dans la même journée, en évitant même d'abreuver leurs animaux de l'eau du Song-Koï.

Donc, adieu au ciel pur. De l'autre côté de la falaise, c'est le crachin tonkinois de cette saison. Je le connais bien et je ne me réjouis pas autrement de refaire sa connaissance.

18 février.

Pour le moment, je me laisse glisser sur les flots chocolat du fleuve Rouge entre deux murailles de verdure. C'est à présent la brousse intense, impénétrable de la forêt vierge. Il y en a comme cela dans les quatre cents kilomètres avant de déboucher dans le Delta. Nous reprendrons la conversation à Hanoï.

III

Entre Laokay et Mong-Tseu, Vendredi, 13 avril 1900.

Mon cher ami,

J'ai quitté Hanoï sans avoir pu tenir ma promesse de vous écrire. J'ai accompagné M. et madame Pichon dans les diverses excursions que M. Doumer a fait faire à ses hôtes à travers la capitale et les environs; j'ai pris part en outre à de nombreux palabres entre le gouverneur général et notre ministre à Pékin. Il ne m'est guère resté de temps pour la littérature.

M. Doumer, qui a l'habitude de monter à cheval à quatre heures du matin, quelque temps qu'il fasse, nous a menés à la vapeur à travers les principales attractions indo-chinoises. Cela n'avait rien de nouveau pour moi. Vous me per-

mettrez donc de ne pas m'attarder à des descriptions qui ont d'ailleurs traîné partout.

Maintenant, je rentre à Yunnan-Sen et j'ai depuis huit jours repris ma vie de voyageur, qui me laisse décidément plus de loisirs pour vous écrire.

Imaginez un cigare un peu long et plutôt blond; évidez-le par la pensée, de façon à ne lui conserver que ses feuilles d'enveloppe; celles-ci, au lieu de tabac, proviennent de lataniers (*palma latania*, en latin). Placez ce cigare sur l'eau, ce qui est la manière tonkinoise de le traiter. C'est là dedans que je vis actuellement. On n'y tient pas debout; la station assise est tolérable, si on n'en abuse pas; la position normale est l'horizontale. Avec le soleil qui tape là-dessus, on jouit, à l'intérieur, d'une température qui, pour continuer ma comparaison, n'est pas de beaucoup inférieure à celle d'un cigare allumé. On a même droit à la fumée, grâce à la cuisine qui se pratique à l'un des bouts. On brûlerait sous chacun de mes yeux le cigare le plus démocratique, que je ne pourrais produire de plus abondantes larmes.

Vous croyez peut-être que c'est un bateau que je vous monte. Je le voudrais bien. Ce n'est qu'une pirogue qui me remonte. Elle fait un peu d'eau, ma pirogue, ce qui entretient une bonne humidité. Tant qu'on se contente du bain de pieds, cela va très bien, on ne s'en inquiète guère, c'est d'ordonnance; quand on est menacé du bain de siège, ce que tout Chinois s'interdit radicalement, un de mes bateliers se décide à restituer à la rivière l'excédent de liquide en l'expulsant avec une tasse à thé hors de service.

Ce qu'il y a de vraiment bien dans mon aménagement, c'est mon lit. Un lit en bois de fer et en argent massif. Il y a pour deux cent mille francs d'argent dans mon sommier non élastique. Vous pensez que je vous en conte? Calculez : quatre-vingt mille piastres à 2 fr. 50 c. C'est là-dessus que je couche, que je dors et que je veille surtout, puisque, grâce au général, dont les desseins sont aussi insondables que ceux de la Providence, je me suis mis en route sans escorte, ayant dû me priver du concours des légionnaires que le ministère m'avait autorisé à emmener. J'avais demandé pour pénétrer en Chine des hommes sans uniformes; or il paraît

que si leurs vestes avaient été pourvues de boutons de corne au lieu d'être ornées de boutons de cuivre, suivant l'ordonnance, il y aurait eu, au point de vue militaire, un véritable scandale. Ne pouvant sans inconvénients franchir la frontière avec une troupe en armes, il m'a fallu renoncer à la protection nécessaire, et voilà comment je m'en vais sur les fleuves et routes de Chine avec deux cent mille francs en bel argent dans mon gousset, en des endroits où l'on coupait le cou pour moins que cela, il n'y a pas encore très longtemps.

Donc, étendu sur ma couche métallique, je me promène une fois de plus sur les eaux rouges du Song-Koï, au fond d'une faille qui se rétrécit et se creuse à mesure que l'on remonte le cours; et, du fond de mon cylindre de feuilles où je suis étendu, je contemple les tableaux que découpe l'orifice de mon embarcation, sur des coins de forêt vierge; j'aperçois des torrents de végétation intense, formés par les lianes qui recouvrent tout comme d'une nappe, et qui, par place, semblent des cascades bondissant d'arbre en arbre, du haut de pentes verticales, jusque dans le lit du fleuve. D'arbres, on ne distingue plus aucune forme. De place en place, une cime émerge comme une épave. Dans les parties desséchées ou flétries par les incendies d'herbes, on dirait un immense filet étendu sur le sol, ou des toiles d'araignées fantastiques jetées sur des montagnes entières, recouvrant les arbres sans interruption. Là-dessous règne la fièvre.

D'habitants, on n'en voit pas sur les rives. Dans l'intérieur, sur les sommets, vivent en groupes peu nombreux les familles de Thos, de Taïs, de Man, de Méos, de Noun, de Long-Jenn, de Tou-Jenn, de Muong, etc., etc.; chaos de races indéchiffrable même pour les pontifes de l'ethnographie. Il n'existe probablement que des sujets isolés les uns des autres, vivant dans un rayon étroit et sans communications, au milieu d'une nature impénétrable, et se distinguant sans doute les uns des autres comme les gens de Paimpol se distinguent de ceux de Ploërmel par des détails de la coiffure, des femmes et des idiotismes de leur langage. De quel berceau sont sortis ces groupes, quels mélanges ont-ils pu subir durant les grandes commotions politiques que l'on ne connaît encore guère, pendant les périodes de conquête chinoise, c'est là un

problème qui a trop d'inconnues pour pouvoir être résolu avec quelque exactitude. Pour le moment, ces gens vaguement réunis en tribus, sous l'autorité nominale de chefs héréditaires, ne se mélangent pas entre eux, et ne se dispersent pas non plus. — Pardon de ce cours d'ethnographie. C'est un peu à moi que je parle en ce moment; chaque fois que je rencontre ces individus, je me demande sur quoi on s'appuie pour leur attribuer une origine sur laquelle il n'existe aucun document et que ces indigènes ne soupçonnent même pas, n'ayant pas de manuscrits, pas d'écriture et pas de légendes d'où l'on puisse tirer une indication. Il n'y a que leur langue qui pourrait donner des renseignements de quelque valeur, et par le rapprochement des diverses études on pourrait parvenir à une classification, mais ces études sont à faire.

Les animaux ne sont pas aussi nombreux qu'on pourrait le penser, sous cette brousse. Sur les rives on voit bien rarement quelque gibier. Il y a cependant du chevreuil et du cerf pour la nourriture du tigre et de la panthère, mais allez donc le dénicher au travers de branchages d'épines et de feuillages pareils! Les oiseaux seuls circulent avec aisance dans ces bocages. Les coqs sauvages chantent au matin et parfois passent d'une rive à l'autre avec leurs poules. J'en ai précisément fusillé un, à balle, tandis qu'il faisait le joli cœur entre deux jeunes cocottes sur un banc de grève, et je vois mon cuisinier qui le prépare, avec une belle insouciance des prescriptions de l'Église pour ce jour de Vendredi-Saint. Je tâcherai de corriger cela en ajoutant à mon menu un plat de poisson pêché à la dynamite. C'est un peu sauvage, ce genre de pêche, mais, ici, j'espère me faire pardonner par les fervents de l'hameçon.

A propos de dynamite, le petit mandarineau qui m'accompagne m'en dit une bien bonne, en me regardant préparer ma cartouche : « C'est une médecine terrible, » prononce-t-il. Comme en Chine tous les produits de la chimie sont qualifiés médecine, je ne m'étonne pas. Il continue : « On en avait donné à un de mes amis pour prendre du poisson et il lui est arrivé malheur. — Ah ! dis-je, il a fait éclater la cartouche dans ses mains et il a été écrabouillé ? — Non, elle n'a pas éclaté, mais mon ami en a mangé et il a eu d'affreuses coli-

ques dont il est mort. » Voilà comme ils sont en Chine! Cet idiot croyait que cette pâte jaunâtre était un gâteau, probablement très goûté par le poisson, et il en a avalé. Je fais remarquer à mon compagnon chinois que si la drogue avait éclaté, cela eût pu être bien plus drôle : il rit comme une petite folle et il m'apprend que l'on se fait dans ce pays des farces très amusantes dans cet ordre d'idées. En introduisant sournoisement des feuilles d'une certaine plante dans une pipe à eau, le fumeur aspire sa fumée sans s'apercevoir de rien et puis, au bout de peu de temps, il se trouve chargé comme un Hotchkiss et se met à tirer des salves répétées d'une façon irrésistible sans pouvoir s'arrêter, à la satisfaction des auditeurs. On sait rire en Chine.

Vous connaîtrez tout l'emploi de ma journée lorsque vous saurez que mon explosif m'a rapporté une espèce de monstre moustachu presque aussi long que moi et un certain nombre de carpes de rapides. C'est la pêche miraculeuse. Et maintenant il ne me reste plus pour aujourd'hui qu'à vous souhaiter le bonsoir.

Mercredi 18.

Je vous souhaitais une bonne nuit, l'autre soir; j'espère que vous n'aurez pas de peine à en passer de meilleure que celle dont je viens d'être gratifié. Tudieu! quel remue-ménage, quel boucan et quelle saucée! Nous étions arrivés tard au bas du plus sérieux des rapides, peu avant Mang-Hao, le San-Po-Kio-Ta-T'an; j'avais déjà la satisfaction d'apprendre que deux jours auparavant, quarante mille autres piastres, envoyées à Mong-Tseu et qui m'avaient devancé, étaient allées au fond de l'eau; la jonque crevée sur une roche était encore là pour montrer comment on peut s'arranger sur ces cailloux. Enfin on a pu repêcher les caisses d'argent. Nous nous arrangeâmes pour passer la nuit au-dessous du rapide, l'heure étant trop avancée pour le franchir. On s'abrite comme on peut contre un courant, très violent déjà. Ces pirogues gréées en cordages de rotin n'ont pas même d'ancre; elles s'amarrent, au milieu des roches, en empilant des tas de gros galets sur leur cordes. Vous imaginez combien c'est pratique et avec quelle rapidité

on peut appareiller dans un cas pressant. Cela ne tient pas lorsqu'il le faudrait, mais on ne peut pas s'en aller quand il serait urgent de filer. Tous les avantages! C'est dans ce mouillage exquis que nous subissons un orage épouvantable, le premier de la saison et qui chauffait depuis quinze jours. Je vous assure qu'il était à point; et malgré les inconvénients du moment, j'aime assez de tels spectacles dans des endroits pareils. Le Song-Koï débouche ici d'un tournant aigu, entre des hauteurs, droites comme des murailles, qui se dressent sur chaque rive, couvertes de la brousse que je vous dépeignais l'autre jour et dont le pied, déchiré par les crues, n'est qu'un entassement de roches. C'est dans cette prodigieuse crevasse que bondit le San-Po-Ta-T'an avec un bruit terrible.

Le ciel est bourré de nuages d'un noir d'encre, faisant tache sur les lueurs rouges d'un soleil couchant qui embrase les crêtes après nous avoir chauffés tout le jour à 40° dans notre paillotte. Sous cette lumière rasante, le lieu a quelque chose de terriblement farouche. La nuit vient, une nuit opaque, pas un brin de vent, un air étouffant et une énervante tension électrique. Puis c'est une débauche d'éclairs qui se multiplient durant deux heures et finissent par devenir indiscontinus, illuminant de splendides décors. A l'orchestre, le rapide était encore seul à jouer son air; mais, tout à coup, un sifflement aigu, sans modulation préparatoire, éclate dans l'air; une trombe de vent fait voler les branches des arbres et vibrer les cordes de lianes. Mes pirogues valsent sur le courant d'une façon inquiétante; leurs bateliers accumulent de nouveaux cailloux sur les cordages de rotin. Une moitié de ma paillotte s'envole. Enfin une mitraille de grêlons, gros comme des œufs, hache le reste de mon abri de feuillage! Mes hommes, malgré leurs chapeaux de bambou, ne peuvent tenir dehors; plusieurs sont contusionnés; ils lâchent avec ensemble leurs cordes, cessant d'empiler les pierres, pour se réfugier sous le reste des toitures, dans les pirogues qui se remplissent, à vue d'œil, d'eau et de grêlons. C'est alors un tintamarre de coups de tonnerre, de crépitements et de bouillonnements, vraiment splendide. Mes serviteurs effrayés pleurent comme des veaux et mes bateliers ne songent qu'à s'abriter de la grêle. Ce n'est qu'à coups de

trique que je les contraints à vider l'eau, car nous sommes menacés de couler. Je prêche d'exemple moi-même, tout nu, et, en utilisant tous mes ustensiles de cuisine, de toilette, mes assiettes en fer émaillé, nous étalons à peine l'entrée de l'eau. Heureusement que le vent s'est calmé assez pour n'avoir pas à veiller aux amarres. Mais, après la grêle, ce sont des torrents de pluie; le fleuve monte d'un bon mètre en quelques instants, et la nuit s'achève à vider la pirogue où nous sommes dans l'eau jusqu'à mi-jambes. Tout y est frais, je vous assure. Heureusement, l'argent ne redoute pas l'humidité, mes caisses de provisions sont doublées de zinc, mes malles sont étanches, mes appareils de photographie et mes armes sont toujours en lieu sûr; en somme, peu de mal. Mais se coucher, il n'y faut plus songer, mon lit est submergé. Le lendemain, le ciel est splendide; un soleil, trop chaud pour moi, sèche au contraire tout notre attirail en quelques heures, et la crue qui a élevé le niveau sur le rapide le rend moins pénible à franchir.

Au delà, l'ouragan laisse des traces navrantes, le fleuve charrie des tas de choses. Je compte dix-sept jonques le ventre en l'air sur les rochers; les miennes y seraient sûrement échouées, si je n'avais été là pour décider mes gens à se dégourdir, par des arguments frappants. Des caisses de tabac, de thé défilent sans cesse à la queue-leu-leu, des filés de coton retournent à la mer. Les équipages naufragés sont campés sous leurs voiles, en face de leurs épaves, et là chacun fume dans une belle insouciance de la cargaison. Il pleuvait : on s'est abrité; on coulait, et alors on a pris sa pipe et sa provision de riz et on s'est mis à sec. On rafistolera la pirogue avec un bout de planche. Et pendant ce temps je défile avec mes quatre-vingts caisses d'argent devant des gens et même sous la conduite de gens qui avaient une bien belle occasion de s'enrichir à peu de risques!

Horrible détail! Mon monstre fluvial contenait deux doigts humains dont l'un était encore orné d'une bague de laiton. Mes bateliers n'ont nullement été gênés par cette découverte, mais ils ont déclaré que l'explosion de ma cartouche avait chagriné un dragon et que c'était lui qui, certainement, avait déchaîné les éléments. S'ils avaient pu se douter que

j'avais précisément choisi un vendredi saint et un 13 pour les mettre en route!!

IV

Entre Mong-Tseu et Yunnan-Sen, 24 avril 1900.

Mon cher ami,

Que voulez-vous bien que l'on fasse lorsqu'on va bercé, comme je le suis, dans une chaise, balancé sur deux bambous, du mouvement lentement cadencé de quatre porteurs, alors qu'un soleil de plomb tombe sur la toiture de toile de ma boîte ambulante dans laquelle il règne une température de four? Regarder se former les gouttes de sueur sur la nuque de mes Chinois, et les suivre ensuite, dans leur glissement serpentin, le long de ces échines nues, est une occupation qui ne retient pas longtemps l'esprit; alors, on rêvasse, on passe en revue tous les souvenirs, on revit le passé, on imagine un avenir, on bat la campagne en épuisant toutes les idées. Dans la solitude où j'erre, depuis que j'ai repris ma route, vivant dans ce monde étrange, avec les sensations aiguës que procure un immense isolement, je me reporte vers les amis. On voudrait pouvoir échanger ses idées, on éprouve le besoin de dépenser de l'affection, on souffre de ne pouvoir causer et on se sent pris de la rage d'écrire. C'est vous que je choisis aujourd'hui commme tête de Turc. Tant pis pour vous! vous avez commis l'imprudence de paraître goûter les élucubrations qui me sont inspirées par ma vie errante; donc vous êtes mon public. Rendez-moi le service de m'écouter; imaginez que vous avez rencontré un raseur, ça se trouve même en Chine. Puis votre supplice pourra d'autant mieux s'abréger que vous aurez la faculté de jeter mon gribouillage au panier quand il vous ennuiera. Il faut savoir faire quelque chose pour les amis; donc laissez-moi bavarder, puisque cela me fait plaisir. Rien ne dispose au métier de songe-creux, dans la situation de colis à laquelle je suis condamné, comme ce pays, toujours semblable, toujours aussi monotone, impressionnant d'étrangeté tout d'abord, mais où rien, pendant des

jours, ne vient réveiller de l'assoupissement où l'on est plongé par le défilé de choses sans variétés. C'est sans cesse le terrain ondulé, poussiéreux, aride, encerclé de hauteurs dénudées, rocheuses, dures et grises. Tout est gris, tout est terreux; une campagne toute bossuée par les tombes, simples buttes de terre, parfois surmontées d'une pierre carrée et toutes orientées comme le sont les tombes musulmanes. De loin en loin, une ruine de village, des cases éboulées, des murs de terre usés par la pluie, limés par le vent, sortent du sol sans y mettre une tache de couleur. La révolte des Taï-Ping a sévi ici avec une terrible fureur. La rébellion d'abord, la répression ensuite ont jeté une désolation effroyable sur ce pays où la vie ne peut déjà subsister que par l'effort et la ténacité de ses habitants. On voit, de temps à autre, passer sur ce désert les caravanes de bidets écorchés, menés par leurs ma-fou pouilleux; des groupes de voyageurs, cavaliers risibles, huchés sur des biques lilliputiennes, embarrassées de grelots; pittoresques et comiques, ces gens empaquetés sur des bâts et s'abritant sous leurs pépins de coton et de papier. Quelles singulières silhouettes équestres! Et puis, au bout de ces plaines de poussière, on arrive au bas d'une muraille de roches, on grimpe dans des gorges, on peine sur des escaliers et l'on redégringole sur une autre plaine, également déserte et poudreuse, on retrouve des ruines, on recroise des caravanes, et cela se succède jusqu'à l'arrivée, à la nuit, dans un village détruit, où, parmi les restes de maisons éboulées, ont été restaurées, comme on restaure en Chine, quelques auberges toutes d'un modèle identique, qui abritent chaque nuit, dans un entassement confus, les gens, les bêtes et les charges. Vous connaissez maintenant ces scènes de halte dans les hôtelleries chinoises, je ne vous les dépeins plus, bien que, pour le voyageur qui peut apprécier les nuances, celles-ci, uniquement fréquentées par les caravanes de chevaux, aient un aspect différent. Je laisse d'ailleurs de côté mes descriptions pour aujourd'hui, j'ai l'esprit tourné vers d'autres sujets plus graves.

Les informations qui me parviennent m'inspirent quelques soucis. Ce n'est pas à Mong-Tseu seulement que la situation manque de sécurité; l'état général de la province devient

menaçant. Rien ne se dessine encore nettement, mais je flaire quelque chose. Les manœuvres militaires, les convocations des derniers bans de la milice sont trop anormales pour que nous n'y prenions pas garde.

Les mandarins ont plutôt à redouter ces armements de la population, qui se retournent souvent contre eux : que peuvent donc bien signifier toutes ces mesures, si elles ne sont dirigées contre nous ? Il souffle sur cette province un vent belliqueux qui demande à être attentivement surveillé. Je ne rencontre que des gens rapportant des villes des fusils liés en paquets sur la croupe des chevaux, des escopettes primitives, bien peu redoutables en vérité, mais qui donnent à ces imbéciles l'illusion d'un armement efficace et qui peut exciter leur audace.

Beauvais m'a annoncé un remaniement général dans le gouvernement provincial. Le vice-roi et son Fan-Taï, avec lesquels j'avais établi des relations suffisantes, ont disparu depuis mon départ. Leurs successeurs, me dit-on, ne parlent que de pourfendre les Diables de l'Ouest. J'ai peur de les voir lancer ce peuple stupide dans une voie qui nous obligerait à dépasser nos intentions. A mesure que je parcours davantage cette contrée, que je sillonne ces rochers, je me persuade davantage que, si nous avons le devoir d'en ouvrir la porte au Tonkin, de nous réserver à nous aussi notre passage vers le Yang-Tseu, de mettre ce climat sain et réparateur à la portée des organismes affaiblis de nos compatriotes de l'Indo-Chine, ce doit être vraiment au prix des moindres sacrifices. Nous voulons et nous devons être pacifiques, — car la guerre ruinerait radicalement ce pays qui ne s'est pas encore relevé des désastres de la rébellion et des répressions de Li-Hung-Tchang, et j'ai peur que l'aveuglement des mandarins ne déchaîne des complications.

Aussi ai-je pris quelques précautions. Je vous ai dit très souvent qu'en Chine il était nécessaire de bien faire saillir ses biceps pour n'avoir pas à jouer du poing, et qu'il suffit de montrer ses armes pour être certain de n'avoir pas à les utiliser. J'apporte donc avec moi les fusils nécessaires pour nous organiser au besoin en corps de défense, car nous sommes bien en l'air à Yunnan-Sen ; nous n'y pouvons

demeurer désarmés ; les missionnaires eux-mêmes en reconnaissent la nécessité, et beaucoup me demandent quelques munitions.

Vous le voyez, mon cher ami, je ne suis pas sans préoccupations et il me tarde d'avoir rejoint mon poste. N'allez pas croire, d'après le début de cette lettre, que je veux vous apitoyer sur mes fatigues et mes privations. J'ai été rarement aussi heureux. Je me porte à merveille, et, suivant l'image de mon ancien préfet de Long-Tchéou, je suis comme le canard mandarin qui barbotte parmi les plantes aquatiques. Je roule par monts et par vaux, j'emplis mes yeux, j'amasse des souvenirs, j'assiste aux derniers moments d'un monde qui disparaît, et j'enfonce les premiers jalons d'une ère nouvelle. Je déteste la vie toute faite : or ici j'ai la satisfaction de me l'arranger à chaque minute, en même temps qu'il s'y ajoute cette obligation d'exercer son instinct de la conservation, ce qui, selon moi, augmente la valeur que l'on peut attacher à sa peau, alors que, sans courir de grands risques, il est cependant nécessaire de veiller sur elle.

V

Yunnan-Sen, 21 mai 1900.

Lorsque je vous ai laissé, la dernière fois, épistolairement parlant, mollement bercé dans ma chaise, sous une chaleur de plomb, je côtoyais les grands lacs, et, tel Hippolyte, je suivais tout pensif le chemin qui conduit à Yunnan-Sen. Je prévoyais en effet les événements que je vais vous narrer.

Vous savez déjà par ma précédente lettre combien j'étais frappé du changement qui s'opérait dans la province, de l'attitude hostile de la population. Il était évident que des événements graves allaient se précipiter. J'étais surpris de la quantité de fusils circulant sur les routes.

Tous les gens revenant du marché étaient porteurs d'armes fabriquées à l'arsenal de Yunnan-Sen et distribuées par les soins des mandarins. Je ne rencontrai cependant aucun encombre jusqu'aux portes de la capitale.

J'étais attendu à une dizaine de lis de la ville par Beauvais

qui dès les premiers mots confirmait mes craintes. Les choses n'allaient décidément pas, et mon compagnon était fort heureux que nous possédions enfin les moyens de défense que j'apportais. La démonstration de leur utilité allait nous être faite dans peu d'instants.

J'avais pris pour mon retour et pour l'entrée de mon convoi toutes les précautions. Le vice-roi en avait été avisé plusieurs jours à l'avance par lettre de mon chancelier, et il avait répondu que des ordres étaient donnés aux bureaux du Likin, autrement dit de l'octroi, de laisser pénétrer librement mes bagages. Dès Mong-Tseu déjà j'avais fait savoir par le Tao-Taï de cette ville que j'apportais les fusils nécessaires à la défense personnelle de mes nationaux, ainsi que c'est le droit absolu de toutes les colonies européennes dans toute ville de l'Empire ; aucune protestation n'avait été soulevée. Sous la porte même de la fortification, je recevais la carte et les compliments du vice-roi ; aucun projet hostile ne transpirait.

Aussi ne fus-je pas peu surpris lorsque, quelques instants après ma rentrée dans ma demeure, l'on m'annonça que mon convoi, que j'avais encore par surcroît de précaution fait serrer à proximité de ma chaise, était retenu par les agents du Likin de la Porte Sud. Je crus tout d'abord à une simple erreur et je dépêchai l'un de mes ting-tchaï muni de ma carte réclamer mes bagages. On les lui refusa. Mon lettré, envoyé aussitôt pour porter mes représentations, ne put que me faire prévenir en hâte que l'on se préparait à séquestrer mes caisses, déjà déchargées dans le bureau du Likin, et que l'on se mettait en devoir de les briser.

Je compris aussitôt la fourberie des mandarins. Un coup avait été préparé, qui devait nous priver de nos armes. Le Likin obéissait bien évidemment à des ordres secrets, donnés en dépit des assurances formelles prodiguées à M. Beauvais. J'eus tout de suite le sentiment que nous allions tomber dans un guet-apens, et je ne m'attardai pas aux négociations et aux notes officielles. Il fallait qu'à tout prix nous rentrions en possession de ces caisses et, pour agir efficacement, il n'y avait pas une minute à perdre. Je sais d'ailleurs qu'une résolution prompte déconcerte les arrangements chinois. Je pris avec moi M. Beauvais et M. Fries, un jeune administrateur de

l'Indo-Chine, et, sans souci du protocole chinois, nous partîmes sans chaises, à pied, ostensiblement ornés de nos revolvers. Nous traversâmes toute la ville, puis le faubourg du Sud où la foule s'agitait déjà auprès du Likin. Notre arrivée n'était certainement pas prévue: elle jeta la stupeur parmi la foule. Heureusement nous venions à temps, mes caisses étaient encore là et les chevaux de bât ne s'étaient pas éloignés.

J'interpellai vivement le chef du bureau, je lui fis remarquer qu'il avait même détourné deux valises diplomatiques qui ne devaient pas me quitter un instant, ainsi que des caisses d'argent. Je lui rappelai les instructions du vice-roi en le prévenant que je demanderais une punition sévère de sa conduite. Je ne reçus de lui que des réponses ironiques, et d'ailleurs, ajoutait-il, il agissait en vertu d'ordres. La foule envahissait les cours, il était nécessaire de procéder rapidement. Je commandai à mes deux compagnons de mettre en mains leurs revolvers et, pendant qu'assisté de M. Beauvais, nous maintenions en respect les gabelous et la populace, M. Fries, surveillant les muletiers, faisait rapidement recharger les animaux sans qu'aucune tentative fût faite pour y mettre obstacle. Puis, encadrant notre convoi, nous le ramenâmes au travers de la foule déconcertée par cette promptitude. Nous étions dès lors en possession des armes qui allaient nous devenir si utiles. On avait espéré nous prendre sans défense, et à présent nous avions toutes nos griffes.

La diplomatie pouvait alors reprendre ses droits. J'écrivis au vice-roi pour me plaindre de ses douaniers. Il me fit répondre verbalement que le chef du Likin s'était comporté d'une façon grossière et qu'il le punirait. Il devait le punir, en effet, mais pour un motif absolument contraire, ainsi que je l'appris. Aussi je réclamai une communication écrite.

Celle-ci tardant à venir, j'adressai une seconde lettre à S. E. Ting pour exiger la punition promise.

J'attendis deux jours une réponse qui se produisit sous la forme d'un long factum, rédigé par le bureau des affaires européennes. J'étais alors accusé d'avoir violé les traités, en introduisant des quantités considérables d'armes destinées à faire la guerre. J'étais allé les reprendre de vive force à la tête de plusieurs centaines d'hommes armés. Enfin on me

sommait de faire reporter mes bagages au bureau des affaires européennes qui se chargerait de les faire reconduire sous escorte au Tonkin.

Je renvoyai cette lettre à S. E. Ting, en lui faisant connaître que je venais animé de sentiments amicaux, que j'avais pour mission de l'assurer des intentions pacifiques de la France, de notre unique désir de nouer des relations cordiales et de ne traiter que des questions favorables aux intérêts économiques des deux pays, que dans ces conditions, et pour lui donner une nouvelle preuve de conciliation, je voulais bien ne pas tenir compte des prétentions exprimées dans sa lettre et que je la lui faisais remettre pour qu'il puisse l'annuler. J'ajoutai qu'il pouvait être assuré que les armes que j'avais apportées étaient uniquement destinées à la défense personnelle de chacun de nos nationaux.

Je ne reçus plus aucune réponse, mais la population commença à s'agiter. Les mandarins organisaient des réunions de notables, ils y parlaient contre les Européens, on échauffait les assemblées, on promettait le départ des étrangers, l'échec du chemin de fer, etc.... on affichait à la porte du Fan-Tai et même du vice-roi des placards qui informaient la population que nous étions sommés de remettre toutes les armes que nous possédions; on disait dans les réunions que l'on nous avait donné un délai de quarante-huit heures pour nous mettre à la merci du vice-roi, après quoi on pourrait violer nos domiciles et nous massacrer. Alors, ainsi excitée par les autorités, la population tout entière se répandit dans les pagodes, et l'on concerta des plans d'attaque. Des placards couvrirent la ville, invitant les patriotes à nous massacrer en commençant d'abord par les missionnaires catholiques et les chrétiens; de ces placards furent apposés sur ma propre porte.

Je fis appeler monseigneur Escoffier, évêque de Yunnan-Sen, et je lui demandai ce qu'il fallait penser de cette situation. Il me répondit qu'il jugeait la situation excessivement grave, car c'était là un mouvement mené par les mandarins. Il savait que des fusils étaient encore distribués en grand nombre et que les soldats eux-mêmes marcheraient sûrement contre nous. Je pensai qu'il était prudent de grouper tous nos nationaux et je les appelai dans ma demeure. Les deux

évêques, monseigneur Fenouil et son coadjuteur monseigneur Escoffier, furent d'avis de se réfugier également auprès de moi avec tous les missionnaires. Une attaque, d'après leurs informations, était certaine pour la soirée de ce jour.

Cependant, les mandarins ne donnent nullement signe de vie; ils président ouvertement des réunions et remettent des armes. Un certain neveu de Li-Hung-Tchang, arrivé depuis peu et qui ne parle que d'exterminer les Européens, entre même en lutte contre le vice-roi qu'il trouve trop mou. Il fait distribuer de la chair de cochon aux patriotes; ce qui, paraît-il, est un signe de la gravité de la situation. Enfin j'ai la certitude qu'on nous attaquera le soir.

Tout le monde est rassemblé chez moi, ma maison est organisée pour la défense et, à six heures du soir, au lieu de pouvoir enlever individuellement les Européens, isolés aux quatre coins de la ville, on les trouve réunis dans un seul poste, l'arme au bras, une baïonnette au bout et regardant vers tous les points où l'on pourrait se glisser chez eux.

Ici, un topo du Fort François.

Au milieu de la ville murée de Yunnan-Sen, dans un bas-fonds terminé par un marécage, se pressent des maisons serrées, entrelacées, formant un labyrinthe de ruelles tortueuses, puantes, où coulent des ordures sur des pentes glissantes. C'est là qu'est édifiée ma demeure: elle s'étend comme un long boyau, coupé de cours étroites et de bâtiments incommodes. D'un côté, ayant vue et prise de parfum sur le marais, j'ai mon pavillon particulier à un étage; derrière, un mur de soutènement entoure une petite éminence surplombée de quinze mètres par un groupe de maisons. Des pierres que l'on me lance, pas une n'est perdue. Ajoutez que toutes mes constructions sont en bois, et vous aurez une idée de la force stratégique de ma position.

Pourtant, nous sachant groupés dans ce trou, on n'ose venir nous y attaquer. Les projets qui devaient s'exécuter le soir même sont remis à une date ultérieure. On attend même l'arrivée du maréchal Fong et de ses braves. Mais on nous entoure, on se réunit, on s'excite, on hurle, on affiche des placards. Les mandarins ne donnent pas signe de vie, ne prennent aucune mesure pour nous protéger. On décide de

nous incendier, ce qui était facile. On prépare des bottes d'herbes sèches et de bûchettes de bois pour nous les lancer. Nous sommes nuit et jour à nos postes, et, chaque fois qu'une tête paraît, un de nos fusils s'aligne dans sa direction. Ces lâches n'ont même pas le courage de lancer leurs matières incendiaires. Des pierres seules nous arrivent, décrivant une parabole de tir plongeant par-dessus les murailles.

Vraiment, tout mon monde est très bien. Personne ne s'abandonne. Pas un air tragique ; il règne même une gaieté extraordinaire. Pas un incident drôle de cette situation qui ne soit immédiatement relevé avec cocasserie. Les missionnaires sont armés, le jeune évêque lui-même a un flingot, nous faisons leur apprentissage militaire, et il y a de ce fait des scènes à pouffer de rire. Mais il y a mieux que du calme, c'est une discipline absolue à suivre mes avis. Je m'efforce de maintenir aux événements une tournure qui n'engage pas le Gouvernement dans une aventure, mais d'autre part, un seul indice de faiblesse, et nous serions perdus. Dans ce cas, ce serait encore la complication qui se présenterait comme conséquence. C'est une situation d'équilibriste peu commode.

Nous passons ainsi neuf jours. Fong-Kong-Pao est près d'arriver avec ses hommes ; c'est la brute qui a dirigé la guerre du Tonkin et qui est fort capable de nous faire massacrer contre tous les ordres qu'il pourrait recevoir. Je vois que les mandarins laissent faire et que, si Fong nous attaque, ils seront heureux de pouvoir se laver les mains. D'autre part, nous ne pouvons vivre indéfiniment dans de pareilles conditions. Je mets le vice-roi en demeure, ou de nous protéger efficacement ou de nous faire partir pour le Tonkin, le rendant responsable de l'un comme de l'autre. Je lui fais savoir que je suis résolu, si sa population m'attaque, à tirer dessus jusqu'à épuisement de cartouches et à mettre le feu à tout le quartier.

Le lendemain, la réponse écrite que je réclamais du vice-roi ne m'étant pas parvenue, je lui fis encore savoir qu'à défaut de cette lettre que j'exigeais, me donnant formellement l'assurance qu'il pouvait nous protéger, nous serions obligés de quitter la ville avec nos seuls moyens.

Je reçus enfin cette lettre ; il y était dit que mes apports

de fusils avaient irrité la population, mais qu'il me priait de ne pas partir « à la légère », qu'il allait donner des ordres pour calmer les habitants, mais que le mieux était que je rendisse nos armes.

Les missionnaires eux-mêmes m'assuraient que si je cédais à ces prétentions, nous serions alors en plus grand danger, et que nous ne devions de ne pas être attaqués qu'à l'existence de ces armes que l'on voyait entre nos mains, et à la conviction que la population se formait que nous nous défendrions d'une manière terrible.

Je répondis au vice-roi, en lui affirmant une fois de plus que nous ne possédions que le nombre de fusils nécessaire à la défense de chacun de nous. Je le priai de détromper la population, et j'ajoutai que, pour lui faciliter sa tâche, je consentais à ce qu'il envoyât un délégué s'assurer que je n'avais aucune provision d'armes, qui pût jeter de l'inquiétude ou faire croire à des desseins cachés.

Je lui fis même savoir que je ne m'opposerais pas à une visite des notables. Cette offre ne fut suivie d'aucun effet ; le vice-roi m'écrivit que je pourrais avoir caché des caisses que l'on ne découvrirait pas, et que la population soupçonnerait toujours nos projets.

17 mai.

La journée d'avant-hier fut menaçante, mais, les agresseurs nous sachant résolus et dans des dispositions de défense qui rendaient un assaut périlleux, nous n'eûmes à subir que quelques pierres lancées de nuit. La journée suivante fut plus calme. Des placards excitaient encore les habitants, mais l'on reculait la date des opérations que l'on voulait tenter contre nous. Cependant dans l'intervalle les ministres protestants anglais étaient venus nous trouver ; ils demandaient que, bien que sujets anglais, je voulusse bien les recevoir avec leur famille, car ils étaient eux-mêmes menacés. Ils ajoutaient que ce mouvement n'avait nullement été suscité par les affaires du chemin de fer, mais que c'était là la résultante d'un état d'esprit entretenu par les mandarins et qui devait faire explosion. Je m'empressai d'offrir mon hospitalité à ces missionnaires.

19 mai.

Le calme se rétablit ; quelques placards sont encore apposés, mais il est bien certain que l'agitation s'éteint sur l'ordre des mandarins.

L'un des généraux chinois me fait savoir que le vice-roi serait désireux de terminer cette affaire pourvu qu'on lui laissât la possibilité de se sauver la face devant la population. Il ajoute que s'il avait réellement su que mes caisses contenaient peu d'armes, il aurait pris lui-même des mesures pour les faire transporter par ses soins et sans inquiéter la population.

J'attendrai de savoir par quels moyens S. E. Ting désire se sauver la face. Il est certain qu'il a monté la foule à un point tel qu'il est lui-même victime de ses excitations. Son yamen a été assailli par des bandes qui viennent à présent lui reprocher sa faiblesse envers les Européens. Il a dû paraître en uniforme, dans sa grande salle officielle, et recevoir les représentations des meneurs qui l'ont sommé de les laisser agir seuls, s'il ne pouvait débarrasser la province des étrangers. Sa situation n'est certainement pas facile, à côté du neveu de Li-Hung-Tchang, qui continue à faire de la popularité.

Si les esprits s'apaisent, c'est uniquement à nos fusils que nous le devons.

20 mai.

L'état de la ville me semble assez tranquille pour que nous puissions nous séparer. Chacun rentre chez soi, je puis reprendre mes promenades à cheval quotidiennes dans la campagne.

VI

Yunnan-Sen, 30 mai.

Mon cher ami.

Allons, voilà le plus gros de l'alerte passé !

Je vous ai conté par le menu les incidents de ces derniers jours. Vous recevrez, sans doute, à la fois, mes deux missives.

Je voudrais bien, par cet exemple, arriver à démontrer qu'il ne faut, avec les Chinois, qu'un peu de fermeté, et les bien

convaincre que l'on est résolu à ne pas leur céder. Pourtant, je vous assure que nous venons de voir des gens désireux d'avoir notre peau et, s'ils n'avaient pas senti une quarantaine de fusils bien emmanchés, ils nous auraient très sûrement envahis.

Mais quels imbéciles que ces mandarins du Yunnan ! Ils s'étaient réellement figuré qu'ils allaient se débarrasser de nous par leurs vieux et stupides procédés. Ils pensaient que nous allions filer, pris de peur, et qu'ils seraient à jamais débarrassés des affaires européennes, et alors finies les négociations, enterré le chemin de fer, envolés les diables étrangers ; ils pourraient rechinoiser tout à leur aise.

Le vice-roi a osé télégraphier au Tsong-ly-Yamen que j'avais pris d'assaut son Likin à la tête de trois cents hommes armés et que j'avais fait feu sur ses paisibles gabelous. M. Pichon me télégraphie qu'on l'invite avec le plus grand sérieux à discuter sur ces mensonges idiots qui ne viendraient pas à l'esprit d'un enfant. Où aurais-je pris trois cents hommes ! Hélas ! c'est évidemment fâcheux pour la valeur chinoise, mais il n'a fallu pour reconquérir nos armes que l'apparition imprévue de trois Français et l'application d'une forte semelle dans le haut-de-chausses d'un préfet des gabelles.

Il faudra pourtant que l'on se déshabitue un jour de traiter ce monde comme une puissance organisée. Les Anglais nous en donnent l'exemple dans le nord de cette même province. Mon collègue Litton et quelques officiers anglais qui opèrent la délimitation de la frontière birmane ayant été malmenés, les troupes anglaises ont très simplement pénétré sur le territoire chinois et, d'après ce qui m'a été rapporté de Ta-Li, elles ont fusillé deux à trois cents individus.

Notre conduite, à nous, devrait au moins démontrer aux mandarins que nous n'avons aucune arrière-pensée d'invasion. Ils ont eu de quoi acquérir la persuasion que je ne cherche pas à faire naître un prétexte d'intervention militaire ; car si nous avions voulu l'affaire, c'était simple : une gâchette à presser et l'action était engagée. J'aurais eu, même en la pressant, cette détente, une excuse majeure.

Il me semble que nous pourrions profiter de cette bonne fortune, et faire comprendre à la Chine qu'elle n'échappera

pas à ses engagements, mais je le répéterai encore, il faut qu'elle sente la force. Montrons de la force pour n'avoir pas la nécessité d'en user.

Toutefois je ne me berce pas de beaucoup d'espoir. On a trop remué les passions, trop excité à la haine de l'étranger, ces temps derniers. Et ce mouvement est dirigé de haut. On prêche la croisade contre le chemin de fer dans des régions qu'il ne doit nullement toucher. On me dit qu'à Tchao-Tong on aiguise des armes. De Pékin même, il arrive des encouragements de la cour. Les mandarins qui se montrent les plus hostiles sont récompensés. On promet des boutons, des grades, etc. Le Tao-Taï de Mong-Tseu a même eu l'audace, à notre frontière même, de donner ce sujet de composition « littéraire » aux candidats à la licence : « des meilleurs moyens de chasser les étrangers, et notamment de reconquérir le Tonkin en jetant les Français à la mer ».

Certainement un orage chauffe. Je viens de subir une première secousse, il faut s'attendre à d'autres si l'on ne réagit pas rapidement.

Allons, mon cher ami, au revoir jusqu'à la prochaine prise d'armes. Nous sommes tous convaincus ici, civils, hommes d'armes et gens d'église, que nous aurons à monter de nouvelles factions et à reprendre nos postes d'incendie avant qu'il soit longtemps.

Je vous présente, photographiquement, mon bataillon. Je n'avais pas encore commandé une troupe aussi panachée.

Affectueusement...

A. FRANÇOIS.

Tenez, mes prédictions ne tarderont pas à recevoir confirmation. On me porte à l'instant mon sac de dépêches, violé sur l'ordre des mandarins. Le porteur a été maltraité. C'est charmant.

(A suivre.)

BLANCADOR L'AVANTAGEUX[1]

— MŒURS DU XVIe SIÈCLE —

IX

Quand M. de Blancador eut mûri ces divers projets, il s'occupa de les faire aboutir. Sans être absolument persuadé que Marguerite se prêterait à un mariage avec Corpoy, il ne désespérait pas d'ébaucher au moins cette affaire et de s'en prévaloir pour capter les sources de la confiance de son maître et associé M. Justus.

« Cela ne m'empêchera nullement, se disait-il, de faire financer la vieille, au cas où elle ne voudrait pas marcher dans nos voies. De la dolente Hulline, je me charge par surcroît. Avec mon ami Séligny, cela ira tout naturellement. Ils me pardonneront, du reste, leur ruine commune, quand ils sauront combien les intérêts dont je suis chargé sont importants au regard des leurs. Ou bien, c'est qu'ils manquent de justice. Que Marguerite épouse ou non, par la suite, M. de Corpoy, cela ne m'inquiète pas autrement, parce que d'ici là j'aurai sans doute obligé la dame à me payer mon indemnité, sous quelque prétexte ; soit qu'elle m'en règle le montant, d'une fois, soit qu'elle s'en tienne à me fournir des acomptes. »

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 août, 1er et 15 septembre.

Jacquemin Tardival surgit, juste à point, pour donner à son maître ce prétexte. Blancador venait, en effet, de quitter à peine M. de Corpoy, qui restait livré à ses tumultueuses méditations, dans son fauteuil, que le valet l'accosta au retour d'un couloir et lui montra une lettre. Elle était de M. Simon Gardebled, de Corbarieu, personnage avec qui Jacquemin entretenait des rapports amicaux depuis la partie de chasse où il avait pu apprécier ses manières gracieuses et aisées. M. Gardebled se présentait, avec une écriture serrée, comme chargé de recouvrer une créance par deux gentilshommes du Languedoc, MM. de Martinglise et de La Poise. Ceux-ci lui avaient négocié deux lettres de change consenties par M. le baron et se montant, l'une à deux mille cinq cents livres, l'autre à cinq cents.

M. Simon Gardebled, par une discrétion qu'expliquait la grande habitude qu'il avait prise des hommes au cours de ses opérations de maltôte, à ce qu'il laissait entendre, n'avait pas écrit tout d'abord à M. de Blancador, « dans la crainte de l'inquiéter ». Il avait préféré « lui faire toucher deux mots de la chose, par l'organe de M. Jacquemin ». Mais il le prévenait encore, avec tous les ménagements que dicte la prudence humaine, que ses commettants étaient décidés à poursuivre le recouvrement de cette dette par toutes les voies de droit. En cas de refus par M. de Blancador, lui, Simon Gardebled, « se verrait dans la dure nécessité d'aviser M. Justus de Corpoy, chez qui M. le baron occupait un emploi domestique ».

Jacquemin s'attendait à une explosion d'indignation devant l'impudence de ces larrons; M. de Blancador avait reçu ces nouvelles d'un front serein :

— C'est bien! dit-il. Tu verras ce monsieur Gardebled et tu lui manderas que je désire avoir, et au plus tôt, un entretien avec lui. Arrange-toi pour qu'il me ménage un rendez-vous aux environs. Mais, surtout, qu'il ne vienne pas me trouver ici. Et détruis cette lettre sur-le-champ.

Dès le lendemain, M. Gardebled se rencontra avec M. de Blancador au pied du coteau de Beaudésert. Il résulta de leur conversation qu'Horace reçut, le soir même, un message de M. Gardebled, où cet ancien maltôtier annonçait à M. le

baron qu'il allait remettre, « à son grand chagrin », entre les mains de son procureur, les titres de diverses créances afférant à la succession de feu M. le baron de Blancador, décédé intestat à Monsac. L'héritier avait à payer une somme de quarante mille livres. Un compte joint à la lettre établissait que ces quarante mille livres relevaient du procès Bourassou-Blancador, où MM. de Martinglise, de La Poise et autres tiers intéressés avaient des droits qu'on avait négligé d'éteindre. Et, quelle que fût sa tristesse, M. Simon Gardebled allait se voir dans la « dure obligation » d'assigner M. le baron Horace de Blancador devant les tribunaux compétents.

Sans prendre la peine d'expliquer à madame de Troix-Mares les détails de cette histoire, Blancador fit, cette nuit même, à la dame, une telle scène de colère et de larmes que celle-ci se résolut à lui donner un acompte sur sa donation, afin de le tirer d'embarras et d'empêcher sa fuite.

— Je vais, dès demain, dit-elle, obtenir de Corpoy une somme qui me permettra de te satisfaire, pauvre ami! Ah! je vois maintenant que tout ce que tu me racontais sur les intermédiaires de Dom Bazime est bien vrai! Tu as été volé comme dans un bois! Je verrai Corpoy, tout à l'heure.

— N'en fais rien, sur ta vie! s'écria Horace. Quand je devrais être ruiné, ne demande rien à cet homme. Tu le fâcherais à mort contre moi!... Pour des raisons que je t'exposerai... quand tu le désireras... mais pas maintenant... par le menu... je me suis engagé d'honneur, et en ton nom, dans le dernier entretien que j'ai eu avec lui, à ne rien lui demander avant un terme de six mois. Ne pourrais-tu mander à ton intendant de t'envoyer ici quelques milliers de livres?

Et il sut si bien endormir la molle et défiante Marguerite par ses fables et ses caresses, qu'elle consentit à tout ce qu'il voulut.

— Tu ne sais peut-être pas, lui disait-il, que Corpoy nourrit pour toi un amour muet et profond comme les eaux d'un lac?

Flattée par cette comparaison élégante, madame de Troix-Mares ouvrit de grands yeux, et elle écouta avec attention Blancador qui continuait.

— Si, par hasard, — ce qu'à Dieu ne plaise! — Corpoy

devenait veuf, ce serait là un beau parti. Un des meilleurs médecins de Montauban a, paraît-il — ce n'est pas moi qui parle — affirmé que madame Hulline était phtisique et ne passerait pas l'année. Et, avec la fortune de ses deux femmes, sans compter son bien propre, notre Corpoy devient un beau parti. Tu serais, du coup, la plus riche dame de France — ce qui ne m'empêcherait en rien de demeurer ton ami. — Et tu écraserais tout de ton luxe... Tu sauras encore que notre Justus n'est huguenot que du bout des lèvres. Au fond, il ne demande qu'à se retourner vers l'Église catholique... Mais je ne t'en dis pas plus... Et tu as trop d'esprit pour ne pas voir combien la comédie d'austérité qu'il joue ici est affectée. Corpoy est un vert-galant qui, la nuit, rompt son jeûne. Quelque jolie servante lui monte alors un beau chapon au sel et une grande fiole de vin frais... Je ne t'en raconte que l'essentiel... Le pauvre homme obéit à des motifs cachés qui l'obligent, pour l'heure, à ménager les huguenots... Enfin, je ne puis t'en dire davantage... Ce sont là des secrets qui pourraient nous perdre tous deux... N'en ouvre, sur ton salut, la bouche devant personne!

Enfin il réussit à faire croire à Marguerite, non seulement que M. de Corpoy l'aimait, mais encore qu'Hulline le savait. C'est pourquoi cette dame complotait contre sa rivale. Et il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'une tentative d'empoisonnement...

Madame de Troix-Mares en frissonna. Car elle ne craignait rien tant que la mort :

— Parle! Mon Dieu, que dois-je faire! soupira-t-elle.

— Il faut que tu partes, et au plus tôt.

— Oui! C'est cela, emmène-moi!

— Je te convoierais moi-même à Troix-Mares, si ma présence n'était ici nécessaire à nos intérêts communs. Je dois surveiller M. de Corpoy sans cesse; je redoute quelque incartade de nos ennemis. Et madame de Corpoy n'est pas la plus dangereuse. Le petit Henri de Canteclaux conspire, je le sais, contre toi. Sans cesse, il nous surveille...

Et Blancador inventa quelques contes à dormir debout. Mais il pouvait débiter maintenant les plus ridicules sornettes, le coup était porté : Marguerite était convaincue que

madame de Corpoy voulait la faire empoisonner. Elle se sentait travaillée par une lancinante terreur. Elle n'oserait même plus manger un œuf, dans cette maison, sans qu'une pierre d'épreuve fût plongée dans son eau ; et on cuirait cet œuf devant elle. Elle supplia Blancador de précipiter son départ.

Celui-ci lui conseilla d'attendre cinq ou six jours, le temps nécessaire au voyage de son intendant. Marguerite envoya aussitôt un courrier à M. Baratier, alors en résidence à Toulouse, en lui enjoignant de mettre dans une valise quarante mille livres en écus d'or, et de la faire porter par le courrier qui reviendrait sous l'escorte de deux valets bien armés.

Ainsi M. de Blancador prenait des dispositions utiles. Il résolut de se débarrasser du même coup, et de Marguerite, au moins pour un temps, et d'Henri. C'est pourquoi il eut une entrevue avec M. de Corpoy, au cours de laquelle ce seigneur demeura obstinément attaché à la contemplation de ses souliers, tandis qu'il écoutait attentivement Horace, et l'approuvait en silence. Horace lui expliqua que, pour la réussite de leurs desseins, il fallait que madame de Troix-Mares s'éloignât ; et aussi le jeune Canteclaux.

— Vous pourriez, monsieur, le donner comme compagnon de voyage à cette dame. Elle sera sensible à l'honneur que vous lui ferez en lui donnant un membre de votre famille... Elle garderait pendant quelques jours... quelques semaines... cet enfant auprès d'elle. Nous avons tout à craindre, monsieur, de ce petit espion à l'esprit trop éveillé...

M. Justus hocha la tête pour indiquer qu'il n'y contredisait point.

— Si, continua Blancador, il venait à se passer dans votre maison quelque tragédie domestique, je crois que la présence de votre beau-fils ne pourrait qu'ajouter...

M. Justus baissa encore le menton. Les lèvres serrées, les yeux baissés vers le sol, il fronça les sourcils, et dit enfin, d'une voix basse et mourante :

— Allez, mon ami ! Faites pour le mieux. Vous avez ma confiance et l'approbation de ces messieurs. Que Dieu vous assiste en cette occurrence !

Par « ces messieurs », M. Justus entendait les pasteurs Momsenn et Robin ; il les tenait au courant de tous les événe-

ments. Et « ces messieurs » avaient déclaré que M. de Blancador se présentait avec des apparences providentielles.

Quand M. Baratier eut répondu à madame de Troix-Mares et lui eut fait tenir ses écus, Horace fut mis en rapport avec l'argent que lui méritait son industrie. Il ne voulut laisser à personne le soin de l'emporter. Tenant le sac dans ses bras, il se retira, après avoir fait à sa maîtresse telles politesses que valait une semblable circonstance, dans la belle chambre que M. de Corpoy avait mise à sa disposition, en ce même jour où il lui donna sa confiance. Là, Horace, penché sur une table, compta et recompta ses espèces. Puis il se décida, encore qu'à regret, à en distraire trois mille cinq cents livres, tant pour le payement de MM. de Martinglise et de La Poise, que pour les honoraires de M. Simon Gardebled, dont la complaisance et le savoir-faire lui valaient cette aubaine. Il sépara enfin, avant que de renfermer son trésor dans un coffre, et sous clef, deux cents testons sur lesquels il paya les gages de Jacquemin et fit des libéralités aux divers domestiques dont il pouvait attendre quelques services. Et Jacqueline Le Broc, chambrière intime de madame de Corpoy, en eut cinquante pour sa part. Cette jeune fille, empruntée, sotte et naïve, et qui n'avait point dépassé seize ans, fut sur le point de refuser ce cadeau, parce que M. Horace lui prit mesure de sa taille et aussi un gentil baiser sur le cou, dont il avait dérangé la guimpe. Mais, sans se décourager, il promit d'apporter plus de réserve dans ses caresses, et assura la pudique Jacqueline qu'il lui offrait ce petit présent, non point comme rançon de sa vertu, mais pour l'amour de sa sœur Jeannine.

« Je crains — se dit Blancador, en regardant s'éloigner la blonde mignonne qui serrait sa pèlerine de drap minime autour de son buste cambré, comme pour en dérober le galbe fier et ingénu — je crains que cette tendre mais stupide pécore ne me donne plus de fil à retordre que sa fraîche et délurée parente. Elle a une expression de vertu naturellement solide et profonde qui ne me fait rien augurer de bon. Plaise au ciel qu'elle devienne en tout pareille à sa sœur !... On verra, on verra !... J'en ai vaincu de plus rebelles.

Les adieux de Marguerite n'allèrent pas sans un déluge

de larmes. Par deux fois elle se recoucha, donnant l'ordre qu'on la laissât, pour pleurer à son aise dans les bras de son ami. Horace, en cette circonstance, se montra bienveillant et magnanime, tant la grande impatience où nous sommes de certaines choses peut nous rendre patients pour d'autres. Enfin la belle veuve se mit en route, montée sur une mule blanche que recouvrait un lacis de soie cerise avec grenades et pampilles, accompagnée par MM. de Corpoy, de Canteclaux et de Blancador, et une troupe de valets armés entourant son bagage et ses chambrières. A Boujac, Corpoy et Blancador prirent congé. Et M. Justus sut, par une mine discrètement émue, persuader, sans paroles, madame de Troix-Mares que les confidences d'Horace étaient exactement véridiques. Et elle se fortifia dans l'idée que ses charmes étaient toujours tout-puissants, puisqu'ils troublaient les sages eux-mêmes. Marguerite honora ce seigneur respectable, qui lui baisa la main avec une vive et naïve émotion, d'un regard favorable, en même temps qu'elle en adressait un tout chargé d'amour à Blancador, pour donner, sans doute, le change à sa jalousie. Et elle ne cessa, tandis que sa mule l'emmenait sur la route grise, d'agiter son mouchoir en se tournant vers ses deux amis. Puis, quand ils eurent disparu au coude du chemin, en levant une dernière fois leur bonnet, elle continua son voyage avec M. Henri de Canteclaux. Celui-ci, qui n'était parti qu'à regret en compagnie de cette dame, ne desserra pas les dents, et Marguerite en demeura très irritée contre lui, d'autant qu'au moment de la séparation il n'avait pas même salué Horace, et s'était à peine incliné devant son beau-père.

Et Marguerite se résolut à surveiller ce jeune homme étroitement, de crainte qu'il ne fût chargé de l'empoisonner. Elle se promit d'envoyer, aussitôt qu'elle serait arrivée, un gobelet d'argent en l'église de Saint-Ouen, à Rouen, afin qu'on le bénît : car elle savait qu'il existait, en cette paroisse, un calice du même métal, où venaient boire ceux qui redoutaient quelque mal.

Cependant M. de Corpoy exposait à Blancador comment il avait dû se débarrasser d'un écuyer qui s'appelait Jacquin Le Broc :

— Je crois avoir bien fait de l'adjoindre à mon beau-fils, car son caractère raide et entier le rend ici insupportable à tous...

Jacquin Le Broc était, en effet, insupportable à M. de Corpoy, pour s'être permis de dire que, quelque jour, il saurait faire repentir ce seigneur d'avoir privé sa sœur Jeannine de ce qu'une fille a de plus précieux, et de l'avoir mise ainsi sur la voie du dévergondage. Jacquin avait, en outre, donné indirectement à connaître qu'il planterait son épée dans le ventre à M. Justus, s'il en usait de même avec sa sœur cadette Jacqueline.

Et c'est pourquoi M. de Corpoy haïssait ce valet grandement. Sans avoir besoin d'en savoir tant, Blancador, qui redoutait aussi le frère de Jeannine, approuva en tout M. de Corpoy.

— Par le départ de ce mauvais sujet, — dit celui-ci d'un air indifférent, — la place d'écuyer attaché à madame de Corpoy se trouve vacante. J'ai pensé que vous consentiriez peut-être à accepter ces fonctions. D'autant qu'il est plus convenable, pour ma femme, d'avoir un gentilhomme auprès d'elle. Vous m'obligerez, en devenant écuyer de madame de Corpoy. Je tiens à mettre auprès d'elle une personne de tout repos. Vous me fixerez vous-même vos appointements. Là-dessus nous nous entendrons toujours.

Blancador répondit que cela ne faisait pas question, que l'honneur de servir madame de Corpoy lui suffisait amplement. Il ajouta quelques banalités. Et les deux hommes regagnèrent La Combe en s'entretenant de divers points théologiques. M. Justus parla sur la prédestination, se montra disert, et abonda en propos ingénieux. Puis, dès qu'il fut de retour chez lui, il fit appeler son premier écuyer, Fabre de Mauras, calviniste dévotieux entre tous et célèbre par les massacres de moines qu'il avait faits, dès sa première jeunesse, sous les enseignes vertes de Crussol d'Assier. Il lui recommanda de surveiller étroitement madame de Corpoy et son nouvel écuyer, et de ne pas manquer de l'avertir, dès qu'ils viendraient à fauter ensemble.

— Aussitôt que tu seras sûr de leur crime, — ce qui ne saurait tarder, — tu t'arrangeras de manière que je puisse les surprendre. Tu m'entends.

Muet et sombre, l'écuyer Fabre de Mauras s'inclina. C'était un grand homme brun de cheveux, avec la barbe rouge, et qui comptait quarante ans. Sa figure triste et morose s'éclaira, un instant, à l'espoir de massacres possibles, puis il s'éloigna, en faisant sonner les grands éperons avec lesquels il piquait les chevaux en dressage. A l'heure même où M. de Corpoy adressait à ce domestique de confiance ces instructions exactes, M. de Blancador, enfermé dans sa chambre, sous la garde du délié Jacquemin, commençait d'écrire une belle lettre à son ami Séligny. Mais, au bout d'un instant, il posa sa plume, sourit et se frotta les mains, se laissant aller à ses pensées :

« Ce Justus imbécile dépasse en stupidité les rhinocéros et autres monstres dont il est parlé en certains livres. Tout ce qu'il entreprend est marqué au sceau de la plus lourde perfidie, de telle sorte qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de sa méchanceté ou de sa bêtise. Il s'imagine que je m'en vais faire moi-même l'amour à sa dolente Hulline, et me laisser prendre dans le lit de la dame comme un jouvenceau qui en serait à sa première aventure. On me passerait au couteau, comme de juste, on s'emparerait de mes papiers, on exécuterait ma complice suivant la coutume consistoriale, et Justus serait libre d'épouser Marguerite, qui me pleurerait pour la forme. Ah! Justus! mon fils, si j'ose dire, tu te confonds avec moi! Ce n'est pas à ton ami Blancador qu'on dresse des embûches aussi grossières. Je te mettrai en face d'un autre galant, contre qui tu pourras jouer des griffes, si l'envie t'en prend. Je ne veux pas mourir avant d'avoir vu la couleur de ton argent... Mais, j'accuse peut-être à tort cet homme de bien. Dans les affaires un peu subtiles, la première place est toujours pour le soupçon... Occupons-nous de Séligny, c'est le plus urgent... »

Et il se remit à écrire :

« C'est le moment d'accourir et de vous tenir aux aguets. J'ai pu avertir votre belle que vous y pensez toujours, et son émotion a été telle, que, comme nous n'étions pas seuls, j'ai dû m'éloigner, aussitôt ma commission faite, pour... »

Blancador fut alors interrompu par Jacquemin qui frappait à la porte :

— C'est, monsieur, un valet qui vient vous chercher, car madame de Corpoy veut vous parler.

Horace serra sa lettre sous clef, avec ses écus. Puis il sortit en recommandant à Jacquemin de s'occuper, au plus tôt, de lui procurer un bon coffre d'acier muni d'un bon cadenas à secret.

— Dès aujourd'hui, se dit-il, je dois songer à mettre en sûreté mes archives.

Et il suivit le laquais, par les couloirs, sans abandonner ses réflexions :

« Je suis sûr que Corpoy a déjà préparé ses engins. Il compte me saisir dans les bras de sa femme... Alors il me promettra la vie sauve, si je lui signe un reçu de la somme que je dois encaisser pour Marguerite. Après quoi il me fera percer de coups et enterrer dans ses latrines, sans autre cérémonie... De pareilles choses se passent chaque jour... S'il a imaginé cela, il est en progrès. »

Quand il entra dans l'appartement de Hulline, Blancador se donna la mine d'un sacristain de petite paroisse qui aurait porté des éperons. Il s'excusa poliment de les avoir gardés avant de savoir s'il était agréé, par la dame, comme son écuyer.

— M. de Corpoy vous a désigné, monsieur, — fit la jeune femme de sa voix douce et éteinte. — Je n'ai pas d'autre volonté que la sienne.

Et, tout en parlant, elle considérait avec attention celui que le petit Henri de Canteclaux, avant son départ, lui avait dépeint sous les couleurs d'un traître, en lui recommandant de s'en défier comme du feu.

« Il a l'air soumis et triste, songeait-elle. Et sans doute est-il humilié de l'emploi un peu bas que sa pauvreté l'oblige à accepter. Henri l'a jugé, probablement, trop vite et avec son habituelle amertume. Il faut que je l'interroge en secret, que je demeure seule avec lui, sous quelque prétexte, et qu'il me dise enfin ce que signifie ce message dont il se dit chargé par Gaston de Séligny. »

A penser à ce nom, un léger soupir souleva la poitrine de madame de Corpoy. Elle porta son mouchoir à ses yeux, et demeura silencieuse. Enfin elle déclara à M. de Blancador

qu'elle voulait sortir à cheval, aussitôt après le dîner, et qu'il eût à l'accompagner. Elle monterait sa haquenée Cassia.

Blancador se retira à reculons, avec beaucoup de bonne grâce, sans que le regard de Hulline eût, un instant, rencontré le sien. Elle lui sut gré de cette délicatesse, tant elle craignait que quelque signe vînt à trahir son trouble, en présence de ses femmes. Il y en avait là cinq ou six, assises à terre ou sur des carreaux, suivant leur condition, occupées à broder ou à coudre. Armée d'une petite passoire d'argent, madame de Bournaville, le nez chaussé de lunettes, s'appliquait à fabriquer une confiture ou un parfum dont la confection absorbait tous ses soins. Jacqueline Le Broc épinglait une dentelle de parchemin sur un tambour, attentive à appliquer cette peau découpée sur un fond de damas vermeil. Les autres ne levaient pas les yeux de dessus leur ouvrage. Enfoncée dans un fauteuil de cordouan historié, Hulline semblait la reine du sommeil, et, si l'on n'eût pas été en plein hiver, on eût entendu les mouches voler.

Le porte se rouvrit avec un bruit de bâillement, et M. de Blancador rentra dans la société des vivants, en se heurtant contre un grand homme, plus haut botté, plus long éperonné que lui encore, et qui traversait l'antichambre d'une allure qui voulait paraître pressée. C'était M. le premier écuyer Fabre de Mauras. Avec une gravité mâle, il reçut dans ses bras M. de Blancador qui tourbillonna sous le choc, et il s'excusa de sa vivacité. Après s'être félicité de l'avantage qu'il trouvait à avoir comme confrère, « dans le noble exercice de l'équitation, un jeune seigneur aussi réputé pour sa galanterie que pour sa bravoure », — et il fit une allusion adroite au duel de Montech, — M. Fabre emmena Horace vers les écuries. Tout en le mettant au courant des choses et des hommes, tout en lui présentant les chevaux, M. Fabre s'enquit de l'impression qu'avait causée sur lui madame de Corpoy. A cette question, posée par M. Fabre avec une visible intention badine, M. de Blancador se recula légèrement, toisa avec une insolence aisée M. l'écuyer Fabre de Mauras qui, pourtant, le dépassait des épaules, et lui dit, en relevant ses moustaches de l'air d'un capitan qui rembarre tout un gros d'écoliers :

— Mon bon monsieur, elle me fait l'effet d'un emplâtre !

M. Fabre de Mauras, croyant connaître à ces paroles et à ces signes qu'on se moquait de lui, tourna les talons et laissa M. de Blancador vaquer aux soins de sa charge.

Quand l'horloge du château sonna deux heures, de son timbre criard et enroué, madame Hulline parut sur le perron, suivie de sa gouvernante et de deux chambrières. Horace l'attendait avec les valets qui tenaient les chevaux. Respectueusement, un genou en terre, il fit échelon à la dame, pour qu'elle se mît en selle. Il donna le pied à madame de Bournaville qui se hissa sur sa mule. Les deux filles de service rentrèrent, en bâillant, et la cavalcade passa les portes, les herses et les ponts, les ouvrages de l'avant-cour où se tenait M. Fabre de Mauras, à pied, qui inspecta les montures, au passage, tout en saluant madame de Corpoy très bas. Il ne fit aucune observation sur l'ordonnance : derrière Blancador qui chevauchait à droite de Hulline, flanquée à gauche par la gouvernante Bournaville, venaient trois laquais, dont Jacquemin Tardival qui montait son grand roussin comme un maître. Soit hasard, soit méchanceté, tant ce roussin était sur l'œil et coquin, il envoya, au moment même où il franchissait la porte, un coup de pied en vache qui aurait rompu la jambe de M. Fabre de Mauras, si celui-ci ne se fût alertement écarté.

« Je ne sais, se dit le premier écuyer, lequel est le plus à craindre, du maître ou du valet ! »

Et il regarda, d'un air sombre, s'éloigner les cavaliers dans la campagne.

D'abord Hulline demeura silencieuse. Sous son masque, elle était plus tranquille qu'à l'heure où Blancador s'était présenté devant elle. Ainsi cachée, elle pensait que son trouble échapperait à l'écuyer. A dire vrai, depuis qu'Horace l'avait brusquement assaillie avec le nom de Séligny, elle ne cessait plus de trembler. Un sentiment, qui tenait à la fois du remords et de l'espoir, la gagnait, quelque violence qu'elle essayât de s'imposer pour résister. Depuis longtemps, elle se croyait à l'abri du souvenir, elle vivait dans une torpeur qu'elle confondait avec l'oubli. Et voilà que, tout à coup, l'ami qui ne comptait plus pour elle reparaissait et lui

assignait un prochain rendez-vous! Et Hulline se demandait comment elle avait pu recevoir cette nouvelle sans indignation, comment elle n'avait pas aussitôt prévenu son mari, fait punir l'audacieux qui avait osé se charger d'un pareil message, crié dans sa vertu outragée? Mais, tout d'abord, elle avait été retenue par la crainte du scandale, — c'était du moins là la première excuse qu'elle se fournissait à elle-même, — et surtout par un désordre assurément coupable, mais délicieux, où tout son être avait tressailli jusque dans ses moelles. Son cœur engourdi s'était réveillé, meurtri mais battant ferme ; et vite elle avait cru entendre que de sa poitrine sortait un souffle puissant comme la vie. Et Hulline avait pleuré amèrement sur la complaisance coupable qui lui permettait d'écouter, sans qu'elle lui imposât silence, une voix intérieure lui prêchant la tendresse et l'amour.

« Ah! — murmurait-elle, la nuit, en étouffant ses sanglots dans son oreiller, — je sens que, s'il venait, je ne pourrais pas le repousser! Ah! mon Dieu, punissez-moi, tant je me sens coupable et désarmée contre le péché! »

Et depuis que Blancador lui avait parlé au nom de Gaston, elle ne trouvait plus de consolations dans le Livre. Elle ne pensait plus qu'à des crimes possibles, et que Dieu ne pardonne pas. Elle en vint à se figurer qu'elle était une réprouvée, et que l'Église la retranchait de son sein. L'horreur instinctive, qu'elle avait du pasteur Robin, et aussi du ministre Momsenn, ajoutait à son angoisse. Jamais elle n'oserait leur demander des consolations ou des conseils. Si encore M. Jean Textor eût alors habité le château, peut-être se fût-elle confiée à lui. Celui-là était doux et éclairé, sa parole respirait la tendresse de la femme, et il ne prêchait que la pitié. Hulline avait confiance en lui parce qu'elle soupçonnait ce ministre d'être un océan d'indulgence où se noierait son irrésolution et son incurable faiblesse. Et Hulline avait demandé à Bournaville si M. Jean Textor n'arriverait pas bientôt. La bonne dame, après s'être enquise, lui répondit que M. Textor était en colloque avec M. Duplessis-Mornay, qui s'occupait d'un synode, dans les Charentes. On croyait qu'il ne reviendrait pas avant le printemps.

Alors Hulline avait perdu tout à fait courage. S'abandonnant à la fatalité, elle résolut d'interroger Blancador, à la première occasion, sur les intentions de Gaston de Séligny. Et c'est dans ce dessein qu'elle était sortie, ce jour de janvier, sous sa conduite.

Longeant les hauteurs boisées de Beaudésert, ils atteignirent Lamothe-Corbarieu où le chemin se fit, tout à coup, ardu et glissant, de telle manière que madame de Bournaville prit peur et demanda à grands cris que quelqu'un vînt pour tenir la bride de sa mule. Le complaisant Jacquemin ne manqua pas d'accourir : et il en résulta un petit encombrement dans le sentier encaissé où Hulline et Blancador continuèrent de pousser leurs bêtes, sans s'occuper de leurs gens empêchés par Jacquemin. Celui-ci, sous couleur d'aider la gouvernante, s'occupait à la vérité de retenir tout le monde en arrière. Et en cela il obéissait aux instructions que lui avait données son maître.

Ainsi Horace et Hulline gagnèrent-ils seuls la grande route par Estilhac, laissant les autres bien en arrière. Hulline, dont le cœur n'avait pas besoin, pour battre, de l'allure précipitée de sa haquenée, se décida enfin à parler à M. de Blancador qui, jusque-là, par déférence, avait gardé le silence.

— Monsieur, — lui dit-elle d'une voix mal assurée, — vous êtes trop bon gentilhomme pour vous faire un jouet d'une femme de ma qualité. Apprenez-moi donc ce qu'il en est, pour le vrai, de ce message dont vous a chargé M. de Séligny.

— Madame, répondit Horace avec une ferme douceur, je suis le meilleur ami de Séligny. Il m'a sauvé plus que la vie, jadis : c'est dire que je lui appartiens corps et biens. M. de Séligny, madame, qui vous aime à en mourir, m'a prié d'entrer chez vous, sous quelque prétexte, pour vous dire qu'il vous chérit comme au premier jour, et qu'il ne respire que pour vous. J'ai semé l'argent, multiplié les intrigues, atteint à l'impossible pour arriver jusqu'à vous, pour vous apprendre ce qu'on désire tant que vous sachiez. Pour le reste, madame, je n'en connais pas plus, et je suis votre humble valet. D'ailleurs j'aurai sous peu une lettre de Séligny à vous remettre en mains propres, et vous pouvez

compter que je m'acquitterai de cette commission dans le plus profond secret. Mais, que devrais-je lui dire, en votre nom, si je le voyais, d'occasion, avant que me parvienne ce message ?

— Eh quoi! — murmura Hulline, palpitante; et le sang qui monta à ses joues, sous son masque, enflamma pour un instant ses prunelles. — Quoi! M. de Séligny est-il donc si près d'ici ?

— Il est, certainement, à la Manse-Séligny. Et n'y serait-il pas, qu'un mot de vous le ferait aussitôt accourir. Voulez-vous lui écrire, madame? ou voulez-vous que je le prévienne?

Un brouillard parut se lever devant les yeux de la jeune femme. Elle hésita longtemps, sans que Blancador, qui ne la regardait même pas, en apparence, renouvelât sa question.

Enfin, d'une voix basse et tremblante, elle laissa tomber ces mots que Blancador reçut, attentif, comme le signal de la ruine prochaine :

— Parlez-lui pour moi... Dites-lui qu'il m'écrive. Mais qu'il soit prudent... car c'est mon honneur et ma vie...

— Je risque comme vous, madame, plus que vous, même, ma vie en cette affaire. Et, à parler franc, il n'y a pas là de si grand danger pour vous... Vous serez obéie, et je vous supplie de bannir toute crainte.

Madame de Bournaville avait enfin pu reprendre l'allure digne qui convenait à son âge et à son rang. Elle rejoignit madame de Corpoy, arrêtée avec Horace au calvaire de Millères. Et l'on revint au château sans qu'une parole s'échangeât dès lors entre Hulline et son écuyer.

— Ce garçon-là, madame, a l'aspect hautain et revêche, et il est bien taciturne pour son âge, encore qu'il soit de belle mine.

A cette remarque de la gouvernante, madame de Corpoy répondit :

— Bournaville, ma bonne, il ne faut point juger les gens sur l'aspect. Je ne connais pas cet écuyer, mais je me suis laissé dire qu'il a éprouvé autrefois de gros malheurs.

Le soir de ce jour, Fabre de Mauras rendit ainsi compte à M. de Corpoy de ce qu'il avait pu observer :

— Monsieur, j'ai suivi madame votre femme et son séduc-

teur pendant tout le temps de leur promenade. J'ai failli plusieurs fois me rompre le cou par les collines. J'ai remarqué que, grâce aux manœuvres adroites de ce valet qui s'appelle Jacquemin, ils ont pu rester seuls pendant près d'une demi-heure. Ils en ont profité pour tenir une conversation que je n'ai pu entendre, mais où il s'agissait certainement d'amour. Ils n'ont cependant fait aucun geste et parlaient d'une manière lente et posée. Quant à ce Jacquemin, c'est, en vérité, le plus grand pendard que j'aie jamais rencontré. Il avait essayé, dès la sortie du château, de me casser la jambe au moyen de son cheval. Mais c'est là une chose qui ne mérite pas l'attention. Je ne vous parlerai pas non plus de l'insolence de ce petit Blancador. Il a fallu que j'appelle à moi toute ma patience pour écouter ses impertinences sans lui frotter les oreilles. Mais je saurai accomplir mon devoir sans m'arrêter à ces idées de vanité et d'orgueil: le juste ne connaît pas la colère.

Et l'écuyer Fabre de Mauras, continuant son discours, promit à M. de Corpoy de mener une exacte et minutieuse surveillance autour de ceux qu'il appelait les coupables. Car, ayant été jadis attaché au service de la prévôté, où l'on pend les gens sans prendre la peine de les entendre, M. Fabre de Mauras avait acquis pour habitude de considérer comme coupables tous ceux que leur malheur faisait, à tort ou à raison, soupçonner de quelque faute. La justice était, pour cet homme simple et violent, un ensemble de châtiments et de coutumes qui devait fonctionner sans considérations d'aucune sorte, et toujours d'après des ordres supérieurs, sur quoi il se reposait de toute responsabilité. Aussi fut-il aussi gêné que surpris lorsque M. de Corpoy, qui ne l'avait pas interrompu une seule fois, lui dit avec gravité et onction :

— Ne déployez pas en ces circonstances, Fabre, un zèle indiscret. Je désire être tenu au courant, avec précision et dans le détail, de tout ce qui peut se passer entre ma femme et ce jeune homme; mais je ne prétends pas les accuser d'un crime qu'ils n'ont, sans doute, pas encore commis. Et nous n'avons même aucune preuve palpable de leurs mauvaises intentions. Je vous le répète, Fabre, avertissez-moi quand vous serez à même de me faire juger par mes yeux, mais, d'ici là, réservez votre jugement, et priez Dieu qu'il vous

éclaire. A lui seul appartient cette pénétration qui permet de deviner nos vœux les plus secrets, alors qu'ils n'ont pas encore pris la forme et ne méritent pas, à plus forte raison, le nom d'actions.

M. Fabre de Mauras sortit, la tête basse, en se disant :

« Ce n'est pas avec tous ces raisonnements qu'on fait de la bonne besogne. Au temps de M. l'Amiral, — que l'Éternel garde son âme! — cela ne traînait pas en vains discours. A la première dénonciation d'adultère, le galant et sa belle étaient détranchés ou pendus, suivant leur état, et le monde n'en allait que mieux! »

X

La conversion officielle de M. de Blancador à la religion réformée fut célébrée, le jeudi 6 février 1590, dans la grande salle du château de La Combe ; et chacun, pour avoir assisté à cette cérémonie, s'en fut pleinement édifié. Madame de Bournaville en pleura d'émotion : M. de Corpoy adressa, à toute sa maison assemblée, quelques paroles véritablement patriarcales.

Pendant que M. de Blancador, non content de ravir ses nouveaux amis par son habileté et sa connaissance étendue des choses de ce monde, les charmait encore par ses vertus, Jacquemin Tardival galopait dans la direction de Saint-Nauphary. Ce valet avisé, qui portait à M. de Séligny et une lettre et des nouvelles de son maître, n'avait pas pris cette direction à la légère. Ayant remarqué qu'un cavalier l'accompagnait de très loin, il avait tôt fait de reconnaître M. Fabre de Mauras, dont la surveillance allait chaque jour se resserrant autour de lui. Jacquemin n'en était pas à s'embarrasser de pareilles misères. Il poussa son cheval, tout d'abord, droit sur Saint-Aubin. Mais, dès qu'il entendit la bête qui venait derrière, il s'arrêta subitement et attendit. M. Fabre de Mauras ne comptait pas que Jacquemin se permettrait de rompre ainsi son allure pressée. A grand'peine put-il ralentir le galop de sa monture. Et, comme le chemin qu'ils suivaient tous deux était étroit, malaisé et déclive, il donna, bien malgré lui, sur Jacquemin qui, par un hasard malheureux, se mit

alors à batailler avec son cheval, et à le corriger de l'éperon. Les fers de cette bête irascible volèrent si haut que M. Fabre faillit recevoir la ruade en plein corps. Saisissant le danger d'une pareille situation, redoutant tout de ce valet ingouvernable, papiste et moqueur, il cria sur un ton d'autorité :

— Eh ! l'ami ! Fais attention ! Il y a quelqu'un derrière toi ! Et avance un peu vite, ou tu auras affaire à moi !

Mais Jacquemin, sans répondre, continua de caracoler librement. Puis, prenant avantage d'un détour du sentier, il fit une demi-volte, et régala au passage le roussin de M. Fabre d'un magnifique coup de sabot, en piquant à propos. Cette atteinte rendit la bête boiteuse de l'épaule. Alors M. Fabre, se laissant emporter par la colère, invectiva le valet et lui promit un châtiment exemplaire. Mais Jacquemin qui tenait, comme le voulait la mode, son estocade engainée à la main, eut bientôt mis la lame au soleil. Et il demanda à l'écuyer s'il ne désirait pas se voir percer, deux ou trois fois, le moule du pourpoint : « Ça lui rafraîchirait le sang ou la bile, suivant ce qui en sortirait ».

Empêché par son cheval qui se dérobait sous lui et menaçait de s'abattre, M. Fabre ne pouvait songer à mettre utilement l'épée à la main. Regrettant amèrement de ne pas avoir pris ses pistolets, il se contenta de charger le valet d'objurgations et de reproches. « Il demanderait à M. de Blancador de le punir suivant ses mérites. » Cependant Jacquemin le traitait de Judas et de mauvais espion :

— Chaque fois que vous rôderez derrière moi comme un jésuite en bottes, vilain cafard, monsieur, je vous traiterai de la sorte !

Puis, satisfait d'avoir ainsi morigéné cet écuyer dont il se refusait à reconnaître les mérites, Jacquemin s'en fut vers Saint-Nauphary pour le dérouter tout à fait. En prévision des soins de police dont l'entourait journellement M. de Corpoy, Jacquemin avait préparé une lettre où étaient débitées mille sottises. Quand il atteignit Bourepaux, où il comptait reprendre la route qui passait sous la Manse-Séligny, il avisa une petite fille qui surveillait trois chèvres empressées à tondre l'herbe maigre du coteau. Il lui cria, d'une voix qui aurait pu s'entendre à une lieue de là :

— Écoute-moi, mon enfant! Tu remettras ce billet, en grand secret, à la meunière de Tratoco, dès que tu en trouveras l'occasion! Et voilà deux blancs pour ta peine!

Il se dirigea ensuite sur Piton, dessina deux ou trois crochets pour brouiller sa voie et entra dans la Manse-Séligny par Crespines et Boques, déroutant ainsi, sans retour, M. Fabre de Mauras qui, ne perdant pas courage, l'observait des hauteurs. Traînant sa monture boiteuse par la bride jusqu'à l'abbaye des Bernardins, l'écuyer continua de marcher. Mais il se trouva mis en défaut sur la bergère, car il crut que c'était vers cette enfant des champs que tendait la course de Jacquemin. Et, comme elle tenait encore le papier entre ses mains, il le lui arracha brutalement. Puis, gratifiant cette faible pécore d'un coup de pied dans les jupes et d'un beau soufflet sur l'oreille, il emporta le pli cacheté, prix de sa victoire, vers M. de Corpoy, en se disant : « Cette fois, je tiens la clef du complot! »

Jacquemin, parvenu à l'avant-cour de la Manse, appela de sa voix forte et timbrée le portier. Celui-ci se refusa obstinément à ouvrir : « Le maître était absent; il ne reviendrait que le lendemain... ou plus tard. Pour l'heure, il chassait le sanglier du côté des Blanchons. » Mais quand ce gardien sut qu'il s'agissait de nouvelles importantes et qu'elles émanaient de M. de Blancador, il alla prendre des ordres. Puis il reparut, introduisit Jacquemin et le mit en rapport avec l'écuyer Labarthe. Celui-ci fit grand accueil à « son compère Jacquemin » et l'amena en la présence de M. de Séligny.

Gaston, enfermé dans une petite chambre pleine de livres, était occupé à écrire. Il reçut le courrier Jacquemin avec une émotion qu'il ne réprima que mal :

— Eh bien! c'est toi, enfin!... Quelles nouvelles m'apportes-tu et qu'en est-il de ton maître?

— Ah! monsieur, il boit et mange bien, Dieu merci! Et les nouvelles sont fameuses, si j'ose dire. A cette minute où je parle, M. le baron se mue en huguenot, au chant des psaumes... Madame de Corpoy paraît dormir tout le jour. Mais, entre nous (et ici le valet prit un air tout à la fois malicieux, entendu et confidentiel), je prédis qu'elle se réveillera prochainement, et ce sera en votre honneur!... Au

reste, voici une lettre de M. le baron qui vous en apprendra plus long.

Et, détachant la jarretière de sa botte, Jacquemin rabattit la genouillère à longues fenêtres, découvrit une poche de la doublure et en tira un pli réduit, selon son expression, « à l'indispensable ».

Séligny rompit le sceau, lut avec avidité. Sa figure s'éclaira :

« Ah ! oui, c'était vraiment un bon ami que ce Blancador ! »

Et Séligny lisait toujours : « Elle ne pense qu'à vous... Elle m'a dit qu'elle soupirait après vous, et le jour et la nuit, et qu'elle se mourait du chagrin de croire que vous l'aviez oubliée... Elle attend une lettre de vous... C'est moi-même qui la lui porterai... Ne craignez rien, tout est prévu... Prochainement, vous la pourrez voir. C'est moi qui l'accompagne dans ses promenades à cheval. Et, pour brusquer les choses, tant cette dame est timide et craintive, je m'engage à la mener aux Enjous, le mardi 11 de ce mois, dans l'après-midi, sur le coup de trois heures... Mais ne lui en dites rien, encore ; il vaut mieux lui laisser la surprise. J'ai déjà examiné le pays. Il y a, entre deux haies, quelques gros ormes et une masure, dans un endroit merveilleusement écarté. Vous la verrez là pendant que nous autres ferons bonne garde. »

M. de Séligny ne se connut plus de joie. Il donna un écu d'or à Jacquemin :

— Va, mon ami ! Ce jour est, pour nous aussi, un jour de fête ! Et ton maître est le plus galant et le plus dévoué des amis ! Tu vas me faire le plaisir de t'aller rafraîchir, et tu boiras à ma santé, pendant que je vais lui répondre !

Et Séligny écrivit à Hulline une lettre amoureuse dont il ne pouvait se décider à fixer la fin. Il écrivit pareillement à Blancador : « Je serai, disait-il, en terminant, votre éternel obligé. Mon bien, ma vie, ne seraient pas de trop pour reconnaître vos sacrifices. »

Le soir même, Blancador entreprit d'ouvrir la lettre destinée à madame de Corpoy. Il le fit adroitement, sans entamer le cachet. Puis, profitant des leçons que lui avait données à Bellepeyre le savant M. Escourat, qui levait des copies exactes

de manuscrits pour les érudits, ses correspondants, il calqua les quatre pages avec du papier passé à la chandelle. Il referma le billet, recolla le sceau. Et, au souper, il donna, avec dextérité et discrétion, ce papier, roulé dans une enveloppe de soie noire, à Hulline. Elle le dissimula tout aussitôt dans un pli de sa robe, puis le fit glisser sous sa ceinture.

Après le souper, relevé de discours et d'exhortations en rapport avec l'événement important de ce jour, M. Fabre de Mauras dit, avec une teinte de mélancolique mépris, à M. de Corpoy, qui l'écoutait, dans sa chambre :

— Ah ! monsieur ! voici que maintenant ce blanc-bec, à l'occasion sans doute de son apparente conversion, prétend séduire la meunière de Tratoco. De cela, je vous apporte la preuve certaine.

Et, d'un air tout à la fois modeste et assuré, M. Fabre remit au seigneur de La Combe le factum écrit par Jacquemin, et qui commençait ainsi : « *Sœur de la plaintive Écho, divine lavandière dont le battoir, semblable à la foudre du puissant Jupiter, s'abat sur le troupeau pressé des tuniques de lin...* »

M. Justus se mordit les lèvres, haussa imperceptiblement les épaules, déchira le papier, et congédia l'écuyer :

— C'est bien, Fabre, je vous remercie, laissez-moi !

Et M. Fabre de Mauras dut se retirer, sans pouvoir décider M. Justus à entendre que ces paroles avaient un sens caché et « amphigourique », non plus qu'à écouter ses justes griefs contre l'injurieux Jacquemin. Mécontent, pleinement convaincu de l'ingratitude dont abondent les grands de la terre, M. Fabre rejoignit sa femme, alors enceinte pour la neuvième fois de ses œuvres, et dont il attendait patiemment la prochaine délivrance, pour lui faire encore un enfant qui répondrait au nom d'Ézéchiel ou de Thamar, suivant son sexe. Et il murmurait :

— Malgré eux tous, j'en aurai le dernier mot !

Hulline et Gaston continuèrent de s'écrire des fadeurs, comme Horace de les calquer, et Jacquemin de les porter. Mais l'entrevue que M. de Blancador avait préparée fut renvoyée à une date plus lointaine, tant était âpre l'espionnage de Fabre de Mauras. Et Blancador le craignait plus que la peste, tant il avait peur que le zèle stupide et indiscret de

cet homme mal avisé ne fît échouer ses meilleures combinaisons. Jacquemin, par un coup d'audace, réussit cependant à enchaîner le cerbère.

Le fossé du château de Corpoy présentait un recoin où l'eau profonde et bourbeuse battait le bord merveilleusement escarpé. Au fond s'étendait un lacis épais d'herbes glauques, Jacquemin s'y établit, pour pêcher l'anguille. A disposer ses engins, il connut bientôt les moindres particularités du mur. Il réussit à en mettre trois pierres en faux aplomb, qui dépassaient comme des échelons naturels. Or, un matin, il s'en fut dans une cour, où veillait M. Fabre de Mauras, et dissimula une lettre, dans sa manche, avec une telle expression de crainte, que l'écuyer ne douta plus d'une nouvelle machination. M. Fabre, vivement, monta dans une tourelle, et put voir, par une étroite fenêtre, d'où il assistait, invisible, aux astucieuses manœuvres de son ennemi, le déloyal Jacquemin occupé à cacher sa lettre dans un trou du mur. Et le papier était assez bien caché, à cela près qu'un petit coin en passait, faisant une tache blanche sur le revêtement de mousses et de pariétaires. Fasciné par ce point blanc, M. Fabre demeura en faction pendant deux longues heures :

« Voici donc, se disait-il, la façon dont ce drôle appâte les anguilles ! Le jour où je le mènerai pendre, — et ce jour, au train dont vont les choses, est bien près de luire ! — il y aura une grande joie dans le ciel !... Mais le voici qui s'éloigne, non sans avoir recouvert le coin de son papier avec de la terre... Ce stratagème grossier ne saurait me tromper. Je connais trop bien l'endroit. »

Et M. Fabre de Mauras se dirigea vers la cachette abandonnée par Jacquemin. Il enjamba le mur, posa son pied, chaussé de mouton fauve, sur les corbeaux aménagés comme exprès, atteignit le papier, et chut du même coup dans l'eau qui lui emplit le nez, la bouche — tant il l'ouvrit pour crier de surprise — et aussi ses bottes, ce qui l'alourdit et l'entraîna jusqu'au fond. Cramponné aux aspérités de la muraille, mais empêtré par ses éperons dans les herbes, M. Fabre put, tout juste, se tenir la tête au-dessus de la nappe glacée où se raidissaient ses membres. Il réussit, par ses clameurs désespérées, à attirer le portier qui le sauva au moyen d'une perche.

Ne connaissant que son devoir, M. Fabre fit porter à M. de Corpoy le précieux papier qu'il n'avait pas lâché dans sa chute. Puis, il se mit au lit, où une pleurésie le tint, à deux doigts de la mort, pendant toute une quinzaine. Mais, M. de Corpoy avait pu lire le papier acquis par M. Fabre au péril de la vie; c'était une recette, minutieusement rédigée, pour l'amorce des anguilles : « Vers de terre, une once, et qu'ils soient entiers; terre glaise, deux gros... »

Ainsi madame Hulline et M. de Séligny purent, par la bienveillance active de M. de Blancador, échanger des lettres et se rencontrer aux Enjous. Dans le petit enclos ensoleillé, ils causaient doucement, sans chercher à se prouver leur amour par des caresses matérielles. Délicats et tendres, ils se réjouissaient simplement de pouvoir respirer l'un près de l'autre, et de faire, en commun, des rêves pour l'avenir. Quand Hulline serait veuve, elle épouserait Séligny; et, cette fois, personne ne saurait l'en empêcher. Tous deux considéraient la chose comme prochaine, tant on donne facilement à ses espoirs le corps de la réalité. Et ils vivaient dans le provisoire, en se prêchant la patience.

M. de Blancador, par un dévouement dont M. de Séligny comprenait toute la valeur, avait été, pour la sûreté de ces entretiens, jusqu'à entreprendre madame la gouvernante Bournaville, bien qu'elle approchât de cinquante ans. Il lui faisait une cour audacieuse, et, l'entraînant dans un endroit écarté, passait presque à l'action; ses discours, empreints de la plus ardente licence, mettaient cette dame dans le même état que si elle eût cédé à quelque assaut charnel. Et elle en rêvait pendant la nuit. Les valets prenaient un pareil plaisir à la conversation de « monsieur Jacquemin », qui les régalait d'une ou deux vieilles bouteilles, dans un petit cabaret, découvert bien à propos, tout près de Saint-Laurent, et où se trouvaient deux filles très belles et qui n'étaient point sauvages. Aussi ces promenades étaient-elles très estimées des laquais. Par crainte de s'en voir privés, ils gardaient là-dessus le plus obstiné silence, de telle sorte que M. Escande de Mauras ne pouvait rien apprendre d'eux, à son vif mécontentement.

M. Luc-Escande de Mauras, à la suite d'un accident de

cheval, qui le rendit à tout jamais boiteux, avait dû céder à son frère cadet, M. Fabre, la charge de premier écuyer. Mais il demeura attaché à M. de Corpoy, comme écuyer en titre, et vérificateur des comptes de l'écurie. Moins haut de taille que son frère, dont il était l'aîné de six ans, il était pareillement disgracieux, déplaisant, taciturne et morne. Comme lui, il avait fait la guerre avec l'Amiral, et sa dureté, bassement féroce, était demeurée légendaire, tout comme celle du breton Chandas. Détestant les femmes, dont il redoutait les artifices, il s'était de bonne heure ingénié à les faire mourir dans la honte et les tortures. Les religieuses qui lui tombèrent entre les mains connurent les tourments de l'enfer avant de quitter la terre. M. Luc finit par se faire prendre en horreur. M. de Crussol lui-même le priva de sa protection. Mais, par celle du pasteur Robin, il entra avec son frère Fabre chez M. de Corpoy, en se contentant d'un mince salaire. Il sut y apporter l'ordre. Probe et cupide, il se désespérait de voir le foin diminuer dans les mangeoires, l'avoine fondre dans les auges. Il altéra les balances et, par économie, nourrit les bêtes à faux poids. Il proposa à M. Justus d'établir un jour de jeûne pour les chevaux; et il essaya de justifier son projet par quelques paroles prises dans l'Écriture.

Quand M. Fabre tomba malade, victime des embûches de Jacquemin Tardival, son premier soin fut de charger son frère Luc de continuer sa surveillance. Mais M. de Corpoy, satisfait sans doute d'avoir lu la recette pour attirer les anguilles, pria les frères Mauras de se tenir en repos. Cela ne faisait pas le compte de M. Fabre qui, en dehors du bon combat que chacun doit livrer pour la morale, avait ses vengeances particulières à exercer.

Il recommanda donc à M. Luc « d'ouvrir l'œil », et de ne pas hésiter à suivre madame de Corpoy et son écuyer, adultères bien avérés, au cours de leurs promenades. Mais M. Luc, incommodé par sa jambe, qui était percluse aux trois quarts, ne pouvait pas aller à de vives allures, et son épais courtaud Brohant ne connaissait plus guère que le pas relevé. M. Luc se mit pourtant en campagne; et, comme il était un peu moins lourd d'esprit que son frère, à ce qu'il pensait du moins, il réussit, un certain jour, à se hisser sur le coteau des

Frayssinettes. Là, s'aidant d'un énorme châtaignier, il se dissimula adroitement, rampa parmi les buissons, et s'enterra finalement dans les feuilles sèches. Ainsi caché, il vit arriver M. de Séligny, qu'il connaissait de reste, puis madame de Corpoy. Il entendit les propos de ces deux personnes qui, ayant mis pied à terre, causaient librement. Et il se répéta à lui-même les passages les plus notables de leurs discours, quelque horreur que sa conscience en conçût, afin de les apprendre par cœur, pour les rapporter fidèlement. Après quoi il se retira, sûr de n'avoir éveillé l'attention de personne. Mais M. Luc se trompait grandement car Jacquemin l'avait vu et reconnu. Le valet voulait envoyer à cet espion un bon coup de pistolet. Blancador l'en dissuada : « Il fallait attendre et surtout ne point parler de cette rencontre. »

Le soir même de ce samedi, qui était le troisième de février, M. de Corpoy fut averti que M. Fabre de Mauras avait une communication d'importance à lui faire, et qu'il le suppliait de venir le voir dans son lit. Et M. Fabre raconta toute l'histoire à M. Justus, non sans y ajouter quelques commentaires de sa façon :

— Oui, monsieur, pendant que le petit réprouvé (c'était Blancador) endort la stupide matrone (c'était Bournaville) par des contes à dormir debout, et qu'un pendard (c'était Jacquemin) enivre vos laquais, M. de Séligny fait l'amour à votre dame et complote votre mort avec elle !

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez là, Fabre? Et les a-t-on vraiment surpris se livrant ensemble au péché?

M. Fabre, pour toute réponse, leva son bras hors de ses couvertures et tapa avec un bâton, couché près de lui comme un camarade de lit. Au bruit que rendit la cloison, M. Luc parut.

— Raconte au maître, dit M. Fabre, ce que tu as vu et entendu.

Le récit de M. Luc, pour être plus précis, n'en fut pas moins désolant. Aux actes de l'amour physique près, — et encore M. Luc ne ménagea-t-il point les réticences, — M. de Corpoy, en tant que mari, était dans une déconfiture complète; et on escomptait son prochain trépas.

M. Justus, gardant une figure assurée et digne, se con-

tenta de regarder le plafond et d'exhaler un profond soupir. Il remercia « ses vieux serviteurs » de leur assiduité à l'obliger, et essuya avec patience les récriminations de M. Fabre. Car l'écuyer prit avantage de cette découverte importante, à laquelle il avait présidé, pour prouver que sa parole méritait bien qu'on s'y arrêtât, et que les billets semés par le malfaisant Jacquemin avaient une signification cachée.

N'hésitant point à reconnaître son erreur, M. de Corpoy se retira en promettant que les coupables seraient punis suivant leurs mérites. Et il recommanda aux deux frères la plus stricte discrétion. Puis, dès qu'il fût rentré dans sa chambre, il donna l'ordre que M. de Blancador fût mandé, sur-le-champ.

Celui-ci se présenta, après seulement une grande demi-heure, et son attitude rogue intimida M. Justus :

— Qu'est-ce à dire, monsieur ? — fit-il cependant d'un accent sévère et augural. — Qu'est-ce à dire ? Madame ma femme me trompe sous vos yeux avec mon pire ennemi, ce Séligny dont la vie n'est qu'un tissu de crimes, et vous ne m'adressez là-dessus aucun rapport ? Que dois-je donc croire, et seriez-vous leur complice ?

— Monsieur, — répondit Blancador, avec le plus beau sang-froid, — je me demande en quoi cela vous touche, et aussi de quoi vous vous mêlez...

M. Justus voulut parler. Mais il demeura la bouche ouverte, devant cet excès d'audace. Et Blancador continuait :

— Ne m'avez vous pas chargé, il y a quelques semaines, de vous débarrasser de votre femme ? N'avez-vous point passé avec moi un petit contrat à ce sujet ?

M. Justus, qui n'avait pas, un seul instant, levé les yeux, baissa le nez et murmura :

— Mais enfin... n'auriez-vous pu choisir quelque autre personne ?... Et...

Il s'arrêta, s'apercevant qu'il allait augmenter la sottise de sa question.

— Oui, monsieur ! reprit Blancador; moi, par exemple ? Pour faire, comme on dit, d'une pierre deux coups, et me perdre en même temps que la dame ?

Malgré sa force d'âme et l'autorité qu'il possédait sur lui-

même. M. Justus devint tout rouge. Il se mordit les lèvres et considéra obstinément un pied de la table.

— Monsieur, — et Blancador s'assit, très insolemment, sans qu'on l'en eût prié, puis tourna de manière à se tenir à cheval sur sa chaise, — vous avez consenti un accord avec moi, pour une affaire importante, où votre intérêt est encore plus considérable que le mien. Je remplis, de mon mieux, mes engagements. Vous sentez-vous le courage de tenir les vôtres ?

M. de Corpoy répliqua vivement :

— Vous n'avez jamais tenu vos engagements. Depuis un mois je reçois des lettres, où vos créanciers de Toulouse se plaignent de n'être point payés, où des femmes et des filles séduites s'indignent de leur abandon !

M. de Blancador ne se troubla pas pour si peu. Tout en se demandant qui avait bien pu le vendre, il toisa M. Justus :

— Et vous, n'avez-vous jamais fait de dettes ? Et la créance Bourassou est-elle une fable ?

— Ce n'est pas la même chose, monsieur.

Mais, malgré cette objection ingénue, M. Justus sentait qu'il perdait pied. Blancador insistait.

— Monsieur, vous me tendez des pièges, et vous cherchez à vous débarrasser d'un même coup, je le répète, et de moi, et de votre femme !

M. de Corpoy laissa, par mégarde, sa main se crisper sur les papiers étalés devant lui. Et, comme il y avait une dague tout à côté, Horace recula légèrement sa chaise en se félicitant de la position qu'il occupait, car le dossier en bois plein lui formait un solide bouclier. Mais M. de Corpoy réprima vite ce signe de faiblesse. La mine basse, il écouta Blancador qui continuait :

— A en juger d'après votre conduite, dans ces derniers temps, j'en doute de moins en moins, monsieur. C'est pitié de se trouver en présence d'un seigneur qui vous tend des filets alors que l'on se compromet pour lui ! Et, tout d'abord, vous m'avez fait espionner par ces deux misérables...

M. Justus tenta de disculper les frères Mauras, mais Blancador éleva la voix :

— Ce sont de malheureux imbéciles, monsieur ! Et leur simplicité fera tout échouer ! Croyez-vous donc que j'ignore

ce qui s'est passé aujourd'hui, et que Luc-Escande de Mauras est allé espionner Séligny et votre femme presque sous le nez de mes gens !...

M. Justus leva les épaules et essaya de s'excuser :

— Ce n'est pas moi qui l'ai envoyé, sur ma parole !

Et il ajouta, avec un accent plaintif :

— J'avais déjà défendu à son frère...

Mais M. Justus se tut, craignant d'en avoir trop dit.

— C'est bien, monsieur ! Mais vous profitez de leurs rapports pour me nuire !.., Je vous avertis qu'à la prochaine incartade de ces drôles, je laisse cette affaire et abandonne votre maison. Vous vous tirerez d'embarras sans moi. Je m'en tiendrai aux instructions de madame de Troix-Mares, et, si vous ne payez pas, je mettrai vos papiers au greffe du tribunal de Montauban. Quand j'aurai touché la part qui me revient sur les sommes que vous devez, je pourrai sans doute apaiser les créanciers dont les réclamations vous touchent tant !

— De grâce... mon ami ! gémit M. Justus. Ne soyez pas aussi vif ! Je reconnais que j'ai eu tort... Je vous laisserai désormais... Si vous le désirez, je paierai ces marchands de Toulouse... Et ensuite... quand nous balancerons nos...

— Eh ! monsieur, voilà qui vient trop tard ; c'est de la moutarde après le rôti ! Et qui vous dit que la mèche n'est pas maintenant éventée ? Vous allez tout perdre. J'ai un gros regret d'avoir empêché, aujourd'hui, Jacquemin Tardival de casser la tête à votre écuyer Luc, quand ce digne personnage écoutait, caché dans les feuilles sèches, nos deux galants que j'ai eu tant de peine à appareiller. Croyez-vous donc que je ne l'aie pas vu ? Voilà un beau secret, à cette heure, et qui n'est plus à cette heure ignoré de personne ! Vos deux brutes ne tarderont pas à raconter tout à leurs femmes... Et les oiseaux effarouchés s'envoleront... Ah ! monsieur... Tout comme Ponce Pilate, je m'en lave les mains.

Et M. de Blancador, dans un beau mouvement de colère, renversa presque sa chaise. Il jeta par terre son bonnet que, machinalement, M. Justus ramassa, tant ce gentilhomme se sentait troublé. M. Justus s'humilia, confessa son erreur. Il fut plus dolent encore quand Horace, emporté par la franchise, s'écria :

— Un si bon plan ! Fut-il jamais toile mieux ourdie ? Je réussissais à attirer à La Combe, ici même, — et il frappait du pied, s'arrachait les cheveux, — le beau Séligny ! Vous le surpreniez chez votre femme ! Et vous vous vengiez de votre ennemi, vous perdiez votre femme, sans remède ! Tandis qu'aujourd'hui !... Sur des témoignages vagues, sur des preuves qui n'en sont pas, vous n'obtiendrez pas le jugement qui vous fera libre. Vous n'avez pas pensé à cela ?

M. Justus emprunta pour un instant l'expression d'un *ecce homo* :

— C'est vrai ! J'ai péché par vanité !

— Heureusement, continuait Horace, que j'ai de bonnes preuves... Mais, du train dont vont les choses, je crois que je ne vous les fournirai pas...

— Ah ! s'écria Justus, prenez pitié d'un misérable !

— C'est bien ! — fit, avec un accent généreux, Horace qui s'était rassis. — A présent, écoutez-moi. Avez-vous votre contrat de mariage et l'état des biens de votre femme, et a-t-elle fait un testament ?

— Il n'y a pas de testament. Pour les papiers, je vais vous en fournir, sur l'heure, des doubles. Que prétendez-vous faire ?

— Vous sauver de vous-même, dit Horace. Jurez-moi, maintenant, de ne plus rien entreprendre sans mon assentiment.

Quand Blancador fut parti, M. Justus regarda la porte, les sourcils froncés, les bras croisés, en proie à une colère sourde où se mêlait de l'espoir. Et il se promit de surveiller Horace de plus près encore, et de chercher un homme assez délié pour ce faire, dût-il s'adresser à M. Mathieu Robin.

« Oui, mais, pensa-t-il, son caractère de pasteur lui défend d'intervenir dans ces choses... Qui sait ?...

Les prévisions de Blancador étaient, en tout, raisonnables. M. Fabre de Mauras ne put s'empêcher de toucher à sa femme quelques mots de « la grande aventure », et M. Luc agit pareillement avec la sienne. Sous le sceau du secret le plus absolu, la nouvelle alla se répandant jusqu'à l'antichambre de madame de Corpoy. Jeannine le Broc en avertit sa sœur Jacqueline, qui en parla à sa maîtresse.

Brusquement, Hulline cessa de s'aller promener, et aussi de confier des lettres à M. de Blancador. Elle ne le recevait même plus, vivait retirée, dans la seule société de ses femmes. Séligny imitait cette réserve. A la Manse, on répondait toujours à Jacquemin que M. de Séligny avait quitté le pays.

— Monsieur, — dit un jour Jacquemin à Blancador, — j'ai cru entendre, dans une conversation que j'ai surprise entre les demoiselles Le Broc, qu'on a écrit sur vous de vilaines choses, et que cela venait du côté de Monsac.

Blancador n'en fut qu'à moitié étonné. Les histoires de créanciers et de femmes, à lui reprochées par M. de Corpoy, ne pouvaient, en effet, sortir que de là. Était-ce donc Théréson? Mais quel intérêt pouvait prendre cette hôtelière aux affaires d'Horace? Et quelles raisons l'auraient poussée dans cette voie de délations? Il fallait chercher ailleurs. Et Horace, ne voyant que le seul Henri de Canteclaux capable de lui rendre ce mauvais service, regretta amèrement d'avoir poussé Corpoy à exiler son beau-fils chez Marguerite. De celle-ci les billets, uniformément passionnés et sots, ne lui apprenaient jamais rien d'utile. Ils le menaçaient seulement d'un retour prochain. La dame ne cachait pas son dessein d'arriver, en compagnie de sa fidèle Diane de Formansin, qui était, pour l'heure, à Troix-Mares. Elle se lamentait sur la légèreté de son amie, se perdait en imprécations dictées par la plus âpre jalousie ; « Tu me dis que Hulline de Corpoy est phtisique et qu'elle ne saurait durer? Si je ne la connaissais pour dûment munie d'un galant, je jurerais que tu me trompes avec elle... » A se rappeler cette phrase, entre autres fadaises, Horace se sentit troublé. En y regardant de plus près, il comprit enfin qu'Henri de Canteclaux était l'artisan des ruses qui contrecarraient tous ses projets les mieux ourdis.

« Et je n'ai pas soupçonné non plus, songeait-il, ce Jacquin Le Broc qui accompagne le pernicieux jouveneeau. Jacquin écrit sans doute, en cachette, à ses sœurs, et celles-ci auront mis Hulline en défiance. Il convient d'aviser. Le plus fâcheux est que Séligny a été également averti, car il ne répond plus à mes lettres et se tapit, comme mort. Et, d'un autre côté, je n'ose faire part de mes soucis à Corpoy :

car il commettrait quelque belle maladresse. Lui conseiller de rappeler Henri serait le plus expédient ; et, du même coup, on s'assurerait de Jacquin. Mais je ne peux rien entreprendre, de ce chef, sans tenir les preuves de leur trahison. »

M. de Blancador ne désespéra pas, cependant. Il corrompit un courrier de la poste et parvint à s'emparer d'un paquet d'une inappréciable valeur. Sous un même pli, destiné à madame de Bournaville, il trouva deux lettres : l'une, de M. Henri de Canteclaux, était pour madame de Corpoy ; l'autre, de Jacquin Le Broc, était pour sa sœur Jacqueline.

M. Henri y traitait M. de Blancador sans ménagements. Les épithètes « ruffian, voleur, aigrefin, hypocrite » étaient les moins violentes parmi celles qui revenaient sous sa plume. Il suppliait Hulline de ne pas commettre d'imprudences, car Séligny était décidé à s'éloigner pour attendre des temps meilleurs.

« Voilà qui va bien, se dit Blancador. J'avais deviné d'où me viennent tous mes ennuis. Mais comment le naïf Séligny a-t-il pu s'aboucher avec ce jeune serpent ? Il y a là-dessous quelque intrigue subtile où madame de Formansin a dû mettre la main. J'ai tout lieu de croire que la belle Diane aura bavardé avec Marguerite, et que le petit Henri aura surpris quelques-uns de leurs entretiens. La liberté des discours de ces femmes est extrême, et ces deux commères ne se seront pas retenues pour parler de moi... Il est évident que Canteclaux sait tout, sans quoi il n'écrirait pas : « Je » crains bien que l'on ne veuille vous attirer dans quelque » piège où vous laisserez et l'honneur et la vie. Je crois, » d'après quelques propos échangés ici, que l'on parle de » remarier mon beau-père. Mais cela semble si monstrueux » que l'on ne peut guère s'y attacher... »

La lettre de Jacquin était plus précise encore : « Ma petite sœur, j'ai avisé, comme tu m'as demandé de le faire, M. de Séligny de toutes les vilenies qu'on trame à La Combe contre lui et notre dame. Ce seigneur ne verra plus madame dehors, à ce qu'il paraît, mais il lui enverra des lettres par son piqueur, Grégoire de Mauroux. Tu pourras facilement les recevoir au moyen d'un fil que tu laisseras pendre la nuit, de la fenêtre de la grande chambre verte, jusqu'au fond du fossé.

Grégoire t'appellera en sifflant doucement trois fois quand il sera dans la douve. Il sifflera de même quand il aura à prendre les lettres de madame... »

— Enfin, murmura Blancador, le remède, ainsi que dans la tête de la vipère, se trouve ici près du mal. La poire est mûre, comme dirait Jacquemin !... Levons une copie de ces plis importants avant de les faire parvenir à leur adresse... Ou, du moins, non... Je retiens par devers moi celui de M. Henri de Canteclaux.

Deux jours plus tard, la chambrière Jacqueline, au risque d'être pénétrée par le froid de la nuit, veillait par la fenêtre ouverte sur le fossé nord de La Combe, qui regarde Frayssinet. L'obscurité était profonde, et la lune montrait à peine une fine corne de son croissant d'argent. Sous la pluie serrée, la jeune fille sentait s'alourdir sa coiffe, et ses cheveux étaient trempés d'eau. Toussant avec impatience, elle scrutait l'ombre épaisse, attendant le signal du piqueur Grégoire qui ne semblait pas se presser. Enfin deux sons flûtés, puis un troisième, s'élevèrent au pied du mur, en même temps que le bruit de pierres dévalant dans l'eau. Vivement, Jacqueline laissa couler le petit sac, attaché à un long cordon, et qui contenait le message d'amour destiné par madame Hulline à Gaston de Séligny. Une secousse brusque avertit la suivante que le paquet était arrivé à bon port. Tranquille désormais, elle ferma le battant de la croisée et regagna son lit, où elle s'endormit paisiblement, cependant que Jacquemin Tardival portait à son maître le billet encore inclus dans son étui de taffetas brun, et qu'il avait si facilement dérobé à l'innocente servante. Grégoire de Mauroux n'arriva qu'un peu plus tard, vers la première heure du matin. Il siffla trois fois, patienta, siffla trois fois encore, demeura les bottes dans l'eau pendant une partie de la nuit, et s'en retourna enfin à la Manse-Séligny sans avoir rien vu. Dès que son maître fut réveillé, il lui annonça qu'il n'avait pu s'aboucher avec personne, et il lui rendit la lettre qu'il était chargé de remettre.

— Tu retourneras demain, dit simplement Gaston. Surtout, montre-toi prudent, et fais-toi accompagner par deux des meilleurs valets, Pons et Brochain, par exemple, en cas de mauvaise rencontre.

Grégoire de Mauroux revint, en effet, le lendemain. Mais il ne s'était pas approché de trente pas du glacis, que quelques coups d'arquebuse le saluèrent, lui et ses compagnons, en même temps qu'un homme de garde appelait à grands cris du haut du mur. La lune, brillant largement, permit aux gens de M. de Corpoy de mieux diriger leur tir quand ils envoyèrent une seconde salve. Le cheval du palefrenier Pons reçut une charge dans une jambe de derrière, s'abattit, et ne put se relever. Brochain, prenant son camarade en croupe, s'apprêtait à piquer des deux. Mais Grégoire de Mauroux, homme de précaution, les retint jusqu'à ce qu'ils eussent, à eux trois, complètement dépouillé la bête de ses harnais : « Car il était inutile que l'on sût de quelle écurie elle venait. » Ainsi exposés au feu du château, ils sentirent plus d'une fois le plomb passer sur leur tête. Mais ils n'abandonnèrent point leur ouvrage. Brochain acheva le cheval d'un coup de pistolet, et Pons, tailladant profondément la hanche avec sa dague, réussit à faire disparaître la marque de Séligny. Puis les trois hommes rentrèrent à la Manse, sans plus s'attarder, laissant M. Luc-Escande de Mauras vociférer, sur le parapet, et commander qu'on apportât des mousquets, comme étant de plus longue portée.

— Que le ciel nous assiste! — murmura machinalement Gaston quand son piqueur lui adressa son rapport; et il se frottait les yeux, encore mal éveillé. — Si je ne réussis pas à enlever La Combe, c'en est fait certainement de ma pauvre et tendre Hulline. Ce brutal la meurtrira sans pitié !...

Il chercha à se rassurer, supputa les chances d'un pareil malheur. Après tout, on avait peut-être tiré sur ses hommes, parce qu'on les avait pris pour quelque parti de rôdeurs? Et il se rappela l'histoire de Grenade, se tranquillisa à moitié. Cependant il ne put retrouver le repos, et il passa à s'agiter, sur sa couche en désordre, le reste de la nuit. Tantôt il se désespérait, et voyait Hulline percée de coups, étendue dans son lit, entre des cierges, blanche comme une image de pierre. Tantôt il se la figurait dormant paisiblement et rêvant de lui. Il bannissait alors ses terreurs. Bientôt elles revenaient, furieuses, et l'assiégeaient sans lui laisser de répit.

Mais, quelles que fussent ses craintes, M. de Séligny ne pouvait prévoir le pire. Car, à l'heure où ces soucis l'as-

saillaient, Hulline de Corpoy, séparée de ses femmes, attendait dans la solitude, l'épouvante et les larmes, ce qu'il plairait à son époux de décider d'elle. On avait fouillé tout dans son appartement, éventré ses matelas, fendu ses rideaux et ses robes, forcé ses meubles, saisi tous ses papiers. Et M. Momsenn examinait les lettres de Gaston de Séligny, tandis que M. Robin étudiait avec soin toutes les copies, tous les calques fournis par M. de Blancador, et que M. de Corpoy se repaissait à loisir du dernier billet écrit par sa femme à son mortel ennemi : « Mon cœur est suspendu au vôtre, pour battre d'un même temps. Mon amour est si pur, que Dieu ne s'en montre pas offensé. Je sens que je suis réconciliée avec lui. Il me permet de le prier, à toute heure, et de joindre votre nom au mien, pour le supplier de nous départir sa grâce et de nous dispenser ses consolations... »

— Blasphèmes et sacrilège ! grommela M. Justus. A-t-on jamais vu pareille impudence !

Et il passa le billet à M. Robin.

— Il ne faut pas, — dit celui-ci, après avoir lu, — s'attacher au sens apparent des mots. Ces enfantillages qui, pris en eux-mêmes, n'ont ni sens ni, à plus forte raison, de gravité scélérate, doivent se rapporter à des combinaisons d'écriture cachée dont il sera nécessaire de découvrir la signification. Je ne désespère pas...

Laissant M. Robin développer son opinion, M. Justus haussa les épaules, impatienté, et interpella Blancador :

— N'avez-vous pas, monsieur, quelque écrit plus matériellement décisif à nous produire ? N'avez-vous rien à ajouter sur vos déclarations précédentes ?

— Non, monsieur. Mais le plus expédient serait de mettre, tout d'abord, la main sur cette lettre de Jacquin à sa sœur Jacqueline, et dont cette fille obstinée ne consent point à divulguer le dépôt ?

— On la fera parler par la persuasion, — dit avec suavité M. Robin, en essuyant ses besicles. — Ou bien, à notre grand regret, il faudra employer la force... Ah ! je commence à déchiffrer...

Et il se replongea dans l'étude de la lettre de madame Hulline.

— J'y ai déjà pensé, fit M. Justus, et les ordres sont donnés. Après le dîner, on interrogera cette coquine. J'ai, messieurs, par surcroît, fait connaître à mon beau-fils, le comte Henri de Canteclaux, ma volonté de le voir revenir chez moi, avec l'écuyer Jacquin. De ce côté, nous aurons encore à punir.

— La justice doit s'exercer en toute indifférence de personnes, appuya M. Momsenn. Monsieur, ce n'est pas en vain que l'Évangéliste a écrit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! » Dieu a ordonné à Abraham d'immoler son propre fils, et l'enfant n'était point coupable !... S'il vous plaît, monsieur de Blancador... voici un mot dont je ne comprends pas le sens : êtes-vous sûr de l'avoir fidèlement reproduit ?

Ainsi ces hommes de bien instruisaient-ils le procès de la femme adultère. Au reste, les documents qu'ils considéraient étaient sur eux d'un petit effet, car leur conviction était ferme. L'importance des intérêts engagés suffisait à éclairer leur conscience. Mais, pour le respect de la règle, il fut décidé que l'on n'ouvrirait un commencement de débat contradictoire avec madame de Corpoy que quand la servante Jacqueline aurait parlé. Lorsqu'on aurait reçu son interrogatoire dûment mené, rédigé et collationné, on la confronterait avec la coupable. M. de Corpoy déclara qu'il entendait que cette affaire fût instruite, tout d'abord, devant son tribunal domestique. Il se constitua juge, avec les deux pasteurs comme assesseurs : M. de Blancador, encore que témoin, ferait office de greffier.

Ayant ainsi défini les devoirs et les responsabilités de chacun, M. Justus se dirigea vers l'écurie où devait être questionnée la chambrière Jacqueline. Aux trois quarts dépouillée de ses vêtements, l'enfant confuse et tremblante était déjà attachée au maître pilier des stalles. Et, à chaque mouvement des chevaux dont les croupes et les jarrets l'encadraient, elle tressaillait sous la crainte des lourds sabots qui, de leurs fers étincelants, martelaient lourdement les dalles. Une goutte de sang, perlant de l'oreille gauche, tombait, à des temps réguliers, sur l'épaule blanche qu'elle tachait d'écarlate : telle avait été la hâte de M. Luc à enlever la guimpe et le corsage qu'il avait arraché une des boucles d'or en déchirant le lobe. Rabattue, roulée autour de la ceinture, sur le jupon d'armoisin couleur de roi, la chemise de toile, à broderies bleues et

rouges, dégageait le buste rosé et laiteux qui luisait, dans la salle sombre, comme le torse délicatement modelé et poli d'une statue de marbre. Les cheveux blonds s'épandaient, d'un côté, voilant à demi le sein menu et fier qu'enflait la sève de la jeunesse. Relevés au-dessus de la tête, liés par les poignets à un anneau rouillé, les bras se dressaient comme deux fuseaux d'ivoire. Et les pieds déchaussés se crispaient, posant à peine sur le sol fangeux, où se souillaient les orteils tendus et leurs ongles brillants, pareils à des coquilles nacrées. Tout, dans cette fillette mignonne, élégante et nette, disait ces soins chastes et décents de la chair qui, pour les gens animés de la vraie foi pratiquante, ne sont qu'artifices du diable.

Foulant de ses bottes à semelles épaisses la robe et la cotte, le tablier qui gisaient dans la paille et l'eau sordide des bêtes, M. Luc se tenait appuyé sur sa longue canne, faite d'un cep de vigne, à l'instar d'un centurion romain, près de la misérable Jacqueline dont il répondait en tant que gardien. Non loin de lui, son valet préféré, Jacob Vigouroux, de Dondarre, s'occupait à préparer une table, avec des tréteaux et quelques planches. Quand il eut recouvert cet assemblage rustique d'une bâche en toile, puis d'une housse de cheval, en velours, il approcha trois chaises de bois et un escabeau et se frotta les mains. Le cœur simple de ce drôle s'épanouissait dans la satisfaction d'avoir mené à bien une aussi utile besogne. Guindé sur une échelle, un autre valet, François Dupuy, de Cantelouve, fixait dans une poutre du plafond une poulie d'où pendait une longue corde à fourrage, et, de temps à autre, il menaçait les chevaux avec des clameurs grossières et des malédictions sauvages.

Suivi par les pasteurs et le greffier Blancador, M. de Corpoy entrait alors dans l'écurie. A se voir nue devant tant d'hommes, Jacqueline se laissa aller à une affreuse épouvante. Essayant de se détourner, elle ne réussit qu'à se tordre les bras, et se trouva portée contre un haut roussin qui rua en la bousculant contre le portant de la stalle. Et tous les animaux, au bruit, s'égayèrent. Les sommiers de service secouèrent les bat-flancs à les renverser. Un âne en profita pour braire. M. Luc ne craignit pas de jurer. Pour apaiser ce tumulte, il saisit un fouet, allongea quelques coups sur les

croupes. La mèche ondulait en sifflant, cinglant d'une même volée l'arrière-main du roussin et les flancs de la fille. Une marque fine, étroite, vive et rouge comme une coupure sangla la peau qui frémit. Un faible gémissement s'éleva.

— Voici qui est mauvais, monsieur! — dit à voix basse M. Ernest Momsenn à M. de Corpoy. — C'est un grand tort que d'épouvanter ainsi cette enfant, tout d'abord. Et on n'en pourra rien tirer.

M. Robin corrobora cette opinion par une remarque grave :

— Ce spectacle est déplorable, monsieur, et propre à ensauvager ces domestiques. Ne pourrait-on exercer la justice tout en respectant la pudeur? Il faut, sans tarder, couvrir le corps de cette pécheresse, et aussi lui parler doucement.

M. Justus n'y contredit point. Sans blâmer, devant les valets, le zèle excessif de M. Luc, il lui enjoignit de détacher la servante, de lui couvrir les épaules et la gorge, et de ne rien faire sans ses ordres. Et Blancador remarqua, avec une intime gaieté, que les yeux de M. Justus brillaient entre leurs paupières mi-closes, tandis qu'il considérait, en dessous, cette chair tendre et palpitante. Et Blancador se dit que Jacqueline trouvait là, en ce jour, la juste punition de sa sottise et de sa sévérité.

« Si tu avais voulu, ma belle, tu ne serais pas ici où tu vas passer un vilain quart d'heure! »

Et, par un regard dirigé à propos sur la face convulsée de la chambrière, dont les prunelles effarées rencontrèrent les siennes, il chercha à la pénétrer de ces vérités pratiques.

M. Luc, ainsi morigéné par le maître, cacha mal sa colère. S'il fallait maintenant prendre des gants pour tâter de pareilles bagasses, c'était là des mœurs qu'il ne se souciait pas d'adopter! Il délivra cependant Jacqueline de ses entraves, non sans lui froisser les poignets avec un empressement sournois. Et, sous prétexte de lui passer son corsage, il lui bourra le dos de coups de poing et la fit tomber à genoux entre les jambes d'un courtaud qui faillit l'écraser sous ses pieds.

— Doucement, Luc, doucement! — cria M. de Corpoy, impatienté. — N'effrayez pas inutilement cette fille. Et qu'on la fasse s'asseoir.

On plaça l'enfant sur un escabeau. Mais un tel tremble-

ment la tenait, qu'on entendait ses dents claquer ; ses genoux se choquaient, et ses mains meurtries, ramenées sur son visage bouffi de larmes, palpitaient comme l'aile d'une colombe blessée. Une plainte vague, molle et douce s'échappait de sa bouche tendue, ainsi qu'un bourdonnement, interrompu par les hoquets de sa poitrine oppressée.

Les pasteurs, par leur mine pincée et leurs yeux obstinément baissés vers le sol, montraient qu'ils désapprouvaient cette méthode. Blancador admirait une grosse araignée dont les allures précipitées indiquaient tout le désordre que l'agencement de la poulie avait amené dans son installation domestique. Seul M. de Corpoy gardait une attitude grave, aisée et sereine. Il demanda d'un ton naturel à M. Luc de Mauras si son frère Fabre n'allait pas bientôt arriver.

— Le voici, monsieur! répondit l'écuyer.

En effet, M. Fabre de Mauras approchait, dans un fauteuil que portaient deux laquais à l'aide de bâtons et de bretelles. Après qu'on eut déposé M. Fabre et son siège dans un lieu commode et sûr, la valetaille fut congédiée, à l'exception du seul Vigouroux qui reçut l'ordre de rester en faction à la porte de l'écurie. Et M. de Corpoy commença d'interroger Jacqueline et de l'exhorter paternellement.

Mais cette fille entêtée et vaine, butée sans doute par les façons mal courtoises de M. Luc, selon la remarque de M. Robin, se refusa à donner les renseignements dont on lui dictait la teneur. Elle ne consentit pas davantage à dire où elle avait caché la lettre de son frère Jacquin. M. de Blancador eut beau lui en lire la copie, elle persista à nier. Puis, brusquement, fondant en larmes, elle cria :

— Je veux voir M. Textor! Je lui parlerai, à lui, mais pas à vous!

M. Momsenn fronça ses épais sourcils. M. Robin baissa le nez sous ce coup. Ils ne s'y attendaient pas, non plus que M. Justus. Mais, dominant sa colère, celui-ci dit à Blancador :

— Montrez, monsieur, à cette coupable la lettre de son malheureux frère, et qu'elle dise si elle la reconnaît.

Jacqueline, autant que pouvaient le lui permettre ses mains disloquées par l'anneau de fer, repoussa violemment M. de Blancador qui s'était approché pour lui mettre sous le nez

le calque de l'écriture de Jacquin. Et il ne se put retirer si vite que la servante n'eut le temps de lui cracher au visage. Elle le traita de Judas, et lui reprocha d'avoir voulu la débaucher. Elle ajouta quelques autres sottises « inutiles à la marche des débats ».

Devant de pareils excès de langage, M. Justus se vit obligé, bien à regret, comme il ne le laissa ignorer de personne, de faire appliquer à la servante les moyens de correction autorisés par l'usage :

— Puisque nous avons épuisé les arguments de la persuasion parlée, nous devons, messieurs, pour posséder la vérité tout entière, mettre cette créature révoltée entre les mains des tortionnaires, qui sauront mieux que nous, s'il plaît à Dieu, l'obliger à avouer ses crimes. Car on ne doit point condamner le criminel sans qu'il ait été entendu dans sa défense et dans l'aveu de sa faute.

— Mon enfant, — dit le pasteur Momsenn pour compléter le discours de M. Justus, — c'est un lourd péché que celui de la rébellion contre son seigneur et maître. M. de Corpoy est plus ici que ton père. Réponds-lui donc, faute de quoi il te faudra souffrir dans ton corps !

— Jacqueline, ajouta M. Mathieu Robin, ne persévère point dans ton erreur ! Aux yeux de tous, ici, ta culpabilité éclate. Tu as été la complice de l'adultère. N'oublie pas, ma fille, que le Seigneur a dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! » Respecte la justice qui émane de Dieu. Parle sans crainte, et il te sera tenu compte de ton repentir.

Mais la servante, baissant le front, laissa tomber ces mots :

— Je ne me repens pas. Madame n'a commis aucun mal !

Momsenn murmura alors :

— Qu'il en soit donc comme tu le veux, malheureuse réprouvée ! Ézéchiel a écrit : « Je te jetterai comme une chose souillée hors de la montagne de Dieu, je te détruirai »

— Allez, Luc ! fit M. de Corpoy.

M. Luc n'attendit point une seconde injonction. Saisissant Jacqueline par un bras, il la traîna dans une stalle vide, aidé par Vigouroux. On entendit des cris aigus, vite étouffés, et bientôt les deux hommes reparurent tenant la chambrière qu'ils portaient ou poussaient à coups de genoux.

M. Momsenn se voila la face, car Jacqueline était toute nue et rien ne cachait sa beauté de femme. Le rouge de la honte descendait de ses joues empourprées jusqu'à sa gorge. Et de ses mains blessées, elle s'essayait à cacher ce qu'elle pouvait de son corps.

— Était-il donc indispensable de nous donner cet obscène et dégoûtant spectacle? gémit M. Momsenn.

M. Mathieu Robin regardait, muet, réservé et attentif. Et Blancador pensait, amusé par cette chair blonde :

« Stupide pécore ! N'aurais-tu pas mieux agi en me prêtant tout cela, qui te serait resté quand même, au lieu de le faire massacrer par ces rustres paillards et brutaux ! »

M. Luc défaisait un petit paquet de cordes fines, et Vigouroux, le poing rivé à la nuque de la fille comme un étau, la maintenait debout devant ses juges.

— Je crois, monsieur, dit l'écuyer Fabre en s'agitant dans son fauteuil, avoir trouvé un moyen...

Mais M. Momsenn interrompit Fabre dans ses explications, « dont le cynisme outrageait la loi divine et humaine »; il somma M. de Corpoy de s'en tenir aux coutumes habituelles de l'estrapade. Et M. Fabre, mécontent, dut renoncer à faire adopter son projet.

M. Luc demanda alors à Vigouroux si les fers avaient été mis au feu. Et, ce valet ayant répondu que le fourneau flambait à la porte, M. Luc s'adressa à M. de Corpoy.

— Nous allons, monsieur, lui tirer un peu les pieds, avant que de lui en marquer les plantes avec la marque de vos chevaux. Et, pour que ces cris ne s'entendent point au dehors, je vais lui appliquer ce baillon.

On eut quelque peine à lui expliquer qu'il ne s'agissait pas, dans le cas présent, de faire taire la coupable, mais bien de la décider à parler.

M. Luc dut remiser la poire d'angoisse, damasquinée et dorée, dont il faisait jouer adroitement les ressorts au moyen d'une clef, pareillement ornée. Et il commença de garrotter Jacqueline.

— Allez, Luc ! disait M. Justus. Mais tenez vous en au nécessaire et mettez-lui au moins une chemise.

Mais ce vêtement fut retrouvé si déchiré, nageant dans

une mare, sous un cheval, qu'on dut renoncer à le passer. Jacqueline demeura donc exposée dans ses seuls habits de chair.

Et, à considérer combien leur mesure était bien prise, M. de Blancador s'impatientait. Car, depuis le départ de madame de Troix-Mares, il s'était astreint, par politique, à la chasteté. Et, dans les circonstances qu'il traversait, rien ne l'eût décidé à rompre ce jeûne, tant il se sentait observé.

Avec l'aide de l'empressé Vigouroux, expert en ces besognes, M. Luc lia avec des cordelettes ténues les pieds et les mains de Jacqueline atterrée et dont les yeux ne semblaient plus rien voir. Il serra si bien les liens que les mains et les pieds en devinrent aussitôt bleuâtres. Il attacha les poignets, ramenés sur les reins, au chanvre qui pendait du plafond, et recommanda à Vigouroux de tirer quand on lui en enverrait le commandement. Ainsi attachée, l'enfant essaya de se traîner sur les genoux; repliée sur elle-même, elle secoua la tête, espérant que les tresses se déferaient tout à fait et voileraient cette nudité qui la désespérait plus que le reste. Mais Dieu, sans doute en raison de l'obstination de Jacqueline, ne jugea pas à propos de renouveler en sa faveur le miracle qui illustra sainte Thècle, au temps des Césars romains. Et Jacqueline, ramassée en boule, demeura nue, sur le sol fangeux qu'éclairait la douce splendeur de sa chair, prosternée devant ces hommes en proie à des pensées diverses.

— Une dernière fois, Jacqueline, ma fille, — déclara M. Justus d'une voix un peu tremblante, tant cette scène le désolait. — je te somme de parler. Où as-tu caché cette lettre de ton frère?

— Je ne sais rien! Je ne parlerai qu'à M. Textor!

La figure blême de M. Justus, sur cette réplique audacieuse, s'empourpra de colère. Précipitamment il cria :

— Luc, tirez la corde!

Et M. Robin, partageant cette légitime colère, répéta d'un accent doux, affligé et égal :

— Oui! il convient de tirer la corde!

La corde se raidit. Jacqueline se trouva debout. Les pointes de ses pieds touchaient à peine la terre. Ses bras disloqués se relevèrent, avec un léger craquement, déchirant les fibres

des aisselles dont on vit s'enflammer la peau sous la toison fauve. La servante gémit, laissa tomber sa tête sur sa poitrine dont les seins fleuris de rose pointaient, frémissants, et dit simplement :

— Tuez-moi! je ne parlerai pas.

Et, au même moment, la corde ayant été encore halée, la détacha de terre. Jacqueline tourna sur elle-même donnant au tribunal domestique qui siégeait dans cette écurie, la vue pleine et entière de ses reins, pareils à ceux d'une jeune cavale blanche.

M. Momsenn se voila encore les yeux. Mais Blancador se laissa aller à murmurer :

— C'est mieux que le reste!... Stupide créature!...

— Faites bien attention, monsieur de Blancador! dit alors Justus.

« Je suis très attentif! » songeait Horace, qui s'inclina sur ses papiers.

— Et écrivez exactement toutes les réponses de la coupable... Luc! que l'on tire encore un peu!

Sous l'effort de Vigouroux et de M. Luc, le chanvre se tendit. Jacqueline, maintenant suspendue à un pied du sol, demeura muette. Mais un soupir, continu comme un râle, sortait de sa gorge haletante. Ses jointures délicates se gonflèrent sous le poids d'une corbeille pleine de sable que M. Luc attacha à ses chevilles. Ses membres fins et lustrés s'étirèrent, livides. Le sang jaillit des ongles qui devinrent opaques et violets, mais l'enfant ne parla pas. Puis elle commença de hurler. Son cri, pareil à la plainte d'une bête, monta lugubre, formidable. Emplissant l'écurie, traversant la cour, il gagnait les appartements du château. Le portier l'entendit du dehors. Les femmes de service, terrifiées, enfouirent leur tête dans leurs tabliers. Jeannine courut se cacher sous ses couvertures, cependant qu'Hulline, enfermée dans la tour de l'Ouest, s'abîmait dans la prière. Et Jean Le Broc, frère de la suivante qu'on torturait, demeura seul immobile, le nez penché sur un livre. Aussi bien ce secrétaire passait-il pour un être simple et bizarre.

M. Fabre de Mauras, importuné par ces clameurs, quitta tout à coup son fauteuil de perclus, à la surprise d'un chacun,

et courut jusqu'au dehors. Mais il revint tout aussitôt, tenant un outil de fer rouge. Et, sans qu'on l'en priât, il appliqua ce cachet brûlant à la plante du pied de Jacqueline. La patiente se secoua violemment, poussa un rugissement qui s'arrêta entre ses dents serrées.

Sans se troubler de ces choses, M. de Blancador écrivait toutes les questions que posait M. Justus, et ajoutait au-dessous de chacune : « A répondu oui, d'une voix peu distincte ». Une odeur de chair grillée ayant chatouillé ses narines, il leva sa mine impassible et vit Jacqueline évanouie, pendant en l'air. Elle laissait tomber sa tête dont la chevelure, enfin défaite, la cachait sous une nappe d'or. M. de Blancador se remit à son travail et écrivit plusieurs fois encore, sous quelques questions qu'il ajouta de son cru : « A répondu oui ». Mais, M. Momsenn, épouvanté par ce spectacle qui répugnait à sa décence comme à sa raison, tira alors M. de Corpoy par sa manche :

— Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'il serait urgent de mander votre médecin ?

— Ce n'est pas la peine, répondit M. Justus. On l'enverra chercher quand nous serons partis. Qu'on détache cette malheureuse et qu'on l'enferme dans la salle basse de la tour de l'Ouest. Tu l'y garderas étroitement, Luc, sans la maltraiter plus que de raison et en respectant sa vertu. Nous n'en tirerons plus rien aujourd'hui. Vous l'exhorterez, messieurs les pasteurs, et lui prodiguerez vos consolations pendant les jours qui vont suivre.

M. Ernest Momsenn, dont le front ruisselait de sueur, acquiesça par un signe du menton. Mais M. Robin, mécontent de ce que Jacqueline avait invoqué le nom de M. Jean Textor, demeura silencieux. Chacun signa l'interrogatoire recueilli par M. de Blancador, sans prendre la peine de le lire, et le tribunal leva la séance et quitta l'écurie.

MAURICE MAINDRON

(La fin au prochain numéro.)

EN CAMPAGNE AVEC LES BOERS

NOTES CRITIQUES

Les Anglais nous poursuivaient avec une rapidité inaccoutumée[1], encouragés par la prise facile de nos positions à Helpmakar. Le chemin de fer de Glencoe était à leur merci; nous n'avions qu'à battre en retraite sur toute la ligne, une retraite qui devait nous conduire jusqu'à la lointaine Majuba. Le matin même, nous avions pris cette décision, dans un conseil de guerre tenu par le général Lucas-Meyer, et auquel assistaient le commandant Christian Botha, le capitaine Krantz, et moi-même. Quelques commandos devaient de leur mieux s'opposer à la marche des Anglais pour donner à nos wagons le temps d'échapper.

Le général Christian Botha avec un millier d'hommes avait pris la route d'Utrecht. Il se retirait lentement, bien résolu à faire face aux Anglais au moment propice et à leur donner une raclée. Ce qu'il fit dûment le surlendemain.

Nous autres, nous marchions vers Dundee, et, pour vrai dire, notre retraite avait beaucoup moins d'ordre. Cela venait en partie de ce que le général Lucas-Meyer avait, beaucoup moins que Christian Botha, la confiance de ses hommes, en partie de ce que sa troupe était composée d'éléments d'inégale valeur.

1. Ce récit commence à la date du 14 mai 1900.

Immédiatement après la nouvelle de la perte de Helpmakar, quelques-uns des commandos boers s'étaient esquivés. D'autres, qui avaient commencé leur retraite en bon ordre, devinrent bientôt une cohue au lieu d'une troupe.

Je tâchai, pour ma part, de tenir mes hommes en mains, mais eux, qui étaient allés si gaiement vers la bataille attendue, grommelaient fortement contre la lâcheté du commando de Piet Retief, responsable de la perte de Helpmakar. Quelques-uns me faisaient comprendre qu'ils n'étaient pas d'humeur à risquer leurs peaux, du moment que les burghers lâchaient tout, et pressaient le pas pour retourner à leurs fermes.

Et déjà les Anglais, les « lancers », croyions-nous, et les « Natal carbineers » étaient sur nos talons. Je me consultai avec le général Lucas-Meyer qui tristement regardait fuir les mêmes hommes qui naguère se battaient comme des lions sur la Tugela. Qu'est-ce qu'ils avaient?

Pas de peur personnelle, car si on observait bien les individus, chaque homme était calme, et avait l'allure d'un brave et fier troupier. Mais un sentiment triste était entré dans la masse, et la belle assurance d'antan était évanouie. Pour le moment ils croyaient les Anglais invincibles. Alors, à quoi bon perdre des hommes encore, puisque le résultat final serait toujours le même? Chacun s'esquivait silencieusement, mais vite, et la retraite commençait d'avoir l'air d'une débandade.

Je fis faire halte à ma brigade. Quelqu'un, un couard, comme il s'en trouve même dans la plus brave des troupes, s'écria subitement que le général avait donné l'ordre de nous disperser à cause des obus que les Anglais se préparaient à envoyer dans le tas. Ma troupe prise d'une panique se dissolvait. Je galopai dans les rangs pour les ramener. La plupart restaient, mais le cœur n'y était plus.

Il fallait bien continuer à marcher; pas moyen de résister au nombre écrasant des Anglais, et toute escarmouche serait inutile. Nous avions d'autres raisons pour nous hâter, car, pour venir nous battre à Helpmakar, nous avions quitté notre lager au sud de Glencoe à une distance de quelque cinquante kilomètres, et il nous fallait y retourner, emporter le lager, et tout de suite marcher vers Laing's Nek et Charlestown, encore une marche terrible de cent trente kilomètres dans un pays sans

vivres. En outre, comme nous étions forcés de nous replier sur toute la ligne du Biggarsberg, nous nous attendions à trouver au lager les Anglais venus de la direction de Waschbank.

Tout de même nous n'étions pas abattus. Ce n'est pas la manière du Sud-Afrique. Il y a quelque chose dans l'air de là-bas qui entretient la bonne humeur.

*
* *

A un certain moment, nous aperçûmes au loin à notre gauche quelques canons suivant une route qui mène obliquement vers Dundee. Ils marchaient vite, mais ils n'avaient pas d'escorte. C'étaient les canons du commandant Ben Viljoen. Cet officier gardait le col de Van Tonder, mais, n'ayant pas été averti de la chute de Helpmakar, il fut pris en écharpe, et il avait dû quitter ses positions précipitamment. Pendant qu'un petit contingent de troupiers arrêtait la marche des Anglais, il faisait filer son artillerie sur la route de Dundee.

Cette vue dut troubler l'esprit du général Lucas-Meyer, car c'était à lui que revenait la responsabilité de l'affaire de Helpmakar, et de la situation périlleuse de Viljoen, — ce que plus tard, dans un conseil de guerre tenu à Charlestown, le jeune commandant lui fit savoir sans mâcher les mots.

De ce convoi en fuite un troupier accourut, pour informer le général que les Anglais étaient en train de lancer de grandes forces de cavalerie à leur poursuite. C'était une affaire fâcheuse pour nous, mais il n'y avait pas de temps pour des regrets. « Oui! Oui! — répondit le vieux général, dans l'idiome de là-bas ; — il faut faire un plan ». Son plan fut vite fait. En regardant autour de lui, il vit que la route, un peu plus loin, contournait une petite colline basse, mais couverte de pierres. Il allait nous poster là, pour attendre le passage des Anglais le long de la colline ; alors subitement nous ouvririons le feu; il serait facile d'en tuer un grand nombre, et les autres prendraient la fuite.

Le général poussa rapidement jusqu'à la colline, où il descendit de son cheval, et prit place sur un grand rocher. Je le

suivais. Il demanda ma brigade irlandaise et des volontaires des autres commandos qui passaient. J'appelai mes hommes, et la plupart de ceux que j'avais sous la main vinrent tout de suite. D'autres hésitaient, et d'autres encore, riant ou jurant avec force blasphèmes, demandaient pourquoi ils devraient se faire tuer quand les burghers filaient toujours.

J'avais parmi mes troupiers un homme, mi-Français, mi-Irlandais, assez célèbre dans le pays, ex-bandit de grande route, mais devenu dans ma brigade un homme exemplaire, non seulement par le courage, mais aussi par l'honnêteté. Ce petit homme était doué d'une grande énergie, et il exerçait une influence considérable sur ses camarades. Je l'envoyai pour les amener à notre colline. Terpend — c'est ainsi qu'il s'appelait — les insulta, les traita de lâches, les blagua. Alors ils devinrent furieux; ils jurèrent qu'ils valaient mieux que lui, qu'ils lui montreraient à qui il avait affaire. Terpend, sans répondre, vint me rejoindre. Les autres le suivirent rageusement. Ils descendirent de leurs chevaux et je les envoyai à leurs postes.

Sur ces entrefaites, quelques-uns des Boers étaient venus nous joindre. Le général parlait à haute voix. Il adjurait les burghers, il les commandait, il les priait. La plupart s'en allèrent sans prendre la peine de l'écouter. Le capitaine Ricchiardi, un beau type de chef de troupes irrégulières, s'était arrêté avec nous sur la colline. Il commandait une petite troupe d'Italiens, mais les hommes ne valaient pas leur capitaine. C'était un grand beau brun, portant sa barbe, et dont la figure exprimait l'énergie et l'audace. Il commanda aux Boers de s'arrêter. Il alla jusqu'à les menacer de son revolver et à saisir la bride de leurs chevaux. Rien n'y fit.

Toutefois nous gagnions des recrues. Les hommes des meilleurs commandos, ceux de Johannesburg, Boxburg, Germiston, Zoutpansberg, s'étaient joints à nous. Le temps pressait. Nous allâmes prendre nos places. Je regardai autour de moi. Les hommes étaient cachés, disparus derrière les rochers. Nous étions très peu nombreux. Je n'étais pas sans anxiété sur le résultat.

Un de mes hommes, un jeune Afrikander, qui s'était fait une certaine renommée pour être resté un des derniers à

Elandslaagte et qui l'avait échappé belle dans ce conflit meurtrier, passait près de moi. C'était un homme très fort, très fidèle, ordinairement taciturne pour ne pas dire morose, mais le danger l'allumait. Ses yeux brillaient. Tout son être respirait la force et la résolution. « Soyez tranquille, colonel, dit-il, nous tiendrions contre toute une armée. »

O quels magnifiques jeunes hommes que ces Afrikanders!

L'attente éprouve les nerfs plus que l'action. Je m'impatientais. Mon secrétaire s'approcha. C'était un brave homme, docteur ès lettres, philosophe, enthousiaste, myope, pas jeune, mauvais cavalier, pas tireur pour un sou. Il était calme comme s'il marchait dans les cloîtres de son université. Dans sa main, il portait un sac de coton. « Mon colonel, dit-il, voulez-vous un biscuit? » Et il me montra que son sac était plein. En riant de tout mon cœur, je pris son biscuit.

Mille tonnerres! Le ciel semblait éclater. Un crépitement terrible, un glapissement comme de chiens infernaux, remplissaient l'espace. C'étaient nos fusils. Ils étaient partis trop tôt. Les hommes n'avaient pas laissé les Anglais s'approcher assez près.

Je saisis mon fusil et je courus pour voir ce qui se passait. J'aperçus les Anglais. Ils s'étaient arrêtés, surpris par notre feu et ne sachant comment répondre. Nous tirions toujours et, bien que nous ne fussions pas à la hauteur de nos beaux jours, nous infligions des pertes assez sérieuses à nos ennemis.

Alors la plupart des Anglais se retirèrent, tandis que d'autres cherchaient un abri d'où ils pourraient riposter. Nous voyions de temps en temps un homme s'arrêter et qui semblait descendre doucement de son cheval, mais il ne se relevait pas. Leur tir était absolument inefficace, et après un moment ils s'esquivèrent tous.

Nos canons n'avaient pas perdu leur temps, mais ils n'étaient pas tout à fait hors du danger d'un retour offensif. Néanmoins beaucoup de nos hommes quittaient la colline, et en descendant ils brûlaient l'herbe qui poussait drue et sèche entre les rochers. Curieux de savoir ce qu'allaient faire les Anglais je restai avec un certain nombre de mes hommes et des burghers des autres commandos. Je vis l'ennemi qui se reformait en une masse compacte. Leurs canons arrivèrent avec une rapidité

remarquable. Ils commençaient de tirer sur notre colline, et surtout au pied, près de l'endroit où nous avions laissé nos chevaux. Mais leur tir, bien que très juste et admirablement dirigé, ne fit aucun mal. Les Boers ont un talent très particulier de choisir de bons abris. Toutefois nos hommes s'impatientaient. La présence de l'artillerie était un signe que les Anglais arrivaient en très grand nombre et très rapidement. Il y avait à craindre que nous ne fussions cernés, s'ils manœuvraient avec habileté et énergie.

Ils avançaient, et, à mesure, ils adoptaient une formation ouverte. Évidemment ils cherchaient à nous cerner. Ils s'étaient bien dirigés, et cette fois nous reconnûmes les « Natal Carbineers », ces jeunes Afrikanders composés des mêmes éléments que nous et aussi habiles à la tactique que nos meilleurs hommes. A une certaine distance, descendus de leurs chevaux, ils s'avançaient prudemment, mais sans arrêt. De temps en temps ils tiraient; nous ripostions avec beaucoup plus d'effet.

Mais notre tâche était accomplie, après tout. Nos hommes partaient silencieusement. Moi-même je m'y décidai. Les carabiniers commençaient à monter sur la crête avancée de notre colline. Ils tuèrent quelques-uns de nos hommes. Bientôt ils furent suivis par des cavaliers qui grimpèrent sur des rochers « comme des lapins », dit un de mes troupiers. Alors, je mesurai avec quelque anxiété la distance qui me séparait de mon cheval. Je courus, criant à ceux qui restaient encore de se sauver. Les Anglais derrière nous hurlaient comme des démons. Devant nous se dressait la bande de feu allumée par l'incendie de l'herbe. Nous nous jetâmes là dedans. Nous sautions de rocher en rocher. Le feu brûlait nos visages. Courant à toute vitesse, nous dépassâmes la zone enflammée. Une colonne épaisse de fumée montait entre nous et les Anglais.

Arrivé à nos chevaux, je vis un de mes officiers, ancien officier français, qui se promenait tranquillement. Je l'engageai à monter tout de suite. Le danger était pressant, les Anglais pouvaient nous prendre en écharpe par la route. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait? Je ne sais pas. Probablement ils avaient peur d'une nouvelle surprise. Mon Français me répondit que deux de ses camarades n'étaient pas encore arrivés et

qu'il les attendrait. Je montai à cheval, mais je dus rester là longtemps encore. Mon second officier, le major Mitchell, n'était pas arrivé. Il m'expliqua plus tard qu'il s'était trompé de route. Un jeune garçon à qui j'avais confié quelques-uns de nos chevaux, en tenait deux en main. Gamin de quinze ans, mais expérimenté à la guerre, il était tout calme, tandis que les boulets tombaient plus drus et plus près que jamais.

Malheureusement pour moi, étant monté, je me trouvais à la hauteur de ces vilains projectiles qui sifflaient autour de ma tête leur musique plaintive et troublante. Je ne restais pas là volontiers. Enfin j'aperçus le major. Épuisé pour avoir trop couru sans espérance de retrouver les chevaux, il marchait péniblement. Je l'appelai à haute voix. Alors il vint me joindre en courant. Il monta vite. Le gamin sauta en selle, et, tandis que les balles des Lee-metfords bourdonnaient à nos oreilles comme des essaims d'abeilles, nous partîmes au grand galop, et en riant. Les canons étaient sauvés.

*
* *

Cet épisode est le type de ces engagements qui se sont reproduits si souvent ces derniers temps dans l'Afrique australe.

On peut en faire sortir presque toutes les leçons de cette guerre.

Au contraire de ce qu'ont écrit les théoriciens, le perfectionnement des armes modernes augmentera plutôt qu'il ne diminuera la valeur de l'individu soldat. Toutes les prévisions des Anglais sur les résultats effrayants de leurs obus ont été trompés par la tactique des Boers, d'aller toujours en formation d'escarmouche et de bien choisir leur abri. Dans ces conditions, les boulets, les bombes à lyddite, voire les obus à balles, avaient peu d'effet, et le calcul sur lequel les Anglais établissaient leur premier plan de campagne se trouva faux de tout point. Une poignée de Boers pouvait leur tenir tête, là où une grande force aurait été décimée. Or cette formation d'escarmouche et cette guerre de partisans derrière les rochers demandent un grand courage personnel. On a souvent l'impression de se battre presque seul contre toute une armée.

Il faut que chacun agisse avec de l'intelligence, de la fermeté et du calme.

Du courage, tout le monde en a montré dans cette guerre. Aucun héroïsme n'est supérieur à celui des bons soldats boers, — il est superflu d'insister sur ce point — mais, du côté des Anglais, si beaucoup de soldats ne valent pas grand'chose, beaucoup aussi se conduisent en héros.

Les hommes du Lancashire Regiment, qui perdirent Spion's Kop devant un nombre relativement petit de Boers, montrèrent tout de même un véritable courage de bull-dog. Ils moururent en tas, sur place.

Un des survivants du corps scandinave, qui fut presque annihilé à Scholtz Neck, me déclarait qu'il ne pouvait voir un Écossais sans le saluer, tant il fut frappé par l'extraordinaire fermeté de leur charge en cette occasion. L'assaut donné par les Irlandais aux positions boers qui étaient la clef de Ladysmith, a eu toute la bouillante audace, *perfervidum ingenium Scotorum*, qui distingue les enfants d'Erin. Les Australiens et les Canadiens ont gagné des lauriers mérités, mais à mon avis, si l'on considère l'ensemble de qualités nécessaires, les jeunes colons de Natal étaient nos plus terribles adversaires.

Que ceux donc qui craignent dans la guerre d'aujourd'hui l'inutilité du courage individuel se rassurent. On ne gagnera jamais de batailles avec des lâches.

Peut-être l'enseignement le plus frappant de la campagne est-il la démonstration de la valeur du fusil.

Là où chaque coup bien visé porte, la lance, l'épée, ou la baïonnette deviennent des absurdités. Contre une poignée de bons tireurs postés sur un kopje, une armée de lanciers se briserait.

Il est vrai qu'au combat d'Elandslaagte les lanciers ont eu leur heure de célébrité. Il chassaient les Boers, qui s'étaient aventurés dans une mauvaise position, et qui cédaient devant le nombre. Les lanciers les tuèrent presque sans résistance, et très souvent après que les malheureux avaient jeté leurs armes pour se rendre. Mais les lanciers ont eu maintes occasions de regretter ce bel exploit. Quand ils s'approchaient, les Boers détournaient leur feu d'autres côtés pour le con-

centrer sur eux. Le nom devint générique ; les burghers appelaient lancier tout homme monté. Alors les lanciers, bien qu'ils eussent appris vite la prudence, souffraient beaucoup, tandis qu'ils rendaient très peu de services.

A Spion's Kop, pris, ou plutôt surpris par les Anglais avec un millier d'hommes, et repris par le général Botha avec une centaine de burghers, la baïonnette tâcha de se faire valoir. Le sommet de Spion's Kop est très étroit. Aussi Botha trouvait un avantage même dans son nombre inférieur d'hommes. Il a eu la grande intelligence de l'apercevoir tout de suite. Les Anglais se battaient courageusement, mais le tir des Boers était meurtrier, tandis que le leur était mauvais. Ils tombaient comme des moutons. Alors quelques-uns essayaient de se ruer sur les Boers, baïonnette à la main. La distance qui les séparait des burghers était très petite, mais pas un seul n'arriva jusqu'à eux. Chacun tomba frappé par plusieurs balles au moment où il prenait son élan.

Il fallait voir quelques-uns des vieux Boers tirer, pour apprendre jusqu'à quel degré d'adresse on peut arriver. Quelques-uns ne prenaient pas la peine de regarder la hausse en tirant. Ils semblaient juger tout à la fois la distance et l'inclinaison du fusil. Au lieu de la hausse, ils mettaient le pouce en position et assez souvent il leur était possible de tuer un soldat qui courait à une distance de 1 500 mètres.

Cette virtuosité de tir s'explique par l'habitude qu'ont les Boers de toujours porter leur fusil avec eux. Comme ils le manient toujours et en sentent toujours le poids, le fusil est devenu pour eux plus familier que pour les soldats qui ne l'emploient que d'après le règlement. Pour dire la distance en mètres de tel objet, j'ai souvent trouvé que les Boers étaient moins forts que moi-même, mais ils tiraient avec précision, sans avoir fait le calcul.

* *

A propos de la guerre s'est élevée une discussion sur la valeur comparative des milices et des armées permanentes. Sur ce point, je dirai d'abord que toutes les grandes qualités des Boers étaient précisément celles que l'exercice militaire a

pour tâche d'enseigner et d'inspirer aux soldats permanents. On peut appeler les Boers une simple milice, et les opposer aux soldats réguliers de l'Angleterre, mais c'est jouer un peu sur les mots. Il faudrait des années d'exercice pour enseigner à un fils de boutiquier à Londres, Paris, ou Berlin, à monter à cheval comme un jeune Boer, à tirer comme lui, à étudier le pays comme lui, à subir comme lui des privations de toute sorte, à résister aux fatigues, en montrant toujours la même force physique, et le même courage calme et résolu.

Quelle absurdité dans ce raisonnement : les milices boers ont fait de telles grandes choses, donc la milice devrait suffire à la défense de la France ! Les miliciens boers sont par leur éducation, par tout leur genre de vie, dont l'équivalent ne se retrouve ni en France, ni ailleurs, mieux exercés à des parties essentielles du métier que les soldats des armées régulières. Jamais un milicien d'Europe ne se pourra comparer à un milicien boer.

En revanche, tous les défauts du système boer sont les défauts des milices : le manque de cohésion, de coopération, le manque de discipline, de confiance dans les chefs, le manque d'esprit de corps.

Les burghers ne recevaient pas de solde pendant la campagne, et beaucoup ne pouvaient subvenir aux besoins de leurs familles. Les femmes rappelaient toujours leurs maris chez eux, et sous un prétexte ou un autre il y avait souvent douze pour cent des hommes absents des rangs. Cela ruinait de plus en plus l'esprit de discipline, et quelquefois la réduction de notre effectif se faisait cruellement sentir. D'autre part, ces soldats sans solde s'adonnaient au pillage. Autour de Ladysmith, il y avait un grand nombre de wagons, qui peu à peu se remplirent des produits de cette industrie irrégulière. Alors à la première alerte chacun pensait tout de suite à son wagon et se mettait en route. Une fois la retraite commencée ainsi il n'y avait pas moyen de l'arrêter. Si le gouvernement avait payé régulièrement les burghers, les chefs auraient pu être sévères sur l'article du pillage et des congés.

Les burghers sont rebelles à toutes ces corvées militaires auxquelles le soldat discipliné s'accommode assez vite. Ils ne

faisaient rien eux-mêmes pour fortifier leurs positions, et c'était à peine s'ils faisaient travailler les noirs à cette besogne. Sur la Tugela et plus tard sur le Biggarsberg nous aurions pu rendre nos positions imprenables, mais on fit peu de chose pour les fortifier. Sur ce point les Anglais nous donnaient un grand exemple dont nous ne sûmes pas profiter.

Il n'y avait pas assez de communication entre les divers commandos. Tel commando était forcé de lutter désespérément pour se maintenir, tandis que d'autres, qui auraient pu prêter une aide efficace, laissaient faire. Le lendemain peut-être les rôles étaient renversés. Pas assez de cohésion, même dans les plus petites troupes. Quand une force boer marchait à l'attaque, ou quand une patrouille s'aventurait près des positions anglaises, la formation devenait bientôt très irrégulière. Ceux qui avaient un grand stock de prudence — et c'étaient souvent les vieux boers de la campagne, les commandos des villes étant toujours les meilleurs — trouvaient des prétextes pour rester en arrière. J'ai connu quelques-uns qui avaient fait la campagne pendant six mois sans jamais tirer un coup de fusil ni courir le moindre risque.

Une fois seulement, sous le commandement de Joubert, j'ai vu un petit commencement d'énergie envers les fuyards. C'était après l'abandon de Ladysmith. Joubert avait posté au pont sur la Sunday's River quelques hommes pour barrer le passage. Les fuyards arrivaient en force. Le vieux général accourut pour ramener ses hommes. Il commandait, il parlait, il priait, les larmes aux yeux. Les burghers l'écoutaient, sans donner signe ou d'assentiment ou de négative, mais aussitôt qu'il avait le dos tourné ils cherchaient à continuer leur marche. Le pont étant barré, quelques-uns étaient allés en amont et tâchaient de passer la rivière par un gué. Alors un des gardes préposés au pont tua d'un coup de fusil le cheval du premier fuyard. Cela eut un bon effet, mais on ne persista pas dans cette énergie : bientôt plusieurs passèrent par le gué, et plus tard tout le monde traversa le pont.

Pareilles défaillances se retrouveraient dans toutes les armées du monde, si elles n'étaient tenues en cohésion par la discipline aux heures critiques où la défaite menace de se changer en déroute. Les milices sont mauvaises disciplinaires.

Certainement, on ne peut dire d'une manière absolue que l'incapacité des chefs soit une particularité des milices. Un officier peut parvenir jusqu'aux hauts commandements dans une armée régulière sans avoir la première grande qualité d'un meneur d'hommes; en revanche, un grand général, pourvu que les qualités soient en lui, s'improvise plus rapidement qu'un simple soldat. Botha est là pour l'attester. Mais il demeure vrai qu'il est plus rare de trouver de bons généraux dans le système des milices que dans l'autre.

A un certain moment, les Boers, je crois, auraient pu chasser les Anglais jusqu'à la mer. Malheureusement, dès le commencement, le plein essor de leur énergie fut empêché par quelques méchants généraux. Car, au contraire de ce que disaient les Anglais surpris par les premiers exploits éclatants des Boers, les burghers étaient mal dirigés. Plusieurs de leurs généraux devaient leur grade à leur richesse, à leur influence de famille, etc. Élus en temps de la paix, ils se cramponnaient à leur rang pendant la guerre, et personne n'eut le courage de les forcer à se retirer.

Le général Botha conseillait l'audace toujours, le mouvement en avant, pendant que les Anglais étaient démoralisés. Il voulait laisser une garde relativement faible autour de Ladysmith pour décider les Anglais à en sortir, quitte à les prendre dans les passes qu'ils essayeraient de traverser. Botha poussait jusqu'à Pietermaritzburg quand Joubert le rappela pour prendre part au siège de Ladysmith. Dès ce moment commença l'œuvre de défaite.

J'ai lu de sages articles de critiques militaires qui expliquaient que le temps était un élément favorable aux Boers, et qu'en guerroyant, ils apprendraient la stabilité et la cohésion voulues. C'est le contraire qui est arrivé. Les Boers, un peu étonnés par la facilité de leurs premières victoires, étaient animés d'une confiance illimitée. Ils ne demandaient qu'à donner la chasse aux Anglais qui, de leur part, se croyaient perdus.

Cette incapacité des premiers généraux paraît bien avoir décidé la fortune de la guerre.

Même chez un général pourvu de grandes qualités, comme

Joubert, ce fut une infériorité de n'être pas un professionnel de la guerre. Joubert esquissait bien les grandes lignes d'une campagne ; tacticien admirable, il dirigeait habilement les troupes sous sa main au moment de la bataille, mais, à cet homme sans peur et doué d'une grande énergie personnelle, il manquait cette force dynamique qui pousse les grands soldats à frapper, à frapper toujours jusqu'à ce qu'ils aient pulvérisé l'ennemi. Ses concessions aux Anglais après leurs défaites allèrent jusqu'à la faiblesse coupable. Ils ont dû bien se moquer de lui. Après leur attaque à Modderspruit, ordonnée dans le but de dégager Ladysmith, il était facile de poursuivre les soldats anglais consternés jusque dans la ville. Joubert s'y opposa. Les Boers s'abstenaient, comme il leur arrivait souvent, de tirer sur l'ennemi en déroute, par pure noblesse de cœur. Joubert accorda une armistice de quatre jours que les Anglais employèrent, sous son nez, à se retrancher.

A notre premier conseil de guerre tenu à Glencoe après la retraite, Joubert commença par une prière d'une longueur excessive, et qui peignait notre situation sous les couleurs les plus sombres. Il fit appel à Dieu comme notre seule espérance. Cela a dû jeter un froid tout de même sur ses officiers.

*
* *

Il est vrai, les milices des Boers ont un élément de discipline qui leur est particulier. La religion chez eux est une passion plus profonde même que le patriotisme. Je n'ai jamais connu de peuple, excepté chez les mahométans, pour lequel l'idée de la religion fût quelque chose de si réel et de si vivant. Elle leur est familière à ce point qu'elle entre dans toutes leurs affaires. Les pasteurs allaient d'un lager à un autre pour stimuler les burghers. Les Boers marchaient à la bataille toujours fortifiés par la pensée religieuse, et même ceux d'entre eux qui ne refusaient pas de s'emparer d'un cheval égaré — ou non — considéraient leurs exercices religieux comme un compte compensateur dans le grand livre du ciel.

L'idée religieuse leur donne, au moins, un élément de

culture. Ces rudes gens chantaient leurs psaumes admirablement, sans aucun accompagnement de musique, et de temps en temps, en passant près d'un lager, j'écoutais avec saisissement cette pure mélodie qui s'élevait dans l'air. J'aurais préféré qu'ils chantassent plus souvent leur admirable chanson nationale, mais on l'entendait très rarement.

Pour montrer la simplicité touchante de leur foi, je ne puis mieux faire que de rappeler une conversation entre le président Kruger et le général Botha, qui racontait au vieux chef de l'État les péripéties d'une bataille. « Ah oui, interrompit le président à un certain moment, et vous vous rappelez sans doute qu'alors je vous ai envoyé le texte du psaume (et il nomma le psaume). Cela a dû donner un grand courage à vos hommes. — En effet », répondit Botha, qui dans son for intérieur se moquait du psaume, et qui a dû être amusé à l'idée d'interrompre ses opérations pour lire le psaume aux burghers.

Par moments, l'excitation religieuse allait jusqu'à l'hallucination. La croyance était répandue que, sur l'aile droite des Boers, se trouvait, aux grands jours, un ange vêtu de blanc et monté sur un superbe cheval blanc. Cela se répétait souvent parmi ces gens, d'ailleurs très intelligents, et l'on en donnait beaucoup d'explications. L'argument le plus écouté était que le Christ avait décidé de punir les Anglais à cause de leur immoralité.

Mais ce sentiment religieux lui-même n'est pas suffisant pour suppléer à toute discipline. La mauvaise fortune fait succéder le désespoir à la folle confiance, parce qu'elle semble un jugement de Dieu contre son peuple. Les mêmes pieux personnages expliquaient les revers par la « tendance babylonienne des Boers », explication qui n'est point banale.

*
* *

Ainsi, dans la comparaison que suggère la guerre sud-africaine entre les armées régulières et les milices, l'avantage ne reste pas aux dernières. Les belles et nobles qualités des Boers ne viennent pas du régime des milices, qui explique au contraire nombre de leurs défauts.

Mais je ne puis terminer ces notes critiques sans constater qu'un grand changement s'est produit — tard malheureusement — dans le commandement.

Depuis le mois de juin, la guerre a pris une autre tournure parce que les Boers se sont débarrassés de plusieurs de leurs vieux généraux. Ceux qui commandent actuellement sont des hommes, presque tous jeunes, très remarquables, et dont la guerre même a fait ressortir la valeur.

Leurs noms sont connus du monde entier : Louis Botha, un homme du type de Washington, Christian Botha, de Wet, Ben-Viljoen, Delarey, guerriers nés, tacticiens admirables de la petite guerre. L'un d'eux, Delarey, a succombé. Les autres, dit-on, tiennent encore; leurs troupes ne sont pas nombreuses, mais elles sont bonnes. Généraux et soldats honorent la noble cause des Républiques. Un peuple qui produit de tels hommes peut être obligé de céder au nombre; mais qui sait combien de temps encore sa force de résistance tiendra contre toute la puissance de l'Angleterre?

ARTHUR LYNCH
Colonel
de la seconde brigade irlandaise,
au Transvaal.

SAINT-JEAN-DU-DOIGT

— LE PARDON DU FEU —

A madame Émile Cloarec.

I

La fête du solstice d'été, qui n'est plus guère, ailleurs, qu'une façon de divertissement populaire, se célèbre encore en Bretagne avec une foi aussi ardente, aussi recueillie qu'au temps des adorations primitives, des premiers agenouillements de l'homme devant le soleil. Et, dans la nuit du 23 au 24 juin, l'on peut dire sans exagération que, des hautes terres de l'intérieur au bas pays du littoral, de l'Argoat à l'Armor, il n'y a pas une bourgade, pas un hameau, pas même une ferme isolée au milieu des landes ni une hutte de sabotiers ensevelie sous le couvert des bois qui ne se fasse une obligation sacrée d'édifier son bûcher symbolique et d'invoquer la flamme ou de se prosterner autour des cendres, selon des rites dont le sens s'est perdu au cours des âges, mais dont les formules et les gestes n'ont pas dû varier beaucoup depuis les plus lointains passés.

J'ai tâché de décrire naguère le spectacle d'une de ces « Nuits des feux », tel qu'il m'avait été donné d'y assister en pleine montagne, dans le site peut-être le plus sauvage de l'Aré. Mais le lieu plus spécialement réputé pour être le centre et comme le sanctuaire privilégié des antiques cultes solaires, c'est, à la limite du Trégor, vers l'ouest, un cap fleuri d'ajoncs qui fait pendant à la pointe de Primel et protège des âpres vents de Manche la secrète, la délicieuse vallée de Traoun-Mériadek.

Mériadek est un des noms vénérés de notre hagiographie locale. Celui qui le porta fut, au dire des légendaires, un personnage de grande race, arrière-neveu du fabuleux roi Conan, ce Pharamond de la Bretagne. Albert de Morlaix, qui a rédigé sa vie, nous apprend qu'il mourut évêque de Vannes, après s'être longtemps voué à la solitude, sans autre compagnon de pénitence qu'un clerc, en un canton propice à la retraite, non loin de la ville actuelle de Pontivy. Mais les gens de Traoun-Mériadek n'acceptent pas cette tradition. « A chacun son saint, affirment-ils. Mériadek est nôtre et n'a jamais bougé de nos parages depuis le jour béni où, parti de la terre saxonne avec son frère Primel, il vint aborder en ce havre sur une roche creusée en forme de barque, que des goémons enguirlandaient. Le pays était plaisant, abrité, plein de beaux ombrages, égayé par le chant des ruisseaux. Mériadek dit à Primel : « Je suis l'aîné : c'est à moi de choisir. J'opte » pour cet endroit. Va donc en ta direction et que Dieu te » conduise ». Primel baissa la tête et vit un galet arrondi à ses pieds. Il le ramassa, le brandit, le lança devant lui. Retombé sur le sol, le galet se mit à rouler comme une boule, du côté du soleil couchant. Primel le suivit et ne s'arrêta que là où la pierre s'arrêta elle-même, dans les grèves rocheuses de Plougaznou qu'elle habitait, il faut croire, avant que la mer l'en eût arrachée. Et saint Mériadek resta seul parmi nous jusqu'au moment où saint Jean le Baptiseur lui fut adjoint comme patron de notre église. »

Mériadek subit, en effet, le sort de beaucoup de nos vieux thaumaturges nationaux. Dès les premières années du XVe siècle, il fut, sinon dépossédé, du moins relégué au second plan par l'institution d'un nouveau culte. Sans doute ne le jugeait-on plus assez orthodoxe. Trop d'éléments païens demeuraient mêlés à la dévotion dont il était l'objet. Les habitants de cette côte sont tenus, de nos jours encore, pour des cerveaux peu dociles. Lorsque, il y a quelque cent ans, le voyageur Cambry passa chez eux, il fut frappé de leur réserve ombrageuse et de l'accent farouche avec lequel ils se proclamaient les « durs gars de la zone maritime », *pôtred called an Armorik*. Isolés du monde par des remparts de collines abruptes et par une mer hérissée d'écueils, ils se sont

attardés, avec un entêtement invincible, dans des conceptions et des pratiques plusieurs fois millénaires. En aucune autre région de la Bretagne, peut-être, l'esprit du vieux naturalisme celtique ne s'est perpétué plus intact. Les choses, il est vrai, n'y ont pas moins contribué que les âmes. Ce ne sont, de tous côtés, que fontaines qui sourdent : elles s'épanchent des prés, des landes, elles jaillissent du roc même, donnant l'impression d'une fécondité intarrissable, de mamelles toujours ruisselantes qui verseraient éperdument la force, la fraîcheur, la santé, la vie. Comment la vénération des pèlerins ne se fût-elle pas agenouillée de tout temps aux margelles de ces divonnes sacrées ? Et, quand on lève les yeux vers les hauteurs d'alentour, à contempler l'aspect solennel de ces grands promontoires où le soleil, l'Heöl breton, frère de l'Hélios grec, promène par les purs matins d'été les frissons d'une lumière si délicate et, le soir, laisse traîner des clartés si longues, des pourpres si somptueuses, comment s'étonner que des générations de Celtes en aient fait un lieu d'adoration, une sorte de temple à ciel ouvert dédié à celui qu'ils appellent encore « le roi des astres » et dont la rayonnante présence leur est d'autant plus douce que dans leur climat brumeux ils en sont fréquemment privés ?

Impuissant à détruire ces idolâtries locales, le christianisme tenta, comme on sait, de les détourner à son profit. Il édifia des chapelles auprès des sources, plaça des images de la Vierge au creux des chênes druidiques, démarqua les mythes en les frappant à son empreinte et substitua les noms de ses saints aux forces naturelles divinisées. C'est ainsi, je suppose, que le bon Mériadek, hypothétique évêque de Vannes, fut convié à recueillir, en ce coin du Trégor, des hommages antérieurement adressés au soleil. Certains traits de sa légende justifiaient cette attribution. Un Mystère cornique, précieuse épave d'un idiome aujourd'hui sombré, nous le montre doué du « don de lumière », dissipant la nuit des yeux éteints, rouvrant à la clarté céleste les prunelles enténébrées.

Il est à penser toutefois que l'intronisation de son culte dans la combe de Traoun-Mériadek n'eut pas tous les effets heureux qu'on en attendait. L'âme des Bretons est un peu comme leur terre. On croit l'avoir écobuée à fond, avoir

passé au feu les moindres souches ; qu'elle reste seulement une année en jachère : au printemps d'après, les racines brûlées sont redevenues vivaces et. bruyères, ajoncs, genêts, toute la végétation primitive a refleuri. Aux environs du XVe siècle, la vertu de saint Mériadek avait probablement perdu son efficace. L'ancienne frondaison barbare, riche d'une sève plus profonde, l'avait, sans songer à mal, envahie, recouverte, à demi étouffée. Cela était dans l'ordre des choses. Et puis, qui sait ! Le clergé lui-même avait peut-être cessé d'avoir foi aux mérites de ce saint suranné. Il y a une mode pour les saints, et qui est sujette aux pires vicissitudes, comme toutes les modes. En Bretagne, nos pères n'ont eu que trop souvent l'occasion de le constater.

Renan a conté quelque part l'histoire d'une statue de saint Budoc que le curé, sous prétexte qu'elle tombait de vétusté, remplaça subrepticement par une vierge de Lourdes. Que d'escamotages de ce genre on pourrait citer ! Longue, par exemple, serait la liste des paroisses bretonnes où le patron celtique a dû s'effacer devant saint Pierre. L'œuvre de romanisation à laquelle s'acharnèrent en vain les légions des empereurs, il semblerait parfois que les prêtres, issus pourtant de la race, se fussent donné pour tâche de la faire aboutir. De bonne heure ils se sont appliqués à dénationaliser la piété de leurs ouailles. Ils y ont en partie réussi. Saint Mériadek est une de leurs nombreuses victimes. On s'aperçut, un beau jour, qu'il manquait décidément de prestige et, tout aussitôt, son humble chapelle se transformait en une spacieuse église où l'on voulait bien le tolérer comme un hôte, mais dont le seigneur et maître devenait dorénavant le Baptiste. La vallée même, désignée par son vocable, changea de nom. Il ne fut plus question de Traoun-Mériadek : ce fut désormais la trêve — aujourd'hui la commune — de Saint-Jean-du-Doigt.

II

D'ordinaire, quand ces sortes de substitutions remontent, comme c'est le cas, à des époques assez reculées, il est diffi-

cile, pour ne pas dire impossible, de savoir dans quelles conditions elles se sont produites. Ceux qui les provoquent ne se soucient naturellement pas d'en perpétuer le souvenir. Plutôt s'emploieraient-ils à le faire disparaître, ne fût-ce que pour renforcer la tradition récente de toute l'autorité des longs âges. Ici, nous avons, par exception, la chance d'être renseignés, grâce au plus crédule, au plus indiscret, mais au plus charmant aussi des hagiographes bretons : j'ai nommé Albert Legrand.

Il vivait dans la première moitié du XVIIe, à Morlaix, dont il était originaire et où il s'était fait moine, au couvent de Cuburien. Il unissait à un esprit cultivé l'âme la plus enfantine. Il avait conservé tous les goûts du peuple dont il était sorti : l'amour des belles histoires, la passion du merveilleux. Sa dévotion pour les saints de son pays, pour les « saints patriotes » comme il les appelle, était sans bornes. Leurs surprenantes odyssées, la richesse et la variété de leurs aventures l'enchantaient. Elles étaient flottantes encore, pour la plupart livrées aux hasards et aux incertitudes de la mémoire populaire. Il jugea qu'il ne pouvait faire œuvre à la fois plus chrétienne et plus bretonne que de les fixer. Dès qu'il en eut obtenu licence de ses supérieurs, il entra proprement en campagne.

Il ne s'agissait, en effet, de rien moins que de parcourir toute l'Armorique, de la visiter par le menu, en interrogeant les archives et les gens, en s'arrêtant aux églises, aux oratoires, partout où quelque personnage de notre légende dorée avait laissé l'empreinte de ses pas ou le parfum de ses vertus. On ne vit plus qu'Albert de Morlaix par les routes. Ce frère quêteur fut une espèce de Pausanias breton. Il conversait avec les rustiques dans leur langue qui est, chez nous, le seul sésame. Sa qualité de franciscain lui ouvrait, d'autre part, les presbytères. Non content de s'informer auprès des « recteurs », il questionnait encore à la cuisine leurs gouvernantes, les *carabassenn*. On n'avait pas avec lui de réticences : on lui confiait tout ce que l'on savait, et lui, pèlerin fervent, se faisait tout oreilles. Il put engranger ainsi, gerbe à gerbe, la plus opulente moisson. De retour à Cuburien, en ce calme paysage d'arbres et d'eaux où défilaient, le soir, devant sa cellule monacale, des voiles et des chants de mariniers, il rédigeait

avec une conscience admirable les notes recueillies au cours de ses excursions, édifiant du labeur de ses nuits sa volumineuse *Vie des Saints de la Bretagne armorique*, se délectant lui-même à rassembler les épisodes épars de cette espèce de théogonie bretonne qui mêle, combine, embrasse et comprend tout, l'histoire et le roman, le poème épique et le conte. Il y eut chez Albert Legrand de l'Homère, de l'Hésiode, de l'Hérodote et du Plutarque. Il a été le premier et le plus délicieusement ingénu de nos folkloristes.

Nulle route ne dut lui être plus familière que celle de Plougaznou, la grande paroisse côtière de qui relevait à cette époque la chapellenie de Saint-Jean-du-Doigt. Elle était déjà très fréquentée des Morlaisiens, qui y trouvaient pour leurs jours de désœuvrement une promenade fort alléchante et des plus variées. On n'avait pas attendu que les touristes de France ou d'Angleterre eussent découvert les puissantes maçonneries géologiques qui ceignent comme autant de bastions cyclopéens la Pointe de Primel, pour aimer à s'étendre dans leur ombre, sur les tapis d'herbe fine et drue qui feutrent leur base, devant l'horreur magnifique d'une mer que hérissent, même par temps calme, d'étincelantes crinières de vagues et que déchirent des fronts d'écueils noirs, pareils à des licornes des âges monstrueux. Frère Albert n'eût pas été Breton, s'il n'avait eu le sentiment le plus vif de la magie de la nature. Et cette disposition, le commerce presque exclusif qu'il avait noué avec les saints de sa race n'avait pu que la confirmer, que la développer encore. Il n'avait pas été sans remarquer que, dans le choix qu'ils faisaient de leurs établissements, l'instinct esthétique ne les guidait pas moins que la préoccupation religieuse. En fuyant le monde pour se rapprocher de Dieu, ils ne renonçaient point à la beauté des choses. Ils voulaient à leur prière un vaste champ de contemplation. Leurs « maisons de pénitence » s'ouvraient tantôt sur les solennelles perspectives des bois, tantôt et plus souvent, sur les infinis de la mer. Cette mer, qu'il s'agisse de la britannique ou de l'océane, Albert Legrand n'en prononce jamais le nom sans une sorte d'attendrissement pénétré. Il l'aime visiblement, de l'indéfectible amour qu'elle inspire à quiconque naquit sur ses bords.

Mais ce n'est point à cause d'elle seulement qu'il eut toujours une prédilection particulière pour la région de Plougaznou et de Saint-Jean-du-Doigt. Il y était attiré encore par les rendez-vous annuels que s'y donnaient d'énormes affluences de pèlerins accourus des quatre évêchés bretons. La petite vallée perdue aux confins du Trégor était, en effet, devenue depuis le siècle précédent, le foyer peut-être le plus ardent de la dévotion nationale. Sa réputation miraculeuse s'était répandue dans toute la péninsule, avait même reçu la consécration officielle. Nos ducs avaient pris sous leur patronage l'humble ravin ; ils avaient contribué de leurs deniers à l'érection de la nouvelle et spacieuse église qui avait remplacé l'ancien sanctuaire, et sans cesse témoignaient envers elle de leur sollicitude, en la comblant de cadeaux de toute nature, reliquaires précieux, lourdes bannières historiées, ostensoirs d'or, croix sonnantes en argent massif.

L'an de grâce 1506 avait mis le dernier sceau, et le plus significatif, à la gloire de Traoun-Mériadek. La reine Anne, qui gardait jusque sur le trône de France ses nostalgies de « petite Brette », avait obtenu du roi Louis XII de se venir conforter l'âme en son pays. Elle voulut tout revoir, accomplir, elle aussi, son *Trô-Breiz* selon l'usage de ces temps où nul Breton ne se fût jugé quitte envers sa conscience, s'il n'avait, au moins une fois en sa vie, fait le pèlerinage des sept saints et visité dans leurs cathédrales respectives les sept apôtres patriarcaux, les sept chefs spirituels de la Bretagne. Partie de Nantes, elle traversa successivement Guérande, Vannes, Quimper, fit neuvaine à Notre-Dame du Folgoët, et se rendit par Saint-Pol à Morlaix, où l'attendait une réception triomphale. Elle y arriva assez mal en point. « Une défluxion, nous dit Albert Legrand, lui était tombée sur l'œil gauche. » Naturellement, on ne manqua pas de lui faire observer que le remède était là tout près. L'occasion était trop belle de concilier à Saint-Jean-du-Doigt les bonnes grâces de la reine. Elle ne se fit point prier et, toute transportée des merveilles qu'on lui contait de la sainteté du lieu, elle parla même d'entreprendre à pied le trajet, comme la plus humble des « pardonneuses ». C'est tout au plus si elle accepta de se laisser mener en litière une partie du chemin,

Passé le village de Kermouster, comme on s'engageait sur la haute crête aride connue sous le nom de Lann ar Festour, elle commanda qu'on la mît à terre. Un calvaire se dressait au milieu des ajoncs, sur le bord de la route ; elle s'assit, à en croire la tradition, sur une des marches, pour se déchausser; et ce fut pieds nus, prétend un poète populaire, qu'en vraie Bretonne qu'elle était, elle dévala vers Saint-Jean. Inutile d'ajouter qu'elle y trouva prompte guérison et qu'elle s'en montra royalement reconnaissante. Elle commença par anoblir tous les habitants de la bourgade et, d'un clan de paysans et de pêcheurs, fit, selon le mot d'un de leurs descendants, une « bordée » de gentilshommes. L'église n'était pas entièrement achevée : elle assura de quoi la parfaire. Enfin, les multitudes de pèlerins qui s'empressaient annuellement vers Traoun-Mériadek étant contraints le plus souvent, faute de place dans les maisons, de gîter à la belle étoile, sur l'aire des cours ou dans l'herbe des prés, elle eut la délicate idée de fonder à leur intention une hôtellerie fort bien pourvue qui subsiste encore.

Je passe sur quantité d'autres dons. Aucun d'eux ne valait sa visite même. Le nouvel établissement était désormais certain de prospérer. Il avait pour lui la plus glorieuse des attestations, inscrite au registre de ses fastes : la « Duchesse bénie », la « Douce des Douces » figurait au nombre de ses miraculées!... A l'époque d'Albert Legrand, sa fortune avait probablement atteint son apogée. C'est par milliers, par dizaines de mille, que les dévots s'assemblaient, dès la matinée du 23 juin, dans la combe trop étroite, couronnaient les hauteurs circonvoisines, débordaient jusque sur la grève. Autant de gens à confesser, à faire communier, à diriger dans les évolutions complexes des rites que j'essaierai tout à l'heure de décrire. Le clergé local n'y pourrait suffire aujourd'hui, avec ses seules forces, encore moins l'eût-il pu il y a deux cents ans. Les prêtres des paroisses d'alentour lui venaient en aide, comme c'est l'usage; mais, le principal renfort, nul doute que ce ne fût Cuburien, avec son rucher de moines, qui le lui fournît. Et, parmi eux, comment le premier convié à la tâche n'eût-il pas été l'infatigable zélateur des saints et des sanctuaires de la Bretagne, le Père Albert? Qui donc était

plus qualifié que lui pour présider, dans la contrée, à ces solennelles assises de la foi bretonne dont il s'était donné pour mission de reconstituer l'histoire et de débrouiller les origines? A Morlaix, paraît-il, ceux qui le croisaient dans la rue avaient coutume de dire, en le désignant :

— Voilà celui qui revient du paradis et qui a conversé avec nos saints.

Il n'était pas moins universellement connu à la campagne qu'à la ville, ni moins universellement aimé. Privilège presque unique, car les membres des ordres religieux ne semblent pas avoir joui, chez nous, d'une bien grande sympathie. La mémoire populaire leur est, en général, peu clémente et nos chants, nos *gwerziou*, nos traditions orales les traitent avec une rancune parfois féroce. Il en est qui rangent le froc au nombre des fléaux les plus redoutables, sur la même ligne que la lèpre, la famine et la peste. Le Père Albert est peut-être le seul moine que la vindicte paysanne ait épargné.

— Oh! lui, — me déclarait naguère, à son propos, une vieille fileuse de Lanmeur, — il n'y a pas eu deux hommes de son espèce.

J'ai ouï conter qu'il avait fait, de son vivant, le voyage du ciel et qu'ensuite, lorsqu'il cheminait par les routes, on devinait de loin son approche à l'odeur suave qui s'exhalait de ses habits ».

Dans toute la banlieue de Morlaix, et même au delà, il n'était pas de grand pardon sans lui. Celui de Saint-Jean-du-Doigt le vit souvent.

Je me le représente grimpant les montées poudreuses, en robe brune de récollet, tête nue, sous les ardeurs du soleil dont c'est la fête, salué d'une parole déférente par les pèlerins qui passent, se mêlant à leurs groupes, causant avec eux dans leur langue, et surtout s'employant à les faire causer. Puis, c'est, le soir, là-bas, au fond de la verdoyante vallée, dans le potager du presbytère, aussi vaste qu'un jardin d'abbaye. Retiré derrière le treillis de quelque tonnelle, le doux religieux, en qui revit un peu de l'âme de François d'Assise, père de son ordre, médite, sous le foisonnement embaumé des chèvrefeuilles et parmi des vols de martinets, le sermon qu'il doit prononcer le lendemain, à la messe d'aube.

Et il relit, dans le crépuscule encore lumineux, l'ode en distiques latins que publia vers 1605, dans ses *Nugæ poeticæ*, messire Guillaume le Roux, prêtre, natif de la paroisse de Plougaznou. Et il feuillette à nouveau les mémoires manuscrits de noble et discret Yves Legrand, un de ses parents peut-être, chanoine de Léon, aumônier du duc François II, dont il a su dénicher les cahiers, à demi rongés des vers, dans les bahuts à offrandes de la sacristie de Saint-Jean. Et il s'use enfin les yeux à tenter de déchiffrer une fois de plus, en la ressuscitant à l'aide « d'un secret qu'il possède », l'écriture presque entièrement effacée d'une vieille charte communiquée par un sieur de Pen-ar-Prat, de Guimaëc, et qui n'est rien moins, à son avis, que le procès-verbal, dûment authentique, de la visite de la reine Anne, ainsi que des circonstances surnaturelles dont cette visite fut accompagnée.

Maintenant que nous connaissons ses textes, asseyons-nous aussi près que possible de la chaire pour écouter son prône. La mélopée glapissante de la horde des mendiants s'est tue dans le cimetière. Une foule recueillie remplit la nef, moutonne par delà le porche, s'immobilise à croppetons, emmi les tombes. Ayons le cœur simple de ces fidèles. Ce que le bon franciscain va nous conter, c'est l'*Histoire de la translation miraculeuse du doigt de saint Jean-Baptiste, de Normandie en Bretagne, le premier jour d'aoust*.

III

Sachez donc qu'après la décollation du Précurseur, son corps décapité fut enlevé par ses disciples et enterré par eux aux abords de la ville de Sébaste, où sa sépulture ne tarda pas à devenir le théâtre d'une infinité de prodiges. Ils étaient encore si fréquents et si notoires au temps de Julien l'Apostat que le bruit en arriva jusqu'aux oreilles de ce prince. Furieux, il commanda d'exhumer les saintes reliques, de les brûler et d'en disperser les cendres au vent. Les Gentils n'eurent rien de plus pressé que d'obéir. Mais le bûcher ne fut pas plus tôt allumé qu'une pluie providentielle survint,

si véhémente qu'elle éteignit le feu. Les chrétiens aux aguets purent sauver une partie des ossements, les uns entiers, les autres calcinés à demi, et les déposer en lieu sûr, pour ensuite se les partager et les répandre à travers le monde.

Il serait peut-être un peu compliqué de suivre chacune de ces reliques en son exode, quoique le Père Albert ne s'en fasse point faute. Attachons-nous seulement à l'index de la main droite, qui fut le doigt par lequel saint Jean désigna le Sauveur, en disant la grande parole annonciatrice : « Voici l'Agneau de Dieu !... » Les Maltais prétendent le posséder en leur île. Mais notre auteur n'est pas éloigné de penser que les Maltais sont gens sujets à caution. Par esprit de conciliation toutefois, il leur concède qu'il se peut qu'ils détiennent un des quatre autres doigts de la dextre du Baptiste. Pour l'index, en revanche, pas de contestation possible. Plutôt que de transiger sur cet article, « nos Bretons voudraient mourir ». L'index véritable est à Plougaznou, et nulle part ailleurs. Et ce qui en fait foi, c'est la manière même dont il y fut apporté.

Sur le territoire de la commune de Buhulien, au bord de Léguer, dans la plus romantique des vallées trégorroises, dort, bercée par le tic-tac d'un moulin, une petite chapelle sans style et sans âge, un fruste oratoire des prairies autour duquel se viennent ébattre les « artisanes » lannionaises, une fois l'an, le jour du pardon, mais qui n'a guère pour visiteuses, en temps ordinaire, que des pastoures gardant leurs vaches ou de rares « pèlerines » restées fidèles à des dévotions surannées. A l'intérieur, se voit au-dessus de l'unique autel la statue d'une sainte, vêtue de la robe blanche des vierges, la palme du martyre à la main et, à ses pieds, un buisson de flammes qui montent vers elle, mais sans la toucher. C'est l'image de la patronne du lieu. Elle a nom Tècle, ou comme disent les Bretons, Tékla. Cette pauvre « maison de prière » est, je crois bien, la seule en Bretagne qui lui soit consacrée. Une gwerz incomplète nous relate, d'après les passionnaires, quelques traits de sa légende.

Elle était d'Iconium et fut une des premières catéchumènes de saint Paul. Sa mère ayant voulu la contraindre à se marier, elle préféra braver les plus cruels supplices plutôt que d'y

consentir. Condamnée à être brûlée vive, elle s'élança d'elle-même dans « le feu brillant ». Mais les flammes s'écartèrent, refusant d' « offenser son corps et d'effleurer ses habits ». En même temps crevait une pluie soudaine qui noyait d'eau le bûcher, à la grande stupéfaction des bourreaux. Pareille intervention divine s'était produite, on l'a vu, pour les restes de saint Jean-Baptiste. Est-ce à cause de l'identité des deux miracles que Tècle passa dans la suite pour avoir été une des pieuses personnes qui aidèrent à la diffusion de ses reliques en Occident? Ce n'est point Albert de Morlaix qui pourrait nous renseigner à cet égard. Sa science hagiographique s'arrête aux frontières de son pays, et Tècle, en sa qualité de sainte exotique, n'était pas pour l'intéresser. Sans doute n'avait-il jamais descendu l'ombreuse vallée du Léguer où se blottit le toit de sa petite chapelle, comme une hutte de berger, dans les hautes herbes. Il nous confesse avec son habituelle sincérité que tout ce qu'il sait de cette « jeune vierge », c'est qu'à une époque qu'il ignore elle fit don du précieux index à une bourgade inconnue de Normandie.

Un de ses commentateurs, M. de Kerdanet, pense avoir découvert le nom de la bourgade. Ce serait, à l'entendre, le village de Saint-Jean-du-Day, dans les parages de Saint-Lô. Toujours est-il qu'un seigneur de ce quartier, quel qu'il fût, avait à son service un Bas-Breton de Plougaznou ; Albert Legrand ne spécifie pas à quel titre : mais comme il nous avertit que c'était au temps où les Français, ranimés par Jeanne d'Arc et par le connétable de Richemont, achevaient d'expulser de Normandie les derniers Anglais, il est à présumer que notre Trégorrois (dommage, observe le légendaire qu'on n'en sache le nom, digne d'une éternelle mémoire), il est à présumer, dis-je, que notre Trégorrois s'était engagé pour combattre l'ennemi héréditaire, le « Saozon » haï. Il y eut force condottières bretons à payer de leurs personnes dans cette guerre de Cent ans. Les femmes même s'embrasaient d'une sorte de fièvre mystique et se mettaient en chemin, comme pour une croisade. On a retenu l'histoire de cette humble illuminée, la Pierronne, partie sur la foi de ses rêves, un chapelet aux doigts, sans autre compagnie qu'une paysanne de son voisinage, et qui, si elle n'a point partagé

la gloire de la Pucelle, eut du moins avec elle cette ressemblance d'obéir aux mêmes appels et de mourir de la même mort. Ce qui prouve que le gars de Plougaznou avait dû, selon l'expression populaire, se louer pour être homme d'armes, c'est que, son congé fini, il reprit la route de son terroir. Il y rentrait plus riche qu'il ne l'avait quitté, mais d'un genre de richesse qui montre admirablement à quel point ce soudard était bien de son pays et de sa race.

Tandis que, autour de lui, les gens des autres « nations » enrôlés sous la même bannière tiraient de la guerre, comme c'est l'usage, tous les profits qu'elle peut donner, devinez à quelle espèce de butin peu monnayable s'attachaient toutes les convoitises de ce Bas-Breton... Au doigt de saint Jean? Vous l'avez dit! Chaque fois qu'il allait entendre messe ou vêpres à l'église, en Breton aussi consciencieux à bien prier qu'à bien se battre, il ne pouvait distraire sa vue du reliquaire où le malheureux index était exposé. Non qu'il lui vînt jamais à l'esprit de se l'approprier par fraude : l'idée d'une telle profanation aurait révolté son âme de croyant. « Et pourtant, songeait-il avec mélancolie, quel cadeau à faire à ma paroisse! » La veille de son départ, il se rendit « à son accoutumée » devant le tabernacle, pour prendre congé du saint doigt. Longtemps il demeura prosterné, tendant vers l'objet de son désir toutes les facultés de son être. Quand il se releva, il fut tout étonné de se sentir un autre homme : non seulement il n'éprouvait plus le moindre regret à s'éloigner, mais une allégresse inconnue s'était répandue dans ses membres, une joie mystérieuse exaltait son cœur et sa pensée. Il se mit en route d'un pas si léger qu'il lui semblait avoir des ailes. Il ne marchait pas, il était porté. Les âpres chemins d'alors, labourés de profondes ornières ou pavés encore par places d'énormes dalles romaines, s'assouplissaient en quelque sorte sous ses pieds, se faisaient moelleux et doux, comme des tapis d'autel. Sur son passage, les herbes des talus frémissaient, ainsi que des chevelures vivantes : les arbres inclinaient vers lui leurs troncs, en des attitudes de respect, et de leurs feuillages s'exhalait un bruissement de paroles confuses, un murmure pieux, comme d'une oraison psalmodiée en commun, Les pierres même se rangeaient.

A la première ville qu'il traversa, sur le soir de cette journée, il se produisit un phénomène encore plus étrange, si possible. Les cloches de tous les clochers entrèrent en branle spontanément, dans les églises déjà closes, saluant le gars breton d'un carillon triomphal, tel qu'on n'en avait jamais ouï, même aux visites de l'archevêque. Les habitants, épouvantés, crurent d'abord à un tocsin d'alarme. Puis, quand il fut avéré que la cause de toutes ces retentissantes sonneries, c'était uniquement ce vagabond mal vêtu, à l'air simplet, on l'arrêta. Interrogé, il ne sut que répondre. Et d'ailleurs, qu'eussent pu comprendre ces Normands à son baragouin de Plougaznou? Il fut accusé de sorcellerie et enfermé à triple verrou, en attendant d'être jugé. Lui, cependant, ne s'émeut point; il s'endormit plein de calme, et, dans son sommeil, il rêva qu'il était assis sur la hauteur, au-dessus de Traoun-Mériadek, à la place où de temps immémorial se construit le *tantad*[1]. Quand il se réveilla, le matin, ce fut vainement qu'il chercha autour de lui les murailles sombres de la prison. Il se trouvait que son rêve était devenu une réalité. Il était assis, en effet, dans le fin gazon parfumé de la lande bretonne. De cachot, il n'y avait plus trace. Sur sa tête, au lieu d'une voûte de pierre, planait l'immensité du ciel libre. Le soleil d'août se dégageait tout flambant des dernières vapeurs de l'aube, faisait étinceler de mille feux les gouttes de rosée suspendues aux toiles des araignées nocturnes parmi les ajoncs, et réfléchissait dans les miroirs encore brouillés de la mer les prestigieuses irisations de ses rayons naissants. L'exilé respira l'haleine de son pays. Ses yeux reconnurent le visage des choses familières : les voix de la terre ancestrale bourdonnèrent délicieusement à son oreille. Près de lui, chuchotait derrière sa margelle moussue l'eau prophétique d'une fontaine qu'il avait dû consulter plus d'une fois sur son destin, et, du fond de la vallée, montait vers lui l'angélus de Saint-Mériadek, dans un clair tintement d'allégresse.

Il se leva, s'engagea dans la descente abrupte. Deux ou trois chaumines formaient à cette époque tout le village. Le

1. *Tantad*, bûcher.

charron, l'aubergiste *bonjourèrent* successivement le voyageur, sans d'ailleurs se douter que ce fût quelqu'un de la « contrée ». Il ne tourna pas la tête pour leur répondre, mais, franchissant l'échalier du cimetière, s'empressa vers la chapelle où le desservant commençait l'office matinal. Une assistance de dévotes étaient là, agenouillées, à entendre la messe. Notre homme prit place parmi elles et, ainsi qu'elles, se prosterna en oraison. Soudain, comme il avait les mains jointes, il lui sembla que la paume de sa droite s'ouvrait. Le sang ne coula point, mais de la fissure béante une *chose* jaillit et, par-dessus la balustrade du chœur, alla tomber, du côté de l'Épître, sur la nappe du maître-autel. En même temps les cierges s'enflammaient, sans que personne y eût mis le feu, et, dans la tour, les cloches — dont nul sonneur pourtant ne tirait les cordes — lancèrent à toute volée, aux quatre coins du ciel, le plus superbe des « grands carillons ».

Vous pensez s'il y eut bientôt foule dans le sanctuaire. De tout le pays on accourut. Les dames nobles descendirent vers le Traoun à l'amble de leurs haquenées : les moissonneurs, désertant l'août, abandonnèrent leurs faucilles en plein sillon et s'en vinrent tels qu'ils étaient, en corps de chemise, dans le débraillement du travail. Il va sans dire que, dans le nombre, figuraient les parents du jeune Breton. Et l'on se bousculait, et l'on criait :

— Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce qu'il y a encore?

Il y avait que l'esquille qui avait si miraculeusement sauté du bras du soudard sur l'autel n'était autre — on l'a deviné — que le doigt de saint Jean. La précieuse relique n'avait pas voulu se séparer de son fervent adorateur. Elle l'avait suivi, à son insu, logée entre sa peau et sa chair, et, plantant là les Normands, acceptait pour l'amour de lui, de se faire naturaliser bretonne...

IV

Telle est, dans ses grandes lignes, avec addition seulement de quelques variantes populaires, la légende dont le pieux

hagiographe morlaisien nous a transmis la mémoire. Quelle part de vérité renferme-t-elle et qu'y a-t-il d'authentique dans l'aventure du gars de Plougaznou rapportant chez lui, sinon entre peau et chair, peut-être au fond de son havre-sac, le fruit de son larcin sacré? Ce sont là questions épineuses et que je ne me charge point de résoudre. Il n'est pas sans intérêt toutefois de remarquer que, de l'aveu du Père Albert, ceci se passait sous le règne du duc *Jean*, cinquième du nom, que ce duc guerroya fort en Normandie, contre les Anglais, et qu'il était singulièrement adonné à la dévotion, ne perdant pas une occasion de faire montre envers les églises de sa piété et de sa magnificence. C'est lui qui, prisonnier des Clisson, fit vœu, s'il redevenait libre, d'accomplir le pèlerinage de Jérusalem, et qui, plus tard, ne trouvant plus le loisir de se mettre en route, dépêcha à sa place un « homme notable et suffisant » avec mission d'offrir au Saint-Sépulcre un cadeau de cent florins d'or.

Il n'en usait pas moins libéralement avec les sanctuaires de Bretagne, ainsi qu'on le peut voir dans les comptes de ses argentiers. Ce ne sont que fondations de messes et donations pieuses, à Saint-Julien de Vouvantes, à Notre-Dame du Méné, à Notre-Dame du Bodon, à Notre-Dame de Brélevenez, enfin, si joliment perchée au haut de ses trois cents marches de pierre, sur son vert coteau lannionnais. N'est-ce pas lui encore qui édifiait à saint Yves, dans la cathédrale de Tréguier, un tombeau qu'il faisait couvrir « d'argent »? Et que dire des largesses vraiment princières dont il ne cessait de combler la collégiale du Folgoat? Le clergé de Plougaznou dut se désoler plus d'une fois de cette manne dorée qui pleuvait sur les sanctuaires voisins, sans qu'il en pût recueillir la moindre parcelle. Ce que l'on jalouse, en pareil cas, ce n'est pas seulement le profit, c'est la gloire. Il est dur de voir grandir autour de soi des cultes prospères, tandis que l'on reste une église pauvre sur une terre dédaignée. Il y avait bien, sans doute, ce pèlerinage annuel du 24 juin à la chapelle de saint Mériadec, le « Pardon du Feu », comme on disait. Mais, outre que c'était là une pratique d'une orthodoxie fort contestable, les foules qu'elle rassemblait, composées presque uniquement de paysans grossiers, n'étaient

guère pour lui prêter de l'éclat et attirer sur elle les regards d'un duc.

Ah! si, du moins, parmi ces rustres s'était révélé soudain quelque doux illuminé, comme fut ce bon « fol » de Salaün dont les angéliques visions avaient, au siècle précédent, assuré la fortune de Notre-Dame du Folgoat!... Le désir, a-t-on remarqué, finit par créer son objet. Joignez qu'il n'y a pas de contrée au monde où la faculté mythique soit plus puissante qu'en Bretagne. La légende y est une production naturelle et toute spontanée. Celle du « Doigt de saint Jean », éclose sous les feuillées ombreuses du Traoun-Mériadek, eût tôt fait de prendre son essor et de voler, sur les lèvres des hommes, jusqu'aux oreilles de Jean V. Il avait précisément dans son entourage un certain Mériadek Guicaznou, dont le nom dit assez la provenance, et qui ne dut pas être le dernier à lui faire part de la miraculeuse aventure arrivée en son pays d'origine. La trame en était ingénieuse et charmante, très propre à flatter l'imagination populaire. Mais le duc lui-même ne pouvait manquer d'en recevoir une impression très vive, et cela pour deux motifs : d'abord, parce que la conquête morale de la relique s'était accomplie par l'entremise d'un de ses hommes d'armes; ensuite, et surtout, parce que cette relique était celle de saint Jean, son vénéré patron. A supposer donc, comme le veut le sévère bénédictin, Dom Lobineau, que la légende eût été fabriquée de toutes pièces, elle avait du moins toutes chances de donner les fruits heureux qu'on s'en était promis.

Et en effet, du jour au lendemain, la rustique solitude de Traoun-Mériadek connut les prestiges de la célébrité. La faveur ducale s'était étendue sur elle. Ce ne furent, dans le principe, que de menues offrandes : un étui d'argent, par exemple, pour sauvegarder le précieux doigt. Puis vinrent les grosses libéralités, en vue de permettre l'érection d'une nef capable de contenir les nouveaux fidèles. Car maintenant que le prince avait pris ce coin de terre sous sa haute protection, des chevauchées de gentilshommes s'y acheminaient par les étroits sentiers caillouteux, battus jusqu'alors des seuls manants. Moins de trois ans après la date qui est assignée, dans Albert Legrand, au transfert de la relique, c'est-à-dire dès

1540, on posait, sur l'emplacement de la chapelle primitive, la première pierre de l'édifice actuel. Et Saint-Jean-du-Doigt devenait un des grands « lieux dévots » de la Bretagne.

A la fin du XVIIIe siècle, sa vogue n'avait pas décrû. Cambry, qui le visita sous le Directoire, en parle dans des termes sans doute fort irrévérencieux, comme il sied à un voltairien, mais qui n'attestent pas moins de quel crédit il jouissait encore à cette époque. « On n'avait rien négligé, dit-il, pour frapper l'imagination des nombreux pèlerins qui se rendaient en ce séjour de miracles et d'enchantements. Les sentiers qu'on foulait en l'approchant étaient sacrés. Des saints épars, grossièrement sculptés, peints, dorés, se trouvaient sur la route auprès des cabarets où la tête se montait par les fumées de l'eau-de-vie. » Quand, la Révolution passée, l'église de Saint-Jean rouvrit ses portes, son riche trésor était intact : aucune des somptueuses pièces d'orfèvrerie qui le composent ne manquait à l'appel. Les monuments eux-mêmes n'avaient pas souffert. On y eût vainement cherché trace d'un de ces actes de vandalisme dont tant de sanctuaires finistériens ont conservé les tristes marques. Il va de soi qu'on en fit honneur à la relique. Des gens de la bourgade contèrent qu'ils avaient vu, de nuit, des archanges, l'épée nue et flamboyante, en faction devant les vitraux.

Il y eut mieux encore, paraît-il. C'était en 93, « l'année de Robespierre ». Comme, à défaut des offices accoutumés, on se proposait de célébrer, à tout le moins entre laïques, la cérémonie du *tantad*, un des sans-culottes de Plougaznou vint, au nom des commissaires du district, faire défense de procéder à l'allumage, avec menace, si l'on passait outre, de traduire les coupables devant le tribunal révolutionnaire. La perspective de la prison et peut-être de la guillotine intimida les plus hardis. Le feu traditionnel ne fut point allumé. Mais, à l'heure même où il était d'usage qu'on y plongeât le premier brandon, une immense rougeur d'incendie embrasa soudain le ciel nocturne, dans la direction de Plougaznou ; des appels désespérés de *corn-boud* retentirent, sonnant l'alarme ; la violence des flammes était telle que leurs reflets balayaient au loin la mer. Le sans-culotte s'enfuit, éperdu. C'était sa ferme qui brûlait. Lorsqu'il atteignit la hauteur qu'elle occupait, il

n'y trouva qu'un monceau de cendres. Il n'était pas jusqu'à son nombreux bétail, le plus beau de la paroisse, qui n'eût été consumé vivant dans les étables. Plusieurs jours après, la fumée de ces chairs grésillantes planait encore sur le pays, en une âcre vapeur d'holocauste.

On rechercha l'incendiaire, mais sans espoir de le découvrir. Il ne fit doute pour personne que c'était saint Jean lui-même qui s'était vengé. En quoi, du reste, il prévint des malheurs beaucoup plus considérables. Car c'est un dicton local que, si nul feu ne brillait à la Saint-Jean, de toute l'année d'après on ne verrait point le soleil.

V

Le soleil ! Ce fut au toucher de ses premiers rayons que je rouvris les yeux, le 23 juin 1898, dans l'hospitalière demeure de Kersélina. Et jamais, je crois bien, sa lumière ne m'avait paru plus charmante qu'en ce calme décor de collines boisées, d'une grâce toute arcadienne, autour desquelles ondulent, avec des souplesses et des chatoiements d'écharpes, les méandres harmonieux de la rivière de Morlaix. On eût dit que l'astre avait conscience qu'on se disposait, le jour même, à célébrer sa fête. Il resplendissait, à travers la fine buée matinale, d'un éclat fluide, opalin et doux. Sa caresse courut sur les verdures inclinées des pentes, en une silencieuse cascade de flots ambrés. Puis, elle sema de scintillements les pelouses du bord de l'eau, empourpra le chemin de halage, pailleta les graviers de la rive, s'épandit enfin par longues nappes frémissantes dans l'estuaire dont la face encore brouillée s'éclaircit soudain et se rosa d'un beau sang vif...

— Allons ! cria sous ma fenêtre une voix amicale, voici l'heure de l'appareillage pour les barques de Locquénolé !

Jadis, c'était le plus souvent par mer que les pèlerins du littoral se rendaient au pardon de Saint-Jean. De toute la côte léonnaise et trégorroise des centaines de bateaux mettaient à la voile, dès l'aube, emportant des paroisses entières vers le havre, habituellement infréquenté, de Traoun-Méria-

dek. Les anciens du pays évoquent avec un enthousiasme mêlé de regret le souvenir de ces pompes nautiques. A la tête de chaque flottille s'avançait, telle une galère paralienne, une gabarre peinte à neuf et magnifiquement décorée. Les femmes du village avaient passé la nuit à l'enguirlander, à la fleurir. Des gerbes d'iris, des bouquets de roses trémières, d'hortensias, de tournesols, ornaient sa carène. La croix de procession, la lourde croix d'argent ou d'or, garnie de clochettes, planait, solidement amarrée à la pointe du grand mât. Sur le rouf drapé de blanc, comme un autel, était « calée », à l'aide de quelques tenons, la statue du saint patronal, car les saints eux-mêmes étaient, en ce temps-là, du pèlerinage ; si l'on négligeait de les y faire figurer, ils quittaient spontanément leurs niches, disait-on, et gagnaient le porche de Saint-Jean, sans qu'on sût comme, par des chemins surnaturels. Aussi se gardait-on bien de les laisser derrière soi. Autour de leur image se pressaient le clergé, les sacristes, les enfants de chœur, tous en surplis, tous clamant à l'unisson, l'hymne de circonstance :

Sceptriger vasti moderator orbis...

La barque sacerdotale voguait ainsi, au bruit des chants, suivie de vingt, de trente autres barques plus humbles qui, dans l'intervalle des strophes, reprenaient, en guise de refrain :

Nempe divini Digitum Prophetæ...

Les voix vibraient sous le ciel sonore, et c'était comme une allégresse immense répandue sur la mer. Aujourd'hui, la tradition est morte de ces régates sacrées. Elles n'étaient pas sans avoir leurs risques. Les temps les plus beaux, en Bretagne, sont souvent les plus trompeurs, et sur cette côte déchiquetée, hérissée de roches et de lambeaux d'îles, les courants de Manche ont des effets d'autant plus terribles qu'ils sont plus sournois. Les riverains le savent et, dans leurs sorties ordinaires, s'arment de circonspection. Mais quoi ! le pardon de Saint-Jean-du-Doigt ne se célèbre qu'une fois l'an. Et quel accident craindre, un pareil jour? Foin des précautions quotidiennes ! C'eût été faire une injure au saint que de ne s'en remettre pas entièrement à lui. On hissait gaiement

la voile et l'on partait en toute sécurité. Les cloches carillonnaient ; la mélodie des cantiques flottait dans l'air ; une ivresse pieuse — et peut-être un autre genre de griserie, moins idéale — exaltait les esprits, les tendait dans une préoccupation unique. Caprices du ciel, traîtrises de la mer, qui donc y songeait ? Dans les eaux plus tourmentées du large, on s'apercevait tout à coup que l'embarcation, surchargée de lest humain, devenait pesante à la manœuvre, fatiguait, ne gouvernait presque plus. Qu'une risée la prît en travers, et c'était la perdition possible par temps calme ; au lieu d'une risée, qu'on suppose un orage, un de ces subits orages de juin qui éclatent, aussitôt couvés, et fauchent la mer comme une mitraille : la catastrophe alors était inévitable ; canot et passagers, tout coulait à pic.

Les fastes du pardon de Saint-Jean n'ont été que trop souvent assombris par des désastres de cette espèce. Il va sans dire qu'on a fait le possible pour en abolir la triste mémoire. Il n'y a même pas dans le cimetière de Traoun-Mériadek une inscription funéraire relatant, à défaut du nom des victimes, du moins leur nombre et la date de leurs trépas collectifs. Les équipages morutiers qui disparaissent aux fiords d'Islande ont, dans les chapelles paimpolaises, une épitaphe de trois lignes. Ici, rien. Nulle mention de tant de pèlerins engloutis, nulle parole d'apaisement pour leurs mânes. Il n'est pas vrai, cependant, que leur souvenir ait totalement péri. Envers quelques-uns d'entre eux la muse populaire s'est montrée pitoyable, et elle les a embaumés dans ses larmes.

La bourgade de Ploumilliau, proche Lannion, où s'est écoulé le meilleur de mon enfance, voyait passer à époques régulières un personnage peu commun dont l'apparition était toujours saluée par notre monde de gamins comme un mirifique événement. On l'appelait Nonnik Plougaznou : *Plougaznou*, parce qu'il était, je pense, originaire de ce pays ; *Nonnik*, — diminutif d'Yves ou d'Yvon, — parce qu'en dépit de son âge fort respectable il était resté, au physique comme au moral, un pauvre diminutif d'homme. C'était, en effet, un tout petit vieux, à peine plus haut que nous qui l'escortions et dont la plupart n'avaient pas encore fait leurs pre-

mières « pâques ». A sa taille, à ses proportions, et n'eussent été ses cheveux grisonnants, on l'eût très bien pris pour l'un des nôtres, d'autant plus qu'avec sa figure rase et ronde, aux rides molles, pareilles à des plis grassouillets, avec sa bouche toujours riant d'un rire sans cause, avec ses yeux surtout, ses yeux d'une limpidité de source et d'une candeur inviolée, il avait une physionomie bizarre, énigmatique, d'éphèbe sexagénaire, de chérubin vieillot. Et, quant à son âme, rien n'en égalait la douce ingénuité. Il se disait et se croyait fils de roi. Pour se montrer digne de sa naissance, il se faisait une obligation de n'être vêtu comme personne, et, par l'étrangeté de son accoutrement, il n'était pas loin de ressembler, en effet, au rejeton de quelque roi nègre. Il avait la passion du sauvage pour l'oripeau civilisé. Les gens flattaient son innocente manie, mettaient en réserve à son intention les frusques les plus extravagantes et les plus surannées, toute une garde-robe d'antiquailles dont il se parait avec gloire. J'ai vu ainsi, sur le dos de Nonnik Plougaznou, des habits bleu ciel qui dataient des temps de l'Émigration, des vestes de hussards qui avaient traversé les champs de bataille de l'Empire, jusqu'à des chemises rouges de partisans garibaldiens, égarées — à la suite de quelles aventures? — en ces parages d'extrême occident. Il n'y avait qu'une pièce de son costume qui jamais ne variât, à savoir le chapeau haut de forme, verdi par les pluies, roussi par les soleils, tout en plaies et en bosses, ruine croulante et lamentable qu'une couronne de fleurs artificielles encerclait. Cette couronne était pour Nonnik l'emblème de sa royauté illusoire. Il fût mort plutôt que de permettre qu'on y touchât.

Il avait, au reste, l'humeur la plus débonnaire. Il levait bien son bâton, lorsque notre bande joyeuse le harcelait de trop près, mais c'était du même geste noble que s'il eût promené sur nous un sceptre. Nous n'aurions d'ailleurs pas eu l'idée de lui manquer d'égards : les fous, en Bretagne, sont sacrés. Puis, à l'indisposer, nous nous serions privés d'une satisfaction rare, celle de l'entendre chanter. Car il chantait aussi mélodieusement qu'un rossignol des futaies, ce fantastique étourneau voyageur, de plumage si incohérent. A Ploumilliau, c'est sur l'échalier de pierre du cimetière qu'il avait coutume de s'aller asseoir. Là, ôtant un de ses sabots, il

l'appuyait à son épaule, comme il eût fait d'un violon, et, la main droite suspendue, commençait à racler les cordes absentes avec un archet imaginaire. Une musique de silence, perceptible pour lui seul, naissait sans doute, à son appel, des profondeurs du bois grossier. Il n'était plus le même homme. Sa tête mollement inclinée se transfigurait ; une ardeur passionnée s'allumait dans ses prunelles ; le sourire un peu béat de ses lèvres avait soudain quelque chose d'inquiet et de frémissant. Rangés devant lui, nous assistions muets nous-mêmes à sa muette extase, sachant que c'était sa façon de préluder. Et voici qu'avec le susurrement léger d'une eau qui va sourdre, sa voix, une voix toute jeune, d'une fraîcheur et d'une pureté de fontaine, montait. Je me suis laissé dire qu'on n'en a plus ouï de pareille dans nos campagnes. J'aurais souhaité que Nonnik fût encore de ce monde quand, naguère, M. Bourgault-Ducoudray entreprit de recueillir les mélodies bretonnes : il fût, j'en suis sûr, apparu au maëstro comme l'héritier direct d'un de ces harpeurs armoricains ou gallois dont la fortune fut si considérable dans l'Europe du moyen âge. Il avait un don naturel d'harmonie. Nous, il nous émerveillait.

Ce n'est pas que son répertoire eût grande variété. En dehors du pays de Plougaznou, de Saint-Jean-du-Doigt, et des traditions qui lui étaient spéciales, Nonnik ignorait tout de l'univers. Ce coin de terre, le premier qu'avait connu son regard, était aussi resté, dans la nuit confuse de son intelligence, la seule image familière qui brillât de quelque lueur. Son palais chimérique, c'est là, dans les roches crénelées désignées sous le nom de « Château de Primel », qu'il le situait. Célébrer l'histoire de la région était pour lui une manière d'exalter ses propres rêves. Il s'en acquittait avec une ferveur d'hiérophante. Son triomphe, toutefois, c'était la *gwerz*, la complainte de « Matélina Troadek ». Il y mettait un tel accent de mélancolie et de pitié qu'il vous navrait l'âme.

L'événement dut se passer dans la seconde moitié du XVIIe siècle, au temps de ce Locmaria, seigneur du Guerrand, qui fut des amis de madame de Sévigné, mais que ses vassaux de Bretagne flétrirent du surnom de *Markiz brùn*, de « marquis

au poil roux », non pas tant à cause de la couleur de ses cheveux que parce qu'il était prudent de se garer de lui, comme d'un fauve. Il était surtout dangereux pour les femmes : leur vertu n'avait pas de pire ennemi. Celles qui ne lui cédaient pas de bon gré, il ne répugnait nullement à les « faire marquises » par force. Dès qu'on le savait de retour dans ses terres, le cri d'alarme se propageait de proche en proche : « La bête est lâchée, disait-on : ramassez vos poules ! » La jolie Matélina Troadec ne fut point ramassée à temps, il faut croire, car le début de la *gwerz* nous apprend, à mots couverts, que « quoique simple paysanne, elle a donné le jour au fils d'un marquis ». Triste honneur, hélas ! et que ses parents lui font cruellement expier. Ils n'entendent point peiner de leurs bras pour nourrir l'héritier d'un riche homme. Voici venue la fête du Feu : les barques vont cingler vers Saint-Jean. Ce pardon, le plus beau de la contrée, Locmaria ne peut manquer d'y être. Eh bien ! que Matélina s'y rende elle-même et qu'elle saisisse cette occasion de présenter publiquement au marquis sa progéniture !... La jeune fille résiste, supplie. N'est-ce pas assez de sa honte, sans y ajouter encore l'esclandre ? Puis, ce n'est pas sa pudeur seulement qui se révolte ; elle est hantée de sombres pressentiments :

Mon père, ma mère, si vous m'aimez,
Vous ne m'enverrez pas au pardon de Saint-Jean.
Une voix secrète m'avertit
Que, si je vais sur la mer, je serai noyée.

Ni le père, ni la mère, ne se laissent attendrir. Force est à la pauvrette de s'attifer. A chaque pièce de son costume qu'elle revêt, robe blanche et tablier de taffetas jaune, elle songe, en gémissant, qu'elle s'enveloppe de ses propres mains dans son linceul : et, lorsqu'elle met le pied dans la barque, elle a la certitude qu'elle « entre dans sa mort ». Ses craintes ne tardent pas à se réaliser

Matélina Troadec disait,
Comme la barque penchait sur le côté :
« Récitez tous vos chapelets,
Cependant que j'entonnerai vêpres... »

Elle n'a pas fini le premier verset que le sinistre prévu

s'accomplit. Au moment de disparaître, elle se souvient que saint Mathurin, son paron, est « le maître du vent et de l'eau ». Elle lui recommande son enfant, le prie de le conduire sain et sauf au rivage. Sa prière fut exaucée, car, le soir même, à la grève de Traoun-Mériadek abordait, sur une planche, un enfant

Qui portait une robe de satin blanc
Pour montrer qu'il était le fils d'un marquis.

Quant à Matélina, lorsque l'on retrouva son cadavre, elle était à « dix-huit brasses au fond de la mer et tenait dans la main un rameau de vert goémon ».

— Pourquoi ce rameau de goémon vert? demandions-nous à Nonnik.

— Pour être sa palme de martyre! — répondait-il, les yeux au ciel, comme s'il eût vu rayonner là-haut le pâle et doux fantôme de la morte.

VI

Aujourd'hui l'ère de ces hasardeux pèlerinages par mer est heureusement à peu près close. Il n'y a plus guère que deux ou trois communes où l'usage s'en soit perpétué. Locquénolé est de ce nombre, et l'on y peut prendre une idée du spectacle que présentaient autrefois les grands départs processionnels. Nous sommes descendus, à travers bois, jusqu'à l'ouverture de l'estuaire où la petite bourgade abrite sous une coupole de feuillages son port ombreux. Elle est située sur la rive léonnaise, mais l'âpre Léon expire ici, fait déjà place à la douceur, à la mansuétude trégorroise. La transition est visible aussi bien dans la race que dans la nature du sol. On sent une âme plus légère, plus riche de poésie et de gaieté.

Nous arrivons comme les bateaux s'ébranlent. Leurs pavois multicolores frémissent dans l'air avec les mille chatoiements d'ailes d'une nuée de papillons captifs. Tous les bancs sont garnis. Des jeunes filles, surtout, et des jeunes gens. Des bouts de châles pendent jusqu'à friser l'eau, le long du bordage. On s'interpelle joyeusement d'une barque à l'autre :

— Hé! Anaïs, tu mouilles ta frange!

Des rires fusent et s'égrènent. Ce n'est pas sans raison qu'elle est devenue proverbiale, la belle humeur des « filles de Locquénolé ». Elles vont au pardon comme à une gaillarde aventure de mer et d'amour. D'aucunes se font un divertissement d'aider aux rameurs, car on attend d'être en plein chenal pour hisser la voiture. Comme la dernière batelée défile devant nous, l'homme de barre nous crie :

— Vous n'en êtes pas?

Et, sur notre réponse que nous optons pour la voie de terre :

— Tant pis! fait-il... A vous embarquer parmi mes paroissiennes, vous eussiez eu double bénédiction.

Les « paroissiennes », alors, de le huer avec une colère feinte, et les quolibets de pleuvoir, et les rires d'éclater de plus belle. Mais voici que, barque après barque, la menue flottille entre dans le réseau veinulé des courants. Il y a soudain comme une accalmie solennelle. On n'entend plus que le grincement des poulies, le claquement des toiles qui s'éploient. C'est fini de plaisanter : la vraie traversée commence. La rigide forme de pierre du *Taureau*, vautrée au centre de la baie, découpe sur la mer lisse son mufle d'ombre. Il place sur ce récif autant de souvenirs sinistres qu'il y y a de cormorans noirs qui s'y viennent percher. C'est un avertisseur sévère. Sa vue suffit à répandre du sérieux dans les pensées. Les mariniers, maintenant, veillent à leurs écoutes et les « pardonneuses », tout à l'heure si folâtres, n'ont plus aux lèvres que des cantiques. Le rythme des voix semble onduler avec le mouvement des chaloupes et s'épanouir derrière elles dans le remous élargi de leur sillage.

Nous avons regagné, sur l'autre berge, les hauteurs de Kersélina, que nous percevons encore l'écho de ces chants lointains auxquels répondent, de toutes les campagnes d'alentour, des tintements grêles d'angélus, perlant, comme une rosée de sons clairs, dans le vent matinal. Il n'est, à trois lieues à la ronde, cloche d'église ou de moutier qui ne se croie tenue de fêter le pardon de Saint-Jean-du-Doigt à l'égal de son propre pardon. Ainsi les carillons d'autrefois saluaient au passage le soldat miraculeux. Rien de plus intime, d'ail-

leurs, ni de plus discret que ces musiques aériennes, éparses sur le grand pays ensoleillé. Les pèlerins les reconnaissent à leur timbre et interprètent leur langage : « C'est par ici! » dit l'une... « Dépêche-toi! » insiste l'autre... « A Saint-Jean, les gars! A Saint-Jean, les gars! » marmotte précipitamment une troisième... Et, peu à peu, du fond des terres, une rumeur sourde va montant : bruits de pas et bruits d'oraisons. Il s'est fait comme une levée générale : toute la contrée s'est mise en marche dans le même sens, attirée par une sorte d'aimantation. Nous y cédons nous-mêmes, malgré nous, et nous partons dans la grande chaleur, plus tôt que nous n'en avions dessein. On ne respire pas impunément la contagion des fièvres sacrées.

Le conducteur de la voiture qui nous emporte est un homme de Plouvorn, un Léonard très sage et très positif. Mais l'idée qu'il roule vers le Traoun suffit à éveiller en lui des émotions vagues et comme un attendrissement ingénu.

— Je n'ai pas revu Saint-Jean depuis l'année de mon tirage au sort, me conte-t-il en breton. Nous étions treize conscrits qui avions fait vœu de nous y rendre pieds nus, si nous ramenions un bon numéro. Et treize nous fûmes à nous mettre en route. Toute la nuit nous voyageâmes, sans échanger une parole et sans tourner une seule fois la tête. Les brumes flottantes des prairies marchaient devant nous, comme pour nous indiquer le chemin. Je n'ai jamais été aussi content de vivre que cette nuit-là. Nous ne sentions aucune fatigue. La terre et le ciel embaumaient une odeur suave qui nous rafraîchissait les membres, comme un onguent...

Et il ferme à demi les yeux, pour humer encore l'arome de cette nuit mystique qui est toute la poésie de son passé... Derrière nous s'abaissent les verdures profondes suspendues en festons aux deux flancs de la vallée de Morlaix, tandis qu'à l'opposite, vers le septentrion, les longs plateaux mouvementés de l'*Armor* trégorrois étagent leurs lignes plus sombres. Une dernière cassure abrupte nous en sépare, — la gorge étrangement secrète et sauvage du Dourdû. La mer, qu'on ne comptait plus retrouver que sur la côte, fait ici la réapparition la plus inattendue, la plus soudaine. Car c'est

bien de la mer, cette belle eau glauque qu'on franchit sur un pont rustique et qui se joue entre des rives fleuries de bruyères ou bordées d'aunes, comme une Sirène égarée parmi des Oréades. La descente au creux de cet entonnoir est si rapide qu'il n'y a pas à s'étonner qu'elle ait été cause de plus d'un accident mortel, ainsi qu'en témoignent des croix érigées de place en place, comme sur une voie funéraire, et une plaque de marbre encastrée dans un pignon d'auberge.

En fait d'auberge, il en est une, sur les confins de cette région, au seuil de laquelle notre attelage s'arrête de lui-même. Que de fois n'y sommes-nous pas venus, dans l'été de 98 ! Elle porte pour enseigne : *A la bonne rencontre*. C'est un lieu désormais historique dans les annales des lettres bretonnes. La rénovation du théâtre populaire armoricain eut là son berceau. Là, dans la vieille maison grise, servant tout ensemble de métairie, de débit de boissons et de four banal, Thomas Park — *vulgo* Parkik — conçut le projet hardi de rendre à nos mystères leur ancien lustre ; là, il groupa autour de lui les premiers compagnons bénévoles de son entreprise ; là, durant les loisirs de plusieurs hivers, il les nourrit de ses leçons et les enflamma de son zèle ; de là, enfin, il devait les mener, un jour, à la conquête des âmes...

Depuis le matin, il nous guette ; et il accourt en habits de travail, le visage, les mains saupoudrés de farine. Il vient de terminer la « fournée » ; les tourtes de pain chaud fument encore sur le parquet de terre battue ; des paysannes se penchent pour les reconnaître, vérifient le sceau spécial dont chacune est marquée.

— Il me tarde, à moi aussi, d'être sur la route de Saint-Jean ! nous dit Parkik.

Cependant, lorsque nous lui offrons de le prendre avec nous, il refuse doucement, non sans glisser un furtif coup d'œil vers une toute jeune fille occupée à choisir son pain, parmi les femmes. Et, d'une voix hésitante, un peu confuse :

— C'est que, voyez-vous, je suis engagé...

Il y a des épousailles sous roche. S'il ne nous les annonce pas plus explicitement, c'est qu'il attend, selon l'usage, que le Pardon du Feu les ait consacrées. Pour que les préliminaires deviennent définitifs, ne faut-il pas avoir bu ensemble

aux fontaines saintes, ensemble passé l' « herbe d'amour », à l'épreuve du *tantad* ?... A mesure que nous avançons dans la direction de Plougaznou, nous en croisons sans cesse, de ces couples de fiancés champêtres, cheminant côte à côte le long des douves, dans l'ombre courte des talus dont les ajoncs les frôlent de leurs grands thyrses dorés. L'homme, conformément au code de la galanterie bretonne, porte le parapluie de la fille, la pointe en l'air. Elle, vaguement souriante et les yeux baissés, marche comme dans un rêve. Ne leur demandez pas ce qu'ils se disent; leur conversation est tout intérieure: en vrais amoureux de Bretagne, « ils ne se parlent qu'en dedans ».

Non moins silencieux, du reste, sont la plupart des pèlerins qui, soit à pied, soit en chars à bancs, s'échelonnent sur notre parcours. L'accablement de l'heure y est pour quelque chose. Une atmosphère de feu pèse sur le sol incandescent, et la poussière de la route brûle comme une cendre. Les gousses noires des genêts éclatent avec des pétillements d'incendie. Joignez qu'aux approches du littoral le pays se dénude, revêt des aspects éblouissants de steppe. Pas un îlot de feuillage où reposer la vue ; rien qui fasse écran. A peine de-ci, de-là, un maigre bouquet de pins balançant à la cime de leurs fûts rougeâtres des panaches aussi inconsistants que des fumées et qu'on dirait volatilisés. Les ors des landes rutilent, les eaux vaseuses des tourbières ont des miroitements d'étain fondu. C'est une fureur, une orgie de lumière. Il n'est pas jusqu'aux rares maisons disséminées dans ces grands espaces, vieux logis de pierre ou cahutes en pisé, qui ne mêlent une note ardente à l'embrasement universel. La coutume est, en effet, de les recrépir à neuf en l'honneur de la fête du *tantad*. Toute la semaine, des équipes de badigeonneurs ont arpenté ces parages. Le lait de chaux a coulé à pleines seilles. On l'a prodigué aux façades, aux cheminées, à l'ardoise même ou au glui des toits. Et maintenant les chaumines endimanchées resplendissent d'une blancheur crue. font penser à des marabouts algériens sur les hauts-plateaux.

Heureusement pour les piétons que d'antiques chapelles votives leur tiennent en réserve, de distance en distance, d'exquises haltes d'ombre et d'humide fraîcheur. Closes comme

des tombes le reste du temps, il est entendu qu'elles doivent demeurer ouvertes, jour et nuit, pendant la période du pèlerinage. Il y règne une demi-obscurité de crypte. Tout le moisi des siècles pleure le long de leurs murs verdis et, dans les vasques des bénitiers, frissonnent des plantes fontinales. Nous visitons, en passant, une de ces chapelles, bâtie sur les ruines d'une commanderie de Templiers, au village de Kermoustèr. Quand nos yeux se sont faits au pâle jour de soupirail qui descend par les lucarnes à vitraux, nous distinguons de grands corps d'hommes qui, dépoitraillés, le pantalon troussé jusqu'à mi-jambes, dorment vautrés sur les dalles, avec leur veste sous la tête, en guise d'oreiller. A l'espèce de chechia qui les coiffe, à leur profit osseux et mince, à leur nez recourbé en bec d'oiseau de proie, il est aisé de reconnaître des *Paganiz*, durs goémonniers de Guissény ou de l'Aber-Vrac'h, issus d'un sang de naufrageurs. Ils ont dû partir hier de l'extrême Léon et voyager toute la nuit, aux étoiles. Mais ce n'est là qu'un jeu pour ces éternels coureurs de grèves. Et puis, que ne feraient-ils pas pour saint Jean ! Leurs pères, dit-on, le priaient en ces termes :

« Jean de Plougaznou, par la vertu de ton doigt aiguise notre vue. Donne-nous le regard des cormorans, qui perce les ténèbres de la mer et de la nuit, afin que nous voyions venir de loin l'épave et, de plus loin encore, le maltôtier[1] ».

ANATOLE LE BRAZ

(La fin prochainement.)

1 C'est le nom par lequel on désigne presque toujours en Bretagne le douanier.

GUIGUERLEGUI

— Guiguerlegui! Voici la Guite! Qui veut des roses, des roses d'ombre, des roses d'or; qui veut des roses de mon jardin?

» Guiguerlegui! Voici la Guite! Qui veut des roses de mousse et des roses du petit ruisseau, et des roses de ma haute treille, qui veut des roses de mon jardin?

» Guiguerlegui! Voici la Guite! Qui veut des roses? Je les ai cueillies qui causaient tandis que les oiselets chantaient, sur le coteau et dans la vallée. Qui veut des roses de mon jardin, de mon grand jardin, qui court jusqu'au grand bois? Qui veut des roses? Guiguerlegui!

Et la petite fille, avec son éventaire où rient quelques fleurs dans les feuilles vertes, descend la rue pleine de soleil, flâne entre les murs blancs percés de fenêtres bien fermées de rideaux; et elle dit à ceux qui s'enferment loin du baiser d'ardente lumière: « Qui veut des roses, des roses de soleil! »

Elle chante une traînarde mélopée qu'elle a apprise on ne sait où, la petite fille un jour recueillie par de pauvres gens de la ville basse. Elle l'a retenue d'une halte d'autrefois, de quelque part par là, passé la proche frontière, de plus loin peut-être, car des gens sages ont dit qu'elle est d'Égypte ou de Bohême, et de plus sages encore, des médecins, ont déclaré qu'elle n'a pas toute sa raison; mais elle est si tranquille, si joliette, si paisible, la petite fillette d'une douzaine d'années,

et sa voix est si argentine! Elle gazouille des rondes que personne ne comprend et que sans doute elle ne comprend pas; on la laisse vaguer dans la ville comme un animal familier aux yeux de gazelle, au chant de mésange. « Guiguerlegui! voici la Guite! Qui veut des roses? »

Que croit-elle dire avec ce « Guiguerlegui » qui n'est d'aucune langue? C'est peut-être un souvenir de mots, de caresses puérils; la mère les murmurait à la petite fille qui les répétait, en zézayant, à la poupée de chiffons. « Guiguerlegui! » Tantôt elle le lance en un appel triomphant et clair, tantôt c'est une notalgique invocation, une mélopée traînante d'enfant qui s'apaise en petits sanglots après les larmes de la grande douleur. Elle y module de tout et personne ne la devine.

Parfois elle chante toute sa chanson, parfois elle grisolle seulement : « Guiguerlegui! Voici la Guite! » Mais en pénétrant dans la grande rue ensoleillée qui descend entre les murs blancs aux rares fenêtres, feutrées de rideaux épais, elle a chanté toute sa chanson, car elle a un client sûr.

C'est à une fenêtre du rez-de-chaussée, la seule qui soit vraiment ouverte, dont on écarte le plus possible les rideaux pour laisser le soleil claironner, gambader, rire, pétiller, piailler à son aise sur des gerbes de fleurs rares dont Guite n'a jamais entendu parler, sur de belles feuilles hautes et minces comme des lances et qui jaillissent de vases éclatants comme Guite n'en a vu que là. Elle n'est jamais entrée. Elle aperçoit des profondeurs d'ombre luisante, et des reflets d'or et de beaux jouets, des polichinelles vermillonnés et des pierrots pâles, et de petits poneys hauts comme de petits chiens, fringants et cabrés : mais près de la fenêtre, en une chaise longue, c'est son petit client Raymond Texier, à la tête un peu large et lourde, qui, dès qu'il l'entend, se soulève sur ses coussins. La petite pose son éventaire sur la fenêtre, le petit Raymond choisit, une servante accourt et paye la petite fille dans la rue, sur le trottoir. L'enfant dit : « Au revoir, petite Guite! » La petite Guite dit : « Merci, monsieur, et au revoir! » Et elle redescend la rue très lentement, malgré l'éclat intense du soleil, elle redescend le plus lentement qu'elle peut, à pas minuscules, et, quoiqu'elle sache que jusqu'au bas de la rue toutes les fenêtres et toutes les portes lui demeureront égoïs-

tement closes, elle chante de sa voix la plus charmante sa chanson : « Guiguerlegui! Voici la Guite! » Elle la chante toute, et de son mieux ; et quand elle chante de son mieux, c'est une petite voix mélancolique et nostalgique qui sort de ce corps pauvret.

Et le petit Raymond écoute et comprend, et le mot « Guiguerlegui » n'a pour lui nul mystère, ou du moins c'est un de ces mystères clairs qui saisissent lumineusement l'esprit. Sa mère lui en dit bien d'autres, des mots aimables, bavards, n'appartenant à d'autre langue qu'à celle de la tendresse et de la caresse. Et qu'il a entendu de phrases entières, dans sa fièvre, qui n'étaient que longs et tièdes et calmants passages d'une voix de duvet sur ses mains et son front! Et il y a longtemps, il ne sait pas combien de temps, quand il allait à l'école, le maître, M. Marlier, disait des choses bien plus extraordinaires, bien plus obscures : « Nabuchodonosor... Sennachérib... arc et centiare... », qu'on ne comprend pas et qui font mal à la tête ; — tandis que la chanson de la petite, c'est comme un éventail qui rafraîchit des roses.

Tout à l'heure on va venir chercher Raymond : sa mère entrera avec un sourire très gai, elle l'habillera de sa petite veste bleue, lui mettra son col marin; elle le peignera. La servante a le droit d'aider, elle n'a pas le droit de le toucher. Et on l'emmènera dans la salle à manger. Et son père arrivera brusquement en se frottant les mains... Raymond sait bien qu'il a toujours, en dépliant sa serviette, un regard qui n'est pas si joyeux et qui s'arrête un instant sur sa petite figure; mais c'est sans doute pour l'étonner, car tout de suite M. Texier éclate de rire et s'écrie : « Comment vas-tu, mon bonhomme? »

Raymond est sûr que son père est très bon. Quand il était tout petit, il pouvait aller se promener avec son père, qui savait très bien où se trouvaient toutes les curiosités de la ville, les chevaux de bois, et le marchand de macarons qui joue de belle musique rien qu'avec une cliquette de bois ; et aussi le marchand d'images... Il y en avait de jaunes, de bleues, de rouges et de dorées, avec des soldats de toutes les tailles et de tous les pays, et le marchand en montrait des centaines, toujours plus belles; et il faisait des plus belles un petit rouleau que Raymond emportait... Et puis aussi, son père savait de mer-

veilleuses histoires qui faisaient dresser les cheveux sur la tête. Heureusement qu'il les racontait toujours sur une promenade pleine de belles dames ou de belles fleurs; sans cela, Raymond eût été pris de peur. Ces histoires, quelles qu'elles fussent, rentraient dans deux catégories bien tranchées et distinctes : il y avait les histoires d'auberge et les histoires de bataille. Et lorsque Raymond demandait à son père : « Raconte-moi une histoire », son père lui répondait invariablement : « Une histoire d'auberge, ou une histoire de bataille? » Il avait absolument besoin d'être fixé là-dessus avant de commencer.

Et puis le père de Raymond était un homme très ingénieux; Raymond le savait : on disait dans la ville qu'un mendiant à qui on aurait donné un peu d'argent pouvait entrer dans les magasins de M. Texier et en sortir habillé de neuf des pieds à la tête, avec un chapeau, une canne, une montre, un porte-monnaie, une valise pour aller en voyage, et une épingle à sa cravate, s'il en aimait porter. Du temps où Raymond n'était pas malade, on le laissait aller aux magasins, qui étaient dans une autre rue de la ville, plus large et plus bruyante. Et il regardait les commis montrer tout cela aux paysans qui arrivaient en grosses blouses bleues bouffantes, descendaient de leurs carrioles que des petits garçons leur gardaient. Et il y avait devant la maison de M. Texier un aussi joyeux encombrement qu'au grand marché où tout le monde crie et rit et s'amuse pendant qu'on y achète des tas de merveilles. Et le petit Raymond montait un escalier, il trouvait son père dans une cage en bois avec des livres, des pupitres, des plumes et des bonbons qui, sans doute, lui servaient aussi à sa besogne. Quelquefois Raymond ne voyait pas son père; on lui disait que son père était parti en voyage, et la longue journée se passait, et, le soir, on entendait les grelots de la voiture : le dîner, ce jour-là, était en retard et Raymond courait à la porte, et, dans une bouffée de froid, son père entrait semblable au bonhomme Noël, parce qu'il était tout couvert de neige, sur sa grosse houppelande de drap bouclé, et aussi qu'il avait toujours dans les poches quelque curiosité fabriquée dans des villages lointains, qu'il faut au moins une demi-journée pour atteindre, et où l'on travaille ferme pour la joie des petits enfants. Et quand c'était un soir d'été, sa mère l'emmenait

dans le crépuscule, et, sur la route bordée de peupliers, on entendait les grelots, et le petit cheval trottait, trottait jusqu'à ce qu'il s'arrêtât devant le petit Raymond qu'il avait reconnu et qu'il laissait monter dans la voiture à côté de son père.

Et on avait dit à Raymond que, quand il serait guéri, il viendrait voir le nouveau magasin qui était tout à côté de l'ancien et bien plus grand. Il savait que M. Texier avait préparé pour les femmes ce que Raymond avait déjà vu pour les hommes; et le petit s'imaginait des merveilles de robes et des étoffes claires et des fleurs bien imitées, et toutes les belles dames de la Promenade et toutes les paysannes et toutes les petites filles réunies sous la bienveillante influence de son père pour être plus belles et mieux parées. Mais il fallait attendre, être bien sage et patiemment regarder les images, qu'on lui recherchait bien plus belles maintenant, qu'il trouvait bien moins amusantes, et les beaux jouets qui venaient de Paris, où certainement on les faisait bien mieux, et demeurer tranquille sur la chaise longue devant la fenêtre. Souvent, de son magasin où il voyait tout et commandait à tout, M. Texier envoyait des choses étonnantes et des gens extrêmement habiles : le commis sonnait, on ouvrait la fenêtre, et c'étaient des singes et des chiens savants, des singes avec d'extraordinaires chapeaux et de petites redingotes, et des chiens qui faisaient mille tours, et des acrobates et des musiciens qui savaient tout par cœur et jouaient des chansons de tous les pays... Tout cela était amusant, mais Raymond aimait encore mieux entendre passer la Guite, la petite Guite : « Guiguerlegui! Voici des roses, des roses d'ombre, des roses d'or... »

Ce jour-là, au moment où Raymond pensait qu'on venait l'habiller pour le déjeuner, sa mère entra et dit : « Je vous guide... » à un monsieur qui avait un ruban rouge à la redingote, et derrière ce monsieur venait M. Texier. Et la maman dit à Raymond :

— Ce monsieur vient de Paris exprès pour te voir.

Et le monsieur regarda beaucoup Raymond, lui demanda comment il se portait; et Raymond se plaignit qu'il ne pouvait pas marcher, conta qu'il voudrait aller sur la Promenade, jouer auprès de la musique, que la nuit souvent ses yeux demeuraient

tout grands ouverts. Le monsieur voulut savoir comment Raymond respirait, et madame Texier l'engagea à mettre sa tête sur la poitrine de Raymond. Le monsieur voulut que Raymond toussât, et le petit toussa en riant, bien que cela lui fît un peu mal ; mais le monsieur était très bizarre de venir de Paris, avec ces yeux sérieux et ce petit aspect de souris blanche, pour le faire tousser ! Le monsieur n'était certainement venu que pour cela, car il partit aussitôt de la chambre, et il devait être bien pressé, car Raymond ne le vit pas à table, déjeunant comme ordinairement les messieurs qui venaient de Paris pour parler à son père. Certainement il n'était venu que pour l'entendre tousser, et Raymond trouvait cela très joyeux.

Vers la fin du déjeuner, après que Raymond eut mangé ses œufs à la coque et une toute menue côtelette de mouton, pendant qu'il mangeait des gâteaux que la pâtissière, une très bonne personne, cuisait exprès pour lui, tous les jours, parce qu'une fois il les avait trouvés savoureux, sa mère lui dit :

— Petit Raymond, cela t'amuserait-il de faire un grand voyage avec papa et maman?

— Oh ! non !

— Pourquoi?

— Parce que je ne marche pas bien.

— Mais nous irons en chemin de fer.

— Alors, oui ! Où irons-nous?

— Tu verras, dit le père.

— Nous partirons demain matin.

— Ne peut-on pas emmener la petite Guite? dit Raymond.

— Quelle petite Guite? dit le père.

— C'est la fillette qui vend des roses, la petite Bohémienne. Elle passe le matin.

— Ah ! oui, se rappela le père ; on ne peut pas.

— Mais, ajouta la mère, tous les jours que tu ne seras pas là, on lui achètera tout de même.

— Oh ! oui, qu'on n'oublie pas ! dit Raymond.

*
* *

C'est un train très rapide qu'a choisi M. Texier : en deux minutes on est loin de la ville, en dix minutes on a dépassé tous les villages que l'enfant connaît : des petits clochers d'ar-

doise qui jaillissent d'un carré de cimes touffues s'évanouissent, des files d'arbres courent en sens inverse du train; il y a de grands pâturages verts où des chevaux gambadent comme des fous. Il y a des gares où l'on s'arrête, et des gens viennent à la portière présenter des corbeilles pleines de tartelettes; et puis ça recommence. L'enfant, de la portière, regarde les gens qui posent la bêche pour le mieux voir passer; des chaumes étincellent, des meules brillent comme des feux de paille, on passe près de maisons qui se dissimulent vite derrière un vert rideau d'arbres, mais pas assez pour que les cygnes n'aient le temps de rider un peu leur étang, que le paon ne puisse éployer sa parure; de petits enfants sautent des perrons pour courir jouer avec le train, mais il y a sans doute de prudentes personnes qui les retiennent. On arrive à une gare : là c'est la ville, les rues, les gens causent gaiement.

— C'est ici que nous allons? dit l'enfant.

— Non, lui répond-on, ici nous prenons une voiture.

— Et où va-t-on avec la voiture?

— Au pays des fées, dit la mère en souriant.

On y va au grand trot de deux bons chevaux qui agitent la tête pour faire sonner leurs colliers de clochettes : cela fait une petite musique monotone et berceuse; et puis on passe à travers des plaines où de longues piques de bois sont enrubannées de feuilles, et si hautes que l'enfant s'extasie.

— C'est du houblon, dit le père.

Et l'enfant regarde. Mais voici un village : des coqs se ruent dans les rues, les poules s'effarent, des paysans saluent, et, sur une vaste bâtisse blanche, un oiseau blanc comme les cygnes, au long bec rouge, regarde passer la voiture.

— C'est une cigogne, dit le père.

Et puis la voiture va moins vite; ça monte, ça monte en lacets blancs parmi des haies, cela tourne toujours, le cliquetis des clochettes est très petit, très menu, les chevaux ont toujours l'air de tourner la tête l'un vers l'autre et de se consulter sur l'opportunité de continuer à monter. Enfin, voici plus d'air et de lumière, on voit des arbres qui sont très loin, et la voiture repart au grand trot; les chevaux sont contents, certes, et filent avec entrain. Voici de petites maisons toutes basses, avec de gros bonnets énormes de tuiles qui sont d'im-

menses greniers, et, sur chaque porte, l'enfant voit une femme assise entre des flammes rouges, jaunes, roses, qui sont des passe-roses, une femme qui file au rouet comme sur les images.

— Ah! voici le pays des fées! s'écrie l'enfant.

Et il a raison, car, sur toute une longue rue, dans la joie des fleurs, des femmes filent au rouet; en voici une qui file dans un jardin, parmi de vrais rosiers éclatants.

— Guiguerlegui! Qui veut des roses? s'écrie Raymond en éclat de joie.

Mais ce n'est sans doute pas le pays des fées, car la voiture court toujours bien vite. Le cocher, avec son chapeau de toile cirée, sa petite veste bleue à boutons d'acier, son gilet rouge, son pantalon de velours vert, a bien l'air qu'il faut pour un cocher de pays de fées. Mais on n'entend plus le bruit des roues de la voiture, et on ne voit plus le soleil qu'à travers une fine dentelle de feuilles. La voiture va très vite sur un terrain feutré de feuilles de pins.

— On ne peut pas s'arrêter? dit l'enfant.

— Non, dit le père: il faut nous presser; nous serions en retard pour le dîner.

Et voici la clairière et sa largeur verte, et des forêts basses de feuilles, et un petit bruissement d'eau, et les pas des chevaux sonnent sur une large route, entre les grands arbres où tous les oiseaux se sont perchés pour un adieu au soleil qui s'en va là-bas en agitant son manteau pourpre par la lumière plus tendre. Voici d'autres maisons, et tant de roses trémières, et tant de vieilles bonnes fées qui sourient à leur rouet, en cette grande rue! On aperçoit un pont tout vert et noir, tout moussu, d'une seule arche, sous lequel il fait très noir; mais c'est par-dessus qu'on passe, et en le traversant Raymond voit qu'il y a au fond une eau toute vert clair comme l'eau d'une pièce d'eau. Et l'on s'arrête dans une grande cour où il y a déjà beaucoup de voitures. Et c'est dans une très grande salle à manger, bien plus vaste qu'à la maison, que ce soir-là Raymond mange des truites et des côtelettes, et on lui donne des petits fruits des bois qui s'appellent des myrtilles et qui rendent la bouche toute noire, ce qui est très amusant. Et une belle dame vient qui est peut-être une fée, qui tient des roses à la main, qui demande à madame Texier quel âge a ce ché-

rubin, et si elle est parfaitement contente, et si le chérubin est content : il répond oui, et elle partage ses roses entre madame Texier et l'enfant, qui revoit brusquement la rue ensoleillée et la petite fillette qui accourt avec sa robe brune, son tablier rayé bleu et blanc, son éventaire et son bonnet blanc à bavolet, en chantant : « Guiguerlegui ! Voici des roses !... » Et il balance la tête, en chantonnant comme elle.

Comme il n'est pas tard, M. Texier décrète qu'on ira faire un petit tour dans la ville : et sur les portes encore, dans le jour finissant, ce sont des femmes au rouet, et des femmes devant des carreaux de dentellières ; mais ce ne sont plus de belles fées comme il y en avait sur la route et qui souriaient ! Celles-ci parlent et elles sont moins jolies. Elles devraient, non point parler, mais chanter. Madame Texier montre à son fils les merveilleuses choses toutes blanches qu'elles savent fabriquer de leurs doigts, et si agilement, et de l'estime pour elles revient à l'enfant. Dans l'intérieur des maisons où ils entrent, tout le monde s'évertue à ouvrir devant sa mère des tas de boîtes bleues d'où l'on sort des petits paquets de dentelles qui reposent sur des papiers d'un bleu céleste comme le ciel des images. Et sa mère les lui montre et lui demande si c'est joli ; et tout le monde lui rit. Il y a des vieilles dames à lunettes et des fillettes ; et il est content de voir que son père a ordonné qu'on apporte tout cela le lendemain à l'hôtel : vraiment Raymond pense que son père est un homme important, à qui nulle part on n'a rien à refuser.

Et que le sommeil est différent, en ce pays des fées ! Là-bas, à la ville, c'est quelqu'un qui chuchote toujours, qui marmonne, qui fredonne avec ce tic-tac de la pendule qui est un tic-tac aigu et dur ; on se retourne, on dort mal, il y a comme des gens dans la rue qui ne rassureraient pas si on était seul. Ici on est venu rouler l'enfant dans un drap fait des plus fines dentelles, et les fées qui s'en sont chargées étaient en toilette très simple, d'abord, jusqu'à ce que Raymond fit semblant de dormir ; et puis aussitôt elles avaient revêtu les robes les plus éblouissantes, elles avaient consulté madame Texier qui, elle aussi, avait fait semblant de dormir et puis s'était réveillée ; elle avait dit : « Vous revoici, mes belles ! Je ne vous avais pas revues depuis le baptême de mon petit Raymond ; le voici...

Comme vous voyez, il est très bien portant; à présent, il voyage pour son plaisir. La vilaine fée Carabosse qui lui avait prédit qu'il irait à l'école, et qu'il aurait toujours mal à la tête, est partie pour un long voyage... et ne sait quand reviendra! — Heureusement! dit une belle fée. Et, d'ici là, monsieur votre fils sera un grand et fort jeune homme capable de s'en défendre... Nous avions souvent de ses nouvelles. — Oui, madame la fée? Et comment donc?... — Mais, madame, par la petite Guite, qui n'est autre que la fée Guiguerlegui! Elle est exilée sur la terre pour avoir mal gardé les fraises de la fée Morgane, dont elle était vassale et première jardinière; mais cela n'aura qu'un temps et elle peut venir une fois par semaine nous visiter et redevenir fée. Le reste du temps, elle doit porter sa robe de bure, son petit tablier, son bonnet à bavolet, mais cela ne durera pas, madame... A-t-elle au moins bien soin de passer tous les jours dans votre rue avec ses bouquets? — Ah! oui, mesdames les fées, bien certainement, elle passe bien gentiment et bien exactement. »

« Guiguerlegui! Qui veut des roses, des roses mousseuses qui viennent de loin, avec des petites perles dessus? Me voici! » Et la petite Guite entrait en éclatant de rire; elle jetait son bonnet, son tablier, et se diaprait d'une simarre de toutes les couleurs; elle prenait la moitié de ses roses et s'en faisait, avec une telle vitesse de doigts qu'elle semblait faire de la dentelle, un chapeau éblouissant où elle piquait des mésanges et des papillons. Elle s'interrompit en disant : « Suis-je bête! Raymond est là, je dois lui garder des roses! » Et elle en jetait, elle en jetait sur Raymond qui riait, lui en jetait sur les mains, sur la figure. Et Raymond les lui relançait, et la petite Guite riait en le jonchant tout de nouveau. « Et maintenant, Raymond, nous allons chanter; non, pas comme cela! Cela, c'est ma chanson triste comme je la dis dans la rue quand tu es malade et que j'en suis toute navrée. Mais maintenant que tu es grand et fort et que nous pouvons jouer tous les deux, chantons très haut, et joyeusement... »

— Guiguerlegui! s'écrie l'enfant.

Mais il lui semble que tout est noir : sa mère accourt avec une lumière, mais une petite lumière, et elle n'a plus sa belle robe couleur d'aurore.

— Où sont les fées? Elles sont parties? dit l'enfant.

— Oui, te chercher des jouets, elles vont revenir tout de suite, dès que tu dormiras.

— Et la petite Guite aussi?

— La petite Guite aussi. Mais fais semblant de dormir, et aussitôt elles reviendront toutes.

Et certainement madame Texier disait toujours la vérité. Dès que Raymond eut fait semblant de fermer les yeux, il vit toutes les fées qui jouaient à cache-cache dans la chambre. Et sa mère disait : « Faites attention de ne pas le réveiller, il dort pour de bon. » Et Raymond de rire. Et la petite Guite de rire : « Je sais ce qu'il en est. » Et elle prit Raymond par la main, et le mena cueillir des fleurs dans un grand et profond jardin ; et Raymond l'aidait inlassablement à remplir d'énormes éventaires avec des roses roses qui riaient et qui chantaient, et qui, une fois dans l'éventaire, faisaient, pour qu'on les crût sages, très sérieusement semblant de dormir. Et il y avait là des roses d'or, des roses d'ombre, des roses de treille, des roses de ruisselet, et de grands pans de lierre qu'ils détachaient, d'un seul coup, de grands murs qui, d'un seul coup, se recouvraient de lierre! Il y avait des roses qui allaient se cacher dans des viornes; Raymond les rattrapait très facilement et les amenait à Guite en lui disant : « La voici, la vilaine qui se sauve! » Et la vilaine était très jolie dans son embarras de rose grondée; et toutes les fées arrivaient là pour voir ce qu'il en était advenu, de la petite Guite et du petit Raymond. Et une qui était très belle dit à Guite : « Petite Guite, il faut t'en retourner dans le pays de Raymond. Emporte toutes les roses, et voici pour toi de très belles dentelles que tu coudras sur du papier pour en envelopper les bouquets quand tu viendras chanter près de la fenêtre de Raymond. » — Et tout le monde, sentant que Raymond allait avoir beaucoup de chagrin du départ de sa petite amie, chante une berceuse que chantait souvent aussi madame Texier; et alors Raymond s'endormit...

*
* *

Toutes ces clochettes, tous ces pas de chevaux, ces « hue », ces « dia », tout cet arroi invisible et bruyant de chaises de

poste, et le postillon, et cette vieille dame qui est vêtue de reflets changeants, qui a l'air si aimable parmi ses tire-bouchons gris à l'anglaise et qui éploie entre ses doigts tant de blanches transparences entre le jour et le sommeil, tout cela c'est naturellement, normalement, le pays des fées. Et le petit Raymond tend ses bras de toute leur longueur et tapote sur le bois de son lit : « Guiguerlegui ! Qui veut des roses ! » Et sa mère est là, tout de suite, naturellement : « Eh bien ! petit Raymond ? — Qui veut des roses, des roses de mon jardin ?... » Et l'enfant se retourne et rit et ferme les yeux pour revoir passer la petite fée de sa rue, et puis les rouvre et s'accoude et entr'ouvre les rideaux de son lit. Au bruit, sa mère qui reconduit l'aimable vieille personne, se retourne, met un doigt sur sa bouche et l'enfant se dit : « C'est pour une surprise ! » Il referme les yeux : ah ! tout ce qu'on lui apporte ! Voici un lézard qui passe vite, si vite qu'un petit campagnol n'arrive pas à l'attraper ; et le chat attraperait le petit campagnol par la queue, si la mère Michel courant avec son cabas n'attrapait la queue du chat qui volte et veut griffer, mais elle reçoit une merveilleuse claque ; et c'est le commissaire en personne, en sa robe noire, avec sa batte noire et sa toque noire et son rabat blanc. Et puis la petite marchande de roses qui s'écrie : « Guiguerlegui ! Qui veut des roses d'or ? Qui veut des roses d'ombre ? » Et le commissaire en tombe sur le nez ! Ah ! c'est trop fort ! La petite Guite est en train de battre le commissaire ! Quel courage et quelle force elle contient, cette petite Guite ! Et sa force procède de tout ce soleil qui l'environne, qui l'éclaire, qui la nimbe, qui la grandit. Elle paraît danser dans un rayon de flamme.

— Chasseur diligent, que fais-tu à l'aurore ? tonne une voix, la voix bien connue de M. Texier.

Et Raymond se réveille en sursaut.

— Eh bien, lui dit son père, chasseur diligent, que fais-tu à l'aurore ?

— Je ne sais pas, dit l'enfant.

— Eh bien ! tu dors, mais il faudra te lever.

— Une histoire, une histoire d'auberge ! s'écrie l'enfant en riant.

— Eh bien ! la voilà : il y a dans une auberge un petit

garçon qui est si content de dormir qu'à midi il n'est pas levé.

— Ce n'est pas moi, dit Raymond.

— Non, car il est onze heures et demie.

— Qu'est-ce qu'on lui a fait, au petit garçon qui ne s'est levé qu'à midi ?

— On lui a coupé les bras et les jambes.

— Et à celui qui ne s'est levé qu'à onze heures et demie ?

— Eh bien ! son père est venu lui dire poliment : « Monsieur de Raymond, jeune prince royal d'avenir, veuillez être assez bon pour bien vouloir condescendre à vouloir bien venir déjeuner : la cour et les œufs vous attendent. »

— Bien ! dit Raymond ; mais où était sa mère pendant ce temps-là ?

— Je ne sais pas.

— Je parie que c'est elle qui rit derrière le rideau.

Et, en effet, c'était sa mère qui sortit du rideau, lequel était de même étoffe que le ciel du pays des fées. Et Raymond dit très gravement :

— Alors, je veux bien qu'on me lève, mais qui est-ce qui va aider maman à m'habiller ?

— Mais moi ! dit son père.

— Eh bien ! dit Raymond, nous n'avons pas bientôt fini.

— Allons, dépêche-toi, moucheron ! dit son père.

Et l'enfant, très sage, de ralentir un peu sa toilette par des essais d'imitation. Et sa mère :

— Petit Raymond, tiens-toi tranquille, sans quoi tu n'auras pas ta surprise.

— Ah ! c'est midi... Alors, maman, je devine ce que c'est : tu as fait venir la petite Guite ?

— Ah çà ! mais il en est fou de sa petite Guite ! dit le père. Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

— C'est sa distraction... Mais la petite Guite n'est pas ici, mon chéri !

— Si, maman, elle y est.

— Bien, mon chéri ; tu es prêt, allons déjeuner. Si tu la vois, tu lui achèteras des fleurs.

Et c'est une grande table où il y a bien des gens très laids, où il faut faire attention. Heureusement que M. Texier est là pour ramasser la cuiller, et, de l'autre côté, maman, pour

surveiller la fourchette, qui tombent toujours, qui ont un penchant déterminé à tomber dès qu'on les touche. Et il y a un curé qui a l'air terrible, et un gros monsieur tout rouge, et puis, plus loin encore, d'autres personnes. On ne leur parle pas, ils mangent, ils font des gestes là-bas, entre eux : ce doit être des personnages du Guignol. Et ce déjeuner est long. Il y a un rayon de soleil qui s'amuse avec un chien, de l'autre côté de la fenêtre : ils jouent à saute-mouton ; de près, ce doit être très curieux. Enfin, c'est fini, on se lève. On va vers le rayon de soleil, et M. Texier frappe dans ses mains. Aussitôt, car M. Texier est tout-puissant, le chien se sauve, et voici à sa place un petit âne tout fanfreluché de rouge, sur lequel M. Texier, qui est très fort, assied le petit Raymond.

— Je vais peut-être tomber, dit l'enfant.

— Non, dit le père, je suis là.

Alors l'enfant, très content, emprunte la canne de son père, qui est d'un bois distingué, avec un pommeau d'ivoire très comme il faut, et agace l'âne qui, habitué à bien d'autres sévices, se borne à pointer les oreilles en avant comme pour montrer qu'il ne craindrait pas de foncer contre tout danger, mais que c'est un petit enfant qui le houspille et que, par conséquent, il dédaigne et même ne s'aperçoit pas : à preuve, cette herbe qu'il happe distraitement entre deux pavés et que personne n'ose l'empêcher de brouter.

Et le petit âne monte, monte entre des rangées de pins. M. Texier a l'extrême obligeance de ramasser toutes les pommes de pin qui échappent à l'attention de madame Texier, car Raymond a exprimé le désir d'en emporter quelques-unes. M. Texier a allumé un cigare, et Raymond veut bien le prévenir qu'en se baissant avec ce brasier à la bouche, il court le risque de mettre le feu à la forêt.

— Elle est assurée, dit le père.

Et Raymond se tranquillise.

— Où allons-nous ? dit Raymond ; encore au pays des fées ?

— D'autres fées, dit la mère.

Et les voilà bientôt dans un drôle de petit village qui carillonne tout seul, avec de très petites maisons basses et de gros bonnets de chaume qu'elles portent tout de travers ; et dans chacune il y a un petit homme qui a un œil infiniment

plus gros et plus clair que l'autre et qui est penché sur un établi. O force miraculeuse de M. Texier! Dès que M. Texier parle à un de ces hommes, il reprend deux yeux parfaitement ordinaires, il pose un grand œil clair sur la table, et il fait jouer un tas de pendules, de petites pendules de bois qui chantent, qui chantent le même air que M. Texier a l'habitude de chanter. Seulement, elles ne le finissent pas : sans doute, M. Texier les intimide.

Ces pendules s'entr'ouvrent, et Raymond voit sur des balcons de petits personnages, des hommes, des paysannes, qui poussent un volet, et saluent; qui dansent, ouvrent et ferment des portes. Ils sont très drôles, mais enfin ce n'est pas le pays des fées, et c'est avec plaisir que Raymond retrouve son âne qui gambade à l'idée du retour, qui fait semblant de vouloir entrer dans toutes les maisons, qui joue à se laisser tirer par la bride, qui danse, qui veut, comme Raymond, et en même temps, voir ce qu'il y a en haut des talus et qui fait tout de si bonne grâce que Raymond rit, que M. Texier rit. Il y a au ciel un oiseau qui fait de grands cercles : sans doute c'est un aigle ; mais M. Texier est là pour défendre le petit ânon, et c'est certainement à cette particularité que le joyeux petit ânon dut de revenir sain et sauf à la ville. Car les aigles, c'est fort et méchant; et malgré cela, l'âne revint jusqu'à l'hôtel, y déposa le petit Raymond et aussitôt repartit en courant, en sautant pour aller jouer. Et il avait bien raison, car le petit Raymond courut aussi, — hélas! quelques pas seulement! mais il y avait longtemps qu'il n'avait si bien couru. Et quand il vit que l'âne voulait aller jouer trop loin, il se rapprocha, se jeta dans les bras de sa mère, puis continua à jouer auprès d'elle; et sa maman pleurait de plaisir de l'avoir vu si joyeux et si alerte.

*
* *

— Allons, mon ami, toussez un peu.

Et Raymond reconnut tout de suite cet homme qui était venu pour le voir et l'entendre tousser.

— Allons, mon ami, comment toussez-vous?

Et Raymond toussa en riant de toutes ses forces ; et l'homme de l'art le frappa sur l'épaule en disant :

— Là, là, mon bon ami, nous sommes un des plus solides gaillards qui aient jamais été à l'école. Demain, s'il plaît à Dieu, nous pourrons y faire un petit tour, histoire de nous y réhabituer.

Il paraît que cet homme jouissait d'une énorme influence dans la famille, car M. Texier dit tranquillement :

— Soit ; il ira le matin, un peu.

Et madame Texier ajouta :

— Comme tu voudras, mon ami.

Et Raymond se sentit sans défense contre cet homme qui revenait exprès de Paris pour l'envoyer à l'école.

L'école, c'est un grand endroit clair et spacieux. Au mur, il y a toute la France sur une carte et le monde entier sur une autre. Il y a des rangées de banquettes, il y a une chaire d'où le maître, M. Marlier, parle avec abondance ; il y a des mouches en multitude et des plus curieuses, infiniment plus amusantes que celles de la maison. Elles savent bien qu'à l'école on ne pourra pas les attraper parce qu'il est défendu de quitter sa place et de courir. Alors, elles font de petits cercles autour de la tête en murmurant toujours : leur bourdonnement, cela n'a aucun intérêt à la maison, mais à l'école, ça parle des bois où l'on pourrait se promener, parmi des frémissements de jolis papillons couleur de lait, de lumière, couleur de belles robes.

Les papillons ont d'autres habitudes que les mouches : ils n'aiment pas l'école, ils n'entrent jamais dans la salle ; mais on en voit qui se secouent comme des brindilles de joie, comme des étincelles de soie, tout près des grands arbres de la cour. Ils ont bien raison. Qu'il doit y avoir de beaux papillons sur l'éventaire de la petite Guite, qui certainement parcourt déjà la ville ! Qu'elle serait jolie, si elle passait sous ces grands arbres, sur la silencieuse pelouse ! Les feuilles ont de drôles de mouvements ; il y a des branches qui paraissent saluer le petit, et il leur esquisse un tout petit signe, et la branche a compris, car elle répond aussi d'un léger signe. Et l'enfant regarde la solennelle et noire pendule qui sonne tout de même l'heure de la liberté. Cette pendule aussi n'est

pareille à aucune autre : tout ce qui est à l'école est dissemblable de tout ce qui se trouve ailleurs. Cette pendule, au lieu d'avoir une jolie statuette dessus, une marquise de porcelaine toute poudrée, fleurie, avec un bel éventail à la main, comme la pendule de madame Texier, qui est la plus jolie pendule de la ville, elle est sombre, elle possède un cadre noir, noir comme la redingote du monsieur de Paris, un ventre blanc et rond comme le ventre du monsieur de Paris, et elle a l'aspect dur, avec ses aiguilles si droites, au lieu que les aiguilles de la pendule de madame Texier sont ouvrées, tressées, manigancées si joliment! On dit que la pendule de madame Texier est « du temps » : qu'est-ce que cela veut dire ? Et celle-ci, est-elle du temps ? du temps si long !... Et l'enfant rit ; et de la pendule il saute à penser à la gouvernante des demoiselles Clérot, qui est noire aussi, et vaste et sévère, qui ouvre la bouche très large, pour en projeter des éclats de voix de chantre. Et la pendule sonne très grave, très régulière, les onze coups, et c'est une bousculade. Et Raymond, qui n'a pas encore de livres à ranger, est tout de suite dehors et tombe aux mains de sa bonne, tandis que le ciel, très heureux que la classe soit terminée, sourit plus bleu, plus blanc, et que les cloches de la ville sonnent gaies, de sonorité joliette, comme un matin de jour de fête, alors que les servantes babillent en robes claires sur le pas des portes, que les demoiselles se regardent au miroir avant d'aller à la messe, et qu'on sent par toute la ville monter et se répandre l'odeur de bonnes pâtisseries.

Et tout est en fête : le drapeau de la recette générale se tord joyeusement ; un charretier qui monte la rue, le fouet aux épaules, mange un énorme chanteau de pain, un démesuré morceau de gros pain bis ; et ses joues enflent et les veines de son front se gonflent, que c'est merveille. Et ses chevaux sont superbes et forts dans leur harnachement passementé de grosse laine bleue ; et Raymond constate gaiement qu'il va plus vite et les dépasse. Sur la place Sainte-Ségolène, c'est une gaieté éblouissante. Il y a des petites filles qui jouent au furet sous le portail de l'église, il y a des tas de petites marchandes assises derrière leurs paniers : la bonne, Ketterl, qui vient de loin, du Palatinat, et qui est musarde dans le tréfonds

de son âme, arrête M. Raymond devant toutes ces curiosités. Et voilà qui est bien plus beau que tout : il y a là un paysan qui veut vendre deux petites chèvres blanches, toutes petites, toutes blanches, qui tirent sur leur corde en se cabrant, qui veulent jouer avec le petit Raymond.

— Achetez-les, Ketterl ! dit l'enfant.

La vieille Ketterl voudrait bien, elle convient que ce serait bien amusant de faire courir les petites chèvres sur le beau tapis, dans la grande chambre de M. Raymond; mais elle n'ose pas, elle demandera à madame Texier. Et tous les deux s'éloignent avec regret, avec un gros regret; et Ketterl voit le petit Raymond si navré de n'avoir pas son jouet vivant que, nonobstant ses instructions sévères, elle s'arrête avec M. Raymond chez un pâtissier tout de blanc vêtu qui témoigne d'un grand bonheur à voir M. Raymond si « forci, » et se déclare très honoré que ses gâteaux lui plaisent.

On a fait à peine quelques pas que voici, mais oui ! voici bien M. Texier lui-même, sa redingote flottante sur son gilet blanc, son lorgnon d'or, son chapeau de paille et toute sa démarche de confort et de puissance. C'est M. Texier qui a voulu venir à la rencontre de son fils pour voir comment l'école lui a réussi. M. Texier a tout quitté pour cela, et, quoique ce soit pour son fils, la vieille Ketterl en manifeste à l'enfant une surprise toute mêlée d'admiration. Ce que cela peut coûter à M. Texier, cette heure prise sur son temps ordinairement voué au labeur, cela ne peut se calculer exactement; et Ketterl rentre en elle-même davantage encore pour réfléchir et à son humble condition et aussi au plaisir qu'il y a pour elle à défiler avec un aussi beau petit garçon devant un père si puissant. M. Texier est selon son habitude aussi débonnaire que fort: c'est lui qui continuera à reconduire monsieur son fils par le plus long chemin, celui des écoliers. Et Ketterl trottine, trottine vite vers la maison, où il y a tant de travaux urgents ! M. Texier est bien libre de prendre le chemin qui lui convient; ce n'est pas comme Ketterl, qui doit suivre la route la plus courte. M. Texier est libre d'acheter sur l'heure les deux petites chèvres blanches, de passer chez un monsieur et de commander une petite niche pour les loger. En attendant qu'on apporte la niche et les chèvres,

M. Texier veut faire une petite promenade avec son fils, et les voilà sur une grande et belle place où se trouvent la préfecture et le théâtre, où un grand jet d'eau pleure toujours. Et des messieurs graves et sérieux s'y promènent, et tout le monde se salue, et un très vieux monsieur vient vers M. Texier.

— Bonjour, monsieur le maire, dit M. Texier.

— Bonjour, monsieur Texier; vous vous promenez, c'est bien rare de votre part!...

— Oui, je suis toujours occupé; mais aujourd'hui j'avais mon petit garnement qui retourne à l'école pour la première fois, après une longue convalescence, et je suis venu à sa rencontre.

— Il est bien gentil; quel âge a-t-il?

— Sept ans.

— Et qu'en pensez-vous faire?

— Oh! un travailleur comme moi; il continuera ma maison quand il sera grand.

— C'est très bien, cela, vous avez raison; le pays n'a pas besoin de tant de médecins et d'avocats, il nous faut des chefs de maisons de commerce... Je serais heureux, monsieur Texier, que vous fissiez partie du conseil général.

— Oh! je n'ai pas le temps.

— On m'a dit, monsieur Texier, que vous veniez encore d'acheter quelque chose.

— Oui, dit Raymond, papa m'a acheté deux chèvres blanches, et je demanderai à maman d'acheter la petite voiture.

— Ah! le rusé! dit son père. Oui, monsieur le maire, j'ai acheté la maison à côté des deux miennes, je veux indemniser les locataires, et, de bas en haut, j'installerai tout un bazar agricole et ouvrier. On y trouvera tout, depuis le sécateur et la faucille jusqu'aux instruments aratoires à vapeur.

— Vous aurez à faire, monsieur Texier, pour habituer nos paysans à ces grosses machines.

— Avec le temps, on arrive à tout, monsieur le maire.

— C'est d'une bonne initiative, monsieur Texier; c'est ainsi qu'il faut entendre le commerce... Avec beaucoup de prudence et beaucoup d'audace, on arrive à tout.

Les deux messieurs se sont dirigés vers une jolie placette qui allonge vers la berge de la rivière quatre rangées de beaux

marronniers. Il y a des bancs, ils vont s'asseoir un instant.

— Joue, Raymond.

Raymond joue à ramasser les coques épaisses et vertes des marrons et s'amuse à leur ôter leurs inoffensifs piquants. Et M. Texier raconte à M. le maire son rêve de magasins immenses, d'une Thèbes aux cent portes vitrées battant sans cesse au milieu de la ville, plan réalisable, prochainement réalisé... Et Raymond s'enorgueillit, sa petite imagination lui bâtit un palais.

— Guiguerlegui! Qui veut des roses?

Voici la petite Guite avec son éventaire. Elle n'ose pas s'approcher des puissants messieurs, mais elle voudrait bien offrir ses fleurs à Raymond. Et Raymond laisse tomber sa collection de marrons et de feuilles et court vers la petite Guite.

— Bonjour, Guite.

— Bonjour, monsieur Raymond. Vous voilà guéri, vous voilà en premenade...

— Oui, Guite, je reviens de l'école... Tu n'y vas jamais, à l'école?

— Oh! non, on n'a pas le temps. Il faut rester entre de grands murs; c'est bon pour des gens comme vous, monsieur Raymond!

— Je sais bien, — dit Raymond d'un air capable, — mais on ne s'y amuse pas. Quand je serai grand, Guite, je ferai tout ce que je voudrai, je n'irai plus à l'école; je viendrai te prendre et nous irons ensemble chercher des roses, et tu n'auras plus besoin de courir la ville pour les vendre, je te les achèterai toutes.

— Raymond! appelle M. Tixier.

— Papa, achète des roses à la petite Guite.

— Oui, soit!

Et M. Texier est assez bon pour couper sa conversation et acheter des roses à la petite Guite, qui s'en va, qui n'ose pas rester, mais qui s'en va à regret, en chantant toute sa chanson. Et Raymond voudrait bien s'en aller avec elle, mais il n'ose pas : que dirait son père? Et il ramasse mélancoliquement ses marrons et ses feuilles, en regardant d'un air d'envie le bouquet que son père tient à la main, qu'il

a l'air de promener aux quatre coins de l'horizon en de volubiles explications, jusqu'à ce qu'il se lève, prenne la main de Raymond et le ramène à la maison. Et comme M. le maire et M. Texier font route ensemble, le petit Raymond s'ennuie; et ce qu'il cherche de tous ses yeux, en suivant les deux hommes qu'il n'écoute plus, c'est la petite Guite et sa chanson.

*
* *

Raymond a fait un très mauvais rêve : M. Marlier, qui est à l'ordinaire très gentil, est venu. Il a exigé absolument que Raymond apprît sur-le-champ sa leçon, ce qui est tout à fait impossible, vu que de méchantes femmes piquent Raymond avec de grandes aiguilles. Et Raymond se retourne dans son lit, objecte que ce n'est pas l'heure de l'école, que M. Marlier devrait chasser les méchantes femmes. Mais M. Marlier, au contraire, déclare qu'il les a amenées, qu'on piquera Raymond avec de grandes aiguilles tant qu'il ne travaillera pas. Et le petit garçon pleure; sa mère accourt, elle le débarrasse de M. Marlier, elle promet qu'on n'ira plus à l'école: mais il reste à l'enfant une grosse douleur derrière la tête : on dirait qu'elle ne tient plus, qu'elle ballotte sur les épaules, qu'elle est vide.

Il se sent tout petit, il se sent tout faible; et puis, tantôt on le brûle avec des charbons, tantôt on lui retire ses couvertures et il est glacé de froid. Sa mère lui prend les mains et le console; mais, à un lancinement déjà éprouvé, Raymond comprend que c'est la maladie qui revient. Il a peur dans la chambre noire, il supplie qu'on allume plus de lampes. Il est certain qu'il y a là quelqu'un d'invisible qui lui en veut. Non, ce n'est pas Croquemitaine. Il est inutile de lui persuader que Croquemitaine est inoffensif, que Croquemitaine n'a rien à faire avec lui. Il sait qu'il y a là dans un coin une vieille femme, très vieille, très lézardée, avec de très vilains petits yeux rouges, qui a une main de feu et une main de glace. Il l'a déjà vue et ce n'était pas en rêvant: c'est la vilaine Carabosse qui a prédit qu'il aurait toujours mal à la tête, qu'il vacillerait toujours sur ses petites jambes, c'est la vilaine fée qui ne veut pas qu'il soit un jour un grand roi

puissant du pays des fées, un grand roi qui viendrait s'installer dans les magasins de son père, et qui mènerait par la main avec lui la fée Guite et la ferait asseoir au milieu, là où il y a des pièces d'étoffes qui sont pendues comme les dais d'un trône, et la ferait reconnaître reine par tous les commis.

— Où est Guite, où est la petite Guite?

— Mais elle n'est pas là, mon chéri.

— Qu'on aille la chercher tout de suite.

— Mais elle dort, mon ami, la petite Guite. Si on va la chercher maintenant, demain elle sera malade... Demain on la fera venir, avec toutes les fleurs de la campagne!

— Oui, dit l'enfant, mais c'est bien long.

Et M. Texier, qui est là, qui ne peut rien contre la vilaine fée, M. Texier, qui n'est qu'un homme, marmotte :

— Qu'est-ce qui a fichu cette idée dans la tête de cet enfant?

— Personne, mon ami, dit madame Texier, personne. Tu as été enfant...

— Oui, mais pas enfant à ce point !

— Calme-toi, calme-toi, mon ami, ce n'est rien, c'est un malaise...

Et M. Texier se penche à l'oreille de madame Texier :

— Non, demain, à la première heure, ça pourrait le gêner, le frapper... Il va dormir un peu.

Mais Raymond ne dort pas, il ferme les yeux ; il ne dit rien parce que personne ne peut l'aider, que personne ne comprend rien. Il se fait tout petit pour éviter la mauvaise fée qui tourne dans la chambre en lançant de mauvais regards. Pourvu qu'elle ne touche pas la tasse qu'on lui prépare !... Ah ! elle s'en est approchée. Raymond a bien vu dans la fumée ses petits yeux verts et rouges, il repose la tasse.

— Maman, maman, la mauvaise fée y a jeté quelque chose ; non, ne me force pas, ne pleure pas.

— Mais je ne pleure pas, petit.

— Je croyais... Je veux dormir.

Et Raymond ferme les yeux, il ne sait s'il dort, il lui semble que son ennemie a imprimé au lit un insupportable balancement. Pour ne pas tomber, il saisit la main de sa mère, puis pose sa tête sur l'épaule de sa mère pour échapper

à la grosse bête velue qui bourdonne, et, tout en somnolant, il pousse de petits sanglots.

C'est au matin peut-être : il n'en est pas sûr : il fait si peu de soleil ! C'est grisâtre à travers les lourds rideaux. Quelqu'un lui touche le poignet, et il voit un grand monsieur noir : celui-là, il le reconnaît, c'est un médecin de la ville. Le médecin regarde et fait comme le monsieur de Paris : il écoute dans la poitrine du petit Raymond. Et Raymond comprend que pour quelque temps on ne le mènera plus à l'école.

— J'ai eu tort de l'y envoyer, dit M. Texier.

— Sans doute ! dit le médecin ; ces messieurs de Paris vont trop vite en besogne : ils vous guérissent trop vite, et la rechute vient... Mais cela ne sera rien, mon petit ami. Aimez-vous aller à l'école?

— Oh! non!

— Eh bien! vous n'irez pas; vous irez à la campagne dans un grand jardin.

— J'aurai mes chèvres ?

— Oui, tu auras tes chèvres.

— Et la petite Guite viendra?

— Et la petite Guite viendra...

Près d'une large pelouse M. Texier a fait placer une belle cage d'or où il y a des oiseaux bleus, des oiseaux qui ont une goutte de sang au cou, des oiseaux rouges et verts, des oiseaux presque roses qui scintillent de perchoir en perchoir; et sur la pelouse on a planté deux piquets, et les chèvres blanches sont là, attachées, qui s'élancent sans cesse pour venir jouer, mais leur chaîne les retient, et elles restent droites, une minute, les pattes levées, pour retomber à quatre pattes et tout de suite se dresser encore. Raymond est étendu là dans un grand fauteuil, sous un pâle soleil, et la petite Guite est tout près. Elle va, vient, va chercher des fleurs, en fait des couronnes et des bouquets qu'elle apporte au petit Raymond.

La petite Guite a toujours son bonnet à bavolet, sa jupe de bure, son tablier rayé, mais cela a l'air plus neuf. Et quand Raymond s'éveille, elle lui chante sa chanson. Elle n'en sait pas d'autre aussi bien que celle qui est sa chanson ordinaire et comme sa voix ; mais elle cause aussi très bien : on voit

qu'elle connaît admirablement le pays des fées; elle est sûre qu'il est très facile de guérir d'un coup, mais cela se fait toujours très à l'improviste. Il faut que l'enchanteur qui doit être le vainqueur de la fée Carabosse soit prévenu, et l'enchanteur peut être occupé bien loin, dans des caveaux, à compter son or: ou bien il peut — car la fée Carabosse est puissante et rusée, — s'être blessé dans une chute au fond d'un caveau, dans un fossé tout exprès recouvert de feuilles, et avoir été aussitôt enchaîné par les serviteurs de la fée Carabosse; il peut dans un grand dîner, avoir bu par mégarde — s'il n'a pas pensé à regarder le chaton de sa bague. où il y a une escarboucle — quelque poison qui l'a changé en bête.

— Alors, dit Raymond, le bon enchanteur, c'est peut-être une de ces chèvres qui voudraient venir et qui ne peuvent pas; ou peut-être un de ces beaux oiseaux.

— Mais comment le savoir? dit Guite sérieusement.

C'est plus tard, c'est dans le calme des soirs d'hiver, à la ville. Raymond est étendu sur un grand divan, on fait bien attention que la chambre soit toujours chaude; madame Texier crie dès qu'on ouvre une porte, dès qu'on fait un peu de bruit. On a changé le costume de la petite Guite, mais on lui a gardé son petit bonnet et son tablier. Souvent madame Texier ouvre lentement le piano et elle joue à Raymond de la musique très douce, très douce, qui berce, qui finit presque par assoupir, de la musique qui ouvre au petit Raymond la porte du rêve. Il est arrivé bien des messieurs de Paris, décorés, et qui sont venus voir le petit Raymond, le faire tousser, essayer de le faire marcher; et Raymond sait qu'il a été très malade, que sa convalescence sera longue. M. Texier vient souvent dans la chambre. L'enfant a entendu dire qu'on a ajouté encore de bien plus grands magasins, mais il ne peut tout se rappeler très exactement, car il a souvent très mal à la tête.

Quand est revenu le printemps, on est retourné à la campagne, on a fait de nouveau sortir le petit Raymond; il a une voiture avec un petit cheval qui va toujours très lentement. Madame Texier y monte avec lui, et aussi la petite Guite.

Souvent ils vont vers la ville à la rencontre de M. Texier qui vient à pied de sa maison de commerce.

M. Texier est triste, il est soucieux. M. Texier dîne presque en silence, il regarde son fils et la petite Guite qui le sert et le soigne comme une sœur très dévouée.

Et M. Texier, qui réussit dans son rêve de Thèbes aux cent portes battant au milieu de la ville, M. Texier, qui travaille avec un acharnement d'autant plus violent qu'il est désormais sans but, qu'il ne peut se dissimuler la gravité du mal qui emportera tôt ou tard son fils, regarde la petite Guite avec une certaine affection. Il regarde le seul jouet vivant qu'il puisse, avec toute sa fortune, mettre à côté de son fils pour lui adoucir la vie en attendant le fatal dénouement. Et M. Texier se ronge d'être ainsi sans armes contre la destinée : il se plonge dans ses idées de travail, de Babylone commerciale ; pour rompre le lourd silence, pour que Raymond ne comprenne pas trop cette lourde douleur, il explique sans conviction des idées nouvelles à madame Texier que cela n'intéresse plus : et durant qu'ils se regardent mélancoliques, Raymond s'assoupit, et la petite au bonnet à bavolet, au tablier rayé, qu'on lui renouvelle comme un costume amusant et pittoresque, murmure pour bercer le petit infirme :

— Guiguerlegui ! Voici la Guite ! Qui veut des roses d'ombre, qui veut des roses d'or, qui veut des roses au cœur de rêve, qui veut des roses de forêts, qui veut des roses de clairières, qui veut des roses de lumière, qui veut des roses qui marchent et dansent ?

Et le petit Raymond s'endort, pâle, maigre, et repart comme tous les soirs vers le pays des mauvaises fées.

GUSTAVE KAHN

UN SIÈCLE D'ART[1]

Tandis que le romantisme va chercher fortune à travers le monde, un art plus modeste est revenu au foyer, et dès lors tout s'apaise, tout s'ordonne et s'éclaircit. Un principe rationnel dirige les volontés qui, ramenées vers un but logique, ne perdent plus rien de leur effort. Nous allons marcher maintenant sur un terrain solide.

L'école que l'on appelle d'ordinaire école de 1830 remonte en fait un peu plus haut, vers l'année 1824. Elle naît au moment où la sensibilité affranchie s'épanche, où l'émotion des poètes fait chanter les mots et les strophes; comme leurs prédécesseurs immédiats, comme les romantiques purs, les artistes de cette génération s'inspirent du lyrisme passionné qui est l'âme de l'époque; mais ils savent mieux ce qu'ils aiment, ils poursuivent une vérité à la fois plus simple et plus générale. Ils inventent moins, ils pénètrent mieux par l'imagination sympathique le sens intime des choses, surtout ils observent davantage. Épris des réalités prochaines, ils ne se mettent pas en quête de sujets singuliers ou littéraires. Le premier venu peut les comprendre, car ils parlent le langage le plus humain et le plus naturel, et réveillent en nous des souvenirs communs à tout homme, à tout enfant pour mieux dire. Leurs thèmes sont vieux comme la création, et jeunes

1. Voir la *Revue* le 1er septembre.

comme elle. Ils débutent à petit bruit et sont à peine écoutés d'abord dans le fracas des théories. Ils sont pourtant le ferment caché et le sel de l'art français.

On était en pleine bataille romantique. Des chefs illustres se disputaient l'hégémonie, lorsque les paysagistes anglais nous apportèrent du nouveau. Déjà de petits maîtres, William Reynolds, Bonington, devenu des nôtres, avaient fait goûter en France la délicatesse de leur métier et la poésie de leur sentiment. Au Salon de 1824, entre le *Massacre de Scio* et le *Vœu de Louis XIII*, Constable exposait plusieurs toiles : ce fut une révélation. Tous ceux qui étaient las du paysage classique dégénéré admirèrent cette exécution large, cette interprétation libre, cette émotion sincère. Des ciels profonds, des cottages, des verdures humides, des grèves nues balayées par les brises de mer, la beauté des perspectives ouvertes et des lumières épandues, c'était bien là ce que l'on voulait vaguement et ce que personne n'avait su dire. Flers, de Laberge, Paul Huet, Rousseau, etc., ces jeunes peintres qui cherchaient leur voie, étudièrent, copièrent même ces œuvres qui répondaient à leur secret désir, et qui trouvaient un public prêt à les comprendre : lorsque Constable prononça la formule magique, en France on la balbutiait déjà.

Demarne et Valenciennes, Bidault et Bertin avaient fait leur temps. La fausse Hollande et les sites arrangés qui déjà pouvaient passer pour fossiles après Jean-Jacques, après Chateaubriand, devenaient quelque chose de lamentable et de comique. Dès le début du siècle, Gabriel Moreau avait peint des vues de Meudon, d'un style simple et large. Georges Michel, dont la Centennale affirme si nettement le rôle de précurseur, désertant les froides Tempés, s'était mis à l'école des Hollandais, et non seulement de Ruysdaël et de Van Goyen, mais de Van der Meer et de Rembrandt. Ce brave peintre, que ses contemporains ignorèrent, épris de Montmartre et de ses moulins, hasardait quelques pointes vers la mer, et revenait toujours à la banlieue de Paris, à ses plaines qu'il interprétait en poète. Il peignait avec un vrai sentiment rustique, dans une matière grasse et fine, tantôt plus argentée et tantôt plus vermeille, des terrains solides et fuyants, des horizons vastes, des ciels arrondis, mesurés par des nuées d'orage.

Des formules hollandaises appliquées à des paysages français, c'était déjà beaucoup, ce n'était pas tout à fait cela. Paul Huet, tout romantique de sentiment, mais rallié au réalisme délicat de Constable, rend plus fidèlement la couleur de son pays normand. Il traduit les clartés, les transparences légères, « les pluies soleillées » des ciels du Nord. S'il mêle un peu trop de drame et d'élégie à la nature, s'il l'idéalise en allongeant les formes, avec un goût trop marqué du décor de théâtre, il a toujours cette grâce émue et fine qui parlait au cœur de Michelet et de Sainte-Beuve.

La vraisemblance, la simplicité parfaite ne triomphent décidément qu'avec le bon Corot. Je ne vois pas de nom supérieur au sien dans l'histoire de la peinture du siècle, pas plus qu'au siècle précédent il n'en est qui prime celui de Chardin. Tous deux ont eu le don exquis et rare de la bonhomie et par là ressemblent au poète que Taine jugeait le plus français de tous. Corot est inimitable dans sa naïveté savante ; il pénètre, quand il semble effleurer, et, tout en voltigeant sur les choses, il prend d'elles leur esprit et leur essence. Il eut aussi le privilège de ne pas vieillir et de goûter toujours en enfant la nouveauté du monde. Il est l'amant qui s'éveille au point du jour pour surprendre la nature à son réveil. Il se compare à l'alouette qui chante au-desssus du sillon, et son œuvre, conçue dans la joie, a bien, comme un chant d'oiseau, la spontanéité divine de l'instinct.

Dans notre école de paysage, Corot est un peu à part. Il voit de plus haut, et cherche quelque chose d'universel. Nullement hollandais, il ne s'attache pas au caractère spécial d'une région. Il se plaît aux larges accords, conformes au mouvement harmonieux de sa pensée. De là sa prédilection pour les heures mi-voilées, où rien n'éclate, où rien ne s'accuse durement, où les masses se groupent d'elles-mêmes, où les tons locaux en s'atténuant ne laissent subsister que des valeurs. Alors les rythmes dominants parlent plus haut, les accidents particuliers se soumettent aux lois générales qui régissent les formes et les clartés : et dans ce calme profond l'unité de la nature apparaît. Aussi pourra-t-il reproduire sans nous lasser ses chers étangs de Ville-d'Avray, et, sur un même thème, broder des variations à l'infini. Corot

est le plus musicien de nos peintres. On dirait qu'il perçoit, par un sens inné des correspondances, la sonorité des ondes lumineuses. Tout en fredonnant devant sa toile, il suit dans la souplesse des arabesques le dessin d'une mélodie, il enchaîne des tons qui s'appellent et se font écho.

Ce charme musical est le don propre de Corot. Depuis les premières toiles italiennes jusqu'à la *Biblis* de 1875, sa manière évolue de la précision jusqu'aux plus enveloppantes synthèses. Mais déjà, dans ces vues de Rome et de Tivoli, où les lignes horizontales se profilent si nettement sur des ciels fins, où le rose violacé des briques et la blancheur des villas s'étagent au-devant des horizons bleuâtres, où les cyprès dressent leurs sveltes fuseaux, déjà vous trouverez ces modulations limpides qui rendent le son pur du cristal. A cette enivrante Italie, qui l'attira d'abord et le retint par la noble architecture de ses formes, Corot devra son goût indélébile de grâce et d'eurythmie, son constant amour des luminosités sereines. Mais c'est à nos ciels brumeux qu'il empruntera l'ambiance étoffée et moelleuse, le lointain vaporeux où la couleur a plus de résonance, et qui sert de base harmonique au chant des notes claires.

L'œuvre de Corot est une et variée. Qu'il parcoure l'Artois, la Sologne ou l'Ile-de-France, qu'il se fixe à Ville-d'Avray, qu'il dise les verdures fraîches du nord, le frisson de la rivière entre le lacis des branches, qu'il imprègne d'or pâle les pierres du *Pont de Mantes* ou le château de *Beaune-la-Rolande,* ou fasse entrevoir à travers un bouquet d'arbres la tache blanche du moulin et la fleur violette des ardoises, c'est toujours quelque chose de discret, de tendre et de mollement vaporeux. Il aime par-dessus tout les associations d'eaux et de feuillages, les reflets qui tremblent, les buées qui s'exhalent aux crépuscules du matin ou du soir, tout ce qui approfondit les horizons et volatilise les contours : il aime la douceur et la paix d'une nature en fête. Dans ce monde allégé de matière, son paganisme naïf évoque les divinités, les esprits familiers des chambres de feuillage, des retraites où l'ombre est si légère et la lumière si tamisée, les Nymphes et les Grâces qui dévoilent leurs formes blanches, et dans les clairières de Meudon il noue et dénoue le chœur des Dryades.

Ainsi, de mille sensations que son imagination recompose, Corot crée des œuvres qui ont l'éclat de la vie et le vague du rêve. Elles semblent improvisées par le jeu d'un inconscient caprice, tant le travail de la volonté s'y dissimule : elles reposent pourtant sur des données logiques, et l'exacte notation des valeurs dominantes, des rapports essentiels, donne la certitude mathématique pour support à la fantaisie.

En dissipant les ombres sulfureuses du romantisme, Corot rendait à notre peinture la netteté qu'avaient tant aimée les Clouet et Claude Lorrain ; il lui rendait aussi la sérénité. Dans ce refuge où son amour est sûr du lendemain, la fièvre tombe : le lyrisme amer et désolé rapprend la douceur de vivre. L'art s'était trop violemment séparé de la vie moderne pour en comprendre sans transition l'intérêt pittoresque. Il lui fallait d'abord calmer ses nerfs par un régime rafraîchissant. Après tant d'efforts titaniques, il ne pouvait retrouver des forces qu'en touchant la terre. Étudier, aimer les lois éternelles qui gouvernent le monde visible, leur paisible continuité, c'est l'antidote souverain contre l'artifice et la chimère. L'art qui s'inspire des choses immuables porte en lui une bienfaisante vertu.

Contemporains de Corot, à quelques années près, d'autres jeunes hommes, fuyant les discussions de cénacle où bourdonnait Chenavard, découvraient « dans les champs pacifiques » la vérité que les théoriciens savaient si bien obscurcir. Dupré, Rousseau, comme des compagnons du tour de France, gagnaient le large, s'initiaient à la beauté de la terre française. Ils allaient, guidés sans doute par une bonne étoile, à ces régions du centre dont la grâce a quelque chose d'humble et d'ingénu comme une mélopée paysanne, aux traînes du Berry, aux pâturages du Limousin, aux plateaux d'Auvergne, partout où la vie simple et la nature vierge ont gardé leur parfum légendaire et leur agreste rudesse. Ils allaient, grisés d'espace et de liberté, réveiller sous les arbres antiques la Belle au bois dormant. Leurs premières études, savantes et naïves, robustes et fines, éveillaient dans les cœurs mille réminiscences, traduisaient clairement pour tous de confus et vagues désirs. Elles avaient une beauté neuve et pourtant

on y sentait l'attrait nostalgique du passé, de la vie pastorale et de la rêverie champêtre que scande le nasillement de la vielle ou la plainte de la musette.

Dupré et Rousseau reprenaient pied sur la terre maternelle à l'heure où George Sand, en ses larges paysages romantiques, préludait à la manière plus intime et plus vraie de *la Mare au Diable* et de *la Petite Fadette*. Sand fut la jeune et charmante marraine de la nouvelle école. Elle venait avec Delacroix dans l'atelier de Rousseau, encore peu connu ; elle aimait la fine intelligence et les enthousiasmes de Dupré. Ces noms ne doivent pas être séparés. Artistes, écrivain, par le prestige des mots ou des couleurs, ils nous ont appris tout ce que le sol natal recèle de grâce et de grandeur. Comme les Hollandais, par des moyens autres, ils firent, en conscience, avec amour, le portrait de leur pays. Dupré, qui, le premier, vit nettement le but à atteindre, sensitif et nerveux, et tout frémissant encore d'ardeurs orageuses, astreint sa passion à l'étude scrupuleuse du vrai. Ses premières toiles se font remarquer par une singulière force d'expansion. comme si la lumière rassemblée en un foyer puissant rayonnait en ondes concentriques. Il est d'abord l'interprète des pacages limousins où la douce prairie confine à l'âpre forêt, des pays bocagers où les herbages fuient à perte de vue entre les chênes vigoureux et les hêtres aux molles retombées, des mares qui renvoient le soleil comme un miroir, de *la Vanne* assoupie dans l'ombre fraîche. Il va sur la côte anglaise observer l'atmosphère humide où passent des lueurs errantes ; il dit les prés et les marais de Southampton, les verdures d'émeraude, les ciels moutonnants et tumultueux. Puis il revient au pays, aux chemins creux bordés de baliveaux et de têtards, par où rentrent les troupeaux quand la chaude lumière du soir exalte sur des bleus profonds la blancheur pommelée des nuages. Il est à Valmondois avec Rousseau. qu'il accompagne souvent, qu'il conseille et réconforte toujours. Il se fixe à l'Isle-Adam, s'éprend des lents détours de l'Oise et de ses coteaux boisés. A Cayeux, il représente en poète le désert glauque et tragique des mers du Nord. Il a son mode majeur et son mode mineur, pour rendre la vibration des heures éclatantes, le mystère des heures silen-

cieuses. Il voit largement, surtout il est ému et communique à la nature les vibrations d'une âme inquiète qui ne s'apaise qu'en elle.

Tout autre est Rousseau. Il a plus de méthode et moins de fougue: un art plus réfléchi, par moments presque hermétique. D'une sensibilité aussi vive et plus contenue, il touche sans doute, mais plus encore il pense et il fait penser. Il s'approche de la nature avec l'humble ferveur et la gravité religieuse d'un primitif. Le monde offre à ses yeux autre chose que des formes magnifiques ; il prétend pénétrer aux sources de l'être et faire tenir dans un moment le lent effort des années. C'est pourquoi il analyse en géologue, en botaniste, les traits physionomiques des terrains et des végétaux ; il demande aux mouvements du sol, aux rocs, aux troncs, aux rameaux le secret de leur structure et cherche en eux la marque de la force intérieure qui les a modelés. Mais il les voit aussi en amoureux; il veut que rien ne soit isolé dans l'univers, que toutes choses vivantes s'épanouissent au sein de l'air qui les baigne et les nourrit; que la sève puisse monter sous l'écorce, que les branches s'étalent au large, que les feuilles respirent, que les oiseaux viennent se poser et chanter parmi les feuillages. De là ce travail scrupuleux jusqu'à la minutie, mais non moins attentif à mettre tout en rapport avec l'atmosphère. Rousseau est respectueux du détail expressif et pieusement épris des lois générales. Il s'attache au signe particulier qui fait la personnalité, à l'ensemble qui explique la vie. Il s'absorbe dans cette grave et amoureuse contemplation, en philosophe mélancolique et volontiers solitaire. Après avoir beaucoup voyagé du sud au nord de la France, en Normandie, en Auvergne, dans les Landes, il s'établit à Barbizon, à l'entrée de sa chère forêt. Il aime les nobles arbres, les tendres bouleaux, les chênes élancés ou trapus, pour leur grâce juvénile ou leur tranquille fierté. Il les interroge et s'intéresse à leur obscure méditation. Il les voit comme des individus, comme des êtres délicats, comme des patriarches à l'âme passive qui, peut-être souffrent et rêvent, qui donnent assurément à l'humanité tracassée, avec leur ombre, l'exemple de leur calme stoïque. Dans ses images exactes et denses, parfois trop durement sculptées, Rousseau mit beaucoup de lui-même.

de sa haute conscience, de son héroïsme un peu tendu. Sans doute l'artiste en lui fut supérieur au peintre. Ses œuvres, sèches parfois et fatiguées dans les derniers temps par une exécution tatillonne, ont rarement la grâce facile et l'abandon. Mais, en revanche, quelle ferme assiette, quelle force de gravure, quelle beauté architecturale ! Il faut les consulter comme les confidences d'une intelligence austère et quelque peu renfermée d'une âme triste, fière et pudique, toujours en garde contre la déclamation et le mensonge.

Rousseau appartient à une très noble famille d'esprits français. Ce prétendu révolutionnaire revenait, avec un sentiment moderne, aux constructions solides et expressives de Poussin; seulement, au lieu des faunes et des dieux, il ne mettait plus sur la brande, au bord des mares, que la jupe rouge de la paysanne, la blouse du passant attardé. Il y eut peut-être dans notre école des peintres plus entraînants et plus persuasifs; il n'en est pas de plus convaincant ni de plus véridique.

Corot, Dupré, Rousseau, forment le groupe central du paysage français. Ils ne sont pas seuls. Cabat qui fit plus tard pénitence de sa sincérité, donna d'abord des œuvres sérieuses et graves comme le *Tournant de route*. Troyon Rosa Bonheur, Ch. Jacques, qui dans son *Retour du travail* s'égale aux meilleurs, représentaient la vie champêtre avec de belles qualités de métier ou de sentiment. Plus à l'écart pétillait la verve hasardeuse de Diaz, superficiel quand il répète Rousseau en l'affaiblissant ou quand il déroule des cortèges bohèmes, excellant à peindre un chaud rayon d'été qui troue l'épaisseur des taillis. Monticelli, plus tard, invente un décor somptueux où des oiseaux merveilleux et des femmes de rêve étalent leur plumage diapré, leurs robes couleur de lune ou couleur de soleil : il parfait la romanesque féerie esquissée par Diaz.

Cependant la tradition du paysage français est reprise par Daubigny qui incline à des vérités plus familières, à des notations plus souples et plus rapides. Daubigny continue les maîtres de 1830 et annonce l'impressionnisme, mais il n'est pas seulement une transition; il vaut par lui-même et se maintient décidément à son rang de peintre inventif et d'artiste original. Le goût des aspects intimes, quelque chose de discret et de

séduisant, voilà par où se distingue ce talent de race qui n'a peut-être plus la grandeur de la première génération, mais qui sollicite plus doucement les aveux de la nature, qui se plaît aux demi-teintes, aux entre-deux des saisons. Des printemps blonds, des vergers fleuris, des ciels brouillés d'automne, le silence sonore d'octobre, des plans fermement juxtaposés, des lignes horizontales ou mollement fuyantes, des prairies où résonne la gamme forte des verts, de tristes marais, des levers de lune, des tournants de rivière enserrant des bouquets de peupliers, des gris, des bleus froids, des ors pâles, en tout quelque chose de réservé, de mélancolique et de fin, telle est l'œuvre d'un flâneur qui marche le long des berges, attentif aux reflets, aux nuances passagères, et qui, dans les dernières années, s'enhardit aux effets larges et soudains, aux taches vigoureuses, aux analyses subtiles des rayons.

C'est ainsi qu'un principe nettement posé fit naître des talents indépendants et personnels, reliés pourtant par une communauté de tendance et de vision. Et l'on vit alors chez nous ce qu'on avait vu en Hollande, autour des Ruysdaël et des Hobbema : une floraison de petits maîtres, qui à certains jours égalèrent presque les grands. Adolphe Hervier, Français, Harpignies, Pointelin mériteraient plus qu'une ligne. Chintreuil, qui au début imite Corot, ne ressemble qu'à lui-même quand il déploie des nappes de soleil sur de vastes étendues. Lépine et Boudin ont l'exquise simplicité de Verheyden et de Van de Velde : l'un décrit, avec une bonhomie tranquille, dans une atmosphère blonde, le fleuve et la cité, la vie provinciale des quais parisiens et des chalands ; l'autre pare d'une magie lumineuse les sables de la Somme et les plages de Normandie, le port de Bordeaux et les petites villes bretonnes. La justesse rapide de sa manière et son goût des clartés vibrantes le désignent comme le précurseur direct de l'impressionnisme à côté du hollandais Jongkind.

Les paysagistes avaient rendu à l'art français l'inappréciable service de le ramener à l'observation amoureuse de ce qui nous entoure. Cette discipline excellente n'avait pas épuisé son efficacité. En des milieux vrais on ne pouvait plus

installer les vieux modèles du paysage académique : les Œdipes et les Bélisaires durent prendre leur retraite. Déjà Corot, Dupré, Rousseau avaient animé leurs toiles de figures naïves. Jean-François Millet, adoptant hardiment un autre point de vue, place l'homme au premier plan.

Si Corot est le plus délicieux de nos peintres, Millet me paraît être l'artiste le plus original et le plus conscient de cette époque. Il unit la vérité et la beauté, le sens pratique et la poésie, l'humanité et la nature, dans un équilibre stable et dans un rapport logique; il emprunte les éléments d'une création idéale aux caractères permanents de la race, aux aspects quotidiens de la vie. Le petit paysan de Gréville, transplanté à Paris, tâtonne longtemps ; il met dans quelques mythologies une sorte d'âpre et sauvage animalité et, même en s'essayant dans l'art à la mode, se défend de ses fadeurs. Puis en 48, à la lueur des espoirs populaires, il voit enfin clair en lui-même. Il revient aux champs, au village, se fixe à Barbizon, près de Rousseau. Il se mêle de nouveau à la vie de la terre que règlent les rythmes constants des astres et le cours des saisons. Désormais il a trouvé sa voie, il y marche paisiblement. Il représentera, dans un poème vécu au jour le jour, les sentiments simples et les énergies normales, les fonctions primitives et les vertus essentielles du paysan. Comme il voit ses modèles dans l'ensemble des choses, liés aux fatalités naturelles dont ils dépendent, l'accident et l'anecdote, le piquant et le comique s'éliminent d'eux-mêmes. Millet, différent en cela des maîtres de 1830, n'est pas un rêveur élégiaque ou lyrique enchanté de beaux décors. Il ne demande pas à la campagne des thèmes pittoresques, et ses yeux vont moins à la haute et mystérieuse forêt qu'à la plaine où s'accomplit le travail sacré. Les paysans ne sont pas pour lui des êtres singularisés par le costume ou l'allure, propres à fournir à l'artiste des sensations esthétiques. Il est un des leurs, sauf qu'il ne mène pas la charrue. Il pénètre par sympathie en leur for intérieur, il s'intéresse de toute son âme à leur labeur, à leurs joies, il se reconnaît en eux. Seulement, il a le don de comprendre et de formuler le principe de beauté qui ennoblit leur lenteur un peu massive, je veux dire l'activité mesurée par l'effort utile et l'énergique

résignation. Il est, dans la tribu, celui que l'esprit a visité et qui traduit en un langage inspiré ce que ressent obscurément l'âme de ses frères.

Cette adhésion totale du cœur et de l'esprit à l'objet communique à l'art de Millet une force intime, fait que la vie est réellement présente dans son œuvre. Il est grand, bien qu'il ne soit ni très adroit ni très peintre, parce qu'il parle en homme simple et sincère, en chrétien, de cette existence à laquelle il tient par toutes ses fibres.

Sans doute, il y a d'autres vérités à dire sur le paysan : Balzac et Maupassant l'ont vu, et bien vu, sous un angle différent. Millet ne s'est pas exprimé, lui, en romancier qui analyse, mais en poète qui aperçoit des généralités, et résume des observations journalières en formes synthétiques. Ses paysans, d'ailleurs, Millet ne les embellit pas, ne les enlaidit pas non plus. Il les figure tels qu'ils sont, au cours de leur fonction humaine, appliqués et lents, obstinés et passifs, car il les possède par cœur, eux et leurs entours, étant l'hôte familier de la maison basse, du clos et du verger, le contemplateur jamais las qui tous les jours, à toute heure, regarde et retient. Il sait le geste du faucheur et celui du semeur, de l'homme qui bêche et de l'homme qui pioche, la pose anguleuse du berger appuyé sur sa houlette, la rêvasserie de la gardeuse d'oies, le piétinement confus du troupeau. Il a dans l'oreille et dans les yeux la cadence des fléaux, la rotation du pilon dans la baratte. Puis Millet, mieux que personne avant lui, représente la terre, avec une grandeur simple, comme l'aire antique où l'homme doit gagner son pain. Il montre le champ, la terre arable, le guéret dont les mottes bien alignées rappellent la façon du fin laboureur ; le chaume où les glaneuses vont courbées, d'un mouvement pareil, sous l'ardent midi ; la plaine nue en automne, après récoltes faites, et la charrue oubliée dans le sillon ; le sol mort, les meules rigides sous la neige, et le ciel sinistre d'hiver qui semble clos à l'espoir. Sans perdre de vue le clocher de Chailly, Millet fait tenir dans le cercle d'un canton tout le poème des Travaux et des Jours. Le soleil se lève, darde ses rayons, les déploie en éventail à l'horizon. L'orage menace les fleurs du verger, l'arc-en-ciel s'inscrit sur un écran bleu-noir. Dans

ce cadre immuable et varié par les heures se meut une humanité saine et drue qui peine sur la glèbe, vaque aux soins journaliers, goûte ses brèves amours et ses furtifs plaisirs d'oiseleur et de braconnier. La jeune mère souffle avec une tendre précaution sur la bouillie qu'attend le poupon emmailloté de laine; elle ravaude le soir auprès du berceau, tient dans son giron l'enfant malade, encourage les premiers pas du petit que le père appelle. Alerte, le jeune couple part pour le travail des champs, et, vers midi, se laisse tomber à l'ombre de la meule; le vieux, qui tout le jour a désherbé sa vigne, s'assied hébété de chaleur; l'homme, courbé sur la houe, redresse, pour mettre sa veste, ses reins ankylosés.

Tout est dit en raccourcis puissants, dans cette peinture sans éclat, mais d'une vérité intime, dans ces pastels de métier si neuf, dans ces crayons incomparables en leur sobre grandeur. Millet a voulu « faire servir le trivial à l'expression du sublime ». Un tel dessein supposait autant de sincérité que de bonté. Bannir la virtuosité, pénétrer l'objet en s'oubliant soi-même, tel fut l'esprit de cette œuvre exemplaire. Nul ne s'est plus approché de la simplicité des Grecs que cet artiste grave et probe qui s'éleva au plus haut style par la pureté de son instinct et par la force de sa méditation. Nul n'a marqué plus nettement le but humain de l'art et sa vertu sociale.

Tel fut ce naturalisme qui sut idéaliser la nature, tout en serrant de près la réalité. Vers cette même date, la sculpture, après avoir suivi une marche parallèle, aboutissait enfin aux mêmes certitudes. Classique de métier, moderne d'esprit, Rude avait été un praticien savant que l'inspiration, une fois au moins, fit poète. Le goût pseudo-classique de l'Empire se contenta d'un style bâtard où l'égyptien, le grec et le romain faisaient un bizarre ménage. Sous la Restauration, Bosio, l'ingénieux auteur de la statuette d'*Henri IV enfant*, fut un habile homme, Cartellier un honnête et ferme artiste. Du temps de Louis-Philippe, la tradition classique était défendue par Simart, par Cortot l'auteur du *Soldat de Marathon*. Duret, sculpteur énergique et souple, Étex, noble et froid, furent surtout d'excellents portraitistes, comme l'attestent, du pre-

mier, le charmant buste de *Madame Barbier*, du second, la vigoureuse effigie de *Géricault*. Cavelier, que sa *Pénélope* rendit célèbre, traduisait l'antique à la manière de Ponsard. Mais, jusqu'au milieu du second Empire, la vogue allait à Pradier, à son fade et sensuel agrément qui parodie la Grèce, à cette *Sapho* tant vantée et qui est le type du sujet de pendule. Le romantisme avait cru trouver en David d'Angers le créateur hardi et fécond qui ferait palpiter dans les dures matières ses vibrants enthousiasmes. Il en fallut bien rabattre. La sculpture se prête mal aux visées poétiques, aux à-peu-près des artistes penseurs. Là plus qu'ailleurs la poésie est inséparable de la vérité; et, selon la juste observation de Gœthe, « l'intention, dès qu'on la remarque, indispose ». De la fécondité hâtive de David, peu de chose survit. Ses médaillons de grands hommes, qui eurent une vogue inouïe, sont moins des documents que des paraphrases. Le buste colossal de Paganini, où le front démesuré qui surplombe et le regard fatal prétendent exprimer le génie est une chose *énorme*, et fait aujourd'hui l'effet d'une caricature sérieuse. L'erreur du romantisme y apparaît dans un relief presque monstrueux. Je ne veux pas dire — et je crois tout le contraire — que le sculpteur doive s'astreindre à la copie exacte et timide du réel. Mais, pour manier librement les formes de la nature, il faut en posséder pleinement le plan intérieur et la logique. Les mieux doués des romantiques, Préault et plus tard Clésinger, manquèrent de science, de méthode. Ils voulurent plier la forme à des fantaisies trop arbitraires, sculpter des idées et modeler des nuages.

Tout ce qui manquait à cette mode aventureuse, un admirable artiste l'eut surabondamment, et, grâce à lui, l'esprit d'observation et le goût de vérité que Millet et Rousseau faisaient triompher d'autre part vinrent animer et calmer à la fois la statuaire française. L'œuvre de Barye, qui se place naturellement à côté de la leur, est classique dans le plus haut sens du mot. L'animalier Barye, retiré loin du monde et des académies, dans ce Jardin des Plantes qui est son royaume et son Éden, observe, contemple, médite. Les bêtes déploient pour lui leur grâce innocente ou leur vigueur formidable. Il regarde la vie en mouvement: puis il dissèque, il mesure, et il com-

pare. Il s'habitue à deviner sous les muscles l'ossature qui soutient la forme, il analyse par l'étude et recrée par l'imagination l'unité du mécanisme qui produit la mimique variée de l'animal. Fort de cette science, il manifeste avec une sûre maîtrise la légèreté ou la force, la douceur ou la férocité des êtres. Uniquement attentif au jeu libre et puissant des instincts, Barye ne mêle ni mélodrame ni romance au conflit éternel où se heurtent la passivité ruminante et la férocité carnassière. Il l'expose en impartial historien des énergies naturelles, et c'est par la seule autorité de la logique qu'il s'impose à l'esprit des spectateurs. En un mot, la grandeur de Barye est dans la qualité de son style, aussi solide que nerveux. Pour atteindre à cette souple rigueur qui démontre la raison d'être des mouvements, sans rien sacrifier de leurs fines inflexions, Barye était remonté par delà les Grecs jusqu'aux sculpteurs assyriens : c'est d'eux qu'il avait appris à mener les grandes courbes du mouvement, à accentuer les silhouettes, à modeler par plans simples et fermes. Il eut rarement l'occasion de faire œuvre monumentale ; mais ses bronzes, dans les dimensions d'un presse-papier, gardent toujours la netteté et la largeur qui conviennent à l'art décoratif. Il faut ajouter que Barye fut un peintre fort original, comme le prouvent les admirables aquarelles prêtées par Bonnat. Combinant les formes animales qu'il possède si bien avec les plus sauvages aspects d'Apremont et de Franchart, il composa ces paysages étranges et terribles, ces dessous de bois où brament des cerfs, ces vastes landes où les lions marchent d'un pas allongé et souple, ces creux de rocs et ces replis de branches où les reptiles tachés de noir et de jaune enroulent leurs anneaux musculeux.

Barye fait partie du groupe sacré. Il complète le faisceau de forces disciplinées et conscientes qui parurent vers le milieu du siècle et sauvèrent l'art français des réactions ou des chimères. Ce fut la période héroïque, d'un héroïsme moins tapageur que celui de la période précédente, mais plus résistant, fait de volonté patiente et d'abnégation. Imaginatifs et passionnés, les maîtres de cette école, qui fut le nœud vital de l'art français, se soumirent aux lois de l'observation, à la règle du bon sens. Par des routes diverses ils marchèrent vers

un même idéal de vérité, de probité, de franchise. Aussi la plus entière sympathie relia-t-elle toujours ces hommes excellents : Corot soutient Daumier comme Dupré encourage Rousseau ; celui-ci fait à Millet un fraternel accueil, le défend auprès de Gautier dans une lettre courageuse. Tous ces purs et nobles esprits communient dans une même religion d'art, dans une même haine des faux dieux. Ils ont un air de famille ; on les reconnaît à leur réserve sans morgue, à leur obstination tranquille devant les dénis de justice. Rousseau et Millet, avec leurs belles têtes graves de philosophes antiques ; Barye, droit et de verbe incisif ; Corot, bon colosse de belle humeur ; Dupré, nerveux et fin ; Daumier, épanoui et fougueux, — tous ils eurent la flamme et le sincère amour. Ils ont donné d'admirables exemples d'indépendance, de vie simple et cachée, toute au culte de la beauté. Chez aucun d'eux, l'esprit et le caractère ne le cédèrent au talent.

On peut voir au Grand Palais une petite toile très significative : un tout jeune homme, assis au pied d'un rocher, son épagneul noir auprès de lui, un cahier de croquis posé à terre ; sans doute le premier portrait qu'ait fait de lui-même un artiste qui s'est beaucoup regardé. L'orgueil de se sentir vigoureux et libre, lâché comme un poulain dans les herbages, se lit clairement sur cette figure fièrement relevée, dans ses yeux vifs et narquois.

Courbet s'annonçait bravement par cette peinture généreuse. Enfant, il a vagabondé dans la sauvage et riante vallée de la Loue, dans les profonds ravins, au creux du Puits noir, sous les hêtraies et les sapinières de son Jura, devant ces terrasses qui barrent l'horizon de leurs grandes lignes calmes. A Paris, le peintre d'Ornans reste le Comtois goguenard, madré, tenace, très fin sous des dehors villageois. Ce rustique ne se laisse pas prendre aux apparences et n'en veut croire que lui-même. Il étudie, il copie les Vénitiens et les Espagnols. Il se nourrit de science, mais il prétend marcher de l'avant en pays inconnu. Doué d'un magnifique instinct de peintre, il apporte brusquement des œuvres solides et harmonieuses : *l'Après-Dînée*, *les Casseurs de pierres*, *l'Enterrement*

à Ornans. — *L'Enterrement* fit scandale, et l'on se demande aujourd'hui pourquoi. Courbet y exposait, avec une tranquille bonhomie, les sentiments et les allures de son petit univers mi-paysan, mi-bourgeois, la face rougeaude des chantres et la mine fûtée d'un enfant de chœur, la gravité comique d'un important de village et la douleur à gros sanglots des pleureuses ; la scène naïvement contée s'encadrait dans un admirable paysage, fauve et gris ambré comme un Vélasquez ; on ne saurait imaginer coloris plus profond dans les noirs, plus limpide dans les clairs. L'homme, en Courbet, put avoir une infatuation ridicule, des idées nébuleuses ou baroques. Il a trop laissé parler ses rancunes et ses préjugés de petite ville. Encore l'a-t-il fait avec une verve d'observation très réjouissante et toujours en vrai peintre. Peintre, il le fut excellemment, riche et sobre, allant des notes graves de l'*Atelier* aux notes blondes des *Cribleuses*, parcourant tout le clavier. L'art de Courbet est comme une force élémentaire; il a je ne sais quelle grâce animale et ingénue ; il fait penser à ces chevreuils dont il a si bien dit la démarche suspendue et les repos en éveil. La sève de la nature regorge dans ses Combats de Cerfs, ses Remises, ses Sources; dans cette *Sieste* parfumée, où le pelage fauve des bœufs est en accord si fin avec le bleu pâle du ciel. Ses paysages, Courbet ne semble pas les choisir ; il les reflète avec une simplicité toute naïve. Il y installe délibérément des figures au modelé gras et souple, aux physionomies subtilement vues et comprises. Il est peintre de mœurs, tantôt ironique et tantôt ému, toujours pénétrant.

Contesté et raillé en France, Courbet ne fit reconnaître pleinement sa maîtrise qu'en Belgique et en Allemagne. Le public était beaucoup plus sensible au talent vigoureux et précis, au dessin caractéristique d'un artiste qui sut parfois évoquer la grandeur de l'épopée, mais se montra fort indifférent à la vie présente. Meissonier ne gardera pas, je crois, dans l'avenir, la place qui lui fut faite de son vivant.

Chez nous comme autrefois en Hollande, l'attention soumise et sympathique en s'attachant au réel devait susciter la vraie peinture de mœurs, celle qui observe en toute sincérité des gens qui se laissent bonnement vivre. Millet l'avait

fait en poète, Courbet en peintre. A côté d'eux, il y eut place pour un artiste savant et délicat, — j'ai nommé Cals, l'auteur trop peu connu de l'*Enfant endormi* et de la *Grand'mère* ; — pour Bonvin qui interprète avec une spirituelle précision le va-et-vient silencieux des cloîtres et les occupations du ménage, moins souple que les Hollandais, mais fidèle à leur esprit.

La France avait d'ailleurs, en ce genre, sa tradition. La *Forge* et les *Buveurs* des frères Lenain sont les inoubliables modèles d'un réalisme poétique et saisissant. Moralement, c'est de ces maîtres et du bonhomme Chardin que procède un artiste cordial et franc qui, d'autre part, emprunte à Ribera certains procédés : Ribot, à l'exemple de l'Espagnol, cherche les puissants contrastes du clair et de l'obscur, et fait jaillir d'une ombre transparente des figures nimbées de lumière. Il s'annonce d'abord comme un petit-neveu de Chardin : il dit très finement le manège des marmitons affairés ou flâneurs, la tenue grave et naïve des fillettes dans les chapelles. Puis il ajoute au familier le prestige du merveilleux. Isolant tout objet qui entre dans le cercle magique de sa vision, nature morte ou vivante, il semble qu'il le force à lui livrer son secret, et que par une entière prise de possession, il évoque ses qualités essentielles et son énergie intime. Personne, depuis les Lenain, n'a fait briller des regards qui attirent plus invinciblement les nôtres, ni depuis Ribera, doté d'humbles figures d'un charme plus impérieux et plus doux. Oui, Ribot nous convainc qu'ils existent, et que leur existence vaut qu'on la compte, cette *Mère Morieu* et ce *Père Bresteau*, ce *Mendiant* à la chair de ruine, cette vieille femme qu'il appelle la *Comptabilité*, plongée dans son grand livre, immuable Parque du doit et avoir, ces Bretonnes aux yeux ingénus comme les myosotis et les bluets, tout ce pauvre monde qu'il a vêtu de noir et de bure, de rouille et de feuille morte, et comme idéalisé de sa forte sympathie.

Ribot avait eu la plus vive intuition de l'âme populaire : Fantin-Latour nous introduit dans un milieu différent, où règnent l'austère amour et la pensée sérieuse. Son œuvre, belle et grave, raconte l'histoire intellectuelle de son temps. Le style en est fort et tendu, la facture martelée, l'harmonie sobre et calme. Elle dédaigne un peu de plaire, mais elle

force l'attention par son accent de protestation puritaine. Portraitiste pénétrant ou poète lyrique, Fantin nous confie comme à mi-voix, avec une sincérité qui fait souvent penser à Sully Prudhomme, les sympathies de son esprit et de son cœur. Reprenant un thème souvent traité par les Flamands et les Hollandais sous le titre de *Conversation*, il en approfondit le sens. C'est là sa création neuve. Grouper comme en un sanctuaire les fidèles d'un même culte, rendre visibles pour ainsi dire et faire planer sur eux l'idée, le sentiment qui les rassemblent, n'est-ce pas ce qu'a voulu Fantin lorsque, dans l'*Hommage à Delacroix*, il mettait les disciples sous l'incantation du Maître, évoqué par une esquisse de son portrait, et tel qu'un revenant de l'Érèbe? N'est-ce pas ce qu'il a fait encore dans le *Coin de table*? Ces écrivains, ces poètes, surpris à la fin d'un repas, Pelletan qui médite une épigramme, d'Hervilly souriant à ses poétiques fantaisies, Rimbaud avançant sur la paume de sa main une mine de gavroche hasardeux, Verlaine aux yeux rentrés et déjà tragiques, d'autres encore aux mentons décidés, aux lèvres scellées, ce sont là des portraits étrangement divinateurs, mais comme on sent aussi le fier esprit de révolte et d'ironie qui tient leurs volontés tendues et armées contre les profanes. L'*Atelier de Manet*, *Autour du Piano*, attestent avec moins d'âpreté le même mystérieux pouvoir. Par lui nous comprenons encore l'habitude recueillie des existences qui ont trouvé leur thébaïde et leur jardin fermé. La vie intérieure exhale son parfum dans ces œuvres pleines de silence et de tendresse, la *Famille D...*, la *Brodeuse*, l'admirable *Lecture*. Les personnages y sont enclos dans une atmosphère tranquille où le passé se relie au présent, où les souvenirs restent attachés aux murailles grises, aux meubles solides et fanés. Puis, tandis que la raison de l'artiste se réconcilie avec le possible, son imagination accueille les belles visions qui ont ébloui et consolé les hommes. Avec une reconnaissante piété, il traduit les poèmes des musiciens magnifiques et des tendres rêveurs, de Wagner et de Berlioz, de Schumann et de Virgile. Il poursuit parallèlement une œuvre double et connexe où le réel est embelli par l'idéal, l'idéal soutenu par le réel.

A la même génération appartiennent deux hommes de

talent singulier. Alphonse Legros, un artiste sollicité plus tard en des sens très divers, avait débuté par des œuvres fortement et grassement peintes, comme cet *Ex-voto*, dont la facture rappelle Courbet, dont le sentiment est très personnel. Régamey, mort à trente-huit ans, eût été un admirable peintre militaire, si l'on en juge par ses *Tambours de la Garde*, et par ses *Cuirassiers* vraiment épiques.

Cependant un événement considérable se produisait dans la peinture française. Édouard Manet fondait l'école du plein air, c'est-à-dire qu'avec une manière nouvelle de voir il inaugurait une manière nouvelle de peindre. Techniquement il restait quelque chose à faire après Courbet, dont les harmonies puissantes étaient parfois un peu lourdes. Manet, intelligence lucide, vision nette, main sûre, voulut faire cette conquête. Pour un œil comme le sien, le spectacle du monde est une merveille continue. Manet observe que certaines qualités de la forme et de la lumière n'ont été qu'imparfaitement rendues par les plus habiles, que les êtres, en se mouvant dans la clarté égale du plein air, apparaissent comme des taches sans profondeur; il se propose d'atteindre à cette simplicité de modelé. Hals, Velasquez, Goya ont déjà tenté quelque chose d'analogue : pourquoi ne suivrait-il pas, lui aussi, son instinct? Il étudie ces maîtres, il les imite, puis il vole de ses propres ailes. Dès lors tout lui est prétexte à prouver sa maîtrise : des pivoines dont il sauvera la fraîcheur; des poissons qui garderont sur la toile leur dessin fluide et leurs nuances nacrées. Manet se place en face des réalités en spectateur impartial et désintéressé. Il sort de l'atelier, va par les rues, dans la banlieue, à l'opéra, au bar. Il est un Parisien sceptique et amusé; avant tout, il est un peintre. Il n'imagine pas, il regarde et il comprend. Puis il démontre, il donne une exquise et forte leçon de peinture; il enseigne à voir juste, à poser largement des tons purs, à faire tourner la forme dans l'air par des valeurs exactes, à saisir au passage les impromptus de la vie. Il trace, d'un pinceau impeccable, ces œuvres décisives : *Argenteuil*, *En Bateau*, *la Serre*, le *Portrait de Desboutins*, et ce charmant *Portrait d'Éva Gonzalès*, assise à son chevalet, tout en blanc et qui, avec

sa douce mine éveillée, le galbe fin de ses bras, a la pureté d'une grande fleur, — et cette vérité primesautière capte les yeux comme des rapports finement perçus ravissent l'intelligence.

Manet fut donc un maître, de ceux qui retrouvent et qui inventent. Son influence s'étendit bien au delà des ateliers français. égayant la palette, et remettant en honneur la franchise de la vision et du métier. Chez nous il fit école, il encouragea d'ardentes et libres recherches. Son enseignement direct suscitait la belle sincérité de Bazille, les délicatesses féminines d'Éva Gonzalès et de Berthe Morizot. A son exemple, des artistes originaux s'adonnèrent aux problèmes techniques et s'efforcèrent de traduire en néologismes passionnés la force ou la subtilité inédite de leurs sensations. Ils s'appelèrent « indépendants », parce qu'ils ne voulaient relever que d'eux-mêmes et de la nature; le nom d'impressionnistes prévalut parce qu'ils traduisaient de façon immédiate des impressions visuelles. Cézanne, Claude Monet, Pissaro, Sisley, Guillaumin sont avant tout paysagistes; Degas, Renoir, Raffaelli, plutôt peintres de mœurs ou de figures; tous, d'ailleurs, considèrent la nature comme un ensemble homogène, où nul phénomène n'est isolé; ils suivent attentivement le jeu des reflets qui modifient les apparences. — Tenus jusqu'ici un peu à l'écart, ils prennent rang désormais dans l'école française. Il faudrait un volume, et Gustave Geffroy l'a écrit, pour caractériser ces talents inventifs et résolument personnels. Je ne puis que noter rapidement les traits essentiels, en insistant plus sur les résultats que sur les questions de métier.

Tout d'abord on est conquis par l'exubérance et la fraîcheur de ces toiles. Rarement l'attrait de la peinture fut plus vif et la joie de peindre plus évidente. Cela chante et sonne gaiement; c'est une fête pour les yeux. Ces valeurs si justes, ces accords de complémentaires si bien sentis, ces ombres fleuries, ces lumières vibrantes, tout exalte la beauté de l'univers. La splendeur visible du monde est là devant nous. Claude Monet, dans une œuvre variée comme la nature, la modèle en puissant relief; du fragment d'univers que son regard embrasse, il rend à la fois la structure solide et l'impalpable enveloppe, et, parcourant d'un œil agile tout ce qui s'y passe, il met la couleur dans la lumière et, par des

équivalences improvisées, exprime le mouvement, le caractère et la pesanteur des choses. Ses paysages surgissent tels qu'en réalité ils se révèlent au passant dans un premier moment de surprise et de brusque émoi : c'est dire que le travail de l'analyse a disparu dans une rapide et véhémente synthèse qui s'impose brusquement à l'esprit par sa franchise soudaine. Pissarro s'attache de plus près au caractère propre du champ, de la prairie, de la ferme et de l'arbre, à la couleur spéciale de la saison et de l'heure. Il parle de la campagne en campagnard qui sait l'odeur et le goût d'un âcre printemps ou d'un plantureux automne, qui prévoit les sautes de vent et les retours de soleil. Il reprend aussi en exact analyste le poème rustique de Millet, définit sur un ton moins épique les allures du paysan et de la paysanne, au marché, au travail, le geste cadencé des faneuses, dont les jupes et les corsages aux tons passés et clairs se détachent doucement sur les prés : par un travail subtil, il donne l'illusion de la lumière qui poudroie dans l'espace. Sisley, avec une grâce plus flottante, indique les nuances fraîches et indécises, les premiers frissons de la nature après le gel, les violets et les grenats de mars, ses aspects dépouillés et grêles. Guillaumin frappe un peu brutalement de larges accords et délimite avec vigueur les terrains. Une forte unité de vision rassemblant des phénomènes très complexes, tel est le mérite commun de ces peintres.

La même fièvre de nouveauté et d'intransigeance se faisait sentir dans la peinture de mœurs : Degas, un des plus fins observateurs de ce temps, épiait malignement le geste las de la blanchisseuse et l'attitude machinale de la danseuse et du jockey; virtuose fastueux de la couleur et dessinateur puissant, armé de fantaisie froide et d'ironie sagace, il constatait les déformations que les métiers spéciaux infligent à l'anatomie, et découvrait dans les ballets, sous la lumière artificielle du théâtre, une étrange féerie moderne. Ses nus, cernés d'un trait magistral, substantiels et baignés dans une riche ambiance, révélaient avec une franchise un peu cruelle ce que la figure humaine peut avoir d'animal, de comique et de navrant. Renoir, ingénieux et subtil entre tous, s'efforçait de rendre par un modelé souple et consistant la réelle densité des corps et de faire frissonner sur ces corps tous les passages

d'ombres et de lueurs. Portraitiste, il semble qu'il ait découvert sur la physionomie de ses modèles des nuances inaperçues avant lui, des commencements ou des fins de sourire, des moues fugitives, et qu'il ait fait jaillir de leurs yeux la flamme aiguë de la vie nerveuse. Ses paysages, qui procèdent à la fois de Delacroix et de Turner, irisés et chatoyants, fluides et soyeux, trahissent, par moments, une sorte d'exaspération sensorielle.

Peintre de caractères, Raffaelli étudia, dans le cadre de la banlieue parisienne, parmi les bicoques, les boulingrins et les terrains vagues, sous un ciel sali de fumées et barré de lignes cahotantes, un peuple hybride de petits rentiers, de pauvres hères, de déclassés, de braves gens. Il marqua fortement la classe, le rang social, les mœurs de ses modèles, le pli habituel de leurs vêtements et de leurs visages. Il fut le roi bénin, amusé, mais apitoyé aussi, de ce petit monde, et le fit revivre avec un humour spirituel et malicieux, — parfois avec cette large bonhomie qui montre les *Forgerons* saisissant hâtivement leurs verres sur un coin de table avant de retourner au travail.

L'art impressionniste a fait d'importantes conquêtes dans le domaine de la science pittoresque en observant et en appliquant certaines lois de la lumière. Il a, sans aucun doute, assoupli la technique, enrichi le vocabulaire de la peinture, et mis en circulation une foule de termes neufs, éclatants et sonores. Sans lui on ne pourrait comprendre l'originalité très réelle, composite pourtant, d'un prestigieux artiste comme Besnard, riche d'invention personnelle, doué de la plus chaleureuse imagination, et qui sut heureusement s'assimiler les vérités acquises que ces ardentes recherches mettaient dans le domaine commun. Roll, de son côté, observait attentivement la forme telle qu'elle se comporte dans le plein air et donnait de fortes œuvres réalistes qui ont peut-être le défaut de rester à l'état d'études. Ainsi encore Henri Martin fait servir à l'expression de ses idées la douceur d'harmonie et l'élargissement d'atmosphère que d'autres ont les premiers obtenus par des touches justaposées.

Mais nous sommes arrivés jusqu'à nos jours en descendant le cours d'un art qui s'inspira directement de la nature.

Il faut revenir en arrière pour suivre les destinées de l'école qui fut appelée classique, indûment à mon sens, s'il est vrai que les légitimes héritiers des Grecs, c'est Corot et Millet, non pas Ingres.

Érudite et polie, cette école, après que le maître impérieux eut disparu, vécut de beaux souvenirs et de nobles intentions. Flandrin, le disciple préféré d'Ingres, était fort éloigné de son énergie tranchante. Il eut plus de goût que d'invention, plus de délicatesse d'âme que de puissance d'expression. La timidité fut d'ailleurs commune à tous les élèves d'Ingres, humiliés par une autorité jalouse et tracassière. La tyrannie de David recommençait, du fait même de celui qui avait secoué le joug. Païen robuste, il formait des idéalistes peureux qui se voilaient les yeux devant la matière et, confondant l'honnête avec l'incorporel, dépouillaient l'art du peintre de tout nerf et de toute substance.

En dehors de l'école d'Ingres, Paul Delaroche passait alors pour un grand peintre d'histoire, Horace Vernet pour le roi des batailles. Léon Cogniet, avec moins d'éclat, composait des œuvres plus solides, telles que le *Bailly proclamé maire de Paris*. Tout à son rêve un peu maladif, Hébert gagnait les cœurs avec la *Malaria* et poursuivait un peu à l'écart une œuvre délicate et lentement mûrie.

La génération suivante compta deux champions brillants de l'italianisme : Cabanel et Baudry. Du premier la Centennale, un peu malignement peut-être, ne montre qu'une *Albaydé* datée de Rome, 1848 (le peintre avait alors vingt-quatre ans), qui est bien la chose du monde la plus maniérée et la plus précieuse, symbole d'un art momifié dès la jeunesse et qui n'eut jamais que les apparences de la vie. Baudry, fin, nerveux, inquiet, talent délicat, volonté incertaine et troublée, ne s'affranchit jamais complètement des maîtres de Florence et de Rome et les copia assidument sans parvenir à s'assimiler leur succulence ou leur vigueur. Plus heureux en imitant les Clouet, il retrouva quelque chose de leur netteté aiguë pour faire revivre dans leur petit format son frère et Edmond About. Sa peinture, naturellement maigre, va se desséchant. Déjà dans le *Portrait de Ch. Garnier* l'indigence du modelé est telle que toutes les lignes viennent au premier

plan et que l'on croirait à des incorrections de dessin. Celui de Beulé, en revanche, est d'un pénétrant psychologue. Baudry eut de la grâce et de l'esprit, mais une individualité indécise. A la fin, il était comme désorienté. Dans la *Chasse de Saint-Hubert*, à Chantilly, il s'essaie au plein air, mais ne parvient pas à espacer les figures dans l'atmosphère : toutes les formes enchevêtrées se chevauchent ; il ne reste plus de l'artiste que son élégante gracilité de dessin.

Non, sans doute, ce n'est pas là conserver la tradition, à moins qu'elle ne soit quelque chose d'extérieur à l'homme et qu'il doive porter dans ses mains comme une relique. N'est-elle pas plutôt une disposition naturelle héritée des ancêtres, un germe qui refleurit dans le cœur et dans le génie des libres artistes qui manifestent à leur tour l'énergie créatrice de la race ?

De cette école académique un artiste se libère toutes les fois du moins qu'il reproduit les traits de ses modèles avec une profonde intelligence des caracères. Les portraits d'Élie Delaunay comptent parmi les plus expressifs et les plus fermes de notre école, si riche toujours en ce genre. On ne peut oublier ni Meilhac et la flamme voltigeante de son esprit ni madame Toulmouche et sa grâce avenante.

Il faut faire aussi une place à part à deux peintres qui ont élu domicile dans un monde créé par leur imagination : Gustave Moreau et Henner.

Gustave Moreau est un cas singulier dans l'art moderne. Il vécut en reclus volontaire ; il ferma ses fenêtres à tous les bruits, à tous les souffles du dehors, et se complut dans un rêve rétrospectif. Il aima, plus que les choses vivantes, les primitifs italiens, ceux de la Perse, de l'Inde et de l'Extrême-Orient. Comme les préraphaélites anglais, il formula des symboles en traits simplifiés, en couleurs éclatantes, et fit passer sur la toile le chatoiement de l'orfèvrerie et la splendeur du vitrail. Certes, son œuvre atteste l'élévation d'un esprit amoureux de l'idée. Elle est comme la méditation douloureuse d'un ermite qui scrute le sens mystérieux de la vie et lutte corps à corps avec les chimères. Cette fleur aux teintes excessives, au parfum morbide, je ne la respire pas cependant sans malaise. Je ne vois pas nettement, je l'avoue, quel sentiment

humain s'exhale de cette peinture surchargée, mais peu chantante, ni quelle neuve vérité de forme est contenue dans un dessin résumé, mais arbitraire. L'illustration de La Fontaine contenait des pages d'une vive fantaisie japonaise, et le Luxembourg possède de ce peintre français une délicieuse miniature persane. Hippogriffes, Salomés, mages d'Asie, vieux rois accablés par une insoluble énigme, ces personnages lointains parlent un langage aux syllabes sonores, au sens douteux. Ils se sont enfoncés dans une obscure songerie, alors que la nature vivifiait tout de son souffle puissant. — Henner s'est exprimé plus clairement. Il a dit et redit, en poète sensuel, le charme du féminin et la beauté voluptueuse de la chair. Il a baigné d'une lumière ambrée des formes nues, et fait chanter sur des bruns profonds, près d'une eau qui reflète le bleu puissant du soir, des blancheurs caressées par les dernières lueurs du jour. Nulle matière ne fut plus savoureuse, nul modelé plus fondu, nul pinceau plus libre et plus hardi. Il est, à coup sûr, un beau et savant peintre, et, dès le début, un portraitiste plein de franchise et de bonhomie. Dans cet art imprégné du charme de Corrège; la plénitude et la douceur des sensations sont toujours admirables. Henner a ressuscité de nos jours l'idylle païenne: il n'est pas l'homme du drame chrétien.

Un peu plus tard, le réalisme espagnol prend le dessus, à son tour, amenant le goût d'une imitation plus directe et d'une manière plus solide. Du sud-ouest de la France vinrent deux talents robustes et francs, Jean-Paul Laurens et Léon Bonnat. Le premier, avec une âpre conscience, sculpta plutôt qu'il ne peignit des drames fort sombres, que l'on ne comprenait pas toujours sans l'aide du catalogue, des figures vigoureuses et tristes ; il eut de la fierté, de la grandeur, parfois une ingénuité touchante dans son style rocailleux, dans son art un peu renfrogné. Léon Bonnat se signala surtout par des portraits. D'aspect un peu rude, ils s'apaisent avec le temps, comme le prouve celui de *Madame Pasca*. Ils attestent la netteté de l'esprit qui les a conçus, la douceur ferme et affectueuse de son observation. Ils ne disent peut-être pas tout du modèle: — la subtilité ondoyante de certaines physionomies peut échapper à l'artiste; — mais des effigies comme celles de *Pasteur*, de *Taine*, de *Joseph Bertrand* sont fortement

et finement frappées ; et quel air de bonté tranquille et rassurante Bonnat a su donner à des visages de femmes ! — Vollon appartenait à cette même génération. Sa *Femme du Pollet* fut l'exemplaire typique d'un réalisme un peu dur ; ses natures mortes firent valoir surtout la force et la souplesse de son métier. — Jules Lefebvre débutait aussi par des nus énergiques, avant d'adopter une manière plus élégante et plus grêle.

D'une façon générale, il semble qu'en mettant à part les esprits vigoureux et droits qui échappèrent aux influences ambiantes, dans la période qui vit se développer ou débuter ces peintres, l'art subit une dépression. Le réalisme était alors dans les mœurs et l'on avait peur des idées. En tout on s'attachait volontiers à l'immédiat et au solide, à ce qui se palpe et se jauge. Jamais on ne parla tant de métier, de patte et de pâte, de matière et de cuisine ; et pourtant, par une contradiction bizarre, dans ce domaine même, les recherches vraiment fines et neuves étaient assez mal reçues, en sorte qu'on se contentait de moyens ordinaires pour tendre à des fins médiocres. En regardant la forme on oubliait l'esprit qui l'anime, si bien que, pour n'avoir vu qu'elle, on la voyait mal. L'adresse, sans laquelle il n'est pas d'artiste, mais qui ne suffit nullement à faire un artiste, et la petite adresse, l'agilité de la main, était la chose à la mode. Ainsi le goût général du temps était tout au rebours de l'esprit de Millet, qui d'ailleurs était honni comme un dangereux trouble-fête. C'était l'heure où régnait le fortunysme, où le démon de l'arabesque exécutait ses cabrioles. On appelait esprit français le ton fringant, qui n'était souvent que le mauvais ton. Il y avait de la dureté même dans l'élégance. Weiss écrivait sa forte étude sur la littérature brutale et déplorant la mort de la gentillesse française, se consolait avec Parny. L'atmosphère était sèche ; les poètes se retiraient dans leurs tours d'ivoire ; les uns ne parlaient plus que de métier impeccable, les autres dissimulaient leurs révoltes sous l'impassibilité. L'insondable ennui dont se plaignait le bon Gautier, et son doux nihilisme étaient les signes du temps.

Ce sentiment d'angoisse et de vide se reflète bien fortement dans la correspondance de Regnault et dans l'agitation maladive de sa brève destinée. Lui, si bien doué de cœur,

d'esprit, de talent, comme il se tourne et se retourne à Rome, comme il cherche désespérement une issue! On ne lui a pas dit, à l'école, que la beauté est là, d ansla vie qui l'entoure, dans les sentiments qui sourdent en lui-même. Il va la chercher bien loin, sur les pas de Delacroix, pour s'affranchir des maîtres du passé, qui l'oppriment, de ceux qu'il appelle « des génies culs-de-sac », sans se dire qu'il pourrait les recommencer, avec la poésie neuve de son âme et de sa vie. La vie, pourtant il la rencontre à l'improviste, en Espagne, et peint le *Portrait de Prim*, une chose belle et tragique, un peu marquée d'emphase, et le charmant *Portrait de madame Duparc*; mais avec la *Salomé*, la *Vengeance du Sultan*, il revient à des curiosités ethnographiques ; il rêve d'aller chercher des sujets jusque dans l'Inde. Il meurt en brave homme avant d'avoir trouvé sa voie.

Ainsi le sentiment de la nature et de la vie semblait alors réfugié chez les peintres de mœurs et de paysage, lorsque Puvis de Chavannes vint donner un accent tout nouveau de noblesse et de familiarité à la peinture murale. Poète, il fit entendre un touchant langage aux hommes rassemblés et s'éleva, par l'essor de sa pensée, au-dessus des questions de pure technique. Comprenant que la décoration a ses lois, que ses lignes résumées, ses harmonies simples comme un plain-chant doivent exprimer des idées générales, des états plutôt que des accidents, ce qui dure, non ce qui passe, il rendit à l'art monumental sa haute signification. Il substitua à la maigreur de l'exécution une manière large; à la rhétorique conventionnelle, des expressions ingénues. Le jour où l'histoire de la bergère Geneviève se déroula sur les murs du Panthéon comme une merveilleuse légende, l'art français s'enrichit d'une chose très neuve qui se rattachait à des choses très anciennes. Une grande tradition était renouée; une fois de plus, la grandeur antique s'alliait à la bonhomie gauloise, et l'idéalité chrétienne à la plénitude de l'art grec.

On résista d'abord ; on considéra comme indigence ou maladresse, ce qui était mépris des petits moyens et mûre méditation. Sourd aux ironies, et marchant droit à son but, Puvis donna, d'année en année, les décorations pour Amiens,

Lyon, Rouen, — *Ludus pro Patria*, — *Bois sacré*, *Vision antique*, — *Interartes et naturam*. Ces œuvres charmantes et fières apportaient aux esprits humiliés comme une bonne nouvelle. Elles étaient l'image idéalisée de la douce France, mais aussi de la France calme et forte qui reprenait possession d'elle-même, et, sans doute, l'auteur de la frêle et douce *Espérance* du Salon de 1872 eut l'ambition secrète et bien justifiée de communiquer à tous le réconfort et la sérénité qu'il puisait dans sa ferme conscience du génie national. Car on pouvait retrouver dans cette peinture murale ce qu'il y avait eu de plus doux et de plus robuste dans l'art du siècle, le sentiment de Corot et l'esprit de Millet. Puvis continuait logiquement le passé en l'enrichissant de sensations et d'émotions neuves.

Un ordre, une clarté supérieure, le mouvement naturel d'une pensée toujours émue, l'art de tout dire en peu de mots et de résumer éloquemment, telles sont les caractéristiques de l'esprit de Puvis, qui est avant tout un esprit de synthèse. Il est sensible à toutes les formes de la vie ; mais ces émotions ressenties, il les mûrit par la méditation et, des *nuances* qui passent, il compose quelque chose d'immuable.

En 1869, quand il eut à décorer le musée de Marseille, les réalistes lui reprochèrent de n'avoir pas représenté d'après nature le mouvement d'un port de commerce. Puvis avait fait mieux : *Marseille colonie grecque*, *Marseille porte de l'Orient*, disaient en symboles expressifs les origines, la claire gaieté méridionale et le parfum exotique de la cité qui relie l'Occident à la lointaine Asie. A Lyon, la vieille ville romaine et chrétienne, patrie des orateurs latins et métropole des Gaules, il rappelait la splendeur de l'idéal antique et le recueillement de l'art au fond des cloîtres ; il montrait le Rhône limoneux et véhément jetant l'épervier sur la Saône rêveuse et lente. Partout il associait ses figures aux aspects de nos provinces. Derrière le *Pauvre Pêcheur* fuient les dunes basses et les eaux mornes des estuaires du Nord ; au centre de *l'Été* se dresse l'îlot d'arbres que l'on voit si souvent massé entre les champs fuyants de la Brie ; à Paris, à Rouen, c'est la courbe harmonieuse de la Seine et la ligne souple de ses coteaux : partout, le charme épars de la nature soumis à l'unité claire des rythmes.

Les figures qui habitent ces régions sereines, au-dessus des orages, n'ont pas une grâce moins neuve. Elles ne renient pas leur parenté avec l'antique, avec Tanagra, avec Florence; elles n'ont pourtant ni l'âpre solidité des Grecs, ni la grande tournure élégante des Italiens, mais, comme la statuaire du moyen âge et comme les paysans de Millet, un peu de lourdeur champêtre et de gaucherie ingénue. Admirablement calculées pour l'effet décoratif, et toujours expressives de silhouette, elles sont frustes, modelées par larges plans simples, et, comme les marguerites et les jacinthes, parées des nuances douces et chantantes qui se relient si bien au gris des murailles. Un sentiment doux et fort modère leurs gestes et leurs poses, et tout, harmonies apaisées, tranquilles attitudes, unité profonde où le détail est subordonné aux ensembles, tout communique à l'esprit une impression d'équilibre et de sérénité.

L'art de Puvis, méthodique et spontané, ne cessa de s'élever. Il eut son apogée dans la décoration du musée de Boston, qui devait porter à l'étranger un si beau témoignage de la force et de la grâce françaises. Là, dans le *Virgile*, Puvis obtenait un rayonnement de lumière blonde, une richesse de verts et de bleus chantants, toute la chaude magie de ce *Ver sudum* qui fait essaimer les abeilles, — et c'était une vision surnaturelle, ces Muses aux corps charmants qui montaient d'un vol triomphal comme de pures Idées vêtues d'éternelle jeunesse.

Par l'intimité du sentiment, par la pénétrante poésie de sa manière, Cazin se rattache, lui aussi, à nos meilleures traditions. Il sait traduire par des tons et des formes la musique plaintive qu'il entend chanter dans la nature. C'est au pays du Nord qu'il a demandé les éléments de ses rythmes doux et lents, de ses sonorités voilées. De sa haute solitude d'Équihen, il a pu contempler souvent la courbe allongée de la côte boulonnaise, les ondulations des collines d'Artois qui, vers le Gris-Nez, tombent à pic dans la mer et plus bas meurent au mélancolique pays d'Étaples et de Berck. De ces aspects vastes et tristes, de ces dunes pâles, de ces mousses hâlées par les embruns, des ciels brumeux du Nord et des nuages qui vibrent si doucement au frôler des collines, il a composé des paysages délicats et amples, simples et nobles, où l'on croit

souvent entendre la rêverie d'un berger suivant du haut de la falaise, entre le mouvement des flots et le silence des champs, le passage des heures. Terrien, il s'est tourné plus volontiers vers la terre, vers les larges vallons où s'abritent les fermes, où s'atténuent dans la vapeur les maisons claires et les toits rouges. Mais la mer est proche, on entend sa grande voix, la plainte des mouettes et des courlis; on sent passer le souffle qui emporte les voiles et secoue les arbres inquiets; on comprend mieux la douceur maternelle de la terre. De là, sans doute, cet accent si particulier à Cazin; de là ce charme tendre et soucieux partout répandu dans son œuvre; de là l'humble résignation qu'il prête à toute ses figures. Depuis *Agar* perdue dans le replis des sables jusqu'à cette *Judith* si noble et si pensive qui franchit la poterne et quitte les remparts de la ville, ce sont toujours des départs vers l'inconnu, de mélancoliques adieux où les mains s'attardent, le déroulement des routes hasardeuses. Les objets inanimés, les maisons isolées au visage clos, d'autres hospitalières au bord des chemins, les places de petite ville le soir, les nocturnes italiens, tous les aspects de la nature prennent sous le pinceau de Cazin un inexprimable attrait de douceur et de mystère. Il est un vrai poète, différent et proche de Puvis, plus élégiaque et non moins humain.

La sensation, toujours brève, ne retentit pas longuement dans notre esprit, si elle n'est approfondie par le sentiment et la pensée. Elle est le point de départ nécessaire, non la fin de l'art. Les effets les plus éclatants touchent moins qu'un vrai mouvement de tendresse, que la beauté d'un geste naïf. Les théories sont étroites, incertaines: sans cesse le génie brise leurs cadres. Le mieux sera toujours de « se laisser aller bonnement aux choses qui nous prennent par les entrailles », car les plus émouvantes sont aussi les plus belles et la raison justifie le choix irraisonné du cœur. Qu'il me soit donc permis de rappeler, même après la belle et complète étude de G. Séailles sur Carrière, que depuis quinze ans on vit se lever dans la magie du clair-obscur des figures mystérieuses et touchantes qui pensaient, qui souffraient, qui aimaient; que ces douces et intenses évocations éveillaient

dans les cœurs comme un divin désir de larmes. *L'Enfant malade, le Premier voile, la Maternité*, avaient l'accent religieux d'une prière et le tremblement d'un espoir anxieux. Des portraits, qui sont des poèmes psychologiques, rendent visible sur les traits des modèles le principe caché de leur être. Dans un tragique dialogue avec son rêve, *le Sculpteur*, pétrissant nerveusement la glaise, suit de ses yeux ravis et hagards la vision que lui a laissée la beauté de la femme. Un charme indicible, un doux sortilège émane de ces visions réelles et lointaines qui semblent venues de l'au-delà comme des Eurydices, comme des bonheurs retrouvés et de merveilleuses réminiscences. Tout se transfigure aux mains du poète; une mère endormie auprès de son enfant est comme l'éternelle victime de l'amour. En ces harmonies profondes et voilées, on entend l'âme enivrée et plaintive qui chante éperdument dans le rythme des formes. Ces formes, l'artiste les passionne toujours parce qu'il voit en elles les visibles symboles des instincts et des désirs, des forces qui alimentent la vie. Ses figures sont les saisissantes images de la destinée; l'accord d'un puissant amour et d'une réflexion mélancolique leur donne ce mouvement contrasté d'essor et de reploiement qui est la cadence fatale de nos vouloirs et de nos pensées.

Ainsi du sentiment profond naît la science de la vie, et le style est créé par la force de l'amour. Tout s'idéalise pour qui ne voit rien froidement et court à l'expression, au caractère émouvant des choses, laissant tomber tout le reste. Le poète de l'intimité devient le poète des idées. *Le Théâtre, les Sciences, la Jeunesse*, montrent l'épouvante et la joie mêlées que jette à l'âme humaine la révélation du beau et du vrai. Partout l'artiste confesse l'angoisse et la forte ivresse que lui communique la vie. Il se reconnaît pour un des nôtres, pour un homme environné du mystère des forces inconnues, toujours menacé dans son esprit et dans son cœur, et qui ne trouve son refuge que dans la tendresse et dans la pitié. Sa manière s'élargit à mesure que son esprit s'élève et embrasse les ensembles. Infiniment adroit, il renonce à l'adresse apparente, il s'attache de plus en plus à la sévère logique de la nature, aux directions générales des mouvements, à la densité des formes.

La sculpture française ne s'est nullement ralentie après l'École de 1830. Du vivant même de Barye, Carpeaux, moins réfléchi et moins pondéré que lui, plus souple et plus nerveux que Rude son maître, semble tout tenir de la nature. Il se laisse emporter à son génie de grâce et de mouvement, et traduit l'ivresse de la passion. Les maquettes de Carpeaux, d'un jet si libre et si sûr, attestent l'incessante fécondité de son invention et qu'il n'a pu, mort à quarante-sept ans, réaliser qu'une faible partie de ses rêves. Il est sculpteur dans l'âme, non d'esprit profond, mais d'instinct débordant, et de forte science; il est de la race des énergiques et vivants artistes du XVIIIe siècle. Il brasse la forme avec une furie qui n'a rien de hasardeux ni d'arbitraire. Ses bustes, les plus vivants et les plus beaux que notre école eût produits depuis Houdon, — tels ceux de *Charles Garnier* et d'*Alexandre Dumas fils*, — ont une flamme de vie, une incomparable fierté d'accent; celui de la *Princesse Mathilde* s'épanouit en grâce triomphante. Le *Groupe de la Danse* n'est pas le cancan, comme on l'a tant répété, et sa verve endiablée s'embellit de la sensualité chaleureuse qui fait bondir les Bacchantes autour des vases grecs. Si ce n'est pas Apollon qui le préside, c'est Dionysos. La *Flore* est délicieuse; un peu d'excessive nervosité ne se fait sentir que dans les *Quatre parties du Monde* soutenant le Globe, d'une souplesse si énergique et si fine encore. Carpeaux fut à sa manière un pur Français ; il est bien d'une époque qui sur bien des points recommençait le XVIIIe siècle, — et je ne sais s'il n'en ressentit pas un peu l'inquiétude et le malaise.

A l'opposé, la sévérité romaine s'exprimait dans l'œuvre d'Eugène Guillaume avec un ton grave et sententieux qui résumait tout ce qu'il y a de latin dans notre génie. Le *Tombeau des Gracques* et le *Mariage romain*, d'une facture énergique et sobre, laissent parler la pensée et le sentiment. Les bustes sculptés par ce savant artiste, et surtout celui si fameux de l'archevêque de Paris, sont des modèles d'intime vérité et de force contenue : le caractère individuel et la qualité de l'âme ressortent avec une étonnante intensité. — C'est à Florence que Paul Dubois a trouvé ses maîtres de prédilection. Il s'assimile l'élégance concise de Donatello, mais ajoute, de son propre, un charme d'idéalité. La grâce tendre et le

sérieux viril s'unissent dans son chef-d'œuvre, le *Tombeau de Lamoricière* ; ses bustes de *Bonnat* et de *Pasteur* sont admirables de précision nerveuse. Seule la *Jeanne d'Arc* pousse à l'extrême une tranchante sécheresse. — Chapu, délicat et sensible, qui créa la touchante figure de la *Jeunesse* pour la tombe de Regnault, se laissa plus tard aller à l'amollissement des formes, à de fondantes suavités. Mercié, lui aussi, ferme et franc au début, tendit trop vers un agrément sentimental qui ne convient guère à la sculpture. Falguière, de verve brusque et féconde, surprend les gestes de la vie et les frissons de la chair ; réaliste, il sculpte des femmes, il ne connaît pas les déesses. Dalou, en ses compositions historiques retrouve la mâle énergie de Rude, puis, mêlant des souvenirs de l'art flamand à la pompeuse manière du XVIIe siècle français, il se fait un style mouvementé, copieux et grandiloquent.

Les choses en sont là quand Rodin, reprenant la tradition de Barye et de Carpeaux, l'élargit du droit de son imagination passionnée.

Les poètes provoqueront toujours la résistance et l'enthousiasme, parce qu'ils semblent trahir le réel et parce qu'ils manifestent le vrai. Rodin est le poète lyrique de la statuaire moderne, montrant à l'homme l'humanité nue et le remettant face à face avec les fatalités de son esprit et de son corps. Ainsi le mystère de la vie, de l'amour et de la mort se dresse impérieusement devant nous dans l'œuvre du statuaire. La tragique mêlée des instincts et des passions, l'insatiable désir, l'aspiration vers un absolu et la chute des vouloirs défaillants, le profond gémissement qui monte de tout être vivant, voilà ce qu'il exprime par ces vagues humaines qui s'enflent et retombent liées à d'autres vagues sur la Porte de l'Enfer que domine le poète pensif et apitoyé. Cette sombre vision d'une foule haletante en sa quête du bonheur, Rodin la traduit en maître, modelant avec une logique splendide les muscles qui se tendent et se gonflent, les corps qui s'étirent et se ploient, soumis aux grands courants de la passion qui les soulève. Dans ce monde torturé, il fait éclore la tendresse comme une fraîche consolation ; il modèle d'une main puissante et délicate les courbes enivrantes de la beauté jeune et

souple, la douceur infinie, la prière amoureuse que recèle le pli d'une lèvre. Comme le Hugo du *Satyre* et des *Idylles* Rodin ressuscite la mythologie grecque, non la coquette volupté de Clodion, mais la grande et chaleureuse Volupté qu'invoquait Lucrèce; il communique à des formes humaines les énergies toujours jeunes de la nature. Dans le mol enlacement des *Sirènes*, il fait chanter les voix merveilleuses de la mer, il pétrit de la vénusté antique la Muse amoureuse qui garde encore, dans sa pose pliante, l'ondulation rythmique et berceuse des flots. Comme Hugo encore, Rodin unit à la grâce la puissance d'évocation. Les *Bourgeois de Calais*, d'une si haute éloquence, dressés dans la révolte, inclinés vers la terre ou faisant le geste d'un mélancolique adieu, évoquent, par delà le fait historique, les attitudes que peut prendre l'homme en face de la mort. Le *Balzac*, d'une conception monumentale si hardie et si juste, fait briller le génie à travers la matière. Dans ses bustes, où la prise sur la nature est directe, l'art de Rodin s'exprime avec une irréfragable autorité. Comment douter qu'il ait la science et l'intuition, l'artiste qui sculpta d'abord ces effigies de Dalou, d'Antonin Proust, de Jean-Paul Laurens, pour en venir à ce buste de Rochefort qui montre son génie toujours en conquête et, par l'exaltation logique des formes, arrivant à cette formidable synthèse?

Et c'est là aussi que l'on pourrait prendre sur le vif l'importante vérité retrouvée par Rodin, vérité de tous les temps et connue des Assyriens comme des Grecs, des gothiques comme de Michel-Ange, mais oubliée par un art timide ou pauvrement réaliste. Pour rendre la vie, sa moiteur, son mouvement, sa respiration, il faut que l'artiste intervienne et qu'entraîné par son amour, guidé par sa science, il recrée l'ensemble animé de l'être. Il n'obtient pas alors une exacte et sèche copie, double inutile de la nature, mais un être nouveau qui est l'enfant de son esprit. C'est la loi de tout art, mais la sculpture, qui réalise matériellement la forme, est plus tentée qu'un autre de s'y dérober. Rodin donne des applications nouvelles et hardies d'un immuable principe; il généralise les plans; il amplifie les creux et les reliefs pour que la lumière coule sur les surfaces sans brusques arrêts et

sans cassures ; il modèle ces corps surnaturels et vrais qui, semblables aux dieux de la Grèce, aux saints de nos cathédrales, vivent d'une vie supérieure dans une puissante et douce harmonie.

*
* *

Avant de terminer, je dois expliquer certaines omissions qui pourraient sembler bizarres. La matière était si riche que je ne pouvais l'épuiser en ces articles. Je n'ai prétendu que tracer les lignes directrices, indiquer la courbe suivie par l'art français depuis David jusqu'à nos jours, en m'attachant surtout aux initiateurs. Dans ce dessein, j'ai retenu les noms qui caractérisaient le mieux les diverses tendances auxquelles notre école a successivement obéi. Je n'ai pas nommé Decamps, dont la virtuosité laborieuse ne repose, à mon avis, ni sur un sentiment vrai, ni sur une idée sérieuse ; ni Couture, le brillant et superficiel auteur de l'*Orgie romaine*, ni Tassaert, égrillard et larmoyant, qui manqua totalement de la naïveté nécessaire au peintre de mœurs ; ni Fromentin et Guillaumet, esprits délicats situés hors de la grande ligne. Bastien-Lepage ne m'a pas arrêté non plus : sa manière exiguë et cassante fut, je crois, un dangereux modèle. Mais je me reprocherais de ne pas rappeler au moins les incisifs portraits de Ferdinand Gaillard, peintre et graveur, les puissantes et mystérieuses eaux-fortes de Méryon, celles de Bracquemond, ce dessinateur original, et Willette et Renouard, La Décennale étant le champ de bataille ouvert aux polémiques, je n'ai fait que l'effleurer dans une étude surtout narrative. La plupart des œuvres qu'elle contient viennent d'être ou seront encore objets de discussion. Que l'on m'excuse donc de citer seulement ceux qui combattent au premier rang : Jacques Blanche, un des plus subtils portraitistes d'aujourd'hui ; Lucien Simon, Cottet, Jeanniot, Wéry, peintres de mœurs fins ou âpres ; les paysagistes Ménard et Gosselin ; parmi les sculpteurs, Marqueste et Barrias, Saint-Marceaux, Baffier, Claudel, Bourdelle, Bartholomé qui, dans son *Monument des Morts*, joint un réalisme hardi au plus beau sentiment.

La simple et seule conclusion à tirer de cette étude, c'est

que l'art ne peut vivre d'une vie pleine et forte s'il ne s'attache énergiquement aux réalités vivantes, s'il ne traduit les idées et les sentiments actuels. Notre école n'a compris sa mission et n'a déployé sa force que du jour où, renonçant à se parer des habits somptueux et des belles manières empruntées à d'autres races, elle nous a parlé de nous-mêmes et de ce monde au sein duquel nous avons souffert et rêvé. Non qu'il suffise, pour être un artiste, de copier ce qui nous entoure. L'art est caché dans la nature, dit Dürer, c'est à l'homme de l'en *arracher*. Il affirme ainsi que l'artiste doit pénétrer par l'intuition et la sympathie jusqu'au principe secret qui anime ses formes magnifiques ou charmantes. L'intelligence n'a pas ce pouvoir. Elle ne crée pas. C'est par l'inconscient élan de l'instinct et par la douce folie de l'amour que l'homme projette sa force hors de lui-même et participe à l'ivresse créatrice. C'est aux puissants instinctifs, aux tendres amoureux, non aux sages et froids calculateurs que l'art français a dû et doit encore sa primauté. Le naturalisme de 1830 l'a fondée en l'empêchant de se laisser asservir à l'imitation ou de s'égarer dans un vague idéalisme. Tout procède de là. Parcourez les salles étrangères : quelles que soient les diversités d'accent et de personnalité, on peut affirmer que dans toute l'Europe ce naturalisme aujourd'hui triomphe et que, là où il est méconnu, l'art ne sait où se prendre.

La Hollande met en ligne des artistes admirables, l'émouvant poète Israëls, les deux Maris, Blommaert, Breitner, etc. : nulle part on ne peint mieux aujourd'hui qu'au pays de Rembrandt. La Belgique est justement fière de Stevens et de Struys, de Meunier et de Frédéric, de Bœrtson et de Claus ; elle avait en Evenepoel un jeune maître à jamais regrettable. Et certes, en Flandre comme aux Pays-Bas, on n'a pas besoin d'invoquer d'autres traditions que celles des ancêtres. Pourtant on ne peut traverser ces salles si riches d'œuvres sans qu'à chaque pas le souvenir de Millet et de Corot, de Courbet et de Manet se présente à l'esprit. Les écoles scandinaves seraient-elles sans nous ce qu'elles sont? N'est-ce pas à l'Exposition de 1878 qu'ils trouvèrent la révélation nécessaire, ces petits maîtres danois, Kroyer, Johansen, — le Chardin du Nord, — Paulsen, Hammershoj, — et les Suédois

vifs et hardis, impressionnistes ou japonisants, Larsson et Zorn, Bergh et Liljefors, — et les Norvégiens, Thaulow et Werenskiold, Eyolf Soot et Strom, etc., dont l'art cordial et méditatif rend si bien la bonhomie des mœurs, la solitude, le silence des longs crépuscules? En Suisse, Louise Breslau, avec sa finesse nerveuse, est toute française. Et voici qu'en Russie l'art s'éveille sous nos auspices avec Serov et Levitan, Maliavine et Troubetskoï. L'Allemagne est plus autonome, ou du moins paraît l'être; mais peut-être elle se fie trop à son Lenbach, pénétrant psychologue et médiocre peintre, au style ambitieux et lourd de Stück et de Herterich, méconnaissant le naturalisme autrement expressif et sain de Lieberman, de Uhde, de Kuehl, formés sous la double influence de la Hollande et de la France. Whistler, ce dilettante cosmopolite, incomparable portraitiste et magicien des nuits claires, est un maître que nous pourrions envier à l'Amérique s'il n'était un peu des nôtres; et Sargent, Melchers, Alexander, que ne doivent-ils pas à Manet, à Besnard? L'Angleterre, désorientée depuis la tentative héroïque et vaine des préraphaélites, n'a rien de plus vivant que les œuvres de jeunes peintres qui viennent nous demander conseil. En Italie, Segantini procède directement de Millet; Tito revient à l'amoureuse observation de la nature pour peindre une délicieuse Vénitienne portant son enfant dans ses bras. Daniel Vierge, le fier dessinateur espagnol, est à demi francisé, et la verve de Sorolla est-elle plus inspirée de Velasquez ou de l'école du plein air?

De tous côtés, depuis un siècle, l'art français a exercé son prestige. Aujourd'hui encore, le sens supérieur de la beauté, la sûreté du goût, la faculté d'émouvoir et le don d'exprimer en rythmes souverains les sentiments éternels, je ne vois pas qu'aucune école les possède au même degré que la nôtre.

MAURICE HAMEL

LA FRANCE ET L'ALLEMAGNE

JUGÉES PAR

NIETZSCHE

Friedrich Nietzsche vient de s'éteindre doucement dans sa paisible retraite de Weimar. Après une lente agonie qui s'est prolongée pendant onze ans, le « déclin de Zarathustra » est enfin consommé. L'Allemagne lettrée, si hostile jadis à Nietzsche, s'est trouvée aujourd'hui à peu près unanime pour rendre hommage au grand artiste, au profond psychologue qu'elle a si longtemps ignoré ou dédaigné. Chez nous de même cette mort n'est point passée inaperçue. Nietzsche est, en effet, presque aussi connu en France que dans son pays natal.

Parmi les causes qui l'ont rendu populaire chez nous, l'une des plus importantes est sans contredit la sympathie qu'il a marquée pour notre pays. Au lendemain de nos revers et des prodigieuses victoires militaires et économiques de l'Allemagne, il a eu le courage de célébrer hautement l'impérissable grandeur du génie français et de signaler en même temps avec une âpre violence les tares de cette « culture allemande » dont s'enorgueillissaient ses compatriotes. Lorsque Nietzsche écrivait, en 1888, que depuis l'avènement de l'Empire, les Allemands ne comptent plus dans l'histoire de la civilisation européenne, lorsqu'il appelait l'Allemagne « le grand pays plat d'Europe » et qu'inversement il déclarait : « Je ne crois qu'à la culture française », ces assertions semblèrent d'abord

si paradoxales, si absolument « inactuelles », pour me servir du vocabulaire de Nietzsche, qu'on ne les prit guère au sérieux. Nietzsche passa, dans le grand public, pour un contempteur de tout ce que révère un bon Allemand, pour un ennemi de la religion, de la morale et de la patrie, pour un fou dangereux dont on ne discute même pas les extravagances. Depuis quelques années, pourtant, le pessimisme a fait des progrès en Allemagne. Des écrivains d'avant-garde, dont le plus connu est l'auteur de *Rembrandt éducateur*, ont proclamé avec autant d'âpreté que Nietzsche la faillite de la culture allemande. Des esprits plus pondérés et plus rassis eux-mêmes, des professeurs d'Université comme M. Ziegler, constatent que la foi dans la culture néo-impériale n'a plus chez les Allemands — les jeunes surtout — cette assurance joyeuse qu'elle avait au lendemain de la guerre, et reconnaissent qu'il y a dans l'air ambiant comme des vapeurs de pessimisme à l'action desquelles il est difficile de se soustraire entièrement. Les paradoxes de Nietzsche, si désobligeants qu'ils soient pour l'amour-propre national, ont donc fini, malgré tout, par trouver un certain écho en Allemagne même. Il convient d'ailleurs de ne pas nous exagérer leur portée réelle et de ne pas nous tromper sur la signification de ce symptôme. Nous commettrions, en effet, une erreur dangereuse et quelque peu ridicule si nous nous avisions de prendre au pied de la lettre ses diatribes contre l'Allemagne d'aujourd'hui. Et si, d'autre part, Nietzsche mérite notre sincère gratitude, il convient cependant que nous ne nous fassions point illusion sur la nature exacte de l'admiration qu'il professait pour nous. Il n'est donc pas sans intérêt, dans ces conditions, de chercher à préciser le sens des jugements de Nietzsche, et de tâcher de démêler, sous la parure étincelante et pittoresque dont il les a revêtus, quels ont été au juste ses sentiments pour l'Allemagne et pour la France.

*
* *

Lorsque, au lendemain de la guerre de 1870, Nietzsche écrivait son premier livre, *la Naissance de la Tragédie*, il se montrait, comme il est naturel, plein de confiance dans le

peuple allemand et plein de foi en son avenir. Sans doute, il méprisait de tout son cœur ce qu'il appelait la culture « socratique », le rationalisme pseudo-scientifique, l'optimisme banal, qui fleurissaient à ce moment en Allemagne et dont le « philistin cultivé » David Strauss lui apparaissait comme le représentant typique. Si la culture, disait-il, est « l'unité du style artistique dans toutes les manifestations de la vie d'un peuple », il faut reconnaître que la France a véritablement une culture nationale, produit authentique de son génie et qui est le secret de sa longue prépondérance en Europe, tandis que l'Allemagne n'a encore rien de pareil. Ce qui se décore du nom de culture allemande n'est qu'une sorte de « barbarie stylisée ». On répète partout, que le maître d'école allemand est le vrai vainqueur de Sadowa et de Sedan, que la guerre de 1870 a été le triomphe de la culture allemande sur la culture française. C'est là une illusion. L'Allemagne l'a emporté parce qu'elle avait des officiers plus instruits, des soldats mieux dressés, des états-majors plus aptes à diriger une guerre moderne : tout cela n'a rien à voir avec la culture. En réalité, l'Allemagne est encore à demi barbare; elle ne possède qu'une pseudo-culture de qualité fort douteuse. Par bonheur, aussi, cette prétendue culture allemande n'est en aucune façon l'expression véritable de l'âme germanique. Derrière cette civilisation mensongère et toute en façade, il y a « une force cachée splendide et foncièrement saine qui de loin en loin se manifeste en des occasions mémorables avec une souveraine puissance, pour sommeiller ensuite, de nouveau, en rêvant au futur réveil ». Les deux grandes manifestations de cette force élémentaire sont la philosophie allemande qui, de Kant à Schopenhauer, s'élève peu à peu à la notion d'une « culture tragique », et la musique allemande qui, du choral de Luther à la symphonie de Beethoven et au drame intégral de Wagner, témoigne que le principe « dionysien » vit toujours dans l'âme de la nation. On peut donc espérer une renaissance de la culture germanique. Un jour viendra où le génie de l'Allemagne, qui sommeille aujourd'hui dans sa montagne enchantée se réveillera, magnifique, impétueux, irrésistible, l'âme pleine de visions splendides. Et peut-être ce jour n'est-il pas loin.

Pendant des siècles, l'Allemand a délaissé ses mythes nationaux : empruntant à d'autres peuples leur culture et leurs mythes, il a cessé d'être lui-même, et sa nature originale est altérée, contaminée par l'immixtion d'éléments étrangers. Il semble qu'il veuille à présent redevenir lui-même. Peut-être les victoires de 1870 sont-elles le prélude d'une guerre d'indépendance contre les éléments latins et romans qui déparent la culture nationale, d'un retour de l'Allemagne vers sa « patrie mythique ». — Rien de bien original encore dans cette conception. On sent que Nietzsche vient de subir l'ascendant de Wagner et qu'il reproduit ses théories hostiles à la culture française. En prêchant la croisade contre les influences étrangères, il continue une tradition ininterrompue en Allemagne depuis les temps de Lessing. Il ne se distingue guère de ses prédécesseurs que par la sévérité de son jugement sur la valeur *présente* de la « culture allemande », telle que la concevaient la grande majorité des contemporains.

Quelques années plus tard, de 1876 à 1882, Nietzsche traverse la crise redoutable qui bouleverse toute son existence et change d'une manière radicale l'orientation de ses idées. C'est l'époque où d'intolérables maux de tête l'obligent à interrompre sa carrière universitaire et le condamnent à l'oisiveté, à la solitude et à l'exil ; c'est le moment où il rompt violemment avec Wagner, où il abjure le pessimisme de son maître Schopenhaner. Cette crise, entre autres effets, a pour résultat de modifier profondément son jugement sur l'Allemagne.

La confiance qu'avait Nietzsche dans l'avenir de la culture allemande reposait, en dernière analyse, sur la conviction que sa patrie possédait en Schopenhauer et Wagner des « éducateurs » incomparables, des apôtres d'une religion nouvelle, d'une sagesse « dionysienne » analogue à celle qui avait inspiré les grands tragiques de la Grèce antique. — Or il découvre un beau jour qu'il s'est trompé. Wagner et Schopenhauer cessent d'être, à ses yeux, des prophètes, pour devenir des « décadents » : loin de prêcher l'Évangile de l'humanité future, ils ne sont que des romantiques attardés, des pessimistes las de vivre et incapables de stimuler la « volonté de puissance » des générations nouvelles. Ils

appartiennent au passé, non à l'avenir. Ce sont bien des maîtres, mais des maîtres dangereux à suivre. Il faut avoir été à leur école, mais il est plus nécessaire encore de savoir se dégager de leur influence, dépasser leur point de vue. Et Nietzsche se demande maintenant dans quelle mesure les Allemands se montreront aptes à accomplir cette évolution. — En même temps il a cessé aussi de s'enthousiasmer pour une culture qui serait spécifiquement germanique. Il devient de plus en plus résolument « européen ». Il proclame dans *Choses humaines* que : « être bon Allemand veut dire se *dégermaniser* ». Tant qu'un peuple est en progrès, il s'émancipe en effet des formes particulières qui constituent ce qu'on appelle son caractère national. S'il perd cette faculté de se transformer, s'il s'isole des autres peuples, s'il se cantonne dans un nationalisme étroit, il finit par se figer, par se pétrifier comme l'ancienne Égypte : et l'heure du déclin n'est pas loin. Il ne faut donc pas que les Allemands s'efforcent de créer une culture exclusivement allemande, mais qu'ils cherchent au contraire toujours à s'élever au-dessus de ce qui est « présentement allemand ».

On le voit, le programme de Nietzsche a changé du tout au tout. Il ne prêche plus la lutte contre les influences étrangères, le retour de l'Allemagne vers sa « patrie mythique »; il veut que l'Allemand s'efforce de devenir un « bon Européen ». Et il constate que, pour l'instant, il est encore très loin de ce but. Passons en revue ses griefs.

Ce que Nietzsche reproche essentiellement à la culture allemande, c'est qu'elle manque de « noblesse ». Défaut de peu d'importance aux yeux de beaucoup de gens ; vice capital, par contre, pour un aristocrate comme lui !

Il constate d'abord, comme nombre d'observateurs étrangers, que l'Allemand n'a pas le sens de la beauté. Cet instinct fait défaut à la masse de la nation. Toute la vie matérielle ou sociale est inélégante en Allemagne, — d'autant plus disgracieuse même qu'elle est plus « allemande », plus affranchie des modèles étrangers. Chez les artistes allemands eux-mêmes le goût est très imparfaitement développé : ils sont pareils à « des ours où se cacheraient des nymphes et des faunes, parfois même des divinités plus hautes »; ils vou-

draient danser, mais leurs mouvements gauches et convulsifs n'expriment que leur désir profond de s'élever au-dessus de la laideur et de la vulgarité, vers les hauteurs d'un monde plus beau, plus aérien, plus ensoleillé. — Et de même qu'il n'a pas reçu en partage la grâce, l'Allemand est aussi dénué de finesse, de tact. « La gauche rusticité du geste, la maladresse de doigté, — ce sont là choses à tel point allemandes qu'à l'étranger on les confond même avec la nature allemande. L'Allemand n'a pas l'art des *nuances*... » Il n'est pas psychologue, il n'a pas le don de sonder les âmes, de distinguer la vraie grandeur de la fausse. Il dit : « Gœthe *et* Schiller », — peut-être même « Schiller *et* Gœthe », — alors que, pour Nietzsche, Gœthe est un des plus grands génies de tous les temps, tandis que Schiller n'est qu'un rhéteur déclamant avec des attitudes pathétiques des niaiseries sentimentales ou des lieux communs de rhétorique.

L'Allemand est « peuple », non seulement par ses défauts, mais encore par ce qu'il regarde comme ses vertus. Il a le goût inné de l'obéissance. Et toute la morale consiste, pour lui, à ériger en idéal cet instinct de subordination. Luther déjà exigeait du fidèle une obéissance absolue et inconditionnée envers Dieu. Kant, après lui, n'a fait que substituer à Dieu l'impératif catégorique, mais il n'a pas touché au principe même de l'obéissance absolue. — On loue aussi communément chez l'Allemand le « sens historique »; lui-même se vante d'être le peuple « objectif » par excellence. Or qu'est-ce que le sens historique, « cette faculté de deviner rapidement la hiérarchie des jugements de valeur d'après lesquels un peuple, une société, un homme ont vécu », si ce n'est « une demi-barbarie de corps et de désirs », une sorte d'anarchie des instincts et des goûts qui nous permet de tout comprendre et de prendre plaisir à tout ? Les natures « nobles », les « maîtres » sont intolérants et exclusifs. « Leur palais délicat, toujours prêt à dire *oui* ou *non*, leur dégoût très prompt, leur froide réserve vis-à-vis de tout ce qui est étranger, leur aversion même pour ce qu'il y a de vulgaire dans la curiosité vive, d'une manière générale la mauvaise volonté que met toute civilisation noble et se suffisant à soi-même à s'avouer un nouveau désir, un mécontentement de soi, une admiration pour l'étranger, —

tout cela les prévient, les indispose même contre les meilleures choses du monde quand elles ne sont pas leur propriété ou ne *peuvent pas* devenir une proie pour eux ; et aucun sens n'est plus incompréhensible pour de tels hommes que précisément le sens historique et sa basse curiosité plébéienne. » Le mélange démocratique des castes et des races a produit en Europe une demi-barbarie où règne la plus prodigieuse confusion, il a fait de l'*âme moderne* un chaos où se côtoient les éléments les plus divers empruntés aux cultures les plus disparates. « Vous semblez faits de couleurs et de papiers collés ensemble », dit Zarathustra aux *civilisés* ; « les voiles qui vous cachent sont un bariolage de tous les peuples et de tous les temps : et dans vos attitudes parlent pêle-mêle toutes les coutumes et toutes les croyances. Celui qui vous dépouillerait de vos voiles et draperies et couleurs et attitudes, — que lui resterait-il entre les mains si ce n'est, tout au plus, un épouvantail à moineaux? » Le sens historique, c'est, au fond, l'incapacité d'être soi-même, d'avoir du style, de l'unité, de la « mesure ». Or, entre tous les peuples de l'univers, les Allemands sont affligés au plus haut degré de cette infirmité. Ils sont plus éloignés que tout autre de l'idéal d'une race noble.

Il n'est pas jusqu'à leur religion, le protestantisme, qui n'ait, elle aussi, quelque chose de foncièrement « plébéien ». La foi chrétienne, l'Église chrétienne sont, aux yeux de Nietzsche, le produit de l'illusion volontaire, — mais ce sont des œuvres grandioses à force d'insincérité : elles témoignent d'une volonté de mensonge merveilleusement puissante et tenace dans sa rigide conséquence. Il définit le christianisme « le dernier travail de Romain » et attribue aux races du Sud une part prépondérante dans la conception et l'exécution de ce colossal monument. « L'édifice de l'Église a sa base dans une liberté, une indépendance proprement méridionales de la pensée, et aussi dans une défiance toute méridionale à l'égard de la nature, de l'homme, de l'esprit; — il repose sur une tout autre connaissance de l'homme, sur de tout autres expériences que celles des races du Nord. » Les gens du Sud ont eu véritablement la notion de ce que doit être une Église, un clergé, pour exercer un pouvoir effectif sur les masses, pour

assurer sur terre la domination de « l'homme supérieur » ou plutôt d'un certain type d'homme supérieur : le prêtre. Le catholicisme est, par là, une œuvre aristocratique. L'homme du Nord, l'Allemand en particulier, est une nature plus « honnête », moins subtile, plus plébéienne. Il n'a rien compris à l'édifice glorieux de l'Église universelle. Il n'a vu que corruption et décadence dans ce scepticisme supérieur, dans cette élégante tolérance du haut clergé catholique, — alors que ce scepticisme n'était autre chose que le « luxe » que s'octroie toute force triomphante et sûre d'elle-même. Dans un accès de vertueuse et nigaude indignation, il s'est révolté contre cette puissance dont son cerveau étroit était incapable d'apprécier la beauté supérieure. La réforme de Luther est l'expression de cette maladroite et plébéienne révolte, c'est un « soulèvement des paysans » dans le domaine de l'esprit. Incapable de discerner les fondements effectifs de la puissance de l'Église, Luther, au lieu de la réformer l'a ruinée. Il a livré les Saintes Écritures aux laïques, si bien qu'elles ont fini par tomber aux mains sacrilèges des philosophes. Il a nié l'autorité des conciles sans s'apercevoir qu'il anéantissait ainsi la notion même de l'Église : car une Église ne reste vivante que si l'esprit du Dieu qui l'a fondée continue à l'animer, à l'inspirer. Il a permis la femme aux prêtres et lui a retiré la confession, sans prendre garde qu'en le rendant pareil aux autres hommes il lui enlevait toute son autorité. Il a ainsi détruit la hiérarchie instituée par le catholicisme, il a *démocratisé* la religion en mettant fin à la domination de « l'homme supérieur » sur la foule.

Le succès du protestantisme est une des causes essentielles de l'amoindrissement du type européen et en particulier du type allemand : il l'a rendu médiocre et bonasse; et s'il a peut-être favorisé le développement de la science, il est responsable de la médiocrité d'âme du savant moderne, ce plébéien de l'esprit, sans respect et sans dignité, platement vertueux et honteusement optimiste, dont la race fleurit aujourd'hui en Allemagne. Dans le *Crépuscule des Idoles*, Nietzsche se montre plus sincère encore. Il définit le protestantisme : « une hémiplégie du christianisme *et* de la raison ». Il l'accuse d'avoir fait avorter l'effort le plus magnifique

des temps modernes, la Renaissance. Que voulaient les hommes de la Renaissance? Restaurer l'idéal hellénique et païen, substituer à l'ascétisme, au nihilisme chrétien le culte de la vie exubérante et superbe; ils voulaient, en un mot, accomplir la « transvaluation des valeurs » qui se prépare aujourd'hui. Et comment s'y prenaient-ils? Ils attaquaient le christianisme par la tête; ils ne visaient à rien moins qu'à s'installer sur le trône pontifical lui-même. César Borgia pape! C'eût été le triomphe de la Renaissance : elle eût gouverné désormais l'Europe en se servant de l'admirable instrument de domination forgé par le christianisme! Mais Luther vint, Moine ignorant et grossier, « animé de tous les instincts rancuniers du moine manqué », il ne comprit rien à ce subtil dessein; il se révolta à Rome contre la Renaissance qui s'installait dans la chaire de Saint-Pierre. La fatalité voulut qu'il réussît : la Renaissance demeura un événement vide de sens, « un grandiose *en vain* ». Et Nietzsche de conclure : « Ce sont *mes* ennemis, je le reconnais, ces Allemands : je les méprise parce qu'ils incarnent l'improbité d'intelligence et de jugement, la *lâche peur* de tout loyal *oui* ou *non*. Depuis près d'un millénaire ils ont emmêlé et enchevêtré tout ce qu'ils ont touché du doigt; ils ont sur la conscience toutes les demi-vérités — les trois huitièmes de vérités — dont l'Europe souffre; ils ont aussi sur la conscience la forme de christianisme la plus malpropre qu'il y ait, la plus inguérissable, la plus irréfutable : le protestantisme... Si l'on ne vient pas à bout du christianisme, la faute en sera aux Allemands... »

Et de même que l'Allemagne a fait échouer jadis la Renaissance, elle menace aujourd'hui d'arrêter ou de retarder le grand mouvement d'émancipation intellectuelle et morale qui s'annonce en Europe. La crainte que Nietzsche exprimait au lendemain de la guerre de 1870, à savoir que « l'Empire allemand ne tue l'esprit allemand », s'est, selon lui, trouvée justifiée par l'événement. L'Allemagne militarisée à outrance est devenue « le grand pays plat d'Europe ». Elle paye la rançon de ses victoires : « Cela coûte cher d'arriver à la puissance : la puissance *abêtit*... Les Allemands — on les appelait jadis le peuple des penseurs : pensent-ils encore aujourd'hui? Les Allemands sont las aujourd'hui de l'esprit,

les Allemands se défient aujourd'hui de l'esprit ; la politique accapare tout le sérieux qu'ils pourraient appliquer aux véritables choses de l'esprit ; — « l'Allemagne, l'Allemagne » d'abord ! » c'est là, je le crains, la mort de la philosophie allemande... « Y a-t-il des philosophes allemands ? des poètes » allemands ? Y a-t-il de *bons* livres allemands ? » me demande-t-on à l'étranger. Je rougis, mais, avec la vaillance qui m'est propre même dans les cas désespérés, je réponds : « Oui, » *Bismarck !* » — Pourrais-je avouer quels livres on lit aujourd'hui ?... » Abrutis depuis près de mille ans par « les deux grands narcotiques européens, l'alcool et le christianisme », — auxquels s'est joint de nos jours un agent de dégénérescence presque aussi redoutable, au dire de Nietzsche : la musique allemande, — alourdi par l'abus de la bière qui oblitère l'intelligence, le peuple allemand a subi sans résistance cette influence *délétère* du pouvoir. Il a perdu la passion des choses de l'esprit, il a perdu jusqu'à la notion de la vraie culture. Tout le haut enseignement n'est plus qu'une immense école de dressage en masse : il s'agit de préparer avec un minimum de frais le plus grand nombre possible de jeunes gens à pouvoir remplir des fonctions utiles dans la grande usine sociale. Or la vraie culture est, pour Nietzsche, *nécessairement* le privilège d'une minorité. Les victoires de l'Allemagne ont été pour elle un désastre intellectuel : elles ont mis fin à la suprématie qu'elle exerçait jadis sur le domaine de la pensée. « Dans l'histoire de la culture européenne, l'avènement de l'Empire signifie avant tout un *déplacement de l'équilibre*. On le sait déjà partout : pour l'essentiel, — et c'est toujours la culture, — les Allemands ne comptent plus. »

Ils ne savent même pas que faire des grands, des très grands hommes que le hasard a suscité parmi eux. Un Gœthe, un Schopenhauer, un Wagner dominent de haut le siècle et ont exercé sur l'évolution de la pensée européenne une immense influence. Mais sont-ils vraiment des représentants du génie national germanique ? Est-ce *en tant* qu'Allemands, est-ce au contraire *quoique* Allemands, qu'ils furent grands ? Nietzsche opte pour cette dernière hypothèse. Gœthe est, dans l'histoire de la culture allemande, « un accident sans suites » ; il a vécu et écrit pour une petite élite, mais pour la masse

du peuple il n'est qu'un nom illustre dont on fait parade vis-à-vis de l'étranger ; et il n'a exercé sur les destinées de la nation aucune action véritable. Bien plus : il n'est pas sûr qu'il ait été directement utile à la culture européenne elle-même et peut-être n'est-il, pour l'Europe aussi, « qu'un bel *en vain* ». — Schopenhauer « le dernier Allemand qui compte, qui soit un événement *européen* comme Gœthe, comme Hegel, comme Henri Heine, et non pas seulement un événement local, *national* », n'est pas plus que Gœthe un représentant authentique de l'Allemagne. Son athéisme intransigeant et sincère, son pessimisme résolu le différencient d'une manière radicale des Allemands contemporains, avec leur douceâtre religiosité et leur optimisme patriotique et borné. Lui aussi est « un *hasard* parmi les Allemands ». — Et Wagner enfin, en dépit de ses prétentions à incarner le génie germanique, n'a rien d'allemand aux yeux de Nietzsche. Comédien né, il a su imiter nombre de traits du génie allemand, mais « sa nature intime est le contraire de tout ce qui a, jusqu'à présent, été regardé comme allemand ». Il est « un contre sens » dans l'Allemagne d'aujourd'hui et « nul n'est moins capable que le jeune empereur de comprendre quelque chose à Wagner ». Ses vrais ancêtres artistiques sont les romantiques français, c'est à Paris qu'il est le plus complètement compris et goûté. En Allemagne il a toujours rencontré et il rencontre encore une sorte d'obscure et instinctive résistance.

En résumé, l'Allemagne s'est, selon Nietzsche, révélée à trois moments décisifs de l'histoire de la civilisation occidentale comme une puissance néfaste pour la culture européenne. A la fin du moyen âge, elle a empêché le triomphe de la Renaissance. En 1813, elle a brisé la domination de Napoléon, ce type merveilleux de Surhomme, dont Gœthe admirait la prodigieuse grandeur et qui, à son tour, avait su deviner, par une géniale intuition, la grandeur de Gœthe. Depuis la fondation de l' « Empire », enfin elle est en pleine décadence, elle « étouffe la culture » partout où elle s'installe. — On n'a, par suite, guère le droit d'espérer qu'elle se montre dans l'avenir différente de ce qu'elle a été, qu'elle sache contribuer d'une manière efficace à l'avè-

nement de cette culture « européenne » que Nietzsche appelle de ses vœux.

*
* *

Sévère pour ses compatriotes, Nietzsche se montre de bonne heure plein de sympathie pour la France. Tout jeune déjà, il s'était senti attiré par nos moralistes, Pascal, La Rochefoucauld, Vauvenargues, La Bruyère, Montaigne, Chamfort. Après 1870, nous le voyons « découvrir » par hasard Stendhal, à peu près inconnu en Allemagne, dans le magasin d'un libraire de Bâle, lire Sainte-Beuve, Mérimée, Amiel, s'enthousiasmer, à l'exemple de Wagner, pour la personnalité et les écrits du comte de Gobineau. Dans *Choses humaines* (1876), il témoigne hautement de son admiration pour le génie français et pour ses œuvres. Pendant l'hiver de 1883-1884, qu'il passe à Nice, il se perfectionne dans l'usage de notre langue, et, affranchi désormais de la nécessité d'avoir recours aux traductions, il étend de plus en plus le cercle de ses lectures. En 1885, il résume dans une curieuse esquisse, publiée récemment par madame Fœrster-Nietzsche, ses jugements sur les principaux représentants de la culture française[1]. Et, depuis ce moment, il marque d'une manière toujours plus éclatante sa prédilection pour notre pays : « Tout ce qu'il y a en Europe de noble en fait de sentiments, de goûts, de mœurs... est l'œuvre et l'invention de la France », écrit-il dans *Par delà le Bien et le Mal* (1887). Et de même dans *Ecce Homo* (1888) : « Je ne crois qu'à la culture française et tiens pour malentendu tout ce qui, en dehors d'elle, se décore en Europe du nom de culture. » Où Nietzsche cherche-t-il, comment définit-il cette culture française supérieure?

En face de l'Allemagne inélégante et barbare, la France lui apparaît comme la terre privilégiée du sens artistique, comme l'héritière de la Grèce antique. Favorisée par son climat si heureusement tempéré, elle a donné le jour à un peuple dont la nature est une sorte de synthèse du Nord et du Sud. Périodiquement attiré et repoussé par le Midi, le

1. Voir un très intéressant article de madame Fœrster : *Nietzsche, Frankreich und die Franzosen*, dans la *Zukunft*.

Français, qui sent encore « bouillonner parfois dans ses veines le sang provençal et ligure », échappe à « l'épouvantable gris sur gris » des gens du Nord, qui se complaisent dans les froids brouillards de l'abstraction. Foncièrement sensé, il sait aussi rendre la vie de société aimable en l'égayant par les saillies de son esprit : « La logique lui est aussi nécessaire que le pain et l'eau, mais lui semble, tout comme les aliments, une nourriture de prisonnier sitôt qu'il en est réduit à la prendre sans assaisonnement. Dans la bonne société, on ne doit jamais prétendre avoir raison seul et complètement, comme le veut la logique pure : de là la petite dose de folie qu'il y a toujours dans *l'esprit* français... » — Hommes de goût, les Français sont aussi des psychologues émérites à qui plusieurs siècles de discipline psychologique ont donné un tact sûr, un talent d'observation merveilleux et une curiosité toujours en éveil. Enfin, ils sont des artistes délicats et consciencieux qui ont le culte de la forme, qui savent apporter aux choses d'art le sérieux, la passion même : « Ce sont là des vertus qui depuis trois siècles n'ont jamais fait défaut en France, et qui, grâce au respect dont on entoure l'*élite*, ont rendu possible une *musique de chambre* de la littérature qu'on chercherait en vain dans le reste de l'Europe. »

C'est, on le devine, la France aristocratique du XVIIe siècle qui lui a fourni les traits principaux de cette peinture de l'âme française. Il revient sans cesse, dit-il, « vers un petit nombre de vieux auteurs français ». Il aime nos poètes classiques, et « son goût artistique défend — non sans une certaine âpreté — les noms de Molière, Corneille et Racine contre un génie inculte comme Shakespeare ». Mais ce sont surtout nos moralistes qui l'enchantent. Il admire dans Montaigne « cette fantaisie capricieuse dont il a lui-même quelque chose dans l'esprit ». Il aime en Pascal une âme tourmentée ainsi que la sienne par le problème religieux, et il le plaint « comme la victime la plus instructive du christianisme qui a lentement assassiné son corps d'abord, puis son âme ». Il savoure en connaisseur la finesse d'esprit d'un La Rochefoucauld, d'un La Bruyère, d'un Fontenelle. Leurs écrits sont, dit-il, des livres vraiment « européens » qui

« s'élèvent au-dessus des vicissitudes du goût national et de ce bariolage philosophique dont scintille et doit scintiller, pour devenir célèbre, tout livre aujourd'hui »; des livres « qui n'ont pas été écrits pour des enfants ni pour des enthousiastes ni pour des vierges ni pour des chrétiens ni pour des Allemands », mais qui, « rédigés en grec, auraient aussi été compris par des Grecs » : les plus fins d'oreille parmi les Grecs auraient été ravis par la clarté, la charmante décision de cet art et surtout par la malice française de l'expression. Parmi les auteurs de l'époque suivante, Nietzsche admire surtout ceux qui lui semblent se rattacher à la tradition classique. Il se montre plein de respect pour Voltaire, « ce grand seigneur de l'esprit »; peut-être ne l'a-t-il guère pratiqué, s'il faut en croire sa sœur, mais il le tient néanmoins pour « le dernier grand écrivain dont la prose témoigne d'une finesse d'oreille, d'une conscience artistique, d'une simplicité et d'une grâce vraiment grecques, — comme aussi l'un des derniers hommes qui aient su allier sans inconséquence ni lâcheté la plus entière indépendance d'esprit à des opinions nettement anti-révolutionnaires ». Il trace de Chamfort un portrait enthousiaste. Surtout il ne se lasse pas de vanter Stendhal, qu'il « préfère entre tous les Français de ce siècle » et qu'il recommande à sa sœur, sans lui dissimuler d'ailleurs qu'elle n'y prendra goût que quand elle sera devenue une petite vieille bien sceptique. « Comme le représentant par excellence de la vraie curiosité française, écrit-il, je nommerai Henri Beyle, ce remarquable précurseur, cet avant-coureur qui, de son allure napoléonienne, parcourut *son* Europe, je veux dire plusieurs siècles de l'âme européenne qu'il a scrutés et explorés : — il a fallu deux générations pour le rattraper quelque peu, pour redéchiffrer, après lui, quelques-unes des énigmes qui tourmentaient et ravissaient cet étrange épicurien et poseur de points d'interrogation. »

La France du XIXe siècle, par contre, lui déplaît à bien des égards. Adversaire résolu du mouvement démocratique qui entraîne l'Europe moderne, il ne peut naturellement que haïr la Révolution, et cela non pas à cause de ses excès, de ses « crimes », de son « immoralité », mais à cause de « sa moralité à la Rousseau ». Ce qu'il exècre en elle, ce sont

« ces prétendues *vérités* de la Révolution grâce auxquelles elle continue et propage son influence et séduit les pauvres d'esprit et les médiocres. Le principe d'égalité !... Mais il n'y a pas de poison plus empoisonné : car cette doctrine *semble* être prêchée par la justice en personne, alors qu'elle est *la mort* de toute justice... *Égalité pour les égaux, inégalité pour les inégaux*, — voilà comment parle la vraie justice : et elle ajoute logiquement : *Ne jamais rendre égal ce qui est inégal.* Toutes les sanglantes horreurs qui se commirent autour de ce principe d'égalité ont donné à cette *idée moderne* par excellence je ne sais quelle auréole à reflets d'incendie, en sorte que la Révolution en tant que *spectacle* a séduit même les plus nobles esprits. Mais, en fin de compte, ce n'est point là un motif de l'en estimer plus. — Je ne vois qu'un homme qui l'ait considérée comme il fallait la considérer, avec dégoût : — c'est Gœthe. » Ce jugement de Nietzsche est trop conforme à sa philosophie générale pour qu'il puisse nous étonner sous sa plume. Si d'ailleurs, malgré la Révolution, il conserve à la France son estime, c'est qu'il voit dans les « principes de 89 », non pas un produit authentique du génie français, mais une importation étrangère. C'est l'Angleterre, patrie de l'utilitarisme et des doctrines libérales, qui est, à ses yeux, responsable « de la vulgarité européenne et du plébéianisme des *idées modernes* ». C'est chez elle que cette « maladie » a pris naissance et de là elle a pénétré en France où elle a produit les plus terribles ravages.

Hostile à la Révolution, Nietzsche combat avec âpreté les écrivains, même les plus illustres, qui lui paraissent défendre la cause révolutionnaire. Il exècre Rousseau, qu'il baptise « le retour à la nature *in impuris naturalibus* » : il voit en lui un être mal venu, « mi-parti idéaliste, mi-parti canaille », qui avait besoin de se draper dans sa « dignité morale » pour supporter son propre aspect et souffrait à la fois d'une hypertrophie de la vanité et d'un immense dégoût de soi. Il ne déteste pas moins Victor Hugo, qu'il tient pour « un âne de génie », un rhéteur plébéien en qui l'esprit français s'obscurcit jusqu'au pur non sens. « C'est un vulgaire démagogue à plat ventre devant tout ce qui est grand mot ou grand geste, un flagorneur de la foule, qui parle avec la voix d'un

évangéliste à tous les humbles, les opprimés, les misérables, les estropiés et ne soupçonne pas ce qu'est la sincérité, la bonne tenue de l'esprit, la probité intellectuelle. Somme toute, un comédien inconscient comme presque tous les artistes qui se rattachent au mouvement démocratique. Son génie agit sur la masse à la façon d'un breuvage alcoolique qui enivre et abrutit ». Même antipathie pour Michelet, qu'il définit « l'enthousiasme qui se met en bras de chemise », ou pour George Sand, « cette féconde vache de lettres qui avait quelque chose d'allemand au pire sens du mot », cette « intolérable écrivassière qui se remontait elle-même comme une pendule, et écrivait ».

Mais si Nietzsche jeta l'anathème sur la France démocratique et ses représentants, s'il déteste Renan en qui il croit discerner une nature de prêtre profondément infectée du virus chrétien, s'il marque une antipathie très décidée à l'égard de Sainte-Beuve, dont le scepticisme intellectuel lui apparaît comme un indice de faiblesse et d'inconsistance, si même il éprouve une répugnance presque physique pour un des traits les plus apparents du caractère français, pour « cette curiosité pleine de concupiscence des choses sexuelles » qu'il regarde comme un héritage celtique et qu'il note même chez des savants laborieux et de mœurs pures comme Michelet, — il n'en ressent pas moins, malgré ces restrictions, une très sincère sympathie pour la France moderne. — A toutes les époques, en effet, il s'est trouvé chez nous des écrivains, des penseurs pour continuer avec éclat ce que Nietzsche considère comme la vraie tradition française. C'est, par exemple, Mérimée, « un artiste délicat et dédaigneux, plein de mépris pour les sentiments fangeux qu'un âge démocratique regarde comme *ses plus nobles sentiments*, sévère pour lui-même et d'une impitoyable logique artistique, toujours prêt à sacrifier de petites beautés et de petits ornements à sa forte volonté d'une souveraine *nécessité* artistique : au total, une âme, sinon riche, du moins de bon aloi, placée dans un milieu factice et impur, avec cela suffisamment pessimiste pour pouvoir tenir son rôle dans la comédie sans vomir de dégoût. » C'est encore Taine, un élève de Stendhal comme Mérimée, et, de plus, formé à l'école de Hegel dont il transporte en France les

principes essentiels, « le premier historien vivant de l'Europe », une nature vaillante et robuste, le véritable éducateur de la génération contemporaine. Ce sont aussi, dans une certaine mesure au moins, de purs artistes imprégnés de pessimisme, comme Flaubert ou Baudelaire. — La guerre de 1870, si désastreuse pour la culture allemande, a été un bienfait pour la culture française en l'affranchissant de l'influence germanique qui menaçait d'étouffer son génie original. Aujourd'hui encore, c'est la France qui est le siège de la culture la plus intellectuelle et la plus raffinée d'Europe. Cette « France du bon goût » vit à l'écart, loin de la populace bruyante et de ses orgies démocratiques ; « elle ne s'incarne, vraisemblablement, qu'en un petit nombre de gens, et, par surcroît, de gens peu solides sur jambes, les uns fatalistes, pessimistes, souffrants, les autres maladivement délicats ou artificiels, et qui mettent leur *point d'honneur* à être artificiels ; — ils n'en ont pas moins en leur possession tout ce qu'il y a encore de grandeur et de finesse au monde. » Cette France de l'esprit qui est aussi la France du pessimisme a adopté les grands génies allemands mal vus aujourd'hui ou mal compris dans leur pays natal, Heine, Schopenhauer, Wagner ; elle s'est mise à leur école, elle continue à creuser les grands problèmes qu'ils ont posés. Et aujourd'hui comme jadis elle l'emporte sur le reste de l'Europe par le sens aigu de la réalité, par l'esprit d'analyse. « Je ne vois pas dans quel siècle de l'histoire on pourrait réunir une compagnie de psychologues tout à la fois aussi curieux et aussi délicats que ceux du Paris d'aujourd'hui : je nommerai entre autres — car leur nombre est loin d'être faible — Paul Bourget, Pierre Loti, Gyp, Meilhac, Anatole France, Jules Lemaître, ou encore cet auteur de forte race, cet authentique Latin pour qui j'ai une particulière estime, Guy de Maupassant. Je préfère même cette génération, soit dit entre nous, aux grands maîtres qui l'ont précédée, et qui sont tous contaminés par la philosophie allemande. Si loin que s'étend l'Allemagne, elle étouffe la culture. C'est la guerre qui a *libéré* l'esprit en France. »

*
* *

Il nous reste maintenant, après avoir exposé impartialement les jugements de Nietzsche sur la France et l'Allemagne, à essayer, non point de les discuter, — il est trop évident qu'ils prêtent à des contreverses sans fin, — mais de les interpréter psychologiquement et de voir quelles dispositions, quel état d'âme ils supposent chez celui qui les a formulés.

Il y a une première manière très simple de les expliquer : c'est de supposer que Nietzsche s'est laissé entraîner par des mobiles tout personnels. Il a médit de l'Allemagne parce que l'Allemagne le méconnaissait. Il a déclaré qu'il y avait « trop de bière dans l'intelligence allemande » parce que cette intelligence refusait de s'ouvrir à la doctrine du Surhomme et parce que ses livres menaçaient de sombrer dans l'indifférence générale. S'il a dit du bien de la France, c'est parce qu'il y a trouvé de bonne heure quelques lecteurs et admirateurs. S'il a dénigré Renan, c'est pour éviter d'avoir à reconnaître ce que son radicalisme aristocratique devrait au dilettantisme aristocratique de l'auteur des *Dialogues philosophiques*. S'il a loué Taine, c'est parce que Taine le traitait de Carlyle allemand...

Et ainsi de suite. — A l'appui de cette hypothèse on peut citer deux faits incontestables : le premier, c'est que Nietzsche a en effet cruellement souffert de son isolement et de l'indifférence de ses compatriotes ; le second, c'est que vers la fin de sa vie consciente on rencontre dans ses livres, dans ses lettres, dans son autobiographie (*Ecce Homo*), des traits où l'on peut voir l'indice d'un orgueil démesuré et presque pathologique. En voici quelques-uns : « Partout je compte des lecteurs — intelligences d'élite, caractères éprouvés, formés par l'exercice de hautes fonctions et de grandes tâches : j'ai même de vrais génies parmi mes lecteurs. A Vienne, à Pétersbourg, à Stockholm, à Copenhague, à Paris, à New-York, partout je suis découvert : je ne le suis point dans le grand pays plat d'Europe, — l'Allemagne. » — « Voici dix ans déjà, écrit-il en 1888, et personne en Allemagne ne s'est fait un devoir de conscience de défendre mon nom contre cet absurde complot du silence sous lequel il était comme

enseveli : c'est un étranger, un Danois qui eut le premier assez de finesse d'instinct et de courage pour se révolter contre mes soi-disant amis... A quelle université allemande serait-il possible de faire des conférences sur ma philosophie comme celles faites à Copenhague, au printemps dernier, par le psychologue Georges Brandes — qui s'est affirmé ainsi deux fois psychologue ? » — Assurément, on peut être tenté de voir dans ces citations la preuve que Nietzsche était un orgueilleux, atteint déjà de la folie des grandeurs, faisant de son moi la mesure de toutes choses, infatué de lui-même au point de regarder comme le critérium de la valeur intellectuelle et morale d'un individu ou d'un peuple son plus ou moins d'admiration pour *Zarathustra* et la philosophie du Surhomme. Je doute cependant qu'il soit légitime de raisonner ainsi. Et je crois que ces passages et d'autres encore où Nietzsche s'exagère démesurément la portée immédiate de son œuvre ne sont ni des indices d'orgueil démesuré ni surtout des symptômes de folie *déclarée*, mais des témoignages douloureux des ravages exercés sur une âme d'élite par l'isolement prolongé. Ce n'est pas impunément qu'il a pendant des années mené cette existence de solitaire, de « *vagabundus errans* » à laquelle le condamnait son état de santé, ce n'est pas impunément que, méconnu par ses amis anciens, déçu par des amitiés nouvelles, il s'est enfoncé dans le monde de sa pensée, réfugié dans son rêve splendide où il cherchait l'oubli de ses tristesses. A mener cette vie contre nature, il a perdu le sens des réalités extérieures, il s'est exagéré à lui-même, non la valeur de son individualité, — il n'avait pas, il n'a jamais eu l'ombre de vanité *personnelle*, — mais la valeur du monde d'idées qu'il portait en lui et qui avait fini par devenir pour lui la seule réalité. Ces prétendus traits d'orgueil nous permettent ainsi de mesurer jusqu'à quel point Nietzsche s'est, vers la fin, abîmé dans « ce colloque redoutable du moi avec soi-même », jusqu'à quel point il a perdu la notion du monde concret et réel. Mais ils ne nous donnent en aucune façon — et c'est là que j'en veux venir — le droit de soupçonner que ses jugements sur la France et l'Allemagne lui auraient été dictés par des motifs intéressés.

Il est aisé, d'ailleurs, de voir à quelle loi générale de son esprit Nietzsche a obéi lorsqu'il a exercé sur ses compatriotes son impitoyable critique. « La vie, dit-il, est ce qui doit toujours se dépasser soi-même. » C'est là un des principes essentiels de sa pensée et qui explique quelques-unes des singularités les plus étranges de sa nature. Cet effort perpétuel pour se vaincre soi-même, pour pousser une idée, un sentiment jusqu'à ses dernières conséquences logiques, jusqu'au point où il s'anéantit par « auto-suppression » (*Selbst-überwindung*), explique comment Nietzsche est devenu athée à force de sincérité religieuse, immoraliste à force de sincérité morale, égoïste par excès d'altruisme. Et il ne faut pas oublier, lorsqu'on entreprend de juger cette nature si complexe que, dans ses avatars successifs, il conserve souvent une tendresse profonde pour les hommes et les idées qu'il « dépasse » dans son effort vers le Surhomme. Athée, il se sent tout près de l'homme religieux ; antichrétien, il se dit le « meilleur ennemi » de Jésus, mais aussi son plus fervent admirateur et le continuateur de son œuvre ; individualiste décidé, c'est à force d'amour et de pitié qu'il a été amené à regarder la « dureté » comme le devoir le plus douloureux des âmes supérieures.

Ce serait, de même, interpréter à contre-sens les jugements de Nietzsche sur l'Allemagne que d'y voir un symptôme de détachement, d'indifférence envers son pays. Les invectives de Nietzsche se concilient le mieux du monde, dans sa psychologie, avec un amour profond pour les Allemands. Tout en les critiquant, il croit, malgré tout, à leur avenir : « Ils sont d'avant-hier et d'après-demain, dit-il ; *ils n'ont pas encore d'aujourd'hui.* » Cette âme allemande, à la fois « jeune et vieillotte, flétrie et riche d'avenir », il la croit promise à de hautes destinées. Il aime en elle ce qu'il appelle « le scepticisme de la virilité téméraire, qui est proche parent du génie guerrier ou conquérant et qui fit sa première entrée en Allemagne dans la personne du Grand Frédéric ». C'est pour lui un type d'humanité supérieure : « Ce scepticisme, dit-il, méprise et attire pourtant ; il est destructeur et pourtant conquérant ; il ne croit à rien, mais ne perd pas la foi en lui-même ; il confère à l'esprit une péril-

leuse indépendance, mais il tient le cœur sous une sévère discipline. » Cet esprit à la fois actif et ironique, qui se manifeste non seulement chez les grands manieurs d'hommes comme Frédéric ou Bismarck, mais aussi chez des penseurs comme Gœthe et Schopenhauer, ou encore chez les grands philosophes et historiens du XIXe siècle, répond à « une nouvelle conception du génie allemand, dont le trait dominant serait le scepticisme viril se manifestant sous des aspects divers tels qu'intrépidité de coup d'œil, impitoyable hardiesse de la main qui manie le scalpel, volonté énergique poursuivant de dangereux voyages d'exploration, des expéditions polaires de la pensée, sous des cieux déserts et menaçants ».

C'est à cette race aventureuse et impie des « explorateurs », des « expérimentateurs » dans le domaine de la pensée comme dans celui de l'action, que se rattache Nietzsche lui-même. Il l'aime, il croit à son avenir. S'il semble parfois redouter une banqueroute spirituelle de l'Allemagne, ne nous hâtons pas de prendre ses boutades au pied de la lettre et de conclure qu'il désespère de son peuple : « L'Allemagne d'aujourd'hui, dit-il, représente une somme considérable de capacités héréditaires et acquises, de telle sorte qu'elle peut dépenser et même, pendant quelque temps, gaspiller avec prodigalité ce capital accumulé de forces. Ce n'est *pas* une haute culture qui, avec elle, est montée au pouvoir, encore moins un goût délicat, une « noblesse » raffinée des instincts, mais bien une vertu plus virile que celle de tout autre pays d'Europe. Beaucoup de vaillance et de respect de soi-même, beaucoup de sûreté dans les relations, dans la réciprocité des devoirs, beaucoup d'aptitude au travail, beaucoup d'endurance — et une héréditaire modération qui a plus besoin de l'aiguillon que du frein. J'ajoute qu'on y sait obéir sans être humilié par l'obéissance... Et nul n'y méprise son adversaire... » Un peuple ainsi doué, dont la volonté de puissance est intacte, ne saurait marcher vers une déchéance irrémédiable. Nietzsche ne le croit pas, au fond de lui-même. Il est pessimiste par tempérament, parce qu'il sent trop fortement l'inévitable écart entre ses aspirations et la réalité ; — peut-être aussi parce qu'il estime que la « paresse allemande »

a besoin d'être stimulée à coups de cravache. Soyons bien persuadés que, si le hasard eût fait de Nietzsche un Français, il n'eût pas été pour cela moins pessimiste ; il est probable, au contraire, que nul n'eût peint avec des couleurs plus sombres l'état présent et l'avenir de la France. Il est de ceux qui témoignent leur amour pour leur pays non pas en le flattant, mais en lui disant ses vérités, même désagréables, — surtout désagréables.

Que signifie, dès lors, sa sympathie pour la France et que veut-il dire quand il proclame l'excellence de la culture française?

Gardons-nous bien, d'abord, de voir naïvement dans ses louanges un hommage spontané rendu par un Allemand à la supériorité de la France. Nietzsche ne croit pas du tout à une supériorité absolue de la France sur l'Allemagne. Il prédit que le xxe siècle sera une ère de luttes gigantesques pour l'hégémonie entre les diverses nations européennes. Or, s'il s'abstient sagement de pronostiquer quel sera le vainqueur de ce formidable tournoi, je doute fort, en tout cas, qu'il soit disposé à parier pour nous. La France, en tant qu'État, en tant que nation organisée, ne lui paraît pas très forte ; il croit observer en elle des symptômes d'anarchie inquiétants pour l'avenir. Ne nous faisons donc pas d'illusions : Nietzsche croit, comme la plupart de ses compatriotes, à la « décadence » de la race française. Cette « France du bon goût » qui lit Schopenhauer, qui se passionne pour Wagner, qui s'intéresse aux idées les plus extrêmes et s'amuse des paradoxes les plus subversifs, cette France-là est *malade* aux yeux de Nietzsche, plus malade que l'Allemagne. Seulement, — et c'est là que Nietzsche se sépare de ses compatriotes, — cette « décadence » n'est pas nécessairement une infériorité à ses yeux. De même qu'à l'automne les feuilles jaunissent et tombent pour reverdir au printemps, de même la décadence d'un peuple peut être le prélude nécessaire d'une transformation future, d'une vie nouvelle et supérieure. A ce point de vue, les mots de « décadence », de « décomposition », de « corruption », sont des termes injustement méprisants pour désigner l'automne d'une race. Pour l'Europe comme pour la France, un retour en arrière est impossible : « Il faut, dit Nietzsche, aller toujours en avant, je veux dire :

aller pas à pas toujours plus loin dans la décadence. » — Ainsi Nietzsche considère la France un peu comme un Romain très cultivé pouvait regarder jadis la Grèce de la décadence. Elle lui apparaît comme une nation lasse peut-être, mais glorieuse. L'Occident est en voie de transformation : une culture européenne tend peu à peu à s'élever au-dessus des cultures « nationales » particulières. Quel sera, dans l'âpre lutte pour la vie qui accompagnera cette évolution, la destinée de la France ? C'est le secret de l'avenir. Pour l'instant, elle souffre, constate Nietzsche ; on peut même prévoir qu'elle est vouée à souffrir toujours davantage, et cela en raison même de sa haute culture, comme souffrent les « hommes supérieurs » qui montent vers la grotte de Zarathustra. Son avenir est incertain. Hommes et peuples supérieurs sont pareils à des vases où s'élabore l'avenir de l'humanité, où fermentent, bouillonnent, travaillent obscurément les germes qui plus tard s'épanouiront à la lumière du jour ; et plus d'un de ces vases précieux se fêle ou se brise... Mais qu'importe, après tout ! Nietzsche n'est pas, comme on l'a souvent dit, un adorateur de la force brutale, du succès visible. Il ne mesure la grandeur d'un peuple ni à la durée ni à l'étendue de sa puissance matérielle, mais bien à la qualité de sa culture. Or, à cet égard, Nietzsche estime que la France a bien mérité de l'Europe. De même que la culture grecque, la culture française est une merveilleuse « réussite » dans les annales de l'humanité, un facteur éternel, permanent, de la civilisation humaine. Quoi qu'il advienne, un peu de l'âme française vivra toujours en Europe.

Tel est en résumé le sentiment de Nietzsche sur la France. Sans doute, il se fait du génie de notre race une idée bien étroite, et beaucoup d'entre nous protesteront contre les principes mêmes de sa philosophie de l'histoire. Mais nous devons tous lui savoir gré de nous avoir témoigné une sympathie éclairée et sincère que nous ne rencontrons pas toujours à l'étranger, et aussi de nous l'avoir exprimée avec un tact très sûr, sans se donner l'air de vouloir nous flatter ni surtout nous ménager, avec une courtoisie raffinée qui augmente encore le prix de son estime.

HENRI LICHTENBERGER

SCIENCE ET MŒURS

UN VILLAGE

C'est un tout petit village perdu dans la houle immense de la plaine. La route le traverse, la rivière le frôle, le chemin de fer court à son horizon. Placé presque au centre de figure de la carte, il n'a pas ce dur accent de langage et de mœurs que donnent un climat et un sol d'exception. Il ressemble donc à ces centaines d'autres villages que le voyageur aperçoit dans les vastes campagnes, à travers la vitre du wagon : des toits bruns serrés autour d'un clocher, dans de la verdure. Un mouvement de terrain les découvre ; un autre les dérobe. Et pourtant, chacun d'eux représente pour ses habitants le centre de l'univers. Son nom obscur, ignoré, éveille dans leur esprit des images et des souvenirs. Derrière ces humbles murs, s'agitent tous les drames humains. Chacun de ces petits pays, animé de sa vie propre, représente une cellule de l'organisme national.

Mais quelle est cette vie ? Le village a-t-il suivi les grandes cités dans leur marche rapide ? S'est-il ému de leurs révolutions ? Les bruits du monde l'atteignent-ils, ou les bois qui couronnent son horizon les retiennent-ils au passage, pour les exhaler, par les nuits calmes, dans le murmure de leurs

feuilles? S'enjolive-t-il? Il est si près de la terre; ses murs sont faits du sol même qui le porte : blancs de calcaire, gris de granit, noirs de schiste. Progresse-t-il? Il est si loin, si seul; ses habitants épousent étroitement les lois et les vicissitudes de la nature et semblent pour longtemps enclins plus à lui obéir qu'à la subjuguer. Et pourtant, les quatre cinquièmes des êtres et du territoire appartiennent à ces petits villages. Ils sont le nombre. Quand seront-ils la force?

On l'a toujours un peu oublié, sacrifié, ce modeste hameau. Sa physionomie primitive nous est presque inconnue. Pour lui, pas de ces plans, aux perspectives naïves, aux détails fidèles, qui nous ont conservé, sur la toile ou le papier, la figure des villes. Pour rechercher dans le passé les traces même de son existence, il faut poursuivre celles de son nom, remonter le cours des siècles à travers les parchemins domestiques, les vieux livres manuscrits, les capitulaires. Et tout à coup, on retrouve, dans quelque liste de paroisses, ou bien en tête d'un acte, ce nom encore tout enveloppé dans sa gangue latine. Le petit village existait à l'époque romaine, ou fut fondé sous Charlemagne. Alors, ses murs étaient de terre et de paille hachée, ses toits de chaume, comme ceux des vieux hangars, oubliés encore aujourd'hui au fond de quelques cours de ferme. Les chemins existaient à peine, sinueux, boueux, labourés d'ornières profondes et troués de cloaques.

L'église est bâtie vers le XVe siècle. Sa naissance est un grand événement dans l'histoire du village. Il faut que ce soit un monument éternel, aussi haut, élégant et fort que les maisons sont basses, laides et fragiles. Tant d'orgueilleuse ambition ne réalise pas une cathédrale; mais elle assure la durée de l'édifice. Réparée successivement, il est vrai, dans toutes ses parties, l'église tient encore aujourd'hui le centre du village, le bonnet pointu du clocher légèrement de travers, sa pèlerine d'ardoise serrée sur sa vieille charpente et ses béquilles de pierre solidement arc-boutées, comme une aïeule de cinq siècles.

De sa place, elle a vu son chevalier servant, le château, périr dix fois sous le fer, le feu ou le poids des ans, et

renaître obstinément sous des formes nouvelles; elle a vu, pendant cinq cents ans, ensevelir les morts à ses pieds, pousser ce jardin luxuriant de croix et de fleurs qui répand, sous le coup d'un soleil brutal, une étrange odeur de colle et de miel. Elle a vu, enfin, le village prendre sa figure actuelle.

C'est aux routes qu'il la doit. L'ingénieur, stimulé par l'impulsion officielle, a ressuscité, dans le premier tiers de ce siècle, l'art de la voirie, déjà cher aux Romains. Mais au lieu de ces rares et grandes artères dallées qui traversaient le pays en ligne droite, il a créé des chemins nombreux, souples, commodes, faciles d'entretien et de construction. Les maisons, qui dataient pour la plupart du XVIIIe siècle, ont aligné leurs murs de clôture sur ces routes nouvelles. Ici, la cour fut agrandie; là, diminuée; ailleurs, une grange fut abattue. Les constructions nouvelles se réglèrent à leur tour sur ce tracé. Toutes ces façades sur la chaussée se percèrent de fenêtres qu'un instinct de défiance avait jusqu'alors interdites. Ainsi, c'est à la création d'un réseau de voirie que l'on doit cette apparence nette, propre, ouverte, qu'offre aux yeux la traversée d'un village.

A cette même époque naissent la mairie, l'école et la poste qui marquent la fin du règne absolu de l'église, de l'ignorance et de l'isolement. Leur importance croissante les chasse des logis existants où elles s'étaient tout d'abord installées; elles possèdent leur propre maison, en belle place. Un sage arrêté s'oppose, vers le même moment, à la construction des toits de chaume, favorables à l'incendie. L'auberge du village passe dans ce siècle par des fortunes extrêmes. Les bonnes routes lui apportent une vie joyeuse, pleine, animée de claquements de fouets, de pas de chevaux; le chemin de fer lui enlève le roulage et les courriers; elle est moribonde; mais le tourisme vient à point relever son espoir. Sa voisine du bord de l'eau éprouve de pareilles vicissitudes. Lorsque la rivière suivait son libre cours, sans écluses ni barrages, les mariniers chômaient, pendant la sécheresse. Ils séjournaient à l'auberge de longs jours de ripaille, où l'on buvait du vin, en attendant l'eau. Mais les ingénieurs sont encore venus. Ils ont asservi la rivière, dompté ses caprices, empierré ses rives, surveillé

ses révoltes d'un télégraphe vigilant qui court sur ses bords de bief en bief, et jeté dans son lit, comme un signe de servitude, la longue chaîne du touage. Si bien qu'il y a toujours du fond, que les joyeux prisonniers de la morte-eau se sont envolés, que les conducteurs de halage claquent du fouet sans s'arrêter devant l'auberge déserte.

Enfin, de l'autre côté de la rivière, à trois kilomètres en amont, une usine de petite métallurgie s'est installée; un vrai village, avec son hôpital, sa cité de briques, poussé en deux ans devant son rival rustique, comme lui au vif de l'air, comme lui perdu dans la houle molle de la plaine, mais trépidant du travail des machines, des énergies condensées de la vapeur et du charbon, devant le labeur lent de la nature.

L'intérieur des logis a-t-il subi des métamorphoses aussi sensibles que leur physionomie extérieure au cours du siècle? pénétrons dans la maison d'un des cultivateurs aisés — ils sont nombreux — qui purent suivre aisément la marche au bien-être. Sa vie et celle des siens tiennent dans une ou deux chambres, écrasées sous les lourdes poutres des greniers gorgés de récolte, serrées entre les vastes dépendances où reposent les bêtes, où loge le matériel. Cet intérieur est sombre, faute de baies suffisantes, sombre aussi des souillures que la suie, les mouches, la patine vernie d'un long usage, ont déposées sur les meubles et sur les murs. Le sol n'est plus de terre battue, mais de carrelage. Un lait de chaux, qui fut blanc, enduit les parois. L'âtre géant qui, dans un décor, dans un tableau, symbolise la maison villageoise, l'âtre noir où toute la famille se blottit, où le père chauffe, au retour des champs, ses bottes fumantes, où cuit le souper, où sèche le jambon, où flambent des arbres entiers, l'âtre a disparu. Un tout petit fourneau de fonte, que le machinisme métallurgique produit à bas prix, l'a remplacé. Il répond aux mêmes besoins que l'antique cheminée, avec un rendement meilleur, sans le poétique inconvénient des brusques rafales de vent, de suie et de fumée. Comme meubles, le lit à rideaux, la table, l'armoire, la maie ou le bahut, l'horloge, les chaises de paille. Le tout d'une simplicité de cercueil. Parfois, un fauteuil d'un travail plus rare, épave achetée dans une des nombreuses ventes qui mar-

quèrent la fin du règne d'un châtelain. La décoration murale est rudimentaire : de grossières images du chef de l'État ou de scènes militaires, offertes en prime ou en supplément par des journaux populaires ; des chromos achetées au bazar sur roues qui remplace le colporteur : des numéros enluminés de tirage au sort ; des photographies sur tôle de soldats, de redingotes et de chapeaux de soie, dans des cadres de fausse écaille ; sur la cheminée, quelque faïence d'une étonnante disgrâce, gagnée au quadruple de sa valeur dans une fête foraine, ou la couronne de fleurs d'oranger sur son coussin de velours, à l'abri d'un dôme de verre. Voilà tout ce que le cultivateur bien renté a su mettre de joie sous ses yeux, tout ce dont il a su parer le cadre de sa vie, tout ce qu'il a emprunté jusqu'ici de bien-être aux machines actives et promptes qui fabriquent pourtant à si grand tirage, à si bas prix, les modestes apparences du luxe.

La vie publique du village présente les mêmes caractères historiques que sa physionomie : une obscurité profonde aux origines, la mise en marche d'une lente évolution depuis une centaine d'années.

Toute son existence passée, apparue à travers les vieilles chroniques, se concentre en deux pôles : l'église et le château. Si l'on ignore la vie de ses habitants, on sait toujours de quel fief et de quelle abbaye ils dépendent. C'est le prêtre qui enregistre, sanctionne tous les actes de la vie : naissance, baptême, mariage, mort ; lorsqu'il recense la commune, il déclare qu'elle compte deux cents *communiants ;* ceux qui ne s'approchent pas de la sainte table ne comptent pas. Il est probable, pourtant, que le seigneur n'en fait pas fi ; car c'est lui qui perçoit les impôts sous leurs prénoms divers, et c'est sur tous les habitants, communiants ou non, qu'il doit exercer, entre autres droits, ceux de haute, moyenne et basse justice. L'histoire locale est toute remplie par les luttes et les noms des châtelains. Personnages turbulents, qui se battent pour ou contre le roi, pour ou contre leurs voisins, parfois pour un banc convoité dans le chœur de l'église. Incidemment, le village est pillé, brûlé ou affamé. C'est tout ce qu'on sait de lui.

Les archives municipales conservent quelques documents à partir de la Révolution. Comme ils trahissent l'infime commotion que les plus graves événements répercutent jusqu'au village! Des proclamations annoncent les changements de régime, exigés toujours « par la volonté du peuple, pour le bonheur et la gloire du pays »; des listes mentionnent placidement les levées d'hommes et d'impôts, tour à tour pour la république, l'empire, les alliés, la royauté... Le conseil municipal tient registre de ses séances. Quelques traces de la vie communale, celle qui se poursuit tout près de la terre, celle que n'agitent pas les grandes tourmentes nationales, apparaissent dans ces comptes rendus. Et ce sont, à des dates évocatrices de cataclysmes, la nomination du garde champêtre ou du maître d'école, un procès avec des villages voisins pour des biens communaux, la gestion du budget, le souci constant de l'entretien des chemins, la visite annuelle des cheminées... Sur ces feuillets, les révolutions se projettent en petits signes presque trivials : le châtelain obligé, à la signature du procès-verbal, d'amputer son nom de la particule sous la République, la rajuste timidement sous l'Empire; la cloche de l'église devient la cloche civique pour quelques années : le calendrier républicain naît et meurt, éphémère comme les poétiques symboles dont il s'inspirait; l'un des deux cachets de la mairie, sans inscription politique, sert tour à tour sous les trois républiques et la royauté ; l'autre, orné d'un aigle — le cachet au *mogneau*, disent les indigènes — sert sous les deux empires et attend aujourd'hui, sur une planche d'armoire... De petites libertés sont tour à tour retirées ou rendues : l'instituteur obligé d'assister à la messe ou libre de n'y plus paraître ; les cabarets fermés par ordre le dimanche puis ouverts à volonté ; les processions autorisées puis interdites hors l'église... Voilà tout ce que ces modestes annales municipales ont gardé de la vie publique du village.

Aujourd'hui, les élections, les journaux, les communications rapides avec les grands centres, ont rendu les habitants du village plus sensibles aux événements de l'existence nationale. Ils se sont lentement détachés de l'Église, comme un fruit mûr tombe de l'arbre. Les hommes n'assistent plus aux offices. Les femmes s'y rendent plus par routine que par

conviction ; ce sont des âmes simples : ne vont-elles pas aux enterrements civils avec leur livre de messe sous le bras, par habitude? Sur un mur, en bordure de la route, le *Journal officiel* — édition des communes — raconte, avec un optimisme administratif, les actes de la vie publique ; là, viennent s'abattre les discours retentissants dont les parlements votèrent l'affichage. Là encore, se placardent les arrêtés du maire, les convocations militaires pavoisées de leurs deux raides petits drapeaux, les foires voisines, les circulaires ministérielles sur les épidémies animales, les ventes notariées qui morcellent les anciens domaines. Bref, sur ce morceau de mur, l'histoire s'écrit en affiches. Mais, malgré ces efforts de divulgation, quelle paresse encore à s'émouvoir ! Comme les lecteurs sont peu nombreux devant ce petit pan de mur où se projette la vie publique ! Et lorsque le télégraphe répandit jusqu'au village l'assassinat du président Carnot, un vieux, s'en allant aux champs, déclarait à qui voulait l'entendre qu'on avait tué le procureur de la République.

C'est encore dans la vie privée des habitants que la transformation apportée par le siècle apparaît le plus nettement.

Parmi les ferments actifs qui s'infiltrèrent jusqu'aux campagnes, qui travaillèrent la torpeur paysanne, comme un levain agit sur une pâte lourde, le chemin de fer se place au premier rang. Ils sont nombreux, au village, ceux qui se rappellent l'avènement du rail. Tout gamins, ils allaient suivre les travaux, les tranchées, les remblais, la pose de la voie, et le premier train jetant sa fumée sur les champs. Ils se souviennent des luttes de commune à commune, rivales coquettes et jalouses, qui s'efforçaient d'attirer à elles le nouveau seigneur. Tous les moyens étaient bons. On conserve le souvenir d'une quête faite au village à l'instigation du préfet, pour aider aux études de la voie ferrée ; elle produisit cent beaux francs. Ainsi, l'entreprise n'inspirait pas de méfiance. On en usa tout de suite largement. Mais ses efforts furent singuliers en apparence. Les ruraux, qui faisaient en carriole quatre lieues chaque semaine pour aller à la ville prochaine, cessèrent peu à peu de s'y rendre assidument quand le chemin de fer les y relia. C'est qu'en effet ces

marchés hebdomadaires, ces foires où le paysan se ravitaillait de tous les objets domestiques, ont peu à peu perdu de leur ancienne importance. Inondé de catalogues par tous les grands docks parisiens, le villageois leur adresse directement ses commandes, que le chemin de fer lui apporte encore. Non seulement la voie ferrée a vidé la route du roulage, des messageries et des courriers, mais encore elle a enlevé aux villes secondaires ces occasions fréquentes de contact avec les campagnes, en favorisant l'approvisionnement direct. Et peut-être faut-il voir, malgré l'apparence paradoxale, dans l'établissement du chemin de fer, une des causes de l'extraordinaire stagnation où croupissent tant de sous-préfectures. Le paysan n'use donc pas du train pour les petites distances; mais il en use pour les grandes. Au village, on ne compte guère qu'un habitant sur dix ignorant Paris. Des familles se réunissent, à l'occasion de fêtes, d'un bout à l'autre du département. La curiosité ne s'est guère encore portée sur des sites pittoresques. On pare d'une sorte d'auréole héroïque une femme qui, par une série de hasards avantageux, s'en fut voir la mer, entre deux trains. On en cherche le reflet dans ses yeux. Quant à la montagne, personne ne la connaît. Mais, en somme, le paysan ne rayonnait guère, autour du village, au delà d'une course de charrette. Aujourd'hui, il franchit allègrement ce cercle, en chemin de fer.

Les messageries et les voyages ne furent pas seuls modifiés par l'avènement du rail. La poste s'améliora. L'abaissement du prix du timbre et du temps de transport lui donnèrent, dans les campagnes, un essor vigoureux. Le facteur, sur sa bicyclette, distribue aujourd'hui, au village, près de soixante lettres par an pour chaque foyer. Cette conversation à longue portée est entrée dans l'usage. La dépêche, elle-même, n'est plus uniquement le message de naissance ou de mort, le papier bleu qu'on ouvre en tremblant. On télégraphie pour une clef oubliée, un achat de bétail ou de grain. Et lors d'une consultation récente, la grande majorité des communes rurales adhéra à l'installation du téléphone.

C'est encore grâce au chemin de fer que les journaux arrivent tout frais au village le jour même de leur naissance. Malheureusement, ce ne sont guère encore que des feuilles

populaires à gros tirage qui, pour un bénéfice immédiat, imitent et flattent l'ignorance de leurs lecteurs, au lieu de tâcher de la dissiper. Les journaux régionaux sont nombreux, assez lus. On s'y abonne pendant la saison d'hiver, pour la veillée. Mais généralement languissants, ils se galvanisent seulement à l'époque et au sujet des élections. Le reste du temps, ils sont confectionnés sans ardeur et sans goût : une première page et des romans-feuilletons découpés dans des feuilles parisiennes ; le reste rempli de menus faits, parapluies perdus, contusions, querelles locales. Ce ne sont pas, d'ailleurs, les seules lectures au village. Pendant les loisirs — beaucoup plus nombreux qu'on ne saurait croire — donné aux paysans par le repos hivernal de la nature, la bibliothèque communale est largement mise à contribution. Des dons et des achats ont, en effet, permis de réunir à la mairie quelques centaines de volumes, revêtus aussitôt d'une uniforme robe de toile grise. Le registre d'emprunt permet de constater que les récits de voyages sont préférés aux œuvres d'imagination. Non pas qu'on dédaigne ces dernières. Loin de là. Les écrivains préférés sont, dans l'ordre de prédilection, Jules Verne, Cherbuliez, About, Theuriet, Malot, Erckmann-Chatrian, Cooper, Walter Scott, George Sand, Ferdinand Fabre, Daudet, Flaubert, Zola, Goncourt. Peu importe l'ordre où le goût public place actuellement ces auteurs. L'important, c'est de savoir que leurs œuvres sont actuellement aux mains des cultivateurs. Nous voici loin des temps où les almanachs constituaient l'unique lecture à la ferme. Avec eux ont disparu les grossières croyances aux sorciers, les superstitions, entretenues par ces sottes et malsaines billevesées.

Les chemins de fer ont encore favorisé l'émigration. Tout d'abord, ils l'ont même encouragée directement. Il ne faut pas oublier, en effet, que le réseau français emploie de tout temps une armée de trois cent mille hommes. Les campagnes ont fourni la plus forte portion de ce contingent. Aujourd'hui encore, bien que les cadres soient complets et n'offrent que rarement un vide, nombre de candidats postulent au village un emploi « sur les chemins de fer ». Ces enrôlements sont recherchés avec fierté, comme dans un corps d'élite. Le salaire régulier, la sécurité, la retraite, paraissent

préférables, pour certains, aux vicissitudes de la culture. Les centres industriels, dont les voyages faciles et le régiment révélèrent l'existence aux villageois, firent briller à leurs yeux des avantages analogues. Ils n'ont même plus besoin d'aller si loin. A l'usine, sur l'autre bord de la rivière, la vie tout entière de l'ouvrier et de sa famille paraît indéfiniment assurée par les institutions de prévoyance. Retraite de cinq cents francs, à cinquante ans d'âge et trente ans de service ; secours mutuels en cas de maladie ou de décès; assurances contre les accidents ; habitations bon marché ; coopératives de consommation ; caisse d'épargne ; restaurants populaires, cercles ouvriers; société de tir, de gymnastique ; fanfare ; hôpital.

Comment ne pas mettre ces conditions de vie en balance avec celles que réserve la culture? Beaucoup se sont laissé tenter et, comme on dit au village, « ils ont passé l'eau ».

De longues et fortes études ont paru sur cette émigration. La plupart l'ont déplorée. Mais vue de moins haut, observée modestement sur les lieux mêmes où elle se produit, elle ne semble pas si grosse de conséquences fâcheuses. Elle paraît avoir pris désormais son régime permanent. En somme, il ne s'écoule du village que le trop plein de la population nécessaire à la culture. Car celle-ci, malgré sa lente amélioration, exige de moins en moins d'hommes. Il était logique que l'excédent de travailleurs s'en fut vers ces entreprises industrielles écloses de toutes parts et qui, elles aussi, avaient besoin de bras. On ne voit guère de paysans abandonnant leurs biens de propos délibérés. Ils ont pour grand souci, au contraire, de l'agrandir et de ne point le laisser sortir de leur famille. Et si quelque propriétaire ne trouve plus à louer ses terres, ce n'est pas parce que les cultivateurs manquent, mais parce qu'ils éprouvent une répugnance croissante pour le fermage, un désir grandissant de posséder à leur tour le sol qu'ils travaillent. L'existence du village offre, de temps en temps, un signe bien certain de cette répugnance et de ce désir : le domaine de quelque citadin ne se loue pas, reste en friche ou coûte à son propriétaire inexpérimenté, en engrais, impôts et salaires, plus qu'il ne rapporte en moisson ; il le vend; et aussitôt, tous les hommes de s'assembler dans la salle d'auberge autour de la table du notaire, le beau

domaine d'être morcelé, déchiqueté en petites parcelles que les enchères s'arrachent, les pièces d'or et d'argent de sortir du fond de la bourse, le petit village d'acheter, en un soir, pour plusieurs centaines de mille francs de terres. Et soyez certain qu'elles vont désormais fructifier.

Pour épuiser la liste des transformations villageoises imputées à ces contacts plus nombreux avec le monde, à cette lente infiltration du bien-être, il faut citer encore la diminution de la natalité. Elle est indéniable ; ce n'est d'ailleurs que du jour où elle porta sur les immenses populations rurales qu'elle devint sensible, alarmante. Et, signe peut-être plus inquiétant qu'un chiffre, cette continence est hautement avouée, au village ; on s'en vante comme d'une habileté ; on ne cache pas les marques d'un désespoir violent autour d'une naissance nouvelle. Après s'être levé sur la classe bourgeoise, ce souffle de féroce égoïsme s'est répandu sur les campagnes ; il y flattait l'instinct d'épargne et surtout le souci de ne point morceler entre plusieurs enfants le bien durement acquis. Ce bas calcul est d'autant moins justifié qu'il est entaché d'erreur : les enfants coûtent peu de nourriture, d'entretien et d'instruction, dans les campagnes ; au contraire, ils se rendent précocement utiles. Les très jeunes ménages, moins naïvement cyniques que leurs aînés, se libéreraient peut-être, devant de rapides et sages réformes fiscales, — en attendant le droit de tester, — de cette imbécile parcimonie.

Les chemins de fer, et les entreprises qu'ils entraînèrent à leur rapide allure, ne sont pas les seuls facteurs de l'évolution rurale. L'école et le régiment en sont encore deux agents importants. Certes, il se donne une peine extrême, cet excellent instituteur, débordé par sa soixantaine de gamins féroces, turbulents, écervelés et mal ouverts. Et je vous jure que lorsqu'il prépare — en prenant sur son repos — les cinq ou six têtes de classe à l'examen d'instruction primaire, c'est lui qui mérite le diplôme. Les livres et les procédés d'instruction sont souvent très ingénieux, très attachants. Les murs de la salle d'école sont pavoisés de tableaux de science rudimentaire. Une sorte de petit musée de géométrie, d'histoire naturelle, est installé dans une vitrine. Des lectures, des projections, retiennent les

adolescents au cours du soir à peu près jusqu'à la dix-huitième année. Et pourtant le maître d'école qui, depuis trente ans, suit ses élèves dans la vie, n'en paraît pas autrement satisfait. Il trouve même que les nouvelles générations ne valent pas les anciennes. Une part d'illusion entre dans ce jugement : tout était mieux au printemps, dit l'automne. Mais il contient aussi une part de vérité : dans l'attitude, les discours des jeunes gens, n'apparaît aucun progrès sensible sur leurs aînés. Est-ce le manque d'initiative du maître, la hantise des programmes à suivre, des examens à passer, ce continuel appel à la mémoire, l'instruction toute sèche, coque vide sans la pulpe généreuse de l'éducation, ou encore, chez les élèves, une atavique lenteur d'intelligence qu'on espérait voir plus tôt stimulée ? Mais, certainement, les résultats possibles font paraître décevants les résultats vrais. Pareilles constatations s'imposent au retour de l'autre classe — celle du régiment. Le bénéfice en paraît mince. Ces jeunes hommes ont appris quelques généreuses notions nouvelles ; mais ils ont subi aussi un esprit sectaire, fétichiste, absolu, souvent opposé à l'instruction de l'école. Ils ont connu une hygiène régulière, supérieure à celle du village ; mais ils ont parfois laissé leur santé dans les bas-fonds de la ville. Ceux qui reviennent ont une allure dégagée, une face éclaircie ; mais d'excessives fatigues disproportionnées avec leur objet en ont estropié quelques-uns. Et pourtant ce stage pourrait être une grande école de morale. L'officier a succédé à l'instituteur. De sept à vingt-quatre ans, presque sans intervalle, ces deux hommes ont tenu sous leur influence toute la jeunesse d'un peuple. Ils sont les maîtres de cet admirable champ de culture ; ils pourraient à leur gré l'amender, le façonner, l'ensemencer. Et la moisson qu'ils pourraient obtenir fait paraître bien grêle la moisson qu'ils obtiennent.

Ces deux services obligatoires sont d'ailleurs trop récents pour que leur matrice ait fourni encore son type définitif. Elle ne donne que des exemplaires d'épreuve, sans doute corrigibles. Ils démontrent, en tout cas, combien les influences extérieures agissent lentement sur cette mentalité mal éveillée d'un sommeil de dix siècles.

Tous les traits qui composent la face morale du paysan classique se modifient, mais superficiellement, comme une médaille dure dans un faible acide. L'instinct d'épargne, le culte de l'argent, vivent toujours en lui aussi âpres, aussi serviles. On en signale malicieusement des exemples, au village. Et un paysan traité d'avare par ses voisins, c'est Bompard traité d'imposteur à Tarascon. On cite un vieillard fort riche et sordide qui n'assista point à l'enterrement d'un de ses enfants, faute de linge. Un autre qui, désespéré de voir un pouce de bonne terre perdu, cultive utilement la tombe de famille. Ces traits sont macabres. C'est, en effet, quand la mort entre chez eux que ces êtres simples démasquent naïvement leur déconcertante cupidité. Des fils, pendant que leur père achève de mourir, essayent de lui faire signer un carnet d'épargne pour le dérober aux droits de succession; d'autres, parmi des larmes sincères, pressent, supplient le moribond déjà muet, de déceler la cachette, la précieuse cachette au trésor... Seulement — ici apparaît l'empreinte légère du siècle — ce ne sont plus d'inertes écus qui dorment dans ce trou, mais des obligations sûres, de solides titres de rente, produisant intérêt.

Le patient et dur labeur du paysan est l'excuse ordinaire de son avarice. Il ne faut pas toutefois exagérer la rigueur de sa tâche. L'hivernage lui procure des loisirs forcés que ne comporte aucun métier industriel. Les procédés scientifiques s'offrent, d'ailleurs, à l'aider. Des professeurs, en des conférences faites à la salle d'école, lui ont enseigné l'usage et l'emploi des engrais et des insecticides chimiques. Dans les calmes journées d'automne, la batteuse à vapeur domine le village de son ronronnement laborieux et fait, en une journée, l'ouvrage du crible et du fléau pendant un hiver. Ce premier engin mécanique est pris en location, de ferme en ferme. Mais de grandes exploitations comptent déjà dans leur matériel des moissonneuses-lieuses, des semeuses, qui simplifient et améliorent singulièrement le travail humain. Enfin, des syndicats agricoles, auxquels le paysan s'affilie assez volontiers, lui procurent à bas prix — grâce à l'achat direct par adjudication — les engrais chimiques, les graines et le matériel. Mais ces efforts sont encore timides. Ils permettent à peine

d'entrevoir tout ce que donnera la terre lorsque ces procédés nouveaux seront intégralement appliqués sur de vastes étendues, lorsque tous les paysans n'éparpilleront plus leur effort, ne perdront plus le plus clair de leur temps à se rendre, leurs outils sur l'épaule, à toutes ces petites parcelles souvent éloignées du village.

Mais la méfiance, solide, fermée, est encore restée, comme l'avarice et la patience, l'une des qualités villageoises. Elle subit d'ailleurs aussi des assauts et, contre des ennemis nouveaux, prend des formes nouvelles. Le candidat politique, l'agent d'assurances, le médecin, viennent tour à tour mettre à l'épreuve cette prudente circonspection. Ce pourrait être un très noble et très touchant spectacle que celui d'une salle d'auberge où le futur député vient, en réunion publique, apporter — selon sa formule — la bonne parole républicaine. Tous les électeurs sont présents. Ils écoutent. Leur masque, violemment modelé par mille ans de misères, reste placide. Le candidat, appuyé au billard, s'échauffe, triomphe, s'arrête enfin. Alors, les contradicteurs ont la parole. Ce sont les esprits forts du village. Or, leurs demandes, leurs observations, témoignent ou d'une incompréhension complète, ou d'un scepticisme vaniteux et grossier. Et le charme cesse. Quant à la masse silencieuse, que pense-t-elle? Les élections l'indiquent. Il faut l'avouer, les suffrages des villageois ne vont guère aux laborieux, à ceux qui s'occuperaient réellement de leurs intérêts, à ceux qui leur ont déjà donné des gages de zèle et de bienveillance, mais bien à celui qui les conquiert par sa rondeur, sa poignée de main facile, son audacieuse bonhomie, ses belles résonances de tonneau vide; ou, tout au contraire, à celui qui les subjugue par l'auréole de quelque prestige traditionnel. Et leur ignorance, en ces matières, semblerait incurable, si l'on ne réfléchissait à la nouveauté de leur émancipation politique.

Leur méfiance, qui leur rend de si mauvais services dans le choix de leur représentation, n'est pas toujours plus heureuse. Des voyageurs de commerce en triomphent facilement et leur placent des engrais mirifiques et des toiles avantageuses, qui ne sont que poudrette et calicot. Elle est plus perspicace en leur laissant accueillir les offres d'assurances

sur l'accident, sur l'incendie, la grêle, la mortalité du bétail. Tous ont contracté de ces engagements. Mais, par contre, aucun n'est assuré sur la vie : toujours payer la prime leur rendrait la vieillesse amère.

Le médecin émeut à la fois chez le paysan la méfiance, la parcimonie et la peur naturelle de la mort. Pourtant ce personnage est mieux armé que jadis pour la lutte. Son bagage est plus lourd, ses moyens d'action plus nombreux et plus efficaces. Sur son tricycle ou dans sa voiturette, il accourt vite au malade. Mais le villageois continue de vouloir guérir seul. Il a sa médecine à lui, une conception que rien n'a encore troublé, où le mal lui apparaît comme une sorte d'être nuisible, qui monte dans la tête, descend dans les bras, tombe sur l'estomac, coule dans les jambes, grimpe dans le ventre, et qu'il essaye de faire sortir de son corps avec l'appât d'une *mouche*, d'un de ces vésicants dont l'emploi injustifié peut devenir dangereux. Lorsqu'il explique la marche extraordinaire de ce mal il emploie — c'est la seule concession au siècle — des termes scientifiques, cueillis sur les lèvres du médecin. Mais il les écorche en les cueillant. Et « l'eau bourriquée, l'eau d'ânon », sont les moindres formules de ce codex fantaisiste.

Ainsi, moralement, le villageois n'a pas foncièrement changé. Ses facultés sont entrées en réaction avec les influences nouvelles et une petite érosion se manifeste seule à la surface. On a prétendu pourtant encore que les campagnes avaient perdu en pittoresque. Il est certain que les divertissements actuels n'ont pas la grâce ailée, pimpante, d'un ballet d'opéra-comique villageois. Une fête foraine lamentable — tir, jouets, manège — un bal aux danses lourdes, aux prétentions grossières, à l'épais fumet ; des haltes dominicales à l'auberge, où crier, fumer, s'abrutir de manille et s'intoxiquer d'alcool ; une fois l'an, quelque piteux prestidigitateur ou chanteur comique ; des repas de noce et de fête plantureux, interminables, coupés à chaque plat de chansons sentimentales, patriotiques ou grivoises ; et quelque usage local, comme ce Jean Carnaval, ce mannequin de paille qu'on promène de porte en porte au mardi-gras et qui commémore, devant chaque maison, les petits scandales qu'elle

abrita pendant l'année écoulée. Les anciens déplorent l'abandon du dîner de moisson, où le maître mangeait avec tous ses serviteurs après avoir porté une gerbe à l'église — vieux souvenir de la dîme — et où, en retour, les gars avaient le droit de sonner toute la journée. Chaque année, on cassait la cloche. C'était le bon temps. Supprimé aussi le ban de vendanges, où les habitants se réunissaient sur la place de l'église pour décider la date de la cueillette. Demi-mortes, les quêtes en nature, de vin, de blé, d'œufs, faites jadis par le sonneur, le maître d'école et les enfants de chœur. Mais on peut voir que, si le progrès n'a pas apporté grande amélioration aux joies du village, il ne leur en a pas ravi non plus de bien prestigieuses.

Le changement dans le costume justifie mieux le grief des amateurs de couleur locale. Ici, c'en est fini de la belle blouse bleue, comme de tôle émaillée, raide, cassante, luisante, et brodée de blanc à l'épaule et au poignet. Un veston sombre, simple, une casquette cycliste ou plate, remplacent le luxe bizarre des ancêtres. Les femmes, dans toutes les occasions solennelles, s'habillent simplement en noir. Mais les jeunes filles, plus prétentieuses, s'efforcent d'imiter les toilettes citadines. Elles arborent, aux fêtes, des robes jaune citron, vert pomme, portées sans aise, par conséquent sans grâce, et dont l'armature secrète déforme ces jeunes corps élastiques et souples, sans leur donner le charme factice de la silhouette parisienne. Qu'on y prenne garde : ce duel d'élégance avec la bourgeoisie trahit peut-être le sentiment le plus vif que l'intense circulation d'idées ait éveillé dans la cervelle rurale. Les vieux préjugés ataviques tiennent encore le paysan dans le respect. Il prononce dévotieusement « le château » en parlant de la maison élevée sur ses ruines. Mais la coquetterie maladroite des filles, les regards arrogants des garçons, des mots surpris sur la place publique, dans les gares, en wagon, mille petites impressions flottantes, indicibles, décèlent, chez tous, cette forme d'abord vaniteuse et puérile d'un juste sentiment égalitaire : l'envie...

Ainsi, les influences du siècle, bonnes et mauvaises, pénètrent avec lenteur le village et ses habitants. Le réactif commence à peine de mordre sur la fruste médaille millé-

naire. Quel visage nouveau va-t-elle prendre, quand l'action deviendra plus rapide et plus profonde ? Car il ne faut pas juger sa vitesse future sur sa vitesse présente. Peut-être a-t-on assisté, dans la galerie des Machines de l'Exposition, à la mise en marche de ces admirables moteurs dont l'énergie se répandait en mouvement et en lumière. Des hommes, à l'aide d'un levier, agissaient sur le volant monstre. Il se déplaçait d'abord presque imperceptiblement ; puis, comme soudain allégé, il accélérait sa vitesse et, enfin, battait l'air d'un vol rapide et lourd d'obus. Ainsi l'outil de science fait levier pour émouvoir l'énorme et puissant régulateur du monde paysan. Il l'ébranle lentement. C'est la mise en marche qui commence.

MICHEL CORDAY.

L'Administrateur-Gerant : H. CASSARD

LA BECQUÉE

« Ressemblans aux petits oysellets qui ne peuvent encore voler, et qui baillent tousjours attendans la becquée d'autruy. »

AMYOT.

I

L'ÉVÉNEMENT

Les petites Pergeline montrèrent le nez en riant : elles ne se tenaient pas de joie lorsqu'elles avaient pu entrer sans sonner, et parvenir à pas de loup, par le corridor, jusqu'à l'entrée de la cour.

Mais elles prirent aussitôt la figure penchée de toutes les personnes qui se présentaient à la maison :

— Mon « pauvre » Riquet, est-ce qu'on peut monter dire bonjour à ta « pauvre » maman ?

La bonne, Adèle, qui allait puiser de l'eau, répondit pour moi :

— Bien sûr que oui, mesdemoiselles. Madame a voulu se lever pour voir passer monsieur en militaire. Vous la trouverez sur son fauteuil en attendant le tambour... Et chez vous ? toujours pas de nouvelles de ce « pauvre » M. Paul ?

Les deux jeunes filles levèrent les sourcils et les bras :

— Rien. Mais les Prussiens sont à Tours ; ils ont lancé un obus contre l'Hôtel de Ville, et un autre qui a tué trois personnes, rue Royale.

— A Tours! mon bon Jésus! si près de chez nous! N'allez pas répéter ça là-haut; madame a une peur!...

Elles tournèrent les talons, chacune un doigt aux lèvres.

Adèle accrocha l'anse de son seau à la boucle humide du puits mitoyen, et sollicita d'une main la chaîne qui se dévida rapidement en faisant grincer la poulie. A ces cris d'oiseau, il était rare que la servante du capitaine Chevreau ne se montrât pas de l'autre côté; et les deux femmes causaient pendant que le seau buvait. Quelquefois, on apercevait le vieil officier retraité fumant la pipe ou sciant du bois dans sa cour.

La domestique voisine entre-bâilla en effet la porte du puits. Elle avait l'œil émerillonné; elle nouait les brides d'un bonnet propre :

— Ils sont partis du bout de la ville, dit-elle. Dans cinq minutes, ils vont passer sous les fenêtres!... C'est monsieur qui les commande tous!... Une, deusse! une, deusse! faut voir!... et de la musique, et des rataplans!...

— Montez vite, me dit Adèle.

La malade était assise près d'une fenêtre. Elle portait un peignoir de laine rayé de blanc et de bleu. Elle avait une figure régulière et douce; elle se plaignait du poids de ses cheveux; ses yeux semblaient toujours vous regarder de loin; on n'osait pas toucher ses tempes, en l'embrassant, tant la peau était mince sur les fins ruisseaux des veines.

Elle m'attira et me tint longtemps près de sa joue, tandis que Marguerite Pergeline et sa sœur Georgette, les mains posées en araignées sur les vitres, épiaient le passage de la garde nationale.

Les deux jeunes filles sautèrent. On entendait le roulement du tambour et le filet de voix bravache du clairon tournant la rue. Les fenêtres s'ouvrirent, malgré le froid. L'horloger Papillaud, que l'on voyait, derrière la buée, travailler entre deux globes de pendule, quitta sa loupe et vint, en boitant, se ranger devant sa boutique; les murs se garnirent de femmes, l'enfant au bras, de vieux bonshommes, la goutte au nez; on se bousculait contre la grille de la boucherie; le maître clerc de mon père, long garçon malingre, nous souriait, niché à demi dans le ventre ouvert d'un bœuf à l'étal.

— Les voilà ! les voilà !

Une écume de gamins coiffés de chapeaux de gendarme en papier, brandissant des sabres de fer-blanc, des lattes, des manches à balais, était poussée par le couple tonitruant du tambour et du clairon.

Un éclat : un déchirement de l'atmosphère, une pétarade de notes martiales, cassa toutes les figures et les laissa un moment grimaçantes. Suivait une lourde masse d'espèces de soldats sans couleur, qui pilait le sol, avec des jambes de plomb. Le capitaine Chevreau, l'épée fulgurante, bedonnait, en tête.

— Comme c'est beau ! dit Georgette.

— Oh ! oui, dit Marguerite.

Elles nommaient un à un ces messieurs, qu'elles reconnaissaient.

— Madame Nadaud, voilà votre mari !... Riquet, mais regarde donc ton papa !

Il nous favorisait d'un coup d'œil oblique, et inclinait courtoisement vers nous la pointe de son sabre. Il portait un képi à galon blanc, d'un effet curieux au-dessus de ses favoris de notaire. Je réfléchissais de toutes mes forces :

— Alors, c'est ça, la guerre ?

— La guerre, dit Georgette, c'est bien autre chose que ça ! Tu n'as donc jamais vu Paul en uniforme ?

Sa sœur aînée fit signe de se taire devant la malade. On essayait de lui cacher les progrès de l'invasion, dont chaque étape nouvelle l'étouffait.

En quittant la fenêtre, nous la trouvâmes retombée dans son fauteuil. Elle grelottait et pleurait. On me renvoya, comme toutes les fois que les choses tournaient au sérieux :

— Allons, va jouer, mon petit bonhomme, et sois sage.

Derrière mon dos, Marguerite disait :

— De quoi vous tourmentez-vous ? il faut bien qu'on apprenne à ces messieurs le maniement du fusil : ce n'est pas une raison pour qu'ils s'en servent.

Et Georgette :

— Rassurez-vous, madame, on affirme que l'obus de Tours sera le dernier tiré...

Dans l'escalier, je criais à la bonne :

— Adèle ! tu sais que Georgette a dit ce que tu lui avais défendu !...

Adèle traversait le corridor en coup de vent :

— Monsieur Henri ! voilà la calèche de Courance, avec votre grand'tante Planté !

Je vis trois doigts de bas blanc au-dessus de la bottine qui tâtait le marche-pied, et puis la tête de Félicie Planté se releva. Elle faisait des yeux de poule pourchassée :

— Ma pauvre Adèle ! j'avais à causer avec monsieur, et voilà-t-il pas que je le rencontre au milieu de cette chair à canon ! Quand va-t-il rentrer, à présent ?

— Hé ! la la, ma'me Planté, qui est-ce qui serait en état de vous le dire ? Ils vont tirer sur la route de la Ville-aux-Dames.

— C'est cela ! de sorte que nous aurons l'avantage de traverser de nouveau ce tohu-bohu en retournant à Courance ! La jument a failli s'emporter...

Sur le siège, Fridolin aspirait l'air, du coin de la lèvre : il savait le faire siffler par une petite brèche entre les dents. C'est ainsi qu'il préparait ses paroles.

— J'en demande bien pardon à madame. Ça serait-il l'heure de rencontrer Bismarck, je réponds de ma jument !

Félicie entra. Lorsqu'elle fut dans l'ombre du corridor, elle pinça la manche d'Adèle :

— Ma fille, il ne s'agit pas de perdre du temps. Vous allez me faire un paquet de l'argenterie, entendez-vous ? Comptez-la, et mettez-moi les chiffres sur un bout de papier. Il faut enterrer tout ce qui a de la valeur. J'aurais voulu voir monsieur pour les bijoux de madame...

— Vous allez la voir, ma'me Planté. Elle est avec les demoiselles Pergeline. Et ne lui parlez point de tout ça, bien entendu... Hé ! la la, mon Dieu, faut-il !...

Adèle continua de gémir en ficelant les cuillers, les fourchettes, les couteaux à fruits, des compotiers, la truelle à poisson, ma timbale... Elle s'interrompait pour aller au puits. La poulie chantait comme un moineau au coucher du soleil, et la bonne du capitaine était informée.

Georgette et Marguerite descendirent, avec la permission de m'emmener chez elles pour me faire aller à la balançoire. Le

sol de leur jardin avait la coriacité du roc; on voyait, çà et là, dans les plates-bandes, de malheureux choux gelés. Mes amies me lançaient très haut, mais elles m'arrêtaient vite, de peur que je n'eusse mal au cœur; et elles montaient à ma place, toutes les deux, nez à nez, et pour longtemps, en parlant mariage.

— Quand est-ce que vous aurez fini?

— Bientôt.

Mais elles ployaient les genoux pour s'élancer de nouveau; leurs robes formaient tour à tour une grande pointe derrière les jambes, et le vent froid leur rougissait les joues.

Madame Pergeline, leur mère, me composa une tartine de mirabelles, et m'apprit qu'on se disposait à m'emballer avec l'argenterie pour me transporter à Courance.

— Vois-tu, mon petit, tu commences à faire trop de bruit dans la maison, pour ta pauvre maman. Et puis, on ne sait pas ce qui peut arriver...

Quand je rentrai, la calèche était encore à la porte, et Fridolin, selon sa coutume, adressait à un groupe d'hommes des expressions à lui toutes particulières, sentencieuses et comme découpées dans l'airain. Je trouvai Félicie en compagnie de mon père qui me toucha l'oreille et me dit :

— C'est toi, gamin?

Félicie frappait, du poing, une petite table :

— Si vous avez quatre sous, disait-elle, achetez de la terre, ils ne l'emporteront pas à leur semelle.

Il objectait qu'on l'accuserait d'avoir profité de la panique.

— Si j'avais seulement un rouge liard, moi!... Mais, en dehors des fermages de Courance, pas ça, voyez-vous, pas ça!

Mon père sourit, en notaire qui connaissait la propriété de Courance, et un peu en héritier :

— Voulez-vous que nous échangions votre fortune et la mienne?

— Ah! vous croyez que c'est brillant, vous? avec toutes les bouches que j'ai à nourrir : mes deux tantes Adélaïde et Victoire; la vieille tante Gillot; ma sœur, Célina, depuis la ruine de cet écervelé de Fantin, — lequel me tombera sur les bras un jour ou l'autre; — le frère de votre femme,

Philibert, qui crie la faim à Paris ; sans compter la fille du métayer Pidoux, que mon mari s'est mis en tête d'élever comme une princesse !...

On avait allumé la lampe. De Félicie, on ne voyait guère que la main extrêmement blanche, fine, aux fibres mobiles, aux vaisseaux saillants, et qui battait avec entêtement la table. Mon père était un peu coquet : il avait gardé son sabre ; et chacun de ses mouvements nous valait un cliquetis insolite.

— J'emmène le petit, dit Félicie. Avez-vous les bijoux ?

— Mais non ! ils sont dans l'armoire, en face de « son » lit.

— Voyons ?... Pendant que l'enfant lui dira adieu, faites donc semblant de prendre un mouchoir.

Nous montâmes à la chambre, en marchant sur la pointe des pieds. Dès la porte, nous entendîmes ma mère sangloter. Elle était au lit ; elle s'épongeait les yeux ; et le chagrin lui tirait par en bas les deux coins de la bouche.

On m'approcha du lit. Je me sentis pris à la taille par ce bras blanc qu'on m'abandonnait le matin pour jouer, quand je venais dire bonjour. Il me souleva, je ne sais comment ; je me trouvai sur le lit, dans les larmes et dans les baisers.

— Mon pauvre petit, pourvu que je te revoie !...

— Oui, maman.

On disait derrière nous :

— Ce n'est pas une séparation éternelle...

— Que sera-ce plus tard, quand il ira au collège ?

— Et quand il sera soldat !...

La bouche qui pressait mes cheveux balbutia au milieu des hoquets :

— Au moins, es-tu content d'aller à Courance ?

Je répondis :

— Oui.

Et je lui aurais fait tant de plaisir en lui disant : « Cela m'ennuie de te quitter ! » Mais j'ai pensé à dire cela vingt ans plus tard.

Félicie et mon père m'arrachèrent, et me portèrent jusque sur le palier.

— Et les bijoux ? demanda la tante.

— Sacrédié ! je les ai oubliés.

Le long du chemin, dans la nuit, je ne songeais qu'au

plaisir de coucher à Courance. Cela ne m'était arrivé qu'une fois, un soir qu'il pleuvait trop pour revenir à Beaumont. Et je me rappelais le petit lit, dans la chambre de Valentine Pidoux, qui était chargée de veiller sur moi. Cinq ou six fois elle me réveillait pour me demander si la pluie m'empêchait de dormir. Mais, le matin, par exemple, quel beau soleil, et comme tout était plus grand et plus clair que chez nous ! La fenêtre donnait sur des touffes de lilas humides : les grappes fleuries venaient si près, qu'en se penchant, on pouvait s'y mouiller la figure. Et, juste au-dessous, on voyait le bonnet blanc et le dos bombé de la Boscotte assise sur une chaise, les pieds sur un tabouret, et ourlant des serviettes. Fridolin chauffait le four : la fumée rousse conservait l'odeur de la flambée de genévriers et de bruyères. La cuisinière, Clarisse, portait sur sa tête des panerées de pâte bien levée, mobile comme une chair grasse. On entendait les coqs, les moineaux, les pigeons, les aboiements du chien Mirabeau, et le beuglement des veaux dans l'étable. Sous le grand marronnier blanc, tout en fleurs, il y avait un tas de sable pour jouer, et on savait qu'on pourrait boire du lait frais à plein bol. Enfin, une à une, arrivaient mesdemoiselles Victoire et Adélaïde, deux vieilles filles jumelles, mes arrière-grand'tantes, grand'mère Fantin et Félicie, qui criaient d'en bas :

— Valentine ! Valentine ! est-ce que le petit a bien dormi ?

Après quoi, on voyait l'oncle Planté, habillé de velours à côtes, gagner la campagne par la petite porte jaune. Il ne comptait guère dans la maison, parce que Félicie lui préférait M. Laballue, un vieil ami qu'on appelait Sucre-d'Orge, à cause de son bon caractère. L'oncle Planté partait, au temps de la chasse, avec son fusil et son chien ; battait les landes et les bois, et rentrait le plus souvent bredouille, en jurant comme un charretier. Le reste de l'année, il jardinait, à moins qu'il ne s'enfermât dans un pavillon à lui où l'on disait qu'il triait des graines. On l'aimait beaucoup en secret, malgré sa rudesse ; et ceux qui tenaient à ses faveurs ménageaient Valentine.

Valentine était l'aînée des dix enfants du métayer voisin, âgée de dix-huit ans, dodue, gâtée par le bien-être.

— Il faudra apprendre à vous habiller tout seul, me dit-

elle dès le premier soir, parce que, vous comprenez, moi, je ne suffirais pas à tout l'ouvrage avec mes dix doigts.

Je trouvai la même chambre, mais le printemps manquait. On nous fit brûler des javelles.

— C'est toujours ça de gagné, dit Valentine; si vous ne couchiez pas là, madame me défendrait d'allumer...

En revanche, madame lui avait bien recommandé d'éteindre la bougie avant de se déshabiller elle-même. Mais cela était contraire à ses habitudes. Je lui dis, entre les draps :

— Il ne faut pas te gêner...

Une jambe croisée sur le genou, à la caresse des dernières flammes, elle ôtait tranquillement son bas, après avoir à peu près tout ôté. Elle le jeta et me tira la langue.

Le lendemain, Félicie partit encore pour Beaumont, avec la calèche; elle emmenait grand'mère Fantin, sa sœur, qui devait y rester près de la malade. Quand elle revint, elle parlait d'une consultation du docteur Léveillé, en hochant la tête. Elle prononça une phrase que l'on répéta souvent dans la suite : « Le premier casque à pointe qu'elle verra lui entrera dans le cœur. » Mais elle avait les bijoux.

On ouvrit un puits perdu situé devant le perron de la maison neuve. Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde tendaient les paquets d'argenterie enveloppés de linge; Félicie tenait la feuille d'inventaire, et pointait, à l'aide d'un crayon qui trouait le papier contre la paume de sa main. On remplit ainsi trois caisses que Fridolin cloua, ficela et cacheta. Puis on les descendit dans la fosse, comme des cercueils d'enfants. Deux essieux de tombereau rouillés furent croisés à l'orifice et recouverts de planches épaisses. Enfin, on jeta de la terre.

Pendant longtemps lorsqu'on passait à cet endroit, chacun frappait du talon pour éprouver le sol.

Des semaines s'écoulèrent; le printemps revint. On ne parlait jamais des sujets graves devant moi; je m'amusais beaucoup; et il n'arriva rien.

Un matin, de bonne heure, Félicie poussa la porte de notre chambre. Elle avait le teint brouillé, les yeux fiévreux. On crut que c'était le jour de ses névralgies. Mais elle ordonna

à Valentine de m'emmener avec elle, et d'aller cueillir des morilles. Valentine objecta qu'il n'avait pas plu, la nuit, et qu'on ne trouverait pas de morilles.

— C'est bon! c'est bon! je sais ce que je dis, faites-moi le plaisir de partir tout de suite.

Puis elle parla à l'oreille de Valentine, qui leva les sourcils, me regarda et ne dit plus mot.

Pendant qu'elle traversait la cuisine, Clarisse et la Boscotte se précipitèrent sur Valentine, lui parlèrent bas, et me regardèrent. Nous sortîmes par la porte jaune: on était aussitôt dans les champs. Valentine courut vers une de ses sœurs, toute droite et tricotant un bas, au milieu des dindons, sur un terrain pelé. Elle lui parla à l'oreille, et, quand je passai près d'elle, la petite me regarda, comme les femmes.

Nous atteignîmes un cours d'eau, presque toujours à sec, qui traversait la propriété et lui donnait son nom : la Courance. Elle étendait en zig-zag son lit inégal, tantôt raviné, profond ou rempli de sable, tantôt uni, à fleur de terre et tapissé d'une herbe fraîche. On ne passait près des buissons qui la bordaient qu'en les frappant de la canne afin de mettre en fuite les couleuvres. Et l'on s'entendait tout à coup héler d'en haut par un garçon ou par une fille de ferme juchés sur le pommeau d'un orme au tronc bossu, occupés à arracher les feuilles au long des tiges nouvelles.

Valentine était préoccupée et ne cherchait point de morilles. Je marchais devant elle; je courais; et je revenais sur mes pas, comme un chien en promenade. Je lui demandai :

— Pourquoi est-ce que tu es toute rouge?

— Ce n'est pas vrai! je ne suis pas rouge.

— Si, tu es rouge.

Ses yeux brillaient; elle avait envie de dire quelque chose. Elle soupira :

— Ah! si on ne me l'avait pas défendu!...

— Qu'est-ce qu'on t'a défendu?

— Mais, de vous le dire, donc!

— De me dire quoi?

— Ah! voilà!

— Pourquoi est-ce qu'on t'a défendu de me le dire?

— Parce que les grands malheurs, ça n'est pas fait pour les enfants.

— C'est un grand malheur qui est arrivé.

— Qui est-ce qui vous a dit ça?

— C'est toi. Qu'est-ce que c'est, un grand malheur?

— Ça dépend.

— Est-ce que c'est d'être ruiné comme grand-père Fantin?...

— Oh! il s'en fait de la bile, votre grand-père Fantin!...

— Oui, avec grand-père Fantin on ne peut pas savoir, puisque tante Félicie dit que ce n'est qu'un saltimbanque; mais vois grand'mère : elle dit que c'est triste de vivre aux crochets des autres. Est-ce que c'est papa qui est ruiné? est-ce que c'est tante Félicie? est-ce que c'est l'oncle Goislard? Est-ce que c'est madame Leduc? Non; madame Leduc, c'est la plus riche de toute la famille...

— Vous croyez ça? La dernière fois qu'elle est venue, et qu'on a mis la maison sens dessus dessous pour elle, elle avait des trous à ses bas!...

— Ah!... A moins que ce ne soit quelqu'un qui est mort?

— Peut-être.

— C'est mademoiselle Gillot?

— Pourquoi?

— Parce que c'est la plus vieille.

— Il n'y a pas que les vieux qui meurent.

— Non, mais alors il faut qu'on soit tout à fait malade.

— Qu'est-ce que vous appelez être tout à fait malade?

— C'est quand le curé vient.

A ce moment, j'eus pour la première fois peur d'apprendre quelque chose de très désagréable, et je sentis que j'aimais autant ne pas m'en occuper. Je fis observer à Valentine :

— Puisqu'on te l'a défendu, il ne faut pas le dire.

Un chien aboyait, vers la ferme d'Épinay. Valentine m'arrêta par le bras :

— Écoutez! On entend les voitures.

Sa figure était coquelicot. Elle se hissa, un pied contre la verrue d'un orme, et elle regardait sur la route de Beaumont.

Je la tirai par sa jupe :

— Moi, je veux voir!

— Vous le voulez?

— Oui.

— Vous ne direz pas, après, que c'est ma faute?

Elle m'avait déjà soulevé, et je voyais comme elle. Dans l'intervalle du frais feuillage des noyers au delà d'un champ d'avoine, on distinguait très bien les voitures montant au pas la côte, à la sortie du parc de Courance. La calèche allait la première, menée par Fridolin. Dans le break découvert, on reconnaissait Victoire et Adélaïde avec la Boscotte, toutes enfouies sous des voiles noirs, et l'oncle Planté qui ne se déplaçait jamais.

— C'est arrivé ce matin, à cinq heures et demie, dit Valentine.

Nous étions, elle et moi, aussi rouges que si l'on nous eût pris à manger du miel à l'office ; et je ne pouvais rien dire du tout. Pourtant, les voitures passaient à portée de la voix, et d'ordinaire on eût crié : « Bonjour ! bonjour ! où allez-vous donc ? » Je sentais contre mon front quelque chose de trop gros, qui ne parvenait pas à se loger dans ma cervelle d'enfant. Valentine me déposa à terre. Je pris un air très affairé ; je marchais en soulevant du bout du pied le plus de cailloux possible, et je donnais de grands coups de baguette contre les buissons.

Valentine fut longtemps aussi sans parler. Enfin, elle me dit :

— Vous avez l'air de bouder.

Je marchais toujours, du pas d'un monsieur sérieux, sans me retourner, sans faire plus de chemin qu'il ne fallait. Désormais, j'aurais cru indécent de courir.

II

LES FIGURES

Le jour suivant, on ouvrit la maison neuve, pour recevoir la famille.

Beaucoup ignoraient ces appartements, car on n'en usait

que dans les circonstances solennelles, ou quand venait madame Leduc.

Je jouais devant le perron, à l'endroit même où se dissimulait le puits perdu, quand j'entendis secouer intérieurement les persiennes blanches. Le bois craqua, comme si la porte se déchirait par le milieu; je vis un trou noir, étroit et haut, qui s'élargit; et Fridolin apparut, les bras en croix, repoussant de droite et de gauche les lames ajourées qui se pliaient en accordéon.

Il me salua, la casquette très bas, et dit: « Bonjour, monsieur Henri », sur le ton d'un respect inusité, que j'attribuai à mes premiers vêtements de deuil. Je m'élançai pour voir le petit salon :

— Prenez garde! s'écria Fridolin, on glisse comme sur la pelure d'orange.

Il était en chaussettes de tricot bleu, et il relevait tous les doigts de pied en marchant sur le parquet froid. Je fus étonné de ne trouver au petit salon rien d'extraordinaire. Fridolin se baissait et tâtait les plinthes du revers de la main. Il aspira de l'air par sa brèche et prononça :

— Ne me parlez pas de l'humidité! la vermine est moins ravageuse.

Dans le grand salon, il dit, aussitôt l'irruption de la lumière :

— C'est princier.

Le meuble était de velours rouge. La pendule de la cheminée représentait une femme couchée; les candélabres de bronze étaient surmontés de cigognes qui faisaient leur possible pour se débarrasser d'un serpent enroulé à leur patte.

La salle à manger n'offrait de toutes parts qu'un miroir d'acajou: et partout où Fridolin, d'un coup de manche, enlevait la poussière, sur le buffet, sur la table, au dossier des chaises, je me dépêchais d'aller souffler de grands halos de buée, pour le plaisir de les voir se rétrécir et disparaître, comme sur les glaces, en laissant, au milieu, une petite goutte d'eau. Fridolin déclara :

— Ce n'est pas pour faire valoir celui-ci plutôt que celui-là: mais il y a davantage de « richesse » chez votre grand'-

tante Planté, que dans le château de monsieur le marquis de la Frelandière.

Il ajouta, en faisant tourner son bras droit comme une immense girouette :

— Il n'y a point de mal à dire ce que je vais vous dire... le malheur qui est arrivé vous rendra maître de tout ça quarante ans plus tôt.

Malgré mon extrême jeunesse, j'étais déjà au courant de ces affaires d'héritage, tant les questions de fortune revenaient souvent dans les conversations de la famille. Combien de fois n'avais-je pas entendu Félicie dire à ma mère : « Quand je n'y serai plus, tu feras ici ce que tu voudras ! » A propos de quoi la voix douce de celle qui venait de mourir, insinuait régulièrement : « Et ce malheureux Philibert? — Oh ! ton frère ! ton frère !... c'est un grand dadais. »

Je demandai à Fridolin :

— Alors, mon oncle Philibert, lui, il n'aura rien?

La lèvre de Fridolin se retroussa sur l'endroit des dents où l'air sifflait ; il raidit sa main abaissée horizontalement, et faucha dans l'espace quelque chose comme une plante parasite, qu'il semblait voir, et qui, à ses yeux, dut tomber.

— Celui-là, dit-il, c'est un « dévoyé ».

Il y avait sur le compte de Philibert une histoire que je ne démêlai que plus tard et fil à fil, parce qu'on m'envoyait toujours promener quand il s'agissait de lui. Sa vie était un mauvais exemple, et il habitait Paris. Je savais qu'il dessinait, peignait des tableaux, et ne « réussissait pas ». Lorsqu'à son sujet quelqu'un risquait : « Et dire qu'il a tant d'esprit ! » Félicie vous fermait la bouche d'un : « Ça lui fait un beau gras de jambe ! »

Philibert arriva, précisément, le soir de ce même jour, en compagnie de son père, c'est-à-dire mon grand-père Fantin, qu'on appelait Casimir. Ils avaient dû se contenter de la carriole de Pidoux, sous prétexte que la calèche et le break attendaient au train suivant madame Leduc et ses bagages. Philibert était très maigre et avait beaucoup de chagrin. Le grand-père Fantin descendit du véhicule avec une larme à

chaque œil, mais il en versait pour n'importe quoi. On s'embrassa sous le marronnier de la cour. Personne n'osait parler le premier. On disait seulement : « Ma pauvre Félicie !... » « Mon pauvre Casimir !... » « Ma pauvre tante Adélaïde !... » « Votre pauvre femme a tenu à passer la nuit là-bas... » Grand-père demanda :

— Et le « pauvre » enfant, est-ce qu'il sait?

Je me détournai en rougissant. Les deux nouveaux venus m'embrassèrent.

Casimir n'était pas plus en odeur de sainteté que Philibert. Il avait « mangé » la fortune de sa femme, et Félicie se souvenait d'avoir payé ses dettes. Elle le disait capable d'engloutir la mer et ses poissons ; elle le redoutait comme un fléau, et elle avait fait des pieds et des mains, après ses désastres, pour obtenir qu'il fût hébergé chez l'oncle Goislard, à Langeais, loin d'elle.

A la tombée de la nuit, on distingua le bruit des deux voitures, et tout le monde s'agita pour recevoir madame Leduc.

Elle était la sœur de Casimir, mais personne ne lui donnait de titre de parenté, si ce n'était en sa présence, et l'on disait « madame Leduc », à cause de son grand air. L'oncle Planté était seul à se permettre, à son endroit, une facétie qui manquait rarement de succès : en parlant d'elle il disait « la duchesse ». Mais, tout en souriant alors, on regardait du côté des portes qui ont plus d'oreilles que les murs, tant on craignait que madame Leduc n'eût vent de cette petite liberté.

Fridolin ne la faisait point descendre, comme le commun des mortels, sous le marronnier de la cour ; il la menait, au trot depuis la grille, par un détour élégant, sur l'esplanade sablée, devant la maison neuve ; et il n'arrêtait la calèche que juste au pied du perron. Là, on se trouvait réunis à l'avance, et le cœur battant un peu, ainsi que pour la réception d'un prince.

— Mon Dieu ! soupira Félicie, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé en route !... Ordinairement nous allons au devant d'elle, mais aujourd'hui, en vérité, on ne sait où donner de la tête...

Madame Leduc montra le nez hors de la portière, et dit :

— Est-ce que je couche à l'auberge?

Un souffle glacé passa sur les épaules. Madame Leduc devait avoir été froissée.

— A l'auberge! s'écria Félicie. que voulez-vous dire?

— Mais. reprit madame Leduc, votre dépêche est un peu laconique : « Trouverez voiture gare ». un point. c'est tout. Vous concevez...

Heureusement, grand-père, qui était très démonstratif. l'avait déjà embrassée en poussant de petits gloussements de tendresse. Elle passa ainsi de l'un à l'autre : « Mon pauvre Casimir!... Ma pauvre Félicie. etc. ». Et l'acrimonie du premier moment se trouva noyée dans les larmes.

Grâce à la présence de madame Leduc, on dîna dans la salle à manger d'acajou et l'on passa la soirée dans le salon de velours rouge. L'oncle Planté était de mauvaise humeur parce qu'à cause de la « duchesse » on employait Valentine à la cuisine. et parce qu'il n'osait ni jurer ni bourrer sa pipe. Chacun se surveillait de peur de laisser échapper une expression qui pût être mal interprétée ; non Casimir. toutefois. qui allait toujours de l'avant. Mesdemoiselles Victoire et Adélaïde bâillaient à qui mieux mieux: Philibert crayonnait; Félicie allait et venait, en invoquant, à chaque entrée ou sortie, le prétexte d'ordres à donner. Madame Leduc parlait des calamités publiques et de son fils qui était « dans la magistrature ». Au grossissement qu'elle donnait à ces mots, je compris que les Prussiens avaient mis fin à la guerre pour permettre à ce fils de recouvrer « ses fonctions de substitut ». Le « Sacré Cœur de Jésus ». les « zouaves pontificaux », les « communards », et le « comte de Chambord », étaient les termes qu'elle employait le plus souvent. Et toutes les fois qu'on risquait une allusion à la cérémonie du lendemain, ou au malheur qui nous réunissait là, on me regardait.

Valentine me fit raconter, en me couchant, ce qui s'était passé au grand salon :

— D'abord. ce n'est pas la peine de faire ma prière, parce que madame Leduc l'a récitée, tout haut. pour tout le monde, et en latin, tu sais, comme ça : « Bo, bo, bo. bo, bo... bo. bo, bo, bo, bo... », et puis. à un moment, c'est

le grand-père Fantin qui lui répondait comme ça : « Bou, bou, bou, bou, bou... bou, bou, bou, bou, bou... »

— Et votre tante Félicie, qu'est-ce qu'elle a dit de ça?

— Tante Félicie, elle n'a rien dit, parce qu'elle a peur de madame Leduc; mais l'oncle Planté est sorti en bougonnant: « Sacrés faiseurs de simagrées ! »

Valentine était au lit qu'elle répétait encore, en contrefaisant la voix de madame Leduc et de son frère : « Bo, bo, bo, bo, bo... bou, bou, bou, bou, bou... »

Elle ne m'éveilla, le lendemain, que très tard. Et quand je descendis, il n'y avait plus personne à la maison, que la cuisinière Clarisse et madame François, la gouvernante du curé de la Ville-aux-Dames, qu'on employait dans tout le pays, pour les grands repas.

Valentine me dit confidentiellement :

— On ne vous a pas emmené, parce que vous êtes trop impressionnable.

Madame François racontait des histoires à perte d'haleine en tournant ses sauces, et elle était très comique de sa personne, ayant une petite voix flûtée, un bout de nez pointu et luisant, et des lunettes bleues larges comme des pièces de cinq francs ; en outre, on savait qu'elle portait une perruque et une crinoline. M. le curé Fombonne, son maître actuel, était mêlé à toutes ses aventures, ainsi que plusieurs de ses confrères. Du même ton qu'elle m'eût confié : « Il y aura de la crème », elle m'annonça que M. le curé serait du déjeuner.

La grille était restée ouverte après le départ des voitures, et des chiens étrangers erraient dans le jardin, la queue basse, le museau reniflant le sol. Je fis observer ce désordre à Valentine :

— Si tante Félicie voyait ça!...

Elle me répondit :

— Ce n'est pas aujourd'hui un jour comme un autre.

On arriva par paquets noirs vers midi. La calèche était pleine. Le break était plein. Je reconnus mon père dans son tilbury, avec Casimir. Après, venait le cabriolet de M. Laballue, le bon ami de Félicie, qui avait pris à côté de lui M. le curé de la Ville-aux-Dames. Et on attendit encore

Philibert, vingt minutes, avant de se mettre à table, car il n'avait pu trouver de place dans tout cela. Il revint seul et à pied.

Mon père pleura beaucoup lorsqu'il m'embrassa. Félicie, témoin de sa douleur, lui dit en me montrant du doigt :

— Maintenant, c'est pour cet enfant-là que nous devons défendre notre bien.

Il comprit, à travers ses larmes, le sens avantageux de ces paroles, et saisit la main de la tante.

Le temps était magnifique, et même un peu chaud. On avait fermé les persiennes de la salle à manger pour éviter le soleil qui, par une longue fente, réduisait ses rayons en une sorte de cloison lumineuse, où une poussière dorée dansait la sarabande.

Les mouches salissaient les desserts, et il venait parfois une abeille se poser lourdement au bord des compotiers.

Madame Leduc, ainsi qu'il fallait s'y attendre, avait pris le haut de la conversation. Elle abondait en idées nobles et généreuses, et on la savait capable de les mettre en pratique. Elle prêchait la dignité de l'institution familiale, la solidarité nécessaire de ses membres; et elle traversait la France de part en part pour assister au baptême, au mariage, aux obsèques d'un arrière-cousin. Pour un anniversaire, pour une rougeole, pour l'espoir d'une grossesse, elle vous écrivait des lettres à la manière d'une Sévigné. Elle prodiguait les conseils, elle ouvrait sa bourse; à tout le moins, on était assuré qu'elle priait pour vous. On trouvait sa vie édifiante. « Non! prétendait M. Laballue, en allumant ses petits yeux gris, car elle fait douter de la justice de Dieu... — Comment cela? — Parce qu'en récompense, il aurait dû lui donner pour deux liards de bonne grâce! » C'était cela, en effet, qui lui manquait. Si flatté que l'on fût d'approuver ses théories, le cœur ne s'y prenait point.

Au fond, elle n'amusait personne; mais chacun sentait que c'était ce qui convenait aujourd'hui.

Cependant, lorsque après avoir parlé de notre « perte cruelle », avec une éloquence trop aisée, elle nous invita à remercier la Providence pour « avoir distingué notre famille par une épreuve particulière », on fut gêné.

M. le curé Fombonne sauva la situation :

— Remercions la Providence, dit-il, de nous accorder notre pain quotidien... et d'inspirer à la cuisinière de madame Planté des matelotes aussi réussies.

— Mais ce n'est pas ma cuisinière qui mérite des éloges, dit Félicie, monsieur le curé, c'est la vôtre !

— Jamais de la vie ! Je n'ai pas mangé, depuis quinze ans, de matelote pareille, au presbytère.

— Nous en aurons le cœur net ; Valentine, appelez donc madame François.

On vit entrer, tout étourdie par la pénombre, la célèbre cuisinière du curé de la Ville-aux-Dames. Elle relevait son tablier d'un bras serré jusqu'au poignet par une fausse manche de lustrine, et étalait une main avec modestie contre la bavette blanche épinglée méticuleusement sur son sein. Son petit nez fureteur, au-dessous des conserves bleues, allait de droite et de gauche, et elle ressemblait assez à la tête d'une belette ou d'un rat sorti de l'ombre et surpris de voir de la compagnie.

— Eh bien ! madame François, voilà monsieur le curé qui ne veut pas croire que c'est vous qui avez fait la matelote?...

Sa voix menue sembla venir d'un petit trou de flûte :

— Eh ! mon Dieu ! madame Planté, comme disait défunt M. le curé de Chaumussay, ne faut-il point toujours confesser la vérité ? C'est bien moi qui ai fait la matelote.

— Saperlipopette ! s'écria le curé Fombonne, comment se fait-il que vous ne m'en ayez jamais mis une au point comme celle-là?

Madame François agita sa figure futée ; elle semblait sourire par le bout du nez, car on ne lui voyait pas les yeux sous ses disques d'azur, et sa bouche était close respectueusement. Elle avait l'air de ne point vouloir parler, et cependant elle parla :

— Monsieur le curé, dit-elle, en comprendra facilement la raison... c'est que le vin de madame Planté est bien meilleur que le sien.

Elle jouit de son succès et se retira, tandis que Félicie disait à l'oreille du curé :

— Je vous en enverrai quelques bouteilles.

Le bon curé prêtait volontiers sa servante, en se laissant inviter dans les maisons où elle était rémunérée à souhait, et l'un et l'autre y trouvaient avantage.

Grand-père Fantin, qui était plus gourmand que le curé Fombonne, profita de la circonstance pour raconter l'histoire d'une certaine dinde à la chipolata, qu'il avait mangée pendant l'Exposition universelle de 1867. Elle avait pour but d'amener ceci : « Lord Bolingbroke, en me gratifiant d'un vigoureux *shake hand*, me dit : « Fantin, vous croyez connaître la chipolata? La première fois que vous viendrez à Londres, faites-moi donc l'amitié..., etc. »

Quand grand-père Fantin entamait cette histoire, chacun s'évertuait à la couper net et le plus tôt possible, d'abord parce qu'on la savait comme son *pater*, ensuite parce qu'il était pénible de le voir étaler les fastueuses relations qu'il s'enorgueillissait d'avoir eues dans le temps même où il faisait les affaires les plus déplorables. Après lord Bolingbroke, venait immanquablement Napoléon III. Sa Majesté s'était fort intéressée à un projet de charrue à vapeur, et en serrant la main de l'ingénieux inventeur, aussi violemment que le noble anglais, elle lui avait affirmé d'une voix émue : « Fantin, Nous avons l'œil sur vous. »

Il parlait de ces choses avec une inconscience absolue, tandis qu'autour de lui les mémoires retraçaient la terrible aventure : la faillite à la fermeture de l'Exposition, la ruine, la prison pour dettes; ma grand'mère, ici présente, mendiant un emploi à Paris; la jeune fille. la morte d'hier, un mariage manqué, accourant, toute seule, implorer la charité des parents de province !... Lord Bolingbroke, Sa Majesté, la dinde à la chipolata, la nature heureuse de Casimir n'avait retenu que ces mots sonores et ces mirages.

Les jours où l'on négligeait les cérémonies, Félicie l'interrompait en disant : « Casimir, passons à la période contemporaine. »

Car on divisait la vie de grand-père Fantin en quatre périodes, comme un règne. Chacune débutait comme un âge d'or, et se terminait par une catastrophe. La première était la période africaine : il y était question de chênes-lièges, d'Arabes

en révolte, de campements sous la tente, et de cris de chacals ; une série d'éblouissements suivis d'un brusque retour, de la vente du mobilier, des livres et de la dernière chemise. La seconde période était celle de Londres en 1855. On y entendait tinter des « Palais de Cristal », des « jeune reine pleine de fraîcheur... et des « prince consort », etc. La troisième était baptisée période de la chipolata. Enfin la quatrième, qui durait encore, était celle du vieil oncle Goislard, ou « l'oncle à la mode de Bretagne », dont Casimir convoitait l'héritage, et, en attendant, usait les redingotes « malheureusement un peu étroites ». Et comme on ne connaissait guère l'oncle Goislard que par les narrations de grand-père Fantin, c'était encore des féeries que ce nom évoquait. Chez l'oncle Goislard, les dîners étaient de trente couverts, les dames nombreuses, jeunes, belles et toujours « en peau », à moins que ce ne fût « outrageusement décolletées » ; elles portaient des noms magnifiques et demeuraient dans des châteaux.

Trois ou quatre personnes, pour passer à un sujet anodin, s'écrièrent ensemble :

— Et avec tout cela, qu'est-ce que devient donc mademoiselle Gillot ?

— Demandez-le à M. le curé de la Ville-aux-Dames, dit Félicie ; il la voit plus souvent que nous, car elle se fait de plus en plus sauvage et ne vient même plus à la maison... à moins qu'il ne fasse de l'orage, du grand vent...

— Ou qu'il y ait une éclipse ?

— Oui, elle vient aussi quand elle a lu dans ses almanachs l'annonce d'une éclipse de lune ou de soleil. Sa terreur est de mourir au milieu d'un cataclysme. Elle se monte la tête dans la solitude. J'ai essayé d'introduire chez elle une petite bonne. Ah ! bien, oui ! Pas un être humain n'a pénétré depuis trois ans dans la pièce qu'elle occupe chez Pidoux !

— Le dimanche, dit le curé Fombonne, mademoiselle Gillot, qui est aimée des animaux comme un saint François d'Assise, est suivie jusqu'à la Ville-aux-Dames par une douzaine de perdreaux apprivoisés. Ils se tiennent sous ses jupons pendant la grand'messe, et leur conduite est exemplaire. Ce sont mes plus fidèles paroissiens.

— Mais aussi, monsieur le curé, faut-il avouer que votre servante les gâte !

— Madame François se contente de déposer sous la chaise de mademoiselle Gillot quelques œufs de fourmis, qu'apprécient les petites bêtes... Il est vrai que votre respectable tante ne s'est jamais doutée du subterfuge. A voir ses perdreaux si sages, elle les croit bons chrétiens.

Madame Leduc pinçait les lèvres, parce qu'elle était très choquée des innocentes plaisanteries du curé. Elle ne concevait pas non plus qu'une personne de la famille vécût à la façon de la vieille mademoiselle Gillot. Mais mademoiselle Gillot, presque centenaire, gardait les habitudes de simplicité reçues dans sa jeunesse, et ce qu'elle nommait « le luxe » de Courance l'incommodait. Elle portait un bonnet blanc, comme les ancêtres, et quand elle venait, il fallait la croix et la bannière pour l'attirer plus loin que la cuisine.

Ce fut, pour chacun, une occasion de proclamer ses principes sur la famille. Enfin, on quitta la table, d'accord sur ce point que, si la France était appelée à se relever de ses désastres, elle le devrait à l'union, sanctifiée par l'amour et le désintéressement, de tous les citoyens autour du foyer.

Mon père offrit son bras à Félicie et, aussitôt à part, lui souffla :

— Il y avait un testament...

Philibert m'entraînait ; il fut rejoint, au petit salon, par son père, dont le teint flambait :

— Un mot, mon garçon.

Grand-père Fantin lui prit la main, la lui serra, la lui tapota de caresses maternelles.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Philibert.

— Je te le donne en cent !

— Finis, je t'en prie.

La voix de Casimir s'émietta tout à coup en trémolo, comme s'il eût tiré un registre à l'harmonium :

— Ta pauvre sœur, mon ami... ta pauvre sœur !...

— Eh bien ?

— Elle nous a laissé, à chacun...

— Ah ! elle nous a laissé quelque chose ?

— Vingt mille francs !

Ses lèvres se retroussèrent aux deux coins, en toit de pagode.

Je sentis trembler la grande main de Philibert, qui tenait la mienne. Il me lâcha, porta son mouchoir à ses yeux, et s'en alla dans le corridor.

Grand-père Fantin haussa les épaules. Les vingt mille francs lui causaient, à lui, un tout autre effet. Il allait, dandinant, et hanchant de droite et de gauche ; il encensait tout venant des basques trop longues de l'étroite redingote. La nouvelle se répandait. Monsieur Laballue lui dit :

— Ça va mettre du beurre dans vos épinards...

Madame Leduc lui demanda :

— Qu'est-ce que tu vas faire de ça ?

Puis elle s'acharna après lui. Elle lui tortillait un bouton de gilet ; elle époussetait ses revers à coups de mignonnes chiquenaudes ; elle finit par l'entraîner dehors.

Monsieur le curé Fombonne, étalé sur un siège, fumait comme un propriétaire. Je m'empressai d'aller le dire à Félicie, au grand salon.

Elle avait d'autres chats à fouetter.

Elle était tellement en colère qu'elle baissa à peine le ton quand j'entrai :

— Vingt mille francs à ton mari ! Mais, malheureuse, tu ne comprends donc pas que c'est de l'argent jeté à la rivière ! A la rivière ! qu'est-ce que je dis ? Mais il n'a jamais eu liard en poche sans le risquer dans une aventure ! Veux-tu que je t'apprenne ce que ça nous coûtera, les vingt mille francs de Casimir ? Ça nous en coûtera cent mille !...

— Il m'a juré de les placer, disait grand'mère.

— Et tu crois ça, toi ? Tu le crois encore, après trente-cinq ans qu'il te nourrit de balivernes !

— Je t'assure qu'il a toujours été sincère. Ce n'est pas sa faute s'il n'a pas eu de chance...

— C'est comme cela que vous raisonnez, vous autres : « Il n'a pas eu de chance ! » Et il en aura peut-être davantage demain, n'est-ce pas ? La chance, c'est d'avoir quelque chose dans la caboche ; et quand on n'a pas encore senti sa cervelle à l'âge qu'il a, il est permis de supposer que ce qu'on porte entre les deux épaules, c'est un grelot !... Ah ! il va

toucher vingt mille francs ! eh bien, écoute-moi, Célina : avant six mois, je parie ma tête que tu seras là, à te traîner à mes pieds pour me parler de boucher les nouveaux trous que ton benêt de mari aura creusés...

Elle marchait à grands pas dans la pièce demi-obscure, elle faisait rouler les chaises et les fauteuils sur le parquet, pour les aligner ; puis, elle en bouleversait l'ordonnance, et en imaginait une nouvelle. Cela produisait un bruit sourd, presque continu, pareil à des orages lointains. Grand'mère n'osait souffler. Félicie se répondit à elle-même :

— La famille !... la famille !... ils s'imaginent avoir tout dit, dès qu'ils ont eu de ce mot-là plein la bouche. Mais, quand la fortune a sombré, qu'est-ce qu'elle devient, la famille ? Je vous le demande un peu ! C'est très joli, ma parole, d'être tous réunis autour d'une même table et de s'y frotter les coudes les uns contre les autres ; mais à la condition qu'il y ait quelqu'un qui paie le dîner !

Et elle alla vers la fenêtre ; elle l'ouvrit. Il vint, au travers des volets, une bouffée d'air chaud qui sentait la verveine.

— C'est comme Philibert ! poursuivit-elle ; il ne sait seulement pas ce que c'est que l'argent, il ne va faire de cela qu'une bouchée !

— Pauvre garçon ! avec toutes ses charges !...

On me regarda. Comme toutes les fois qu'il s'agissait de Philibert, on n'insista pas.

J'étais venu m'asseoir sur le rebord de la fenêtre. On entendait, avec le grand bourdonnement de tout ce qui vole dans le soleil, le murmure des voix de Casimir et de sa sœur, assis non loin de là, sous les noisetiers. Je poussai la persienne pour les voir, et une phrase de grand-père Fantin nous arriva toute chaude :

— Notre cœur nous interdit de te laisser dans le pétrin...

Félicie bondit, et elle s'approcha de la fenêtre.

Madame Leduc, à grands gestes de la main, abattait la voix de Casimir, et l'on ne distingua plus rien que des mots de loin en loin : « Ce n'est pas que nous soyons gênés... malheureuse guerre... pèlerinage votif à Sainte-Anne d'Auray... pension... ma petite-fille au Sacré-Cœur... » Mais grand-père semblait faire exprès de prononcer très haut :

« Mon argent... te tirer d'embarras... moi aussi, j'ai connu la misère... que diable! patientons jusqu'à la mort de l'oncle Goislard... mon argent... quant à ta détresse... mon argent... » Et on voyait le bras de madame Leduc agité comme si elle chassait de la fumée : « Mais tais-toi donc! mais tais-toi donc! »

Félicie tomba dans un fauteuil.

— Ah bien! dit-elle, il ne manquait plus que cela!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Il y a que madame Leduc demande de l'argent à ton mari!

— Ce n'est pas possible!

— Là, là, sous les noisetiers; j'ai entendu, de mes oreilles entendu... Avec le train qu'elle mène, elle devait en arriver là. La malheureuse est au bout de son rouleau.

— Demander de l'argent à Casimir! répétait grand'mère, pour la première fois qu'il en a!

Je fus très heureux de trouver à placer mon mot :

— Tante, Valentine m'a dit que quand madame Leduc est venue à Courance, l'année dernière, elle avait des trous à ses bas.

On me mit à la porte.

III

LE « DÉVOVÉ »

Lorsqu'on me disait de m'en aller, je me réfugiais dans le corridor. Il était très long et desservait toutes les pièces du rez-de-chaussée : la vieille maison, la maison neuve, et jusqu'au pavillon de l'oncle Planté, qu'en raison de son éloignement on appelait « le bout du monde ». Ce corridor était dallé de briques; il y faisait frais; le moindre pas y résonnait; on y respirait une odeur de pomme et de miel, qui venait des placards; on y entendait les pigeons de la métairie roucouler ou s'envoler à grand bruit d'ailes, et il y avait aussi là-bas, là-bas, tout au fond, près de la porte du pavillon, l'horloge du bout du monde, dont le tic tac assourdissant était renommé à Courance.

Valentine sortait du pavillon. Elle m'embrassa en me demandant :

— Est-ce que je sens la pipe?

— Oui.

— Alors, vous êtes un petit menteur, parce que ce n'est pas vrai.

Je restai dans le corridor, à dessiner des bonshommes le long du mur, pendant qu'on ne me voyait pas.

Mais je cachai mon crayon, lorsque j'aperçus Philibert et sa mère.

Il disait, en tenant la main à plat, devant lui, comme lorsqu'on parle de la taille d'un enfant :

— La voilà haute comme cela, aujourd'hui.

— Déjà ! dit grand'mère. Alors *ça* ne l'empêche pas de grandir?

Et il fut question d'un « corset orthopédique, qui coûterait au moins trois cents francs ». Philibert ajouta :

— Enfin ! maintenant, nous allons pouvoir le lui payer !...

Ils me virent et ne dirent plus rien.

Philibert me prit dans ses bras et m'enleva très haut. Il était grand ; il avait un nez qui n'en finissait pas, et quelques poils blancs par-ci par-là, dans les cheveux et dans la barbe.

— Si nous allions faire une petite promenade avec cet enfant-là?

— Tâche, au moins, qu'il n'attrape pas chaud !

Nous descendîmes par l'allée des ormes qui formait une longue cathédrale de feuillage jusqu'à la grille. Après, on montait doucement par des chemins bordés de noyers ; on atteignait, sur la gauche, une route que la nature du terrain teintait de rose, comme si on y eût pilé du corail.

Philibert me disait :

— Quand tu seras grand, qu'est-ce que tu veux faire? Être notaire comme ton papa?

— Tante Félicie veut que je reste ici, mais moi, je sais bien ce que je voudrais.

— Qu'est-ce que tu voudrais?

— Aller beaucoup en chemin de fer.

— Ah ! ça t'amuse donc?

— Je ne sais pas, parce que je n'y suis jamais allé.

Quand nous fûmes arrivés aux sapins d'Épinay, il me dit de m'asseoir, et il tira de sa poche un album. Le remblai du fossé, à la lisière du bois, formait une petite chaîne de montagnes tapissée de mousse sèche et d'aiguilles polies, et c'était un jeu agréable de se laisser descendre rapidement jusqu'en bas.

— Mon petit, dit Philibert, tu vas éreinter ton fond de culotte...

— Qu'est-ce que ça fait? Regarde donc le tien : il est tout blanc.

Les enfants sont de petites bêtes cruelles, car je savais le mal que ma répartie devait causer à Philibert. Il était venu avec un unique pantalon noir, un peu fripé, et, quand il relevait le pan de sa redingote pour s'asseoir, on voyait que le drap était mince et luisant. Il ne m'en voulut pas ; il soupira par son grand nez en feuilletant l'album, et j'allai m'installer près de lui.

Il y avait, à la première page, une dame que l'on apercevait de profil et qui pinçait légèrement sa robe, d'une main garnie de menus paquets.

— C'est, dit Philibert, une dame qui attend l'omnibus.

Puis vint l'omnibus, plein de personnages drôles. Après, vint une petite fille qui sautait à la corde.

— Qui est-ce? qui est-ce, dis?

Il passa aux feuilles suivantes, sans répondre. Mais je retrouvai plusieurs fois la tête de la même petite fille, couchée.

— C'est toujours celle que tu ne veux pas dire qui c'est? pas? On la reconnaît bien. Mais pourquoi est-elle couchée? Est-ce qu'elle est morte?

Il ferma brusquement l'album et dit :

— Allons, fiche-moi la paix! Occupe-toi de quelque chose.

Je m'assis à nouveau sur la crête de la montagne glissante, et, cette fois, sans l'avoir voulu, je me sentis dégringoler sur les aiguilles de pin, jusqu'au bas du fossé.

Et je me mis à rire, stupidement, à l'idée que Philibert allait croire que je l'avais fait exprès pour lui désobéir. En effet, il me regarda et dit, en haussant les épaules ;

— Gamin!

De l'endroit où nous étions, on apercevait, dans un fond, côte à côte, les toits d'ardoises de Courance et les deux pignons de la vieille maison, couverts en tuile moussue. Le marronnier de la cour, énorme et rond comme un ballon qui va partir, cachait les communs et la métairie de Pidoux. On eût dit que le jardin était planté d'arbres aussi épais qu'une forêt, et je cherchais en vain à y retrouver les endroits où l'on me criait si souvent : « Veux-tu bien aller à l'ombre, tu vas attraper un coup de soleil! »

On pouvait suivre la Courance à ses gros buissons fréquentés des couleuvres, et à ses troncs d'ormes pelés, jusque vers l'horizon, où elle allait doucement se coucher dans le lit de la petite rivière d'Esve, entre des peupliers. Les bois étaient sur les hauteurs, et le reste de la vallée divisé en petits champs inégaux de seigles grêles, de blés sensibles au vent, ou de trèfle incarnat qui ressemble à un étalage de rubis sur une grande pièce de velours.

Nous n'étions pas loin d'Épinay : les poules en liberté venaient jusqu'auprès de nous picorer, gratter la terre, et elles semblaient converser entre elles avec des intonations de bonnes femmes irritables.

— On dirait grand'mère, en démêlant ses laines.

Philibert était étendu tout de son long, le nez en l'air. Il m'indiqua du doigt la cime des sapins :

— Et là-haut, la jolie musique?...

Le vent s'élevait et faisait bruire au-dessus de nos têtes le feuillage des arbres centenaires. Cela ressemblait aux sons d'orgues lointaines. Je connaissais cela. Ma mère, une fois, m'avait dit, ici même : « Écoute! ce sont les églises du ciel qu'on entend... » Je m'en souvins et je fus sur le point de le répéter. Mais je n'osai pas parler de la disparue.

Nous fûmes distraits par une chanson d'une autre espèce. Le fermier d'Épinay, Pénilleau, arrivait de Beaumont, en titubant sur la route de corail. Et nous l'entendions de loin hurler *la Marseillaise*.

— Je dirai à tante Félicie qu'il a chanté ça.

— Tu vois bien qu'il ne sait pas ce qu'il fait, dit Phi-

libert : il est plein comme un tonneau. Ce n'est pourtant pas fête aujourd'hui.

— C'est qu'il a été ce matin à la cérémonie, comme tous les fermiers.

— Ah !

Nous regardâmes l'ivrogne qui nous salua très poliment en passant devant nous. Mais il fut longtemps à essayer en vain de retrouver sa tête pour y replacer son chapeau. Et Philibert et moi, nous ne pûmes nous empêcher de rire.

Pénilleau n'avait cependant pas perdu tous les sens, car il désigna du bras le sentier, au bord de la Courance, et fit :

— De la tenue, Pénilleau ! v'là la bourgeoise !

On voyait, entre des troncs d'ormes, passer le chapeau de Félicie.

C'était un chapeau cabriolet, en belle paille dorée par le temps, et que ses dimensions inusitées avaient rendu célèbre dans le pays. On le distinguait de fort loin : les fermières se préparaient à la visite de la propriétaire ; les braconniers fuyaient ; et les vieilles femmes qui possèdent des chèvres, sans un lopin de pâturage, se hâtaient de rassembler sur la route communale leur troupeau épars dans les taillis. Félicie faisait sa tournée chaque jour, par la pluie, le soleil ou le vent. Il ne naissait pas un agneau sur ses terres qu'elle n'en eût connaissance avant d'aller au lit.

Devant le chapeau, marchait grand-père Fantin ; M. Laballue venait par derrière. Tout le monde savait que lorsque madame Planté prenait le sentier de la Courance, c'était pour gagner, sur la gauche, la ferme de la Chaume, et terminer sa promenade par le Dolmen. Nous descendîmes la rejoindre. Elle me plongea un doigt dans le dos :

— Allons, marche avec nous, posément.

Elle cognait sur les buissons avec une canne à pomme fourchue et ornée d'une espèce d'ongle d'or. M. Laballue lui en avait fait cadeau, aussi l'appelait-on « la canne de Sucre-d'Orge » ; et Félicie ne l'oubliait jamais en sortant.

Casimir parlait des blés, des sarrasins, des colzas, de la « culture intensive », des « guanos du Pérou ». Il ne possédait aucune notion sérieuse d'agriculture. Félicie haussait les épaules, et M. Laballue, qui était lauréat des concours régio-

naux, glissait de temps à autre vers son amie un regard d'intelligence : « Ne vous fâchez pas ; votre beau-frère dit des bêtises, mais cela nous distrait un peu... » Abusé par leur silence, l'ancien ami de lord Bolingbroke s'élançait, prenait un ton de professeur, croyait leur enseigner quelque chose. Il alla jusqu'à proposer, en se retournant tout à coup :

— Voulez-vous que je voie vos fermiers ? Je leur indiquerai...

Mais Félicie l'arrêta court :

— Ah ! mais non, par exemple ! Faites-moi donc le plaisir de vous occuper de ce qui vous regarde !...

Sans M. Laballue qui répandait la douceur, elle se fût mise en colère. Elle était bonne, mais vive, et toujours prête à partir, surtout quand il s'agissait de son bien.

C'était l'heure charmante des débuts de l'été, où l'on sent que le soir va succéder au jour. L'air agitait le feuillage odorant des noyers, et les oiseaux commençaient à regagner les arbres. Nous montions le mauvais chemin de la Chaume ; on donnait son attention à ne point se tourner le pied dans les ornières ; la campagne semblait déserte comme le dimanche, parce qu'on ne touche pas à la terre les jours de deuil ; et nos cinq ombres noires étaient assez chagrines. Pourtant, je me souviens que quelque chose de léger et d'heureux frétillait ou dansait dans le profil d'une maigre avoine où dominaient les bleuets et les coquelicots.

Félicie heurta la porte à claire-voie de la ferme, et souleva en vain le loquet intérieur. Un chien s'éveilla, fit fuir les poules, et accourut, furieux et aboyant. Il s'empêtra dans la paille humide de la cour, et arriva, le dos en brosse et tous crocs dehors.

— Tes maîtres ne sont donc pas rentrés, mon bon Parisien ? dit Félicie.

Parisien rabattit la crête de son échine en reconnaissant « la bourgeoise » ; il allongea ses pattes de devant, le train de derrière en l'air, et balançant en manière de parade le panache de sa queue couleur de feu ; puis il bâilla familièrement. Un chat sortit par un trou noir, au bas d'une porte, prit le vent, monta à l'échelle ; et, avec l'aisance d'une plume qui vole, fut presque aussitôt au haut du toit.

— Allons-nous-en ! dit Félicie mécontente, quand ces gens-là vont à la ville, la journée en est !

Elle exprima ses doléances sur les mille tracas des propriétaires, et nous mena au Dolmen.

L'herbe, les ronces, les chardons envahissaient en liberté la grande pierre druidique, et un très vieux noyer, à demi mort, entrelaçait au-dessus, en guise de dais, les jolies courbes de ses branches. On s'asseyait ou s'adossait comme on pouvait contre la table inclinée. J'étais excessivement fier de connaître par cœur certaines cavités qui me permettaient de l'escalader et d'aller me planter au plus haut.

— Ne vas pas me dégringoler sur la tête, au moins !

Et je regardais le chapeau, au-dessous de moi, sur lequel il ne fallait pas tomber. Il ressemblait, de là, à la toiture d'osier de ces fauteuils de jardin où s'abritent les personnes délicates. Il oscillait, tantôt à droite et tantôt à gauche, et, par ce léger mouvement de la tête. Félicie parcourait du regard presque toute l'étendue des quatre cents hectares de Courance. Elle encadrait chaque ferme, une à une, entre les bords de la capote de paille : elle inclinait la capote, et ce qu'elle voyait était à elle ; elle l'inclinait encore, et c'était toujours sa terre, et cela s'appelait toujours Courance, sauf au couchant où s'avançait ce qu'on nommait « la Semelle de Gruteau ».

Il était rare que quelqu'un ne dît pas, à côté d'elle :

— Ah ! nom d'un petit bonhomme ! quel beau domaine vous avez là, madame Planté !

Elle répondait avec modestie :

— Ce qui lui donne de la valeur, c'est qu'il est d'un seul tenant.

Sa vie s'était employée à arrondir l'héritage familial. Elle pointait du bout de sa canne les enclaves achetées une à une ; les trous bouchés par elle et les zones conquises sur les voisins. Elle savait la contenance et la nature de chaque petit rectangle découpé si net par la diversité des cultures, et le nom qu'il portait sur le cadastre, et son rendement.

Philibert, qui ne parlait pas beaucoup, hasarda une opinion d'artiste. Il montrait la maison de Courance et les six fermes étalées en demi-cercle :

— Voulez-vous savoir ce que c'est que votre bibelot, ma tante? c'est un éventail. Voilà les six lames ouvertes avec les fermes à leurs extrémités, comme vignettes; la route de Beaumont, toute rose, c'est le ruban qui les relie par en haut, tandis que votre main tient le tout en fixant fermement la cheville...

— Oh! toi! ce ne sont pas les idées qui te manquent!

Philibert alla un peu plus loin pour dessiner notre groupe.

Félicie releva sa canne vers la rivière d'Esve qui glissait comme une couleuvre entre les peupliers :

— Voilà le défaut de la cuirasse! dit-elle; c'est ce satané moulin de Gruteau : des prairies de première qualité et le dos du petit coteau, un peu sec, par exemple, mais où l'on planterait des vignes. Et ça forme un pied qui s'avance sur moi jusqu'au talon; c'est facile à voir sur le plan.

— Pourquoi ne l'achetez-vous pas? dit Casimir.

— Vous en parlez bien à votre aise! je n'ai plus un sou vaillant, hormis ma propriété.

Grand-père Fantin entama un parallèle entre la propriété française et l'anglaise, et il vanta les perfectionnements du crédit dont il avait été témoin outre-Manche.

— Vous voulez Gruteau, dit-il : pourquoi n'empruntez-vous pas?

— Une hypothèque sur ma propriété? Jamais! jamais! entendez-vous, jamais!... Et puis, que vos Anglais fassent donc chez eux ce qu'il leur plaît. « Chacun chez soi », voilà ma devise.

— La leur est : « Partout chez moi », et ils la mettent en pratique. Monsieur le curé de la Ville-aux-Dames ne nous rapportait-il pas, il y a une heure, que des insulaires ont acheté le château de La Roche, au bord de la Creuse? Si je ne me trompe, c'est sur votre paroisse... Comment s'appellent-ils donc?...

— Les Pope, dit Félicie. Ce sont des Américains; des parpaillots. S'il n'y a que moi pour aller leur faire la révérence!...

— Ils sont charmants, fit M. Laballue. Il y a parmi eux trois ou quatre jeunes femmes fort jolies, dont une créole.

Du haut de mon perchoir, je m'écriai :

— Qu'est-ce que c'est que ça, tante, des créoles?

— Des femmes qui passent leur vie dans des hamacs, qui fument, qui sont malpropres et qui ne savent pas tenir leur ménage.

— Ma bonne amie ! ma bonne amie ! s'écria M. Laballue, je vous assure que vous exagérez !

— Ta, ta, ta !... je sais ce que je dis. Dans tous les cas, ce ne sont pas des gens à fréquenter. Ah bien ! nous en prendrions des mœurs !

— Sur le paquebot qui nous ramena d'Algérie, en 1832, dit Casimir, se trouvait une superbe créature née à l'Ile Bourbon...

— Descends, mon petit, fit Félicie : allons, va jouer un peu plus loin !

Je m'en allai retrouver Philibert, parce que, toutes les fois que grand-père Fantin commençait à parler d'une dame, il disait des choses inconvenantes. On voyait très bien cela d'avance à ses yeux. Quelquefois, je m'éloignais avant qu'on m'en eût donné l'ordre. Je n'avais pas tourné le dos, que M. Laballue faisait : « Oh ! oh ! oh !... » à cause de l'histoire, et j'entendis Félicie qui disait :

— Casimir, vous devriez avoir honte, un jour comme celui-ci !

Peu après, je rapportai en triomphe le dessin de Philibert. Félicie regarda et soupira :

— Le pauvre garçon sera toujours bon à amuser les enfants !

M. Laballue prit la défense de Philibert :

— Je vous affirme que c'est très original... Si, si, ma chère amie : il y a là quelque chose...

L'album en mains, je revins avec la ténacité méchante des enfants sur le sujet qui m'avait préoccupé :

— Tante, as-tu vu la petite fille qui saute à la corde ? Tu sais, c'est la même qui est couchée plus loin. Oncle Philibert ne veut pas dire qui c'est... Tiens, la voilà ! Est-ce que tu sais qui c'est, toi ?

Quand elle l'eut vue, elle referma l'album et elle cria :

— Philibert, fais-moi donc le plaisir de reprendre tes élucubrations..., et puis, si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas laisser traîner tes paperasses !

Nous demeurâmes encore là quelque temps, car Félicie n'abandonnait cet endroit qu'à regret. Avec les premières ombres du soir, on vit courir les carrioles des fermes sur la route de Beaumont.

— Enfin! dit Félicie, les voilà!

A tel et tel embranchement, elles quittaient la route pour s'enfoncer dans une allée de noyers. Alors, elles disparaissaient, mais on les suivait à leur bruit grandissant. Et Félicie disait :

— Voilà Cornet... Ça, ce sont les gens de chez Pénilleau... Je reconnais le coup de fouet du père Moreau.

Des vols de courlis s'élevèrent, à longs cris, du côté de la rivière. Une pie attardée jacassait dans un arbre... De loin nous parvenait un bruit d'essieux : clic clac, clic clac. Un garçon de ferme sifflait. Des chiens aboyaient. Nous vîmes passer près de nous des vieilles femmes courbées sous un sac de toile bise; elles s'arrêtaient, le temps de nous reconnaître, et murmuraient des mots inintelligibles. Philibert nous fit remarquer les troncs des sapins d'Épinay qui étaient couleur gelée de groseille et qui s'assombrirent tout à coup. Félicie me dit de mettre mon foulard, et la cloche de Courance sonna l'heure du dîner.

IV

UN HOMME VEUF

On me ramena à Beaumont, vers la fin de l'été, parce que mon père s'ennuyait trop. Grand'mère vint s'y installer en même temps et prendre la direction du ménage.

Je n'eus rien de plus pressé que de courir chez mesdemoiselles Pergeline, et je leur annonçai :

— Vous savez, maintenant, moi, j'ai une petite cousine!

— Comment, une cousine? où l'as-tu trouvée?

Mes deux amies étaient en deuil, comme moi, car elles avaient perdu leur frère Paul à la guerre; et il y avait son

uniforme étendu sur un lit, dans une chambre où l'on entrait comme à l'église.

— D'abord, il ne faut pas le dire ! C'est une cousine dont on ne parle pas.

Elles me saisirent chacune par une main, et m'emmenèrent dans le jardin, sous la tonnelle. Elles portaient de longs sarraus noirs, agrafés dans le dos.

— C'est que le noir est si chaud, par cette température ! disaient-elles ; alors, sous ces fourreaux-là, n'est-ce pas ? on peut ne rien mettre du tout, et on est à l'aise... -Allons ! qu'est-ce que c'est que cette cousine ? Tu n'as pas d'oncle marié. C'est une petite-fille de madame Leduc ?

— Non, il n'est pas défendu de parler des petites-filles de madame Leduc.

— Oh ! mais... qu'est-ce qu'il veut dire ? en voilà, un roman !

Marguerite, l'aînée, s'étant assise sous la tonnelle, me prit sur ses genoux, et elle donna un coup à son chapeau de paille pour qu'il ne me chatouillât pas la figure.

— Comment s'appelle-t-elle, ta nouvelle cousine ?

— Je ne sais pas.

— Ah ! ah ! tu es un petit farceur !... tu n'as pas plus de cousine qu'il n'y en a dans le creux de ma main.

— Si. Autrefois, elle sautait à la corde ; maintenant, elle est couchée parce qu'il lui est arrivé un accident, et on lui achètera un corset qui coûte au moins trois cents francs...

— Pauvre petite ! Quelle espèce d'accident lui est-il arrivé ?

— Je ne sais pas.

— Mais d'où sort-elle ? Elle a poussé, comme ça, sous un chou ? Ton oncle Philibert n'est pas marié...

— Ça ne fait rien.

Elles se regardèrent toutes les deux.

— Il a une femme qui n'est pas sa femme...

— Oh !

— C'est pour cela qu'il est un « dévoyé », et il n'aura rien dans l'héritage de tante Félicie.

Elles joignirent les mains :

— Mais qu'est-ce que tu nous racontes là ? C'est absolu-

ment insensé ! Avec qui causais-tu donc, quand tu étais à Courance ?

— Avec Valentine.

— Et c'est Valentine qui t'a appris ces histoires ?

— Elle ne voulait pas, mais je lui ai dit : « Si tu ne veux pas, moi, je dirai à tante Félicie que tu sens la pipe. »

— Comment ! elle fume la pipe ?

— Non, c'est l'oncle Planté.

— Ah !

Georgette, les coudes aux genoux et le menton gentiment assis sur le petit pliant que formaient les paumes des mains jointes, fit tout à coup :

— Eh bien, tout ça, c'est du joli !

— Tu y comprends quelque chose ? demanda sa sœur.

— Je comprends qu'il faut se méfier de ces gamins-là qui vont mettre leur nez partout.

Elle se pencha à l'oreille de Marguerite pour lui parler tout bas. Je fus vexé : je me jetai sur elle en lui allongeant une grande tape au hasard.

Elle se retourna avec une grimace qui lui découvrait les dents et le bout de la langue ; et elle arrondit la main sur sa gorge, du côté droit, comme lorsqu'on tâte avec précaution une pêche d'espalier qui semble mûre.

— Le vilain brutal ! Tu devrais bien commencer à t'apercevoir que nous ne sommes pas des garçons !

— Ce que tu nous as dit là n'est pas bien, fit Marguerite. Tu as de la chance d'avoir eu aussi, toi, un grand malheur, parce que, sans cela, on t'aurait grondé... D'abord, quand on sait quelque chose qu'il ne faut pas dire, on ne le dit pas.

De peur que nous ne fussions fâchés, elles me firent aller à la balançoire ; mais, dès qu'elles m'eurent bien lancé, elles me plantèrent là et coururent au devant de leur mère qui rentrait. Madame Pergeline vint m'embrasser et me dit, d'un air très grave, un doigt devant la bouche :

— Mon enfant, si vous avez appris des choses en cachette de vos parents, il faut bien vous garder de les répéter, parce que votre papa serait très mécontent.

Elle prévoyait juste, madame Pergeline.

Un matin, mon père fit une scène à sa belle-mère pendant le déjeuner.

Il avait su au bureau de tabac que « les histoires de Philibert » couraient la ville; et ce qu'il jugeait de plus scandaleux, c'était que « le petit » fût informé de l'existence de « l'enfant naturelle » et s'en vantât dans les maisons où il allait.

Grand'mère étouffait son chagrin; elle disait :

— Voyons! voyons! ne vous emportez pas. Tout se sait à la longue; on ne peut rien tenir caché; mais il faut aussi avoir pitié des malheureux. Le pauvre Philibert a eu sa jeunesse brisée par les mauvaises affaires de son père. Il n'a jamais pu obtenir de situation qui lui permît de se marier. Je ne le défends pas, non, certes! je suis la première à souffrir de ce qui est. Mais l'enfant est l'intelligence même, paraît-il. Elle est belle comme le jour, et elle n'a devant elle que quelques années à vivre... Personne ne s'est informé de leur misère pendant le siège, personne, puisque cela vous brûle la bouche à tous, de prononcer leur nom. Oh! Félicie m'a remis de l'argent pour eux, à plusieurs reprises, elle a été généreuse, mais sans jamais demander seulement : « Où sont-ils? que font-ils? courent-ils un danger? » On a toujours tort de vivre irrégulièrement, mais on en est bien puni.

— Quand on s'est retranché de la famille, de la société, on n'a plus droit à leur appui. Il faut faire comme tout le monde.

— Ah! ce n'est pas toujours facile. Vous n'avez pas vécu à Paris, vous!

— Qui est-ce qui le forçait à vivre à Paris?

— Mais il avait une vocation, ce garçon; puisqu'il voulait faire de la peinture...

— Ta, ta, ta!... des bêtises!

Ce fut la première difficulté entre grand'mère et son gendre, mais elle se représenta très souvent; il en naquit d'autres. Tout était prétexte à querelles. Se disputer devenait une habitude.

Mon père demeurait des journées entières dans son cabinet, ou bien il allait chez son prédécesseur, M. Clérambourg.

M. Clérambourg était un homme assez vieux, qui ne riait jamais et laissait tomber du bout des lèvres des paroles piquantes comme des flèches. Il passait pour un puits de science. Il donnait des conseils gratuits, et évitait au pays beaucoup de procès. Il faisait une peur terrible à grand'mère, et elle prétendait que mon père se desséchait le cœur près de lui.

— Inutile de vous demander où il faut vous envoyer chercher s'il vient des clients?

— Je vais chez Clérambourg.

— Après tout, cela vaut peut-être autant que de séjourner au bureau de tabac...

— Qu'entendez-vous par séjourner au bureau de tabac?

— J'entends qu'un homme dans votre situation, et si fraîchement veuf, devrait éviter de se montrer si souvent dans un magasin où tous les freluquets se donnent rendez-vous autour d'une personne...

Il partait en haussant les épaules. Et la belle-mère allait à la fenêtre le surveiller, par acquit de conscience, jusqu'au coin de la rue.

Que de fois madame Pergeline, qui était au courant de nos soucis, prodigua à sa voisine des expressions compatissantes, dans le genre de celles-ci : « Ah! vous pouvez vous flatter d'avoir un gendre qui est joliment élégant!... Ah! cela, on peut le dire : il n'y en a pas un comme lui en ville pour faire retourner les têtes!... »

Ou bien grand'mère demandait à son gendre pourquoi il allait si souvent au château de la Frelandière.

C'était une coquetterie de mon père, dont les parents avaient été laboureurs, d'être reçu chez le marquis de la Frelandière. Il faisait alors laver la victoria et prenait une cravate blanche ornée d'une fine fleur de lys en jais. Il dissimulait sa serviette d'homme d'affaires. On le retenait parfois à déjeuner au château.

— Et aujourd'hui, interrogeait grand'mère avec malice, avez-vous au moins vu ces dames?

— La marquise? faisait mon père, un peu embarrassé.

— La marquise, la comtesse, la vicomtesse... est-ce que je sais? les avez-vous vues, oui ou non?

— Mais certainement, je les ai saluées dans le parc.

— Elles n'ont donc pas déjeuné avec vous ?

— Vous comprenez, quand le marquis a à causer d'affaires...

— Ah çà ! mais, mon ami, on vous fait déjeuner à l'office !...

Ce genre de taquinerie l'exaspérait particulièrement. Il jetait sa serviette sur la table et s'en allait.

Il nous arriva, un soir, dans un état d'agitation peu ordinaire.

— Eh bien, dit-il, je viens d'en apprendre de belles ! Savez-vous à quoi s'occupe en ce moment votre mari ? oui, votre mari, M. Casimir Fantin !

Grand'mère frissonna. Elle avait appris de son mari tant de choses désastreuses !

— Non, vous ne devineriez pas !... il est tout bonnement en train de négocier un emprunt pour acheter le moulin de Gruteau.

— Le moulin de Gruteau ? Mais c'est fou ! Mais Félicie le guigne depuis trente ans ; elle n'a jamais pu trouver le moyen de l'acheter.

— Il paraît qu'il l'a trouvé, lui. Il n'y a que les meurt-de-faim pour avaler les bouchées doubles. Il a écrit de Langeais à Clérambourg : il lui demande des conseils.

— Oh ! si ça vient par Clérambourg !...

— Clérambourg a cru devoir me prévenir afin que nous puissions à temps éviter un désastre.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! ne parlons pas de cela à Félicie, elle en mourrait.

Cette alerte fournit aux deux ennemis un motif d'union momentanée, et l'on combina de concert les stratagèmes propres à empêcher ce diable de grand-père Fantin de se relancer en de nouvelles aventures. Il fut décidé que l'on accepterait, enfin, l'invitation qu'adressait chaque année le vieil oncle Goislard, et que nous irions, grand'mère et moi, pendant une ou deux semaines, à Langeais, tenter de faire avorter le projet.

Il y eut certainement quelque chose de providentiel dans ce voyage, car, sans cette raison de quitter Beaumont, nous

nous en éloignions, peu après, de la façon la plus regrettable.

Nous avions eu des pluies d'automne. La cour était sombre; le feuillage des chasselas roses du mur mitoyen luisait sous les averses; des jours se passaient à regarder les grosses gouttes rejaillir sur le pavé, en jets d'eau fluets et rapides. Les gouttières jasaient, d'une voix d'arrière-gorge, comme des commères infatigables. Un clerc, le col relevé, son mouchoir sur la tête, se dirigeait, en courant, vers une porte trouée en as de cœur; on voyait de grands parapluies bleus, ruisselants, monter sur deux jambes mouillées l'escalier extérieur de l'étude. Adèle allait de sa cuisine au puits, son jupon en guise de capeline; et la bonne du capitaine manquait souvent d'obéir au signal du chant plaintif de la poulie. Marguerite et Georgette venaient, en voisines, dire bonjour. Le deuil leur allait à ravir et on leur adressait des compliments sur leur taille; elles parlaient toujours mariage. Grand'mère pleurait souvent; et maintenant que je savais tout, elle m'entretenait quelquefois de la petite cousine malheureuse que j'avais à Paris.

Un de ces jours moroses, nous entendîmes le sifflement de la soie dans le porte-parapluie, suivi d'un petit choc du bout plombé contre la cuvette de fonte, et mon père entra, à l'heure où il avait coutume de se rendre chez M. Clérambourg.

— Ah! dit-il, j'avais oublié de vous prévenir que je ne dînerai pas ce soir à la maison.

Grand'mère releva ses lunettes sur son front.

— Oui, je ne trouve plus de raison plausible de me dérober, surtout alors qu'il s'agit d'un dîner tout à fait sans cérémonie.

— Chez Clérambourg?

— Mais non: chez les Pope.

— Comment! chez les Pope? Vous dînez sans cérémonie chez les Pope! Mais, vous n'avez seulement pas dit que vous fréquentiez ces gens-là!

— « Ces gens-là... ces gens-là »!... Mais aussi vous êtes tellement difficile... Et puis, d'ailleurs, peu importe! Je connais « ces gens-là », et c'est chez eux que je vais.

Grand'mère, qui tenait son ouvrage à la main, lâcha tout : ses ciseaux tombèrent et se fichèrent par la pointe dans le parquet. Elle ôta ses lunettes, les plia machinalement, et tâtonna sur un guéridon pour y chercher l'étui. Sa tête était agitée d'un petit tremblement ; elle regardait, droit devant elle, le bouton brillant de la porte d'entrée. Mon père, debout, regardait dans la cour. Il n'y eut plus un mot. C'est ce qui était le plus effrayant.

Une ou deux minutes s'écoulèrent ainsi. On attendait le coup de tonnerre. Mon père fit claquer plusieurs fois ses doigts, puis il éleva les deux poings fermés, à la hauteur des oreilles, en découvrant les dents canines. Je crus qu'il allait défoncer les vitres. Certainement, il voulait battre ou briser. Il était poussé à bout. Il y a avait quelque chose qu'il ne pouvait plus supporter. Il dit seulement, en abaissant les poings :

— Partez ! partez ! Allez à Langeais !

Grand'mère se sauva, en m'entraînant, et fit sa malle.

RENÉ BOYLESVE

(A suivre.)

SUR SOUVOROV

— AVANT-PROPOS

La Russie vient de fêter par un jubilé solennel le centième anniversaire de la mort de Souvorov. Cérémonies, conférences, fondations officielles, poses de plaques commémoratives, explorations de champs de bataille, recherches d'archives, analyses de manuscrits, exhibitions des moindres reliques, rien n'a manqué au zèle national épris de cette figure étrange, portant jusqu'au culte l'amour de cet homme, le plus Russe peut-être qui fut jamais. Un musée de Souvorov s'ouvrit à Pétersbourg, et bientôt, — comme autrefois chez nous cette tombe de Marceau que paya le sou des soldats de Sambre-et-Meuse — ce musée s'enrichit des dons volontaires que les troupes lui consacrèrent à l'envi. Des éditions populaires, des mouchoirs de poche aux inscriptions instructives, mirent dans la main du troupier russe l'image de celui qui l'avait autrefois tant aimé et si bien conduit. En même temps, des pèlerins militaires, revenant de faire pas à pas les campagnes de Souvorov en Pologne, en Italie et en Suisse, en rendaient compte dans l'*Éclaireur*, dans le *Recueil militaire*, dans le *Journal militaire de Varsovie*; *l'Invalide russe* étudiait Souvorov

tacticien, Souvorov pédagogue, Souvorov moraliste, Souvorov polyglotte et Souvorov écrivain; les recueils historiques ou littéraires s'ingéniaient à exhumer quelques *souvenirs*, quelques *opinions*, inédits ou tombés dans l'oubli. A la fin, les sources russes étant épuisées et la curiosité russe ne l'étant pas, on passa à étudier Souvorov dans les littératures étrangères, dans la littérature française en particulier.

Force fut de reconnaître alors que nos écrivains n'ont guère vu en lui que le côté cynique et caricatural, que cet intraduisible *iourodstvo* russe, *lousticisme*, *innocentisme* ou Dieu sait quoi. Ségur, qui fit le voyage de 1787 en Crimée dans la suite de l'impératrice Catherine, rencontra Souvorov à Krementchong; il note dans ses *Mémoires*, à l'occasion de cette rencontre, des anecdotes piquantes et caractéristiques. Langeron, entré dans l'armée russe en 1790, et tout de suite employé contre les Turcs, non seulement vit de près Souvorov, mais surtout recueillit les bruits récents de ses dernières campagnes sur les bords de la mer Noire; il a laissé un récit du fabuleux, du surhumain assaut d'Ismaïl; malheureusement ses curieux Mémoires ont eu la destinée des livres qui ont en partage d'être pillés par quelques-uns et de rester interdits au public, faute d'avoir trouvé un éditeur[1]. D'Ecquevilly, invité avec d'autres officiers de Condé à une parade d'hiver à Saint-Pétersbourg; Costa de Beauregard, Thaon de Revel, écrivant sur le passage des Russes à Turin, en 1799, ont laissé sur Souvorov des témoignages plus partiels encore. Bref, rien de complet, rien de définitif sur Souvorov dans notre littérature; rien que des jugements superficiels qui défigurent ce héros d'histoire et n'en font rien qu'un héros d'almanach.

Aucune occasion de combler cette lacune ne saurait être

1. Ils existent en six volumes manuscrits aux archives des Affaires étrangères. « Le maréchal Souvorov est l'un des hommes les plus extraordinaires du siècle, écrit Langeron. Il est né avec des qualités héroïques, un esprit supérieur et une adresse peut-être encore au-dessus de ses qualités et de son esprit. Il a les connaissances les plus étendues, un caractère énergique et qui ne se dément jamais, et une ambition démesurée. C'est un grand homme de guerre et un grand politique, malgré les folies qu'il se permet. Avant de l'avoir vu, j'avais toujours entendu dire qu'il était fou. Je l'ai connu et puis dire qu'il joua si parfaitement la folie, et a pris une telle habitude de la jouer, que cette habitude est devenue chez lui une seconde nature; il fait le fou, mais il est bien loin de l'être. »

plus propice que celle qui s'offre à nous de recueillir sur le sujet l'opinion du général Dragomirov. Le désir de rectifier ce que certaines critiques ont eu récemment de trop particulier et d'exagéré, celui de débarrasser des hors-d'œuvre d'une fausse exégèse cette figure désormais sacrée, de ramener à un Souvorov vrai le lecteur russe entraîné par le débordement littéraire, noyé sous le flots des écrits, ont décidé le général à prendre la plume et à présenter à son tour une simple et sommaire caractéristique du héros. Il nous résumera cette curieuse carrière, depuis ce soldat de la garde que Souvorov fut durant sept ans, jusqu'au feld-maréchal comblé d'honneurs dont Joubert et Lecourbe furent les derniers adversaires; il nous le montrera plus que grand militaire, grand penseur, grand humain, grand pasteur de peuples, pénétré jusqu'aux moelles de cette vérité, que la force morale est toute la force des armées, expert à développer cette force par l'éducation militaire, à l'exciter par la parole, par l'exemple, par une incessante dépense de son active énergie, enfin à la soutenir jusque sous l'orage du champ de bataille et à l'y maintenir par l'effet d'une communion ininterrompue et d'une inviolable solidarité d'action établies entre le général et le soldat. Tout Souvorov est, croyons-nous, dans cette prédominance attribuée aux forces morales sur les autres forces militaires; là est son caractère proprement russe, par là son système s'enracine aux moelles de ce peuple si hautement sensible et religieux; par là, sa guerre emporte-pièce convient à cette terre russe, sans accidents, sans points d'appuis, abstraite, pour ainsi dire: par là, elle procède de ces assauts à outrance, celui d'Ismaïl, par exemple, où il lançait en obus de rupture son armée animée par lui d'une force vive morale extraordinaire. Mais par là aussi, Souvorov déclare et démontre une vérité bonne pour toute armée, applicable en tout pays: l'honneur d'avoir clairement vu, surtout d'avoir clairement fait voir que les forces morales domineront à jamais l'armement, la réglementation des éléments techniques et les données intellectuelles, fait de lui un de ces grands types qui intéressent toute l'humanité. C'est ainsi l'excès du caractère national qui élève le héros jusqu'à une valeur plus que nationale: transition naturelle, sans doute, et commune à tous les grands hommes

qui se sont illustrés moins sur le terrain de la pensée que sur celui de l'action, mais qui prête ici un prix particulier aux origines russes du personnage, aux détails de la carrière, aux travers de son esprit, et qui doit faire plus volontiers suivre, dans son analyse, la plume si sûre de Dragomirov.

ART ROÉ

*
* *

Quid autem vocatis me : Domine,
Domine, et non facitis quæ dico?
(Saint Luc, chap. vi, vers. 46).

Souvorov n'eut pas de prédécesseur et, quant à un successeur non pas qui l'égale, mais seulement qui lui ressemble, c'est sans doute un phénomène que nous devrons attendre encore longtemps. Pas d'enchaînement ni d'hérédité dans l'ordre de ces grandeurs humaines qui ressortissent à la *volonté*[1]. Et de même, ceux qui considèrent Souvorov comme un produit de son époque se trompent encore; ils sacrifient à la pure routine, quand ils répètent cette opinion, trop souvent formulée par la philosophie de l'histoire, « *que les grands hommes ne créent pas, mais qu'ils expriment les formes nouvelles et les tendances générales encore latentes dans leurs générations* »; cette fois l'expression peut être intéressante et neuve, mais l'affirmation reste contestable. Quelquefois, oui, les choses se passent comme vous le dites, mais d'autres fois elles se passent autrement; et, dans le cas de Souvorov justement, vous n'appliquerez pas votre formule sans tomber dans l'erreur et sans pécher contre la vieille règle de logique : *post hoc ergo propter hoc.*

Souvorov naquit, il est vrai, en 1730, c'est-à-dire après les années 20 du siècle dernier, *post hoc!* Mais quand il naquit, n'en déplaise à nos critiques enclins parfois à voir en rose, les choses militaires russes étaient en décadence. Le père de

1. Les hommes qui ont vu à l'œuvre Souvorov et Napoléon se comptent par dizaines de mille, par centaines de mille; mais qui s'est approprié leur manière? Cette difficulté dans l'imitation est la même pour tous les arts; tout autre est l'enchaînement des choses par le domaine de l'esprit pur. Seul un génie pouvait découvrir le binôme de Newton; mais, le binôme une fois découvert, il devient facile à un écolier, même médiocre, de le comprendre et de le posséder.

Souvorov, quoique militaire, n'avait de militaire que le nom. Sur quoi fonder, après cela, cette hérédité prétendue que d'autres écrivains s'efforcent d'établir avec un zèle digne vraiment d'une meilleure application?

Du point de vue de l'éternité, il est exact de dire que, « dans la vie sociale et dans la vie militaire, la part d'initiative dévolue à l'individu est à peu près nulle », ou encore que, « quelque grand que soit le génie d'un homme, cet homme ne saurait changer dans un sens ou dans l'autre le *mouvement général*, s'il n'existe pas dans la société une tendance vers ce changement ». Mais ces affirmations mêmes ne font que démontrer que Souvorov fut un phénomène exceptionnel, ou, comme on dit, *sporadique*. En premier lieu, il n'a pas changé d'un cheveu le *mouvement général*, bien qu'il ait accompli une masse de grandes et belles choses. En second lieu, qui ne sait, encore une fois, qu'il n'eut pas de modèles, qu'il ne fonda pas d'école, et que, soixante ans après sa mort, il restait encore enseveli dans l'oubli le plus profond? Son système d'éducation et d'instruction militaires eût disparu tout entier, s'il n'avait laissé aux générations suivantes son immortelle *Science de vaincre* et les ordres pour les troupes autrichiennes rédigés par lui en 1799.

Dira-t-on que nos revers de 1805 et de 1807 ravivèrent chez nous le souvenir de Souvorov? Ils le ravivèrent, c'est incontestable, et même, quelque temps auparavant, on avait déjà pris soin d'élever à Souvorov un monument dans le style grec. Mais se souvenir du nom d'un homme pareil, et cependant ne pas se conformer à son système, ne pas s'inspirer de ses actes, n'est-ce pas l'oublier? Plus gravement encore que si on l'eût oublié, on insultait presque à sa grande ombre, en inculquant au soldat l'odieux « je ne sais pas », qu'il fallait alors entendre, qu'on entend encore aujourd'hui à chaque pas. Pour Souvorov, plus le soldat montrait de vivacité et d'ouverture d'esprit, mieux il valait; mais après Souvorov, on eut pour particulière étude d'extirper « ce dangereux esprit » et de dépersonnaliser, de machiniser le soldat. S'asseoir sur un banc est plus facile et plus sûr que monter un bouillant cheval de bataille... Il est vrai aussi qu'assis sur un banc on ne fait que peu de chemin.

Même sa génération n'emprunta rien de lui; pourtant la victoire, qui ne lui fut pas infidèle une seule fois durant toute sa vie, aurait pu induire à penser que peut-être y avait-il lieu de lui emprunter quelque chose. Quant aux hommes de la génération suivante, n'en parlons pas. Ceux-là, oui, inclinaient à « suivre le courant général », c'est-à-dire à marcher sur les traces du roi de Prusse, sans se souvenir que le roi de Prusse s'était laissé battre, et que personne n'avait jamais battu Souvorov, ainsi que Souvorov lui-même le disait tristement à l'un des amers instants de sa vie.

En voilà assez pour faire voir que *post hoc* ici n'équivaut aucunement à *propter hoc*, et A. F. Petrouchevski a bien raison de dire que, dans la bande des aigles ékathériniens, Souvorov apparaît avec un caractère exceptionnel et phénoménal, tant pour l'étendue de ses facultés militaires que pour l'originalité de son art et pour la nouveauté de sa théorie: originalité, nouveauté qui interdisent de le prendre pour un produit naturel de son siècle ni pour la conséquence normale de l'histoire antécédente.

La nature n'a cure de ces échafaudages qui supportent les époques; elle jette les hommes dans la vie selon des règles impénétrables à tous, connues d'elle seule. Les uns naissent pour marcher devant le troupeau humain; ceux-là restent isolés, et pourtant les faits, plus saisissants que les preuves, montrent que la naturelle vérité des choses est avec ces hommes et qu'il serait à propos de les suivre; pour eux, comme pour l'homme de l'Évangile, les pierres s'émeuvent et crient, mais les cœurs restent insensibles. Tel fut justement Souvorov. D'autres, au contraire, retardent dans la vie, ou, si l'on veut, naissent en retard; ils tendent sans cesse à revenir au passé; leur sort ordinaire est de partir à la fin dans le commun troupeau, et ce sont ceux-là seulement, ceux du troupeau, qu'on peut dire les produits de leur époque et qui expriment sous formes vivantes « les tendances nouvelles et les courants généraux ». Nouvelles, s'entend, comme la soupe aux choux du proverbe, qui est *la même soupe, mais versée plus claire*, — ou quelquefois versée plus épaisse. Celle dont il s'agit ici avait été mise sur le feu par l'empereur Pierre III; ce fut l'empereur Paul Ier qui la fit cuire à point.

Les réformes militaires accomplies du temps de Souvorov se sont faites sans sa participation; réformer n'était pas son fait. Je suppose même qu'il était indifférent à ces réformes, et que le haut idéal militaire qui l'inspirait l'induisait aussi à considérer toutes les organisations militaires comme équivalentes, pourvu que les soldats sussent voir le danger en face et qu'ils marchassent au sacrifice sans balancer.

*
* *

A ce propos, je ne puis m'empêcher de noter au passage une particularité propre à l'art militaire : c'est que, dans aucune manifestation de la vie des peuples, la vanité de la loi du progrès n'apparaît peut-être aussi clairement que dans le domaine de cet art[1].

La guerre ressortit essentiellement à la volonté; par suite, si la vie se déroule et s'agence de telle manière que des manifestations énergiques de la volonté n'y soient plus nécessaires, il est fatal que l'art de la guerre périclite dans les parties attenantes au domaine de la volonté, parties qui sont pour lui les principales. Plus cette décadence de l'art est profonde, plus on voit l'instinct de conservation produire de ces nombreux, de ces minutieux perfectionnements qui répondent aux désirs de l'entendement — autrement dit aux besoins de l'instinct de conservation — et qu'une erreur d'opinion fait apprécier bien au-dessus de leur véritable valeur. On voit pousser comme des champignons des théories nouvelles sur les progrès actuels de l'art militaire; on entend clabauder sur ce thème que *quelques-uns* des principes édictés par Souvorov, et plus généralement par les grands militaires d'autrefois, ont vieilli, — quels principes, c'est ce que nos écrivains progressistes ont la modestie de passer sous silence. Or, dans ce produit complexe de plusieurs facteurs, de l'*homme*, par le *terrain*, par l'*arme* (arme à feu et arme froide) et par les *éventualités*, si l'un seulement des facteurs varie, et encore d'une manière

1. Il y a longtemps d'ailleurs que Mill a fait observer que le progrès et la régression sont deux lois qui alternent et s'équilibrent dans la vie.

partielle, il est clair que le produit ne peut être essentiellement altéré; cette constance du produit est chose encore une fois aisée à comprendre, et pourtant rares sont les hommes disposés à la comprendre, l'intelligence de l'homme, très humble servante de l'instinct de conservation, n'inclinant pas à mettre en lumière de pareilles vérités. Au bout du compte, ce qui paraît être progrès, ce qu'on vante hautement comme tel, n'est en somme qu'une véritable régression.

L'évolution de la vie romaine antique vient à l'appui de mon dire et le démontre mieux qu'aucun argument : qu'on se souvienne de l'ère républicaine, dans l'histoire de Rome, et qu'on la compare à la période byzantine. A Byzance, l'armement, l'art des manœuvres, des machines, de la fortification étaient plus parfaits qu'ils ne l'avaient jamais été pour la Rome républicaine; et malgré ces progrès, la victoire avait passé du côté des Barbares. Les Barbares n'avaient pas de machines, mais chez eux le facteur principal, l'homme, excellait en bravoure et en abnégation, qualités disparues chez les Byzantins. Et le résultat était pour Byzance un progrès apparent, une régression effective.

Même phénomène dans les temps modernes. Après les solides institutions militaires fondées par Pierre le Grand, nous recueillons ce que chacun sait par les histoires : des victoires, mais des victoires où ce n'est pas le soldat qui vainc, mais bien l'homme russe, tel quel; il vainc non grâce à l'école, mais en dépit de l'école. Ne sait-on pas que pour vaincre il est inutile d'être fort, et qu'il suffit d'être moins faible que l'adversaire?

La brillante période du règne de Catherine est vraiment une période de progrès; mais ensuite s'ouvre et s'accomplit une autre phase, celle qui doit nous mener à la guerre de Crimée et que, pour cette raison, nous ne saurions nommer phase de progrès. Parallèlement à ce développement de notre histoire se déroule l'épisode des guerres du Caucase; il montre que, pour la guerre, il faut autre chose que ce que pratiquait alors la Russie d'Europe. Les exploits les plus brillants, d'extraordinaires actions d'éclat, des exemples qui relèvent vraiment de cette théorie, nommée autrefois *théorie de l'impossible*, sont inscrits dans les fastes de nos armées du Caucase;

pourtant ces prodiges ne convainquaient personne ; au contraire, l'armée du Caucase, suspecte de licence et d'indiscipline, était sévèrement maintenue aux mains des instructeurs de place d'armes.

Veut-on maintenant ma conclusion? Elle est dans cette proposition qu'en temps de paix un grand nombre de militaires ne peuvent s'abstenir de s'occuper de choses entièrement inutiles à la guerre, ni d'oublier d'autres choses qui sont indispensables à la guerre. Très peu d'hommes se posent la question : Que faut-il enseigner? Comment l'enseigner? On enseigne suivant *les maximes de nos anciens*, comme enseignaient nos pères et nos grands-pères... Pardon pour la digression; mais elle nous servira tout à l'heure.

*
* *

Revenons à Souvorov, résumons son histoire. Son enfance étant chétive, maigre, hâve et de peu d'aspect, son père le destine à quelque carrière civile. Cependant l'enfant, instruit à peu de frais dans la grammaire, se jette avidement sur Plutarque et sur tout ce que la bibliothèque paternelle contient d'ouvrages d'histoire militaire; son caractère est alerte, enjoué, actif, on le voit tantôt penché pendant des heures sur ses livres et tantôt à cheval, il court la campagne par la pluie, et revient fatigué, trempé, fouetté par le vent. Tels sont ses exercices, et il n'a pas peut-être plus de dix ans. Un étrange enfant, sans aucun doute; observons cependant que si le hasard l'avait placé aux mains de quelque pédagogue de génie, capable d'apercevoir d'avance ce que l'enfant devait devenir, ce pédagogue n'eût rien pu ordonner de plus propre au développement de ce frêle et mince organisme, — développement spartiate, à vrai dire, et dont le résultat peut être de tuer aussi bien que de fortifier. Évidemment, il s'agit ici d'une de ces natures spéciales qui poussent leur homme sans qu'il s'en doute ou même malgré lui, à plus forte raison malgré les gens qui l'entourent, vers tel rôle prédestiné. Aucun enfant ne refusera de s'exposer par-ci par-là au froid et à la pluie, mais je ne pense pas qu'il s'en trouve un seul pour mettre, à

l'âge de dix ans, les intempéries dans son programme et pour s'y soumettre méthodiquement ; ou bien celui qui agit de la sorte est de ceux qu'a marqués le doigt de la Providence.

Le père de Souvorov s'émut naturellement de ces tendances, mais heureusement n'en prit pas acte pour briser l'enfant : ce fut particulièrement le général Hannibal[1] qui conseilla de ne pas contrecarrer Souvorov dans ce que ses tendances pouvaient avoir de trop nettement accusé. On le vit alors, à onze ans, se plonger dans l'étude de Plutarque, de Cornelius Népos, des actes d'Alexandre, de César, d'Annibal, de Charles XII, de Montecuculli, de Condé, de Turenne, du prince Eugène, plus tard de Maurice de Saxe[2] ; il poursuivit ses lectures pendant les sept années, ou guère moins, qu'il servit comme simple soldat, et pendant toute sa carrière d'officier[3]. Son instruction générale n'avait pas été négligée : il apprit l'histoire, la géographie, même un peu de philosophie. Son père lui montra l'artillerie, la fortification, les mathématiques.

C'était là la pâture de son esprit ; quant à son cœur, l'aliment principal, sinon unique, était ce Plutarque qui sait si bien et si mystérieusement susciter les natures d'élite. Nous verrons plus loin que, dans la formation de la personne morale de Souvorov, Plutarque joua le rôle capital.

*
* *

Qu'est-ce que Souvorov a tiré de la pratique du service et qu'est-ce qu'il a puisé dans les livres?

Le régiment de la garde Séméonovski, dans lequel il entra, était célèbre dès ce temps-là pour son ordre et son exactitude. On y voyait cependant des serviteurs d'un genre par-

1. Hannibal, général nègre, qui avait servi sous Pierre le Grand. Il fut un des ancêtres du poète Pouchkine.

2. Souvorov ne put vraisemblablement connaître Maurice de Saxe avant les dernières *années cinquante* du siècle dernier. La première édition des *Rêveries* est de 1757, et la difficulté des communications d'alors n'a pas dû permettre qu'elles parvinssent tout de suite à Souvorov.

3. Souvorov fut inscrit au service à l'âge de douze ans, mais il n'y entra qu'à dix-huit ans, en 1748. Il devint officier en 1754.

ticulier : certains soldats avaient jusqu'à dix-sept serfs attachés à leur personne ; d'autres, après avoir prélevé de l'argent sur le soldat mis aux fers, abandonnaient leur poste sans permission. Souvorov[1], qui n'avait que deux serfs, n'appartenait pas à la première catégorie et bien moins encore à la seconde ; il s'acquit bientôt dans le service la réputation d'un homme sur qui l'on peut compter toujours et pour toute chose.

Cependant, si l'on pouvait y apprendre le service intérieur et le service de place, il était difficile d'apprendre le service de guerre au régiment Séméonovski. La préparation militaire à ce point de vue se bornait à quelques pratiques dans le goût du temps, c'est-à-dire dénués de tout rapport avec les choses de la guerre ; on faisait l'exercice du fusil, on manœuvrait par figures géométriques : il va de soi qu'on défilait sans fin ni cesse en marche cérémonielle ; on s'exerçait aussi quelquefois, ajoutons-le, sinon au tir du canon et du fusil, du moins au feu de ces armes chargées avec des cartouches à blanc.

On enseignait jadis au soldat des futilités de tout genre et, plus la paix se prolongeait, plus on poussait ces futilités vers leur perfection. On multipliait les temps du maniement d'armes, on inventait l'exercice de l'astiquage du fourniment et celui du poudrage des cheveux. Il fallait bien l'occuper, ce soldat qui d'abord servait à vie et qui, plus tard, servit vingt-cinq ans ; on l'occupait donc en lui faisant recommencer sans fin ce qu'il savait depuis la première ou la deuxième année de son service, en le ramenant chaque fois au même rudiment que les recrues recommençaient à épeler.

Il est de fait que plier l'homme et l'accoutumer à l'obéissance absolue, immédiate, à l'obéissance sans jugement, sans examen, à l'obéissance *réflexe*, est le but principal de l'éducation militaire ; il est de fait encore que cette obéissance peut s'acquérir par les exercices frivoles dont nous parlons, mais,

1. Ces détails sont empruntés à une étude sur *Souvorov soldat* rédigée au moyen des archives du régiment Séméonovski et publiées en mai 1900 dans le *Journal militaire* russe. L'histoire du soldat Vassili Schkournie, qui prend un rouble quinze kopeks aux soldats punis de fers et qui abandonne son poste, se termine par un cas *d'injures et d'état d'ivresse*, et se règle par la punition des verges appliquées jusqu'à refus devant le front du régiment.

ce que ces exercices ne donnent pas, c'est l'intelligence du rôle de guerre dévolu au soldat; plus encore, ils en éloignent, et jusqu'à faire naître des aphorismes de cette espèce : *que rien ne gâte les troupes comme la guerre.* Tel est le couronnement naturel d'un pareil système, que poudrer les cheveux, astiquer le fourniment, manier le fusil, de la part qu'ils méritent dans l'emploi du temps, des *moyens* qu'ils devraient être, deviennent des buts; plus le temps passe, plus ils achèvent de perdre le rapport qu'ils pouvaient avoir avec les travaux militaires proprement dits.

On comprend qu'à une semblable école, Souvorov ne pouvait gagner autre chose que des habitudes d'ordre et d'exacte exécution; habitudes précieuses, indispensables, quelle que soit la besogne qu'on s'est donnée, mais insuffisante ici, puisque ces habitudes étaient sans relation avec cette fin particulière à laquelle le soldat est destiné et puisque, faute de cette fin, le soldat n'est plus un soldat, mais un pantin qu'on emploie à des représentations agréables autant que stériles.

Mais, dira-t-on, il y avait une observation, la plus simple du monde, qu'on aurait pu faire, c'est que l'obéissance du soldat peut s'obtenir par la pratique des vrais exercices militaires aussi bien que par les simagrées de la place d'armes, lesquelles n'ont avec les exercices militaires rien de commun, si ce n'est que, pour les unes comme pour les autres, le soldat joue le rôle du souffre-douleurs. — Observation bien simple, en effet. Et cependant, jusqu'à Souvorov, non seulement ce secret banal ne vint à l'esprit de personne, mais même quand Souvorov en eut fait la grande découverte et qu'il l'eut appliqué pour la première fois (avec quel succès, on le sait), il resta sans imitateurs.

Il entrait au service et voyait devant lui le plus triste tableau.

L'armée russe d'alors était à une époque critique. La plupart des officiers manquaient d'une bonne instruction et quelques-uns de toute instruction; les chefs des régiments abusaient de leur trop vaste pouvoir; les *conseils des régiments* réglaient tout dans leurs collèges, l'arbitraire présidait au service. Par là, les années qu'il passa dans le rang des

simples soldats et les premières années de sa vie d'officier ne fournirent à Alexandre Vassiliévitch que des exemples négatifs.

L'ignorance, le désordre, la mollesse, l'incapacité, Souvorov rencontrait tous ces vices dans l'armée; les mouvements des troupes étaient lents : il leur arrivait de faire en un jour des étapes de huit verstes, la discipline chancelait. « Moi-même, a dit Souvorov, entré dans l'armée après de longs et loyaux services, je ne fis rien qui vaille pendant trois ans... Les colonels diminuent leurs officiers... Ce sont des Sybarites et non des Spartiates... Ils prennent les épaulettes de généraux, mais continuent à se chausser de même... » Les mêmes critiques peuvent s'adresser à la préparation tactique des troupes d'alors. La marche d'approche et le déploiement se faisaient si lentement pendant la guerre de Sept Ans qu'il fallait une heure à un bataillon pour se former en bataille et vingt-quatre heures à une armée[1].

En résumé, ni dans la garde, ni dans l'armée, Souvorov ne rencontra d'exemples de cette vie spartiate à laquelle il s'assujettit par la suite et dont il ne se départit plus jusqu'à la fin de sa carrière.

La guerre d'alors elle-même, avec ses enseignements négatifs, ne lui apprit que peu de chose; pourtant, rien que pour reconnaître cette *négativité*, il fallait que Souvorov disposât déjà d'un intérieur à lui; des centaines et des milliers d'autres prenaient part à ces exemples négatifs et jugeaient que les choses étaient pour le mieux, qu'elles ne pouvaient pas être autrement.

Le don particulier de ces natures exceptionnelles réside dans la propriété d'apercevoir la nuisance et le danger là où d'autres n'aperçoivent rien que de normal, ou même rien que d'excellent.

*
* *

Ce fut dans les livres qu'il apprit infiniment ; en qualité et non en quantité. Il y apprit ce que des centaines et des milliers de gens qui lisaient ces mêmes livres n'y découvraient

1. Capitaine d'état-major Martchenko, *Souvorov dans ses manuscrits*.

pas. Il y apprit le *secret banal*. Et là est son originalité et son exceptionnalité! Car s'il est vrai qu'il eut beaucoup de maîtres et que par là il n'est pas original, ces maîtres eux-mêmes n'étaient pas tellement originaux; on voit bien, au contraire, qu'ils se copiaient les uns les autres; le fait est enfin que ce secret banal répété et rebattu pendant des siècles, clairement visible pour Souvorov, restait caché et inaccessible à d'autres, alors même qu'ils en dissertaient avec toutes les finesses et toutes les nuances d'une langue diplomatique.

La théorie de la guerre offre ceci de particulièrement dangereux que la connaissance en paraît facile et que l'application et le passage à la vie en sont ardus pour tout le monde, impossibles pour quelques-uns. C'est que la connaissance est affaire d'intelligence, et le passage à la vie est affaire de volonté. Pour éclairer ce point, prenons un exemple dans un ordre d'idées un peu différent, quoiqu'il ait cette analogie avec le métier militaire que dans l'un et dans l'autre domaine le sentiment du danger personnel joue un rôle considérable. Quoi de plus simple, en théorie, que de marcher sur la corde raide à une grande hauteur? Il suffit de placer les pieds de manière que la verticale passant par le centre de gravité du corps tombe entre les deux surfaces d'appui et qu'elle recoupe l'axe de la corde. Eh bien! essayez-le pour voir...

Pour nous, le *secret banal* est simple à tel point qu'on pourrait apprendre à un perroquet les mots qui l'expriment; mais la plupart des hommes l'ignorent, parce que ce que l'homme lit dans les livres, dans les livres militaires en particulier, c'est lui-même, l'homme: autrement dit, il ne retient que ce qui répond à ses affinités naturelles et dans la mesure où il est préparé à sa lecture. Ce principe admis, il faut aussitôt reconnaître qu'il y a des lectures de diverses catégories: sur quelques-unes, la chose lue file et passe comme à travers un grillage; pour un autre, — telle une mauvaise machine à battre, — le grain vole au vent, et c'est la balle qui reste dedans: un troisième retiendra bien le grain, mais sans volonté de le planter dans la vie et de le cultiver soigneusement, constamment et persévéramment: enfin, il est des hommes d'une quatrième espèce, capables de retenir, de planter, de cultiver. Leur nombre se chiffre par unités : si leur

destinée les appelle à la tâche, ils donnent de grands fruits. De ceux-là justement était Souvorov.

*
* *

Qu'est-ce enfin que ce grain, que ce secret banal, et où Souvorov l'avait-il pris?

L'histoire romaine lui avait appris qu'il faut ménager le soldat, mais sans le dorloter; que le travail du soldat doit être tel en temps de paix que la guerre lui apparaisse comme un repos; que ce travail doit toujours avoir un but, soit celui de la préparation à la guerre *proprement dite*, soit quelque but d'utilité publique, la construction d'une route, par exemple. Les semelles de plomb qu'on attachait aux sandales, les épées deux fois plus lourdes que les épées de guerre, dont les légionnaires se servaient pour leurs *exercices*, — je ne dis pas pour leurs maniements d'armes, — ces moyens employés répondaient à la conception militaire d'alors.

Souvorov emprunta de Jules César l'idée des marches forcées et cet autre principe que celui-là seul peut exiger de sa troupe de grands efforts qui est capable, à l'occasion, des mêmes efforts [1]. Les écrivains modernes, en lui enseignant les mêmes maximes, y ajoutèrent naturellement leurs nuances, et particulièrement Maurice de Saxe; celui-ci, avec ses aphorismes *sur le cœur humain*, sur ce que *la guerre se fait avec les jambes du soldat*, sur ce que *le soldat ne fait pas à la guerre ce qu'il faut qu'il fasse, mais seulement ce qu'il a appris à faire*, lui donna à peser toute l'importance qu'ont dans le gain d'une victoire les forces morales, le mouvement, la sujétion de l'homme par rapport à ses habitudes.

Armé de ce secret banal, Souvorov se mit à l'appliquer dès qu'il eut devant lui une tâche personnelle à accomplir : il créa son système d'éducation et d'instruction militaires, surprenant chef-d'œuvre qui le montre à la fois artiste achevé, impeccable logicien.

1. L'assaut de Tourtoukaï fit voir jusqu'à quel point Souvorov était pénétré de cette vérité. Son état de maladie était tel qu'il ne pouvait marcher et qu'on dut le porter; il n'en continua pas moins et n'en prit pas moins la ville.

Son premier soin[1] est de construire une église et deux écoles — deux écoles dans ce temps-là!... — l'une pour les enfants d'officiers, l'autre pour les enfants de soldats. Ces écoles sont construites, naturellement, par les soldats, qui les bâtissent pour eux-mêmes, c'est-à-dire pour leur régiment.

Puis, sans relâche, des marches forcées, le jour, la nuit, par tous les temps; à l'occasion, un assaut; à toute manœuvre, avant la parade de la garde, c'est-à-dire chaque jour, une attaque dirigée sur un but visible, puis une attaque traversante, qui mêle les soldats entre eux. Là où les circonstances le permettent, les attaques traversantes se font non seulement avec infanterie contre infanterie, mais aussi contre cavalerie, contre artillerie.

On sent que la base de ce système est purement romaine; mais Souvorov y ajoute de son cru. Plus de semelles de plomb, ni d'armes d'un poids double, car les conditions de l'équipement et de l'armement ont changé; mais un travail ininterrompu, toujours motivé quant au but, fécond dans les résultats. Ce travail prépare si bien au combat qu'il va jusqu'à faire sentir au soldat le danger personnel et qu'il l'exerce à dominer ce sentiment, autant du moins qu'il est possible par des pratiques du temps de paix[2].

On ne peut que regretter que les *Instructions pour le régiment de Souzdal* ne nous aient pas été conservées dans leur première forme; mais je suppose que, sous leur forme dernière, elles ont passé dans la *Science de vaincre* et que, par suite, elles ne sont pas perdues pour nous.

Une éducation pareille ne permettait ni aux soldats ni aux officiers d'acquérir d'autres habitudes que celles qui résultent d'une saine conception et d'une saine représentation de la guerre. Ils ne pouvaient conséquemment faire à la guerre que ce qui y est nécessaire et qu'ils avaient précisément appris dans les exercices du temps de paix. L'habitude est une seconde nature, et, comme l'a remarqué un contemporain[3], le combat n'offrait aux élèves de l'école souvorovienne rien qui ne leur

1. Comme colonel du régiment de Souzdal.

2. Les attaques traversantes, surtout quand la cavalerie y figure, ne s'achèvent pas toujours sans accident.

3. Bocage, qui fut témoin des exercices à la Souvorov.

fût connu par avance, pas même les coups, pas même quelquefois les événements mortels.

Ces événements, quoique rares à coup sûr, n'en arrivaient pas moins. Souvorov disait, pour s'en excuser, que ce qui est difficile sur la place de manœuvre est facile en campagne; et que ce qui est facile sur la place de manœuvre est difficile en campagne; et encore « j'en tuerai un, j'en instruirai dix », quoique jamais, certes, il ne soit arrivé à une proportion pareille. On peut assurer que sur mille hommes exercés par lui, pas même un ne trouvait la mort dans ces exercices; c'est-à-dire que ces cas de mort étaient infiniment moins nombreux que ceux dont les chemins de fer, le travail dans les usines, dans les mines, la mauvaise nourriture, le logement insalubre, les exercices militaires sans signification militaire, sont la cause... Si l'on se souvient qu'ensuite, dans les régiments modèles, la formule usitée devient : « Tue dix soldats pour en instruire un », on verra la différence des deux écoles, surtout si l'on observe que ce dernier arrêt était prononcé au nom de considérants qui n'avaient rien de commun avec les vrais idéaux du champ de bataille.

*
* *

Le système de Souvorov comprenait autre chose encore : profond connaisseur du cœur humain, il attribuait au pouvoir des mots une grande importance et se servait des mots non seulement pour confirmer le soldat dans ses pratiques d'éducation militaire, mais aussi pour le mettre à couvert contre toute tendance contraire à la doctrine. De là son *Traité des connaissances nécessaires au soldat*, appelé aussi : *Science de vaincre*. Alors que ses manœuvres ne duraient pas plus d'une heure, l'enseignement verbal qui les suivait se prolongeait quelquefois pendant deux heures et davantage. Par les mots, Souvorov exerçait le soldat à la constante habitude de répondre sans se troubler, sans tomber dans le détestable : « Je ne sais pas. » Il lui inspirait l'horreur d'expressions moralement nuisibles, celle de *retirade*, par exemple; son purisme, à ce point de vue, atteignait des proportions pédantesques, ridicules même

aux yeux des gens qui aiment à rire et qui ne voient pas jusqu'à quel point peut être funeste au soldat l'usage de vocables que leur signification militaire rend dangereux. Derrière chaque vocable dangereux se cache une idée dangereuse; et cette idée, qui suit le mot, entre avec lui dans l'âme de l'homme. C'est là ce que l'on oublie, et ce que Souvorov n'oublait pas. Certains mots le mettaient purement et simplement hors de lui, particulièrement ceux que nous souffle à l'oreille l'instinct de conservation, et ceux qui trahissent notre peu de confiance dans nos propres forces.

Le terme *sicourse* (secours) était proscrit par lui; mais il acceptait le terme *réserve*; c'est qu'un homme ne peut déclarer le désir d'être secouru, sans reconnaître sa propre faiblesse; au contraire, même si l'on est fort, on peut sans honte se ménager une réserve. « Le mot *danger*, écrit-il, est bon pour des lâches, et ne doit pas être employé, non plus que le mot *secours*: je les interdis à mes soldats. »

***

Ainsi, d'abord la démonstration par l'acte, ensuite la confirmation par les mots. Il connaissait bien le cœur de l'homme, surtout le cœur de l'homme russe. Alexandre Vassiliévitch! Et sa maxime: *que chaque soldat doit comprendre sa manœuvre*, n'était-ce pas une fois de plus ce secret banal qu'il faudrait graver en termes ineffaçables dans la conscience de tout chef, du petit au grand? Combien d'entre eux, cependant, peut-on dire pénétrés de cette grande vérité?

Il n'est pas malaisé, semble-t-il, de sentir que le soldat n'obéira avec intelligence, avec adresse, que lorsqu'il aura compris ce que vous voulez de lui; mais combien de nous, encore une fois, prennent la peine de s'expliquer avec lui? N'arrive-t-il pas le plus souvent, dans une manœuvre à rangs serrés, qu'on indique le sens de la marche et la base de l'alignement et que le *pourquoi* de cette marche est passé sous silence? Et si ces pratiques rationnelles sont omises en temps de paix, si elles ne sont pas pour l'officier des habitudes de chaque jour et de chaque heure, comment espérer qu'en temps

de guerre elles se révèlent en lui à point nommé, par enchantement?

N'est-il pas incontestable que les troupes formées à l'école de Souvorov s'élevaient, au point de vue de l'éducation et de l'instruction militaires, au-dessus de nos armées contemporaines, sans parler des armées d'autrefois? Ces troupes étaient les vrais protagonistes de cette *théorie de l'impossible*, que la France ne devait inventer que beaucoup plus tard. Tourtoukaï, Fokchany, Rymnik, Ismaïl surtout en sont la preuve. Et telle était la foi que ce système d'éducation militaire inspirait à Souvorov lui-même, qu'il y revenait pendant la guerre, chaque fois qu'il avait à se préparer pour une entreprise particulièrement difficile. Avant l'assaut d'Ismaïl, par exemple, il exerça pendant la nuit ses soldats à assaillir un retranchement d'un fort profil qu'il avait fait construire exprès pour cet exercice. Il disait alors que l'attaque d'Ismaïl était une de ces entreprises auxquelles un homme ne se résoud qu'une fois dans sa vie; mais — me pardonne sa grande ombre! — il se trompait en parlant de la sorte: car si sa destinée l'avait ramené devant un deuxième, devant un troisième Ismaïl, il les aurait assaillis de même et de même il les aurait pris!

Et voilà pourquoi le roi de Prusse a pu se laisser battre, sans que personne ait jamais battu Souvorov!

***

Là réside son incomparable grandeur de pédagogue militaire, que, par l'*effort seul du raisonnement il réalisait en temps de paix ce que les armées dont les succès ont été les plus insignes* — par exemple les armées révolutionnaires, ou nos armées du Caucase — *n'obtenaient que par effet d'une guerre réelle et prolongée, en un mot, sous la pression de la nécessité extérieure*. A ce point de vue, personne, à aucune époque de l'histoire, n'a jamais égalé Souvorov.

Jusqu'en 1799, la consécration des guerres européennes manquait à son système, mais à cette époque le destin accorda à l'illustre vieillard ce dernier couronnement, comme pour témoigner que le système était applicable à toute armée,

sur tout théâtre, contre tout adversaire, pourvu seulement qu'à la tête des armées parussent des hommes de sa taille, ou, tout au moins, de son espèce.

Et tout ces événements appartiennent à notre histoire, et tous étaient sortis de notre souvenir... Le prix de cet oubli ne se fit pas attendre. Souvorov n'avait disparu que depuis peu d'années que déjà les Austerlitz, les Friedland succédaient aux Fokchany, aux Rymnik, aux Ismaïl, aux Trebbia, aux Novi. Le secret banal était redevenu un secret hermétique.

*
* *

— Tout cela est bel et bon, me dira-t-on. Mais en quoi consiste ce *secret banal*? Ne pourriez-vous abréger un peu.

Le secret consiste en ceci : qu'il est dangereux de faire entrer dans l'éducation militaire du temps de paix les choses qui n'ont pas d'utilité à la guerre, que de ces pratiques dangereuses résulte une corruption des idées et des habitudes.

Enfin, le secret consiste encore à reconnaître le soldat pour un homme et à le traiter comme un homme en toute occasion.

— Rien de plus?

— Rien de plus.

— Et c'est là un secret?

— Oui, c'est un secret, banal parce que chacun le connaît, secret parce que personne ne l'applique et, par suite, ne peut ni ne veut l'apercevoir. Ce secret souvorovien n'est pas le fruit de l'expérience de la guerre, comme quelques-uns l'ont prétendu : car comment expliquer que des centaines, pour ne pas dire des milliers d'hommes, acteurs non sans bravoure ni sans mérite des guerres napoléoniennes, ne trouvaient rien de mieux, après ces guerres, que de revenir au pas lent de la place d'exercices, au maniement d'armes et que de s'y adonner avec un zèle digne de quelque meilleur emploi? Pourtant l'expérience de la guerre, chez ces militaires, n'était-elle pas plus affective que celle de Souvorov, officier subalterne pendant la guerre de Sept Ans?

*
* *

On ne saurait, quand on parle de Souvorov, passer sous silence ses bizarreries, d'abord parce qu'elles font partie intégrante de son caractère, ensuite parce qu'elles ont aidé à son œuvre d'une notable façon. On a accumulé sur ce sujet les opinions vraies et les opinions fausses, celles-ci en plus grand nombre et dictées bien souvent par un esprit d'envie. Souvorov eut, à vrai dire, de grands défauts : il fut homme et marcha sur la même terre où marchent les autres hommes ; mais sa tête dominait la foule de beaucoup.

Il passait pour un ivrogne et pour un fou. Des hommes de cette trempe, aux heures du transport sacré, peuvent en effet paraître ivres, fous à moitié, aux yeux de ceux dont la médiocrité dorée, dont le tempérament terne et froid ni n'éprouvent le besoin des tensions nerveuses et extraordinaires, ni n'ont d'aptitude à les supporter. Les poètes aussi, à l'heure de l'inspiration, paraissent ivres et fous à ces mêmes hommes. Les poètes travaillent dans le calme et la paix, mais combien l'impression de folie doit-elle grandir, quand la mort fauche autour du général et quand, du succès ou de l'insuccès de la bataille, peut dépendre le sort de sa patrie, sans parler ici de sa réputation personnelle? Quiconque a passé par ces grandes impressions sait s'habituer à subir une forte excitation nerveuse, sans se départir de son calme d'esprit.

C'est dans ce sens qu'il a pu être dit justement : Pas de grand homme sans un grain de folie [1].

La bizarrerie de Souvorov résultait de sa nature même ; elle n'était autre chose que notre *innocentisme* russe, forme d'esprit nullement artificielle, bien réelle au contraire, impérative quant à la conduite de l'homme, et propre à grandir en lui avec les années, surtout si les conditions de la vie fournissent matière à ce développement. Tel était ici le cas. On vivait alors, qu'on s'en souvienne, sous le régime du ser-

1. Le mot est de Diderot, répétant ici Aristote. Dans une théorie tapageuse, mais inexacte, Lombroso a récemment prétendu faire une montagne avec le grain de Diderot.

vage. La notion d'un patriotisme dévoué et obéissant manquait totalement. La grande Allemande avait pu inspirer aux Russes l'orgueil du nom russe, mais elle n'avait pu les affranchir du repliement sur soi-même, fruit de l'esclavage séculaire; on servait pour son intérêt propre, non pour celui de la patrie russe; si la Russie en attrapait quelque chose, ce n'était qu'accidentellement. Chacun tirait à soi tout ce qu'il pouvait tirer, indulgent à son amour-propre, à sa vanité, à sa bourse, à son ventre et à tout ce qui s'ensuit. L'exemple le plus grandiose, le plus évident, de cette manière dégagée de servir fut fournie par l'opulent prince de Tauride, par Potemkine; la gloire de la Russie lui fut chère, car elle était chère à Catherine la Grande; mais plus cher encore lui fut son propre gobergement. Servit-il son pays?... Sans doute, il le servit, mais en payant largement ses services par des dons de terres, d'argent, de palais, et par l'établissement de ses parents.

A. F. Pétrouchevski a montré[1], par son récit du séjour d'Otchakof, la manière dont Potemkine s'acquittait de ses obligations personnelles; je n'ajouterai à ce récit connu que deux épisodes, ou, si l'on veut, deux minuscules tableaux de genre.

Le Très Illustre prince passa une fois, je ne sais plus à quelle occasion, au monastère de la Sainte-Montagne, sur les bords du Donetz. Le site est charmant; le monastère domine d'imposantes collines crayeuses, de forme conique. L'endroit ayant plu au Très Illustre, l'affaire ne traîna pas en longueur: la communauté fut licenciée sans retard, le domaine passa dans les mains du prince. Plus tard, le monastère fut rétabli par les soins pieux de la princesse T. F. Potemkine, femme d'un descendant du prince, mais le domaine resta dans la famille.

Deuxième tableau : Potemkine rend visite à une dame de

1. Dans son livre *Le Généralissime prince Souvorov*. Le siège d'Otchakof, que Roumiantzef appelait un *siège de Troie*, est resté célèbre par sa longueur et par les souffrances de l'armée assiégeante. L'insouciance et l'irrésolution de Potemkine prolongèrent pendant tout l'automne et l'hiver de 1788 cette opération néfaste, qui coûta à la Russie un nombre incalculable d'hommes et de chevaux, jusqu'à l'assaut du 17 décembre; le camp du favori n'avait pas cessé d'être le théâtre d'un faste insolent, de toutes les folies du luxe, de l'art et de la prodigalité. *Note du traducteur.*

ses amies ou de ses parentes. Cette dame raconte qu'elle vient d'engager une gouvernante et qu'elle lui a promis de gros gages : ne pourrait-on faire figurer cette gouvernante sur quelque liste et lui procurer un traitement? Le Très Illustre promet la chose et, quelques jours après, la dame apprend que la gouvernante est inscrite sur le matricule d'un régiment de dragons, qu'elle y est comptée comme capitaine[1].

Telle était la société au sein de laquelle Souvorov débuta dans la carrière sociale: tous volaient, qui pour son grade, qui davantage, et lui, nourri de Plutarque, ne respirait d'autre idéal que le zèle désintéressé et que l'abnégation dans le service de son pays. Dans ces conditions, pouvait-il s'inscrire ouvertement, librement contre un ordre de choses invétéré? Evidemment non, sous peine d'être lacéré : il se met à faire l'innocent *au nom de la vérité*. Faute de pouvoir épancher tout ce qui bouillonne en lui, faute de pouvoir se taire, il parle la langue d'Ésope, la langue de l'esclave qui met la vérité sous forme vivante, cuisante quelquefois, et qui l'exprime sans se soucier de personne. Véridique à toute heure, le vêtement plaisant dont il enveloppait ses vérités les lui faisait pardonner. Et toqué si l'on veut. Tel il fut sans cesse et tel il restera.

*
* *

Voilà pour son *innocentisme* vu d'en haut : mais cherchons quel aspect cet innocentisme revêtait, quels fruits il portait par en bas. Sous le régime du servage, le soldat voyait dans l'officier non le chef, mais le *barine* ; et l'officier considérait à son tour le soldat non comme son subordonné au sens défini par Pierre le Grand[2], mais comme son esclave. Telles étaient à l'intérieur de l'armée les conceptions régnantes. Or, ce que Souvorov voulait, ce n'était pas un esclave abruti, travaillant sous le bâton, mais un homme libre prêt, selon son hon-

1. Voyez là-dessus les œuvres de Pouchkine.

2. Soldat est un terme générique, distinctif ; on appelle soldat le premier des généraux et le dernier des simples soldats... etc.

neur et dans la conscience de sa volonté, à consommer pour les autres le suprême sacrifice de l'amour chrétien.

Ce soldat volontaire, comment le former? Toujours à l'aide de cet *innocentisme* qui permettait à Souvorov d'*élever le soldat jusqu'à lui*. Le soldat se sentait libre devant Souvorov; il voyait en lui le plus ancien de ses camarades et non le *barine* dont on n'approche pas. Ces rapports de Souvorov à l'égard du soldat pouvaient-ils être sans influence sur ceux des officiers envers ce même soldat? Affirmons qu'ils ne le pouvaient pas, bien que les contemporains ne nous aient laissé aucun document qui était cette affirmation. Les procédés de Souvorov ne laissaient plus de place à l'emploi du bâton : les qualités mentales innées chez l'homme du peuple apportées par lui au service, ne pouvaient plus se perdre ni décliner; elles s'affermissaient au contraire et se développaient. Au lieu de malheureux qu'une sorte de castration morale rendait inertes et muets, Souvorov voulait des hommes alertes, maniables, hardis, persévérants; son *innocentisme* lui permettait de les avoir tels et de la sorte, étant devant les grands de la terre innocent *au nom de la vérité*, il était aussi, dans l'abondance de son amour débordant sur ceux d'en bas, il était pour ceux-là *innocent au nom du Christ*[1].

Les raisons de ce genre, pour peu qu'on y réfléchisse, feront reconnaître la folie de Souvorov pour une folie d'espèce particulière, telle que Dieu ne nous en enverra jamais trop. Elles le feront distinguer de cette humeur bouffonne avec laquelle quelques-uns l'ont confondu, particulièrement les gentilshommes de cour, pour qui les étrangetés de Souvorov n'étaient qu'un moyen de se mettre en saillie et d'attirer l'attention sur soi. Chaque homme juge les hommes selon sa propre mesure : le comte Golovkine s'est distingué dans cette manière de juger, en s'exprimant sur Souvorov[2].

1. « Jourodivyi radi Khrista », *innocent au nom du Christ*, est une locution proverbiale russe.

2. Dans le *Messager historique* de mai 1900. « Souvorov, homme naturellement ambitieux, savait à merveille apprécier ceux auxquels il pouvait avoir affaire. A partir du jour où il jugea qu'il atteindrait une certaine notoriété et qu'il devenait l'objet de l'attention publique, il se mit à affecter la grossièreté dans les mœurs, afin de se gagner le soldat; en même temps qu'il faisait preuve dans ses actions d'un amour-propre extraordinaire, etc. »

Mais quelle est la personne, je vous le demande, dont Souvorov avait intérêt à fixer l'attention? Dira-t-on que c'était Catherine? La réponse serait plaisante. Catherine n'était pas femme à se laisser prendre par d'aussi grossiers moyens que les farces d'un pitre, et, de plus, Souvorov n'avait pas besoin de forcer les regards de la souveraine, étant connu d'elle depuis la guerre de Sept Ans.

Que sert-il d'insister? Souvorov a répondu lui-même à ceux qui ratiocinaient sur son originalité et qui y cherchaient des arrière-pensées. « De grâce, a-t-il dit, ne prenez pas tant de peine! Je vous expliquerai moi-même ce que je suis. Les souverains m'ont loué, les soldats m'ont aimé, mes amis m'ont admiré, mes ennemis m'ont insulté, les courtisans m'ont raillé. J'ai paru dans les cours sous le masque d'Ésope et mis la vérité sous forme d'apologue; je faisais *Balakiref*[1] *pour le bien de mon pays.* »

Voilà, je pense, qui est suffisamment clair! Quelques-uns ont dit cependant que Souvorov cachait derrière ses saillies son esprit de servilité. Mais, sans insister sur le fait que beaucoup d'actes, qui nous paraissent aujourd'hui serviles, ne l'étaient pas selon l'esprit du temps, quelle singulière servilité que celle qui dictait à Souvorov ses hardies réponses, sa repartie si digne à Potemkine : « Excepté Dieu et l'impératrice, personne ne peut me récompenser. » Ou encore, sa demande à l'impératrice, à Krementchong, quand elle lui offrait aussi une récompense, et quand il la priait simplement de faire payer deux ou trois roubles et demi qu'il devait pour son logement? Quelle servilité dans cette leçon qu'il donne à son laquais Prochka, à l'occasion d'une visite qu'il fait à un certain comte, sur la manière de bien servir et sur ce qu'on peut gagner en bien servant[2]?

1. Fou de Pierre le Grand.

2. Le comte K..., dont il est question ici, avait commencé par être valet de chambre de l'empereur Paul 1er. On raconte que Souvorov, rencontrant un jour ce personnage d'élévation toute récente, appela son laquais qui se tenait dans l'antichambre et lui dit en montrant les décorations dont le comte était couvert : « Tu vois, Prochka, tout ce qu'un bon laquais peut obtenir, et pourtant tu t'enivres au lieu de me servir! » *(Note du traducteur.)*

A la seule idée de pareilles hardiesses, un homme vraiment servile tomberait en pamoison.

Souvorov était simple et savait céder au besoin, surtout quand, en éludant la difficulté, il restait maître de faire ce qu'il voulait faire ; mais cette souplesse reposait sur un caractère de granit, base inébranlable jusqu'à laquelle il était difficile de plier le flexible ressort. — Tout l'épisode de sa brouille avec l'empereur Paul montre bien que lorsque l'atteinte portée à ses croyances allait jusqu'à toucher les sacrés fondements de sa foi militaire, il n'hésitait plus, il jouait tout sur la bonne carte...

*
* *

La mémoire d'un homme pareil mérite tous les hommages ; mais le seul monument digne de lui est un monument immatériel, c'est la transfusion au sein de la vie de son grand *secret banal* et de tout le commentaire génial qu'il en a laissé. Faute de cette œuvre spirituelle, tous les monuments élevés à sa gloire ne feront que rappeler le texte qui figure comme épigraphe au début de cet essai.

M. DRAGOMIROV

LA PUISSANCE COMMERCIALE DE L'ALLEMAGNE[1]

LE PORT DE HAMBOURG

Il y a un demi-siècle, en 1850, le port de Hambourg accusait un tonnage d'entrées de 547 947 tonneaux. En 1898, Hambourg a reçu 12 523 navires avec un tonnage de 7 354 118 tonneaux.

Le mouvement des entrées a donc été presque quatorze fois plus fort en 1898 qu'en 1850, et les indications connues sur les statistiques de l'année 1899 permettent d'affirmer que cette proportion est déjà dépassée[2].

Pendant les dix années qui ont suivi la guerre franco-allemande, de 1871 à 1880, la moyenne des importations de Hambourg était de 874 millions de marks, la moyenne des exportations était de 597 millions de marks. En 1896, nous trouvons 1 713 millions aux importations, 1 439 millions aux exportations.

1. Voir la *Revue* des 1er août et 15 septembre.

2. Ces chiffres et ceux qui suivent sont empruntés au Rapport officiel du Bureau de statistique de Hambourg pour 1898 (*Hamburg Handel und Schiffahrt 1898 vom Handelstatistischen Bureau*. Ce document a été résumé dans une communication de M. Cor, consul général de France à Hambourg. (Voir *Moniteur officiel du Commerce* du 5 octobre 1899.)

C'est une augmentation de 100 p. cent sur les premières, de 140 p. cent sur les secondes.

Mais, à partir de 1896, le mouvement se précipite et, en 1898, deux ans après seulement, ces chiffres sont presque doublés pour les importations, plus que doublés pour les exportations. Il entre à Hambourg 3 373 708 700 marks de marchandises; il en sort 2 923 197 900 marks, soit un mouvement total d'environ 6 milliards et 1/3 de marks, soit près de huit milliards de francs (exactement 7 871 133 250 fr.).

Dans quelle mesure les forces productrices de l'Allemagne ont-elles contribué à ce progrès extraordinaire; en d'autres termes, qu'a fourni l'Allemagne au port de Hambourg pour alimenter son commerce, c'est la première question que nous ayons à examiner; — mais, en même temps qu'elle est devenue un pays producteur pour l'exportation, l'Allemagne est devenue un pays acheteur, importateur, et par là encore elle a sa part dans le développement de Hambourg; nous verrons donc ce qu'elle lui a demandé comme ce qu'elle lui a fourni: — enfin Hambourg est demeuré, comme aux temps hanséatiques, un lieu de distribution de marchandises, un centre de commerce international, et beaucoup de navires qui y entrent chargent leur cargaison sur d'autres navires sans que celle-ci pénètre en Allemagne et sans qu'elle en provienne. C'est ainsi que Hambourg est le grand marché du café, comme Liverpool est le grand marché du coton, Londres le grand marché des laines.

Le mouvement du port a donc trois éléments différents : les marchandises provenant d'Allemagne, les marchandises à destination de l'Allemagne, enfin celles pour lesquelles Hambourg est un simple lieu de distribution.

I

CE QUE L'ALLEMAGNE FOURNIT A HAMBOURG

Les marchandises provenant d'Allemagne constituent à elles seules plus d'un tiers du total des entrées; elles ont atteint en 1898 une valeur de près de treize cents millions de marks (1 286 730 370 marks); c'est là, évidemment, la raison déter-

minante de l'énorme poussée donnée dans ces dernières années au commerce hambourgeois. Hambourg est devenu le principal port maritime d'un grand pays producteur au lieu d'être l'ancienne ville de la Hanse, isolée de la terre ferme dont le sol pauvre suffisait péniblement à nourrir les habitants, qui ne pouvait fournir au commerce aucun excédent de production et qui ne pouvait rien lui demander en retour. L'entrée de Hambourg dans l'Empire, puis dans le *Zollverein*, n'a pas marqué une simple évolution politique; elle a correspondu à une réalité, à la clôture définitive de cette période ancienne d'isolement qui avait caractérisé pendant longtemps, depuis les plus lointaines origines, le commerce maritime. Si la Hanse formait un lien entre différents ports, lien souvent brisé d'ailleurs, elle indiquait très clairement aussi combien ces ports étaient détachés des contrées terriennes situées derrière eux. Même les conditions géographiques manifestaient parfois ce détachement. Hambourg se trouvait en quelque sorte coupé de la terre ferme par une vaste plaine marécageuse, et c'était le cas aussi pour Anvers, comme dans d'autres parages pour Venise. Ainsi noyés dans des lagunes, difficilement abordables par la voie de terre, ces entrepôts de marchandises, ces dépôts de richesses mobilières, se sentaient plus à l'abri des convoitises à une époque où le pillage était de règle dans les conflits à main armée, et où les conflits éclataient fréquemment. Plus tard, alors que la sécurité était plus grande, tout près de nous, les commerçants de Hambourg, pourtant si avisés, restaient encore assez dominés par les préoccupations et les usages traditionnels pour redouter toute facilité d'échange entre le port et la terre ferme. En 1840, ayant augmenté leur port, ils s'empressent de construire une muraille pour le borner du côté de la terre *(für landseitige Begrenzung)*[1] et cela parce qu'ils sont persuadés que l'isolement est souhaitable, qu'il ne doit pas y avoir de communication et d'échanges commerciaux entre l'eau, leur domaine, et la terre environnante qui est l'étranger pour eux[2].

1. Voir *Die Elbe und der Hafen von Hamburg*, von Wasserbau-Direktor M. Buchheister *(Geog. Gesellschaft in Hamburg, Bd. XV, 1899)*, p. 33.

2. *Es war... die Forderung massgebend dass längs der Mauer, ein Verkehr zwischen Wasser und Land nicht stattfinden könne. (Id., ib.)*.

Voilà où en étaient les Hambourgeois à la veille de l'établissement des chemins de fer. Une révolution devait se produire nécessairement après leur construction. Elle fut de plus en plus profonde à mesure que l'Allemagne, se transformant et se développant, fournissait du trafic aux nouveaux moyens de transports. Elle ne s'est complétée qu'en 1888, alors que l'État de Hambourg est entré dans l'Union douanière allemande avec l'heureuse combinaison de son port franc.

Aujourd'hui que le tiers du total des entrées vient d'Allemagne, on ne songe plus à élever de murailles; tout au contraire, on capte et on canalise avec soin toutes les sources de commerce éparses sur le territoire allemand pour les faire aboutir aux grands ports, et les armateurs et négociants se rendent compte que leur prospérité tient en grande partie à la fructueuse activité des différentes parties de l'Empire. Un de mes compatriotes établi à Hambourg me raconte plaisamment qu'un Nantais de ses amis lui avait demandé comment Nantes pourrait imiter l'exemple de Hambourg. « Il faut commencer, avait-il répondu, par transformer Orléans, Tours, Blois, Saumur et Angers, tout au moins, en ville de deux à trois cent mille âmes, couvrir de manufactures les campagnes environnantes, après quoi Nantes pourra suivre l'exemple de Hambourg. »

C'est par le chemin de fer qu'arrivent à Hambourg la plus grande partie des marchandises allemandes considérées au point de vue de leur valeur, près des deux tiers du total[1], mais le plus fort tonnage est fourni par l'Elbe supérieur. Cette voie fluviale, savamment améliorée, reste le grand chemin des produits lourds. Elle descend vers Hambourg les « sels encombrants » (*Abraumsalze*) de Stassfurt dans de longs chalands recouverts d'une sorte de toit en planches à deux pentes connus sous le nom de *Oberlandkähne* ou *Oberelbische Kähne*. Ces sels, souvent pris comme lest par les navires qui chargent à

1. Entrées à Hambourg de provenance allemande en 1898 :

Par l'Elbe supérieur : 22 583 196 quintaux métriques, valant	419 793 350 marks
Par chemins de fer : 21 523 484 quintaux métriques, valant	809 731 800 marks
Par mer	57 205 220 marks
Total	1 286 730 370 marks

Hambourg, sont très employés comme engrais en agriculture, notamment les sels de kaïnite. Ils servent aussi en partie (25 p. cent environ) de matières premières à l'industrie chimique [1]. Malgré leur richesse relative, de semblables produits supporteraient difficilement les frais de longs transports par voie ferrée. La Saale, qui coule non loin de leurs gisements, les conduit à l'Elbe et de là à Hambourg qui les distribue un peu partout. « Je viens d'envoyer ce matin trois cents tonnes de kaïnite à Granville », me dit un courtier français de Hambourg, et les statistiques de 1898 constatent que ce port a expédié pour vingt-trois millions de marks de sels de Stassfurt.

L'Elbe est aussi la grande artère par laquelle arrivent à Hambourg les sucres allemands. Toute la région de Magdebourg, de Halle, se trouve dans les meilleures conditions pour profiter des facilités de transport qu'il offre. Pendant huit mois au moins de l'année, la Saale a assez d'eau pour être utilisée par la batellerie, et les sucreries et raffineries situées dans sa riche vallée expédient leurs produits par cette voie. Ainsi, soit directement, soit par ses affluents, l'Elbe reçoit les sucres d'exportation de la Saxe. La Silésie elle-même lui envoie les siens. A Breslau, j'interroge un négociant exportateur de sucres : « Vous expédiez sur Stettin sans doute? — Non, Stettin serait plus direct pour nous, naturellement, mais le grand marché d'exportation n'est pas là, et nous envoyons nos sucres à Hambourg par le canal de l'Elbe à l'Oder. C'est infiniment moins cher que par chemin de fer, moitié au moins. » Telle est l'attirance d'un grand marché et d'une grande voie fluviale. L'Elbe se trouve drainer ainsi le sucre des deux provinces allemandes qui en produisent la plus grande quantité, la Saxe et la Silésie, mais son immense parcours navigable lui permet encore de descendre à Hambourg une partie des sucres autrichiens produits autour de Prague. Une maison de commerce viennoise a établi, il y a neuf ans, une succursale à Hambourg, en raison de l'importance des relations qui sont nées de ce fait. « Nous recevons d'Autriche à peu près exclusivement du sucre, du

1. Sur les sels de Stassfurt, découverts en 1857 lors de forages pour la recherche du sel gemme, sur leur richesse, leur variété, etc., on peut consulter le catalogue spécial de l'exposition allemande collective de l'industrie chimique à l'Exposition de 1900, p. 19 et 20.

malt et du verre de Bohême », me dit le directeur. Et le sucre tient la tête, de beaucoup.

Il est vraisemblable que le sucre représente comme valeur environ la moitié des marchandises allemandes qui entrent à Hambourg par l'Elbe. En 1898, Hambourg a expédié pour un peu plus de 216 millions de marks de sucres raffinés, bruts ou cristallisés; on peut admettre que la presque totalité de ces sucres lui était arrivée par l'Elbe, et les entrées par l'Elbe étaient évaluées pour cette même année à moins de 420 millions de marks.

L'Elbe a contribué pour une très grande part à faire de Hambourg le port principal d'exportation du sucre allemand. Sur le million de tonnes de sucre qui sort de l'Allemagne dans ces dernières campagnes, Hambourg en expédie les neuf dixièmes, en chiffres ronds (906 002 en 1898). De là l'importance et l'animation de sa Bourse du sucre. Trois fois par jour, les représentants des maisons de sucre *(Zuckerfirmen)* viennent à la Bourse centrale, *Hauptbörse*, et le prix est coté à chacune de ces réunions. Ce n'est pas là cependant que se traitent les affaires commerciales en général, mais la spéculation qui se produit sert de régulateur au commerce. Tel est du moins le témoignage que je recueille de la bouche des négociants. Cette spéculation a lieu, ici comme à Magdebourg, presque uniquement sur les sucres roux, et on m'en donne une raison intéressante : « Nous ne sommes pas un pays d'assez grande consommation sucrière pour que la spéculation se porte sur les raffinés; on spécule sur un article là où il a beaucoup de demandes, là où l'on peut facilement s'en débarrasser, puisqu'on ne spécule que pour s'en débarrasser avec profit. En Allemagne, nous raffinons beaucoup, il y a donc beaucoup de demandes de sucres roux, et on spécule sur les sucres roux. En Angleterre, on tient le record de la consommation du sucre, il y a donc beaucoup de demandes de raffinés, et c'est pourquoi Londres est la première place du monde pour la spéculation sur les raffinés. »

En dehors des sels et des sucres, l'Elbe amène encore à Hambourg les produits encombrants originaires des pays qu'il traverse : alcools, bières, œufs, peaux, papier, cotons ouvrés et bonneterie de la Saxe, etc. Quant aux charbons et

aux fers, ils sont un élément peu important de trafic pour la navigation de l'Elbe. Les lignites pauvres de la Saxe ou de la Bohême ne peuvent pas supporter les frais de longs transports ; on ne les utilise guère que dans le voisinage immédiat des gisements; un raffineur de Halle m'affirme que le prix du lignite employé dans son usine est augmenté de 100 p. cent par un transport de quelques kilomètres. D'autre part, les charbons silésiens ne viennent pas à Hambourg, trop bien placée pour recevoir les houilles anglaises ; nous verrons tout à l'heure comment la Westphalie s'efforce de triompher de leur concurrence. L'Elbe ne traverse pas non plus les grands centres métallurgiques de l'Allemagne; seule, sur son cours, la ville de Magdebourg possède d'importantes fabriques de machines ; encore certains d'entre leurs produits ne voyagent-ils pas facilement par eau à cause de la complication qu'entraîne chacun de leurs transbordements. « En général, me dit le directeur des *Grüsonwerke*, nous préférons charger à l'usine, pour leur destination définitive, les machines importantes que nous expédions, et le chemin de fer seul permet cela. La voie qui nous relie à l'Elbe ne sert que pour les marchandises faciles à transborder; celles-là sont chargées sur wagon à l'usine, puis sur bateau au bord de l'Elbe; puis, d'ordinaire, une troisième fois sur wagon pour arriver sur place. Même pour les machines que nous envoyons à Hambourg pour prendre la mer ensuite, par exemple pour les machines à laver l'or destinées au Transvaal, nous avons souvent avantage à employer la voie ferrée pour éviter un déchargement et un rechargement. »

C'est, en effet, l'infériorité des voies fluviales et des canaux qu'ils « ne mènent pas partout » comme les chemins de fer, auxquels il est toujours facile de se raccorder; aussi, malgré l'inappréciable avantage que Hambourg tire de l'Elbe, malgré tout ce qui lui arrive par là, les chemins de fer allemands rabattent sur Hambourg un tonnage de marchandises presque égal (à cent mille tonnes près) et une valeur à peu près double.

Les produits qui circulent par voie ferrée sont donc en moyenne d'un prix plus élevé par rapport à leur poids que ceux venus par l'Elbe. Il y a pourtant une exception notable,

celle du charbon westphalien, et cette exception confirme la remarque pour la généralité des autres produits, puisque, malgré le bas prix du charbon à la tonne, leur moyenne de valeur reste élevée.

Le charbon westphalien ne possédait jusqu'à ces derniers temps, pour arriver à Hambourg, aucune voie fluviale qui lui permît de faire sur ce marché une concurrence sérieuse au charbon anglais. Descendre par le Rhin de Ruhrort à Anvers ou à Rotterdam, puis tourner à l'est vers Hambourg, c'était un immense crochet. Dans ces conditions, la voie ferrée était préférable, mais elle restait coûteuse. Le gouvernement prussien, propriétaire des chemins de fer qui relient Hambourg au bassin westphalien, vint au secours des mines allemandes en appliquant aux charbons le tarif de transport des matières premières. C'était un coup porté à la concurrence anglaise. D'après le témoignage d'un ingénieur des mines très au courant de cette question, la différence de frais de transport au profit des charbons anglais était, en 1897, avant la mesure que je viens de dire, de 1 mark par tonne pour les charbons rendus à quai à Hambourg, et de 50 pfennigs seulement depuis lors. La houille du Durham et du Northumberland conservait encore son avantage, du moins pour les fournitures faites à quai, et par conséquent pour le service des navires à vapeur touchant à Hambourg; mais cet avantage disparaissait pour les fournitures faites aux diverses industries établies dans la ville ou dans son voisinage immédiat. On pouvait, en effet, sans transbordement amener un wagon de charbon westphalien au pied des chaudières; il fallait décharger et recharger le charbon anglais.

Les chiffres des statistiques de 1898 ont bien traduit l'effet de cette situation nouvelle. Le charbon anglais a perdu cinquante mille tonnes sur l'année précédente, tandis que le charbon westphalien en gagnait cent vingt mille[1], mais il est vraisemblable que ce gain de la Westphalie était dû surtout

Années	Charbons anglais	Valeur en marks	Charbons westphaliens	Valeur en marks
1897	2 115 316 tonnes	25 886 300	844 445 tonnes	10 977 790
1898	2 055 238 —	25 731 530	961 202 —	12,495 630

1. pour Hambourg seulement.

aux fournitures industrielles, l'Angleterre conservant la clientèle des charbons à quai, par conséquent des navires à vapeur.

Le canal de Dortmund à l'Ems, ouvert seulement en 1899, tendra forcément à enlever cette clientèle à l'Angleterre. J'ai eu déjà l'occasion d'exposer[1] comment la compagnie *Hamburg Amerika* avait pris ses dispositions pour approvisionner sa flotte en houille westphalienne, en créant à Emden de vastes dépôts; le *Norddeutscher Lloyd* s'apprête à imiter son exemple. Il semble donc que l'importation anglaise de Newcastle soit sérieusement menacée de ce côté. Il faut tenir compte, d'autre part, des progrès énormes accomplis par les importateurs anglais pour lutter contre la concurrence de la Westphalie. Leurs grands vapeurs sont agencés aujourd'hui de façon à charger et à décharger très rapidement leur cargaison de houille et parviennent à accomplir cinq voyages par mois entre Hambourg et l'Angleterre. Le duel, on le voit, se poursuit avec vigueur, mais actuellement la Westphalie gagne du terrain. Elle aurait un avantage décisif si le canal de Dortmund à l'Ems, approfondi d'un mètre, suivant le vœu des armateurs de Hambourg, permettait la circulation des chalands de mer de neuf cents tonnes[2]. Des relations directes sans aucune rupture de charge se trouveraient alors établies entre le centre du pays noir allemand et tous les ports de la mer du Nord et de la Baltique, de Dortmund à Kœnigsberg. Hambourg, en particulier, verrait diminuer sensiblement l'entrée des charbons anglais.

Dans les conditions actuelles et avant l'ouverture du canal Dortmund-Ems, la houille de Westphalie constituait presque la moitié du tonnage des entrées à Hambourg par chemin de fer; mais, tandis qu'elle représentait à peine une valeur de douze millions et demi de marks, les autres marchandises venues par voie ferrée étaient estimées à près de huit cents

1. Voir *Revue de Paris* du 1er août 1900, p. 516.

2. Actuellement, des chalands en tôle d'acier d'une capacité de huit cents tonnes circulent sur le canal Dortmund-Ems, mais avec cinq cents tonnes de charge seulement. A Emden ils complètent leurs huit cents tonnes avant de prendre la mer; de même, au retour, ils sont obligés de déposer trois cents tonnes à Emden avant de s'engager dans le canal. De là des manutentions onéreuses et des pertes de temps considérables. C'est là ce que voudrait éviter le commerce de Hambourg. (Voir *Jahresbericht der Handelskammer zu Hamburg über das Jahr 1899*, p. 38 et 39.)

millions de marks. Il s'agit, en effet, presque uniquement de produits industriels, et, comme la métallurgie figure très peu dans les envois de l'Allemagne à Hambourg, ce sont des produits assez légers par rapport à leur valeur. Les manufactures diverses répandues sur toute la surface de l'Allemagne alimentent ce trafic à elles seules ou peu s'en faut ; l'agriculture et les mines usent des voies fluviales plus lentes, mais moins coûteuses pour leurs marchandises encombrantes. Si on tient compte, en outre, des produits manufacturés qui descendent à Hambourg par l'Elbe, on est frappé du rôle considérable joué par l'industrie non métallurgique allemande dans le développement de ce port. De la Silésie comme de la Westphalie, de la Saxe, du Hanovre, des provinces rhénanes, les fabriques dirigent sur Hambourg une grande partie de leur exportation : 46 millions de marks de lainages, 39 millions de cotonnades, 22 millions d'articles en lin, 32 millions de bonneterie, 38 millions de tabacs fabriqués, 25 millions de papiers, 27 millions de verreries, 16 millions de produits chimiques, 17 millions de pianos, 15 millions de jouets, etc., etc. Hambourg exerce une attraction par son importance même ; son port attire à lui les marchandises d'exportation, sûres d'y trouver des moyens de transport rapides, fréquents, et un fret avantageux.

Sa situation de grand port d'exportation est si bien établie que d'autres ports allemands envoient là pour chercher du fret. De Brême, le *Norddeutscher Lloyd* a organisé un service d'allèges qui prennent à Hambourg des produits d'exportation et les conduisent aux navires partant de Brême. Et comme la même nécessité de ne jamais voyager à vide s'impose à ces allèges comme aux grands vaisseaux, elles conduisent à Hambourg les maïs américains, les bois de noyer, d'acajou, de cèdre destinés à l'ébénisterie.

Hambourg reçoit aussi par mer quelques produits allemands, mais en petite quantité et pour une faible valeur, moins de soixante millions de marks. C'est une somme destinée à augmenter considérablement sans doute avec l'ouverture du canal Dortmund-Ems, surtout si on se décide à l'approfondir. Jusqu'ici, l'Elbe et la voie ferrée sont restés les deux grands pourvoyeurs de Hambourg en marchandises allemandes, et

ces moyens incomplets ont suffi à produire les résultats considérables que nous avons vus. L'ancienne ville hanséatique, jadis isolée de la terre ferme, et jalouse de son isolement, est devenue le grand port de l'Empire, le grand marché d'exportation d'un pays désormais riche, actif et entreprenant.

II

CE QUE L'ALLEMAGNE DEMANDE A HAMBOURG

En devenant une importante contrée industrielle, l'Allemagne a subi une transformation correspondante et également profitable au commerce de Hambourg. Elle s'est créé des besoins nouveaux; il lui a fallu des matières premières pour ses fabrications; il lui a fallu des aliments pour la population qui, trouvant maintenant du travail dans les limites de l'Empire, cessait de recourir à l'émigration en masse et s'accumulait sur son territoire : il lui a fallu plus de bien-être et même un peu de luxe — bien peu et pas du plus raffiné — pour les classes aisées. De tout côté est né un mouvement d'importation dont Hambourg a été le principal intermédiaire. De cette façon encore l'Allemagne a directement contribué par son essor remarquable à la fortune de Hambourg.

L'importation par mer à Hambourg, en 1898, dépasse deux milliards de marks[1], dont 1 500 millions[2] ont été dirigés

1. Importation hambourgeoise :

	Quintaux métriques	Valeur en marks
Articles de consommation	30 506 878	730 013 820
Bois et combustibles	23 209 067	39 528 490
Matières premières et mi-fabriquées .	33 098 337	1 046 432 500
Tissus, vêtements, modes, etc . . .	357 840	67 144 500
Produits industriels et artistiques . .	1 779 661	131 750 850
	88 951 783	2 014 870 140

2. Sorties de Hambourg pour l'Allemagne :

	Quintaux métriques	Valeur en marks
Par l'Elbe.	36 519 581	684 706 900
Par chemin de fer .	564 346	677 313 950
Par mer	4 681 175	166 476 890
	41 765 102	1 528 497 740

(V. *Moniteur officiel du commerce*, du 5 octobre 1899.)

et distribués sur divers points de l'Allemagne, et 500 millions, soit un quart seulement, ont été réexportés en pays étrangers. L'Allemagne a donc absorbé les trois quarts de cette énorme importation.

C'est elle aussi, par conséquent, qui lui a imposé son caractère très spécial. Le luxe ou la fantaisie tiennent fort peu de place dans cette importation essentiellement utilitaire, dont les matières premières occupent une moitié à elle seule et les objets d'alimentation les trois quarts de l'autre moitié. Un milliard pour travailler, 730 millions pour nourrir les travailleurs ; à peine 200 millions dont l'utilité puisse être contestée. Tel est le bilan. Et remarquez que cette importation ne représente pas seulement dans son ensemble des dépenses utiles, mais des dépenses productrices. Les matières premières sont un élément indispensable de l'activité industrielle. Il faut les minerais d'Espagne à la métallurgie, les cotons de l'Amérique, des Indes, de l'Égypte, les laines du Cap et de l'Australie, les jutes de l'Inde à l'industrie textile, les salpêtres du Chili à la culture, etc. Et il n'est pas moins nécessaire de fournir aux ouvriers agglomérés autour des usines les aliments que la culture nationale est insuffisante à leur livrer, le blé d'abord, les lards et salaisons, les huiles, sans parler du café si abondamment consommé dans toute maison allemande. L'importation de Hambourg est dominée par le service des munitions et le service des subsistances de la grande armée industrielle allemande.

Le commerce de Hambourg trouve là une base économique très solide ; sa prospérité est liée, il est vrai, à l'essor industriel de l'Allemagne, mais, quelles que soient les crises possibles, il est assuré contre une très brusque transformation des conditions que nous venons de voir. Les usines ne peuvent pas cesser tout à coup de fabriquer, ni les ouvriers de s'alimenter.

A l'entrée comme à la sortie, la métallurgie ne joue pas un rôle important dans le mouvement du port de Hambourg. Les minerais de Suède et d'Espagne arrivent rarement par là ; ils ont plus d'avantage à monter par le Rhin vers les centres métallurgiques de la Westphalie ou par l'Oder vers ceux de la Silésie. Dans l'industrie textile, le coton brut n'entre pas

non plus par Hambourg en grande quantité : c'est Brême qui a conservé jusqu'ici la prédominance pour cet article, surtout pour le coton américain, comme pour deux autres produits américains, le tabac et le riz Caroline. On me donne comme raison que Brême, ayant beaucoup contribué à l'organisation de l'émigration allemande vers les États-Unis, s'est trouvée dans les meilleures conditions pour ramener les marchandises originaires de cette contrée. En effet, en 1872 et en 1880, plus de 80 000 émigrants sont partis de Brême pour les États-Unis. Aujourd'hui le mouvement général de l'émigration allemande est très ralenti par le besoin croissant de main-d'œuvre dans l'industrie nationale[1], et les grands services réguliers de navigation récemment établis à Hambourg le détournent vers ce port[2]. Brême est donc menacée à la fois par la diminution de l'émigration et par la rivalité des paquebots de la Compagnie *Hamburg Amerika*. Nous avons dit que le *Norddeutscher Lloyd* de Brême a dû établir un service d'allèges pour venir prendre à Hambourg le fret qui lui fait défaut à Brême, ce qui marque bien l'infériorité de la situation. Déjà une spécialité américaine dont le marché se trouvait à Brême, le pétrole, a élu domicile à Hambourg par la toute-puissante volonté du grand *Trust* américain[3] qui jugeait avec raison cette dernière place mieux choisie comme lieu de distribution ; déjà le marché hambourgeois du tabac prend une importance considérable, et des balles de coton se montrent sur les quais de Hambourg ; il semble que la force d'attraction du grand port de l'Elbe soit de plus en plus irrésistible.

1. En 1899, l'émigration allemande transatlantique par Brême, Hambourg, Anvers, Rotterdam, Amsterdam, le Havre, Cherbourg et Liverpool s'est chiffrée par 23 740 personnes. Les émigrants allemands étaient au nombre de 22 221 en 1898, de 24 631 en 1897, de 32 824 en 1896, de 40 964 en 1894. (Voir *Le Monde économique* du 9 juin 1900.)

2. Sur les 23 740 émigrants de 1899, il en est parti par Brême et Hambourg ensemble 19 786, mais Hambourg tient la tête maintenant :

Par Hambourg.	10 660
Par Brême	9 126
Ensemble	19 786

(Voir *Moniteur officiel du Commerce*, 10 mai 1900.)

3. Dès 1891, la *Standard Oil C°* opérait en Allemagne sous un déguisement approprié, la *Deutsche Amerikanische Petroleum-Gesellschaft*.

Dès à présent, les matières premières de l'industrie textile autres que le coton entrent surtout par Hambourg : 129 millions de marks de laines, 45 millions de jutes et de chanvres, 55 millions de fils de laine. 25 millions de fils de coton. La tannerie reçoit par Hambourg 96 millions de peaux brutes et des quantités énormes de bois de Quebracho employé comme matière tannante. Et je ne cite là que quelques chiffres parmi les plus importants.

L'agriculture, elle aussi, contribue pour sa part aux importations de Hambourg : les nitrates du Chili y figurent pour une moyenne de 55 millions de marks en 1897 et 1898, les tourteaux pour 27 millions, et une partie du maïs importé d'Amérique en Allemagne engraisse les animaux de boucherie sur les fermes de la Saxe et de la Silésie que j'ai eu l'occasion de visiter. Évidemment, la culture allemande est entrée aussi dans le mouvement industriel. Elle transforme du nitrate en betteraves sucrières, des tourteaux et du maïs en viande; elle ne se contente plus d'utiliser les seules ressources de la terre. En visitant le port de Hambourg, en consultant ses statistiques, je demeure convaincu que les exploitations agricoles que l'on m'a montrées ne sont pas des exceptions en Allemagne ; la culture scientifique, avec apport d'éléments extérieurs à la ferme. est générale aujourd'hui. Et par ses demandes de nitrates. de tourteaux, de maïs, comme par ses envois de sucres et d'alcools, elle vient augmenter le commerce de Hambourg.

III

L'ÉCHANGE DE FRET

Hambourg doit donc beaucoup. dans l'état actuel des choses, au développement général de l'Allemagne. Mais ce serait une grosse erreur de croire que son commerce ait uniquement pour base les forces productrices et les besoins de consommation de l'Empire.

Sans doute la période d'isolement hanséatique est close

pour Hambourg; ce n'est plus seulement un marché international, mais c'est encore cela en même temps qu'un grand marché national; c'est même un marché international d'autant plus actif que c'est un grand marché national.

Au début de mon étude, ma préoccupation constante de chercher en Allemagne les causes du développement de Hambourg me conduisait fréquemment à des hypothèses un peu exagérées, qu'une observation ultérieure venait rapidement modifier. Par exemple, voyant à Hambourg le grand marché du café, je l'attribuais à l'habitude si invétérée du *Kaffee trinken* allemand; mais les courtiers souriaient quand je leur faisais part de cette découverte : « Nous ne sommes pas seulement, disaient-ils, un marché d'approvisionnement pour l'Empire, mais aussi un marché de distribution européen. Nous expédions du café en tous pays, dans toute la Baltique d'abord sans concurrence appréciable, puis en Autriche, en Angleterre, en France, surtout depuis que la place du Havre perd de son importance. » Et ils appuyaient leurs dires de statistiques irréfutables. En 1898, il est entré à Hambourg pour cent soixante-huit millions de marks de café; il en est sorti, par mer seulement, pour soixante-cinq millions, et le chemin de fer en expédie directement à l'étranger une grande quantité, dix wagons à dix tonnes en moyenne par semaine pour l'Autriche, me dit un *Spediteur* de la Neue Gröninger Strasse, puis des envois moins importants vers la Suisse, l'est de la France, etc. A l'est, Breslau qui reçoit son café de Hambourg par le canal Elbe-Oder est un marché d'approvisionnement pour une partie de la Russie avec laquelle elle entretient un commerce très actif. Ce n'est donc pas l'Allemagne, tant s'en faut, qui absorbe les deux cents millions de kilogrammes de café reçus par Hambourg[1]. Ce n'est pas la seule augmentation de sa consommation qui a fait sextupler depuis un demi-siècle les arrivages de cette denrée sur le marché hambourgeois.

Et ce qui est vrai pour le café est vrai aussi pour une foule d'autres marchandises, pour les vins et alcools, pour les bois

1. En 1899, par suite de la baisse générale du café et de la crise qui en est résultée, l'importation du café à Hambourg est brusquement descendue de deux cents à cent soixante millions de kilogrammes.

d'ébénisterie, pour le tabac, le thé, le cacao, le riz, pour la laine, le chanvre et le jute, etc.

De tout temps, l'absence de douanes dans le port de Hambourg a permis la libre entrée et la libre sortie des marchandises, leur distribution, leur conditionnement. Ce port joue pour le commerce maritime international un rôle analogue à celui de nos gares de triage pour les transports par voie ferrée. Il est plus encore, il est un vaste entrepôt. « Un facteur très important du mouvement du port à Hambourg, écrit un homme bien placé pour en juger [1], c'est le chargement sur bateaux de mer de marchandises arrivées par bateaux de mer. » En d'autres termes, Hambourg est restée un grand port d'échange de fret, et une partie notable du commerce qui s'y est développé a pour base cet échange de fret.

On peut au surplus préciser par la statistique l'impression ressentie soit en visitant le port, soit en interrogeant les armateurs, courtiers et commerçants. Nous avons constaté déjà que l'Allemagne fournissait à Hambourg pour près de treize cents millions de marks de marchandises et qu'elle en recevait pour plus de quinze cents millions de marks; or le mouvement total du port accuse près de trois milliards quatre cents millions d'entrées et près de trois milliards de sorties. Il y a donc plus de deux milliards de marchandises qui ne viennent pas d'Allemagne et environ 1 400 millions qui n'y vont pas. L'échange de fret représente par conséquent, à Hambourg, près de trois milliards et demi de marks, plus de la moitié du mouvement total du port [2].

Est-ce à dire que l'essor économique de l'Allemagne moderne soit absolument étranger à cet échange de fret? Assurément non; il faut tenir compte, en effet, de l'attraction considérable qu'exerce une place de commerce par la masse même des transactions qui s'y opèrent. Pour ce qui est du

1. Voir *Die Elbe und der Hafen von Hamburg*, von Wasserbau-Direktor M. Buchheister, p. 30.

2. Mouvement du port de Hambourg (1898) :

Entrées (valeur en marks)		Sorties (valeur en marks)	
D'Allemagne :	1 286 730 370	Vers l'Allemagne :	1 528 497 740
Totales :	3 373 708 700	Totales :	2 923 197 900
Différence :	2 086 978 330	Différence :	1 394 700 160

café, par exemple, il n'est pas indifférent au grand marché de Hambourg que tout le café consommé en Allemagne entre normalement par son port; c'est là une base importante pour les maisons hambourgeoises qui s'adonnent à cette spécialité. De même que le grand marché européen du blé est à Liverpool, le grand marché du sucre raffiné à Londres, parce que Liverpool comme Londres desservent naturellement le pays qui demande au dehors le plus de blé et le plus de sucre raffiné; de même, bien qu'à un moindre degré, le grand marché du café est attiré vers Hambourg par la consommation intérieure de l'Allemagne. Sans doute, les négociants peuvent être portés à méconnaître un peu cette influence en raison des affaires considérables qu'ils font avec l'étranger, mais elle existe cependant.

Pour les vins, Hambourg a, d'une manière très nette, le caractère d'un lieu de distribution internationale, surtout depuis que la consommation allemande écarte de plus en plus nos vins français pour favoriser les vins « nationaux » de la Moselle et du Rhin[1]. « Mon père, mort il y a vingt-cinq ans, n'avait jamais bu de vin de la Moselle, me dit un propriétaire silésien, il ne connaissait que le bordeaux; depuis plusieurs années, nos vins allemands sont en grande faveur même dans nos provinces de l'Est. » Mais Hambourg expédie nos bordeaux et nos champagnes en Angleterre, dans les colonies anglaises, aux États-Unis, en Hollande, et, naturellement, dans la Baltique, en Russie, Danemark, Suède et Norvège. Il y a là un commerce tout à fait extérieur à l'Allemagne qui vient compenser pour nous ce que nous perdons sur le marché allemand. Les facilités qu'offre le port franc à la libre manipulation des vins et alcools permettent aussi de savants mélanges où les gros vins d'Espagne jouent un rôle important. Les Hambourgeois se sont dit qu'on pouvait opérer aussi bien sur les rives de l'Elbe que sur celles de la Garonne les coupages destinés à « remonter » un vin trop faible, et l'absence de douanes les met à l'abri des surveillances indiscrètes ou gênantes. De même, ils ont appris, et ils pratiquent plus aisément que leurs maîtres, l'art d'infuser à propos de l'alcool

1. Sur la consommation des vins de la Moselle et du Rhin en Allemagne, voir *Moniteur officiel du Commerce* du 5 octobre 1899, p. 261 et 264.

allemand dans un vin naturel, ou bien ils le baptisent *Cognac* sans lui imposer d'inutiles transports. Aujourd'hui le *Deutsches Cognac* étale son étiquette avec impudence. Hambourg est devenue, comme Cette chez nous, un grand laboratoire de boissons alcooliques; mais, tandis qu'à Cette le voisinage d'une matière première se prêtant à de nombreuses transformations a été l'origine du mouvement, à Hambourg les vins et alcools ont afflué par la nécessité du retour sur fret, par l'attraction d'une grande place de commerce.

Somme toute, la vieille cité hanséatique demeure encore l'entrepôt qu'elle était jadis. Son caractère nouveau de marché national n'a pas étouffé le marché international d'autrefois. En devenant ville impériale, elle est restée ville libre, souveraine. Et sa constitution politique est bien en cela l'image de sa situation commerciale : elle est unie à l'Allemagne par un lien qui ne nuit pas à son indépendance, tout au contraire ; elle a beaucoup grandi par l'Allemagne depuis trente ans; elle est appelée à grandir beaucoup plus encore par elle; mais le développement qu'elle en reçoit lui permet d'accomplir avec plus d'ampleur et de succès son rôle ancien de port d'échanges. C'est qu'elle a profité de l'essor allemand sans être jamais dominée par lui et qu'elle a toujours conservé pour ainsi dire son avance sur lui. « Ce qui a fait notre fortune, me dit avec un certain sentiment d'orgueil un grand commerçant hambourgeois, c'est que nous étions prêts pour le développement de l'Allemagne. » Et, en effet, à mesure que l'Allemagne avait quelque chose à vendre au dehors, Hambourg se trouvait prête à le recevoir, à le transporter, à l'écouler ; à mesure qu'elle avait besoin de produits étrangers, Hambourg se trouvait prête à les lui fournir. Sa situation géographique la prédisposait, il est vrai, à ce rôle; mais, grâce à son expérience commerciale, à sa constante activité, à sa prévoyance éclairée et entreprenante, elle tirait parti de toutes les conditions naturelles favorables, les améliorait, les pliait à son usage, outillait son port, bâtissait sa flotte, créait ses grands services de paquebots, bref, allait au devant des occasions et les saisissait aisément au fur et à mesure qu'elles se présentaient. L'essor de l'Allemagne ne lui a donc pas profité sans effort de sa part ; ce n'est pas un bel héritage qui lui est échu; c'est la récom-

pense d'un travail acharné, d'une initiative hardie, combinés avec les avantages incontestables d'une situation commerciale acquise antérieurement et d'une position géographique exceptionnelle.

IV

COMMENT HAMBOURG EST DEVENUE UN GRAND PORT

Il n'est pas nécessaire d'insister longuement sur la position géographique de Hambourg pour en faire ressortir le caractère en quelque sorte prédestiné. La péninsule danoise paraît avoir été postée pour barrer aux navires venant de l'Atlantique l'entrée de la Baltique. Et précisément à l'endroit le plus favorable, tout au fond du cul-de-sac formé par la rencontre de la rive danoise et de la rive allemande, s'ouvre un vaste estuaire, large, profond, qui invite les vaisseaux à continuer leur route vers le sud-est. Sur une distance de 110 kilomètres, les navires du plus fort tirant d'eau peuvent remonter ce bras de mer ; Hambourg est à l'extrémité de ce parcours au point où la navigation maritime doit forcément s'arrêter, où la rupture de charge s'impose.

Mais derrière Hambourg se déroule jusqu'en Bohême un grand fleuve, merveilleusement aménagé pour la navigation fluviale, et dont la direction vers le sud-est en fait une voie de pénétration naturelle à travers l'Europe centrale. L'estuaire où s'engagent les vaisseaux se dirigeant sur Hambourg n'est que l'embouchure de ce fleuve extraordinaire, vrai fleuve allemand, sans charmes vantés, mais utilisé dès le début jusqu'à la fin de sa course, bon serviteur, méthodiquement plié à un travail spécial.

Tout n'est pas naturel, en effet, dans l'Elbe régulier que l'on voit aujourd'hui sillonné de lourds chalands. C'est un fleuve qui a été « construit », suivant l'énergique expression allemande[1], c'est-à-dire approfondi, régularisé, débarrassé des

1. En modifiant aussi profondément et aussi heureusement qu'ils l'ont fait le cours de leurs fleuves, les Allemands ont acquis le droit de créer le mot de *Strombau* (construction des fleuves) et ils en tirent tous les mots dérivés dont ils ont besoin.

blocs qui gênaient la circulation, endigué, redressé, détourné parfois. Il y a eu là un immense effort accompli en Allemagne, malgré de très sérieuses difficultés, effort dont Hambourg a très largement bénéficié.

En trente ans, de 1864 à 1894, les divers États riverains de l'Elbe ont dépensé une somme totale de plus de cent trente millions de francs pour la « construction de ce fleuve[1] ». La Prusse et Hambourg ont la plus grosse part, naturellement, dans cette collaboration, mais la Bohême et la Saxe y figurent respectivement pour douze et quatorze millions, l'Anhalt et le Mecklembourg pour cinq et deux millions environ. Et ce n'est pas un mince mérite d'avoir pu obtenir de six gouvernements différents un concours efficace, prolongé et coûteux pour des travaux très compliqués. Tantôt il a fallu élever des digues, tantôt établir des seuils de fond, tantôt recourir au système des épis de régularisation *(Buhnen)* en pierre ou en fascines d'osier, d'aulne ou de sapin remplies de sable[2]. Dans certains cas, on a reconnu nécessaire de creuser au fleuve un cours nouveau, là où des sinuosités trop prononcées rendaient la navigation dangereuse; les percées *(Durchstiche)* sont fréquentes entre Wittenberg et la frontière saxonne.

Une Commission internationale a été établie entre les États riverains pour le contrôle des travaux de l'Elbe. Tous les quatre ans, ceux-ci sont l'objet d'une inspection minutieuse et les résultats de cette inspection sont consignés dans des « protocoles », qui sont comme le bulletin de santé de l'Elbe et qui permettent de décider en parfaite connaissance de cause quel traitement il convient de lui faire subir.

Hambourg avait d'ailleurs donné l'exemple, et depuis longtemps, de travaux de ce genre. C'est par le creusement de canaux à travers les marécages de Brook, au XVIe siècle,

1. J'ai largement puisé, pour cette question, dans l'enquête de la *Société de la Loire navigable* faite par M. Louis Laffitte sur la *Navigation intérieure en Allemagne*. D'après le témoignage non suspect de plusieurs Allemands très compétents, c'est le meilleur ouvrage et le plus complet qui ait été publié sur ce sujet.

2. On peut voir au Champ-de-Mars, à l'Exposition du génie civil, classe 29, section allemande, une très intéressante représentation de ces ouvrages dans de grandes vitrines où les épis de régularisation, les digues, etc., sont reproduits à l'échelle exacte. On peut consulter aussi le *Guide à travers l'exposition collective de constructions hydrauliques organisée par le Ministère des Travaux publics du Royaume de Prusse.*

qu'elle avait d'abord mis son ancien mouillage de l'Alster en communication facile avec l'Elbe, puis qu'elle avait détourné le principal courant de ce fleuve pour le rapprocher d'elle. Dès cette époque, Hambourg s'essayait au *Strombau*.

Mais c'est au milieu de ce siècle seulement que son port commença à recevoir les aménagements et l'outillage modernes. Entraînée par l'exemple de l'Angleterre, Hambourg se décida à créer de grands quais de débarquement, et, tout naturellement, elle s'adressa à des ingénieurs anglais pour en établir les plans. Ceux-ci, habitués aux docks de Londres et de Liverpool, firent des projets coûteux de bassins fermés, mais le bon sens des Hambourgeois se refusa à cette initiation injustifiée. Il leur paraissait superflu de recourir aux docks fermés parce que Londres et Liverpool avaient dû les adopter : à Londres, le flux amène une différence de niveau de six mètres, à Liverpool de huit mètres. Dans ces conditions, un navire mouillé en eau libre monte et descend constamment à côté du quai fixe près duquel il est amarré ; s'il se trouve à une hauteur convenable à marée haute, il disparaît à marée basse à une profondeur de six à huit mètres. C'est pourquoi on le met à l'abri du mouvement du flot dans des bassins clos où l'on maintient un niveau convenable. A Hambourg, la marée ne produit jamais une différence supérieure à $1^{m},90$; on peut donc se contenter de bassins ouverts, *offene Hafenbecken*, beaucoup plus simples à établir, et c'est à quoi on se résolut après de longues luttes[1]. En 1866, le premier de ces grands bassins, le *Sandthorhafen*, était inauguré.

Depuis lors, les bassins se sont multipliés avec une grande rapidité ; aujourd'hui le *Sandthorhafen* est entouré d'une série d'autres *Häfen* et dépassé en importance par plusieurs d'entre eux, notamment par l'immense *Segelschiffhafen* où se rangent les grands navires à voiles.

Tout le long de ces bassins règnent des quais avec d'immenses hangars raccordés à la voie ferrée, pourvus de nombreuses grues à vapeur ou à électricité pour le déchargement ou le chargement des bateaux. Parfois des files de construc-

1. La création des bassins et l'histoire générale du port de Hambourg sont très bien présentées dans l'ouvrage du Wasserbau-Direktor M. Buchheister que j'ai déjà eu l'occasion de citer, *Die Elbe und der Hafen von Hamburg*. Voir spécialement la page 34.

tions en briques fort élevées s'allongent parallèlement à ces hangars : ce sont des magasins à plusieurs étages où s'entassent des milliers de tonnes de marchandises ; beaucoup de négociants ont leurs bureaux dans les mêmes bâtiments. Tout cela, bassins, quais, hangars, magasins, appareils de déchargement, a été creusé, bâti, établi par l'État de Hambourg. Il donne à bail aux grandes compagnies de navigation et aux négociants certains bassins, magasins et bureaux, et perçoit des droits de quai sur les navires qui usent des diverses installations du port, des droits d'entrepôt sur les marchandises gardées dans les magasins publics. Au bout du *Kaiser-Quai*, sur les bords du *Sandthorhafen*, un seul entrepôt de grains a une capacité de quinze mille tonnes. Un bateau peut d'ailleurs, sans acquitter aucun droit, s'ancrer dans le fleuve, décharger sa cargaison sur un autre bateau et inversement ; dans mes visites au port, j'en remarque toujours un certain nombre usant de cette faculté ; en général, ils ne transbordent ainsi que des marchandises d'un maniement facile, et en assez petite quantité.

Le port de Hambourg, magnifiquement installé, pourvu de tous les engins propres à assurer la rapidité du chargement et du déchargement, avait à lutter contre un obstacle spécial dû à son éloignement de la mer sous un climat rigoureux. L'Elbe, même l'Elbe inférieur, en aval de Hambourg, gèle tous les hivers, parfois pour une longue période. On cite certaines années au cours desquelles la navigation a été interrompue pendant deux mois et plus, soixante-deux jours en 1847, quatre-vingt-un jours en 1855, cinquante-trois 1871. Hambourg se trouvait alors bloquée, et cet inconvénient toujours considérable prenait des proportions croissantes à mesure que se développait le mouvement du port. Aujourd'hui Hambourg a triomphé de cet obstacle ; et depuis 1876 on ne signale plus aucune interruption de navigation sur l'Elbe inférieur[1].

1. Sur les *Eisbrecher*, voir l'*Étude sur la navigation intérieure de l'Allemagne* de M. Louis Laffitte, p. 15 à 18. Voir aussi le Guide spécial des *Constructions hydrauliques* à l'Exposition de 1900, section allemande. On peut voir dans cette section, au *Génie Civil*, la reproduction plastique du brisement des glaces sur la Vistule, le plan mural du vapeur brise-glace *Drewenn* et toute une série de photographies ou de modèles de bateaux brise-glace.

Le moyen employé est celui des bateaux brise-glace (*Eisbrecher*). Le premier *Eisbrecher* allemand fut construit pour Hambourg en 1870; depuis lors, les villes commerçantes de la Weser, de l'Oder et de la Vistule inférieurs ont toutes leurs bateaux brise-glace pour entretenir le libre accès de leurs ports. Les plus petits, les bateaux-béliers, rompent la glace avec leur étrave, qui est solidement renforcée; les plus grands sont construits de manière à pouvoir, grâce à l'inclinaison de leur quille et à leur vitesse, monter et peser sur la glace. L'État de Hambourg possède trois *Eisbrecher* du premier type et quatre du second. En dix ans, de 1885 à 1895, il a consacré plus d'un demi-million de marks uniquement à leur entretien.

Tous ces travaux, tous ces efforts étaient nécessaires pour faire de Hambourg le grand port que nous voyons aujourd'hui; mais ils seraient demeurés infiniment moins profitables sans l'absence complète de douanes qui facilitait les transactions commerciales, comme la bonne installation matérielle facilitait les transbordements, comme la régularisation et le déglaçage de l'Elbe facilitaient les transports.

Le port de Hambourg a toujours été un port librement ouvert à toutes les marchandises. Sous le régime hanséatique, l'État même de Hambourg n'était entouré d'aucune barrière douanière; depuis 1888, époque où il est entré dans le *Zollverein*, le territoire du port a été conventionnellement détaché de l'État au point de vue douanier. Il forme un *port franc* de mille vingt-sept hectares, avec environ deux cent quarante hectares de surface d'eau et une longueur de quais qui atteindra prochainement trente kilomètres. Sur la terre ferme, le port franc englobe les entrepôts, les bureaux, quelques chantiers de constructions navales et un petit nombre de fabriques.

L'importance de ces fabriques a souvent été exagérée en France; on s'est imaginé à tort que l'établissement du port franc de Hambourg avait donné naissance à un grand essor industriel en zone franche, sans réfléchir que cet essor aurait pu se produire plus facilement encore alors que l'État de Hambourg tout entier était zone franche. Or, c'est précisément le contraire qui se passait, et si les Hambourgeois ont accepté, en 1888, d'entrer dans l'union douanière allemande, c'est en

grande partie parce que leur isolement douanier, dans le voisinage de pays protégés, nuisait à leurs intérêts industriels. Nous verrons plus loin, à propos de l'avenir industriel de Hambourg, les faits qui appuient cette assertion; voici, en attendant, l'opinion d'un armateur hambourgeois à ce sujet; c'est l'opinion d'un commerçant, et c'est du commerce qu'il s'agit en ce moment : « Votre gouvernement a envoyé ici une commission parlementaire pour étudier la question du port franc. Ces messieurs étaient préoccupés d'une seule chose, de la poussée que l'organisation du port franc avait dû, selon eux, donner à l'industrie; mais l'exemple de Hambourg ne peut pas être invoqué en faveur de cette théorie; c'est à peine si les diverses usines du port franc occupent dix mille ouvriers. Qu'est-ce que cela dans la population de plus d'un million d'habitants qui se groupe autour de Hambourg et d'Altona! *Tout l'intérêt du port franc est dans les facilités offertes aux échanges commerciaux*, et ces facilités sont considérables. Pas de rapports désagréables, pas de discussions avec la douane, pas de pertes de temps résultant de la rédaction des pièces, du compte et de la vérification des marchandises. Aucune surveillance fiscale n'étant exercée, il n'y a pas lieu d'interdire le travail de nuit sur les quais; si à la tombée du jour votre navire est près d'avoir reçu sa cargaison complète, on achève le chargement en quelques heures, on lève l'ancre à minuit, et on gagne ainsi une demi-journée ou une journée; bref, on n'est jamais retardé par la douane, et c'est une énorme économie de temps. »

Un autre avantage du port franc consiste dans la possibilité de manipuler, reconditionner, transformer, mélanger ensemble des marchandises quelconques et les réexpédier sous une forme ou sous une appellation différente sans le contrôle ou l'assistance de la douane. Les manufactures de spiritueux, relativement assez nombreuses dans la zone du port franc, ont précisément pour objet ce genre d'opération, et on peut dire dans un certain sens que leur activité est d'ordre commercial autant qu'industriel. Les négociants en vins et les épiciers qui altèrent un produit naturel pour le rendre marchand ne sont assurément pas des industriels.

En dehors de toute idée de fraude, on comprend facile-

ment comment les conditions d'absolue liberté offertes par le port franc aux diverses opérations du commerce maritime favorisent l'échange de fret. Si Hambourg est demeurée un grand port d'échange de fret, si elle a conservé un marché international toujours croissant à mesure qu'elle devenait un marché allemand des plus importants, elle le doit en grande partie à l'absence de douanes dans le port. Elle aurait gravement compromis ses hautes destinées si, lors de son entrée dans le *Zollverein*, elle n'avait pas conservé la zone franche fréquentée par les navires. Mais la vieille tradition hanséatique la préservait de tout danger à cet égard. Depuis longtemps déjà, Bismarck insistait auprès de l'État de Hambourg pour obtenir son entrée dans l'Union douanière. Les résistances très vives qu'il rencontrait venaient précisément de la crainte qu'avaient les Hambourgeois de détourner d'eux le grand commerce international. La combinaison du port franc fut nécessaire pour calmer cette crainte et permit enfin la réalisation d'un projet particulièrement cher au célèbre chancelier [1].

Hambourg ne s'est pas contentée de faire de son port un modèle d'installation matérielle et un lieu privilégié d'absolu libre-échange. Après avoir offert tous ces avantages à la navigation commerciale, elle a voulu en profiter elle-même et s'est mise à créer une flotte. Comme le mouvement du port et des échanges, l'armement s'est accru à Hambourg d'une façon extraordinaire dans ces dernières années. A ce point de vue-là encore Hambourg a été prête pour le développement de l'Allemagne, et son commerce s'affranchit de plus en plus de la dépendance des armateurs étrangers.

1. Voir les déclarations très nettes de Bismarck à ce sujet dans son discours au Reichstag du 8 mai 1880 : « J'ai expliqué de la façon la plus formelle *(mit grosser Bestimmtheit)* que le droit de Hambourg au port franc ne pourrait cesser que de son propre consentement, et, aussi longtemps que j'aurai à m'en occuper, je veillerai à ce que ce droit ne soit pas restreint à des limites trop étroites pour son application entière et loyale : Il faut un port entièrement et vraiment libre *(ein wirklich voller Freihafen)*, qui réponde à toutes les évolutions qui doivent être accomplies dans un port franc, à tous les avantages qu'on attend d'un port franc. » *(Fürst Bismarks Reden*, herausgegeben von Philipp Stein. VII Band, S.. 322).

V

L'ARMEMENT ET LES GRANDES COMPAGNIES DE NAVIGATION

C'est là d'ailleurs une situation nouvelle. Longtemps, le pavillon anglais a dominé dans le port de Hambourg, comme les influences anglaises sur la place de Hambourg. En 1895, le tonnage des navires anglais entrés dans le port était supérieur au tonnage des navires allemands ; en 1896 seulement l'Allemagne a pris la première place, et elle l'a gardée depuis, malgré une concurrence très vive de l'Angleterre manifestée par l'augmentation de son tonnage. D'après les statistiques de 1898, la part de l'Allemagne est de 45,22 p. cent, celle de l'Angleterre de 43,34 p. cent, et pourtant le tonnage des navires anglais entrés à Hambourg a augmenté de près de cent quatre-vingt mille tonnes de registre entre 1895 et 1898.

L'Angleterre n'est donc pas restée inactive; elle a eu affaire à un compétiteur plus actif qu'elle, ce qui est assurément un triomphe pour l'Allemagne. En cinq ans, de 1894 à 1899, la marine marchande allemande a augmenté de 21,8 p. cent, la marine marchande anglaise de 8,85 p. cent seulement[1].

L'armement de Hambourg conserve d'ailleurs une prédominance marquée sur l'armement allemand en général, en ce qui concerne son propre port. Les deux tiers du tonnage allemand compté à Hambourg en 1898 appartiennent à des navires immatriculés à ce port. Enfin, si l'on remonte à l'année 1880, on constate qu'en dix-huit ans la flotte hambourgeoise a plus que triplé[2].

Dans cette rapide progression de l'armement hambourgeois, les grandes compagnies de navigation à services réguliers

1. Chiffres donnés par l'*Engineering* et cités par le *Monde économique* du 7 avril 1900.

2.

Années	Vapeurs et voiliers réunis	Tonnage
1880	491	244 279
1890	587	538 229
1895	650	664 799
1898	690	758 417

(*Moniteur officiel du Commerce* du 5 octobre 1899.)

tiennent la tête. L'ancien armateur existe toujours à Hambourg, et il prospère, mais ce ne sont pas des maisons particulières (*Firmen*), ce sont surtout des compagnies qui ont développé et transformé la navigation commerciale dans ces dernières années.

Leur naissance a eu pour cause le grand essor de Hambourg, et elles sont devenues elles-mêmes un nouvel élément de prospérité; elles ont joué le rôle d'accélérateurs du mouvement. Pour prendre vis-à-vis du public l'engagement d'envoyer chaque semaine, ou chaque quinzaine, ou chaque mois, un grand paquebot à New-York, dans l'Amérique du Sud, en Afrique, en Chine, il ne faut pas seulement engager de gros capitaux, faire construire une belle flotte, il faut être assuré d'un fret suffisant. C'est pourquoi les services réguliers de navigation n'ont été créés à Hambourg qu'au moment où s'affirmait par un développement extraordinaire la prospérité de ce port. Mais à leur tour ces services réguliers attiraient les marchandises et les faisaient affluer encore davantage vers Hambourg. « Vous exportez peu par Hambourg, sans doute, disais-je à un courtier d'Elberfeld, car Anvers et Rotterdam sont plus près de vous? — Sans doute, mais j'expédie très souvent par Hambourg les marchandises à destination du Mexique ou de Manille, par exemple, parce que j'ai un départ pour ces pays une fois par semaine à Hambourg et seulement une fois par mois à Anvers. Pour les États-Unis, au contraire, Anvers a plus de départs que Hambourg parce que le *Lloyd* de Brême et la *White Star Line* y font escale. Étant donnée la nature des produits que j'expédie, cette question de la fréquence des départs est de la plus grande importance pour moi et prime celle du coût de transport par chemin de fer. Ainsi un ballot d'étoffes de cent kilogrammes va d'ici au port franc de Hambourg, en petite vitesse, avec le tarif de faveur pour l'exportation[1], pour 2 marks 84 pfennigs (3 fr. 55 c.) et il peut, en suivant cette route, arriver au Mexique ou à Manille, huit jours, quinze jours ou trois semaines plus tôt. »

1. Ce tarif est inférieur d'un tiers environ au tarif ordinaire. Les colis qui en bénéficient doivent porter une bande de papier vert avec ce mot : *Ausfuhrgut* (Marchandise d'exportation) et sont dirigés sur le port franc, ce qui évite la fraude, car pour rentrer ensuite dans le territoire du *Zollverein*, ils devraient acquitter le droit de douane afférent aux marchandises qu'ils renferment.

Ainsi l'établissement de services réguliers fréquents détourne les marchandises des routes lentes et incertaines, sans compter celles qu'il détermine à se déplacer par les facilités nouvelles qu'il leur offre.

La plus célèbre et la plus importante des grandes compagnies de navigation hambourgeoises est la *Hamburg Amerikanische Packetfahrt Gesellschaft*, plus connue sous le nom de *Hamburg Amerika Linie*. C'est aujourd'hui une des entreprises les plus considérables de l'Allemagne; elle occupe près de quinze mille employés et rivalise avec le *Norddeutscher Lloyd* de Brême, beaucoup plus ancien qu'elle cependant.

Fondée en 1847, son capital était seulement de trente millions de marks en 1896; il a été portée successivement à quarante-cinq millions en 1897, à cinquante millions en 1898, à soixante-cinq millions en 1899. Elle a émis en outre treize millions de marks d'obligations, et ses opérations sont fructueuses, car elle donne de 6 à 8 pour cent de dividendes. Actuellement sa flotte compte soixante et un navires jaugeant 263 417 tonneaux [1].

Ce qui la caractérise essentiellement, comme son puissant rival le *Lloyd* de Brême, c'est sa promptitude à transformer son matériel de navigation. De tous les bateaux qu'elle possédait en 1886, il n'en reste plus aujourd'hui que trois en service; en 1869, elle a vendu pour onze millions les paquebots à deux hélices *Columbia* et *Normannia* construits en 1889 et 1890 pour les remplacer par deux autres de deux cent neuf mètres de longueur et développant trente-six mille chevaux.

Dans cette lutte au plus grand bateau, la compagnie hambourgeoise est très favorisée par la situation de plus en plus dominante de Hambourg par rapport aux autres ports allemands. L'énorme concentration commerciale qui s'opère au profit de Hambourg assure du fret aux monstres flottants que met à flot la compagnie: celle-ci n'est pas obligée, comme le *Lloyd* de Brême, d'aller chercher des marchandises chez ses voisins pour charger ses bateaux: Hambourg lui en fournit abondamment et en fournit par surcroît aux allèges du *Lloyd*. Le temps n'est plus où un pays possédant un long développement de

1. Sur les navires du commerce immatriculés à Hambourg, voir le *Moniteur officiel du Commerce* du 21 décembre 1899.

côtes avec une grande quantité de petits ports, jouissait d'un sérieux avantage sur ses concurrents. A l'époque de la navigation à voiles et des transports terrestres par roulage, la distribution des marchandises s'accomplissait avec un moindre effort grâce à cette dispersion. Aujourd'hui les moyens puissants dont nous disposons permettent et, par conséquent, favorisent, et par conséquent, nécessitent la concentration des transports. Le très grand navire étant devenu une possibilité, il est devenu une nécessité économique pour les longs trajets, parce qu'il permet la diminution des frais généraux. De même que l'usine moderne à puissants moteurs et à nombreux personnel restreint de plus en plus le domaine du petit atelier; de même la navigation à vapeur par grands bateaux fait reculer de plus en plus le petit voilier. Et, par suite, le grand port, seul outillé pour recevoir, charger et décharger les navires d'un fort tonnage, seul capable de lui fournir un marché pour son énorme cargaison, de lui assurer un fret de retour, affirme de plus en plus sa domination. La France, avec ses ports nombreux, éprouve les inconvénients de ce nouvel état de choses : Bordeaux, Nantes, le Havre, pour ne parler que des plus importants de nos ports commerciaux de l'Atlantique, réclament tour à tour les travaux nécessaires à leur développement, et l'immense bassin de la Palice à La Rochelle, creusé à grands frais, reste désert parce que la concentration préalable nécessaire existe moins encore le long de ses quais qu'à l'embouchure de nos grands fleuves français. Hambourg, au contraire, grand entrepôt de distribution internationale, grand marché d'approvisionnement national, grand débouché d'exportation aussi, offre à la navigation moderne, à un degré très intense, la concentration commerciale dont elle a besoin. Et, à son tour, la concentration des transports appelée en ce lieu par la concentration commerciale donne à celle-ci une poussée nouvelle, en sorte que nous assistons sans doute aux débuts et non à l'apogée du mouvement [1].

1. La concentration commerciale a pour effet de diminuer le fret. Plus un bateau est attiré vers un port par les avantages de vente qu'offre celui-ci, plus il est disposé à y prendre du fret de retour à bon marché. Autrefois le fret de Brême aux États-Unis était moins élevé que le fret de Hambourg aux États-Unis. Maintenant ils s'égalisent sensiblement, parce que la concentration opérée à Hambourg compense l'activité des relations établies depuis longtemps entre Brême et l'Amé-

La ligne *Hamburg Amerika* n'est pas seule à profiter de ces circonstances[1]. La *Hamburg Süd-Amerikanische Gesellschaft* possède vingt-huit paquebots jaugeant plus de cent mille tonneaux. La compagnie *Kosmos* en possède vingt-six jaugeant plus de quatre-vingt-dix mille tonneaux; elle dessert l'Amérique centrale et les côtes orientales de l'Amérique du Sud. La *Deutsche Australische Gesellschaft* a onze navires faisant ensemble quarante-quatre mille tonneaux. La *Woermann Linie*, qui met Hambourg en communication avec la côte occidentale de l'Afrique, a vingt-deux navires, d'environ quarante-trois mille tonneaux. La *Deutsche Levante Linie* envoie ses dix-neuf bateaux en Asie-Mineure, en Grèce, dans la mer Noire, à Alger, à Alexandrie. La *Deutsch Ost-Afrika Linie* dessert la colonie allemande de l'Est africain et la côte orientale d'Afrique.

Enfin, en dehors de ces compagnies de paquebots, un grand nombre de maisons d'armement proprement dites prospèrent à Hambourg. L'essor général des affaires a amené beaucoup d'entre elles à augmenter leur capital; plusieurs créent des relations nouvelles; on me signale entre autres le développement des rapports avec la Russie depuis le nouveau traité de commerce conclu avec cette puissance. Déjà, en vue des résultats futurs du Transsibérien, et pour exploiter l'activité commerciale qu'il a fait naître, un service a été établi par un armateur de Hambourg entre ce port et Arkhangel[2]. D'autre part, le récent voyage de l'empereur en Palestine, l'intervention de l'Allemagne en Extrême-Orient et l'occupation de Kiao-Tchéou, la création d'une colonie allemande en Afrique, etc., etc., sont autant d'occasions immédiatement saisies par les armateurs de Hambourg pour agrandir leur sphère d'action.

rique. Mais alors, par voie de conséquence, la sphère d'action de Hambourg s'agrandit : « Depuis que le fret avec les États-Unis a baissé à Hambourg, j'y envoie des marchandises à destination de l'Amérique du Nord, me dit un tisseur de Breslau, et j'abandonne Brème. De Breslau à Brème cent kilogrammes de cotonnades paient 1 mark 83 pfennigs de transport par chemin de fer; de Breslau à Hambourg 1 mark 70 pfennigs seulement. »

1. Jusqu'en 1871 la compagnie *Hamburg Amerika* était la seule compagnie hambourgeoise de navigation. (Voir *Bericht des Vorstandes des Vereins Hamburger Rheder über das Jahr 1896-97*, p. 1.)

2. *Jahresbericht der Handelskammer zu Hamburg über das Jahr 1899*, p. 6.

VI

L'ESPRIT D'ENTREPRISE DES HAMBOURGEOIS

Il faut toujours en revenir là : Hambourg était prête pour le développement de l'Allemagne, prête à profiter du coup de fortune qui allait en résulter pour elle, et elle est prête encore à tirer parti de toutes les occasions favorables. Elle a une expérience consommée des affaires, et elle est riche, ce qui lui permet d'être hardie avec sagesse. Les jeunes gens élevés dans les milieux les plus opulents ont encore l'habitude et le goût du travail; il n'y a donc pas divorce entre la richesse et l'activité, mais union féconde de ces deux éléments nécessaires. On me raconte que le fils d'un des bourgmestres d'Hambourg, de Sa Magnificence le Bourgmestre (*Seine Magnificenz*), est mort récemment à Java : il était allé faire du sucre ou du café sous ce climat tropical; d'autres fils de famille, riches, considérés, vont s'établir pendant quelques années au Brésil; quand, plus tard, ils reviendront à la Bourse du Café de Hambourg, le *Santos* n'aura plus de secrets pour eux.

Il ne semble pas qu'il y ait, à proprement parler, d'oisifs à Hambourg; tout au plus peut-on craindre qu'il ne s'en prépare une génération actuellement, grâce à un groupe restreint qui me sera reconnaissant de le qualifier de *select*. Dans un club élégant du Jungfernstieg, je suis accueilli par un monsieur des plus corrects, gilet blanc, œillet à la boutonnière d'une longue redingote; il prend ses modèles à Piccadilly et ne s'en cache pas d'ailleurs : « A Hambourg, me dit-il, nous avons tout à fait les habitudes anglaises. » En quelques minutes de conversation, je suis mis au courant de ses goûts et de sa manière de vivre; il adore Paris, respecte Londres, envoie sa femme sur la côte d'Azur et sa fille dans un couvent réputé; tout un côté de sa vie est conforme au programme vide et compliqué de l'élégance cosmopolite, mais sa vie a un autre côté. Je sais d'une façon pertinente quel négoce actif alimente son luxe, comment il y réalise de larges bénéfices par une intelligente direction; seulement, il se dérobe aux

questions que je lui pose à ce sujet et paraît étranger à mes préoccupations vulgaires: ce n'est pas de cela qu'il s'agit au club, une fois la Bourse fermée. Si ce monsieur a un fils, ce que j'ignore, il y a gros à parier que, des deux parts de la vie de son père, il choisira la plus facile.

Toutefois, ce n'est pas là un type courant de Hambourgeois. Des négociants très riches passent de longues heures à leurs bureaux, sont assidus à la Bourse et se permettent peu de distractions. Les jolies résidences qu'ils habitent avec leur famille autour de l'*Aussen Alster* portent sans doute la marque de leur richesse; mais, si j'en juge d'après celles où j'ai pénétré, la vie sérieuse n'en est pas absente, et la conversation avec un hôte étranger n'y est pas lamentablement réduite aux événements mondains, ni étranglée par le snobisme. Des femmes jeunes et élégantes ne font pas difficulté de raconter quels rapports charitables elles ont avec la classe ouvrière, d'expliquer comment et pourquoi les jeunes filles qui font la *Kaffeesortirung* (triage du café) forment un ensemble moins recommandable que les ouvrières employées au tissage du jute, quelles conditions plus favorables présente à leur avis le service domestique par rapport à l'atelier. Et les maris ne rougissent pas d'apporter dans l'entretien l'appui ou le correctif tiré de leur propre expérience, de paraître simplement ce qu'ils sont, des armateurs, des commerçants, des magistrats, des médecins, des hommes de loi. Ils ne sont pas paralysés, diminués par la préoccupation de laisser à leur visiteur l'impression vive de leur mondanité.

Cette manière d'être, particulièrement agréable à l'observateur qui passe et cherche à se rendre compte, est très caractéristique par elle-même. Elle indique nettement l'alliance persistante entre la richesse acquise et le travail productif. Je comprends mieux, après avoir constaté cette alliance, ce qu'on me dit à Hambourg et un peu partout en Allemagne du rôle très fécond des banques dans les entreprises industrielles et commerciales. « Ici l'argent est confiant »... « Les banques nous soutiennent beaucoup »... « Pas de grandes affaires qui n'aient derrière elles un *consortium* de banques »... « Dans ce pays on a fait, pour ainsi dire, *l'éducation du capital* »... tels sont les témoignages concordants que je recueille de toutes parts chez

les armateurs, les industriels, les négociants, les consuls, les économistes : inutile d'ajouter que les banquiers n'y contredisent pas. Mais est-il surprenant que le capital soit si bien instruit des emplois utiles que peut lui donner le travail quand ceux qui détiennent ce capital sont restés eux-mêmes directeurs de travail? N'est-ce pas là le grand secret de cette « éducation du capital », dont me parlait un peu solennellement un professeur ?

Le travail a besoin, lui aussi, d'une éducation, et elle n'est pas négligée à Hambourg. A côté de l'apprentissage pratique que le marin acquiert à bord de son navire, le commerçant à son comptoir, l'ouvrier à son usine, il y a une instruction professionnelle raisonnée pour le compléter. L'an dernier, l'École de navigation de Hambourg célébrait le centième anniversaire de sa fondation, et la Chambre du commerce lui rendait ce témoignage qu'elle s'était toujours tenue à hauteur des exigences croissantes des temps nouveaux[1]. A côté d'elle ont surgi, avec un but analogue, une série d'autres instutions : Examens pour les mécaniciens de la marine depuis que l'importance et la complication des machines en rendent la direction plus difficile ; École technique de construction navale ; École industrielle *(Gewerbeschule)* ; Société de construction navale *(Schiffbautechnische Gesellschaft)* conçue d'après le modèle anglais de *l'Institute of Naval architects* ; Établissement spécial pour l'étude des maladies propres aux contrées tropicales *(Tropenhygienisches Institut)* ; bateaux-écoles pour la navigation à voiles, etc. A Hambourg, comme dans le reste de l'Allemagne, l'application persévérante, patiente, qui ne se laisse pas décourager par l'éloignement du but, ni par la lenteur des résultats, a préparé de longue main tout ce que nous voyons aujourd'hui.

Tant d'écoles et de sociétés resteraient à peu près stériles si un vigoureux esprit d'entreprise ne venait souffler la vie, féconder, mettre en œuvre. Le Hambourgeois a l'esprit en éveil et n'attend pas que les affaires viennent à lui ; il va à elles. Une maison française de tissage établie à Pondichéry était entrée, il y a quelques années, en rapports avec un négociant

1. « *Den gesteigerten Ansprüchen der neueren Zeit ist sie immer gerecht geworden.* » *(Jahresbericht der Handelskammer 1889.* S. 44.)

de Hambourg qui lui avait donné du travail à commission pour l'Amérique du Sud. A peine la guerre de Madagascar prenait-elle fin qu'elle reçut de ce négociant une commande de 280 000 francs, livrable à Madagascar. Il voulait essayer ce nouveau marché. « Et le commerce français se plaint de ne pouvoir pas faire d'affaires ! » s'écriait en levant les bras au ciel le fabricant qui me racontait le fait.

Partout où j'ai l'occasion d'interroger des Allemands exportateurs, je m'informe des moyens qu'ils emploient pour atteindre les marchés étrangers : « Vous avez des agents, sans doute ? — Oui, mais surtout nous nous déplaçons nous-mêmes. Quand nos enfants ont terminé leurs études, nous les mettons deux ou trois ans au comptoir pour faire un premier apprentissage, puis nous les envoyons à l'étranger visiter nos correspondants, notre clientèle, chercher des débouchés nouveaux. Et ils ne ménagent pas leur peine. » Impossible de douter de leur parole. Les consuls anglais se plaignent amèrement de cette avalanche d'Allemands, instruits, soigneux, laborieux, actifs, qui débarquent dans tous les pays du monde après en avoir étudié la langue, s'informent des goûts du consommateur, prennent des modèles, les font exécuter dans les fabriques allemandes, et forcent de plus en plus le commerce anglais à reculer, triomphant de sa situation de premier occupant par le bon marché des produits allemands et leur correspondance parfaite aux habitudes de l'acheteur[1].

L'habitude de soigner la clientèle se révèle ici par mille traits de détail. Les prospectus à destination de l'étranger sont toujours rédigés dans la langue du pays, avec les indications de poids, de métrage, de prix, en mesures et en monnaie du pays. Un soir, j'écrivais dans la salle de lecture d'un hôtel de Hambourg; un armateur norvégien faisait sa correspondance à côté de moi; on lui annonce une visite. Je vois entrer un jeune Allemand qui s'exprime correctement en anglais et apporte un assez long mémoire rédigé également en anglais; mon voisin refuse d'en prendre connaissance; il a conclu marché avec une autre maison pour la réparation de son bateau, il n'a que faire de nouvelles offres de service : « Mais,

1. Voir *l'Angleterre et l'Impérialisme*, par Victor Bérard, surtout le chapitre du *Rationalisme allemand*.

reprend l'Allemand, nous pourrions peut-être nous charger d'un travail de détail ; vous aviez parlé cet après-midi d'un canot à faire repeindre. » Et il part avec la commande modeste qu'il a sollicitée à défaut de celle qui lui échappe, empressé, un peu obséquieux, ayant passé la fin de sa journée à établir un projet en langue étrangère, ayant employé sa soirée à une démarche inutile, mais ne négligeant pas le très peu qu'il trouve moyen d'en retirer. Je ne me représente pas un Anglais consentant à prendre cette peine en dehors des heures consacrées aux affaires, ni songeant à conclure une transaction aussi minime quand il s'est dérangé pour un intérêt important.

Cela est très à l'avantage des Allemands dans la lutte pied à pied de la concurrence moderne. J'ai moins confiance dans une qualité que j'entends beaucoup vanter ici et à laquelle nombre de personnes attribuent une partie notable des succès de l'Allemagne. « Ah! si vous saviez, me dit-on, quelle discipline règne dans les familles! Les enfants sont tenus sévèrement, marchent au doigt et à l'œil, même mariés, même associés aux affaires de leur père. » Et on me cite des traits, celui-ci par exemple. Un jeune Allemand de Barmen revient au comptoir paternel après un court voyage de noces. Arrivé le matin, il va saluer son père qui lui tient ce langage : « Nous avons en Russie des intérêts qui périclitent; tu vas prendre ce soir le train de nuit, tu iras à Pétersbourg, Moscou, etc., et tu resteras tout le temps nécessaire. Ne t'inquiète pas de ta femme, nous en aurons bien soin. » Et le fils se met en route sans observations. Sans doute, c'est une solution pour la difficulté présente; mais est-ce bien une solution durable? Ce fils qu'on expédie si cavalièrement n'en ressent-il aucune mauvaise humeur? Et ne finira-t-il pas par trouver qu'on ne le consulte guère? sans compter que, s'il était parti de son plein gré, il aurait sans doute plus de cœur à la besogne.

A entendre si souvent vanter la discipline, on se demande si vraiment les choses marchent par elle dans le commerce allemand, si elles ne marcheraient pas sans elle, et si la survivance d'anciennes habitudes est bien une garantie pour l'avenir. Mais trop de marques indiscutables d'une initiative individuelle très énergique sont là pour prouver que la disci-

pline n'est pas la seule force, même actuellement, que, si elle a pu organiser d'une certaine manière l'action commune, elle n'est pas la source de cette action, et que, dans cette masse allemande un peu pesante, un peu inerte, il s'est rencontré en quantité suffisante un levain très agissant. Les anciens centres industriels de la Wesphalie, les populations du Hanovre ont fourni beaucoup de cet élément actif. Hambourg, tout particulièrement, a été par son ancienne formation hanséatique un élément excitateur et vivifiant.

VII

L'AVENIR INDUSTRIEL DE HAMBOURG

Le développement considérable du commerce de Hambourg depuis trente ans, les chances qu'il a de grandir encore, ne doivent pas faire perdre de vue l'essor industriel qui se prépare en ce moment dans l'ancienne ville de la Hanse.

En entrant dans le *Zollverein* en 1888, l'État de Hambourg a renversé la barrière économique qui s'opposait à la constitution d'une grande industrie sur son territoire. L'absence de douanes qui favorisait si puissamment son commerce se retournait contre lui au point de vue industriel. Isolé, séparé de tout marché par des tarifs douaniers, l'État de Hambourg ne pouvait pas fabriquer.

Il le sentait si bien qu'il recourut à un artifice assez curieux pour créer une zone douanière industrielle, pour détacher de son territoire un certain espace considéré comme faisant partie de l'union douanière allemande. Cet entrepôt à rebours, connu sous le nom de *Zollverein Niederlage*, se composait d'un terrain entouré de murs élevés, avec une ou deux entrées seulement; on avait bâti là des usines soumises aux mêmes conditions que celles du *Zollverein*, payant des droits d'entrée pour leurs matières premières ou leur outillage, s'il y avait lieu, mais écoulant librement leurs produits sur le marché allemand du *Zollverein*.

Cette concession faite aux intérêts industriels ne réussit pas,

et l'on finit par comprendre que la solution efficace était à l'inverse : l'État de Hambourg entrant dans l'union, mais le port et ses annexes restant en dehors. Le port était le vrai terrain du commerce ; le reste pouvait être laissé à l'industrie.

Ce fut l'importance des besoins industriels qui amena enfin cette solution. Il y avait un tel intérêt à opérer dans le voisinage du port certaines transformations de produits que les petites villes prussiennes d'Altona, de Harburg, s'essayaient à fonder des industries ; mais ni les capitaux, ni l'initiative, ni l'expérience des Hambourgeois ne venaient féconder ces entreprises « étrangères ».

Depuis 1888, la situation tend à se modifier rapidement. En dix ans, le nombre des fabriques hambourgeoises a passé de 876 à 1 565, le nombre des ouvriers de 24 910 à 42 403[1]. Encore ces chiffres ne représentent-ils pas exactement le progrès industriel proprement dit. Il est probable, en effet, que dans les 876 fabriques de 1888 on compte les établissements de triage de café *Kaffeesortirung)* qui emploient un grand nombre de femmes, mais qui représentent une opération commerciale, un travail de magasin. Les fabriques hambourgeoises étaient surtout jusqu'à cette époque des dépendances du commerce ; aujourd'hui on établit de vraies usines. Par exemple, l'industrie textile est représentée depuis assez longtemps déjà par des fabrique de jute. Il fallait des toiles grossières pour une infinité d'emballages, des sacs pour distribuer par quantités moindres les grains qui arrivaient par grandes masses à fond de cale des navires ; c'était encore là une fabrication annexe du grand mouvement des transports hambourgeois. Au contraire, le traitement des charbons et des minerais marque l'ère nouvelle qui s'ouvre[2].

Hambourg compte actuellement deux fabriques de coke, l'une traitant des charbons anglais, l'autre liée au syndicat

1. *Moniteur officiel du Commerce* du 17 mai 1900.

2. La Chambre de commerce de Hambourg a décidé qu'à partir du 1er janvier 1900 elle s'adjoindrait une *Industrie Kommission*, composée de vingt-quatre membres, dont six choisis dans son sein et dix-huit parmi les représentants des industries de Hambourg. Cette mesure indique bien l'importance croissante prise par l'industrie. (Voir *Jahresbericht der Handelskammer zu Hamburg über das Jahr 1899*, s. 25).

westphalien des cokes. A elles deux elles produisent annuellement cent trente mille tonnes ; une troisième est à la veille de s'établir. « Nous sommes merveilleusement placés à Hambourg pour vendre du charbon et du coke à cause du grand nombre de vaisseaux qui viennent ici, me dit-on. On peut toujours revenir avec ce lest. C'est une des grandes forces de l'Angleterre d'avoir toujours son charbon et son coke pour lester les bâtiments qui déchargent chez elle. Précisément, beaucoup de vaisseaux anglais nous apportent des marchandises encombrantes, blé, phosphates, et acceptent des chargements de charbon et de coke pour un fret moindre que celui qu'ils exigeraient en Angleterre. Il faut profiter de cet avantage dû à l'énorme concentration de notre commerce, à l'attraction que notre port exerce par son importance. »

Le charbon et le coke se trouvant ainsi avoir un grand marché à Hambourg, Hambourg ayant derrière elle tout le *Zollverein* comme débouché, rien ne s'oppose plus à ce qu'elle devienne un centre métallurgique. Les minerais suédois et espagnols lui arriveront avec la plus grande facilité, et ils tiennent toujours une énorme place dans la métallurgie allemande. A Rheinhausen, à une distance relativement faible des gisements métallifères du Luxembourg, Krupp élabore beaucoup de minerais de Bilbao : quatre vapeurs lui appartenant circulent constamment entre ce port et ses hauts fourneaux. Dans la Haute-Silésie, je vois aussi du minerai suédois et espagnol malgré la proximité de Tarnowitz. Hambourg peut donc lutter avec ses concurrents allemands au point de vue de la matière première ; elle peut même lutter avec avantage parce qu'elle aura de grandes facilités de déchargement. On m'explique que la batterie de hauts fourneaux projetée à Hambourg sera merveilleusement outillée à ce point de vue ; le charbon et le minerai doivent passer mécaniquement de la cale du bateau mis à quai dans le haut fourneau.

Reste la question de la vente des produits, et Hambourg jouira, pour la métallurgie comme pour le reste, de sa situation privilégiée. Elle est le lieu de distribution le plus merveilleux pour tout le bassin de l'Elbe, et cette voie magnifique de l'Elbe traverse de part en part, en plein centre, le territoire du *Zollverein*. Le marché intérieur sera donc atteint par elle dans

les meilleures conditions, et, si ses usines se trouvaient plus tard en mesure de faire de l'exportation métallurgique, elle serait prête encore à profiter de cette circonstance nouvelle; son port, sa flotte, ses marins, ses commerçants sont là pour charger, transporter, vendre ses fontes, ses fers ou ses aciers.

Il est difficile, on le voit, de prévoir les limites auxquelles s'arrêtera le développement de Hambourg. On n'aperçoit dans son commerce si actif aucune marque de dépression prochaine. Ceux qui le détiennent actuellement joignent à la richesse et à l'expérience acquises une hardiesse d'initiative, une ardeur au travail remarquables; le pays dont elle fait aujourd'hui partie intégrante, sans avoir aliéné son autonomie, marche d'un pas assuré vers une prospérité grandissante, lui envoie et lui demande toujours plus de marchandises, élargissant ainsi sans cesse la base de son négoce; et, à côté de ces causes de progrès commercial, un nouvel avenir, un avenir industriel s'annonce.

Hambourg entre dans une troisième période d'existence. Elle a vécu longtemps isolée commercialement de l'Allemagne. Cet isolement était imposé par les circonstances et l'association avec les autres villes de la Hanse l'accusait encore. Ces villes maritimes semblaient n'avoir rien de commun avec les pays de terre ferme. C'était la première période. La seconde s'est ouverte quand l'Allemagne, cessant d'être le « pays pauvre » d'autrefois, s'est couverte d'usines, a forcé son sol à produire à force de soins, de travail et de science; Hambourg a grandi alors par elle, en même temps qu'elle l'aidait à grandir, mais elle restait encore exclusivement « marchande », et non productrice. L'entrée dans l'union douanière, en lui fournissant un marché intérieur, a ouvert pour elle la troisième période, celle où l'industrie viendra se joindre au commerce extérieur et au commerce intérieur pour faire de Hambourg le centre le plus actif du continent européen.

PAUL DE ROUSIERS

UNE VENDETTA PROVENÇALE

AU XVIE SIÈCLE

Il est, dans l'histoire moderne, peu d'époques aussi intéressantes que le XVIe siècle, siècle artiste et batailleur où la poussée de la sève humaine s'exerce avec une égale puissance sur les facultés physiques et sur les facultés intellectuelles, où, tandis que fleurissent les lettres et les arts, les caractères prennent une trempe extraordinaire, et les mœurs une violence inouïe.

L'épisode tragique que je vais raconter appartient à cette période singulière. C'est l'histoire très authentique d'une rivalité d'amour-propre entre deux grandes familles provençales, les Castellane et les Quiqueran, et des cruelles représailles qui en furent la suite, vraie vengeance florentine transportée en Provence ou, si mieux l'on aime, véritable vendetta corse qu'on rencontre avec surprise en nos pays de mœurs habituellement douces, mais qui ne paraît pas avoir étonné les contemporains. J'en emprunte les détails aux actes publics du temps, à des documents de famille inédits, et surtout au livre de raison de Pierre de Quiqueran-Beaujeu, qui vivait à Arles dans la première moitié du XVIIe siècle. On ne trouvera pas mauvais que je dise ici quelques mots de ce personnage et de la famille à laquelle il se faisait gloire d'appartenir.

*
* *

L'auteur du précieux document[1] que je cite n'a pas marqué dans l'histoire. Nous ne voyons même pas qu'il ait rempli ces charges municipales où, pendant quatre siècles, chaque génération de sa maison figure avec honneur. C'était cependant un homme de grand sens et d'un esprit cultivé : ses Mémoires en témoignent. Il se consacra exclusivement à relever la fortune de sa famille et, suivant le judicieux usage de son temps, il consigna dans un livre de raison les principales actions de sa vie. La bonne grâce qu'il met à s'en expliquer est pleine de saveur :

Pierre, troisième des enfants de Franceois de Quiqueran et de Jeane de la Rivière est moy qui, mouindre en vertu, ne puis rien dire de moy qui mérite d'être escript, et, si la bonté de mes descendants ne me faisait espérer ceste grâce de ne trouver pas mauvais que je parle de moy, puisque Dieu m'avoit destiné d'estre du nombre des estalons de la race et d'avoir l'honneur d'avoir esté choisi pour estre le chef d'une branche des Quiquerans, je n'en oserois dire mot.

Justement fier du nom qu'il portait, notre gentilhomme a voulu fixer dans la mémoire de ses descendants les principales actions de leurs aïeux, en même temps que ses propres actions. C'est ainsi que nous lui devons de curieux renseignements sur les générations de Quiqueran qui l'ont précédé. Je ferai à cette partie de ses Mémoires de nombreux emprunts; le lecteur n'aura pas à s'en plaindre.

Les Castellane sont trop connus pour que j'aie à m'étendre sur leur origine et leur illustration. Dès le XIe siècle, ils se prétendaient souverains dans la seigneurie dont ils portaient le nom. Leurs grandes alliances, leurs nombreux fiefs, les charges importantes qu'ils avaient remplies les plaçaient au premier rang de la noblesse provençale du XVIe siècle.

Illustres dans leur province, les Quiqueran sont au con-

1. Le livre de raison de Pierre de Quiqueran-Beaujeu est daté de 1643 et porte en suscription : *Mémoires de nostre maison et de quelques menues affaires.* Passé, avec tous les biens de la branche de Quiqueran-Beaujeu, dans la famille aujourd'hui éteinte des marquis de Barras, il est actuellement en la possession d'un érudit arlésien, à la complaisance duquel j'en dois la communication. Ce très intéressant document est resté manuscrit jusqu'à présent.

traire mal connus dans le reste de la France. Le contraste n'est pas rare, car de même que les provinces sont venues successivement s'absorber dans la grande unité française, de même les illustrations locales se sont éclipsées devant des illustrations souvent de moins bon aloi, sur lesquelles se reflétait le rayonnement de la couronne. Tel fut le sort des Quiqueran dont le renom ne dépassa guère les limites de la province qui les vit naître. Quant à leur origine, Pierre Quiqueran la définit ainsi : « Comme la meilleure et la plus advantageuse marque de noblesse est d'en ignorer l'origine, nous pouvons présumer quelque advantage de ne sçavoir pas où et par qui les Quiqueran ont commencé. »

Les Quiqueran connaissaient, en effet, si mal leurs origines, que Pierre ne les fait pas remonter au delà du XIIe siècle. « Le plus vieux tiltre de noblesse que j'ay peu rencontrer, Cœsar Nostradamus en son Histoire de Provence, f. 126, me l'a produit, disant qu'en 1150, Rostang Quiqueran se trouva parmi les barons et gentilshommes qui s'estoient partialisés pour les intérêts de la princesse Stéphanette des Baula. » Mieux instruit, il n'eut pas manqué de se rattacher à Wicherannus, qualifié *Princeps* et conseiller de Boson II, comte de Provence en 965, et aux nombreux *Guicheranus*, *Guikiranus*, nommés dans les chastes du XIe siècle du célèbre cartulaire de l'abbaye Saint-Victor de Marseille[1]. Ces noms à consonance germanique sont manifestement la forme primitive du nom de Quiqueran et attestent que ceux qui les portaient étaient du nombre des conquérants et, par conséquent, des seigneurs féodaux. Du XIe au XIVe siècle, les Quiqueran s'éclipsent presque complètement. Ils reparaissent au XIVe siècle, comme consuls et conseillers, mais au rang des bourgeois. Enfin, ils remontent au rang de noblesse avec Jehan de Quiqueran, qui, en 1439, acquiert du roi René la baronnie de Beaujeu démembrée du domaine royal[2]. Ce Jean paraît avoir relevé la fortune de la famille[3]. Son petit-fils

1. Cartulaire de Saint-Victor. Chartes 19, 20, 29, 30, 32, 33, 159, 233, 459.

2. Beaujeu (Castrum de Bello joco) est aujourd'hui un village de 265 habitants, dans le canton de la Javie, arrondissement de Digne, département des Basses-Alpes.

3. Il était conseiller du roi René, et figure, dans les actes municipaux, en tête

Antoine la porta à son apogée. Les descendants d'Antoine et de ses frères Aimar et Jean la soutinrent, avec des phases diverses, jusqu'à l'époque toute récente où la descendance masculine de cette illustre maison s'est éteinte en la personne du marquis de Quiqueran-Beaujeu, marié à Joséphine-Désirée, fille du comte Claude de Beauharnais et sœur consanguine de la grande-duchesse Stéphanie de Bade.

Les Quiqueran s'honoraient des plus hautes alliances : c'est ainsi qu'ils s'étaient successivement alliés aux Sabran, aux d'Arlatan, aux Porcelets, aux Renaud d'Alleins, aux Castillon, aux Pontevès, aux d'Eyguières, aux Castellane : aux Grasse, aux Grimaldi, aux Forbin, Soliers, aux Meyran, de Grille, aux Foix, etc.

Le premier de cette famille qui retienne notre attention, et aussi le premier sur lequel s'étende notre annaliste familial, est « Anthoine de Quiqueran, baron de Beaujeu, maistre d'hôtel soubs François Ier[1], fils aisné de Gauchier et de Sybile de Castellane; il eust pour fame Anne de Soliers, fille à Palamède de Fourbin, seigneur dudit lieu, lieutenant pour le Roy en Provence. Il fust 3 fois premier consul d'Arles en 1527, en 1518 et en 1512... » C'est le propre père de l'un des héros de notre histoire, de celui-là même dont l'orgueil donna naissance à la vendetta que j'entreprends de conter. Le père aide à comprendre le fils, et c'est pourquoi je ne puis le passer sous silence.

Cet Anthoine estait fort bien auprès de François premier. Il estait son mestre d'hostel, possedoit des grands biens qu'il avait recueillis de son père et de son grand père qui n'en avaient pouint aliéné, à ce que je puis juger. Il vivoit fort spendidement, mangioit

des conseillers nobles, avec la qualification de magnifique chevalier, son fils Gaucher, père d'Antoine, fut député par la province en 1483, auprès du roi Charles VIII, avec André de Grimaldi, évêque de Grasse et François de Vintimille, seigneur de Turriès, pour demander la révocation de certains dons royaux de Louis XI. Il fut premier consul d'Arles en 1498.

1. Le baron de Beaujeu avait été chargé, en 1515, d'aller complimenter François Ier sur son avènement et de lui porter le serment de fidélité de la ville d'Arles. C'est sans doute sa qualité de premier conseiller noble qui lui valut cet honneur, car il n'était pas consul cette année-là. Ce fut à cette occasion que le roi le nomma son maître d'hôtel. Il demeura quelque temps à sa cour pour remplir sa charge. Alphonse de Renaud, premier consul, qui avait été associé à sa mission, reçut le titre de valet de chambre du roi.

en vaiselle d'argent, plats et assiettes, son buffet étoit richement garni de vaisselle d'argent. Sa maison etoit la mieux meublée de tapisseries et autres meubles. Il avoit sa chapelle qu'il me souvient d'avoir veu dans sa maison possédée de mon temps par le feu marquis de Bressieux, aujourd'hui vendue et dépiécée. Il faisoit dire tous les jours la messe chez lui, avoit un aumosnier et le service de la chapelle d'argent. Il portoit une chesne d'or sur lui de quatre cents escus d'or au soleil. Il avoit une bassine d'argent à recevoir l'eau de son buffet. Enfin, il le portoit fort haut et si n'avouait-il de n'avoir que douze mille escus de rente quoiqu'il eut le Sambue, Manusclat, joyeuse garde, des pansions et vignes, le grand et le petit mas de Beaujeu, Vaquières, Monroux, le mas Marletat, la baronnie de Beaujeu et beaucoup d'autres moïens. La tradition et son journalier m'asseurent qu'il commandoit deux galères, la Patronne et la Capitane, lors de la venue du pape Clément à Marseille et qu'Aimar son frère en avoit le soing. Anthoine mourut en 1530 ab intestat d'une longue maladie et dans son lit en Arles; *stantibus masculis fœmina non succedunt* : Gauchier et Pierre partagèrent le bien et les deux filles furent légitimaires...

Voilà certainement d'intéressants détails. Mais, intentionnellement ou par oubli, Pierre de Quiqueran passe sous silence l'un des actes les plus notables de son aïeul.

Ce « preud'homme », ce sage auquel ses concitoyens, par un honneur exceptionnel, conférèrent trois fois la première charge municipale, honneur recherché par les premières maisons du Midi, les d'Uzès, les Porcellet, les Castellane, les Pontevès, etc., n'était point exempt des passions de son temps. A telles enseignes qu'il se battit en duel avec un jeune gentilhomme d'Arles, Accurse de la Tour, et le tua. La mémoire de ce duel et de son issue tragique est perpétuée par la chapelle expiatoire qui subsiste encore de nos jours, à l'entrée des Aliscamps d'Arles, et qui a gardé le nom de chapelle d'Accurse.

Un arrêt du Parlement de Provence du 1er février 1520, que je n'ai pu malheureusement retrouver[1], avait condamné Antoine de Quiqueran à payer deux cents écus d'or pour la

1. Lorsque, en 1590, le duc de Savoie, Charles-Emmanuel, entra en Provence, sous prétexte de défendre les catholiques, mais en réalité dans l'espoir de s'emparer de cette belle province, il prit soin de faire brûler les archives du Parlement d'Aix, afin de détruire toutes les pièces que l'on aurait pu opposer aux prétentions qu'il élevait.

construction d'une chapelle et trois cents écus pour la fondation d'une messe quotidienne. Le prix fait de la construction fut donné le 31 mai 1520 par Louis de la Tour, père d'Accurse, et sa chapelle fut achevée le 25 novembre 1521. Aux termes de l'arrêt, la nomination du chapelain appartenait à la famille de la Tour. Antoine de la Tour, chanoine, prit possession de la chapellenie le 4 décembre 1521.

Conformément à la législation du temps, Accurse de la Tour, tué en duel, fut privé de la sépulture ecclésiastique. Il fut enseveli en dehors des Aliscamps, mais le plus près possible de la terre bénite, au pied même du mur d'enceinte du célèbre cimetière. « La chapelle, bâtie à côté de la tombe, resta, comme elle, en dehors du lieu consacré aux inhumations chrétiennes. Le fait du duel est expliqué par un bas relief sculpté sur la frise de la porte. Deux hommes armés marchent l'un contre l'autre. L'un d'eux, le pied appuyé sur une tête de mort, symbole significatif de l'issue du combat, donne le signal en sonnant de l'oliphant[1]. » La chapelle est adossée à un arceau roman qui décorait autrefois l'entrée du monastère de Saint-Césaire, transféré au xe siècle dans l'enceinte de la ville, et qui marquait l'entrée du cimetière. Dans la paroi de l'arceau se trouve un tombeau gothique décoré d'un écusson effacé et d'attributs chevaleresques. Des ciceroni ignorants le désignent comme la sépulture du duelliste; c'est à tort, car il est antérieur d'un siècle à la construction de la chapelle d'Accurse. La tombe, la chapelle, dorés par l'ardent soleil de Provence, forment, avec les arbres verts qui les abritent, un décor pittoresque, admiré des nombreux touristes qui visitent ces lieux. Au commencement de ce siècle, une grande croix de pierre érigée à quelques pas de la chapelle marquait encore la place où périt Accurse de la Tour. Elle a disparu aujourd'hui.

Nous aimerions à connaître les causes et les circonstances du combat singulier dont la mémoire est ainsi perpétuée. Mais les annalistes du temps se bornent à relater le duel et son issue, sans entrer dans aucun détail. Tout ce qu'ils nous apprennent, c'est que l'adversaire malheureux de Quiqueran

1. H. Clair, *Monuments d'Arles*.

était un jeune homme appartenant à une famille de bonne noblesse arlésienne, dont la force et la violence héréditaires étaient proverbiales et qui portait le surnom significatif de *brau* (taureau, en provençal)[1].

Le duel eut lieu en 1517. A cette époque, Antoine de Quiqueran était dans la maturité de l'âge. Il avait été premier consul cinq ans auparavant, Marié et père de famille, il ne pouvait invoquer l'excuse d'un juvénile emportement. Il paraît, au surplus, que, malgré son issue tragique, ce duel ne lui fit rien perdre de l'estime de ses concitoyens, car, dès l'année suivante, ils l'élevaient pour la seconde fois à la dignité de premier consul.

Après cette digression nécessaire, revenons à l'intéressant manuscrit de Pierre de Quiqueran, et abordons avec lui le premier épisode du drame qui nous intéresse.

*
* *

Gauchier de Quiqueran, chevalier, baron de Beaujeu, fils d'Anthoine et d'Anne de Soliers, doué des plus belles parties qui peuvent rendre un cavalier digne d'immortelle mémoire (Ainsin parle celuy qui a faict l'éloge de Messire Pierre, évesque de Sènes, son frère) feust marié à Catherine d'Oraison, fille du vicomte de Cadenet, en 1542 ou environ... Il feust premier consul d'Arles en 1542.

Un an et demi ou environ, il se maria avec Catherine d'Oraison, dont il eust un seul fils nommé Anthoine, garçon maladif. Fort peu de temps après, à l'âge de 21 à 22 ans, il fit une levée de gens de pied pour aller rejoindre l'admiral d'Annebaut[2], lors de ceste nombreuse armée d'environ cinquante mille hommes qu'on avoit destinée pour l'entreprise de Perpignan. Soubs le règne de François Ier et pour

1. Louis de La Tour, d'une noble et ancienne famille de Naples, fit le sacrifice de ses biens pour s'attacher à la maison d'Anjou qu'il suivit en Provence. Le roi Louis II lui donna des terres considérables en dédommagement de celles qu'il avait abandonnées. Ce seigneur s'établit dans la ville d'Arles où ses descendants soutiennent avec distinction son illustre noblesse. — *La Lauzière*, année 1414. *Abrégé chronologique*, p. 269.

2. Au mois de mai 1542, François Ier rompit la trêve conclue avec Charles-Quint et lui déclara de nouveau la guerre. Dans l'espoir de conquérir le Roussillon, il forma une armée de 40000 hommes de pied, 2000 hommes d'armes et 2000 chevau-légers et en donna le commandement au dauphin et sous lui à l'amiral d'Annebaut. Cette armée investit Perpignan à la mi-août, mais la vigoureuse défense des assiégés et les secours que leur envoya Charles-Quint obligèrent le dauphin à lever le siège à la fin de septembre. C'est à cette expédition que prit part Gaucher de Quiqueran.

subvenir aux fraits de ceste levée de gens de guerre, il engagea en Avignon sa chaîne d'or de quatre cents écus. »

Avant de faire le voyage de Perpignan, n'ayant point encore des enfants, il fit son testament et dict qu'il le faict avant d'aller à la guerre pour le service du roy (François I). Le testament est rière moy[1] en latin reçeu par Albert, notaire d'Arles où il eslit sa sépulture au monument de ses encestres aux Jacobins, faict Madame sa mère tuteresse de ses biens et éducatrice de ses enfants, s'il en ha, faisant le premier masle héritier universel de ses biens.

En 1541, il eust une grande querelle avec Louis de Castelane, seigneur de Laval. Comme Gauchier estoit baron d'une fort encienne baronie, aliénée du domaine, outre l'envie qui estoit parmi ces deux maisons de Laval et de Beaujeu, il présumoit d'estre placé le premier au conseil de nostre maison commune. Les gentilhommes de ce temps là étoient assis touts d'un côté et les bourgeois estoient en possession de la mesme coustume de se tenir touts ensemble de l'autre. Arrive que Louis de Castelane, arrivant le premier au conseil, s'assist au haut bout du costé des nobles. Gauchier y arrivant demande à Louis de luy faire place, qui ne se voulant pas reculer, receut un soufflet par Gauchier. La tradition porte qu'Anne de Soliers, sa mère, le porta à cet excès dont arriva la perte des biens et des personnes de cette grande maison. Ceste injure attira mille suites malheureuses. On dit qu'il se voit dans les vieilles escriptures de la maison de Laval que ceux qui se meslèrent de ceste querelle trouvèrent à propos de les faire batre et que Gauchier blessa Louis à la main et tira de son sang, sans que l'autre feust assez heureux pour en avoir, ce qui nourrit une immortelle vengeance.

J'ouvre ici une parenthèse.

Il fallait que les questions de préséance tinssent bien à cœur aux gentilhommes d'Arles et qu'elles eussent déjà fait naître bien des querelles, puisque, dès 1521, le conseil de ville avait jugé nécessaire de décider, par une délibération spéciale (25 mars), qu'à l'avenir, les sièges et places au conseil appartiendraient, sans aucune distinction, au premier occupant. C'est sans doute cette délibération qu'invoquait Louis de Castellane, tandis que Gaucher de Quiqueran revendiquait un droit qui semble avoir été reconnu à sa famille un siècle durant. Dès 1449, Jehan de Quiqueran-Beaujeu est nommé le premier dans les délibérations du conseil. Il en est de même, après lui, de son fils Gaucher et de son petit-fils

1. Chez moi.

Antoine. Les Castellane ne viennent qu'après, en fort bonne compagnie d'ailleurs, avec les Porcellet, les Pontevès, les d'Eyguières, les Castillon, les d'Allamanon, etc. En 1479, Honoré de Castellane, le premier de son nom qui se soit établi à Arles, figure le dernier, sans doute parce qu'il était le dernier entré au conseil. Son fils Honoré II, père de Louis, vient au neuvième rang en 1505. Gaucher de Quiqueran avait donc pour lui une incontestable possession d'état.

Je me suis demandé si ce conflit destiné à avoir de si tragiques conséquences n'avait pas d'autres motifs qu'une fortuite querelle de préséance. Cette querelle elle-même eut certainement ses causes profondes dans la rivalité antérieure des deux maisons de Castellane et de Quiqueran. Au moment où, vers le milieu du xve siècle, Honoré de Castellane fut amené à se fixer à Arles par son mariage avec une noble héritière, Madeleine Boïc, les Quiqueran étaient au pinacle. Le chef de la famille, Jehan, venait d'acquérir du roi René la baronnie de Beaujeu, à laquelle étaient attachés des droits honorifiques très importants. Conseiller en titre du roi, ancien viguier de Marseille, il était aussi influent dans sa ville natale qu'auprès de son prince. Il prenait le pas sur toute la noblesse d'Arles et, seul de tous les gentilshommes de son temps, il était qualifié dans les actes municipaux de *magnifique chevalier*.

Son fils Gaucher, son petit-fils Antoine héritent de ses prérogatives et de son rang. Le premier est chambellan de Charles VIII, le second maître d'hôtel de François Ier. Lorsque la ville se fait représenter auprès du roi de France, c'est aux Quiqueran qu'échoit cet honneur.

Les Quiqueran sont quatre fois premiers consuls, pendant que les Castellane le sont deux fois. On conçoit sans peine que les Castellane, justement fiers de la grande situation que leur famille occupait dès lors en Provence, n'aient pas subi volontiers cette primauté des Quiqueran. Ceux-ci, de leur côté, n'étaient nullement disposés à céder la place à de nouveaux venus. De là, des froissements, des jalousies et bientôt des haines qu'une alliance compliqua de l'animosité particulière qui s'attache trop souvent aux haines de famille. Gaucher de Quiqueran, fils de Jean et père d'Antoine, avait épousé Louise

de Castellane, sœur de cet Honoré qui vint le premier s'établir à Arles et qui fit bâtir le bel hôtel de ce nom que l'on admire encore de nos jours, enclavé dans les bâtiments du collège communal[1]. L'alliance entre les Castellane et les Quiqueran fut sans doute la suite des relations d'amitié qui avaient dû s'établir entre les deux familles, à l'époque où Georges de Castellane était Viguier d'Arles (1420) et Pierre de Quiqueran, grand-père de Gaucher, consul de la même ville.

Elle dut précéder de quelques années l'établissement à Arles d'Honoré de Castellane. Il est même à croire que ce fut Gaucher de Quiqueran qui ménagea à son beau-frère le mariage qui le fixa à Arles. Cela semble résulter de la comparaison des âges entre Castellanes et Quiquerans : les petits-fils de Gaucher sont les contemporains des fils d'Honoré.

La rivalité entre les deux maisons qui nous occupent ne tarda pas à s'exaspérer, au point qu'aucun sacrifice ne coûta aux uns ni aux autres pour lutter de puissance avec la famille rivale. Les fils d'Antoine de Quiqueran nous en fournissent un exemple typique.

En 1541, un an ou environ avant son mariage, dans la prehension que Pierre, son frère, ne se mariast aussi, pour mieux réduire ses moïens, ayant à partager avec lui, son père Anthoine estant mort *ab-intestat*, (Gaucher) persuade et n'oblie rien à pouvoir exiger de son frère[2] une donation entre vif et en contemplation de mariage, afin de réunir par ce moïen touts les biens de sa maison. Il était pour lors aagé de vingt et son frère de dix-huit ans. Anne de Soliers, leur mère, y aporta tout ce qu'elle y peut imaginer. L'escuyer de Beaujeu et Jean de Ventabren, leurs oncles paternels, y travaillèrent puissamment. Enfin, rien ne pouvait persuader Pierre et moins encore le décider, si on ne l'eust pris du côté de la jalousie qu'il y avait entre la

1. Honoré de Castellane, seigneur de La Val de Chanaut, au diocèse de Glandevès, fils de Boniface, seigneur de Fos et de sa vallée, la Verdière, Varages, Besaudun, Puget, Saint-Martin des Pallières, Jouques, etc., et de Louise de Villeneuve-Trans, épousa à Arles en 1411 Mételque Boïc, fille de noble Henri Boïc et de noble Honorade de Porcellet. Il était le père de Louise, femme de Gaucher de Quiqueran, baron de Beaujeu, fils de Jean, père d'Antoine. Sa descendance masculine s'éteignit avec son petit-fils Jehan. La fille unique de ce dernier épousa le marquis d'Oraison et porta dans la famille d'Oraison tous les biens de la branche Castellane-La Val. — La municipalité d'Arles acheta l'hôtel de La Val en 1646 pour y établir le collège des Jésuites. Cet hôtel n'a pas changé d'affectation depuis.

2. Le futur évêque de Senès.

maison de Laval et celle de Beaujeu. Il advoua luy mesme qu'il feust ébranlé lorsqu'on luy dict que s'il démembrait sa maison, celle de Laval serait plus puissante. Cella l'obligea de faire cette donation en 1541, et le 4 juillet, reçue par M. Albert, notaire d'Arles et secrétaire de la maison commune: noble Isouard, juge présent, Louys de Castellane, seigneur de Laval, comme premier consul et autres avec Aimar et Jean, leurs oncles.

Quelle force, quelle cohésion donnaient à la famille et par suite à la société de ce temps, un sentiment de solidarité qui atteignait à ce degré d'abnégation! Où retrouverait-on de nos jours un semblable dévouement au prestige du nom?

Résumons en quelques mots l'histoire, aussi courte que bien remplie, de Gaucher de Quiqueran. Orphelin en bas âge, il se marie à vingt et un ans, est investi de la charge de premier consul la même année. L'année suivante, il fait campagne en Roussillon dans l'armée de François Ier. De retour de cette campagne, il se prend de querelle avec Louis de Castellane et le blesse en duel. Enfin il périt assassiné en 1545, à l'âge de vingt-quatre ans, au moment où il se disposait à prendre de nouveau du service dans l'armée royale. Son petit-neveu enregistre sa mort en cette forme succincte : « En 1545, Gaucher estant appellé par Henri II[1] pour commander en ses armées de Picardie, courant la poste entre Pérone et Abbeville, feust assassiné misérablement par Louys et Baptiste de Castellane frères, accompagnés de beaucoup d'autres. »

Louis de Castellane n'avait pas digéré l'affront qu'il avait reçu de Gaucher de Quiqueran l'année précédente, au conseil de ville d'Arles. Toute sa famille avait été humiliée en sa personne, lorsque Gaucher avait pris le pas sur lui, aussi avait-elle épousé sa querelle. La suite des événements nous démontre que la mère de Louis ne dut pas être la moins ardente à la vengeance.

Le rôle que jouent les femmes dans les sanglantes querelles de ce temps est des plus curieux. Dans les documents originaux que j'ai pu consulter, je ne trouve pas d'exemple que la galanterie ait eu quelque part dans l'origine des duels et des meurtres, si fréquents au XVIe siècle. Il en sera autrement au siècle suivant. Mais au cours de celui qui

1. François Ier et non Henri II, qui ne monta sur le trône qu'en 1547.

nous occupe, c'est l'orgueil, la vanité blessée qui occasionne la plupart des rencontres. Et lorsque l'honneur du nom est en péril, le rang de la famille menacé, c'est toujours la mère qui incite ses enfants à les défendre, qui les pousse au combat, comme une mère romaine. En ce siècle extraordinaire qui fut celui de Catherine de Médicis et d'Elisabeth d'Angleterre, les femmes ne le cédaient pas aux hommes en énergie virile. Lorsque Charles-Quint vint mettre le siège devant Arles en 1536, on vit les mêmes nobles dames qui figurent dans ce récit, Anne de Forbin et Louise de Condet, concourir à la défense de la ville, en portant les matériaux destinés à réparer les remparts et en servant les canons. Anne de Forbin a été l'inspiratrice de son fils Gaucher de Quiqueran, lorsqu'il a disputé avec tant de raideur la première place dans le conseil aux Castellane et nous verrons tout à l'heure avec quelle mâle énergie, quelle âpreté persévérante, elle poursuivra la vengeance de sa mort. C'est Louise de Condet qui enverra son fils Peyrese à la mort, en lui faisant honte de se cacher, en le poussant à braver les Quiqueran, ennemis jurés des Castellane. Nul doute qu'elle n'ait excité de même ses fils à venger par tous les moyens l'affront fait au nom de Castellane par Gaucher de Quiqueran. Ce n'est point ici une querelle personnelle, mais le conflit de deux familles. Quand Louis de Castellane exercera sa barbare vengeance, ce sera avec l'assistance de l'un de ses frères, et quand ce frère succombera sous les coups de ses ennemis, trois Quiqueran combattront dans l'échauffourée où il trouvera la mort ; mais pas avant de l'avoir donnée à l'un de ses adversaires.

Nous ne sommes pas fixés sur la date de la querelle de préséance au conseil de ville et nous ignorons par conséquent combien il s'écoula de temps entre l'injure reçue par les Castellane et la vengeance atroce qu'ils en tirèrent. Mais nous ne croyons pas nous tromper en fixant cette date à l'année 1544. Avant 1541, la question de préséance ne pouvait pas se poser, car Gaucher de Quiqueran était trop jeune pour siéger au conseil. En 1541, Louis de Castellane fut premier consul. Gaucher le remplaça l'année suivante. Pendant ces deux années, les deux compétiteurs ne purent pas se disputer une place au banc des nobles, puisqu'ils siégèrent tour à tour

au banc des consuls. En 1543, Gaucher, sortant de charge, faisait campagne en Roussillon. Ce dut être au retour de cette campagne et lorsqu'il rentra au conseil que le conflit éclata. Pendant la minorité, le consulat et l'absence de son rival, Louis de Castellane avait pris l'habitude d'occuper la première place. Il ne put se décider à la céder de bonne grâce et se vengea d'une manière atroce d'en avoir été dépossédé. Ce n'est du reste pas le seul exemple des mœurs violentes du temps, que nous rencontrerons au cours de ce récit. La vengeance des Quiqueran ne fut guère moins barbare que celle des Castellane; mais, du moins, eut-elle l'excuse d'un motif plus grave.

Une année au moins dut s'écouler entre la querelle au Conseil et le meurtre de Gaucher, une année pendant laquelle les Castellane ruminèrent leur vengeance. S'ils n'assouvirent pas plus tôt leur haine, c'est qu'une rencontre avec les Quiqueran à Arles aurait pu mal tourner pour eux, ceux-ci ayant dans le pays plus de racines et plus de sympathies que les Castellane, nouveaux venus et suspectés d'hérésie.

*
* *

Pierre de Quiqueran ne nous donne, on l'a vu, aucun détail sur la mort tragique de son oncle, mais nous pouvons heureusement suppléer à cette omission par une relation très autorisée. C'est celle que renferme l'arrêt du Parlement de Paris intervenu à cette occasion. Je la reproduis ici *in extenso*. La sécheresse voulue de cette narration ne fait que mieux ressortir l'atrocité de l'action.

L'an de grâce, mil cinq cent quarante-cinq, au mois de septembre ayant le roi nostre souverain seigneur François premier de ce nom, dressé grosse et puissante armée par mer et par terre pour résister contre l'entreprise de l'empereur et du roy d'Angleterre qui s'estaient alliés et confédérés contre le dit seigneur pour envahir et affaiblir le royaume de France [1], feu Gaucher de Quiqueran en son vivant écuyer seigneur et baron de Beaujeu, fils de feu Antoine de Quiqueran et de

1. En 1545, Henri VIII, prenant soudainement parti pour Charles-Quint, vint mettre le siège devant Boulogne. François Ier s'empressa de réunir une armée pour secourir la place assiégée, mais la ville se rendit avant que l'armée de secours fût entrée en ligne.

mademoiselle Anne de Souliers et natif de cette ville d'Arles, qui de toute jeunesse s'estoit dédié et adonné à servir le roy et la république au fait des armes et des ordonnances du dit seigneur, se trouvant en la ville de Rouen en Normandie, de retour de la dite armée de mer et estant adverty que le roy estoit au pays de Picardie faisant marcher son armée contre celle du dit roy d'Angleterre au siège de Boulone, délibéra de soy en aller pour ne faillir de faire devoir à son prince, à un si grand et si urgent affaire dressé pour la deffense du royaume. Et de faict partirent ensemble de la ditte ville de Rouen en poste lui et Galéas de Lubières [1], aussi escuyer seigneur du Brueil, et avec eux Jacques Mosnier et deux des seigneurs du dict baron de Beaujeu et un du dict de Lubières et eux arrivés en la ville d'Abbeville du dict pays de Picardie, Louis de Castellane, seigneur de Laval, en le pays de Provence, aussi natif de cette ditte ville, lequel pour quelque différant advenu quelque peu de temps auparavant avoit comme inimitié contre le dict baron de Beaujeu, et estant en la dicte ville d'Abbeville, adverty que le dict baron de Beaujeu estoit arrivé, pensant que plus aisément il pourroit sur le champ exécuter son entreprise, partit de la ditte ville accompagné d'aucuns de ses serviteurs et autres jusques au nombre de cinq ou six chevaux et alla jusqu'au lieu de Noyon où descendit en une maison où estoit lors assise la poste, en laquelle il fait apprêter des chevaux de poste jusques au nombre de six et là fut par quelque espace de temps avec luy Baptiste de Castelane, son frère, qui estoit avec luy ou l'estoit venu le trouver, faisant tenir les dicts chevaux bridés et tous prêts à partir et encore quatre ou cinq autres chevaux des dicts de Castelane ou de l'un d'eux, attendant que le dict Beaujeu passa, sachant et entendant que c'estoit le chemin par où il falloit qu'il passat pour aller en la ditte armée et camp du dict seigneur. Et affin d'en avoir advertissement, avoient envoyé un homme sur le dict chemin pour descouvrir incontinent qu'ils verroient venir le dict baron de Beaujeu pour le leur faire entendre par signe ou autrement. Et incontinent qu'il avoit aperceu le dict de Beaujeu sur le chemin accompagné seulement des susdicts, seroit venu un homme en la dicte maison vers les dicts de Castelane qui leur avoit dit qu'ils se hastassent de monter et partir, en telles ou semblables paroles : « Hastez-vous, voilà le capitaine qui passe. » Auquel advertissement les dicts de Castelane frères et les autres de leur compagnie estoient incontinent sortis sur les dicts six chevaux de poste et les autres quatre ou cinq chevaux, armés de côtes de maille ayant leurs épées et poignards et aucuns d'eux hacquebuts [2] le feu dessus, entre lesquels estoit le barbier du dict de Castelane et Charles Amiel de

1. D'une famille de bonne noblesse provençale.

2. Arquebuses.

l'Isle de Malthe, tous courants de grande roideur contre le chemin par où venoit le dict défunt baron de Beaujeu. Et parce que à l'entrée du dict lieu de Noyon y avoit deux chemins, l'un à passer à travers et par la grande rue du dict lieu et l'autre par les champs du costé des jardins, les dessus dicts de Castelane et ses complices s'estoient partis en deux bandes, l'une, devant, l'autre derrière à garder tous les dicts deux chemins et empêcher que le dict de Beaujeu ne peut passer qu'il ne fut rencontré en l'un des dicts deux chemins, et tous aussy tost qu'ils l'avoient apperçu, avoient couru sur luy estant seulement avec luy les dicts de Lubières et Mosnier et que les autres leurs serviteurs estoient demeurés derrière avec la guide, les uns ayant leurs épées nues en la main, les autres les hacquebutes baissées, criant « tue, tue », jurants et blasphémants le nom de Dieu. Et en l'instant ruèrent contre le dict défunt baron de Beaujeu plusieurs coups disant : « demeure, il te faut mourir. » Quoy, voyant le dict de Lubières dit aux dicts de Castelane que ce n'estoit point la façon comme gentilhommes se devoient prendre, leur remontrant de surseoir leur entreprise jusques à une autre fois, ce qu'ils ne voulurent faire, mais persévérant à dire ces mots : « tue, tue », et à charger et frapper sur le dict de Beaujeu lequel leur dit : « Laval, je ne vous demande rien », et cuidant descendre de son cheval, fut porté et rué par terre, et depuis s'estoit relevé et soy défendant vaillamment, d'un coup d'estoc avoit blessé le dict Baptiste au visage et néantmoins pour la grande oppression de si grand nombre de gens lesquels ruèrent et frappèrent tous sur luy (au reste d'aucuns qui estoient autour du dict de Lubières pour garder qu'il ne se joignit avec luy) et ne pouvant résister avoit été de rechef rué par terre où lui furent rués et baillés plusieurs coups de l'un desquels la main au poing gauche lui avait esté coupée et tombée par terre, l'autre de taille en la gorge, un autre en la face au-dessous de l'œil, un en la teste au-dessus du front et un autre au derrière de la teste, un sur la jambe gauche au-dessous du genouil et l'autre par derrière du jarret, un autre en dehors de la cuisse en la même jambe. Desquels coups iceluy baron de Beaujeu ainsy blessé serait allé de vie à trespas sur le champ. Et ce faict, le dict Louis de Castelane auroit demandé au dict barbier si le dict de Beaujeu estoit mort, et après qu'il avoit été répondu qu'ouy, avoit dict de telles ou semblables paroles : « Allons, allons, barbier, monte à cheval », et à l'instant l'un des dessus dicts avoit pris et ravi le chapeau d'iceluy défunt qui estoit de velours ayant un cordon d'or et une enseigne ou image aussi d'or. Et aprez aucuns d'eux qui s'estoient mis à pied remontés à cheval, s'estoient tous partis du dict lieu et aucuns d'eux retournés au logis de la poste avoient tous ensemble pris le chemin à eux en retour en la dicte ville d'Abbeville, duquel cas, crime et homicide auroient été dès lors pris verbal, etc.

Quelle haine furieuse, quelle férocité de mœurs ne révèlent pas les affreux détails de ce guet-apens! Ce n'est pas le meurtre de l'un des leurs que les Castellane ont à venger, mais une simple blessure d'amour-propre. Et pour satisfaire leur animosité contre celui qui les a humiliés, ils ne reculent devant rien. Ce n'est pas un combat loyal qu'ils offrent à leur adversaire; ils lui tendent une lâche embuscade, et, lorsqu'il succombe sous le nombre, ils le massacrent avec une monstrueuse barbarie. Le crime est de tous les temps, mais celui-ci a cela de particulier que, par son mobile et par son atrocité même, il est bien dans les mœurs de l'époque dont les *Mémoires* de Benvenuto Cellini et de Blaise de Montluc nous font un si étrange tableau, du siècle qui commença par César Borgia et qui finit par le baron des Adrets.

*
* *

Gaucher de Quiqueran ne laissait en mourant qu'un fils unique à peine âgé de trois ans. Son seul frère, Pierre, n'avait que dix-huit ans. Il était d'ailleurs d'église et revêtu du caractère épiscopal. Le plus âgé de ses cousins, Robert de Quiqueran, avait seize ans. Aucun des mâles de sa famille n'était donc en âge ni en situation de poursuivre le châtiment de ses assassins. Ce fut sa mère qui se chargea de ce rôle et qui le soutint avec une ténacité et une énergie peu communes.

Madame Anne de Soliers, sa mère, donne viste le meilleur ordre qu'elle peust à ses affaires, laisse Catherine d'Oraison, sa belle-fille en Arles avec le petit Anthoine son fils, et s'en va à Paris poursuivre le meurtre de Gaucher son fils, où elle fit de si grandes diligences, accompagnée de ses deux filles Marguerite et Jeanne, avec l'assistance de messire Pierre de Quiqueran, evesque de Senès, qu'elle obtint un arrest de mort contre Louys et ceux qui lui avaient presté leur aide au meurtre de son fils.

L'arrêt est rendu « à la requeste du procureur général et de damoiselle Anne de Souliers, mère dudit deffunt baron de Beaujeu, tant en son nom que comme ayant la garde et administration de la personne et biens de Anthoine de Quiqueran, fils unique du deffunt, aagé seulement de deux ou trois ans...,

à l'encontre de Louys de Castellane, seigneur de Lavalen Provence, Baptiste Castellane, seigneur de Peretz[1], son frère, le barbier du dict Louys de Castellane et Charles Amiel de l'isle de Martesgne, déffendeurs. »

En voici le dispositif :

..... « Notre ditte cour a condamné les dicts déffendeurs et défaillants et chacun d'eux à souffrir mort, chacun d'eux sur une roue en nostre ville de Paris, en la place des Halles, après leur avoir brisé les bras et jambes, et après qu'ils seront ainsy morts et exécutés, les dicts Louys et Baptiste de Castellane décapités et leurs testes portées au dict pays de Provence et chacune teste affichée au bout d'une lance qui seront mises, c'est à savoir : celle du dict Louis devant la principale porte de la maison de Beaujeu, et celle du dict Baptiste devant la porte de la maison de Laval sise en la ville d'Arles pour illec estre par un jour seulement et après mises aux deux principales portes de la ville d'Arles, et la teste du dict Amiel portée et mise à la porte de la dicte ville de Noyon du costé d'Abbeville qui est le lieu ou le dict meurtre et homicide et ensemble la dicte volerie ont été faits et commis, et leurs corps traisnés au gibet de Montfaucon. Et en outre a ordonné et ordonne nostre dicte cour que, en une des chapelles de l'église dont elle estait le dict defunct Parochian, sera mis et attaché au lieu plus commode un escripteau auquel seront inscripts, insculptés et engravés les dicts homicides et voleries, la forme et manière d'icelles et la contenance du présent arrest, en signe de perpétuelle mémoire des dicts cas. En laquelle chapelle qui sera fondée sera dit chacun jour une messe pour le salut de l'âme du dict defunct[2].

L'arrêt est du 4 août 1548. Anne de Forbin n'avait pas mis moins de trois ans à l'obtenir. Pour y arriver, elle n'avait reculé devant aucune fatigue, aucune démarche. Ce n'était pas un voyage facile à cette époque que de traverser toute la

1. De Peresc. Peyresc était une petite seigneurie sise au diocèse de Glandevès et appartenant aux Castellane ; c'est aujourd'hui une minuscule commune des Basses-Alpes, dépendant du canton de Saint-André et de l'arrondissement de Castellane.

2. Voici la suite du texte de Pierre de Quiqueran :

« Henri second refuse grâce et abolition à Louys de Castellane. François second jeune de sans et d'aage, dit l'histoire, la leur accorde. Il se remet et ses complices. Le Parlement de Paris confirme et authorise l'exécution de l'arrest, nonobstant ce que François second en avoit dict, les lettres n'ont pas assez de crédit, Louys cependant bien estonné dans le fort Levesque. On dict qu'il fallut que François second luy mesme vint une nuit prendre Louys par la main pour le tirer de là et touts les autres qui feurent prix n'eschapèrent pas les tourmans auxquels ils estoient condamnés par l'arrest. »

France pour aller d'Arles à Paris ; son énergie en avait affronté les fatigues et les dangers. Elle avait emmené avec elle ses deux filles qui n'étaient pas encore mariées et son fils l'évêque de Senès. Sa belle-fille, la veuve de Gaucher, l'avait suivie de près, avec son fils enfant. Toutes les influences dont elle pouvait user furent mises en œuvre. Le nom qu'elle portait lui était à lui seul une puissante recommandation. Soixante ans à peine s'étaient écoulés depuis que son aïeul, le grand Palamède, avait décidé le dernier comte de Provence à léguer ses États au roi de France. Un si grand service ne pouvait être sitôt oublié. Son mari, Antoine de Quiqueran, avait été fort en faveur auprès de François Ier, personnellement connu de son fils Henri II. Elle-même avait résidé à la cour avec lui lorsqu'il faisait son service de maître d'hôtel du roi, elle y comptait de nombreux amis. Rien ne fut négligé par elle pour obtenir satisfaction et ce ne fut pas trop pour y réussir de toute son énergie et de toute sa persévérance, jointes aux puissantes protections qu'elle pouvait invoquer. Elle avait affaire en effet à forte partie.

Les Castellane, puissants en Provence, étaient fort comptés à la cour et n'y manquaient pas de protecteurs. Empressés de se dérober par la fuite au châtiment qui les menaçait, ils se tenaient soigneusement cachés. Mais leurs amis n'étaient pas inactifs et entravaient autant qu'ils le pouvaient les démarches d'Anne de Forbin. La ténacité de cette mère antique finit par l'emporter et l'arrêt fut rendu.

Les complices des Castellane, moins bien défendus qu'eux, en subirent toute la rigueur, mais, à l'égard de ces seigneurs, il ne put être exécuté qu'en effigie. « Une pyramide fust élevée au Plain de la Cour (à Arles) où cest arrest étoit placardé. Enfin quelques-uns se laissent apréhender (Charles Amiel et le barbier) qui feurent exécutés à Paris, leurs membres eslevés aux divers quartiers et faubourgs. » Entre temps, les Castellane faisaient agir auprès du roi pour solliciter leur grâce. Mais Anne de Forbin veillait, acharnée à la vengeance, réclamant justice, protestant contre l'impunité des coupables. Elle ne cédait pas la place à ses adversaires. Son fils, l'évêque, le seul qui lui restât, meurt à Paris entre ses bras, en 1550. Elle persiste à rester dans la capitale avec ses autres

enfants. Elle y est encore, lorsque son petit-fils Antoine, le dernier mâle de sa branche, y meurt en 1558, avant d'être sorti de l'enfance. Jusque-là, elle a réussi à contrecarrer les intrigues des Castellane. Henri II, qui a connu et aimé son mari, s'est obstinément refusé, sur ses instances, à leur accorder la grâce qu'ils sollicitent. Mais voici qu'il périt dans la force de l'âge. Son fils, François II, est un adolescent gouverné par ses oncles, les princes lorrains. Ceux-ci n'ont cure de la mémoire des serviteurs de François Ier. Ils ne cherchent qu'à se faire des créatures. Les barons de Beaujeu sont éteints ; les Castellane sont bien vivants et de taille à les servir. A l'instigation de ses oncles, François II grâcie les Castellane. Les longs efforts de ces derniers sont enfin couronnés de succès : ils n'ont plus qu'à obtenir du Parlement de Paris l'entérinement des lettres de grâce, une simple formalité, pensent-ils. Mais Anne de Forbin ne se décourage pas ; elle recourt aux membres du Parlement. Souffriront-ils que leur autorité, la mémoire du feu roi, la justice elle-même soient outragées par l'impunité assurée aux assassins de Gaucher de Quiqueran ? Et le Parlement, animé par ses objurgations, refuse d'entériner la grâce et ordonne que son arrêt soit mis à exécution. Louis et Baptiste de Castellane sont plus en péril que jamais. Pour obtenir l'enregistrement de leurs lettres de grâce dont ils ne doutaient pas, ils se sont constitués prisonniers, conformément à la législation du temps. Ils sont sous la main de la justice, incarcérés au For-Lévêque, et la justice va suivre son cours contre eux. Leurs parents et leurs amis font un effort désespéré. Ils représentent au roi que le Parlement le tient en échec, qu'il usurpe sur son autorité et méconnaît ses prérogatives. Le roi se laisse persuader, il se rend de sa personne au For-Lévêque, fait ouvrir devant lui le cachot des frères Castellane et les rend à la liberté. Les Castellane sont enfin délivrés, ils ne seront plus recherchés par la justice. Mais ils auront encore à compter avec Anne de Forbin.

*
* *

On s'imagine quelle dut être l'irritation d'une femme de ce caractère, lorsqu'elle vit sa vengeance lui échapper au

moment où elle croyait la tenir. Si cruelle qu'elle fût, cette déception n'abattit pas sa fermeté. Puisque les hommes refusaient de faire justice aux Quiqueran, les Quiqueran se feraient justice eux-mêmes. C'est à inculquer cette résolution aux proches de son mari qu'elle consacra ses derniers efforts. Nous verrons plus loin à quel point elle y réussit.

En attendant, la grâce royale ne portait que sur les peines corporelles, et l'arrêt sortit son plein et entier effet dans toutes ses conséquences pécuniaires. Pierre de Quiqueran en témoigne :

Son bien (le bien de Louis de Castellane), qui subsiste aujourd'hui en la personne de M. le marquis d'Oraison, est chargé de quatre-vingt escus de rente pour la fondation d'une chapelle à Saint-Martin d'Arles appelée du Saint-Sépulchre, dont les juspatrons estoient les sœurs du deffunt, et aujourd'hui, elle est conférée par tous les messieurs de Quiqueran. Mon beau-frère, Charles de Foresta, la tient aujourd'hui. De plus, la dame de Soliers mère ou ses filles, obtiendrent trente mille livres, demande dont il en feust adjugé sept mille cinq cents livres parisis à Catherine d'Oraison, fame du dict Gaucher, attendu qu'elle s'estoit jouincte au procès pour l'intérêt d'Anthoine, son fils, et les autres vingt et deux mille cinq cents livres à la mère, sœur, frère, etc. [1].

La chapelle expiatoire subsiste encore dans l'ancienne église Saint-Martin, désaffectée depuis la Révolution et transformée en grenier. Il y a vingt ans, on pouvait y lire l'inscription suivante gravée sur une plaque de bronze :

Ceste chapelle a été construite et fondée pour prier Dieu pour l'âme de defunct Gauchier de Quiqueran en son vivant écuyer seigneur de Beaujeu, tué et occis par Loys de Castellane, aussi écuyer, seigneur de Laval en Provence, la construction et édification de laquelle a été ordonnée estre faite par arrest de la Cour de Parlement de Paris donné le quatrième jour d'aoust, mil cinq cents quarante-huit, le tout suivant le dict arrest et pour les causes à plain contenues et déclarées en icelui [2].

Au-dessous de cette inscription était fixée jadis une plaque de cuivre sur laquelle étaient gravés le récit du meurtre que

1. Pierre doit se tromper. L'arrêt ne parle que de seize mille livres attribuées à Antoine.

2. Tassin, *Musée*, 1875, p. 123.

j'ai rapporté plus haut et la teneur de l'arrêt. Cette plaque a disparu depuis longtemps.

*
* *

Pour compléter ce qui concerne Gaucher de Quiqueran, il ne me reste qu'à dire quelques mots du sort de sa famille.

Nous ignorons où et à quelle époque mourut Anne de Forbin, sa mère. Se fixa-t-elle à Paris, après y être demeurée si longtemps pour obtenir satisfaction des meurtriers de son fils? La présence dans cette ville de sa fille Jeanne, en 1572, nous le donnerait à penser. Mais nous n'en avons aucune preuve certaine. Au surplus, on ne voit pas ce qui aurait pu la rappeler à Arles, après que la mort de son petit-fils Anthoine eut fait passer tous les biens de son mari, ou peu s'en faut, dans une famille étrangère. Vécut-elle assez pour avoir la suprême satisfaction de voir la mort de son fils vengée par celle de Baptiste de Castellane? Nous ne le savons pas davantage. Le fait n'a rien que de vraisemblable, car elle ne devait pas avoir beaucoup plus de soixante-cinq ans, lors de ce dernier meurtre.

Catherine d'Oraison, veuve de Gaucher, ne fut pas fidèle à sa mémoire. Dans un procès qu'elles soutinrent contre elles, ses belles-sœurs lui reprochent « son ingratitude de ne s'être pas bien portée à la poursuite du meurtre commis en la personne de Gaucher, son mari ». « Encore, ajoute Pierre de Quiqueran, qu'à ce que je puis juger par les répliques de la veuve, j'estime qu'elle ne se remaria que quatre ou cinq ans après[1]. Son fils Anthoine moureust dix ans après son père et décéda aagé d'environ douze ans, ayant tousjours esté maladif. Et comme Catherine d'Oraison alla à Paris pour se joindre aux poursuites d'Anne de Soliers, sa belle-mère, elle mena Anthoine qui moureust en 1554 à Paris, à la rue Galande, chez un praticien nommé Barrière. »

Après avoir activement secondé toutes les démarches de sa mère pour obtenir justice, le second et dernier fils d'Anne de Forbin, Pierre, évêque de Senès, mourut à Paris, comme je

1. Elle se remaria, en effet, en 1550.

l'ai déjà dit, à l'âge de vingt-quatre ans, le 15 septembre 1554. L'attachante et originale figure de ce jeune prélat comporte à elle seule une étude développée qui ne saurait trouver place ici. Je me bornerai donc à rappeler qu'évêque à dix-huit ans, il acquit en son temps une véritable célébrité par la publication d'une description de la Provence, qui témoigne d'une étonnante érudition en même temps que d'un goût passionné pour la nature[1]. L'extrême jeunesse de l'auteur, sa science précoce, son penchant avoué pour la chasse, les chevaux et même la tauromachie, la naïveté de l'expression qui s'allie dans ses récits avec l'ingéniosité de la pensée, enfin son ardente passion pour son pays et pour la grandeur de sa maison, lui composent une physionomie des plus piquantes. Sa famille lui érigea, dans l'église des Grands-Augustins de Paris, un magnifique tombeau dont la décoration fut confiée à deux gloires de l'art français, Jean Goujon et Jean Cousin. Ce monument a malheureusement disparu, de même que l'église qui le renfermait. Il ne nous en reste que la description, dans les *Antiquités de Paris*, de Gilles Corrozet (1581).

*
* *

Marguerite de Quiqueran, sœur de Gauchier et de Pierre, se trouvant à Paris pour la vengeance du meurtre de Gauchier son frère, assista fort sa mère, et enfin ne pouvant que tirer légitime sur les biens, son père Anthoine estant mort ab intestat et la rescision estant longuement deffendue par elle et par sa sœur Jane, elle se maria avec Joseph de Boches, sieur de Vere et de Céderon, frère de Jacques de Boches, baron des Baus, dernier de sa branche[2].

Jeane de Quiqueran, poursuivant aussi la rescision de la donation de Pierre et le meurtre de Gauchier, ses frères, se remontra à Paris le jour de la Saint-Barthélemi, elle estoit huguenote[3]. En ce tamps donc 1572, elle se trouva enveloppée au massacre des huguenots.

1. *De laudibus provinciæ.*

2. Dès 1398, les Boche figurent au Conseil de ville parmi les bourgeois. En 1439, ils se sont élevés aux honneurs de la noblesse. Louis XIV, passant à Arles en 1660, loge à l'hôtel de Boche. Cette famille est éteinte depuis le XVIIIe siècle.

3. On peut juger par cet exemple de l'état de division où la Réforme avait jeté la France. Jeanne de Quiqueran, sœur d'un évêque, avait embrassé les idées nouvelles. Il en était de même de Jean-Baptiste de Castellane, dont le frère était protonotaire.

Honoré de Martins Puiloubier, cogneu dans l'histoire de notre tamps soubs le nom de capitaine Grille, estoit pour lors capitaine au régiment des gardes du roy Charles 9[1]. Aiant cognoissance de ceste damoiselle et sachant qu'elle estoit riche, creut que si elle estoit délivrée du massacre général par son moïen, elle n'en seroit pas ingrate, ce qui advint, car Jeanne l'espousa. Et comme cest Honoré de Martins se trouva beau-frère de Joseph de Boches, il procura à son fils Jacques, son nepveu, la succession en sa charge et baronnie des Baus. Cet Honoré estoit aussi sénéchal de Beaucaire et de Nîmes.

Anthoine, baron de Beaujeu, fils de Gauchier et de Catherine d'Oraison, seul héritier universel, moureut aagé de 12 ans en 1554 à Paris comme j'ay dict deux ou trois ans après son père, et Catherine d'Oraison survivant à Anthoine son fils feust appelée par la loy des 12 tables à la succession et convolant en secondes nopces à la maison de Bressieux, elle emporta tout ce bien[2].

Voilà la fin des barons de Beaujeu et des biens de ceste puissante maison.

(La fin prochainement.) COMTE REMACLE

1. Honoré des Martins appartenait à une famille de très bonne noblesse arlésienne. Il avait ajouté à son nom celui de *Grille*, par reconnaissance pour la famille de Grille, une des premières d'Arles. Par la suite, il devint chevalier de l'ordre du Roi, baron des Baux et de Vaquières, sénéchal de Nîmes et de Beaucaire. Jeanne de Quiqueran ne se mésallia donc pas en l'épousant.

2. Tous les biens de Gaucher de Quiqueran passèrent, après Catherine d'Oraison, au fils issu de son second mariage avec Aimar-François de Grolée de Mévouillon, marquis de Bressieux. La baronnie de Beaujeu fut vendue par François de Mévouillon, fils de Catherine, à noble Latin, écuyer de Sisteron. Celui-ci la légua à Catherine Leydet qui la vendit en 1631 à David d'Hugues, seigneur de Tumirès. Ce dernier la céda en 1690 à noble Marc-Antoine du Laurens, écuyer de la ville d'Arles. Elle passa ensuite de Marc-Antoine à Charles-François, son fils; de Charles François à Jean-Baptiste, chanoine de l'église d'Arles et de Jean-Baptiste à son cousin Henri du Roure, dont la postérité mâle est aujourd'hui représentée par Scipion du Roure qui se titre, après son père, baron de Beaujeu.

SAINT-JEAN-DU-DOIGT[1]

— LE PARDON DU FEU —

VII

Un carrefour, la bifurcation de deux routes. L'une file tout droit sur Plougaznou, dont la bourgade et le clocher se détachent en silhouette au sommet d'une large croupe chauve derrière laquelle on devine la fin des terres, l'ouverture béante de l'immensité. L'autre, il n'y a pas à douter un instant où elle mène. A son embranchement est un calvaire qui fait, par la même occasion, l'office de poteau indicateur. Un bras, détaché de quelque Christ hors d'usage, a été cloué au fût de la croix, et son geste est si clair que le toucher des aveugles ne s'y trompe pas plus que les yeux des voyants.

Ils sont légion à cette fête de la lumière, les aveugles! Beaucoup y viennent exhiber leurs prunelles éteintes, pour faire argent de leur infirmité. Peut-être même tous ne sont-ils pas des « emmurés » authentiques. La mendicité, qui fut longtemps un sacerdoce en Bretagne, s'y transforme peu à peu en une industrie, comme ailleurs, et qui a ses chevaliers. Mais ils sont nombreux aussi, les infortunés que leur foi seule et l'attente d'une guérison, vingt fois espérée, vingt

1. Voir la *Revue* du 1er octobre.

fois remise, entraînent vers les puissances curatives du *tantad*. Pourquoi la flamme sainte ne renouvellerait-elle pas en leur faveur le miracle qu'elle passe pour avoir si souvent accompli? Telle est la pensée qui se peut lire sur plus d'une face fervente aux paupières douloureusement contractées. D'aucuns la proclament tout haut, avec une singulière intensité d'accent, témoin, par exemple, ce chef sabotier du « Bois de la Nuit »[1] rencontré au moment où la prudence et plus encore le pittoresque du coup d'œil nous invitent à quitter la voiture, pour descendre à pied, mêlés à la foule, la rampe délicieusement agreste de Traoun-Mériadek.

Vigoureux et de taille élancée comme les hêtres de sa forêt natale, il chemine d'une allure à la fois fougueuse et saccadée, en s'appuyant du poing à l'épaule d'une jeune fille qu'il domine de toute la tête. Leur groupe évoque des réminiscences antiques. Vous diriez d'un Œdipe breton conduit par une Antigone paysanne. Par intervalles ils se renvoient quelques mots brefs, toujours les mêmes. L'Œdipe demande, d'une voix concentrée :

— Eh bien, commence-t-on à l'apercevoir?

Et l'Antigone répond, les mains en abat-jour au-dessous des yeux :

— Non, mon père, pas encore.

Brusquement, elle s'arrêta et dit :

— Le voilà!

« Lui », c'est le coq doré qui surmonte la flèche en plomb de Saint-Jean : il vient d'émerger au creux du val, entre deux vagues de verdure, dans le soleil. L'aveugle s'est prosterné, d'un mouvement si impétueux que nous avons cru, d'abord, à une chute. Et, promenant ses mains à plat sur le sol poudreux, il s'écrie :

— Terre de Saint-Jean, ô toi que j'embrasse!... Des yeux! rends-moi des yeux! Que je ne m'en retourne point, sans t'avoir contemplée!

Quelqu'un, près de nous, murmure au passage :

— Je le reconnais; il est déjà venu l'année dernière... C'est l'homme que la foudre a touché.

1. En breton *Coat-an-Noz*, dans les Côtes-du-Nord, entre Gurunhuël et Belle-Isle-en-Terre.

Soyez sûr qu'il reviendra de même l'an prochain, et toutes les années qui suivront, tant qu'il en aura la force. Ses jambes s'useront plus vite que sa patience. Sa résignation, comme celle de toute cette race soi-disant fataliste, est faite d'une espérance infinie... Et de quelles séductions extraordinaires lui et ses pareils ne doivent-ils point la revêtir en imagination, cette « Terre de Saint-Jean », patrie du feu et de la lumière, vers qui se tendent, avec une confiance si indomptable, toutes les énergies de leur désir !

Elle est là, qui déploie à nos pieds son hémicycle charmant, et, après les grandes étendues torrides dont nous sortons, c'est, en vérité, l'oasis, avec tout ce que le mot éveille de frais, de riant, de pastoral. Une courbe de collines rocheuses terminées en promontoires enserre une vallée profonde, délicieusement feuillue. Tous les verts y marient leurs nuances, depuis les plus légers, les plus délicats, jusqu'aux plus opulents et aux plus sombres. Dans la perspective, la mer apparaît; on la voit en hauteur sur le ciel dont elle ne se distingue que par un bleu, non pas plus dense, mais plus vibrant. Elle repose entre les deux pointes extrêmes de Plougaznou et de Guimaëc comme entre les bords d'une coupe immense, merveilleusement ouvragée, où courent, ainsi que des incrustations de gemmes, l'améthyste des bruyères et l'or des ajoncs. C'est un des attraits spécifiques de Traoun-Mériadek, cette grâce sylvestre unie à la splendeur du décor marin. Mais, ce que l'on y goûte davantage encore, surtout au seuil brûlant de l'été, c'est l'abondance et, en quelque sorte, le foisonnement des eaux vives. On les respire dans l'air, avant qu'elles se soient montrées. On les sent filtrer de toutes parts, en gouttes perlantes, en ruissellements silencieux. Il semble qu'à presser du pied le sol, on les en ferait jaillir, comme d'une mamelle trop pleine, par tous les pores.

Nous sommes désormais dans l'empire des naïades. La route même leur appartient. Nous marchons, enveloppés, baignés, de leur haleine de mousse humide. A chaque pas, quelque source surgit. Celle-ci dort, immobile, sous une nappe de lentilles d'eau; celle-là nourrit une cressonnière touffue où achève de s'enlizer une antique croix monolithe, datant de l'époque gallo-romaine; cette autre, désespoir de

l'agent voyer, s'échappe sournoisement du cailloutis de la chaussée qu'elle dégrade et ravine à plaisir; une quatrième... Mais ce serait extravagance pure que de les vouloir dénombrer. Un dicton local n'affirme-t-il pas qu'il coule plus de fontaines à Saint-Jean qu'il n'entrera d'âmes dans le Paradis!

Un temps fut, toutes ces naïades eurent leur temple; toutes ces fontaines, leur édicule en pierres sculptées. Plusieurs en ont conservé de beaux restes. Une surtout veut être mise hors de pair. Elle s'épanche dans l'enclos même de l'église et, pour cette raison, a toujours été l'objet d'une vénération sans égale. On lui a donc élevé un habitacle digne des mérites qu'on lui prête; et ce n'est pas une médiocre surprise pour le voyageur que de découvrir en cet humble cimetière de village, au fond d'une combe perdue, un des spécimens les plus élégants de l'art de la Renaissance en Bretagne. Il fut un maître à sa façon, le ciseleur inconnu qui, d'une masse informe de plomb, sut dégager cette œuvre svelte, cette vivante fleur de métal, aux trois calices harmonieusement superposés, secrétant eux-mêmes et se versant de l'un à l'autre la rosée qui perpétuellement les abreuve et les reverdit. Dans le pays, on la désigne sous le nom de *Feunteun-ar-Bis*, la « Fontaine du Doigt », ou encore de « Source Mère », *Ar Vamm-Vommen*. Une pèlerine avec qui je cause dans la descente me dit à son sujet :

— Lorsque le jeune soldat, porteur de la relique, se retrouva dans sa paroisse, il vint d'abord à cette fontaine se rapproprier, avant d'assister à la messe, et nettoyer son visage et ses mains de la poussière des routes normandes. L'eau, incontinent, se mit à bouillir, comme sous l'action d'un grand feu. C'était la vertu du saint Doigt qui venait de passer en elle. Elle en demeure imprégnée depuis lors. Pour plus de sûreté, cependant, tous les ans, après le *tantad*, le clergé plonge à nouveau la relique dans la fontaine et chaque fois, dit-on, celle-ci fume comme au contact d'un fer rouge. Mais son efficacité est éternelle. Il n'y a pas de maladie dont elle ne guérisse en tout temps. Aussi est-ce par elle que l'on commence ses dévotions et par elle qu'on les finit. Voyez plutôt comme il y a déjà foule autour du bassin...

Masqué par les arbres, le village se dérobe encore; mais,

dans une éclaircie, l'on aperçoit un coin de cimetière et des irisations d'eaux jaillissantes. flottant et se jouant au-dessus d'un fourmillement humain dont on ne distingue guère que les chapeaux noirs, les coiffes blanches et des bras, d'innombrables bras tendus en un même geste invocateur... L'odeur de mousse humide se fait plus forte, plus pénétrante, mêlée à une senteur capiteuse de flouve pâmée. Par instants, des souffles iodés annoncent la plage toute proche.

Puis, ce sont des parfums d'une autre espèce, — moins agréable, — exhalés par des cuisines en plein air. Dans les menus prés qui bordent le chemin, en bas de la pente, des cabaretières venues de Morlaix ou de Lanmeur ont improvisé des âtres primitifs, à l'aide de quelques galets des grèves. A genoux dans l'herbe fauchée, elles pétrissent de la pâte, pèlent des pommes de terre, font sauter des crêpes ou rissoler des saucisses. Des piquets de bois liés en faisceaux supportent les chaudrons. Une sorcière aux traits barbouillés de suie, accroupie à côté d'une marmite sans couvercle, ne s'interrompt d'en remuer le contenu que pour glapir, en breton, avec le grasseyement traînard particulier aux Morlaisiennes des faubourgs :

— Du café, mes braves gens! Du bon café!... A deux sous l'écuelle!

Et, après les feux de bivouac, voici le baraquement forain, toute une ruelle de boutiques où, sous les auvents de toile criblés de soleil, étincellent les verroteries et les clinquants. Par delà les étalages pourtant un porche se dresse, un arc de triomphe monumental, majestueux et solitaire comme une ruine, vestige superbe, dirait-on, de quelque civilisation disparue. Des statues s'effritent dans ses niches. Entre les pierres disjointes courent les végétations rampantes et tenaces, amies des vieux murs. Et deux mendiants, deux êtres aussi délabrés, aussi vétustes que les contreforts auxquels ils s'appuient, ont l'air de prophétiser sur Ninive. En réalité, ce sont les perfections de *Sant Iann Badézour* qu'ils exaltent.

Ce porche est l'entrée du cimetière. Nous sommes à Saint-Jean.

VIII

Pour enfouie que soit la petite bourgade mystique au plus secret de son cirque de collines et sous l'impénétrable couvert de ses ombrages, encore ne laisse-t-elle pas de recevoir, de temps à autre, la visite d'un touriste en quête d'inédit ou d'un amateur de villégiatures pas cher. On y trouve donc une auberge décorée du nom d'hôtel, la plus avenante, d'ailleurs, qui se puisse rêver. Mais ce qui lui donne un intérêt tout spécial, un jour de pardon, c'est sa situation privilégiée en face de l'église, dont elle forme, pour ainsi dire, une annexe profane, et c'est aussi la vue qu'on a sur les arrière-plans du vallon, vers la mer. De la chambre qui m'est attribuée à l'étage, le regard plonge, par la baie du portail, jusque dans la pénombre bleuâtre de la nef, constellée de cires ardentes, embrasse les évolutions des pèlerins dans le cimetière, autour de la fontaine sacrée, suit la molle inflexion des prairies, en contre-bas du bourg, et n'est arrêtée que par l'énorme étrave rocheuse qui abrite Saint-Jean-du-Doigt, du côté de l'occident.

Un sentier de montagne serpente au revers de cette crête abrupte, parmi des sicots de chênes nains, des traînées de bruyère rose et de somptueux champs d'ajoncs.

— Par là, m'a dit l'hôtesse, va descendre, au premier son de vêpres, la procession de Plougaznou. C'est un spectacle qui en vaut la peine, vous verrez.

Justement, les cloches s'ébranlent. Et, comme si elle n'eût attendu que ce signal, une grande bannière écarlate, lamée d'or, s'érige par degrés de derrière la hauteur, puis, tout à coup, se détache en plein ciel, et s'enfle, pareille à la voilure de pourpre de quelque vaisseau prestigieux. A sa suite, il en point une seconde, une troisième, d'autres encore, balançant au rythme de la marche, celles-ci leurs velours violets ou cramoisis, celles-là leurs brocarts émeraude. Quand le cortège s'engage dans la pente ensoleillée, l'effet n'est véritablement pas banal, de toutes ces oriflammes échelonnées comme en une merveilleuse gamme de teintes que la magnificence de

la lumière enrichit d'une splendeur unique. Des jeunes filles vêtues de blanc, des Trégorroises aux frêles cornettes empesées, d'une finesse et d'une transparence d'élytres, se pressent au pied de chaque hampe, sur les pas du porteur, et tiennent, j'allais écrire manœuvrent, les cordons, car, aux endroits trop escarpés, elles sont obligées de s'y suspendre comme à des câbles, pour redresser la lourde étoffe et permettre à l'homme, que le fardeau entraîne, de ressaisir son équilibre compromis. En sorte qu'elle vous revient tout naturellement à l'esprit, la comparaison du navire de féerie, célébré dans une vieille chanson de bord, dont les agrès étaient de fil d'argent et l'équipage composé de pucelles.

Des guetteurs, postés dans les galeries hautes du clocher, sont descendus en criant :

— Plougaznou ! Plougaznou !

Un remuement de foule se fait dans l'église. C'est la procession de Saint-Jean qui sort à son tour, enseignes déployées. Le rite veut qu'elle aille recevoir celle de Plougaznou, à la limite des deux paroisses. Le lieu de la rencontre est un antique pont de roches jeté en aval du village, sur le ruisseau qui sert de ligne de démarcation. De chaque côté, les croix s'avancent, s'inclinent, se donnent le baiser de paix. Puis, les bannières imitent les croix, penchant l'une vers l'autre les éclatantes images de saints dont elles sont ornées. Quand la grande bannière de Saint-Jean va pour rendre l'accolade, il se produit soudain dans l'assistance un mouvement de curiosité vive et presque d'angoisse. C'est qu'elle n'est pas d'un maniement facile, cette colossale tapisserie, chef-d'œuvre de plusieurs générations de tisseurs d'or, où toute la scène du baptême du Christ est représentée. Elle jouit d'une renommée sans égale dans toute la Bretagne bretonnante, non seulement pour sa beauté, mais pour son poids. A cause de cela surtout, elle passe pour une espèce de palladium. Son armature transversale a l'ampleur d'une vergue, et la hampe l'épaisseur d'un mât. Aussi n'y a-t-il que des athlètes à pouvoir briguer l'honneur de la porter. Il n'en est point de plus recherché, en cette partie du Trégor. Jadis, on le décernait au concours. Pas de commune, pas même de hameau qui n'envoyât son champion. Vainqueur, il était en-

touré de la même considération que, chez les Grecs, le gagnant de la couronne olympique. Il devenait pour ses compatriotes un sujet d'orgueil : on parlait de lui comme d'un mortel d'une essence supérieure, comme d'un héros, et les Pindares du canton rimaient des strophes à sa louange.

De nos jours, les pèlerins du dehors ont cessé de prendre part à ce sport sacré. Mais les jeunes hommes de Saint-Jean continuent de le pratiquer avec autant d'ardeur que leurs pères. Quatre, cinq mois avant le pardon, ils se réunissent tous les dimanches dans une aire de ferme, pour s'exercer à l' « épreuve de la perche ». Le poids de cette perche, très longue et garnie de ferraille à son extrémité la plus grosse, a été calculé d'après celui de la bannière, et l'épreuve consiste, d'abord à la soulever de terre, en la saisissant par le bout mince, puis à la mâter toute droite, enfin à la promener un nombre déterminé de fois autour de l'aire, à travers les fumiers mous et les brousses sèches dont le sol est jonché. C'est, du reste, un métier où il n'est pas rare que l'on se casse les reins.

— Voyez-vous, — me dit un processionneur auprès duquel je me suis faufilé, — il y a toujours à craindre mort d'homme sur ce pont, au moment où la grande bannière s'incline pour le salut... Une année, j'ai vu le porteur s'abattre raide, les veines de la poitrine rompues. Le recteur n'eut même pas le temps de l'administrer. Par exemple, on lui fit des funérailles de prince, et sur sa pierre tombale...

Un vaste murmure d'admiration a couvert la voix de mon interlocuteur. Les yeux brillent, les faces rayonnent. On se pousse les coudes. Des interjections courent, entre haut et bas, de lèvres en lèvres :

— Hein ! ce petit Landouar, tout de même !...

— Ça, au moins, c'est une révérence !

— Pas un pli dans le visage !...

— Ni un tremblement dans le jarret !...

L'hymne entonnée à tue-tête par les chantres, les cloches qui, maintenant, sonnent à toute volée empêchent sans doute ces propos flatteurs de parvenir aux oreilles du petit Landouar. Mais, arriveraient-ils jusqu'à lui, il ne les entendrait pas. Il est tout entier à sa fonction, l'esprit ramassé

comme les muscles, ses doigts crispés et durcis, pareils à de jaunes sarments de lande, son cou de taurillon rentré à demi dans ses épaules noueuses et trapues, le regard fixe, hypnotisé par cette grande soie flottante qui plane au-dessus de lui comme une gloire et l'exalte, pour une minute désormais inoubliable, jusqu'à l'ivresse des triomphateurs.

Il n'est d'ailleurs pas au bout de sa tâche. Là-bas, devant le porche du cimetière, d'autres processions attendent le baiser d'accueil. Voici Garlan, voici Lanmeur, voici Loquirec. Et j'en passe. Tout le pays d'entre l'estuaire de Morlaix et la Pointe d'Armorique a délégué ses prêtres et ses croix, ses oriflammes les plus éclatantes et ses suisses les plus chamarrés. Et c'est un papillotement indicible, une débauche, une frénésie de couleurs. Ah ! qu'elle est loin, la Bretagne conventionnelle, la Bretagne éteinte et grise des faiseurs de vers et des littérateurs ! Ici, tout vibre, tout resplendit, tout flamboie. Les haleines du feu ont, en quelque sorte, vitrifié le ciel et la mer ; la terre même répand une odeur chaude et comme fermentée. Les herbes, les sources distillent je ne sais quels baumes. Une exubérance vraiment divine épanouit toutes choses. On sent frémir autour de soi les mystérieuses puissances de la vie et de la fécondité. Aussi bien, l'instant approche où le disque solaire, avant de précipiter sa chute vers l'horizon, va darder sur la colline vouée à son culte toute la véhémence de ses rayons élargis.

Elle se dresse, cette colline, à l'orient du village dont elle porte les dernières maisons accrochées à son versant. Un raidillon y monte par le plus court, entre deux hauts talus surplombants où des souches de chênes, vieilles de plusieurs siècles, tendent vers vous des moignons difformes, comme une séquelle de mendiants monstrueux. Le sol est raviné sous les pieds : il semble que l'on marche dans le lit desséché d'un torrent. Un torrent d'hommes, de femmes, s'y engouffre, en effet, mais pour escalader la crête. On se hâte, on se bousculé. C'est à qui parviendra le plus vite sur le lieu du *tantad*. Je retrouve à mi-côte l'aveugle du Bois de la Nuit. Ce n'est plus sa fille qui le guide, c'est lui qui l'entraîne. Il grimpe de son allure désordonnée de somnambule, se heurtant aux gens, trébuchant aux pierres, roulant au-dessus du

flot humain sa belle tête douloureuse et farouche de Titan foudroyé.

— Ça, *cousin*, — lui dis-je, dans la langue de sa montagne, et en me servant d'une appellation chère aux sabotiers, — qu'est-ce donc qui vous presse si fort? Savez-vous que votre jeune fille est tout en nage?

— Oh! fait-il, elle se reposera là-haut. Moi, il me faut ma place au *tantad*!

Puis, d'une voix sourde :

— Si je n'ai pas été guéri l'an dernier, c'est ma faute : j'aurais dû m'avancer plus près de la flamme. Cette fois, je veux être à la toucher, sentir sa brûlure jusqu'au fin fond de mes prunelles...

Et, stimulé par l'attente, que dis-je? par la certitude du miracle, il se rue d'un élan plus impétueux encore à l'assaut de la cime sainte qui, tout à l'heure, va se couronner d'un buisson ardent, ainsi qu'un Horeb breton.

IX

Trois chemins se croisent sur le sommet, dessinant un carrefour, une de ces esplanades triangulaires qui, comme les *trivia* de l'ère païenne, passent, en Bretagne, pour des lieux sacrés. Les restes visibles d'un dallage attestent qu'une des nombreuses voies romaines qui, de Carhaix ou Vorganium, gagnaient la mer, eut ici son point d'aboutissement. Les divinités latines et gauloises ont fraternisé sur ces hauteurs. Un peu de leur âme y survit toujours, mêlé à l'espace, à la lumière, au rire des vagues, aux champs de blé noir en fleur et de grands seigles frissonnants. Le christianisme a eu beau multiplier ses symboles, il ne les a point exorcisées. C'est ainsi qu'un calvaire, planté au centre du carrefour, a pour socle des pierres empruntées à l'ancienne route, et que des légionnaires ont équarries. Tout à côté se creuse le bassin monumental d'une fontaine, — oui, d'une fontaine encore! — où la divonne primitive continue de servir à des ablutions peu or-

thodoxes, sous les yeux, d'ailleurs placides, d'une statue enguirlandée de saint Jean.

Mais ce qui reporte surtout l'esprit aux formes les plus antiques de la croyance humaine, c'est la pyramide du *tandad*. Elle se dresse en une meule énorme, semblable au bûcher de quelque chef homérique, dominant le pays entier, écrasant le calvaire lui-même de son ombre. Pour la construire, chaque « feu » de la commune a fourni sa gerbe d'ajonc. Des hommes, toute la journée d'hier, ont empilé, tassé. Puis, sur le soir, les femmes ont parfait l'œuvre. Elles sont venues en chœur, y suspendre des rubans, des feuillages, y piquer des roses et des pavois, donner un air de grâce riante à sa lourde architecture hérissée. Après quoi, pour finir, on a tendu par-dessus la vallée le câble qui, de temps immémorial, doit relier le *tantad* au clocher de l'église. Que si vous demandez à quel usage, vous recevrez des indigènes cette réponse quelque peu sybilline :

— C'est par là que monte le Dragon.

A l'époque où écrivait Cambry, il en était à Saint-Jean comme dans tous les pays où s'est conservée la tradition des fêtes du solstice, et l'on ne procédait à l'embrasement du *tantad* qu'à la nuit close. On le différait même jusqu'à ce que l'obscurité fût complète. Soudain, à l'appel du *Veni Creator* poussé par les prêtres, un archange éblouissant de feux et d'artifices fendait les ténèbres, volait au bûcher, et, après l'avoir frôlé de ses ailes flamboyantes, s'évanouissait. Tout le monde n'était évidemment pas dupe du sortilège. Mais l'étrangeté de cette scène nocturne ne laissait pas de causer une forte impression aux plus avertis. Et combien étaient-ils en Basse-Bretagne, au XVIIIe siècle, de « pardonneurs » à qui les prestiges de la pyrotechnie fussent familiers? Quant aux autres, — c'est-à-dire à la presque universalité, — on conçoit sans peine leur émerveillement et leur trouble. La plupart en étaient encore à l'ingénuité du moujik russe qui, dans l'église du Saint-Sépulcre, le jour de Pâques, regarde descendre le Saint-Esprit en une pluie d'étoupes enflammées. Ils n'avaient point le sentiment d'assister à une fantasmagorie pieuse, mais bien à un phénomène surnaturel. Et ils étaient d'autant moins éloignés de croire à la réalité

céleste de l'ange que la nuit ne leur permettait de rien distinguer de l'appareil qui le faisait mouvoir. Quelles danses frénétiques autour du *tantad*! Et, ensuite, quels retours délirants sous le tiède firmament de juin, criblé d'étoiles! Beaucoup ne se couchaient pas, restaient par troupes à errer dans les landes et le long des grèves, ou à se poursuivre les uns les autres, avec des : « lou! » sauvages, en agitant des brandons.

C'est, je pense, pour obvier à ces désordres, d'un caractère par trop orgiastique, auxquels les femmes elles-mêmes n'étaient point sans prendre plaisir, qu'il fut jugé préférable d'avancer la cérémonie du Feu et de la célébrer à l'issue des vêpres, en plein jour. Mais, du coup, la suppression de l'ange s'imposait. Il n'avait plus de raison d'être. Le jeu de son apparition devenait une machinerie vulgaire, susceptible peut-être de prêter à rire, du moment qu'il fonctionnait à découvert et laissait voir ses ficelles — c'est le mot propre — aux yeux les plus abusés. On le relégua dans quelque grenier, en lui substituant une simple boîte d'artifice. C'est cette boîte que les bonnes gens appellent « le Dragon »...

— Si vous cherchez une place, les meilleures sont de ce côté, fait derrière mon dos une voix connue.

Parkik, avec sa « douce ». Ils sont montés tout droit au *tantad;* à vrai dire, ils ne sont venus que pour lui. Et leur cas est celui de la grande majorité des pèlerins, il faut croire, puisque, au lieu de se rendre à vêpres, la multitude s'est précipitée vers la hauteur. Ce n'est pas l'esplanade seulement qui est envahie : les talus d'alentour, les cultures même qu'ils enclosent sombrent, sillon après sillon, sous le flux sans cesse grossissant où, parmi le noir compact des feutres d'hommes, la légèreté des coiffes féminines frisotte avec des blancheurs d'écume. Vainement les métayers des fermes voisines s'efforcent de sauvegarder leurs champs.

— Épargnez au moins le blé ! supplient-ils d'un ton lamentable.

— Bah ! saint Jean vous dédommagera ! leur est-il riposté.

Notez qu'en temps ordinaire ces féroces piétineurs de moissons tiendraient pour sacrilège celui d'entre eux qui se risquerait à fouler un épi. « Sois pieux envers l'herbe du

pain, respecte-la comme ta mère », dit un proverbe breton. Mais il s'agit bien de proverbes, le jour du *tantad* !...

— Puis, m'explique Parkik, soyez sûr qu'au fond les paysans lésés ne sont pas aussi fâchés qu'ils en ont l'air. Ils ne sont pas nés de ce matin. Lorsqu'ils ont semé, à l'automne, ils savaient de science certaine que la récolte n'irait point à maturité. S'ils ont semé quand même, c'est qu'il leur plaisait ainsi... Il y a des pertes qui sont des gains... Orges, froments, seigles saccagés, tout cela, monsieur, c'est *Lôd an Tàn* (la part du Feu)! Et l'offrande qu'on fait au Feu, le Feu la rembourse au centuple.

— Alors, ces malheureux qui se plaignent seraient plus malheureux encore si les fidèles du *tantad* ne leur donnaient pas sujet de se plaindre ?

— Comme vous dites. Et la preuve, c'est qu'il n'y a pas dans la paroisse de fermiers plus prospères.

D'aucuns ne s'en remettent pourtant pas exclusivement à la « bénédiction du Feu » du soin de les rémunérer. Car, tandis que nous achevons de nous hisser sur la lisière d'un champ d'avoine formant terrasse, des paroles aigres s'échangent près de nous entre une femme aux allures de mégère et des pèlerins déjà installés.

— Je vous dis que c'est un sou par place ! hurle-t-elle.

— Comme à l'église, alors ? objecte quelqu'un, d'un ton gouailleur.

— Parfaitement! Et si vous trouvez que c'est trop cher, décampez !

— Jamais de la vie !... La vue du *tantad* est à tout le monde.

— Oui, mais mon champ est à moi, peut-être ?

— Oh ! nous ne l'emporterons pas, soyez tranquille !

Finalement, chacun s'exécute, non sans accompagner son obole d'une imprécation :

— Puisse notre monnaie vous coller aux mains !

— Que les flammes du *tantad* vous consument dans l'éternité !...

Je regarde Parkik. Scandalisé, il hoche la tête et soupire :

— Ce sont les mœurs nouvelles... Les étrangers de la saison des bains ont introduit dans la contrée la maladie de

l'argent... Et maintenant, cette avaricieuse profite de ce que son lopin de terre est le mieux situé.

Le fait est que nous y serons admirablement pour tout voir. Quelques mètres à peine nous séparent du *tantad*, et, par delà les épaisses houles vivantes qui déferlent à sa base comme autour d'un gigantesque récif, nous embrassons le panorama de Traoun-Mériadek, avec le cercle de Manche, le riche diadème d'eau bleue qui l'enserre, depuis les roches de Primel jusqu'aux plages solitaires du Crec'h-Meur. A nos pieds s'amorce la route en lacet où va, dans peu d'instants, se déployer la pompe des cortèges officiels. De pente relativement douce, elle descend vers la bourgade en suivant toute la courbe de la vallée qu'elle traverse dans sa plus grande largeur. Des rangées de frênes, de sveltes et fines colonnades de peupliers la bordent, en font une espèce d'avenue verte, baignée d'un jour plus discret. Ajouterai-je, mais on l'a deviné déjà, qu'à chacun de ses paliers s'égoutte d'une margelle moussue le pleur tintant d'une fontaine ?

Les innombrables paires d'yeux de la foule tantôt consultent le soleil, tantôt s'abaissent vers le clocher de Saint-Jean. Un vent d'impatience fait onduler les têtes par longues vagues et gronder le bourdonnement des voix en une puissante rumeur de mer. La timide fiancée de Parkik elle-même se laisse gagner à la fièvre générale, au point de froisser entre ses doigts le bouquet de « fleurs de feu » qu'une pauvresse vient de lui vendre. Tout à coup, un cri, — un cri formidable, jailli de plus de deux mille poitrines :

— La fusée !

On se montre le ciel, au-dessus de l'église. J'ai juste le temps d'y voir briller une infime lueur et se dissiper une pincée de cendre. Mais dans les nerfs de la multitude le tressaillement des grandes liesses populaires a passé. Là-bas, toutes les cloches à nouveau sont en branle. La combe entière vibre comme une immense cuve sonore. Et les oriflammes aussi font leur réapparition. Elles tourbillonnent un moment à l'intérieur du cimetière, puis s'engagent dans la voie sainte. Nous les voyons glisser une à une, avec une lenteur majestueuse, tels que de splendides fantômes, sous

les arbres. Les dernières sont encore au fond de la vallée que les premières débouchent sur le plateau. A mesure qu'une croix surgit, allumant ses fulgurations d'argent ou d'or parmi les reflets des velours et des soies, une acclamation retentit et la salue du nom de la paroisse dont elle est l'emblème. La procession se déroule au bruit des chants. Par intervalles, des fusillades éclatent, qui lui donnent un faux air de fantasia orientale. Et, tout aussitôt, c'est une autre image qui se présente, évoquant, cette fois, non plus le souvenir seulement, mais l'illusion même des lustrations antiques. Un chœur de jeunes filles s'avance, précédées d'un bélier blanc qu'un enfant, vêtu d'une peau de bique, conduit. Elles tiennent l'animal par des laines multicolores attachées à son cou. Sa toison a été soigneusement lavée, peignée; des touffes de rubans flottent à ses cornes. Quant à l'enfant qui l'escorte, il marche avec un sérieux, une gravité de jeune victimaire. L'honneur pour lui n'est pas mince d'avoir été appelé à mener l' « Agneau béni ». Tant de ses camarades y aspiraient qui, comme lui, réunissaient les deux conditions requises : n'avoir pas franchi l'âge d'innocence et être inscrit au registre des baptêmes sous le prénom de Jean!

Les gendarmes ont ouvert une percée dans la foule et fait évacuer les abords immédiats du *tantad*. Un vieux tambour, qu'on dirait échappé d'une gravure de Raffet, bat de ses mains séniles une caisse falote et surannée. Les gardes nationaux — en Bretagne rien ne meurt — forment la haie, appuyés à d'extravagantes espingoles à pierre dont plus d'une a besogné dans les guerres chouannes. Et alors commence le défilé des diverses processions autour du bûcher. Pendant que les bannières passent après les bannières et que les miraculés d'hier et de demain se succèdent en une kyrielle interminable, qui égrenant des chapelets, qui brandissant des cierges, des paysans, près de la fontaine, attachent des pièces d'artifice à des poteaux dont je n'avais pas encore compris l'utilité.

— Ils n'ont pourtant pas l'intention de les tirer tout de suite? dis-je à Parkik.

— Si fait, me répond-il. C'est le préambule obligé du *tantad*.

Il faut avoir assisté à des épisodes de ce genre, qui, partout ailleurs, seraient d'une bouffonnerie irrésistible, pour savoir jusqu'où peut aller la capacité d'idéalisme de cette race. Je reverrai toujours le frémissement d'aise de ce peuple si délicieusement enfantin, à chaque fusée qui partait en sifflant. Elle zébrait à peine le ciel d'un trait blanchâtre et, là-haut, au lieu de se résoudre en étoiles, avortait. Mais les âmes n'en étaient, pour cela, ni moins passionnées, ni moins ravies. Là où mes yeux à moi n'apercevaient qu'un pâle flocon de fumée grise, les leurs contemplaient toute une magnifique floraison d'astres. Ils réfléchissaient dans l'espace le mirage de leur propre songe. Et quels transports d'écoliers! Quelles joies violentes et puériles, toutes les fois que la baguette enflammée menaçait de fondre sur quelqu'un, au risque de le blesser!

Comme je demande si l'on n'a jamais eu à déplorer d'accident, un voisin prononce :

— Depuis que je me connais, je n'en ai entendu mentionner qu'un seul et, s'il se produisit, ce fut par la permission de saint Jean.

— Ah?

— Oui, un bourgeois de la ville, un mécréant était venu comme ça en partie de plaisir, pour faire son monsieur et pour se gausser. « Sont-ils brutes, ces gens-là, disait-il, de tirer un feu d'artifice à cinq heures du soir, au mois de juin, en plein soleil! » Il n'avait pas fini, qu'une baguette lui crevait l'œil. Sa moquerie s'acheva en un beuglement affolé. La punition était rude. Mais voilà! le Feu est comme la Terre : il est trop vieux pour souffrir qu'on lui manque de respect.

Il s'est fait un calme relatif. Les prêtres ont pris place sur les degrés du calvaire, et les oriflammes ont été momentanément mises à l'abri dans une cour de ferme. Seule, la maîtresse bannière de Saint-Jean demeure debout en face du *tantad*. Sur un signe du « recteur », Landouar, le petit athlète au torse noueux et tout en râble, l'élève et l'abaisse par trois fois.

— C'est le signal! m'avertit Parkik à mi-voix, comme s'il parlait dans une église.

La foule elle-même s'est tue. Tous les regards sont dirigés

vers la galerie de la tour où s'agitent de minuscules formes humaines dans l'ardeur des derniers préparatifs. Il s'écoule quatre ou cinq minutes solennelles. Les visages se tendent, avides, presque anxieux. Enfin la corde tressaute. Et, avec le fracas d'une décharge de mousqueterie, le « Dragon » s'élance, en oscillant... Les vœux que l'on fait durant qu'il franchit les airs sont, paraît-il, sûrs d'être exaucés, à la condition, toutefois, qu'il vole d'un trait jusqu'au but. Car il arrive qu'il reste en détresse ou qu'il rebrousse chemin. Les gens préposés à sa manœuvre racontent qu'il a son humeur et ses caprices : précisément, le voici qui feint de se ralentir. Déjà des bouches désappointées murmurent :

— Pas de chance ! C'est raté !

Mais non. Ce n'était qu'une fausse alerte. Les souhaits conçus seront valables. Il a victorieusement accompli son trajet aérien et planté sa morsure dévorante au flanc du bûcher... Un crépitement léger, quelques fumerolles, — et, d'un essor brusque, la flamme bondit, monte, se propage.

— *An Tân ! An Tân*[1] !

Il monte, lui aussi, il se propage, à l'instar de la flamme, le cri, le cri sacré des immémoriales liturgies solaires, jailli du plus profond de l'âme des ancêtres aux lèvres de leurs lointains descendants. Ainsi les Celtes primitifs glorifiaient l'Esprit de lumière et de vie, autour des feux de la tribu, sur les pentes de l'Himalaya. Leur race, depuis lors, a traversé, dans le temps, bien des millénaires et, dans l'espace, d'incommensurables lieues d'étendue. L'héritage reçu d'eux, elle en a semé les bribes au cours des siècles et au hasard des routes. Il n'importe. Sur cette cime et à cette heure, il est impossible de ne se figurer point que c'est l'écho de leur grande voix qui, par delà des distances et les âges, vient se répercuter encore dans les arcanes de la conscience bretonne, aux confins des mers d'occident.

— *An Tân !... An Tân !...*

Le spectacle est d'une indicible beauté barbare. Souple et reptilienne, la flamme enlace maintenant le bûcher de ses anneaux. Sous cette puissante étreinte, il semble s'éveiller,

1. « Le Feu ! Le Feu ! »

secouer sa torpeur de chose, s'élever à l'être. Une vie monstrueuse anime sa masse jusqu'alors immobile. L'âpre caresse du feu le creuse, le fouille, le sculpte, en quelque sorte, et peu à peu dégage du bloc informe une statue, un colosse, une espèce de Moloch noir auréolé d'une nue ardente et drapé d'une pourpre d'incendie.

— *An Tàn !... An Tàn !...*

Le rayonnement du dieu est devenu si intense qu'on n'en peut plus supporter ni la chaleur ni l'éclat. Les prêtres ont fui. La multitude elle-même se recule. Il n'y a que l'aveugle du Bois de la Nuit qui, le front découvert et le rosaire aux doigts, s'obstine à braver la fournaise, à fixer sur elle, désespérément, le regard immuable et tragique de ses yeux éteints. Un bruit d'orgues immenses, une tempête de sons s'enfle et se déchaîne par rafales dans les entrailles rouge sombre du *tantad*. Tout à coup, un mugissement plus fort suivi d'un soupir très long, très atténué. C'est la flambée suprême, avant le brusque déclin.

— *An Tàn !... An Tàn !...*

L'invocation, cette fois, a la douceur mélancolique d'un adieu. Lentement, avec le frisselis d'une soie qui s'affaisse, les braises se sont effondrées, tandis qu'au-dessus il se faisait comme une assomption de flammes dans le ciel... La fille du sabotier, se rapprochant de son père toujours debout à la même place, l'a saisi par le bord de sa veste et lui a dit d'une voix dolente :

— C'est fini !

X

Je suis descendu de la colline sainte, comme les clartés du soleil, masqué à demi par les hautes terres occidentales, commençaient elles-mêmes de s'en retirer. Pour changer d'itinéraire, j'ai pris la route processionnelle où le feuillage délicat des frênes et des peupliers découpait de fines guipures d'ombre mauve. Assises sur les margelles des fontaines, des vieilles, une écuelle à la main, une sébile dans leur giron, vantaient la vertu de chaque source aux pèlerins du *tantad*.

— Vous qui avez été au feu, disaient-elles, venez à l'eau, passants !

Et, tout le long de la rampe sinueuse, j'ai voyagé de la sorte, parmi des murmures de litanies, semblables à des fredons d'abeilles autour d'un rucher. Un grand calme tombait du ciel rafraîchi, et la lumière déclinante avait un air de félicité lasse, avec quelque chose d'orageux encore, néanmoins, et de trop éclatant. Chez les gens aussi, les traits détendus conservaient un reste d'exaltation. Ils cheminaient, avares de gestes et de paroles, mais l'ivresse se lisait au brillant des prunelles.

Tous, ils emportaient des « souvenirs » du Feu.

Les uns y avaient fait roussir leurs gaules de pardonneurs, coupées à l'arrivée en terre de Saint-Jean. Les autres, plus prompts ou plus adroits au pillage des tisons, avaient remplacé le bâton de pèlerinage par une tige d'ajonc carbonisé. Les jeunes filles tenaient des bouquets dont la flamme avait consumé les fleurs. Des groupes se séparaient, pour s'en aller chacun dans la direction de son village, et se renvoyaient, en guise d' « au revoir », le souhait sacramentel :

— *Yéc'hed ha joa a beurz sant Yann vinniget!* (Joie et santé de la part de saint Jean béni).

Dans le cimetière, la horde sauvage de mendiants et d'estropiés qui y monte la garde jour et nuit apprêtait son coucher dans l'entre-deux des tombes, sur les bancs de pierre du porche et jusque sous la voûte de l'ossuaire en forme d'oratoire ou jadis brûlait la lanterne des morts. Je n'ai fait que traverser l'église. Devant un pilier ceint d'un triple rang de cierges, un prêtre donnait à baiser aux fidèles les reliques de saint Mériadek et de saint Maudez. Un autre, en permanence à la balustrade du chœur, touchait les yeux malades du bout de l'étui de vermeil contenant le doigt du Précurseur. Enfin, près d'une sorte de lavabo en zinc aménagé dans un enfeu, des femmes se mouillaient les paupières et les lèvres avec leurs mouchoirs, qu'elles trempaient et retrempaient dans l'eau miraculeuse : — *Dour as Bis*[1], ainsi qu'on en est prévenu par l'inscription bretonne placée au-dessus des robi-

1. L'eau du Doigt.

nets... J'ai laissé tout ce monde à ses pratiques et, sans autre compagnie que la claire chanson du ruisseau de Traoun-Mériadek, plus argentine encore dans le recueillement du soir, j'ai gagné la grève.

Des sentiers, fleuris de troënes, d'aubépines, de sureaux, y conduisent en côtoyant des fermes anciennes, des manoirs déchus, bâtis « du temps que vivait la Reine Anne et que Saint-Jean n'était peuplé que de gentilshommes ». Mais à l'extrême pointe, c'est le désert complet, l'infinie solitude. J'y suis arrivé à l'heure de la mer étale. Les promontoires se dressaient, en une série étagée de hautes proues immobiles sur les profondeurs splendides du couchant. Et derrière leurs carènes d'ombre, là-bas, dans les lointains vers lesquels ils semblaient n'attendre qu'un signe pour voguer, un autre *tantad* achevait de s'éteindre, le féerique, le merveilleux *tantad* où, chaque soir, se prodiguent en spectacle au monde les incomparables magies du soleil.

ANATOLE LE BRAZ

L'ACCUEIL[1]

I

BIENVENUE

Entre dans ma maison, passant, et prends le pain
Que tiède encor du four j'ai posé sur la huche ;
Ôte le linge frais, bois à même la cruche,
Car je veux apaiser ta soif comme ta faim.

Oui, viens à moi sans crainte, ami : je suis le pâtre
Qui retrouve un mouton séparé du troupeau ;
Prends la laine de mon unique et vieux manteau,
Et ranime tes doigts transis au feu de l'âtre.

Viens, je te garderai, joyeux, jusqu'au matin :
Je crains pour toi le vent du nord et la nuit noire ;
Demeure et, si tu veux, tais la navrante histoire
Qui fait briller des pleurs à ton regard éteint.

Écoute la chanson que chantonne la flamme.
Rêve dans sa lueur un lointain paradis ;
Et que le feu dorant les chenets attiédis
Rallume, ô voyageur, les cendres de ton âme !

1. Extrait d'un volume qui paraîtra prochainement sous ce titre.

II

LE LIT

De la paille? Une place au grenier, dans l'étable?
Pourquoi? Ne suis-je plus ton frère de douleur?
Puisque tu voulus bien t'asseoir à notre table,
Accepte ce lit vaste et profond, le meilleur.

Ainsi qu'un beau présent reçois ma simple offrande;
Laisse comme un petit enfant guider tes pas :
Voici ton lit, je l'ai parfumé de lavande
Dont la fine senteur est douce aux membres las.

Avec ses grands rideaux de toile blanche, il semble
Parmi la chambre étroite un immense vaisseau,
Et le rêve soufflant dans la voile qui tremble
T'emportera, léger, vers un pays nouveau.

Le sommeil a baisé tes pesantes paupières,
C'est l'heure du départ sur la mer et l'azur;
Et déjà le navire accoste à d'autres terres
Où l'on respire un ciel immuablement pur!

III

REPOS

Les vieillards sont assis sur le seuil des maisons;
Leurs visages ridés ont la blancheur des pierres,
Leurs yeux ne suivent plus les mouvants horizons,
Des regards sans clarté meurent sous leurs paupières.

Les aînés sont partis semer l'orge et le blé.
Auprès de l'âtre éteint travaillent les aïeules;
Parfois sur le fuseau leur front penche, accablé;
Lasses de tous les mots, leurs âmes parlent seules.

L'ombre jette sur les meubles un crêpe noir;
Le silence alentour continue à se taire;
Seul le clocher voisin qui chante dans le soir
Rompt de sa voix d'argent le calme de la terre.

Les mains aux doigts très lourds reprennent le rouet,
La quenouille de buis dévide son murmure.
Tandis qu'un bel enfant couché près d'un jouet
Mêle à l'or blond du lin l'or de sa chevelure.

IV

AVANT LE DÉPART

A chaque heure du jour mon âme bénit l'heure
Où résonna le bruit inconnu de ton pas,
L'heure unique où, sans force, appuyé sur mon bras,
Tu voulus bien franchir le seuil de ma demeure.

C'est moi seul aujourd'hui qui te dois un merci,
Parce que tu daignas t'asseoir à notre table.
Ton appétit a fait mon repas délectable
Et mon cœur s'est chauffé près de ton cœur transi.

La charité n'était qu'une parole vaine
Avant que ta douleur pénétrât sous mon toit:
J'étais l'éternel sourd: à ce moment, par toi,
J'entendis le sanglot de la souffrance humaine.

V

J'AI COMPRIS

C'est le jour où, levant le lourd marteau de cuivre,
Tu tremblais comme si j'allais te renvoyer,
Que, dans cette maison close et blanche de givre,
J'ai compris qu'il était des hommes sans foyer.

Lorsque je vis tes mains se tendre vers la flamme,
Si pâles, et tes yeux qu'agrandissait l'effroi,
D'un long sommeil enfin se réveilla mon âme
Prête à chercher au loin ceux qui tombent de froid.

Quand, avides, tes doigts eurent saisi la miche
Qui semblait sur la huche un bloc taillé d'or fin,
Je me suis demandé par quelle grâce un riche
Pouvait manger tandis qu'un pauvre meurt de faim.

Ce jour-là, j'ai compris la détresse profonde
Qui, sans repos, poursuit les cœurs jeunes et vieux :
Tu m'avais révélé la misère du monde,
Et lentement des pleurs me sont montés aux yeux.

VI

ADIEU

Il écarte le lierre à l'entour des fenêtres
Et contemple, pensif, les arbres de la cour ;
Ses yeux brillent ; il offre aux choses comme aux êtres,
Dans un regard, tout l'infini de son amour.

Il monte l'escalier, il entr'ouvre une porte :
C'est la chambre qu'il habita si peu de temps...
Elle a déjà l'air calme et grave d'une morte,
Malgré ses murs fleuris de pavots éclatants.

Il regarde son lit, ce fidèle navire
Qui vers d'autres pays l'emmena chaque soir :
Ses lèvres avec peine ébauchent un sourire,
Aux yeux perlent des pleurs que je ne veux pas voir.

Il redescend, le dos courbé, la tête basse,
Aussi pâle qu'après la nouvelle d'un deuil ;
Il caresse un objet, il s'approche, il m'embrasse,
Et d'un pas affermi franchit mon humble seuil.

Il va dans le jardin que parfument les roses,
Aux fleurs qu'il aime il dit des mots mystérieux ;
Et l'on croirait qu'il veut emporter toutes choses
Dans le miroir vivant et profond de ses yeux.

Le voilà maintenant, seul, sur la grande route,
Il court loin de la haie où vient finir mon clos ;
Sur le pas de ma porte, en tressaillant, j'écoute
Dans l'air mourir le bruit voilé de ses sanglots.

Je ne l'ai pas assez supplié pour qu'il reste.
Sent-il que sa venue a béni ma maison ?
Peut-être appelle-t-il ? Que veut dire le geste
Qu'ont fait ses pauvres mains, là-bas, à l'horizon ?

Simplicité du cœur, vertu subtile et sainte
Qui donne la réponse avant qu'on ait parlé :
Il s'arrête, il se tourne, il me tend son étreinte,
Puis disparaît sachant que je suis consolé !

JEAN VIGNAUD

BLANCADOR L'AVANTAGEUX[1]

— MŒURS DU XVIe SIÈCLE —

XI

Jamais M. de Blancador ne dépensa autant d'activité que dans l'entreprise dont il surveillait les étapes. Jacquemin Tardival put se croire revenu aux temps heureux où, porte-valise de M. de Joyeuse, il courait les chemins portant, bouclés au troussequin de sa selle, les plus importants secrets d'État. M. Justus avait renoncé à faire espionner Horace. Frappé d'admiration par les qualités politiques de ce jeune homme, il s'en reposait, maintenant, de tout sur lui, et ne prenait plus que pour la forme l'avis des deux pasteurs.

Une remarque de M. Momsenn l'avait cependant jeté dans une perplexité très grande : et c'est pourquoi M. Justus, à cette heure avancée de la nuit, gagnait, vêtu d'une simple robe en drap gris, et coiffé d'un bonnet de nuit en damas zinzolin, la chambre où M. de Blancador devait encore travailler, ainsi que le donnait à croire le filet de lumière qui brillait entre le seuil et la porte.

M. Justus frappa discrètement. Et quand Blancador lui eut ouvert, en tirant barres et verrous, M. Justus posa son bougeoir de cuivre sur un coffre, et s'excusa du dérangement qu'il lui causait à pareille heure. Mais comme, depuis un mois, la même cérémonie se renouvelait quotidiennement vers

[1] Voir la *Revue* des 1er, 15 Août, 1er, 15 Septembre et 1er Octobre.

minuit, Horace ne s'étonna point de cette visite tardive, et il continua de ranger et d'annoter les papiers qui couvraient sa table. Sans lever les yeux, il dit :

— J'ai du nouveau. La lettre de Jacquin est retrouvée. On n'aura plus l'ennui de tourmenter cette Jacqueline, dont les pieds ne sont plus qu'une bouillie, tant on les a serrés dans les brodequins. La stupide créature...

— Je la ferai pendre dès demain, interrompit M. Justus. Mais comment avez-vous pu mettre la main sur ce papier?

— Oh! bien par hasard! Lacéré et froissé, il gisait dans la boue, près du petit pont... Enfin nous avons une bonne preuve écrite et signée... En outre, trois paysans ont reconnu que le cheval trouvé mort sur le glacis est bien des écuries de Séligny : il se nommait le *Fauveau*. Déclaration en a été dressée, approuvée dûment par les témoins...

— Oui, je sais cela ; et c'est la condamnation de Jacquin. J'apprends, par un billet de ma parente, madame de Formansin, que mon beau-fils et cet écuyer sont en route, pour venir ici. Ils ont quitté, depuis quatre jours, le château de Troix-Mares... Mais ce n'est pas là l'important. Je voulais, mon cher ami, vous soumettre le plan que me proposent de suivre ces messieurs. Leur avis est qu'il convient d'adresser une requête au roi, requête secrète, qui, passant par le canal de M. Duplessis-Mornay, ne manquera pas d'être bien accueillie. M. Momsenn, avec ce tact qui lui est habituel, m'a fait remarquer que lorsque notre grande Élisabeth d'Angleterre donna l'ordre de mettre à mort la reine Marie, elle ne se contenta pas du beau jugement que ses ministres rendirent contre la Jézabel d'Écosse. Mais, prudente et avisée, n'ignorant point que les intérêts politiques dominent, fort heureusement, tous les autres, elle consulta les princes protestants de France, sans en excepter nos naturels alliés d'Allemagne. Tous ces messieurs ayant voté dans le sens le plus avantageux pour la Religion, Marie Stuart fut exécutée, et la sage Élisabeth consolidée sur son trône. Pour être moins importante, mon affaire n'en intéresse pas moins le bon renom de la noblesse huguenote, et celui du roi qui en est le premier représentant et le naturel soutien. C'est pourquoi je suis décidé à envoyer toutes les pièces du procès à M. Du-

plessis-Mornay, qui les mettra sous les yeux de Sa Majesté et obtiendra d'Elle une décision favorable. Et cette décision nous évitera les difficultés qui se multiplieraient s'il nous fallait exposer notre cas au consistoire de Montauban, et attendre son arrêt... Qu'en pensez-vous, mon ami?

— Je ne puis, monsieur, que m'incliner devant une si haute sagesse, — répondit Blancador. — Mais permettez-moi de vous poser une simple question. Avez-vous songé, au moins, aux précautions à prendre pour ne pas perdre les biens de votre femme par l'effet de la confiscation?

— Non, fit Corpoy, et ma bonne foi se trouve là surprise et au dépourvu! Mais...

— J'y ai pourvu, moi, monsieur, et à autre chose encore. Ne pouvant réunir assez de témoignages probants contre votre épouse adultère, pour donner à l'accusation un corps et une force suffisante, j'y ai suppléé par divers moyens...

Blancador se leva, tira la tapisserie qui pendait devant la porte, s'assura que celle-ci était bien close. Il se mit alors à parler à voix basse :

— Il faut, monsieur, nous tenir dans les formes les plus strictes et les plus minutieuses de la justice. Mais cela ne nous engage à rien pour le fond. Et, quand vous adresserez le sac du procès de votre femme au roi, il faut que ce dossier soit complet, vous m'entendez de reste...

M. de Corpoy, émerveillé de la subtilité de Blancador, releva légèrement son bonnet de nuit, allongea la tête et écouta attentivement :

— J'ai, monsieur de Corpoy, conféré longuement avec le pasteur Robin, qui est homme de bon conseil. Lui aussi m'a entretenu de ce fameux procès de la reine Marie. Je le veux, en tout, prendre pour modèle. Comme on manquait de preuves matérielles, les secrétaires de M. Cecil surent en trouver, ils surent en faire sortir de leurs tiroirs, tant on peut mener d'utile besogne avec une plume et un grattoir, quand on est animé par l'esprit du bien. L'instruction sortit toute armée du cabinet de M. Cecil, comme Minerve du cerveau de Jupiter. Et cette affaire est bien moins intéressante qu'une autre dont je vous parlerai plus tard.

Et Blancador montra à M. Justus, béant, quelques papiers

de première importance, où l'on remarquait une déposition écrite et signée par M. Agapit Leroux de Mirole, et M. Paul-Émile de Biroulan. Elle avait coûté cent écus d'or et donnait la preuve indéniable du crime de madame Hulline. Car M. Leroux l'avait vue, de ses yeux vue, se livrant à M. de Séligny, sous un orme, dans l'enclos des Enjous. M. de Biroulan était plus complet encore; les détails fournis par lui étaient d'une licencieuse exactitude, à tel point qu'on n'avait pu les reproduire qu'en latin. Ainsi, M. de Corpoy, rappelant à lui ses humanités, vida avec délices le calice de sa honte. Il but avec un égal plaisir la prose de Gaston de Séligny, dont M. de Blancador, par des calques patiemment combinés, avait tiré des combinaisons ingénieuses. Un pli de Hulline, produit de la même fabrique, contenait des menaces de mort contre monsieur son mari. On y parlait de poison. Et, par une coïncidence fâcheuse pour cette dame, on avait saisi un flacon plein d'une substance nocive, dans un de ses nécessaires de toilette.

Et, à considérer toutes ces feuilles noircies, rangées, numérotées, annotées, M. de Corpoy conçut une grande joie. Il en éprouva une plus vive encore quand Blancador lui exhiba deux projets d'actes de renonciation et un testament en bonne forme. Tous avaient été rédigés par le procureur Bardoiseau, de Monsac, qu'Horace, en souvenir de ses bons offices, avait consulté en cette occurrence, sans lui laisser connaître les noms des intéressés. Jacquemin s'était chargé de cette correspondance. Le matin même, il l'avait rapportée de Monsac-lès-Rabasteins, en échange de trois cents écus.

M. de Corpoy promit de rembourser, dès le lendemain, toutes ces sommes à son ami Blancador. Il l'interrogea encore :

— Quelle était cette autre affaire criminelle qui pouvait servir d'exemple ?

— C'est, répondit Horace, celle de ce prince de Nassau qui, pour épouser mademoiselle de Montpensier, abbesse de Jouarre, fit murer sa femme, une dame allemande dont il croyait avoir à se plaindre. M. Robin vous la racontera dans ses détails.

— Mais, demanda M. de Corpoy, malgré cette épouse ainsi emmurée, le personnage que vous citez put-il régulièrement contracter mariage ?

— Assurément, monsieur. Et c'est là le seul point vraiment attachant de l'histoire.

M. de Corpoy, pris d'attendrissement, attira Horace sur son cœur et l'embrassa par deux fois : « Jamais il n'oublierait un pareil service ! » Et, reprenant son bougeoir, il souhaita une bonne nuit à « son admirable ami » et s'en fut se coucher.

Ainsi M. de Blancador, négligeant pour un temps ce commerce de galanterie où s'était endormie sa grande âme, tenait-il dans sa main habile tous les fils de ce complot, et il les maniait, modestement, dans la coulisse. Il négligeait de paraître dans les circonstances solennelles où l'appelaient cependant ses fonctions de greffier. Il n'assista à aucun des interrogatoires que dut subir madame de Corpoy. En ces occasions, il se faisait remplacer par Jean Le Broc, qui était un jeune homme blond, de mine somnolente et renfrognée, et passant pour simple d'esprit. Son indifférence, pour tout ce qui n'était pas un livre, confinait à la stupidité. Mais il écrivait rapidement sous la dictée et avait une main superbe, comme on dit ; nul ne s'entendait mieux que lui à cadeler, à tracer des chirats d'une plume courante et déliée. Et il connaissait le grec, qu'il enseignait à M. Henri de Canteclaux. Pour le reste, il n'appartenait pas à la terre, mais bien plutôt à la lune, où devaient habiter ses pareils. Quand il vit sa sœur Jeannine comparaître comme témoin devant ce tribunal domestique où elle ne sut que pleurer à chaudes larmes, sans trouver un mot, il ne parut point la reconnaître pour sa sœur. De même, il ne s'inquiéta en rien de Jacqueline ; et tous les domestiques le prirent en aversion pour son mauvais cœur. Le seul M. Luc de Mauras le couvrait de sa protection et l'encourageait par des paroles amicales :

— Mon garçon, pauvreté n'est pas vice, et le royaume des cieux sera pour toi, quelque jour ! Car tu n'as pas la figure de qui fera de vieux os. Et c'est grand dommage, puisque tu es le meilleur de la famille. Ton frère Jacquin est un pendard, ta sœur Jeannine une gueuse, et ta cadette Jacqueline une misérable réprouvée. Mais ne t'afflige pas, mon garçon, tu seras bientôt débarrassé de cette engeance, fie-t'en à moi !

Ainsi, par ses propos bienveillants, M. Luc-Escande de Mauras consolait ce déshérité. M. Fabre se montrait plus réservé et plus sévère. Il avait pris maintenant un tel orgueil de ses hautes fonctions qu'on ne pouvait plus voir que sa barbe, tant haut il portait la tête. Geôlier de madame Hulline, dont sa femme Pulchérie Oudart était la seule dame de service, il remplissait aussi l'office de grand prévôt. Dans l'espoir prochain de faire tomber une noble tête, il s'essayait tous les matins à couper en deux, avec une épée bâtarde, des rouleaux de pâte qu'il commandait de pétrir à la dimension du col de « Madame ». Et il n'en manquait pas un.

En tant que grand prévôt, il fut chargé par M. de Corpoy, le premier jeudi d'avril, d'aller prendre la triste Jacqueline qui, dans la salle basse d'une tour, attendait, depuis un mois, qu'on l'achevât comme une bête blessée.

— Pour que l'insolent qui m'a offensé connaisse mieux la faute et son châtiment et ma vengeance, — dit M. Justus, — tu accrocheras cette coquine aux fourches de Saint-Aubin, où Séligny se prétend seigneur justicier.

M. Fabre devait, par surcroît, attacher sur la poitrine de la coupable une belle pancarte où Jean Le Broc avait écrit en grosses lettres ornées la devise : « Telle maîtresse, telle servante », qui suffisait pour donner à penser. Mais Jean ignorait, sans doute, que ce placard fût destiné à sa sœur.

Ayant ainsi disposé de la chambrière Jacqueline, M. de Corpoy rentra dans son appartement pour expédier le courrier qui porterait à M. Duplessis-Mornay le sac du procès de Hulline, et la requête de son mari outragé. Dans toute cette fâcheuse aventure, le sang-froid de M. Justus fut un sujet d'admiration pour sa maison tout entière. Plus d'une fois, M. Momsenn et M. Robin en firent un sujet de prêche. Jamais il n'invectiva sa femme. Il ne la força point, par des tortures matérielles, à avouer son crime, dont l'évidence, pourtant, criait. Il ne lui reprocha ni son obstination dans le mal ni ses projets homicides. Mais il s'affligea grandement d'apprendre qu'elle repoussait les secours de la religion, et encore plus de l'entendre répéter qu'elle parlerait, comme en confession, au seul M. Textor. C'était là aussi ce qu'avait crié Jacqueline, tant qu'elle avait eu la force de faire ouïr sa voix.

Aussi tous, M. Justus, les pasteurs, Blancador et les écuyers redoutaient-ils la venue de ce ministre, et elle apparaissait très prochaine, ainsi que ses lettres le disaient. Et Horace ordonna à Jacquemin de tenir sa valise prête pour le jour où M. Textor ferait son entrée à La Combe. Car il n'en augurait rien de bon.

Jacqueline Le Broc ne devait pas voir ce jeune pasteur que toutes les femmes chérissaient et vénéraient pour sa parole forte et vibrante où chantaient la tendresse et la chaleur de son cœur. Ce premier jeudi d'avril, M. Fabre de Mauras vint la chercher dans la sentine où elle brûlait de fièvre. Aidé du valet Vigouroux, qui se dandinait comme un ours, il l'enleva, pareille à un paquet, sans s'occuper des cheveux dénoués qui balayaient la dalle comme des écheveaux de soie fauve. Mais Vigouroux se promit bien de les couper pour les vendre à la ville. M. Fabre enleva facilement ce léger fardeau. Les pieds tendres et fluets de cette fillette, brisés par les brodequins et les coins de bois que M. Luc avait forcés à coups de maillet, ne pouvaient plus la porter.

— Allons, ma fille! Viens çà qu'on te branche! — lui dit avec aménité M. Fabre.

Mais la chambrière ne voyait plus guère, et elle n'entendait plus rien que le monotone bourdonnement qui, depuis des jours et des nuits, lui martelait les tempes. Dans la cour, où les hommes d'écurie rangés sur deux files la regardèrent passer, muets et moroses, elle fut hissée, en porte-manteau, sur la croupe du cheval que monta M. Fabre. Puis on la lia par la taille à la ceinture de l'écuyer. Ses bras, garrottés étroitement derrière son dos, tiraient sa poitrine amaigrie, de ses pieds déformés pendaient des bandes sanglantes. La fange tachait ses jambes menues. Ainsi cette jeune fille, délicate et douce, que madame Hulline de Corpoy aimait entre toutes pour sa sagesse, sa beauté et sa grâce innocente, fut-elle emmenée, couverte d'une mauvaise jupe et d'une chemise roussâtre et sordide, hors du château de M. Justus, secrétaire bénévole du consistoire de Montauban. Derrière M. Fabre chevauchait Vigouroux, guindé sur une bête de labour. Au chapelet de sa selle à piquer s'enroulait un paquet de chanvre neuf.

Mais M. Luc accourait, boitant; il appela son frère :

— Tiens! — lui dit-il, en lui présentant sa poire d'angoisse en acier damasquiné, — tu pourras la lui mettre s'il lui prend envie de parler.

Jacqueline Le Broc n'avait pas besoin de la poire allemande de M. Luc. Car ses dents serrées laissaient, tout juste, la voie à son souffle; et ses yeux, encore que largement ouverts, ne distinguaient plus rien. Dans la face émaciée de la fillette, naguère plus fleurie qu'un verger, ces deux points noirs seuls vivaient; et ils brillaient comme des braises, semblables aux prunelles de ces bêtes sauvages, qui, au fond de la fosse creusée par les chasseurs, se couchent dans un coin pour y mourir.

M. Fabre de Mauras, sans prendre garde aux cahots du chemin, poussa son cheval au grand trot, secouant la servante qu'il tenait attachée à son large dos vêtu de buffle. On eût dit quelque centaure portant son carquois. Et Vigouroux avait peine à le suivre, tant était courte l'haleine de sa monture rustique. Mais ce valet, dont l'âme basse et grossière se lisait sur sa mine impudente et sournoise, se réjouissait, parmi les heurts de la marche, à voir Jacqueline sauter comme un pantin, avec ses pieds broyés, que leurs bandes avaient quittés à l'allure de la bête, et d'où coulait, en gouttes lourdes, un sang noir et épais. Et, ce qui l'impatientait et gâtait son plaisir, c'était que cette fille demeurait insensible, et qu'elle ne paraissait pas souffrir.

Aussi, quand on fut arrivé au pied de la potence, il proposa à M. Fabre d'entreprendre un peu la belle pour la réveiller, et pour qu'elle se vît bien mourir. L'austère vertu de M. Fabre lui défendait de participer à un amusement aussi indécent que frivole. Mais, ne trouvant point que cette aggravation de peine, expressément recommandée par l'ancienne loi, dépassât le tribut que Jacqueline devait payer à l'humaine justice, il s'éloigna simplement, sans répondre, et s'en fut choisir et couper une baguette dans le taillis, cependant que le valet dépouillait de ses derniers vêtements l'enfant qui gisait sur le sol, comme si elle eût perdu le mouvement et le souffle, qui sont les attributs de la vie. Vigouroux réussit, pourtant, à ramener Jacqueline au sentiment des

choses : il lui écrasa un pied sous son soulier ferré, en même temps qu'il la tirait par ses cheveux défaits. Un cri déchirant s'éleva ; et, comme l'homme continuait d'appuyer sur le membre blessé, la plainte alla sans s'interrompre, tantôt aiguë, tantôt enrouée et sourde.

A ouïr ces hurlements, un petit garçon, qui poussait devant lui deux vaches, en contre-bas, eut la curiosité de voir ce qui se passait sous les bois de justice. Dans l'espoir d'assister aux grimaces d'un pendu, ce qui est toujours un beau spectacle, il grimpa parmi les ronces, et put admirer M. Vigouroux occupé à piétiner une demoiselle nue « qui piaillait comme une geline qu'on saigne ». Telle fut l'expression dont il usa pour dépeindre la scène à M. Grégoire de Mauroux, qui courait, de fortune, après ses chiens dans la broussaille. Le piqueur, ainsi averti qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, eut vite fait de sonner le rappel, et M. Gaston de Séligny, abandonnant le sanglier dont il avait la trace, pressa son cheval et accourut avec ses valets de chiens.

Le son des cors rappela à M. Fabre qu'il avait commis une lourde imprudence, en laissant Vigouroux perdre un temps précieux à des cérémonies inutiles, et cela sans la poire d'angoisse qui aurait tout mis au point. Il remonta sur son roussin, piqua sur le gibet et ordonna à son acolyte, que l'écho des cornets avait troublé au moment même où il allait mener sa personnelle entreprise à ses dernières fins, de pendre vivement la fille, et de s'en retourner sans muser. Vigouroux, encore sous l'empire de ses sens, ne sut trouver l'échelle. Il monta sur sa selle, pour accrocher la corde, et ne réussit qu'à tomber, sur un faux mouvement de son sommier. M. Fabre, plus haut de taille, parvint à fixer le chanvre. Mais, à l'instant même où il recevait des mains de Vigouroux le corps meurtri de la patiente, évanouie de nouveau, et commençait de lui serrer au cou la cravate de justice, il se sentit pousser à terre. Il chut lourdement, lâchant l'enfant, tandis que le roussin s'égayait. Vigouroux s'élança pour relever M. Fabre. Il n'en eut pas le loisir. Saisi à la nuque, il demeura immobile : un canon d'arquebuse s'était logé dans son oreille. Les yeux et la bouche grands ouverts, il se dit

avec tristesse que ce n'était pas là ce qu'il était venu chercher.

Fabre de Mauras avait sauté sur ses pieds assez vite pour se dérober à un pareil sort. Il eut même le temps de mettre l'épée en main et de reconnaître son agresseur. A voir Séligny, sa colère éclata l'emportant bien au delà des bornes de la plus simple prudence :

— Ah ! fils de louve, cria-t-il, c'est encore toi ! Et tu crois m'empêcher d'exécuter les ordres et la juste sentence de mon maître ! Demain, entends-tu, sale enfant de moine, c'est ta traînée qui sera...

Il n'acheva pas. La lame de Séligny lui avait déjà fendu le visage, avant que le coup de feu, tiré par Labarthe, labourât son crâne, emportant son oreille droite. Aveuglé par son sang, Fabre fonça, la pointe haute, sur Séligny, qui ne put éviter le coup et vida les arçons, la cuisse déchirée. Mais Labarthe qui s'était fait passer une autre arquebuse, mit cette fois l'écuyer de M. de Corpoy le nez par terre, en lui brûlant la cervelle qui jaillit sur Vigouroux. Et, sans qu'il eût remué, l'acolyte de M. Fabre eut la tête cassée de même. Grégoire de Mauroux s'en excusa vaguement : son arme était partie sous une secousse qui avait abattu le chenapan... M. de Séligny en fut très ennuyé, car il voulait interroger cet homme sur ce qui s'était passé au château de La Combe. Cependant, un des piqueurs ayant reconnu Jacqueline, et Labarthe ayant pris l'écriteau dans la ceinture de Vigouroux, Gaston comprit à ces signes que son amie madame Hulline se trouvait en grand danger, et qu'à cette heure, elle était peut-être morte. La veille encore, il avait reçu une lettre d'Henri de Canteclaux où abondaient les sombres nouvelles. Désespéré, il se laissait panser sans rien dire. Quand on l'eut remis à cheval, où il put se tenir, la cuisse ficelée sur l'arçon, il ordonna que l'on roulât Jacqueline dans un manteau, qu'on la transportât à la Manse, et qu'on pendît au gibet les deux domestiques de M. de Corpoy, « en attendant qu'on l'y accrochât lui-même ». Il commanda à ses gens de veiller à ce qu'on n'enlevât pas les corps. Et, tristement, il rentra dans son logis, au petit pas, en réfléchissant sur la méchanceté des hommes. De temps à autre, il demandait à Labarthe si la

chambrière n'était pas tout à fait morte. Grégoire de Mauroux, qui la portait dans ses bras avec toute la douceur que comportait sa rudesse, répondait qu'elle ne respirait presque plus.

Sur le pont-levis de la Manse, la tête de l'enfant tomba tout à coup de côté ; ses cheveux, s'échappant du manteau, se déroulèrent comme s'ils eussent été vivants. Et, malgré les soins qu'on lui prodigua, Jacqueline, allongée sur la table de la cuisine où l'on s'était empressé de la déposer, expira en appelant une dernière fois M. Textor.

Ainsi M. de Séligny dut renoncer encore à ce moyen de se renseigner sur le drame domestique qui se jouait à La Combe.

« Si je croyais en la Providence, — se dit-il une fois couché dans son lit, avec sa cuisse prise entre deux planches, — je pourrais reconnaître que je suis puni par où j'ai péché. Et, par ma faute, voici qu'a péri cette innocente, morte sans m'avoir rien appris. J'ai introduit dans la maison de mon ennemi une bête méchante et puante, et elle s'est retournée contre moi. Par surcroît, je suis vilainement blessé et condamné sans doute à demeurer cloué ici, immobile, pendant de longs jours, sans pouvoir secourir celle pour qui je voudrais donner ma vie. »

Et Gaston se jura de tuer, dès qu'il en serait capable, tout d'abord Horace de Blancador, et aussi M. de Corpoy, s'il avait maltraité sa femme. Il écrivit à Henri de Canteclaux de lui envoyer aussitôt Jacquin, à la Manse, où il se concerterait avec lui. Mais la fièvre le prit aussitôt qu'il eut terminé et expédié sa lettre, et elle ne l'abandonna pas de longtemps.

M. Justus se consola de la malheureuse fin de ses serviteurs avec une coupable facilité. Car, lorsqu'on vint lui apporter la nouvelle, il avait réussi à faire signer par madame de Corpoy un abandon complet de biens, et aussi un testament en sa faveur. « Moyennant quoi, — déclara-t-il à la dame avec une douceur et une politesse qu'on ne saurait assez louer, vu la gravité du cas, — il s'engageait à respecter sa vie et à la laisser en repos. »

Mais quand Hulline de Talmant eut écrit son nom sur tous ces parchemins dont elle saisit mal le sens, et qui étaient en triple expédition, sa prison n'en devint pas moins étroite.

La veuve de M. Fabre se vengea sur la recluse, en mauvais offices journaliers, de la mort de son mari. Et Hulline ne put porter ses réclamations à personne : mademoiselle Pulchérie Oudart était le seul être humain avec qui elle dût s'entretenir désormais.

Fière de ses grossesses successives où avait toujours présidé la grâce du Seigneur, Pulchérie Oudart, conjointe irréprochable de feu Fabre de Mauras, haïssait naturellement cette jeune femme stérile sur laquelle planait sans doute la malédiction dont souffrit Sarah. Elle détestait Hulline pour ses vingt ans, pour son élégance et sa beauté. Aussi dame Pulchérie ne se faisait-elle pas faute de lui rappeler, à toutes heures, ses devoirs et la foi qu'elle avait trahis ; elle la menaçait du courroux de Celui qui ne s'apaise ni par la mortification ni par la pénitence. Quand elle entrait dans la triste chambre nue où la châtelaine de La Combe était maintenant confinée, on eût dit que cette créature, image même de la vertu domestique, se faisait précéder par son ventre, où s'agitaient les tumultueux présages de sa prochaine délivrance. Elle portait haut toute la grande et paisible impudeur de la maternité, que prouvaient encore les flasques saillies de sa poitrine tombante, mal cachées par le corps à buse qui montait devant ces trésors de fécondité, ainsi qu'une muraille abrupte. Pulchérie Oudart se glorifiait de la plénitude de ses flancs, dont un énorme garde-infant de crin, enceinte protectrice, tendant sa jupe trop courte par devant, exagérait l'arrogance. La porte suffisait bien juste à laisser passer ce chaste étalage, proéminent comme le corbillon d'un marchand de fromages. Et, lorsque cette matrone, neuf fois mère, prodiguait à Hulline les soins domestiques que son austérité avait réduits à l'indispensable, lorsqu'elle lui présentait, dans un petit plateau posé sur son ventre plus menaçant qu'un rocher près de se détacher d'une montagne, les pauvres repas dont elle avait soin de distraire la moitié du nécessaire, afin de combattre et terrasser la sensualité, Pulchérie soupirait sur sa malheureuse condition de veuve. Sa figure de chèvre en gésine se mouillait de larmes ; et elle accablait madame de Corpoy de ses exhortations morales, de sa science du Livre, et de son mépris pour ce qui n'était pas lévite. Au reste, tout en fatiguant

Hulline de son flux de paroles, sourd et monotone comme un fleuve boueux, elle ne lui fournissait aucun renseignement sur ce qui passait hors de sa cellule, et ne répondait à aucune de ses questions.

Puis cette femme, forte au sens de l'Écriture, se répandait en lamentations, toutes les fois que M. de Corpoy lui demandait « si elle n'avait rien tiré de Madame ».

— Ah ! monsieur ! C'est une fille de Chanaan, et son impénitence m'est un continuel sujet de trouble ! Elle se refuse obstinément à recevoir ces messieurs et ne cesse de me rabattre les oreilles avec son M. Textor ! Comme si ce jeune homme pouvait effacer ses crimes !...

« Dieu veuille, se disait M. Justus, que Textor n'arrive pas ici avant la réponse de M. Duplessis-Mornay, et que celle-ci soit en tous points favorable ! »

Le sac du procès était parti depuis quinze jours, et M. de Corpoy vivait dans l'anxiété. Sans s'absenter de son château, tant il redoutait quelque entreprise de Séligny, il aurait voulu tomber chez madame de Troix-Mares pour s'assurer de son beau-fils et de l'écuyer Jacquin. Malgré ses ordres formels, ils ne revenaient pas. Tous les jours c'étaient des défaites nouvelles : tantôt M. Henri était malade, tantôt madame de Formansin l'avait emmené à Bellepeyre. M. Justus avait envoyé des messagers ; tous avaient raconté, au retour, des histoires à dormir debout, d'où il résultait qu'on les avait évidemment saoulés sans relâche, et qu'on ne leur avait rien dit. M. de Blancador, seul, aurait pu éclaircir ce mystère, mais il ne se souciait pas de voyager, car il arguait, avec raison, du danger qu'il y avait à courir le pays : c'était s'exposer de gaieté de cœur au ressentiment de Séligny.

— On m'a dénoncé à lui, monsieur, j'en jurerais mon âme ! Et il n'attend que son heure pour m'arranger comme ce pauvre M. Fabre de Mauras et le plaisant Vigouroux. Vous savez, mieux que moi, qu'on ne pourrait sortir d'ici sans tomber sur ses domestiques et ses familiers, tous armés, en dépit des édits, de pistolets et d'arquebuses. Jamais moins qu'aujourd'hui, il ne fit bon passer sur leur route, et il n'y en a pas d'autre !... Au reste, si votre intérêt le commande, je suis prêt à partir !

— Non, mon ami ! Que deviendrais-je sans vous? Restez ici, ne me privez pas de mon soutien le plus précieux.

— Croyez-moi, alors, monsieur de Corpoy ! Attendons avec patience et sagesse le message de M. Duplessis-Mornay. Il ne saurait tarder. Quand nous l'aurons reçu, forts de la décision royale, nous agirons à ciel ouvert contre Séligny avec les gens de guerre que nous fournira la ville de Montauban. Et j'irai chercher ensuite, de ma personne, madame de Troix-Mares, et la ramènerai ici, où vous disposerez d'elle, à votre idée, car, étant dès lors l'homme du Roi, vous pourrez vous permettre beaucoup de choses. Mais il ne faut pas négliger notre Marguerite. Peut-être fûtes-vous un peu trop réservé avec elle? Vous devriez l'entretenir d'aimables propos et ne lui ménager ni les menus cadeaux ni les lettres. C'est là ce qui est propre à conserver les femmes dans leurs pensers bienveillants ; il faut sans cesse les tenir en éveil, tant elles sont vicieuses et fantasques !

M. Justus, se modelant sur les conseils de M. de Blancador, trompa donc ses ennuis, en courtisant madame Marguerite de Troix-Mares par voie de courrier. Il lui manda combien était grand son chagrin à se sentir si indigne, et si loin d'égaler cet unique Bourassou, dont il pleurait la mort, chaque jour, et si impropre à le remplacer. Sans doute, lui, Justus, serait-il bientôt veuf ! Mais vers quel espoir se porter? Et madame Marguerite, « cette admirable veuve », daignerait-elle reconnaître ses soins, et « s'unir à lui dans le Seigneur » ? Cette dernière phrase, vivement critiquée par Horace, fut effacée par son auteur, qui s'essaya à tourner quelques madrigaux et les expédia à Marguerite avec un portrait de lui, en cire peinte. Mais Horace, visant à l'utile, s'empressait d'apprendre à son amie que la phtisie de madame Hulline gagnait de jour en jour, et que les obsèques ne tarderaient pas à se célébrer.

Marguerite, en retour, gratifiait Horace des expressions de la plus défiante jalousie. Et elle se plaignait du mauvais caractère de M. Henri de Canteclaux. Cet enfant dissimulé, hautain et sauvage l'avait quittée, sans son congé, pour demeurer au château de Bellepeyre dans les cottes de la mijaurée Diane de Formansin.

« Je la déteste! Elle est jolie et je sais que tu l'as aimée!... Tu as essayé de la prendre de force!... Dans un couloir!... Brigand!... Pendard!... Avoue-le!... Jure-moi que tu ne la verras plus!... Elle m'a tout dit!... Et aussi, que tu apprenais à la chambrière Jeannine ces belles manières qui vous plaisent, à vous autres.

Et bien d'autres sottises, plates, passionnées ou licencieuses, suivaient. Mais on voyait, quand revenait le nom de Diane, des traces de larmes qui, imparfaitement séchées, montraient que, chez Marguerite, les sources de l'amoureuse colère étaient loin de se tarir. Jamais madame de Troix-Mares ne l'avait autant chéri. Des présents de bijoux et d'armes accompagnaient tous ses envois.

La réponse de M. Duplessis-Mornay arriva enfin à La Combe, vers le milieu du mois de mai. Elle se composait d'une belle lettre et d'un message verbal, dont était chargé M. de Louèche d'Adelbode, secrétaire du prince de Dombes, et envoyé du Roi. Allemand luthérien, né en Suisse, élevé en Angleterre, M. Eberhardt de Louèche d'Adelbode se tenait auprès du prince de Dombes en tant qu'affidé de la reine Élisabeth. Venu avec les contingents anglais qu'il présenta au Roi, il sut plaire à Henri de Bourbon par son esprit observateur, artificieux et pratique. Sachant mentir avec ténacité et méthode, versé dans les choses de la guerre comme dans celles de la théologie, il réussissait parfois à mettre d'accord les luthériens et les calvinistes. Aussi M. Duplessis-Mornay, qui considérait en lui le bâtard discret d'un prince bavarois et d'une abbesse suisse, l'employait-il volontiers pour les délicates missions. Le grand ministre réformé n'avait pas eu de peine à voir ce que le procès de madame de Corpoy offrait de faux et d'incomplet. Mais, ne s'attachant qu'à l'utile, il pria le Roi d'étendre sa protection sur M. de Corpoy, un de ses meilleurs sujets de cette ville de Montauban qui souffrait tout pour la Religion et la cause royale. Il ouvrit l'avis qu'on devait permettre à Corpoy de traiter sa femme comme le Nassau avait fait de la sienne, et aussi de se remarier. Mais, tout en ménageant les intérêts supérieurs de la politique, M. Duplessis n'entendait pas négliger ceux du Roi, dont il mit la décision à un prix lourd. Il décida les condi-

tions du marché : l'abandon presque total des biens de Hulline au Roi et l'obligation, pour M. de Corpoy, de fournir une compagnie de gens de pied, à la première réquisition, étaient les principales. Et c'est de cela que M. Justus, embarrassé et âpre, s'entretenait avec M. de Louèche, qui le traitait avec une dureté hautaine. Au reste, pendant tout le temps que dura l'entretien, les prunelles des deux interlocuteurs ne se rencontrèrent point. Et on eût dit que seuls MM. Momsenn et Robin étaient chargés de représenter la franchise, dans cet intime synode. L'officier anglais, dont la mine tout à la fois longue et carrée semblait celle d'un loup, tant il avait le poil hérissé et les dents découvertes et jaunes, ne regarda jamais homme ni bête en face. Et M. Justus, fidèle à sa coutume, ne détachait pas ses yeux de la direction de ses souliers.

Quand les quatre délibérants furent d'accord, et quand M. Justus, acculé dans ses derniers retranchements, eut accepté la donation au Roi du meilleur des biens que perdait sa femme, il fut arrêté que cette dame s'entendrait lire, devant toute la maison assemblée, la sentence royale qui la condamnait à un bannissement perpétuel, susceptible d'être commué en détention. Tous les domestiques et les familiers de M. de Corpoy furent mandés et réunis, le dernier dimanche de mai.

M. de Louèche d'Adelbode, comme envoyé du Roi, fut assis à la première place, devant une table couverte d'un tapis brodé aux seules armes des Corpoy. M. de Corpoy et ses chapelains le flanquèrent, installés dans de grands fauteuils. Mais seul celui de Louèche était garni d'un dais et d'un dossier blasonné. Et, à l'autre bout de la chambre, tout le monde était debout, rangé d'après sa condition, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. Pris subitement par une grosse fièvre maligne, M. de Blancador ne parut pas. Il se fit excuser. Un rire silencieux passa sur la mine de M. de Louèche. La veuve de Fabre de Mauras, abritée des pieds à la tête par un épais voile noir, put assister, en ramenant modestement ses bras sur sa taille plate de vertueuse matrone, heureusement délivrée, à l'humiliation suprême de l'impure pécheresse dont elle avait la garde. Madame de Corpoy, vêtue de pauvres habits de deuil, les cheveux rasés sous

un méchant bonnet, fut amenée par M. Luc, qui l'obligea à s'agenouiller sur les dalles. Et M. de Louèche commença de lire, dans le silence de ce petit peuple sur qui planait la religion et la terreur, le jugement qui condamnait Hulline de Talmant, épouse indigne du chevalier Justus de Corpoy, à la peine de mort.

Hulline atterrée, palpitant comme ces animaux de la nuit que l'on expose brusquement à la lumière du jour, crut s'agiter dans un mauvais rêve. Machinalement, elle se frotta les yeux, essaya de se lever. Le poing de M. Luc, ganté de daim, la cloua durement sur le sol. Les servantes joignirent les mains en tremblant. Certaines pleuraient.

M. de Louèche, indifférent à ces détails, lisait toujours, de sa voix lente et monotone, l'arrêt dont le style confus ou haché, suivant les endroits, dissimulait mal la tendancee oblique. Mais, sous le regard des pasteurs dont la face respirait une sérénité forte et calme, nul n'osait même penser. M. de Louèche annonça que, dans sa haute bonté, Sa Majesté commuait la peine de mort en un bannissement perpétuel. Chacun respira.

Mais la mort civile était prononcée. Hulline de Talmant devenait une créature sans nom, qui n'avait plus d'état et ne comptait plus sur la terre. Ses biens, de ce chef, étaient confisqués. Si personne ne voulait se charger d'elle pour la mener hors du royaume, elle serait mise dans une prison perpétuelle. Telle était la volonté du Roi qui assurait l'époux outragé de son estime et de son affection.

M. de Corpoy laissa couler une larme. Beaucoup le plaignaient, et admiraient la justice infaillible et la clémence royales. Puis M. de Louèche demanda à la coupable si elle n'avait rien à dire, et il la somma de reconnaître et de détester son crime.

Alors, au grand scandale de tous, Hulline se releva assez vite pour déjouer la surveillance de M. Luc ; elle se dressa debout et parla, sans que l'écuyer désespéré pût la rattraper à temps pour la courber sur le carreau. M. de Louèche fit alors signe à ce serviteur zélé de se tenir en repos. Hulline de Talmant s'avança jusqu'à la table, s'y appuya et dit, d'une voix forte :

— Seigneur, vous m'avez abandonnée et vous m'avez livrée à mes ennemis, malgré que j'aie crié à tous mon innocence. Et tous ceux qui sont ici savent, à l'exception de celui-ci, — et elle désigna Louèche, raide et immobile comme une statue, et qui considérait le tapis, comme au jour où il témoigna utilement contre la reine Marie d'Écosse, — que je n'ai pas fauté! A peine ai-je péché par imprudence, et mon époux ne l'ignore point!... Que la condamnation injuste dont je suis frappée retombe sur sa tête!...

Maintenant sa voix s'enflait :

— Que le sang de la tendre et misérable victime qu'il a torturée à mort retombe sur sa tête! J'ai entendu les cris de l'enfant! Seigneur, vous nous avez abandonnées!...

A ce moment, un concert de sanglots s'éleva. C'étaient les femmes de Hulline qui pleuraient. Toutes, sauf Pulchérie Oudart, madame Luc, madame de Bournaville et les épouses des pasteurs, s'étaient mises à genoux. Pressée par ses sanglots, Jeannine Le Broc s'abîma sur le sol, et elle criait :

— Seigneur, prends pitié de nous! Que le sang de Jacqueline soit sur moi!...

Elle ne put parler davantage, tant l'émotion l'étranglait. Et elle demeura prosternée, pâmée dans son désespoir comme la Marie qui baisa les pieds meurtris et saignants du Christ lorsqu'on le tira du tombeau.

Le rouge monta au visage de M. Justus, et M. de Louèche se mordit les lèvres, en haussant bien légèrement les épaules. M. Robin se rongeait les ongles: M. Luc attendait un ordre pour agir. Mais M. Momsenn, pour faire cesser ce tumulte, se leva et cria très haut :

— En vérité, cette créature est morte au monde! Et le prophète a dit : « *Le sépulcre ne te célébrera point.* » Ses clameurs perfides s'abattent sans force, comme la flèche épointée; qui songerait à les relever?... Qu'elle soit retranchée du monde, et qu'elle se répète, avec Isaïe : « *Je ne verrai plus aucun homme parmi les habitants de la terre!* »

Sur un signe de M. de Corpoy, M. Luc, aidé par le valet Dupuy, saisit Hulline. Sans résister, sans ajouter un mot, la jeune femme se laissa emmener. Cette orpheline sortit, la

porte se referma sur elle comme celle du tombeau. Nul, dans le château de La Combe, ne devait plus la revoir.

Mais, au moment même où M. de Corpoy et ses assesseurs se préparaient à quitter la salle, un laquais entra d'un pas discret et pressé. Et il ne parla pas si bas qu'on ne l'entendît annoncer :

— Monsieur, c'est monsieur le pasteur Jean Textor qui vient. Dans quelques instants il sera ici, son courrier a passé le pont.

M. Justus, cette fois, blêmit. Le visage de M. de Louèche se fit plus dur et gourmé, et l'envoyé du Roi jeta un ordre bref :

— Que l'on prépare mes chevaux ! Il faut que je parte sans retard !

Les deux pasteurs se regardèrent, en essuyant la sueur qui perlait de leur front. La salle se vida lentement. On emporta Jeannine en proie à un délire violent et qui s'agitait sans pouvoir parler. Et madame Fabre de Mauras en conclut que plusieurs démons la possédaient.

— Il serait expédient, — opina madame de Bournaville qui cherchait, par son zèle, à se faire pardonner ses défaillances d'une heure, — de la jeter dans un cul de basse-fosse, comme on va faire, je l'espère, pour la traînée qu'on a si joliment jugée !

Mais, presque tous, serviteurs et servantes, plaignaient la belle Jeannine, autant pour elle-même que pour sa sœur, dont le châtiment terrible et la disparition, plus effrayante encore, étaient un sujet d'inquiétude. Et on remarqua, avec horreur, qu'insensible à toutes ces choses, le secrétaire Jean Le Broc s'amusait, accoudé sur un banc, à attraper des mouches qu'il enfermait, au fur et à mesure, dans un sac en papier.

XII

M. de Blancador avait appris, en même temps que M. de Corpoy, l'arrivée de M. Textor. Comme rien ne lui était moins plaisant que de se rencontrer avec ce pasteur, il cessa

tout aussitôt de souffrir de la fièvre et donna des ordres à Jacquemin pour son prochain départ. Il fallait, d'abord, enfermer l'argent dans une bonne valise qui serait bouclée au troussequin de sa selle. En moins d'une demi-heure, le diligent Horace fut habillé, botté, et prêt à monter sur son cheval. Il s'excusa auprès de M. Justus, lui déclara qu'il resterait seulement huit jours à Bellepeyre, où madame Marguerite l'appelait. Et M. de Louèche d'Adelbode n'avait pas franchi le pont-levis que M. de Blancador le rejoignait, en le priant de lui permettre de faire route à ses côtés. L'envoyé royal y consentit volontiers, car il avait besoin de renseignements plus complets sur M. de Corpoy. Et Horace se réjouit grandement : car, du coup, il gagnait de marcher sous une belle escorte, qui le gardait autant de sa peur naturelle des voleurs que de la crainte qu'il avait d'une vengeance possible de Séligny.

Le pasteur Jean Textor entra au château de La Combe alors que les deux hommes en sortaient. Ses habits de cavalier augmentaient la beauté de sa mine, où la douceur se tempérait de fierté. Haut de taille, châtain de poil, il portait haut sa face pâle éclairée par de larges yeux bruns. C'était la joie, l'adoration des femmes, dont le cœur fondait, sous sa parole chaude et troublante, ainsi qu'une cire exposée aux flammes d'un brasier. Aussi, toutes celles de La Combe se pressaient-elles sous le vestibule, alors que M. de Corpoy, aux mains de M. Andoche, son valet de chambre, qui n'en finissait pas de l'habiller, était encore dans sa chambre. M. Textor apparut, avec ses longues bottes grises, son chapeau rond et son épée, qu'il remit aussitôt à un laquais. Et, agenouillées sur son passage, toutes les filles de service criaient, doucement, la poitrine enflée par un espoir délicieux, comme si la venue de leur ministre allait tout remettre en sa place et ramener la bénédiction du Seigneur sur la maison :

— Bénissez-nous, monsieur Textor! bénissez-nous !

Et quelques-unes lui tendaient, à bouts de bras, leurs petits enfants qui pleuraient ou riaient, suivant leur caractère.

— Bonjour, mes filles! bonjour! Et laissez mes habits, car ils sont gris de poussière.

Ainsi, radieux, plein de cette fierté intérieure qui gagne

certains à se savoir aimés de la foule, M. Textor s'avançait parmi ces femmes, dont les plus audacieuses cherchaient à toucher ses vêtements.

Mais une d'elles, plus pâle et échevelée que la Madeleine, se précipita à ses pieds, qu'elle étreignit, mouillant de ses larmes le cuir ombré par la poudre du chemin. Sans se soucier des éperons, elle essayait de retenir le pasteur, et ses sanglots désespérés la secouaient comme si sa gorge dût en éclater. Et le pasteur se disait que cette douleur paraissait plus qu'humaine, tandis que Jeannine criait :

— Sauvez-nous, monsieur Textor! Pitié sur nous, monsieur Textor!... Monsieur Textor, j'ai causé la mort de l'innocente!... Et ma sœur Jacqueline est morte!... Et Madame... Monsieur Textor, venez secourir Madame!

On s'empressait pour dégager M. Textor des mains de Jeannine. Mais, touché par cette affliction dont la simplicité même garantissait la franchise, le pasteur écarta les valets, entre lesquels M. Dupuy se montrait le plus indigné. Et, relevant lui-même la jeune fille, il la calmait avec cette patience maternelle et cette force mâle qui s'alliaient dans ce ministre en une mesure égale, et il la sommait de parler.

Mais une telle expression de terreur apparut dans les traits de Jeannine, et se refléta sur le visage de toutes les femmes, que M. Textor les considéra, surpris. Il vit, d'un côté, tout ce peuple humble et tendre dont les larmes mouillaient les yeux: de l'autre, les épouses des pasteurs et des écuyers, qui baissaient les paupières avec une ténacité singulière. Il remarqua que ces demoiselles se tenaient, au contraire des autres, debout et raides. Et, comme il connaissait leurs âmes, il comprit que quelque chose de terrible s'était passé. Il frémit à l'idée que peut-être il arrivait trop tard. Il se reprocha d'avoir écouté légèrement les propos de M. Henri de Canteclaux, quand celui-ci qui était allé, la veille, l'attendre sur la route, lui avait raconté les machinations de Corpoy.

— Calmez-vous, mon enfant, — dit-il doucement à Jeannine. — Vous m'entretiendrez ce soir, et Dieu vous visitera, pour consoler votre chagrin.

Il s'arrêta, car sa finesse lui ayant, instinctivement, commandé de regarder l'épouse de M. Fabre, cachée sous ses

voiles de veuve, il surprit la joie triomphante et haineuse dont ce visage était éclairé, à transparaître parmi le crêpe noir.

M. Textor se ravisa :

— Au reste, il n'est pas d'heure pour le médecin quand il faut panser un blessé ! Venez avec moi, ma fille, et je vous parlerai !

Et il emmena la chambrière dans une petite salle, tandis que les épouses des pasteurs, madame Luc et madame Fabre de Mauras se mordaient les lèvres sous leurs mouchoirs.

— Il n'y en a vraiment que pour les drôlesses ! murmura cette dernière. Et on ne m'a même pas touché un mot de mon pauvre mari, lâchement assassiné...

Quand M. Textor sortit, au bout d'un grand quart d'heure, précédé par Jeannine Le Broc, celle-ci paraissait avoir repris courage; et le ministre était pâle, comme aux mauvais jours où il se dressait pour intimider les méchants. M. de Corpoy s'avançait alors, soigneusement vêtu de camelot noir, une chaîne d'or cerclait son cou. Et, derrière lui, ses chapelains gardaient un air recueilli et aisé. Il souhaita la bienvenue au pasteur, s'excusa de le recevoir avec tant de retard. Mais, levant sur lui ses prunelles sombres et profondes, qui ne rencontrèrent, du reste, aucun regard, Jean Textor dit :

— Monsieur, où est madame votre femme ?

M. de Corpoy, attentif à surveiller les cordons de ses souliers, balbutia quelques propos vagues. Mais le pasteur, sans prendre garde à toute cette foule assemblée, agitée de mouvements divers, dit encore :

— Homme, qu'as-tu fait de ta femme ?

— Monsieur Textor, — répondit alors M. Momsenn d'un ton apaisé et sous quoi perçait le reproche. — ménagez cet homme de bien, car il est aujourd'hui dans le deuil et dans la peine.

— L'affligée n'est pas ici ! — répliqua Textor. — Et c'est elle qui mérite d'être ménagée ! Que l'on me conduise près de madame Hulline.

— Mais..., essaya Corpoy.

Jean Textor marcha alors sur lui, à le toucher, et il lui envoya au visage, — ce que personne autre que M. Justus n'entendit :

— Misérable, l'auriez-vous déjà fait disparaître?

La face de M. Justus, ainsi interpellé, passa par des colorations variées. Elle emprunta, pour un instant, la teinte d'un fromage blanc; puis elle se fit jaune, rouge, écarlate, cramoisie. L'apoplexie guettait le patriarche, c'était sûr, car il porta ses mains à son cou comme s'il allait étouffer, sans que pour cela ses yeux cessassent d'être fixés sur ses chaussures.

Sans se laisser attendrir par cette émotion concentrée, M. Textor dit encore, très bas :

— On m'avait appris beaucoup sur vous, et je refusais d'y ajouter foi. Aujourd'hui, je crois que l'on ne m'a pas trompé!... Je veux, entendez-vous! je veux, Justus de Corpoy, voir votre malheureuse femme... Et ce n'est pas demain, ni ce soir, c'est maintenant, à cette heure!... Car, peut-être, si je tardais...

Il ne finit pas sa phrase. M. de Corpoy répondit, d'une voix blanche et hésitante :

— C'est bien, monsieur. On va lui annoncer votre visite...

Et, appelant M. Luc, il lui enjoignit « d'aller prévenir... »

Mais la main du ministre s'était abattue sur l'épaule du boiteux, qui grogna, et M. Textor dit encore plus bas :

— Non pas! monsieur. Je veux tout voir... Tout, entendez-vous! Cet homme me conduira; qu'il marche.

— Oui, monsieur, — soupira M. Justus. — Luc, conduisez monsieur le pasteur chez Madame.

Tout en montant, sur les talons de l'écuyer qui soufflait d'inquiétude et de colère, l'escalier en vis de Saint-Gilles, M. Textor songeait :

« Henri de Canteclaux ne m'a pas tout appris... Peut-être aussi ne savait-il pas... Le témoignage de la chambrière est formel... Et je viens trop tard! »

Quand il entra dans la chambre nue, malpropre, où la femme, étendue sur le lit sans rideaux, le visage caché contre le mur, pleurait encore, comme le montraient ses épaules secouées par des hoquets, quand il vit cette tendre et douce Hulline qu'il avait connue, choyée et honorée, chez les Escudier de Montauban, où il fréquentait plus que de raison à cause d'elle, M. Textor se retint pour ne pas crier d'indigna-

tion et de douleur. Mais il se tint immobile et silencieux, les bras croisés, et examina longuement celle qu'il avait aimée, quand elle était fille libre, au point de la désirer pour compagne. Et il se rappela qu'il avait refoulé ce désir, enterré dans le secret, car il avait résolu de demeurer seul, pour le service de Dieu, et aussi, il se l'avouait, poussé par l'humaine ambition, vers le pouvoir et les grandeurs.

Enfin il se décida à parler. Mais, voulant s'assurer que personne n'était là pour espionner, il rouvrit brusquement la porte. Un bruit mat, assourdi, l'avertit que M. Luc écoutait derrière le battant. Et l'écuyer prit le temps de s'enfuir, tout en frottant la bosse qui, par suite du choc, lui poussait subitement au front.

— Madame, dit le pasteur, madame Hulline, écoutez-moi !

Hulline, à entendre cette voix qu'elle ne reconnut pas tout d'abord, tourna sa tête effrayée. Et M. Textor vit, avec douleur, qu'on avait coupé ses beaux cheveux blonds, et qu'elle était vêtue à la façon d'une pauvre créature repentie.

— Au nom du ciel, madame, répondez-moi ! Et qu'est-il donc arrivé ?

Madame de Corpoy se leva, avec une honte décente, car sa robe découvrait ses pieds chaussés de bas troués et de mauvaises pantoufles. Et la pudeur de cette jeune femme était naturelle et exquise. Mais, comme elle voulait s'agenouiller, Jean Textor la retint :

— Martyre ! lui dit-il, martyre ! Ce serait à moi de m'agenouiller devant vous ! Parlez-moi, ma sœur, et dites-moi pourquoi l'on vous a mise ici.

Elle raconta son malheur sans artifices d'éloquence. Elle avait été légère, imprudente et vaine : on l'avait lourdement punie. Hulline dépeignit la majesté du tribunal domestique : elle exposa la scène où avait figuré l'envoyé du Roi ; elle avait tenté de se disculper, mais personne n'avait voulu l'entendre ; elle redit les anathèmes de M. Momsem et de M. Robin.

Et quand elle eut fini, Jean Textor, refoulant ses larmes, lui dit simplement :

— Ma sœur, vous êtes innocente, et les hommes injustes vous ont accablée !

La confession de Hulline avait été si longue que maintenant la lune montrait ses cornes sur le ciel couleur de turquoise, où couraient de longues nuées semblables à des traînées de plumes blanches.

Et la voix plaintive de Hulline s'élevait :

— Monsieur Textor, puisque je n'étais pas coupable, pourquoi m'a-t-on infligé une telle punition?... Ah! dites-moi encore que vous ne me condamnez pas!

Maîtrisant mal le trouble qui le gagnait, M. Textor détourna le visage et regarda vers l'étroite fenêtre, comme s'il contemplait le cimeterre d'argent, jeté sur l'épais coussin d'un nuage pâle. Puis, il reprit d'une voix sourde et tremblante, qui alla toujours en se faisant plus ferme :

— Comment pourrais-je, malheureuse enfant, ma sœur, vous condamner, quand j'ose à peine vous juger pour vous absoudre! Ministre d'un Dieu de bonté, je ne vous apporte pas le livre et l'épée, mais le baume et l'huile. Je ne suis que le Samaritain, plein d'indignité et de faiblesse! Si même vous étiez coupable, je ne saurais que vous adjurer d'embrasser les genoux, de vous réfugier aux pieds de Celui qui eut un pardon pour toute défaillance. Mais je demeure persuadé que si votre imprudence et votre ignorance tout humaines vous ont menée aux environs de l'abîme, votre belle netteté vous a arrêtée loin de ses bords, et que vous n'y seriez jamais tombée. Votre cœur est limpide comme au premier jour où je vous connus; vous êtes pure comme le lys des champs, vous êtes la brebis blanche dont la toison n'a point de tache! La justice humaine, incertaine et vacillante comme tout ce qui n'émane pas du Père, peut vous frapper dans votre corps; elle ne peut détruire votre âme insaisissable, qui est une exquise œuvre de Dieu. A laver votre faute, je vous le dis en vérité, suffirait le plus mince filet des sources sacrées de la pénitence... Que sont les misères de notre existence brève et fugitive, comparées aux joies bienheureuses de la vie immortelle, la seule qui vaille aux yeux d'une chrétienne? L'œuvre de la violence est vaine et rapide comme les eaux du torrent qui rugit et passe, et la montagne n'en est pas ébranlée... Prions, ma sœur! Fortifions-nous dans la résignation et l'obéissance. Répétons-nous que si Dieu nous

frappe, c'est qu'il nous chérit, en père sévère, et qu'il nous châtie pour notre bien. A lui seul appartient de nous meurtrir, sans avoir à nous produire ses raisons. Priez-le qu'il vous dispense la grâce de souffrir comme ces martyrs humbles et obscurs, dont la mort n'a pas été glorifiée ! Eux aussi ont supporté des sentences iniques, sans même se soutenir par l'espérance qu'elles s'abîmeraient bientôt dans le mépris.

Le jeune pasteur se recueillit un instant, ses mains tremblantes voilèrent ses yeux. Surmontant son trouble, il reprit d'un ton grave et puissant :

— Priez ! Et sauvez-vous ainsi du désespoir : car c'est douter de Dieu même qui est, dans son essence, tout de justice et de pitié !... Pour moi, je fais le serment, devant lui, de m'employer à vous justifier. Ce sera mon œuvre, sans doute, la plus méritoire, que de vous disculper... encore qu'elle m'apparaisse trop facile... Les desseins divins sont impénétrables. Notre esprit, pour les connaître, ne dispose que de moyens grossiers, beaux pourtant et plaisants aux regards du Seigneur, car ce sont l'humilité et l'amour. Dieu, quoi qu'en disent certains, étend son pardon aux pires, et il n'a pas maudit le mauvais larron !... Comment donc pourrait-il vous abandonner dans la peine, lui qui sonde les cœurs et les reins, lorsque son ministre le plus simple et le plus indigne reconnaît à des signes infaillibles votre innocence et votre pureté ?...

Une larme perlait au coin de son œil. M. Textor s'arrêta, craignant d'être trahi par l'altération de sa voix.

— Prions, murmura-t-il.

Et, s'agenouillant devant Hulline, le pasteur entra en méditations. Jamais son cœur tendre et fier ne s'était enflé d'une douleur si forte, jamais l'impuissance du juste désarmé contre l'iniquité triomphante ne l'avait autant ébranlé dans sa sérénité, et dans ce dont il se glorifiait le plus en lui-même, c'est-à-dire dans sa raison. La prière ne fut que sur ses lèvres. Dans sa poitrine grondait la colère et la révolte généreuse qu'elle engendre. Il frémit comme à l'approche des premiers assauts du doute. Il pesa la vanité du bien, l'inutilité de la droiture : il sonda le néant de tous les axiomes factices où s'endort et se complaît paresseusement la vertu.

Ainsi c'était là un exemple de la part qui revient aux justes sur cette terre! Du malheur de cette femme il recevait le douloureux contre-coup. Cet amour loyal et profond, qu'il avait combattu pour se consacrer à Dieu seul, cet amour n'était point mort. Et il en éprouvait la puissance, en cette heure terrible où il visitait Hulline, comme ministre venant assister un mourant. Et Jean Textor regretta amèrement son erreur. Il se reprocha le malheur de la jeune femme comme s'il en eût été l'artisan

Dissimulant son angoisse, il continua de prier à haute voix. Ainsi ces deux créatures misérables essayaient, se trompant l'une l'autre, de retrouver quelque courage en Dieu. Mais la seule idée qui les hantait, au-dessus de leurs paroles machinales et convenues. était celle des revendications terrestres.

Enfin Jean Textor se leva. Mais s'accrochant à son vêtement, Hulline, toujours agenouillée, le suppliait de ne point la quitter encore :

— Écoutez-moi, monsieur Textor! Écoutez-moi! Ne m'abandonnez pas à mes ennemis! Cette nuit, je le sens, ils viendront me chercher! J'ai peur, ne me quittez pas!... Quand vous serez parti, quelque chose me dit que le sépulcre se refermera sur moi!... Ne vous éloignez pas encore!... Surtout ne quittez pas le château! Et, s'il vous faut absolument partir... faites prévenir...

Elle hésita. Puis. rapidement, comme si elle se fût reprise, elle dit :

— Faites prévenir mon tuteur!

Il lui promit de voir le vieil Escudier, il l'adjura d'être patiente et vaillante : « Bientôt son affaire reviendrait devant le consistoire, où il parlerait pour elle; il prouverait qu'on avait trompé M. de Corpoy et surpris la bonne foi du Roi. Mais M. Textor avait petite confiance, tant il connaissait l'âme d'Henri de Navarre. Il continua cependant de rassurer Hulline par des paroles vagues : « Une pareille iniquité ne se consommerait pas tant qu'il serait vivant. »

— Au revoir, mon enfant, et priez Dieu qu'il vous aide, car il gouverne les rois de la terre!

Et, tirant précipitamment vers la porte, il dégagea son

habit, imposa ses mains frémissantes sur le front incliné, et se retira.

Quand il eut repoussé le battant, le pasteur Jean Textor trouva tout juste la force de s'appuyer contre le mur. Ses jambes se dérobaient sous lui. Il courba la tête et pleura sur sa faiblesse. Mais, entendant un léger bruit, il se redressa brusquement. M. Luc de Mauras, que l'obscurité de l'antichambre dissimulait, le regardait avec une mine sombre et défiante, rendue plus ingrate encore par la disgrâce d'une bosse récente et prodigieusement enflée.

— Écoutez-moi, Luc, dit le pasteur, et gravez mes paroles dans votre cœur : L'homme de bien, sans la charité, n'est qu'un sépulcre blanchi. Au nom de Celui qui mourut en croix pour le salut de tous, je vous recommande cette dame. Soyez doux et humain, car son cas commande de grands ménagements. Songez-y, Luc, vous nous en répondez sur votre conscience.

— Monsieur le ministre, — répondit l'écuyer avec déférence, tout en frottant son front contus, — je vous remercie de vos bonnes paroles. Les ordres de mon maître seront exécutés en toute régularité. C'est à lui de gouverner sa femme, et, comme juge...

— Luc, — interrompit sévèrement M. Textor, — Dieu seul est juge. Prenez garde que vous serez jugé à votre tour!... Menez-moi vers M. de Corpoy.

— A vos ordres, monsieur le ministre. Ces messieurs sont précisément réunis dans sa chambre, où ils vous attendent.

Quand M. Textor entra chez M. Justus, celui-ci avait retrouvé quelque assurance, grâce à MM. Momsenn et Robin, qui s'étaient à loisir, concertés. Ils attendaient leur rival de pied ferme. Au reste, leur confiance s'augmentait des nouvelles fraîchement reçues, et ils se les remémoraient en commun. On disait à Montauban que M. Textor ne présiderait pas le consistoire et que, sans doute, on allait le déplacer. Aussi MM. de Corpoy, Momsenn et Robin, forts de la déclaration faite par M. de Louèche d'Adelbode, avaient-ils résolu de « se sentir les coudes », comme on dit, et d'envoyer promener, dans les formes officielles, M. Textor, en se retranchant derrière la volonté du Roi.

Mais cette ferme attitude ne se put longtemps soutenir, et M. de Corpoy aurait souhaité qu'une trappe s'entr'ouvrît, sans sa table, dans le plancher qu'il ne quittait pas de ses regards, pour lui permettre de disparaître, quand M. Textor lui dit :

— Sur mon âme, monsieur, votre femme est innocente. Je l'ai interrogée longuement. L'hypocrisie, monsieur, ne dispose pas de pareils accents. Cette infortunée crie vers Dieu et il l'entendra. Vous avez, messieurs, — et il se tourna vers ses confrères, — jugé à la légère, et bien précipitamment. Et même, pour mettre tout au pis et rentrer dans l'invraisemblable, si madame de Corpoy avait fauté, ce ne serait que par une puérile intention, et par là elle aurait droit à votre indulgence. Notre Seigneur dont nous devons, quoique indignes, chercher à imiter les actions, a pardonné la femme adultère, qui, comme vous le savez, n'en était pas à son coup d'essai. Et, M. Justus, votre femme n'est pas adultère, au sens humain de ce mot !...

M. Jean Textor s'était dressé. Étendant son index vers M. de Corpoy qui s'attacha désespérément à sa chaise, comme si ce doigt levé allait subitement l'en arracher, il continua, d'un ton dur, menaçant, sévère, qui ne lui était pas familier :

— Vous avez cru pouvoir, homme orgueilleux et cruel, pour la garantie de votre dignité, vous ériger en juge dans une cause où vous méritiez de comparaître comme accusé. Et cette fonction, dont vous étiez investi comme époux, maître et baron de votre femme, et comme seigneur justicier, jugeant par le livre et l'épée, vous indiquait une prudence plus grande. La justice, monsieur de Corpoy, si tant est que ce mot convienne à définir le sentiment dont vous vous êtes inspiré, et que je voudrais ignorer, la justice, monsieur, quand elle est dépouillée de la pitié et de la charité que nous dicte notre condition d'homme, perd sa voix. Elle n'est plus, comme nous l'apprend l'Écriture, qu'un airain sonore et une cymbale retentissante !

M. Momsenn essaya de dégager le désolé Corpoy, dont un bon pied de rouge couvrait la face :

— Monsieur Textor, prétendez-vous incriminer la justice du Roi ?

— S'élever contre la chose jugée est une innovation dangereuse, appuya M. Robin : le jugement a été rendu dans les formes.

— C'est, — continuait Textor, sans même les reprendre, — aux puissants à être miséricordieux. Plus haut est celui qui reçoit l'offense, — si c'est offenser que de commettre une si petite faute, — plus grand éclate son pardon : *Nil pulchrius rege impune læso !*

M. Momsenn, prenant cette sentence pour une réplique indirecte, se crut autorisé à dire doucement :

— Vous oubliez, monsieur Textor, que les actes de la justice valent surtout par l'exemple !

— L'exemple que vous avez donné, cria Jean Textor, est pernicieux entre tous, et néfaste ! Puisse votre sentence, au jour du jugement, ne pas être écrite sur vos fronts en lettres de sang !

Emporté par la chaleur de son zèle, il enflait sa voix, élargissait son geste. Et il continuait de les flétrir :

— Vos intérêts grossiers se sont piteusement drapés dans le manteau majestueux des lois. Ne craignez-vous pas que l'on retourne contre vous, quelque jour, cet adage cher aux légistes : « Cherchez à qui le crime profite », et que l'on vous dise : « Cherchez quel est celui dont la sentence inique a démesurément grossi l'héritage ! »

Les trois hommes baissèrent la tête, et demeurèrent silencieux.

— Les jugements rendus dans un esprit de haine et de lucre ruinent tôt ou tard leurs auteurs. Celui qui rend un arrêt en s'inspirant d'intérêts, fussent-ils les plus hauts, quand ils sont étrangers à la cause elle-même, est un juge prévaricateur.

Blême, livide, Corpoy se cramponna aux accotoirs de son fauteuil. Son regard, quittant ses pieds, s'attacha sur ses chapelains. Et ce regard semblait leur dire : « Nul de vous ne viendra-t-il à mon secours ? Nos responsabilités sont communes ! » Mais ni M. Momsenn ni M. Robin ne se permirent d'intervenir. Ils rentraient la tête dans leurs collets comme des escargots serrent leurs cornes. Et Jean Textor ne cessait pas de tonner :

— Vous avez sciemment trompé le Roi ! Je connais vos artifices, et vos témoins apostés ! Il y a du sang sur vos mains, et c'est le sang d'une malheureuse fille, dont vous étiez, Corpoy, le maître et le père au sens de l'Évangile ! Répondez-moi ! Qu'avez-vous fait de cette tendre Jacqueline, dont le sang tache encore les dalles de votre écurie ?

M. Corpoy ne leva pas le nez, il négligea de prendre la parole pour apprendre à M. Textor ce qu'il en était de Jacqueline Le Broc. Car il ne le savait pas. Et même, il aurait donné gros pour en être exactement informé.

Mais M. Textor ne s'arrêtait pas :

— Cela, monsieur, c'est affaire à Dieu qui vous jugera votre tour. Ce que j'entends connaître, c'est ce que vous déciderez de la malheureuse femme qui, hier encore ici dame respectée et maîtresse, est aujourd'hui recluse comme une infime pécheresse à qui l'on a rasé les cheveux. Et vous l'avez dépouillée de son bien, en lui prodiguant des promesses menteuses que vous vous juriez de ne pas exécuter. Avez-vous, messieurs, pesé le texte d'Amo où il est écrit : « *Ils ont vendu le juste pour de l'argent, et le misérable pour une paire de souliers. Ils ont fait du tort aux accusés dans leur cause.* » Ne croyez-vous pas, messieurs, qu'il s'agisse un peu de vous ? Et quand ce même prophète crie : « *Ils se couchent près de l'autel, sur les vêtements qu'ils ont pris en gage* », n'est-il pas question de vous, messieurs, je vous le demande ?

— Nous n'avons rien reçu !... Et...

La voix de M. Robin fut emportée, se perdit dans le souffle puissant du jeune pasteur :

— Vous avez agi comme des Pharisiens, vous dis-je ! Méditez tous deux les paroles de Zacharie : « *Et ils ont rendu leur cœur dur comme le diamant, pour ne point écouter la loi !* »

— La fermeté du juge est une garantie pour l'accusé, murmura M. Momsenn.

Mais M. Textor ne s'interrompit pas :

— Vous avez fait votre cœur sourd à la voix de la justice ! « *Vous avez laissé cette femme crier en vain, comme la Chananéenne : Seigneur, fils de David, aiez pitié de moi !* » Je vous le dis en vérité, monsieur de Corpoy, et à vous aussi, monsieur Robin et monsieur Momsenn, vous avez vendu à fausse

mesure, sans penser que Dieu ne peut être trompé, et que sa main s'abattra sur vous tôt ou tard ! Vous avez vendu le juste pour de l'argent, je vous le répète, et votre sentence est oblique !

Puis, subitement calme, il leur demanda :

— Comment comptez-vous agir pour réparer le mal que vous avez fait ?

Les trois hommes se regardèrent, bouche béante. Enfin, M. Momsenn prit la parole :

— Je ne sais, monsieur Textor, sur quelles calomnies vous établissez votre jugement. Il n'y a rien que de régulier dans ce procès, et M. Duplessis-Mornay...

— C'est bien, monsieur Momsenn ! Puisqu'il en est ainsi, je verrai M. Duplessis, et aussi le consistoire de Montauban...

— Au nom du Dieu juste, monsieur Textor, — s'écria alors Corpoy, tremblant d'épouvante, — ne pourrait-on arranger cela entre nous ? Et quelle satisfaction voulez-vous ?...

— J'entends, — déclara Textor, d'un accent dont la fermeté ne souffrait pas de réplique, — j'entends que vous vous engagiez sous serment à ne pas maltraiter votre femme et à lui rendre le rang qu'elle a droit d'occuper. J'entends que vous renonciez à cet abominable projet de mariage que le misérable Blancador...

— Ah ! vous le connaissez donc ? — dit ingénument M. Robin.

— Mais, monsieur Textor, — insinua doucement M. Justus, — il y a là une erreur ! Jamais je n'ai eu l'intention de me remarier...

— Ne cherchez pas à me tromper, Corpoy ! Vous avez passé un accord avec ce Blancador pour épouser la veuve du financier Bourassou, à qui vous devez une grosse somme d'argent ! Vous ne nierez pas cela, je pense ?

Les deux pasteurs, consternés, laissèrent tomber leurs bras le long de leurs flancs : « Comment Textor pouvait-il savoir tout cela ? » M. Justus, sous le coup d'un probable accès de jaunisse, s'enfonça tristement dans son fauteuil : « Ah ! quelle idée il avait eue d'envoyer Henri de Canteclaux chez madame de Troix-Mares ! C'était son beau-fils, bien sûr, qui avait épié les propos de cette veuve avec madame de

Formansin !... » Mais cet homme vertueux et stoïque se garda de se plaindre, et assura M. Textor de sa soumission : « Il réparerait le mal dans la mesure du possible. » Il jura de respecter la vie de Hulline et de la bien traiter. Il s'excusa : « Tout avait parlé contre elle. Les pierres même du chemin s'étaient levées pour l'accuser ! »

— Qu'auriez-vous fait, à ma place ?

— C'est bien, monsieur, — répondit Jean Textor. — Je reviendrai ici prochainement. Si je retrouve alors votre épouse à vos côtés, paisible et honorée, je vous absoudrai, et je prierai Dieu qu'il vous pardonne. D'ici là, je compte sur votre parole, et sur les conseils de vos chapelains. Je garderai la chose secrète... Bonne nuit, messieurs, et adieu ! Je me mettrai en route, demain matin, à la pointe du jour, car je suis appelé près du roi, en Normandie.

Les trois hommes, en reconduisant M. Textor, eurent la même pensée : « Périsse notre âme, mais qu'il ne revienne pas ici ! »

Et M. Momsenn dit à M. Justus :

— Monsieur, il faut agir sans retard.

Le pasteur Jean Textor n'avait donc pas quitté La Combe depuis une heure que MM. Momsenn et Robin partaient pour Montauban afin de surveiller le consistoire. Et M. Justus, remis de ses terreurs, enjoignit à M. Luc de prendre deux manœuvres de passage, deux vagabonds, au besoin, et de procéder avec eux à la séquestration de sa femme, dont il entendait se débarrasser sans scandale.

On choisit, dans les fondations de la tour de l'Est, un étroit réduit, où l'on accédait par une archère ruinée, donnant sur la chemise la plus intérieure de l'ouvrage, qui en avait quatre. Et, une belle nuit, madame Hulline se vit tirer de sa couchette par trois hommes masqués, qui l'emportèrent, muette d'épouvante, sans lui laisser même passer une robe. A la lueur d'un métier de table porté par une femme dont la mine était cachée sous une longue barbute, on descendit dans des caves, on suivit des souterrains dont les parois, cotonnées par les fleurs du nitre, et les voûtes, où luisaient les traînées nacrées des limaces, laissaient suinter l'eau qui retombait en gouttes. La jeune dame fut poussée dans la

logette de pierre, une porte installée dans la baie élargie de l'archère se ferma. Et, pendant deux heures, Hulline put entendre un bruit d'outils grinçant. Puis elle n'entendit plus rien, car le mur avait été refait sur le panneau de bois. Par l'archère aveuglée aux trois quarts, à six pieds de hauteur, passait un mince filet de lumière blafarde, filtrant par-dessus les quatre enceintes resserrées, dont la plus basse s'élevait à onze pieds. C'était le silence, le froid et la paix du sépulcre, un espace de quatre pieds en carré, et dont la surface était déclive. Un des coins bâillait sur un égout dont l'odeur sordide montait, forte et tenace. Un sac à fourrage fourni de paille, une cruche à robinet suspendue sous la lucarne, pour qu'on pût la remplir du dehors, une chopine d'étain dont l'anse était rompue, tel fut le mobilier dont M. de Corpoy permit l'usage à son épouse coupable, d'après la sentence rendue, comme on sait. Et, à des temps réguliers, une main invisible, sans même dépasser le pertuis, emplissait la cruche, jetait un pain noir et rond, qui roulait sur le sol fangeux, et que cette femme, qui ne voulait pas mourir, cherchait à tâtons. Ainsi vivait Hulline, confiante dans la promesse de M. Textor. Mais celui-ci ne donnait pas de ses nouvelles. Car de Normandie on l'avait envoyé en Saintonge, à La Rochelle, puis expédié à Pau, en Navarre, sans lui laisser le temps de retourner à Montauban. MM. Robin et Momsenn n'avaient pas en vain conféré avec M. de Louèche, sur les affaires consistoriales de cette ville. On sut, dans l'entourage du Roi, retenir M. Textor loin des chapelains de La Combe, où rien d'urgent ne l'appelait, en somme.

Les mois du printemps se suivirent, l'été s'écoula ; et c'était la fin de septembre que M. Textor n'avait pas encore donné signe de vie. Il écrivit bien à M. de Corpoy. Mais, comme de juste, celui-ci ne montrait pas les lettres à sa femme, qui se tenait sous terre, dans la méditation et l'attente. A attendre si longtemps, elle perdit la notion de toutes choses, ainsi qu'il arrive pour ceux, qui, complètement séparés des hommes et n'entendant aucune parole, se replient sur eux-mêmes, dans l'inaction, jusqu'à ce qu'ils deviennent dénués de raison.

Et c'est pourquoi M. de Louèche d'Adelbode avait re-

commandé à M. de Corpoy de ne pas attenter aux jours de sa femme, et de lui assurer la vie matérielle, au sens le plus strict des mots :

— La délivrance viendra d'elle-même, monsieur, disait-il ; et c'est affaire de quelques mois, pas davantage. L'hôpital sera là, pour le reste. Et votre position sera claire, et votre conscience en repos.

M. de Louèche abondait en conseils ingénieux et utiles. Tout en faisant route avec lui jusqu'à Bellepeyre, par où il l'avait supplié de passer, M. de Blancador goûtait sa finesse et son entregent. Et il se disait :

« Celui-là est un homme ! »

M. de Louèche n'eut point de peine à percer à jour son compagnon de voyage. Il admira sans réserve ces belles qualités qui devaient faire monter plus tard Horace aux plus hautes charges de l'État. Il lui persuada d'abandonner ces plates intrigues de détail, pour suivre les voies de la politique, les seules vraiment dignes d'un esprit dégagé de ces vaines superstitions qui retiennent le commun, sans en excepter les philosophes et les penseurs. Et M. de Louèche laissa M. de Blancador à Bellepeyre, après lui avoir promis de le recommander à quelques secrétaires du Roi, et de le faire entrer prochainement à leur service.

Mais Horace trouva auprès de madame Diane un froid et petit accueil. Sans chercher à éviter son regard, elle lui annonça que sa haine pour les traîtres et les fripons était grande. Elle lui conseilla de rejoindre, à Paris, madame de Troix-Mares, qui en avait pris le chemin. Et Horace comprit que le comte Henri de Canteclaux avait parlé, et que, par quelque espionnage subtil, madame de Formansin n'ignorait presque rien de ce qui se passait à La Combe. Elle refusa de dire ce qu'étaient devenus le jeune homme et l'écuyer Jacquin. Mais, par Jacquemin, Horace apprit le soir même que « ces deux dangereux coquins » demeuraient à la Manse-Saint-Aubin, chez M. Gaston de Séligny.

Et M. de Blancador, malgré son attitude galante et badine, fut très gracieusement mis à la porte par cette belle dame à laquelle il ne put, à son regret, goûter pas plus que la première fois où elle le logea. M. Horace n'avait pas craint de

louer son vénéré maître et ami, M. Justus de Corpoy. Et Diane avait dit, d'une voix flûtée :

— Je vous défends, monsieur, de prononcer ce nom devant moi. Pour ma honte, cet homme est mon parent. Mais, de cela, je suis bien innocente. Tout le monde sait ici que mon cousin est un cafard de la pire espèce, qu'il torture sa femme, et qu'il s'essaye, aidé par ses familiers, à se défaire d'elle pour profiter de ses biens.

Et, comme ce propos lui fut adressé en pleine table, devant vingt dames et seigneurs réputés, M. de Blancador en faillit avaler sa cuiller. Mais un dépit plus grand encore l'agita, intérieurement, quand il entendit « la sotte créature » continuer :

— Vous devez connaître, pour être à son service, qu'il préparait un mariage avec notre amie Marguerite de Troix-Mares. Mais cette bonne âme m'a confié ses chagrins, et je lui ai, en échange, fait part de mes craintes... C'est assez de deux femmes que ce monsieur aura tuées ! Et Marguerite a éventé la mèche !

M. de Blancador, comprenant que son crédit était ruiné en ces parages, estimant d'autre part que M. de Corpoy se couchait dans de mauvais draps, s'éloigna de Bellepeyre, sans plus tarder. Il résolut de se rendre à Paris pour rejoindre madame Marguerite, dont le dernier billet parlait de quelques projet de départ. Négligeant d'avertir M. de Corpoy des manœuvres de son beau-fils et de Jacquin Le Broc, il le rassura par une belle lettre où il lui promettait son prochain retour. Cette lettre fut portée par Jacquemin, qui sut emporter les valises de son maître sans scandale, tout en répétant que « monsieur le baron, retenu à la chasse chez madame de Formansin, serait à La Combe, sous peu de jours ».

M. Justus, sans s'attacher à ces détails, s'occupait, aidé par maître Sulpice Bardoiseau, à éluder dans la mesure du possible les clauses onéreuses du marché consenti au Roi. Or il advint qu'un soir, ce bon seigneur, travaillé dans sa verte vieillesse, par les aiguillons de la chair, fit appeler Jeannine, sous couleur de service.

Quand le valet de chambre Andoche vint lui signifier la volonté du maître, cette fille, dont la soumission égalait la

beauté, se leva, malgré son inappétence et son chagrin. Coiffant à la hâte sa tête courbée, par avance, sous la honte et la terreur, elle se prépara à gagner le couloir secret qui, courant dans l'épaisseur d'un mur, menait à la chambre de M. de Corpoy.

Mais, tandis qu'elle s'avançait dans les ténèbres familières, car la chambrière ne s'aidait pas d'une lanterne, par la peur qui la tenait d'être surprise dans l'exercice de cette fonction domestique, une lumière faible et vacillante apparut à ses yeux, bien au-dessous d'elle, vers le détour de l'escalier, La servante se blottit contre le mur et attendit. Puis, saisie tout à coup par une curiosité craintive, elle se déchaussa et commença de descendre les degrés où ses pieds nus s'appuyaient silencieusement. A la suite de la flamme qui dansait dans l'ombre épaisse, elle courut légèrement, sur ses pointes. Et bientôt Jeannine Le Broc reconnut mademoiselle Pulchérie Oudart, qui tenait d'une main son esconce de corne, et de l'autre une cruche avec un pain attaché par une ficelle. Et Jeannine se demanda quel était le prisonnier à qui l'on portait, à une pareille heure, sa misérable nourriture. La veuve de M. Fabre s'arrêtait alors. Posant sa lanterne, elle prit une clef dans son trousseau qui résonna, ouvrit une porte de fer, basse et cintrée, dont la serrure grinça. Puis, ayant repris son petit fanal, Pulchérie disparut, tandis que le battant de fer se refermait derrière elle avec un fracas sourd et profond.

« Bien sûr, — se dit Jeannine faible d'épouvante, — c'est là qu'on a enfermé madame. On l'a jetée dans quelque cachot ; et l'on fait courir le bruit de sa fuite ! »

A grand'peine put-elle retrouver son chemin. Elle se voyait elle-même murée entre ces parois humides et criant en vain dans la nuit. Si jamais M. de Corpoy soupçonnait son indiscrétion, si jamais il savait qu'elle avait surpris son secret, il la condamnerait, certainement, à un pareil sort. Et la servante frissonna, sentant ses cheveux se redresser sous sa coiffe. Maintenant elle se hâtait, rasant les parois âpres et visqueuses, redoutant, à chaque pas, de tomber dans quelque oubliette d'où elle ne sortirait point. Frissonnant, claquant des dents, elle perdit sa route, tourna et retourna sur elle-même. Et, à tout instant, elle croyait entendre le pas de Pulchérie

Oudart se rapprocher. Alors Jeannine filait droit devant elle, au risque de se briser le front contre un cintre, ou de s'abîmer dans un trou. Mais, devant elle, à mesure que le sol se faisait plus humide, luisait une traînée d'argent; l'éclat, pendant qu'elle avançait, allait toujours grandissant. Et la bienveillante figure de la lune apparut tout à coup, par une sorte de fenêtre grillée, aux regards de Jeannine charmée.

A voir cette lumière amie, elle rappela son courage. Elle poussa prudemment la grille qui céda en tournant sur ses gonds ; une agrafe rongée par la rouille tomba avec un bruit clair et doux de clapotement. Et Jeannine s'aperçut que cette arcade donnait sur les fossés du château. Démesurément grossie par les pluies d'octobre, l'eau inondait les souterrains en cet endroit. Jeannine le reconnaissait bien : c'était le pied des ouvrages de l'ouest, qui regardent Galès. Sa résolution fut vite prise : elle allait quitter la maison et gagner la Manse-Saint-Aubin, d'où la séparait, à peine, une lieue de pays. Vivement, Jeannine se dévêtit, et montra son corps gracieux à la face sournoise de la lune, qui, mollement assise sur un nuage floconneux, parut prendre un plaisir sensuel à le caresser de ses rayons. Puis, réunissant ses habits en un paquet bien serré qu'elle attacha adroitement sur sa tête, Jeannine se mit à l'eau sans crainte, car c'était une fille agile et qui savait bien nager. Sans peine, elle atteignit l'autre bord. A l'abri d'un osier, parmi les touffes d'iris, elle se couvrit en hâte. Alors, elle tira sur Taillefer sans souci de ses pieds que déchiraient les cailloux. Elle évitait les habitations dont les chiens gardiens auraient pu l'attaquer, et surtout donner l'éveil. Elle chut plus d'une fois, s'ensanglanta les jambes dans les broussailles. Mais, à deux heures du matin, elle frappait, à coups redoublés, la porte de Gaston de Séligny :

— Ouvrez ! ouvrez ! C'est moi, Jeannine Le Broc, qui viens de La Combe-Corpoy !... Ouvrez-moi vite !

On ne se pressait pas de l'accueillir, tant la défiance régnait dans le logis fortifié, dont le maître relevait à peine du mal causé par la blessure qui l'avait tenu au lit de longs mois. Autour du seigneur malade, la discipline et la prudence avaient redoublé. Aussi le portier ne voulut-il rien

décider avant que M. de Séligny eût parlé. Enfin le pont s'abattit, la herse se leva, et Gaston, Henri de Canteclaux et M. Labarthe accouraient, en robe de nuit. Le grand Grégoire de Mauroux avait déjà pris la fille haletante dans ses bras puissants. A la lueur des lanternes et des torches fumeuses, il la présenta à M. de Séligny :

— Voyez, monsieur, si ce n'est pas une pitié ! Ses pauvres pieds sont tout en sang, et elle respire à peine !

Mais Jeannine, avant que de tomber en faiblesse, cria :

— Monsieur ! monsieur ! Madame est enfermée dans les caves de La Combe !... Il faut aller pour la délivrer !...

Le torrent de larmes longtemps contenu rompit la voix. Et Jeannine s'évanouit au moment même où son frère Jacquin, encore mal éveillé, arrivait en passant son collet de buffle à l'envers. Les femmes de service prirent la sœur de Jacquin pour la coucher dans un bon lit. Se pressant, avec une longue planche habillée de laine entre ses bras, mademoiselle Odile, la gouvernante, criait :

— Le four est-il encore chaud, Baptistine, que l'on fasse chauffer le moine ?... Ne peut-on trouver du bouillon ?... Martine, paresseuse endurcie ! Apporteras-tu bientôt cette écuelle ?

Mais Martine, encore endormie, se butait contre les bancs et les pots de la cuisine. Et Grégoire de Mauroux, travaillé par l'émotion qui rend les forts lâches devant la souffrance des faibles, disait de sa voix sonore :

— Ah ! monsieur ! Voyez la pauvre mignonne ! Un peu plus, et il en était, sans doute, de même que de la petite Jacqueline qui dort là-bas, couchée sous le grand poirier !

Ainsi entourée par les soins de tous, Jeannine s'assagit dans la couche préparée par mademoiselle Odile, et dont les draps avaient été dûment bassinés par le moine, cependant que là-bas M. de Corpoy s'impatientait en vain après la servante dont il avait requis la bonne volonté. Le sommeil vint, enfin, encore que lentement, mettre un terme à l'attente de ce patriarche.

Dès le lendemain, M. Justus envoya à Jeannine Le Broc l'ordre formel de comparaître devant lui. Il se promit de lui adresser une exhortation paternelle, où la douceur s'appuie-

rait sur une sévérité nécessaire. Et cette chambrière, aussi molle dans l'accomplissement de ses devoirs que ferme en ses appas, apprendrait à mieux comprendre son rôle. Mais, contre toute prévision raisonnable, la repentante ne se rendit pas au commandement. Avec de grands ménagements, M. Luc annonça que Jeannine Le Broc avait disparu :

— J'ai fait, monsieur, une enquête sommaire, d'où il résulte que personne ici ne se doute encore de son départ. J'ai interrogé son frère Jean. Mais la stupidité de ce scribe est telle qu'il a semblé entendre à peine ma question, et il est parti avec une ligne pour faire la guerre au fretin... Je ne désespère pas cependant, vu que des souliers ont été trouvés...

Mais M. Justus interrompit brusquement cet écuyer prolixe :

— C'est bien, Luc ! Laissez cette affaire dormir. Je sais maintenant ce qu'il en est. Et je vous ordonne de n'en plus ouvrir la bouche... Que si l'on vous en parlait, vous répondrez... que j'ai fait partir cette fille pour Bellepeyre ! Allez, Luc !

Et M. Justus demeura livré à ses réflexions. La fuite de cette chambrière n'était pas chose intéressante, en somme, autrement que pour la bonne police de la maison. Au fond, M. de Corpoy n'était pas fâché d'être débarrassé de tous les Le Broc. Le seul Jean lui plaisait pour son application morne et son exactitude mécanique. Un sourd et muet n'était ni plus discret ni plus silencieux. Mais, comme le départ de Jeannine l'avait laissé mal satisfait, cet homme de bien, après avoir patienté quelque trois jours, regarda dans sa maison. Il regarda s'il ne découvrirait pas quelque Sulamite, digne, à l'occasion, de l'honneur de son lit. Et, ayant mûrement réfléchi, il désigna, — pour trouver peut-être son nom d'un heureux augure, — mademoiselle Françoise de Monplaisir, lingère attachée à son épouse moralement défunte, Hulline de Talmant. Il la désigna autant pour sa vertu, qui était certaine, que pour sa tendre jeunesse, sa docilité et son embonpoint. Car cette Françoise, qui allait sur ses quatorze ans, était une rousse très fraiche et qui ne manquait pas de beauté. C'est pourquoi M. de Corpoy siffla son valet de chambre, pour lui notifier son choix. Mais, quand le cérémonieux M. Andoche

se tint devant lui, caressant avec attention les manches blasonnées de sa dalmatique. M. Justus se remémora subitement que mademoiselle Françoise était la propre sœur de M. Andoche. Il ne jugea donc pas utile de le charger de ce nouveau secret, et songea qu'il préviendrait aisément cette lingère par les soins de Bournaville : « Elle a trop à se faire pardonner pour ne pas filer doux. »

Et M. de Corpoy ordonna à M. Andoche de mander madame de Bournaville, sur l'heure.

— Monsieur, dit alors respectueusement M. Andoche, monsieur me permettra-t-il de lui annoncer que monsieur son beau-fils est de retour, et qu'il se promène dans la salle, en attendant le souper ?

M. Justus, gardant une figure impassible, répondit :

— C'est bien ! Sais-tu si Jacquin est arrivé avec lui ?

— Non, monsieur. M. le comte est rentré seul.

— Bien ! Fais venir M. Luc.

Et, tout en se promettant de punir son beau-fils de manière à rompre toute dernière velléité de révolte dans sa maison, tout en se jurant de savourer lentement sa vengeance, M. Justus donna ses instructions à madame de Bournaville, qu'Andoche avait introduite.

La bonne dame s'inclinait si bas, à chacune des paroles du maître, que c'était pitié de voir la pointe de son corps busqué rentrer dans son ventre, dont une cotte à mille plis froncés dissimulait mieux la forme que l'ampleur. Et, quand elle sortit de la chambre, en plongeant dans ses jupes, madame de Bournaville avait l'œil brillant et la face rougie d'une honnête pudeur. A force de répéter « qu'elle était toute au service de monsieur », elle avait fini par croire qu'il s'agissait d'elle-même.

M. Luc entra dès que l'honnête matrone fut sortie. A voir son teint allumé, il soupçonna M. Justus. Sans se dire que ce seigneur aurait pu mieux choisir, il se promit de surveiller la nouvelle intrigue.

— Luc, — fit M. de Corpoy, — aussitôt le souper fini, et quand tout le monde sera retiré, vous direz à M. Henri que je le recevrai à onze heures. Jusque-là, il demeurera en liberté. Quand vous l'amènerez ici, vous aurez soin de le dé-

sarmer dans le couloir, pas avant. Personne ne doit ni voir ni entendre... Allez, Luc !

On cornait l'eau du souper; M. de Corpoy descendit : et les domestiques remarquèrent, avec douleur et étonnement, que M. Henri ne baisa pas la main de son père, et qu'il le salua tout juste, avant de s'asseoir près de lui. Un petit pasteur de Saint-Nauphary, qui remplissait l'office de chapelain, en attendant que MM. Momsenn et Robin fussent revenus de Montauban, crut bien faire en débitant une sorte d'à-propos sur le retour de l'enfant prodigue. Ses phrases molles et confuses s'égarèrent dans un silence gros de menaces, où chacun tendait le dos sous les approches de l'orage.

M. de Corpoy se leva, à la fin du repas, et prit la parole sur la vertu de l'obéissance. Françoise de Monplaisir, entendant la leçon, baissa le nez ; et, ayant cru sentir le regard de son patriarche peser sur elle, elle devint pourpre de la pointe des cheveux jusque bien au delà de sa guimpe. Elle crut que tout le monde la considérait et l'enviait. Sans oser dire qu'elle aurait bien passé son tour, elle loucha du côté de la Bournaville. Mais cette dame mangeait une noix avec sensualité et se pénétrait de doctrine. Enfin M. de Corpoy se tut et se retira. Il monta dans son cabinet, toujours calme et indifférent en apparence. Ainsi qu'à l'ordinaire, il régla les affaires intérieures, donna ses ordres. Vers dix heures du soir, on gratta doucement à la porte de communication qui donnait accès dans la chambre à coucher. C'était madame de Bournaville. Passant modestement sa mine blafarde, encadrée de coiffes fines qui débordaient sous un grand calot de velours noir, elle murmura :

— Monsieur, l'enfant est là. Ne voulez-vous pas que je vous la présente ?

— Qu'elle se déshabille et qu'elle se couche, — dit tranquillement M. Justus, — et laissez-moi en repos !... Ah ! prévenez les domestiques que je ne veux pas être dérangé, cette veillée, et que personne ne vienne... quoi qu'on entende.

— Oh ! monsieur !... Cette Monplaisir est très docile, et...

— C'est bien, Bournaville, allez !

La tête embéguinée de la gouvernante ayant disparu, M. de

Corpoy tira un épais rideau de panne verte sur l'huis refermé à clef. Mais on frappait à l'entrée.

— Qu'est-ce encore? demanda-t-il, impatienté.

C'était M. Luc qui venait prendre les commandements « au cas où il y aurait du nouveau ».

— Tenez-vous-en à ce que je vous ai enjoint, Luc! Et amenez-moi M. de Canteclaux.

Henri de Canteclaux, qui attendait à un autre étage, précéda M. Luc sans mot dire. Quand on fut arrivé dans le couloir de l'appartement du maître, l'écuyer enjoignit brutalement au jeune homme de lui remettre son épée et sa dague. Henri de Canteclaux ne lui répondit pas, mais recula contre la tapisserie. Alors seulement il dit :

— Valet, qui t'a rendu si hardi pour me toucher? Si tu fais un pas, je te tue comme un chien galeux que tu es!

M. Luc, ne connaissant que sa consigne, et méprisant ce faible ennemi, porta ses mains à la ceinture de velours sombre pour en ouvrir le fermoir d'argent. Mais aussitôt il les leva, en poussant un cri de colère qui fut vite étouffé. Un lacet, vivement passé à son cou épais, l'étranglait sous l'effort de Jean Le Broc. Sorti d'un placard que dissimulait une verdure de Flandre, le secrétaire arc-boutait son genou contre le dos de l'homme, et tirait le lien ciré, qui ne céda pas. A demi suffoqué, M. Luc essaya pourtant de lutter, de saisir ce cordon qui glissait sous ses doigts gantés de chamois. Henri de Canteclaux renversa l'écuyer boiteux d'un croc-en-jambe, et lui planta dans la panse un large couteau qu'il y poussa jusqu'au manche. Et M. Luc, dont les ombres de la mort voilaient déjà les traits, put ouïr ce Jean Le Broc dont il méprisait la stupidité imbécile, annoncer d'un ton calme et naturel que tout allait bien ainsi :

— Voici, monsieur Henri, qui est fait!... Ne retirez pas la lame, car vous vous saliriez avec le sang.

Quand M. Luc fut bien mort, Le Broc tira le corps par les pieds jusque derrière un coffre, le cacha sous la tenture, après lui avoir pris ses armes, et dit :

— Maintenant je reste ici. Appelez-moi en cas de besoin. La chambre à coucher a été fermée par Bournaville, il ne pourra pas s'échapper.

Le Broc vérifia l'amorce d'un pistolet double, le pendit à la ceinture d'Henri par le crochet, de manière à le dissimuler dans une taillade du haut-de-chausses et dit encore :

— Allez, monsieur! Et que Dieu vous conduise!

Heurtant légèrement à la porte de son beau-père, Henri pénétra au moment même où M. de Corpoy criait :

— Qu'est-ce encore?

Mais quand il eut reconnu son beau-fils, il prononça d'un accent glacial ces paroles :

— Ah! c'est vous, monsieur... entrez! J'ai à vous parler, tout d'abord comme juge. Vous êtes accusé de rébellion et de complicité dans un adultère. Je...

Henri s'était jeté sur une chaise, avec aisance. M. de Corpoy s'aperçut alors que son beau-fils avait son épée et sa dague. Maîtrisant sa surprise, il continua :

— Qui vous a permis, monsieur, de vous asseoir sans mon congé, et de demeurer couvert?... Appelez-moi Luc.

Henri dit, sans changer de pose, les bras croisés :

— Luc ne viendra pas.

M. de Corpoy porta son sifflet à ses lèvres. Mais personne ne vint. Il se leva, se dirigea vers la porte : Henri lui barra le chemin.

— Monsieur Justus de Corpoy, — fit-il avec une voix insolente que l'autre ne lui connaissait pas, — monsieur Justus, homme très juste, ne m'avez-vous mandé que pour vous entendre siffler? Et avez-vous abandonné enfin votre fausse nature humaine pour rentrer dans la véritable, c'est-à-dire dans celle de serpent?

M. Justus sentit alors qu'il se passait quelque chose d'insolite et de grave. Et il commença de frissonner, quelque effort qu'il fît pour conserver son sang-froid, parce qu'il n'était pas brave et parce que son beau-fils armé l'effrayait.

Il s'essaya pourtant à garder ce ton majestueux et sec sous quoi, dans les jours de colère, se courbaient tous les fronts de sa maison.

— Cet enfant est devenu subitement insensé! murmura-t-il.

Et il reprit, très haut :

— Monsieur, vous êtes ici devant votre juge, ne l'oubliez

pas, et il vous faut répondre. Et d'abord, d'où venez-vous? Et comment...?

Henri de Canteclaux marcha alors sur Justus, et l'interrompit :

— Pharisien ! sépulcre blanchi ! fit-il très bas.

— Monsieur, — cria Corpoy, blême d'épouvante et de rage, — songez que...

— Pharisien ! hypocrite ! face de vipère ! — poursuivait Henri, d'une voix brisante.

Et il se rapprocha.

M. Justus ne put qu'ouvrir la bouche : aucun son n'en sortit. Il tenta de quitter son fauteuil : ses jambes flageolantes, engourdies par la peur, se refusèrent à le porter. L'enfant marchait toujours sur lui. Quand il en fut près à le toucher, il tira le pistolet de son haut-de-chausses, appuya le canon sur le front de Justus, puis le baissa.

— Tu ne vas pas m'assassiner, mon fils ! — gémit l'autre en essayant de repousser l'acier glacé, alors même qu'il ne le menaçait plus.

Et il fit un effort suprême pour se lever. Mais le patriarche tremblait trop pour se mouvoir librement. Il s'abîma, la face dans ses mains, sur sa table, parmi les actes signés par sa femme, Hulline de Talmant. Henri de Canteclaux lui reprochait sa lâcheté :

— Hypocrite ! juge prévaricateur ! meurtrier de femmes ! Tu as fait mourir ma mère, et de chagrin et d'inquiétude. Et voici que tu as enterré ton épouse Hulline dans un cachot souterrain !

— Je jure de la délivrer ! s'écria M. Justus.

— Impudent menteur, hypocrite ! Jean Le Broc m'a dit que tu avais porté ce serment devant M. Textor, ici même, et lui t'écoutait caché derrière la tapisserie.

— Oui ! balbutia Corpoy, c'est vrai !... Mais alors... tu comprends... Ce n'était pas la même chose... Par pitié, Henri ! Mon fils ! Par...

Ce furent les dernières paroles que ce seigneur prononça sur la terre. Lui fourrant le canon dans l'oreille, le comte Henri de Canteclaux pressa la détente. Le crâne et la cervelle de M. Justus s'épandirent dans la pièce. Sous la force du coup

et la poussée de l'air la bougie s'éteignit, et M. Henri sortit à tâtons de la chambre. De l'autre côté, réveillée par la violence des voix, Françoise de Monplaisir écoutait, en chemise, collée contre la porte. Quand le coup de pistolet partit, quand elle entendit tomber le corps et le fauteuil, elle crut devenir folle de terreur. Et elle demeura, à genoux sur le tapis, buvant ses larmes, ne pouvant s'enfuir puisqu'elle était sous clef, et sachant qu'il était inutile d'appeler, puisque personne ne viendrait.

Dans l'antichambre, une lampe brûlait, éclairant Jean Le Broc qui, l'épée à la main, se tenait prêt. Henri de Canteclaux, tendant son pistolet qui fumait encore, lui dit :

— C'est fait ! Allons ouvrir aux autres !... Tiens ! Recharge vite !

Ils traversèrent les cours, réveillèrent le portier. Cet homme, ahuri, objecta qu'il n'avait pas d'ordres, et voulut résister. Il comprit cependant que sérieuse était la menace de lui casser la tête : il obéit en maugréant. Le pont fut abaissé, et le guichet ouvert, le concierge fut poussé dans la loge de guette où Grégoire de Mauroux et Labarthe, entrés les premiers, le ficelèrent comme une saucisse de poudre. Gaston de Séligny et ses hommes envahirent le château avec tant d'ordre et dans un tel silence, que personne ne fut réveillé.

Mais quand on voulut accéder aux souterrains, sous la conduite de Jeannine, on fut arrêté à la première porte qui était fermée à foison de serrures, et l'on n'avait pas les clefs. Il fallut chercher la veuve de M. Fabre dans son lit. Quand Pulchérie Oudart aperçut, à la lueur des lanternes, cette troupe de gens armés qui entouraient sa couche et en écartaient les rideaux, elle ne douta pas, un instant, de son sort.

Les ligueurs avaient conquis le pays, et elle allait subir, par suite, de longs et merveilleux outrages. Pensant qu'appeler au secours ne servirait de rien, elle se contenta d'invoquer le nom du Seigneur. Et cette dame de quarante ans, en nouvelle épouse du lévite d'Éphraïm, dit — avec une majesté qu'augmentait encore la forme haute de son bonnet de nuit en taffetas rose, orné de trois ruches étagées, et en montrant le berceau où gisait son neuvième enfant :

— Usez et abusez de mon corps périssable, suivant les us de la guerre ! mais respectez au moins la vie de cet innocent!

Et, grave, muette comme ces sénateurs romains qui attendirent les Gaulois, dans leurs chaises curules, si l'on peut croire certains écrits fabuleux, mademoiselle Pulchérie Oudart se recoucha avec noblesse et décence. Quand elle apprit qu'on lui enjoignait de se lever et de mener M. Henri de Canteclaux vers madame Hulline, elle refusa courageusement de trahir la confiance de son maître. Elle se décida cependant, à voir son enfant aux mains de Jean Le Broc, qui, malgré les supplications de sa sœur, faisait mine de le couper en deux, de sa lame large et luisante, et cela avec l'approbation d'un chacun.

Cette veuve désespérée passa donc sa robe et, prenant son clavier, accompagna ses ravisseurs, qui, par précaution, lui couvrirent la bouche d'un bandeau et emportèrent le nourrisson en otage. Environnée d'épées et de torches, elle marcha par les caves, ouvrant de lourds vantaux qu'on prenait soin de ne pas refermer, car on redoutait quelque surprise, quelque trahison de cette créature fanatique et bornée; et on laissait un homme, pour monter la garde, de place en place. Pulchérie ne donna l'accès du dernier guichet que lorsqu'on eut recommencé de menacer son nouveau-né.

Alors elle indiqua la lucarne, s'assit à terre, prit son enfant entre ses bras, et demeura insensible à tout, murmurant :

— Une pareille humidité peut le tuer, et moi avec ! Faut-il que des gens soient féroces, pour obliger une femme à peine vêtue à descendre dans un lieu pareil !

Grégoire de Mauroux, Labarthe et deux valets, armés de pics, attaquèrent le mur qui sonnait creux. Mais, derrière, rien ne remuait.

Appuyé contre le roc, Séligny retenait son souffle. Et Henri de Canteclaux, attentif près de lui, entendait son cœur qui sautait dans sa poitrine avec un bruit plus fort, ce semblait, que celui des outils broyant le tuf. Gaston et Henri avaient appelé, crié : madame Hulline n'avait pas répondu. Bien sûr, elle était morte ! Ou bien la vieille avait menti ?

Grégoire de Mauroux, cependant, voyait quelque chose

de clair, dans un coin du caveau, quelque chose de jaunâtre, et qui paraissait palpiter.

Mais quand la porte démurée eut cédé, quand la lumière des flambeaux pénétra dans le bouge infect comme la tanière d'un fauve, ce quelque chose en sortit tout à coup, se rua par bonds, au dehors, renversant un des porteurs de torches. Une longue crinière grise semblait voler derrière et se dresser comme les piquants d'une bête. Et cette créature sans nom escalada, gravit à quatre pattes, les marches de l'escalier : on entendit un bruit de griffes qui grinçaient sur les dalles. On eut beau appeler, on eut beau courir, la folle, hideuse, hérissée, s'enfuyait plus vite. Ses hurlements, dont l'écho se jouait parmi les voûtes, revenaient sur ces hommes armés, dont les dents claquaient d'épouvante. Et certains se signaient.

Gaston de Séligny put croire que son sang se glaçait : ses jambes se faisaient molles et lourdes, lui refusant leur office. Il s'appuya sur Henri de Canteclaux, qui se raidissait contre un tremblement convulsif. Ainsi ralentis, ils ne purent suivre la chasse. Mais un long cri de détresse déchira l'air. Puis ce fut un bruit sourd comme celui d'un corps mou qui s'aplatit sur la terre. Et les deux amis demeurèrent seuls, dans le silence et les ténèbres où l'on voyait, au loin, le feu d'une lanterne danser. Cette flamme se rapprocha, et le piqueur Grégoire de Mauroux apparut, pâle comme une image de pierre :

— Ah ! monsieur ! — dit-il d'une voix creuse, — la pauvre dame s'est jetée par la première fenêtre qu'elle a trouvée ouverte, sans qu'on pût la retenir. D'un coup d'ongle, elle a ouvert le front du grand Fromenteau, qui lui barrait le chemin. Et elle s'est abîmée sur le pavé de la cour !... N'y allez pas, surtout, monsieur, tant c'est pitié qu'un pareil spectacle ! Venez, monsieur ! Il est temps de partir. L'heure presse, et les gens d'ici vont s'éveiller.

— Oui ! — dit machinalement Séligny, comme s'il sortait d'un songe. — Venez, Henri, il nous faut rentrer chez nous.

Et il se laissa emmener.

MAURICE MAINDRON

LE ROLE DES MACHINES

Le caractère scientifique et industriel de la société moderne s'affirme chaque jour davantage; sans cesse apparaissent de nouvelles machines, s'accroissent nos moyens d'action sur la nature; mais le hasard ou la fantaisie des inventeurs ont-ils, à eux seuls, déterminé cette évolution, ou bien, au contraire, les progrès du machinisme — comme on dit dans l'argot scientifique — sont-ils subordonnés à une loi historique, facile à suivre dans le passé et permettant, pour l'avenir, des prévisions vraisemblables? — C'est la seconde hypothèse qui est la vraie, et l'histoire nous en fournit la preuve immédiate.

*
* *

Il est certain que la première machine est née du besoin, pour l'homme, de produire un effort supérieur à ses propres forces : en brisant une branche d'arbre pour s'en faire un levier, en utilisant un plan incliné pour monter des pierres, l'homme primitif ne songeait à résoudre qu'un problème, la multiplication de la force. Mais la pratique a dû lui montrer bien vite que si, en appuyant sur un bras de levier, il produisait à l'autre extrémité la force de dix hommes, en revanche le déplacement produit était dix fois moindre que celui du

bras moteur, et que cette règle était générale; autrement dit que ce qu'il gagnait en force, il le perdait en chemin parcouru; si bien que le produit de ces deux termes, qui sont les éléments du travail, restait constant. Cette propriété se retrouve dans toutes les machines purement mécaniques, dans lesquelles un mouvement est transformé en un autre, quel que soit le but qu'on se propose d'atteindre par cette transformation, quelque compliqués que soient les mécanismes qui la réalisent. Considérons par exemple un moulin hydraulique : il utilise une chute d'eau dont le débit est de mille litres à la seconde, tombant de deux mètres de hauteur : la puissance de cette chute, ou son travail par seconde, sera de deux mille kilogrammètres; si on l'utilise intégralement à élever des sacs de blé, pesant cent kilos, à dix mètres de hauteur, elle pourra en élever deux à la seconde, et la puissance transmise par les machines sera aussi de deux mille kilogrammètres, c'est-à-dire qu'elle égalera la puissance qui leur a été fournie par la chute.

C'est ainsi qu'en combinant des mécanismes variés, en vue de satisfaire à des besoins distincts, l'homme a pu, accidentellement, reconnaître qu'ils possédaient tous une propriété commune : toutes ces machines ne rendent, sous une autre forme, que la quantité de travail qu'on leur a donnée; ce sont des *transformateurs d'énergie mécanique*.

Cette propriété, soupçonnée sans doute depuis longtemps, était bien connue de Pascal, qui en a montré l'application à la presse hydraulique dont il est, comme on sait, l'inventeur. Voici, en effet, comment il s'exprime au chapitre II de son *Traité de l'équilibre des liqueurs* : « Si un vaisseau plein d'eau, clos de toutes part, a deux ouvertures, l'une centuple de l'autre : en mettant à chacune un piston qui lui soit juste, un homme poussant le petit piston égalera la force de cent hommes qui pousseront celui qui est cent fois plus large, et en surmontera quatre-vingt-dix-neuf... D'où il paraît qu'un vaisseau plein d'eau est un nouveau principe de méchanique et une machine nouvelle pour multiplier les forces à tel degré qu'on voudra, puisqu'un homme par ce moyen pourra enlever tel fardeau qu'on lui proposera. Et l'on doit admirer qu'il se rencontre en cette machine nouvelle cet ordre constant qui

se trouve en toutes les anciennes, savoir le levier, le tour, la vis sans fin, etc., qui est que le chemin est augmenté en même proportion que la force. Car il est visible que, comme une des ouvertures est centuple de l'autre, si l'homme qui pousse le petit piston l'enfonçait d'un pouce, il ne repousserait l'autre que de la centième partie seulement. »

Ainsi, les notions si bien précisées par Pascal suffisaient pour faire justice de la fabuleuse machine de O'Keenan, dont l'Amérique, il y a peu d'années, fut émue, et devant laquelle il suffisait de jouer du violon pour qu'elle se mît à tourner, engendrant une puissance de plusieurs chevaux ; et pourtant, cette invention connut des admirateurs enthousiastes, elle eut, ce qui est mieux, des bailleurs de fonds, jusqu'au jour où on découvrit, dissimulés sous le plancher, les moteurs qui entraînaient toute la machine beaucoup plus naturellement que n'aurait pu le faire le son d'un violon, si mélodieux qu'il pût être.

1774 : James Watt et son associé Boulton installent dans les mines de Cornouailles leurs machines à vapeur. Certes, la découverte des machines à feu avait été préparée de longue main, par Watt et ses prédécesseurs ; les œuvres comme celle-là ne sont le fait ni d'un jour, ni du hasard, ni du génie d'un seul homme. Mais, à partir de 1774, l'industrie humaine est en possession d'un nouvel et puissant auxiliaire, dont le principe diffère entièrement de celui des machines purement mécaniques employées antérieurement : du travail mécanique est encore produit, mais sans une dépense correspondante de travail. Est-ce à dire cependant que cette énergie mécanique soit engendrée gratuitement ? Non, puisqu'il y a dépense correspondante de charbon, c'est-à-dire de chaleur ; mais la liaison nécessaire entre ces deux éléments, chaleur dépensée, travail produit, n'est perçue clairement que depuis un demi-siècle.

Il ne faut pas oublier, en effet, que la théorie du phlogistique, de Stahl, a pesé longtemps et lourdement sur la science. Pour elle, la chaleur était d'essence matérielle : c'était la chaleur qui, sous le nom de phlogistique, s'échappait en langues de feu des corps en combustion pour aller se réfugier dans les

corps froids et élever leur température. Voici, par exemple, comment s'exprime Sigaud de la Fond, en 1784, dix ans après les premières découvertes de Lavoisier : « Le feu pur, dégagé de tout état de combinaison, paraît un assemblage de particules d'une matière simple, homogène, absolument inaltérable, et toutes les propriétés de cet élément indiquent que ces particules sont infiniment petites et diluées, qu'elles n'ont aucune cohésion sensible entre elles, qu'elles sont mues en toutes sortes de sens, d'un mouvement continuel et rapide qui leur est essentiel... L'extrême ténuité, la mobilité surprenante de ses molécules, se fait voir manifestement par la facilité avec laquelle il pénètre les substances les plus compactes, et par sa tendance à se mettre en équilibre dans tous les corps circonvoisins. » Dans cette doctrine purement matérialiste, il était difficile de concevoir comment le travail mécanique, qui est indépendant de toute notion de masse, puisqu'il ne dépend que d'une force et d'une longueur, pourrait procéder du calorique envisagé comme une substance indestructible.

Pour comprendre ce qui se passe dans la machine à vapeur, et pour déblayer la science d'une vieille théorie, il a fallu l'effort de plusieurs générations de penseurs ; et pourtant, un seul homme aurait suffi à cette tâche, si la vie ne lui avait pas été si étroitement mesurée : c'est Sadi Carnot, le fils du grand conventionnel. Cet homme de génie publia, en 1824, à l'âge de trente ans, ses « Réflexions sur la puissance motrice du feu », où sont jetés les fondements d'une science nouvelle, la thermodynamique. Dans ce livre admirable, il épouse encore, bien qu'à regret, les théories admises de son temps ; pour lui, la production du travail dans les machines à feu est due, « non à une consommation réelle de calorique, mais à son transport d'un corps chaud à un corps froid », et il compare la puissance motrice de la chaleur à celle d'une chute d'eau : « la puissance motrice d'une chute d'eau, dit-il, dépend de sa hauteur et de la quantité de liquide ; celle de la chaleur dépend aussi de la quantité de calorique employé et de la différence de température des corps entre lesquels se fait l'échange du calorique ». Je ne veux pas indiquer ici comment Carnot a pu déduire de ces principes erronnés des conséquences vraies et d'une haute importance, ni rappeler com-

ment il parvint, quelques mois avant sa mort, à la connaissance de la vérité ; celle-ci devait sommeiller vingt ans encore, et n'être réveillée que par les efforts de Mayer, de Joule et de Hirn. Il fallut tout d'abord établir que le calorique n'était pas indestructible, qu'il était réellement détruit dans la machine à vapeur, et c'est un fait aujourd'hui acquis que la chaleur restituée par la vapeur au condenseur, est moindre que la chaleur empruntée au foyer. Mais il y a plus : on peut, de bien des manières, produire un travail mécanique en dépensant de la chaleur, ou inversement, produire de la chaleur au moyen d'un travail mécanique. Dans tous les cas, et quel que soit le procédé employé, *il existe un rapport constant entre les quantités de chaleur et de travail qui se remplacent mutuellement.*

Alors, tout s'explique : la chaleur et le travail mécanique, différents d'aspects, sont identiques au fond, ils peuvent se mesurer avec la même unité : 425 kilogrammètres peuvent aussi bien élever 1 litre d'eau à 425 mètres de hauteur, ou échauffer sa température de 1 degré; et une comparaison pourra nous faire saisir comment la transformation est possible entre la chaleur et le travail : laissez tomber un poids sur un diapason; le diapason reste, en apparence, immobile, et pourtant il vibre; chacune de ses parties a pris un mouvement rapide et d'amplitude assez faible pour échapper aux yeux, et le travail fourni par le choc se retrouve en énergie vibratoire; faites tomber maintenant ce même poids sur un bloc de plomb, le plomb s'échauffe, et nous sommes amenés à penser que l'énergie du choc se retrouve dans les déplacements, assez petits pour être invisibles, de ses particules, et qu'ainsi la chaleur n'est que du travail moléculaire. Avec ce nouvel aspect des choses, toute différence profonde disparaît entre les machines mécaniques et thermiques : les unes, comme les autres, ne font que restituer, sous une autre forme, le travail qu'on leur a fourni ; les unes et les autres sont des transformateurs d'énergie.

Mais nous ne sommes qu'au début de notre généralisation ; poursuivons. Avec les débuts du XIXe siècle, une autre énergie entre dans la vie industrielle des nations, c'est l'énergie

chimique. Celle-là aussi est vieille comme le monde, et utilisée depuis Prométhée, puisque toute combustion est une réaction chimique ; mais, pareille à ces pianos qu'on trouve chez les rois nègres et qui restent inutiles parce que personne n'en sait jouer, l'activité des forces chimiques resta inemployée jusqu'à ce que Berthollet, Chevreul et Leblanc la missent au service de la grande industrie. Or, aujourd'hui, il n'y a plus de doutes sur la nature des liens qui unissent les affinités chimiques aux autres énergies : jetez de l'eau sur la chaux vive, les éléments s'unissent et de la chaleur est dégagée. Inversement, chauffez de la chaux hydratée, la chaux et l'eau se séparent et de la chaleur est absorbée : si bien que les systèmes, chaux hydratée, et chaux + eau ne diffèrent que par une certaine quantité de chaleur, autrement dit d'énergie, en plus ou en moins.

Sous quelle forme cette énergie existe-t-elle dans les corps susceptibles de réaction? Nous l'ignorons encore, mais nous pouvons cependant noter au passage sa propriété caractéristique, qui est de pouvoir se conserver, sans altération, aussi longtemps qu'on le veut : qu'on laisse du charbon en présence de l'air, il y restera indéfiniment, et la réaction, c'est-à-dire la transmutation des énergies chimiques en chaleur, n'aura lieu que lorsqu'on l'aura préalablement amorcée : de même qu'un ressort tendu est susceptible d'effectuer un travail par sa détente, mais ne l'effectuera que lorsqu'on aura retiré le verrou qui le maintenait. Une semblable énergie, qu'on peut ainsi accumuler et conserver pour la dépenser à l'heure voulue, peut être appelée énergie de réserve : les physiciens disent qu'elle existe en puissance dans les corps susceptibles de réagir, et l'appellent pour cette raison « énergie potentielle ».

En tout cas, sous cette forme, les corps contiennent une nouvelle forme d'énergie, qui caractérise les éléments en présence, et qui peut se transformer en toutes les autres, et c'est ce dont nous sommes assurés par l'étude de la chimie tout entière. Chaque combustion nous présente sa transformation en chaleur, qui est la plus ordinaire, et, à ce point de vue, le nombre des combustibles est illimité. Un des derniers venus, et non le moins bon, est l'aluminium, qu'on emploie

couramment aujourd'hui, mélangé à des oxydes qui lui fournissent l'oxygène nécessaire à sa combustion, pour obtenir les températures les plus élevées; et c'est grâce à ces foyers où on brûle l'aluminium que la métallurgie de certains métaux, comme le chrome et le manganèse, est devenue industrielle; c'est aussi, dit-on, en chargeant leurs obus de ce mélange d'aluminium et d'oxydes que les Américains ont pu enflammer si promptement les malheureuses flottes espagnoles de Cuba et des Philippines. Nous voilà donc dotés d'un nouveau combustible que nous fabriquons nous-mêmes en communiquant à l'alumine une énergie qui se retrouve lors de la recombinaison de ses atomes séparés.

Mais la chaleur n'est pas le résultat nécessaire et unique d'une réaction chimique. Quand un kilogramme d'essence de pétrole brûle dans un fourneau, cette combustion fournit exclusivement de la chaleur, et elle en dégage assez pour échauffer 11 000 litres d'eau de un degré : soit 11 000 calories ou $11\,000 \times 425 = 4\,675\,000$ kilogrammètres. Mais si le mélange d'essence vaporisée et d'air brûle dans un cylindre muni d'un piston, celui-ci se trouve poussé en avant, et du travail mécanique est engendré : c'est le principe des moteurs à essence employés pour les automobiles. Un moteur du type courant pourra ainsi, en brûlant un kilogramme d'essence, produire 900 000 kilogrammètres de travail mécanique, mais la chaleur libérée par la réaction chimique est alors moindre, elle n'est plus que de $4\,675\,000 - 900\,000 = 3\,775\,000$ kilogrammètres; si bien que l'énergie totale contenue sous forme d'affinité chimique s'est encore transformée tout entière, et sans déperdition, une part en chaleur, l'autre en travail mécanique.

C'est une satisfaction pour l'esprit de constater que l'énergie se retrouve tout entière après cette transformation comme après toutes les autres; de même celui qui taille un diamant brut peut vérifier que le poids de la pierre taillée et des déchets reproduit le poids de la pierre primitive; mais il y a pour le joaillier une satisfaction beaucoup plus grande à tirer de la gemme première la pierre taillée la plus grosse possible, puisque le déchet est sans valeur; et c'est un côté pratique de la question qui se présente aussi pour les transformations

d'énergie. Dans notre moteur à pétrole, nous avons dépensé 4 675 000 kilogrammètres en brûlant l'essence, et nous n'en avons récupéré que 900 000 sous forme de travail ; tout le reste, toute la chaleur qui s'est dégagée en surplus, est un déchet inutilisable. Le quotient $\frac{900\,000}{4\,675\,000} = 0{,}20$ environ, représente donc la fraction d'énergie *utile* récupérée dans la transformation, autrement dit le *rendement* du moteur en travail mécanique : un cinquième seulement de l'énergie fournie au moteur nous est restitué sous une forme utilisable, tout le reste est pratiquement perdu. Et cette règle est générale : quand on nous dit que le rendement mécanique d'une locomotive est de 4 p. 100, on nous apprend que les 96 centièmes de la chaleur fournie au foyer y sont dépensés en pure perte, et que les 4 centièmes restants sont seuls transformés en travail mécanique. Telle est la restriction que nous devons ajouter aux principes généraux de la science, si nous voulons comparer entre elles les différentes machines : toutes sont des serviteurs honnêtes, en ce sens qu'elles ne gardent rien pour elles, et restituent intégralement le travail qu'on leur a fourni ; mais elles sont des ouvriers plus ou moins habiles suivant qu'elles restituent, sous forme utile, une fraction plus ou moins grande de ce travail.

A côté de ces vieux serviteurs, un autre, adolescent encore, mais singulièrement alerte, a pris sa place dans l'atelier. Ses précepteurs, Volta, Faraday, Ampère, ont mis près d'un siècle à le former : il n'y a guère que vingt ans que Gramme et Edison l'ont lancé dans la vie industrielle, et chacun sait quelle place, déjà, il y a prise. Nous ne savons pas, au fond, ce qu'est l'électricité, et peut-être sommes-nous condamnés à l'ignorer toujours : c'est un lutteur masqué, a-t-on dit. Peu nous importe, après tout, puisque nous nous en sommes rendus maîtres et que nous savons l'employer à notre bénéfice. Mais ce qu'il faut voir clairement, c'est qu'en produisant le courant électrique, l'humanité s'est annexé une forme nouvelle de l'énergie, transmutable en toutes les autres et mesurable, comme elles, en kilogrammètres. Une expérience va nous le montrer nettement. Plongeons dans un vase, contenant de l'eau aiguisée d'acide sulfurique, une lame de zinc

et une lame de cuivre. Le zinc sera attaqué par l'acide, et les énergies chimiques, transformées exclusivement en chaleur, libèrent ainsi 670 kilogrammètres pour chaque gramme de métal dissous. Réunissons maintenant les deux lames métalliques par un fil de cuivre : la réaction reste la même, les mêmes énergies chimiques sont transformées, et pourtant, il n'apparaît plus autant de chaleur ; 100 kilogrammètres, par exemple, manquent à l'appel. Est-ce à dire qu'ils aient disparu sans compensation ? Non, car, dans le fil qui réunit les deux lames, apparaît maintenant une forme nouvelle de l'énergie, l'électricité, et en quantité rigoureusement équivalente à ce que nous trouvons en moins comme chaleur ; et cette électricité peut à son tour se transformer en travail mécanique en faisant tourner une dynamo, ou en chaleur dans une lampe à incandescence.

Nous avons donc acquis une idée directrice: Semblable à la matière, qui garde sa masse dans toutes ses transformations, l'*Énergie*, c'est-à-dire la capacité de travail qui existe dans les corps, se conserve, identique au fond, à travers tous ses changements de forme. De même qu'une valeur déterminée peut être représentée par des billets, de l'or, de l'argent ou du billon, une quantité donnée d'énergie peut se trouver sous les formes mécanique, calorifique, chimique ou électrique ; et notre esprit peut s'habituer à la reconnaître, sous ces masques divers, et à la suivre dans l'Univers, comme on suit un fleuve dans son cours. Nous le voyons arriver du soleil, sous la forme de chaleur rayonnante, convoyée par les vagues incessantes de l'éther ; une part met en branle l'atmosphère, vaporise l'eau des mers, des rivières et des lacs, qui retombe ensuite sur le flanc des montagnes, engendre en un mot tout le travail mécanique qui apparaît à la surface du globe ; l'autre part s'emploie en réactions chimiques, en élaborant les tissus animaux et végétaux. C'est dans ces derniers surtout, et dans la houille qui en dérive, qu'elle constitue une vaste réserve d'énergie : semblable aux lacs où s'endort l'eau d'un fleuve, elle attend une occasion favorable, qui ne lui manquera pas dans le cours des siècles, pour retourner dans le courant de cette circulation générale de l'énergie. Puis,

finalement, tout ce qui nous était venu du soleil s'en retourne aux espaces planétaires, encore sous forme de vagues de l'éther, aussi rapides mais moins serrées, plus écartées les unes des autres. De telle sorte qu'on peut envisager le système solaire tout entier, comme une vaste machine thermique dont le foyer est le soleil, qui a pour réfrigérant les espèces planétaires, et qui engendre du travail mécanique en utilisant une chute de température de plusieurs milliers de degrés.

*
* *

Ainsi, l'indestructibilité de l'Énergie paraît être, dans les sciences qui se transforment perpétuellement, une de ces vérités que le temps n'atteint pas, comme il a respecté l'autre grand principe, créé, il y a cent ans, par le génie de Lavoisier, de l'indestructibilité de la matière. Mais, cette notion une fois acquise et ancrée dans notre esprit, nous devons maintenant considérer les choses sous un autre aspect.

Nous savons que la vie est faite de l'échange incessant des énergies, réalisé dans la nature ou par les machines ; mais cet échange, s'il est toujours possible en théorie, souffre dans la pratique des difficultés inégales suivant les cas; il existe, à ce point de vue, des différences profondes entre les différentes formes de l'énergie, que je m'efforcerai de faire ressortir pour deux seulement d'entre elles, la chaleur et l'électricité.

Les grandes industries chimiques, fabrication de la soude, du chlore, métallurgie, nous offrent de nombreux exemples de réactions chimiques réalisées par l'emploi de la chaleur. Choisissons-en une, très simple, au moins dans ses grandes lignes. Pour fabriquer un kilogramme de fer, il faut dépenser, en moyenne, un kilogramme de coke dans le haut-fourneau pour transformer le minerai en fonte, et un kilogramme de houille dans le four à puddler pour amener cette fonte à l'état de fer : soit environ 15 millions de calories qui représentent, pour ces deux opérations, la dépense de chaleur effectuée. En retour, le fer obtenu représente, comme énergie chimique disponible, celle qu'on peut tirer de sa combustion dans l'air, environ 1 700 000 calories ; le rendement de cette opération, c'est-à-dire que le rapport de l'énergie chimique récupérée à l'énergie calorifique

dépensée, est $\frac{1.700.000}{15.000.000} = 0,11$. Voici donc une opération détestable au point de vue économique, puisque les neuf dixièmes de l'énergie ont été dépensés en pure perte, et pourtant il s'agit d'une fabrication réalisée sur une grande échelle, et qui a subi, depuis de longues années, toute une série de perfectionnements; et nous voyons aussi, sans calcul, que des deux opérations successives que comporte la fabrication du fer, la seconde correspond à un véritable gaspillage d'énergie, la transformation de la fonte en fer ne devant, en théorie, comporter qu'une dépense imperceptible.

Il n'en va pas autrement quand on cherche à transformer la chaleur en travail. La machine à vapeur, en dépit de la perfection mécanique où l'ont amenée cent cinquante ans d'efforts, ne dépasse guère les rendements de 15 p. 100 : sur dix kilogrammes de houille qui passent dans le foyer, huit et demi ne servent qu'à échauffer l'air ambiant ou l'eau du condenseur; et la théorie de ces machines, telle que nous l'a léguée Sadi Carnot, ne nous laisse même pas l'espoir d'arriver jamais à des rendements suffisants ; si bien que, n'était le prix extrêmement bas de l'énergie calorifique fournie par le charbon, les moteurs thermiques ne seraient plus depuis longtemps que des curiosités de laboratoire.

Nous aurions encore bien moins de succès si nous voulions transformer directement la chaleur en électricité, puisque les appareils actuellement réalisés pour cet usage, les piles thermo-électriques, n'ont pas un rendement supérieur à un demi pour cent. Ainsi, de quelque côté que nous nous tournions, nous n'arrivons pas à changer d'une façon économique la chaleur en une autre énergie ; elle est comme ces pièces démonétisées dont on ne peut jamais tirer qu'une minime fraction de leur valeur nominale; elle est une forme inférieure, *dégradée*, de l'Énergie.

Et pourtant, c'est cette forme dégradée à laquelle, finalement, aboutissent tous nos efforts et toutes les transformations naturelles. Les courants électriques produisent inévitablement des dégagements de chaleur. Les frottements, les chocs transforment aussi en chaleur le travail mécanique transmis dans nos machines. Les réactions chimiques dégagent, pour la plupart, de la chaleur. Ainsi ce déchet, cette poussière d'énergie

qu'est le calorique va sans cesse s'accumulant par l'usure de la grande machine de l'Univers, et cette poussière elle-même se transforme incessamment en une poussière plus fine. Car il y a des degrés dans la dégradation; la chaleur rayonnée par une coulée d'acier fondu n'est pas identique à celle qui est émise par un bloc de glace; entre toutes ces variétés d'énergie calorifique, il y a des échanges incessants dont le sens général est la destruction des énergies à haute température.

Si les physiciens d'aujourd'hui affichent pour la chaleur le dédain dont je viens d'indiquer les raisons, c'est apparemment qu'ils ont mieux à nous présenter, et, de fait, il semble bien que l'électricité, leur dernière création, soit la forme supérieure et perfectionnée de l'énergie. Sa malléabilité, la souplesse avec laquelle elle se prête à toutes les transformations, font d'elle l'agent chaque jour plus indispensable, le factotum de la vie industrielle. C'est là un fait dont nous sommes tous témoins et qui n'a point besoin de longues démonstrations; je veux seulement montrer comment cette supériorité de l'agent électrique se manifeste au point de vue économique.

On sait que de nombreuses réactions chimiques se font actuellement avec le concours de l'électricité : raffinage du cuivre, préparation de l'aluminium, de la soude, des chlorures, des chlorates, du carbure de calcium, etc.; si bien que l'antique chimie industrielle recule chaque jour devant les progrès de l'électrochimie. Dans nombre de ces réactions, la transformation des énergies se fait avec un assez faible déchet. Pour faire un kilogramme d'aluminium, en électrolysant l'alumine, il faut actuellement dix millions de kilogrammètres; la combustion de l'aluminium en peut restituer trois millions: le rendement de la transformation est donc trois dixièmes, et il s'agit d'une fabrication qui n'existait pas il y a quinze ans. Aussi dans ces transformations, qui sont encore aux débuts de leur application industrielle, une large marge subsiste encore pour les améliorations; mais il en est d'autres où la perfection est presque acquise. La dynamo, qui réalise la transformation de l'énergie électrique en travail mécanique, ou la transformation inverse, est, à l'heure présente, tellement accomplie que son rendement, voisin de 60 à 70 p. 100

pour les petits moteurs, s'élève, pour les grandes machines, jusqu'à 97 p. 100. Le déchet n'est plus que de 3 p. 100, et on peut admirer sans restriction des intermédiaires qui réclament un aussi modique courtage. Aussi, quand on pénètre dans l'usine moderne et qu'on y voit ces moteurs électriques qui font, discrètement et sans bruit, leur office, on sent que par eux les forces naturelles ont été vraiment domptées et domestiquées ; tandis que la vieille usine, crachant le feu et la fumée, où le sol tremble, où l'air retentit du bruit des machines, des arbres et des courroies, laisse l'impression que les forces naturelles luttent encore avec l'homme qui les utilise, et qu'elles résistent à un joug mal assujetti.

Cette docilité de l'agent électrique se manifeste tout aussi nettement dans la facilité avec laquelle on transforme les uns dans les autres les différents types de courants. Le courant continu peut se transformer en courant alternatif, ou inversement ; d'autre part la puissance d'un courant, comme celle d'un cours d'eau, est le produit de deux termes, son débit, évalué en ampères, et sa hauteur de chute, ou tension, mesurée en volts, de telle sorte qu'on peut modifier un courant, sans toucher à son énergie, en lui donnant une tension cent fois, mille fois plus grande, à condition de réduire son débit dans le même rapport ; et cette modification se réalise couramment, comme la précédente, avec des rendements voisins de 97 p. 100. Aussi l'industrie nous offre-t-elle, à chaque instant, des exemples de ces transformations : aux chutes du Niagara, le courant engendré est alternatif sous une tension de 2 500 volts ; 500 ampères en sont dérivés aux usines d'aluminium de la Pittsburg Reduction Company ; là, ils sont transformés en courant alternatif de bas voltage (115 volts) et de grand débit (10 000 ampères) ; puis de nouveaux transformateurs en font du courant continu, utilisé pour l'électrolyse, sous une tension de 160 volts et avec une intensité de 7 000 ampères ; et ces multiples changements n'entraînent pas une perte totale de 10 p. 100.

On pourrait multiplier les exemples de semblables transformations, mais c'en est assez sur ce sujet, et nous comprenons maintenant comment l'électricité est, d'abord, l'intermédiaire obligé entre toutes les modalités de l'énergie, et

représente en outre cette énergie sous une forme *transportable* et *divisible*.

*
* *

Mesurons maintenant du regard le chemin parcouru. Nous avons établi entre toutes les machines, quelles qu'elles soient, un lien résultant de la communauté de leurs fonctions, puisqu'elles sont toutes des transformateurs d'énergie; nous avons montré qu'en dépit de cette analogie, il existe entre elles de profondes différences au point de vue économique, puisque les unes sont de bons, les autres de mauvais ouvriers; enfin nous avons indiqué l'ordre historique dans lequel s'est effectuée l'évolution du machinisme dans l'humanité, et par l'humanité. Il nous reste maintenant à voir, inversement, quelle a été la réaction de la machine sur l'homme, comment et dans quel sens elle a modifié notre état social. Ce que nous avons dit jusqu'ici va rendre aisée notre tâche, en nous permettant de diviser l'évolution humaine en plusieurs ères distinctes.

Dans la première, dont l'existence est assurée sans que nous ayons à son égard aucun renseignement, l'homme n'avait encore inventé ni le feu, ni la plus simple des machines. Semblable en cela aux animaux qui l'entouraient, il ne pouvait compter que sur ses bras pour repousser ses adversaires, que sur la rapidité de sa course pour gagner sa nourriture, que sur la force de ses mâchoires pour briser les os de ses victimes et en sucer la moelle. Il était à lui-même son unique machine, machine admirable assurément, mais qu'on ne peut pas juger au même point de vue que les autres sans une grave injustice, puisqu'elle est destinée, non à produire une transformation déterminée de l'énergie, mais à les produire toutes suivant les nécessités de la vie. Et de fait, dans la machine vivante, l'énergie chimique empruntée sous forme d'aliments est utilisée à produire simultanément de la chaleur, des réactions chimiques, du travail mécanique, voire même de l'énergie électrique dont la présence a été sûrement constatée sans que son rôle ait encore été défini. Dans ce fouillis de transformations, il a été impossible encore de fixer avec rigueur la part afférente à chacune d'elles, autrement

dit, d'écrire l'équation des énergies. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'envisagée exclusivement comme productrice de travail mécanique, la machine vivante est d'un rendement peu élevé : des expériences récemment effectuées en Amérique l'ont fixé aux environs de 7 p. 100. La raison de cette infériorité tient d'abord à ce que la machine humaine doit fournir abondamment d'autres énergies, entre autres de la chaleur, et ensuite à la loi de nutrition : imposée à tous les tissus vivants, cette loi exige leur continuité, et bannit par là même tout mouvement de rotation continu ; seul, le mouvement alternatif est possible, avec tout le cortège d'énergies perdues qu'il entraîne avec lui ; car il est clair que le roulement est plus économique que la marche, et que le mouvement de l'hélice d'un navire résout mieux que ne le fait la nageoire du poisson, le problème de la locomotion aquatique.

Mais si la machine vivante emporte avec elle le poids de ces fatalités, l'effort de l'humanité depuis des siècles a tendu à l'en alléger : elle n'a pas tardé, sans doute, à trouver les propriétés du levier, du coin, du plan incliné, et à en faire l'application. Progressivement apparurent des mécanismes plus compliqués, les balistes et les catapultes pour la guerre, le treuil et le moufle pour les constructions, le métier à tisser, et tant d'autres. Alors, un changement profond s'opère dans les conditions de la vie humaine. Auparavant, la vie d'un homme ressemblait en tout à celle d'un autre homme : tous s'occupaient semblablement à la chasse, la pêche, la guerre, à construire leur hutte, à dépecer les bêtes pour se couvrir de leur toison ; toutes les cellules étaient semblables dans cette humanité primitive. Maintenant, il n'en est plus de même, chaque cellule s'est différenciée pour une fonction spéciale ; il y a des tisserands, des forgerons, des soldats, voire même des rentiers. L'humanité est entrée dans l'*ère des métiers* ; chacun est nécessaire aux autres, et a besoin d'eux ; une cohésion s'est introduite, qui a transformé les troupeaux humains en sociétés.

Toutefois, la complication organique du corps social est loin d'avoir atteint son entier développement : les cellules de

même fonction sont indépendantes les unes des autres, elles ne sont pas réunies en un tissu pour concourir synergiquement, et sous une direction unique, à un but d'ensemble : l'artisan qui tisse sa toile dans un village est indépendant de celui qui la tisse au village voisin, chacun travaille pour son compte et forme avec son métier un tout complet.

Mais alors interviennent les causes transformatrices dont Lamark et Darwin ont signalé l'action sur les espèces, et qui agissent aussi visiblement sur les sociétés. La plus active est la lutte pour la vie, ou la concurrence économique. Par elle, cet accident, qui est la découverte de James Watt, au lieu de laisser dans les sociétés une trace passagère, les fixe pour un temps dans une forme nouvelle, qui dure encore aujourd'hui : l'humanité entre dans l'*ère de la machine à vapeur*. Pour bien comprendre les conséquences qui dérivent de l'emploi généralisé de ces moteurs, il convient de faire les remarques suivantes.

Tout d'abord, les gîtes houillers exploitables sont, en moyenne, rares et de faible étendue : c'est ainsi qu'ils ne recouvrent, en France comme en Allemagne, que les 6 millièmes de la surface totale du territoire, que 33 millièmes en Belgique, 47 millièmes pour les Iles Britanniques, 50 millièmes pour les États-Unis, ces trois derniers étant de beaucoup mieux partagés que les autres pays. C'est sur ces gisements, ou dans leur voisinage immédiat, que l'énergie sera au plus bas prix : voilà des régions favorisées, où l'industrie aura tendance à se concentrer ; et d'autres causes encore interviendront, comme celle des voies commerciales qui facilitent l'apport des matières premières ou l'écoulement des produits fabriqués. Ces conditions naturelles auront pour effet de localiser l'activité industrielle en des régions peu étendues, comme les bassins houillers de la Loire et du Nord, le Lancashire, la Pensylvanie : pays noirs et tristes malgré leur vie prodigieusement active, pays malheureux malgré leurs richesses.

Dans cette concentration géographique, une concentration plus grande encore va s'effectuer, née d'une troisième cause qu'il faut maintenant signaler. La machine à vapeur n'est économique que pour les grandes puissances. Le ren-

dement en travail d'une machine de 100 chevaux pourra atteindre 18 p. 100, tandis que celui d'une machine de 5 chevaux n'en dépassera pas 8, et qu'on n'obtiendra plus, pour des puissances inférieures à celle-là, que des rendements dérisoires. La loi fatale de la lutte pour la vie fait donc son office, les gros mangent les petits ; sur les ruines de la petite usine ou de l'atelier s'élève la grande usine, où des centaines d'ouvriers, conduits militairement, mènent leur dur labeur dans l'espace que peut desservir le moteur : espace nécessairement très limité, puisque les courroies et les arbres de transmission absorbent inutilement une fraction considérable de l'énergie qui leur est confiée. Adieu donc, les moulins à vent ou à eau, si pittoresquement campés sur nos collines ou nos rivières ; la grande minoterie en a eu raison. Adieu aussi, l'ancien métier à tisser, l'atelier de famille qui nourrissait tant d'artisans. Ceux qui subsistent encore sont une rareté et paraissent une anomalie : les canuts de la Croix-Rousse, si jaloux de leur indépendance, ont été pour la plupart obligés de s'embrigader dans les usines : il ne reste plus à Lyon que 11 000 métiers à bras, contre 25 000 métiers mécaniques, installés pour la plupart dans de grandes fabriques ; et je cite là une des rares industries où le travail individuel ait encore pu se maintenir.

Ainsi, la machine à vapeur a créé, sous sa forme la plus cruelle, la centralisation industrielle. C'est elle qui est, pour une grande part, responsable de la dépopulation des campagnes, de la surproduction industrielle et des chômages qui en dérivent, des grèves, de la lutte des classes ; c'est à cause d'elle que, sous le masque de leur prospérité matérielle, les sociétés modernes portent la lèpre de tant de misères. Et pourtant, si nous laissons de côté toute question sentimentale, nous sommes forcés de reconnaître que cette évolution, d'ailleurs fatale, constitue un progrès, c'est-à-dire une évolution vers une forme supérieure. La différenciation des éléments est poussée maintenant à son extrême limite : une épingle, pour être fabriquée, passe par les mains de vingt-deux ouvriers dont chacun a à effectuer un nombre défini d'opérations simples et toujours identiques. Mais aussi, dans cette spécialisation à outrance, on demande tout aux bras de

l'ouvrier, rien à son cerveau : la pensée et la réflexion sont localisées dans d'autres individus ; et c'est ainsi que les sociétés humaines se calquent de plus en plus sur les organismes vivants du type supérieur.

On aurait pu, il y a trente ans, penser qu'elles étaient fixées pour longtemps dans cette forme nouvelle créée par la machine à vapeur ; aujourd'hui, cette croyance n'est plus permise, et il est visible que nous évoluons chaque jour plus rapidement vers un nouveau type social : l'*ère de l'Électricité* commence.

L'électricité a pour caractère, nous l'avons dit, de représenter l'Énergie sous une forme transportable et divisible : c'est la cause de son rôle social. Lorsque Hippolyte Fontaine montrait à l'exposition de Vienne, en 1873, la réversibilité des dynamos, lorsque Desprez, en 1882, amenait de Wiesbach à l'exposition de Munich, sur un trajet de cinquante-sept kilomètres, la force de plusieurs chevaux, l'idée du transport électrique de la force germait, considérée encore par beaucoup comme sans valeur industrielle. Elle a atteint sa pleine maturité grâce à l'emploi des courants alternatifs, qui se prêtent tout naturellement au surcroît de tension moyennant lequel le transport peut s'effectuer avec économie[1]. Et c'est ainsi que cent mille chevaux-vapeur, empruntés à l'énergie des torrents alpins, descendent maintenant jusqu'aux vallées du Dauphiné, et que le courant du Rhône offre annuellement aux ateliers lyonnais autant de force que pourraient en fournir soixante mille tonnes de houille. Et si les procédés actuels ne permettent guère de transporter économiquement l'énergie à plus de cent cinquante kilomètres, rien n'autorise à croire que ce soit une limite infranchissable. Ainsi, l'électricité permet déjà une dilatation considérable des régions industrielles ; et de fait, actuellement, de plusieurs centres miniers rayonnent des canalisations électriques qui vont porter, à de grandes distances, l'énergie extraite des entrailles du sol.

1. N'est-ce pas ici le lieu de rappeler que Gaulard, l'inventeur génial du transformateur statique, grâce auquel ces variations de tension sont réalisées automatiquement, et presque sans perte, est mort en 1894, jeune encore, et dans une profonde misère ; il a fallu une souscription publique pour assurer à ses restes un dernier asile, et pourtant, que de fortunes ont été réalisées grâce à son invention !

Mais il y a plus. La houille ne reste plus le seul fournisseur de la force, et le monopole de la machine à vapeur subit l'attaque d'une rude concurrence. Dans tous les pays de montagne, les installations hydro-électriques se multiplient; la Suisse, les Alpes françaises, la Norvège, l'Écosse, entrent de ce fait dans la zone de la grande industrie. On peut se faire une idée de l'appoint que les chutes d'eau viennent donner à la puissance industrielle, en pensant que la chute du Niagara produit à elle seule la dixième partie de la puissance mécanique que pourraient fournir toutes les mines de houille exploitées actuellement sur le globe, et que les torrents des Alpes françaises mettent en jeu une puissance presque égale. Ainsi, la houille blanche des glaciers entre en concurrence avec la houille noire des centres miniers, et toutes deux, aidées par le transport électrique de la force, mettent de larges territoires en possession de ces conditions industrielles favorables, qui restaient jusqu'alors le monopole de régions trop restreintes.

Mais dans ces territoires eux-mêmes, une autre décentralisation peut se faire, et commence déjà à se produire sous nos yeux. Par l'électricité, l'énergie peut se diviser presque à l'infini, et c'est la cause de cette nouvelle transformation. Les plus petits métiers, machines à coudre, tours, métiers à tisser, qui n'absorbent souvent qu'un tiers ou un quart de cheval, peuvent être mus électriquement dans des conditions économiques. On conçoit par là qu'il soit possible de produire la force de la manière la moins coûteuse, à l'aide de grands moteurs hydrauliques ou thermiques, de la transporter dans la région où elle doit être utilisée, et là, de la répartir entre de nombreux ateliers dont chacun exige pour son compte une très minime puissance; et ces multiples transformations, étendues sur un rayon de plusieurs dizaines de kilomètres, n'entraînent pas une plus grande déperdition que, dans l'espace restreint d'une usine, les transmissions par arbres de couches et par courroies.

Ainsi, par l'électricité, l'usine se dilate: elle peut englober toute la superficie d'une commune, voire d'une ville; le téléphone aidant, l'ouvrier reste encore sous la surveillance, sous la direction du chef, et pourtant il se sent plus libre, il est chez lui, et échappe aux promiscuités de toutes sortes qu'entraîne l'entassement des grands ateliers. Et on voit clairement

qu'il ne s'agit pas ici d'un retour en arrière, à la cellule indépendante d'autrefois, puisqu'il y a encore, comme dans l'usine, coordination et subordination, puisque l'être social a complété et étendu le système nerveux qui assure l'unité de l'ensemble; pourtant le lien est devenu plus souple et plus élastique, par là plus aisé à supporter.

L'électricité permet d'ailleurs, de cent façons différentes, l'organisation du travail. Ici, c'est l'usine même qui se transforme, sans s'étendre, par l'appareillage électrique appliqué à chaque outil; là, comme chez les tisserands lyonnais, chaque travailleur reçoit à domicile l'électricité qu'il paie et avec laquelle il actionne ses métiers; ailleurs encore, comme chez les tourneurs du Jura, une usine se construit, utilisant les puissances hydrauliques disponibles, dans laquelle chaque ouvrier loue une place avec la force nécessaire pour y travailler à son compte. De ces multiples solutions, laquelle l'emportera? Il est malaisé de le prévoir, et pourtant il est probable que chacune d'elles aura sa place dans le plan de la cité industrielle de l'avenir. Ainsi, depuis que le monopole de la machine à vapeur a disparu, la grande usine n'est plus la seule forme économiquement possible; il en est d'autres, variables à l'infini suivant les lieux, les conditions et les mœurs, qui peuvent entrer en lutte avec elle.

D'ailleurs, il ne faut pas oublier que le problème de l'équilibre social n'est pas déterminé uniquement par les facteurs matériels mais aussi par les facteurs moraux, et c'est ici qu'intervient la grande différence entre les sociétés humaines et les autres agrégations vivantes. Nul ne l'a mieux sentie et mieux exprimée que M. Duclaux[1] qui, après avoir indiqué l'analogie qui nous a guidés jusqu'ici entre les êtres vivants et les sociétés, formulait la restriction suivante : « Sans doute, il faut éviter de prendre cette société cellulaire pour type d'une société humaine; mais nous pouvons affirmer d'un autre côté qu'aucune société humaine ne pourra en différer beaucoup, car au fond elle obéit aux mêmes lois, tout en portant au front l'auréole de sympathie, de bonté et de pardon qu'on appelle du beau nom d'humanité. »

1. E. Duclaux, Sociologie et Biologie, *Revue scientifique*, 30 décembre 1899.

Ainsi, l'évolution qui s'accomplit, nous n'avons pas le droit de la regarder en fatalistes, car la solution qui interviendra dépend, pour une part, de notre volonté. Évidemment, la centralisation des grandes usines reste toujours plus favorable à une production économique que celle des petits ateliers, mais elle ne l'est plus à tel point que les facteurs moraux ne puissent intervenir pour égaliser la lutte. Ne faut-il pas tenir compte du temps économisé par l'ouvrier en déplacements, de la suppression des grèves, de l'aide mutuelle que se prêtent les membres d'une même famille dans le petit atelier, et surtout de l'intérêt que l'ouvrier à ses pièces porte à son travail, et qui le fera redoubler d'efforts pour conserver et améliorer sa situation, et produire une somme et une qualité de travail qu'on attendrait en vain de l'ouvrier d'usine, parfois indifférent à sa tâche, et souvent impatient du joug qu'il supporte? Enfin, n'est-il pas admissible que la société elle-même réagisse, par ses lois ou ses impôts, de manière à favoriser la solution la plus favorable à l'intérêt général?

Ainsi, après nous être appliqué à montrer ce qu'il y a de fatal et de scientifique dans notre évolution industrielle, nous arrivons, pour conclure, à une pensée consolante. Tout en restant subordonnée à des lois générales, qui ne dépendent pas de nous, l'évolution humaine jouit d'un certain degré de liberté; brusquement, et grâce à l'électricité, cette part de liberté s'accroît, et il dépend de nous d'en user pour nous préparer un avenir meilleur : c'est pourquoi il convient de saluer l'électricité comme la libératrice de l'humanité.

L. HOULLEVIGUE

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU CINQUIÈME VOLUME

Septembre-Octobre 1900

LIVRAISON DU 1er SEPTEMBRE

		Pages
★★★	L'Europe en Chine	1
MAURICE MAINDRON	Blancador l'Avantageux (3e partie)	18
CH.-V. LANGLOIS	Siger de Brabant	60
MAURICE HAMEL	Un Siècle d'Art. — I	97
J. J. JUSSERAND	Les Sports dans l'ancienne France. — VI	121
ANDRÉ CHEVRILLON	L'Opinion anglaise et la Guerre. — II	137
GEORGES BEAUME	Sainte-Nitouche (fin)	172
ANDRÉ BEAUNIER	Arthur Rimbaud	202

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE

GÉNÉRAL DUCROT	Lettres au Baron Philippe de Bourgoing (1870-1871)	225
MAURICE MAINDRON	Blancador l'Avantageux (4e partie)	251
PAUL DE ROUSIERS	La Puissance commerciale de l'Allemagne. — II	[illegible]
★★★	Le Chevalier Gluck et le Leitmotif	[illegible]
CAMILLE MAUCLAIR	Nele Dooryn	327
ANDRÉ CHEVRILLON	L'Opinion anglaise et la Guerre. — III	[illegible]
CAMILLE JULLIAN	Nord et Sud	[illegible]
H. FIÉRENS-GEVAERT	Waterloo légendaire	402

LIVRAISON DU 1er OCTOBRE

		Pages.
A. FRANÇOIS	Au Yunnan. — I	449
MAURICE MAINDRON	Blancador l'Avantageux *(5e partie)*	479
ARTHUR LYNCH	En Campagne avec les Boers	522
ANATOLE LE BRAZ	Saint-Jean-du-Doigt. — Le Pardon du Feu. — I.	537
GUSTAVE KAHN	Guiguerlegui	567
MAURICE HAMEL	Un Siècle d'Art. — II	592
HENRI LICHTENBERGER	La France et l'Allemagne jugées par Nietzsche	629
MICHEL CORDAY	Science et Mœurs. — Un Village	652

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE

RENÉ BOYLESVE	La Becquée *(1re partie)*	669
GÉNÉRAL DRAGOMIROV	Sur Souvorov	709
PAUL DE ROUSIERS	Le Port de Hambourg	735
COMTE REMACLE	Une Vendetta provençale au XVIe siècle. — I	774
ANATOLE LE BRAZ	Saint-Jean-du-Doigt. — Le Pardon du Feu. — II.	797
JEAN VIGNAUD	L'Accueil	847
MAURICE MAINDRON	Blancador l'Avantageux *(fin)*	822
L. HOULLEVIGUE	Le Rôle des machines	870

BINDING SECT. JUN 1 1967

AP
20
R47
1900
sept.-oct.

La Revue de Paris

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY